

Université Jean Moulin Lyon 3  
Eötvös Loránd Tudományegyetem Budapest (ELTE)

École doctorale : Sciences sociales

**La Nouvelle revue de Hongrie et  
ses amis français (1932-44)  
A Nouvelle revue de Hongrie és  
francia barátai (1932-1944)**

*La cause hongroise : une machine à voyager dans le temps pour les  
catholiques et les jeunes non-conformistes.*

*A magyar revízió: katolikusok és fiatal nonkonformisták időgépe.*

Par Henri de MONTETY

Thèse de Doctorat en Histoire religieuse, politique et culturelle

Doktori Diszertáció Történelem Szakon

Sous la direction de Régis LADOUS et Ignác ROMSICS

Présentée et soutenue publiquement le 10 avril 2009

Membres du jury / vizsgabizottság tagjai :

Régis LADOUS, Professeur des universités, Université Lyon 3

Ignac ROMSICS, Professeur à l'École supérieure Estherhazy Foiskola - Eger en Hongrie

Ambrus MISKOLCZY, Professeur à l'Institut de romanistique, Chaire de Roumanie

Bela KOPECZI, Professeur d'université, Magyar Tudományos Akademia en Hongrie

Patrick CABANEL, Professeur des universités, Université Toulouse 2

## Résumé en français

La Hongrie des années trente était un prétexte pour certains contemporains, de même qu'elle l'est de nouveau pour l'historien.

Dans la perception de Français parmi lesquels on compte, en particulier, de jeunes non-conformistes, des catholiques et certains monarchistes, la Hongrie était un monde anachronique au sein duquel ceux-ci pouvaient observer les contours de leurs propres aspirations et contradictions ; la cause hongroise était, en quelque sorte, une manifestation extérieure de leur propre situation à l'aube du monde moderne.

Dans leur majorité, ces magyarophiles furent conquis à la cause hongroise par le biais de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932-1944), revue rédigée en français à Budapest sous la double direction de Georges Ottlik et Joseph Balogh. Toutefois, la nature des objectifs hongrois, ainsi que les contraintes qui pesaient sur la revue firent que, en réalité, ces derniers parvinrent bien rarement à une réelle communion d'esprit avec leurs amis français. Malgré ces divergences, il m'est apparu que l'amitié franco-hongroise des années trente a suivi une évolution générale en trois phases, liées, d'une part, aux perspectives de révision territoriales concernant la Hongrie, et, d'autre part, à l'avenir de l'Europe en général : l'Espoir (1932-36) ; la Foi (1935-39) ; la Charité (1939-44).

Pour moi, la Hongrie des années trente est une manière d'observer, dans des circonstances particulières, le défi de la modernité de même que les difficultés rencontrées par des hommes qui devaient l'affronter en rangs dispersés malgré leurs efforts pour former un front cohérent, rangé derrière l'étendard hongrois.

# Résumé en hongrois / Magyar nyelvű összefoglaló

Ahogy a 30-as évek Magyarországára ürügyként szolgált egynémely kortárs számára, úgy ma is ugyanez mondható el róla a történész szempontjából.

Fiatal, non-konformista, gyakran katolikus, bizonyos esetekben pedig monarchista francia megfigyelők elé az akkori Magyarország anakronisztikus világgént tárult, mely alkalmas volt arra, hogy az ország helyzete iránt érdeklődést mutatók benne saját elképzeléseik és ellentmondásaik körvonalait fedezzék föl; úgy is mondhatnánk, hogy az új világ hajnalán önnön helyzetük kifejeződésére leltek a magyar ügy kapcsán.

E magyarbarátok többsége a francia nyelvű, Ottlik György és Balogh József által Budapesten szerkesztett *Nouvelle revue de Hongrie* (1932-1944) folyóirattal közreműködve vált a magyar ügy elkötelezettjévé. Mindazonáltal a szerkesztők – a magyar célok természete, valamint a folyóiratra nehezedő kényszer miatt – csak igen ritka pillanatokra alkothattak valódi szellemi közösséget francia barátaikkal. A különbségek ellenére arra a megállapításra jutottam, hogy a 30-as évek magyar-francia barátsága egy általános, ugyanakkor háromfázisú fejlődést követett, mely egyrészt a magyar területi revízió alakulásával, másrészt az általános európai viszonytal volt szoros összefüggésben ; a három fázis pedig a következő : a Remény (1932-1936), a Hit (1935-1939), a Szeretet (1939-1944).

Személy szerint úgy tekintek a 30-as évek Magyarországára, mint arra a nemzetre, mely különleges körülményei közepette alkalmat nyújt a modernitás jelentette kihívás tanulmányozására, illetve azon nehézségek értékelésére, melyekkel szemben emberek szétforgácsolva találták magukat ; mindezt azon törekvésük ellenére, hogy a felmerülő problémákra egységet alkotva, magyar zászlót bontva kerestek volna megoldást.

## Résumé en anglais / English Summary

Hungary in the Thirties was used as a canvas by certain contemporary thinkers upon which to project their ideas, much in the same way as it is now being used by this historian to observe these ideas.

Many Frenchmen, in particular young non-conformists, Catholics and clergymen, as well as certain monarchists, indulged themselves in a perception of Hungary as an anachronistic world in which they could catch sight of shadows reflective of their own yearnings and contradictions; the Hungarian cause appeared somehow as a concrete manifestation of their own individual situation as it confronted the newly shaped modern world.

Most of them were won to the Hungarian cause via the *Nouvelle revue de Hongrie* (1932-44), a monthly review published in French in Budapest under the co-direction of Georges Ottlik and Joseph Balogh. However, the nature of Hungarian national goals and the constraints which weighed upon the review were such that, as a matter of fact, the Hungarians could hardly ever reach a common ground of understanding with their French counterparts. Despite these divergences, it appears to me that the French-Hungarian friendship in the Thirties can be taken as a whole and divided into three phases, related to the prospects of territorial revision as well as to the future of Europe in general: Hope (1932-36); Faith (1935-39); and Charity (1939-44).

For me, studying the Thirties in Hungary is a way to observe a particular aspect of modernity's challenges as well as the various difficulties encountered by men who had to face it from different angles, despite their best efforts to form a consistent front behind the Hungarian flag.



# Mots-clefs / kulcsszavak / key-words

Hongrie	Magyarország	Hungary
Relations franco-hongroises	Magyar-Francia kapcsolat	French-Hungarian relationship
Entre-deux-guerres	Kettő háború közötti korszak	Interwar period
Deuxième guerre mondiale	Második világháború	Second World War
Catholicisme	Katolicizmus	Catholicism
Non-conformisme	(Francia) Nonkonformizmus	(French) Non Conformism
Monarchisme	Monarchizmus	Monarchism
Modemité	Modemség	Modernity
Epistémologie	Tudományelmélet	Epistemology

# Lieux de préparation

## HONGRIE

Eötvös Loránd Tudományegyetem Budapest (ELTE)

Új- és Legújabbkori Magyar Történeti Tanszékének

Budapest 1088

Muzeum körút 4

## FRANCE

Université Lyon 3 Jean Moulin

Institut d'Histoire Chrétienne

18, rue Chevreul

69007 Lyon

Les recherches liées à cette thèse ont été réalisées avec le concours financier du service de la recherche scientifique de la Région Rhône-Alpes (dans le cadre du programme "Eurodoc"), du gouvernement hongrois (dans le cadre du programme franco-hongrois de bourses bilatérales), ainsi que de la Fondation historique de l'Institut Habsbourg à Budapest.

# Précisions terminologiques

L'usage en Hongrie veut que l'on désigne les personnes d'abord par leur nom puis par leur prénom. Toutefois, par souci de cohérence, j'ai renversé l'ordre afin que toutes les personnes, hongroises ou françaises (ou autre), soient systématiquement désignées d'abord par leur prénom puis par leur nom.

D'autre part, au début du siècle dernier, il n'était pas rare qu'à l'étranger les Hongrois se fissent désigner sous une forme "occidentalisée" (ex : "Alexandre Eckhardt" pour "Eckhardt Sándor"). Les auteurs hongrois de la *Nouvelle revue de Hongrie* signaient aussi de cette façon, en françaisant leur prénom. Néanmoins, sauf deux exceptions, j'ai systématiquement conservé les prénoms hongrois d'origine (ex : István, Tibor, György, József, Ferenc, Móric, etc...). Les deux exceptions, dont j'ai trop souvent lu le prénom françaisé dans les pages de la *NRH* pour en utiliser un autre, sont :

Joseph Balogh et Georges Ottlik.

Afin de ne pas confondre les institutions hongroises et françaises, j'ai maintenu les appellations hongroises des trois ministères qui reviennent le plus souvent dans le texte :

*Külügyminiszterium* (ou *KÜM*) pour le ministère des Affaires étrangères

*Kultuszminiszterium* pour le ministère des Cultes et de l'Instruction

*Miniszterelnöki Hivatal* pour la présidence du Conseil

À *Camelia*,  
*spiridusul meu drag*

# Introduction

« L'idée de base est que le monde  
n'a jamais été contemporain de lui-même. »

Régis Ladous (2003)

« L'histoire, c'est donc nous tous,  
plus précisément ce qui, du passé, vit en nous,  
du moins ce que nous en savons,  
ou ce que nous savons en extraire. »<sup>1</sup>

Ignác Romsics (2004)

*Cette thèse est post-moderne. En évitant à la fois les ténèbres analytiques et la fausse lumière de l'arbitraire, j'ai cheminé pendant plusieurs années à travers l'enchevêtrement des relations intellectuelles franco-hongroises des années trente. Les voies du labyrinthe me sont apparues peu à peu. Ce qui suit en est une vue d'ensemble à la seule condition que la connaissance soit à la fois expérience et conception.*

## 1. Histoire de la révolte

Les hommes les plus impliqués dans l'amitié franco-hongroise entre les deux guerres furent des révoltés, soit contre l'ordre établi (les Français), soit, plus modérément, au moins en apparence, contre le *statu quo* diplomatique (les Hongrois) ; toujours ils luttèrent contre les idées reçues de leurs contemporains. Les Français étaient des intellectuels, des aristocrates ou des prêtres, des journalistes à gros ou petits revenus, voire des hommes d'État, parfois de simples jeunes gens. Tous étaient, pour une raison ou pour une autre, révoltés. Quant aux Hongrois, ils étaient membres de l'élite sociale et politique, conservateurs à tous égards si ce n'était dans leur critique de l'ordre international établi par le traité de Trianon ; l'ambiguïté de leurs relations avec leurs bouillants partenaires français est sans doute le trait le plus intéressant de leur histoire commune.

Peut-on comprendre ces Français aux profils variés qui, pour des raisons non moins variées, s'intéressèrent à la Hongrie entre les deux guerres ? Peut-on écrire leur histoire ? Faisons d'emblée un détour. Jean-Marie Domenach, essayiste catholique et ancien résistant, a écrit en

---

<sup>1</sup> « Történelem tehát mi vagyunk, pontosabban az, amit a multunkról bennünk él, amit arról tudunk vagy tudni válunk. »

1963 dans *Esprit*, à propos d'un ouvrage consacré aux courants de pensée de la Résistance, les lignes suivantes<sup>2</sup> :

L'auteur déclare vouloir « expliquer au mieux les motifs de la vocation résistante ». Mais « il se tient presque constamment au plan des classifications habituelles [communistes, socialistes, ...], au lieu de regrouper les hommes et les tendances autour de quelques pôles dominants. L'historien n'a pas su se détacher assez de l'histoire pour ressaisir ces idées et ces tempéraments fondamentaux qui ont porté la Résistance : de la sorte, nous avons d'excellentes analyses d'évolutions historiques, à l'intérieur des catégories qui sont dessinées, mais jamais, ou presque, nous n'avons le sentiment de toucher le fond : ce qui fait d'un homme, à un certain moment, un insurgé. La moindre biographie nous en aurait appris plus long que tant de citations sur les cogitations constitutionnelles de droite et de gauche. Le livre, si nourri de documents, reste abstrait, et après avoir proclamé que la Résistance, c'était d'abord des hommes, et qui luttèrent et qui moururent, l'auteur cède fâcheusement à la méthode universitaire : ce ne sont plus guère qu'idées, faits et sources accumulés, une histoire idéologique et politique qui finit par écraser la vie qu'elle devait ressusciter. »<sup>3</sup>

Outre ses reproches de fond, Jean-Marie Domenach regrette aussi, bien entendu, que soient occultées les tendances dont il s'est lui-même senti proche. Il mentionne ainsi la faible part accordée aux chrétiens de gauche, à *Esprit*, à l'école d'Uriage. Et surtout, il donne la leçon de l'ancien résistant :

*Précisément, c'est en se situant à l'intérieur d'un maquis [...] qu'on pouvait vraiment comprendre que les « courants de pensée » n'étaient pas exactement ceux que distingue l'auteur ; les raisons se situaient à la fois beaucoup plus haut et beaucoup plus bas [...] l'espérance et le courage.*<sup>4</sup>

Autrement dit, en matière d'engagement éminent comme celui qui « fait d'un homme un insurgé », la recherche historique (surtout la « méthode universitaire », conçue comme une accumulation d'idées et de faits), serait beaucoup moins bien armée pour saisir la pensée et, par conséquent, la vie qu'une biographie voire, mieux, qu'une autobiographie.

À travers ce jugement, Jean-Marie Domenach s'écarte sensiblement de la distinction d'usage entre les faits et les idées. La pensée, dont il cherche à rendre compte, est, en quelque sorte, constituée des idées vivantes. Selon lui, la pensée est du côté de la vie, particulièrement dans les circonstances exceptionnelles comme la Résistance, celles d'un engagement où la pensée

---

<sup>2</sup> Jean-Marie DOMENACH, « Idées et tempéraments », *Esprit*, novembre 1963, pp. 724-728

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 726

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 727

doit s'incarner en action. Or, c'est l'engagement qui fait de la vie le prolongement de la pensée.

Au cours de l'Entre-deux-guerres, les représentants de l'amitié franco-hongroise eurent sans doute un engagement suffisamment insolite pour que l'on observât aussi, dans leur cas, cette irruption des idées dans la vie : l'apparition d'une pensée. L'étude de l'amitié franco-hongroise au cours des années trente suppose donc la prise en compte de la dynamique de l'engagement, qui implique, elle-même, la proximité avec la vie. Étudier la vie, pour l'historien, c'est une gageure.

## 2. Histoire analytique – Histoire synthétique

Paul Ricœur a écrit que l'on ne pouvait comprendre l'action des hommes qu'en la racontant.<sup>5</sup> Supposons que la mission de l'histoire soit de restituer une image fidèle de la vie. Plusieurs historiens ont proposé de leur discipline une vision synthétique, plus ou moins opposée à l'histoire des faits chronologiques, dont l'objet était de saisir la vraie vie (on dirait aujourd'hui : le vécu) et non de simples abstractions. Entreprise téméraire : l'histoire des *Annales* a montré combien la recherche de la synthèse peut conduire à l'embourbement dans l'analyse (analyse et synthèse étant les deux faces inséparables de la démarche scientifique, n'est-ce pas ?). Pour illustrer mon propos, je m'appuierai sur deux historiens. Le premier, Sándor Domanovsky (1877-1955), fut un universitaire hongrois apprécié dans l'Entre-deux-guerres, auteur, entre autres, d'une monumentale *Histoire culturelle de la Hongrie*,<sup>6</sup> où l'histoire culturelle correspond à l'histoire de l'esprit dans ses manifestations matérielles et immatérielles. Dans l'introduction de cet ouvrage, publiée en 1939, Domanovsky expliquait que l'histoire de l'esprit (*szellemtörténet*) devait être considérée comme un complément, un approfondissement de l'histoire événementielle.<sup>7</sup> Or, la première est de nature synthétique, la seconde de nature analytique.<sup>8</sup> Il y avait chez lui une tentative de distinguer, au sein de la

---

<sup>5</sup> Paul RICEUR, « Histoire et rhétorique », *Diogène*, n° 168, octobre-décembre 1994, pp. 9-26

<sup>6</sup> Sándor DOMANOVSKY (dir.), *Magyar Művelődéstörténet [Histoire culturelle de la Hongrie]*, Szekszárd, 1993 (reprint). Édition originale : 1939-42

<sup>7</sup> « En considérant comme connus les événements politiques, nous allons concentrer notre attention sur le fonctionnement de manifestations de l'esprit plus difficile à saisir. » (Ibid., p. 15)

<sup>8</sup> J'envisage le terme synthétique comme correspondant à la volonté constante de rapporter chaque élément au tout qui le contient, quelle que soit la taille de l'objet effectivement étudié. Et non dans le sens d'une étude générale aux contours les plus vastes possibles (pensons à une Histoire générale de l'humanité qui serait conçue dans un esprit parfaitement analytique).

matière historique, les profondeurs de la surface. Le paradoxe, peut-être seulement apparent, était que les profondeurs étaient « complémentaires » de la surface. Ici est la difficulté de l'Histoire. Dans toutes autres sciences (à ma connaissance), la profondeur est théorique et la surface est la mise en pratique, plus ou moins fidèle, de la théorie. En histoire, au contraire, la surface règne et fait souvent office de théorie, tant les profondeurs apparaissent insondables.

Deuxième historien : au début des années 70, Paul Veyne publia un livre qui fit scandale<sup>9</sup> dans lequel il déniait toute valeur à l'histoire événementielle, et surtout toute valeur théorique à l'Histoire tout court. Selon lui, l'histoire n'était pas une science, puisqu'elle n'avait pas de méthode et qu'elle n'expliquait rien.<sup>10</sup> Dans son agréable jargon, l'histoire était constituée d'« intrigues », qu'il qualifiait aussi de « roman vrai. »

Sándor Domanovszky et Paul Veyne ont vécu à des époques différentes, ont mis au point et ont suivi des pratiques dissemblables du métier d'historien (le premier fut un mandarin, le second plutôt un franc-tireur). Leurs visions de la discipline sont fort éloignées. Pourtant, elles se rejoignent dans leur volonté commune d'extraire du fatras de sources historiques une matière qui sera, certes, parcellaire, mais aussi, et surtout, marquée du sceau de la synthèse. À l'opposé de l'ambition d'exhaustivité analytique, ils ont choisi un angle d'attaque précis et s'y tiennent, convaincus que, de ce point de vue, ils pourront observer la totalité de l'homme. Pour Domanovszky, c'est l'œuvre qui fait l'homme ; pour Paul Veyne, c'est la vie (le « roman vrai »). Une thèse s'impose : l'homme, dans sa vie et son œuvre, est un sujet de synthèse. Une hypothèse (non dialectique) se profile : la vie est une œuvre d'art.

### **3. L'histoire et la vie**

#### **a) La vie comme une œuvre d'art – trois avis proustiens**

*L'artiste qui renonce à une heure de travail pour une heure de causerie avec un ami sait qu'il sacrifie une réalité pour quelque chose qui n'existe pas [...].<sup>11</sup>*

Depuis toujours, des artistes créent des œuvres et donnent un contour à leur monde personnel. Toutes ces œuvres, tous ces mondes, toutes ces vies sont vraies et sont des manifestations

---

<sup>9</sup> Paul VEYNE, Comment on écrit l'histoire, Point Histoire, 438 pages. Édition originale : 1971

<sup>10</sup> Ibid., introduction

<sup>11</sup> Marcel PROUST, Le temps retrouvé, Livre de Poche, édition de 1993, p. 274

synthétiques de la réalité. Marcel Proust, qui n'était pas historien de profession, a exprimé de la manière la plus plastique cette proximité entre la vie et la littérature :

*La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste.<sup>12</sup>*

Selon Proust, la véritable connaissance de l'autre passe nécessairement par la connaissance des arts. Celui qui ignore l'art ne connaît rien d'autre que son propre lui-même :

*Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir sur la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition.<sup>13</sup>*

Proust affirme, enfin, que c'est l'immensité du Temps qui rend l'homme insaisissable. Mais les milliers de pages de *La Recherche du temps perdu* montrent qu'il ne renonça nullement à son ambition de décrire ses semblables

*cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant une place considérable à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place au contraire prolongée sans mesure, puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années à des époques, vécues par eux, si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer – dans le Temps.<sup>14</sup>*

La vie est littérature. Dans le sens inverse, la littérature, c'est la vie, c'est-à-dire que la littérature restitue la vie. En ouvrant une porte sur la béance du temps et en donnant une forme à l'autre, elle ressuscite les morts.

## **b) L'écriture de l'Histoire : ressusciter les morts**

Inutile de remonter jusqu'à la Bible ou à Michelet, ni même à Proust. Dans un article intitulé « L'histoire réelle » paru en 1935 dans la revue *Ordre nouveau*, le jeune publiciste René Dupuis exposait la vision de l'histoire du groupe de réflexion personnaliste éponyme, dont le but était, précisément, la recherche, dans le passé, des personnes :

*L'objet de l'histoire ne réside pas pour nous dans le déroulement des « faits », mais dans les « actes » des hommes [...], pas l'espèce-homme soumis aux « lois » et « mécanismes » psychiques et matériels*

---

<sup>12</sup> Ibid., p. 299

<sup>13</sup> Ibid., p. 300

<sup>14</sup> Ibid., p. 490. Ainsi s'achèvent le livre et l'œuvre de Marcel Proust.



*[..], mais l'homme-démiurge luttant pour dominer ces lois et mécanismes, pour se servir des automatismes, tant naturels qu'inventés par lui, sans s'y asservir. [...] . En un mot, l'histoire est la recherche, dans le passé, des personnes : cette recherche permettant d'entrer en communion avec ces personnes et de vivre en esprit et en « actes » avec elles. [...] Si bien qu'il y a, pour nous, dans toute étude historique, deux parts : celle de la chronologie, des « faits », des « lois » et mécanismes qui doit être, ou rester, objet inerte de classification et de science exacte purement objective ; celle de la « prise à partie » qui est toute de violence spirituelle pour retrouver, contre le temps, le contact avec les hommes du passé. Afin d'entrer en communion avec les uns et en bataille avec les autres. Afin d'établir, ou de rétablir – sur le plan de l'esprit – les contacts et les filiations qui s'imposent entre personnes et valeurs que les hasards de la succession chronologique ou de la vie ont seuls pu dissocier, diviser ou même dresser les uns contre les autres.<sup>15</sup>*

Les typologies se suivent et ne se superposent qu'imparfaitement. Voici, à peu près, où nous en sommes :

<b>Domanovszky :</b>	<b>Évènements politiques vs. manifestations de l'esprit (dont l'histoire culturelle)</b>
<b>Veyne :</b>	<b>« Poussière événementielle » vs. « intrigues » ou « roman vrai »</b>
<b>Dupuis :</b>	<b>Faits, lois et mécanismes de l'histoire vs. La « prise à partie » par les personnes</b>
<b>Domenach :</b>	<b>Faits, idées vs. pensée, action (engagement)</b>

Les quatre auteurs partagent la volonté de saisir la vérité en profondeur, une vérité liée, d'une part, à l'importance de l'expérience humaine et, d'autre part, à une approche spirituelle de l'histoire. Par contre, ils sont en désaccord quant à la valeur explicative de l'histoire : Sándor Domanovszky et René Dupuis reconnaissent la coexistence de plusieurs niveaux hiérarchisés ; Paul Veyne renonce à toute forme d'explication ; Jean-Marie Domenach recherche la source unique et ultime d'explication. Dans la poursuite de cette étude, j'emprunterai à chacun de ces auteurs ce qu'il a de meilleur : l'ardeur et la souplesse de Sándor Domanovszky et René Dupuis, l'esprit critique de Paul Veyne et l'intransigeance de Jean-Marie Domenach.

---

<sup>15</sup> René DUPUIS, « L'histoire réelle », L'Ordre nouveau, n° 19 « De l'histoire de France », mars avril 1935, pp. 1-5

## 4. L'histoire fictive

### a) Doctrine de l'action

Revenons à notre point de départ : la révolte. René Dupuis était un révolté, un jeune homme non-conformiste dans la France des années trente, comme il en fut de nombreux autres.<sup>16</sup> Mais il doit nous intéresser particulièrement, car il fut un collaborateur de la *Revue de Hongrie* (1930-31), puis le rédacteur parisien de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932-1933). Chez lui coexistaient la révolte contre la médiocrité de son époque en général et une sensibilité au problème hongrois en particulier.<sup>17</sup>

Lui et ses amis œuvraient pour un changement de mentalité plutôt que pour l'application d'un programme précis. Contrairement aux jeunes réalistes, ils négligeaient les faits.<sup>18</sup> Pourtant, ils n'étaient pas des utopistes (au sens où l'utopie est un système dont la réalisation semble impossible) – on caractérisera trop facilement, *a posteriori*, d'utopie un mouvement qui a échoué, mais l'utopie ne se mesure pas (pas seulement) à la réussite ou à l'échec de l'entreprise. À défaut de prendre en compte les faits, les jeunes non-conformistes fondaient leur démarche sur la vie ; or, la vie est moins malléable que les faits. Pour reprendre la démonstration de Jean-Marie Domenach – qui fut, rappelons-le, collaborateur à la revue personaliste *Esprit* après la guerre – l'engagement permet à la vie de féconder les idées, d'où la naissance d'une pensée. Ainsi l'axe de l'histoire est-il décalé de la chronologie superficielle des faits vers la trajectoire d'évolution de la pensée, considérée comme un reflet de la vie, qui est le vrai axe. Il ne s'agit pas de ramener les faits au simple état de conséquences insignifiantes, car, avant que l'homme décide d'être un « insurgé » et d'agir en conséquence, il subit la pression des événements ou, du moins, il effectue l'analyse critique des faits. Il existe donc une relation permanente entre les deux ordres que sont la vie et la pensée. À travers l'engagement. Les faits capables de susciter un engagement sont porteurs de vie (on en tirera les conséquences sur la question du mystère du bien et du mal).

Au début des années trente, Arnaud Dandieu, co-fondateur de *l'Ordre nouveau*, baptisa du nom de *méthode dichotomique* la doctrine de l'action réputée capable d'embrasser tous les

---

<sup>16</sup> Cf. Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années trente. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Édition du Seuil, 1969 (réédité en Point Seuil en 2001)

<sup>17</sup> René DUPUIS, *Le problème hongrois*, Paris, Ed. internationales, 1931, 215 p.

<sup>18</sup> Olivier Dard distingue deux camps au sein de la jeunesse contestataire des années 30, les « spiritualistes », dont font partie les personalistes de l'Ordre nouveau ou d'Esprit, et les « réalistes ». Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, Paris, puf, 2002, 332 pages.

fondements théoriques du personnalisme,<sup>19</sup> en particulier l'opposition apparemment irréductible entre la priorité individuelle et collective : (1) la conviction que la valeur suprême appartient à l'homme et (2) le besoin de « transformation de la société actuelle, courbée devant les faux dieux de l'argent ou de la "masse" en une société efficacement orientée vers la création personnelle. »<sup>20</sup> Selon l'auteur d'un article de vulgarisation paru dans *Ordre nouveau* en décembre 1936, un singulier problème de tactique était posé par le « hiatus » qui séparait la « prise de conscience personnaliste » et la « prise de pouvoir par les personnalistes. » Pour le résoudre, les penseurs de l'Ordre nouveau proposaient de considérer la personne comme un « chemin à suivre », et non comme un point de départ (à la manière du libéralisme) ou comme un point d'arrivée (à la manière du marxisme).<sup>21</sup> La clef de la méthode dichotomique était la conciliation des deux attitudes au monde : engagement et dégageant. C'était, en quelque sorte, ramener la dialectique hégélienne à l'échelle humaine, envisager le cheminement de l'esprit à l'intérieur même de la personne et non plus au sein d'abstractions incontrôlées (comme l'État prussien). « La Dichotomie n'est pas abstraite, et est entièrement fondée dans l'acte humain, transcendé par la création » affirmait l'auteur de l'article.<sup>22</sup> Observons, en passant, que Lucien Febvre ne disait pas autre chose, en mai 1931, lors d'une conférence à la *Synthèse historique* dont Jean de Pange a noté le contenu dans son journal (avis à ceux qui, au nom des *Annales*, ont longtemps nié la part de la personne individuelle dans le processus historique) :

*Je vais à la "Synthèse historique" où M. Febvre, de Strasbourg, fait un exposé sur l'individualité en histoire, le personnage historique. Il rappelle qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on cherchait comment l'individu crée la société. Aujourd'hui on cherche comment l'individu se libère de la société qu'on suppose à l'origine. Le personnage historique est celui qui a une opinion (c'est la définition que Bossuet donne de l'hérétique). Mais il y a un abîme entre ses opinions, ses projets, et ce qu'il peut réaliser (témoignage tragique des confessions de Luther). Or ce qui intéresse l'historien c'est de suivre la lutte entre l'individu d'exception et la masse qui cherche à l'user, à le neutraliser...<sup>23</sup>*

---

<sup>19</sup> Voir la présentation de la méthode dans, par exemple, Claude CHEVALLEY, « De la méthode dichotomique », *Ordre nouveau*, n° 36, 15 décembre 1936

<sup>20</sup> Art. cit., p. 36

<sup>21</sup> Art. cit., p. 38

<sup>22</sup> Art. cit., pp. 42-43

<sup>23</sup> Jean de PANGE, 22 mai [1931], *Journal (1931-1933)*, Paris, Grasset, 1967

## **b) Théorie de la connaissance**

De la doctrine “dichotomique” de l’action découle naturellement, pour l’historien, une théorie de la connaissance. La dichotomie est une sorte de dialectique immédiate, qui précède les relations humaines et ne se déroule pas dans le temps. Comment étudier une histoire qui ne se déroule pas dans le temps ? à moins de sombrer dans un structuralisme déshumanisant, ce qui serait un comble pour une doctrine qui se prétend personaliste. Revenons une nouvelle fois à notre point de départ : la révolte. L’insurgé de Jean-Marie Domenach a fait le choix de la Résistance ; par ce choix de vie, il a fait de l’Histoire ce qu’il voulait qu’elle fût, même si l’incidence de son action personnelle sur le déroulement des faits est minime. L’engagement personnel est le double refus de la primauté et de l’inéluctabilité des faits. En déplaçant le centre de gravité historique des faits vers la pensée, le personalisme pose comme modèle l’engagement personnel. Le monde de la pensée est potentiellement libre – et plus il sera effectivement libre, plus le sera aussi le monde des faits. L’« homme-démiurge » doit lutter « pour dominer [les] lois et [les] mécanismes », écrivait René Dupuis. Pour cela, le monde des faits doit être dépouillé de la temporalité considérée comme mouvement inexorable (progrès ou déclin inéluctables, cycles accablants d’ennuis), pour laisser place à une temporalité véritablement affranchie. Le personalisme, tel que je l’ai compris de mes quelques lectures, n’est pas l’abolition du temps – au contraire, il vise à son épiphanie.

Fort bien. Et qu’en est-il de la théorie de la connaissance ? La temporalité générale n’a de signification qu’en tant que reflet de temporalités particulières, à condition que celles-ci existent, c’est-à-dire qu’il existe des « insurgés » authentiques, car ces temporalités particulières sont nécessairement libres, sinon elles ne sont pas. Il n’y a de vraie Histoire que s’il y a des hommes vivants. L’Histoire est donc subjective. Il n’y a de vraie Histoire que si l’on parvient à pénétrer le rêve éveillé de ces hommes vivants. L’Histoire est donc fictive.

Dans cet ordre d’idée, les années trente nous offrent un matériau de choix, dans lequel les relations franco-hongroises sont plantées comme un thermomètre.

## c) Méthodologie pour l'historien – deux outils proustiens

*[La mémoire involontaire] est le contrôle de la vérité [...], avec cette infaillible proportion de lumière et d'ombre, de relief et d'omission, de souvenir et d'oubli que la mémoire ou l'observation consciente ignoreront toujours.<sup>24</sup>*

L'Histoire vivante nous est apparue tour à tour comme un ensemble d'œuvres spirituelles, comme un enchevêtrement d'« intrigues », comme la pensée ou l'engagement des personnes. Ces manifestations libres de l'activité humaine sont-elles vraiment insaisissables, sinon par la mémoire involontaire, comme le déclare Proust ? En ce cas, l'historien, champion de « l'observation consciente », serait bien mal engagé.

Malgré son avertissement défavorable, Proust peut pourtant nous aider, sans doute, car il a longtemps réfléchi et, de plus, il n'était pas rebuté par les contradictions.

Dans une de ses dernières études qualifiée de « retour à l'essentiel » (comprendre : contre les aberrations post-modernes), l'historien anglais Geoffrey Elton soutient que les faits historiques, étant impossibles à reproduire sous forme d'expérience, sont encore plus indépendants de l'homme que les faits scientifiques.<sup>25</sup> Cette affirmation est spirituelle et provocante, mais elle manque sa cible (car celle-ci a bougé). Les sciences exactes – la physique en particulier, science des sciences – ont développé au XX<sup>e</sup> siècle de nouvelles approches fondées sur l'importance du point de vue de l'observateur (la relativité, la mécanique quantique). Et le contrecoup porté par les théoriciens du chaos (qui ont renouvelé la notion de hasard) n'a fait, à sa manière, que confirmer la même tendance : même dans les sciences exactes, le fait brut, isolé n'existe plus (en tant qu'objet saisissable).

J'ajouterai que dans la discipline historique, le chercheur est non seulement impliqué en tant qu'observateur, mais il se sent lui-même, en même temps, observé. L'objectivité, considérée comme la mise à distance de l'objet, est un effort nécessaire, mais qui a lieu en lui-même, par dédoublement plutôt qu'éloignement ; elle correspond simplement à l'honnêteté intellectuelle et professionnelle, que l'on peut désigner par le terme de déontologie, fondée, si possible, sur une solide éthique. Il est erroné, à mon sens, de dire que l'histoire n'est pas une science, car l'expérimentation y est impossible. L'historien est un expérimentateur insatiable : il observe

---

<sup>24</sup> Marcel PROUST, *Ibid.*, p. 278

<sup>25</sup> G.R. ELTON, *Return to Essentials. Some Reflexions on the Present State of Historical Studies*, Cambridge, 1991, in Richard J. EVANS, *In Defense of History*, London, Granta Books, 2000, pp. 62-63

les jeux du hasard passés, tels qu'ils se reproduisent, sous ses yeux et sous son propre contrôle, en lui-même ; il est un être doué d'empathie. Paul Ricœur affirme que « [...] l'histoire a pour objet ultime des hommes comme nous, agissants et souffrants, dans des circonstances qu'ils n'ont pas produites, et avec des résultats voulus et non voulus. »<sup>26</sup> Les souffrances de l'homme doivent aussi être celles de l'historien qui écrit son histoire (quant aux souffrances de son lecteur, j'y arrive...).

Le matériau historique est à la fois proche et lointain ; comme l'écrivait Proust, le passé est observé à travers un télescope, mais son reflet se réfléchit entre les fines lamelles d'un microscope.

*Bientôt je pus montrer quelques esquisses. Personne n'y comprit rien. Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités [...] me félicitèrent de les avoir découvertes au « microscope », quand je m'étais au contraire servi d'un télescope pour apercevoir des choses, très petites en effet, mais parce qu'elles étaient situées à une grande distance, et qui étaient chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails.*<sup>27</sup>

Le malentendu mis en évidence par Proust est lié à l'apparition d'un troisième niveau, celui, justement, du lecteur. Ce lecteur cherche des renseignements fiables, exacts et précis sur la vérité passée. Or, il doit souvent se contenter de généralités pusillanimes (cf. l'avis de Jean-Marie Domenach : « on ne touche pas le fond »). L'Histoire, discipline artistique et scientifique (?), est-elle en mesure de satisfaire ce lecteur exigeant, en restituant une vérité complète et cohérente, autrement dit : un univers ? « Autant qu'il y a d'artistes originaux, dit Proust, autant nous avons de mondes à notre disposition. »<sup>28</sup> À chaque artiste, donc, son propre univers ; et tous sont vrais, tous sont complets et cohérents, tous se suffisent à eux-mêmes et tous, bien entendu, restituent, à moins de ne pas pouvoir être pris au sérieux, une vision loyale et authentique de la vie passée. Évitions une querelle de mots (ou presque) : supposons, de manière irénique, qu'il n'existe qu'un seul univers, mais que ses reflets soient effectivement multiples. Chaque « intrigue », constituée en unité cohérente, aurait sa part dans la représentation du passé. Comment l'intrigue doit-elle être nouée pour s'élever au-dessus de l'anecdote ? Par quel procédé rendre fidèlement la fécondation des idées par la vie, c'est-à-dire l'apparition de la pensée ? Comment mettre en évidence le processus intime qu'est l'engagement d'une personne ? Interrogeons encore Proust : c'est par la métaphore. C'est-à-

---

<sup>26</sup> Paul RICŒUR, Art. cit.

<sup>27</sup> Marcel PROUST, Ibid., p. 481

<sup>28</sup> Ibid., p. 299 (citation déjà vue plus haut)

dire par la mise en rapport incongrue de deux objets, capable d'établir une tension qui fait surgir la vérité comme d'un arc électrique :

*On peut faire se succéder indéfiniment dans une description les objets qui figuraient dans le lieu décrit, la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style. Même, ainsi que la vie, quand en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il dégagera leur essence commune en les réunissant l'une à l'autre pour les soustraire aux contingences du temps, dans une métaphore.<sup>29</sup>*

À peu près à la même époque que Proust, affichant dans son domaine le même dédain pour le positivisme, Husserl écrivait que « L'intention signitive ne fait que renvoyer à l'objet, [tandis que] l'intention intuitive nous le représente au sens fort du mot, elle apporte quelque chose de la plénitude de l'objet lui-même [...]. Au contraire, la représentation signitive [...] n'est 'à proprement parler' pas du tout 'une représentation', il n'y a rien de l'objet qui vive en elle.<sup>30</sup> Autrement dit, en descendant du niveau de la représentation philosophique vers celui de la narration historique : on peut s'échiner à dresser l'inventaire des faits, à leur donner un nom et une date (aspect signitif), ils ne revivront "pleinement", c'est-à-dire n'accéderont à l'état de synthèse, qu'à la condition d'être mis dans une corrélation inattendue (aspect intuitif), d'où la métaphore.

## **d) Le microscope historique et la métaphore : à la recherche des voies dans l'Histoire. Le labyrinthe**

Retenons donc, pour la suite, ces deux outils concrets prodigués par Proust à l'historien : d'une part, le *télescope-microscope*, qui incite à s'interroger sans cesse sur la taille des objets observés en même temps que sur leurs affinités (c'est la problématique principale de la micro-histoire) ; d'autre part, la *métaphore*, envisagée comme représentation fidèle de la cause, ce grand problème des études historiques (c'est l'une des problématiques du post-modernisme).

Les hommes agissent intuitivement. Guidés par l'inspiration, ils tâtonnent dans l'inconnu, dans ce qui n'existe pas encore. Ils sont à la fois proches et lointains du but car les *voies* de

---

<sup>29</sup> Ibid., pp. 290-291

<sup>30</sup> Edmund HUSSERL, *Recherches logiques*, tome II/2, *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, tr. fr. H. Elie, A. Kelkel, R. Schérer, Paris, PUF, 1962, p. 98. Citation extraite d'une thèse en préparation d'Ádám Takács (ELTE/EHESS) : *Le fondement selon Husserl. La doctrine de la phénoménalité et de l'évidence dans la phénoménologie husserlienne* (notons que Husserl établissait un lien de complémentarité entre les deux types d'intention, tout en donnant la primauté fonctionnelle à l'intuition).

l'histoire sont multiples, certaines sont sans issue, d'autres sont pleines de détours, et, enfin, l'une d'entre elles est peut-être directe jusqu'au centre du labyrinthe, là où tout se dénoue pour accéder à un autre labyrinthe. Une chronologie, aussi détaillée qu'elle soit, ne peut rendre fidèlement cet enchevêtrement de relations réelles et potentielles qui constituent l'expérience vécue des hommes du passé. Il ne s'agit pas, non plus, de revenir à une posture épistémologique désuète. Le labyrinthe que je propose, dans lequel cheminent péniblement les hommes, cette arborescence de hasards, de choix, d'occasions manquées et autres farces du destin ou cadeaux, plus ou moins bien venus, de la providence, est celui des modernes fractales dont les élégantes formes s'imbriquent les unes dans les autres à différentes échelles successives, jusqu'à l'infini. Tout événement y est un écho particulier inséré dans une succession infinie d'événements semblables, advenus à plus ou moins petite ou grande échelle. René Girard n'affirme-t-il pas que le ressort principal de l'action est l'imitation ?<sup>31</sup> Cette grille d'analyse peut être appliquée à tout objet de recherche historique. J'espère donner à l'amitié franco-hongroise de l'Entre-deux-guerres une allure suffisamment indéterminée pour que soient pleinement mises en évidence les erreurs et les certitudes, les hésitations, les bons et mauvais calculs, et surtout la présence permanente de l'irrationnel.

Mais conservons aussi tout notre sang-froid, et soyons prudents, car il serait fâcheux de suivre Proust jusqu'aux abords de la pensée magique :

*Une vie de Saint-Loup peinte par moi, disait-il, se déroulerait dans tous les décors et intéresserait toute ma vie, même les parties de cette vie où il fut le plus étranger comme ma grand-mère ou comme Albertine.*<sup>32</sup>

## **e) Histoire et légendes hongroises**

Ne nous fermons pas quand même tout à fait à la légende, car les relations franco-hongroises en foisonnent. En considérant, par exemple, la Chrétienté médiévale dont la France fut naguère « la colonne » et la Hongrie « le bouclier ».<sup>33</sup> Observons le glissement sémantique, pour un contenu inchangé, qui fit qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le solide équipement du chevalier hongrois allait devenir une courageuse et romantique poitrine nue (Edgar Quinet, correspondant de Kossuth et ami du général Dembinszki, affirmait que les Hongrois

---

<sup>31</sup> Voir les deux œuvres fondatrices de René Girard : Mensonge et vérité romanesque (1951) et La violence et le sacré (1972).

<sup>32</sup> Marcel PROUST, Ibid., p. 467

<sup>33</sup> Expressions employées par l'archevêque de Kalocsa lors d'une ambassade auprès du roi de France en 1457. Gabriel ASZTRIK, Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen âge, Bp, Imprimerie de l'Université, [1944], p. 75



« couvraient de leur poitrine notre Occident. »). Autre continuité équivoque, la fabuleuse amitié franco-hongroise, qui distinguait les deux nations européennes au cœur noble, toujours prêtes à s'unir pour défendre la liberté foulée, fut aussi une succession de *qui pro quo* : Louis XIV et Rákóczi, Napoléon I<sup>er</sup> et la nation hongroise tout entière, Napoléon III et Kossuth. Quant aux mythes sur le Traité de Trianon, une partie substantielle concerne justement le rôle de la France.

Écrasée par une telle généalogie, l'amitié franco-hongroise de l'Entre-deux-guerres fut une vision largement fictive de la réalité. Elle se fondait sur un passé idéalisé et, pour une large part, se donnait des objectifs chimériques. Les Français allaient par ici, les Hongrois par là, tout en affirmant, de part et d'autre, qu'ils allaient, au mieux malgré les apparences, tous dans la même direction. Ils étaient révoltés, et croyaient que la révolte et la bonne volonté suffiraient pour s'entendre. Du côté français, ils étaient de jeunes intellectuels, des aristocrates ou des prêtres, catholiques plutôt traditionalistes, mais pas nécessairement, souvent proches du personnalisme, presque toujours plus ou moins anti-modernes, spiritualistes, opposés à la sauvagerie capitaliste, à la concurrence et à la liberté dérégulée, au matérialisme, et partisans de la restauration de l'ordre naturel des choses, généralement teinté de transcendance. Ils reconnurent en la Hongrie irrédentiste une noble cause, peut-être une alliée. Je voudrais étudier ces gens tels quels, en écrivant le « roman vrai » qu'ils voulurent et, parfois, crurent vivre, avec l'espoir que s'y reflètera, de manière métonymique, quelque aspect des énigmatiques années trente.

## **5. L'amitié franco-hongroise comme représentation fictive de la réalité**

### **a) Magyarophile, catégorie insolite**

On est souvent moins touché par la mise en application d'une théorie, ordonnée laborieusement, que par le subtil et bref exposé de la théorie elle-même. À moins que ce ne soit le contraire ? Cela dépend, sans doute, des tempéraments (de l'auteur et du lecteur). Mais ce n'est pas le moment de manquer de courage : descendons d'un degré, sans quitter néanmoins, pour l'instant, les hauteurs de l'abstraction. La plupart des hommes dont nous allons étudier le parcours seraient, dans une « classification habituelle » (cf. ci-dessus, le

commentaire de Jean-Marie Domenach), qualifiés de réactionnaires, conservateurs, chrétiens sociaux, anarchistes, proto- ou quasi-fascistes : vaste éventail. D'abord indicatives en ce qui concerne les années trente, ces dénominations revêtent une allure irrévocable lorsque l'on prend en considération l'engagement pris face à la défaite française et à l'Occupation. Ce sont les circonstances dramatiques qui donnent le cachet final, car l'engagement y est existentiel. En outre, de même que l'éventail idéologique des français magyarophiles fut large dans les années trente, on observe parmi eux, dans les années quarante, tout le spectre des engagements possibles : de la résistance précoce ou tardive à la collaboration active (rare), en passant par toutes les nuances vichystes et pétainistes, avec les divers recoupements possibles dans le temps. C'est à se demander si cette catégorie de « français magyarophiles » a un sens, à moins de récuser toute signification à la pensée des années trente ou à l'engagement des années quarante, ce qui semble difficile à soutenir.

Continuons le raisonnement : la magyarophilie ne trouve pas facilement sa place au sein de l'ensemble de filiations qui relie la pensée des années trente à l'action des années quarante (je simplifie, sans préjuger de l'action dans les années trente et de la pensée dans les années quarante). Elle n'aurait donc aucun sens, non seulement dans l'ordre des « classifications habituelles », mais aussi dans celui de l'engagement, que j'ai pourtant adopté comme celui qui sous-tend toute chose.

En fait, le problème n'est qu'apparent. Admettons que nous cherchions à identifier les contours d'une catégorie qui se distinguerait non seulement des « classifications habituelles » idéologiques, mais qui soit aussi contiguë, et non superposable, à la notion d'engagement prise également dans un sens "classique". Serait-ce, dès lors, totalement arbitraire ? Non. Il faut considérer que la magyarophilie des années trente releva d'une autre réalité, tout à fait homogène, dans son genre, malgré son apparence d'amalgame incohérent. Elle fut une pensée et un engagement, certes, mais dont le lieu était un monde irréel, car la Hongrie elle-même était un monde irréel.

## **b) Le monde irréel et le nationalisme**

Qualifier l'Entre-deux-guerres hongrois d'irréel n'est pas original. La Hongrie, extension ultime du monde ancien dans l'Europe moderne, était "féodale", "néo-baroque" (la coexistence de références à des époques historiques fort différentes montre l'ampleur de l'incertitude). Elle attira vers elle des nostalgiques des rapports sociaux pré-capitalistes ou de l'idée monarchique, ou de la Chrétienté, dont ils pouvaient observer, *a contrario*, l'effacement

progressif et, semble-t-il, inéluctable dans leur propre pays. Cette attitude pouvait se combiner avec toutes sortes d'idées politiques et morales dont nous avons énuméré quelques-unes. Ce qui est important, en ce qui concerne la Hongrie, fut leur attirance vers un monde qui semblait, vu de France, hors du temps, hors de la réalité immédiate et de son hypostase la plus saillante dans les années trente : j'ai nommé le nationalisme (ils étaient en pleine illusion, oui, car le nationalisme existait bel et bien en Hongrie, mais les relations entre les magyarophiles et les magyars n'étaient pas exemptes de malentendus). Les magyarophiles français étaient généralement hostiles au nationalisme. Ils l'étaient tant et si bien que leur aversion effleurait souvent l'inoffensive assise du nationalisme : la nation elle-même.

### **c) Non-conformistes, catholiques, monarchistes**

C'est pour cela que seule une frange minime des royalistes français fut magyarophile. La majorité d'entre eux, rangée derrière l'étendard de l'Action française, restait attachée à l'État-nation France, momentanément privé de son roi, et stigmatisait le monde germanique, au sein duquel la Hongrie était le plus souvent incorporée, non seulement parce que les deux pays avaient été alliés et vaincus en 1918 (ce qui était vrai), mais aussi du point de vue géographique et culturel (ce qui était discutable).

Malgré cette indisposition de l'Action française, il m'a semblé possible de distinguer assez précocement dans mon échantillon de magyarophiles trois principaux milieux d'appartenance : le non-conformisme (ou personnalisme), le catholicisme et le monarchisme. La grâce m'a ultérieurement permis de lire un ouvrage consacré à la politique hongroise de la France publié en 1934, de l'essayiste hongrois Albert Bereghy, dans lequel ce dernier évoquait directement ou indirectement ces trois milieux comme potentiellement magyarophiles. Précisément, il mentionnait, d'une part, l'action du jeune non-conformiste Georges Roux<sup>34</sup> et affirmait, d'autre part, qu'en France « seuls les royalistes et les catholiques s'étaient élevés contre la politique proclamée par Barthou à Bucarest et Belgrade. »<sup>35</sup> Un non-conformiste, des royalistes et des catholiques : le compte y est. D'autre part, Bereghy ajoutait que ces forces n'étaient pas suffisantes pour compenser l'influence de Schneider-Creusot et du Comité des forges. Certes. De plus, ajoutons que l'opposition à Barthou n'était pas nécessairement une prise de position inconditionnelle pour la cause hongroise. Enfin, d'après

---

<sup>34</sup> Albert BEREGHY, *A francia politika és Magyarország* [La politique française et la Hongrie], Budapest, [s.e.], 1934, p. 27

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 50

mes propres recherches, il me semble que Bereghy, qui s'exprimait en 1934, était optimiste ou plutôt prophétique dans son jugement sur les monarchistes et même sur les catholiques. Il m'est apparu, en effet, que la chronologie de la magyarophilie, à travers le canal de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932-1944) se présente de la manière suivante (qui correspond à peu près aux trois dernières parties de ma thèse) : (3) l'enthousiasme des non-conformistes (1932-35) ; (4) la conversion des catholiques (1936-39) ; (5) la prise de conscience de la droite monarchiste (1938-40). Les deux parties précédentes étant consacrées à (1) la présentation générale de la *Nouvelle revue de Hongrie* (en particulier de ses deux directeurs Joseph Balogh et Georges Ottlik) et aux (2) relations de la revue avec les milieux institutionnels hongrois et français (ministères, légations, organisations officielles de propagande, etc...).

J'ai déjà dit quelques mots sur les monarchistes. Poursuivons avec les deux autres piliers. La remise en cause de la nation absolue trouvait des partisans naturels parmi les catholiques, de tendances variées au sein de l'Église de France et qui, sur d'autres points, étaient en désaccord. La Hongrie, monde irréel, effaçait les antagonismes qui séparaient, par exemple, certains « politique d'abord » de certains « spirituel d'abord ». En d'autres termes, vers la Hongrie pouvaient s'orienter ceux qui cherchaient à restaurer la Chrétienté d'Europe, de même que ceux qui cherchaient à la réinventer : regards tournés soit vers le passé, soit vers l'avenir, mais impliquant toujours le même déni de l'État-nation comme espace d'organisation suprême de la société.

Ce déni de la nation sacralisée, associé à une franche aspiration vers le futur, caractérisait le mouvement personnaliste français, dont plusieurs membres furent attirés par la Hongrie. Leur ambition était l'avènement d'une Europe fédérale. Lorsqu'ils s'occupaient de Hongrie, ils pensaient venir en aide à des minorités magyares opprimées (les trois millions de Hongrois séparées de leur mère-patrie après qu'elle fut tronquée par le Traité de Trianon). Lorsqu'ils arrivaient à Budapest, on leur démontrait qu'il fallait, au contraire, reconstituer une entité multiséculaire, ethniquement hétéroclite, le royaume de Saint Etienne : étrange front renversé où les "fédéralistes" (français) œuvraient pour la solidarité ethnique et les "nationalistes" (hongrois) pour le rétablissement d'un royaume multiethnique (avec une prédominance magyare plus ou moins accentuée, il est vrai). Les relations franco-hongroises n'étaient pas à une contradiction près.

Les magyarophiles français étaient, pour la plupart, de véritables rebelles, des révoltés, c'est entendu. Ils s'opposaient radicalement à chaque seconde qui s'écoulait et contribuait à

l'épanouissement d'un monde dont ils contestaient les prémisses. De même qu'ils refusaient que l'Europe continuât à être la victime d'une fausse route historique (« il faut refaire la Renaissance » disait-on à *Esprit*), ils refusaient que la Hongrie fût la victime de l'histoire diplomatique depuis 1920. Il fallait refuser l'inéluctable. Pendant 1 000 ans, la Hongrie avait eu sa propre Histoire, tantôt ralentie par ses pesanteurs, tantôt allégée par son intemporalité. Brusquement, tout mouvement s'était suspendu, en 1920, dans l'état ambigu produit par le traité de Trianon. Un observateur obstiné pouvait croire que la révision du Traité serait le coup de baguette qui réveillerait le monde et qui rendrait tout de nouveau possible – le temps serait débloqué pour tous les rêves embourbés dans l'immobilité de l'impossible. Les magyarophiles français se tournèrent naturellement vers ce pays dont l'existence semblait se dérouler provisoirement dans un autre univers, dans une autre temporalité, un pays dans lequel ils avaient le sentiment de pouvoir agir, ou mieux, prendre leur élan ou du moins exemple, avant de revenir dans la temporalité dominante. À la recherche du temps perdu, qu'ils regardassent en arrière ou en avant, ils voulaient à la fois renouer les chaînes du temps et replacer en l'homme la trajectoire historique. Les idéologies, les circonstances, les affinités personnelles ne sont pas sans importance, mais je crois que c'est surtout l'anachronisme fondamental de la Hongrie qui fit d'eux des magyarophiles.

Pour l'instant, le lecteur m'aura accordé foi sur parole – et je lui en sais gré –, mais il réclame sans doute des preuves. Qui étaient ils, précisément, ces français magyarophiles de l'Entre-deux-guerres ? Il faut donner des noms, renseigner sur des parcours, indiquer des précisions biographiques. Je descendrai bientôt encore d'un degré, en quittant pour de bon l'abstraction, pour goûter quelques tranches de vie exemplaires. Dans l'intervalle, voici les détails méthodologiques d'usage.

## **6. Ressources et justification**

### **a) Travaux sur les relations franco-hongroises de l'Entre-deux-guerres**

Il est inutile de souligner que les travaux sur la Hongrie en France sont rares. J'ai relevé les thèses récentes suivantes consacrées à la Hongrie de l'Entre-deux-guerres ou du début du XX<sup>e</sup> siècle (sur le serveur SUDOC) : Bruno HAMARD : L'occupation française de la ville de Szeged (1918-1920) : un exemple de gestion des gages territoriaux alliés en Hongrie avant la

signature de la paix de Trianon (Paris IV, 1997) ; Paul GRADVOHL : Genèse et mise en œuvre du contrôle militaire interallié en Hongrie : un exemple de politique militaire française au centre de l'Europe en 1918-1920 (Paris IV, 1998) ; Michel FAGARD : La question juive en Autriche-Hongrie, 1867-1918 (Paris VII, 1999) ; Cécile VRAIN : La politique diplomatique économique de la France en Hongrie, 1921-1931 (Paris IV, 2000) ; Geneviève HUMBERT-KNITTEL : La question des nationalités dans l'empire austro-hongrois et son analyse dans la « Neue Frei Press » de 1867 à 1918 (« Marc Bloch » Strasbourg, 2004) ; Boris TRECHNIEWSKI : Le facteur tchèque dans les relations polono-hongroises, 1918-1939 (Paris III – Pécsi Tudományegyetem, 2007).

Ajoutons plusieurs thèses de sciences politiques consacrées au problème des minorités hongroises dans le cadre de la construction européenne, sans oublier une thèse de médecine vétérinaire sur la guerre des cochons entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie (1911). Cela reste maigre. Et aucun de ces travaux ne touche directement aux relations franco-hongroises dans les années trente. En revanche, parmi les historiens hongrois actuels, plusieurs ont abordé le sujet, dans une démarche plus ou moins accessoire à leurs travaux principaux, qui sont généralement consacrés aux relations internationales à cette époque ou au XX<sup>e</sup> siècle en général. Je mentionnerai bien sûr, en particulier, mon maître le Pr. Ignác Romsics (histoire politique, diplomatique, culturelle), mais aussi le Pr. Pál Pritz, spécialisé en relations diplomatiques, le Pr. Jen<sup>ő</sup> Gergely, dont j'ai exploité certains articles sur l'histoire du catholicisme et le Pr. Tibor Frank, angliciste qui s'est consacré à l'étude du *Hungarian Quarterly*, revue sœur de la *Nouvelle revue de Hongrie*. Je pense aussi à de plus jeunes historiens comme Miklós Zeidler (recherches sur la propagande hongroise, la *Revizíós Liga* et sur la SdN), Balázs Ablonczy (relations bilatérales culturelles, propagande hongroise en France) et Gergely Fejerdy (relations politiques et religieuses franco-hongroises). La plupart de leurs contributions se trouvent dans l'une ou l'autre des deux revues spécialisées hongroises : *Századok* et *Történelmi Szemle* ou sous forme d'ouvrages indépendants listés dans la bibliographie. Pour finir, je mentionne deux historiens, un français et un suisse, qui ont travaillé sur la période qui m'intéresse et dans des domaines proches : Paul Gradwohl (la politique militaire française) et Zoltán Bécsi (le légitimisme hongrois).<sup>36</sup>

---

<sup>36</sup> Zoltán Bécsi a écrit sa thèse en anglais à l'université de Genève : *Forbidden Federalism: Secret Diplomacy and Struggle for a Danubian Confederation* (2007).

## **b) Sources et bibliographie**

Mon sujet est à la fois précis et construit, comme en témoignent le titre et le sous-titre de la thèse : « *La Nouvelle revue de Hongrie et ses amis français (1932-44). La cause hongroise : une machine à voyager dans le temps pour les catholiques et les jeunes non-conformistes.* »

En terme de recherche, cela signifie que la source principale est aisément définie : la collection complète de la *Nouvelle revue de Hongrie* et la correspondance pléthorique de son rédacteur en chef, Joseph Balogh. Tout le reste l'est moins, car il a dépendu largement des traces diverses laissées par des hommes aux profils et aux parcours divers. Tout de même, deux types de sources se sont présentées comme incontournables : les archives des services de presse diplomatiques (vastes en Hongrie, presque entièrement détruites en France) et une sélection de la presse historique. J'ai effectué, en particulier, l'inventaire systématique d'une vingtaine de titres, essentiellement des périodiques français appartenant à l'un des trois milieux privilégiés (non-conformiste, catholique, monarchiste), de même que des périodiques hongrois, surtout catholiques. En ce qui concerne la presse quotidienne, j'ai consulté certains titres sur des périodes charnières et, de manière plus approfondie, l'*Action française* (entre 1936 et 1942). Parmi les centres d'archives, j'ajoute certains lieux particuliers, comme le musée de la littérature à Budapest (*Petőfi Irodalmi Múzeum – PIM*) et le centre jésuite de Vanves, dans la banlieue parisienne. Enfin, les magyarophiles des années trente furent des écrivains prolifiques : j'ai donc avalé des pages et des pages de raisonnements plus ou moins orthodoxes, cohérents et convaincants du RP Delattre, de Louis de Vienne, Jean de Pange, Georges Roux, Aldo Dami, Simon Arbellot, etc...

Comment en suis-je arrivé là ? À l'origine, c'était l'attrait pour le bizarre, inculqué par mon maître français le Pr. Ladous. M'étant d'abord lancé dans l'étude de la fin de la monarchie austro-hongroise, c'est mon maître hongrois, le Pr. Romsics qui m'a donné le courage d'aborder le XX<sup>e</sup> siècle proprement dit, qui m'était jusqu'alors resté largement hostile. Enfin, à l'occasion d'une recherche ponctuelle sur le RP Chaillet, mon jeune confrère Balázs Ablonczy m'a conseillé de consulter le fond Balogh à la Bibliothèque nationale de Hongrie. Et je m'y suis plongé pendant trois ans (30 000 lettres, dont la majorité concerne les relations franco-hongroises).

## c) Justifications

Si ce n'est pas suffisant, j'ajouterai encore un aphorisme de Jean de Pange sur l'histoire (« L'histoire serait le plus oiseux des passe-temps si l'on n'y cherchait pas la solution des problèmes moraux »<sup>37</sup>), ainsi que quelques ambitions :

1 pour l'historiographie hongroise, j'aimerais, entre autres, apporter des précisions sur le contenu de la fameuse orientation occidentaliste (celle du comte Bethlen, dont une des armes éditoriales était la *Nouvelle revue de Hongrie*), que l'on présente souvent, précisément, de manière "occidentaliste" sans nuances, et aussi démontrer que la propagande hongroise ne fut pas sans donner des résultats qui auraient pu, dans d'autres circonstances, être fort prometteurs ;

2 pour l'historiographie française, j'aimerais enrichir les connaissances non seulement sur l'histoire de Hongrie, mais aussi sur des personnalités françaises de l'Entre-deux-guerres, en particulier les non-conformistes, dans un contexte inédit (celui de leurs activités en Hongrie) ;

3 pour l'histoire des idées en général et de la religion, j'aimerais procéder à une mise à l'épreuve des prémisses de la doctrine personaliste et du fédéralisme, à travers la confrontation de différentes tendances spirituelles, notamment catholiques, sur fond de thèse de la couronne hongroise ;

4 D'une manière plus générale encore, j'aimerais proposer une collection d'attitudes et de parcours face au défi de la modernité, en étudiant comment la situation hongroise a pu être prise comme modèle ou anti-modèle, prétexte, point d'appui. C'est ici que je rejoins, d'autre part, les réflexions épistémologiques exposées au début de l'introduction.

On a sans doute compris : il n'y aura ni action, ni révélation diplomatique dans cette thèse, mais plutôt la reconstruction mélancolique d'une réalité illusoire. Autre manière d'exprimer mon intention : c'est un rapport circonstancié sur les convulsions de l'Esprit face à la Modernité. Comme le remarquait judicieusement le Pr. Romsics, tout cela « n'a de valeur que sur le plan de l'histoire des idées » et n'a pas de « conséquence dans la sphère de la "realpolitik". »<sup>38</sup> Quel était l'objet de son propos, précisément ? Une note du ministre de Hongrie à Paris en 1939, selon laquelle les Français regrettaient d'avoir « découpé la Monarchie austro-hongroise » et pensaient à une « sorte de fédération qui associerait

---

<sup>37</sup> Jean de PANGE, 20 juillet [1933], *Journal* (1931-1933), Paris, Grasset, 1967

<sup>38</sup> Ignác ROMSICS, « Détruire ou reconstruire l'Autriche-Hongrie ? Le dilemme de la politique danubienne de la France au début du XX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers d'études hongroises*, 6/1994, p. 184



l'Autriche et la Tchécoslovaquie libérées, et les autres États du centre-est européens, y compris [la Hongrie] [...] d'où une attention plus favorable à l'égard [de ses] revendications territoriales. »<sup>39</sup> C'est ici que le Pr. Romsics ajoutait : « compte tenu du fait que la France, ni alors, ni après la guerre, ne fut dans la position de mettre en application ses anciennes/nouvelles conceptions de l'avenir de la région danubienne, l'opinion décrite plus haut peut être interprétée comme une autocritique qui n'a de valeur que sur le plan de l'histoire des idées » et n'a donc pas de « conséquence dans la sphère de la "realpolitik". »<sup>40</sup>

Va pour l'autocritique. Un dernier mot : après avoir relu ma thèse, j'ai d'abord éprouvé une certaine tristesse en constatant qu'elle ne pouvait en aucune manière remplacer entièrement une approche plus classique des relations franco-hongroises de l'Entre-deux-guerres, qui mettrait mieux en valeur la chronologie des faits diplomatiques et politiques. Mon histoire n'est pas un substitut, elle est un complément. J'ai d'abord été tenté de considérer cela comme une faiblesse. Puis j'ai réfléchi. Il est vrai que tout philosophe digne de ce nom a pour ambition de placer son système en lieu et place du précédent. Les philosophes ont pour ambition d'occuper tout le territoire avec leur propre matière. C'est en cela qu'ils sont des scientifiques. Et les artistes ? Un chef-d'œuvre ne rend pas obsolète toute l'histoire de l'art, il s'ajoute à un ensemble existant, plus ou moins ramifié et cohérent. C'est pour cela que l'historien est un artiste. L'artiste ne couvre pas un territoire, il ambitionne d'accéder à un sommet. Ceci ne concerne, bien entendu, que la question de la méthode. La vérité n'est pas en cause, puisque personne ne niera que, au moins autant que le scientifique, l'artiste dit la vérité.

Nous ne sommes pas dans la sphère de la "realpolitik", mais une rude tâche nous attend tout de même, celle d'être à la hauteur de ce que Richard Evans considère comme la saine histoire post-moderne : celle qui, « tout en abordant un thème "traditionnel", introduit dans le discours narratif divers incidents et autres anecdotes personnelles de personnages célèbres ou obscurs, dans un rythme qui varie constamment [...]. [Cette pratique] n'a pas la prétention d'être définitive ; incluant des intrigues secondaires et des éléments biographiques dont la sélection a été, à dessein, arbitraire – bien qu'illustrant des aspects plus larges – elle admet implicitement que l'Histoire pourrait être dite autrement d'une manière tout aussi valable. »<sup>41</sup>

À mon sens, les « aspects plus larges » de Richard Evans (*larger points*) doivent être entendus au sens le plus large possible, comme évidences de vérités universelles. Car, en mettant en

---

<sup>39</sup> Ibidem

<sup>40</sup> Ibidem

<sup>41</sup> Richard EVANS, *In defense of history*, London, Granta, 2000, pp. 245-246

scène des hommes, leurs choix et leurs destinées à un moment précis de l'histoire, l'historien révèle des vérités universelles.

# **Première Partie**

## **La Nouvelle revue de Hongrie**

### **(1932-1944)**

« L'imbécile conseil d'Anacharsis Cloutz :

“Peuple, guéris-toi des individus !” »

(Anatole de MONZIE, *Destins hors série*, 1927)

La *Nouvelle revue de Hongrie (NRH)*, successeur légal de la *Revue de Hongrie (RH)*, fut publiée en langue française à Budapest entre 1932 et 1944. Son objectif était d'attirer l'attention et la bienveillance des milieux cultivés internationaux sur la Hongrie et, autant que possible, sur sa cause. Elle fut dirigée, pendant la majorité de son existence, par Georges Ottlik, secondé par Joseph Balogh.

## **Chapitre I.**

### **La Revue de Hongrie (1908-1918 ; 1920-1931)**

La *NRH* fut lancée et même, dans une certaine mesure, annoncée comme une rupture par rapport à son prédécesseur. L'évolution était improbable : un organe de propagande hongroise modérée destinée au public francophone (la *NRH*) succédait à un organe de propagande anti-française effrénée, destiné à un public indéterminé, dont l'origine avait pourtant été une initiative française (la *RH*).

#### **1. Le consulat général de France et la Société littéraire française**

Remontons, seulement un instant, jusqu'aux origines de la *Revue de Hongrie*. Des relations quasi-diplomatiques s'étaient établies entre la France et la Hongrie dès avant que la Hongrie

se fût constituée en État indépendant. En 1906, la crise institutionnelle survenue entre l'empereur François-Joseph et la majorité de la classe politique hongroise s'était, semble-t-il, résolue lorsque celui-ci avait confié le pouvoir à une coalition hétéroclite composée essentiellement de catholiques plus ou moins loyalistes et du Parti quarante-huitard indépendantiste. Un élément secondaire se dégageait du deuxième pilier de cette étrange construction politique : la francophilie. Afin d'encourager le développement de cet état d'esprit, le gouvernement français ouvrit un Consulat général à Budapest, qui fut confié au vicomte de Fontenay. En réalité, le rapprochement franco-hongrois fit long feu ; néanmoins, le consulat demeura, de même qu'un bureau d'information HAVAS, installé à Budapest même, afin de délivrer les affaires hongroises du filtre viennois.<sup>42</sup> À défaut de grandes manœuvres diplomatiques, Louis de Fontenay œuvra dans le sens de l'appropriation culturelle. En 1907, il fonda la Société littéraire française, dont la mission devait être, entre autres, l'organisation de leçons de français gratuites à l'usage des milieux économiques et l'organisation de tournées hongroises pour conférenciers français distingués. S'étant réservé la présidence d'honneur du Comité de la société, le vicomte en confia la présidence effective à la comtesse Albert Apponyi (à moins que ce fût à Paul Kiss de Nemeskér), placée à la tête d'un aréopage de sommités (comme le savant Loránd Eötvös ou le baron Wlassics).

En mars 1908, le bulletin de la Société fut transformé en une revue mensuelle en bonne et due forme, ainsi naquit la *Revue de Hongrie*.

## 2. La Revue de Hongrie

La rédaction de la revue, installée Tigris utca, fut confiée à un professeur de l'université technique, Vilmos Huszár (nom francisé : Guillaume de Huszar), qui prit également sa direction en 1911, à l'occasion de la finalisation de son Comité de patronage, composé d'une liste impressionnante de personnalités : entre autres, Albert de Berzeviczky, président de l'Académie hongroise, ancien ministre, ancien président de la Chambre des députés ; le comte Albert Apponyi, ancien ministre, ancien président de la Chambre des députés ; Etienne (István) de Bárczy, bourgmestre de la ville de Budapest ; François (Ferenc) de Kossuth, ancien ministre ; Ladislas de Lukács, ministre des Finances ; le comte Etienne Tisza, ancien président du Conseil, sans compter le fondateur (le vicomte de Fontenay), le directeur (Huszar) et divers professeurs universitaires et hommes de lettres.

---

<sup>42</sup> Nicolas BAUQUET, « Egy ártatlan diplomáciai flört : Franciaország és a koalíció, 1905-1909 » [Un flirt diplomatique inoffensif : la France et la coalition, 1905-1909], *Valóság*, 2000/8, c. pp. 89-90

La première réunion du Comité eut lieu le 18 décembre 1911, dans la salle de la présidence de l'Académie hongroise. On y parla de « l'influence de plus en plus considérable [qu'exerçait] la *Revue* non seulement en Europe, mais aussi dans les pays d'outremer. »<sup>43</sup> Il est vrai qu'une publicité fréquemment insérée dans la revue soulignait que la *RH* était déposée à bord de tous les paquebots de la Compagnie générale transatlantique. C'était une revue assurément distinguée, et légèrement vieux jeu (la relance, en 1932, entre autres modifications de fond plus essentielles, allait assez heureusement en alléger la mise en page). Jusqu'à la première guerre mondiale, n'y écrivaient à peu près que des comtes et des ministres ; elle était constituée de deux ou trois articles politiques ou économiques en tête, d'un ou deux articles artistiques (peinture, critique littéraire), puis d'une œuvre littéraire en épisode et, enfin, de l'écho des variétés suivi de la revue des revues.

L'esprit de la rédaction était indiqué en 3° de couverture :

*La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française. – Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux Arts, aux Finances, à l'Économie sociale, à l'Histoire, etc... - La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international. – La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti. – La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société littéraire française de Budapest.*

### **3. Guillaume de Huszar et le virage éditorial**

La *Revue de Hongrie* parut pendant toute la guerre et ne fut que brièvement interrompue pendant la période trouble de l'immédiat après-guerre. En revanche, les événements eurent un impact considérable sur son orientation éditoriale. Comme la plupart de ses compatriotes, Huszár vécut très mal la défaite et la mutilation de son pays. Sa francophilie en souffrit. Lors de sa réapparition en 1920 (après une interruption pendant la période troublée de 1918-1920), la *RH* devint le messenger du révisionnisme hongrois, un révisionnisme amer et imprécateur, nourri du sentiment exacerbé des aspects injustes et irrationnels du Traité de Trianon.<sup>44</sup>

---

<sup>43</sup> « Comité de la revue de Hongrie », *Revue de Hongrie*, janvier 1912, année V, T. IX, 1912, p. 2

<sup>44</sup> Justification du programme révisionniste de la Revue : (1) La Hongrie a été punie injustement, car parmi les pays opposés à l'Entente c'est elle qui fut la moins responsable de l'entrée en guerre ; (2) la construction géopolitique et diplomatique actuelle de l'Europe centrale ne peut conduire qu'à une nouvelle guerre. Alcide

Pourtant, la France n'y était généralement pas attaquée d'un bloc, mais plutôt à travers sa classe dirigeante honnie : en particulier le président Poincaré (qui était accusé d'avoir fomenté la Grande guerre avec ses "comparses" russes) et les francs-maçons du Quai d'Orsay (qui conduisaient prétendument la France, l'Europe et le monde à la catastrophe).<sup>45</sup> La France était, de toute évidence, trompée par ses chefs, et la *Revue de Hongrie* se faisait un devoir de dénoncer la supercherie : « La vérité politique, c'est qu'il n'y a, entre la France et la Hongrie, qu'une opposition d'intérêts imaginaire, due à une conception française très discutable en matière d'alliances. »<sup>46</sup> De sorte que les courageux Français qui se rangeaient du côté de leurs amis hongrois étaient, en somme, les vrais patriotes.<sup>47</sup> On retrouvera dans la *Nouvelle revue de Hongrie*, atténuée dans la forme sinon sur le fond, cette distinction entre la France réelle (ou irréaliste ?) et son élite indigne, de même que la notion d'impossibilité pour la France de saisir où se situait son véritable intérêt.

Les quelques passages exprimant ci-dessus la ligne de la *Revue de Hongrie* sont de la plume d'un Français, Alcide Ebray, qui contribua lui-même largement au virage éditorial de l'après-guerre. Auteur de pamphlets contre les Traités dans les années 20,<sup>48</sup> il est considéré comme le principal canal par lequel le financement du service de propagande allemand parvint jusqu'à la caisse de la *Revue de Hongrie*.<sup>49</sup> Des années plus tard, en 1939, dans un rapport adressé au chef de la section de la presse du *Küliügyminiszterium* (Antal Ullein-Reviczky), la correspondante en Suisse du *Pester Lloyd* (Ágnes Szekula) allait qualifier Ebray « d'ami encombrant » (*Egyes túl jó barátok*), en faisant allusion au passé de ce dernier (« on dit qu'il était un agent de l'Allemagne »).<sup>50</sup> Observons que cette journaliste, pourtant très bien informée – et qui s'adressait à une personnalité réputée mieux informée encore – faisait tout de même preuve de prudence dans son jugement. En mars 1942, on pourrait encore lire dans la *Gazette de Hongrie* (rien à voir avec la *Revue de Hongrie*) des nouvelles d'Alcide Ebray, qualifié de « vieil ami de la Gazette. »<sup>51</sup> Or, la *Gazette de Hongrie* était financée par... le

---

EBRAY, « Nécrologie de Guillaume de Huszar, rédacteur en chef de la Revue de Hongrie », *Revue de Hongrie*, janvier-juin 1931, pp. 153-155

<sup>45</sup> La RH s'était spécialisée dans la question, publiant des « articles de haut niveau dont [on avait] à déplorer seulement le ton. » (Aldo DAMI, *La Hongrie de demain*, Paris, André Delpeuch, 1929, p. 25)

<sup>46</sup> *Ibidem*

<sup>47</sup> « C'est pourquoi les écrivains français ne pouvaient se faire aucun scrupule d'écrire, dans une revue hongroise, pour la Hongrie, car, en le faisant, ils ne servaient pas moins l'intérêt de la France. » (*Ibidem*, p. 155)

<sup>48</sup> Alcide EBRAY, *La Paix malpropre*, Milano, Unitas, 1925 ; *Le chaos danubien*, A. Delpeuch, Paris, 1929

<sup>49</sup> Sur la réalité de ce financement de la Revue de Hongrie par l'Allemagne, voir Balázs ABLONCZY, Teleki Pál, Budapest, Osiris, 2005, p. 237

<sup>50</sup> Rapport d'Ágnes Szekula à Antal Ullein-Reviczky (7 septembre 1939). MOL. K66. 1939 415 cs. III.-4

<sup>51</sup> *Gazette de Hongrie*, 7 mars 1942. Editorial consacré à un article d'Alcide Ebray, paru dans le *Voix du peuple* (Genève) et consacré aux défaillances de la SdN et au projet d'une fédération mondiale d'unions régionales imaginée par Clinton D. Winant.

ministère des Affaires étrangères français. Ceci dit, Alcide Ebray était bien germanophile, mais l'étendue de son engagement pouvait échapper à certains de ses contemporains. Plus important encore : les engagements des personnes particulièrement habiles ou intrigantes (comme lui) pouvaient se superposer, s'imbriquer, évoluer dans le temps. Les frontières paraissaient mouvantes, poreuses, incertaines entre l'engagement pour la révision des traités, l'alliance tactique avec la France, l'Allemagne ou tout autre pays, le penchant idéologique pour tel ou tel régime ou système, sans oublier, bien sûr, la recherche de subventions. La *NRH*, tout en rompant clairement avec les exagérations de la *RH* (notamment de ton), allait tout de même hériter de cette situation pleine de paradoxes et même, à sa façon, la prolonger.

#### **4. Les rédacteurs français de la *Revue de Hongrie***

Néanmoins, c'est un véritable virage que Georges Ottlik voulut imprimer à la *Revue* lorsqu'il prit sa direction en 1932, avec l'intention d'en faire une *Nouvelle revue*. Il était pourtant lui-même l'exemple d'une certaine continuité, étant alors, et depuis plusieurs années, l'auteur fréquent de billets de politique étrangère dans la *Revue* de Huszar. De plus, autour de lui demeurèrent plusieurs proches hongrois de la *Revue de Hongrie*, comme Gustáv Gratz,<sup>52</sup> Albert de Berzeviczky<sup>53</sup> ou Iván de Praznovszky.<sup>54</sup> En revanche, le renouvellement des rédacteurs français fut presque total. Dehors, les obscurs aventuriers ! Alcide Ebray, Gustave Dupin, Georges Demartial *et al.* On allait désormais quérir des plumes françaises de qualité éprouvée. Ainsi, au sommaire des premiers numéros de la *NRH* figurent Edouard Herriot, Pertinax, Emile Henriot, les frères Tharaud, Wladimir d'Ormesson.

Il reste une catégorie particulière : les jeunes non-conformistes<sup>55</sup>. Ceux-ci avaient, de longue date, commencé à coloniser les pages de la *Revue de Hongrie*. Leurs revendications radicales coïncidaient, semble-t-il, avec celles de Huszar et de ses amis révisionnistes (bousculer le système) ; et aussi leur ton, volontiers impétueux, devait-il plaire. Trois jeunes journalistes qui allaient participer à des entreprises intellectuelles ambitieuses dans les années trente

---

<sup>52</sup> Gusztáv Gratz (1875-1946). Ancien ministre des Affaires étrangères, publiciste, historien. Il fut un des organisateurs de la contre-révolution à Szeged. Il était protestant, mais aussi l'un des chefs de file du légitimisme ; impliqué dans le second putsch du roi Charles IV, il fut temporairement interné par les autorités hongroises. Appartenant à la minorité allemande de Hongrie, il fut un adversaire irréductible du nazisme ; il fut déporté après l'invasion allemande en mars 1944 (libéré peu après, en Autriche).

<sup>53</sup> Albert de Berzeviczky (1853-1936) fut membre et président d'innombrables institutions, de l'Académie hongroise à la Société nationale de gymnastique. Il avait été député libéral avant la guerre et avait occupé différents postes au sein du ministère de l'Instruction. Il fut l'un des fondateurs de la politique culturelle conservatrice du régime contre-révolutionnaire après la guerre.

<sup>54</sup> Iván de Praznovszky : ancien ministre de Hongrie à Paris.

<sup>55</sup> Cette catégorie historiographique sera longuement discutée plus loin. Pour l'instant, je m'en tiens à ce qui concerne le passage de relais entre la *Revue de Hongrie* et la *Nouvelle revue*.

écrivait déjà régulièrement dans la *RH* à la fin des années vingt : Aldo Dami, René Dupuis et Philippe Lamour. La phase d'assagissement imposée par Ottlik et ses partenaires ne provoqua pas leur écartement immédiat, comme ce fut le cas avec d'autres, mais ils allaient être soigneusement contenus (même si certains de leurs amis allaient, en revanche, rejoindre la *NRH* au cours des années trente). Aldo Dami publierait peu dans la *NRH* et Philippe Lamour pas du tout, malgré leurs abondantes correspondances respectives avec le rédacteur en chef, Joseph Balogh. Quant à René Dupuis, d'abord promu rédacteur parisien, il allait disparaître du sommaire un an plus tard, à la suite d'un violent désaccord avec la rédaction.

D'autre part, comme l'atteste la correspondance entre Joseph Balogh et le journaliste suisse Aldo Dami, le tournant imprimé à la ligne éditoriale en 1932 fut perçu comme tel par ses victimes ou supposées victimes. Dans une lettre de janvier 1933, Dami affirmait ainsi craindre que, depuis M. Huszár, on fût « tombé d'un extrême dans l'autre. »<sup>56</sup> Ce n'est pas si simple, répondait Balogh : « vous n'êtes pas le seul à nous adresser des critiques graves et certainement bien méritées. Même des critiques bien plus graves nous parviennent de Paris, ce Paris pour lequel nous publions en premier lieu notre revue. Ces critiques nous reprochent juste le contraire de ce que vous censurez. À les croire, notre revue est encore d'un esprit allemand, elle n'est pas assez indépendante, parce que trop exclusivement hongroise ; elle est partisan d'un révisionnisme radical, donc subversive. »<sup>57</sup> Loin d'être convaincu par cette tentative de justification, Aldo Dami allait poursuivre pendant de longues années son siège de la rédaction. En 1935, c'est-à-dire trois ans après le lancement de la *NRH*, sa perplexité n'aurait pas faibli : « On me dit ici que les Français, auxquels la revue est spécialement destinée, auraient mis une sorte de veto sur les collaborateurs de l'ancienne Revue de Hongrie, dont je suis. Mais je n'y crois pas et, en ce qui me concerne, je ne veux pas y croire, puisque M. Ottlik a eu déjà l'amabilité d'insérer deux de mes articles. »<sup>58</sup> (avouons que cette preuve par l'absurde ressemble étrangement à un vœu pieux).

Conçue pour séduire le public français ou du moins francophone, héritière assagie d'une revue qui était fâcheusement devenue passionnément germanophile malgré son emploi de la langue française, la *Nouvelle revue de Hongrie* dut, d'autre part, faire face dans les années trente à une situation diplomatique complexe où l'avenir de la Hongrie dépendait, en partie, de l'évolution des relations franco-allemandes. D'où, comme nous le verrons, l'option de maintenir un positionnement à géométrie variable sur la question. Cette position, qui semblait

---

<sup>56</sup> Dami – Balogh 16 janvier 1933 (Fond Balogh 1/711)

<sup>57</sup> Balogh – Dami 22 juillet 1933 (Loc. cit.)

<sup>58</sup> Dami – Balogh 15 juin 1935 (Loc. cit.)



dictée par les faits, allait, en outre, être adoptée volontiers par les dirigeants de la *NRH*, qui n'étaient pas des francophiles – ou germanophiles – béats, mais avant tout des patriotes hongrois dont toutes les opinions devaient passer par le crible d'un intérêt national vécu comme une urgence.

## **5. La Revue de Hongrie est morte ; vive la Nouvelle revue de Hongrie !**

Revenons à la chronologie : en novembre 1931, Vilmos Huszár, encore jeune, décéda inopinément. Georges Ottlik rassembla en hâte une association baptisée Société de la Nouvelle revue de Hongrie (SNRH), essentiellement constituée des membres de la Société de la *Magyar Szemle* (revue du comte Bethlen, président du Conseil), dont l'un des premiers gestes fut d'acquérir, auprès de la veuve Huszár, le droit de poursuivre la revue en échange d'une rente viagère de 300 pengős mensuels.<sup>59</sup> Quel était l'objectif d'Ottlik ? Le maintien de l'équipe de rédaction, nous l'avons vu, n'était pas son premier souci ; de plus, la réputation de la *revue* était chancelante. Peut-être était-il intéressé par le fichier des abonnés ? Peut-être, aussi, tenait-il à s'assurer que la *Revue de Hongrie* ne pourrait pas librement poursuivre une activité jugée nuisible ? C'est possible, d'autant plus que la direction de la *Nouvelle revue de Hongrie* n'allait, au cours des années suivantes, cesser d'être très sensible à la concurrence entre revues et à la nécessité de cohérence au sein de la propagande hongroise.

En matière de commémorations, la pesée des mots est un art. Dès l'annonce de son décès, la *Gazette de Hongrie* (attention, de nouveau, à ne pas confondre avec la *Revue de Hongrie*) célébra l'œuvre de Guillaume de Huszar, non sans attirer l'attention, de manière voilée, sur les dérives de sa revue.

*Georges Ottlik prend la direction de la Revue de Hongrie, ce qui est « la meilleure garantie du succès auquel peut légitimement prétendre et auquel atteindra cette revue de langue française, consacrée principalement aux questions politiques et économiques, mais qui, nous l'espérons, reviendra également aux traditions littéraires de ses premières années. »<sup>60</sup>*

Dans son numéro d'avril 1932, la *Magyar Szemle* ne prenait pas les mêmes précautions de langage : « La *Revue de Hongrie*, dont la mission était si belle, avait – suite à quelque erreur

---

<sup>59</sup> La rente mensuelle fut ramenée ultérieurement à 200 pengős. Traversant une grave crise financière en 1938, la SNRH fut tentée de la supprimer entièrement. Finalement, il semble que les deux parties se mirent d'accord sur un solde de tout compte dont le montant m'est inconnu. Correspondance entre la SNRH et la veuve Huszár (Fond Balogh 1/2379)

<sup>60</sup> Gazette de Hongrie, 21 novembre 1931

dans la ligne éditoriale – depuis la guerre perdu le contact avec le monde auquel elle était censée s’adresser. »<sup>61</sup> Une dizaine d’années plus tard (en 1939), au sein même de la *Nouvelle revue de Hongrie*, la situation allait être caractérisée encore plus crûment. À l’occasion du départ de Georges Ottlik, en mars, on revenait sur les conditions dans lesquelles ce dernier avait repris les rênes de la revue (question de poids et de leviers : qui veut-on mettre en valeur ?) :

*C’était une revue bien amoindrie au point de vue tant de son apparence extérieure que de son poids politique, de son contenu intellectuel et de sa force agissante que trouva, vers la fin de l’année 1931, Georges Ottlik, et quelques mois lui suffirent pour lui insuffler une vie nouvelle.*<sup>62</sup>

Quant à l’avis des Français, nous connaissons celui d’Aldo Dami, cet homme pacifique auquel avait peut-être mieux convenu l’approche combative de la *Revue de Hongrie*. Mais, bien entendu, de France parvinrent plutôt des échos qui se félicitaient du virage accompli par Ottlik. Emile Horn<sup>63</sup>, par exemple, lui adressa en 1934 ses « plus chaleureuses félicitations sur l’orientation [donnée] à sa revue », en affirmant que la *Revue de Hongrie* avait, jadis, été comparée en France à la *Gazette des Ardennes* « que les Allemands, au cours de la guerre, publiaient en français dans les territoires occupés ». Tout au plus pouvait-on regretter « que l’on [eût] mis tant de temps pour s’apercevoir de la formidable erreur de la *Revue de Hongrie*, ajoutait-il. Même tout de suite après la guerre le mal eût peut-être encore été réparable, mais on [l’avait trop laissé] se prolonger. »<sup>64</sup>

## Chapitre II.

# Georges Ottlik, directeur de la publication (1932-1939)

Georges Ottlik naquit à Budapest le 23 juin 1889, dans une famille de la noblesse hongroise (son patronyme complet était Ottlik de Felsőozorócz et de Kohanócz). Il s’éteignit en exil, à Paris, le 15 juillet 1966. Après avoir obtenu son doctorat de droit à Budapest, il entra dans la

---

<sup>61</sup> « Magyar folyóirat – francia nyelvben, » [Revue hongroise – en langue française], *Magyar Szemle*, avril 1932, XIV, 4 (56), fac-similé dans Mária FARKAS, *A Nouvelle revue de Hongrie mint kultúráközvetítő folyóirat*, Budapest, Gondolat, 2004, p. 60

<sup>62</sup> *Nouvelle revue de Hongrie*, mars 1939, pp. 271-272

<sup>63</sup> Emile Horn fut chargé des questions hongroises à La Croix à partir de 1933. Il était le fils d’Edouard Horn, figure de la colonie hongroise à Paris, auquel il succéda à la tête de la Caisse primaire franco-hongroise.

<sup>64</sup> Horn – Ottlik (reçue le) 10 avril 1934 (Fond Balogh 1/1482)

carrière diplomatique dans laquelle il occupa, de 1912 (sous la double monarchie) à 1929 (dans le royaume de Hongrie), des postes aux Légations de Sofia et de Berne. Entre temps, il fut aussi rédacteur au *Pester Lloyd* (quotidien gouvernemental rédigé en allemand) et responsable de la rubrique de politique étrangère au *Budapesti Hírlap* (quotidien gouvernemental). Entre 1927 et 1934, il fut délégué suppléant de la Hongrie à la SdN et, à partir de 1930, membre suppléant de son Comité de surveillance. De plus, il dirigea la publication de l'Annuaire annuel de l'organisation genevoise. En Hongrie, il dirigea : le *Budapesti Hírlap* (de 1934 à 1935), la *Nouvelle revue de Hongrie*, (de 1932 à 1939), le *Hungarian Quarterly* (de 1935 à 1939) et le *Pester Lloyd* (de 1937 à 1944). Enfin, Georges Ottlik fut admis à la Chambre haute en mars 1940.

## **1. L'homme de la relance de la *Nouvelle revue de Hongrie***

Georges Ottlik dirigea la *NRH* de novembre 1931 à mars 1939. Lors de la reprise de la *Revue de Hongrie*, il fut brièvement rédacteur en chef, avant de céder cette fonction à Joseph Balogh en conservant pour lui la direction de la revue.

Par ailleurs, bien qu'auteur prolixe dans la presse hongroise, il écrivit seulement une quinzaine d'articles pour la *NRH* elle-même.<sup>65</sup> Jusqu'en 1935, ses articles étaient surtout consacrés à la Hongrie au sein des relations internationales et à la SdN. En 1936-37, il s'orienta vers des sujets particuliers (l'Autriche, l'Espagne, la France, la Hongrie) avec, pour problématique principale, non plus le maintien de la paix, mais la défense des valeurs européennes (civilisation, religion). On est tenté de voir dans cette évolution un parallèle avec la situation générale de l'Europe, mais aussi avec son parcours personnel qui, vers la fin des années trente, le rapprocha sensiblement de l'Axe à travers la croissance de sa préoccupation antibolchevique (antiasiatique).

La *Nouvelle revue de Hongrie* n'était pas la principale activité de Georges Ottlik. L'homme de la maison était sans conteste Joseph Balogh – malgré ses multiples activités à lui aussi, ce dernier passait chaque jour plusieurs heures à la rédaction. Ottlik, au contraire, avait coutume

---

<sup>65</sup> Articles de Georges Ottlik parus à la Nouvelle revue de Hongrie : revues de politique internationale (janvier 1932 et quelques autres), « In memoriam Apponyi Albert » (mars 1933) ; « La situation de la Hongrie au début de 1935 » (janvier 1935) ; « La situation internationale de la Hongrie » (juillet 1935) ; Article de tête sur « Le dynamisme historique de la SdN » (octobre 1935) ; « Paix ou sécurité collective » (novembre 1935) ; « La défense de notre civilisation » (février 1936) ; « Le problème autrichien » (mars 1936) ; « La Hongrie et le sort de l'Autriche » (avril 1936) ; « Le pacte de non-agression et la paix européenne » (juillet 1936) ; « Les événements d'Espagne et l'Europe » (septembre 1936) ; « La mission civilisatrice de la France » (janvier 1937) ; « La Couronne de Saint Etienne et la Constitution hongroise » (août 1937).

de travailler à son domicile, où certains correspondants s'adressaient directement.<sup>66</sup> En fait, il considérait sa contribution à la *Nouvelle revue de Hongrie* comme une activité extraprofessionnelle, une sorte de sacrifice qu'il s'imposait pour le bénéfice de la patrie. D'ailleurs, cette noble attitude n'était pas secrète et il en usa très souvent comme d'un argument dans ses relations orageuses avec le *Külgyminisztérium* (ou *KÜM*, ministère des Affaires étrangères hongrois). Quel sacrifice ? Tout simplement celui de n'être pas rémunéré pour son travail. En mars 1932, la SNRH avait fixé son salaire mensuel à 800 pengős,<sup>67</sup> mais les conditions financières de la Société ne permirent pas de le verser pendant un an – par la suite, sans conteste jusqu'en 1936, et, peut-être même jusqu'en 1939, l'usage demeura. Néanmoins, le directeur de la *NRH* était dûment remboursés de ses frais de voyage. Il descendait à Paris dans un grand hôtel et pouvait offrir à ses amis français des dîners de qualité.<sup>68</sup>

## 2. Quelques traits de caractère

### a) Le sens du devoir, le caractère exigeant

Georges Ottlik travaillait gratuitement par devoir et, peut-être, par éducation ou par tempérament. On retrouve dans les éléments de sa correspondance disséminée dans le Fond Balogh des traces d'une générosité qui va de pair avec ses convictions. Par exemple, en 1937, il contribua par la somme annuelle de 200 pengős à la création d'un prix d'excellence scolaire.<sup>69</sup> Certes, le prix, qui portait le nom du régent, avait été créé par un ministre... Faisons tout de même crédit à Ottlik de ce geste généreux. Les exigences de Georges Ottlik envers lui-même avaient pour corollaire des prétentions considérables à l'égard des autres, qu'il ne cherchait nullement à dissimuler, même et surtout lorsque ces dernières étaient loin d'être satisfaites. Il avait, en particulier, en aversion le baron Villani, chef du service culturel au *Külgyminisztérium*, à propos duquel il écrivit, un mauvais jour, à son ami le ministre de

---

<sup>66</sup> Prière d'adresser désormais les manuscrits à la rédaction (Vilmos utca) car Biró utca est l'adresse personnelle d'Ottlik, dont il est souvent absent. Balogh – Georges Roux 20 juillet 1933 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>67</sup> Praznovszky – Ottlik 17 mars 1932 (Fond Balogh 1/2379). Ce salaire, aussi théorique qu'il fût, était substantiel (9600 pengős annuels pour un travail à temps partiel, compatible avec une ou deux autres activités complémentaires du même niveau).

<sup>68</sup> Par exemple : frais de voyage de Georges Ottlik pour 6 jours en France en mai 1935. Train Marseille-Paris (390 francs + 120 francs pour la couchette), Paris-Genève (270 francs + 210 francs pour la couchette). Séjour à Paris : 4 jours à 60 pengős par jour (soit environ 180 francs par jour). Deux nuits à 20 pengős par nuitée (soit environ 60 francs par nuitée). (Fond Balogh 1/2440)

<sup>69</sup> Ottlik – Hóman 31 août 1937 (Fond Balogh 1/1471). Ottlik félicite le ministre pour la création d'un prix "Horthy Miklós" destiné à récompenser les élèves les plus brillants. Il précise qu'il est depuis toujours convaincu que l'avenir de la nation réside dans la possibilité d'éduquer une élite. Il va contribuer de 200 pengős par an (de préférence anonyme, mais on pourra indiquer son nom, pour l'exemple, si cela est jugé utile).

Hongrie à Paris : « Pour ton divertissement, je t'adresse un échange de lettres avec le baron L. Villani. Il me tape sur les nerfs. [...] En tant que citoyen hongrois, je ne suis pas fier qu'un tel homme puisse être haut fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères. »<sup>70</sup> Sándor Khuen-Héderváry envoya sans tarder une réponse apaisante, suggérant, entre autres, que l'on pouvait aussi bien « faire du lard avec du chien. » Ceci n'apaisa en rien le fougueux publiciste qui répliqua : « Certes, on peut faire du lard avec du chien, mais il faut le consommer vite et il n'est pas très bon. [...] Je m'étais surtout fâché contre Villani, précisait-il, car il ne cesse de nous harceler. Pourquoi ? Je l'ignore, mais je soupçonne que c'est un décalage de niveau intellectuel, qu'il ne nous pardonnera pas tant que nous ne descendons pas à son niveau. »<sup>71</sup> Cet aperçu est une illustration pittoresque du caractère de Georges Ottlik. On peut volontiers, comme nous le constaterons, l'extrapoler aux relations qu'entretint, en général, la *Nouvelle revue de Hongrie* avec le *KÜM*.

Revenons à Ottlik : il était lui-même très susceptible. Balogh le qualifiait de « cœur très sensible ». <sup>72</sup> Voici la substance d'une lettre que lui adressa, en 1937, Gyula Gesztesi, attaché de presse à la Légation royale de Hongrie à Paris :

*M. de Rovera publie régulièrement des attaques indignes contre les Hongrois dans son journal, La Tribune des nations. J'ai bien été surpris lorsqu'il a prétendu établir une collaboration avec nous. Je lui ai répondu qu'aussi longtemps qu'il suivrait la ligne de la Petite entente, il n'aurait rien à attendre de nous. La deuxième raison de sa visite était qu'il prépare un voyage privé en Hongrie, avec son épouse. Il a demandé une lettre de recommandation auprès de personnalités hongroises. Avec le ministre [de Hongrie à Paris], nous avons esquivé. Mais nous avons pensé te l'envoyer. À mon avis, de Rovera est un nom de plume, qui cache une origine beaucoup plus modeste, enrichie dans l'industrie du cinéma. [...] C'est un homme de grand style et de grandes ambitions. [...] Un séjour agréable à Budapest pourrait produire une bonne impression. Il porte certainement une grosse lettre de recommandation auprès [du ministre de France] Maugras. Nous avons pensé [...] que tu ferais l'affaire, puisque tu as, de loin, les relations les plus nombreuses et les plus variées sur la place de Budapest.*<sup>73</sup>

Quel était le problème ? Pour nous aider à comprendre, Ottlik a souligné au trait rouge la section : « Il a demandé une lettre de recommandation auprès de personnalités hongroises. Avec le ministre, nous avons esquivé. Mais nous avons pensé te l'envoyer. » Comment ! Et lui, Ottlik, n'était-il pas une personnalité ? Séance tenante, il écrivit au *Külügyminiszterium*

---

<sup>70</sup> Ottlik – Khuen-Héderváry 24 mars 1937 (Fond Balogh 1/1757)

<sup>71</sup> Ottlik – Khuen-Héderváry 3 avril 1937 (Loc. cit.)

<sup>72</sup> Balogh – Praznovszky 17 novembre 1937 (Fond Balogh 1/2629)

<sup>73</sup> Gesztesi – Ottlik 26 mars 1937 (Fond Balogh 1/1172)

(au baron Apor) qu'il ne donnerait pas volontiers une recommandation à un personnage aussi douteux que Rovera auprès de personnalités hongroises auxquelles, « selon la lettre de Gesztesi » il n'appartenait pas. Une quinzaine de jours plus tard, Gesztesi, tout penaud, tentait de réparer sa bévue : « C'est un malentendu capital, affirmait-il, crois bien, mon honoré ami, que nous n'avions songé qu'à tes capacités diplomatiques, tes relations sociales, ta finesse journalistique et à tes qualités humaines, que nul à Budapest ne peut réunir comme toi, et qui sont nécessaires pour venir à bout d'un tel personnage que de Rovera. »<sup>74</sup> Dès lors, Ottlik pouvait se permettre d'agir en grand seigneur : « Ta lettre me jette dans le trouble. De surcroît, ce serait une phrase mienne, totalement superflue, qui en serait la cause. Crois-moi, je ne pensais faire qu'une plaisanterie, et jamais je n'ai cru que toi ou le ministre ne me comptiez parmi les "personnalités hongroises". » Il précisait ensuite que jamais il n'eût songé s'adresser au ministère pour obtenir des explications. « Si j'ai des amis, c'est bien à la Légation de Hongrie à Paris, ajoutait-il, et je sais combien vous honorez mon travail. Ma lettre avait le ton de la plainte, parce que je ne sais que faire avec ce confrère français. À qui dois-je le montrer et sous quel prétexte ? Je n'ai pas l'habitude d'esquiver mes responsabilités. Mais "je ne me vois pas faire cela." (en français dans le texte) De toute façon, je pars à Genève puis, pour quelques jours, en vacances. Si Rovera vient, Balogh s'en occupera. »<sup>75</sup> Le contenu réel de cet échange épistolaire est multiple ; quelque chose comme l'intuition permet d'en décrypter les hypothétiques significations, entre la morgue propre à la Hongrie néo-baroque, les susceptibilités inhérentes à une époque de crise, riche en trajectoires personnelles et professionnelles fortuites et le caractère de Georges Ottlik lui-même, sans compter ses relations amicales, mais complexes avec Balogh.

## b) Un journaliste gouvernemental, patriote et mondain

Georges Ottlik était mondain, c'est-à-dire qu'il connaissait le monde et savait s'y comporter. C'était en partie nécessaire à son métier, c'était aussi conforme à son milieu. Il se devait donc d'être doublement attaché au maintien de sa position dans la société. En Hongrie, il avait fréquenté les meilleurs ; il était intime de la famille Apponyi, il assista d'ailleurs à l'agonie du grand Albert.<sup>76</sup> À l'étranger, il était introduit dans les salons parisiens et dans les clubs londoniens. L'aristocratie européenne, dont il eut d'ailleurs l'occasion de fréquenter une partie à Genève, lui était familière. D'autre part, de même que les murs des religions, les murs des

---

<sup>74</sup> Gesztesi – Ottlik 12 avril 1937 (Loc. cit.)

<sup>75</sup> Ottlik – Gesztesi 20 janvier 1937 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>76</sup> Balogh – Haraszi 9 février 1933 (Fond Balogh 1/1342)

nations ne s'élèvent pas jusqu'au ciel ; ainsi entretenait-il, par exemple, des relations amicales avec le prince et la princesse Bibesco – surtout, il est vrai, quand ces derniers lui parlaient de cette « fripouille de Titulesco »....<sup>77</sup>

La *Nouvelle revue de Hongrie* est sans doute le moins “gouvernemental” parmi les journaux auxquels Georges Ottlik collabora. Quelques précisions sur ce point : en 1934, on lui confia le quotidien officieux *Budapesti Hírlap*, dont il allait démissionner en avril 1935 (sous le gouvernement Gömbös). D'abord inquiet de voir le directeur de la *NRH* prendre la tête d'un quotidien gouvernemental, le ministre de France allait, par la suite, observer avec satisfaction que, au contraire de voir déferler la propagande hongroise dans les colonnes de la *NRH*, c'était le *Budapesti Hírlap* qui avait, sous la direction de Ottlik, légèrement modéré son ardeur ; « à complication nouvelle, avantage nouveau » concluait le ministre.<sup>78</sup> Ottlik était donc gouvernemental, mais nuancé, si l'on en croit ce témoignage tout à fait digne de foi. En novembre 1937 (sous le gouvernement Darányi), il allait prendre la tête du *Pester Lloyd (PLI)*, lui aussi porte parole officieux du gouvernement. Sa direction du quotidien de langue allemande, au tournant des années quarante, allait montrer combien l'adjectif “gouvernemental” avait du sens pour lui. Je reviendrai dans la dernière partie en faisant un bilan de sa trajectoire.

Georges Ottlik était donc d'un homme issu de la petite ou moyenne noblesse hongroise, ancien diplomate, intellectuel engagé dans le siècle, dont le patriotisme lui faisait paraître comme allant de soi le sacrifice de son temps et de son argent pour la cause de son pays,<sup>79</sup> d'une loyauté indéfectible envers son gouvernement, malgré ses accès de colère contre certains fonctionnaires. Les circonstances historiques firent de ce personnage au fort tempérament un implacable gardien de la ligne de la révision des Traités, jusqu'à l'inflexion fatale des années quarante. Avant d'y venir, étudions ses relations avec son collègue et ami Joseph Balogh.

---

<sup>77</sup> Il était invité par le couple princier dans sa propriété de Corcova, par Turnu Severin. Correspondance entre le prince Bibesco et G. Ottlik, en 1936 (Fond Balogh 1/330/3311-3314)

<sup>78</sup> Louis de Vienne – Louis Barthou 14 mai 1934. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147-165/166

<sup>79</sup> Autre exemple de ce genre de patriotisme suranné, concernant un personnage beaucoup plus en vue : on dit que le comte Bethlen, au lieu de s'enrichir pendant la durée de son ministère, s'endetta.

### 3. Georges Ottlik et Joseph Balogh

#### a) "Double société", double direction

Je consacrerai un long chapitre à Joseph Balogh, sur lequel nous savons beaucoup plus que sur Georges Ottlik. Pour l'instant, il nous suffit de dire qu'il était issu d'un univers tout à fait différent de celui d'Ottlik. Fin lettré d'origine juive, converti en 1919, Balogh illustre parfaitement, avec son confrère Ottlik, la double société hongroise qu'étudièrent les sociographes de l'Entre-deux-guerres, à savoir deux hiérarchies parallèles aux frontières pas entièrement étanches, mais, à tout le moins, fixées avec précision entre les classes moyennes et supérieures chrétiennes et les classes moyennes et supérieures israélites.

Joseph Balogh, qui occupait déjà le secrétariat général de la *Magyar Szemle*, fut engagé comme rédacteur en chef-gérant de la *NRH* au cours de l'année 1932 (son nom figure déjà sur le volume du second semestre), tandis que Georges Ottlik prenait un certain recul, en conservant seulement la direction de la rédaction. J'ignore comment les deux hommes se répartirent précisément les tâches. Pourtant, leurs titres respectifs, de même que certains indices disponibles dans leurs correspondances, permettent de penser que Balogh préparait le travail de manière à ce que les décisions importantes fussent prises conjointement, en accordant le dernier mot à Ottlik, ce qui est une manière tout à fait classique de procéder dans une rédaction. Cette double direction traçait, en quelque sorte, les deux lignes au-delà desquelles la revue ne pouvait pas déborder, lignes que l'on s'efforçait de rendre parallèles.

Après avoir subi, dès les débuts, des critiques contradictoires de la part de plusieurs collaborateurs français, Balogh exprimait de la manière suivante la façon dont il envisageait le maintien du cap de la revue :

*Si nous devons subir toutes sortes d'influences, surtout lorsqu'il s'agit des impertinences personnelles de Dupuis et Dami (en hongrois : nyelvtögtetés, c'est-à-dire "tirage de langue"), la revue va devenir hystérique. Une revue est rédigée par une personne, avec ses convictions, ses goûts, ses défauts et ses qualités. D'ailleurs, la revue est dirigée par deux personnes, et ça marche, ce qui est rare ; c'est suffisant. Mais cela ne veut pas dire que nous refusions les critiques.<sup>80</sup>*

Le pronom personnel "nous" revient constamment dans la correspondance de la *Nouvelle revue de Hongrie*. Il n'est même pas rare que la communion d'esprit soit renforcée par l'expression, selon l'auteur de la lettre, « Ottlik et moi-même » ou « Balogh et moi-même »,

---

<sup>80</sup> Balogh – Haraszti 22 juillet 1933 (Fond Balogh 1/1342)



surtout lorsque le sujet ou les circonstances étaient graves, exigeant que la *NRH* s'exprimât comme un seul homme, qu'il s'agît de fréquentes réclamations adressées au *Külügyminiszterium*, ou, par exemple, d'un article consacré à la Loi juive de 1938 ayant suscité dans la presse hongroise des réactions hostiles (lettre de Joseph Balogh au comte Bethlen : « Georges Ottlik et moi-même voudrions savoir si votre grâce pense qu'il faut répondre à l'attaque et, le cas échéant, sous quelle forme. »<sup>81</sup>).

Ce type de mobilisation immédiate était réalisable, car, autant que possible, l'un était en permanence informé de tout ce que faisait l'autre. Au début de l'année 1933, Balogh et Ottlik s'étaient mis d'accord pour que chacun d'eux reçût systématiquement la copie de toute la correspondance de l'autre.<sup>82</sup> Ce système fonctionna à merveille pendant plusieurs années, à l'aide, notamment d'un petit tampon rectangle à l'encre rouge, dont une partie était réservée au paraphe de Georges Ottlik (car Balogh était, de loin, celui qui correspondait le plus). Outre la correspondance, les voyages d'études et de prise de contact étaient répartis entre les deux hommes (surtout à Paris et Londres). En 1932, lorsque l'ambassade d'Italie exprima le souhait de se rapprocher de la *NRH* : Balogh se rendit à Rome, et Ottlik à Milan.<sup>83</sup> Un domaine semblait réservé, au moins au début de la revue, à Georges Ottlik : les relations avec ces messieurs du Comité de la *SNRH* ainsi qu'avec les mécènes (qui étaient souvent les mêmes) ou mécènes potentiels. Mais cette distinction n'était pas absolue, du fait, notamment, de l'amitié qui unissait Balogh à la famille Kornfeld.

## b) Entente et mésentente

S'il était souvent nécessaire d'afficher une parfaite communion d'esprit entre les deux directeurs de la revue, il arrivait parfois que, au contraire, on eût intérêt à dissocier l'avis de l'un et de l'autre. Il s'agissait de la tactique du *Good Policeman – Bad Policeman*, dont Balogh et Ottlik usèrent abondamment, surtout à l'encontre des jeunes et enthousiastes collaborateurs français, auxquels l'un assénait, à l'occasion, un solide refus tandis que l'autre lui procurait de consolantes paroles. Une variante de la technique était celle où l'un des *policemen* manquait. Balogh y faisait appel à l'égard des collaborateurs trop insistants, comme Aldo Dami : « En l'absence de notre directeur M. Georges de Ottlik, écrit-il un jour, je

---

<sup>81</sup> Balogh – Bethlen 5 septembre 1938 (Fond Balogh 1/322)

<sup>82</sup> Ottlik – Balogh 3 janvier 1933 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>83</sup> Rapport sur la question italienne 12 janvier 1934 (Fond Balogh 1/2379). D'ailleurs, ces tentatives se soldèrent par un échec.

me vois forcé de renoncer à la publication de votre étude, - de grande actualité etc... »<sup>84</sup> À bout d'arguments, on invoquait aussi le Comité de rédaction.<sup>85</sup> Voilà pour l'arrière-cuisine de la *NRH*, qui, sans doute, n'est pas fort différente de celle de toute autre rédaction. Malheureusement, à partir de 1938, le bel édifice connut ses premiers craquements, jusqu'à ce que, finalement, Ottlik démissionnât en février 1939.

Était-ce l'évolution idéologique des deux hommes ? Ou peut-être une divergence dans leurs analyses respectives de la situation internationale (il fallait désormais se prononcer clairement sur l'*Anschluss* – plus exactement, il fallait se poser la question : faut-il se prononcer clairement sur l'*Anschluss* ?). Ou peut-être une question d'ambition personnelle, Balogh voulant s'émanciper de la tutelle d'Ottlik (surtout que depuis plusieurs années, il avait, en pratique, la charge presque entière de la rédaction de la revue). Il est difficile de se prononcer en l'absence de preuves incontestables. Mais tous ces éléments apparaissent plus ou moins distinctement, épars, dans les archives consultées. Voici une brève chronologie de micro-événements illustrant l'évolution de l'ambiance, entre décembre 1938 et avril 1939 :

30 décembre 1938. Balogh demande à une connaissance de lui procurer gratuitement le *Pester Lloyd* pendant 3 mois, en échange d'une recension qu'il a faite pour ce journal. « pour eux, ce n'est rien : pour moi, c'est quelque chose. » Mais Balogh ne veut pas déranger directement Ottlik pour une si mince affaire.<sup>86</sup>

7 janvier 1939. Balogh informe un ami qu'il ne peut venir déjeuner le lendemain, car « Georges Ottlik, avec lequel [il] n'a plus jamais l'occasion de parler, s'est annoncé pour une longue conversation. [S'il] ne le rencontre pas demain, [il] ne le verra pas en tête-à-tête avant des semaines. »<sup>87</sup>

20 janvier 1939. Ottlik laisse un message téléphonique à la rédaction de la *NRH*, il est très fâché, parce que Balogh ne l'a pas prévenu de quelque chose (qu'on ignore) à temps.<sup>88</sup>

Février 1939. Ottlik démissionne de ses fonctions à la *Nouvelle revue de Hongrie* (de même qu'au *Hungarian Quarterly*). Balogh, qui rentre d'urgence d'un voyage à Paris, semble pris au dépourvu. Il écrit joliment à un ami de la Légation royale de Hongrie à Paris ses regrets que « Ottlik ne soit plus à la revue, et que la revue ne soit plus à Ottlik. »<sup>89</sup>

5 avril 1939. Balogh, désormais seul à diriger les opérations de la *NRH*, s'adresse au comte Bethlen pour que l'on trouve un remplaçant à Ottlik, qui le soutienne dans les dures circonstances du moment.

---

<sup>84</sup> Balogh – Dami 4 juillet 1933 (Fond Balogh 1/711) Le fait est que l'article en question parut finalement dans le numéro de novembre 1933 (« Une thèse contestable »).

<sup>85</sup> Balogh – Dami 12 janvier 1933 (Fond Balogh 1/711)

<sup>86</sup> Balogh – Zzombor Szász 30 décembre 1938 (Fond Balogh 1/2978)

<sup>87</sup> Balogh – Móric Kornfeld 7 janvier 1938 (Fond Balogh 1/1826)

<sup>88</sup> Fond Balogh 1/2440/21846

<sup>89</sup> Balogh – György Király-Lukács s.d. [c. février 1939] (Fond Balogh 1/1765/15634)

« Pendant huit ans, il a été pour moi d'une aide constante, écrit-il, surveillant amicalement mon travail en partageant avec moi les responsabilités. »<sup>90</sup>

C'est une relation d'amitié intense et confiante qui semble s'achever entre les deux hommes. Rappelons-nous aussi la "double société". Évidemment, leurs relations, tout en ne cessant pas, ne furent plus jamais les mêmes.<sup>91</sup> Leur confiance réciproque était amoindrie. En novembre 1941, Balogh demandait bien à Ottlik de participer à un numéro spécial de la *NRH* consacré à la « Hongrie entre l'Orient et l'Occident ». <sup>92</sup> Mais le nom de l'ancien directeur de la rédaction ne figure pas au sommaire. Autre affaire, plus significative, sans doute, celle des rapports sur la situation en France en 1940-42. Gyula Kövér, correspondant du *Pester Lloyd* en France (à Paris, puis à Vichy), rédigea pendant l'Occupation des rapports bimensuels circonstanciés, destinés à son rédacteur en chef Georges Ottlik. Il avait pris l'habitude d'en adresser une copie à Joseph Balogh, qui était son ami. Le 10 mai 1942, il écrivit à Balogh que son rédacteur en chef avait exprimé le désir que désormais ces rapports fussent envoyés à lui seul.<sup>93</sup> Balogh dut avaler l'offense. Un peu plus tard, il annonçait à Kövér qu'il devait renoncer à confier provisoirement à ce dernier le poste de correspondant de la *NRH* en France, parce qu'il voulait « éviter la moindre friction avec [son] principal employeur le [*Pester Lloyd*]. » Échaudé par l'expérience malheureuse des copies de rapport, Balogh craignait que le *PLI* ne perçût mal « les inévitables échanges d'information à contenu politique. » Puis il rappelait, non sans amertume, qu'initialement l'idée des rapports bihebdomadaires avait été la sienne, à Noël 1939, et il terminait en constatant que « si des troubles d'ambiance [devait survenir] de nouveau, cela prouve[rait] seulement que ce qui est "commun" cause toujours des problèmes. » « Je n'ai pas parlé à Ottlik de l'affaire des copies de rapport, ajoutait-il, parce que je ne voulais pas troubler notre amitié sincère et profonde avec cette affaire que je considère comme beaucoup moins importante que notre amitié. Tu trouveras sans doute une occasion de lui faire une allusion à "*si quos non vobis*". (sic). »<sup>94</sup> Un mois plus tard, Kövér admettait que l'idée des rapports avait bien été celle de Balogh, « raison de plus, disait-il,

---

<sup>90</sup> Balogh – Bethlen 5 avril 1939 (Fond Balogh 1/322)

<sup>91</sup> Leur correspondance se poursuivit après 1939. En 1941, notamment, Balogh transmettait à Ottlik une carte reçue d'une connaissance commune (Balogh – Ottlik 11 juin 1941. Fond Balogh 1/2440), puis il vendit les livres d'Ottlik qui étaient restés dans les bureaux de la *NRH* : « Selon ton désir, nous avons vendu les livres allemands de notre service d'édition à un antiquaire et avons donné en cadeaux les livres français à l'Ambassade de Grande Bretagne. Le produit de la vente est 130 pengős, dont il reste 105 pengős, dans cette lettre. [...] » (Balogh – Ottlik 22 mars 1941. Loc. cit.)

<sup>92</sup> Balogh – Ottlik 6 novembre 1941 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>93</sup> Kövér – Balogh 10 mai 1942 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>94</sup> Balogh – Kövér 29 mai 1942 (Loc. cit.)

pour [le] remercier sincèrement de [son] attitude prudente qui [lui avait] permis d'échapper à de grands problèmes. »<sup>95</sup>

En 1943, Kövér transféra ses activités en Suisse. Toujours à court d'argent, il proposa ses services à Balogh pour la *Nouvelle revue de Hongrie*. Celui-ci lui répondit qu'il envisagerait volontiers une collaboration, mais, toujours le même problème, il fallait dès l'abord éclaircir ses relations avec le *Pester Lloyd*, avec lequel l'antagonisme avait, semble-t-il, redoublé (« Comme tu le sais bien, le *PLI* s'éloigne de tout point de vue de ce que nous faisons ici, et il ne faudrait pas que le partage du même correspondant puisse faire croire à un quelconque partage des idées. Mais si ta collaboration au *PLI* venait à cesser, nous te verrions volontiers dans notre cercle. »).<sup>96</sup>

## 4. Georges Ottlik et les années quarante

### a) Le Pester Lloyd

C'est une chose de caractériser d'"éloignement" le mouvement relatif du *Pester Lloyd* par rapport à la position de la *Nouvelle revue de Hongrie*. Il reste à connaître cette dernière, et la direction prise par le *Pester Lloyd*. La position de la *NRH* est justement, entre autres, l'objet des présentes recherches. Quant à l'orientation du *PLI*, qui ne nous concerne qu'indirectement, voici quelques éléments.

J'ai déjà évoqué le soupçon d'une certaine allégeance à la puissance allemande. Ottlik, affirmait, quant à lui, son entière loyauté envers le gouvernement hongrois (dirigé, à ce moment-là, en 1939-40, par le comte Teleki au triste destin). Il ne faut donc pas négliger l'élément subjectif, tout en soulignant que, tant du point de vue de la prétendue orientation allemande, que du légalisme à tout prix, le *PLI* s'éloignait effectivement de la *NRH*. Il serait impossible d'entrer ici dans le détail de la politique hongroise vis-à-vis de sa minorité allemande, sujet qui d'ailleurs dépasse mes compétences. Il faut pourtant signaler que le *Pester Lloyd* s'adressait en partie à ces populations qui furent, à l'instar de tous les *Volksdeutsch* d'Europe centrale, précocement soumises à l'influence grandissante de la propagande pangermanique, voire nazie. La ligne était étroite pour les maintenir dans le giron hongrois tout en se gardant de les repousser vers leur puissant centre d'attraction culturel. D'autre part, en s'adressant aux Allemands de Hongrie à travers le *Pester Lloyd*, le

---

<sup>95</sup> Kövér – Balogh 10 juin 1942 (Loc. cit.)

<sup>96</sup> Balogh – Kövér 16 septembre 1943 (Loc. cit.)

gouvernement hongrois transmettait, en même temps, un message aux Allemands d'Allemagne. Message complexe, ambigu sinon qu'il devait régulièrement exprimer, sous une forme adéquate, les concessions que le gouvernement hongrois était prêt à faire à l'Allemagne et aux populations germaniques en général. Le *Pester Lloyd* pouvait donc facilement avoir l'allure d'une compromission permanente, même lorsqu'il s'efforçait justement de fixer les limites à ne pas franchir : il était, en quelque sorte, une réduction de la situation hongroise. Pour certains, c'était déjà trop. Comme allait le déplorer la correspondante du quotidien en Suisse, Ágnes Szekula, dans un rapport daté du 7 septembre 1939, le *Pester Lloyd* était considéré comme « plus nazi » que la moyenne de la presse hongroise.<sup>97</sup>

Rappelons que cette période (septembre 1939) se situait à mi-chemin des deux Arbitrages de Vienne par lesquels la Hongrie récupérait une part substantielle des territoires perdus en 1920 (respectivement le 2 novembre 1938 et le 29 août 1940). Le *PLI* se devait d'applaudir. Mais la *NRH*, elle aussi, applaudit ; elle afficha longtemps une attitude d'ouverture à l'égard des différentes puissances, y compris de l'Allemagne. Seule une nuance pouvait séparer les deux rédactions, dont les membres et les correspondants se connaissaient très bien. Georges Ottlik, qui avait été pendant longtemps le directeur de la *NRH*, cette « publication internationale en langue française, mais pas d'esprit français [...] dont l'objectif [était] de servir la politique extérieure hongroise [souligné dans l'original] », <sup>98</sup> devint simplement le directeur du *Pester Lloyd*, ce quotidien « hongrois d'esprit et de cœur, allemand dans sa langue, admirateur et ami des puissances de l'axe Rome-Berlin dans sa politique. » <sup>99</sup> Simple question d'infléchissement... mais hongrois, toujours.

## b) Le grand voyage européen en 1942

Reste qu'en 1942, Joseph Balogh, toujours à la tête de la *Nouvelle revue de Hongrie* et toujours aussi entreprenant dans sa correspondance, était confiné dans son pays. Georges Ottlik, quant à lui, entreprit du 18 août au 20 septembre un grand voyage à travers l'Europe, en Italie, en Suisse, en France et en Allemagne. Il rencontra un grand nombre de personnalités et, sans doute conformément au but initial de son expédition, il remit au *Küliügyminiszterium*

---

<sup>97</sup> MOL. K66. 1939 412 cs. III.-4

<sup>98</sup> Balogh – Gyula Farkas (légation de Hongrie à Berlin) 9 janvier 1933 (Fond Balogh 1/988)

<sup>99</sup> Ottlik – Ciano 20 juillet 1940 (Fond Balogh 1/582). Georges Ottlik remercie le comte Ciano de la part du *Pester Lloyd*, qui a toujours eu une attitude d'amitié respectueuse à l'égard de l'Italie, surtout depuis que le duc a tendu la main à la Hongrie en la sortant de son isolement international.

un document de 16 pages dactylographiées.<sup>100</sup> On y lit que la bonne ambiance régnait en Italie, où fruits et légumes étaient abondants. Que les Helvètes croyaient en la défaite de l'Allemagne, mais craignaient aussi le chaos en Europe et, surtout, les bombardements anglais en représailles des fournitures de guerre que la Suisse livrait à l'Allemagne. Voyons ce qui concerne la France. Arrivé à Vichy, Ottlik trouva le maréchal Pétain en pleine forme, rapportant que le vieil homme paraissait 20 ans de moins que son âge (ce qui lui eût fait tout de même 66 ans), et que de lui émanait « une certaine force tranquille » (manière de traduire : « *nagy és bölcs nyugalom erejével hat* »)<sup>101</sup>. Par contre, Ottlik restait perplexe face à la métamorphose de Laval, cet « avocat parlementaire auvergnat, rusé, cynique et corrompu [qui prenait] désormais la pose d'un patriote mélancolique faisant don de sa personne. »<sup>102</sup> La conclusion de sa visite était que « du point de vue hongrois, il [était] préférable de maintenir de bonnes relations, d'être amical, et surtout de compenser en France l'influence roumaine. Néanmoins, selon Ottlik, la France de Vichy ne [méritait] pas un grand investissement politique. »<sup>103</sup> Sa visite en Allemagne allait être plus délicate, bien qu'il y serait « très amicalement accueilli ».<sup>104</sup>

### c) À Berlin

Le ministre de Hongrie à Berlin, Döme Sztójay, lui fit d'abord la leçon sur la question juive en Allemagne, expliquant les causes de l'option radicale<sup>105</sup> : les juifs étant des ennemis irréductibles et dangereux, ceux qui les protégeaient se plaçaient automatiquement dans le camp ennemi. D'après le diplomate hongrois, cette doctrine était en cours d'application en France. Et l'on ne devrait pas tarder à en parler en Hongrie. Sztójay suggérait de prendre les devants par la déportation de 300 000 juifs de Hongrie vers les territoires russes occupés (quantité qu'il réduisit, à la réflexion, à 100 000). – Ce serait les conduire directement « dans la main du bourreau » ! s'éleva Ottlik. – Oui, acquiesça Sztójay sans faire de mystère. Ottlik récusait cette mesure « brutale » prise à l'encontre de « citoyens hongrois » et qui entraînerait une « grave crise » dans le pays. D'après lui, une génération entière (c'est-à-dire 30 ans) était nécessaire pour restituer le capital et le pouvoir économique et moral aux Hongrois

---

<sup>100</sup> Rapport sur le voyage de Georges Ottlik en Italie, Suisse, France et Allemagne, 18 août au 28 septembre 1942. MOL. K64. 1942-41-437. Külügyminiszterium, politikai osztály rezervált iratai, 1942, különböző [Documents réservés du service politique, 1942, divers]

<sup>101</sup> Loc. cit., p. 5

<sup>102</sup> Loc. cit.

<sup>103</sup> Loc. cit., p. 8

<sup>104</sup> Loc. cit., p. 10

<sup>105</sup> Loc. cit., pp. 11-12. Rappel : la conférence de Wannsee avait eu lieu en janvier 1942.

chrétiens.<sup>106</sup> Afin de donner du poids à son affirmation, il révéla au ministre qu'il avait lui-même « dans les limites du bon sens et de ses compétences, tout fait pour remplacer les juifs par de vrais Hongrois, mais [qu'il n'était] pas pour autant disposé à mettre en danger le niveau, et donc l'avenir du *Pester Lloyd*, puisque cela signifie[rait] la perte d'une valeur et d'une arme hongroise. Toute valeur, concluait-il, doit être remplacée par une autre valeur, à moins de courir à la révolution. »<sup>107</sup> (entre le fanatisme de Sztójay et le risque de "révolution", la ligne que se réservait Ottlik était étroite – ce qui ne l'empêchait pas, sans doute, d'y faire allusion en tenant compte des circonstances. Parmi les "valeurs" auxquelles il tenait pour la cause hongroise, mentionnons, par exemple, la correspondante du *Pester Lloyd* en Suisse, Ágnes Szekula, qui fut, à ma connaissance, maintenue au journal jusqu'à la démission d'Ottlik en 1944).

Voici un étrange face à face entre un antisémite de salon et un antisémite de boulevard, qui a valeur de prophétie, puisque Döme Sztójay allait devenir, après l'invasion du pays par les Allemands en mars 1944, le chef du gouvernement qui, rompant avec la politique d'exclusion économique et sociale, serait le premier à ordonner la déportation de masse (500 000 juifs résidant en province déportés entre mars et juin 1944). On remarquera, à la lumière de ce document, que la conviction de Sztójay semble avoir été longuement mûrie et ne fit que s'amplifier quantitativement, sans que les arguments d'Ottlik (et de la tendance qu'il représentait) eussent eu un quelconque effet. Après une dernière visite chez le baron Weizsäcker, secrétaire général de la *Wilhelmstrasse*, Georges Ottlik conclut ainsi son voyage : « La situation économique de la Hongrie, comme l'ont dit les Allemands eux-mêmes, est en voie d'amélioration. Son potentiel militaire va devenir un facteur d'une grande importance et nous pourrons alors compter sur plus d'égards. Si la situation évolue de la façon que j'ai esquissée, nous devront marcher sur le fil du rasoir pendant une ou deux années, voire plus, qui sait ? et nous aurons besoin et d'une intelligence et d'une gravité surhumaines si nous voulons, tant comme nation, que comme État, survivre à cette guerre. »<sup>108</sup>

Il paraît que la Hongrie a survécu à la guerre. Georges Ottlik, quant à lui, émigra en 1945 et (sur)vécut à Paris jusqu'en 1966.

---

<sup>106</sup> Cette opinion peut être rapprochée des débats houleux qui avaient eu lieu l'année précédente à la Chambre haute de Hongrie, à l'occasion du vote de la 2<sup>e</sup> loi juive. Le comte Gyula Károlyi, ancien chef du gouvernement de tendance chrétienne conservatrice, présenta, en particulier, plusieurs propositions d'amendements, soutenues par toutes les Églises chrétiennes, dont l'objectif était de former des catégories intermédiaires ou provisoires. Par exemple, un juif converti obtiendrait d'entrer dans le droit commun 30 ans après la date de sa conversion. (Jenő GERGELY, « A magyarországi katolikus egyház és a fasizmus » [L'Église catholique hongroise et le fascisme], *Századok*, 121<sup>e</sup> année, 1987/1, p. 37)

<sup>107</sup> Rapport sur le voyage de Georges Ottlik en 1942... pp. 13-14

<sup>108</sup> Loc. cit., p. 16

## Chapitre III.

### Joseph Balogh, rédacteur en chef

#### (1932-1944)

Joseph Balogh n'a pas émigré après la guerre. Il est mort le 2 avril 1944 dans un camp d'internement de la Gestapo. Ottlik avait été l'ami des Apponyi (grande famille aristocratique), Balogh fut l'ami des Kornfeld.<sup>109</sup> Deux mondes parallèles, dont la *Nouvelle revue de Hongrie* fut un point de rencontre momentané, avant la dissolution finale. Joseph Balogh naquit le 12 juin 1893 à Gödöllő (à une vingtaine de kilomètres à l'Est de Budapest). Il fut tout à la fois publiciste et rédacteur en chef, philologue classique de réputation mondiale, historien de la littérature et homme d'affaires. On aurait pensé à lui pour le portefeuille des Affaires étrangères après la guerre.<sup>110</sup> Mobilisé sur le front pendant la Première guerre mondiale, il avait atteint le grade de lieutenant dans l'aviation et reçu plusieurs distinctions. C'est ainsi qu'il allait obtenir, peu après 1918, son doctorat en philosophie à l'université de Budapest, après des études partiellement accomplies à Berlin, Munich et Freiburg.<sup>111</sup> Il fut secrétaire général de la *Magyar Szemle* (1927-1935), puis rédacteur en chef-gérant de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932-1944) et du *Hungarian Quarterly* (1935-1941). Après 1945, il tomba presque dans l'oubli,<sup>112</sup> mais cette lacune est en voie d'être comblée.

### 1. Affaires de famille

#### a) Joseph et son père

Joseph Balogh était très attaché à son père. Il vécut en sa compagnie jusqu'à sa mort, le 26 mars 1937, dans leur appartement situé dans une agréable rue ombragée du quartier

---

<sup>109</sup> Móric Kornfeld : grand propriétaire terrien allié à la famille Weiss, d'origine juive, converti au catholicisme, sensible à la question sociale ; il était, avec Ferenc Chorin, l'un des industriels proches de Bethlen qui participèrent financièrement et intellectuellement à la vie de la Nouvelle revue de Hongrie de même qu'à la Magyar Szemle. Une sélection de textes a été récemment publiée : KORNFIELD Móric, *Trianontól Trianonig. Tanulmányok, dokumentok* (choix de textes et introduction d'Ágnes SZÉCHENYI), Corvina, 2006, 471 p.

<sup>110</sup> Tibor FRANK, « Editing as Politics : József Balogh and The Hungarian Quarterly », in *Ethnicity, Propaganda and Myth-Making. Studies on Hungarian Connections to Britain and America. 1848-1945*, Budapest, Akademia Kiadó, 1999, p. 269

<sup>111</sup> Curriculum Vitæ de Joseph Balogh, 1939. Fond Balogh 1/180/1746

<sup>112</sup> László PASSUTH, « Balogh József », in Dezső KERESZTURY – Csaba CSIK (dir.), « S két szó között a hallgatás... » Magyar mártír írók antológiája [« Entre deux mots, le silence... » Anthologie des martyrs hongrois]. Budapest, Magvető Kiadó, 1970, p. 104



diplomatique de Pest (Bajza utca). Armin Balogh, né Armin Blum, avait été professeur à l'Institut de formation rabbinique de Budapest et avait, à ce titre, enseigné à l'élite des familles juives de la capitale. Son fils Joseph, qui ne distinguait pas nettement sa vie privée de ses affaires publiques et professionnelles, avait l'habitude, lorsqu'il était en voyage, de confier son père à son secrétaire.<sup>113</sup> D'autre part, il recevait très souvent à la maison. Dans sa correspondance apparaissent fréquemment des salutations adressées à son père par des visiteurs hongrois ou étrangers, rencontrés lors d'un dîner ou d'un goûter donné Bajza utca.<sup>114</sup> Il arrivait aussi qu'il reçût des personnalités françaises dans la propriété de Móric Kornfeld à Ireg, où son père résidait souvent (Kornfeld était son ancien élève). Les connaisseurs savaient à quel homme cultivé ils avaient affaire, ainsi du médiéviste paléographe dom Germain Morin, qui écrivit à Joseph Balogh : « Très honoré et cher Monsieur, [...] Mes hommages, je vous prie, à Monsieur votre Père, l'un des rares hommes que j'ai pris en délit de lire St. Augustin. Le premier était, à Oxford en 1887, le médecin octogénaire de la reine Victoria ! - À bientôt, je l'espère, et tout à Vous. »<sup>115</sup> S'il appréciait ainsi la lecture de Saint Augustin, Armin Balogh était-il une sorte de Bergson hongrois, retenu de se convertir par quelque raison morale ou pratique, mais chrétien de volonté ? Joseph Balogh, qui s'était lui-même converti au catholicisme, et partageait la passion de son père pour le docteur angélique, considéra comme un signe du ciel que celui-là décédât le Vendredi Saint.<sup>116</sup> Au premier anniversaire de sa mort, il entreprit de faire imprimer sa nécrologie.<sup>117</sup>

---

<sup>113</sup> « Merci des nouvelles sur mon père. Je te suis reconnaissant de tes efforts. N'est-ce pas que dans la mesure du possible, tu parles avec lui après chacune de mes lettres. » (Balogh, d'Athènes, à son secrétaire, 3 mars 1935 (Fond Balogh 1/180). « L'état de ton père s'est bien amélioré. J'ai longuement parlé avec lui aujourd'hui, et il a repris tous ses esprits. » (secrétaire à Balogh, Monte-Carlo, 17 mars 1937 (Loc. cit.)

<sup>114</sup> Par exemple : Jenő Katona, rédacteur en chef d'une revue catholique hongroise (Fond Balogh 1/1703) ; Jean Schott, jeune homme français en voyage en Hongrie (Fond Balogh 1/2842) ; un prêtre français, l'abbé Grail (Fond Balogh 1/1233)

<sup>115</sup> Dom Germain Morin (du grand hôtel Hungária) – Balogh 11 octobre 1935 (Fond Balogh 1/2282)

<sup>116</sup> « Mon père, dont vous aviez fait la connaissance à Ireg, est mort le Vendredi Saint. » (Balogh – Abbé Grail 7 mai 1937 (Fond Balogh 1/1233) ; « Avant [la réception à la Légation de Belgique], je serais heureux que vous me fassiez l'honneur de dîner chez moi. – Dîner très simple, ce dont je dois vous demander à l'avance toute votre indulgence : je suis en deuil de mon père avec qui j'habitais et que j'ai perdu le Vendredi Saint. » (Balogh – Vicomte Terlingen 10 avril 1937 (Fond Balogh 1/3076)

<sup>117</sup> « Pourrais-tu mettre à ma disposition le manuscrit de la nécrologie de mon père, que j'aimerais imprimer à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, qui est survenu – tu te rappelles peut-être – le 26 mars, Vendredi Saint. » (Balogh – Jenő Katona 11 février 1938 (Fond Balogh 1/1703)

## b) À Budapest et à Ireg

Joseph Balogh résida longtemps Bajza utca. Mais, après le décès de son père et, sans doute, avec l'incidence des lois juives et de l'entrée en guerre, il déménagea plusieurs fois. Ses domiciles successifs à Budapest furent les suivants :<sup>118</sup>

Bajza utca 52. À Pest, dans le quartier diplomatique. Dans un bel appartement bien pourvu en personnel, qui lui permettait de recevoir très dignement (on parlait notamment d'un excellent cuisinier). Il y vécut jusqu'en 1939.

Várfok utca 6. À Buda, au pied de la colline du château où était implantée la majorité des ministères. Balogh déménagea en octobre 1939 et y resta jusqu'en 1941. Il qualifiait son nouveau logement de « petite maison où je vis », mais il se permettait d'y inviter le vicaire général du cardinal primat,<sup>119</sup> ou le ministre de Turquie et madame, en compagnie de quelques amis de la NRH.<sup>120</sup>

Benczúr utca 21. Au cours de l'été 1941, retour à Pest, toujours dans le quartier des ambassades. Il demeura Benczúr utca jusqu'en 1943.

Bécsi kapu tér 8. En 1943, retour sur la colline du château de Buda.

Pendant toute la durée de l'Entre-deux-guerres, le château d'Ireg, dans le comitat de Tolna en Transdanubie, demeura comme sa seconde adresse. Cette propriété appartenait au baron Móric Kornfeld, qui s'était attaché à son vieux professeur Armin Balogh au point de lui ouvrir, comme de coutume au temps jadis, sa table en permanence, ainsi qu'à son fils Joseph. Quand Balogh écrivait à ses intimes qu'il serait, à telle date, « au village » (*falun*), cela signifiait tout simplement : chez les Kornfeld.<sup>121</sup>

À Ireg, tout comme à Bajza utca, les affaires privées et les publiques étaient intimement liées. La propriété, située à quelques heures de la capitale, était le rendez-vous d'une partie de l'intellectualité budapestoise et fut un lieu de réflexion important dans la formation des idées politiques en Hongrie.<sup>122</sup> Nous retrouverons Ireg, quant à nous, en tant qu'étape incontournable du circuit organisé pour les personnalités françaises invitées en Hongrie, et nous retrouverons souvent Móric Kornfeld lui-même, comme l'un des piliers de la NRH.

---

<sup>118</sup> En outre, il semble que Balogh ait eu à sa disposition une petite maison de repos (?) sur l'île Margit. Balogh – Jenő Katona 8 juillet 1937 (Loc. cit.). Balogh – Karola Szalay 25 août 1938 (Fond Balogh 1/2972)

<sup>119</sup> Balogh – Endre Hamvas, vicaire général du cardinal primat, 11 novembre 1940 (Fond Balogh 1/1333)

<sup>120</sup> Le 23 janvier 1941 (Fond Balogh 1/3163)

<sup>121</sup> Balogh – Jenő Katona 5 juin 1939 (Fond Balogh 1/1703)

<sup>122</sup> Pour saisir l'ambiance à Ireg, voir l'introduction d'Ágnes SZECHENYI : Kornfeld Móric, *Trianontól Trianonig. Tanulmányok, dokumentok*, Budapest, Corvina, 2006, 471 pages

### c) Un juif converti au catholicisme

La parentèle des Balogh père et fils n'était pas vaste<sup>123</sup> ; Joseph était fils unique et resta lui-même célibataire.<sup>124</sup> Ils furent, en quelque sorte, l'un et l'autre adoptés par les Kornfeld. Cette conjecture est particulièrement significative si l'on considère que les Kornfeld étaient une célèbre famille convertie au catholicisme, dans la tendance du catholicisme social et progressiste. Par exemple, on recevait à Ireg, pour qu'elles s'y aérassent, chaque été une centaine d'ouvrières des manufactures de Csepel, d'autre part, la propriété agricole était gérée dans un esprit moderne, etc...<sup>125</sup>

La conversion de Joseph Balogh fut enregistrée le 3 janvier 1919 (à l'âge de 26 ans), à peu près à l'équinoxe de l'éphémère république de Mihály Károlyi (décriée par la suite pour avoir été judéo maçonnique). Ce geste fut sans doute partiellement politique, au moins par sa date. D'autre part, il semble que Balogh nourrissait un vif intérêt intellectuel à l'égard du christianisme primitif,<sup>126</sup> dont il étudia l'histoire à travers les textes anciens, jusqu'à Saint Augustin dont il allait publier une traduction des *Confessions* en 1943.

Qu'était-ce que d'être juif en Hongrie entre les deux guerres ? La chronologie de l'antisémitisme en Hongrie est particulière, il y fut précoce et assez tenace bien que longtemps modéré (si c'est possible) ; les persécutions systématiques ne s'y déchaînèrent qu'en 1944.<sup>127</sup> Malgré sa conversion au catholicisme, Joseph Balogh fut rattrapé par son origine israélite à la fin des années trente. En réalité, bien qu'il fût un soutien loyal et sincère du régime, il constatait déjà des années plus tôt et avec quelque « mélancolie » que la carrière universitaire lui avait été, en fait sinon en droit, interdite à cause de son origine judaïque.<sup>128</sup>

---

<sup>123</sup> En demandant une recommandation pour le mari d'une cousine, Balogh justifiait son geste par le fait qu'il avait très peu de famille et que cette cousine avait eu la bonté de venir au chevet de son père mourant (Balogh – György Várhelyi Vajda 26 mai 1937 (Fond Balogh 1/3168))

<sup>124</sup> Curriculum Vitæ de Joseph Balogh, en 1939. Fond Balogh 1/180/1746

<sup>125</sup> Père Delattre. Visite à Ireg. 9-13 septembre 1932. Archives jésuites de Vanves. JDE 106. Journal du 6<sup>o</sup> voyage en Hongrie, 14 juillet – 2 novembre 1932, p. 137

<sup>126</sup> « [...] étant donné mon intérêt pour le christianisme primitif et pour le Moyen âge. » Balogh - Hyppolite Delahaye SJ (Société des Bollandistes) 11 avril 1934 (Fond Balogh 1/758)

<sup>127</sup> Une chronologie des lois juives est disponible dans Henri de MONTETY, « L'Église réformée de Hongrie et la persécution des juifs », *Diaspora. Histoire et Société*, Université de Toulouse-Le Mirail, n° 8, 1er semestre 2006, pp. 208-224 (traduction commentée d'un ouvrage paru en 1945). Pour plus de détails, voir, en hongrois : VERTES Róbert (Szerk.), *Magyarországi zsidótörvények és rendeletek 1938-1945* [Lois et décrets juifs en Hongrie 1938-1945], Budapest, Polgár, 1997, 392 pages

<sup>128</sup> Cf. Tibor FRANK, « Editing as Politics : József Balogh and The Hungarian Quarterly », in *Ethnicity, Propaganda and Myth-Making. Studies on Hungarian Connections to Britain and America. 1848-1945*, Budapest, Akademia Kiadó, 1999, p. 269. À propos d'une distinction scientifique pour laquelle Gyula Kornis, distingué frère piariste, l'avait félicité, Balogh écrivait : « On a parfois des surprises. [...] C'est la première fois que mes modestes travaux de recherche sont remarqués par les milieux scientifiques officiels : si j'avais pu, à trente ans, m'approcher de plus près de l'Université, je ne devrais pas, maintenant, penser avec quelque mélancolie à toutes ces années perdues du point de vue de la science. » Balogh – Gyula Kornis 6 février 1934 (Fond Balogh 1/828)

Cependant, au départ, il n'avait pas été concerné par le *numerus clausus*, puisqu'il avait obtenu son doctorat en 1918 (de plus, il s'était converti peu après au catholicisme). En 1920, le *numerus clausus* avait imposé, à l'entrée de l'université, un système de quotas fondé sur la proportion des religions dans la population (bien qu'ils ne fussent pas explicitement mentionnés dans la loi, les juifs étaient notoirement visés ; avant la guerre, leur part dans le corps étudiant s'était élevée à environ 30-35 %, alors que leur proportion dans la population était de 6%<sup>129</sup>). En 1928, les critères du *numerus clausus* furent modifiés dans un sens libéral. En revanche, dix ans plus tard, en 1938, la législation sur les juifs reprit vigueur avec la première "Loi juive" dont le titre était « *Loi assurant un meilleur équilibre économique et social* ». Son objectif était de chasser les juifs des professions intellectuelles et artistiques (presse, théâtre, cinéma) et des professions libérales (avocat, médecin, ingénieur), au sein desquelles fut imposé un quota de 20 %. Les juifs convertis avant le 1<sup>er</sup> août 1919 étaient exemptés (date de la chute de la République des conseils). Balogh, converti en janvier 1919, échappait donc à cette loi, qui toucha 15 000 personnes.<sup>130</sup> Malgré sa situation d'exempté et ses relations constantes avec le gouvernement, Balogh n'échappa en rien au harcèlement administratif. Le 29 août, la direction de la *Nouvelle revue de Hongrie* se sentit un devoir de transmettre au *Miniszterelnöki hivatal* un dossier détaillé sur sa nationalité, son ascendance, sa carrière de lieutenant dans l'armée de l'air, etc...<sup>131</sup>

La situation s'aggrava en 1939 avec la deuxième "Loi juive", dont le titre, cette fois-ci sans ambages, était le suivant : « *loi visant à limiter l'emprise des juifs sur la vie publique et économique.* » Prétextant une application laxiste de la loi précédente et une recrudescence des nuisances dues à l'immigration massive en provenance de l'Est, le gouvernement réduisit le quota autorisé dans les professions intellectuelles, artistiques et libérales à un strict 6 %, et l'appliqua également au secteur industriel et commercial. En outre, le délai d'application était réduit. On prévoyait aussi l'interdiction absolue de diriger un journal (sauf israélite), un théâtre ou un cinéma. Cette deuxième loi priva 200 000 personnes de leur emploi.<sup>132</sup> En outre, les critères de définition de la judéité prenaient une orientation raciale. Balogh, en principe, ne tombait toujours pas sous le coup de la loi, car ses parents étaient tous les deux nés en Hongrie. De plus, une exemption accordée par le chef du gouvernement autorisait les juifs à

---

<sup>129</sup> Sándor BALOGH et al, Magyarország a XX. században [La Hongrie au XX siècle], Budapest, Kossuth Könyvkiadó, 1986, p. 127 (première édition en 1985)

<sup>130</sup> Ignác ROMSICS, Magyarország története XX-ik században [Histoire de la Hongrie au XX<sup>e</sup> siècle], Budapest, Osiris, 2005, p. 197

<sup>131</sup> NRH – Elek Dulin 29 août 1938 (Fond Balogh 1/2379)

<sup>132</sup> Ignác ROMSICS, Magyarország története XX-ik században [Histoire de la Hongrie au XX<sup>e</sup> siècle], Osiris, 2005, p. 197

diriger une revue rédigée dans une langue étrangère (ce décret était-il taillé sur mesure pour Balogh ?).<sup>133</sup> Il songea néanmoins à émigrer en France ou en Angleterre et constitua, à cet effet, une liste impressionnante de recommandations.<sup>134</sup> La lettre qu'il prépara afin qu'un ami britannique la signât et la joignît à son *Curriculum Vitæ* témoigne d'un état d'esprit accablé, autant que d'un étrange attachement à la vie pratique, chez cet homme dont le métier était pourtant d'afficher, chaque jour, une confiance absolue dans le salut de son pays (ce qu'il faisait assurément, dans sa correspondance professionnelle) :

*[...] Le docteur Balogh vit dans l'aisance à Budapest [...] mais, depuis les accords de Munich, il regarde avec une certaine défiance l'avenir des nations du bassin danubien, qui semblent montrer une lente, mais inéluctable décadence financière, sociale et – par conséquent – culturelle et spirituelle, qui risque de remettre en cause la vie bien ordonnée des classes moyennes. Les nations mineures du Sud-est européen, dans l'obligation de s'ajuster aux pouvoirs de l'Axe, deviendraient dépendantes de l'Allemagne et de l'Italie non seulement dans leur politique extérieure, mais aussi dans les questions économiques et idéologiques ; dans les pays les plus pauvres, cela conduirait à la domination du prolétariat. Le Dr. Balogh qui, comme en témoigne sa biographie, a consacré toute son activité au service de la culture et de la civilisation de son peuple, redoute que dans ces nouvelles circonstances, il soit incapable de produire un travail de valeur. Convaincu que la crise de la société traditionnelle hongroise aurait pour corollaire le déclin des formes et usages raffinés, le Dr. Balogh, qui est maintenant dans ses meilleures années, craint de ne pas être en mesure de garantir son avenir. [...] Le Dr. Balogh, bien entendu, ne cherche pas un emploi, mais une position de partenaire, conseiller ou au moins gérant d'une maison d'édition ou d'une rédaction, lui procurant un standing et des revenus comparables à sa situation présente. Ses revenus actuels correspondent à un niveau de vie d'au moins £2000. Le Dr. Balogh n'est pas sans ressources en Hongrie, mais, considérant les règles actuelles de la Banque nationale de Hongrie, le transfert de ses biens est pour l'instant impossible. La situation peut s'améliorer à l'avenir. Il peut certainement, quoi qu'il en soit, s'assurer la somme nécessaire pour les premières années. [...]*<sup>135</sup>

Peu de temps auparavant, Balogh avait proposé au comte Bethlen de déménager la rédaction de la *NRH* et du *HQ* en France ou en Angleterre, afin de leur donner une plus grande liberté

---

<sup>133</sup> Csekonics et Praznovszky envoyèrent par écrit une demande d'indulgence au président du Conseil (lettre datée du 30 septembre 1939). Balázs ABLONCZY, Teleki Pál, Budapest, Osiris, 2005, p. 240

<sup>134</sup> Outre des personnalités du monde académique et politique britannique et plusieurs présidents du Conseil hongrois, Balogh indique, comme référence : Gaston Maugras, ministre de France à Athènes ; Louis de Vienne, ancien ministre de France à Budapest ; Louis Gillet et Jacques de Lacrosette, de l'Académie française ; le comte Robert d'Harcourt, professeur à l'Institut catholique ; RP Yves de La Brière SJ, rédacteur en chef des Etudes ; Georges Pernot, ancien ministre et sénateur ; Jean Marx, ministre plénipotentiaire ; Joseph-Barthélemy, de l'Institut ; André Thérive, correspondant du Temps. Brouillon d'une lettre datée du 9 mars 1939 (Fond Balogh 1/180/1744-1745)

<sup>135</sup> Brouillon joint à une lettre envoyée le 9 mars 1939 au Major Rutter (correspondant du Hungarian Quarterly à Londres) pour qu'il l'envoyât lui-même à un certain Mr Inman. Fond Balogh 1/180/1746)

de ton.<sup>136</sup> D'ailleurs, les deux idées étaient peut-être liées, soit que Balogh songeât à émigrer avec ses revues, soit que, découragé par l'impossibilité de déplacer les rédactions, il envisageât alors de partir tout seul. Finalement, ni l'un, ni l'autre des projets ne fut mené à terme. Le fait est qu'il demeura officiellement rédacteur en chef-gérant de la *NRH* jusqu'au début de l'année 1943,<sup>137</sup> après quoi il se contenta des fonctions de secrétaire général de la SNRH (tout en continuant à assumer le véritable travail de rédaction jusqu'en mars 1944).<sup>138</sup> Entre temps avait été promulgué, en 1941-42, l'ensemble appelé troisième loi juive, dont la sévérité s'approchait des canons allemands (expropriations, interdiction de mariage mixte, enrôlement forcé et souvent fatal dans un bataillon logistique mal équipé pour la campagne de Russie). Malgré sa situation privilégiée, Balogh semble avoir senti de plus en plus peser sur lui les mesures administratives humiliantes. En juillet 1940, la *Nouvelle revue de Hongrie* adressait, par exemple, au service compétent de la mairie de Budapest une note sur la structure hiérarchique de la SNRH (Esterházy, Bethlen, Praznovszky, Balogh), où il était précisé que les quotas définis par la loi IV de 1939 et le règlement n° 136.183/1939 étaient dûment respectés.<sup>139</sup>

Lors de l'invasion allemande du 19 mars 1944, les bureaux de la *Nouvelle revue de Hongrie* figuraient parmi les cibles prioritaires de la Gestapo. Balogh entra préventivement dans la clandestinité et fut conduit par ses protecteurs dans une maison des jésuites à Szeged. Mais sa culture classique lui fut fatale, car un élève, à qui il enseignait les langues anciennes, parla de cet étrange savant qui passait ses journées dans la bibliothèque sans jamais sortir ; il fut aussitôt arrêté, puis transféré dans plusieurs camps successifs où ne purent jamais le rattraper les ordres de clémence envoyés de haut lieux (par le régent lui-même). Sa trace se perd dans le camp de Sárvár.<sup>140</sup>

La liste des suspects dont il faisait partie avait été établie par des Services de renseignements très bien informés désignant les libéraux, les légitimistes, les sociaux-démocrates et les "gros

---

<sup>136</sup> Tibor FRANK, « To Comply with English Taste. The Making of The Hungarian Quarterly 1934 – 1944 », *The Hungarian Quarterly*, vol. XLIII, n° 171, Autumn 2003, pp. 112-124

<sup>137</sup> Balogh reçut, à sa grande surprise un ordre de mobilisation en septembre 1941, mais demeura à Budapest. Balogh – Esterházy 11 septembre 1941 (Fond Balogh 1/959)

<sup>138</sup> La couverture du premier semestre de la revue indique ce qui semble être une répartition des anciennes attributions de Balogh entre le vice-président de la SNRH Iván Praznovszky (qui devient « gérant ») et le président du Comité de rédaction Iván Csekolics (qui devient « responsable pour l'édition »). L'annuaire de la presse hongroise indique le 27 avril 1943 comme date à partir de laquelle la rédaction de la NRH fut confiée au comte Iván Csekolics.

<sup>139</sup> Nouvelle revue de Hongrie – Székesfőváros előljáróság (Service du procureur de la capitale) 3 juillet 1940 (Fond Balogh 1/2379)

<sup>140</sup> Récit de László Passuth recueilli par Tibor Frank. Tibor FRANK, « Editing as Politics : József Balogh and The Hungarian Quarterly », *Ethnicity, Propaganda, Myth-Making. Studies on Connections to Britain and America 1848-1945*, Budapest, Akadémia Kiadó, 1999, p. 275

juifs”. Les personnalités internées furent d’abord déportées en Autriche, puis transférées dans une annexe concentrationnaire du camp d’extermination de Mathausen. Parmi eux figuraient des aristocrates et des légitimistes dont certains étaient membres de la Société de la *NRH* (György Apponyi, les comtes Sigray et Csekonics, Gusztáv Gratz), des politiciens libéraux proéminents (Károly Rassay, président du Parti libéral et directeur du groupe de presse *Az Est*) et les grands industriels juifs, eux aussi proches de la *NRH* (Móric Kornfeld, Ferenc Chorin, Manfred Weiss).<sup>141</sup> Parmi les déportés figurait aussi une femme qui avait publié quelques poèmes à la *Nouvelle revue de Hongrie* en avril 1942, Leïla de Dampierre, épouse du ministre de France démissionnaire de ses fonctions en 1942, dont je reparlerai.<sup>142</sup>

Ainsi se brisa le fragile équilibre de cette société hongroise qui était demeurée si réticente à voir le monde moderne en face, qu’on la qualifia de féodale ou de néo-baroque sans même observer la contradiction entre les deux termes. Joseph Balogh se situait à la croisée de ces tendances conservatrices, de ces personnages issus de l’ancien régime, chez qui l’existence rejoignait naturellement l’essence. Revenons en arrière. Justement, par le biais des spéculations intellectuelles enseignées par son père, Balogh était tombé tout petit dans le grand capital juif de la capitale.

## 2. Un homme d’affaires paradoxal

### a) Les affaires : façade ou réalité ?

En consultant le Fond Balogh recueilli à la bibliothèque Széchenyi de Budapest, on apprend beaucoup sur sa production de publiciste, un peu sur ses travaux d’humaniste, mais presque rien sur ses activités d’homme d’affaires. D’autre part, un de ses anciens collaborateurs à la *NRH*, László Passuth, affirmait dans un entretien réalisé en 1975 que Balogh avait été placé à la direction d’une entreprise industrielle dans l’intention de financer ses opérations rédactionnelles.<sup>143</sup> Dans ces conditions, le chercheur est tenté de tirer un trait et de passer à la suite. Pourtant, la consultation de la documentation disponible, aussi restreinte soit-elle, permet d’établir une image concurrente assez réaliste, celle d’un homme d’affaires légèrement amateur, certes, mais consciencieux et même ambitieux, que je crois utile de proposer au

---

<sup>141</sup> Zsuzsa L. NAGY, « Rassay Károly életútja 1944 és 1953 között » [La trajectoire de Károly Rassay entre 1944 et 1953], *Századok*, 2003/6, pp. 1421-1444

<sup>142</sup> Comtesse Robert de DAMPIERRE, *De l’ambassade au bain nazi*, Paris, Flammarion, 1946, 164 pages

<sup>143</sup> Entretien avec László Passuth le 22 août 1975. Tibor FRANK, « Editing as Politics : József Balogh and The Hungarian Quarterly », *Ethnicity, Propaganda, Myth-Making. Studies on Hungarian Connections to Britain and America (1848-1945)*, Budapest, Akadémia Kiadó, 1999, p. 271

lecteur, car elle dépasse largement, il me semble, l'éventuelle nécessité d'élever une façade officielle pour justifier le salaire d'un emploi fictif (employons les mots sans fausse pudeur).

Joseph Balogh indiquait, dans son *Curriculum Vitæ* préparé en 1939,<sup>144</sup> avoir commencé sa carrière industrielle en 1923 (autrement dit : à l'âge de trente ans, soit cinq ans après avoir obtenu son doctorat en philosophie) comme directeur de l'entreprise Fatremelő Rt, qui appartenait au consortium de la Magyar Általános Hitelbank. Dans cette Hongrie qui découvrait à peine le fonctionnement de l'économie capitaliste, il n'était pas rare que des officiers, voire d'anciens activistes de la contre-révolution de 1919-20 fussent appelés pour décorer un conseil d'administration. Pourquoi pas un philosophe humaniste, surtout s'il bénéficiait de bons appuis ? Son ami et protecteur, Móric Kornfeld, était justement administrateur de la Magyar Általános Hitelbank, elle-même liée à une partie substantielle de l'industrie hongroise, mais aussi à une partie non moins dominante de la pensée politique nationale. Quelques années plus tard, Balogh participait au lancement de la *Magyar Szemle* (1927), puis de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932), puis du *Hungarian Quarterly* (1936). Ces trois revues appartenaient au cercle d'influence du comte Bethlen. Balogh se trouvait donc impliqué dans les activités industrielles et éditoriales d'un ensemble politico-économique plus ou moins cohérent, dont les deux pôles étaient István Bethlen (pôle politique, *Magyar Szemle et al.*) et Móric Kornfeld – Ferenc Chorin (pôle économique, *Magyar Általános Hitelbank et al.*).

## b) L'organigramme compliqué de l'entreprise Bec Auer

Les bureaux de la *Nouvelle revue de Hongrie* furent installés dans le même immeuble que la *Magyar Szemle*, Vilmos Császár út, propriété de la Magyar Általános Hitelbank.<sup>145</sup> C'est ici que Balogh pouvait, tour à tour, se consacrer à ses diverses activités, y compris à la direction d'entreprises industrielles variées du holding bancaire. Dans certains documents qui remontent à 1927, on rencontre les noms de l'entreprise Bec Auer (son implantation locale en Hongrie)<sup>146</sup> et de deux filiales de la Magyar Általános Hitelbank : Gazterjesztő Rt. et Gazizzofény Rt.<sup>147</sup> En principe, Joseph Balogh devait consacrer aux affaires industrielles la

---

<sup>144</sup> Curriculum Vitæ de Joseph Balogh, [s.d.] joint à une lettre datée du 9 mars 1939 (Fond Balogh 1/180/1746)

<sup>145</sup> Tibor FRANK, « Editing as Politics : József Balogh and The Hungarian Quarterly », *Ethnicity, Propaganda, Myth-Making. Studies on Hungarian Connections to Britain and America (1848-1945)*, Budapest, Akadémia Kiadó, 1999, p. 271

<sup>146</sup> Dans son livre intitulé *L'Affaire Maurizius* (1928), Jacob Wassermann évoque une bec Auer, lampe à gaz d'une chambre d'hôtel berlinoise, comme on dirait frigidaire pour désigner un réfrigérateur.

<sup>147</sup> Balogh fut nommé directeur de l'une et/ou de l'autre entre 1927 et 1933 (documentation contradictoire). Entre autres : Fond Balogh 1/180/1746



moitié de ses journées (la matinée). Il est difficile de saisir son opinion intime sur ses activités d'homme d'affaires. D'un côté, il réservait l'essentiel de son énergie ailleurs, et se fit surtout connaître pour ses autres activités (en témoigne l'opinion générale des historiens). De l'autre, il lui arrivait d'accorder à ses affaires industrielles une singulière importance. Prenons l'exemple d'une lettre qu'il adressa à Georges Ottlik en 1936, à propos des difficultés qu'il éprouvait à réserver ses matinées à l'entreprise Auer :

Ces derniers temps, j'ai échangé une correspondance pénible avec la société Auer, qui insiste pour que je lui consacre la quantité prévue de mon travail. La lettre jointe, reçue du président Kanitz, parle d'elle-même. J'ai signé, il y a huit ans, avec Auer un contrat qui est toujours en vigueur, selon lequel mes matinées sont à Auer, et exclusivement à Auer. Toutes les heures que je leur prends se retournent contre moi, matériellement et surtout du point de vue de ma carrière. Bien sûr, inutile de te dire que chaque matin, je retire plusieurs heures à Auer. Et ce n'est pas à toi que je dois expliquer qu'il est hors de question d'envenimer la situation et de compromettre mon gagne-pain au profit d'une activité aussi incertaine et peu lucrative que la rédaction du *Hungarian Quarterly*, simplement parce que les horaires de madame Szász l'exigent. J'ai besoin d'une personne qui soit disponible l'après-midi, afin que nous puissions accomplir ce travail qui nécessite un calme total. Que madame Szász continue à traduire, mais je veux une autre secrétaire.<sup>148</sup>

Était-ce seulement une question de « gagne-pain » ? La rémunération mensuelle de Balogh pour la direction de Gázterjesztő Rt. s'élevait à 7200 pengős.<sup>149</sup> Pour une occupation qui ne l'occupait que partiellement, c'était un bon salaire, mais cela ne représentait qu'une faible partie de ses revenus. Au-delà de cet aspect matériel, on remarque des éléments contradictoires au sein de la maigre correspondance disponible sur le sujet. En 1934, dans une lettre à un ami de jeunesse français devenu avocat, maître James Govare, qu'il n'avait pas revu depuis ses années étudiantes à Heidelberg 22 ans en arrière, et qu'il devait revoir bientôt, il écrivit les étranges mots suivants : « En attendant, permettez-moi de vous faire le service de la *NRH* dont je suis le rédacteur en chef (je dois mentionner de nouveau que ce n'est pas ma profession principale, ne me considérez pas comme un journaliste). » L'ami, dont la curiosité avait été encouragée, demanda quelle était donc sa profession principale. Et Balogh de répondre : « Je vous remercie de votre sympathique intérêt. Ma profession est d'ordre

---

<sup>148</sup> Balogh – Ottlik 27 janvier 1936 (Fond Balogh 1/2440). Ottlik était un ami de la famille Szász. Elsa de Szász était une personne remarquable qui parlait plusieurs langues à la perfection et avait des relations en Angleterre. Balogh, en d'autres circonstances, la désignait comme future ministre de Hongrie à Londres ! (Balogh – Szász [Zsomborné] 24 avril 1936 (Fond Balogh 1/2979)

<sup>149</sup> Kanitz – Balogh 29 octobre 1928 (fond Balogh 1/180)

industriel et économique : je suis directeur de la société hongroise Bec Auer, mais mon existence est partagée entre mon activité économique et mes travaux de rédacteur et d'éditeur. »<sup>150</sup>

Balogh était préoccupé de ses revenus, c'est bien légitime, mais aussi de sa carrière dans l'industrie, ce qui est plus inattendu. À en croire ces quelques documents, il considérait ses activités économiques comme une source de position sociale et d'avenir au moins équivalente à celle que lui procuraient ses travaux journalistiques et intellectuels. C'est ainsi que dans le *Curriculum Vitæ* déjà évoqué, qu'il prépara en 1939 dans le cadre de son projet d'émigration, ses postes de direction industrielle, bien que peu détaillés, étaient placés en première place.<sup>151</sup>

Balogh devait, en permanence, jongler avec ses différentes identités. Ainsi, en 1932, c'est à Jacques Kanitz, président de l'entreprise Bec Auer,<sup>152</sup> qu'il devait expliquer que, ayant confié une part substantielle des tâches de secrétariat général de la *Magyar Szemle* au secrétariat de la Société de la revue, il serait en mesure de consacrer un temps de travail inchangé à Bec Auer tout en rejoignant la nouvelle équipe de la *NRH*.<sup>153</sup> En réalité, il n'était pas seulement assis au même bureau pour accomplir ses diverses activités, mais il était aussi en relation avec les mêmes personnes. De plus, Ferenc Chorin<sup>154</sup> et les Kornfeld étaient membres des Comités des revues ou de leurs sociétés de soutien (SNRH et SHQ). Il n'était même pas rare qu'ils y intervinssent personnellement. Móric Kornfeld, en particulier, écrivit plusieurs articles. La question du financement des revues leur était, bien entendu, une préoccupation commune et constante. Enfin, certains contacts à l'étranger pouvaient bénéficier de réseaux noués par les milieux capitalistes, dont l'internationalisme était plus propice que la carte de visite d'une publication hongroise. En 1932, dans la perspective de son prochain voyage à Bucarest (pour ses activités publicistes), Balogh demandait ainsi des introductions à Jacques Kanitz.<sup>155</sup> Cosmopolitisme et racines : ce dernier résidait généralement à l'hôtel Bellevue de Berne,<sup>156</sup> mais on se retrouvait aussi entre soi chez les Kornfeld, à Ireg.<sup>157</sup>

---

<sup>150</sup> Correspondance Balogh – Govare 3 au 10 décembre 1934 (Fond Balogh 1/1221)

<sup>151</sup> Curriculum Vitæ de Joseph Balogh, [mars 1939] Fond Balogh 1/180/1746

<sup>152</sup> Jacques Kanitz : Kormány főtanácsos (conseiller principal du gouvernement), président de Bec Auer, Gázizzófény, etc....

<sup>153</sup> Balogh – Kanitz 27 juillet 1932 (Fond Balogh 1/1685)

<sup>154</sup> Ferenc Chorin : grand industriel, président de l'Association des employeurs hongrois.

<sup>155</sup> Balogh écrivait à Kanitz en hongrois, qui lui répondait en allemand. Dans le cadre de ses activités pour Bec Auer, Balogh fut souvent en relation avec les filiales de l'entreprise à Vienne et Istanbul.

<sup>156</sup> Balogh – Kanitz 27 juillet 1932 (Fond Balogh 1/1685)

<sup>157</sup> Balogh – Kanitz 31 juillet 1933 (Loc. cit.) Balogh adressait à son patron des salutations « de la part de tous ceux d'Ireg ».

En ce temps-là, l'économie était une sorte de phénomène curieux et nécessaire (lucratif), qu'on pouvait embrasser sans nécessairement abandonner son ancien mode de vie. Aussi peut-être ne faut-il pas compartimenter outre mesure les différentes activités de Balogh (même si, théoriquement, leurs places respectives étaient soigneusement réparties au sein de sa journée de travail).

### c) Compétences industrielles et commerciales d'un traducteur de Saint Augustin

Il reste à examiner les compétences de Joseph Balogh. Une partie de ses attributions consistait à informer le président Kanitz des opportunités d'affaires en Hongrie (financières, industrielles et commerciales : placements de devises, privatisations, appels d'offre municipaux, etc...).<sup>158</sup> Sur le plan technique, ses sociétés s'occupaient essentiellement d'éclairage urbain au gaz et de construction mécanique. Ce traducteur de Saint Augustin était-il donc aussi un spécialiste du gaz d'éclairage ? C'est du moins ce qu'il prétendait lui-même dans une lettre adressée à un ancien capitaine de l'armée austro-hongroise, reconverti dans la protection civile :

*Correspondance avec Géza Tomcsányi, capitaine et chambellan du roi (août 1930)*

*J'accuse réception et vous remercie de l'invitation [...] remise au nom du service de Protection civile de l'arrondissement Terez de Budapest, en requérant que vous daigniez m'exempter de participer à la conférence qui se tiendra le 23. Je soutiens avec ardeur l'action de la Protection civile contre les dangers liés au gaz, mais la nature de mes occupations professionnelles fait que j'ai déjà pu me renseigner très précisément sur la question. Entre autres, j'ai suivi au Lycée libre (Szabadlyceum) l'hiver dernier les conférences du capitaine Petroczy et de ses collègues, de sorte que je peux me considérer comme convenablement instruit. Je reste à votre disposition et à celle de votre institution pour tout service utile.*

*Merci de tes loyales pensées à l'égard de notre organisation. [...] Je vois que tu es déjà un expert dans le domaine de la défense contre les dangers du gaz. [...] Au cas où tu ne serais pas encore membre de notre organisation, je te prie de remplir avec exactitude le formulaire ci-joint.<sup>159</sup>*

Vu de notre siècle, on serait tenté de voir dans cet échange un homme qui essaye d'échapper poliment à une conférence assommante. Erreur, peut-être, car Balogh vivait dans un autre monde ; et s'il manqua celle du capitaine Tomcsányi, il avait bien assisté à celles du capitaine Petroczy (on imagine mal qu'il se permît une mystification). Était-il le spécialiste des

<sup>158</sup> Balogh – Kanitz 28 juillet 1931 (Loc. cit.)

<sup>159</sup> Balogh – Géza Tomcsányi août 1930 (Fond Balogh 1/2097)

applications du gaz qu'il prétendait être ? Il est difficile de tirer une conclusion, tant les mots (et leur traduction) peuvent être trompeurs. En revanche, il ne fait aucun doute sur le fait que l'homme d'affaires Balogh avait, à tort ou à raison, la désagréable impression d'être assis sur un siège éjectable.

#### d) Amitié et précarité (?)

En octobre 1928, il avait signé un contrat d'une durée de cinq ans. Mais, dès l'année suivante, il se plaignait à son président (Kanitz) que les limites de ses fonctions n'étaient pas claires, que l'on avait dernièrement discuté de questions de taxation en son absence, etc... « Ce qui est tout à fait vexant pour moi, écrivait-il, il faut faire en sorte que cela ne puisse se reproduire. Pareille chose ne m'est jamais arrivé de toute ma carrière. [...] S'il y a lieu de se plaindre de moi, il faut le faire clairement. Mais des affaires comme celle-ci paralysent mes capacités de travail. »<sup>160</sup> En 1933, le renouvellement de son contrat fut l'occasion d'un nouveau différend, qui fut aplani grâce à l'intervention de Ferenc Chorin. Joseph Balogh remercia ce dernier avec chaleur : « Je n'ignore pas qu'un emploi dépende beaucoup plus du travail et des résultats que du contrat, mais j'apprécie que toi, mon ami Feri, tu aies convaincu mon président Kanitz d'accepter de rendre mon emploi stable pour cinq ans à Csepel et Gázizzófény Rt. »<sup>161</sup> « Et pour moi, ajoutait-il, il était encore plus important de constater des preuves de notre déjà vieille amitié – tu as étendu sur moi ta bienveillance. »<sup>162</sup> Ce qui n'empêche pas qu'en 1935, Balogh se plaignît de nouveau à Kanitz d'un malentendu à propos d'un poste d'administrateur délégué dont je ne sais rien de plus.<sup>163</sup>

Les affaires, donc, étaient sources de tourments autant que de revenus – mais aussi de grands projets. En novembre 1937, Balogh adressa un projet à Móric Kornfeld portant le mystérieux titre : « ASPIRATEUR ». « Ci-joint ce projet sur lequel je t'ai déjà envoyé un document conçu avant l'été, notait-il. Il serait utile que tu en prennes connaissance avant que j'en parle prochainement avec mon président. J'espère qu'il te paraîtra intéressant. »<sup>164</sup> Malheureusement, en juin 1938, le projet était toujours à l'arrêt (Le grand discours de Győr sur le réarmement, en mars 1938, n'y fut peut-être pas étranger). « Rien de nouveau chez

---

<sup>160</sup> Balogh – Kanitz 20 juin 1929 (Fond Balogh 1/180)

<sup>161</sup> Notons l'apparition d'une nouvelle façon de nommer l'entreprise ("Csepel"). Par ailleurs, Csepeli művek était l'entreprise géante de Manfred Weiss, ce qui complique encore les choses.

<sup>162</sup> Balogh – Chorin 15 décembre 1933 (Fond Balogh 1/180)

<sup>163</sup> Balogh – Kanitz 21 janvier 1935 (Fond Balogh 1/180). En 1939, Balogh était encore employé de Bec Auer. (Fond Balogh 1/180/1746)

<sup>164</sup> Balogh – Kornfeld 3 novembre 1937 (Fond Balogh 1/1826)

Auer » peut-on lire sur une note du 4 juin 1938. « La fabrique d'armes ne s'est toujours pas remise à produire des aspirateurs. »<sup>165</sup>

## e) Le train de vie d'un honnête homme

En guise de conclusion à ces quelques indications lacunaires et incertaines sur les affaires de Joseph Balogh, on admettra que ce dernier conduisait en parallèle plusieurs activités de natures variées, auxquelles le contexte hongrois des années trente donnait une certaine cohérence. Un pied dans l'industrie lui permettait de connaître le monde des hommes d'influence dont il avait besoin pour financer ses activités de propagande, et aussi, autorisait le train de vie nécessaire à la conduite de ces mêmes activités. En 1928, il recevait 7 200 pengős annuels en rémunération de son emploi chez Bec Auer (j'ignore s'il recevait un complément pour le secrétariat général de *Magyar Szemle*). En 1932, il fut engagé à la *Nouvelle revue de Hongrie* avec un salaire mensuel de 400 pengős,<sup>166</sup> soit un total annuel de 4 800 pengős (somme qu'Ottlik qualifiait de symbolique). Celui-ci fut porté, en 1934, à 600 pengős mensuel<sup>167</sup>, soit un total annuel de 7 200 pengős (j'ignore s'il reçut – et pour quel montant – une rémunération additionnelle pour la rédaction en chef du *Hungarian Quarterly* à partir de 1936). Au milieu des années trente, Balogh pouvait donc compter sur un salaire annuel au moins équivalent à 14 400 pengős pour ses activités rédactionnelles. Il bénéficiait, en outre, de nombreux autres revenus (rémunérations additionnelles, rentes diverses, droits d'auteur ?), puisque, en 1939, l'ensemble de ses revenus annuels étaient estimés à 2 000 £ (soit plus de 50 000 pengős).<sup>168</sup> Ce qui lui permettait de se situer, en termes de revenus, largement au-dessus du niveau de la limite inférieure de ladite classe moyenne supérieure urbaine.<sup>169</sup> Aussi était-il en mesure d'investir, en 1933, la somme de 7 200 pengős dans la moitié d'un bien immobilier de 418 m<sup>2</sup> situé sur le quai du Danube (côté Pest).<sup>170</sup> Notons que

---

<sup>165</sup> Note du 4 juin 1938 (Fond Balogh 1/180)

<sup>166</sup> Document interne SNRH 30 juin 1932 (Fond Balogh 1/2379/20862)

<sup>167</sup> Rapport annuel de la SNRH pour l'année 1934 (Fond Balogh 1/2379/20844)

<sup>168</sup> Brouillon joint à une lettre envoyée le 9 mars 1939 au Major Rutter, correspondant du *Hungarian Quarterly* à Londres (Fond Balogh 1/180/1746)

<sup>169</sup> Le revenu annuel par foyer de cette "classe moyenne supérieure urbaine" était évalué à 17 800 pengős par le sociologue Matolcsy, dans les années 1930-31. Les 52 000 personnes concernées (industriels, propriétaires immobiliers) représentaient 0,6% de la population du pays. Les revenus moyens de la classe suivante, proprement "moyenne" (qui comptait 1,5 million de personnes), s'élevaient seulement à 1050 pengős. (Ignác ROMSICS, Magyarország története XX-ik században [l'Histoire de la Hongrie au XX<sup>e</sup> siècle], Osiris, 2005, p. 193).

<sup>170</sup> Fond Balogh 1/180/1750 (notons que les apparitions successives de la somme de 7200 pengős sont fortuites ; que le lecteur ne soupçonne pas une erreur de transcription !)

la presse était, à l'époque, une activité lucrative et à laquelle s'adonnait volontiers l'élite sociale du pays.<sup>171</sup>

### 3. Joseph Balogh explore et façonne le monde

#### a) Voyages professionnel et d'agrément

La curiosité de Balogh, à la fois pure et pratique, et son talent pour les langues firent de lui un voyageur insatiable (il correspondait couramment en français, anglais, allemand et italien, et il possédait parfaitement le latin et le grec). Son goût du luxe y participait sans doute aussi, ainsi que, bien entendu, le devoir de propager de par le monde le message hongrois. Il commençait régulièrement l'année par un court séjour en Egypte, pour des raisons de santé. Cette cure de soleil lui était chère ; ainsi écrivait-il en décembre 1934 à son ami Lipót Baranyai, directeur à la Banque nationale, une lettre où l'on prend connaissance d'une modalité insolite de la famine de devises qui sévissait alors en Hongrie :

*J'apprends avec consternation par ta lettre que tu n'as plus ni Livre anglaise, ni Livre égyptienne en réserve. Mais si je dois partir, ce n'est pas seulement une question de repos, mais aussi de santé. Ne te fâche pas si je te dérange une nouvelle fois ; je te serais très reconnaissant si tu pouvais me renseigner : est-ce plus facile d'obtenir des Lires italiennes ? Parce que, quoi qu'il arrive, je dois aller au Sud en janvier. Il me faudrait, je pense, au moins 6 000 Lires pour survivre en Sicile.<sup>172</sup>*

Fin janvier ou début février, Balogh entamait généralement sa première tournée européenne annuelle en traversant l'Italie, puis il poursuivait par un bref arrêt à Monte-Carlo et à Nice (chaque année, il y séjournait une dizaine de jours chez son ami M. Mignon).<sup>173</sup> Et enfin, il terminait par une quinzaine de jours de travail intensif à Paris et à Londres, consacrés à la prise de contact et à la propagande. Parfois, un deuxième séjour à Paris s'avérait nécessaire, qu'il effectuait alors en mai ou en juin. Il en fut ainsi jusqu'en 1940, année particulière s'il en est, au cours de laquelle Balogh débarqua même deux fois de suite à Paris au seul mois de

---

<sup>171</sup> En 1934, on offrait à Bethlen un revenu mensuel de 7 000 pengős pour la direction du groupe de presse Az Est (ce qui eût constitué un revenu annuel de 84 000 pengős). Pour le bien de sa carrière politique, ce dernier opta pour une simple position au Conseil du groupe, associée à la direction de la politique extérieure du quotidien Pesti Napló, pour une rémunération mensuelle de 2 500 pengős. (Ignác ROMSICS, Bethlen István. Politikai életrajz [biographie politique], Budapest, Osiris, 1999, p. 364-365). En France, le traitement annuel d'un haut fonctionnaire dans les années trente s'élevait à 100 000 francs (Alfred Sauvy), ce qui correspond à 20 000 ou 30 000 pengős (selon que l'on se situe avant ou après la dévaluation du franc). Cette comparaison est, bien entendu, très approximative.

<sup>172</sup> Balogh – Lipót Baranyai 3 décembre 1934 (Fond Balogh 1/2100)

<sup>173</sup> Balogh – François Gachot (Fond Balogh 1/1108)

janvier.<sup>174</sup> En revanche, son voyage du mois prévu pour le mois de mai fut annulé pour des raisons évidentes. Après la défaite française, conformément aux directives du *Külügyminiszterium*, il réorienta ses activités en direction du Sud-est et voyagea dans les capitales balkaniques dès le mois d'octobre 1940. Par la suite, il ne perdit pas l'espoir de revenir en France : en 1942, il préparait encore un voyage à Vichy. « Mon plan ne change pas d'aller quelques jours en Suisse. Si ce voyage s'accomplit, bien sûr, j'essayerai d'aller à Lyon et deux jours à Vichy aussi. Comment et quand, je te le dirai au prochain courrier » écrivait-il alors à un ami journaliste résidant à Vichy.<sup>175</sup>

## b) La jeunesse

Un deuxième territoire que Joseph Balogh tenta d'explorer activement, c'est la jeunesse, mais celle-ci lui était moins connue que tous les pays d'Europe réunis.<sup>176</sup> Néanmoins, pendant la dizaine d'années d'existence de la *Nouvelle revue de Hongrie*, il eut autour de lui de nombreux secrétaires<sup>177</sup> et rédacteurs débutants<sup>178</sup>, qu'il formait à la rigueur d'une rédaction bien tenue.<sup>179</sup> De jeunes Français firent aussi leurs armes à la *NRH*, dans l'ombre de l'indéboulonnable traducteur Henri Ancel.<sup>180</sup> Mais Balogh ne trouva jamais la perle qu'il

---

<sup>174</sup> Balogh – Emile Pillias 8 janvier 1940 (Fond Balogh 1/2572) « Je viens de passer des journées très intéressantes dans votre pays et c'est réconforté à tous points de vue que je suis rentré en Hongrie. »

<sup>175</sup> Balogh – Kövér 4 mai 1942 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>176</sup> « Bien souvent il ne parvenait pas à comprendre le monde en effervescence de la jeunesse [...]. » (László PASSUTH, « Balogh József », in KERESZTURY Dezső – CSIK Csaba (dir.), « S két szó között a hallgatás... » Magyar mártír írók antológiája [« Et entre deux mots le silence... » Anthologie des martyrs hongrois]. Budapest, 1970, Magvető Kiadó, p. 103)

<sup>177</sup> Mátyás Neller (1935), Madarássy (1935), Ferenc Mariássy (1936 – fin 1938), László Kenyeres (1939-41), Miklós Hubay (août 1941-1943?), Fehérváry (période indéterminée). Une jeune femme, Klára Szöllősy, remplaça Ferenc Mariássy pendant que celui-ci effectuait une période de service militaire, en septembre-décembre 1936, puis, de nouveau, en été 1938. Elle conserva un très bon souvenir de Balogh, qui était un parent par alliance (par ailleurs, le père de Klára Szöllősy était le médecin personnel du régent Horthy).

<sup>178</sup> En particulier László Passuth, qui fut chargé de la revue de presse de la *NRH* après que Jenő Katona eut renoncé à cette rubrique. En 1938, tous les jours entre 11 heures et 1 heure à la rédaction du HQ, on pouvait aussi rencontrer Gyula Illyés, le célèbre poète et intellectuel dont la renommée commençait à peine de poindre.

<sup>179</sup> Je n'ignore pas que certains ont interprété ce comportement comme le signe d'un dérèglement des mœurs. Personnellement, je n'y crois pas. D'une part, le conservatisme bien entendu suppose que l'on consacre une partie de son temps à la formation de ses successeurs ; cette tâche était donc prise au sérieux, en tant que telle, par Balogh et par d'autres membres de l'élite hongroise, cela s'insérait également dans l'esprit paternaliste en général, qui faisait, par exemple, que Móric Kornfeld procurait chaque été à des ouvrières un moment de vacance au calme dans sa propriété d'Ireg. D'autre part, même s'il est resté célibataire, Joseph Balogh avait un tel emploi du temps qu'il eût difficilement pu dissimuler des activités socialement illicites. Enfin, il est vrai que ses relations avec les femmes semblent avoir été empruntées d'une certaine prudence ; mais quelle conclusion en tirer ? Joseph Balogh tenait à sa tranquillité. D'ailleurs, laissons le tranquille.

<sup>180</sup> La correspondance entre Joseph Balogh et Henri Ancel est une tragi-comédie (Fond Balogh 1/65). Pendant une dizaine d'années, les deux hommes collaborèrent en s'invectivant à la première occasion, sous le prétexte que l'on exigeait du Français des traductions urgentes précisément lorsque ce dernier était en vacances : « Je ne suis pas payé pour ce mois-ci, écrivait Ancel, et vous conviendrez que, si je dois faire ici, gratis pro deo, le travail pour lequel je suis payé à la Revue à Budapest, ce n'était pas la peine de quitter Budapest. » (Ancel – Balogh 6 juillet 1937). Mais Balogh avait sa propre idée sur la question : « Je regrette que le dernier jour que vous êtes venu à la *NRH* avant de prendre vos vacances vous ne m'ayez pas honoré de votre visite, car alors je me serais permis de vous demander l'unique traduction que je devais encore recevoir de vous. – Mon secrétaire

cherchait désespérément (« ayant terminé ses études universitaires, de bonne famille et de manières avenantes, possédant un style français impeccable », disposé, en outre, à travailler 5 à 6 heures par jour pour une rémunération de 1 500 francs par mois et pour une durée d'au moins trois ans).<sup>181</sup> Il renonça même à la candidature du jeune prince Hubert de Broglie, considérant la « disproportion entre la personne et le poste offert ». <sup>182</sup> Par ailleurs, le « jeune homme français bien élevé » restait un article assez recherché dans la Hongrie de l'Entre-deux-guerres, malgré les stigmates de Trianon. En 1938, c'est justement Balogh qui fut chargé par le comte Bethlen de trouver un jeune étudiant français, de 20-22 ans, bien élevé et sachant jouer au tennis, avec lequel il pourrait converser – tous frais payés à partir de la frontière hongroise.<sup>183</sup> Ce genre d'invitations n'était pas rare ; les familles hongroises adoraient leurs précepteurs français (ce qui allait donner du travail, pendant la guerre, aux prisonniers français évadés du Reich par la frontière de l'ex-Autriche). Balogh, plaque tournante des relations franco-hongroises, proposa en 1934 à un jeune homme rencontré peu avant (recommandé par un ecclésiastique) une situation « au pair » pendant les mois d'été dans un château de province (dans lequel on reconnaît Ireg) : « J'ai pensé à vous, écrivait-il, parce que l'occasion est extrêmement favorable. Cette famille vit en Transdanubie, sur un magnifique domaine qui lui appartient ; il règne au château une grande vie grâce à laquelle vous entreriez en relation avec des milieux avec lesquels vous n'étiez pas encore en rapport. Comme il n'y a rien [à] faire, vous y jouiriez d'un repos complet. Il y a beaucoup de jeunesse dans la famille : des jeunes filles d'environ 20 ans, et le milieu entier est des plus attrayants. » <sup>184</sup> Malheureusement, le jeune homme en question, pourtant dignement recommandé, céda à

---

me communique que chez vous on a demandé avec étonnement, si pendant vos vacances aussi il vous fallait travailler. Vous me permettez de m'étonner moi-même de cette demande – qui d'ailleurs ne peut provenir que d'une méprise manifeste. Nous nous connaissons d'assez près depuis huit ans et vous savez que de mon côté j'use à votre égard de tous les ménagements possibles, comme moi aussi je sais avec quelle conscience et combien de bonne volonté vous vauquez à votre travail. En tout état de choses, je serais content si à l'avenir nous pouvions prendre congé avant que vous ne partiez en vacances, car alors les malentendus de cette sorte pourraient être évités. » (Balogh – Ancel 7 juillet 1939). Comme cela arrive souvent lorsque l'on parle de travail, la question du salaire était aussi matière à querelle. En 1941, Ancel voulait renoncer à sa collaboration ; Balogh lui fit une nouvelle proposition que le traducteur trouva pire que les conditions précédentes : « Il va de soi que je tiens absolument à ne pas être un employé (pour ne pas dire : un coolie) de la NRH. » (Ancel – Balogh 10 décembre 1941). La situation tourna même à l'aigre à la fin de l'année : « En main votre lettre du 17 décembre, que ma femme ne m'avait pas remise plus tôt parce que j'étais malade, j'ai également été mis au courant par elle de la démarche qu'elle avait entreprise au bureau de la NRH et appris que vous aviez purement et simplement refusé de la voir. – En ces conditions, je crois superflu d'abuser davantage des bons offices de [etc...]. » (Ancel – Balogh 26 décembre 1941). Joseph Balogh répondait dès le lendemain qu'il regrettait que ses efforts pour renouer la collaboration eussent été vains, et aussi que Mme Ancel se fût sentie offensée. Mais il ne pouvait recevoir les visiteurs sans rendez-vous, etc... (Balogh – Ancel 27 décembre 1941). Toujours cette morgue intraitable. Cette défense contre tout imprévu. Henri Ancel cessa de travailler pour la NRH. Deux ans plus tard, il était mort.

<sup>181</sup> Balogh – Charles Chassé 26 janvier 1934 (Fond Balogh 1/566)

<sup>182</sup> Balogh – prince Hubert de Broglie 17 décembre 1934 (Fond Balogh 1/453)

<sup>183</sup> Balogh – baron de Beauverger 15 juillet 1938 (Fond Balogh 1/269)

<sup>184</sup> Balogh – Jean Schott 23 juin 1934 (Fond Balogh 1/2842)



d'autres sirènes et son séjour finit dans des conditions extravagantes. J'y reviendrai à l'occasion.

Né en 1893, Joseph Balogh passa le cap de la quarantaine dans les années trente. Au fond, il considérait la jeunesse avec bienveillance, comme l'attestent ses efforts pour le reclassement de ses secrétaires hongrois, qui lui en surent unanimement gré.<sup>185</sup> Néanmoins, il la jugeait avec un certain dogmatisme qui a pu se nourrir d'incompréhension. Plus prosaïquement, la jeunesse idéale, d'après Balogh, apparaît dans le profil de poste qu'il formula pour la place vacante au secrétariat français de la rédaction budapestoise de la *NRH* (rappel : études universitaires, de bonne famille et de manières avenantes, style français impeccable, pas trop exigeant sur la question de la rémunération).

Cette jeunesse pleine d'énergie, mais habilement conduite par ses aînés, devait être un moyen parmi d'autres pour atteindre le seul but digne d'être considéré, la restitution du royaume de Saint Etienne. On pourra voir le seul opportunisme derrière cette attitude, mais ce serait une représentation appauvrissante, car Joseph Balogh, à l'instar de ses compatriotes, avait une vision grandiose de l'avenir. Il eût voulu que le monde redevint monde.

### c) Le pragmatisme utopique et le sens du devoir

Joseph Balogh est le destin hongrois. Fut-il un pur zéléteur de la démocratie capitaliste occidentale ? Sans doute non, malgré les nombreux amis qu'il comptait en France et en Angleterre. Fut-il un parfait fasciste, à la botte des puissances de l'Axe ? Non plus, malgré ses étonnantes professions de foi, que nous découvrirons un peu plus loin. Fut-il un "pont" entre le monde franco-anglais et le monde germanique, oui (du moins il tenta de l'être, un certain temps) à condition de considérer cette médiation dans le contexte de sa vision historique plus large. Son mot d'ordre n'était pas la paix pour la paix, mais la paix pour la révision et la révision pour la paix. Balogh n'était pas cynique, il était un utopiste pragmatique. Pour lui, les contingences du temps présent n'étaient rien d'autre que des obstacles conjoncturels, ce qui est une position éminemment raisonnable. Ses contemporains disaient de lui qu'il vivait dans une « Hongrie virtuelle. »<sup>186</sup> Il n'était pas le seul. Depuis Trianon, le temps s'était arrêté pour la majorité des Hongrois. D'une certaine manière, Le Traité avait brusquement interrompu le processus de rapprochement que la Hongrie avait engagé depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui se

---

<sup>185</sup> « "A háborúnak vége lett", Hubay Miklós válaszol Kabdebó Lórántnak » [« Puis ce fut la fin de la guerre », Miklós Hubay répond à Lóránt Kabdebó], Kortárs, 1981, p. 1219

<sup>186</sup> « "A háborúnak vége lett" Hubay Miklós válaszol Kabdebó Lórántnak » [« Puis ce fut la fin de la guerre » Miklós Hubay répond à Lóránt Kabdebó], Kortárs, 1981, p. 1220. Miklós Hubay considère également Balogh comme une créature typiquement « néo-baroque ».

serait peut-être poursuivi par simple osmose avec les autres pays d'Europe. Trianon donna, en quelque sorte, un prétexte aux Hongrois pour qu'ils se maintinssent dans une Hongrie virtuelle, refusant de se frotter aux réalités du temps ; de plus, ils aspiraient à une autre Hongrie virtuelle, la grande Hongrie des anciennes frontières. Pourtant, dans le détail, Balogh était d'un réalisme dont on pourra prochainement mesurer la fermeté.

(Rien à voir avec ce qui précède :) Balogh ne manquait pas d'offrir, lorsque l'occasion se présentait, une boîte de chocolat à une dame.<sup>187</sup> Au-delà de ces petites manœuvres d'ordre mondain, le devoir était la principale voie par laquelle il entrait en contact avec le réel. Ainsi allait-il prendre conscience de la catastrophe internationale qui s'annonçait, à la fin des années trente, lorsque les limites posées par sa conception du devoir se trouveraient peu à peu ébranlées par les évènements. Non sans, d'ailleurs, que sa raison continuât à s'opposer à la réalité de ces évènements, autrement dit qu'il leur refusât tout droit à la réalité. Il ondulait entre le devoir d'agir et la tentation du détour face à l'inexistant (inexistant selon lui). Après 1939, les occasions de considérer la réalité en face se multiplièrent, dont Balogh dut tirer les enseignements à titre personnel. Lors de l'invasion de la Pologne, par exemple, vieille amie de la Hongrie, il s'adressa au ministre plénipotentiaire Léon Orłowski pour lui proposer d'héberger chez lui « un jeune homme de la bonne classe moyenne, fréquentant l'université ou une classe supérieure d'école secondaire ». Pour lui, c'était une manière de « contribuer symboliquement aux témoignages de sympathie du public hongrois envers les Polonais. »<sup>188</sup> Nous verrons aussi comment, dans les années quarante, il s'occupa des prisonniers français évadés en Hongrie et prit part aux actions entreprises en faveur des juifs.

#### d) Le style

Ces initiatives prises dans les années 39-42 sont le signe que le monde était devenu suffisamment détraqué pour que se révélât une certaine sensibilité à la détresse chez cet homme qui, d'après l'un de ses collaborateurs, bien souvent ne parvenait pas à comprendre « le monde en effervescence de la jeunesse » (on l'a déjà vu), ni (ce qui nous intéresse ici) « les problèmes des gens humbles. »<sup>189</sup> Son obsession pour la forme se trouvait, en quelque sorte, touchée par l'avènement du grand désordre. Mais cette nouvelle posture ne se substituait pas à l'ancienne, elle s'y superposait. En effet, Balogh – incarnation d'un destin

---

<sup>187</sup> Par exemple, à la vicomtesse de Terlingen, en 1937 (Fond Balogh 1/3076)

<sup>188</sup> Balogh – Léon Orłowski 25 septembre 1939 (Fond Balogh 1/2419)

<sup>189</sup> PASSUTH, László, « Balogh József », in KERESZTURY Dezső – CSIK Csaba (dir.), « S két szó között a hallgatás... » Magyar mártír írók antológiája [« Et entre deux mots le silence... » Anthologie des martyrs hongrois]. Budapest, 1970, Magvető Kiadó, p. 103

hongrois, je le répète – ne cessa jamais d’espérer la restauration des anciennes frontières, il ne cessa jamais de croire au retour de l’ordre cosmique représenté par le royaume de Saint Etienne ; il applaudit les deux *Arbitrages* de Vienne (novembre 1938 et août 1940) et continua, jusqu’au dernier moment, à collaborer avec le *Külügyminiszterium* dans le sens d’une réalisation plus complète des objectifs hongrois. Après la guerre, comme le déplorait le témoin déjà évoqué, on ne retint de lui que son goût pour des choses devenues tout à fait superficielles et superflues :

*On l’a surtout condamné pour des signes extérieurs. Il était hautain, sarcastique, il poursuivait les formes jusqu’au snobisme. [...] Son conservatisme était raide et glacé, surtout à la première rencontre.*<sup>190</sup>

Et il fut tout à fait oublié. Jusqu’à ce que, avec le temps, son nom revînt peu à peu sous la plume de ceux qui s’intéressaient au soubassement idéologique et sentimental de la Hongrie néo-baroque.

Comme l’a remarqué Tibor Frank à propos du Comité du *Hungarian Quarterly*<sup>191</sup>, Joseph Balogh était attiré par les beaux noms.<sup>192</sup> Il était inscrit dans un club londonien et recherchait également la bonne compagnie dans ses loisirs.<sup>193</sup> Mais ce serait un contresens de voir seulement du snobisme dans l’attachement maniaque de Balogh à la forme, car, dans son esprit, être hongrois signifiait l’effort permanent de donner un contenu aux apparences. Pour lui, la distinction entre fond et forme ne pouvait avoir lieu qu’en fonction d’un seul critère : la beauté de la cause. C’est ainsi qu’il accomplit un séjour dans un atelier anglais en tant qu’apprenti imprimeur afin d’en rapporter, pour le *Hungarian Quarterly*, la belle typographie *Old Cantonian*.<sup>194</sup>

Son penchant pour le travail bien fait était si prononcé qu’on le plaisantait à ce propos (mais aussi peut-être fallait-il le connaître depuis 23 ans et demi pour se permettre ouvertement une telle plaisanterie...) :

---

<sup>190</sup> Ibidem

<sup>191</sup> « In fact his tables of contents look a bit like a Central European combination of Burke's Peerage, Baronetage and Knightage and Dodd's Parliamentary Companion. » (Tibor FRANK, « To Comply with English Taste. The Making of The Hungarian Quarterly 1934–1944 », *The Hungarian Quarterly*, Autumn 2003)

<sup>192</sup> Même dans ses tribulations en France républicaine, on remarque chez lui ce trope, puisqu’il s’efforça de nouer des liens avec des personnes comme le comte Wladimir d’Ormesson, le comte Robert d’Harcourt, le vicomte de Rochefort, le comte Jean de Pange, Emmanuel d’Astier de la Vigerie, etc...

<sup>193</sup> Par exemple, sur les conseils de son ami H.G. Daniels, correspondant du Times à Paris, il s’engagea comme voluntary supporter de “Château in France”. Cotisation annuelle : 20 francs. (Fond Balogh 1/718)

<sup>194</sup> Lóránt KABDEBO, « “A háborúnak vége lett” Hubay Miklós válaszol Kabdebó Lórántnak » [« Puis ce fut la fin de la guerre » Miklós Hubay répond à Lóránt Kabdebó], *Kortárs*, 1981, p. 1219

*Mon cher Jóska, écrivait Klára Szöllőssy - Je voudrais encore une fois te remercier pour toutes les gentilleses que tu m'as dernièrement prodiguées. On peut difficilement dire de telles choses, mais je pense que depuis 23 années 1/2, nous sommes devenus suffisamment amis, c'est du moins mon sentiment. [...] PS. Cette lettre ne répond en rien aux impératifs de "magyarité calligraphique" de la NRH. Mais, de moi, n'est-ce pas, qui s'y attendrait ?<sup>195</sup>*

## e) Son Excellence Joseph Balogh

La forme ne va pas sans connaissance et reconnaissance, de même que l'aristocratie ne va pas sans honneur. Joseph Balogh, intellectuel juif converti plongé dans le monde des formes aristocratiques, sollicita la reconnaissance, considérée comme un complément utile et naturel de l'honneur (et du devoir) de servir sa patrie. Au niveau hiérarchique où il se trouvait dans la société hongroise, cela signifiait d'obtenir le titre de *méltóságos* (titre hongrois correspondant à "excellence"), que l'on recevait automatiquement avec la charge honorifique de *Kormány Főtanácsos* (conseiller principal du gouvernement). Il l'obtint effectivement en 1937, semble-t-il vers l'automne.<sup>196</sup> Mais ce ne fut pas sans difficultés. La requête avait été déposée en janvier 1937 auprès du ministre des Affaires étrangères du royaume de Hongrie.<sup>197</sup> Je donne ci-dessous la traduction de la lettre tout entière, qui est une représentation pittoresque de l'esprit néo-baroque et de la nature de l'ambition de Balogh, de même qu'une bonne synthèse de ses activités patriotiques :

*Nagyméltóságú Miniszter Úr ! Kegyelmes Uram ! [Votre Excellence, Monsieur le ministre et Votre Grâce] – Le Comité et le Conseil de rédaction de la Société de la Nouvelle revue de Hongrie souhaitent soumettre à votre Excellence une humble requête concernant le rédacteur en chef-gérant de la Nouvelle revue de Hongrie, le Dr. [Joseph] Balogh, afin que vous daigniez intercéder en sa faveur pour qu'il obtienne des plus hautes autorités, en récompense des services rendus à la culture hongroise, le titre de kormányfőtanácsos (conseiller principal du gouvernement) - Lorsque l'actuel directeur de la rédaction de la Nouvelle revue de Hongrie, [Georges] Ottlik, prit la direction de la revue à l'automne 1931, le Dr. [Joseph] Balogh, dès les premiers instants et d'une manière tout à fait désintéressée, l'aida de ses conseils et de ses démarches de sorte que le premier numéro, paru en janvier 1932, doit déjà beaucoup à son enthousiasme, à son travail et à la finesse de son goût. Depuis*

---

<sup>195</sup> Klára Szöllőssy (de Londres) – Balogh 15 janvier 1937 (Fond Balogh 1/3029)

<sup>196</sup> À partir des mois d'octobre et novembre, ses correspondants commencèrent à utiliser systématiquement l'adresse Méltóságos úr ! Le 17 septembre 1936, la lettre d'un directeur d'un lycée prémontré s'adressait déjà à Balogh en tant que Méltóságos (Fond Balogh 1/2013), mais il s'agit d'une erreur – ou d'une flagornerie.

<sup>197</sup> SNRH – Kálmán Kánya 15 janvier 1937 (Fond Balogh 1/1688). Le brouillon porte bizarrement une première date, rayée : avril 1934. Une première requête aurait-elle été posée trois ans plus tôt, servant de modèle pour celle de 1937 ? Cela semble improbable. D'autre part, on notera qu'Ottlik ne reçut lui-même le titre d'Excellence qu'en 1940, en même temps qu'il accédait à la Chambre haute.

*le mois de juillet 1932, pour des raisons notamment d'ordre privé, [Georges] Ottlik n'a conservé que la direction nominale de la revue, et le large succès obtenu par celle-ci à l'étranger, en particulier en France, est essentiellement celui de [Joseph] Balogh. Le tournant éditorial qui honora la revue, l'obtention de collaborateurs étrangers, parmi lesquels des écrivains et politiciens français, anglais et allemands de premier plan sont principalement dus aux nombreuses introductions, aux capacités d'organisation et au travail infatigable du Dr. [Joseph] Balogh. La revue est désormais citée dans les quotidiens et les revues de tous pays, particulièrement dans la presse française, et les milieux français les plus compétents admettent que la Nouvelle revue de Hongrie est, de loin, la meilleure des revues rédigées en langue française à l'étranger. À travers les articles écrits par des Hongrois ou des étrangers, cette revue est au service des intérêts de la Hongrie et de la magyarité. Le plan de propagation de la culture hongroise préparé par [Joseph] Balogh dans un esprit encyclopédique, tant sur le plan littéraire et artistique, que sur celui des sciences humaines, est, pour le présent et pour l'avenir, d'une valeur inestimable. – Nous avons également adressé notre requête au ministre des Cultes et de l'Instruction, en précisant combien la bonne réputation de la Revue est précieuse, du point de vue de notre politique étrangère et particulièrement dans les conditions actuelles des relations internationales en Europe, et nous avons donc demandé au ministre des Cultes qu'il soutienne également, du point de vue de son portefeuille, la demande de distinction. – Permettez-nous d'ajouter, votre Excellence, que la modeste rémunération que la Société de la Nouvelle revue de Hongrie est en mesure d'accorder au Dr. [Joseph] Balogh ne correspond en rien à la hauteur de sa contribution. En conséquence, nous soulignons que le Dr. [Joseph] Balogh mérite cette distinction pour l'étendue de ses services et l'enthousiasme désintéressé de son patriotisme. – Acceptez, votre Excellence, l'expression de nos profonds respects.*

*Pour le Comité de la Société de la Nouvelle revue de Hongrie : le rédacteur en chef (sic) ([Georges] Ottlik) ; le président du Conseil de rédaction (Pál Teleki).*

La beauté, seule, peut sauver le monde. Par cette maxime, Dostoïevski avait révélé son profond pessimisme. Balogh l'était à peine moins, il me semble, en plaçant sa confiance dans le style. Les bonnes manières, une certaine distance entre soi-même et les événements : voilà ce qui devait sauver le monde. D'ailleurs, en bon savant humaniste il voyait loin et surtout, refusait de voir près.

## **4. Le modèle classique**

### **a) Rationnel et irrationnel**

Dans l'en-tête qu'il rédigea pour un article paru dans la *NRH* en août 1940, il exprimait implicitement son avis sur la voie idéale de la connaissance : le silence de la cellule

monastique, autrement dit « à l'écart des agitations de ce monde. »<sup>198</sup> Or, l'article en question, rédigé par un moine bénédictin français dans le « silence de sa cellule », n'était pas anodin (surtout considérant sa date). Il s'agissait tout simplement d'un appel à la réconciliation franco-allemande, sur fond d'exhortation évangélique.<sup>199</sup> Notons le contraste entre l'éloge du silence et le vacarme assourdissant des événements (sans compter le malencontreux manque de pertinence du jugement en question). Je reviendrai sur cet article.

Tout au long des années trente, en proclamant le droit historique des nations (surtout celui de la Hongrie), les révisionnistes hongrois avaient récusé comme une chimère le rationalisme, d'ailleurs très relatif, des arpenteurs de 1919. Au même moment, au nom du droit de la personne à agir et à penser librement au sein de collectivités familiales, les jeunes non-conformistes français avaient récusé toutes formes d'embrigadement fondé sur des abstractions coercitives. Le fondement de ces deux positions éthiques, dont la *NRH* fut un point de rencontre, était d'inspiration partiellement irrationnelle, en réaction contre un long cheminement de la pensée méthodique et empirique européenne qui remontait jusqu'aux Lumières et plus loin. Or, une idéologie irrationnelle, s'il en est, recouvrait peu à peu l'Europe de son ombre. C'était le national socialisme. Aussi toute doctrine professant, à cette époque, un fondement plus ou moins irrationnel était-elle, à tort ou à raison, compromise avec l'idéologie hitlérienne (considérons ce phénomène comme un complément de la situation purement géostratégique selon laquelle seule l'Allemagne nazie semble avoir été militairement et diplomatiquement capable d'aider la Hongrie à élargir ses frontières).

Pourtant, c'est aussi au nom de la raison, et même pour sauver la raison que Balogh prit part à diverses activités intellectuelles et patriotes inspirées du modèle antique. Dès lors, si l'on veut rester fidèle à la pensée de Joseph Balogh, faut-il considérer la monarchie de Saint Etienne comme l'expression aboutie de la mystique chrétienne ou, au contraire, comme la continuation de l'idéal classique, ordonné et rationnel ? Joseph Balogh était, à n'en pas douter, suffisamment thomiste pour ne pas craindre une telle contradiction apparente. Cherchons la réponse dans son jardin secret.

Quand, vers l'an 896, les Hongrois s'étaient sédentarisés dans le bassin des Carpates, la sagesse antique n'y était déjà plus qu'un lointain souvenir, enfoui aussi profondément que les trésors des villas romaines de Pannonie. Mais les Hongrois avaient été de bons élèves à

---

<sup>198</sup> À propos de l'auteur de l'article, l'illustre médiéviste et paléographe dom Germain Morin O.S.B., Balogh écrivait que « de la hauteur de son âge avancé [79 ans], du fond d'une cellule monastique, à l'écart des agitations du monde et comme sous la perspective de temps lointains, ce grand savant considère le sort tragique, le passé et l'avenir de sa patrie. » (*NRH*, août 1940, p. 141)

<sup>199</sup> Dom Germain MORIN, « Les deux ailes de l'Occident », *NRH*, août 1940, pp. 141-146

l'école de l'Europe médiévale. Ils avaient appris. La Renaissance y fut ensuite éblouissante, sous le règne du roi Mathias. Ils pratiquèrent même le latin à la Diète jusqu'aux années 1840. Par la suite, le latin, perpétué dans les églises et les officines pharmaceutiques comme dans tout autre pays européen, connut en Hongrie un certain regain au début du XX<sup>e</sup> siècle sous sa forme purement classique et littéraire. À l'origine de ce mouvement, on trouve, entre autres personnalités, le ci-devant Joseph Balogh, qui fut l'un des fondateurs de la Société savante du *Parthénon* dont l'objet était précisément l'organisation de conférences érudites et l'édition bilingue de textes classiques.

## b) L'Humanisme savant ; Saint Augustin et Saint Etienne de Hongrie

Joseph Balogh signait certains de ses articles d'un simple *iota*. C'est un détail, comparé à la somme de travaux qu'il consacra aux Humanités. Il fut même considéré comme l'un des spécialistes mondiaux de la discipline très pointue des recherches historiques sur la lecture à haute voix, en publiant à Budapest, en 1921, *Voces paginarum. Adatok a hangos olvasás és írás történetéhez* (« Contribution à l'histoire de la lecture et de l'écriture à haute voix »), qui fut traduit en allemand ultérieurement. Mettant son talent de vulgarisateur à contribution, il écrivit en 1934 un ouvrage intitulé *A klasszikus műveltségért* (« Pour une culture classique »). D'ailleurs, sa grande culture et ses exigences allaient de pair avec une modestie que lui seul, sans doute, s'autorisait à reconnaître. En effet, de même qu'il avait, pendant quelque temps, manié les pots à encre dans une imprimerie anglaise pour se familiariser avec des caractères typographiques particuliers, il fréquenta, à des fins de comparaison pédagogique, quelques leçons de français et de latin au Lycée Louis-Le-Grand en juin 1936. Son grand œuvre est sans conteste la traduction complète des *Confessions* de Saint Augustin, publiée en 1943, à laquelle il consacra, semble-t-il, vingt ans de sa vie en parallèle à son agitation perpétuelle de publiciste, homme d'affaires etc... sans jamais perdre une once de son appétit pour le travail,<sup>200</sup> et à propos de laquelle le poète catholique Borisz Balla, en semi exil à Berne, écrivait :

*Cher Józsi, - Je n'ai pas seulement lu tes Confessions mais j'y reviens souvent, et je te dois de belles heures. Tout ton caractère réfléchi, logique et résolu se retrouve dans la pureté du style et l'attention portée à la qualité de la traduction.*<sup>201</sup>

---

<sup>200</sup> Balogh – Gyula Kornis 9 juillet 1941 (Fond Balogh 1/1828)

<sup>201</sup> Borisz Balla– Balogh 17 septembre 1943 (Fond Balogh 1/168)

L'ouvrage fut classé comme « événement littéraire » dans la presse française par à André Thérive, ami de la *Nouvelle revue de Hongrie*, qui écrivait dans *Comœdia* le 5 février 1944 :

*Un grand évènement littéraire, [et] même religieux, c'est la publication d'une traduction nouvelle des Confessions de Saint Augustin, à laquelle M. Joseph Balogh, rédacteur en chef de la Nouvelle revue de Hongrie, a consacré un travail de près de vingt ans. Les Confessions paraissent en deux volumes, avec le texte latin en regard, aux Éditions du Parthénon. M. Balogh, on le sait, est une personnalité du monde catholique, mais à son propos, un évêque protestant, M. Ladislas Ravasz, a célébré dans une conférence magistrale la philosophie augustinienne, faisant ressortir la lignée mystique qui part de Saint Augustin pour arriver à Saint Bernard et à Saint François, et à la tradition philosophique qui rattache l'évêque d'Hippone, d'une part, à Platon, et, d'autre part, à Saint Thomas d'Aquin. Enfin Saint Augustin semble plus que jamais susceptible de devenir un conseiller du monde moderne.<sup>202</sup>*

Saint Augustin, conseiller du monde moderne ? Faisons d'abord un détour par Saint Etienne de Hongrie, qui était une manière, pour Balogh, de réunir sa passion pour les études latines et son amour pour la Hongrie.<sup>203</sup>

S'annonçant comme un amateur du monde antique et du Moyen âge, Joseph Balogh était non seulement traducteur de Saint Augustin, mais aussi un spécialiste des exhortations de Saint Etienne, premier roi de Hongrie, ces fameuses exhortations où le souverain affirmait à son fils et successeur putatif, entre autres, qu'un pays où l'on ne parle qu'une seule langue était "faible et débile". En décembre 1931, Balogh proposa une conférence à la *Történeti Társulat* (Société historique) consacrée à l'étude de nouvelles sources sur le règne de grand roi.<sup>204</sup> Le manuscrit de cette conférence, où il comparait le sacre de Saint Etienne à ceux de Charlemagne et d'Othon le Grand, fut publié ultérieurement dans la revue de la Société, *Századok*.<sup>205</sup> Des contacts furent relancés en 1936-37 pour la publication d'une autre étude critique, mais qui n'aboutirent à aucun résultat concret.<sup>206</sup>

---

<sup>202</sup> Guy-Emile Tosi – Balogh 7 février 1944 (Fond Balogh 1/3104). Guy-Emile Tosi fut quelques mois rédacteur parisien de la NRH. La phrase citée figure en appendice de sa lettre.

<sup>203</sup> En août 1943, Balogh donnait une leçon de latin au philosophe Tibor Joó, à propos de la traduction du terme *funditus*, employé par Joó dans un article du *Magyar Nemzet* consacré à la rénovation du droit romain dans les exhortations de Saint István. Dans sa réponse, Joó exprima volontiers son *mea culpa* à celui qu'il nommait son « maître es Humanités ». Tibor Joó – Balogh août 1943 (Fond Balogh 1/1647 sq.)

<sup>204</sup> Balogh – Sándor Domanovszky (président de la *Történeti Társulat*) 14 décembre 1931 (Fond Balogh 1/827/7849-51 sq.)

<sup>205</sup> József [Joseph] BALOGH, « A magyar királyság megalapításának világpolitikai háttéré » [Le contexte extérieur de la formation du royaume de Hongrie], *Századok*, LXVI, 4-6 szám., avril-juin 1932, pp. 152-168

<sup>206</sup> Balogh – *Történeti Társulat* 1936-37 (Fond Balogh 1/3042)



### c) Humanisme et politique

Certes, l'étude de la formation du royaume de Saint Etienne au XI<sup>e</sup> siècle pouvait aisément conduire à la formulation d'hypothèses visant à sa re-formation au XX<sup>e</sup>. Une autre voie transversale possible était l'étude de l'héritage classique au sein du monde moderne, hongrois et européen, qui fut le thème d'un Entretien de la Société des Nations organisé à Budapest en 1936, auquel je consacrerai quelques pages instructives au sein de l'étude des débats d'idées organisés par la *NRH*. D'ailleurs, au niveau individuel des activités éclectiques de Balogh lui-même, la recherche érudite sur le passé et la réflexion sur l'Europe du présent n'étaient pas absolument distinctes puisque la *NRH* était parfois mêlée aux deux. Par exemple, nourrissant le projet de fonder un groupe international d'humanistes avec l'intention de sauver l'enseignement du latin et du grec, Balogh s'adressait en 1932 au grand *scholar* Gilbert Murray :

*I come to you in a double capacity though with a single object : as Editor of the Nouvelle revue de Hongrie [...] to ask you if you would some day honour us with an article from your pen. [...] My second occupation – I should not like to think of it as a mere [hobby] – is 'classical scholarship' [...]. (suivait la description de son projet)<sup>207</sup>*

D'ailleurs, selon le cas, Balogh déclinait de manière variée ses multiples activités (était-ce selon l'humeur, simplement, ou de manière plus intentionnelle ?).<sup>208</sup> Ainsi, à un autre correspondant savant, le père Hippolyte Delahaye SJ, membre de la Société des bollandistes, il affirmait, en 1934, qu'il s'était chargé de la rédaction de la *Nouvelle revue de Hongrie* « en guise d'occupation secondaire ».<sup>209</sup> Secondaire peut-être – complémentaire, sans doute ; Balogh confia la distribution en France de la *NRH* à l'association d'édition et d'érudition Guillaume Budé, grâce à laquelle il essayait aussi, en 1935, de faire venir des intellectuels français en Hongrie (pour les gagner à la cause hongroise, bien sûr).<sup>210</sup> Mais les bons vieux humanistes français étaient-ils à la hauteur des exigences de dynamisme attachées au révisionnisme hongrois ? On peut en douter, car la coopération avec l'Association Guillaume Budé n'était pas heureuse, et Balogh eut souvent à s'en plaindre.<sup>211</sup>

---

<sup>207</sup> Balogh – Gilbert Murray 16 septembre 1932 (Fond Balogh 1/2293)

<sup>208</sup> On peut aussi se rappeler ici sa correspondance avec son ami James Govare.

<sup>209</sup> Balogh – Hippolyte Delahaye SJ 12 janvier 1934 (Fond Balogh 1/758)

<sup>210</sup> Balogh – de Vienne 24 janvier 1934 (Fond Balogh 1/3226)

<sup>211</sup> Par exemple, dans un courrier adressé au rédacteur parisien de la revue, Balogh se plaignait que l'Association G. Budé ne faisait pas son travail, et affirmait qu'il voulait placer la *NRH* chez Calmann-Lévy. Balogh – Simon Arbellot 9 janvier 1940 (Fond Balogh 1/98)

L'Humanisme est un élément essentiel dans la personnalité de Balogh : on y retrouve, tour à tour, sa manie de la précision, son goût des relations internationales, son tempérament conservateur et élitiste.<sup>212</sup> N'y manquent que ses ambitions d'homme d'affaires.

#### d) L'éminence grise de l'éminence grise

Un autre aspect constant chez Balogh fut sa solitude. Il vécut longtemps seul avec son père, puis tout à fait seul. D'après László Passuth, qui fut son collaborateur à la *NRH*, ses journées étaient « une suite de réunions, rendez-vous, coups de téléphone, mais il restait un homme solitaire. »<sup>213</sup> Même au cours des intenses années trente, sa boulimie d'activités aurait donc caché une grande misère relationnelle. Et que dire, alors, des circonstances de sa mort ? À ce propos, le même Passuth sombre dans le plus profond abattement, en affirmant que Balogh a été abandonné par ses amis et protecteurs, qui auraient pu le sauver du camp de Sárvár.<sup>214</sup> L'accusation est grave – elle provient peut-être d'un homme dont le souvenir est gagné par l'amertume. Admettons qu'il y ait quelque vérité dans ce jugement. Abandonné par tous, ou presque, Balogh le fut peut-être parce qu'il n'était plus compris de personne. *A contrario* de son ancien collègue Ottlik, qui resta conforme à l'opportunisme plus ou moins vigilant qui caractérisa la politique hongroise des années 40 (cf. la politique en “balançoire” de Miklós Kállay), Balogh, peut-être forcé ou au moins inspiré par son origine juive, prit un chemin de traverse qui devenait de moins en moins compréhensible. D'ailleurs, il était, lui-même, souvent gagné par le doute (dont son désir d'émigrer en 1939 est le point d'orgue), qu'il compensait par des tours de magie, même après la déclaration de guerre à l'U.R.S.S. :

*Peu avant la guerre, puis pendant la guerre, au plus profond des années sombres, il tenta de composer un portrait de la Hongrie fait de vérité et d'illusions : d'une Hongrie meilleure, libérale, aimant la liberté, fidèle à ses traditions et forcée par les circonstances à porter un masque déformant (Passuth).<sup>215</sup>*

Balogh, l'humaniste, était amateur de belles choses. Et, en matière d'esthétique, il arrive que la subjectivité prime. Cette attitude marquait peut-être aussi sa vision politique. Ainsi ne se sentait-il pas toujours obligé de justifier son opinion de manière rationnelle : « Je partage entièrement votre opinion que la France doit beaucoup à la III<sup>e</sup> République, écrivait-il à un

---

<sup>212</sup> Son destin, aussi, puisqu'il fut dénoncé à la Gestapo pour avoir été suspecté de connaître trop de langues, alors qu'il était dans la clandestinité dans un monastère dans le sud du pays.

<sup>213</sup> László PASSUTH, « Balogh József », in Dezső KERESZTURY– Csaba CSIK (szerk.), « S két szó között a hallgatás... » Magyar mártír írók antológiája [entre deux mots... le silence. Anthologie des martyrs hongrois], Budapest, 1970, Magvető Kiadó, p.101

<sup>214</sup> Ibid., p. 104

<sup>215</sup> Ibid., p. 103

ami français en juillet 1940, ce qu'il faut constater quand bien même, au demeurant, on ne sympathise pas avec elle. (*sic*) »<sup>216</sup>

D'autre part, il fut pendant toute sa carrière un observateur, un conseiller, mais jamais un acteur de l'Histoire. On a coutume de le qualifier d'*éminence grise* (de Bethlen)<sup>217</sup> Mais si l'on considère le mode d'action du comte Bethlen lui-même dans les années trente, lorsqu'il n'était plus président du Conseil, mais continuait à exercer une forte influence sur la politique hongroise, mieux vaudrait-il parler de *l'éminence grise de l'éminence grise*. D'ailleurs, les parcours respectifs des deux hommes furent curieusement symétriques : le comte Bethlen, l'aristocrate, fut exécuté par les communistes en 1946 ; Joseph Balogh, le juif assimilé, fut exécuté par les nazis en 1944. Ainsi s'achevait l'existence de Joseph Balogh,<sup>218</sup> dont une partie substantielle avait été consacrée au rayonnement de la *Nouvelle revue de Hongrie*.

## Chapitre IV.

### István Bethlen et l'orientation

### "occidentaliste"

La personnalité à laquelle Ottlik proposa d'abord la présidence de la SNRH fut Albert Apponyi, ancêtre de tous les patriotes hongrois. Mais, derrière lui se profilait déjà István Bethlen, dont la *NRH* allait être un outil au sein des divers organes de presse dont il avait le contrôle plus ou moins direct.

---

<sup>216</sup> Balogh – Chaillet SJ 30 juillet 1940 (Fond Balogh 1/551)

<sup>217</sup> László PASSUTH, « Balogh József », in Dezső KERESZTURY– Csaba CSIK (szerk.), « S két szó között a hallgatás... » Magyar mártír írók antológiája. Budapest, 1970, Magvető Kiadó ... p. 100

<sup>218</sup> Autre façon de décrire son parcours : « Balogh, en qui se mêlaient l'héritage du libéralisme du XIX<sup>e</sup> siècle et l'activisme résolument contre-révolutionnaire du régime d'Horthy, a parcouru, sous la protection des valeurs traditionnelles de la philologie classique, un long et tragique chemin jusqu'à ce qu'il s'engageât politiquement contre le fascisme et l'Allemagne, et tombât lui-même victime de l'Hitlérisme. » (Tibor FRANCK, « A Hungarian Quarterly irodalompolitikája 1936-1944 » [La politique littéraire du Hungarian Quarterly], *Filologiai közlöny*, 1978/1, p. 59)

# 1. L'héritage des relations diplomatiques franco-hongroises des années vingt

## a) István Bethlen, homme rigide et pragmatique

À contrario des directeurs de la *NRH*, il n'est pas nécessaire de présenter István Bethlen (1874-1946), acteur majeur de la politique hongroise entre les deux guerres, d'abord en tant que président du Conseil (jusqu'en 1931) puis comme pôle d'une force critique au sein de la majorité en même temps que proche conseiller du régent Horthy. Dans les premières pages de sa *Biographie politique*, Ignác Romsics a dressé de lui une généalogie quasi biblique remontant jusqu'à un certain Ant (ou Ont) au XII<sup>e</sup> siècle, ancêtre commun des nombreux autres membres de la famille Bethlen qui comptèrent dans l'histoire de la Transylvanie.<sup>219</sup> C'est ainsi tout naturellement qu'István Bethlen fut député de sa province au Parlement hongrois de 1901 jusqu'à la guerre. À cette époque, les hommes politiques hongrois usaient volontiers leur énergie en querelles stériles. Au contraire, d'après Gusztáv Gratz (qui a écrit cela beaucoup plus tard, il est vrai), István Bethlen démontrait déjà, alors, un caractère de patriote hongrois intégral, sur le modèle de Széchenyi, et, en cela, il était apprécié même de son adversaire le président du Conseil Tisza.<sup>220</sup> Aussi le légitimiste Gratz, qui fut lui aussi, en quelque sorte, l'adversaire de Bethlen (sur la question de la restauration), qualifiait-il ce dernier de conservateur en le sens qu'il faisait preuve de prudence, et non de nostalgie.<sup>221</sup> Tout de même, en anticipant sur les paragraphes suivants, on sera tenté de porter au crédit du refus de la restauration par Bethlen non seulement la prudence, comme c'est de coutume, mais aussi, peut-être, un brin d'esprit quarante-huitard issu de sa jeunesse de politicien transylvain (ou « kouroutze » – terme sur lequel j'aurai l'occasion de revenir).

Son tempérament était notoirement rigide. Anatole de Monzie, qui l'avait rencontré en août 1920 à Budapest, interprétait ce trait de caractère comme la raideur demeurée intacte des premiers réformés calvinistes. Celle-ci se traduisait notamment, selon lui, par le refus total de l'ornement oratoire. Aussi ce dernier pouvait-il affirmer qu'il était « impossible de noter dans la conversation du comte Bethlen un mot qui [eût] le contour imprudent d'une formule. »<sup>222</sup>

---

<sup>219</sup> Ignác ROMSICS, *Bethlen István. Politikai életrajz* [biographie politique], Budapest, Osiris, 1999, p. 11

<sup>220</sup> Gusztáv GRATZ, *Magyarország a két háború között* [La Hongrie entre les deux guerres], (éd. Vince PAAL), Budapest, Osiris, 2001, p. 127

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 129

<sup>222</sup> Anatole de MONZIE, « Etienne Bethlen : magnat transylvain et prince de l'empirisme », *Destin hors série*, Paris, Les éditions de France, 1927, p. 64

(En cela, il était bien l'exacte contraire du bon Anatole, avocat de métier autant que fine plume – relevons ici que nous reverrons peu Anatole de Monzie dans les pages suivantes, car, bien que célèbre magyarophile, il n'apparaît pour ainsi dire pas du tout dans les affaires de la *NRH*. Au point, même, qu'on n'y pensait pas du bien de lui. Pourtant, il restait incontournable – mais incontrôlable, aussi, peut-être ? – et il allait effectivement participer à diverses initiatives des milieux franco-hongrois dans les années 1939-40, quand la question hongroise en France allait changer de nature. De fait, il était l'un des seuls hommes de poids en France à saisir et même à admettre l'existence du mythe de la Couronne, qu'il désignait comme le « signe de “cette durée indéfinie” promise [au peuple hongrois], autre peuple élu. » « Il ne faut jamais omettre, ajoutait-il, cette mystique pour juger des événements ou des hommes de Budapest. »<sup>223</sup>). D'ailleurs, dans un essai publié en 1927 où il croquait quelques « destins hors série », juste après Pilsudski et peu avant Primo de Rivera ou Djerjinsky, Monzie introduisait Bethlen au lectorat français comme un « magnat transylvain et prince de l'empirisme. » L'empirisme, tout autant que la rigidité, lui était d'ailleurs reconnu par les Hongrois eux-mêmes. Gusztáv Gratz, par exemple, expliquait l'absence totale de rhétorique dans ses discours par la modernité de son attitude en la matière : dans le monde moderne, le temps manque pour la rhétorique.<sup>224</sup> Chez cet homme conservateur qu'était Bethlen, les racines ancestrales et une certaine attirance pour la modernité s'imposaient donc sous une double forme apparemment contradictoire, mais, finalement aussi cohérente que nettement cloisonnée (entre la théorie et la pratique). Sa rigidité s'exprimait dans l'irréalisme de ses objectifs (que nous allons détailler bientôt), tandis que son pragmatisme s'illustrait dans le réalisme de sa pratique politique, dont Gratz donnait pour exemple une tentative de rapprochement avec la Russie des soviets en 1924 (aux dépens de la Roumanie).<sup>225</sup> Si Bethlen parvenait lui-même (non sans mal, peut-être) à concilier cette contradiction entre la fin et les moyens, il est probable qu'elle fut la source de nombreux malentendus et soupçons de double jeu (qui n'étaient pas toujours injustifiés). En cela, il était véritablement l'homme de son pays. On retrouvera ces mêmes données dans l'analyse de la *NRH*.

Voilà pour la présentation générale du personnage. Quant à son action, je me contenterai ici de donner quelques éléments sur ses activités dans les années vingt, qui pourront éclairer son action ultérieure, de même qu'une présentation de ses initiatives en politique extérieure dans les années trente, qui nous concernent plus directement.

---

<sup>223</sup> Ibid., p. 66

<sup>224</sup> Gusztáv GRATZ, Idem, p. 130-131

<sup>225</sup> Ibid., p. 215

## b) La politique extérieure de Bethlen dans les années vingt

István Bethlen dirigea trois gouvernements successifs : le premier en avril 1921 (après la démission de Pál Teleki) ; le deuxième en décembre de la même année (remaniement après l'échec du deuxième putsch de Charles IV) ; le troisième en juin 1922 (remaniement après des élections générales), qui se maintint à peu près sous la même forme jusqu'en août 1931. D'ailleurs, si l'on souligne que, au cours de ces quelque dix années de pouvoir, pas moins de cinq ministres des Affaires étrangères se succédèrent, on doit admettre que la question internationale restait véritablement entre les mains de Bethlen.

Ce dernier ne croyait pas au maintien du *statu quo*,<sup>226</sup> auquel encore (ou déjà) en 1926 il accordait la solidité d'un « château de carte. »<sup>227</sup> Aussi se rendit-il rapidement à l'option de limiter les contacts avec les pays successeurs : des négociations amicales auraient montré de la faiblesse de sa part ; et, pour une rencontre hostile, la Hongrie n'était pas assez forte.<sup>228</sup> De fait, à partir de 1922, toute négociation bilatérale cessa sur la question des frontières et la Hongrie se consacra en la matière exclusivement à la protection des minorités.<sup>229</sup> Outre ce principe général, en tant que tel, mentionnons certains éléments de la situation internationale signalés comme déterminants par Ignác Romsics dans le processus de cristallisation de la politique hongroise : la mise en place de la Petite entente, la résistance passive du gouvernement allemand à l'occupation de la Ruhr, l'installation du fascisme en Italie et la réaction turque contre le traité de Sèvres.<sup>230</sup> Tout cela encourageait la fermeté. En 1923, Bethlen autorisait même la conception d'un plan d'attaque de la Tchécoslovaquie en cas de conflit ouvert entre la France et l'Allemagne. Le geste aurait été « risqué », écrit Romsics. Mais les Allemands firent connaître leur préférence pour une Slovaquie autonome plutôt que réintégrée au royaume de Hongrie. Quoi qu'il en fût, avant la fin de l'année, Stresemann s'entendait avec la France, l'extrême droite allemande échouait : la Hongrie, de nouveau seule, adopta une politique de conciliation. Oui, mais en apparence ! Ignác Romsics souligne que Bethlen ne s'était en rien engagé sur le chemin de Damas.<sup>231</sup>

En fait, ce dernier était convaincu que les grandes puissances prendraient conscience du fait que le problème danubien ne pourrait être résolu qu'en redonnant une place centrale à son

---

<sup>226</sup> Ignác ROMSICS, Idem, p. 185

<sup>227</sup> Gusztáv GRATZ, Idem, p. 207

<sup>228</sup> Ibid., p. 208

<sup>229</sup> Ignác ROMSICS, Idem p. 203

<sup>230</sup> Ibidem

<sup>231</sup> Ignác ROMSICS, Idem, p. 204

pays.<sup>232</sup> Par conséquent, il fallait faire preuve de patience, rester ferme et n'entrer en relation qu'avec les grandes puissances,<sup>233</sup> parmi lesquelles l'Allemagne était celle sur laquelle on pouvait véritablement compter.<sup>234</sup> Aussi, écrivait Gratz, Bethlen voulait-il, autant que possible, éviter de fâcher cette dernière avec des plans de fédération, de restauration, d'union austro-tchéco-hongroise et autres manœuvres anti-*Anschluss*.<sup>235</sup>

La politique extérieure de Bethlen dans les années vingt était donc caractérisée par les quelques idées-forces suivantes :

- Ne pas entériner le fait accompli avec les pays voisins
- Ne pas contrarier l'Allemagne
- S'efforcer de contrebalancer la puissance allemande par le maintien de relations amicales avec les puissances occidentales et avec l'Italie
- Conserver une marge de manœuvre maximale en ce qui concernait la révision, c'est-à-dire qu'aucun plan précis ne devait être rendu public

En raffinant ces objectifs, on obtient les deux principaux éléments de la politique extérieure prônée par Bethlen au cours des dix années suivantes, qui succèdent à celle de la décennie précédente autant qu'elles les complètent :

1 S'opposer aux négociations directes avec les pays voisins et à tout plan d'intégration économique de la région, rechercher un appui chez une ou plusieurs grandes puissances (surtout l'Allemagne, mais aussi l'Italie)

2 Obtenir la révision du traité de Trianon, éventuellement grâce à l'Allemagne, en même temps que la puissance de cette dernière en Europe centrale devait être maîtrisée grâce au soutien des autres puissances

### c) Le tournant des années trente

On notera la difficulté à mettre en œuvre le deuxième point ci-dessus. Ignác Romsics signale qu'il était sans doute difficile de prévoir, dans les années vingt, que la République de Weimar serait, dix ans plus tard, le Troisième Reich.<sup>236</sup> Certains contemporains avaient pourtant eu

---

<sup>232</sup> Gusztáv GRATZ, Idem, p. 208

<sup>233</sup> Ibid. p. 209

<sup>234</sup> Ignác Romsics considère qu'il ne faut pas prendre à la lettre les tentatives hongroises d'établir un dialogue tout azimut au début des années vingt (France, Allemagne, Angleterre, Italie). Il voit ici la pratique éclectique somme toute "traditionnelle" de « trois comtes transylvains » (Bethlen, Bánffy, Teleki). (Ignác ROMSICS, Idem, p. 188)

<sup>235</sup> Gusztáv GRATZ, Idem, p. 210-211

<sup>236</sup> Ignác ROMSICS, Idem, p. 187

cette clairvoyance (aussi pourrait-on les accuser d'avoir justement, à leur manière, précipité l'accomplissement de leur prophétie). L'affaire se complique lorsqu'on lit dans les mémoires historiques de Gusztáv Gratz, publiées après la guerre, que l'inclination de Bethlen vers l'Allemagne était précisément liée au fait que ce dernier pensait qu'elle finirait, dans un avenir plus ou moins proche, par occuper une place prépondérante en Europe.<sup>237</sup> Supposons que Bethlen refusait de voir l'ampleur et la nature du danger. D'autre part, l'orientation allemande n'était pas exclusive au sein de la politique extérieure hongroise, ni dans les années vingt (l'Allemagne, en pleine politique d'exécution des traités, se préoccupait peu de révisionnisme), ni dans les années trente (les projets hongrois et allemands ne coïncidaient pas, car l'Allemagne tenait à maintenir des relations cordiales avec les pays de la Petite entente). La puissance qui déclara le soutien le plus franc aux objectifs hongrois est l'Italie. En 1927, Mussolini avait fait connaître publiquement sa conversion à l'idée de révision du traité de Trianon, et allait rester, dès lors, pour Bethlen un appui constant ; simplement les capacités réelles d'action du leader fasciste durent être régulièrement révisées à la baisse. En 1933, il apparaissait toujours comme une force de proposition majeure, notamment auprès des puissances occidentales (conclusion du Pacte à quatre en mars) ; mais, justement, la mise en application de ce même Pacte montra bien qu'en réalité, il n'était pas en mesure d'imposer ses conceptions. Bethlen en fit l'expérience personnellement lors de sa tournée de conférence en Europe la même année. Il est vrai que son action fut contrariée par l'inopportunité des premiers mois de gouvernement d'Hitler, en particulier auprès de l'opinion anglaise à laquelle il se frotta à l'automne, lors de conférences à Cambridge et à Londres.<sup>238</sup> Bethlen ne reçut pas d'invitation en France, mais le ministre à Budapest, Louis de Vienne, communiqua son message : seule une Hongrie forte peut s'opposer à l'expansion de l'Allemagne.<sup>239</sup> Sans doute, ce n'est pas exactement ce que Bethlen avait dit à Berlin peu avant. L'étude détaillée du contenu de ses discours de l'année 1933 est un vaste sujet. Gusztáv Gratz en donnait, à sa manière, une synthèse, en disant que Bethlen « était extrêmement prudent en tout ce qui concernait les intérêts de la France, et donc dans ses relations avec l'Allemagne. »<sup>240</sup> Oui, et l'on retrouvera ce même point névralgique dans la pratique éditoriale de la *NRH*.

---

<sup>237</sup> Gusztáv GRATZ, *Idem*, p. 210

<sup>238</sup> Ignác ROMSICS, *Idem*, p. 361

<sup>239</sup> *Ibidem*

<sup>240</sup> Gusztáv GRATZ, *Idem*, p. 219



## d) La France et la Hongrie sous le ministère de Bethlen

Avec la France, les relations de la Hongrie connurent des hauts et des bas, sur un fond qui resta, tout de même, pendant toute la période relativement bas. D'ailleurs, la décennie avait été inaugurées par une année paradoxale. En 1920, en effet, en même temps que siégeait la conférence de paix à Paris, le secrétaire général du Quai d'Orsay Maurice Paléologue était entré en discussion avec les Hongrois dans l'intention de reconstruire l'Europe centrale sur un pilier hongrois ou austro-hongrois ; en échange, il sollicitait de la Hongrie des faveurs importantes dans les secteurs bancaire et ferroviaire, de même que son aide dans le soutien apporté aux Polonais contre l'attaque soviétique. Sur la question des frontières, il ne disait mot. D'ailleurs, au même moment, son envoyé à la conférence des ambassadeurs à Londres, Philippe Berthelot, s'opposait avec véhémence aux propositions des envoyés anglais et italiens concernant une révision modérée des frontières présentées aux délégués hongrois en janvier à Paris. Or, de toute évidence, Berthelot agissait selon les instructions de Paléologue.<sup>241</sup> Quoi qu'il en fût, les discussions de ce dernier avec Budapest firent long feu. D'autre part, le traité de Trianon fut signé tel quel en juin. On sait aussi que la "lettre d'envoi" signée par le président Millerand – qui prévoyait l'éventualité d'un réaménagement en cas d'impossibilité d'application de certaines clauses du traité – n'offrait pas, contrairement à ce qu'espérèrent de nombreux Hongrois, de base juridique sérieuse à une révision générale, ni même partielle de quelque importance. Paléologue et Millerand acquirent néanmoins en Hongrie une réputation d'hommes de bonne volonté, face à ceux qu'on n'allait cesser de considérer comme d'impardonnables coupables, c'est-à-dire Clemenceau et Berthelot. Le rôle de Briand dans les obscurs événements qui suivirent est encore plus difficile à interpréter. Lors des tentatives de putsch du roi Charles en 1921, il fit en effet assurer à ce dernier que la France accepterait le fait accompli en cas de succès. Visiblement, on espérait encore pouvoir compter avec la Hongrie dans le processus de reconstruction de l'Europe centrale. Mais les putschs échouèrent, les pays voisins ayant exprimé leur ferme intention d'agir militairement, si le besoin s'en était fait sentir. La France se rapprocha dès lors de la Petite entente à travers des accords successifs conclus avec la Tchécoslovaquie (1924), la Roumanie (1926) et la Yougoslavie (1927). Ce sont les mauvaises années pour les relations franco-hongroises, soulignées par l'affaire des faux francs, en 1925, où l'on pense que des hommes d'État hongrois du plus haut niveau ont fomenté ou, au moins, toléré la préparation d'un plan de

---

<sup>241</sup>Ignác ROMSICS, « Détruire ou reconstruire l'Autriche-Hongrie. Franciaország dunai politikájának dilemmája a XX. század elején » [Le dilemme de la politique danubienne de la France au début du XX<sup>e</sup> siècle], Helyünk és sorsunk a duna-medencében [Notre place et notre destin dans le bassin danubien], Budapest, Osiris, 2005, p. 31

mise en circulation de fausse monnaie française dans le but, non seulement d'affaiblir la position de la France, mais aussi de financer les activités de propagande hongroises. Bethlen n'était sans doute pas lui-même au courant, affirme Ignác Romsics, ce qui ne l'empêcha pas, toujours d'après Romsics, de couvrir de son mieux les fautifs quand ceux-ci furent découverts.<sup>242</sup> Anatole de Monzie, lui aussi, innocentait le président du Conseil, en usant d'un argument semble-t-il imparable : Bethlen, « le moins chimérique, le moins imaginatif des Hongrois » n'aurait pu participer à cette « surexcitation romanesque. »<sup>243</sup> Malgré ces circonstances adverses, le refroidissement magyaro-allemand, constatée dès les années 1923-24, de même que l'installation d'un nouveau ministre de France à Budapest (Louis de Vienne) et la sensibilisation relative de l'opinion française, encouragée notamment par l'affaire des optants, contribuèrent à l'amélioration des relations bilatérales.<sup>244</sup> En 1929, Bethlen effectuait une visite officielle à Paris ; ce qui n'était encore jamais arrivé. Constant dans sa politique d'équilibre, il démontrait ainsi à l'Allemagne, non sans quelque exagération, que la Hongrie n'était définitivement liée à aucune grande puissance.<sup>245</sup> En 1931, la France prenait la tête d'un consortium accordant un emprunt qui sauva provisoirement le gouvernement de Bethlen. Certes, ce geste n'était pas autant le signe d'une sympathie irrépressible à l'égard de ce dernier que la crainte qu'un "pire que lui" n'accédât au pouvoir à Budapest. D'ailleurs, c'est ce qui arriva en 1932 avec la nomination de Gyula Gömbös à la présidence du Conseil, qui provoqua un nouveau refroidissement dans les relations officielles franco-hongroises, sensible jusqu'à la guerre. Mentionnons seulement le voyage de Louis Barthou dans les pays de la Petite entente en 1934, au cours duquel ce dernier réitéra le soutien indéfectible de la France à leur politique dans le bassin danubien, notamment en ce qui concernait l'intangibilité du traité de Trianon.

### e) « L'apôtre de la révision »

Quant à Bethlen, il était désormais libéré des soucis quotidiens du gouvernement : il se lança dans ce que son biographe a nommé « l'apostolat de la révision. » Or, on se doit de constater que ses options en politique étrangère restèrent longtemps inchangées. Ses discours en Allemagne en 1933 et ses prises de positions publiques jusqu'en 1938 ne montrent aucune

---

<sup>242</sup> Ignác ROMSICS, « Franciaország, Bethlen és a frankhamisítás » [La France, Bethlen et la falsification des francs], *Történelmi Szemle*, 1983/1, pp. 67-86

<sup>243</sup> Anatole de MONZIE, *Idem*, p. 74

<sup>244</sup> Ignác ROMSICS, *Bethlen István. Politikai életrajz* [biographie politique], Budapest, Osiris, 1999, p. 278-279. Les "optants" étaient les propriétaires terriens hongrois dépossédés de leurs biens en Transylvanie, auxquels le gouvernement roumain proposait une compensation financière dévalorisée.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 280

évolution significative quant au dilemme allemand. Ce n'est qu'en 1939 qu'il allait finalement entrer en désaccord avec Pál Teleki, devenu lui-même chef du gouvernement, quand ce dernier ferait adhérer la Hongrie au Pacte tripartite. Mais, comme le souligne Ignác Romsics, Teleki avait-il, alors, le choix ?<sup>246</sup>

Les Hongrois étaient aveuglés par la révision. Celle-ci emplissait leur pensée d'autant plus qu'elle était envisagée comme un but aux contours aussi grandioses qu'incertains. D'ailleurs, tactiquement, il eût sans doute été maladroit d'exprimer des revendications précises et sincères. Monzie disait de Bethlen, par exemple, qu'il atteignait (pas seulement sur la question de la révision) « une certaine perfection dans l'imprécision soutenue. »<sup>247</sup> D'autre part, dans le fond, beaucoup de Hongrois souhaitaient simplement le retour aux anciennes frontières, mais admettaient en même temps que cet objectif était à peu près irréalisable sans un miracle. Ni comme président du Conseil, ni comme conférencier international, Bethlen n'eut à sa disposition de plan précis de révision.<sup>248</sup> Au contraire, il adoptait publiquement des positions variant au gré des circonstances. On note, toutefois, une évolution générale vers des revendications de plus en plus intégrales, surtout après 1927.<sup>249</sup> En 1927, année de l'action Rothermere et de la prise de position par Mussolini, il lançait à l'intention du public cultivé hongrois la *Magyar Szemle*, revue d'analyse politique et culturelle dont je parlerai plus longuement un peu plus loin. Dans le numéro d'automne 1928, un proche de Bethlen, László Ottlik, y publiait un article intitulé « *Új Hungária* » (« Nouvelle Hongrie »), dans lequel était présenté le projet d'une grande Hongrie modernisée, constituée d'entités autonomes fédéralisées. Le point de vue de l'auteur, écrivait le ministre de France dans un rapport à Paris, n'est pas très éloigné de celui de Bethlen ; « on ne peut que lui donner raison », affirme, à son tour, Ignác Romsics.<sup>250</sup>

Quel est le bilan de la politique et de l'action de Bethlen ? Après avoir dressé de lui un portrait plutôt complaisant sinon même flatteur, Gusztáv Gratz exprimait curieusement un avis global nettement défavorable. D'après lui, en effet, refuser d'entrer en contact avec les pays voisins et tout miser sur les grandes puissances avait été une grave erreur. « On ne pratique pas la politique comme on joue à la roulette », écrivait-il *a posteriori*.<sup>251</sup> Ignác Romsics s'efforce, quant à lui, de distinguer le grain de l'ivraie. Parmi les points positifs, il

---

<sup>246</sup> Ibid., p. 407

<sup>247</sup> Anatole de MONZIE, Idem, p. 64

<sup>248</sup> Ignác ROMSICS, Idem, p. 263

<sup>249</sup> Ibid., pp. 186, 264

<sup>250</sup> Ibid., p. 264

<sup>251</sup> Gusztáv GRATZ, Idem, p. 213

mentionne l'alliance italienne, obtenue, pour ainsi dire, gratuitement, et, dans une certaine mesure, le succès de la politique équilibrée entre l'Allemagne et la France. En revanche, il place dans le mauvais plateau de la balance l'incapacité à démanteler la Petite entente, l'exagération sur la question de la puissance italienne (qui s'avéra d'une valeur nulle face à l'Allemagne et à la Russie), et, enfin, l'incertitude sur le programme révisionniste et l'excès de pragmatisme. Tout cela n'apparaissait pas encore clairement à la fin des années vingt, mais allait devenir crucial au cours des années trente, lorsque la question de la révision allait devenir un sujet de conversation admis dans les salons d'Europe occidentale et que, en quelque sorte, une politique mieux ajustée eût pu obtenir de meilleurs résultats.<sup>252</sup>

En définitive, Bethlen était loin d'être un pur francophile et même un pur occidentaliste, malgré son penchant pour le flegme britannique. D'autre part, la *NRH* était un aspect de ses activités, dont il partageait la direction avec des hommes de tendance parfois nettement légitimiste (comme Gratz ou Móric Esterházy) ou réellement occidentaliste (à un échelon en dessous, certains intellectuels). La *NRH* était un élément, pour ainsi dire la pointe occidentaliste, de ses outils politiques. Occidentaliste, donc, mais sans exagération, soulignons-le, je crois que c'est apparu clairement dans les portraits de Georges Ottlik et Joseph Balogh. J'aurai l'occasion d'y revenir.

## 2. Les autres revues du "cercle Bethlen"

### a) Organe d'influence intérieure : La *Magyar Szemle* (1927-1944)

István Bethlen et Móric Kornfeld avaient fondé la *Magyar Szemle* en 1927, en association avec l'historien Bálint Hóman. Selon un proche collaborateur (László Ravasz, vice-président de la Société de la *Magyar Szemle*), leur modèle était István Széchenyi, grand homme et patriote hongrois qui toujours avait su se tenir à l'écart des partis.<sup>253</sup> Aussi "au-dessus des partis" qu'il était, Bethlen était alors, tout de même, président du Conseil ; aussi compare-t-on également son initiative à celle d'István Tisza, fondateur au début du siècle du *Magyar Figyelő*, organe-phare du "libéralisme conservateur" hongrois.<sup>254</sup> Gyula Szekfű était le

---

<sup>252</sup> Ignác ROMSICS, *Idem*, p. 282-283

<sup>253</sup> Discours de László Ravasz au dîner de la Société de la *Magyar Szemle*, *Magyar Szemle*, avril 1934, p. 385, cité dans Mária FARKAS, *A Nouvelle revue de Hongrie mint kultúráközvetítő folyóirat [La Nouvelle revue de Hongrie comme médiateur culturel]*, Budapest, Gondolat, 2004, p. 55

<sup>254</sup> *Ibidem*

rédacteur en chef de la revue, remplacé, en 1939, par Sándor Eckhardt. L'objectif était d'affermir le patriotisme hongrois en favorisant à la fois l'enrichissement de la conscience de soi nationale et la connaissance des réalités étrangères. Le baron Kornfeld, qui était le grand argentier dans l'affaire, avait garanti un budget illimité pendant 1 an ½. Ensuite, les abonnements et les subventions publiques et autres contributions privées devaient prendre le relais. Dès le lancement de la revue, Joseph Balogh avait été engagé pour assurer les tâches administratives. « Manière d'assurer son statut indépendant et de rester sur le même pied que les cercles dirigeants », il renonça à sa rémunération tant que son ami Móric Kornfeld pourvoirait à la totalité des charges.<sup>255</sup> La *Magyar Szemle* n'était pas destinée au grand public, son tirage ne dépassa jamais 5 000 exemplaires. Mais elle était distribuée à toutes les institutions qui comptaient en Hongrie. Vers 1930, la charge du gouvernement s'alourdit pour Bethlen, qui devint plus difficile à joindre ; Hóman, quant à lui, se consacrait désormais de manière accrue à la politique, et cela, dans un registre qui allait s'écarter de plus en plus de la ligne de Bethlen. Le trio fondateur connut donc un certain relâchement.<sup>256</sup>

En 1932, Bethlen démissionnait du gouvernement ; après le court intermède du comte Gyula Károlyi, le nouveau président du Conseil, Gyula Gömbös, s'orienta vers une politique beaucoup moins conservatrice, inspirée des régimes fascistes en ce qu'elle était à la fois autoritaire et fondée sur une base sociale plus large. La rivalité entre Bethlen et Gömbös, dont un lieu était le sommet du pouvoir (le pouvoir d'influence sur le régent Horthy), eut aussi son volet en ce qui concernait la *Magyar Szemle*, que Gömbös aurait voulu remplacer par un nouveau périodique correspondant mieux à sa politique.<sup>257</sup> Entre temps, Hóman s'était rapproché de Gömbös, dont il devint le ministre des Cultes et de l'Instruction. De sorte qu'à peu près au moment où Ottlik fondait la *NRH* comme une sorte d'excroissance de la *Magyar Szemle*, cette dernière connaissait un grave conflit avec le gouvernement. Balogh (qui n'appartenait pas encore à la *NRH*), remit sa démission du secrétariat général, qui fut refusée. En 1934, un conflit personnel se développa entre Joseph Balogh et Gyula Szekfű ; en 1935, la rupture était consommée. Il semble que la séparation des deux revues (la *Magyar Szemle* et la *NRH*) soit justement la rencontre des deux lignes causales : (1) le problème du positionnement par rapport au gouvernement ; (2) le conflit de "préséance" entre deux fortes personnalités (Balogh et Szekfű). Les deux causes sont invoquées tour à tour par divers témoins ou auteurs,

---

<sup>255</sup> Péter Tibor NAGY, « Szekfű Gyula levelei Balogh Józsefhez » [Correspondance de Gyula Szekfű et Joseph Balogh], *Történelmi Szemle*, 1992/3-4, XXXIV évf., p. 232

<sup>256</sup> Art. cit.

<sup>257</sup> Art. cit., pp. 232-233

parfois les deux concurremment,<sup>258</sup> László Passuth évoquait, quand à lui, des « raisons personnelles », tout en affirmant – précision utile – que pour Balogh, « le ton [de la *Magyar Szemle*] était devenu trop conservateur, sclérosé. »<sup>259</sup> Une fois n'est pas coutume de trouver Balogh dans le camp qui luttait contre la “sclérose conservatrice”. D'autre part, Balogh et ses amis de la *NRH* n'étaient pas de fervents partisans de Gömbös qui, lui, était véritablement opposé au conservatisme ; pourtant, en se séparant de Szekfű et de la *Magyar Szemle*, il pouvait à la fois s'émanciper d'une ombre embarrassante et trouver une ligne éditoriale particulière, qui restât fidèle à l'orientation libérale conservatrice tout en cherchant à maintenir le contact patriotique avec la politique gouvernementale, et en pérennisant – autant que faire se pouvait – les subventions ministérielles. Cet exploit fut celui d'Ottlik et Balogh, en particulier lors de la crise de 1935 ; j'en reparlerai (Bethlen, quant à lui, sur ses hauteurs, restait respectivement président et co-président des deux revues même après leur divorce).

## b) Organe d'influence du monde anglo-saxon : *Hungarian Quarterly* (1936-1941)

Avant d'entrer dans le détail du fonctionnement de la *Nouvelle revue de Hongrie* en tant qu'outil de propagande, consacrons encore quelques pages à sa revue sœur rédigée en anglais, le *Hungarian Quarterly*. D'après Tibor Frank, celle-ci devait son existence à la volonté du comte Bethlen de compenser le pouvoir d'influence du professeur Seton-Watson sur l'opinion britannique, dont il avait pu mesurer l'ampleur quand, peu après sa tournée de conférences en Angleterre (1933), l'universitaire britannique avait publié une *Histoire des Roumains* conçue comme un vaste panorama justifiant les prétentions roumaines sur la Transylvanie. Bethlen décida de publier une Histoire de la Hongrie concurrente, tout en lançant une publication durable qui allait prendre le nom de *Hungarian Quarterly (HQ)*, dont le premier numéro sortit au printemps 1936. De même que la *NRH*, le *HQ* devait naturellement faire siens les canons de son pays d'adoption, « *to comply with English taste* ».<sup>260</sup>

---

<sup>258</sup> Tibor FRANK, « Luring the English-Speaking World : Hungarian History diverted », *Ethnicity, Propaganda, Myth-Making*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1999, p. 286 ; Péter Tibor NAGY, « Szekfű Gyula levelei Balogh Józsefhez » [Correspondance de Gyula Szekfű et Joseph Balogh], *Történelmi Szemle*, 1992/3-4, XXXIV évf., pp. 232-233

<sup>259</sup> László PASSUTH, « Balogh József », in Dezső KERESZTURY– Csaba CSÍK (dir.), « S két szó között a hallgatás... » Magyar mártír írók antológiája [« Entre deux mots, le silence... » La chronique des martyrs hongrois]. Budapest, 1970, Magvető Kiadó (p. 103)

<sup>260</sup> Tibor FRANK, « To Comply with English Taste. The Making of The Hungarian Quarterly 1934 – 1944 », *Hungarian Quarterly*, volume XLIII, No. 171, Autumn 2003, pp. 112-124

L'existence du *HQ* fut plus brève que celle de la *NRH*. Un premier coup de semonces allait être donné avec l'entrée en guerre de la Hongrie contre l'U.R.S.S. en juin 1941, quand Antal Ullein-Reviczky, chef du service de Presse au *Küliigyminiszterium*, fit connaître l'intention du gouvernement que la revue cessât de paraître en décembre. Bethlen protesta, arguant que la Hongrie était en paix avec la Grande-Bretagne et les États-Unis, que, de plus, le *HQ* se cantonnait désormais dans les thèmes culturels et n'abordait pas les questions politiques sensibles, et, surtout, qu'il était crucial de maintenir un contact avec les puissances anglo-saxonnes dans la perspective des futures négociations de paix. Il ne fut pas entendu, d'autant qu'en décembre 1941, comme fait exprès, la Hongrie déclarait la guerre à la Grande-Bretagne et aux États-Unis. La parution régulière fut interrompue après le numéro d'hiver 1941/42 consacré au célèbre anglomane István Széchenyi. Néanmoins, Joseph Balogh publia début 1943 le volume correspondant à l'année 1942 sous la forme d'un manuel édité par la *Society* du *HQ*, intitulé *Companion to Hungarian Studies*.<sup>261</sup>

Comme son nom l'indique, le *Quarterly* était seulement trimestriel, mais sa taille standard était de 196 pages, soit le double de la *NRH*. Son tirage, en revanche, resta toujours légèrement inférieur, s'établissait autour de 1650-1750.<sup>262</sup>

L'organigramme du *HQ* et de la *Society* chargée de sa publication était construit sur le modèle expérimenté avec la *NRH*, que je présentai prochainement, et reposait partiellement sur les mêmes personnes. En particulier, le duo de direction Georges Ottlik et Joseph Balogh, mais aussi dans le Comité Tibor Eckhardt (d'ailleurs plus versé dans la chose anglaise que française), Gusztáv Gratz, Béla Imrédy et des financiers comme Ferenc Chorin et Móric Kornfeld. Le comte Bethlen, cela mérite d'être souligné, prit lui-même la direction de la *Society*, et quelques personnalités hongroises absentes de la *NRH* firent leur apparition au *HQ* (en particulier Gyula Kornis, frère piariste, président d'innombrables institutions liées à la culture et à l'instruction, et président de la Chambre en 1938).

	Organigramme en juillet 1935 <sup>263</sup>
	<i>Society of the Hungarian Quarterly</i> (SHQ)
Président	Comte István Bethlen

<sup>261</sup> Art. cit.

<sup>262</sup> Par exemple : 1 750 en novembre 1937, 1700 en juin 1938 ; 1 650 en décembre 1938 ; 1 720 en juin 1939 ; 1 650 en août 1939 (Fond Balogh 1/3033)

<sup>263</sup> Reconstitution : pour le haut du tableau, sur la base de la 2° de couverture ; pour le reste, à partir de plusieurs documents internes (Fond Balogh 1/3033)

Co-président(s)	Prince György Festetics, Gyula Kornis
Vice-président exécutifs	Tibor Eckhardt, [Georges] Ottlik
Secrétaire général	[Joseph] Balogh
Contrôleur	Pál Biró
	Comité de la revue
Président	Comte Pál Teleki
Membres	Comte István Bethlen, Tibor Eckhardt, [Georges] Ottlik, [Joseph] Balogh, Ferenc Chorin, Béla Imrédy, Baron Móric Kornfeld, Gyula Kornis, Zoltán Magyary, Jenő Nelky, Tibor Scitovszky, Lajos Walko, Gusztáv Gratz, Artur Yolland
Membres suppléants	Gusztáv Gratz, Artur Yolland [?]
Comité de surveillance	-
	Conseil de rédaction
Président	Gyula Kornis
Membres	László Ottlik, Zsombor Szász, Artur Yolland, comte István Zichy, Zsolt Harsányi, [Georges] Ottlik, [Joseph] Balogh

Le contenu du *Hungarian Quarterly* était fatalement assez proche de celui de la *NRH*, mais il ne semble pas que des articles fussent publiés dans les deux revues à la fois (je n'ai pas procédé à une vérification systématique). De plus, puisque le principe même était de s'adapter au mieux au pays cible, le *HQ* se distingua quelque peu de la *NRH* sur le plan de la forme comme sur celui du fond.

Du point de vue formel, le sommaire du *HQ* paraît plus souple que celui de la *NRH*. Certes, le sommaire de la revue en français n'indiquait pas explicitement les sections regroupant les articles, mais, mois après mois, le lecteur pouvait aisément distinguer la structure permanente. Quant au *HQ*, plus étendu, ses articles étaient simplement numérotés en chiffres romains (jusqu'à XXV, parfois). Il est vrai que les contributions d'ordre politique étaient plutôt placées au début et les morceaux littéraires vers la fin, mais, entre les deux, le positionnement des articles était moins rigoureux que dans la *NRH*. D'autre part, du point de vue du contenu, bien



qu'István Bethlen se défendît, dans son article programmatique, de faire de la revue un simple canal de propagande,<sup>264</sup> le *HQ* se permettait ce que la *NRH* ne fit que rarement et après de multiples atermoiements : aborder de front la question de la révision. Par exemple dans le numéro d'hiver 1936/37, le *HQ* publiait un article intitulé : « *The Revision of Treaties and of Settlements Registered in Treaties.* »<sup>265</sup> D'ailleurs cette différence fut remarquée (pour la déplorer) dès le premier numéro du *HQ* par le jeune publiciste britannique Vernon Duckworth Barker à qui Balogh faisait relire le *Quarterly* pour commentaires.<sup>266</sup>

### c) Le financement du *Hungarian Quarterly*

Sur la question du financement, la voie tracée par la *NRH* (sur laquelle je donnerai plus loin d'amples détails) était la seule praticable : celle d'une subvention massive du *Külügyminiszterium*, complétée par des abonnements collectifs pris par d'autres institutions de la vie publique et économique hongroise, publiques et privées. Afin d'obtenir les fonds publics nécessaires, Bethlen procéda habilement en présentant son idée comme celle des ministres de Hongrie à Londres et Washington (László Széchenyi et László Pelényi).<sup>267</sup> En mars, il proposait le projet par écrit aux principaux bailleurs de fonds potentiels du secteur privé, parmi lesquels on retrouve de nombreux contributeurs à la *NRH* (Magyar Általános Hitelbank, Pesti Magyar Kereskedelmi Bank, Hazai Takarékpénztár, Hazai Bank, Jelzáloghitelbank, Leszámítoló és Pénzváltóbank, Angol-Magyar Bank, Magyar-Olasz Bank).<sup>268</sup> Le *Hungarian Quarterly* fut également présenté de vive voix, notamment au cours d'une réception à laquelle furent invitées des représentants des grandes entreprises hongroises dont la plupart étaient elles aussi déjà ponctionnées par la *NRH* (Magyar Általános Kőszénbánya, Salgótarjáni Kőszénbánya, Cukorgyárosok Egyesület, Leipziger Vilmos, Goldberger, Rimamurány, Trust, Pamutipar, Weiss Manfréd, Wolner Gyula és T.), auxquelles s'ajoutait – peut-être pour sa sensibilité présumée à la culture britannique ? – le syndicat professionnel des Brasseurs de bière (Serfőzők Egyesület).<sup>269</sup> Le tableau, ci-dessous, donne

---

<sup>264</sup> Count Stephen BETHLEN, « The Hungarian Quarterly. Its Aim and Scope », *HQ*, Vol. 1. N° I., Spring 1936, pp. 3-8

<sup>265</sup> Charles Cheney HYDE, « The Revision of Treaties and of Settlements Registered in Treaties », *HQ*, Vol. II. N°2, Winter 1936/37, pp. 203-213

<sup>266</sup> V. D. Barker – Balogh 28 novembre 1936 (Fond Balogh 1/221). Ce fait a été remarquée par Tibor Frank. Tibor FRANK, « A Hungarian Quarterly irodalompolitikája 1936-1944 » [La politique littéraire du Hungarian Quarterly], *Filológiai közlöny*, 1978/1, pp. 55-65

<sup>267</sup> Tibor FRANK, « Editing as Politics : József Balogh and the Hungarian Quarterly », *Ethnicity, Propaganda, Myth-Making. Studies on Hungarian Connections to Britain and America. 1848-1945*, Budapest, Akadémia Kiadó, 1999, p. 267

<sup>268</sup> Brouillon d'une circulaire. Document daté du 18 mars 1936 (Fond Balogh 1/3033/27639)

<sup>269</sup> Liste des invités à une présentation du *HQ* [s.d.] (Loc. cit.)

une liste (sans doute incomplète) de contributeurs privés à une date (malheureusement) indéterminée (d'après la présence d'Imrédy à la présidence de la Banque nationale, c'était avant 1938) :

#### Ressources privées du HQ<sup>270</sup>

Institution ou entreprise	Personne à contacter	Contribution (en pengős)
Nemzeti Bank (Banque nationale)	Imrédy	5 000
Pénzintézeti K.	Frigyes Korány	500
Kereskedelmi Bank	Fülöp Weiss	1 500
Magyar Általános Hitelbank	Scitovszky	1 000
Leszámítóló Bank	Marcell Madarassy-Beck	800
Hazai Bank	Erney	800
Közszégi Takaréék	?	500
Angol-Magyar Bank	Fleissig	400
Magyar-Olasz Bank	Miklós Halmi	300
Magy. Ált. Köszénbanya	Jenő Vida	1 000
Salgót. Köszén	F. Chorin	1 000
Cukorgyárosok Egyesület	J. Harkányi	1 000
Leipziger Vilmos	Pál Fellner	1 000
Goldberger	Leó Goldberger	800
Trust	Izor Kovács	500
Rimamurányi	Pál Biró	500
Serfőzők Egyesület	F. Bessenyei	250
Pamutipar	?	500
Weiss Manfréd	?	500

<sup>270</sup> Brouillon, financement du HQ [s.d.]. Tableau tapé à la machine, sommes inscrites à la main. (Loc. cit.)

Wolfner Gyula és Tsa	?	500
Total		18 350

Peu après avoir exposé son projet aux milieux dirigeants hongrois, le comte Bethlen s'adressa de nouveau au secrétaire général du *Külügyminisztérium* en des termes pressants :

*Notre revue en langue anglaise va prochainement être lancée, sous ma présidence et co-présidence de György Festetics. Ton prédécesseur, András Hóry avait promis de financer 60 % des coûts de la revue, mais l'accord n'a pu être finalisé avant son départ. Joseph Balogh, qui s'occupe provisoirement de l'affaire, va te contacter afin d'y procéder.*<sup>271</sup>

Au cours de ses premières années de fonctionnement, le budget annuel du *Hungarian Quarterly* s'élevait à environ 60 000 pengős, dont la moitié provenait du capital privé.<sup>272</sup> Mais, comme dans le cas de la *NRH*, aucune contribution n'était véritablement garantie. En 1938, dans une lettre adressée à Tibor Eckhardt qui s'appêtait à voyager vers l'Angleterre, Ottlik démontrait ses soucis de directeur en même temps que l'ardeur de son imagination :

*Les modifications en profondeur de la vie économique et les changements de personnes qui en découlent mettent en danger notre revue. Nous prévoyons déjà que de 25-28 000 pengős, la contribution privée chutera, en 1939, à 10-12 000 pengős. Si nous ne voulons pas détruire ce bel appareil qu'est le HQ, pour lequel nous avons fait tant de sacrifices, et mettre en danger la relation établie entre les milieux cultivés anglais et hongrois, il est urgent d'agir. Il faut trouver, pour 1939, une subvention de 10 000 pengős. Nous voudrions demander cette somme à lord Rothermere, sous la forme d'abonnements. Il s'agirait de commander 200 exemplaires du HQ, à 50 pengős pièce, pour les distribuer dans les plus grandes bibliothèques d'Angleterre (universitaires et municipales). Ainsi, nous ferions d'une pierre deux coups : (1) équilibrer les comptes de la SHQ. (2) assurer la disponibilité du HQ auprès du public cultivé anglais.*<sup>273</sup>

En ce qui concerne le *Hungarian Quarterly*, j'ai présenté dans le même chapitre la plupart des éléments dont je disposais, y compris sur ses subventions. En revanche, par souci de cohérence, les subventions de la *NRH* seront présentées dans la partie suivante, entre autres consacrée au relations de la *NRH* avec les autorités hongroises. J'évoquerai, par contre, dès le chapitre qui vient tous les autres aspects matériels de la revue.

<sup>271</sup> Bethlen – Gábor Apor 2 mai 1935 (Fond Balogh 1/91)

<sup>272</sup> Ottlik – Tibor Eckhardt 19 décembre 1938 (Fond Balogh 1/3033)

<sup>273</sup> Loc. cit.

# Chapitre V.

## La Nouvelle revue de Hongrie

### 1. Le contenu de la revue

La maquette de la *NRH*, mise au point en 1932, ne fut pas modifiée jusqu'en 1944. Elle annonçait, au sommaire, une série d'articles de fond, numérotés en chiffres romains de I à VIII ou X, puis la chronique du mois et enfin une partie finale intitulée « L'Europe centrale et orientale ».

Afin de mettre l'accent sur les articles de tête et de mieux hiérarchiser le contenu de la revue, je propose la classification suivante, qui décompose le sommaire en trois sections quantitativement équivalentes (trente à quarante pages chacune) :

Première section	Deux articles placés en tête, le plus souvent consacrés aux problèmes danubiens ou aux relations internationales en général, plus rarement à une question de politique intérieure. Composés dans un style modéré incarnant le maintien général de la rédaction. Rarement, un chapeau prévenait que celle-ci ne cautionnait pas toutes les assertions de l'article. Critère essentiel : une grande plume, de préférence étrangère
	Trois ou quatre articles du corps de la revue, destinés à présenter un aspect particulier de la Hongrie (politique, société, économie), parfois consacrés aux relations franco-hongroises, avec, de préférence, un caractère institutionnel
Deuxième section	Fragments d'histoire de Hongrie ou d'histoire des relations franco-hongroises, descriptions ethnographiques des pays magyars
	Récits et nouvelles (rarement poèmes), brèves critiques ou présentations biographiques d'auteurs et artistes hongrois
	Une dizaine de pages en hors-texte (reproductions d'œuvres ou photographies de paysages, plus rarement portraits)

Troisième section	Articles courts (ou reçus au dernier moment), parfois sur des sujets variés (y compris la politique et les relations internationales), mais le plus souvent consacrés aux pays d'Europe centrale et balkanique
	“Chroniques” (chroniques scientifiques, revues de presse, les livres, etc...)
	“Lettres” de provenance diverses (de Paris, de Prague, de Pologne, de Roumanie, de Sofia, d'Ankara, etc...)
	Annonces et comptes-rendus de conférences, portraits et nécrologies
	Annexes chiffrées (budgets des banques nationales, relations économiques bilatérales, etc...)

L'effort de propagande, tenace bien que discret, se situait principalement dans les première et troisième sections. Mais la deuxième section n'était pas pour autant négligée, car elle avait pour mission de rendre témoignage de la richesse culturelle de la Hongrie, dont il s'agissait de reconnaître, en redonnant au pays ses anciennes frontières, la grandeur passée et le potentiel à venir.<sup>274</sup> L'un des arguments des Hongrois (qui n'était pas le plus apprécié, ni le mieux compris) était leur supériorité culturelle (qualifiée même de « suprématie culturelle ») ; il était donc, du point de vue hongrois, primordial de faire connaître cette culture que seule l'ignorance universelle avait permis de bafouer. Ainsi, le lecteur assidu de la *NRH*, intéressé ou non par l'évolution de la géopolitique européenne, pouvait au moins se renseigner exhaustivement sur le riche patrimoine littéraire hongrois, de Balassi jusqu'à Babits ou Kosztolányi, sur les arts pratiqués au bord du Danube (grâce à l'infatigable passeur, François Gachot, journaliste et professeur aux Beaux-arts de Budapest, et à une très riche iconographie<sup>275</sup>) et sur l'extraordinaire fécondité du monde musical hongrois.<sup>276</sup>

<sup>274</sup> Le contenu culturel et artistique de la *NRH*, qui n'entre pas dans le cadre de mon étude, a été étudié dans Mária FARKAS, *A Nouvelle revue de Hongrie mint kultúraközvetítő folyóirat* [La Nouvelle revue de Hongrie comme intermédiaire culturel], Budapest, Gondolat, 2004, 203 pages

<sup>275</sup> Au hasard, parmi les pages hors-texte des numéros du deuxième semestre 1937 : un portrait de la reine Marie de Hongrie, des poteries bleues de Transylvanie et de la grande plaine hongroise, des médailles de Charles de Lorraine, des tapis transylvaniens, un fragment du monument du millénaire, une peinture de Théodore Csontváry, des peintures de Ingres, Manet et Courbet.

<sup>276</sup> Emil Haraszti, professeur universitaire hongrois et correspondant de la *NRH* à Paris en 1933-35, était un expert en la matière. Il écrivit, entre autres, sur Zoltán Kodály en janvier 1933, sur Liszt en mai 1933 et sur Ernest Dohnányi en mai 1935. Sur Béla Bartók, un article parut dans le numéro de mai 1932 : Madeleine VAMOS, « Une heure avec M. Béla Bartók ».

La direction de la *NRH* se refusait de sélectionner selon les orientations idéologiques. Et si l'on trouve, bien sûr, des textes d'auteurs conservateurs et piliers du régime, comme Cécile Tormay ou Ferenc Herczeg, les pages littéraires foisonnaient aussi d'auteurs plus ou moins frondeurs comme Zsigmond Móric ou Gyula Illyés. Ce choix était, en quelque sorte, imposé par les circonstances, puisque la majorité des intellectuels et artistes de l'époque penchaient pour la contestation, au moins dans la ligne modérée proposée par le second *Nyugat* de Mihály Babits.<sup>277</sup> D'ailleurs, Tibor Frank souligne que Joseph Balogh, fervent conservateur en politique, fut tout aussi sincèrement libéral dans les arts.<sup>278</sup>

## 2. Coût de revient et budget

Usant, comme à l'accoutumée, d'arguments simples et solides, Ottlik s'adressa au ministre des Affaires étrangères au tournant de l'année 1932 en ces termes : La lancement d'une nouvelle revue était une décision politique pour laquelle il se déclarait, lui-même, incompetent. Mais si la décision devait être prise, il fallait lui donner (à lui, Ottlik) les moyens de la concrétiser. En fait, deux solutions s'offraient : soit conserver la revue en l'état (la *Revue de Hongrie*), et ses revenus actuels seraient suffisants pour cela, soit la modifier dans le sens qu'il proposait, et alors les revenus actuels ne seraient plus suffisants. Le budget prévisionnel de Georges Ottlik s'élevait à environ 5 000 pengős mensuels. Or, la situation des revenus de la *RH* était la suivante : 1 500 pengős par mois du *Külügyminisztérium*, 500 pengős par mois du service de la Presse de la *Miniszterelnökség* (garanti jusqu'en février 1932), environ 4 000 pengős par an pour les 100 abonnements, et enfin une somme annuelle d'environ 7 000 pengős accordée par la municipalité de Budapest, le ministère de la Culture et diverses institutions financières. Cela représentait, au total, 35 000 pengős annuels. Il manquait donc 2 000 pengős par mois.<sup>279</sup>

L'une des causes de l'augmentation du budget était l'attention portée à l'apparence de la revue. La *NRH* devait se procurer directement le papier "chamois",<sup>280</sup> et faire imprimer la revue sur 96 pages (soit 6 feuilles d'imprimerie), en adoptant une mise en page du meilleur

---

<sup>277</sup> Voir, par exemple, Judit KARAFIATH, « La revue *Nyugat* et les avant-gardes », *Revue des études françaises*, N°10, 2005, pp. 127-134

<sup>278</sup> Tibor FRANCK, « A Hungarian Quarterly irodalompolitikája 1936-1944 » [La politique littéraire du Hungarian Quarterly, 1936-1944], *Filológiai közlöny*, 1978/1, p. 62

<sup>279</sup> [Ottlik ?] – *Külügyminiszter*, [s.d.] (Fond Balogh 1/2379/20811)

<sup>280</sup> On remarque, en 1937, la livraison à la *NRH* de 2040 feuilles d'imprimerie 85 gr., 63x95 cm, à 54 pengős les 1000 feuilles. Dossier intitulé « *Papier Vadász Márton és Felbert Gyula cég utóda* » (Fond Balogh 1/3165)

goût, prenant pour étalon six revues françaises de qualité dont *L'Esprit international*.<sup>281</sup> La première facture de l'imprimeur (Athæneum), correspondant au numéro de janvier 1932, tiré à 2 500 exemplaires, s'élevait à 1 346 pengős.<sup>282</sup> Dès le mois de juin 1932, les coûts d'impression furent révisés à la hausse, sur la base des premiers mois d'expérience, puis ils demeurèrent assez stables, dans les environs de 1 500-1 700 pengős.

Jusqu'en 1935 inclus, la *NRH* parut 10 mois par an (relâche en août et septembre) tantôt sur 96 pages, tantôt sur 112 pages. À partir de 1936, la périodicité s'établit à 12 mois par an, et le volume se fixa sur 96 pages, à l'exception des quatre derniers mois de l'année 1939 quand la revue parut sur seulement 48 pages, à cause de restrictions imposées sur le papier. Mais la situation redevint normale à cet égard en 1940.

Les indications sur le budget de la *NRH* sont lacunaires. Lors de son lancement, Georges Ottlik évaluait le coût annuel à 60 000 pengős.<sup>283</sup> Quelques mois plus tard, celui-ci était évalué à 66 000 pengős.<sup>284</sup> Finalement, le budget de la deuxième année d'existence (l'année 1933) s'éleva à 72 900 pengős.<sup>285</sup> On ne dispose que d'un seul budget détaillé et complet, celui de l'année 1936, dont le total est de 81 600 pengős, sous la forme d'un tableau récapitulatif à usage interne<sup>286</sup>.

### Budget de la *NRH* (1936)

	Revenus	Charges
<b>Revenus*</b>		
Abonnement collectifs	31 000	
Subventions	38 400	
Abonnements individuels	2 400	
<b>Charges</b>		
Imprimerie (12 x 6 feuilles, n° à 1400 Pengős)		16 800
Papier et carton		8 400
Rédaction (600, 220, et 250 Pengős mensuel)		13 000

<sup>281</sup> Athenæum (imprimerie) – Ottlik 5 novembre 1931 (Fond Balogh 1/125)

<sup>282</sup> Dont : total des frais d'impression (854 pengős), frais de correction (180 pengős), frais d'expédition (18 pengős) et TVA à 3% (39 pengős). Facture Athenæum du 28 janvier 1932 (Fond Balogh 1/125)

<sup>283</sup> [Ottlik] – Külügyminiszterium c. 1932 (Fond Balogh 1/2379/20811)

<sup>284</sup> Pour la période du 1<sup>er</sup> juillet 1932 au 30 juin 1933. Rapport remis au ministre Lajos Walko sur les activités de la *NRH*, daté du 4 mai 1932 (Fond Balogh 1/1877/17078)

<sup>285</sup> Fond Balogh 1/2440/20516

<sup>286</sup> Budget de la Revue pour 1936 (Fond Balogh 1/3033/27639)

Honoraires des auteurs et des traducteurs		15 800
Administration		9 000
Expédition, port, téléphone		7 600
Clichés, imprimés		1 200
Petits achats, entretien		600
Autres dépenses		3 000
Publicité, propagande		3 000
Rente viagère de la veuve Huszár		2 400
Frais de voyage		3 000
Déficit		9 800
	81 600	81 600
Investissement (aménagement et matériel de bureau)		3 600
Détail des frais d'administration :		
Loyer, chauffage, éclairage		2 000
Dactylo (140 p.) employé (100 p.), comptable (100 p.)		4 200
Factotum, Mabi, Oti		1 500
Frais de banque et d'avocat, assurance		400
Achat de livres,, abonnements, autres		900
		9 000

*\* Ce tableau concerne essentiellement les dépenses. Sur la structure des revenus, voir la deuxième partie.*

On remarquera l'augmentation régulière du budget au cours des quatre premières années d'existence (plus de 30 % entre 1932 et 1936). Cette tendance s'aggrava encore à la fin des années trente à cause de l'inflation qui frappait alors la Hongrie ; mais on ne dispose d'aucun chiffre précis, si ce n'est l'indication que tel ou tel coût, ayant crû de 10 ou 20 %, devait être couvert par un nouvel appel aux bailleurs de fonds. De plus, un déficit chronique s'imposa dès les premières années. Il semble qu'un manque à gagner d'environ 10 000 pengős annuel ait été l'usage (9 000 pengős, dans le tableau ci-dessus).

D'autre part, malgré la précision de la chose chiffrée, le budget n'avait de valeur que théorique. D'une part, une partie des revenus était "régulièrement" versée sous la forme de



subventions “exceptionnelles”, surtout à partir de 1940 (pour couvrir les méfaits de l’inflation) ; d’autre part, une fraction des coûts théoriquement à la charge de la *NRH* était directement prise en charge par différents bailleurs de fonds (surtout par le *Külügyminiszterium*), notamment une part des frais de réception (remarquons aussi à la ligne « rédaction » les 600 pengős mensuels de Balogh, mais, effectivement, aucune somme pour Ottlik).

*Note* : les données quantitatives sont indiquées pour information, car les sources sont lacunaires et surtout, on peut se poser la question de leur fiabilité, puisqu’il s’agit de projets ou de documents internes. Les véritables documents comptables ne sont pas disponibles. Il serait donc oiseux de comparer les budgets de la *NRH* et du *HQ*, d’autant plus que les données, même si elles étaient exactes et fiables, ne seraient pas exhaustives et suffisamment précises (considérant l’existence de dépenses gelées, d’apports en nature, de subventions *ad hoc*, et le partage, par les deux revues, de certains coûts comme les dépenses de personnel et les bureaux de rédaction). Faisons tout de même, pour le plaisir, quelques calculs :

Le budget total du HQ s’élevait à environ 60 000 pengős, pour la publication de quatre numéros de 196 pages par an (soit un total de 784 pages), dont le tirage moyen était de 1 700 exemplaires, ce qui représente un total annuel d’environ 1,3 millions de pages.

Un pengő de budget permettait donc d’obtenir 22 pages de *Hungarian Quarterly*.

Le budget total de la *NRH* s’élevait à environ 80 000 pengős, pour la publication de 10 à 12 numéros de 96 à 112 pages par an (soit un total d’environ 1200 pages), dont le tirage moyen était de 2 600 exemplaires, ce qui représente un total annuel d’environ 3 millions de pages.

Un pengő de budget permettait donc d’obtenir 37 pages de *Nouvelle revue de Hongrie*.

### 3. Tirage et diffusion

Le tirage de la *NRH* varia relativement peu tout au long de sa période de parution.

Tirage mensuel de la *Nouvelle revue de Hongrie* (données disponibles)<sup>287</sup>

1932 2 500 (janvier)

1935 3 100 (novembre)

1936 2 800 (décembre)

---

<sup>287</sup> Fond Balogh 1/125 passim

1937 2 600 (janvier)

1938 2 600 (février-mars)

1939 2 500 (janvier-mai)

1939 2 400 (novembre-décembre)

En mars 1935, environ 1 000 exemplaires étaient diffusés à l'étranger (ce qui n'est pas excessif, sur un total de 2 500-3 000 imprimés cette année-là). Georges Ottlik adressait au *KÜM* le détail suivant : 520 exemplaires en France ; 65 en Belgique ; 90 en Suisse ; 133 en Italie ; 45 en Amérique ; 140 en Angleterre.<sup>288</sup> Cinq ans plus tard, le rayonnement en France de la *Nouvelle revue de Hongrie* s'était considérablement élargi, puisque 900 exemplaires étaient distribués sur le territoire Français à lui seul.<sup>289</sup>

D'ailleurs, la direction de la *NRH* avait une attitude généreuse à l'égard des commandes en provenance de l'étranger.<sup>290</sup> Il est vrai que le paiement des abonnements n'était pas la source principale de revenus. On n'encourageait pas pour autant « l'impression désagréable de gratuité. » Balogh fit poster, par exemple, à un public choisi une lettre circulaire selon laquelle un généreux donateur avait offert le prix de 100 abonnements afin que la *NRH* fût lue par des spécialistes de la politique internationale, des artistes, des écrivains, etc... Le destinataire était prié de remplir un formulaire et d'indiquer le nom d'éventuelles connaissances intéressées.<sup>291</sup> Inutile de préciser que le « généreux donateur » en question était la *NRH* elle-même ou, à travers elle, ses nombreux protecteurs.

Des campagnes de publicité plus ordinaires étaient régulièrement organisées. En 1936, Balogh s'adressait à des amis français afin qu'ils dressassent chacun une liste de 150 lecteurs potentiels qui, « par leur position sociale, leur culture et leur situation matérielle », pussent devenir les abonnés « d'une revue centre européenne consacrée en partie aux questions de politique étrangère. » Entraient particulièrement en ligne de compte les professeurs d'université, les anciens diplomates, les députés, les publicistes et les personnalités de la vie économique. La campagne fut sans doute large, car j'en ai retrouvé la trace dans la

---

<sup>288</sup> Ottlik – Kánya 12 mars 1935 (Fond Balogh 1/1877)

<sup>289</sup> Il semble que cette quantité (i.e. 900) concerne seulement la France et pas l'étranger en général, puisqu'elle est indiquée par Balogh dans le contexte d'une discussion concernant spécifiquement le changement de distributeur en France. Balogh – Simon Arbellot 20 mars 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>290</sup> « Puisque tu m'as dit de demander autant d'exemplaires que je voudrais, envoie m'en 15 » écrivait le ministre de Hongrie à Berne. Velics – Balogh 3 août 1938 (Fond Balogh 1/3209)

<sup>291</sup> Document sans date à usage interne (Fond Balogh 1/2379/20896)

correspondance de deux personnes au profil assez différent.<sup>292</sup> En avril 1938, une nouvelle opération consistait à envoyer 2 000 circulaires avec coupon-réponse, engageant une dépense totale de 1 780 francs.<sup>293</sup> Quantité d'autres n'ont certainement laissé nulle trace.

Les exemplaires qui n'étaient pas expédiés à l'étranger étaient, pour une grande part, réservés aux ministères concernés par la propagande (*Külgymiszterium, Kultuszminiszterium, Miniszterelnöki hivatal*), leurs relations avec la NRH fera l'objet d'un chapitre séparé dans la deuxième partie. Une liste des abonnés institutionnels et individuels à Budapest donne les noms suivants.<sup>294</sup>

*Des membres de la Légation de France à Budapest (Edmond de Beauverger, Louis Brillat de Murger) et d'autres légations (Royaume-Uni, Roumanie, Finlande, Turquie) ; des banques (Angol-magyar Bank, Magyar Általános Takptár, Magyar Általános Hitelbank) et des grandes entreprises ou institutions économiques (Budapest Közlekedési Rt., Fegyver és Gépgyár, Ibusz, Budapesti kereskedelmi és iparkamara, "Phoenix" biztosító Rt.), des institutions publiques (Chambre des représentants, ministre de la Culture, ministre de l'Agriculture, Caisse d'épargne de la poste) ; des bibliothèques (Bibliothèque pédagogique de Budapest, Bibliothèque de l'Université technique Királyi József, direction de la Bibliothèque de l'Université des sciences, Bibliothèque municipale), des casinos (Nemzeti Kazinó, Országos Kazinó, Tiszti Kazinó), et, pour finir, diverses personnalités hongroises dont Tibor Eckhardt, Elemér Hantos, les trois frères Hatvány, l'archiduc József, Miklós Kállay, le comte Gyula Károlyi, le comte Károly Khuen-Héderváry, le Docteur Emil Mutschenbacher, le comte Károly Széchenyi, l'ancien ministre János Teleszky.*

## 4. Organigramme

La hiérarchie détaillée de l'organigramme montre l'ampleur des ambitions des fondateurs de la NRH. Aussi peut-on remarquer, tout au long de son existence, un certain nombre de places non pourvues, dont, simultanément (au milieu des années trente), la présidence de la Société (suite au décès d'Albert Apponyi en mars 1933) et celle du Comité (après la démission de János Teleszky). La crise fut finalement surmontée grâce au dévouement du comte Móric Esterházy, qui accepta de reprendre les rênes de la SNRH à la fin de l'année 1936 (avec la médiation de la Légation de France, semble-t-il) et assuma ces fonctions jusqu'au terme de la revue. Pour finir, et sans rentrer dans les détails, on constatera dans la composition du Comité

---

<sup>292</sup> Le premier est le vicomte de Rochefort, jeune "journaliste du dimanche" et gendre du duc de Broglie. Balogh – Rochefort 3 février 1936. Fond Balogh 1/2744). Le second est un jeune étudiant en droit lancé dans le scoutisme, résidant à Rennes, Henri Joubrel (Balogh – Joubrel 3 février 1936 (Fond Balogh 1/1650)

<sup>293</sup> Fond Balogh 1/801/7378

<sup>294</sup> Liste sans date des abonnés de la NRH à Budapest (Fond Balogh 1/2379/20903)

une singulière cohabitation des aristocrates, des financiers juifs et des industriels avec plusieurs anciens activistes nationalistes (qu'on appelle "ceux de Szeged"). Le Conseil de rédaction, quant à lui, était surtout composé d'intellectuels francophiles déjà réputés ou en passe de le devenir.

	Organigramme en 1932 <sup>295</sup>	Organigramme vers 1936 <sup>296</sup>	Organigramme en 1941 <sup>297</sup>
	Société de la Nouvelle revue de Hongrie (SNRH)		
Président	Comte Albert Apponyi	Non pourvu	Comte Móric Eszterházy
Co-président(s)	Non pourvus (4)	Comte István Bethlen	Comte István Bethlen
Vice-p. exécutifs	Iván Praznovszky, non pourvu	Iván Praznovszky	Iván Praznovszky
Secrétaire général	Sándor Eckhardt	Sándor Eckhardt	[Joseph] Balogh
Contrôleur	Comte Iván Csekonics	?	?
	Comité de la revue		
Président	Sándor Teleszky	Non pourvu	?
Membres d'office	Comte Albert Apponyi, Iván Praznovszky, non pourvu (1)	Sándor Eckhardt, Iván Praznovszky, comte Pál Teleki	(non précisé)
Membres élus	Ferenc Chorin, Aurél Egry, Bálint Hóman, baron Móric Kornfeld, baron Marcel Madarassy-Beck, [Georges] Ottlik,	Ferenc Chorin, Tibor Eckhardt, Aurél Egry, Károly Erney, comte Móric Eszterházy, Miklós Halmi, Bálint Hóman, Béla Imrédy,	István Ambró, Lipót Baranyai, Ferenc Chorin, comte Iván Csekonics, Sándor Eckhardt, Tibor Eckhardt, Aurél Egry,

<sup>295</sup> Document à usage interne, 1932 (Fond Balogh 1/2379/20798)

<sup>296</sup> Document à usage interne. Vers 1936 (Fond Balogh 1/2379/20808)

<sup>297</sup> Rapport à la police, daté du 8 janvier 1941 (Fond Balogh 1/2379/20853)

	Sándor Popovics, comte Pál Teleki	Miklós Kállay, comte Gyula Károlyi, baron Móric Kornfeld, baron Pál Kornfeld, Miklós Kozma, Marcel Madarassy-Beck, comte János Mikes, Elek Nagy, Jenő Nelky, [Georges] Ottlik, Károly Rassay, Tibor Scitovszky, Lajos Walko, Fülöp Weiss	Károly Erney, comte Móric Eszterházy, Tihamér Fabinyi, comte Károly Hatvany, Bálint Hóman, Béla Imrédy, Miklós Kállay, Kálmán Kánya, comte Gyula Károlyi, baron Móric Kornfeld, baron Pál Kornfeld, Miklós Kozma, Antal Kunder, Boldizsár Láng, baron Marcel Madarassy- Beck, comte János Mikes, Elek Nagy, Jenő Nelky, Sándor Nemeskéri-Kiss, [Georges] Ottlik, Iván Praznovszky, Imre Révész, Tibor Scitovszky, Ottó Senn, comte Pál Teleki, Lajos Walko, Fülöp Weiss
Membres suppléants	János Hankiss, Dezső Kosztolányi, non pourvus (2)	?	?
Comité de surveillance	Comtesse Albert Apponyi, Iván Ottlik, Zsombor Szász	?	?
Conseil de rédaction			
Président	?	Comte Pál Teleki	?
Membres	Sándor Eckhardt,	Sándor Eckhardt, János	?

du Conseil de rédaction	Zoltán Gombocz, János Hankiss, Elemér Hantos, Zsolt Harsányi, Jenő Heltai, Dezső Kosztolányi, Pál Majovszky, comte Pál Teleki, non pourvus (3)	Henkiss, Elemér Hantos, Zsolt Harsányi, Jenő Heltai, Géza Birkás, Dezső Kosztolányi, Bálint Hóman, Pál Majovszky, Béla Zolnai	
----------------------------	--	---	--

Avant d'étudier la place de la *NRH* au sein de l'appareil de propagande hongrois, je propose d'étudier brièvement les différents organes de presse en langue française consacrés à la Hongrie, dont la plupart, tout comme la *NRH*, relevaient plus ou moins de la propagande nationale (française ou hongroise).

## Chapitre VI.

# Les publications à caractère franco-hongrois entre les deux guerres

La plupart de ces publications se sont heurtées au même problème que la *RH* et son successeur la *NRH* : le *qui pro quo* franco-hongrois, ou plus exactement la tentation, face à l'antinomie des points de vue respectifs, de pencher par trop fort dans un sens ou dans l'autre, plutôt que d'essayer de rapprocher les points de vue.

### 1. L'Echo du Danube (1922-1923)

Fondé en 1922 sur initiative et financement du *Külügyminiszterium*, *l'Echo du Danube* avait, sans originalité, pour mission de répandre la propagande hongroise sous étiquette française. Bien que les autorités hongroises fussent dès le commencement conscientes des dangers de cette collaboration, la tâche fut confiée à Félix de Gérando, rejeton d'une célèbre famille de Français magyarophiles.<sup>298</sup> « On pourrait l'utiliser, en faisant attention à ses velléités françaises, peut-on lire dans son dossier déposé aux archives du *Külügyminiszterium*. Comme

<sup>298</sup> Félix était le fils d'Atilla de Gérando et d'Irén Teleki. Atilla de Gérando était lui-même fils d'Auguste, qui avait pris les armes pour la Hongrie en 1848 et publié plusieurs livres d'histoire ou d'ethnographie consacrés à la Hongrie et à la Transylvanie. Félix de Gérando était propriétaire terrien à Szatmár (situé en Roumanie depuis 1920). Diplômé de l'École des sciences politiques. Longtemps journaliste au *Mercure de France*.

son patrimoine est en danger, il est à la recherche de revenus. Mais il vaut mieux le rémunérer au coup par coup, après des missions *ad hoc*. »<sup>299</sup> Gérando voyageait beaucoup pour ses affaires commerciales. À Budapest, il rencontrait le comte Teleki, il était aussi en contact régulier avec le capitaine Kozma (tous les trois personnages clef de la relance politique du royaume de Hongrie sous la houlette du régent Horthy). Dès le 27 juin 1920, Gérando proposait à un interlocuteur non identifié du *KÜM* un projet de plusieurs pages sur les principes d'une propagande hongroise en France, dont voici la substance : chercher des journaux de tendance conservatrice anti-bolchevique, à gros tirage, et des hommes d'avenir. Prudence : ne pas contacter directement le patron du journal, mais le rédacteur pour la politique extérieure. Prendre des abonnements au lieu d'offrir des subventions. Déléguer le plus possible au rédacteur dans la place. Suivait une analyse détaillée de la presse française, dont il ressortait que *Le Temps* étant déjà ouvertement compromis avec le camp adverse. Seules restaient, comme cibles potentielles, *L'Action française* et *L'Eclair* (choix éclectique). La première, dont la position était naturellement chrétienne et conservatrice, était particulièrement intéressante, car elle « remu[ait] le plus d'idées » et sa « clientèle disciplinée [n'était] pas habituée à discuter les opinions de son journal. » Derrière le second se tenait Briand, l'homme de demain.<sup>300</sup> La grande histoire d'amour espérée par Félix de Gérando entre la Hongrie et *l'Action française* n'eut pas lieu. Soit que ses conseils avisés ne furent pas écoutés, soit que l'*AF* fut restée sourde aux avances hongroises. J'aurai l'occasion d'explorer amplement le problème posé par *l'Action française*.

À défaut de confier à Félix de Gérando l'organisation de la plate-forme de propagande hongroise à Paris, le diplomate hongrois Jenő Nelky lui proposa donc, en septembre 1921, de prendre la direction de *L'Echo du Danube*, revue rédigée à Budapest en langue française. Leur collaboration, qui débuta en octobre 1922, dura un peu plus d'un an. Dans une très longue lettre datée de mars 1924, adressée au ministre des Affaires étrangères de Hongrie, Kálmán Kánya, et curieusement signée baron de Rathsamhauser, Félix de Gérando affirmait avoir sacrifié de sa personne pour la cause hongroise en recevant 200 francs par mois pour tout salaire (« Il va sans dire que si je mentionne ces choses, précisait-il, ce n'est pas pour me plaindre : je n'ai fait, en agissant ainsi, que suivre la tradition aristocratique qui est la mienne depuis un nombre considérable de siècles. Mon tort a été de penser un moment qu'on m'en serait reconnaissant... »). Bref, il se plaignait d'avoir été congédié, fin janvier 1924, « sous des prétextes qu'il [était] préférable, disait-il, de ne point discuter entre gens d'honneur

---

<sup>299</sup> Document interne sans date (1920 ?). MOL. K66. Gesztesi I. dosszié 103. cs. doc. 61.

<sup>300</sup> Lettre et projet en annexe de Félix de Gérando, 27 juin 1920. Loc. cit.

comme vous et moi. » Un peu plus loin dans la lettre, pourtant, il donnait quelques indications sur l'une des raisons pour lesquelles on s'était séparé de lui : « en me forçant de quitter le journal que j'avais créé, on pensait, officiellement, à réconcilier le journal avec la Légation de France qui me jugeait trop dévoué à la cause hongroise. » D'ailleurs, il restait sceptique ; selon lui, le journal était, depuis son départ, devenu si mauvais qu'il ne pourrait satisfaire ni les Hongrois, ni les Français.<sup>301</sup> D'autre part, en 1925, *L'Echo du Danube* allait cesser de paraître. Dans cette affaire, on remarquera les éléments d'une bonne intrigue franco-hongroise de l'Entre-deux-guerres : le sempiternel *qui pro quo*, les attentes à peine formulées et surtout non satisfaites, l'honneur bafoué. L'engagement des Français pour la Hongrie n'était pas anodin, au contraire, il était souvent vécu comme une affaire personnelle et complexe, nous aurons l'occasion de nous en apercevoir.<sup>302</sup>

## 2. La Gazette de Hongrie (1929-1944)

La *Gazette de Hongrie* était, en quelque sorte, l'inverse de *L'Echo du Danube*. Également hebdomadaire (paraissant le vendredi soir, puis le samedi matin), elle était financée initialement par le ministère des Affaires étrangères français, mais on ne tarda pas à y lire une contribution, modeste, il est vrai, à l'effort de réparation de l'injustice issue du Traité de Trianon. Le premier numéro parut le 20 décembre 1929. Le dernier numéro disponible à la bibliothèque centrale de l'université ELTE date du 6 mai 1944.<sup>303</sup> Le rédacteur en chef et fondateur, Ferenc de Kelecsényi, qui était également attaché de presse pour la Légation de France à Budapest, était secondé par Henri Ancel et un employé hongrois<sup>304</sup> (le même Henri Ancel qui fut également le traducteur appointé de la *Nouvelle revue de Hongrie*). L'éditorial du premier numéro de la *Gazette* donne, comme à l'accoutumée, des indications utiles sur les objectifs de la publication :

---

<sup>301</sup> Félix de Gérando – Kálmán Kánya mars 1924. MOL. K66. Gesztesi I. dosszié 103. cs.

<sup>302</sup> Une quinzaine d'années plus tard, le comte H. de la Rivière proposait ses services au KÜM pour inviter ses relations en Hongrie et leur asséner une propagande douce et efficace. Lui même conscient de ce que son projet avait de suspect, il terminait sa lettre en écrivant : « Ce n'est pas parce que le baron de Gérando est un triste sire que le comte de la Rivière est une fripouille. Je sais bien que la guerre et la crise, qui ont ruiné la noblesse française, ont fait de bien des gentilhommes de chez nous du gibier de tribunaux, mais la plupart ont cherché dans le travail un asile contre la pauvreté. C'est ce que je fais, et continuerai à faire. » Comte H. de la Rivière – KÜM (destinataire non identifiée) [s.d.] MOL. K66. 263 cs. 1935. III-4 (R-Z). Doc. 291

<sup>303</sup> Le n° du 6 mai 1944 contient l'avis suivant : « en vertu de l'autorisation n° 10.710/III/b du président du Conseil royal hongrois, le prochain numéro de la Gazette de Hongrie paraîtra le samedi 3 juin 1944. » mais je n'ai trouvé nulle trace de ce numéro.

<sup>304</sup> Katalin KELECSENYI, « A Gazette de Hongrie alapítója » [Le fondateur de la Gazette de Hongrie], Élet és Irodalom, n°32, 1986, p. 2



Éditorial « Notre but ». *La Gazette de Hongrie* est destinée à trois catégories de lecteurs : (1) Comme une lecture facile et intéressante pour les Hongrois francophones (au nombre de 45 000, dont 1 700 élèves dans les écoles françaises, malgré les rumeurs que l'on n'apprend plus que l'anglais, l'italien et l'espagnol) ; (2) Pour les visiteurs étrangers ; (3) pour les lecteurs à l'étranger. « Dans notre idée, la *Gazette de Hongrie* doit devenir un organe international sérieux d'information politique, économique et littéraire de l'Europe danubienne. Moralement, nous la voulons imbue d'un large esprit de conciliation, sans aucun parti pris politique, religieux ou intellectuel. Nous nous attacherons à faire connaître la Hongrie impartialement et objectivement. Il va sans dire, que nous nous considérons, en Hongrie, comme les pionniers de la civilisation française et de l'esprit français qui, précisément, est animé d'un vaste souffle de fraternité, entraînant les peuples à la poursuite des grands idéals communs. Nous voulons consacrer plus de soin aux problèmes qui unissent les peuples, qu'aux problèmes qui les divisent. Ce journal deviendra un véritable foyer de culture française et aura pour effet de grouper et organiser les différentes forces susceptibles de travailler en faveur du rapprochement franco-hongrois. » (Ke.)

*La Gazette de Hongrie* était une source sûre pour les informations mondaines (arrivée et départ du personnel diplomatique, célébrations patriotiques diverses, visites en Hongrie de ministres, députés, hommes de lettres, etc.). Elle n'omettait pas d'insérer une recension pour chacun des ouvrages de Louis de Vienne, ministre de France à Budapest (1927-1934), publiés sous son nom de plume (Edmond Le Ratz), tout en lui ouvrant régulièrement ses pages pour quelque éditorial satirique. Elle offrait également un éclairage constant sur les relations franco-hongroises à caractère religieux (entre autres : la recension des ouvrages du père Delattre SJ tout au long des années trente, l'annonce des conférences du père dominicain Gilet en 1936, le programme des activités du père Chaillet SJ à Budapest en 1939-40), elle publiait aussi régulièrement le sommaire de *Korunk Szava* (en français : *La parole de notre époque*), revue hongroise liée au "néo-catholicisme" français (Maritain *et al*). Enfin, de même que la *Revue de Hongrie* puis la *Nouvelle revue de Hongrie*, elle cultiva des relations avec le non-conformisme. L'entrée en matière fut la revue *Plan*, dont le sommaire fut reproduit pour la première fois dans la *Gazette de Hongrie* du 30 mai 1931.<sup>305</sup> Les sommaires suivants furent régulièrement insérés jusqu'à la disparition de la revue dirigée par Philippe Lamour. Cet intérêt pour les diverses tentatives de renouvellement spirituel en France ne se démentit pas puisqu'on allait remarquer dans le numéro du 28 décembre 1940, dans une *Gazette de Hongrie* en pleine conversion pétainiste, l'annonce que la revue *Esprit* avait repris ses livraisons à Lyon et que Stanislas Fumet lançait, dans la même ville, un nouvel

---

<sup>305</sup> Dans le n° du 30 mai 1931 de *La Gazette de Hongrie* : Sommaire de *Plan*. « La grande revue française qui a déjà conquis le public de France et de l'étranger vient de paraître. »

hebdomadaire : *Temps nouveaux* (en remplacement de *Temps présents*).<sup>306</sup> C'était montrer une connaissance remarquablement précise de la situation éditoriale française.

Notons que ces deux ou trois milieux affectionnés par la *Gazette* (le grand monde, le catholicisme et le néo-catholicisme, le non-conformisme) sont aussi les principaux points d'ancrage de la *Nouvelle revue de Hongrie* en France.

### **3. Les Nouvelles danubiennes (1933-1944)**

Les *Nouvelles danubiennes* étaient une émanation de la *Revizíós Liga* et, concrètement, étaient la traduction en français du bulletin hongrois de l'association (*Dunavölgyi Szemle*). La *Liga* était représentée à Paris par Ferenc Honti (jusqu'en avril 1939), qui fut un grand connaisseur de l'intellectualité parisienne, en particulier de la jeunesse. Parmi les auteurs qui publiaient régulièrement aux *Nouvelles danubiennes* figure justement Georges Roux, jeune non-conformiste issu de la tendance *Plan*. Bien que mensuelle, la revue était imprimée sur trois grandes feuilles de format quotidien ; très simple, elle avait effectivement l'allure d'un bulletin. Son directeur fut longtemps le fondateur de la *Revizíós Liga*, Endre Fall, qui prit également la charge de la rédaction en chef à partir de mai 1940, poste occupé auparavant par Elemér de Szudy. Pendant toutes les années trente, les deux hommes se partagèrent la rédaction des éditoriaux, confiés de temps à autre à une personnalité extérieure, mais proche de la *Liga*, comme Endre Bajcsy-Zsilinszky. Le thème principal et presque exclusif de la revue était l'information sur la situation des minorités hongroises dans les pays successeurs.

### **4. La Revue franco-hongroise (1928- ?) et l'Alliance française**

Le 25 mars 1926, Marie-Josèphe Duhaut créait le cercle des Annales de Budapest, en s'appuyant, notamment, sur l'école de langue qu'elle dirigeait dans le quartier résidentiel des collines (Pasaréti út). Un an et demi plus tard, elle était déjà en mesure de compléter ses activités par une revue mensuelle, la *Revue franco-hongroise*, dont le premier numéro parut en novembre 1928. Ayant résidé une trentaine d'années en Hongrie, elle affirmait : « peu d'étrangers connaissent la Hongrie comme j'ai pu apprendre à la connaître, aucun peut-être ne l'apprécie comme moi, à sa véritable valeur ; nul, certainement, ne l'aime d'un amour plus

---

<sup>306</sup> Gazette de Hongrie, 28 décembre 1940

sincère et plus véritable. »<sup>307</sup> Le ton était donné. Toutefois, une petite place était accordée au ministre de France, Louis de Vienne, en tant que président d'honneur. En 1929, le cercle des Annales obtint son affiliation au réseau de l'Alliance française dont il devint, par conséquent un comité local à part entière.<sup>308</sup> Mais, quelque temps plus tard, un représentant parisien de l'Alliance était envoyé à Budapest pour « parler des problèmes de l'heure présente. »<sup>309</sup> C'est ainsi que l'on vit Jean Carrère, alors chargé de cours à l'université de Budapest, prendre en avril 1931 le secrétariat général d'un nouveau comité de l'Alliance française, toujours placé sous la présidence d'honneur de Louis de Vienne. Parmi les membres d'honneurs figurait Iván de Praznovszky (que l'on connaît comme dignitaire de la *NRH*, et qui avait signé le premier éditorial de la *Revue franco-hongroise*). Les membres du bureau étaient Sándor Eckhardt, Aurélien Sauvageot, François Gachot, Mihály Babits, Jenő Heltai, Dezső Kosztolányi, Béla Bartók et Dezső Rozsáffy (conservateur du musée des Beaux-arts).<sup>310</sup> La création, à trois ans d'intervalle, de deux comités d'Alliance française différents dans la même ville pose un problème à propos duquel l'historien de l'Institut français de Budapest, Georges Diener, ne donne aucun indice sinon la visite de contrôle qui tourna sans doute assez mal. En l'absence de données complémentaires ou contradictoires, je reprends simplement ce constat.<sup>311</sup> La forte personnalité de M.J. Duhaut y a peut-être sa part. J'ai déjà souligné sa manière particulière de grandir sa revue de ses propres années d'expérience. Dans le même premier numéro, elle annonçait aussi s'être rendue à Paris avec « une troupe de ses meilleurs élèves et adeptes. »<sup>312</sup> Donnons encore quelques exemples, au hasard, de sa poigne d'institutrice sentimentale et sans complexe : « Quand j'étais petite, plus il y avait d'obstacles, plus j'étais contente. Je n'ai jamais fait de détour [...] je fonçais dessus [...] et à présent encore, et allez donc ! ».<sup>313</sup> Dans le numéro de juillet 1929, elle donnait, en guise d'éditorial, une lettre privée que lui avait adressée son cousin, ingénieur au Chili, accompagnée d'un chèque de 2 000 francs pour ses œuvres, dans laquelle ledit cousin affirmait passer prochainement un contrat de travaux publics nécessitant l'importation de 450 millions de francs en machines (« soit plus que ce

---

<sup>307</sup> M.J. DUHAUT, « À nos amis », *Revue franco-hongroise*, 20 novembre 1928, p. 2

<sup>308</sup> Georges DIENER, *Une histoire de l'Institut français en Hongrie 1947-1989. Relations culturelles franco-hongroises*, Paris-Budapest, L'Harmattan-Magvető, 1990, p. 89-90. L'affiliation est annoncée dans le n° de mars de la *Revue franco-hongroise*.

<sup>309</sup> *Ibidem*

<sup>310</sup> *Gazette de Hongrie*, Avril 1931

<sup>311</sup> Par ailleurs, les institutions affirmant la présence française en Hongrie étaient relativement nombreuses. Mentionnons aussi la constitution, en 1934, de la Société de l'Amicale française (*Gazette de Hongrie*, 10 mars 1934). Son comité d'organisation comprenait, entre autres, le futur chef de la force gaulliste à Budapest (Giraud) et le vice-consul Nugues, lui aussi futur sympathisant de la résistance.

<sup>312</sup> Élèves qui seraient au nombre considérable de deux mille. « Hongrie. Le cercle des Annales », *Revue franco-hongroise*, 20 novembre 1928, p. 18

<sup>313</sup> M.J. DUHAUT, « À nos lecteurs », *Revue franco-hongroise*, janvier 1929, p. 7

que n'importe toute la Hongrie. »).<sup>314</sup> Et si l'on en n'avait pas suffisamment de ces affaires familiales et financières, on pouvait aussi apprendre, dans le numéro de décembre 1931, que le même cousin avait été fait chevalier de la Légion d'honneur (avec photo en première page).<sup>315</sup> Cette mise en avant permanente de soi était vraisemblablement une variété maniaco-dépressive du patriotisme en exil. « Mes amis, par conséquent les amis de la France »<sup>316</sup> écrivait ainsi M.J. Duhaut de ses « élèves et adeptes. » Et sa joie ne connut pas de limites lorsque le gouvernement français lui envoya un drapeau tricolore pour orner son école. D'ailleurs, sa position politique était véritablement éclectique, voire amphigourique : son patriotisme était doublé d'un républicanisme intransigeant auquel se greffait, on ne sait comment, la passion révisionniste sur fond de « potins parisiens » d'une mondanité douteuse et de culte rendu aux personnalités hongroises comme Horthy ou Bethlen. En janvier 1930, elle prenait le deuil de Clemenceau, « toujours debout [...] pour la postérité. »<sup>317</sup> En novembre 1930 : allusion à « la plus grande injustice mondiale » (Trianon), suivie d'une traduction en français du *credo* hongrois.<sup>318</sup> Enfin la sublime synthèse de la célébration du 15 mars 1932, où l'on chanta successivement et avec la même ferveur la marseillaise et l'hymne hongrois.<sup>319</sup> La *Revue franco-hongroise* n'eut sans doute pas un grand retentissement, et n'entretint pas de relations directes avec la *NRH*. Néanmoins, j'ai cru bon de présenter ces quelques éléments d'information pour mettre en évidence une autre façon d'envisager la collaboration franco-hongroise, un peu plus intimiste, peut-être naïve. Mais, finalement, dans son éclectisme volontaire, pas plus incohérente que celle de la *NRH*.

## **5. La Revue des études hongroises et finno-ougriennes (1923-1948)**

### **a) Le Centre universitaire d'études hongroises**

L'histoire de cette revue est tourmentée. Fondée en 1923 par Zoltán Baranyai, alors diplomate à Genève, elle fut reconstituée par Lipót Müller-Molnos, directeur du Centre universitaire d'études hongroises à Paris, puis elle cessa de nouveau de paraître, avant d'être ressuscitée en

---

<sup>314</sup> « Une lettre » (éditorial), *Revue franco-hongroise*, juillet 1929

<sup>315</sup> *Revue franco-hongroise*, décembre 1931, p. 2

<sup>316</sup> M.J. DUHAUT, « À nos amis », *Revue franco-hongroise*, mars 1930

<sup>317</sup> Idem, « À nos amis », *Revue franco-hongroise*, janvier 1930

<sup>318</sup> « Je crois en un Dieu/Je crois en une Patrie/Je crois en la justice éternelle de Dieu/Je crois en la résurrection de la Hongrie/ Ainsi soit-il. Idem, « À nos amis », *Revue franco-hongroise*, novembre 1930

<sup>319</sup> Idem, « À nos amis », *Revue franco-hongroise*, mai 1932, p. 1

pleine guerre sous le nom de *Revue d'histoire comparée*. La variante qui nous intéresse ici le plus est la deuxième.

- Revue des études hongroises et finno-ougriennes, 1923-1927
- Revue des études hongroises, 1928-1929, 1933-1935
- Revue d'histoire comparée, 1942-1948<sup>320</sup>

Le Centre universitaire d'études hongroises, dirigé par Lipót Müller-Molnos et Tibor Baráth,<sup>321</sup> avait succédé en 1933 au Bureau franco-hongrois de renseignement fondé en 1928. Il avait pour mission principale d'assurer un soutien matériel et moral aux étudiants hongrois installés en France. Ses moyens étaient modestes, il disposait seulement d'un bureau et d'une autre pièce faisant office de bibliothèque, d'antichambre et de salle d'études pour les étudiants boursiers.<sup>322</sup> À titre de comparaison, en 1931/32, le budget du Bureau parisien était de 12 000 pengős tandis que celui du *Collegium Hungaricum* à Rome s'élevait à 163 000 pengős.<sup>323</sup> La *Revue des études hongroises (REH)* était financée par le *Kultuszminiszterium* et bénéficiait, en outre, de la collaboration de l'Académie des sciences hongroise.<sup>324</sup> Son objectif initial était de faire connaître les résultats de la recherche scientifique hongroise à l'étranger, notamment sur le plan ethnographique, c'est-à-dire concernant l'étude de l'origine des Hongrois et de leur sédentarisation dans le bassin des Carpates. Lors de sa reparation en 1933, elle s'orienta vers l'étude des relations franco-hongroises, accueillant un nombre accru de chercheurs français.<sup>325</sup> À la différence des autres publications francophones, il s'agissait d'une revue à caractère scientifique. Quant à la *Nouvelle revue de Hongrie*, elle était une revue d'information, certes, mais elle était rédigée dans un esprit si "objectif" qu'elle mordait volontiers sur le monde scientifique. De plus, pour les hommes de la *NRH*, le souci d'efficacité exigeait que toute production de la vie intellectuelle hongroise présentée à l'étranger fût placée au sein d'un

---

<sup>320</sup> À cette énumération, on pourra même ajouter, hors de notre période, les Nouvelles études hongroises, 1966-1979

<sup>321</sup> Outre ses fonctions au Centre universitaire des études hongroises, Tibor Baráth était secrétaire général du Comité international des études historiques (de 1933 à 1938). Entre 1940 et 1944, il enseigna à l'université de Kolozsvár (Cluj-Napoca, actuellement en Roumanie). Évoluant vers l'extrême droite, il allait occuper un poste au ministère de l'Éducation après la prise de pouvoir par les Croix fléchées en 1944. En 1945, il se réfugia en France et, par la suite, au Canada. Convertissant son extrémisme politique en extravagance scientifique, il entreprit alors de prouver l'origine sumérienne des Hongrois.

<sup>322</sup> Ignác ROMSICS, « Les relations culturelles franco-hongroises et l'Institut hongrois de Paris entre les deux guerres mondiales », [Les relations culturelles franco-hongroises des années 1920 à nos jours, 60<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut hongrois de Paris ; 2-4 février 1989], p. 182

<sup>323</sup> Ibid., p. 184

<sup>324</sup> Rapport [s.d.] sur le problème de la Revue des études hongroises (Fond Balogh 1/2379/20908)

<sup>325</sup> Ignác ROMSICS, « Les relations culturelles franco-hongroises et l'Institut hongrois de Paris... », p. 186

ensemble cohérent, voire unifié. D'où une cohabitation très orageuse entre les deux organisations, malgré les relations intermittentes qu'exigeaient leurs activités respectives.<sup>326</sup>

## b) La rivalité avec la Nouvelle revue de Hongrie

En 1933, lors de la reprise de la revue sous le nouveau nom de *Revue des études hongroises*, un ami de la *NRH* écrivait de Paris, en substance : « à propos de la Revue finno hongroise (*sic*), ce n'est pas de leur faute si la revue est mauvaise, ils font ce qu'ils peuvent. Les responsables sont au ministère, qui dépensent 200 000 francs du budget. »<sup>327</sup> Passons sur l'imprécision quant au nom de la revue et sur l'exagération probable quant au budget estimé, le ton était donné. Quelques mois plus tard, Joseph Balogh répondait à ce même ami, d'une manière peu flatteuse, qu'un jeune Hongrois installé à Paris se trouvait malheureusement (pour lui) « au sanatorium intellectuel » de Müller-Molnos.<sup>328</sup>

Un an plus tard, la raillerie l'avait cédé à la furie. Regrettant la dispersion des efforts de la propagande hongroise en France, Ottlik et Balogh entreprirent de convaincre le *Kultuszminiszterium* de renoncer tout simplement à la *REH*. Début 1934, ils obtenaient une audience auprès du chef de Cabinet, auquel ils présentèrent un plan de rationalisation. Ils identifiaient sept organes de propagande hongroise à Paris :

1. La Reviziós Liga ;
2. M.T.I. (agence télégraphique hongroise) ;
3. La Nouvelle revue de Hongrie, et son correspondant Emil Haraszti ;
4. Le Centre d'études universitaires hongrois ;
5. La Légation de Hongrie, et son attaché de presse Gyula Gesztesi ;
6. Magyar Ház (la Maison de Hongrie) ;
7. Les correspondants parisiens des quotidiens hongrois.

Il était jugé essentiel d'unifier les efforts afin que les Français n'eussent qu'un interlocuteur en matière hongroise, dont le message eût été, par conséquent, fort et cohérent, ceci dans tous les domaines des relations intellectuelles : échanges d'information, invitations de conférenciers et parlementaires, commandes de livres et d'articles ; que tout cela fût soumis à

---

<sup>326</sup> Par exemple : Ottlik demandait à Molnos d'entrer en contact avec le critique littéraire français Fernand Baldensperger. Ottlik – Molnos 2 janvier 1933 (Fond Balogh 1/2300) ; Balogh demandait à Molnos des renseignements sur l'Association France-Hongrie (Balogh – Gesztesi 11 avril 1935 (Fond Balogh 1/1172) ; Balogh faisait demander à Molnos une photo pour un article. Balogh – Lajti 20 janvier 1943 (Fond Balogh 1/1890)

<sup>327</sup> Haraszti – Balogh 1<sup>er</sup> juillet 1933 (Fond Balogh 1/1342) La somme paraît exagérée (elle correspond à environ 60-70 000 pengős).

<sup>328</sup> Balogh – Haraszti 29 novembre 1933 (Fond Balogh 1/1342)

une direction unique pour garantir une meilleure efficacité. La première mesure concrète proposée était, bien entendu, l'absorption de la *REH* par la *NRH*. Outre les raisons d'ordre général, l'argumentaire était le suivant : (1) les deux revues se chevauchent partiellement, leur maintien est un gaspillage de moyens et d'énergie ; (2) si les articles des scientifiques hongrois sont véritablement de valeur, ils trouveront place dans la presse française consacrée à leur domaine d'étude ; (3) s'il s'agit de toucher le public (potentiellement) intéressé par la chose hongroise, des articles de vulgarisation pourront être insérés dans la *NRH*.<sup>329</sup> Un rapport interne mentionnait une proposition du comte Teleki (membre du Comité de la *NRH*), selon laquelle il eût été préférable de transformer la *Revue des études hongroises* en un bulletin annuel de l'Académie des sciences, délivré de l'aspect "revue" qui introduisait la confusion avec la *NRH*. D'autre part, dans ce même rapport on affirmait que la *REH* ne servait en rien les intérêts nationaux, qu'elle dérangeait « le difficile travail de la *NRH* » et qu'elle employait inutilement « l'énergie et les ressources financières disponibles. » Enfin, on considérait comme erroné le raisonnement selon lequel la *REH*, étant apolitique, pouvait approcher des savants français rebutés par l'aspect publiciste de la *NRH*, car, « de nos jours, était-il écrit, la politique a pénétré tous les domaines, surtout en France. »<sup>330</sup>

Au début de l'année 1935, Ottlik s'adressa directement à Molnos, sans ménager ses mots :

*Nous n'avons aucune nouvelle de vous depuis 1933, écrivait-il, bien que Balogh ait envoyé plusieurs lettres et que vous soyez venus plusieurs fois à Budapest, en rendant même visite à notre revue voisine, la Magyar Szemle. Nous le regrettons d'autant plus que, d'après notre expérience et celle de notre correspondant à Paris E. Haraszti, la Revue des études hongroises provoque des malentendus dans certains milieux français. Il ne s'agit pas de concurrence, mais du fait qu'il n'est pas judicieux de compromettre le travail d'une revue à caractère politique, au contenu littéraire et scientifique, par une autre revue neutre, sans caractère publiciste. Il serait préférable d'unifier les deux revues, et de mettre l'accent sur le respect de l'intérêt national. Je ne vous cache pas que je considère les Études hongroises, non pas seulement compromettantes pour la NRH, mais pour la représentation de la Hongrie à l'étranger.*<sup>331</sup>

Molnos montra patte blanche, affirmant que son intention était de collaborer pleinement avec la *NRH*, que le malentendu provenait de Balogh, etc...<sup>332</sup> Le mois suivant, Balogh écrivait à son collègue Ottlik une missive qui sonnait comme le sifflement du couperet : « J'ai sous les

---

<sup>329</sup> Minute d'une visite d'Ottlik et Balogh à Kálmán Szily [chef de Cabinet au Kultuszminiszterium]. s.d. (c. 1934). Fond Balogh 1/3019/27521

<sup>330</sup> Rapport sur le problème de la Revue des études hongroises (s.d.) (Fond Balogh 1/2379/20908)

<sup>331</sup> Ottlik – Molnos 24 janvier 1935 (Fond Balogh 1/2300)

<sup>332</sup> Molnos – Ottlik 9 février 1935 (Loc. cit.)

yeux le dernier numéro de la revue de Müller-[Molnos]. Cette revue ne peut pas continuer ainsi. »<sup>333</sup> Le fait est que la *Revue des études hongroises* acheva son deuxième âge cette année même, en 1935.

La troisième période commença en 1942, sous le nom de *Revue d'histoire comparée*, toujours placée sous la houlette du Centre d'études, à Paris, et de l'Académie des sciences, à Budapest, et avec la contribution d'un comité de jeunes historiens francophiles qui allaient devenir les sommités d'après-guerre voire d'après 1989 (Kálmán Benda, Domokos Kosáry, etc...). Malgré la nouvelle situation provoquée par l'entrée en guerre, Joseph Balogh allait aussitôt exprimer son inquiétude au *Kultuszminiszter*.<sup>334</sup>

### c) Les réticences d'Aurélien Sauvageot

Les sources de conflit étaient nombreuses : risque de gaspillage de moyens, manque de cohérence de la propagande hongroise, voire du projet interne de la revue adverse. De plus, un problème concret s'imposait : celui de la concurrence dans le recrutement des rédacteurs français, et, d'une manière plus générale, dans les relations personnelles avec les intellectuels français. Nous verrons plus loin que la *NRH* eut beaucoup d'amis en France. Mais aussi, pour illustrer l'irritation des hommes de la *NRH*, pouvons-nous prendre ici l'exemple d'Aurélien Sauvageot, le célèbre savant linguiste qui connut bien la Hongrie et collabora régulièrement à la *Revue des études hongroises*, sans jamais cesser d'être réticent envers la *Nouvelle revue de Hongrie*.<sup>335</sup>

Les causes possibles de cette mésentente étaient multiples. D'une part, il était difficile de concilier le franc-maçon Sauvageot et la position politico-religieuse de la *NRH*.<sup>336</sup> En 1934, le

---

<sup>333</sup> Balogh – Ottlik 17 avril 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>334</sup> Correspondance Balogh – Hóman septembre et octobre 1942 (Fond Balogh 1/1471)

<sup>335</sup> Aurélien Sauvageot (1897-1988) : né à Constantinople, il enseigna au collège Eötvös à Budapest entre 1923 et 1927. À la rentrée en 1927, en compagnie de Lipót Molnos, il inaugura la première Chaire de langues finno-ougriennes à l'École des langues orientales de Paris. En février 1932, il publia son Grand dictionnaire français-hongrois, suivi, en septembre 1937, de son pendant hongrois-français. Bibliographie indicative : Découverte de la Hongrie (1937) ; Esquisse de la langue hongroise (1951) ; Premier livre de hongrois (1965) ; L'édification de la langue hongroise (1971) ; Souvenirs de ma vie hongroise (1987).

<sup>336</sup> Sur ce point, la position de la *NRH* semble avoir été celle du KÜM, qui s'inquiétait, en 1932, que la France rappelât Jean Carrère pour envoyer à sa place une « créature de Sauvageot », lequel « se [tenait] derrière cette affaire ». Külügyminiszterium – Frigyes Villani 24 novembre 1932 (MOL. K66. 202 cs. III.-4. 1932). Dans le sens inverse, un demi-siècle plus tard, Sauvageot se souvient encore de son malaise : « en bon fils de la Révolution française que j'étais, j'avais ressenti un très vif malaise en me trouvant brusquement plongé dans cette Hongrie de 1923 et des années suivantes, où je butais à chaque pas sur des vestiges qui me faisaient penser à la France d'avant 89. Les aristocrates et les nobles tenaient le haut du pavé ; les églises régnaient superbement, tandis que la bourgeoisie se partageait entre conservateurs et récalcitrants. Le petit peuple faisait pitié à voir, tant dans les villes, que dans les campagnes. Le baisemain obséquieux de la domestique qui m'ouvrait une porte amie me faisait physiquement mal et aussi les airs de chiens battus des paysans rencontrés ça et là, au hasard d'une expédition d'études dans la campagne. Aussi faisait-il bon se reconforter dans les poèmes vengeurs d'Ady



bénédictin francophile Jéromos Szalay informait Balogh qu'il avait obtenu, par l'intermédiaire de Molnos, le manuscrit d'un livre en préparation de Sauvageot (qui allait finalement paraître en 1937 sous le titre : *Découverte de la Hongrie*). Malgré les bonnes intentions de l'auteur, Szalay estimait qu'il était impossible « de laisser paraître le chapitre sur la religion sans parler [à Sauvageot] », et que lui, Szalay, allait même essayer « d'empêcher sa parution. »<sup>337</sup>

Faut-il évoquer, d'autre part, une certaine incompatibilité d'humeur ? En avril 1935, Balogh demandait à son ami Gesztesi, attaché de presse à la Légation de Hongrie à Paris, « d'amener » Sauvageot à la *NRH* ; il se sentait lui-même incapable de le faire (« Considérant l'aversion de H[araszti] envers Sauvageot – aversion que, d'ailleurs, je comprends et partage... » écrivait-il).<sup>338</sup> À la décharge de Joseph Balogh, signalons qu'Aurélien Sauvageot n'avait pas un bon caractère ; ses relations conflictuelles avec son *alter ego* François Gachot en témoignent.<sup>339</sup> La correspondance directe qui subsiste entre Balogh et Sauvageot se limite à trois lettres écrites en 1935, où l'on voit Sauvageot, trop occupé, renoncer à écrire un article sur Endre Ady, malgré les roucoules forcées de Balogh (« C'est toujours avec le plus grand plaisir que je me souviens de nos rencontres à Budapest. »).<sup>340</sup> Leur pas de deux ne cessa pas pour autant. En 1939, Balogh et son jeune rédacteur français à Paris étaient toujours en pleine réflexion : l'un prétendait regretter que Sauvageot refusât continuellement de collaborer,<sup>341</sup> l'autre affirmait n'avoir jamais compris son attitude, si « réticent[e] à l'égard de notre revue qu'il connaît, du reste, fort bien. »<sup>342</sup> Le problème restait entier, Balogh fit même le projet de « s'expliquer entre quatre yeux » avec lui, mais sans grands espoirs, pourtant, car il crut finalement comprendre que c'était Müller-Molnos qui retenait Sauvageot d'écrire pour la *NRH*.<sup>343</sup> Cette amitié entre Molnos et Sauvageot était-elle véritablement un obstacle ?<sup>344</sup> Autant dire que le dysfonctionnement au sein de la propagande hongroise à Paris était réel.

---

[...]. » Aurélien Sauvageot – László Dobossy 8 janvier 1977, p. 3 (PIM Kt. V4545/49) (allusion au grand poète Endre Ady, révolté des questions sociales tout comme de l'esthétique).

<sup>337</sup> Jéromos Szalay OSB – Balogh (reçue le) 29 août 1934 (Fond Balogh 1/2971/26836)

<sup>338</sup> Balogh – Gesztesi 12 avril 1935 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>339</sup> La correspondance de Sauvageot conservée au service des manuscrits du Petőfi Irodalmi Múzeum (PIM Kt.) contient une quantité incalculable d'aigreurs. Sauvageot y explique, par exemple, l'insensibilité politique du jeune Gachot par la mentalité de sa famille, qui appartenait à la notabilité bourgeoise d'Angoulême. Il affirme aussi que c'est ce même Gachot qui fut indirectement à l'origine de son éviction de la section hongroise de la radiodiffusion à Paris après la guerre, lorsque ce dernier dénonça son meilleur collaborateur hongrois comme agent communiste. « Vous comprendrez que dans ces conditions, j'observe une certaine réserve au sujet de Gachot qui a cru devoir faire du zèle. » (Aurélien Sauvageot – Endre Bajomi Lázár 22 octobre 1981 (PIM Kt. V.4750/47)

<sup>340</sup> Correspondance Balogh – Sauvageot (Fond Balogh 1/2817)

<sup>341</sup> Balogh – Develle 30 mars 1939 (Fond Balogh 1/801)

<sup>342</sup> Develle – Balogh 5 avril 1939 (Loc. cit.)

<sup>343</sup> Balogh – Develle 14 avril 1939 (Loc. cit.)

Cet aperçu sur les principales publications à caractère franco-hongrois de l'Entre-deux-guerres nous a permis de découvrir certains aspects des relations entre la *Nouvelle revue de Hongrie* et son environnement, relations toujours complexes, parfois conflictuelles. D'autre part, toutes ces publications faisaient face aux mêmes problèmes, dans leurs relations avec la situation historique et aussi dans leurs interactions : la rareté des ressources, qu'il fallait partager ; la difficulté à se positionner entre la nécessité de révision des traités et celle de ne pas heurter de front la sensibilité française, etc... Au sein de cette concurrence redoutable, la *NRH* occupait une position particulière. Tardivement venue, sa tendance à l'hégémonie fut manifeste dès sa création ; ses prétentions étaient liées à son ambitieux projet éditorial lui-même, et à la nécessité perçue d'une plus grande centralisation de la propagande hongroise. Dans la partie suivante, j'étudierai particulièrement les relations de la *NRH* avec le monde officiel.

---

<sup>344</sup> L'amitié entre Sauvageot et Molnos était sincère. En 1941, alors que Sauvageot était démissionné d'office de l'École des langues orientales pour appartenance à la franc-maçonnerie, il continua son enseignement au Centre universitaire d'études hongroises grâce à Lipót Molnos, avant d'être rétabli dans sa chaire en février 1943, à la demande expresse des ambassades de Finlande et de Hongrie ([en ligne]. <http://mapage.noos.fr/achalvin/finnois/Sauvageot.html>. Consulté le 25 mars 2006).

# Deuxième Partie

## ***La Nouvelle revue de Hongrie*** **et la propagande officielle**

« C'est Prague, en effet, qui contrôle  
l'information française de Vienne à  
Constantinople et de Berlin à Trieste. »  
Gabriel GOBRON, *La Hongrie mystérieuse* (1933)

### **Chapitre VII.**

## ***La Nouvelle revue de Hongrie*** au **sein de la propagande hongroise**

### **1. Subventions et revenus de la *Nouvelle revue de Hongrie***

Dans les années qui précédèrent le lancement de la *NRH*, la structure des revenus de la *RH* était la suivante<sup>345</sup> :

<i>Külügyminisztérium</i> :	18 000
<i>Miniszterelnöki hivatal</i> :	6 000
Autres subventions* :	7 000
<u>Une centaine d'abonnements privés</u> :	<u>4 000</u>
Total :	35 000

\* *Municipalité de Budapest, autres ministères, institutions financières*

---

<sup>345</sup> [Ottlik ?] – Külügyminisztérium c. 1932 (Fond Balogh 1/2379/20811)

Le budget prévu par Ottlik s'élevant à 60 000 pengős, le besoin de financement supplémentaire était de 24 000 pengős. Par la suite, les coûts augmentèrent régulièrement jusqu'à atteindre un total de 80 000 pengős en 1936. Nous allons essayer ici d'établir la structure des revenus, qui, d'ailleurs, ne parvinrent jamais à équilibrer les dépenses. Une chose est certaine : l'existence de la *Nouvelle revue de Hongrie* reposait essentiellement sur des subventions, camouflées en abonnements collectifs. Les abonnements individuels représentaient à peine quelques points de pourcentage et les ventes au numéro ne figuraient même pas parmi les ressources (bien que la revue fut officiellement disponible dans quelques points de vente en France). Quoi qu'il en fût, sans préjuger de l'indépendance d'esprit des rédacteurs de la *NRH*, ni même de la part d'autonomie réelle de leur publication par rapport à leurs principaux bailleurs de fonds publics ou privés, l'analyse des revenus de la revue trouve naturellement sa place dans cette partie consacrée à l'étude de la *NRH* au sein de l'appareil de propagande hongrois.

Au cours de ses premières années d'existence, les revenus de la *NRH* furent approximativement les suivants<sup>346</sup> :

<i>Külügyminisztérium</i> :	≈ 20 000 pengős
Autres ministères :	≈ 7 500 pengős
Municipalité de Budapest :	2 500 pengős
Banque nationale :	10 000 pengős
Grandes banques :	8-10 000 pengős
Grandes entreprises :	8-10 000 pengős
Légation de France :	2-3 000 pengős
<u>Autres revenus :</u>	<u>≈ 5 000 pengős</u>
Total :	≈ 65-70 000 pengős

Seulement trois tableaux synthétiques, plus ou moins complets, sont disponibles dans les archives de Joseph Balogh ; ils concernent tous l'année 1936 et présentent plusieurs versions (proches) de la structure prévisionnelle et réelle des revenus de la *NRH* au cours de cette année, hors contribution du *Külügyminisztérium*.

---

<sup>346</sup> Voir la chemise intitulée Szubvenció (Fond Balogh 1/3033)

Tableau des revenus de la *NRH* en 1936 (hors contribution du *Külügyminiszterium*)

(en pengős)	Prévisions (février) <sup>347</sup>	État des subventions au 31 mars <sup>348</sup>			Note récapitulative au 1 <sup>er</sup> janvier [1937] <sup>349</sup>	
		Reçu	En attente	En pourparler s	Obtenu	Demandé
Goldberger S. F. és Fiai	2 000	-	2 000	-	2 000	2 000
Leipziger V. Szésszgyár	1 400	1 200	-	-	1 200	1 200
Magyar Pamutipar	1 200	-	500	-	500	500
Salgótarjáni Kőszénbánya	2 000	-	2 000	-	2 000	2 000
Cukorgyárosok Egyesülete	2 000	-	2 000	-	en cours	-
M. Ált. Kőszénbánya	2 000	-	2 000	-	2 000	2 000
Weiss Manfréd művek	-	1 000	-	-	1 000	1 000
Egyesült Izzó	-	-	-	2 000	-	-
Pesti M. Kir. Bank	2 000	2 000	-	-	2 000	2 000
M. Leszá. és Pénzvál. Bank	1 000	1 000	-	-	1 000	1 000
M. Ált. Hitel bank	1 000	1 000	-	-	1 000	1 000
Pesti Hazai Első Takptár	1 000	1 000	-	-	1 000	1 000

<sup>347</sup> [Balogh] - Chorin 4 février 1936 (en appendice). Fond Balogh 1/3033/27639

<sup>348</sup> NRH, abonnements collectifs pour l'année 1936 (Fond Balogh 1/3033)

<sup>349</sup> Note sur les subventions obtenues pour l'année 1936, au 1<sup>er</sup> janvier 1937 (Fond Balogh 1/3033/27639). En marge, il est écrit qu'une lettre signée par Teleki devait être adressée à tous. En outre, une copie du tableau serait donnée à Ottlik, à Mariássy (secrétaire) et au comptable.

Angol-Magyar Bank	-	-	-	2 500	1 500	1 500
Magyar-Olasz Bank	-	-	-	1 000	1 000	1 000
Első M. Ált. Bizt. Ták.*	-	-	-	1 000	500	500/300
Magyar Nemzeti Bank**	-	10 000	-	-	10 000	10 000
<i>Pénzüntézeti Központ</i>	-	-	-	2 000	1 000	1 000
<i>Pénzügyminiszterium</i>	3 000	-	2 000	-	2 000	2 000
<i>Kultuszminiszterium</i>			1 490	-	1 491	2 500
<i>Külkereskedelmi Hivatal</i>	-	-	-	-	-	1 000
<i>Kereskedelmiminiszter ium</i>	-	-	-	-	***3 000	-
Budapest (municipalité)			2 500		2 500	2 500
Union Européenne****	-	-	[200]	-	-	-
Légation de France	-	-	[2 000]	-	-	-
Total:	[18 600]	17 200	[16 790]	8 500	[34 691]	[33 700]

\* *János Teleszky*

\*\* *Béla Imrédy*

\*\*\*\* *Subvention réputée ponctuelle, à pérenniser*

\*\*\*\* *Union européenne industrielle et financière (Paris)*

On identifie dans le tableau ci-dessus les trois principales catégories de bailleurs de fonds : les grandes entreprises appartenant aux groupes financiers hongrois, les institutions financières

(banques, caisses d'épargne, assurances) et les ministères (auxquels il faudrait ajouter le principal : le *Külügyminiszterium*).

Le déclenchement des hostilités en Europe occidentale en 1939 provoqua momentanément le rationnement de certaines matières premières comme le papier. Un effet plus durable fut l'inflation, qui aggrava encore les difficultés coutumières de la revue. La Banque nationale semble avoir été l'interlocuteur principal des demandes de rallonges financières "exceptionnelles" (qui d'autre était mieux placé pour actionner la planche à billets ?). En septembre 1939, Iván Praznovszky (vice-président exécutif de la SNRH) demandait ainsi une subvention exceptionnelle de 6 300 pengős « pour faire face à certaines difficultés », Lipót Baranyai (directeur de la Banque nationale) en accorda 5 000, par égard à la « sage gestion de la SNRH » ; il accordait en même temps la même somme à la SHQ.<sup>350</sup> L'année suivante, Balogh allait tester le terrain dès le mois de mai, pour une subvention globale (SNRH + SHQ) augmentée à 12-13 000 pengős à cause de la dévaluation de la monnaie hongroise. Finalement, la Banque octroya 16 000 pengős, soit 12 000 pour la publication des deux revues et 4 000 pour les activités éditoriales du Parthénon.<sup>351</sup> En 1941, c'est en janvier que Móric Eszterházy et István Bethlen, respectivement présidents de la SNRH et de la SHQ, formulaient leur demande d'aide exceptionnelle (pour un montant global de 12 000 pengős).<sup>352</sup> En 1942, la Banque nationale accepta d'augmenter la rallonge de 20 %, conformément aux calculs d'impact de l'inflation fournis par la *NRH*. Balogh pouvait donc dresser le tableau suivant<sup>353</sup> :

Subventions obtenues de la Banque nationale (en pengős)

<i>Nouvelle revue de Hongrie en 1941</i>	Normal : 6 000	Exceptionnel : 10 000
<i>Nouvelle revue de Hongrie en 1942</i>	Normal : 7 200	Exceptionnel : 12 500
<i>Hungarian Quarterly en 1941</i>	Normal : 5 500	Exceptionnel : 6 000
<i>Hungarian Quarterly en 1942*</i>	Normal : 6 600	Exceptionnel : 7 200

\* En 1942, la SHQ fit paraître le *Companion to Hungarian Studies* à la place du périodique "suspendu" à la suite de la déclaration de guerre aux puissances anglo-saxonnes.

---

<sup>350</sup> Correspondance avec la Banque nationale, septembre 1939 (Fond Balogh 1/2100)

<sup>351</sup> Idem, mai-juin 1940 (Loc. cit.)

<sup>352</sup> Idem, janvier-mars 1941 (Loc. cit.)

<sup>353</sup> Tableau daté du 16 juillet 1942 (Loc. cit.)

Le total obtenu pour la publication de la *NRH* en 1942 s'élevait donc à 19 700 pengős. En 1943, Móric Esterházy allait requérir la somme de 21 000 pengős ; en 1944 : 26 000 pengős.<sup>354</sup>

## 2. La précarité financière ; menaces de démission

Avant d'entrer dans le détail des relations entre la *NRH* et ses bailleurs de fonds, constatons bien que les problèmes financiers furent permanents et apparurent bien avant le redémarrage de l'inflation à la fin des années trente. La plupart des années d'exercice virent un déficit récurrent qui s'élevait jusqu'à 10 000 pengős. D'autre part, la correspondance d'Ottlik et Balogh révèle la nécessité d'un effort continu pour obtenir le versement à temps des subventions déjà promises, d'où la récurrence de problèmes de trésorerie. Cette précarité financière entretenait une pression constante sur la direction de la *NRH*, dont les conséquences étaient parfois critiques (menaces de démission en 1934,<sup>355</sup> contraction d'un emprunt au début 1936,<sup>356</sup> suspension provisoire de remboursements à la *Magyar Szemle* en 1937<sup>357</sup>).

Face à une existence en sursis, Georges Ottlik adoptait volontiers la tactique du faible, c'est-à-dire la menace de démission. L'ultimatum n'était pas entièrement rhétorique ; nous avons remarqué qu'à plusieurs reprises, l'homme s'exécuta (départ du *Budapesti Hírlap* en 1935, et finalement de la *NRH* en 1940 – pour des raisons différentes, peut-être renversées).

En 1934, il adressait d'amères réclamations au président de l'Association des banques et caisses d'épargne (*TÉBÉ*), en terminant son argumentation par deux questions qu'il n'allait, dès lors, pas cesser de (se) poser : (1) pouvait-on maintenir une revue lorsque son financement dépendait de considérations mesquines, en dépit de son succès mérité ; (2) n'était-il pas plus perspicace de confier la direction de la rédaction à quelqu'un d'autre, parce que lui, Ottlik, n'était pas prêt à engager sa responsabilité « dans ces conditions financières et morales où seule la mendicité [permettait] d'obtenir des subsides. »<sup>358</sup>

---

<sup>354</sup> En 1943, on prévoyait une augmentation moyenne des coûts de 31,25%, tout en craignant que le papier et les frais d'imprimerie n'augmentassent de 60% et les charges de personnel de 100%. En 1944, la rémunération du rédacteur français (6486 pengős), de même que celle du rédacteur anglais, devait être versée directement par la Banque nationale. Esterházy – Richárd Quandt (Banque nationale) Brouillons [s.d.] (Loc. cit.)

<sup>355</sup> Entre autres : [Ottlik ?] – Lajos Walko (*TÉBÉ*) 26 avril 1934 (Fond Balogh 1/3033). Voir aussi plus bas.

<sup>356</sup> Séance du Comité de la Revue (*Választmány*) le 3 mars 1936. (Fond Balogh 1/2379)

<sup>357</sup> Balogh – Praznovszky 8 avril 1937 (Fond Balogh 1/3033)

<sup>358</sup> [Ottlik] – Lajos Walko (*TÉBÉ*) 26 avril 1934 (Loc. cit.)



Un an plus tard, en 1935, dans le contexte chargé de l'attaque de la *Magyar Szemle* par le gouvernement,<sup>359</sup> Ottlik destinait sa nouvelle menace de démission à une autorité plus concernée, en la personne du ministre des Affaires étrangères, Kálmán Kánya :

*Si votre Excellence soutient ce projet de réduction, parce qu'elle ne considère pas le maintien de la NRH comme une nécessité, je la prie de daigner me le faire savoir, et j'en référerai au comité de la revue. Comme je l'ai fait savoir à son Excellence : « je n'y tiens pas. » (en français dans le texte) Et si votre Excellence et le gouvernement royal de Hongrie, dans une commune sagesse, émettent le jugement qu'il n'est pas nécessaire de continuer – ce sur quoi ma modeste personne n'est pas capable de se prononcer – daignez nous le faire savoir, ainsi, sans délai nous abandonnerons volontiers cette charge qui pèse sur nos épaules.<sup>360</sup>*

À ces phrases boursoufflées, le ministre répondait laconiquement, cinq jours plus tard, qu'il n'avait aucunement l'intention de supprimer les subventions de la *NRH*, dont il était entièrement satisfait.<sup>361</sup> Mais Kánya ne réussit pas à rassurer entièrement le fiévreux publiciste, qui allait revenir sur le même thème deux mois plus tard (à propos de la recherche d'un nouveau président pour la *SNRH*) :

*Je ne bénéficie pas moi-même d'une autorité suffisante pour défendre moralement notre travail contre les attaques incessantes. [...] La présidence [du Comité] est inséparable de la désagréable confusion avec la francophilie, ce qui, dans notre patrie, compte tenu de la force de certaines tendances, suscite instantanément la chasse à la trahison. [...] Avec Balogh, nous pensons que l'existence de la NRH n'est pas d'un intérêt national suffisamment impérieux pour justifier, même avec le plus grand dévouement patriotique, le sacrifice pur et simple de la réputation d'un homme.<sup>362</sup>*

Finalement, comme nous l'avons vu dans la brève présentation de la *Magyar Szemle*, la direction de la *NRH* se désolidarisa de sa revue mère en optant pour un certain *modus vivendi* avec le gouvernement Gömbös, tout en continuant sa propre route, bien entendu.

Cette année critique sur le plan institutionnel (1935) était aussi celle de certains espoirs pour la Hongrie ; ce n'est pas le moindre des paradoxes de la *NRH*. Quoi qu'il en fût, le sang-froid de Kálmán Kánya contribua sans doute à la pérennité de la revue ; d'ailleurs, lorsqu'il prit sa retraite du *KÜM* en 1939, on l'invita à joindre son Comité.<sup>363</sup> D'autre part, Ottlik eut, par la suite, quelque satisfaction pour compenser ces dures années de travail, par exemple lorsqu'on offrit un banquet pour 200 personnalités en l'honneur de son entrée en fonction comme

---

<sup>359</sup> Rappel (première partie) : Péter Tibor NAGY, « Szekfű Gyula levelei Balogh Józsefhez » [Correspondance de Gyula Szekfű et Joseph Balogh], *Történelmi Szemle*, 1992/3-4, XXXIV évf., pp. 232-233

<sup>360</sup> Ottlik – Kánya 12 mars 1935 (Fond Balogh 1/1877)

<sup>361</sup> Kánya – Ottlik 19 mars 1935 (Loc. cit.)

<sup>362</sup> Ottlik – Kánya 21 juin 1935 (Fond Balogh 1/1688)

<sup>363</sup> Móric Esterházy– Kánya 13 juin 1939. Réponse affirmative de Kánya le 17 juin (Loc. cit.)

rédacteur en chef du *Pester Lloyd* en 1937. Occasion pour lui de déclarer que « dans tous les organes en langue étrangère qu'il [dirigerait], il [servirait] toujours la cause de la Hongrie et de la culture nationale hongroise. »<sup>364</sup>

### **3. Symbiose équivoque avec le *Külügyminiszterium***

#### **a) Le rôle apaisant de Kálmán Kánya**

La majeure partie de l'existence de la *Nouvelle revue de Hongrie* eut lieu sous le règne de Kálmán Kánya au *Külügyminiszterium* (1933-1939). Son passage au ministère dans cette période délicate de l'histoire de la Hongrie exige une analyse nuancée. Ancien ministre de Hongrie en Allemagne, il ne fut pas aussi germanophile qu'il eût pu l'être, ou du moins qu'on le craignait dans certains milieux, et il contribua notablement à maintenir une fenêtre ouverte vers les puissances occidentales, en jouant le rôle d'un conseiller pragmatique auprès de Gyula Gömbös. Son attitude à l'égard de la *NRH* tend à confirmer cette disposition générale, de même qu'elle réintroduit un thème déjà esquissé : la *NRH* n'était-elle pas, pour si bien s'entendre avec Kánya, (symétriquement au diplomate) plus pragmatique que véritablement occidentaliste ? Pragmatique, peut-être, mais pas conciliante à tout prix. Les relations de ses rédacteurs avec le baron Lajos Villani (chef du Service culturel du *KÜM*) et Ferenc Mengele (chef de la Presse – aucun lien avec son homonyme de triste mémoire) le prouvent.

Ottlik et Balogh n'avaient pas le caractère facile. Et ils ne manquaient pas d'aplomb pour juger les personnes. Le premier disait, par exemple, à propos de Kánya, qu'il était, « quoi que l'on pens[ât] de lui par ailleurs, un homme intelligent. »<sup>365</sup> Rappelons-nous aussi les paroles cruelles d'Ottlik au sujet de Lajos Villani duquel il était séparé, selon lui, par un infranchissable « décalage intellectuel. »<sup>366</sup>

#### **b) L'affaire Célestin Bouglé**

Il n'était pas rare qu'une mésentente entre la *NRH* et ses interlocuteurs au *KÜM* provoquât d'embarrassants malentendus. C'est ce qui arriva, par exemple, à propos d'un projet de conférence de Célestin Bouglé, directeur de l'École normale supérieure. On avait demandé à

---

<sup>364</sup> Gazette de Hongrie, 27 novembre 1937

<sup>365</sup> Balogh – Kornfeld 29 août 1933 (Fond Balogh 1/1826)

<sup>366</sup> Ottlik – Sándor Khuen-Héderváry 3 avril 1937 (Fond Balogh 1/1757)

Pál Teleki, alors président du Comité de rédaction, de s'entremettre pour inviter à Budapest le célèbre professeur, franc-maçon et libre-penseur ; ce qu'il fit. Peu de temps après, Teleki fut informé que la conférence avait été unilatéralement retirée du programme ; il se fâcha très fort contre les dysfonctionnements de la *NRH*, écrivant à Ottlik : « malheureusement, chez nous [faut-il comprendre “à la *NRH*” ou “en Hongrie” ?], toute entreprise a six propriétaires, c'est ainsi que la solution du plus petit problème exige des semaines, occupe trois fois plus de personnes qu'il n'est nécessaire, et nous oblige à terminer grossièrement ce que nous avons commencé dans la courtoisie. »<sup>367</sup> Ottlik lui répondit simplement, en substance : Mon cher Boli<sup>368</sup>, c'est Villani, le fautif !

*Mon cher Boli, - Je comprends bien ton énervement [...] mais tu ne dois pas t'en prendre à la rédaction. Balogh s'est comporté correctement quand il a transmis – à la demande justifiée [d'un fonctionnaire du KÜM] – l'invitation en France. Le problème est qu'entre Villani et nous s'étend un fossé intellectuel infranchissable qu'il lui arrive d'essayer de traverser en créant autour de lui force désagréments. [Si ce type de mésaventure se reproduit] je quitte aussitôt la revue. Je n'exige pas la reconnaissance de mon travail désintéressé, mais qu'un Villani me tire les oreilles, c'est trop ! Je ne suis pas disposé à un tel sacrifice, même “pour l'intérêt de ma sainte patrie”. [...] Quant à se demander ce qu'est l'École normale supérieure et ignorer qu'elle est farcie d'esprit gauchiste, seulement un être comme Lajos Villani peut se le permettre. Encore une fois, bonnes fêtes, et avec mes chaleureuses salutations.*<sup>369</sup>

Que de bruit pour rien ! En fait, il semble qu'au départ c'était un simple inconvénient pratique. Quelques jours avant la date de la conférence, on s'aperçut que la salle de l'Université destinée à Bouglé serait occupée par le ministre de l'Instruction finlandais... Que faire ? demandait Balogh à Teleki, proposant de renoncer, puisque Célestin Bouglé était déjà prévu pour deux autres conférences dans la capitale hongroise, organisées par d'autres institutions.<sup>370</sup> On renonça.

---

<sup>367</sup> Teleki – Ottlik 2 mars 1937 (Fond Balogh 1/3067)

<sup>368</sup> Malgré l'usage fréquent des diminutifs en Hongrie, l'emploi du sobriquet “Boli” démontre une certaine proximité entre les deux hommes – Pál Teleki était désigné ainsi par ses compagnons d'enfance Wenckheim, Pallavicini, Esterházy etc... (Balázs ABLONCZY, Teleki Pál, Budapest, Osiris, 2005, p. 43)

<sup>369</sup> Ottlik – Teleki 24 mars 1937 (Fond Balogh 1/3067). Ce genre de correspondance à sous-entendus n'était pas rare, même de l'autre côté du « fossé infranchissable »... A propos d'un autre malentendu, Villani écrivait à Ottlik : « je ne nie pas qu'en lisant ta lettre, un sentiment désagréable s'est emparé de moi. Je sais très bien que les relations entre mon service et la Nouvelle revue de Hongrie sont pénétrées de la plus profonde amitié et compréhension. Rappelle-toi combien de fois, dans les quatre dernières années, je suis venu en aide à la [NRH], même lorsque ce n'était pas véritablement de mon ressort. Et combien de visiteurs français n'ai-je pas orienté vers la revue, dont ils ignoraient l'existence ? Je suis seulement réconforté par la conviction que tu n'as pas écrit cette lettre, mais que tu l'as seulement signée après l'avoir parcourue d'un œil distrait. Le ton n'est pas le tien, et surtout l'expression étrange, parfois incorrecte, n'est pas celle de celui que je considère comme l'un des plus célèbres publicistes hongrois. » Lajos Villani – Ottlik 19 mars 1936. MOL K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok) “NRH”

<sup>370</sup> Balogh – Teleki 14 octobre 1937 (Fond Balogh 1/1688)

Autre diplomate dans la ligne de mire : Ferenc Mengele, le chef du service de la Presse au *KÜM*, dont Balogh écrivait à Ottlik qu'il était « sympathique, mais pas très courageux, sans opinion personnelle et incapable de donner des instructions. »<sup>371</sup> Mais peut-être faut-il comprendre : incapable de donner des instructions qui lui eussent convenu.

### c) Le nerf de la guerre

Malgré les sarcasmes et les injures dont il était la cible, le *Külgyminiszterium* conservait par devers lui le nerf de la guerre : le budget. Et le baron de Villani se faisait une joie de le rappeler, à l'occasion. En octobre 1933, il informa Balogh qu'il refusait de rembourser, au titre de charges exceptionnelles, une liste de dépenses engagées par la *NRH* de sa propre initiative (essentiellement des frais de bouche d'invités français à Budapest).<sup>372</sup> Ottlik, toujours chevaleresque, prit l'affaire en main et donna une leçon de grandeur d'âme et de bonne gestion.<sup>373</sup> De leur côté, les diplomates pouvaient toujours invoquer un problème de détail, afin de brouiller les cartes : la question du service ministériel dont devait relever un visiteur français, selon la nature de ses fonctions (un journaliste culturel, par exemple), de la presse ou de la culture ?<sup>374</sup> Questions byzantines propres à irriter le comte Teleki, sans doute...

Néanmoins, l'expérience aidant, la *Nouvelle revue de Hongrie* parvint à imposer sa présence dans la relation franco-hongroise. À tel point que l'on en vint, en 1937, à formuler l'étrange projet de la constituer en véritable "ministère-bis".<sup>375</sup> L'idée, émise, paraît-il, par Mrs Royall Tyler (épouse du contrôleur financier de la Société des Nations à Budapest), était tout simplement d'installer à Paris un représentant de la *NRH*, indépendant des questions

---

<sup>371</sup> Balogh – Ottlik 22 mars 1933 (1/2440). Quelques années plus tard, Balogh félicitait tout de même Ferenc Mengele pour sa réception dans l'ordre des Vitéz (i.e. l'ordre des "Preux"). Balogh – Mengele 27 mai 1936 (Fond Balogh 1/877)

<sup>372</sup> « Je n'ai jamais donné la moindre autorisation à la rédaction de la Revue pour qu'elle invitât, sur sa propre initiative, des messieurs français aux frais du Service culturel. » Villani – Balogh 10 octobre 1933 (Fond Balogh 1/3231)

<sup>373</sup> « Le mal est irréparable, je le crains, et c'est douloureux, car la NRH compte chaque fillér. » [100 fillér = 1 pengő] « Mais nous devons compenser des années de négligence, pas seulement en termes rédactionnels, mais aussi en ce qui concerne les tâches générales de la propagande, pour lesquelles nous nous mettons fréquemment et volontiers à ton service. C'est pourquoi j'aimerais qu'à l'avenir, tu donnes ton avis à l'avance sur le programme de dépenses, sachant que les visiteurs français accomplissent en Hongrie une tâche d'intérêt général et qu'il arrive souvent que, en les recevant, nous sacrifions notre propre temps afin de prendre à notre charge une tâche qui revient en principe aux autorités administratives. Je suis convaincu que tu nous es reconnaissant pour ce travail, et, désormais, nous t'informerons au cas par cas du montant des dépenses prévues – parfois, bien sûr, au dernier moment. » (Ottlik – Villani 20 novembre 1933 (Fond Balogh 1/3231))

<sup>374</sup> [Balogh] - Villani 13 juin 1934 sq. (Fond Balogh 1/3231).

<sup>375</sup> On rencontre parfois cette façon de désigner le bureau de Joseph Balogh : le "ministère-bis". (ou, en hongrois, le *kis fiók-külgyminiszterium*). Par exemple dans Tibor FRANK, « A patrisztikától a politikáig : Balogh József (1893-1944) » [De la patristique à la politique : Joseph Balogh], in ERDEI Gyöngyi, NAGY Balázs, *Változások a történelemben. Tanulmányok Székely György tiszteletére. Monumenta Historica Budapestinensia XIV.*, Budapest, Budapesti Történeti Múzeum/ELTE, tiré à part [s.d.], p. 398

rédactionnelles, « pour s’occuper des affaires politiques et sociales », de même que culturelles. N’était-ce pas, normalement, le quotidien d’une Légation ? Il s’agissait, en quelque sorte, d’installer officiellement une deuxième diplomatie, officieuse. Une note interne de la *NRH* indiquait que l’idée convenait au comte Khuen (ministre de Hongrie à Paris) et à Gaston Maugras (ministre de France à Budapest), « et même au Quai d’Orsay ». <sup>376</sup> Finalement, le projet ne fut pas concrétisé, mais on mesure le degré de prestige auquel était arrivé la *NRH*, après les nombreuses crises traversées sous le ministère Gömbös.

## 4. La Nouvelle revue de Hongrie et le gouvernement hongrois

Au sein du gouvernement, le *Külgügyminiszterium* était l’interlocuteur naturel de la *NRH*. Toutefois, d’autres ministères étaient également impliqués. La stratégie de la revue était de mettre en place une “diplomatie totale” où toutes les forces du pays auraient été unies et tendues vers les objectifs de politique étrangère – d’ailleurs, cette vision correspondait à l’état d’âme du pays. Au sein de cet objectif général, Ottlik et Balogh revendiquaient pour eux le contrôle des relations franco-hongroises. Il est possible que Kánya observât avec un certain attendrissement cette ambition, toujours suffisamment voilée pour être supportable. Le ministre pouvait aussi jouer de la *NRH* comme d’un petit animal peu docile, mais loyal. Bref. Au sein de la “diplomatie totale”, tous les ministères étaient concernés, et tous devaient donc être lecteurs de la *NRH*, afin d’être correctement informés de la parole hongroise compétente en matière française ou francophone.

Le *Kultuszminiszter*, sous la direction de Bálint Hóman, émit quelque réticence à se placer “sous la tutelle” de la *NRH*. Sur les projets fleurons de la revue (organisation de l’Entretien de Budapest en 1936, projet de Lycée français à Budapest, à propos duquel les discussions coururent de 1935 à 1938), Hóman souffla successivement le froid et le chaud. <sup>377</sup> Quant à son financement, il se limita à la somme de 1 500 pengős (pour 63 abonnements), qui ne fut jamais réévaluée. Et encore – contrairement aux autres bailleurs de fond – il semble que le *Kultuszminiszterium* ait mis le coût du transfert de banque à la charge du bénéficiaire, puisque la subvention s’éleva en réalité non pas à 1 500 mais à 1 490 pengős (ou 1 491, selon

---

<sup>376</sup> Note interne du 25 juillet 1937 (Fond Balogh 1/3240/29205)

<sup>377</sup> Cf. le problème de l’accueil officiel des participants à l’Entretien de Budapest et les tergiversations du ministère à propos du projet de lycée français. Balogh – Endre Hamvas (vicaire général du cardinal primat) 13 août 1943 (Fond Balogh 1/1333)

les documents). On remarquera peut-être une certaine faveur anglophile, puisque dès sa création en 1936, le *Hungarian Quarterly* reçut du *Kultuszminiszterium* une subvention annuelle de 2 000 pengős, pour 100 exemplaires. En 1936, Bethlen réclamait que plus d'abonnements fussent souscrits et que les revues supplémentaires fussent distribuées aux enseignants de langue étrangère dans les écoles du pays ; l'année suivante, Teleki réitéra la demande, qui fut « mise à l'étude dans les services compétents » puis, de toute évidence, classée sans suite.<sup>378</sup>

### a) La présidence du Conseil 1<sup>ère</sup> période : Károlyi et Gömbös (1931-36)<sup>379</sup>

Le premier numéro de la *NRH* parut en janvier 1932, le gouvernement hongrois était alors dirigé par Gyula Károlyi ; jusqu'à la disparition de la *Revue* en 1944, ses rédacteurs durent s'accommoder des alternances politiques provoquées par la succession de sept gouvernements. On a coutume de distinguer, parmi les gouvernements hongrois des années trente, ceux qui penchèrent vers l'Occident et ceux qui s'inclinèrent vers l'Allemagne nationale-socialiste, en incriminant particulièrement à la tête de ces derniers Gyula Gömbös et László Bárdossy – et, dans une moindre mesure, Béla Imrédy, puisque son extrémisme ne se déclara qu'en cours de mandat. En toute logique, ce mouvement de balancier eût dû affecter au premier chef les relations de la *NRH* avec les autorités. Or, il apparaît que ces relations connurent des moments de crise sous la plupart des ministères, pour des raisons dont on démêle difficilement l'aspect politique, personnel ou simplement financier. L'impression de continuité (notamment des difficultés) provient également de la longévité du personnel intermédiaire des ministères et des ambassades, dont nous avons vu quelques exemples. L'un des caractères permanents de la *NRH* fut, de fait, la précarité de son existence, dont Balogh ne mesurait sans doute pas encore quelle allait être l'ampleur lorsqu'il écrivait, dès juillet 1933, que la rédaction de la *NRH* devenait « une tâche de jour en jour plus difficile. »<sup>380</sup>

Entre 1932 et 1936, le gouvernement Gömbös fut un partenaire indispensable, et parfois utile, sinon enthousiaste. Ainsi ce fut à Gyula Gömbös que la *NRH* demanda d'intercéder pour convaincre Gyula Károlyi d'accepter la présidence de son Comité, vacante depuis la

---

<sup>378</sup> Bethlen – Hóman 7 mars 1936 ; Teleki – Hóman 16 janvier 1937. Correspondance avec le Kultuszminiszter (Fond Balogh 1/3176)

<sup>379</sup> Gouvernement Károlyi : 24 août 1931 – 1<sup>er</sup> octobre 1932 ; Gouvernement Gömbös : 1<sup>er</sup> octobre 1932 – 12 octobre 1936

<sup>380</sup> Balogh – Georges Roux 20 juillet 1933 (Fond Balogh 1/2773)

disparition du comte Albert Apponyi.<sup>381</sup> En vains, d'ailleurs, puisque Károlyi, tout en acceptant d'être membre du Comité, refusa d'en prendre la présidence. À l'instar de Kánya, Gömbös ne cessa jamais d'être pour Ottlik une autorité supérieure à l'arbitrage de laquelle il soumettait les erreurs, calomnies et autres perfidies de ses subordonnés ou partisans. Sans doute était-ce aussi une manière habile de lui forcer la main. Cela n'empêche que les trois années de son gouvernement furent assez rudes, pour les raisons précitées, au cours desquelles se multiplièrent les menaces de coupure des subsides et les accusations de francophilie, dont une manifestation indirecte était l'ostracisme qui fit que le poste de président de la SNRH resta vacant de 1933 à 1936. Cette absence de candidat faisait régner autour de la *NRH* une atmosphère d'angoisse permanente. Ainsi Georges Ottlik pouvait-il écrire : « nous sommes en face d'une situation insoluble, car – je le confesse volontiers – il n'existe aucune alternative de la valeur du comte Gyula Károlyi. »<sup>382</sup>

En 1935, il semble que l'on craignit véritablement l'interruption des subventions du *Külügyminiszterium*. En mars, Ottlik demandait l'intervention du grand capital (Kornfeld et Chorin), car, si le *Külügyminiszterium* venait à se retirer de la *NRH*, « on [pourrait] imaginer les conclusions qu'ils en tireraient, à Paris, sur la politique de destruction de Gömbös et Compagnie, [même si] Kánya lui-même pourrait avec raison esquisser la responsabilité. »<sup>383</sup>

Cet épisode est représentatif de la pensée d'Ottlik, toujours orientée vers le futur et peu encline à s'embarrasser des réalités matérielles, pour qui la perte d'un tiers des revenus de la revue était surtout un désastre d'ordre symbolique et diplomatique. On observera aussi que, en dépit de ses efforts constants pour affirmer son indépendance, il considérait comme un atout inestimable d'être subventionné par les pouvoirs publics, comme si ces subventions avaient été le signe que la *NRH* eût montré la voie au ministère et non le contraire. Paradoxe. En définitive, il semble que, faute d'avoir supprimé sa contribution, le *KÜM* en réduisit le montant de 24 000 à 19 000 pengős.

---

<sup>381</sup> Bethlen ou Teleki ? – Gömbös 17 avril 1934 (Fond Balogh 1/1226)

<sup>382</sup> Ottlik – Kánya 17 avril 1934 (Fond Balogh 1/1688)

<sup>383</sup> [Ottlik] – Kornfeld 11 mars 1935 (Fond Balogh 1/1877)

## b) La présidence du Conseil 2<sup>o</sup> période : Darányi et Imrédy (1936-39)<sup>384</sup>

À la *NRH* comme ailleurs, le gouvernement Darányi passa comme une pause au niveau officiel, pendant que les forces du pays continuaient à agir. Il a laissé peu de traces dans les archives de la revue. Il est mentionné dans un mémorandum de John Keyser, membre du Comité des minorités à la SdN, qu'il écrivit à la suite d'une visite en Hongrie effectuée en avril 1938 (à la fin du gouvernement Darányi). Balogh qualifie le rapport de « *correct and useful* ». En voici une traduction synthétisée<sup>385</sup> :

*Le gouvernement Darányi est faible et inactif. Son inspiration provient essentiellement du parti d'opposition de M. Tibor Eckhardt, le Parti des petits propriétaires. La répression à l'égard des extrémistes tient aux paroles plutôt qu'aux faits. L'égataire du gouvernement de droite semi-autoritaire du général Gœmbœs, il a aussi le désavantage de compter trois membres connus pour être des sympathisants des nazis (MM. Mikecz à la Justice, Hóman à l'Éducation et Bornemissza au Commerce et à l'Industrie). Dans ces conditions, la formation d'un gouvernement par les forces extrémistes est possible, ce qui signifierait la fin de l'indépendance de la Hongrie, malgré leurs protestations d'hungarianisme. Pour conjurer cette perspective, on remarque actuellement la concentration de forces politiques considérables visant à remplacer Darányi par le comte Bethlen ou par l'un de ses collègues non moins énergique, le Dr. Imrédy. Tout semble porter à croire que leurs efforts porteront leurs fruits avant l'automne.*

On ne peut qu'approuver Balogh, l'analyse de John Keyser était non seulement correcte et utile, mais tout à fait pertinente.<sup>386</sup> Imrédy succéda même à Darányi bien avant l'automne (au mois de mai, aussitôt après l'*Anschluss*). Béla Imrédy était membre de la SNRH depuis plusieurs années et fut membre de la SHQ dès sa fondation. Qui plus est, un membre très actif : lui-même et son épouse étaient fréquemment réquisitionnés pour assister aux conférences données par des visiteurs étrangers ou participer aux agapes organisées en leur honneur.<sup>387</sup> Il était, avec Móric Kornfeld et Gyula Kornis, l'un des meilleurs hommes de

---

<sup>384</sup> Gouvernement Darányi : 12 octobre 1936 – 14 mai 1938 ; Gouvernement Imrédy : 14 mai 1938 – 16 février 1939

<sup>385</sup> Mémorandum de John Keyser (membre du Comité des minorités à la SdN, document daté du 16 mai 1938, sur sa visite en Hongrie effectuée en avril 1938 (Fond Balogh 1/1756/15571)

<sup>386</sup> John Keyser était, par ailleurs, un fervent révisionniste. Voici ce qu'il écrivait après le premier Arbitrage de Vienne : « Je voudrais aussi vous dire combien je me réjouis de l'Arbitrage de Vienne. Finalement justice est faite à la Hongrie et j'espère que cela marquera le début d'une nouvelle ère, dont le terme sera l'achèvement du processus pacifique de révision des frontières qui vient de commencer. Encore faudra-t-il maintenant que la Hongrie soit juste avec ses minorités ! » Keyser – Balogh 5 novembre 1938 (Fond Balogh 1/1756)

<sup>387</sup> Quelques exemples de tours de table : déjeuner chez le comte Praznovszky, en l'honneur de Paul Reynaud, où celui-ci s'est surtout entretenu avec Béla Imrédy et le baron Láng. Balogh – Gesztesi 16 octobre 1937 (Fond Balogh 1/1172) ; dîner chez Móric Kornfeld en l'honneur du RP Gilet, Il Maestro Generale dei Frati Predicatori,



confiance de la *NRH*. C'est lui qui, en tant que directeur de la Banque nationale, accorda une somptueuse subvention de 10 000 pengős à la *Revue*. Économiste réputé, il était régulièrement consulté par Balogh pour des questions éditoriales ayant trait à l'économie. D'ailleurs, lorsqu'il devint président du Conseil, la confiance lui fut maintenue avec enthousiasme, car il représentait, peu après l'assoupissement sous le ministère Darányi, une perspective de réveil politique. Ainsi Balogh écrivait-il à un diplomate polonais : « Peut-être avez-vous lu la présentation de M. Imrédy au Parlement, en ce cas vous vous serez souvenu de la conversation que nous avons eue une nuit et vous m'aurez donné raison. Je vous demandais seulement d'accorder quelques semaines de patience à la Hongrie pour qu'elle se réveillât de la stupeur où l'avait plongée l'Anschluss. Maintenant, nous nous sommes réveillés. »<sup>388</sup> Le même langage était tenu avec un ami français inquiet par la tournure des événements : « Il a fallu quelques semaines à la Hongrie pour sortir de sa stupeur et commencer à s'adapter à la nouvelle situation. Le cabinet Imrédy offre, suivant tous les gens cultivés et rassis, la pleine garantie intérieure que la Hongrie pourra garder à un degré suffisant son indépendance politique, économique et morale, à moins qu'il ne se produise un cataclysme européen. »<sup>389</sup> L'une des causes de cette confiance accordée à Imrédy, outre l'expérience d'une longue collaboration fructueuse à la SNRH et à la SHQ, était l'orientation catholique de ce dernier, qui correspondait pleinement au patriotisme stéphanien de la revue. Balogh poursuivait ainsi sa lettre à son ami français en affirmant que le programme fortement catholique et social du cabinet Imrédy offrait aussi la perspective d'un développement intérieur permettant une meilleure résistance au national-socialisme. En cette année 1938, année eucharistique à Budapest, l'avènement d'Imrédy à la présidence du Conseil fut envisagé comme un signe. Aussitôt après sa prise de pouvoir, Balogh demandait à Maurice Pernot, ancien rédacteur à la *Revue des deux mondes*, d'intercéder en sa faveur pour faire paraître dans la prestigieuse revue un portrait du nouveau président du Conseil : « Vous avez eu une conversation pendant votre dernier séjour ici avec Béla Imrédy, disait-il, en qui nous voyons un successeur des grands hommes d'État du XIX<sup>e</sup> siècle. [...] Pour ma part, je suis certain que, en donnant cette étude, la *RdDM* ne ferait que prendre de l'avance, car dans un an

---

en compagnie de Imrédy, Kornis, Beauverger, Baranyay, Makray, G. Szüllő, Vid Mihelics, B. Balla. Correspondance RP Gilet (Fond Balogh 1/1183)

<sup>388</sup> Balogh – Casimir Smogorzewski 19 mai 1938 (Fond Balogh 1/2891)

<sup>389</sup> Balogh – Louis Tinayre 25 mai 1938 (Fond Balogh 1/3091)

ou deux elle ne manquera pas de chercher et sera contente de recevoir un article sur cet homme remarquable. »<sup>390</sup>

Remarquons que ces perspectives prometteuses ne prévinrent pas les difficultés. Nouvelle crise : en septembre, l'avenir de la *NRH* paraissait si incertain dans les circonstances internationales du moment que le contrat avec l'imprimerie fut interrompu. Il allait toutefois être reconduit en novembre.<sup>391</sup> D'autre part, à mesure que Béla Imrédy évoluait vers l'extrême droite, ses relations avec la direction de la *NRH* se rafraîchirent. Bethlen rompit avec lui dès le mois d'octobre et c'est finalement Pál Teleki qui allait le remplacer à la présidence du Conseil, en février 1939, avec le soutien du même Bethlen.<sup>392</sup> Par la suite, la pensée politique d'Imrédy évolua encore davantage vers l'extrême droite. D'ailleurs, il n'apparaît plus dans la correspondance de Balogh après 1938, bien qu'il demeurât officiellement au Comité de la revue (il était toujours présent dans l'organigramme de 1941).

### c) La présidence du Conseil 3<sup>o</sup> période : Teleki, Bárdossy, Kállay (1939-44)

[La présidence du Conseil 3<sup>o</sup> période : Teleki, Bárdossy, Kállay (1939-44)<sup>393</sup>]

Pál Teleki, "homme à tout faire" de la *NRH*

En février 1939, le nouveau ministre Teleki fut accueilli tout aussi favorablement par la *NRH* que l'avait été celui d'Imrédy.<sup>394</sup> Le comte Teleki était encore plus proche de la revue, dont il était membre fondateur et président du Conseil de rédaction. Sa riche personnalité et ses multiples centres d'intérêt, de même que son premier passage à la tête du gouvernement au début des années vingt, avaient fait de lui un collaborateur précieux. Outre les mondanités diplomatiques exigées par la visite de personnalités de marque, on mettait à profit sa connaissance de l'étranger et de la politique internationale (conférence de presse de la *NRH*

---

<sup>390</sup> Balogh – Maurice Pernot 16 mai 1938 (Fond Balogh 1/2536). Dans sa réponse, Maurice Pernot reconnaissait avoir gardé un souvenir marquant d'Imrédy « c'est l'un des hommes qui comptent », sur lequel il avait lui-même écrit à l'époque dans l'Europe nouvelle. Mais il ne pouvait intervenir auprès de la Revue des deux mondes, car il était fâché avec son directeur.

<sup>391</sup> Correspondance avec Athenæum Rt. 29 septembre 1938 (Fond Balogh 1/125)

<sup>392</sup> Eckhardt Tibor (1888-1972), in Jenő GERGELY– Lajos IZSAK– Ferenc PÖLÖSKEI, Századformáló magyarok (Arcképe a XX. századból) [Les Hongrois qui firent le siècle (portraits du XX<sup>e</sup> siècle)], Budapest, Gesta könyvkiadó, 2002, pp. 89-100

<sup>393</sup> Gouvernement Teleki : 16 février 1939 – 3 avril 1941 ; Gouvernement Bárdossy : 3 avril 1941 – 9 mars 1942 ; Gouvernement Kállay : 9 mars 1942 – 22 mars 1944

<sup>394</sup> « Count Paul Teleki's Government here has entailed a certain change for the better in the sphere of foreign affairs and internal policy, if not the fundamental direction. » Balogh – Arnold Toynbee 9 mars 1939 (Fond Balogh 1/3115)

organisée pour les rédacteurs de politique étrangère de la presse hongroise, en 1933<sup>395</sup>, patronage scientifique de l'Entretien de Budapest en 1936, reprise de contact avec Anatole de Monzie en 1935, qui avait été l'un des seuls députés français qui eût protesté contre la politique française dès la signature du Traité de Trianon<sup>396</sup>). Aussi curieux que cela puisse paraître pour un homme qui occupa deux fois dans sa vie le poste de président du Conseil, Teleki fut, il me semble, employé comme homme à tout faire à la *Nouvelle revue de Hongrie*.<sup>397</sup> Le géographe émérite devait convaincre André Siegfried d'écrire un article malgré son emploi du temps chargé.<sup>398</sup> L'universitaire distingué devait interroger Gonzague de Reynold sur l'organisation originale de sa nouvelle chaire d'histoire à l'Université de Fribourg,<sup>399</sup> ou inviter Célestin Bouglé pour une conférence organisée par la SNRH,<sup>400</sup> ou organiser à Budapest une table ronde de l'Entre'aide universitaire.<sup>401</sup> Teleki était l'interface avec le monde de la science, qui entretenait un réseau de connaissances utiles à l'étranger,<sup>402</sup> et qui pouvait mettre au point le séjour d'un jeune normalien séjournant à Budapest pour y écrire un livre sur les minorités, afin de contrer la propagande tchèque autant que germanique.<sup>403</sup> Il était aussi le bon catholique, qui prit le temps, à brûle pourpoint, « de causer [une heure] très librement et avec beaucoup de bienveillance » avec le RP Carré alors qu'il était accaparé par la lourde tâche de sa seconde présidence du Conseil,<sup>404</sup> il fut aussi le chef scout, que l'on chargea de gagner à la cause hongroise un jeune homme qui devait participer au *jamboree* de Gödöllő en 1933, rédacteur des pages jeunesse à l'*Echo de Paris*, « très catholique et [pourtant] pro-tchèque. »<sup>405</sup> En définitive, Teleki fut pour la *NRH* l'homme

<sup>395</sup> Pour lutter contre la passivité totale qui caractérise la presse locale à l'égard de la NRH qui fête sa première année de parution, proposition de deux conférences de presse : (1) Apponyi, pour les rédacteurs en chef. (2) Huit jours plus tard, Teleki, pour les rédacteurs de politique étrangère. Titres concernés : Budapesti Hírlap, Magyarország, Nemzeti Ujság, Pester Lloyd, Magyar Hírlap, Ujság, Pesti Hírlap, Pesti Napló, Az Est, 8 órai ujság, Esti kurir – éventuellement : Magyarország et Új Nemzedék. Rapport interne s.d. [1933] (Fond Balogh 1/2379/20906)

<sup>396</sup> Le voyage de Monzie à Budapest, dont il était question, n'eut finalement pas lieu.

<sup>397</sup> Balázs Ablonczy met, au contraire, l'accent sur les réticences de Teleki, qui rendait généralement ses manuscrits avec beaucoup de retard et eut plusieurs accrochages avec la rédaction (j'en ai mentionné quelques-uns) (Balázs ABLONCZY, Teleki Pál, Budapest, Osiris, 2005, pp. 238-239). Question de point de vue.

<sup>398</sup> Correspondance avec André Siegfried mars 1934 (Fond Balogh 1/2869)

<sup>399</sup> Organisation d'une conférence de Gonzague de Reynold pour un public restreint de professeurs universitaires, au sujet de l'organisation de sa nouvelle chaire et de la tendance des études. Balogh – Gonzague de Reynold 12 février 1936 (Fond Balogh 1/2724)

<sup>400</sup> Occasion d'un incident déjà mentionné.

<sup>401</sup> Teleki – György Apponyi 11 mai 1936 (Fond Balogh 1/94) La réunion d'experts – Béla Kovrig (politique sociale), László Cs. Szabó (littérature et radio), Sándor Körmeny Ékes (politique agraire), Kálmán Buday (économie), Domokos Kosáry (histoire). Administration : Zoltán Baranyai (KÜM), Vitéz Iván Nagy (cultes) – fut finalement reportée sine die.

<sup>402</sup> On parlait, par exemple, du médecin hospitalier Jean Lépine comme d'un « homme de Pál Teleki et d'Emil Grosz ». Zoltán Baranyai – Balogh 1<sup>er</sup> juillet 1943 (Fond Balogh 1/197)

<sup>403</sup> Ottlik – Honti 22 février 1933 (Fond Balogh 1/1474)

<sup>404</sup> Carré – Balogh [6] décembre 1939 (Fond Balogh 1/523)

<sup>405</sup> Balogh – Teleki 21 juillet 1933 (Fond Balogh 1/3067)

passionné aux multiples facettes que l'on connaît par ailleurs,<sup>406</sup> y compris dans son antisémitisme.<sup>407</sup> Un seul domaine dans lequel l'infatigable porte-parole de la cause hongroise refusa de s'entremettre : l'organisation d'une conférence sur la danse !<sup>408</sup>

### Hommage à Teleki

Un mois après sa mort, la *Nouvelle revue de Hongrie* lui rendit hommage dans un numéro spécial,<sup>409</sup> dont le sommaire reflétait justement quelques aspects variés de sa personnalité :

*Hommage au comte Paul Teleki (numéro de mai 1941)*

« Le comte Paul Teleki et la Nouvelle revue de Hongrie » (Cte Maurice Esterházy)

« Le délégué de paix » (Ivan Praznovszky)

« L'homme » (Ctesse Edina Zichy-Pallavicini)

« L'homme d'État » (Nicolas Kállay)

« Le géographe » (Eugène Cholnoky)

« Le scout » (Alexandre Sík)

« Le professeur » (André Rónai)

La *NRH* rendait un hommage particulier au président du Conseil de la Hongrie, c'était naturel. On remarquera néanmoins que durant toute l'existence de la revue, le seul autre numéro entièrement consacré à un personnage illustre avait été dédié, en 1933, au comte Apponyi, mort en exercice alors qu'il était président de la SNRH (Gömbös n'avait eu droit qu'à un simple article nécrologique). Pál Teleki méritait aussi cet hommage en tant que président du Comité de rédaction de la *NRH*, dont il avait été un soutien infatigable. Ajoutons les

---

<sup>406</sup> Voir Balázs ABLONCZY, Ibidem.

<sup>407</sup> « J'ai aussi écrit au comte Teleki, qui m'a envoyé une lettre de sept pages expliquant son attitude à l'égard des lois antisémites et les raisons pour lesquelles il les considère indispensables. » Keyser - Balogh 19 février 1938 (Fond Balogh 1/1756)

<sup>408</sup> Un attaché du Kultuszminiszterium demandait de l'aide pour organiser une conférence à Budapest par Rolf de Maré, directeur des "Archives internationales de la danse" (Paris). Deux semaines plus tard, Teleki répondait, au nom de la SNRH, qu'il s'occupait principalement de publier la *NRH*, et s'il organisait parfois des conférences, c'était uniquement dans le domaine politique. Impossible, donc, de s'impliquer dans un « sujet chorégraphique ». Correspondance Baron Gyula Wlassics le jeune – présidence de la SNRH 28 septembre et 12 octobre 1934 (Fond Balogh 1/3176)

<sup>409</sup> Sur le suicide de Teleki, voici quelques réflexions de l'envoyé du Pester Lloyd à Vichy, extraites de l'un des rapports qu'il adressait à son rédacteur en chef Ottlik. Elles sont révélatrices d'un certain état d'esprit : « À propos de la crise yougoslave. Beaucoup croient en la version naïve répandue par la radio anglaise, selon laquelle Teleki s'est suicidé parce qu'il se trouvait en face de directives insupportables de la part des Allemands. C'est de la naïveté incroyable : un premier ministre se suicide à minuit, le matin on trouve dans sa chambre une lettre adressée au chef de l'Etat, et à midi la radio anglaise informe ses auditeurs sur le contenu de cette lettre ! Le fait que des gens autrement raisonnant avec logique puissent accepter une telle version ne peut trouver une explication que dans le fait que l'on attend avec impatience toute nouvelle qui puisse nourrir l'espoir que la série de succès des Allemands va prendre fin. » Rapport Kövér 6 avril 1941 (Fond Balogh 1/1855/16713) La thèse de l'assassinat continua à être soutenue, par exemple par L. Dobossy, professeur à l'Institut hongrois de Paris, dans un article publié en 1944 par Témoignage chrétien, où l'on pouvait lire que le comte Teleki, profondément catholique, avait été "suicidé" par les agents de l'Allemagne. L. Dobossy, « Indépendance hongroise », Témoignage chrétien, 21 octobre 1944.

circonstances de son suicide, qui jetaient un éclairage particulier sur la politique extérieure de la Hongrie. On lui offrit donc le même privilège qu'au regretté Albert Apponyi. D'ailleurs, il avait justement été question, en 1936, de confier la présidence de la *SNRH* au comte Teleki. La Société était alors sans président depuis trois ans, et la situation paraissait sans issue, tant sur le plan de la situation intérieure hongroise que des relations officielles avec la France, comme le suggère cette lettre de Balogh à Ottlik, marquée "confidentielle", où l'option Teleki était évoquée et dont le contenu mérite d'être exposé en entier :

*Maugras [le ministre de France] affirme qu'en France, on n'a pas oublié le rôle de T [Teleki] dans certaines affaires,<sup>410</sup> et les ennemis de la NRH – d'après lui, il y en a toujours – ne manqueraient pas d'en profiter dans quelque moment critique, ce qui mettrait en danger ses possibilités d'action en France pour la NRH et celles de la NRH elle-même. [...] Ma discussion avec M [Maugras] m'a renforcé dans l'idée que nous devons définitivement renoncer à l'option PT [Pál Teleki] : on ne veut en entendre parler ni à Paris, ni dans les cercles français de Budapest, bien que j'aie insisté de toutes mes forces, tout comme auprès de Marx [chef du service des Œuvres au MAE] : avec moins de succès ici encore que là-bas. J'ai aussi attiré son attention sur le fait que PT était notre président virtuel, qu'il se présente généralement ainsi, qu'il prend lui-même l'initiative de nous aider et, ce qui n'est pas indifférent pour les relations franco-hongroises : il n'est pas impossible que sa carrière connaisse à l'avenir une accélération notable. Quoi qu'il en soit, M [Maugras] n'a pas bougé, et il a souligné, en me accompagnant, qu'il n'aimait pas jouer avec le feu et nous conseillait de laisser tomber cette idée. Je pense qu'il faut laisser tomber.<sup>411</sup>*

Teleki président du Conseil, le problème de la subvention

Les prédictions de Balogh concernant la carrière de Pál Teleki s'accomplirent après seulement trois ans : en 1939, ce dernier était nommé président du Conseil. Il conserva dans ces fonctions une approche équilibrée, tendue vers son objectif principal : la révision territoriale, au besoin grâce à l'Allemagne, mais sans froisser les puissances occidentales. La *NRH* était justement là pour maintenir un contact intellectuel avec des représentants de ces puissances occidentales. Certes, en juin 1940, la France perdit, pour une durée indéterminée, une large part de son attrait en tant que puissance politique. En revanche, devenant neutre et adoptant un régime autoritaire, tout cela plus ou moins sous la domination allemande, elle se rapprochait sensiblement de la situation hongroise (en pire). *Quid* de la *NRH* ? Le 12

---

<sup>410</sup> Balogh fait sans doute allusion à l'affaire des faux billets. Sur cette affaire, voir Ignác ROMSICS, « Franciaország, Bethlen és a frankhamisítás » [La France, Bethlen et la falsification des francs], *Történelmi Szemle*, 1983/1, pp. 67-86

<sup>411</sup> Balogh – Ottlik 2 octobre 1936 (Fond Balogh 1/2440)

novembre : coup de tonnerre ! un conseiller ministériel au *Miniszterelnöki hivatal* annonçait que, par mesure d'économies, son ministère cesserait désormais de verser la subvention mensuelle de 500 pengős.<sup>412</sup> Branle-bas de combat ! Balogh écrivit aussitôt à son président Esterházy, déplorant la perspective de perdre subitement 8% des ressources de la revue, dont les conséquences, dans le contexte d'augmentation des coûts, allait être un déficit de 16% dans la balance annuelle. « Mais la portée politique de cette mesure est encore plus importante que le point de vue matériel », ajoutait-il, en faisant sienne l'obsession d'Ottlik à vouloir prouver que la *NRH* était le (libre) organe de la pensée hongroise, et donc (librement) ajustée sur la politique gouvernementale, qui ne pouvait être, elle aussi, qu'authentiquement hongroise. Balogh rappelait à Esterházy que la subvention avait été accordée par Gyula Károlyi et augmentée par Gömbös. Il rappelait aussi que la subvention annuelle de 2 400 pengős à la SHQ avait déjà été supprimée l'année précédente. On ne pouvait laisser le *Miniszterelnöki hivatal* se « désintéresser » ainsi de leurs travaux.<sup>413</sup> Surtout, est-on tenté d'ajouter, lorsque le gouvernement était justement dirigé par Pál Teleki ! Et qu'en pensait-il, précisément, Pál Teleki ? Un mois plus tard, en janvier 1941, Balogh écrivait dans un *Post Scriptum* à son ami Gesztesi, de la Légation à Paris, que le *Miniszterelnöki hivatal* avait supprimé du jour au lendemain le budget de la revue : il attribuait la décision à un certain « Th. » (sans doute l'acronyme de László Thuránszky, qui y dirigeait le service de la Presse). Esterházy avait déjà réagi, mais Balogh demandait à Gesztesi de s'entremettre auprès du ministre de Hongrie à Vichy pour que celui-ci « écrivît une lettre à T.P. [Pál Teleki] attestant de l'importance de maintenir la *NRH*. »<sup>414</sup> Était-il vraiment nécessaire de convaincre ce dernier ? Ou bien s'agissait-il d'un artifice destiné à lui procurer un moyen commode pour faire marcher ses propres subordonnés ? il est notoire que dans d'autres domaines, Teleki eut quelque difficulté : par exemple, à faire appliquer ses propres vues sur l'autonomie de la Ruthénie subcarpathique. Deux mois plus tard, il se suicidait. Et ce fut finalement László Bárdossy qui rétablit la subvention de 6 000 pengős, arguant qu'elle avait été supprimée par erreur au cours du regroupement interministériel des services de presse.<sup>415</sup>

---

<sup>412</sup> Lettre d'Imre Rákóczy, conseiller ministériel, le 12 novembre 1940 (Fond Balogh 1/2255). Depuis 1933, la *NRH* recevait chaque année du *Miniszterelnöki hivatal* la somme de 6 000 pengős. En 1936, Bethlen avait demandé la même somme pour le *Hungarian Quarterly*, mais il reçut une allocation annuelle de 2 400 pengős.

<sup>413</sup> [Balogh] – Esterházy 18 novembre 1940 (Loc. cit.)

<sup>414</sup> Balogh – Gesztesi 11 janvier 1941 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>415</sup> « Kedves Barátom, [...] Le ministère a supprimé la subvention en novembre 1940. En décembre, j'en parlai avec le défunt Pál Teleki. [...] Ma question est la suivante : le *Miniszterelnöki hivatal* et le *Külügyminiszterium* considèrent-ils favorablement que la *NRH*, qui fête cette année sa dixième année, puisse paraître dans les conditions jusqu'alors établies ? Si oui, nous aurions besoin de manière urgente, que depuis le 1<sup>er</sup> décembre, la subvention soit rétablie, en considérant une augmentation de 15 %. [...] » Esterházy – Bárdossy 20 mai 1941 (Fond Balogh 1/2255)

Bárdossy ; la France, amie ou ennemie ?

Les péripéties de cette subvention, supprimée sous le ministère Teleki, puis rétablie sous celui de Bárdossy, sont comme un écho aux relations équivoques de Gömbös avec la *NRH*. Au niveau institutionnel comme à celui du contenu (que nous étudierons bientôt), la revue montrait une attitude beaucoup plus pragmatique qu'idéologique, et son parcours ne fut pas précisément calqué sur le supposé mouvement de balancier de la politique extérieure du gouvernement hongrois. Revenons en 1941, la situation internationale était, elle-même, empreinte d'ambiguïtés. Depuis sa défaite, la France était théoriquement détachée du camp anglo-saxon, dont une partie, d'ailleurs, et non la moindre (les États-Unis), ne devait pas se lancer dans la guerre avant la fin 1941. C'est ainsi que Bárdossy, promoteur de l'entrée en guerre contre l'U.R.S.S., n'était pas censé s'opposer aux échanges franco-hongrois. Mais ce n'était pas aussi simple car, malgré la politique de Vichy, la France n'avait pas véritablement cessé d'être considérée, en Hongrie, comme un contrepoids à la l'influence allemande. La Hongrie et la France avaient, en fait, des positions similaires malgré le décalage de leur chronologie.<sup>416</sup> L'exemple des évadés français du Reich, symbole et consolation pour les milieux germanophobes, est un exemple frappant. Néanmoins, Bárdossy choisit le formalisme : la France ne figurait pas officiellement au rang des ennemies. Le *Miniszterelnöki hivatal* rétablit donc son soutien à la coopération culturelle franco-hongroise à travers la *NRH*. La situation du *Hungarian Quarterly* était différente. En décembre 1941, la Hongrie entra en guerre avec l'Angleterre et les États-Unis. La parution du *Quarterly* sous forme de trimestrielle fut interrompue, mais ses subventions publiques furent seulement diminuées en janvier 1942. Peu après, Miklós Kállay accédait au pouvoir (mars 1942). La présidence du *HQ* se réunit pour étudier la nouvelle situation en avril, c'est ainsi que Bethlen proposa au nouveau président du Conseil, en remplacement de la revue trimestrielle, son projet de *Companion to Hungarian Studies*, plus facile à expédier et destiné à ceux qui lisaient l'anglais « par exemple au Japon ou en Amérique du Sud » ; de cette manière, la structure de la revue, l'intérêt de la société hongroise pour ses activités pourraient être maintenus et seraient « un outil de propagande de la conscience hongroise aussitôt disponible quand la guerre [serait]

---

« Kedves barátom, [...] j'ai fait en sorte que ta revue reçoive du Miniszterelnöki hivatal les 6 000 pengős. La cause de la suppression provient du fait que la NRH appartient au domaine du Külügyminisztérium. Pour toutes questions concernant la NRH ou ses subventions, je te prie d'entrer en contact avec Antal Ullein-Reviczky. » Bárdossy - Esterházy 9 juin 1941 (Loc. cit.) En juin 1941, le Miniszterelnöki hivatal versa les 3 000 pengős d'arriérés, puis régulièrement 500 pengős par mois.

<sup>416</sup> Après la libération de Paris, L. Dobossy, professeur à l'Institut hongrois, allait écrire que la position d'attente du gouvernement Kállay avait été similaire à la politique de la France d'avant Montoire, arguant que l'alliance avec l'Axe était compensée par l'accueil des évadés français et juifs polonais. L. Dobossy, « Indépendance hongroise », Témoignage chrétien, 21 octobre 1944

finie. » (Bethlen ajoutait que le coût de la liquidation dépasserait la moitié de la subvention).<sup>417</sup> Cette argumentation semble avoir séduit Kállay, puisque le *Companion* fut publié en 1942 et même 1943.

## 5. Le secours du grand capital hongrois

### a) Le contenu économique de la *NRH*

Revenons en arrière. En 1931, Georges Ottlik prévoyait de faire financer les 24 000 pengős manquant à son budget par les banques et les entreprises hongroises. Au départ, ses premières démarches furent infructueuses, il demanda de l'aide au *Külügyminiszterium* pour convaincre les milieux économiques privés de l'utilité de la *Nouvelle revue de Hongrie*.<sup>418</sup> À l'époque, son intérêt pour le monde économique se traduisait même par un projet de sommaire dans lequel l'économie devait occuper une place substantielle (c'était déjà le cas à la *Revue de Hongrie*). On retrouve les traces de cette intention initiale dans la présentation sectorielle assez détaillée du pays qui fut proposée dans la *NRH* au cours des deux premières années de son existence.<sup>419</sup> D'autre part, Ottlik escomptait une aide concrète et pas seulement financière de la part des grands capitalistes hongrois. En 1932, il soumit un projet à Sándor Knob, député et secrétaire général de GYOSZ (Fédération nationale du patronat), dans lequel il prévoyait d'adresser, sous l'égide cette institution, la *NRH* aux principales organisations patronales européennes. Cette tentative de faire de la *NRH* l'organe d'une "internationale capitaliste" en Europe fit long feu.<sup>420</sup> Peu à peu, le contenu économique de la revue s'estompa et, à partir de 1935-36, on s'en tint à un rapport périodique sur l'état général de l'économie hongroise, complété de quelques articles au thème plus social que véritablement économique (par exemples : les ouvriers hongrois, le chômage). On remarque le même traitement de la question agricole, à laquelle plusieurs articles furent consacrés dans les années 1932-34 et qui disparut pratiquement du sommaire par la suite.

---

<sup>417</sup> [Bethlen] – Miklós Kállay 28 avril 1942 (Fond Balogh 1/3033)

<sup>418</sup> Rapport au Külügyminiszter (Lajos Walko) sur les activités de la *NRH* (daté du 4 mai 1932). Fond Balogh 1/1877/17078

<sup>419</sup> Présentation sectorielle de la Hongrie à la *NRH* en 1932 et 1933 : L'organisation bancaire de la Hongrie (avril 1932) ; L'industrie sidérurgique et mécanique hongroise (octobre 1932) ; L'industrie chimique hongroise (novembre 1932) ; L'industrie manufacturière en Hongrie (janvier 1933) ; L'industrie textile en Hongrie (mars 1933) ; L'industrie minière en Hongrie (avril 1933)

<sup>420</sup> Le Bureau des confédérations patronales des quatre pays du Nord, à Bruxelles, s'abonna ; le délégué permanent auprès de l'Organisation internationale du travail au ministère français des Affaires sociales exprima son intérêt – il semble que ce fut tout. Correspondance avec le GYOSZ (Fond Balogh 1/1793)



## b) Le rôle de Móric Kornfeld et Ferenc Chorin

L'objet de la *NRH* n'était pas de prendre position dans le conflit d'intérêts qui opposait les agrariens aux industriels ; les premiers occupaient les premiers postes de l'organigramme de la *SNRH*, et les seconds allaient finalement largement contribuer à ses finances. Ceci, grâce à une poignée d'anges gardiens influents que la *NRH* parvint à s'attacher, dont Móric Kornfeld et Ferenc Chorin sont certainement les plus marquants. J'ai déjà mentionné, dans le portrait de Balogh, ses relations amicales et professionnelles avec les deux hommes. Tout au long de l'existence de la revue, Chorin et Kornfeld furent appelés régulièrement à la rescousse, pour entrer en contact avec un bailleur de fonds ou raviver la mémoire d'un autre. Assez rapidement, en effet, la part du capital privé hongrois dans le financement de la *NRH* se stabilisa entre un tiers et la moitié, mais l'évolution précise de cette proportion est difficile à déterminer, car les sources sont terriblement lacunaires. En revanche, elles regorgent de détails sur l'intercession des amis de la *NRH*, qui firent des miracles jusqu'en pleine année de guerre.<sup>421</sup>

Toutes les astuces étaient bonnes pour obtenir et pérenniser les contributions financières privées : le premier principe était d'activer les réseaux bancaires et industriels. Comme je l'ai déjà mentionné, Chorin et Kornfeld étaient au départ de nombreuses initiatives (mentionnons leurs interventions auprès du consortium Weiss Manfréd)<sup>422</sup> ; mais ils n'étaient pas les seuls. La correspondance de Balogh abonde en démarches effectuées par un second cercle de sympathisants appartenant aux sphères élevées de la finance hongroise. De grands banquiers comme Tibor Scitovszky (Magyar Általános Hitelbank) ou Lóránt Hegedüs (*TÉBÉ* – Association des caisses d'épargne et des banques) acceptèrent de jouer le rôle d'intermédiaire avec plusieurs entreprises industrielles.<sup>423</sup>

## c) Les contributeurs privés au budget de la *NRH*

*TÉBÉ* était un interlocuteur particulièrement important. Ainsi, lors du lancement du *Hungarian Quarterly* en 1936, sa subvention, qui était versée au nom des membres de

---

<sup>421</sup> Par exemple : Buday-Goldberger réduit sa contribution en 1941 de 2 000 à 1 000 pengós, on prévoit d'envoyer Chorin pour les persuader, puis, en cas d'échec, Kornfeld. Finalement, l'entreprise versera bien ses 2 000 pengós. (Fond Balogh 1/1199)

<sup>422</sup> [Ottlik] – Lajos Walko 26 avril 1934 (Fond Balogh 1/3033)

<sup>423</sup> Exemple parmi d'autres : en avril 1934, la *SNRH* a des difficultés à recouvrer les sommes promises par l'entreprise de transport urbain de Budapest (Villámos és Közlekedési Vállalat, aussi appelée Trust Rt.) et Magyar Pamutipar (Le "coton hongrois"). En novembre, Ottlik remercie Scitovszky de son intervention couronnée de succès. [Ottlik] – Lajos Walko 26 avril 1934 (Fond Balogh 1/3033) ; Ottlik – Tibor Scitovszky 28 novembre 1934 (Fond Balogh 1/2852)

l'association, s'éleva-t-elle à 11 250 pengős.<sup>424</sup> La *NRH*, depuis sa création quelques années plus tôt, recevait des subventions individuelles des institutions membres de *TÉBÉ*, ce qui n'empêcha pas Ottlik de s'adresser au syndicat financier pour obtenir une subvention collective (sans succès, toutefois – toute bonne finance impose le respect de certaines règles...).<sup>425</sup> D'ailleurs, l'imagination d'Ottlik ne se limitait pas aux frontières du grand capital hongrois. En 1935, Pál Kornfeld (frère de Móric), qui vivait à Paris, fut chargé de s'entremettre auprès des institutions françaises. Il obtint, semble-t-il, un succès unique : en 1933, l'Union européenne industrielle et financière (qui, d'ailleurs, semble avoir été liée de près à l'économie hongroise) accepta de verser la somme de 1 000 francs (environ 200-300 pengős), « au titre de subvention pour l'œuvre de liaison poursuivie par [la] *Revue*, entre la France et la Hongrie. »<sup>426</sup> Autre contributeur à l'étranger (du *HQ*) : la baronne Rothschild, à qui Bethlen demandait en 1938 de maintenir sa subvention de 50£ (soit 250 pengős).<sup>427</sup> Autres contributeurs atypiques égarés parmi les grandes entreprises privées : les coopératives hongroises. À partir de 1938, la coopérative de consommation Futura (*Magyar Szövetkezeti Központok Aruforgalmi Rt.*) accorda annuellement 750 pengős à l'usage solidaire des deux revues (*NRH* et *HQ*).<sup>428</sup> L'autre grande coopérative de consommation, Hangya (ce qui signifie, en hongrois : « la Fourmi »), fut également contactée en 1938, apparemment sans succès.<sup>429</sup>

La *Nouvelle revue de Hongrie* occupait une place particulière au sein de l'appareil de propagande hongrois, dont la tendance était de vouloir s'arroger un droit de regard, sinon le monopole sur les relations franco-hongroises. Pour accomplir son œuvre, la revue devait entretenir des relations permanentes avec la Légation de Hongrie à Paris, de même qu'avec la

---

<sup>424</sup> Au nom du *HQ*, Bethlen rappelait en 1935, mais aussi en 1936 et en 1937, à l'Association *TÉBÉ* son engagement à verser 11 250 pengős. Un document, daté du 5 juillet 1935, porte la signature d'une belle rangée de financiers : Tibor Scitovszky, Fülöp Weiss, Sándor Fleissig, Károly Erney, son excellence le baron Marcel Madarassy-Beck, l'honorable Miklós Halmi. Bethlen - *TÉBÉ* 17 octobre 1936 (Fond Balogh 1/3041)

<sup>425</sup> « Tu n'ignores pas que, personnellement, écrivait le président de *TÉBÉ*, j'ai toujours tenu dans la plus haute estime ta revue, non seulement en raison de notre vieille amitié, qui prend sa source deux générations en arrière dans nos familles respectives, mais aussi parce que je me considère comme un collaborateur de la revue. Pourtant, je ne peux accéder à ta requête, parce que le règlement de *TÉBÉ*, dont tu as connaissance, impose que des subventions globales ne puissent être accordées qu'à des revues qui ne bénéficient pas de subventions particulières des banques membres. [...] J'espère te voir prochainement – ton honoré ami. » Lóránt Hegedüs – Ottlik 18 avril 1934 (Fond Balogh 1/3041)

<sup>426</sup> Correspondance avec l'Union européenne industrielle et financière (Fond Balogh 1/3154) ; correspondance avec Pál Kornfeld (Fond Balogh 1/1827)

<sup>427</sup> Mémorandum Bethlen 6 avril 1938 (Fond Balogh 1/322/3222)

<sup>428</sup> Correspondance avec Futura (Fond Balogh 1/1100)

<sup>429</sup> « Il faudrait, écrivait Balogh à Praznovszky, contacter Frigyes Wünscher, président de Hangya. Il est membre depuis longtemps, mais il n'a encore jamais rien donné. Pourtant, son intérêt pour la France est connu. S'il apparaît au grand jour qu'une activité d'intérêt public comme celle de notre revue est soutenue par le capital privé, mais pas par cette institution privilégiée soutenue par l'État, il sera forcé d'agir. » (Balogh – Praznovszky 25 novembre 1938 (Fond Balogh 1/3033). La Fourmi, économe, ne se sentit aucunement obligée d'agir...

diplomatie française elle-même. Elle y parvint fort bien, c'est ce que nous allons examiner maintenant.

## **Chapitre VIII.**

# ***La Nouvelle revue de Hongrie et la Légation de Hongrie à Paris***

Une société hiérarchique suppose des voies de communication ordonnées. Sans préjudice des exceptions,<sup>430</sup> c'est Georges Ottlik qui était en relation avec le ministre de Hongrie à Paris ; Balogh, quant à lui, se chargeait de la correspondance quasi quotidienne avec Gyula Gesztesi, attaché de presse de la Légation.

### **1. Sándor Khuen-Héderváry, ministre de Hongrie à Paris et Vichy (1934-1941)**

Khuen-Héderváry était un bon ami de Georges Ottlik, qu'il appelait parfois « cher Didi » (pour *György* – comme “Jojo” en français, pour Georges). J'ai déjà fait allusion à leur correspondance dans laquelle le ministre peinait à contenir les sarcasmes du publiciste à propos d'un chef de service du *Külügyminisztérium*. Originaire d'une grande famille curiale, Sándor Khuen-Héderváry fut ministre de Hongrie à Paris pendant huit ans. Nommé en janvier 1934, il quitta ses fonctions en septembre 1941, recevant, à cette occasion, du maréchal Pétain la Croix de grand-officier de la Légion d'honneur.<sup>431</sup> Auparavant, il avait été chef du Service politique, puis substitut permanent du ministre des Affaires étrangères (poste équivalent à celui de secrétaire général dans l'administration française). Son ascension au sein de l'organigramme du ministère fut consacrée avec l'obtention de la Croix du mérite hongrois de Première classe en 1932,<sup>432</sup> qui contraste avec sa nomination à Paris, quelques mois plus tard, perçue comme une mise à l'écart. Kánya préférait, dit-on, s'adjoindre une personne moins

---

<sup>430</sup> Dans ces cas-là, Balogh s'adressait alors au ministre dans une langue compassée qui tranchait avec le ton railleur d'Ottlik. Exemple : Balogh – Sándor Khuen-Héderváry 10 septembre 1937 (Fond Balogh 1/1757)

<sup>431</sup> Gazette de Hongrie, 6 septembre 1941

<sup>432</sup> Gazette de Hongrie, 28 mai 1932

marquée par l'allégeance aux puissances occidentales.<sup>433</sup> En vérité, la supposée francophilie de Khuen n'était en rien une soumission aux valeurs de la République. Mais « il fut un Parisien très aimé » affirmait la comtesse de Dampierre.<sup>434</sup> Son arrivée en France, accompagné de son épouse et de ses trois chiens griffons, fit la joie de la presse parisienne.<sup>435</sup> Plus sérieusement, sa condition de diplomate hongrois francophile rétrogradé à Paris était la source de sentiments contradictoires, puisqu'on déplorait aussi sa nomination dans la capitale française de peur que « Kánya fit désormais seul sa politique contre la France. »<sup>436</sup> (d'ailleurs, nous avons vu que cette crainte était partiellement injustifiée). Politiquement, malgré ses origines, Khuen-Héderváry n'était pas un inconditionnel de la dynastie Habsbourg. C'était lui qui, appelé par le régent Horthy lors de la première tentative de Charles IV, témoigna du fait que la Tchécoslovaquie et le Royaume des Serbes etc... attaqueraient sous les 48 heures en cas de restauration.<sup>437</sup> Par la suite, il fut considéré comme l'une des personnalités occidentalistes de confiance dans le cadre d'un projet de gouvernement hongrois en exil. Donnons quelques détails sur cette affaire : en 1940, le président de la Banque nationale de Hongrie transféra huit millions de dollars à Washington à utiliser pour la formation éventuelle de ce gouvernement, dont seulement huit personnes pourrait avoir l'usage. Soit, par ordre de priorité : Gyula Károlyi ou Pál Teleki, ou, collectivement, l'ambassadeur de Hongrie à Washington et deux des personnes suivantes : Khuen-Héderváry, György Barcza (ministre à Londres), Lipót Baranyai, István Bethlen, Ferenc Keresztes-Fischer. Finalement, l'argent fut rapatrié en Hongrie.<sup>438</sup> En 1943, Bethlen s'adressait à lui pour rédiger le chapitre sur l'histoire du *Külgügyminiszterium* destinée au deuxième *Companion to Hungarian Studies*.<sup>439</sup> À Szentendre, où il résidait alors, il reçut en novembre 1944 le couple Dampierre traqué par la Gestapo (comme Khuen lui-même n'était pas plus en sécurité, tous se réfugièrent alternativement chez sa belle-sœur et chez un pharmacien du voisinage).<sup>440</sup>

---

<sup>433</sup> Prenons un exemple touchant la NRH : Le Hongrois parisien Emil Haraszti posait la question à Balogh : « Khuen va, paraît-il remplacer Villani, est-ce vraiment sa volonté ou bien celle Kánya, qui veut se débarrasser de lui? » (Haraszti – Balogh 6 juillet 1934. Fond Balogh 1/1342) Note : il s'agit de Frigyes Villani, frère de Lajos.

<sup>434</sup> Comtesse Robert de DAMPIERRE, *De l'ambassade au bain nazi*, Paris, Flammarion, 1946, p. 160

<sup>435</sup> MOL. K66. 261 cs. III-4 (K-L)

<sup>436</sup> Haraszti – Balogh 21 janvier 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>437</sup> Ignác ROMSICS, *Ellen-Forrádalom és Konszolidáció* [Contre-révolution et consolidation], Budapest, Gondolat, 1982, p. 142

<sup>438</sup> Eckhardt Tibor (1888-1972), in Jenő GERGELY– Lajos IZSAK– Ferenc PÖLÖSKEI, *Századformáló magyarok (Arcképe a XX. századból)* [Les Hongrois qui firent le siècle (portraits du XX<sup>e</sup> siècle)], Budapest, Gesta könyvkiadó, 2002, p. 97

<sup>439</sup> Balogh – Khuen-Héderváry (à Szentendre) 9 juillet 1943 (Fond Balogh 1/1757)

<sup>440</sup> Comtesse Robert de DAMPIERRE, *De l'ambassade au bain nazi*, Paris, Flammarion, 1946, p. 159-160

## 2. Gyula (Jules) Gesztesi, Attaché de presse de la Légation

### a) L'étonnant Dr Gyula Gesztesi

En 1920, Gyula Gesztesi était secrétaire (*Titkár előadó*) à la Légation de Hongrie à Paris. En août, il fut mis en congé provisoire de la Carrière afin de prendre en charge le service de Presse de la Légation et l'agence MTI. Son rôle serait d'informer et d'influencer la presse française, diriger MTI et accomplir les missions diverses confiées par le ministère. Il percevait du fond de propagande dit "Halmos" une rémunération de 2 500 francs mensuels. Son contrat, dont la durée était fixée à 12 mois, était reconductible indéfiniment, mais pourrait être résilié sans préavis par le ministère.<sup>441</sup> Auparavant, en tant que secrétaire de Légation, son traitement s'élevait à 2855 francs<sup>442</sup> (environ 950 pengős). En novembre 1921, Gesztesi engagea pour le seconder deux heures par jour un jeune journaliste qui entendait le hongrois, Paul Régner. Il lui accorda 300 francs mensuels ponctionnés sur sa propre rémunération ; le *KÜM* complétait par quelques centaines de francs supplémentaires. En 1923, Gesztesi fut mis, semble-t-il, en retraite définitive du *KÜM*. D'autre part, le problème de sa rémunération allait devenir de plus en plus critique.<sup>443</sup> En février 1937, il était toujours bravement à son poste ; suite aux dévaluations de la monnaie française, on augmenta le supplément mensuel de ses appointements de 300 à 1 000 francs, puis, en août, à 1 680 francs.<sup>444</sup> Quant au budget de la presse dont il avait la responsabilité, ce dernier était calculé en pengős et fut donc automatiquement réévalué au cours des années trente à mesure que le franc était dévalué (son montant était de 89 900 pengős ; ce qui correspondait à 400 000 francs Poincaré et à 670 000 francs en juillet 1937).<sup>445</sup> Pour s'occuper de ce budget, Gesztesi avait renoncé à son statut diplomatique, et avait aussi embrassé une situation financière fort instable. Sa mise à la retraite impliquait une forte diminution de ses honoraires. En remerciement de ses douze années de travail acharné, on allait le citer, une dizaine d'années plus tard, pour le titre de conseiller ministériel.<sup>446</sup> Autre forme de gratitude : en mars 1937, Khuen-Héderváry sollicitait

---

<sup>441</sup> Note du 8 juillet 1920. MOL. K66. 1940 465 cs. III.-4 D-Gy (Gesztesi Gyula)

<sup>442</sup> MOL. K59. 51. cs. 25 t. Elnöki Osztály. Külképviseletek gazdasági ügyek (Franciaország). [Affaires économiques des représentations à l'étranger. France]

<sup>443</sup> MOL. K66. 1940 465 cs. III.-4 D-Gy (Gesztesi Gyula)

<sup>444</sup> MOL K66 327 cs. 1937 III-4 (N-S)

<sup>445</sup> Loc. cit.

<sup>446</sup> Note du 12 avril et décembre 1933. MOL. K66. 1933. 217 cs. III-4 A-W

du baron Apor que le *KÜM* remboursât à Gesztesi les frais liés à une opération chirurgicale subie par son fils, dont le montant s'élevait à 3 500 francs.<sup>447</sup> Dure vie, tout de même, que celle de ceux qui s'immolaient sur l'autel de la cause hongroise... En 1933, Gesztesi faisait un procès en diffamation à un journaliste du *Narodni Dennik*, qui l'avait accusé d'avoir été un espion austro-hongrois en Suisse pendant la guerre. Le premier degré fut gagné par le Tchèque. Gesztesi abandonna la partie, constatant seulement que les arguments de son adversaire étaient pitoyables...<sup>448</sup> On en conclura ce que l'on veut. Imaginons seulement l'homme passionné, lancé dans la vie journalistique parisienne, vivant presque au jour le jour, mais avec ses 400 000 francs Poincaré en poche. Pour compléter le portrait : il paraît qu'il était juif, proche du cercle Gömbös et collaborateur du journal légitimiste *Magyarság*<sup>449</sup>, ce qui dresse un portrait véritablement contradictoire ; il avait donc aussi le don d'ubiquité, fort utile dans les métiers de l'information et du renseignement. Après la guerre, il resta en France, dont il allait obtenir la nationalité en 1950.<sup>450</sup>

## b) Le travail quotidien avec Gesztesi

Gesztesi recevait ses ordres du ministère (à travers la Légation), mais fut en communication permanente avec le "ministère-bis". Il se plaignait amicalement de la charge de travail supplémentaire que Balogh lui imposait.<sup>451</sup> Une partie de leur correspondance est consacrée à la question de la rémunération des auteurs français acceptant d'écrire à la *NRH*. Le démarrage fut laborieux. Au tout début de l'année 1933, un article avait été, à titre exceptionnel, partiellement rémunéré sur le budget de la presse de Gesztesi.<sup>452</sup> Quelques mois plus tard, une nouvelle demande de la part de Balogh, déjà suspectée d'être une tentative de généralisation, fut également honorée.<sup>453</sup> Justement, Balogh posa sans plus tarder la question à propos d'articles de personnalités comme MM. Pezet, Baudoin-Bugnet, Lyautey (Pierre), pour lesquels le tarif usuel de 40-50 francs la page risquait d'être insuffisant.<sup>454</sup> Gesztesi se prononça finalement sur le fond par la valise, « car la poste normale [n'était] pas adaptée pour

---

<sup>447</sup> MOL. K66 325 cs. 1937 III-4 (C-J)

<sup>448</sup> MOL. K66. 1933. 217 cs. III-4 A-W. Doc. 340 sq.

<sup>449</sup> Conférence de Balázs Ablonczy, le 16 février 2006 à l'Institut László Teleki (Budapest)

<sup>450</sup> Toujours d'après Balázs Ablonczy.

<sup>451</sup> Gesztesi – Balogh 10 juillet 1933 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>452</sup> À propos de l'article de Serge de Givet, paru l'année précédente. Balogh – Mengele 13 avril 1934 (Fond Balogh 1/2229)

<sup>453</sup> Pour un article de Maurice Pernot, normalement payé 500 francs, Balogh demandait un complément de 500-1000 francs. Il essayait de jouer Gesztesi contre Mengele, écrivant à Emil Haraszti qu'il était préférable d'attendre le retour de Gesztesi plutôt que de s'adresser à Mengele. Balogh – Haraszti décembre 1933 (Fond Balogh 1/1342/12981 sq.)

<sup>454</sup> Balogh – Gesztesi mars 1934 (Fond Balogh 1/1172)

ce genre de questions. » Sa position était la suivante : les compléments exceptionnels financés par le fond de la presse ne devaient pas récompenser la qualité d'un article, mais la constance d'une collaboration – la rémunération de l'article devenait, en quelque sorte, un prétexte. C'est ainsi que des auteurs persévérants (comme Maurice Pernot) pourraient recevoir plusieurs fois de suite une rémunération "exceptionnelle" de 1 000-1 500 francs, mais aussi fallait-il veiller à ce que l'entrée dans cette catégorie ne fût pas trop accessible. D'autre part, Gesztesi se réservait la possibilité, pour des auteurs comme les trois personnalités mentionnées par Balogh, de compléter les honoraires à hauteur de 500 francs. De plus, il attirait l'attention de Balogh sur d'autres formes de gratitude (décorations, etc...).<sup>455</sup> Balogh fit connaître son accord : « il ne s'agit pas de compléter les honoraires pour un article à *NRH*, disait-il, mais d'offrir la possibilité au *KÜM* de récompenser les publicistes français à travers la *NRH*. »<sup>456</sup> Bien sûr. En ce qui concernait les affaires courantes, à la Légation (Gesztesi) comme au ministère (Mengele), on signifia à la *NRH* qu'elle recevait déjà une subvention du *KÜM*, sur laquelle elle devait pouvoir payer ses auteurs.<sup>457</sup>

La contribution de Gyula Gesztesi ne se limitait pas à libérer ou non des subventions. Il avait sa place au sein du "directoire" décentralisé qui conduisait la *NRH* ; son avis était sollicité sur des questions importantes engageant l'activité de la *revue* en France. La question du correspondant à Paris, par exemple, qui embarrassait Balogh et Ottlik au moins autant que celle du président de la *SNRH*.<sup>458</sup> Dans l'ensemble, les relations entre Balogh et Gesztesi semblent avoir été cordiales et très fructueuses, malgré les inévitables frictions : « permets-moi, mon cher Gyula, écrivait Balogh en juillet 1938, de te remercier chaleureusement de l'attention constante dont tu as témoigné en tout ce qui concerne la *NRH*. Merci de m'avoir par deux fois rendu visite au Continental ; je me réjouis vraiment que tout malentendu se soit effacé. »<sup>459</sup>

### c) Gesztesi, fin analyste et découvreur de talents

Gyula Gesztesi se révéla précieux grâce à son entregent. Il connaissait tout le monde, ce qui est le propre d'un bon attaché de presse. Nonobstant la mauvaise réputation en France de son pays et employeur, il parvint à tisser un réseau de relations très diversifié, qu'il partagea

---

<sup>455</sup> Gesztesi – Balogh 28 mars 1934 (Loc. cit.)

<sup>456</sup> Balogh – Gesztesi 6 avril 1934 (Loc. cit.)

<sup>457</sup> Mengele – Balogh 10 avril 1934 (Fond Balogh 1/2229)

<sup>458</sup> Dans le cas précis du vicomte de Rochefort, Gesztesi se joignait à Ottlik pour exprimer un avis défavorable, contre Balogh. Balogh – Ottlik 6 mai 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>459</sup> Balogh – Gesztesi 19 juillet 1938 (Fond Balogh 1/1172)

généreusement avec la *NRH*. Il était, on peut le dire, sans *a priori* et voulait bien entrer en contact avec quiconque pourraient servir ses objectifs. Par exemple, il ne craignait pas les nationalistes. Il avait connu Bainville au début des années vingt.<sup>460</sup> En 1933, il proposait un article sur un ouvrage de Gaxotte, afin de se rapprocher de *Candide* et *Je suis partout*.<sup>461</sup> Ayant acquis des entrées dans le grand monde, il était capable de se renseigner en quelques jours sur la réputation d'un jeune prince de Broglie.<sup>462</sup> On lui demandait aussi des renseignements exacts sur les aventuriers qui avaient alors coutume de venir proposer leurs services à la Hongrie.<sup>463</sup> Gyula Gesztesi était aussi familier d'un feu follet comme Drieu La Rochelle, avec lequel il déjeunait en novembre 1934.<sup>464</sup> D'ailleurs, il fréquentait aussi bien les milieux radicaux (ne mentionnons pas ici les relations ambiguës avec Anatole de Monzie, qui concernent la *NRH*, et même la Hongrie, plus que le seul Gesztesi). Comme il déjeunait souvent dehors, il déjeunait parfois avec des politiciens radicaux. Par exemple, le 8 décembre 1936, avec un ancien ministre de l'éducation, Aimé Berthod, franc-maçon convaincu qui, « néanmoins », parla très amicalement de la Hongrie et se prononça favorablement à l'alliance italienne.<sup>465</sup> (on reconnaîtra tout de même la tonalité Monzienne en politique étrangère). Gesztesi remarqua astucieusement qu'à l'inverse de la direction historique incarnée par Herriot, dont le pacifisme s'appuyait sur le désarmement et le *statu quo* en politique internationale, les jeunes Radicaux étaient beaucoup plus disposés à toucher aux

---

<sup>460</sup> Gesztesi – Balogh 15 novembre 1933 (Loc. cit.)

<sup>461</sup> Gesztesi – Balogh 24 avril 1933 (Loc. cit.)

<sup>462</sup> Réponse à une lettre de Balogh du 19 novembre : « Je ne peux donner qu'une réponse négative sur la question du prince Br. [Broglie]. Ici à Paris, on ne le connaît pas, les membres de la famille princière à qui nous avons demandé, savent sur lui seulement qu'il est d'une branche éloignée, très collet montée. Il est vrai que l'on ne dit que du bien d'eux, "ils sont dans les bons principes" (en français dans le texte). Mais si l'on considère qu'ils se sont retirés à Versailles et qu'ils n'ont aucune relation politique, de notre point de vue, l'avis n'est pas particulièrement favorable. » Gesztesi – Balogh 5 décembre 1934 (Loc. cit.)

<sup>463</sup> Par exemple sur le baron Louis de Veaufreland « financièrement indépendant, homme de gauche, diplômé de Cambridge et ancien collaborateur du New York Times. » qui évoluait alors « dans les meilleurs milieux de Budapest. » Réponse de Gesztesi : pas sérieux, laisser tomber. (Balogh – Gesztesi janvier 1935. Fond Balogh 1/1172). Ou à propos du comte Henry Le Conte, diplômé de Saint-Cyr et créateur du « Club des amis des croisières » et d'un éphémère Comité France-Hongrie fondé par lui. (Gesztesi – Balogh 24 juillet 1936. Loc. cit.). Ou d'un mystérieux « D. », dont Gyula Gesztesi fit le portrait suivant : « C'est un homme capable, une sorte d'Oscar Wilde français qu'on a considéré dans les milieux mondains comme un écrivain d'avenir. Puis il a surpris tout le monde en organisant une exposition de ses tableaux modernes. L'exposition a eu un grand succès. Tous les snobs s'y sont précipités. Il y a quelques années, il nous a fait la proposition, assortie de généreux honoraires, si mes souvenirs sont bons, d'inviter le comte Bethlen pour une conférence. Nous en avons parlé aux KÜM ; on nous a dit que Bethlen refusait, mais que le baron Boldizsár Láng viendrait volontiers. D. n'a pas réagi à cette proposition. En résumé : c'est un homme très utile socialement, mais insignifiant sur le plan politique. » (Gesztesi – Balogh 31 décembre 1935. Loc. cit.)

<sup>464</sup> « J'ai déjeuné dernièrement avec Drieu La Rochelle, qui se souvient chaleureusement de toi. Ne lui demandes-tu pas un article ? » Gesztesi – Balogh 5 novembre 1934 (Loc. cit.) Malheureusement, l'insaisissable Drieu fut une déception à la hauteur des espoirs qu'il avait suscités.

<sup>465</sup> Gesztesi – Balogh 8 décembre 1936 (loc. cit.) Balogh demanda justement un article sur l'alliance italienne (sans suite). Il s'en plaignait encore deux ans plus tard. Balogh – Gesztesi 3 mai 1938 (Loc. cit.)



sacro-saints traités.<sup>466</sup> Peut-être par le biais de la tendance jeune et gauchiste du Parti radical (les Jeunes Turcs), Gesztesi fut aussi l'un des plus avisés découvreurs de jeunes anticonformistes au tournant des années trente, dont il suivait inlassablement les réunions publiques et conciliabules divers.<sup>467</sup> Gyula Gesztesi orienta ces jeunes intellectuels vers la *Nouvelle revue de Hongrie*, à laquelle plusieurs allaient participer activement. Avec les milieux catholiques, Gyula Gesztesi semble avoir été moins à l'aise, on retrouve peu de filières de ce type dans sa correspondance avec Balogh, même si c'est lui qui rédigea, en 1939, sa lettre de recommandation au père Chaillet<sup>468</sup> (simple formalité, sans doute). D'autre part, Gesztesi ne pourvoyait pas seulement la *NRH* en auteurs, mais aussi en lecteurs, choisis pour leurs sentiments favorables envers la Hongrie et en fonction de leurs capacités à influencer leur entourage.<sup>469</sup> À Vichy, il redoubla d'activité, et surtout ses recommandations atteignirent les régions élevées de l'administration de l'État français.<sup>470</sup>

### **3. Agents permanents et occasionnels de la propagande hongroise en France**

Autour des diplomates officiels ou semi-officiels (comme Gesztesi), des agents permanents ou occasionnels installés à Paris contribuaient aux activités de renseignements et de propagande. Ils étaient généralement journalistes ; certains d'entre eux ont laissé des traces, notamment dans leurs relations avec la *NRH*, ce qui nous intéresse particulièrement ici.

---

<sup>466</sup> Gesztesi – KÜM (à un conseiller non nommé) 15 novembre 1930. MOL. K66. Gesztesi Dosszié I. 103. cs. Chemise e)

<sup>467</sup> Dans un rapport du mois de juin 1931, l'ambassadeur Villani informait son ministre des renseignements recueillis par Gesztesi sur les activités de Philippe Lamour et Georges Roux en faveur de la révision. MOL. K66. 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok) "NRH"

<sup>468</sup> Gesztesi – Balogh 18 septembre 1939 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>469</sup> Envoyer la revue à Ch. Helm, ingénieur, 8 rue de la Canebière, Paris XII<sup>o</sup>, « qui organise des lectures favorables à la Hongrie, et qui avait déjà organisé de la propagande pro-magyare pendant la guerre. » (13 novembre 1936). À Henri Tahsin, chargé de cours à l'Institut des hautes études internationales (19 mars 1940). À Raoul de Nolva, rédacteur de politique extérieure à Liberté (9 avril 1940) (Loc. cit.)

<sup>470</sup> Monsieur Desfeuilles, « vieille connaissance et actuellement chef du bureau de la Presse au ministère des Affaires étrangères, demande deux exemplaires de la *NRH*, qui l'intéresse beaucoup. » ; envoyer aussi à la maison d'édition Sequana, « éditeur semi-officiel du bureau de propagande. » ; à Pierre Dominique et Albert Mousset, directeur et directeur adjoint de l'office français de l'Information ; au directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique ; au chef du service de la Presse étrangère à l'Information française ; au bureau de presse du ministère de la Jeunesse. (correspondance en 1941, loc. cit.) La dernière lettre conservée de Gesztesi à Balogh (19 décembre 1941) invitait ce dernier à envoyer la revue à M. Ballantin, consul général à Vichy. (loc. cit.)

## a) Ferenc (François) Honti et la *Reviziós Liga*

Ferenc Honti était accrédité en France comme correspondant à Paris du grand quotidien hongrois *Pesti Hírlap*. Rédacteur des beaucoup plus confidentielles *Nouvelles danubiennes*, il était aussi, sans mystère, secrétaire parisien de la *Reviziós Liga*.<sup>471</sup> La “Ligue de la Révision” était une organisation hongroise dont l’objectif était la dissémination à l’étranger d’informations favorables à la révision du Traité de Trianon. Elle avait posté un secrétaire dans chacune des capitales des grandes puissances.<sup>472</sup> Honti était ainsi, à Paris, la source sûre pour quiconque désirait s’informer sur la nature des revendications hongroises et sur leurs justifications. On pouvait s’adresser directement chez lui.<sup>473</sup> Auteur d’un article à la *Revue de Hongrie*,<sup>474</sup> il ne signa jamais rien à la *Nouvelle revue de Hongrie* ; en revanche, il fut, à l’instar de Gyula Gesztesi, un infatigable pourvoyeur de contacts. C’est, semble-t-il, parmi les jeunes non-conformistes de toutes tendances qu’il œuvra le plus. Il recommanda René Dupuis<sup>475</sup> et apporta à la *NRH* un article de Jean-Pierre Maxence,<sup>476</sup> il entretenait aussi des relations régulières avec Georges Roux.<sup>477</sup> Convaincu que la révision ne pourrait se faire qu’avec l’accord de la France (conférence à la *Külügyi Társaság* le 27 septembre 1930), il organisait des voyages d’information en Hongrie pour les personnalités politiques et meneurs d’opinion.<sup>478</sup> Xavier Vallat, qui participa au voyage de 1935, affirmait que « peu de patriotes hongrois auraient fait à l’étranger autant de travail utile pour faire aimer et comprendre leur pays » que ce « jeune journaliste au visage émacié. »<sup>479</sup> À partir de 1943, il résida en Suisse, où il fut question qu’il se chargeât des affaires de la *NRH* (affaire non suivie).<sup>480</sup> En 1944, le gouvernement des Croix fléchées lui retira la nationalité hongroise en même temps qu’à Antal Ullein-Reviczky, qui résidaient alors également à l’étranger.<sup>481</sup> Xavier Vallat raconte aussi que

---

<sup>471</sup> MOL. K66. 1939 412 cs. III.-4 C-H

<sup>472</sup> Voir Miklós ZEIDLER, « Magyar Reviziós Liga » [La Ligue de la Révision hongroise], *Századok*, 1997. 131/1, pp. 303-351

<sup>473</sup> François (Ferenc) HONTI, *Que demande la Hongrie ? Le Traité de Trianon et les revendications hongroises*, Paris, chez l’auteur, 4 rue de Navarre, 1933, 34 p. ; Ferenc HONTI, *La Hongrie et la crise tchécoslovaque (les revendications hongroises)*, Paris, 1938, 30 pages, 1 carte hors-texte.

<sup>474</sup> Ferenc HONTI, « Le traité de Trianon et la France », *Revue de Hongrie*, mai-juin 1928, pp. 227-232

<sup>475</sup> Ottlik – Frigyes Villani 30 janvier 1933 (Fond Balogh 1/3231)

<sup>476</sup> Balogh – Jean-Pierre Maxence 12 janvier 1935 (Fond Balogh 1/2215)

<sup>477</sup> Endre Fall– Gábor Apor 4 novembre 1937. MOL. K66. 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolat) “NRH”

<sup>478</sup> *Gazette de Hongrie*, 14 septembre 1935

<sup>479</sup> Xavier VALLAT, « La Hongrie aux années 30 », *Ecrits de Paris*, [janvier] 1956, pp. 53-67

<sup>480</sup> Balogh – Ferenc Honti 11 août 1943 (Fond Balogh 1/1474)

<sup>481</sup> En vertu du point 5 de l’alinéa 1 de l’article 6 de la loi XIII de 1939. *Gazette de Hongrie*, 1<sup>er</sup> avril 1944

sa nationalité lui fut retirée une nouvelle fois par les communistes en 1947.<sup>482</sup> Après la guerre, il résida en France et fut, en 1954, le premier rédacteur en chef du *Monde diplomatique*.<sup>483</sup>

## b) Emil Haraszti

Emil Haraszti était professeur universitaire et critique musical ; il résida entre les deux guerres à Paris, où il fut chargé de diverses activités de propagande. Son cas sera étudié avec celui des correspondants parisiens de la *NRH*, puisqu'il occupa ce poste à titre provisoire entre 1933 et 1935.

## c) István (Etienne) Lajti

István Lajti vécut à Paris entre les deux guerres, où il occupa des fonctions officielles au sein de la diplomatie culturelle internationale et hongroise. Il était un ami de la *Nouvelle revue de Hongrie*,<sup>484</sup> avec laquelle il correspondait régulièrement, pour des demandes ponctuelles de renseignements délicats, comme la recherche d'un nègre<sup>485</sup> ou le choix d'un correspondant à Paris en 1943.<sup>486</sup> D'ailleurs, par la suite, le jeune homme choisi pour ces fonctions allait, en quelque sorte, rester placé sous la tutelle de Lajti en qui Balogh avait « pleine confiance ».<sup>487</sup> István Lajti fut longtemps employé par l'Institut international de coopération intellectuelle, auquel on doit l'existence de l'Entretien de Budapest organisé par Joseph Balogh en 1935. En 1943, István Lajti prit la tête de l'Institut hongrois de Paris.<sup>488</sup> C'est à ce titre qu'il présidait

---

<sup>482</sup> Xavier VALLAT, « La Hongrie... »

<sup>483</sup> Je remercie Balázs Ablonczy d'avoir attiré mon attention sur ce fait étonnant, qui mérite deux compléments. D'une part, Hubert Beuve-Méry, directeur du Monde et fondateur du Monde diplomatique, avait été avant la guerre correspondant du Temps à Prague et échangea quelques lettres courtoises avec Joseph Balogh (Fond Balogh, 1/127). D'autre part, de sa fondation en 1954 jusqu'au départ de Honti en 1972, le Monde diplomatique afficha la même tendance au non-alignement que le Monde quotidien, mais pas encore le positionnement militant d'ultra-gauche qu'on lui connaît aujourd'hui.

<sup>484</sup> Etienne LAJTI, « Hongrois à Aurillac », *NRH*, octobre 1938, pp. 387-389. À l'occasion du millénaire de Gerbert d'Aurillac qui, devenu Pape sous le nom de Sylvestre II, offrit à la Hongrie la couronne apostolique et royale. La délégation hongroise était conduite par l'archiabbé de l'abbaye de Pannonhalma. Dans son article, Lajti dénombre les saints de la dynastie Árpád : Etienne, Emeric, Ladislas, les bienheureuses Marguerite et Cunégonde, Sainte Elisabeth.

<sup>485</sup> Un politicien français a accepté de signer un article sur l'ouvrage de Kornis, *L'homme d'État*, « dont on lui soumettrait le texte qu'il modifierait éventuellement ». Il ne manque plus que le nègre. Develle (?) – Lajti 22 avril 1939 (Fond Balogh 1/1890)

<sup>486</sup> Lajti proposait deux jeunes gens pour la représentation de la *NRH* à Paris, dont Guy Tosi, collègue à l'Institut hongrois et « bien introduit dans les milieux littéraires. » Lajti – Balogh 22 septembre 1943 (Fond Balogh 1/1890). Guy-Emile Tosi fut effectivement engagé en février 1944.

<sup>487</sup> Balogh – Guy-Emile Tosi 11 mars 1944 (Fond Balogh 1/3104)

<sup>488</sup> Lajti – Balogh juin et octobre 1943 (Fond Balogh 1/1890)

encore, le 1<sup>er</sup> août 1944, peu avant la libération de Paris, une remise de diplôme *honoris causa* du collège supérieur réformé de Debrecen à des universitaires français.<sup>489</sup>

## István Lajti et la Coopération intellectuelle

István Lajti, secrétaire général de l'Institut de coopération intellectuelle, était spécialement chargé des relations interuniversitaires.<sup>490</sup> Il organisait, pour le compte de son organisation, des conférences internationales sur l'enseignement supérieur et des rencontres bilatérales. Comme dans le cas de l'Entretien de 1935, la *NRH* était pour l'I.I.C.I. un partenaire qui offrait l'avantage d'être à la fois semi-officiel, énergique et dévoué. Mais ce n'était pas toujours suffisant ; dans ce domaine comme dans d'autre, la *NRH* luttait contre des forces qui lui étaient supérieures. Ainsi fut annulé unilatéralement, en 1936, un projet de rencontre universitaire franco-hongrois qui devait se tenir à Budapest. Comme Lajti annonçait à Balogh la consternation du partenaire français (l'Ent're'aide interuniversitaire), Balogh répondait : « en ce qui me concerne, que cela reste entre nous, je ne comprends pas pourquoi il a fallu ajourner cet évènement utile et déjà préparé dans les moindres détails, et l'ajourner, de plus, d'une manière grossière. Mais je n'ai rien pu faire d'autre que marquer ma désapprobation. Sans même parler d'un an de travail pour rien. »<sup>491</sup>

L'Organisation internationale de la coopération intellectuelle était un pilier de la Société des Nations, dont l'objectif était de mettre en place une "politique de l'esprit" (Paul Valéry) « afin d'amener, dans tous les domaines qui relèvent d'elle, une coordination des efforts, une collaboration, susceptible, non seulement d'éviter des pertes de temps, de faciliter l'information, la diffusion du progrès, mais aussi de provoquer la formation, lente peut-être, mais continue, de l'esprit international. »<sup>492</sup> Outre les organes politiques de Genève (commission, secrétariat général, etc...), elle était composée de l'Institut International de coopération intellectuelle (IICI), installé à Paris, qualifié « d'instrument de travail de la Commission. » L'IICI avait été mis à la disposition de la SdN en 1924 par le gouvernement français, tout en conservant son financement séparé, assuré par 17 pays dont la France

---

<sup>489</sup> Emeric de KULIFAY (éd.), *Rapports entre protestants français et protestants hongrois, 1935-1946*, publié par la Mission protestante hongroise de Paris, Paris, Éditions de la Calanque, [1946], 85 pages (voir le Chapitre II). Emil Haraszti était également présent.

<sup>490</sup> Bulletin de l'Institut international de la coopération intellectuelle, Paris, 1937 (compte-rendu de l'activité en 1936), p. 7. Il était aussi présenté comme chef de la section hongroise. Balogh – Arbellot 20 février 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>491</sup> Balogh – Lajti septembre-octobre 1936 (Fond Balogh 1/1890)

<sup>492</sup> Bulletin de l'institut international de la coopération intellectuelle, Paris, 1937, p. 3

assumait la plus grosse contribution. Son président fut longtemps Edouard Herriot ; son directeur Henri Bonnet ; son secrétaire, comme déjà indiqué : István Lajti.<sup>493</sup>

La coopération intellectuelle sous la botte allemande

Quel était l'avenir d'une telle institution en 1940, en plein Paris occupé par les Allemands ? Début 1941, Joseph Balogh fut bien étonné (et nous avec lui) lorsqu'il apprit que Lajti était toujours à Paris et toujours employé par l'I.I.C.I.<sup>494</sup> En l'absence de son directeur, Henri Bonnet, émigré de bonne heure à Londres et futur ministre de l'Information au gouvernement d'Alger, Lajti était même devenu responsable exécutif de l'Institut, dont la mention de la SdN avait tout de même disparu entre-temps du papier à entête.<sup>495</sup> Pour mieux comprendre la situation, lisons un rapport du consul général de Hongrie à Vichy (septembre 1940) :

*Le directeur Henri Bonnet a émigré en Angleterre. Une partie des archives a été emportée à Bordeaux. Le reste a été soigneusement étudié par la police secrète allemande, comme a pu le constater le Dr. Lajti lors de son retour à Paris. Les Allemands veulent reconstituer l'Institut, en l'intégrant dans la politique allemande. Le Dr. Berger, directeur de l'École supérieure de politique [Deutsch Institut fut Assenpolitische Forschung, proche de Ribbentrop] est chargé de cette tâche. Lajti est descendu à Vichy pour s'entretenir avec les autorités françaises qui collaboreront avec l'Institut. Le sénateur Léon Bérard, académicien et ancien ministre de l'Education, prépare un voyage à Berlin avec le Dr. Lajti. Les Français prennent au sérieux ces discussions, puisque depuis l'armistice, c'est la première fois qu'ils sont en mesure de traiter d'égal à égal avec les Allemands.<sup>496</sup>*

D'après Gesztesi, ces grands projets de coopération intellectuelle s'interrompirent brusquement quelques mois plus tard ; d'ailleurs, l'épisode coïncide assez bien avec l'histoire chaotique des relations franco-allemandes sous l'Occupation.<sup>497</sup> D'autre part, tout cela était suffisamment public pour qu'une journaliste hongroise installée en Suisse en fit un rapport circonstancié à son ami du service de presse au KÜM :

*(12 août 1940) On dit que Berlin s'intéresse à des organes techniques de la SdN. Genève démentit. Mais, à tout hasard, Aghnides, le secrétaire général adjoint, apprend l'allemand.*

*(septembre-octobre 1940) L'Institut de Coopération Intellectuelle est en cours de relancement, après un accord survenu entre la France et l'Allemagne. L'ancien directeur, Henri Bonnet, exilé en Amérique,*

---

<sup>493</sup> Ibid., p. 7

<sup>494</sup> Balogh – Lajti 7 janvier 1941 (Fond Balogh 1/1890)

<sup>495</sup> Lajti – Balogh 29 juin 1943 (Loc. cit.)

<sup>496</sup> Consul général (Vichy) – comte Csáky 17 septembre 1940. MOL. K63. 1940. 99/1940/11. (doc. 11/I/219)

<sup>497</sup> « Les relations entre Vichy et Paris sont très compliquées. Les Allemands, qui avaient montré de l'intérêt pour la "coopération intellectuelle" montrent désormais un total désintérêt. » Gesztesi – Balogh 3 février 1941 (Fond Balogh 1/1172)

est considéré comme démissionnaire par la France.<sup>498</sup> La nouvelle direction n'a pas encore été nommée. Depuis 1938, l'Institut était quasi-autonome, ses relations formelles avec la SdN vont être rompues, et l'Allemagne pourra y prendre part. Léon Bérard, ancien ministre de l'Instruction, est actuellement à Wiesbaden pour en débattre. Fritz Berger est venu à Genève en septembre, c'est un proche de Ribbentrop, directeur du Deutsch Institut für Assenpolitische Forschung. À Genève en tant que délégué du Reich pour la Coopération intellectuelle, il a rencontré Malcolm Davis, ancien dirigeant de l'Institut Carnegie, commissaire pour la Coopération en Amérique et fonctionnaire à la Croix-Rouge.<sup>499</sup>

Il faut tout de même saluer l'habileté de la Hongrie qui, petit pays écrasé en 1920 et dont la diplomatie venait à peine de naître, parvint à placer son homme dans une institution qui aurait peut-être pu influencer d'avantage sur le destin international, sous l'égide de la SdN comme, par la suite, de l'Allemagne.

#### d) Gyula Ferenc (Jules-François) Kövér

« J.F.K. » ou « J.F. Kövér », c'est ainsi qu'il signait ses articles à la *NRH*. Son véritable prénom était, semble-t-il, Gyula Ferenc (Jules François, en transposition française), de telle sorte qu'au sein de documents divers, il est appelé tantôt Gyula, tantôt Ferenc (et même parfois Jean-François). Entre 1932 et 1938, il fut le correspondant de la *NRH* en Roumanie. De 1938 à 1940, il résida à Paris, puis, pendant les années de guerre, à Vichy et, enfin, en Suisse.

En Roumanie

Kövéer publia un total de 17 articles dans la *NRH*, très détaillés sur la politique intérieure et extérieure de la Roumanie.

La Roumanie dans la crise internationale	Décembre 1932
La Roumanie, centre d'incertitudes	Avril 1933
La lutte de la Roumanie contre la crise économique	Octobre 1933
Le problème du révisionnisme en Roumanie	Février 1934

<sup>498</sup> Henri Bonnet dirigeait le chapitre à Chicago de « France for ever » (organisation destinée à rassembler des fonds pour la France Libre). Il fut ensuite ministre dans le gouvernement d'Alger, puis ambassadeur à Washington.

<sup>499</sup> Rapports de Ágnes Szekula à Antal Ullein-Reviczky, septembre octobre 1940 (chef du service de Presse au KÜM) MOL. K66 512 cs. 1941 III-4 (R-S)

La Roumanie devant le problème du bassin danubien	Mars 1935
La Roumanie et le pacte franco-russe	Juin 1935
Problème des dettes roumaines à l'étranger	Décembre 1935
Le progrès des partis de droite en Roumanie	Mars 1936
Le pétrole roumain et le marché international	Août 1936
La Commission européenne du Danube	Novembre 1936
Conceptions de la neutralité et politique extérieure roumaine	Février 1937
La Roumanie et l'Europe orientale	Mai 1937
La Roumanie et l'Europe centrale	Juillet 1937
La Roumanie et l'Europe occidentale	Septembre 1937
La situation politique en Roumanie	Janvier 1938
Lettre de Roumanie	Juin 1938
La politique étrangère de la Roumanie	Juillet 1938

La collaboration avec la *NRH* ne suffisait pas à nourrir son homme. Aussi Kövér était-il surtout correspondant de plusieurs quotidiens hongrois. En 1935 : du *Pester Lloyd* et du *Budapesti Hírlap*, de même que de la *United Press Association* dont le siège pour l'Europe centrale était à Vienne.<sup>500</sup> Chose curieuse : durant son séjour roumain, Kövér s'adressait à Balogh en allemand plutôt qu'en hongrois.<sup>501</sup> Il était considéré comme loyal et honnête par le service de presse du *Külügyminisztérium*, ce qui n'était pas simple, considérant l'étroitesse de la ligne de la propagande hongroise concernant la Roumanie.<sup>502</sup> Mais son honnêteté posait tout de même un problème : comment rétribuer son loyalisme ? D'autant plus qu'il était constamment à court d'argent. « J'ai de nouveau parlé avec Kövér, écrivait le ministre de Hongrie à Bucarest, et je suis d'avis qu'il se sentirait blessé de recevoir une récompense pécuniaire. Je préfère conserver pour l'instant les 5 000 lei mis à ma disposition à cet effet.

<sup>500</sup> MOL. K66. 326 cs. 1937 III-4 (K-M)

<sup>501</sup> Correspondance Kövér (Fond Balogh 1/1855)

<sup>502</sup> En 1932, Balogh jugeait le contenu d'une proposition d'article « un peu trop anti-roumain ». Balogh – Kövér septembre 1932 (Loc. cit.). En 1934, au contraire, Mengele, du service de Presse du KÜM, donnait une opinion défavorable sur un article de Kövér sur l'enseignement en Roumanie, qui « donnait l'impression que l'éducation en Transylvanie avait été négligée avant Trianon, et que c'étaient les Roumains qui avaient tenté d'améliorer le niveau. » Mengele – Balogh 7 mai 1934 (Fond Balogh 1/2229)

D'autre part, Kövér a reçu de Vészi [son patron au *Pester Lloyd*] quelques lignes reconnaissantes – sans doute grâce à ton intervention, et je crois qu'il est moralement satisfait. »<sup>503</sup> Un an plus tard, la situation s'aplanissait, puisque Mengele pouvait annoncer au ministre que Kövér toucherait désormais directement du *KÚM* la somme de 7 000 lei chaque trimestre.<sup>504</sup> La dernière lettre de Kövér à Balogh date du 23 juin 1938 (adresse : Str. Popa Savu 14, Bucarest). En juillet, il était à Budapest où il demeura quelques mois, avant de s'installer à Paris, rue du général Niox dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement.

## À Paris

Les relations entre Balogh et Kövér sont emplies de mystères. À Paris, Kövér conserva la correspondance du *Pester Lloyd*, désormais dirigé par Ottlik, mais pas une fois il n'allait désormais écrire pour la *NRH*. Pourtant, Balogh annonçait son arrivée à Paris comme celle d'un « excellent journaliste », d'un « vieux collaborateur de la *NRH* et d'une vieille connaissance. »<sup>505</sup> De plus, avec les troubles provoqués par la mobilisation générale en 1939, il allait même brièvement être question de lui confier la correspondance de la revue en France.<sup>506</sup> Il n'en fut rien, car le correspondant suivant (Arbellot) fut rapidement engagé et la période transitoire supprimée. D'autre part, en 1940, Balogh montra des réticences à collaborer avec Kövér à propos d'un travail sur des manuscrits à la Bibliothèque nationale,<sup>507</sup> puis d'un article sur la commission du Danube (thème qu'il avait accepté en 1936 – il est vrai que les circonstances n'étaient plus les mêmes) :

*(Arbellot à Balogh) Kövér propose un article sur le droit international et la Commission du Danube, dont la France est membre. Il me semble que c'est un sujet un peu scabreux en ce moment ; mais enfin avec tact et talent tout peut se traiter et vous êtes le seul juge.*<sup>508</sup>

*(Balogh à Arbellot) Vous savez que j'ai une excellente opinion de lui. Néanmoins, j'ai le sentiment qu'il nous faudrait donner de lui le moins d'articles possible. L'article sur le Danube n'est pas, en soi, sans*

---

<sup>503</sup> Magyary – Mengele 23 février 1932. MOL. K66. 1933. 217 cs. III-4 A-Z (doc. 256)

<sup>504</sup> Mengele – Magyary 18 décembre 1933. MOL. K66. 1933. 217 cs. III-4 A-Z (doc. 255)

<sup>505</sup> Balogh – Develle 22 décembre 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>506</sup> Balogh proposait à Kövér de représenter temporairement la *NRH*, tout en regrettant de ne pouvoir lui offrir le poste, car la situation normale était que le correspondant fût français. Kövér accepta, pour un salaire équivalent à son prédécesseur ; il ajoutait que la communication avec les Français serait facilitée par le fait que son épouse était française. Balogh – Kövér novembre 1939 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>507</sup> Balogh avait le sentiment que, malgré ses excellentes aptitudes journalistiques, Kövér « n'était pas l'homme qu'il [fallait] pour s'occuper des manuscrits hongrois de la BN. » À toute fin utile, il proposait de demander son avis à Lajti. Balogh – Arbellot 20 février 1940 (Fond 1/98)

<sup>508</sup> (Madame) Arbellot – Balogh 27 février 1940 (Loc. cit.)



*intérêt, mais depuis la récente affaire danubienne avec les Anglais il a peut-être perdu de son actualité.*<sup>509</sup>

Cela n'empêcha pas Balogh de s'adresser à lui pour obtenir des informations à l'insu de Gesztesi.<sup>510</sup> Kövér fut un homme malchanceux, malgré « l'excellente opinion » qu'on avait de lui. Des louanges, il en recevait sans cesse ; donnons encore quelques exemples : « je le considère [Köver] comme un journaliste doué de réelles capacités et, en tout état de cause, indéfectible » (Gesztesi)<sup>511</sup> : « j'ai été frappé par la finesse de son raisonnement. Je fais chaque jour des découvertes de ce genre dans mes pérégrinations hongroises à Paris. » (Arbellot).<sup>512</sup> Gyula Kövér était-il un cas typique de ces Hongrois de l'étranger des années trente, brillants éléments sacrifiant leur bien-être pour la cause de la patrie, perpétuellement sur le pied du renseignement et de la propagande officielle et officieuse, aimablement soutenus par les autorités, mais dont la situation personnelle était piètre, voire précaire ? La vie était dure, comme en témoigne une lettre de Balogh à Ottlik, où l'on découvre une étrange et vaine justification de la première loi juive de Hongrie :

*J'ai un peu mauvaise conscience de ne pas t'avoir parlé l'autre jour de Ferenc Kövér. Il fait un travail excellent à Paris. Mais je sais qu'il traverse une période très difficile financièrement parlant. Il a dû mettre ses enfants dans un internat coûteux. Il a quelques réserves, mais il m'a quand même demandé d'intervenir auprès de toi. Comment se fait-il que ce journaliste si talentueux ne voit pas sa carrière évoluer, alors que, justement – si l'on regarde l'affaire de ce point de vue – il ne tombe pas sous le coup de la loi juive et peut donc obtenir une carte de presse sans restriction.*<sup>513</sup>

Dans sa correspondance avec Balogh, la dernière lettre de Gyula Ferenc Kövér qui fût postée à Paris est datée du 9 mai 1939.

## À Vichy

Après la défaite, le journaliste hongrois s'établit à Vichy, à la *Villa thermale*, 12 rue du général Gallieni. Sa première lettre conservée est datée du 11 octobre (d'autres, envoyées pendant l'été, se sont perdues). Pour lui, comme pour son pays hôte, les vrais problèmes ne faisaient que commencer. En décembre, il demandait à Balogh de témoigner de ses activités patriotiques en Roumanie, puis en France, car ayant vécu plus de 10 ans à l'étranger sans

---

<sup>509</sup> Balogh – (Madame) Arbellot 15 avril 1940 (Loc. cit.)

<sup>510</sup> Après la mobilisation d'Arbellot, début 1940, Balogh demandait son opinion à Kövér à propos d'un remplaçant (« n'en parle pas à Gesztesi » précisait-il). Balogh – Kövér 2 mars 1940 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>511</sup> Gesztesi – Balogh 20 octobre 1939 (Fond Gesztesi 1/1172)

<sup>512</sup> Arbellot – Balogh 20 janvier 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>513</sup> Balogh – Ottlik 19 janvier 1940 (Fond Balogh 1/2440)

avoir jamais résidé plus de trois mois sur le sol hongrois, il devait justifier de sa nationalité hongroise auprès des autorités ; « en fait, on veut vérifier que je ne suis pas juif, ajoutait-il, mais aussi quel genre d'homme je suis et mon attachement à la Hongrie. »<sup>514</sup> Quel contraste avec l'assurance revendicatrice de Balogh en janvier ! On n'est jamais sûr de rien. D'autant plus que pour Kövér, le problème était considérablement compliqué par la situation suspecte de sa femme, au moins aux yeux des autorités hongroises, comme il apparaît dans son dossier conservé au *Külügyminiszterium*.<sup>515</sup> Mária Teréza Marcella Kövér, née Thiéry, était alsacienne. Or, il était impossible de communiquer avec la zone interdite pour obtenir des renseignements sur son État civil. Gyula Kövér s'adressa donc au consul de Vienne (en ex-Autriche), afin que ce dernier prît contact avec la sœur de son épouse, frau Leo v. Hofmann, née Olga Thiéry, qui pourrait transmettre des documents utiles aux autorités hongroises *via* la rédaction du *Pester Lloyd*. La médiation du consul et du journal était indispensable, car Kövér ne pouvait entrer directement en contact avec frau Hofmann, de peur de lui causer des ennuis. En annexe au dossier, le ministre de Hongrie en France, Khuen-Héderváry, confirmait que les communications avec la zone interdite étaient proscrites et se portait garant de la bonne conduite de Kövér à Vichy. En conclusion : une note interne du *KÜM* disait : « il faut faire quelque chose. » Il apparaît au moins que Gyula Kövér toucha effectivement son salaire du *Pester Lloyd* en août, septembre et octobre 1940 (300 francs suisses mensuels). Mais c'était insuffisant pour résoudre ses problèmes financiers : « je t'ai déjà parlé de ma situation financière, écrivait-il à Balogh début 1941, je dois virtuellement payer deux loyers, et prendre chaque mois sur mes maigres réserves. »<sup>516</sup> Pendant toute l'année 1941 il fut question, entre Balogh et Gesztesi, de la situation du journaliste, mêlée au retour des difficultés chroniques pour trouver un nouveau correspondant à la *NRH* :

*Je reçois souvent des analyses intéressantes de Ferenc Kövér, qui s'épuise pour notre revue. Puisque nous n'avons encore jamais rétribué cet enthousiasme et qu'il est notoire qu'il a peu de moyens en ce moment, je voudrais demander si on ne pourrait pas, de temps en temps, jusqu'à ce qu'on ait un représentant français, lui confier des tâches administratives et le payer pour cela (très modestement).<sup>517</sup>*

Une nouvelle fois, l'idée fut abandonnée. Pire, un peu plus tard, Gesztesi répondait que le fond de la presse ayant été supprimé, il était même devenu impossible de compléter la

---

<sup>514</sup> Kövér – Balogh 5 décembre 1940 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>515</sup> MOL. K66. 1940 466 cs. III.-4 H-M

<sup>516</sup> Kövér – Balogh 31 janvier 1941 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>517</sup> Balogh – Gesztesi 19 mai 1941 (Fond Balogh 1/1172). Cette tentative de distinguer tâches administratives et rédactionnelles avait déjà été envisagée en 1940 au profit de Mgr Beaupin, sans aboutir.

rémunération de Kövér. Balogh répliqua qu'il voulait simplement demander si, du point de vue politique, Gesztesi acceptait que la *NRH* accordât à Kövér « une petite rémunération à la fin de l'année. » Gesztesi donna son accord.<sup>518</sup> Mais le mystère demeure : pourquoi ce journaliste apprécié n'écrivit aucun article à la *NRH* durant tout son séjour en France, avant et après 1940 ; et pourquoi sa rémunération posait-elle tant de problème ? De fait, Gyula Kövér « s'épuisait » pour la revue ; au cours de l'année 1941, par exemple, il voyagea jusqu'à Uriage pour y chercher un article,<sup>519</sup> en d'autres occasions, il fit office d'intermédiaire pour le paiement d'auteurs français.<sup>520</sup> Et voilà qu'en mai 1942, on repensa à lui pour représenter provisoirement la *Nouvelle revue de Hongrie* en France. Toujours le même travail : « cela consisterait en un article par numéro d'une bonne plume française, apolitique et de 6-8 pages. » Kövér se réjouissait de cette perspective, car « tout ce qui [venait] de la *NRH* le [réjouissait]. » Mais avant de finaliser l'accord, il fallait attendre le prochain voyage du ministre de Hongrie (György Bakács-Bessenyei) à Budapest, où il devait justement s'occuper des affaires de la *NRH*. Finalement, pour des raisons déjà observées à propos des rapports entre Balogh et Ottlik (divergence entre la *NRH* et le *Pester Lloyd*), la représentation de la *NRH* ne fut pas confiée à Kövér. Au-delà d'une intéressante collaboration, c'étaient 2 à 3 000 pengős annuels qui lui échappaient.<sup>521</sup> Et c'est justement au mois de mai 1942 qu'Ottlik lui ordonna de ne plus envoyer une copie de ses rapports à Balogh. Le contenu de ces rapports est intéressant du point de vue de l'histoire de Vichy, qui apparaît vue par un correspondant hongrois – cela mériterait une étude à part. En ce qui concerne précisément notre compréhension de la situation de Gyula Kövér en France, nous apprenons, par exemple, qu'il voyageait volontiers dans toute la zone sud et rencontrait relativement facilement des sommités des relations franco-allemandes, comme le consul général Krug von Nidda avec lequel il eut un long entretien en octobre 1941, au cours duquel celui-ci affirmait que Pétain n'avait plus la confiance des Allemands mais, que, en choisissant la bonne politique, la France pourrait devenir, au sein de la nouvelle Europe, la tête de pont vers le monde méditerranéen et les Amériques.<sup>522</sup> Vaine discussion, sans doute. Vichy devait justement une part de son atmosphère particulière aux étrangers et à leurs vaines discussions, à leurs analyses et controverses irréelles. Lisons celle-ci : « la Yougoslavie cause des soucis, écrivait Kövér en mars 1941, un journaliste hongrois (le type du faux journaliste, ancien restaurateur à Paris,

---

<sup>518</sup> Correspondance Gesztesi – Balogh juin-août 1941 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>519</sup> Kövér – Balogh 6 juillet 1941 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>520</sup> (Mme) Arbellot – Balogh 5 mars 1941 (Fond Balogh 1/98)

<sup>521</sup> Correspondance Balogh – Kövér mai 1942 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>522</sup> Rapport Kövér 11 octobre 1941 (Loc. cit.)

auquel on avait ménagé une place dans l'association des journalistes afin qu'il obtînt un droit de séjour) a félicité un à un les confrères yougoslaves du fait que leur pays avait rejoint l'Axe. Mais ces derniers lui ont tous tourné le dos, et se sont ensuite plaint à nous en se demandant quel genre d'homme il était pour se réjouir ainsi du malheur des autres. »<sup>523</sup> En 1943, Gyula Kövér parvint à fuir en Suisse.

En Suisse et après la guerre

« Je t'annonce avec plaisir qu'après six mois de haute lutte, je suis arrivé ici » écrivait-il à Balogh en juillet 1943. Prière d'adresser désormais la *NRH* à l'Hôtel des familles, Genève. D'autre part, il était question de transférer son domicile en Suisse allemande, à Zürich ou Bern (mais à Zürich, l'imposition était plus élevée).<sup>524</sup> Kövér proposait de nouveau ses services à Balogh, sans vouloir mécontenter la correspondante (plus ou moins) en titre pour la Suisse, Ágnes Szekula. En réalité, en Suisse comme en France, Ferenc Kövér restait la victime du conflit entre la *NRH* et son employeur principal le *Pester Lloyd*. Il admit un peu plus tard que jusqu'à nouvel ordre, collaborer aux deux organes demeurait exclu – néanmoins, il informait mystérieusement Balogh que, probablement, la situation allait prochainement changer à cet égard (je n'ai pu formuler aucune hypothèse sur ce qu'il voulait dire par là).<sup>525</sup>

Après la guerre, Kövér collabora ponctuellement au *Témoignage chrétien* du père Chaillet, résistant de la première heure, passé par Budapest en 1939-40, dont je reparlerai amplement.<sup>526</sup>

## e) Ágnes Szekula

Une journaliste engagée

Au moment où Gyula Kövér proposait ses services pour la Suisse, Balogh se plaignait justement des maladies chroniques et des sautes d'humeur de sa correspondante en titre, Ágnes Szekula.<sup>527</sup> Dernièrement, elle avait même, semble-t-il, cessé toute activité.<sup>528</sup> Et l'on

---

<sup>523</sup> Rapport Kövér 28 mars 1941 (Loc. cit.)

<sup>524</sup> Correspondance Kövér – Balogh 22 juillet-août 1943 (Loc. cit.)

<sup>525</sup> Kövér – Balogh 10 octobre 1943 (Loc. cit.)

<sup>526</sup> J'ai retrouvé trois articles signés "JF Kover" en 1947 (20 juin, 5 septembre et 31 octobre), où l'auteur décrit avec un humour sombre la progression des communistes en Europe danubienne, tout en exprimant l'espoir que la région serait finalement déclarée neutre.

<sup>527</sup> Balogh – Ferenc Honti 11 août 1943 (Fond Balogh 1/1474)

<sup>528</sup> Balogh – Miklós Hubay 29 octobre 1943 (Fond Balogh 1/1514). Rassurons-nous : Ágnes Szekula vécut en Suisse jusqu'en 1969 (Bibliothèque nationale Széchenyi [en ligne]. Réf. du 25 juin 2008. disponible sur <http://mek.oszk.hu>)

songeait justement à la faire remplacer, mais par Ferenc Honti. Panier de crabes, dirait-on. Ajoutons qu'en Suisse, Ágnes Szekula représentait alors simultanément le *Pester Lloyd* et la *NRH*. Autre lieu, autres mœurs – ou plutôt, deux poids, deux mesures (?).

Ágnes Szekula résidait en Suisse depuis au moins 1935, où elle avait été accréditée à la seizième assemblée de la Société des Nations en tant que correspondante du *Pester Lloyd*, du *Budapesti Hírlap* et du *Wiener Wirtschafts Woche*.<sup>529</sup> Cette année-là, Ottlik quittait le *Budapesti Hírlap* ; Ágnes Szekula lui écrivait alors une épitaphe typique de son sens de l'humour un peu grinçant : « j'ai appris avec mélancolie que vous vous étiez séparé du *B.H.* Et comme vous savez bien que sur une douzaine d'articles envoyés, un seul a paru, couvrant à peine les frais de port, vous admettez que mes regrets sont désintéressés. »<sup>530</sup> Ágnes Szekula avait, en outre, un fort caractère. À propos d'une autre collaboratrice (Mme Arbellot), dont il trouvait les exigences exagérées, Balogh allait affirmer : « c'est bien le propre des confrères du sexe féminin de terroriser les gens : c'est un peu aussi le cas, dans un autre sens, de notre chère Szekula. »<sup>531</sup> D'ailleurs, son indépendance d'esprit dépassait largement le cadre de ses proches relations ou employeurs. C'est ainsi qu'une véritable "affaire Szekula" éclata en même temps que la guerre, en septembre 1939 :

*J'aurais aimé ne pas revenir sur l'affaire Szekula, écrivait le consul de Hongrie, mais voici que j'y suis obligé. Juste après l'éclatement de la guerre germano-polonaise, le consul [d'Allemagne] Krauer et moi-même avons eu une conversation amicale, dans laquelle il s'est plaint d'avoir été dernièrement pris d'assaut par Szekula, lors d'une interview. J'ajoute que Krauer, tout en restant amical, n'a pas omis de faire allusion à l'origine non aryenne de Szekula.*<sup>532</sup> *Un peu plus tard, le ministre de Bulgarie, Karadjoff, m'a rendu visite, et m'a informé que Szekula avait participé à la dissémination de la fausse information sur le voyage de Laval à Rome (dans le but de distendre la relation entre les deux pays de l'Axe).*<sup>533</sup>

Un peu plus tard, Ullein-Reviczky remerciait Szent-Iványi d'avoir résolu cette "affaire Szekula", tout en espérant qu'elle ne se reproduirait pas. À la journaliste elle-même, le diplomate écrivait sa gratitude pour les intéressants rapports dont elle le pourvoyait régulièrement, tout en ajoutant : « attention, on se plaint de toi dans les milieux officiels (le

---

<sup>529</sup> Liste des agences télégraphiques et des journaux représentés à la seizième assemblée de la Société des Nations, supplément du journal, le 14 septembre 1935. Dossier Société des Nations (Fond Balogh 1/2898/26452)

<sup>530</sup> Szekula – Ottlik 20 mars 1935 (Fond Balogh 1/2993)

<sup>531</sup> Balogh – Baranyai 11 février 1943 (Fond Balogh 1/197)

<sup>532</sup> La famille d'Ágnes Szekula s'était convertie à la religion réformée. Szekula – Ullein-Reviczky 2 juin 1939. MOL. K66. 1939 415 cs. III.-4 R-V

<sup>533</sup> Szent-Iványi (consul de Hongrie à Genève) – Ullein-Reviczky 18 septembre 1939. MOL. K66. 1939 415 cs. III.-4 R-V

consul général allemand, Krauer, et le ministre de Bulgarie, Karadjoff. Plus de prudence, à l'avenir. »<sup>534</sup>

En 1941, Szekula, résidant alors à la pension “Mon chez moi” à Genève (27 rue de Lausanne), était toujours correspondante du *Pester Lloyd* en Suisse de même que de l'agence télégraphique hongroise (MTI).<sup>535</sup> Sa collaboration à la *NRH* était moins officielle bien que réelle, elle était simplement chargée de recruter des auteurs suisses.<sup>536</sup> Remarquons qu'en 1943, plusieurs collaborateurs suisses furent publiés dans les pages de la *NRH*.

La Suisse romande (Gonzague de Reynold)	Mai 1942
L'évolution des institutions helvétiques	Janvier 1943
Deux forgerons de la Suisse moderne	Février 1943
La crise du livre français et la Suisse romande	Juin 1943
Le roi Mathias Corvin et les Suisses	Juillet 1943
L'éducation civique en Suisse	Novembre 1943

### Les difficultés quotidiennes

La vie quotidienne d'Ágnes Szekula ressemblait singulièrement à celle de Gyula Kövér. En 1936, le ministère de Hongrie à Bern devait intervenir pour que ses arriérés d'honoraires au *Pester Lloyd* fussent versés. Elle avait des dettes chez sa logeuse, « il fallait faire quelque chose... » etc... En décembre 1938, souffrante, elle n'utilisa pas ses tickets de transport pour rentrer à Debrecen pendant les fêtes. Elle demanda au service de la presse du *KÜM* une prolongation jusqu'en avril.<sup>537</sup> Ses relations avec le chef de ce service, Antal Ullein-Reviczky, étaient très amicales. Elle s'adressait à lui comme à « *Kedves Ullein* » (« Cher Ullein ») et terminait souvent au nom de leur vieille amitié. En juin 1939, elle lui lança un nouvel appel au secours. Recevant 300 francs suisses par mois de la Légation et 160 du *Pester Lloyd*, elle atteignait à peine le minimum pour survivre en Suisse (estimé à 500 francs suisses). Sans compter sa « glorieuse santé » et ses frais médicaux et pharmaceutiques.<sup>538</sup> Bref, elle

<sup>534</sup> Loc. cit.

<sup>535</sup> Attestation officielle datée de 3 mars 1941 (MOL. K66. 512 cs. 1941 III-4 (R-S))

<sup>536</sup> Szekula – Ullein-Reviczky 29 septembre 1941 (Loc. cit.)

<sup>537</sup> László Vélics (ministre à Bern) – Mengele 10 janvier 1936. MOL. K66. 512 cs. 1941 III-4 (R-S)

<sup>538</sup> En février 1941, elle fit un séjour au service de médecine interne de la clinique de Debrecen. MOL. K66. 512 cs. 1941 III-4 (R-S)

demandait de l'argent et des conseils à son *Kedves Ullein*.<sup>539</sup> Le *KÜM* et la Légation à Bern tombèrent d'accord pour augmenter la journaliste de 300 à 350 francs suisses,<sup>540</sup> ce qui – sauf erreur – allait permettre à ses revenus de dépasser de 10 francs (suisses) le minimum vital... En septembre 1939, Ágnes Szekula remercia Ullein-Reviczky de son intervention, qui lui permettrait de continuer à travailler pour le *KÜM* « un peu différemment depuis que la guerre a commencé. »<sup>541</sup> On retrouve dans les archives du *Küliügyminiszterium* ses rapports datés de 1939 à 1941. De même que ceux de Kövér, ils sont intéressants comme pièces authentiques sur les informations qu'un journaliste hongrois pouvait rassembler à cette époque. En septembre 1939, elle parlait de la Suisse comme du futur refuge des riches, des vieux, des pleutres, des individus louches, des fournisseurs de guerre, des espions et des révolutionnaires, mais « peut-être un peu moins que pendant la dernière guerre. »<sup>542</sup> Sur la France, quelques mois après la défaite, elle s'exprimait ainsi : « en se fondant sur les vieilles traditions catholiques – de manière un peu optimiste – on [y] croit que de l'effort sincère peuvent procéder de nouvelles forces. »<sup>543</sup> À propos de la propagande hongroise, Szekula affirmait qu'on la considérait en Suisse comme une leçon pédante et inefficace.<sup>544</sup>

Cette leçon hongroise, la *NRH* avait justement été lancée avec l'objectif de la rendre raisonnable et attrayante. Voulant se distinguer au sein de l'ensemble de l'appareil de propagande hongroise, ses rédacteurs avaient l'ambition de s'adapter aux mentalités et aux goûts de l'Occident, en particulier du public francophone. Un passage obligé, au moins par simple politesse, était l'appareil diplomatique français.

---

<sup>539</sup> Szekula – Ullein-Reviczky 2 juin 1939. MOL. K66. 1939 415 cs. III.-4 R-V

<sup>540</sup> Szent-Iványi – Ullein-Reviczky 28 juin 1939 (Loc. cit.)

<sup>541</sup> Szekula – Ullein-Reviczky 6 septembre 1939 (Loc. cit.)

<sup>542</sup> Rapport Szekula 7 septembre 1939 (Loc. cit.)

<sup>543</sup> Rapport Szekula 28 novembre 1940 (Loc. cit.)

<sup>544</sup> Rapport Szekula 12 août 1941 (Loc. cit.)

# Chapitre IX.

## La Nouvelle revue de Hongrie et les institutions françaises

### 1. La "subvention" française

#### a) Négociations avec le ministre des Affaires étrangères

Que les choses soient claires : ni Balogh ni Ottlik ne voulaient entendre parler de "subvention" française. La position ferme et non moins nuancée de Georges Ottlik apparaît dans une lettre adressée au ministre de Hongrie à Paris :

*Il n'est pas question d'un accord, parce que cela supposerait un service en retour, et aussi, en cas de suppression de la subvention, la revue devrait se donner à quelqu'un d'autre. C'est pour cela que je n'en ai causé ni à Paris, ni avec de Vienne [ministre de France à Budapest]. Parce que nous devons être en mesure de publier la revue sans l'aide des Français, parce que cette revue paraît dans l'esprit européen, et n'est pas au service de la politique française, ni ne saurait admettre de directives. Bien entendu, j'étudierais la situation avec soin s'ils voulaient contribuer d'une manière substantielle aux charges de la revue, car ainsi, ce seraient l'esprit français et les relations franco-hongroises qui seraient encouragés. Je garantis qu'il en sera ainsi, quoi qu'il arrive à Paris, tant que moi-même et mes collaborateurs actuels serons à la tête de la revue. Par contre, s'il nous devenait impossible de la maintenir – tu sais que j'offre déjà gracieusement mon travail et tu connais les contraintes budgétaires de notre gouvernement, - la revue pourrait aisément tomber de nouveau entre des mains qui ne se feraient point de scrupules à ce qu'elle deviennent un organe de propagande allemande ou italienne. Dans les circonstances actuelles et pour une telle cause, l'argent ne manquerait pas. Il serait bon qu'Adorján [diplomate à Paris] transmette ce raisonnement au Quai d'Orsay.<sup>545</sup>*

Au moment où Ottlik écrivait (été 1932), le gouvernement français venait de souscrire 20 abonnements à la *NRH*. D'une part, c'était insuffisant, d'autre part, il ne fallait pas que la contribution française, éventuellement augmentée, puisse prendre la forme d'une subvention. Pendant un an, on fit le siège du Quai d'Orsay. Louis de Vienne et le député de centre droit catholique Ernest Pezet furent les principaux avocats de la *NRH* ; plus tard, ils furent rejoints dans leurs efforts par l'homme d'affaire hongrois installé à Paris Pál Kornfeld (frère de

---

<sup>545</sup> Ottlik – Frigyes Villani 5 août 1932 (Fond Balogh 1/3230)



Móric). Il est aussi possible que René Dupuis y ait été mêlé.<sup>546</sup> L'objectif était multiple. En plus de l'aspect purement diplomatique, les conditions de change monétaire de l'époque étaient telles, que les activités de la revue en France devaient être, de préférence, financées par des ressources obtenues directement en francs. « À terme, les activités françaises doivent être autosuffisantes, écrivait Ottlik, le Comité est prêt à investir 10 000 francs au départ, mais il faudra ensuite produire 20 à 30 000 francs pour financer le rédacteur, les frais administratifs, la publicité. »<sup>547</sup> L'idée était d'obtenir une lettre d'encouragement et d'approbation du Quai d'Orsay, que la *NRH* aurait pu présenter comme recommandation à des annonceurs potentiels français. Un an plus tard, on avait encore bien peu avancé (« Les affaires de la *NRH* avancent très lentement. Maintenant, M. Pezet a enfin reçu une réponse du Quai d'Orsay, selon laquelle le ministère est disposé à rédiger et signer la lettre demandée. » écrivait Pál Kornfeld le 16 juin 1933<sup>548</sup>). Il est vrai qu'au cours du premier semestre avaient eu lieu des événements riches en interprétations contradictoires, en ce qui concernait la politique à conduire à l'égard de la Hongrie (prise de pouvoir de Hitler en janvier, signature du Pacte à Quatre en juin, édulcoré à la demande de la Petite entente). Aussi, quelques jours après le message optimiste de Kornfeld, Ernest Pezet écrivait-il qu'il éprouvait des difficultés inattendues à faire signer la lettre par M. Comert (chef du service d'Information et de la Presse).<sup>549</sup> En juillet : coup de théâtre, Ernest Pezet annonçait à Pál Kornfeld qu'il avait obtenu du ministre des Affaires étrangères, Paul-Boncour, une subvention au titre de la propagande.

*Ainsi, cher Monsieur, et quel que soit le montant – que j'ignore à l'heure où j'écris – de la subvention, vous voilà nanti de quelque chose de plus et de mieux qu'une lettre de sympathie et d'approbation. Avec cette approbation concrète et officielle, il vous sera aisé d'entreprendre les démarches utiles pour que puisse être aidée la *NRH*, dans son œuvre de rapprochement franco-hongrois et de pacification morale et politique. – M. de Ottlik sera sans doute avisé d'ici quelque temps, mais vous pouvez lui annoncer le résultat de mes démarches ; il est meilleur que je ne l'imaginai ces derniers jours... »*  
(souligné dans le texte)<sup>550</sup>

Pezet ne confirma officiellement la nouvelle à Ottlik que vingt jours plus tard, en précisant sa façon de voir : « je souhaite vivement qu'aux encouragements positifs de M. le ministre des Affaires étrangères répondent bientôt des actes nombreux et tangibles d'encouragement et de

---

<sup>546</sup> Kornfeld était entré dans le secret de la négociation en cours grâce à René Dupuis. Pál Kornfeld– Balogh 23 janvier 1933 (Fond Balogh 1/1827)

<sup>547</sup> Ottlik – Pál Kornfeld 24 janvier 1933 (Loc. cit.)

<sup>548</sup> Pál Kornfeld - Balogh 16 juin 1933 (Loc. cit.)

<sup>549</sup> Pezet – Balogh 22 juin 1933 (Fond Balogh 1/2558)

<sup>550</sup> Pezet – Pál Kornfeld 1<sup>er</sup> juillet 1933 (Loc. cit.)

soutien : ceux qui accompliront ces actes auront la certitude de coopérer efficacement à une œuvre éminemment utile au rapprochement de nos deux pays et au bon service de la paix. »<sup>551</sup>

L'idée d'attirer les annonceurs ne fut pas pour autant abandonnée. Le texte rédigé par Pezet était le suivant (sous la forme d'une lettre du Quai d'Orsay adressée au directeur de la rédaction Georges Ottlik) :

*Monsieur le Directeur, - M. de Vienne, ministre de France à Budapest, a bien voulu nous faire part de la belle activité que vous déployez au service de l'amitié franco-hongroise. Il nous a parlé en particulier, avec une spéciale bienveillance de la Nouvelle revue de Hongrie que vous avez fondée et que vous dirigez. – Nous formons les vœux les plus sympathiques pour le succès de votre initiative si opportune qui, nous l'espérons, aidera grandement au rapprochement de l'élite de nos deux pays et à une mutuelle compréhension de leurs intérêts. – Nous souhaitons en particulier, que soit en France, soit en Hongrie vous puissiez trouver, pour vous aider dans votre entreprise éminemment digne de sympathie, les concours de tout ordre nécessaires à sa réussite. Veuillez agréer...<sup>552</sup>*

En novembre, Balogh chargeait Pezet de reprendre sa charge d'intermédiaire en modifiant le texte dans un sens plus concret, comme suit : la *Nouvelle revue de Hongrie* qui « sert utilement les intérêts de la coopération franco-hongroise sur le terrain politique, économique et intellectuel, est connue avantageusement du ministre des Affaires étrangères de la République française. Le ministre recommande cette revue à tous ceux qui s'intéressent à ce genre de questions. »<sup>553</sup> Si Pezet n'obtenait pas gain de cause, on envisageait de s'adresser directement à de Vienne, « ou même Tessan ou Marx. »<sup>554</sup> Nulle trace ne permet de savoir si le document a été obtenu.

## b) Le contexte en 1932 : relance de l'effort de propagande par la diplomatie française

En ce qui concerne la "subvention", le *momentum* n'était pas mauvais. Depuis 1932, le ministre des Affaires étrangères avait pris conscience de son retard sur l'Allemagne et l'Italie en matière d'influence de la presse étrangère et s'employait à réagir, notamment par la réorganisation de ses services et par la mise en place d'un réseau *ad hoc* à l'étranger. Paul-

---

<sup>551</sup> Pezet – Ottlik 21 juillet 1933 (Loc. cit.)

<sup>552</sup> Pezet – Balogh 22 juin 1933 (Loc. cit.)

<sup>553</sup> Balogh – Pezet 14 novembre 1933 (Loc. cit.)

<sup>554</sup> Balogh (?) – Pál Kornfeld novembre 1933 (Fond Balogh 1/1827)

Boncour, ministre depuis décembre 1932, mit un coup d'accélérateur à ce projet.<sup>555</sup> Bien que ne répondant pas tout à fait au cahier des charges, la *NRH* pouvait être considérée comme un relais utile de la culture française. L'attitude opportuniste de la France transparaît clairement dans une dépêche de Louis de Vienne à son ministre Louis Barthou, en mai 1934 :

*Je continu[e] à être favorable à l'expérience de la NRH. Le Département connaît du reste mon sentiment à ce sujet et [a] bien voulu le faire sien. Il s'agit d'une revue rédigée en français, et en bon français, dans un pays où les sympathies pour la France [sont] loin d'être unanimes, où d'autres que nous s'effor[cent] sans cesse de développer leur influence avec beaucoup plus de possibilités que les nôtres, et dans lequel les langues allemande et italienne, pour ne citer que les principales, tâch[ent] sans relâche soit à garder la première place parmi les langues étrangères, soit à la prendre. Le travail de conservation et d'extension du rayonnement du français qui [est] effectué par la NRH me paraît donc aussi intéressant pour notre politique que pour notre culture, et cela d'autant plus que cette revue, qui réussit en somme à observer l'"objectivité" dont elle [s'est] fait règle, [est] peut-être la meilleure des publications de ce genre éditée en Europe centrale et orientale. [...] À mon avis, nous n'avons donc qu'à poursuivre, étant du reste toujours à même de nous désintéresser de la NRH à la moindre incartade.*<sup>556</sup>

### c) Subventions, abonnements...

Il nous reste à décrire ce que Pezet qualifiait de "subvention". En fait, il s'agissait d'augmenter le nombre d'abonnements souscrits, comme ne manqua pas de le souligner Pál Teleki dans sa lettre officielle où il remerciait, précisément « la République française d'augmenter le nombre de ses abonnements de 20 à 150. »<sup>557</sup> L'année suivante, on se demandait encore, du côté français, que faire de ces abonnements. Un aide-mémoire de la *NRH*, daté du 9 mars 1934, mentionne une réunion à laquelle participa Edmond de Beauverger, premier secrétaire à la Légation de France à Budapest, où l'on devait, entre autres sujets, aborder ce problème. L'attitude de la Légation à l'égard de la revue, et ce qu'en pensaient Balogh et Ottlik, transparaît dans quelques lignes extraites de cet aide-mémoire :

*Tout compte fait, l'atmosphère de la discussion fut très agréable. Beauverger a souligné que la NRH considérait la diplomatie française comme lente et impotente, mais la bureaucratie est toujours ainsi. La NRH, au contraire, veut aller trop vite et veut voir aussitôt le résultat d'une lente construction*

---

<sup>555</sup> Par exemple : Paul-Boncour, Ministre des Affaires étrangères à Messieurs les agents diplomatiques de la République française à l'étranger. 1<sup>er</sup> février 1933. Circulaire n° 154. (MAE. Information. Dossier 81. Chemise : "Propagande française à l'étranger")

<sup>556</sup> Louis de Vienne – Louis Barthou 14 mai 1934. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147-165/166

<sup>557</sup> Teleki – de Vienne 14 septembre 1933 (Fond Balogh 1/3226)

*institutionnelle. [...] Beauverger affirme qu'il considère le travail de la NRH comme excellent et il a une totale confiance à notre égard.*<sup>558</sup>

Finalement, on trouva aux 150 abonnements un usage fort à-propos – d'ailleurs, leur nombre allait finalement excéder 150. En octobre 1934, le service des expéditions de la *NRH* adressa aux ambassades et aux principales Légations de France dans le monde un exemplaire de la revue, accompagnée de la circulaire suivante : « Monsieur l'Ambassadeur, sur la base de l'abonnement du ministère des Affaires étrangères, nous aurons l'honneur, à partir du 1<sup>er</sup> octobre de l'année courante, de vous envoyer régulièrement notre revue, pour laquelle nous vous demandons votre bienveillante attention. »<sup>559</sup> Oui, le ministère des Affaires étrangères français se faisait commis voyageur de la *NRH*, pour en propager le message à travers ses implantations dans le monde entier. C'était, pour les Hongrois, sans doute inespéré.

Balogh et Ottlik notèrent scrupuleusement les commentaires affables et normatifs de Beauverger, et ils expédièrent la *NRH* comme un quasi "Journal officiel" aux diplomates français du monde entier. Il est difficile de décider de qui était Troie et qui était le cheval, entre la *NRH* et le MAE. Lorsqu'ils s'adressaient à leurs compatriotes, les rédacteurs de la *NRH* affichaient néanmoins une assurance sans faille : « Depuis quelques années, le MAE achète 200 (*sic*) abonnements, sans que cette contribution n'entame le moins du monde la direction politique de la revue, indépendante, nationale et magyare. »<sup>560</sup>

#### d) ...Inflation, dévaluations

En 1935, dans le cadre de la politique de déflation destinée à lutter contre le déséquilibre des budgets provoqué par la crise économique mondiale, un décret-loi de Laval imposa de réduire de 10% toutes les dépenses de l'État. Avec un certain décalage, le nouveau ministre, Gaston Maugras, annonça en août 1936 que les subventions françaises à la *NRH* (les Français ne cessèrent jamais d'employer le mot "subvention") devaient elles aussi être amputées de 10%, à compter du 1<sup>er</sup> juillet. Par retour du courrier, Iván Praznovszky lui soumit un bref calcul : le nombre total d'exemplaires envoyés s'élevait à 286 (187 au MAE et 99 aux bibliothèques), la contribution financière de 15 000 francs correspondait à un prix par abonnement de 50 francs (équivalent au tarif annoncé sur la couverture). La *NRH* prenait acte de la réduction de la contribution française de 15 000 à 13 500 francs, tout en espérant qu'un prochain redressement des finances permettrait de revenir sans tarder, au moins, à la situation

---

<sup>558</sup> Aide-mémoire 9 mars 1934 (Fond Balogh 1/180)

<sup>559</sup> Circulaire 1<sup>er</sup> octobre 1934 (Fond Balogh 1/2379)

<sup>560</sup> Balogh ? Ottlik ? – baron Antal Ráadvánszky (KÜM) 26 février 1936 (Loc. cit.)

initiale.<sup>561</sup> Au contraire, les dévaluations successives du franc firent encore chuter la valeur réelle de la contribution française. Comble d'infortune : en 1939, Balogh se plaignait à son ami Georges Deshusses, attaché intellectuel à Budapest, qu'outre l'aspect essentiellement symbolique des abonnements français « qui ne [couvraient] même plus les coûts de production », le MAE venait de lui avancer une quittance, non pas pour des abonnements, mais pour une « subvention » en bonne et due forme ! « Les règles de notre société interdisent au rédacteur responsable de la *NRH* d'accepter ou de quittancer toute espèce de subvention » ajoutait-il avec raideur.<sup>562</sup>

Puis vinrent les années de guerre. Balogh estimait que la valeur réelle de la contribution française était tombée à l'équivalent d'environ 1 000 pengős (« si mes souvenirs sont bons » précisait-il). En juin 1941, Gesztesi lui annonçait que le fond de la presse avait été supprimée, mais que Mme Arbellot (épouse du rédacteur parisien de la revue) prétendait avoir réussi à augmenter la subvention du gouvernement français. Balogh réitérait qu'il ne s'agissait aucunement d'une « subvention », mais d'abonnements.<sup>563</sup> En décembre,<sup>564</sup> Gesztesi annonçait à Balogh le montant de la contribution française. Il s'agissait toujours des mêmes 15 000 francs (3 000 pengős en 1933, 2 000 pengős en 1936, 1 000 pengős en 1941...).

## **2. La Légation de France à Budapest<sup>565</sup>**

### Ministres de France à Budapest dans les années trente et quarante

Louis de Vienne : Janvier 1927 – septembre 1934

Gaston Maugras : décembre 1934 – novembre 1938

Pierre Guerlet : novembre 1938 – août 1940

Comte Robert de Dampierre : août 1940 – décembre 1942

Jules Brévié : 1942 – 1944

### **a) L'enthousiasme de Louis de Vienne**

Louis de Vienne diplomate

---

<sup>561</sup> Maugras – Balogh et Praznovszky – Maugras août 1936 (Fond Balogh 1/2211)

<sup>562</sup> Balogh – Deshusses 19 avril 1939 (Fond Balogh 1/784)

<sup>563</sup> Gesztesi – Balogh 17 juin et 17 juillet 1941 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>564</sup> Gesztesi – Balogh 19 décembre 1941 (Loc. cit.)

<sup>565</sup> Pour les données chronologiques et factuelles : Dictionnaire diplomatique de l'Académie diplomatique internationale, sous la direction de M. A.F. Frangulis, Paris, vol. V, 1954, 1261 p. Complété par les Archives diplomatiques et consulaires, Bâle, et par les annonces officielles de la Gazette de Hongrie.

Louis Mathieu de Vienne, né en 1874, fut nommé secrétaire à Constantinople en 1904, puis à Madrid en 1910 ; il fut ensuite consul dans la même ville, puis ministre à Reval en 1923. Il entra en fonction comme ministre de France à Budapest fin 1926. D'ascendance lorraine, il était marié à une demoiselle Wendel (ce qui faisait de lui le beau-frère de Franz von Papen<sup>566</sup>). Réactionnaire en mauvais termes avec l'*Action française*, il rallia les Croix de feu du colonel de La Roque dans les années trente.<sup>567</sup> Sa nomination à Budapest marqua une rupture par rapport aux envoyés extraordinaires privés de pouvoir ou indifférents qui l'avaient précédé au début des années vingt.<sup>568</sup> Fut-elle, à l'origine, une mise au placard ou la manifestation d'une volonté délibérée de changer de politique ? Les spécialistes de la diplomatie française en Hongrie penchent volontiers pour la première solution (si un tournant, modéré, de la politique française eut lieu, ce fut justement pendant le terme et sous l'impulsion de Louis de Vienne – avec, notamment, la signature de plusieurs protocoles commerciaux et financiers<sup>569</sup>). Revenons au moment de la nomination. À trois ministères Briand et au ministère Herriot qui dura quelques jours en juillet succédait Poincaré, qui dirigea le gouvernement du 23 juillet 1926 au 6 novembre 1928. On peut donc considérer que la nomination de Louis de Vienne, effective en janvier 1927, est l'œuvre de Poincaré. Or, Louis de Vienne, homme de droite, ne semble pas avoir été en meilleurs termes avec Poincaré qu'avec l'*Action française*. Jean de Pange notait dans son Journal qu'il avait été question, en 1921, que Millerand le fit nommer sous-directeur Europe au MAE, notamment dans le but de mettre en œuvre une politique interministérielle efficace dans la Sarre, c'est du moins ce que lui avait raconté l'intéressé en 1936. Malheureusement, toujours selon Louis de Vienne, en janvier 1922 Poincaré avait refusé de signer la nomination « parce qu'il avait des intérêts dans la Sarre. »<sup>570</sup> Bien entendu, nul n'est obligé de croire à cette histoire. Tout au plus prouve-t-elle que la droite française était bien divisée. Placard ou pas, Louis de Vienne saisit l'occasion de sa nomination à Budapest pour donner à cette Légation une véritable existence, en s'appuyant sur les relations cordiales qu'il établit avec le comte Bethlen. Ce qui n'empêchait pas qu'il se permît quelque ironie sur ses amis hongrois. Ainsi écrivait-il, à propos de l'annulation d'une délégation de députés français en janvier 1934 : l'annulation a fait « l'effet d'une douche » sur les

---

<sup>566</sup> Chassé – Balogh 6 février 1934 (fond Balogh 1/566)

<sup>567</sup> Cécile VRAIN, « Les diplomates français en poste à Budapest entre 1924 et 1931 » (Szombathely ; 2001), Mille ans de contacts. Relations franco-hongroises de l'an mil à nos jours, textes réunis par Marie PAYET et Ferenc TOTH, Szombathely, 2001, p. 66

<sup>568</sup> Balázs ABLONCZY, « Francia diplomaták magyarországon 1920-1934 » [Les diplomates français en Hongrie 1924-1930], Századok, 134/5, 2000, 1149-1170

<sup>569</sup> Cécile VRAIN, « La politique de la France en Hongrie entre 1921 et 1931, Guerres mondiales et conflits contemporains, n° 200, septembre 2001, pp. 53-67 passim

<sup>570</sup> Jean de PANGE, 16 décembre [1936], Journal (1937-39), t. IV, Paris, Grasset, 1975

« chevaliers de la sainte Hongrie. » Et son seul regret (à lui, de Vienne) était de n'avoir pas assisté à la « rencontre fraternelle des S.F.I.O. français et des socialistes hongrois sous les auspices de l'amiral Horthy et du général Gömbös. »<sup>571</sup> Voire un soupçon de cynisme (cf. sa remarque, ci-dessus, sur les limites de son soutien français à la *NRH*, telles qu'il les annonçait à son ministre, Paul-Boncour – il est aussi possible que Louis de Vienne agît ainsi pour ne pas s'attirer des reproches de ses supérieurs). À propos : la signature du diplomate n'apparaît pas dans la *Nouvelle revue de Hongrie* avant 1934 (devoir de réserve ?). D'autre part, plus curieusement, il a laissé très peu de traces dans la correspondance de Balogh avant cette date. Ce qui contraste non seulement avec la pléthore d'articles et de courriers échangés après sa retraite, mais aussi avec la riche correspondance que son successeur, Gaston Maugras, échangea durant son terme à Budapest avec Joseph Balogh et Georges Ottlik. Lors de son départ, la *NRH* fit paraître un adieu chaleureux dans son numéro de novembre 1934.<sup>572</sup> La *Gazette de Hongrie*, aussi, salua son départ, en louant l'humour et le grand talent littéraire de Louis de Vienne, « mais aussi son activité principale : représentant de la France de 1927 à 1934 », « durée anormale pour une mission diplomatique, [mais] c'est qu'il était l'homme qu'il fallait pour ce poste », dont le tact et la loyauté avaient permis de redresser les relations franco-hongroises.<sup>573</sup> Du côté français aussi, on avait finalement été sensible à ses efforts, puisqu'il avait été promu au grade de commandeur de l'Ordre de la Légion d'honneur en 1931.<sup>574</sup>

## Louis de Vienne publiciste

La production littéraire de Louis de Vienne se sépare en deux parties. L'une de romancier, signée Edmond Le Ratz,<sup>575</sup> l'autre de publiciste et d'essayiste, qui s'épanouit surtout après 1934. Peu après son départ, on annonçait déjà en Hongrie que l'ancien ministre allait commencer une carrière de journaliste dans la nouvelle équipe du *Figaro* emmenée par Wladimir d'Ormesson. Son premier article devait traiter du problème de la Sarre.<sup>576</sup> Louis de

---

<sup>571</sup> Louis de Vienne – Paul-Boncour 19 décembre 1933. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147-125/126

<sup>572</sup> Où l'on insistait sur le tact et l'absence de préjugés de Louis de Vienne, qui lui avaient permis de se faire une position au sein de la société hongroise. L'article lui attribuait en outre la paternité du rapprochement franco-hongrois de la fin des années trente (contrats commerciaux, visite de Bethlen à Paris). « Il a fait renaître une amitié vieille de neuf siècles » même s'il reste encore beaucoup à faire. » --, « Louis de Vienne », *NRH*, novembre 1934, pp. 418-420

<sup>573</sup> *Gazette de Hongrie*, 29 septembre 1934

<sup>574</sup> *Gazette de Hongrie*, 19 août 1931

<sup>575</sup> Edmond LE RATZ, *L'Ange, la Bête et l'Homme*, 1928 ; *Le dialogue solitaire*, 1929 ; *Revanche de l'automne*, 1931 ; *Georges dans la Lune*, 1932. Ce dernier ouvrage est à la limite du roman et de l'essai, puisqu'il s'agit d'une aimable parodie de la société hongroise, dont l'archaïsme est croqué sous la forme d'un étrange matriarcat dont le protocole est réglé au millimètre.

<sup>576</sup> *Gazette de Hongrie*, 8 décembre 1934

Vienne écrivit aussi dans des organes de presse régionales qui, généralement, ne répugnaient pas à publier sur des questions de politique internationale, même pointues (comme la *République du Sud-est*). Pour ce qui nous intéresse, il commença surtout une carrière de collaborateur assidu à la *Nouvelle revue de Hongrie*. Un mois à peine après son départ, Balogh lui faisait une proposition irrésistible, comptant sans doute autant sur la magyarophilie du vieux diplomate que sur sa vanité. « Ci-joint les épreuves d'un article de M. [Maurice] Pernot, peut-être cet article vous inspirera-il le désir de prendre position à l'égard de ce problème ? »<sup>577</sup> En effet (Balogh connaissait son homme), voici la réponse :

*Bien entendu, je suis tout prêt à faire un papier pour la NRH et j'y aurais grand plaisir. Mais il faut que j'y réfléchisse. Pour de l'anodin et de l'amorphe, ce n'est pas la peine : vous avez Pernot. Autre chose pourrait gêner Maugras [...]. Et puis mes chers Hongrois sont chatouilleux. Accepteront-ils que je leur dise des "vérités" même dures qui me permettraient de faire passer le reste ? Meilleures amitiés de ma femme et bien cordialement à vous de tout mon fidèle souvenir.*<sup>578</sup>

Autrement dit : le gros poisson était ferré. Entre 1934 et 1939, Le diplomate en retraite écrivit un total de 17 articles à la *NRH*, tous parus en tête de la revue (sauf une exception).

Le problème de l'Europe centrale	Mars 1935
Le sort de l'Europe centrale	Avril 1935
Comment faut-il comprendre les Hongrois ?	Novembre 1935
Que faut-il penser de l'Autriche ?	Janvier 1936
La Petite entente est-elle un moyen ou une fin ?	Mars 1936
L'Europe centrale et les puissances	Mai 1936
Recherche d'une solution rationnelle et raisonnable	Juillet 1936
Connaissance de la Hongrie	Mai 1937
La Hongrie avant les Hongrois	Octobre 1937
De l'aube au premier soir	Janvier 1938
La Hongrie après Mohács : la nuit	Mars 1938
Le deuxième jour (la Hongrie à l'époque moderne)	Juin 1938

<sup>577</sup> Balogh – Louis de Vienne 15 décembre 1934 (Fond Balogh 1/3226)

<sup>578</sup> Louis de Vienne – Balogh 30 décembre 1934 (Loc. cit.)



Le calvaire : les premières stations	Octobre 1938
Le calvaire : la dernière station	Novembre 1938
Nicolas Horthy, Régent de Hongrie	Juillet 1938
Coloman de Kánya	Janvier 1939
Volonté de vivre	Mars 1939

Dans son premier article consacré spécifiquement à la Hongrie (« Comment faut-il comprendre les Hongrois ? », novembre 1935), Louis de Vienne se donnait un objectif qu'il poursuivit ensuite inlassablement : dissiper les opinions erronées du public français sur la Hongrie : à savoir qu'elle aurait soi-disant été opposée au principe des nationalités et inféodée à l'Allemagne, que ses institutions auraient été non démocratiques et non parlementaires. En fait, d'après lui, les Hongrois étaient appelés à jouer un rôle important dans le mouvement européen, puisqu'ils étaient capables de réconcilier les trois forces principales en présence : le germanisme, la latinité et le slavisme. Certes, il y avait dans ces idées généreuses une part d'auto persuasion ; ce qui n'empêchait pas l'ancien ministre de France de demeurer fidèle à son pays, car, selon lui, le rôle des Hongrois ne pouvait être positif qu'à la condition qu'ils fussent « prêts à se rallier à la conception française de la paix générale. »<sup>579</sup> Certains de ses articles ont été reliés en un volume publié en 1937 sous le titre de *Guêpier de l'Europe centrale*, dont il était prévu de publier, avec le soutien financier de la Légation de Hongrie, 400 à 500 exemplaires.<sup>580</sup>

Si l'on prête foi au portrait qu'Aurélien Sauvageot dressa de lui, il semble que la magyarophilie de Louis de Vienne ne fut pas le seul trait excentrique de sa personnalité (« brillant, fumant constamment une cigarette plantée au bout d'un long porte-cigarette, s'exprimant très grossièrement avec ses proches collaborateurs. »<sup>581</sup>) Il écrivait volontiers dans la presse quand on le lui demandait, mais son sens de l'humour ne s'accommodait guère de la simplicité ni même de la constance dans la tenue, comme en témoignent ces lignes typiques de sa plume, confiées à la rédaction de la toute jeune *Gazette de Hongrie*, à laquelle il collabora régulièrement :

<sup>579</sup> D'après la recension de la Gazette de Hongrie, 23 novembre 1935

<sup>580</sup> Gesztesi – Balogh 11 janvier 1936 (Fond Balogh 1/1172). Notons que l'exemplaire du *Guêpier de l'Europe centrale* disponible à la bibliothèque municipale de la Part Dieu (Lyon) est un don du président Édouard Herriot, dédié par l'auteur : « au président Edouard Herriot, en hommage spécial. Louis de Vienne, 15 février 1937. »

<sup>581</sup> Aurélien SAUVAGEOT, *Souvenir de ma vie hongroise*, 1987, p. 215. Au fait, en guise d'excentricité, n'est-ce pas la description typique d'un diplomate ?

*Biennu à la Gazette de Hongrie. – Je suis à la fois fort tenté de me voir imprimé tout vif (chacun a ses faiblesses) et fort hésitant à noircir cette feuille blanche. – Un journaliste qui m’interrogeait sur un certain entretien eut de moi cette réplique (il y a fort longtemps : que personne ne cherche ici une allusion à des questions actuelles) : “Que puis-je répondre. Ou bien M. X... ne m’a rien dit ; alors je n’ai rien à vous dire. Ou bien il m’a dit quelque chose, et je ne peux vous le répéter. » – Voici qu’un nouvel inquisiteur me met à la question. Non, Monsieur, je ne parlerai pas ! Mais, comme vous êtes aimable homme et que je ne vous veux aucun mal, je me fais un plaisir de souhaiter la bienvenue à la Gazette de Hongrie. Elle est jeune : trois semaines ! Mais elle a bien crié dès sa naissance : un bon signe. Cet exercice immédiat de poumons robustes fait augurer que l’enfant prospérera, qu’elle deviendra une belle jeune fille, une femme charmante, enfin une respectable vieille dame comme le fut, jusqu’à un âge très avancé, son arrière-grand-tante la Gazette de France. – Ajouterai-je que ce nourrisson a de vigoureuses nourrices (il lui en faut plusieurs, quel appétit !) ? Nous dirons plutôt qu’elle a un excellent père nourricier, dont je ne prononcerai pas le nom, car je n’ose pas réclamer des frais de publicité, et que celui-ci a su s’entourer d’une remarquable équipe : précepteurs, professeurs, maîtres de gymnastique et de maintien. Correcteurs aussi, je pense ; c’est à dire correcteur d’imprimerie et non père-fouettard : une enfant si bien élevée n’aura jamais besoin de la moindre correction. – Que les génies bienfaisants et que les bonnes fées entourent donc le berceau de la jeune Gazette. Qu’ils la comblent de leurs dons et lui tissent la trame d’une joyeuse destinée. Qu’ils lui permettent d’être immédiatement une enfant-prodige autour de laquelle une foule émerveillée se pressera. Entrez, entrez encore, il y a de la place pour tous et vraiment, à 24 Fillérs, c’est donné. – On peut du reste s’abonner pour plusieurs séances.<sup>582</sup>*

Sa collaboration à la *NRH*, bien que dans un registre de grande politique, était sensiblement de la même veine. D’ailleurs, il avait lui-même promis à Balogh des « vérités » peu amènes aux oreilles « chatouilleuses ». À sa décharge, on doit souligner qu’il ne fut pas le seul Français qui se querellât avec ses amis hongrois. Des Hongrois qui, souvent, se laissaient gagner par la lassitude. Voici, en mars 1939, Gesztesi qui écrivait à Balogh que le terrible diplomate était venu à la Légation lire à haute voix une lettre de plainte adressée à la *NRH*. « Il se demande si, après une telle affaire, cela vaut la peine de travailler pour la *NRH* » poursuivait Gesztesi, qui reconnaissait que de Vienne n’était pas un homme facile, mais aussi était-il ô combien précieux, « cet ami de la Hongrie enthousiaste et convaincu ». Il terminait en se posant à lui-même la question : « devons-nous continuer à lui faire écrire des articles, si cela ne lui inspire que des griefs. Notre principale préoccupation est de ne pas perdre son amitié. »<sup>583</sup> Quel était donc le problème ? La réponse de Balogh nous l’apprend : il avait, lui-

---

<sup>582</sup> Louis de VIENNE (éditorial), Gazette de Hongrie, 10 janvier 1930

<sup>583</sup> Gesztesi – Balogh 3 mars 1939 (Fond Balogh 1/1172)

même, usé de ses droits de rédacteur en chef pour supprimer dans l'article de Louis de Vienne une note consacrée à l'affaire des faux billets. « Il n'est pas utile d'en parler pendant des dizaines d'années ! soulignait-il, on a du mal à comprendre qu'un diplomate aussi sage et cultivé, et qui est notre ami, ait pu imaginer un instant que nous voulions nous occuper une nouvelle fois de cette affaire. »<sup>584</sup> Il y a tout un chapitre des relations franco-hongroises dans ces quelques lignes où le Français a, en quelque sorte, emprunté un peu de la gravité des hongrois et le Hongrois, un peu de la frivolité des Français (on peut certainement interpréter l'incident d'une manière différente).

Autre chapitre illustré par le cas de Louis de Vienne : les finances. Sorti de la Carrière à l'âge de 60 ans (en 1934), il trouvait sa retraite insuffisante pour financer ses activités de diplomate officieux et itinérant. Il faisait parfois allusion à sa « bourse plate ». Il étudiait même soigneusement les lieux de passage de frontière pour bénéficier, quand il recevait un billet ouvert des chemins de fer de Hongrie, du plus grand trajet en territoire hongrois.<sup>585</sup> Les archives de la NRH ont conservé d'innombrables lettres où il demande, et obtient le plus souvent, des rabais substantiels à l'hôtel Gellért. D'ailleurs, les Hongrois étaient généreux avec leur précieux ami : en 1936, Balogh informait la Légation à Paris d'un prochain séjour de l'ancien diplomate à Budapest ; il faudrait prévoir, disait-il, deux fois 3 000 francs, pour lui et pour son épouse.<sup>586</sup> Louis de Vienne se déplaçait souvent, car il écrivait des articles, des ouvrages sur la Hongrie et sur la situation européenne. Ses vastes relations à travers l'Europe lui permettaient de s'aboucher avec toutes sortes de comités intrigant plus ou moins dans une certaine direction politique. Ce n'était sans doute pas pour déplaire aux Hongrois, dont l'objectif de révision territoriale, même pacifique, s'accommodait de toute politique de mouvement. En 1937, Louis de Vienne participa à la mise sur pied du comité d'amitié franco-espagnole sous l'auspice de la revue *Occident* (dirigée par Juan Estelrich) qui réunissait une belle brochette des différentes nuances de la droite française : Paul Claudel, Léon Bailby, Henri Béraud, Henri Bordeaux, Léon Daudet, de Kérislis, les anciens diplomates Louis de Vienne, Perreti della Rocca et Saint-Aulaire, de même que le général Weygand.<sup>587</sup> J'ignore dans quelle mesure il tenta de promouvoir la cause hongroise au sein de ce groupement, dont la doctrine concernant la question espagnole rejoignait tout à fait la position hongroise. Notons toutefois que s'y mêlaient des personnalités dont l'opinion sur la Hongrie était fort

---

<sup>584</sup> Balogh – Gesztesi 7 mars 1939 (Loc. cit.)

<sup>585</sup> Louis de Vienne – Balogh 6 août 1937 (Fond Balogh 1/3226)

<sup>586</sup> Balogh – Gesztesi 16 septembre 1936 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>587</sup> Gazette de Hongrie, 18 décembre 1937

variable (de la magyarophilie affichée de Louis de Vienne à l'hostilité d'Henri de Kéris et Léon Daudet, en passant par l'aimable indifférence de Henri Bordeaux et, peut-être, l'ignorance de bon nombre d'autres).

Bref, de 1934 jusqu'à la guerre, Louis de Vienne ne fut rien moins qu'inactif. De telle sorte que l'on refit naturellement appel à lui quand les circonstances l'exigèrent. En septembre 1939, on apprenait à Budapest qu'il avait été nommé au Quai d'Orsay pour les questions de presse concernant la Hongrie.<sup>588</sup> Le 23, il faisait son premier discours radiodiffusé à la TSF : un message aux Hongrois dans lequel il évoquait les grandes étapes de l'amitié franco-hongroise, le passé glorieux des Hongrois. Il soulignait ensuite sa propre loyauté envers la Hongrie, puis présentait l'attitude de la France : « La France ne convoite le bien de personne. Il s'agit d'un but qui permet à toute vie nationale et internationale de redevenir possible. » Il terminait en affirmant que tous les hommes étaient égaux sur terre comme devant Dieu, et demandait la bénédiction de Dieu sur les Hongrois.<sup>589</sup> En mars, puis en avril 1940, il voyagea à Budapest. Son programme de visite, établi par Balogh, montre, si c'est nécessaire, quelles difficultés rencontraient alors en Hongrie la cause franco-hongroise. En prévoyant un dîner chez Móric Esterházy auquel seraient conviés Bethlen, Praznovszky, Csekonic, Kánya, Pierre Guerlet, de même qu'un membre du gouvernement et lui-même, Joseph Balogh devait se lancer dans un calcul compliqué de compatibilité : Csáky, « en ce moment », pouvait être invité en même temps que Bethlen et Kánya, il pourrait donc être, avec Teleki, le membre du gouvernement : d'ailleurs, finalement, aucun autre n'était envisageable.<sup>590</sup>

Le ministre de France du moment (de 1938 à 1940), Pierre Guerlet, était invité à joindre les causeries de Louis de Vienne, devenu envoyé extraordinaire à Budapest en 1939. Néanmoins, l'implication du premier dans les relations franco-hongroises, au moins à travers la *NRH*, est restée mineure, comme nous le verrons. Ce n'est pas le cas du successeur immédiat de Louis de Vienne : Gaston Maugras.

## b) L'amitié de Gaston Maugras

La carrière de Gaston Maugras (né en 1884) fut singulièrement variée du point de vue géographique. Il commença comme attaché à Berlin (1908), puis fut secrétaire à Washington (1911), à Bangkok (1918) et à Pékin (1919). Par la suite, on lui confia des postes au Proche-

---

<sup>588</sup> Pesti Napló, 30 septembre 1939

<sup>589</sup> Gazette de Hongrie, 23 septembre 1939

<sup>590</sup> Balogh – Esterházy 27 mars 1940 (Fond Balogh 1/959)

Orient : au consulat de Jérusalem (1924), à Téhéran (1925) et au sein du Haut-commissariat en Syrie (1927). Il occupa son premier poste de ministre à Téhéran (1929), avant d'être nommé à Budapest en 1934. Il allait être ensuite ministre à Athènes (1938-41), puis élevé au grade d'ambassadeur à Ankara en 1944. Il arriva à Budapest en décembre 1934 par l'Orient Express.<sup>591</sup>

Un certain Gaston Maugras s'était illustré dans les années 1890-1910 par la publication d'ouvrages sur quelques personnalités du Grand siècle avec une nette prédilection pour les pays de Lorraine.<sup>592</sup> Considérant les dates de publication, il ne peut s'agir du Gaston Maugras qui nous occupe. Mais ce pourrait être, par exemple, son père homonyme, ou un oncle. Je n'ai pu faire de vérifications. Notons toutefois que le patronyme de Maugras est suffisamment rare pour que l'on puisse supposer, sans risque excessif, que l'écrivain et le diplomate ont au moins été proches apparentés.<sup>593</sup> En ce cas, une inclination familiale vers les drôleries aristocratiques aura peut-être fait supporter au ministre les bizarreries de la société hongroise mieux qu'à d'autres avant lui (en dehors de Louis de Vienne, qui s'y sentait très bien). Quoiqu'il en soit, Gaston Maugras y fut assez apprécié, autant que cela puisse apparaître dans sa correspondance avec Joseph Balogh. Il n'avait pas le style enflammé de Louis de Vienne, ni son arrogance, mais il nourrissait une sincère amitié envers les Hongrois, qui la lui rendirent, malgré les circonstances adverses. Gaston Maugras était d'une nature conciliatrice. Alors qu'il demandait un jour la liste des journaux hongrois autorisés dans les pays successeurs, on lui répondit volontiers, convaincu qu'il y avait là belle matière à propagande. Résultat : Tchécoslovaquie : *Esti Kurir, Magyar Hírlap, Ujság, Népszava* (quotidiens), *Reggel, Hétfői Napló* (hebdomadaires). Yougoslavie : Rien. Roumanie : *Ujság, Magyar Hírlap. Reggel, Hétfői Napló*. Dans ses remerciements, le ministre de France notait que « personne [n'ouvrait] bien largement sa porte », mais faisait aussi remarquer que « celui qui [l'entrebâillait] un peu plus tout de même que les autres n'était guère récompensé. »<sup>594</sup> On notera la différence de ton avec Louis de Vienne. Maugras, peut-être plus réaliste, souffrait de ne pouvoir agir ; et ce mal s'aggrava avec le temps. Comble de malchance, comme je l'ai déjà indiqué, c'est lui qui dut annoncer qu'en application du décret Laval sur les dépenses publiques, la contribution de la

---

<sup>591</sup> Gazette de Hongrie, 8 décembre 1934

<sup>592</sup> La jeunesse de madame d'Épinay, 1898 ; La cour de Lunéville au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les marquises de Boufflers et du Châtelet, Voltaire, Devau, Saint-Lambert, etc., 1904 ; Le duc et la duchesse de Choiseul, leur vie intime, leurs amis et leur temps, 1904 ; Delphine de Sabran, marquise de Custine, 1912

<sup>593</sup> En 2008, seulement 131 personnes étaient inscrites sous le patronyme « Maugras » dans l'annuaire téléphonique en France.

<sup>594</sup> Cette dernière phrase fut ornée d'un grand point d'interrogation, inscrit de la main de l'un des deux chefs de la NRH [Ottlik ?] – Maugras août-septembre 1936 (Fond Balogh 1/2211)

France à la *NRH* devrait être réduite de 10 %.<sup>595</sup> Mais on l'aimait. « Je suis allé deux fois chez Maugras la semaine dernière, écrivait Balogh, impossible de dire combien il est gentil et chaleureux avec nous. Il se sent totalement isolé, à cause de notre politique extérieure. Il comprend tout, mais ne peut pas faire grand chose. »<sup>596</sup>

## Les tourments de Gaston Maugras

Ministre d'une puissance étrangère dont on déplorait la politique extérieure, plongé dans un période moins favorable que Louis de Vienne, Gaston Maugras avait les mains liées. Incapable de venir positivement en aide à ses amis, il ne pouvait jouer qu'un rôle douloureusement tragique, dont voici un épisode :<sup>597</sup>

*Maugras écrivait à Ottlik : Puisque sur la couverture de votre revue, vous invitez vos amis à vous soumettre leurs observations, vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise que l'article de M. G. Roux m'a paru dépasser la mesure de ce qu'un organe comme la NRH peut se permettre de critiquer contre le « système diplomatique français ». J'ai à plusieurs reprises attiré l'attention du Quai sur les difficultés de votre position et j'ai demandé qu'on en tienne libéralement compte quand on lit votre revue. Mais je crains que l'article de G. Roux par son ton de polémique nous vaille des ennuis. Ne pourriez-vous recommander à l'avenir à vos collaborateurs plus de modération dans leurs jugements. – Veuillez croire que c'est la sollicitude pour la Revue qui m'inspire ce conseil.*

*Ottlik répondait : Si c'est avec un retard de plus de 8 jours que j'ai l'honneur de vous accuser réception, avec mes remerciements, de votre obligeante lettre du 7 courant, c'est qu'elle m'a, malgré son ton aimable, mis dans un vif embarras et qu'il m'a fallu mûrement réfléchir sur la réponse que je me fais un plaisir de vous donner. Il est vrai qu'entre-temps nous avons discuté les questions soulevées par vous mais je tiens quand même à vous préciser mon point de vue par écrit, car mon expérience des choses humaines me dit qu'il est toujours important d'éclaircir à temps les problèmes qui pourraient donner lieu à des malentendus. – Les admonestations amicales que vous voulez bien de temps en temps, à titre d'ami de la NRH, me faire parvenir, je suis toujours prêt à les recevoir avec humilité, car elles sont invariablement empreintes d'une bienveillance et d'une sollicitude parfaites. [c'est alors que Ottlik explique qu'il partage et défend le point de vue de son auteur, contre celui de Maugras]. À mon humble avis, ce n'est pas seulement l'intérêt de mon pays, mais celui de la France et surtout celui de la paix. Et même si l'on pouvait me dispenser de me soucier de l'intérêt de la France, je ne saurais le faire lorsqu'il s'agit des relations franco-hongroises. Or leur amélioration constante n'est à espérer que sur la voie tracée par M. Roux et que j'accepte entièrement. Au moment où la NRH*

---

<sup>595</sup> Maugras – Balogh 14 août 1936 (Loc. cit.)

<sup>596</sup> Balogh – Ottlik 22 septembre 1936 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>597</sup> Correspondance Maugras – Ottlik 7 et 16 avril 1937 (Fond Balogh 1/2211). Bien entendu, l'article en question de même que la correspondance avec Maugras, furent transmis au ministre de Hongrie à Paris. Ottlik – Khuen-Héderváry 15 avril 1937 (Fond Balogh 1/1757)

*ne pourrait pas, ne serait pas, en tant qu'organe hongrois, autorisée à défendre avec tact et modération et par la plume de Français la thèse hongroise, je cesserais certainement de m'y intéresser [...]. Il m'est dans mon travail infiniment important que nos efforts soient suivis avec bienveillance et sympathie du côté officiel français, mais je serais navré si ce que je considère, moi, comme la juste exposition de notre thèse hongroise et de la situation de fait devait nous aliéner cette sympathie. Par contre, je ne saurais renoncer au droit de faire exposer cette thèse par la NRH -, et toutes les fois où la chose est possible par des Français même – rien que pour garder la sympathie et la bienveillance officielle française.*

Cet échange est fort long, mais indispensable pour se représenter la nature du tourment des protagonistes en relations franco-hongroises des années trente. Prenons un autre exemple, exprimé dans une langue plus condensée, qui témoigne également de l'intimité qui existait, par ailleurs, entre les rédacteurs de la *NRH* et le ministre de France ; ce dernier écrivit les lignes suivantes en août 1937, année pourtant relativement calme – s'il en est – dans les relations internationales chargées de l'entre-deux-guerres :

*La politique échappe de plus en plus aux facultés de prévision et à l'action des hommes et [...] nous sommes tous embarqués sur un bateau ivre que Dieu seul peut-être peut mener au port. Espérons que dans un siècle, toutes les folies de notre époque s'éclairciront d'une lumière qui les expliquera. Aujourd'hui, il faut avouer que c'est à se casser la tête. (Ottlik notait à la main, en bas de page : « il a bien raison, hélas ! »)<sup>598</sup>*

Gaston Maugras à Ireg

En 1937, Gaston Maugras était aussi invité dans le “sanctuaire” de Felső-Ireg, propriété des Kornfeld où Balogh avait l'habitude de se reposer et point de rencontre des intellectuels budapestois en marge de la germanophilie outrancière. Maugras n'était pas invité pour une brève visite, comme l'étaient les étrangers de passage à qui l'on voulait montrer une certaine vitrine de la Hongrie, mais semble avoir été convié régulièrement, comme s'il avait été, au moins par intermittence, membre de la petite société d'Ireg.<sup>599</sup> À force de fréquenter les lieux, Maugras était-il devenu tout à fait hongrois ? Toujours est-il qu'il sabota – peut-être involontairement – le projet de visite de Jules Romain à Budapest en 1938, en rappelant à ses amis hongrois l'accent anticlérical du volume VIII des *Hommes de bonne volonté*.<sup>600</sup>

---

<sup>598</sup> Maugras – Balogh 6 août 1937 (Fond Balogh 1/2211)

<sup>599</sup> Balogh - Maugras 18 août 1937 (Loc. cit.)

<sup>600</sup> Après l'annulation unilatérale du voyage par la SNRH, Jules Romain se fâcha et contacta le Pen Club hongrois, qui fit la sourde oreille. Balogh – Gesztesi 26 mars 1938 (Loc. cit.) J'ignore s'il y eut d'autre suite à ce “fâcheux” incident. Néanmoins, en 1955, Jules Romain allait co-fonder, avec l'ancien diplomate Pál Auer, le Comité France-Hongrie dont le but serait « d'entretenir les rapports culturels et amicaux entre la France et la Hongrie. » Gergely FEJERDY, « Une relation oubliée : Robert Schuman et la Hongrie », Lettre n°194 de la

La mission de Gaston Maugras en Hongrie prit fin en novembre 1938. Quelques mois après l'*Anschluss*, la Hongrie était encore sous le choc. Et voilà que l'ami étranger prenait congé. Une lettre de Joseph Balogh témoigne de l'ambiance quelque peu pétrifiante contre laquelle la présence du ministre de France avait été un remède apprécié :

*L'autre jour, au déjeuner auquel vous aviez eu la bonté de m'inviter, à cause d'une tierce personne il ne m'a pas été possible de vous dire combien il m'est douloureux à moi personnellement – et je vous prie d'excuser le manque de modestie d'une telle insistance – de savoir que vous quittiez Budapest et nous tous en même temps. Les quelques années de votre service à Budapest, au cours desquelles j'ai eu l'honneur d'un contact personnel avec vous, resteront un souvenir inoubliable dans la vie de tous ceux qui vous y ont connu. Pendant la grande lutte de notre nation, au milieu d'une mêlée de puissances, de forces et d'idéologie, la Légation de France dirigée par vous de 1934 à 1938 était devenue pour un groupe important de Hongrois, un symbole de calme et de sécurité, une incarnation des liens grâce auxquels nous croyons appartenir à l'Occident. – En vous priant de transmettre mes hommages à Madame Maugras à qui je n'ai pu faire mes adieux, je vous présente mes meilleurs vœux et à vos enfants pour cette année de 1939 que vous passerez à un poste magnifique. Je vous prie aussi de me garder, de même qu'à l'activité que je déploie, un bon souvenir et, si je peux me servir de ce mot, votre amitié, et d'agréer l'expression de ma considération dévouée.<sup>601</sup>*

Gaston Maugras, quant à lui, ces années hongroises d'avant la grande catastrophe le rendirent définitivement philosophe. Voici la façon dont la *Gazette de Hongrie* narrait la cérémonie de départ, en donnant un extrait du discours du ministre :

*Je songeais ces jours derniers, que pendant le temps que j'ai passé à Budapest, j'ai accompli beaucoup de travail souvent inutile et je faisais des réflexions un peu tristes. Ce soir, l'accueil que l'Amicale française m'a réservé me paraît dissiper mes angoisses. Tout ceci m'encourage à penser que j'ai pu faire aussi une part de travail utile... Je considère que dans le jeu international, les Français doivent continuer à jouer les cartes de la bonne grâce, cartes qui peut-être à notre époque ont perdu un peu de leur valeur...<sup>602</sup>*

## Gaston Maugras en Grèce

Les relations entre Balogh et Maugras ne cessèrent pas avec le départ du ministre. Leur correspondance montre que le penchant de ce dernier pour la mélancolie philosophique, semble-t-il acquise ou au moins aggravée à Budapest, trouva un précieux refuge dans la patrie de Socrate où il devait poursuivre sa carrière :

---

Fondation Robert Schuman [en ligne], consulté le 25 mars 2007. Disponible sur <http://www.robert-schuman.org/supplement/sup194.htm>

<sup>601</sup> Balogh – Maugras 31 décembre 1938 (Fond Balogh 1/2211)

<sup>602</sup> Gazette de Hongrie, 6 janvier 1939



*Mon cher ami, - J'ai été touché de l'oraison funèbre que vous m'avez consacrée dans la NRH. Je ne dis pas que j'en ai été flatté parce que je sais bien que l'oraison funèbre est un genre littéraire qui n'a pas grand-chose à voir avec la vérité historique. Mais mon scepticisme à l'endroit de tous les mérites que vous me prêtez n'a nullement nui au plaisir que j'ai pris à la lecture d'un texte où j'ai senti la fidélité de notre souvenir et de votre amitié. Soyez sûr que je vous garde beaucoup de reconnaissance pour les services que vous m'avez rendus et surtout pour l'agrément que vous avez mis dans ma vie. J'espère beaucoup que nous nous reverrons un jour. – Depuis mon arrivée ici, je n'ai fait que des corvées mais, vos vœux aidant, j'espère que je vais bientôt connaître la "paisible et heureuse activité" – ou mieux encore "oisiveté".<sup>603</sup>*

L'Annuaire diplomatique signale que Gaston Maugras quitta son poste en 1941 (année de l'invasion de la Grèce par l'Allemagne) ; il allait être nommé ambassadeur à Ankara en 1944. Faute de recherches supplémentaires, je ne connais pas le contenu des trois années de guerre, mais tout porte à croire que Gaston Maugras s'est éloigné des services diplomatiques de Vichy, soit qu'il se soit plongé tout à fait dans le spleen, soit qu'il ait opté pour la Résistance. On doit, bien sûr, pencher pour la seconde version, considérant le poste qu'il a obtenu en 1944. Quant à la représentation diplomatique française à Budapest, Balogh croyait assister à un crépuscule : « C'est une grande perte pour nous [que celle de G. Maugras], car le successeur de Beauverger, M. Charmasse, ne s'intéresse pas à nous et le successeur de M. Maugras sera le ministre de France à Dublin (je ne me rappelle pas son nom), que l'on ne décrit pas non plus en des couleurs favorables. La Légation, malheureusement, baisse de jour en jour. »<sup>604</sup> Avant d'écrire quelques mots sur le ministre en question, Pierre Guerlet, voyons qui était le baron de Beauverger.

### Le baron de Beauverger

Edmond Petit de Beauverger avait été nommé premier secrétaire à la Légation de France à Budapest le 20 décembre 1929. Il ne quitta ce poste qu'en 1938, soit presque dix années plus tard. Comme Louis de Vienne, il était de noblesse d'Empire et assez bien lancé dans la société parisienne (cousin du duc de Trévisse).<sup>605</sup> D'autre part, il faisait volontiers participer ses relations familiales à ses affaires hongroises, et vice-versa. Il recommanda ainsi la *NRH* à son cousin Philippe Domergue, qui faisait partie du cercle du maréchal Lyautey.<sup>606</sup> Ou bien, en octobre 1937, Balogh faisait loger ledit duc de Trévisse à l'Institut hongrois de Vienne : « cela

---

<sup>603</sup> Maugras (Légation d'Athènes) – Balogh 2 février 1939 (Fond Balogh 1/2211)

<sup>604</sup> Balogh – Develle 1er novembre 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>605</sup> Rochefort – Balogh 27 mars 1935 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>606</sup> Balogh – Teleki 6 juin 1934 (Fond Balogh 1/3067)

obligera le baron » écrivait-il à son correspondant au *Kultuszminiszterium*.<sup>607</sup> Edmond de Beauverger participa activement à la réflexion concernant la création du Lycée français de Budapest, et fit aussi œuvre d'expert pour certains articles de la *NRH*.<sup>608</sup> Il fut rappelé au Quai d'Orsay en 1938, sans pour autant quitter totalement la Hongrie, puisqu'il allait y être chargé des affaires hongroises au service Europe. De même qu'avec Maugras, Joseph Balogh conserva d'étroites relations avec le baron de Beauverger ; on retrouve d'ailleurs les mêmes accents sentimentaux dans leur correspondance, comme dans cette lettre qui fut écrite peu après son départ :

*Cher Monsieur, - Les lignes beaucoup trop élogieuses que la Nouvelle revue de Hongrie m'a fait la charmante surprise et le très grand honneur de me consacrer m'ont profondément touché. C'est avec une réelle émotion que j'ai lu cette page où j'ai senti vibrer une fois de plus ce sentiment de haute et vivace amitié dont, à ma confusion, je me sentais pour ainsi dire enveloppé dans votre beau pays. Je conserve précieusement cet éloquent témoignage de ces liens d'estime et d'attachement dont vos compatriotes, et vous-même, vous savez qu'ils sont réciproques, et dont je suis fermement convaincu qu'ils sauront résister à l'usure du temps. – Au rédacteur en chef de la Nouvelle revue de Hongrie et à l'ami que j'espère revoir fréquemment à Paris, j'exprime ma profonde gratitude. – Très amicalement vôtre, ...*<sup>609</sup>

Ami digne de confiance, Beauverger fut chargé de missions officieuses aussi particulières que celle de trouver un partenaire de tennis et de conversation (en français) pour le comte Bethlen, car lui seul était à même d'apprécier, écrivait Balogh, « ce que signif[iait] pour un jeune français, futur diplomate ou historien, quelques semaines passées ainsi dans l'intimité d'un homme d'État de marque. »<sup>610</sup> Fin 1940, il fut placé à la tête du protocole au MAE de Vichy. On sait que l'étiquette et les convenances étaient la passion de Joseph Balogh ; passion partagée, peut-être, par son ami de Beauverger.<sup>611</sup> Avec un certain retard, Balogh le félicitait chaleureusement en décembre 1941.<sup>612</sup> Leur correspondance s'interrompt peu après,<sup>613</sup> car le baron se rangea parmi les nombreux diplomates qui se rallièrent au gouvernement d'Alger en 1942.

---

<sup>607</sup> Balogh – Kálmán Szily 20 octobre 1937 (Fond Balogh 1/3019)

<sup>608</sup> Par exemple, pour une étude du sénateur Henri Lemery. « M. Lemery nous envoie par l'intermédiaire de notre rédacteur parisien l'article dont j'ai l'honneur de joindre ici les épreuves et qu'il vous intéressera peut-être de connaître avant la publication. » Balogh – Beauverger 12 janvier 1937 (Fond Balogh 1/269)

<sup>609</sup> Beauverger – Balogh 10 mars 1938 (sur papier de deuil) (Loc. cit.)

<sup>610</sup> Balogh – Beauverger 15 juillet 1938 (Loc. cit.)

<sup>611</sup> Balogh – Beauverger 11 décembre 1941 (Fond Balogh 1/269)

<sup>612</sup> Loc. cit.

<sup>613</sup> Beauverger – Balogh 17 janvier 1942 (Loc. cit.)

### c) La désaffection relative de Pierre Guerlet

Pierre Guerlet (né en 1883) fut d'abord secrétaire à Bruxelles (1914), puis chef de section au service français de la SdN (1924), consul à Berne (1926) et à Berlin (1927), et enfin ministre à Dublin (1933), avant d'être nommé aux mêmes fonctions à Budapest, en 1938, puis à Stockholm, en 1940. Oui, « la Légation, malheureusement, baisse de jour en jour »<sup>614</sup> écrivait Joseph Balogh lors de son arrivée en Hongrie. De fait, le ton de la correspondance entre la Légation de France et la *Nouvelle revue de Hongrie* entra dans une période plus impersonnelle, même s'il apparaît que le nouveau ministre ne refusât pas de répondre aux sollicitations de Balogh ou de ses confrères.<sup>615</sup> Bien qu'elle correspondît à l'avènement du régime de Vichy, sa mutation de Budapest à Stockholm s'explique assez mal – d'un pays neutre à un autre pays neutre, après seulement deux ans de service.

Christian de Charmasse

Christian Desplaces de Charmasse, né en 1895, avait été attaché à l'Ambassade de Madrid en 1923, puis au Saint-Siège en 1925. Il fut alors muté au Quai d'Orsay où il demeura jusqu'à ce qu'il devînt secrétaire à la Légation de Budapest (mars 1938). Après la guerre, il fut chargé d'affaires (1944), puis ministre plénipotentiaire (1946) en Allemagne, avant d'occuper les mêmes fonctions en République dominicaine à partir de 1948. Il accéda au grade d'ambassadeur en 1950 (curieux parcours).

De même que Pierre Guerlet, Christian de Charmasse ne semble pas avoir été très intime de la *NRH*.<sup>616</sup> C'est un certain paradoxe de voir la Légation distendre ses relations avec la revue, au moment où, au contraire, les services centraux à Paris semblaient retrouver de l'intérêt pour la Hongrie (Beauverger placé aux affaires hongroises en 1938, Louis de Vienne appelé en renfort du service de presse pour les questions hongroises en 1939), en même temps, d'ailleurs, que l'État-major<sup>617</sup> et, comme nous le verrons, une partie de la presse parisienne.<sup>618</sup>

---

<sup>614</sup> Balogh – Develle 1<sup>er</sup> novembre 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>615</sup> Un visa demandé par Balogh lui fut accordé sans problème en avril 1940, « aux conditions de faveur habituelles. » Boldizsár Láng– Guerlet 7 avril 1940 (Fond Balogh 1/270), et sa demande d'audience auprès d'Alexis Léger fut même soutenue par la Légation. Boldizsár Láng– Guerlet 3 mai 1940 (Loc. cit.) « Je viens de recevoir votre aimable réponse (HdM : non disponible) à ma lettre du 7 mai relative à l'audience que notre rédacteur en chef M. Balogh a l'intention de solliciter de M. Léger, et je m'empresse de vous remercier sincèrement de vous être occupé de l'affaire. » Boldizsár Láng– Guerlet 17 mai 1940 (Loc. cit.)

<sup>616</sup> Correspondance Charmasse – Balogh (Fond 1/563)

<sup>617</sup> Paul GRADVOHL, « 1936-1938 : l'Armée française tente d'oublier Trianon », Cahiers d'études hongroises, 1994/6, pp. 193-199

<sup>618</sup> Pour l'instant, quelques exemples épars : « Le Temps, organe officieux du Quai d'Orsay, a déjà publié de son correspondant à Budapest, M. Beaufort, un certain nombre d'articles caractérisés par une grande objectivité. » « La presse française publie pour ainsi dire chaque jour les déclarations les plus sympathiques à la Hongrie et, à

Christian de Charmasse demeura en Hongrie pendant toute la guerre, il prit même la première place à la Légation au mois d'août 1944, quand le ministre Jules Brévié fut rappelé à Paris.<sup>619</sup> Bien qu'officiellement aux ordres du gouvernement de Vichy, il fut, comme beaucoup d'autres dans son cas, notamment en Europe centrale, un contact local précieux pour la France libre.<sup>620</sup> Citons seulement l'exemple d'une dépêche intitulée « Le gouvernement hongrois et les juifs », qu'il envoya le 1<sup>er</sup> juillet 1944 à Laval et qui atterrit en même temps à Vichy et à Alger (sans doute par ses propres soins). La note contenait des renseignements très précis sur les mauvais traitements et l'organisation des ghettos, et surtout, de « source sûre » (un diplomate neutre pourtant « connu pour ses sentiments germanophiles »), sur les chambres à gaz et les fours crématoires de Pologne. Comme le gouvernement hongrois, installé après l'invasion allemande, se félicitait de son propre succès dans la solution de la question juive, Christian de Charmasse poursuivait ainsi son rapport : « On peut admettre, avec [le ministre de l'intérieur], que, dans l'effort de guerre de la Hongrie, le problème juif a bien tenu la première place et que, si la solution apportée au problème conformément aux vœux des Allemands n'est pas suffisante pour ramener la victoire dans le camps de l'Allemagne et de ses alliés, ce n'est pas au gouvernement hongrois qu'on pourra en faire le reproche. »<sup>621</sup> On se demande quelle fut la réaction de Pierre Laval quand il lut ces lignes amères et insolentes, en plein mois de juillet 1944.

#### d) L'engagement du comte Robert de Dampierre

Le comte et la comtesse de Dampierre, personnalités publiques à Budapest

Robert-Gaston-Marie Aymar de Dampierre, né en 1888, avait été attaché à l'Ambassade de Vienne avant la guerre, puis secrétaire à Tokyo (1917) et à Rome (1924), où il demeura en tant que consul (1929). Il fut nommé ministre à Belgrade en 1935, puis à Ottawa en 1937 et à Oslo en 1940. Il entra en fonction à la Légation de Budapest en août 1940 et démissionna de

---

la seule exception de L'Ordre, on ne trouve jamais dans les journaux français un ton agressif ou dissonant. » Gazette de Hongrie, 27 janvier 1940. Ce revirement devait être confirmé après la défaite française, cf. l'article publié le 27 août par le Temps, qui prenait position contre la politique d'encerclement longuement pratiquée par la Petite entente avec le soutien du Quai d'Orsay.

<sup>619</sup> Gergely FEJERDY, « La place de la Hongrie dans la politique étrangère de la France entre 1944 et 1949 », *Öt Kontinens*, Budapest, Eötvös Loránd Tudományegyetem, 2006, pp. 9-10

<sup>620</sup> Antoine MARES, « La France Libre et l'Europe centrale et orientale (1940-1944) », *Revue des études slaves*, LIV/3, 1982, p. 333

<sup>621</sup> Charmasse – Laval 1<sup>er</sup> juillet 1944. MAE (France Libre)- 1420-245/247

ce poste en décembre 1942. Après la guerre, il fut élevé au grade d'ambassadeur à Santiago de Chili en 1945, puis occupa les mêmes fonctions à Stockholm en 1948.

On retrouve la même sympathie dans la correspondance du comte de Dampierre que dans celle de Gaston Maugras, de nombreuses invitations réciproques, de petites et grandes attentions.<sup>622</sup> Dans une période aussi sombre que le début de l'année 1941, le ministre et le publiciste s'amusaient à l'histoire-fiction à propos d'un ancêtre incertain du premier, qui avait fait partie de la garde lorraine de l'empereur d'Autriche au XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>623</sup> À l'occasion des 10 ans de la *Nouvelle revue de Hongrie*, Robert de Dampierre donna un article à la *NRH* consacré à l'amitié franco-hongroise (« hommage aux efforts que la *Revue* a poursuivis au milieu de tant de difficultés »), dont Balogh le remercia chaleureusement.<sup>624</sup> L'article fut placé en tête de la compilation publiée en France en 1944 sous le titre de *La Hongrie entre l'Orient et l'Occident*.<sup>625</sup> Signe d'une personnalité différente ou des difficultés inédites du temps, le ministre de France et son épouse prirent une part grandissante au sein de la vie publique hongroise. Notamment à travers l'organisation de l'aide aux prisonniers français après la débâche de juin 40, qui devint en Hongrie une cause populaire au même titre que le soutien à la Pologne.<sup>626</sup> Dans la vie artistique de la capitale, également, car Leïla de Dampierre était poète et peintre. Elle publia quatre poèmes à la *Nouvelle revue de Hongrie* (en 1941) et ses œuvres plastiques furent plusieurs fois exposée à Budapest, jusqu'en 1944.<sup>627</sup>

## Les tribulations d'un diplomate démissionnaire

---

<sup>622</sup> Balogh remarque, lors de sa précédente visite chez les Dampierre, que la comtesse s'intéresse aux porcelaines de Hongrie. Il envoie un article du *Hungarian Quarterly* qui leur est consacré. Balogh – Dampierre (comtesse de) 17 septembre 1940 (Fond Balogh 1/713) Le ministre remercie Balogh du n° spécial consacré à la Transylvanie, qu'il conservera personnellement « en souvenir d'un événement d'une importance historique pour votre pays. » Dampierre – Balogh 12 novembre 1940 (Fond Balogh 1/713)

<sup>623</sup> Dampierre – Balogh 19 février 1941 (Fond Balogh 1/713) « En ce qui me concerne, je suis devant cette agréable alternative : si le “grand capitaine” du XVII<sup>e</sup> siècle était mon parent, je me féliciterais de ce que ma famille eût contribué à sauver un empereur à Vienne, en 1619. S'il ne l'était pas, je pourrais me réjouir qu'aucun de mes ancêtres n'eut pris les armes contre les Hongrois ! Le point de vue du ministre à Budapest en 1941 n'est peut-être pas le même à ce sujet que celui de l'attaché d'Ambassade à Vienne en 1912 : les mystères de l'histoire permettent ces jeux d'esprit... Dans tous les cas, je vous reste reconnaissant de l'accueil que la *Nouvelle revue de Hongrie* offre à une belle figure de chevalier français, et je vous prie d'agréer, cher Monsieur, mes sentiments les meilleurs. »

<sup>624</sup> « Les louanges que vous faites à la *Nouvelle revue de Hongrie* me remplissent de confusion. » Correspondance Dampierre – Balogh novembre 1941 (Fond Balogh 1/713)

<sup>625</sup> Comte Albert APPONYI et al, *La Hongrie entre l'Orient et l'Occident*, Série d'études avec un essai sur l'amitié franco-hongroise par le comte Robert de Dampierre, Hachette & Cie, Paris-Clermont Ferrand, 1944, 313 pages

<sup>626</sup> Appel de la comtesse de Dampierre pour les prisonniers français, qui a obtenu l'autorisation pour 50 colis par mois au poids unitaire de 1 kg. *Gazette de Hongrie*, 26 octobre 1940

<sup>627</sup> Annonce d'une exposition Dampierre-Podmaniczky dans la salle múterem de la rue Kossuth Lajos. Panneaux et soies peintes aux motifs orientaux de Leïla de Dampierre, aquarelles de la baronne Elma Podmaniczky. *Gazette de Hongrie*, 22 janvier 1944

Le comte de Dampierre célébra deux fois le jour de l'an en tant que ministre à la Légation de France de Budapest. En janvier 1941, l'ambiance était encore à l'espoir. Au nom de la colonie française de Budapest, un dignitaire local évoquait « par-dessus cinq siècles d'histoire, Jeanne d'Arc, héroïne immortelle de vingt ans [qui tendait] la main à un auguste vieillard, le vainqueur de Verdun, le sublime maréchal Pétain. La France s'est ressaisie, poursuivait-il, elle vivra. Suivons simplement, mais courageusement, le maréchal. ». À cela le ministre répondait avec assurance : « L'histoire dira quel immense service M. le maréchal Pétain a rendu à notre pays. »<sup>628</sup> Un an plus tard, en revanche, l'allocution du ministre de France mêlait de la résignation à sa constance et à sa fidélité :

*Quant à nous, mes chers compatriotes, rentrons dans nos consciences à cette nouvelle étape de notre existence et prenons les résolutions qui s'imposent à nous. C'est en donnant, chacun au poste où nous sommes placés, le maximum de travail, le meilleur de nous-mêmes que nous pouvons seconder efficacement dans son œuvre immense le grand Français qui compte sur nous et que nous ne saurions décevoir sans faillir à nos obligations les plus sacrées envers la Patrie. Vive le Maréchal Pétain ! Vive la France !*<sup>629</sup>

Il n'y eut pas de jour de l'an officiel en 1943 pour Robert de Dampierre. En décembre 1942, peu après une courte visite à Vichy<sup>630</sup> et l'invasion de la zone Sud, il démissionnait de son poste de ministre. Mais il ne prit la direction ni de Londres, ni d'Alger. La Hongrie étant un pays neutre, il pouvait demeurer à Budapest en toute légalité, sinon dans une totale sécurité. Sa démission fut annoncée dans la *Gazette de Hongrie* du 30 décembre 1942, numéro dans lequel on annonçait également l'assassinat de l'amiral Darlan et l'entrée des troupes anglaises et gaullistes en Somalie : « au moment où il rentre, momentanément nous l'espérons, dans la vie privée, la rédaction de la *Gazette de Hongrie* tient à lui adresser l'expression de ses respectueux sentiments et de sa reconnaissance pour la bienveillance qu'il n'a cessé de lui témoigner. »<sup>631</sup> À partir de cet instant, il y eut, en quelque sorte, deux ministres de France à Budapest. En juin 1943, lors de la distribution des prix des écoles, Iván Praznovszky (membre de la SNRH et notable des relations franco-hongroises) saluait la présence du comte et de la comtesse de Dampierre, dont « le monde officiel et la société hongroise [avaient] appris, il y [avait] quelques mois, avec une surprise douloureuse qu'il [avait] quitté son poste de ministre de France à Budapest », ajoutant que « les sympathies que sa personne si distinguée et la

---

<sup>628</sup> Gazette de Hongrie, 4 janvier 1941

<sup>629</sup> Gazette de Hongrie, 3 janvier 1942

<sup>630</sup> Retour à Budapest de Robert de Dampierre, après un court séjour à Vichy où il fut reçu par Pétain et par Laval. Gazette de Hongrie, 24 octobre 1942

<sup>631</sup> Gazette de Hongrie, 30 décembre 1942

cause qu'il [avait] si dignement représentée lui [avaient] assurées, l'accompagn[ai]ent dans la vie privée qu'il continu[ait] à mener – fort heureusement pour nous – en Hongrie. » Le secrétaire de Légation, Christian de Charmasse, rendait aussi hommage à « son ancien chef. »<sup>632</sup> En 1943, c'est à ce dernier que l'on pensait pour écrire un livre sur Pál Teleki.<sup>633</sup> Au début de l'année 1944, l'annonce d'un vernissage de la comtesse de Dampierre évoquait encore les mérites diplomatiques de son mari. D'ailleurs, à la même époque, celui-ci, jouant sur la pérennité des grades, envoyait encore des cartes sur lesquelles figurait la mention de ministre de France.<sup>634</sup> Cinq jours avant l'invasion de la Hongrie et son arrestation, Joseph Balogh adressait une lettre à son Excellence le comte Robert de Dampierre : « Monsieur le ministre, En vous adressant les épreuves typographiques de votre petit article de critique sur le livre de Mlle Emmanuel, permettez-moi de vous redire combien nous sommes honorés chaque fois que vous voulez bien nous faire le plaisir de collaborer à notre revue. »<sup>635</sup>

#### Sur la liste noire de la Gestapo

Quel ministre était-il, et de quelle France ? Comme l'a souligné Antoine Marès dans un article sur la France Libre et l'Europe centrale et orientale, le mouvement gaulliste manquait cruellement de personnel qualifié en matière de politique internationale, et eut besoin de s'appuyer sur des diplomates représentant officiellement Vichy.<sup>636</sup> Le cas de Robert de Dampierre est singulier. Il ne rejoignit pas physiquement la France Libre (comme René Massigli, par exemple). Après 1942, il ne fut pas non plus une "taupe" au sein de la Légation vichyste officielle (comme Christian de Charmasse, par exemple). Au contraire, il resta en Hongrie, occupant une fonction officieuse qu'on hésite tout de même à qualifier d'agence gaulliste. Pourtant, c'est bien ainsi que l'entendirent les nazis peu après l'invasion du 19 mars 1944, puisqu'ils se présentèrent à son domicile situé dans une partie de l'ancienne Légation des États-Unis, Lovas út, dès le dimanche 19 à 11 heures du matin. Mais le comte était à la messe des prisonniers français évadés. Son épouse ne partagea pas sa chance et fut raflée ;

---

<sup>632</sup> Gazette de Hongrie, 12 juin 1943

<sup>633</sup> L'invitation fut déclinée, aux grands regrets de Balogh. Balogh – Eszterházy 11 juin 1943 (Fond Balogh 1/959)

<sup>634</sup> Carte reçue le 18 janvier 1944 par Balogh (Fond Balogh 1/713), où Robert de Dampierre regrettait de ne pouvoir se rendre le 20 janvier à l'aimable invitation de la Nouvelle revue de Hongrie, mais annonçait qu'il aurait le plaisir d'assister à la conférence du 21 janvier.

<sup>635</sup> Balogh – Dampierre 10 mars 1944 (Fond Balogh 1/713)

<sup>636</sup> Sont mentionnés les diplomates suivants : Dampierre, Seydoux, Charmasse, Luc et Nugues-Bourchat à Budapest, Truelle, de Sauvagnargues et Basdevant à Bucarest, et d'autres à la Légation de Sofia. (Antoine MARES, « La France Libre et l'Europe centrale et orientale (1940-1944) », Revue des études slaves, LIV/3, 1982, p. 332)

elle raconte cet épisode de sa vie dans un livre qu'elle a écrit après la guerre.<sup>637</sup> Leïla de Dampierre était une chrétienne maronite d'origine libanaise. Ses mémoires éclairent la situation qui suivit la démission de son mari, qui « avait profondément irrité les nazis » au point que « les frontières voisines s'étaient toutes irrévocablement fermées. »<sup>638</sup> Ils étaient tous deux soupçonnés d'espionnage, elle mentionne avec effroi une serviette de cuir où se trouvait une correspondance avec « M... » (peut-être Massigli ? mais pourquoi ne pas le nommer dans un livre publié en 1946 ?). Elle raconte aussi avoir vu plus tard, avec un grand réconfort, dans un camp de transit en Autriche, une petite chapelle votive dont la toiture s'ornait d'une Croix de Lorraine, « celle pour laquelle [elle] souffrait. »<sup>639</sup> Le 18 avril, elle fut libérée et renvoyée à Budapest, peu avant que le reste du contingent hongrois fût expédié au camp de Mathausen. Il semble que cette libération et un semblant de régularisation (provisoire) de la situation des Dampierre aient été obtenus sur l'intervention du président du Conseil hongrois, Döme Sztójay (c'est ce que laisse entendre un télégramme de Jules Brévié à Vichy le 22 avril<sup>640</sup>), nazophile et néanmoins ancien diplomate. Pendant deux mois, le couple Dampierre fut assigné à domicile, avant d'entrer dans une période de vagabondage dans des propriétés de province. Après la prise de pouvoir par les Croix Fléchées, le 15 octobre, le danger se fit de nouveau pressant et ils entrèrent dans la clandestinité totale, dissimulés chez le pharmacien de Szentendre en compagnie de l'ancien ministre de Hongrie à Paris, Sándor Khuen-Héderváry.<sup>641</sup> Le livre s'achève quand Leïla de Dampierre aperçoit, sautant par-dessus les vignes, un homme à la tunique matelassée à qui elle dit : « - *Franzusko !* », et qui lui répond : « - *Franzusko ! Brat, Brat !* »<sup>642</sup>

### **3. La diplomatie culturelle du Quai d'Orsay**

#### **a) François Gachot, quasi-diplomate**

La Hongrie accueille au cours des années vingt et trente de jeunes professeurs dont l'avenir allait révéler la valeur. Mentionnons deux membres de l'Académie française, Jérôme Tharaud

---

<sup>637</sup> Comtesse Robert de DAMPIERRE, *De l'ambassade au bain nazi*, Paris, Flammarion, 1946, 164 pages. Voir aussi Zsuzsa L. NAGY, « Rassay Károly életútja 1944 és 1953 között » [Les péripéties de Károly Rassay entre 1944 et 1953], *Századok*, 2003/6, pp. 1421-1444, où l'on décrit la déportation de l'élite politique et économique hongroise, en mentionnant aussi la comtesse de Dampierre.

<sup>638</sup> Comtesse de DAMPIERRE, *Idem*, pp. 8, 10

<sup>639</sup> *Ibid.*, pp. 16, 62, 117

<sup>640</sup> MAE (Vichy)-Z-Europe-422-9

<sup>641</sup> Comtesse de DAMPIERRE, *Idem*, p. 160

<sup>642</sup> *Ibid.*, p. 162



et Jean Mistler, ou bien l'homme de lettres Jean Carrère, qui enseignèrent tous trois à l'Université de Budapest et au collège Eötvös. Il faut aussi évoquer deux autres Français qui n'atteignirent pas le même niveau de célébrité, mais dont le séjour hongrois se prolongea beaucoup plus et surtout, dont la carrière demeura plus ou moins liée à la Hongrie par la suite : Aurélien Sauvageot, dont on connaît l'œuvre linguistique, et François Gachot, qui joua le rôle d'intermédiaire entre les cultures française et hongroise jusqu'en 1949, sur le plan littéraire, aussi bien qu'artistique. Aurélien Sauvageot était fâché avec la *NRH* pour des raisons personnelles et idéologiques. François Gachot, dont la vision du monde était sans doute plus proche, contribua volontiers à la revue, en se limitant pourtant aux thèmes purement culturels. D'ailleurs, on se souvient que Joseph Balogh s'efforça toujours de promouvoir des choix en littérature beaucoup plus modernistes et libéraux que ses options politiques ; cette attitude n'est pas sans rappeler celle de François Gachot, qui fréquentait l'avant-garde artistique sans pour autant épouser les opinions politiques socialistes ou radicales. Toutefois, il arriva, dans le numéro d'octobre 1932, qu'il s'aventurât sur le terrain délicat des relations entre politique et culture à l'occasion d'une polémique engagée par l'historien de l'art Tibor Gerevich, qui prétendait qu'à l'exception de quelques individus encore attirés par « la recherche de la laideur et de l'antipictural » propre à l'École de Paris, la plupart des artistes hongrois se tournaient désormais vers le dynamisme du *novecento*. Le Français, bien sûr, réfutait cette analyse.<sup>643</sup> François Gachot enseigna dans diverses institutions de l'enseignement supérieur hongrois et collabora régulièrement, outre à la *NRH*, à la *Gazette de Hongrie* et au *Nyugat*. Il demeura en Hongrie pendant la guerre, mais se rapprocha des milieux critiques du régime de Vichy et devint l'attaché de presse du Comité de Gaulle de Budapest en 1945 (embryons de représentation diplomatique). Trois ans plus tard, il était chassé du pays, victime collatérale du procès Rajk.<sup>644</sup>

### Principaux articles de François Gachot parus à la *NRH*

La peinture hongroise et l'École de Paris	Octobre 1932
Réponse à François Gachot par Tibor Gerevich	Octobre 1932

<sup>643</sup> Tibor GEREVICH, « Une exposition nationale des Beaux-arts », *NRH*, juin 1933, p. 609-614 ; François GACHOT, « La peinture hongroise et l'École de Paris », *NRH*, octobre 1933, p. 846-847 ; Tibor GEREVICH, « Réponse », p. 848

<sup>644</sup> À propos de François Gachot, on peut consulter le mémoire de Master d'Eszter Oroszlány, soutenu en 2008 à la Chaire de langue et littérature française d'ELTE : « La contribution de François Gachot aux relations franco-hongroises dans le domaine des Beaux-arts. »

La pensée française, son rayonnement en Hongrie	Janvier 1933
Une exposition de dessins français	Juin 1933
Pour une défense de l'esprit français	Novembre 1933
Réorganisation du musée des Beaux-arts Budapest	Juin 1936
Gravures françaises à Budapest	Septembre 1936
Eger, ville d'art	Mars 1938
Cyrano de Bergerac au théâtre national de Budapest	Mars 1939
La Suisse et la Hongrie	Novembre 1941
Le malade imaginaire au théâtre Madách	Janvier 1943
Ondine en Hongrie	Février 1943
Livres français, lecteurs hongrois	Juillet 1943

Dans les années trente, la diplomatie culturelle à proprement parler avait un représentant à Budapest, Georges Deshusses, qui occupait le poste d'attaché intellectuel. Officiellement, il n'était pas plus diplomate que François Gachot, mais son activité prenait place au sein de la Légation. En revanche, il était, lui aussi, enseignant. Son statut était encore compliqué du fait qu'il avait, à Paris, deux têtes, l'une laïque et républicaine, en la personne de Jean Marx (parfois prénommé Roger), ministre plénipotentiaire et chef du Service des Œuvres françaises à l'étranger, et l'autre religieuse, en la personne de Mgr Beaupin, chef du Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger.

## b) Les hauts et les bas de monsieur Marx

Parfois prénommé Roger, parfois Jean (et même Jean-Philippe), Marx était, de formation, un spécialiste de la mythologie celtique. En ce qui nous concerne, son nom est attaché au Service des œuvres françaises à l'étranger (SOFÉ). Le SOFÉ était une création récente (1920) et employait un petit nombre de personnes (9 employés en 1939). Néanmoins, il fut, avec l'université, un centre d'impulsion essentiel pour le rayonnement de la culture française à l'étranger entre les deux guerres. Jusqu'en 1924, il avait été dirigé par Jean Giraudoux. Sa

principale section, consacrée à l'enseignement, fut conduite par Marx de 1921 à 1933, date à laquelle il prit la tête du Service, jusqu'en 1940.<sup>645</sup>

Marx était un interlocuteur incontournable, mais souvent capricieux. Balogh ne manquait jamais de lui rendre visite lors de ses voyages à Paris, et donna des instructions précises à ses correspondants parisiens sur la nécessité de le courtiser.<sup>646</sup> En novembre 1933, il rapportait au ministre Kánya que Marx avait changé d'avis et voulait désormais « contribuer à améliorer les relations franco-hongroises. » Il s'agissait de la diffusion de livres et de l'envoi de conférenciers français en Hongrie.<sup>647</sup> Le projet concernant les livres ne prit jamais une grande ampleur, malgré les démarches entreprises par Balogh auprès de son ami le directeur de la Banque nationale de Hongrie pour faciliter les questions de *clearing*.<sup>648</sup> En revanche, l'organisation des conférences allait obtenir un certain succès quelques années plus tard. En 1937, Balogh soulignait une nouvelle fois le bon accueil que lui avait réservé Marx,<sup>649</sup> à quoi Georges Deshusses répondait qu'il avait, peu après les visites de Balogh et de Maugras au Service des œuvres, rarement rencontré « une atmosphère aussi favorable, [trouvant] M. Marx presque rallié d'avance à toutes les suggestions [qu'il avait] l'intention de lui soumettre. »<sup>650</sup> L'année suivante, Balogh affirmait de nouveau avoir trouvé « un M. Marx très bien disposé. »<sup>651</sup> C'est à se demander si l'on ne fait pas fausse route et si l'homme n'était pas, tout simplement, *toujours* bien disposé. Balogh précisait tout de même que cette bonne disposition était nouvelle (et fragile) et provenait en grande partie des efforts de la Légation de France à Budapest. D'autre part, on lit dans les mémoires d'Aurélien Sauvageot que Roger Marx refusa de créer un Institut français à Budapest, car il reprochait à la Hongrie son attitude réactionnaire et son antisémitisme. Sauvageot, qui partageait *grosso modo* ce constat général sur la société hongroise, critiquait néanmoins la tactique du diplomate et eût proposé d'agir avec plus de volontarisme pour influencer la vie culturelle en Hongrie.<sup>652</sup> Nous sommes donc

---

<sup>645</sup> François CHAUBET, *Histoire intellectuelle de l'Entre-deux-guerres. Culture et politique*, Paris, Nouveau Monde, 2006, pp. 239-240

<sup>646</sup> « Il serait bon, à notre avis, que vous vous présentiez, à l'occasion, chez M. le ministre Marx, aux Affaires étrangères [...]. Ainsi que vous le savez, nous sommes entièrement indépendants de lui, mais sa sympathie nous est précieuse et nous désirons la cultiver par votre intermédiaire. » Balogh – Develle 17 mars 1936 (Fond Balogh 1/801) « Je vous serais bien obligé de bien vouloir aller voir M. Marx, M. de Vienne, Mgr Beaupin, qui dirigent la propagande française en Hongrie, afin qu'ils vous connaissent. » Balogh – Arbellot 18 janvier 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>647</sup> Rapport à Kánya 14 novembre 1933 (Fond Balogh 1/2379)

<sup>648</sup> Balogh – Marx 10 avril 1935 (Fond Balogh 1/2188)

<sup>649</sup> Balogh – Deshusses 30 juin 1937 (Fond Balogh 1/784)

<sup>650</sup> Deshusses – Balogh 19 août 1937 (Loc. cit.)

<sup>651</sup> Balogh – Deshusses 11 juillet 1938 (Loc. cit.)

<sup>652</sup> Aurélien SAUVAGEOT, *Souvenirs de ma vie hongroise*, 1987 (voir le chapitre consacré à la Légation de France)

en droit de croire que Deshusses et Balogh rencontraient parfois (mais pas toujours) des difficultés dans la promotion de leurs projets auprès du Service des œuvres. Marx était juif ; chez lui, le procès en antisémitisme était à la fois idéologique et personnel. Imaginons même que la complaisance relative rencontrée chez le juif converti qu'était Joseph Balogh ne devait pas l'enchanter. En août 1940, il fut congédié du MAE, sous prétexte qu'il avait abandonné son poste face à l'ennemi lors de l'invasion allemande ; d'après le ministre de Hongrie à Paris, « son origine non-aryenne » avait aussi joué un rôle.<sup>653</sup>

### c) L'organisation de conférences francophones à Budapest

Jusqu'en 1936, on en parlait sans véritablement faire avancer le dossier. Il fut question de Daniel-Rops en mai 1935,<sup>654</sup> puis de Maurice Pernot, Henri Clerc, Gabriel Marcel, Wladimir d'Ormesson, Thierry Maulnier,<sup>655</sup> toujours sans résultat dans l'immédiat. Georges Deshusses, en tant qu'attaché intellectuel, était d'office directeur de l'Alliance française de Budapest et donc le responsable local du projet, sous la double direction de Roger Marx et de Mgr Beaupin. En octobre 1936, Balogh regrettait qu'aucune conférence n'eût encore été organisée, mais un document daté de la même année donne un aperçu concret du financement-type du projet, à propos d'une conférence de Maurice Pernot (qui n'eut pas lieu) :<sup>656</sup>

- Billet de train gratuit sur le territoire hongrois
- Logement au collègue Eötvös, financé par ces messieurs de la *NRH*
- Frais d'organisation à la charge de la *NRH* (estimés à 100 pengős)
- Voyage jusqu'à la frontière hongroise, financé par les Œuvres françaises (Marx)
- L'Alliance française (Deshusses) paye le séjour
- En outre, on espérait que le conférencier ne demanderait pas de cachet, mais, le cas échéant, celui-ci serait à la charge de l'Alliance française
- Public escompté : 400-500 personnes

Un peu plus tard, Balogh obtint que les frais d'organisation fussent partagés avec l'Alliance française. Deshusses proposait aussi de nouveaux conférenciers : Jules Romain, Henri Massis, Louis Gillet (de l'Académie française), André Maurois.<sup>657</sup> Finalement, l'année 1937 fut celle

---

<sup>653</sup> Khuen-Héderváry – Balogh 6 août 1940. MOL. K63. 99/1940/11. doc. 11/II/42

<sup>654</sup> Balogh – Daniel-Rops 25 mai 1935 (Fond Balogh 1/2757)

<sup>655</sup> Deshusses – Balogh 4 août 1935 (Fond Balogh 1/784)

<sup>656</sup> Balogh – Deshusses octobre 1936 (Loc. cit.)

<sup>657</sup> Balogh – Deshusses novembre 1936 (Loc. cit.)

du succès, au cours de laquelle Paul Reynaud, Célestin Bouglé et Jacques de Lacretelle firent effectivement à Budapest des conférences remarquées.<sup>658</sup> Dans la foulée, on envisagea d'inviter en 1938 André Siegfried, Georges Duhamel, André Maurois, Lucien Romier, éventuellement M. Champetier de Ribes. La tâche urgente était d'établir un programme à l'avance et non plus d'agir au coup par coup. On envisagea d'impliquer Robert Aron et la *Nouvelle revue française* pour la prospection des conférenciers. Balogh le rencontra à cet effet en juin 1937, dans une atmosphère qu'il jugea « très sympathique », mais l'entretien resta, selon lui, sans résultat.<sup>659</sup> Le commentaire était perspicace, puisque deux ans plus tard il écrivait à Aron ses regrets qu'aucun de leurs projets de conférence n'eût abouti.<sup>660</sup>

Malgré le bon départ en 1937, le projet était manifestement en train de s'enliser. L'Alliance française était désargentée, La *Nouvelle revue de Hongrie* n'avait pas de budget. La collaboration avec la *Nouvelle revue française* s'avérait stérile. Que faire ? On pensa établir l'École normale supérieure, déjà liée au *collegium* Eötvös de Budapest, comme une sorte de plaque tournante des partenaires impliqués, dont l'avantage serait de transférer largement en France l'initiative du projet, donc son financement, tout en évitant le risque « d'enlissement » propre aux services culturels du MAE.<sup>661</sup> Face à un nouvel échec, il semble que l'on chercha dès lors une issue dans la religion. Les années d'immédiat avant-guerre (1938-40) furent celles des grandes conférences d'ecclésiastiques français à Budapest : les RR. PP. Gilet OP, Carré OP et Chaillet SJ, entourés de quelques peintures moins impressionnantes, divertirent et édifièrent à tour de rôle le public hongrois cultivé. Cette relance eut lieu en partie grâce à l'intervention de plus en plus dynamique de monseigneur Beaupin, auquel je consacrerai quelques pages aussitôt après la présentation de sa "créature", Georges Deshusses, installé à Budapest comme attaché intellectuel.

---

<sup>658</sup> Balogh – Beaupin 9 octobre 1937 (Fond Balogh 1/266). En ce qui concerne Célestin Bouglé, la NRH ne prit pas part.

<sup>659</sup> Balogh – Deshusses 30 juin 1937 (Fond Balogh 1/784)

<sup>660</sup> Balogh – Robert Aron 21 juin 1939 (Fond Balogh 1/109)

<sup>661</sup> « Cette affaire de conférence, traitée depuis des années d'une manière tout à fait capricieuse, ne pourrait être développée qu'au moyen de l'installation d'un centre à Paris. » « Comme je l'apprends, les organisations culturelles françaises trouveront facilement à leur disposition les quelque 40 à 50 mille francs que demanderait l'envoi en Hongrie de dix conférenciers par an. » « Le refus catégorique de la Nouvelle revue de Hongrie pour ce qui est de toute contribution matérielle se ramène à des raisons de principe, politiques et financières, que vous connaissez également. Il est d'autre part évident qu'il est impossible de régler cette affaire par l'intermédiaire de M. Marx et de sa section, car presque toutes les conférences finissent par s'enliser. Voilà ce qu'il faut faire ». Il faut donc contacter l'École normale supérieure, qui assurera la liaison entre le quai d'Orsay, Mgr Beaupin, l'Alliance française, la NRH et son correspondant parisien, et les conférenciers français. Balogh – Develle 25 mars 1939 (Fond Balogh 1/801)

#### d) Georges Deshusses, jeune homme consciencieux et cultivé

Peu après son arrivée à l'automne 1934, voici ce que Balogh écrivait à Ottlik, manière de synthétiser son opinion sur ses différents interlocuteurs français : « J'ai rencontré les Deshusses, qui sont de très bonne disposition. Si le Quai d'Orsay [*i.e.* Marx] ne met pas d'obstacle et si Maugras nous aide, comme on peut l'espérer, nous pouvons attendre beaucoup de lui. Il est jeune, agile, consciencieux, cultivé et bien intentionné. »<sup>662</sup> Georges Deshusses, attaché intellectuel et directeur de l'Alliance française, enseignait également à l'université de Budapest et au *collegium* Eötvös. D'ailleurs, son temps de travail semble avoir été modelé sur un agenda universitaire (il séjournait longuement chaque été en Suisse, dans sa belle-famille<sup>663</sup>). Les premières impressions de Balogh allaient être largement confirmées par la suite. Deshusses continua à recevoir des louanges sur son empathie à l'égard de Magyars. Balogh, s'adressant directement à lui, écrivait en 1935 : « croyez, cher Monsieur, combien mes amis et moi vous sommes reconnaissants de l'aide éclairée que nous trouvons auprès de vous dans nos efforts. Au cours des quinze années précédentes, nous n'avons pas été habitués à une compréhension, un intérêt et un appui de cette nature. »<sup>664</sup> Comme signe de la considération dans laquelle on le tenait, mentionnons le fait qu'une conférence sienne, prononcée en février 1936, fut présidée par le comte Móric Esterházy, président de la SNRH. Autre exemple, dans une sphère moins élevée mais tout aussi flatteur, un jeune secrétaire de la *NRH* lui demandait un jour la permission d'assister à son cours au *collegium* Eötvös sur un livre de Curtius (sans doute l'*Essai sur la France*, paru en 1932), comme on eût assisté à un cours d'Henri Bergson au Collège de France. Conséquence de ces bonnes relations avec ses interlocuteurs hongrois, Georges Deshusses acquit rapidement leur confiance. En 1936, Balogh le pria de recevoir le nouveau rédacteur parisien de la *NRH* lors de son premier voyage à Budapest, pour un briefing "entre Français".<sup>665</sup> Deshusses était, bien sûr, régulièrement invité à relire des épreuves, il fut aussi maintes fois convié en compagnie de personnages de grande qualité, notamment des ecclésiastiques, comme, lors d'un dîner donné en 1936 chez un ancien ministre hongrois, le RP Gilet (maître général des Dominicains), Mgr Serédi (cardinal primat d'Esztergom), Lajos Walko (ancien ministre des Affaires étrangères),

---

<sup>662</sup> Balogh – Ottlik 13 novembre 1934 (1/2440)

<sup>663</sup> Madame Deshusses était genevoise, née dans la grande famille patricienne des Pictet ; de plus, elle séjourna durablement en Suisse, notamment en 1935 en convalescence d'une grave maladie. Balogh – Deshusses 4 août et 31 décembre 1935 (Fond Balogh 1/784). Georges Deshusses résida longtemps à Budapest dans des pensions (la Pension Grimm, Vigadó tér, ou la Hadik-pension, Horthy út 28)

<sup>664</sup> Balogh – Deshusses 9 août 1935 (Loc. cit.)

<sup>665</sup> Balogh – Deshusses 23 avril 1936 (Loc. cit.)

Gaston Maugras (ministre de France à Budapest), Mgr Rotta (nonce apostolique en Hongrie), Gábor Apor (substitut permanent au *Küliügyminiszterium*).<sup>666</sup> Enfin, il fut mêlé, semble-t-il, aux projets de réorganisation post-belliques pour lesquels Balogh travaillait sous la direction de Bethlen ; j'en parlerai à propos des années 1941-44.

## e) Monseigneur Eugène Beaupin, directeur du Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger

Georges Deshusses était « un homme de bonne volonté, mais aussi la créature de [Monseigneur] Beaupin » écrivait le bénédictin Jérôme Szalay à Joseph Balogh en décembre 1934. Mgr Beaupin était le directeur du Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger, présidé par Mgr Baudrillart, recteur des Facultés catholiques de Paris. À l'instar de Marx, il était un contact officiel incontournable. Balogh encourageait son correspondant parisien à le rencontrer régulièrement, et lui rendait visite lorsqu'il était à Paris.<sup>667</sup> En 1934, le bénédictin hongrois considérait la proximité avec Mgr Beaupin comme un inconvénient, mais il semble que les années passant, l'ecclésiastique français apprit à connaître la Hongrie et aussi à l'aimer. La dernière lettre conservée entre Balogh et Mgr Beaupin manifeste, en effet, une certaine intimité.<sup>668</sup> J'en dirai plus lorsque j'étudierai les catholiques.

## f) Le projet de Lycée français de Budapest

En collaboration avec un ordre religieux français ?

Plusieurs des personnes mentionnées ci-dessus furent mêlées de près ou de loin à la conception et à la réalisation du Lycée français de Budapest (plus exactement : de Gödöllő). Ajoutons le jésuite Pierre Delattre.

Une *Reich Deutsche Schule* existait à Budapest depuis 1922. En 1931, une classe anglaise avait été fondée au sein du collège réformé de Sarospatak (dans le Nord-est du pays). En 1936 allait voir le jour un *Gimnasio-Liceo Eugenio di Savoia*. Qu'en était-il du français ? Au début des années 30, se souvenait le père Delattre, un « ancien président du Conseil de Hongrie [l'avait prié] d'intervenir auprès d'un ordre religieux français pour la création d'un collège à

---

<sup>666</sup> En 1936 (Fond Balogh 1/1183)

<sup>667</sup> Balogh – Develle 28 juillet 1936, 27 mai 1937, 11 août 1937 (Fond Balogh 1/801)

<sup>668</sup> « J'ai laissé intentionnellement s'écouler quelque temps avant de vous remercier du bel article que vous avez consacré à la NRH et à son président défunt. Nous parlons bien souvent de vous à Budapest. Notre ami commun, M. Scherer, vous mettra, je crois, très prochainement au courant des conditions qui règnent ici, de notre manière de voir et de nos perspectives. » Balogh – Beaupin 4 septembre 1941 (Fond Balogh 1/266)

Budapest. »<sup>669</sup> Le jésuite avait pris l'affaire en main tout en s'adressant à Joseph Balogh ; peu après, Balogh avait soumis l'idée à l'énergique publiciste jésuite Béla Bangha.<sup>670</sup> Néanmoins, au début de l'année suivante, il apparut que le père français avait engagé la compagnie de Jésus sans mandat : Balogh fut informé que les jésuites français n'avaient pas le personnel nécessaire pour mener à bien le projet.<sup>671</sup> Delattre déconseilla à son ami de faire appel directement à l'administration civile française, de peur d'y perdre tout son temps. Il préconisait plutôt de prendre contact avec un autre ordre, comme celui des marianistes, par exemple, ou des frères des écoles chrétiennes.<sup>672</sup> En mars 1934, Balogh écrivit à un père marianiste : « il s'agit d'une cause catholique, d'une cause française et d'une cause humaine, autant d'objets dignes du zèle ardent qui anime l'œuvre des marianistes. » Malheureusement, il se heurta de nouveau au manque de moyens humains.<sup>673</sup> Au printemps 1934, Béla Bangha était en tournée en Amérique du Sud, ce qui retarda encore l'avancement du projet.<sup>674</sup> Comble de malchance, le père Delattre lui-même était contraint par sa hiérarchie de prendre du recul (on l'interdisait même de voyage en Hongrie).<sup>675</sup> Il fallait donc repartir de zéro. On décida finalement de s'adresser à l'administration française. En octobre arriva Georges Deshusses, dont les attributions couvraient l'enseignement du français en Hongrie ; il fut naturellement chargé de veiller au projet de Lycée.<sup>676</sup> Comme souvent le sont les jeunes gens dynamiques, Deshusses était optimiste ; ainsi écrivait-il en décembre 1934 : « à en juger par les quelques sondages que j'ai déjà pu faire, je crois que le projet de lycée doit aboutir rapidement. Je compte bien ramener de Paris autre chose que des encouragements et des promesses – D'une manière générale, j'espère obtenir du Quai d'Orsay qu'il s'intéresse d'une façon effective à la cause de notre propagande intellectuelle en Hongrie. »<sup>677</sup> Mais, comme on le sait, quatre années devaient encore s'écouler avant que n'ouvrît le Lycée. Pourtant, dès son arrivée à la présidence de la SNRH, le comte Esterházy avait considéré comme une priorité le projet de

---

<sup>669</sup> Pierre DELATTRE, *Nos amis les Hongrois*, Paris, Ed. Eugène Falguière, 1035, p. 143 (il s'agit sans doute de Pál Teleki, ou, plus vraisemblablement, de Móric Esterházy, qui, après avoir pris en charge les fonctions de président de la SNRH, s'impliqua personnellement dans la fondation du Lycée français.

<sup>670</sup> Rappel des premiers contacts dans : Balogh – Bangha 5 février 1934 (Fond Balogh 1/191)

<sup>671</sup> Delattre – Bangha 20 janvier 1934 (Fond Balogh 1/757)

<sup>672</sup> Balogh – Delattre [s.d.] (Fond Balogh 1/757/6600)

<sup>673</sup> Balogh – RP Lebon (Marianiste) mars 1934 (Fond Balogh 1/1937)

<sup>674</sup> Balogh – Delattre 23 avril 1934 (Fond Jésuites Vanves. Carton 221. Enveloppe n°9)

<sup>675</sup> Delattre – Balogh 28 avril 1934 (Fond Balogh 1/757)

<sup>676</sup> Balogh – Teleki 16 octobre 1934 (Fond Balogh 1/3067)

<sup>677</sup> Deshusses – Balogh 31 décembre 1934 (Fond Balogh 1/784)



Lycée. Il y avait, en effet, établi en juin 1935 une commission spéciale dont il avait pris la direction.<sup>678</sup>

À l'abbaye de Pannonhalma ?

Après l'impasse des ordres enseignant français, une nouvelle piste se présenta : les bénédictins de Pannonhalma. L'archiabbé était favorable, malgré l'opposition de quelques moines et les problèmes de compréhension avec les autorités françaises. La condition était que la France prît à sa charge l'investissement immobilier.<sup>679</sup> De nouveau, l'optimisme régnait. On se félicitait de l'accord du *KÜM*, du gouvernement français, des bénédictins et du *Kultuszminiszter*.<sup>680</sup> L'ouverture était prévue pour le 1<sup>er</sup> septembre 1936.<sup>681</sup> Le projet fut même annoncé dans la *Correspondance universelle* (traduction d'un article paru dans *Magyarság*). Georges Deshusses cherchait des professeurs à l'Institut catholique de Paris.<sup>682</sup> En réalité, le projet s'embourba une nouvelle fois. En mars 1936, l'ami bénédictin de Balogh (Szalay) annonçait à ce dernier que des difficultés financières exigeaient le report du projet.<sup>683</sup> Autre hypothèse : plusieurs années plus tard, en 1943, Joseph Balogh allait affirmer au vicaire général du cardinal Serédi que c'était le *Kultuszminiszter*, Bálint Hóman, qui s'était opposé à l'installation du Lycée à Pannonhalma.<sup>684</sup> Qu'en était-il de l'accord formel qu'aurait donné le ministre le 6 mars 1936, dont on connaît l'existence par la plume de Balogh lui-même ? Ajoutons que Bálint Hóman, historien de son état, allait être l'auteur d'un article paru dans un n° spécial de la *NRH* consacré à Saint Etienne (août 1938), louant le rôle civilisateur des religieux français notamment à travers la succursale de Pannonhalma. Mais le temps avait fait son œuvre : soit que Bálint Hóman considérât que Pannonhalma, depuis le X<sup>e</sup> siècle, n'avait désormais plus besoin de la coopération française, soit que Balogh, à la lumière de l'évolution

---

<sup>678</sup> Un document daté du 5 mars 1936 indique les noms des « Amis du Lycée français à Budapest », où l'on retrouve tout simplement la plupart des membres de la SNRH, sous la présidence du comte Móric Esterházy et les vice-présidences de Balthazar Láng et du comte Paul Teleki. (Fond Balogh 1/621/5496)

<sup>679</sup> Jéromos Szalay OSB – Balogh 4 avril 1935 (Fond Balogh 1/2971)

<sup>680</sup> [Ottlik?] – Kánya 21 juin 1935 (Fond Balogh 1/1788). Les archives de Joseph Balogh contiennent effectivement une lettre de la Légation de France annonçant l'accord du gouvernement sur les conditions demandées par les bénédictins hongrois. Maugras – [NRH] 6 août 1935. (Fond Balogh 1/211) Il semble aussi que le Kultuszminiszter aurait donné son accord formel le 5 mars 1936. Balogh – Jéromos Szalay OSB 6 mars 1936 (Fond Balogh 1/2971)

<sup>681</sup> En ce qui concerne la pédagogie, les conditions étaient les suivantes : (1) envoi et rétribution de deux professeurs français et d'un surveillant d'internat pour l'année 36/37 ; (2) un troisième professeur et un second surveillant pour l'année 37/38 ; (3) À partir de 1938/39, paiement local des professeurs français, complément éventuel à la charge du gouvernement français (au complet : 10-12 professeurs) ; (4) Prix de la pension annuelle : 2200-2400 pengős ; (5) En outre, le gouvernement français devait financer deux bourses de pensionnaires à des jeunes Hongrois et fournir régulièrement des livres et des matériaux. Eszterházy – Maugras s.d. [mi-1935] (Fond Balogh 1/2211/19915)

<sup>682</sup> Note de Georges Deshusses sur le Lycée français de Budapest, juin 1935 (Fond Balogh 1/784/6777)

<sup>683</sup> Jéromos Szalay OSB – Balogh 7 mars 1936 (Fond Balogh 1/2971)

<sup>684</sup> Balogh – Hamvas 13 août 1943 (Fond Balogh 1/1333)

idéologique du ministre (en 1943, il était devenu ouvertement pro-germanique), fût tenté de rejeter sur lui la responsabilité de l'échec. Quoi qu'il en fût, en 1936, le projet devait repartir de zéro.

Chez les prémontrés de Gödöllő

En octobre 1936, on prit contact avec les cisterciens. À la différence des bénédictins, ces derniers demandaient non pas la prise en charge directe de la construction par la France, mais l'apport d'un prêt amortissable en 20 ans - ou d'une subvention – de 1,5 millions de pengős à cet effet.<sup>685</sup> Les négociations reprirent. Mais, finalement, ce fut avec l'Ordre des prémontrés que le projet devait aboutir, à la rentrée 1938-39, dans le cadre de leur établissement de Gödöllő. Ainsi naissait dans une certaine discrétion, sous la forme d'une simple classe de 13 élèves, un lycée aux ambitions considérables (cf. ci-dessous) et dont la période de gestation avait duré cinq longues années :

Compte-rendu à la Nouvelle revue de Hongrie<sup>686</sup>

*Les auteurs de l'initiative et l'ordre fondateur n'avaient en vue aucun objectif politique ; tout ce qu'ils se proposaient, c'était de doter les enfants de leur nation, dont certains enfants fortunés et privilégiés, d'un précieux instrument de haute culture et d'empêcher une "orientation" unilatérale, de quelque côté qu'elle se fît, de la classe dirigeante de la société hongroise. [...] Les cadres prévus n'admettaient aucune propagande au sens vulgaire du mot, ni surtout politique ou idéologique.*

*Si la Providence veut illuminer de son sourire les riants coteaux et les bosquets bénis de Gödöllő, on verra se former à proximité de la capitale hongroise un nouveau centre de la civilisation, du catholicisme et de la latinité magyare : un nouveau pont spirituel reliera Paris et Budapest, que des milliers de pèlerins de bonne volonté traverseront au cours des lustres ou peut-être même des siècles à venir, afin de mieux se connaître et s'estimer les uns les autres.*

Compte-rendu à la Gazette de Hongrie<sup>687</sup>

*[...] avec cette exquise bonne grâce qui aplanit les difficultés avant même qu'on ne commence à les craindre, S. Exc. M. Gaston Maugras, ministre de France en Hongrie, a donné à la fondation de ce Lycée français l'appui le plus efficace. » [Confiée à M. Marc Scherer (double investiture du gouvernement français et hongrois)] cette "section française" ne tient pas beaucoup de place dans l'immense lycée des prémontrés de Gödöllő, encore qu'elle se soit octroyée l'une des plus belles salles de l'établissement, décorée à leur goût de panneaux représentant des paysages de la "douce France".*

---

<sup>685</sup> [Ottlik?] – [Maugras?] 19 octobre 1936 (Fond Balogh 1/2211)

<sup>686</sup> « Le Lycée français de Gödöllő », NRH, octobre 1938, pp. 385-387

<sup>687</sup> Gazette de Hongrie, 4 février 1939

En 1937, on estimait à environ un millier le nombre d'élèves suivant un enseignement de français à Budapest ; ils étaient répartis en cinq écoles employant un total de 15 professeurs.<sup>688</sup> Quantitativement, la section française de Gödöllő n'allait pas révolutionner la situation. Mais là n'était pas l'objectif. Il s'agissait de former et d'orienter une élite. Voire simplement de la préserver ? On serait tenté de le croire, si l'on considère que les candidats particulièrement recherchés étaient les rejetons de familles déjà connues pour leurs dispositions géopolitiques, en un mot l'aristocratie libérale ou sociale, plutôt occidentaliste.<sup>689</sup>

Un « précieux instrument de haute culture »

Le Lycée de Gödöllő accueille deux professeurs laïcs français : Pierre Moorgart et Marc Scherer, la nomination du second étant le fait de Mgr Beaupin.<sup>690</sup> Marc Scherer, en particulier, entretint des relations très amicales avec Joseph Balogh, non sans une certaine liberté de ton que l'on rencontre rarement dans la correspondance de Balogh.<sup>691</sup> Ce qui n'empêchait pas ce dernier d'éconduire le jeune homme si celui-ci se montrait trop curieux. Ainsi arriva-t-il que Scherer dût confier des matériaux à un journaliste français chargé d'écrire un article sur le Lycée. « Il voudrait aussi faire état des efforts préliminaires qui ont préparé cette fondation, écrivait-il à Balogh, sur ce point, je suis très mal renseigné dans le détail ; j'ignore même quelle part exacte y a prise M. Deshusses. Je crois que vous ferez plaisir à M. Beaufort [le journaliste en question] si vous pouviez lui faire adresser quelques renseignements sur les initiatives, les projets et les démarches de la "Société de la Nouvelle revue de Hongrie" dans les années qui ont précédé l'ouverture du Lycée. Je serais très content que ces données historiques soient mises au jour. Entre nous soit dit, je n'aimerais pas qu'aux yeux de l'histoire il semble que rien n'a été prévu, ni fait avant que l'ordre prémontré ne fût entré en scène... »<sup>692</sup> Balogh répliqua sans tarder de la manière suivante : « Je crois ne pas comprendre entièrement une phrase sur la naissance du Lycée. Tout le monde en connaît le processus et il

---

<sup>688</sup> Gazette de Hongrie, 29 mai 1937 (ces indications sont à considérer comme ordre de grandeur uniquement)

<sup>689</sup> Par exemple, Balogh prit contact avec Jenő Katona pour approcher la comtesse György Széchenyi, dont l'un des fils était en âge d'aller au lycée (Katona était le rédacteur en chef de Korunk Szava dont Széchenyi était propriétaire). Balogh – Jenő Katona 1<sup>er</sup> août 1938 (Fond Balogh 1/1703)

<sup>690</sup> Dans une lettre dont je n'arrive pas à m'expliquer le contenu, László Varga SJ, père provincial jésuite de Hongrie, affirmait à Joseph Balogh que le scolasticat jésuite d'Enghien était prêt à fournir deux personnes pour le lycée. László Varga SJ – Balogh 28 mars 1939 (Fond Balogh 1/3188)

<sup>691</sup> Par exemple : « Comme malgré tout, la claustration gödöllóenne manque à la longue de pittoresque, je prendrai peut-être, un de ces prochains samedis, la liberté de vous faire une visite à la Revue, ne serait-ce que pour changer l'horizon et parler pendant dix minutes d'autre chose que des éléments de la grammaire. – Je vous renouvelle, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments très respectueusement dévoués. » Marc Scherer – Balogh 7 octobre 1940 (Fond Balogh 1/1633)

<sup>692</sup> Marc Scherer – Balogh 22 juin 1939 (Fond Balogh 1/2826)

sera difficile de le dissimuler, comme vous le dites, “devant l’histoire”; d’ailleurs, la question est sans importance, je crois, et sans doute elle ne vous intéresse pas personnellement. »<sup>693</sup>

La rentrée 1939/40 fut un succès puisque l’effectif de première année passa de 13 à 25 élèves (d’après Marc Scherer, bien placé pour le savoir)<sup>694</sup> ou 38 (d’après la *Gazette de Hongrie*, qui, sans doute, additionnait par erreur les deux années).<sup>695</sup> Mais le Lycée n’était pas pour autant tiré d’affaire, comme le prouve une lettre que Balogh adressa en août 1943 à son ami le vicaire général du cardinal Serédi (dont suit une traduction libre), qui résumait les problèmes passés et présents du lycée :

*À propos des problèmes du Lycée de Gödöllő. Le projet remonte à 1934-37, sous la direction du comte Móric Eszterházy. Le ministre de l’Instruction (Bálint Hóman) s’est opposé à ce que l’institution prît place à Pannonhalma. Dans ces conditions, la NRH a conseillé au gouvernement français de collaborer avec les prémontrés. Accord en 1938. Ouverture à Gödöllő. Problèmes, dès le début, car on ne parvint pas à offrir aux excellents professeurs financés par le gouvernement français une atmosphère de travail satisfaisante. Presque chaque année apparaissaient des tensions entre le directeur, Gabriel Asztrik, et les professeurs, qui partaient les uns après les autres. Nous regrettons, en particulier, Marc Scherer et Pierre Moorgart. L’ambassade et le gouvernement français ont entendu parler de ces problèmes. Même si, actuellement, les tensions sont apaisées, les messieurs de la Légation ne cachent pas qu’ils aimeraient, un jour ou l’autre, transporter l’activité à Pannonhalma. Peut-on en parler au père Gerinczy ? Gabriel Asztrik est magán tanár (équivalent hongrois du privatdozent) à l’université de Budapest, il paraît qu’il a des ambitions et qu’il accepterait un poste de maître de conférence à l’université de Debrecen; on dit qu’en ce cas, les tensions s’apaiseraient à Gödöllő. Le responsable du service de l’enseignement secondaire au Kultuszminiszterium (Zoltán Bassola) est le mieux informé sur les implications spirituelles, politiques et personnelles de l’affaire.*<sup>696</sup>

Histoire bien tortueuse que celle de ce Lycée, dont l’ambition était pure mais dont l’existence fut une suite de querelles et de rivalités, finalement jusqu’en son propre sein. On pensera volontiers que c’est le tort de toute institution. Néanmoins, le phénomène fut poussé à un point singulier, emblématique de l’atmosphère tendue dans laquelle Joseph Balogh et Georges Ottlik devaient manœuvrer quotidiennement, ce lycée n’était qu’un des nombreux terrains

---

<sup>693</sup> Balogh – Marc Scherer (à Besançon) 24 juin 1939 (Fond Balogh 1/2826)

<sup>694</sup> « Vous avez peut-être su que nous avons eu une très belle rentrée, plus belle que je ne l’espérais même quand je vous en avais parlé au mois d’août, j’en suis moi-même un peu étonné. La nouvelle 1<sup>re</sup> année compte 25 élèves, ce que je n’avais pas osé espérer. Je pense que nous ferons cette année du bon travail et que ce succès ne sera lui-même qu’une première étape vers un plus bel essor. » Marc Scherer – Balogh 7 octobre 1940 (Fond Balogh 1/1633)

<sup>695</sup> Gazette de Hongrie, 23 mars 1940

<sup>696</sup> Balogh – Endre Hamvas 13 août 1943 (Fond Balogh 1/1333)

minés que la *NRH* devait parcourir en faisant continuellement l'estafette entre le camp hongrois et le camp français.

## Chapitre X.

# Usage principal et fonctions annexes de la *Nouvelles revue de Hongrie*

On l'aura compris, la *Nouvelle revue de Hongrie* était bien plus qu'une revue. À l'instar de son inspireur, le comte Bethlen, elle était un partenaire permanent du *Külügyminiszterium* dans ses relations avec la France et le monde occidental, à la fois un intermédiaire et une conscience. Elle était si bien installée dans son rôle que les autorités françaises également se servaient d'elle comme médiateur. Parfois, aussi, la *NRH* agissait de son propre chef. Mais toujours pour la Révision du traité de Trianon, considérée comme ontologiquement liée à tout projet réellement d'envergure : sauvetage de la culture universelle, défense de l'Occident, etc... Ainsi la *NRH* jouissait-elle d'un degré d'initiative appréciable sur son terrain franco-hongrois, en des matières qui dépassaient largement la seule rédaction d'une revue. Le projet d'installer à Paris un rédacteur pour les affaires non rédactionnelles en témoignent, de même que les tentatives de diplomatie parallèle au cours d'une année aussi cruciale que 1940 (au cours de laquelle Balogh devait se rendre chez le secrétaire général du MAE en personne).<sup>697</sup> La Légation de France à Budapest avait même donné son accord,<sup>698</sup> mais, considérant les circonstances (mai 1940), le voyage fut annulé.

### 1. La *NRH* et l'opinion publique hongroise

D'ailleurs, le rôle éducateur de la *NRH* ne devait pas seulement être dirigé vers l'extérieur, mais aussi sur la Hongrie elle-même. C'est du moins comme cela que l'entendaient Balogh et Ottlik, qui, en 1933, remirent au service de la presse du *Miniszterelnöki hivatal* un compte-

---

<sup>697</sup> « Au cours de son habituel voyage d'information de printemps, M. Balogh [...] ira passer quinze jours en France, où il s'efforcera de développer tous les liens dont la sauvegarde entre dans le programme de la Revue. – Si votre Excellence le jugeait utile, M. Balogh essaierait de demander cette fois une audience à M. Léger aussi. Dans ce cas, je vous prie de bien vouloir le munir d'un mot de recommandation à cet effet à l'adresse du Quai d'Orsay. » [NRH] – [Légation de France à Budapest] 3 mai 1940 (Fond Balogh 1/1270)

<sup>698</sup> [NRH] – [Légation de France à Budapest] 17 mai 1940 (Loc. cit.)

rendu à cet effet, dans lequel étaient détaillées leurs conceptions dont le point de départ tenait à la fois de la propagande et des finances.<sup>699</sup>

*1/ Demande que la NRH ne soit pas seulement délivrée au Miniszterelnöki hivatal et au Külügyminisztérium, mais aussi au ministère du Commerce (50 exemplaires), au ministère de l'Agriculture (40), au ministère de l'Intérieur et à celui de la Justice (25-25), de même qu'au conseil du tourisme, à la direction générale de MÁV (Société nationale des chemins de fer), ainsi qu'à des personnalités privées (on n'oublie pas de chiffrer les recettes potentielles à environ 10-12 000 pengős).*

*2/ La municipalité de Budapest pourrait prendre 100 abonnements, pour les écoles et son propre service de propagande (gain potentiel : 4 000 pengős).*

*3/ « Relation de la NRH avec la presse hongroise. Le retentissement de la revue est bien plus grand à l'étranger qu'en Hongrie. Mais nous ne pouvons nous passer du support de la presse nationale qui, seule, peut nous aider à élargir notre assise et notre notoriété. Tout homme hongrois cultivé devrait savoir que la nation possède, avec la NRH, un organe essentiel de la politique étrangère de notre pays. Il faut obtenir que les grands titres de la capitale consacrent au moins une fois par mois un article à un sujet traité dans la NRH et annoncent le sommaire du dernier n° paru. La NRH n'est pas l'écho de la politique gouvernementale, mais celui des intérêts universels des Hongrois. C'est pourquoi nous sommes prêts à collaborer avec tous les journaux. »*

*4/ (pour le public francophone) La NRH et la radio. Propose l'enregistrement d'une émission par semaine consacrée à un article paru dans la NRH, à placer dans le programme francophone de soirée (négociations en cours avec la direction de la Radio).*

Les résultats de la démarche furent mitigés. La municipalité de Budapest accorda effectivement 2 500 pengős, mais les ministères ne furent pas unanimes (cf. budget de la revue). Les conférences de presse organisées par la *NRH* furent effectivement tenues et suivies, mais les accusations de francophilie se multiplièrent en 1934-35 dans la presse hongroise. En ce qui concerne la radio, c'est Georges Ottlik lui-même qui enregistra des émissions à l'attention des auditeurs francophones.

## **2. La *NRH* comme interface**

L'âge d'or de l'amitié franco-hongroise était bien passé.<sup>700</sup> On était si loin de se comprendre qu'un intermédiaire n'était pas superflu. La *Nouvelle revue de Hongrie* joua ce rôle.

---

<sup>699</sup> “Feljegyzés a Miniszterelnöki hivatal Sajtóosztálya számára a Nouvelle revue de Hongrie-nak államhivatali terjesztése és magyar hírlap propagandája dolgában” [Compte-rendu au service de Presse du Miniszterelnöki hivatal sur la diffusion de la NRH au sein de l'administration et sur son influence sur la presse hongroise] s.d. (année présumée : 1933) (Fond Balogh 1/2255/20119)

L'équivoque consista dans le fait que la *NRH* se situait *grosso modo* dans les limites de la ligne officielle hongroise (pas question, en guise de francophilie, d'avant-garde révolutionnaire à la Kassák ou de romantisme laïco-progressiste à la Mihály Károlyi) et parvenait difficilement à se ménager un interlocuteur officiel en France. Il est vrai que Balogh correspondait régulièrement avec les diplomates français de Paris ou de Budapest. Néanmoins, son élan ne le conduisait pas naturellement vers les services du Quai d'Orsay, mais plutôt vers un ensemble d'individualités assez peu homogène, plus ou moins reconnues dans le monde parisien et, en définitive, plus ou moins convaincues par les arguments hongrois. (L'étude détaillée de ces milieux magyarophiles constituera l'objet principal des trois parties suivantes). Le terme d'interface doit donc être manié avec prudence. Deux phénomènes avaient lieu concomitamment : d'une part, la *NRH* était un instrument parmi d'autres pour l'accomplissement de tâches relevant peu ou prou de la diplomatie hongroise (contact avec les services du MAE et avec la Légation de France, contact avec le gouvernement et les représentants du peuple français). D'autre part, avec la *NRH*, une nation (la nation hongroise) entrait en relation avec des individus choisis dont la représentativité au niveau de la nation française était problématique (une poignée d'aristocrates, des prêtres et des intellectuels hors des normes). Ce déséquilibre doit demeurer à notre esprit.

Balogh et Ottlik furent des entremetteurs<sup>701</sup> et des organisateurs de groupes de travail impliquant des institutions variées.<sup>702</sup> Ils refusaient rarement de rendre un service. Ne nous étendons pas sur une demande de timbres de collection pour le compte du responsable de la rubrique publicité à la *Dépêche de Toulouse*,<sup>703</sup> les missions "spéciales" confiées à la *NRH* avaient parfois un caractère plus critique : on demanda par exemple à Balogh de réparer une faute de protocole commise à l'égard du correspondant du *Temps* à Prague (Hubert Beuve-Méry), qu'on n'avait pas cru devoir présenter au président du Conseil lors de sa visite à Budapest (et l'intéressé en était, paraît-il, fort offensé...)<sup>704</sup>.

---

<sup>700</sup> Celui-ci aurait eu lieu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment autour de Juliette Adam (avant son retournement slavophile), István LELKES, l'Age d'or des relations franco-hongroises.

<sup>701</sup> Un exemple parmi tant d'autres : la visite du vicomte Terlinden en 1937 à Budapest. L'universitaire belge indiquait à Balogh une liste de personnalités qu'il désirait rencontrer. Pour chacune d'elle, Balogh écrivit dans la marge le meilleur intermédiaire : pour les ministres Kánya et Bornemissza (Lalaing, ministre de Belgique), pour le comte Sigray et le prélat Makray (Kornfeld), pour le comte Bethlen (Ottlik), pour Tibor Eckhardt (Esterházy). Terlinden – Balogh 12 avril 1937 (Fond Balogh 1/3076)

<sup>702</sup> De nouveau, un exemple parmi tant d'autres : la relance du projet de diffusion des livres français en Hongrie, impliquant le service des œuvres du MAE, la Légation de France à Budapest, la Banque nationale hongroise (pour le clearing). Balogh – Marx 10 avril 1935 (Fond Balogh 1/2188)

<sup>703</sup> La Dépêche de Toulouse – NRH 10 février 1936 (Fond Balogh 1/772)

<sup>704</sup> Balogh – István Antal (Service de presse du Miniszterelnöki hivatal) 14 juillet 1933 (Fond Balogh 1/83)

### 3. Expertise et propagande

Lorsque le ministre Kánya et le rédacteur en chef de l'*Exportateur français* se mirent d'accord afin que, en échange d'une modeste contribution mensuelle de 1 000 pengős, l'*Exportateur* insérât régulièrement des reportages consacrés aux atouts de la Hongrie et, surtout, signés par l'un de ses « principaux collaborateurs parlementaires », c'est vers la fidèle *Nouvelle revue de Hongrie*, experte en la chose française, que l'on se tourna pour obtenir la matière journalistique propice, justement favorable à la cause hongroise et adaptée au public français. Au moins deux articles parurent, l'un sur le tourisme et l'autre sur la chasse (en revanche, je n'ai pu identifier quels « collaborateurs parlementaires » s'étaient dévoués).<sup>705</sup>

La *NRH* était une revue consacrée aux *relations internationales*. Le premier domaine dans lequel devait se manifester son expertise était la forme, la qualité matérielle en tant que revue : le papier, la typographie, la mise en page.<sup>706</sup> Pour le traducteur des *Confessions* qu'était Balogh, le fond et la forme étaient intimement, sinon mystiquement, liés. Son soin quasiment maniaque pour la forme marqua ses contemporains. D'ailleurs, les louanges adressées à la *NRH*, tant sur le plan de l'apparence que du contenu, sont fréquentes dans la correspondance de Balogh.<sup>707</sup> Et celui-ci ne manquait pas de diffuser lui-même cette bonne réputation – vers le *KÚM*<sup>708</sup> ou vers des milieux français<sup>709</sup> – lorsque cela pouvait lui servir d'argument.

Pour être unanimement perçu comme un expert, nulle meilleure formule que de faire soi-même appel à des experts, à un réseau d'experts le plus étendu possible. La correspondance de Joseph Balogh est d'une richesse inépuisable en ce domaine : la *NRH* fut un carrefour d'expertises en tout genre. Un premier cercle étroit, plus ou moins coïncidant avec le Comité

---

<sup>705</sup> En 1937-38 (Fond Balogh 1/974)

<sup>706</sup> « Vous m'obligeriez infiniment en me communiquant de temps à autre votre opinion sur la forme intérieure de la *NRH* et son contenu, car c'est seulement sur la base de jugements aussi autorisés que nous serons en mesure de transformer cette revue, qui s'adresse particulièrement à la France. » Balogh – Emile Horn 5 janvier 1933 (Fond Balogh 1/1482)

<sup>707</sup> « Je lis toujours avec un grand intérêt et non sans joie la [*NRH*] que je considère comme une des meilleures qui existe à l'heure actuelle. » Gonzague de Reynold – Balogh 9 janvier 1933 (Fond Balogh 1/2724) ; Ou alors : « Permettez-moi de vous féliciter de la présentation vraiment admirable de la [*NRH*]. Ne croyez pas que je vous fasse un simple compliment de politesse. J'exprime ma pensée vraie. Votre revue produit au lecteur français l'effet d'être conçue, préparée, composée en France : elle a ainsi une supériorité considérable sur toutes les autres revues étrangères que nous recevons si abondamment. » Georges Desbons – Otlík 14 juillet 1933 (Fond Balogh 1/779)

<sup>708</sup> « Il ne fait aucun doute que [la *NRH*] est l'élément le plus efficace de la propagande hongroise, qu'aucun pays successeur n'est parvenu à égaler. » Balogh – Antal Ráadvánszky 26 février 1936 (Fond Balogh 1/2379)

<sup>709</sup> « Je suis heureux de pouvoir constater que par la volonté particulière du destin, c'est en Hongrie que paraît en ce moment la revue la plus importante en langue française du continent. J'ose espérer que ce fait aussi bien que certaines autres circonstances dans les pays voisins et dans ceux de l'Europe du Sud-est pourront modifier peut-être l'opinion du clergé français sur le catholicisme hongrois. » Balogh – Mgr Beaupin 8 mars 1941 (Fond Balogh 1/266)



de soutien de la *NRH*, était chargé de relire les articles de tête ou les articles au thème problématique. Dans cette catégorie d'amis proches entrain, par exemple, Móric Kornfeld. Un deuxième cercle, beaucoup plus large, contenait un ou plusieurs interlocuteurs pour toute spécialité : l'économie,<sup>710</sup> la religion,<sup>711</sup> et même le scoutisme.<sup>712</sup> Enfin, et surtout, Balogh ne faisait pas paraître un article consacré à un pays étranger sans avoir consulté quelque autorité compétente de son entourage. Parmi ses correspondants les plus fréquents en ce domaine, mentionnons le diplomate polonais Casimir Myczyński<sup>713</sup>, ou le ministre de Turquie, Rusen Esref Ünaydin.<sup>714</sup> D'ailleurs, pour plus de sûreté, les « Lettres de Turquie » étaient lues à la fois par des diplomates turcs et grecs.<sup>715</sup>

Il existe deux explications ordinaires à cette situation : (1) toute revue rassise a ses relecteurs (en particulier les membres de son Comité, qui sont là pour cette raison) ; (2) certains rédacteurs en chef ont tendance à esquiver leurs responsabilités en abusant des relectures. Néanmoins, la nature de la correspondance de Joseph Balogh donne l'impression que la première hypothèse est insuffisante, et la seconde erronée. Dernières instances expertes incontournables : le *Külgyminisztérium* lui-même (surtout Ferenc Mengele) et la Légation de Hongrie à Paris (le ministre Khuen-Héderváry et l'attaché de presse Gyula Gesztesi), de même que les autorités diplomatiques françaises.<sup>716</sup> Pourquoi placer en dernier les deux institutions qui étaient les plus naturellement concernées ? Parce que, il me semble, c'est précisément là où veut nous conduire Balogh. En accumulant les expertises de tous côtés, le rédacteur en chef de la *NRH* chercha peut-être à noyer dans le nombre sa relation de

---

<sup>710</sup> József Judik, Chargé d'affaires, puis directeur adjoint de la Banque nationale de Hongrie, fut souvent mis à contribution (Fond Balogh 1/1661)

<sup>711</sup> Balogh adressa au RP Delattre un « essai assez ambitieux » de Borisz Balla sur la petite Thérèse de Lisieux, dont il fallait vérifier qu'il n'était pas une « accumulation de clichés. » Balogh – Delattre SJ 20 septembre 1933 (Fond Jésuites Vanves. Carton 221. Enveloppe n°9)

<sup>712</sup> À propos d'un article intitulé « Le scoutisme devant l'opinion française ». Balogh – Frigyes Molnár (co-président du mouvement scout de Hongrie) 23 avril 1935 (Fond Balogh 1/2268)

<sup>713</sup> Entre autres : à propos d'un article réclamant des colonies pour la Pologne. « Le sujet est grave, et doit être traité irréprochablement. » Balogh – Myczyński 29 décembre 1938 (Fond Balogh 1/2302)

<sup>714</sup> À propos d'un article intitulé « La situation économique de la Turquie », que Balogh ne voulait pas publier « avant d'avoir au préalable demandé l'avis compétent de la Légation » car il considérait comme son devoir de ne publier sur les affaires du Sud-est européen et de Turquie que des articles « servant la cause des rapports entre la Hongrie et les pays en questions. » Il se gardait donc de « publier une étude contre laquelle on [eût pu] du côté turc, élever des objections concernant le fond. » Balogh – Rusen Esref Ünaydin 12 décembre 1940 (Fond Balogh 1/3163)

<sup>715</sup> Balogh envoyait pour relecture les épreuves de la « Lettre de Turquie » écrite par l'Italien G. Primi. Balogh – Takis Pipinelis (Ministre de Grèce à Budapest) 12 mai 1939 (Fond Balogh 1/2580)

<sup>716</sup> Le croisement d'une personnalité problématique et d'un thème sensible exigeait un nombre impressionnant de nihil obstat. Fernand de Brinon, par exemple, futur aède de la collaboration avec l'Allemagne, qui, en 1939, soulevait déjà la suspicion à propos d'un article sur les relations anglo-allemandes. Balogh – Develle, 7 janvier 1939 (Fond Balogh 1/801) « J'ai posé la question de savoir si la Légation [de France] voyait encore d'un bon œil la collaboration de M. de Brinon à notre périodique. Dans l'affirmative, nous n'avons rien à redire au sujet anglo-allemand, à condition toutefois que notre légation de Paris obtienne d'abord le consentement de l'attaché de presse de la Légation de Londres. »

dépendance à l'égard du *Küligyminiszterium* : comme si la diversité eût dû le sauver d'une dépendance unique. En obéissant aux directives politiques de son "ministère de tutelle", la *NRH* n'aurait fait, en quelque sorte, qu'écouter un avis expert parmi d'autres. C'est ainsi que Balogh pouvait résoudre le problème de la symbiose équivoque de la *NRH* et du *KÜM*. Mais il existe d'autres explications possibles, qui ne sont pas incompatibles : l'appel constant aux experts pouvait aussi être, d'une part, un moyen de se préserver de la politique dans une Europe où la Hongrie contestait les prémisses de cette politique ; et, d'autre part, une manière de susciter une série de débats dont les hommes de la *NRH* attendaient beaucoup.

#### **4. Politique et économie : la primauté de l'Histoire**

À tous les plans économiques élaborés afin de rétablir l'unité et l'avenir du Bassin danubien, les Hongrois répliquèrent invariablement : politique d'abord. Craignant de pérenniser les frontières de Trianon en acceptant de négocier sur des questions d'ordre concret et limité, ils subordonnaient toute intégration économique à une révision préalable et globale des frontières politiques. La formule brève était la suivante : politique d'abord, économie ensuite.<sup>717</sup>

Outre les pages culturelles, la *NRH* contenait aussi une rubrique économique, solide et nullement révolutionnaire (comptes extérieurs de la Hongrie, bilans des grandes banques, monographies sectorielles). D'autre part, s'ils étaient en contact permanent avec des milieux français critiques du modèle libéral capitaliste,<sup>718</sup> les hommes de la *NRH* ne partageaient pas leur position à cet égard, et parfois même semblaient ne pas les comprendre – ou trop bien les comprendre.<sup>719</sup> Dans l'esprit de la *NRH*, la culture était une fort bonne chose, l'économie une chose fort utile, mais toutes deux devaient se soumettre à la politique, une politique débarrassée, bien sûr, de ses aspects jugés détestables (le *diktat* des vainqueurs, les illusions de la SdN). Autrement dit : une sage *polis* réintégrant le domaine de la véritable expertise. Car, qui étaient les experts en politique, sinon les Hongrois ? Les Hongrois étaient *le* peuple politique de la région danubienne depuis 1 000 ans, n'est-ce pas ? Et les Hongrois savaient que seules des mesures politiques seraient en mesure de résoudre les problèmes de la région

---

<sup>717</sup> Vue de travers, c'est exactement la critique classique faite au régime Horthy, qui aurait détourné l'opinion publique des problèmes économiques au profit d'objectifs hypothétiques en politique extérieure.

<sup>718</sup> Henri de MONTETY, « Balogh József a magyar és a francia sorskérdés között » [Joseph Balogh entre le destin français et hongrois], *Kút*, 2005/2, pp. 105-114

<sup>719</sup> Daniel-Rops proposait un article où il montrerait que la jeunesse devait revenir à des « activités désintéressées, artistiques, littéraires, à peu de succès. » « En somme : primat de l'intelligence pure sur l'économique » concluait-il. Balogh écrivit, dans la marge : « Prenons-nous ce thème, n'est-il pas un peu loin de nos thèmes ? Cette idée de primat de l'intelligence pure n'est-elle pas un peu anglophobe ! » Daniel-Rops – Balogh 23 septembre 1934 (Fond Balogh 1/717)

danubienne, voire ceux de l'Europe. En cela, la *NRH* était à l'unisson avec la politique extérieure hongroise officielle : politique d'abord, économie ensuite. Les plans Briand et Tardieu, aussi différents qu'ils pussent être, furent cordialement critiqués dans les colonnes de la revue, pour avoir fait l'erreur de trop miser sur l'économie. La rédaction était à la chasse des intellectuels français partageant cet avis ; ainsi Ottlik pouvait-il se réjouir que le comte Wladimir d'Ormesson, dans un article paru dans une revue française en 1934, eût exposé des pensées essentiellement identiques à celles de la *NRH* à cet égard (« [...] que dans le règlement des problèmes du bassin danubien la politique prime l'économique » disait-il.)<sup>720</sup>

En réalité, le terme "politique" était lui-même employé dans un sens particulier ; certainement pas celui d'une mise aux voix des diverses solutions en présence. Pour les Hongrois, toute politique se rapportait en définitive à l'Histoire, aux frontières millénaires du Royaume de Saint Etienne. À ces prémisses de la politique nationale hongroise en général, la *NRH* ajoutait sa vision intellectualiste et le sens des conséquences (hérité de l'esprit français ?) : d'après elle, la politique – envisagée comme fruit de l'histoire – ne devait nullement correspondre à la résolution d'un quelconque rapport de forces, mais simplement et nécessairement à l'expertise des réalités.<sup>721</sup> Le publiciste politique, transformé en propagandiste par les circonstances, avait pour mission d'identifier dans l'histoire et jusque dans le temps présent les éléments concrets destinés à soutenir sa théorie. En ce sens, la *NRH* était une revue d'experts et d'expertise, une sorte de revue scientifique du temps présent (d'où l'animosité envers la *Revue des études finno-ougriennes*, revue "scientifique" dans un sens plus conventionnel).

Au lieu de développer lui-même une construction intellectuelle abstraite et cohérente de la révision des traités (ce que faisaient d'autres organes de propagande), Balogh organisa, au sein de sa revue, une série de débats sur divers sujets auxquels toutes les nations étaient invitées à participer, avec la conviction que le résultat ne pourrait être que la révélation, dans toute sa clarté, de la justesse et de la justice de la cause hongroise. L'objectif, il me semble, n'était pas véritablement de façonner progressivement une position de compromis, mais plutôt de faire jaillir du dialogue la seule position de vérité à laquelle tous devraient, tôt ou tard, se rallier.

---

<sup>720</sup> Ottlik – W. d'Ormesson 4 avril 1934 (Fond Balogh 1/2421). L'article auquel Ottlik fait allusion a paru dans la revue *Sept*, publiée par les dominicains français. Par ailleurs, la joie de Georges Ottlik était peut-être exagérée, car Wladimir d'Ormesson ne fut pas constant dans une position aussi "magyare".

<sup>721</sup> On pourra mettre cette attitude en parallèle avec l'opinion de Bethlen sur la question posée par le suffrage universel, auquel il préférerait – au moins provisoirement – le suffrage censitaire. Comte Etienne BETHLEN, « Le droit de suffrage au bulletin secret », *NRH*, février 1938

## 5. La *NRH* comme carrefour des expertises : l'idolâtrie du débat

### a) La technique du débat

L'ouverture au débat, et même l'incitation au débat marqua la *NRH* dès sa naissance, puisque le premier numéro (janvier 1932) réunissait un aréopage international pour discuter ensemble de désarmement.<sup>722</sup> D'autres numéros furent consacrés à un thème particulier : hommage collectif rendu au comte Apponyi (mai 1933) ; étude sur la jeunesse européenne (juillet 1933). Mais le principe du numéro spécial n'était pas suffisamment original pour en faire une théorie. Par contre, la *NRH* développa un schéma particulier de débat en deux étapes : (1) un "article d'appel" écrit par un proche, suivi de (2) quelques réponses et répliques en nombre variable, échelonnées sur une durée plus ou moins longue, pouvant courir sur plus d'un an. Observons que cette méthode fut aussi pratiquée en France à cette époque, particulièrement par la presse des jeunes non conformistes.

Il était entendu que le débat devait, en point final, servir la cause hongroise, comme si la justice eût dû sortir toute armée de la vérité. Théoriquement, tout le monde était invité à participer, puisque la vérité et la justice étaient plus fortes que les auteurs eux-mêmes et s'imposeraient à eux (bien sûr, la rédaction intervenait pour donner l'impulsion). Ce raisonnement était, en quelque sorte, la face publique des demandes d'expertises privées que nous avons étudiées plus haut. La rédaction adressait l'un de ses articles à tel ou tel publiciste célèbre, lui intimant, en substance : – si vous n'êtes pas d'accord, répondez !

On retrouve, sans surprise, parmi les thèmes de débats les principaux problèmes de politique internationale touchant la Hongrie ou la relation franco-hongroise des années trente, comme la question des minorités (16 articles de 1932 à 1935<sup>723</sup>), le vaste sujet de la SdN, les relations franco-italiennes (intensivement étudiées en 1932-34), la question sensible du trône hongrois,<sup>724</sup> ou les relations franco-allemandes.

---

<sup>722</sup> Entre autres : le comte Albert Apponyi, Nicholas M. Butler (président de la Fondation Carnegie pour la Paix), Edouard Herriot (ancien président du Conseil, chef du Parti radical), Salvadore de Madariaga (ambassadeur, homme de lettres, etc...), Virginio Gayda (Directeur du *Giornalo d'Italia*).

<sup>723</sup> Liste complète dans *NRH*, mai 1935, p. 458. Néanmoins, il s'agit plus de la juxtaposition d'idées et d'opinions que d'un véritable débat, à l'exception d'une polémique entre Lajos Treml et Nicolae Iorga sur l'unité de la nation roumaine, en 1933, ou d'un échange de vues sur la question fédérale, entre Ladislav Ottlik (« Autonomie et souveraineté », avril 1935) et Jean de Pange (« Fédéralisme et principe des nationalités », mai 1935).

<sup>724</sup> Gusztáv Gratz exposa ses propres idées en novembre 1933, puis Philippe Develle (futur rédacteur parisien de la *NRH*) reçut la lourde tâche de représenter le camp adverse. Son article paru en octobre 1934 était précédé d'un

La liberté de ton de la *NRH*, qu'on lui reprochait suffisamment dans certains milieux hongrois, devenait un avantage sur la scène internationale. Tout en ne cessant pas de défendre la cause hongroise (ce dont Balogh et Ottlik protestaient inlassablement sur le plan intérieur), la *NRH* apparaissait à l'étranger sous une forme compatible avec les canons internationaux, notamment grâce à la présence de ces débats contradictoires qui donnaient l'agréable apparence du pluralisme. Ainsi un jeune jésuite hongrois séjournant au séminaire de la compagnie à Innsbruck, à la recherche d'arguments pour convaincre ses confrères, s'adressait-il à la *NRH* et non à la *Revizíós Liga*.<sup>725</sup>

## b) La passion du débat

Plus qu'une simple technique, à la *NRH*, le débat fut une passion ; en même temps qu'à la résolution des problèmes hongrois, il devait contribuer à l'amélioration de la situation internationale en général. Il suffira de citer quelques notes de la rédaction, prises au hasard. En prologue au numéro consacré au désarmement, celle-ci affirmait sa volonté de « servir la cause de la collaboration internationale et l'esprit de solidarité qui devrait lier les divers peuples unis dans la même civilisation » tout en restant « elle-même cette fois entièrement en dehors de la controverse afin de ne pas entraver l'expression des opinions les plus diverses »<sup>726</sup> Pour servir et affirmer sans cesse cette image de tolérance, la rédaction savait faire feu de tous bois, comme l'atteste un passage paru en 1932, à propos d'un procès en francophilie formulé par un quotidien allemand nazi. « À notre avis toute critique, de quelque côté qu'elle vienne et quelle qu'en soit la teneur, est un signe d'intérêt et la preuve que nous accomplissons notre devoir d'informateurs impartiaux en offrant une tribune libre à toute opinion exprimée de façon civile. »<sup>727</sup>

---

chapeau de la rédaction : « Nous avons, il y a quelque temps publié sur la thèse du légitimisme hongrois une thèse de M. Gusztáv Gratz, ancien ministre des Affaires étrangères, un des chefs de ce mouvement. La [NRH] n'étant pas un organe politique, ni, à plus forte raison l'organe d'un parti ou d'une opinion, veut être l'expression synthétique de la vie, du caractère et de l'âme de la Hongrie entière. Aussi continuerons-nous à nous tenir à l'écart du débat, tout en présentant à nos lecteurs l'article ci-dessous, où un auteur français, bien documenté à coup sûr, expose la thèse des partisans de la libre élection. »

<sup>725</sup> Le jésuite appréciait surtout l'esprit libre de la *NRH* et sa recherche de la vérité. C'est pour cela qu'il s'adressa à Joseph Balogh et non à la *Revizíós Liga*, dont « l'esprit de propagande [n'eût eu] aucune chance dans un environnement international. » Sándor Balogh SJ - Balogh 3 décembre 1938 (Fond Balogh 1/182). Soulignons tout de même qu'un observateur plus directement concerné, par exemple ressortissant d'un pays de la Petite entente, ne désarmait pas pour autant de sa méfiance avisée. D'après László Bárdossy, ministre à Bucarest, en Roumanie « tout le monde consid[érait] la *NRH* comme l'organe officiel du gouvernement hongrois. » Balogh – Gesztesi 24 octobre 1938 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>726</sup> *NRH*, janvier 1932

<sup>727</sup> On sait, notamment d'après la correspondance avec le KÜM étudiée plus haut, qu'en réalité le reproche de francophilie excessive, sinon justifié, était pris très au sérieux.

La *NRH* usa et abusa du libre débat. Néanmoins, derrière la liberté se profilait souvent la censure, garante indispensable de la liberté (?); en effet, il apparaissait que certaines limites ne devaient pas être dépassées. Dans une lettre adressée en 1934 au ministre de Hongrie à Paris, Georges Ottlik exprimait son avis sur la question : « nous ne devons, et pouvons solliciter un article politique que des Français dont l'objectivité ne franchit pas les limites où commence l'affirmation des arguments adverses. »<sup>728</sup> Remarquons que c'est une position classique de propagandiste, d'origine évangélique ("qui n'est pas contre nous est avec nous"), reprise, en son temps, par Lénine<sup>729</sup> et, plus tard (et plus sincèrement), par le Parti communiste hongrois de Kádár. Afin d'élargir le vivier de collaborateurs, il était permis de ruser avec le thème, comme l'expliquait Joseph Balogh : « le choix d'un thème pacifiste ne me semble pas heureux [...]. [Julien] Benda me semble un adepte de la franc-maçonnerie la plus extrême et je ne voudrais pas publier de lui sur autre chose qu'un thème humaniste. »<sup>730</sup> Ainsi parut dans le numéro de mai 1938 l'article intitulé « La civilisation et les Humanités », dans lequel Benda développait des idées relativement comparables à celle que Balogh avait exposées en 1935-36 dans ses articles préparatoires à l'organisation de l'Entretien de Budapest patronné par la SdN et consacré à la défense des Humanités.<sup>731</sup>

### c) Périodisation de l'attitude de la *NRH* : l'Espérance, la Foi, la Charité

Les années 1935-36 constituent justement la période-charnière au cours de laquelle on peut observer un certain raidissement dans l'attitude de la *NRH*; le débat cessa peu à peu d'y être à l'honneur, remplacé par des articles de fond, de nature souvent historique, de plus en plus historique, comme si l'Espérance (surnaturelle, mais dont une manifestation était l'organisation de débats rationnels) avait laissé la place à la seule Foi (uniquement fondée sur la profondeur de la conviction). Sur le plan éditorial, la solution trouvée au problème posé par ce changement d'attitude et par le tarissement relatif de la source en articles français, fut (1) de substituer aux pages de "dialogue" un long "monologue" de l'excentrique, mais fidèle

---

<sup>728</sup> Ottlik – Sándor Khuen-Héderváry 30 mai 1934 (Fond Balogh 1/1757). Un mois plus tôt, mais cela ne devait pas se reproduire fréquemment, était paru un article du député Baudoin-Bugnet (« La croisée des chemins », *NRH*, avril 1934, pp. 343-347), qui témoignait d'un assez grand dédain pour la position hongroise.

<sup>729</sup> « Nous autorisons à l'intérieur du parti la liberté d'opinion, mais seulement dans certaines limites, déterminées par la liberté de tendances : nous ne sommes pas tenus de marcher la main dans la main avec les propagateurs actifs de points de vue écartés par la majorité du parti. » (LENINE, « De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion », 13 (26).05.1909, *Proletari*, n°45 - Œuvres t. XV (mars 1908 – août 1909)

<sup>730</sup> Balogh – Develle 17 février 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>731</sup> Cf. Première Partie.

Louis de Vienne,<sup>732</sup> (2) d'exploiter l'année commémorative de Saint Etienne et le Congrès eucharistique (en 1938) pour orienter l'attention du lecteur vers la Hongrie chrétienne, dont l'horizon était plus lointain et abstrait que celui des relations diplomatiques. Cette évolution est parallèle avec l'aggravation de la situation internationale (expédition italienne en 1935, remilitarisation de la Rhénanie en 1936, *Anschluss* en 1938), en particulier avec la descente en puissance de l'Italie et son éloignement progressif de la France. L'amitié franco-italienne, fondement le plus crédible à la solution du problème hongrois (aux yeux de Balogh), allait s'avérer être une voie sans issue (ainsi les Hongrois faisaient-ils face à un problème sans issue, la Révision, dont la seule solution était mort-née, l'amitié franco-italienne).

La deuxième charnière, encore plus étalée dans le temps que la première, commence en 1938 avec l'Italie de nouveau au centre de gravité (juste derrière l'Autriche), puisque l'*Anschluss* fut étroitement lié au pacte germano-italien, autant dire à la reculade italienne. C'est en fait une lente maturation qui court de 1938 à 1941, année où la Hongrie entra finalement en guerre. En 1938 paraissait le recueil d'études *Mi a Magyar*, dirigé par le professeur Szekfű (*Qu'est-ce qu'être hongrois ?*). À vrai dire, cette question occupait les Hongrois depuis fort longtemps,<sup>733</sup> mais, à la fin des années trente, elle se parait d'un caractère d'urgence. Dans un même mouvement d'inquiétude à l'égard de l'Allemagne nazie, l'aristocratie hongroise renouait avec le comte Bethlen<sup>734</sup> (peut-être par la médiation spirituelle de la *NRH*). Au moment même où elle obtenait satisfaction sur une partie de ses revendications (par les arbitrages de Vienne de 1938 et 1940), la Hongrie – au moins celle de la *NRH* – sortait de son isolement et de son obsession de la Révision pour se poser des questions plus vastes, sur sa propre nature, mais aussi sur celle de l'«autre», l'étrange «autre» auquel on ne peut accéder que par la troisième vertu : celle de la Charité. Et donc, au-delà des relations franco-allemandes, des combinaisons danubiennes et autres manœuvres diplomatiques surgissaient de nouvelles questions, plus fondamentales : qu'est-ce que la France ? qu'est-ce que l'Allemagne ? Qu'est-ce que l'Europe ? On entrait alors en temps de guerre : les questions furent donc souvent voilées, mais les réponses aussi parfois faussement brutales. Depuis longtemps, les grands débats franco-allemands étaient abandonnés ; en 1940, c'était un octogénaire bénédictin, savant de réputation mondiale en patrologie et paléographie, qui

---

<sup>732</sup> Trois articles de tête en 1935, quatre en 1936, deux en 1937, cinq en 1938 et deux en 1939 (dont une partie fut publiée à part : Le guêpier de l'Europe centrale, Paris, Ed. Baudinière, 1937, 187 p.)

<sup>733</sup> Et elle continue encore à l'heure actuelle. Ignác ROMSICS, Mihály SZEGEDY-MASZAK, *Mi a magyar ? [Qu'est-ce qu'être hongrois ?]*, Budapest, Rubicon-Habsburg Történeti Intézet, 2005

<sup>734</sup> Thomas SCHREIBER, « La Hongrie et la deuxième guerre mondiale », *Revue d'histoire de la Deuxième guerre mondiale*, n°62, avril 1966, p. 3. Th. Schreiber cite un ouvrage de l'historien hongrois Dezső Nemes, qu'on ne peut soupçonner de complaisance à l'égard ni de l'aristocratie hongroise, ni de Bethlen.

devait commenter l'invasion de la France par la *Wehrmacht*. Dans un article du n° d'août 1940 intitulé poétiquement « Les deux ailes de l'Occident », dom Germain Morin invitait la France et l'Allemagne à « mieux se connaître [...] dans le respect et l'estime, sinon encore la sympathie mutuelle [...] car l'évangile moderne des nations devrait être pour le moins : Comprenez-vous les uns les autres. Comprendre, [...] c'est le commencement d'aimer. »<sup>735</sup> Sous le choc – des événements et des paroles de dom Germain – la rédaction de la *NRH* annonçait prudemment qu'elle publiait dans la “tribune libre” l'article du vieux moine, « plein d'idées intéressantes et profondes », parce qu'elle tenait à souligner « son entière objectivité, ainsi que son attitude impartiale à l'égard des questions traitées dans cet article. »<sup>736</sup>

---

<sup>735</sup> Dom Germain Morin O.S.B., « Tribune libre : “Les deux ailes de l'Occident” », *NRH*, août 1940, pp. 141-146. En 1934, pourtant, à l'occasion d'une visite à Munich, Jean de Pange avait souligné chez dom Morin « son hostilité contre le national-socialisme » dont le succès humiliait tous les intellectuels qu'il connaissait. (Jean de PANGE, 17 septembre [1934], *Journal* (1934-36), Grasset, 1970)

<sup>736</sup> Chapeau à « Tribune libre : “Les deux ailes de l'Occident” », *NRH*, août 1940, p. 141



# Troisième Partie

## L'Espérance : le débat est ouvert (1932-36)

« Ce livre est une contribution critique et constructive à l'œuvre que tous les Français proclament nécessaire :

ce qui ne signifie pas que, sur cette œuvre, tous les Français soient d'accord. »

André TARDIEU, *L'heure de la décision* (1934)

L'ambition de Georges Ottlik n'était pas mince : transformer la vieille *Revue de Hongrie*, organe dont le style était devenu quelque peu acariâtre et donc peu convaincant dans son œuvre de propagande, en une revue internationale de qualité où la persuasion serait le résultat de l'esprit de mesure – mesure et aussi variété des opinions. D'ailleurs, cette volonté d'ouverture était doublement justifiée : d'un côté par l'obligation de s'assurer la collaboration de grandes plumes internationales pour le bien de l'image de la revue ; d'un autre côté, par la relative neutralité idéologique des Hongrois (“tout pour la révision”), qui leur permettait de rechercher des soutiens dans des milieux variés. Au-delà des grandes plumes, qui devinrent parfois de fidèles amis de la Hongrie, mais, justement, pas toujours, deux milieux plus ou moins homogènes fournirent les principaux collaborateurs français de la *Nouvelle revue de Hongrie* : les catholiques et les jeunes non-conformistes. La nature et l'intensité de leur implication dans les affaires hongroises, qui ne fut pas uniforme dans le temps, constituent l'objet de la présente étude. Les grandes plumes y apparaîtront de temps à autre, bien sûr, notamment au début de l'année 1932 dont le numéro de janvier fut consacré à une controverse sur le désarmement, dont le sommaire annonçait une liste d'auteurs impressionnante si l'on considère le relatif isolement diplomatique dans lequel se trouvait alors la Hongrie.

# Chapitre XI.

## Les controverses internationales de la *NRH* (1932-36)

### 1. Les grandes enquêtes internationales de la *NRH* (1932-33)

#### a) L'enquête sur le désarmement (janvier 1932)

En tête du dossier, Georges Ottlik annonçait qu'en « invitant des personnalités de premier plan, appartenant à différents pays et représentant différents courants d'opinion, à exprimer leur conviction au sujet du désarmement dans les pages de la *Nouvelle revue de Hongrie*, [il était convaincu] de servir la cause de la collaboration internationale et de l'esprit de solidarité qui devrait lier les divers peuples unis dans la même civilisation. La *Nouvelle revue de Hongrie* leur offr[ait] ses colonnes comme une tribune libre et rest[ait] elle-même cette fois entièrement en dehors de la controverse afin de ne pas entraver l'expression des opinions les plus diverses sur le problème du désarmement, qui [était] à l'ordre du jour des débats internationaux. [Il désirait] donc insister sur le fait que [les] illustres collaborateurs, en gardant l'entière liberté de leur opinion, en gard[ai]ent aussi l'entière responsabilité. » Dans son introduction, le comte Apponyi, président de la SNRH, affirmait lui aussi d'emblée son intention de poser le sujet sans prendre part au débat. Et, tout naturellement, il présentait sans tarder son point de vue, c'est-à-dire le point de vue hongrois : (1) les opinions étaient si diverses que seul un « miracle » pourrait conduire à un « accord réel ».

Mais mieux valait-il encore un échec qu'un faux succès, qui consoliderait le *statu quo* sans rien résoudre ; (2) la question de la réduction des armements elle-même ne devait pas occulter le second problème incontournable, celui du rétablissement de l'égalité entre les nations, que les pays placés dans une situation avantageuse devaient impérativement admettre, à moins que la réduction générale ne restât insoluble pour longtemps.<sup>737</sup>

En dépit de cette attitude pessimiste, moins d'un an plus tard, et un mois avant sa mort, Apponyi allait être en mesure de se féliciter de la déclaration conjointe du 11 décembre, qui

---

<sup>737</sup> Comte Albert APPONYI, « Introduction au débat », *NRH*, janvier 1932, pp. 4-5

définissait (théoriquement) l'égalité des droits des nations dans le cadre du désarmement<sup>738</sup> (néanmoins, par la suite, ce fut le pronostic initial d'Apponyi qui se concrétisa avec la sortie de l'Allemagne de la Conférence du désarmement et de la SdN en octobre 1933).

Tout en exposant le point de vue hongrois et en prétendant ne pas le faire, la *NRH* fit effectivement appel à un large assortiment d'opinions étrangères.

Comte Albert Apponyi	Ancien ministre, député, premier délégué hongrois à la SdN et à la Conférence sur le désarmement
Ph. Noël Baker	Ancien membre du Parlement, diplomate, professeur universitaire
Albert de Berzeviczky	Président de l'Académie de Hongrie, ancien ministre
Nicholas Murray Butler	Président de l'Université de Columbia, président de la fondation Carnegie pour la paix, Prix Nobel 1931 pour la paix
Virginio Gayda	Rédacteur en chef du <i>Giornale d'Italia</i>
Edouard Herriot	Député, ancien président du conseil, maire de Lyon
Mgr Ludwig Kaas	Professeur, prélat de la Maison pontificale, membre du <i>Reichstag</i>
Salvatore de Madariaga	Ambassadeur de la République espagnole à Paris, ancien haut fonctionnaire à la SdN, ancien professeur à Oxford
William Martin	Directeur de la politique étrangère du <i>Journal de Genève</i> , ancien conseiller au Bureau International du Travail
Pertinax (André Géraud)	Directeur de la politique étrangère à l' <i>Echo de Paris</i>
Prince Janusz Radziwill	Député et président de la commission des Affaires étrangères de la Diète polonaise

Parmi ces auteurs, Virginio Gayda allait devenir un habitué des pages de la *NRH*. Salvatore de Madariaga allait jouer un rôle remarqué, en 1936, dans l'*Entretien* organisé à Budapest pour le Comité des Arts et des Lettres de la SdN. Pour l'heure, étudions le cas d'Edouard Herriot. L'étrange cas du président Herriot, chef de file des radicaux français, attaché aux traités de paix comme à la politique laïque. Mais, de même que le laïcisme ne l'empêcha pas d'entretenir une longue amitié avec le cardinal Gerlier, archevêque de sa bonne ville de

<sup>738</sup> Idem, « Situation nouvelle à la Conférence du désarmement », *NRH*, janvier 1933, pp. 3-5

Lyon,<sup>739</sup> de même son attachement aux traités ne l'empêcha pas de coqueter au début des années trente avec les milieux officiels hongrois. Il était, pourrait-on dire, le meilleur ennemi du comte Apponyi à la SdN. Et c'est sans doute en cette qualité qu'il fut invité par ce dernier à participer au volume de la *NRH* sur le désarmement. En guise de solution, Herriot affirmait croire à l'entente et à l'assistance mutuelle, fondée sur la raison telle que l'avaient établie Descartes et Kant. Pour cela, il était inutile de s'embarrasser des calculs incertains que tout traité de désarmement requerrait.<sup>740</sup> L'envers de cette position était tout simplement la défense du *statu quo*, attitude qui n'était pas inattendue de la part d'un homme politique français.

## b) Parenthèse : Edouard Herriot et le comte Albert Apponyi

Mais les Hongrois n'en restèrent pas là. Le correspondant temporaire de la *NRH* en France, Emil Haraszti, était en relation avec le président Herriot sur des questions musicales et se mit en tête d'obtenir de celui-ci un article sur le séjour de Beethoven à Budapest. Un budget extraordinaire fut dégagé à cet effet par le *Külgyminisztérium* (d'ailleurs, d'après Haraszti, l'aspect pécuniaire, ne devait pas être négligé.<sup>741</sup>) En janvier 1933, on était tout près du but : « j'écrirai volontiers l'article que vous me demandez pour la *NRH*, disait Herriot. Toutefois je vous serais reconnaissant de vouloir bien me rappeler votre désir d'ici à quelque temps, car je suis en ce moment écrasé de travail. »<sup>742</sup> Un mois plus tard, le vieil Apponyi passait. Changement de programme : le "grand Edouard" (*dixit* Haraszti) se fendit d'une belle nécrologie, et sans honoraires,<sup>743</sup> pour laquelle Balogh se répandit en louanges.<sup>744</sup> C'était aussi l'époque où l'on songeait confier au grand homme la présidence d'honneur du Comité de patronage français de la *NRH*.<sup>745</sup> Mais tout cela fit long feu, Herriot n'écrivit jamais son article musical et ne prit pas non plus la tête du Comité de patronage. Toutefois, cette excursion hongroise, aussi brève qu'elle fut, parmi l'ancienne notabilité radicale (milieu en principe particulièrement opposé à la politique magyare) illustre fort bien l'attitude de départ

---

<sup>739</sup> Par exemple : Henri HOURS, *Treize Lyonnais célèbres*, 1997

<sup>740</sup> Edouard HERRIOT, « Sur le désarmement », *NRH*, janvier 1932, pp. 24-25

<sup>741</sup> « J'ai reçu à la seconde une lettre favorable d'Herriot. Il semble que ma belle lettre, mais plus encore les 1000 francs d'honoraire ont eu une influence bénéfique. » Haraszti – Balogh 10 janvier 1933 (Fond Balogh 1/1342) « Herriot fait des conférences, en ce moment, à 5000 francs la pièce. » Haraszti – Balogh 10 février 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>742</sup> Citation reproduite par Haraszti. *Loc. cit.*

<sup>743</sup> Haraszti – Balogh 26 février 1933 (*Loc. cit.*)

<sup>744</sup> Balogh assurait le président Herriot de sa « plus profonde gratitude » pour son « article émouvant » qu'il avait sans tarder remis à la famille du défunt, qui priait le « grand, vraiment grand français » d'autoriser sa reproduction en tête d'un volume prochainement publié en mémoire du grand disparu. En outre, Balogh n'oubliait pas de lui rappeler sa promesse d'écrire pour la *NRH* sur un « sujet musical ou littéraire. » Balogh – Edouard Herriot 10 mars 1933 (Fond Balogh 1/1421)

<sup>745</sup> Ottlik – Frigyes Villani 2 janvier 1933 (Fond Balogh 1/3230)

de la *NRH*, à la fois prête à se mêler à tous les milieux et jouissant d'une confiance certainement exagérée en son propre pouvoir de séduction.

D'autre part, à l'occasion de son étude sur le désarmement, la *NRH* ouvrit ses pages à un autre Français illustre : le publiciste Pertinax (pseudonyme d'André Géraud, dont l'avis en France sur la politique étrangère était écouté. Mais la direction de la *NRH* dut admettre qu'à l'avenir il serait « impossible d'ouvrir les pages de la revue à un tel adversaire, ou seulement pour un sujet anodin. »<sup>746</sup> Après la mort du comte Apponyi en février 1933 et la parution du numéro nécrologique en mai, contenant l'hommage d'Herriot et une notice du Père Delattre (jésuite qui allait réapparaître régulièrement dans les pages de la *NRH*), le carnet d'adresse international du vieil apôtre de la cause hongroise perdit une part de sa tangibilité. La *NRH* fut dans l'obligation de voler de ses propres ailes (d'ailleurs, la présidence de la SNRH resta vacante plusieurs années).

Le travail de rédacteur en chef est jalonné de petits mensonges. Il n'est pas étonnant qu'un jour, Balogh affirmât vouloir constituer un numéro au caractère international, et qu'un autre jour, son objectif fût avant tout de présenter la situation hongroise. D'autant plus que le cynisme n'en est pas obligatoirement la cause, mais peut-être plutôt la nécessité, c'est-à-dire l'impossibilité à rassembler suffisamment d'articles étrangers dans les délais impartis. Remarquons qu'à l'avenir la formule du numéro spécial fut durablement délaissée, au profit du débat publié en épisodes.

## **2. Une autre méthode : le débat par épisode (1932-36)**

### **a) Tentative de débat avortée : l'autarchie selon Kornfeld (Juillet 1932)**

La première tentative fut précoce, et fut un échec. En juillet 1932, le baron Kornfeld, pilier de la *NRH* et ami intime de Joseph Balogh, à la fois grand propriétaire terrien et proche des milieux industriels, publia un article prônant pour la Hongrie l'autarchie sans concession, désignant tout projet de coopération économique comme foncièrement utopique. Seule une

---

<sup>746</sup> Ottlik – Balogh 26 octobre 1933 (Fond Balogh 1/180). Le jugement était « pertinent », puisque dix ans plus tard, on devait, à la Légation de Hongrie à Paris, toujours évoquer Pertinax comme un terrible ennemi. Dans un rapport du 14 septembre 1940, le ministre de Hongrie annonçait que « cinq de nos amis » (sic) avaient été déchus de la nationalité française (réfugiés aux États-Unis), outre Pertinax, Henri de Kérelis et Geneviève Tabouis. (MOL 1940. K63. 99/1940/11. Doc. 11/II/15)

application honnête de la clause de la nation la plus favorisée trouvait grâce à ses yeux comme méthode du commerce international, associée à une véritable politique de désinflation en Hongrie, déjà entamée, mais très ralentie par les monopoles et les cartels.<sup>747</sup> C'était une façon radicale de condamner tous les projets de fédération danubienne qui florissaient alors. Certes, l'attitude hongroise classique était : politique d'abord, économie ensuite. Mais l'originalité du baron était qu'il condamnait les projets de coopération économiques avec des arguments économiques. L'article était aride et ardu. Quoi qu'il en fût, le débat s'arrêta là, malgré l'appel lancé par la rédaction :

*C'est avec un vif plaisir que nous publions cet article plein d'intérêt et d'actualité. Le baron Kornfeld remue ici des idées qui ne manqueront pas d'intéresser voire même de passionner nos lecteurs et peut-être provoqueront des contradictions. Il est presque superflu de déclarer que les différentes thèses exposées dans cet article exposent les vues personnelles de l'auteur et que nous ne nous identifions pas toujours avec les idées qu'il développe. [...] Nous restons fermement convaincus de la nécessité tout autant que de l'utilité de la collaboration internationale qui, à notre avis, est en train de chercher ses voies ainsi que le moyen de se faire valoir. Nous espérons que cet article fournira la base d'une discussion générale et internationale sur les vastes sujets qu'il traite et par cela même finira par constituer une heureuse contribution à la cause de la collaboration internationale.*<sup>748</sup>

Cette note mérite d'être citée presque en entier, car elle expose fidèlement l'attitude de la rédaction : une volonté d'ouverture totale au débat, mais aussi une nette propension au recyclage d'une chose en son contraire, qu'elle annonce explicitement, en se dissociant de l'article, qu'elle espérait contribuer à la cause de la collaboration internationale à l'aide d'un article favorable à l'autarchie.

## b) Opinions franco-anglaises sur « le problème danubien et la Hongrie » (1933)

En 1933, le baron Kornfeld fut de nouveau mis à contribution, cette fois-ci nullement pour jouer le rôle d'un demi avocat du diable, mais, au contraire, pour défendre le point de vue hongrois face à des prises de position étrangères qu'on estimait insuffisamment magyarophiles. Le principe était simple : le publiciste anglais E. W. Polson-Newman présentait le point de vue de l'opinion publique britannique,<sup>749</sup> et Jacques Kayser, publiciste et expert à la SdN, ancien vice-président du Parti radical et radical-socialiste, présentait

---

<sup>747</sup> Baron Maurice KORNFELD, « Pour une politique économique nationale », NRH, juillet 1932, pp. 10-16

<sup>748</sup> Ibid., p. 10

<sup>749</sup> E. W. POLSON-NEWMAN, « La Hongrie et l'opinion publique britannique », NRH, octobre 1933, pp. 769-771

l'opinion française.<sup>750</sup> En guise de synthèse, Kornfeld était chargé de faire connaître la « réponse hongroise ». <sup>751</sup> Le Hongrois eut beau jeu de remarquer que les deux articles reflétaient, « dans un esprit amical », la mentalité politique des deux nations auxquelles appartenaient les deux auteurs<sup>752</sup> (d'un côté l'utilitarisme anglais, qui conduisait Polson à faire l'éloge de la régence hongroise, instauratrice de la paix civile ; de l'autre la gauche française doctrinaire, qui se rengorgeait de principes généraux comme la paix et la solidarité internationale). En fait, Jacques Kayser poussait l'idéalisme jusqu'à affirmer explicitement ne pas tenir à tout prix au *statu quo* diplomatique et aussi considérer tout type de régime politique égal sur le plan international, mais il ne tirait aucun enseignement pratique de ces positions théoriques. La seule solution réellement pratique proposée étant la collaboration économique. « Chose curieuse, poursuivait Kornfeld, deux points de départ aussi différents, [l'Anglais et le Français] aboutissent à la même conclusion : que les Hongrois s'entendent avec leurs voisins sur le terrain économique et tout ira pour le mieux. »<sup>753</sup> Il mettait ainsi en évidence une contradiction supposée dans le raisonnement du Français, selon lequel il eût importé, pour le bien de la région danubienne, de « volatiliser » les frontières de la Hongrie tandis que celles des pays voisins devaient, elles, demeurer bien en place.<sup>754</sup> Móric Kornfeld identifiait la source du malentendu : les deux puissances occidentales, à travers leurs publicistes respectifs, ignoraient et surtout négligeaient le rôle historique de la nation hongroise. Le Français y voyait surtout une collection d'individus, et l'Anglais omettait les splendeurs de son passé pour ne se préoccuper que de son avenir matériel. Cette caricature ébauchée par Kornfeld, pourtant pilier du capitalisme hongrois, révèle peut-être une certaine défiance latente à l'égard du monde moderne en général, jugée individualiste et matérialiste, dont on trouvait à la même époque un équivalent vibrant chez certains jeunes magyrophiles français (appartenant au mouvement non-conformiste). Kornfeld terminait son article avec une idée qu'il devait développer par la suite, et dont la *Nouvelle revue de Hongrie* était un réceptacle naturel : c'est la France qui devait jouer le rôle de médiateur et favoriser la vraie

---

<sup>750</sup> Jacques KAYSER, « Une opinion française », NRH, octobre 1933, pp. 771-776

<sup>751</sup> Maurice KORNFELD, « Une réponse hongroise », NRH, octobre 1933, pp. 776-781

<sup>752</sup> Art. cit., p. 776

<sup>753</sup> Art. cit., p. 778. Voici ce qu'avait écrit Kayser précisément : « on a taillé, et on a eu raison de tailler, mais on n'a pas recousu, et s'il n'était pas aisé de recoudre sur le plan politique et juridique, il était aisé de recoudre sur le plan économique. » (Jacques KAYSER, « Une opinion française »... p. 775)

<sup>754</sup> Art. cit. Voici ce qu'avait écrit Kayser : « Il est certaines régions dont on peut dire à l'avance qu'aucune frontière qui les délimiterait ne serait conforme à l'équité. Aussi, l'existence d'une frontière devant nécessairement consacrer une injustice, c'est à l'idée même, au fait même de la frontière qu'il faut s'attaquer. » (KAYSER, « Une opinion française »... p. 776) En fait, la contradiction n'était qu'implicite, et résidait dans le fait qu'il n'aurait peut-être pas écrit qu'il eût fallu « s'attaquer » aux frontières des pays de la Petite entente. Kornfeld soupçonnait donc l'existence de deux poids deux mesures, ne serait-ce que dans le langage.

solution de l'Europe danubienne, « au profit de la civilisation occidentale menacée par les méthodes asiatiques. »<sup>755</sup> Contre les excès de la modernité, donc, mais pour l'Occident. Quelques mois plus tard, Jacques Kayser écrivit à la rédaction qu'il n'avait en aucun cas voulu dire que seules les frontières de la Hongrie fussent « dévalorisées ». « La frontière étant une ligne, soulignait-il, je ne vois pas comment on peut dévaloriser l'un de ses côtés et non l'autre ! »<sup>756</sup> C'était précisément l'avis de Kornfeld, ainsi qu'il le réitérait d'une manière assez tortueuse sur la même page.<sup>757</sup> On en resta là pour ce débat (janvier 1934),<sup>758</sup> sans doute la *NRH* et le baron Kornfeld avaient-ils déjà la tête ailleurs.

### **3. Grand débat franco-allemand sur l'avenir de la Hongrie et des pays danubiens : les "deux routes" du baron Kornfeld (décembre 1933 – juin 1934)**

Le véritable grand départ du débat sur l'Europe danubienne fut en effet l'article intitulé « Les deux routes » publié en décembre 1933, toujours de la plume de Móric Kornfeld. En l'espace de six mois, la *NRH* publia cinq réactions de publicistes ou politiciens étrangers.<sup>759</sup>

Les deux routes	Baron Maurice Kornfeld	Tête 1	Décembre 1933
La Hongrie et l'Europe	Maurice Pernot	Tête 1	Janvier 1934
Les « deux routes » de la	Franz von Papen	Tête 1	Mars 1934

<sup>755</sup> Art. cit., p. 781

<sup>756</sup> Jacques KAYSER, « Lettre au directeur », *NRH*, janvier 1934

<sup>757</sup> « Puisque l'écrivain est le seul interprète authentique de sa pensée, je m'incline devant cette rectification, la bienvenue, d'ailleurs, puisque je n'étais pas le seul à mécomprendre quelques passages de son article, et je m'incline d'autant plus volontiers que cette explication rapproche nos points de vue. Si la « dévalorisation des frontières » ne veut pas dire que la Hongrie perdra avec le temps le sentiment d'être estropiée mais au contraire, que cela signifie que nos voisins arriveront à comprendre que les frontières d'aujourd'hui sont moins importantes que la vraie paix – notre « objectif commun » –, si l'apaisement souhaité du sentiment nationaliste ne veut pas dire que ce soit la Hongrie qui dans cet apaisement, doit oublier ses espoirs, mais au contraire, que cet apaisement lèvera chez nos voisins les obstacles qui barrent la route à une nouvelle paix ; quand enfin tout le monde sera aussi bien renseigné sur l'histoire, la géographie et les erreurs des traités que l'éminent publiciste M. Kayser – alors nous atteindrons dans cette partie du monde cette véritable sécurité de la paix qui – et c'est bien ce que nous ne cessons de répéter – ne peut se fonder que sur la justice. » (Maurice KORNFIELD, « Lettre au directeur », *NRH*, janvier 1934)

<sup>758</sup> Pourtant, l'éventail d'opinion devait, à l'origine, être plus large. La correspondance de Joseph Balogh contient la trace d'au moins un contact pris en ce sens, avec l'écrivain et homme politique radical-socialiste François de Tesson, qui, « malgré tout [son] désir d'être agréable à [ses] amis de Hongrie », dut renoncer au dernier moment, à la suite d'un deuil familial. Correspondance Balogh – Tesson 11 et 19 septembre 1933 (Fond Balogh 1/3078) Toutefois, François de Tesson allait publier un article à la *NRH* en janvier 1935.

<sup>759</sup> L'article « Les deux routes » et la réponse de Franz von Papen ont été récemment republiés (dans une traduction hongroise) dans Móric KORNFIELD, *Trianontól Trianonig. Tanulmányok, dokumentok*, (choix de textes et introduction d'Ágnes SZECHENYI), Corvina, 2006, 471 p.



Hongrie			
La « croisée des chemins »	Pierre Baudoin-Bugnet	Tête 2	Avril 1934
Le carrefour hongrois	Ernest Pezet	Tête 2	Mai 1934
La Hongrie à un carrefour ?	Virginio Gayda	Tête 1	Juin 1934

### a) Les deux routes<sup>760</sup>

La Hongrie se sentait vivre « des minutes décisives », écrivait Kornfeld en décembre 1933 ; deux routes étaient possibles, vers un seul but : « [son] salut et l'accomplissement de sa vocation historique. »<sup>761</sup> Mais, poursuivait-il, tout opposait ces deux routes : catholicisme et protestantisme ; Transdanubie et Transtibiscie ; classes productrices et bureaucratie ; Constitution et dictature – de sorte que les opinions devraient se prononcer le grand jour de la décision, en fonction de la situation. Pendant que le lecteur circonspect étudiait sans doute la corrélation entre protestantisme, Transtibiscie, bureaucratie et dictature, et se demandait si l'opinion hongroise devrait véritablement choisir entre cette dernière et la constitution, Kornfeld atténuait lui-même l'intensité de son alternative en affirmant qu'il « [n'était] pas impossible qu'une troisième route se présent[ât], conduisant au but immuable, route dont [...] les contours ne se devin[ai]ent même pas. »<sup>762</sup> D'ailleurs, remarquons qu'il évoquait tantôt l'imminence de « minutes décisives », tantôt l'existence d'un « grand jour de la décision », implicitement moins proche. Quelle étrange situation, et quel mystère ! pouvait penser à bon droit le lecteur. En effet, tout cela était affirmé dans l'introduction, avant même que fût indiquée la nature des deux routes en question. Un peu plus loin dans le texte, le baron admettait tout de même l'incertitude sur le moment de l'heure fatale.<sup>763</sup> Toutefois, c'était pour mieux replonger dans le paradoxe, car « [si] la nation ne [pouvait] choisir l'instant de la décision, [...] la décision, [elle], lui appart[enait]. »<sup>764</sup>

Bref. La première route était la route allemande (ou centre européenne) : l'Allemagne était puissante et unie, écrivait Kornfeld, et sa récente défaite n'était que périπέtie ; elle était vouée à l'expansion vers le Sud, et, par conséquent, l'*Anschluss* était inévitable, considéré comme la première étape de l'hégémonie germanique sur toute la vallée danubienne jusqu'aux Balkans.

<sup>760</sup> Maurice KORNFELD, « Les deux routes », NRH, décembre 1933, pp. 971-978. L'article fut également publié en anglais dans le *Fortnightly*. Balogh – Móric Kornfeld 11 décembre 1933. (Fond Balogh 1/1826)

<sup>761</sup> Art. cit., p. 971

<sup>762</sup> Art. cit.

<sup>763</sup> Art. cit., p. 972

<sup>764</sup> Art. cit.

La Hongrie devait accepter sa « communauté de sort » avec l'Allemagne (impopularité, dangers) afin de partager plus tard son triomphe et obtenir une juste récompense.<sup>765</sup> Elle devait accepter la vérité historique selon laquelle toute nation est dans l'obligation de se ranger derrière une grande puissance – et à ce moment-là, la seule puissance disponible était l'Allemagne. Par ailleurs, ce choix ne présentait aucun risque d'ordre culturel, car l'esprit hongrois avait déjà longuement survécu à l'influence germanique. D'autre part, la route allemande offrait une belle opportunité économique. Et enfin – comme si cela n'avait pas été précisément le commencement même du raisonnement – l'hégémonie allemande était la garantie de la révision des traités.

La seconde route était la route danubienne. Voici ce qu'en disait le baron. D'une part, elle était justifiée par l'incertitude sur la puissance allemande et sur sa loyauté. D'autre part, elle permettrait de conférer à la Hongrie les sympathies dont avait autrefois bénéficié la double monarchie, considérée comme « une digue contre le pangermanisme autant que contre le panslavisme. » Par conséquent, il fallait créer une « confédération volontaire des petits États d'Europe indépendants », capable de jouer le rôle de l'ancienne double monarchie, ceci après avoir satisfait aux revendications légitimes de la Hongrie. Les problèmes économiques « dont l'importance, à côté des grands problèmes historiques, [semblait] minime », pouvaient être résolus dans le cadre de la solution danubienne. Enfin, terminait Kornfeld, il était préférable de s'associer à plusieurs que d'être assujéti à une grande puissance (l'Allemagne).<sup>766</sup>

On remarquera l'asymétrie du raisonnement : les arguments danubiens contenaient eux-mêmes la réfutation de la thèse allemande, ce qui n'était pas véritablement le cas dans le sens inverse. La conclusion de l'article était donc attendue : l'auteur penchait plutôt vers la solution danubienne, puisque celle-ci se plaçait d'emblée en conformité avec la mission de la Hongrie (la lutte contre toutes tentatives d'hégémonie régionale). Le seul élément qui persistait en faveur de la solution allemande – mais il était de taille – résidait dans la perspective de révision. « Or, écrivait le baron, la révision est pour l'organisme de la nation hongroise une nécessité telle que, le voulût-elle, elle ne saurait y renoncer. La conclusion qui s'impose est qu'à proprement parler le choix entre les deux routes ne nous appartient pas, mais qu'il dépend de la France. Si la France ouvre les portes à la révision, ce sera en même temps la solution de la question danubienne, qui n'a cessé depuis la guerre d'être la pensée favorite de sa politique, bien qu'elle n'ait jamais voulu en réaliser les conditions bien

---

<sup>765</sup> Art. cit., p. 973

<sup>766</sup> Art. cit., pp. 976-977

connues. – Mais si les traités continuent d’être proclamés intangibles, la Hongrie se verra forcée de se décider pour la solution allemande, tout en apercevant les dangers, car l’opinion publique hongroise sera disposée à risquer le bonheur, l’indépendance même du pays, dans l’espoir d’un avenir meilleur, si éloigné qu’il soit, plutôt que de traîner ses plaies en menant une existence paisible mais indigne d’une nation. »<sup>767</sup> Avec cette dernière figure de rhétorique selon laquelle le choix – et même sa date (jusqu’alors tantôt immédiate, tantôt retardée), – en vérité n’appartenait pas à la Hongrie, Kornfeld plaçait habilement le fardeau sur les épaules de la France, assorti d’une menace à peine voilée (mais n’eût-il pas dû aussi évoquer “l’incertitude de la puissance française” ?).

## b) La vision du conservatisme français : Maurice Pernet<sup>768</sup>

Maurice Pernet, publiciste notoire à la *Revue des deux mondes*, représentait le conservatisme français teinté de catholicisme, dont la pensée sur la politique étrangère était à la fois inspirée, sur sa droite, de la doctrine nationaliste de l’Action française et influencée, sur sa gauche, par le pacifisme hégémonique du Parti radical, lui-même plus ou moins appuyé sur l’alliance avec la Petite entente (position statique) ou sur des projets fédéralistes à consonance très économique (position dynamique). Mais, à la différence de ses semblables, Maurice Pernet avait des amis hongrois et s’intéressait à la Hongrie ; il avait pris part, en mars 1931, à la première délégation parlementaire française visitant la Hongrie depuis la guerre.<sup>769</sup> Dans sa réponse à Kornfeld, parue dès le mois de janvier 1934, il affirmait que « la décision appart[enait] à la nation hongroise » ; Kornfeld l’avait lui aussi écrit, avant de se contredire. Par ailleurs, Pernet esquivait totalement l’appel contradictoire que le Hongrois avait lancé à la France et ne faisait aucunement allusion à l’ambiguïté qu’il soulevait ; tout de même, il souhaitait clarifier la situation : « Il faut s’entendre sur le sens des mots : aucun peuple [...] n’est absolument maître de son sort. La liberté de chacun trouve sa limite dans la liberté de tous les autres. Il n’y a pas dans le monde actuel un État dont les décisions [...] puissent ne traduire que sa propre volonté et ne s’inspirer que de ses seuls intérêts. Cela dit, nous reconnaissons volontiers que, dans le cas de la Hongrie, les limites imposées par la volonté et les intérêts d’autrui sont particulièrement étroites. »<sup>770</sup> Certes. Le Français posait ainsi, prématurément, la problématique synthétisée bien plus tard par György Ránki sous le nom de

---

<sup>767</sup> Art. cit., p. 978

<sup>768</sup> Maurice PERNOT, « La Hongrie et l’Europe », NRH, janvier 1934, pp. 3-10

<sup>769</sup> Les délégués furent invités à prendre le thé chez le président du Conseil et l’on organisa en leur honneur un grand dîner à la Légation de France. Gazette de Hongrie. 28 mars 1931

<sup>770</sup> PERNOT... p. 4

« marge de manœuvre et voie obligée ». <sup>771</sup> Question de nuance : pourquoi considérait-il que la Hongrie ne pouvait pas se permettre de construire une politique extérieure fondée exclusivement sur sa « propre volonté » et ses « seuls intérêts », alors qu'elle subissait, en revanche, étroitement « les limites imposées par la volonté et les intérêts d'autrui » ? Cette attitude paraît bien refléter une certaine soumission au fait accompli (un fait légal, bien sûr) qu'on appelait aussi, à l'époque, le *statu quo*. Aussi Pernot s'empressait-il d'annoncer qu'il était, sur le plan du principe, favorable à une révision, une révision partielle – dont il prétendait, d'ailleurs, voir des supporters en Gömbös et Bethlen. En revanche, celle-ci n'était nullement, affirmait-il, au bout de la route allemande. Cette route allemande, d'ailleurs, reposait sur une illusion, celle du rapprochement franco-allemand (*i.e.* paix à l'Ouest en échange de la libre expansion au Sud). En effet, Pernot ne croyait pas que la France permît jamais au Reich « d'annexer [le lendemain] l'Autriche et [le surlendemain] la Bohême. » <sup>772</sup> Logiquement, il poursuivait en mettant la Hongrie en garde : il serait imprudent de miser son avenir sur cette carte, d'autant plus que la place éventuelle de la Hongrie dans le système germanique ne serait en rien comparable à celle de 1867. <sup>773</sup> Non, la révision partielle, souhaitable, se trouvait assurément au bout de la route danubienne. Enfin, Maurice Pernot démontrait une certaine empathie avec l'opinion hongroise en admettant que la Hongrie était un élément indispensable de toute politique danubienne et, surtout, que le problème à résoudre était essentiellement politique (d'après lui, les obstacles économiques aux projets de fédération n'étaient pas sérieux). Or, la Hongrie ne pouvait participer à un accord global avec ses voisins sans donner l'impression d'accepter le fait accompli. <sup>774</sup> Dès lors, selon lui, la solution se trouvait dans la conclusion d'accords bilatéraux. D'ailleurs, ajoutait-il, la France s'était rapprochée de l'Italie sans trahir ses amis de la Petite entente. Ici, Pernot pêchait légèrement par optimisme, car le Pacte à quatre, on le sait, fut vidé de toute substance précisément à la suite des protestations des pays de la Petite entente. En définitive, en admettant la mission historique de la Hongrie (la constitution d'un tampon entre le germanisme et le slavisme) et la nécessité d'une révision partielle des frontières, Maurice Pernot mettait les Hongrois en garde contre le radicalisme de Kossuth et faisait l'éloge de la

---

<sup>771</sup> György RANKI, « Mozgástér és kényszerpálya. A duna-völgyi kis országok a nemzetközi gazdaság és politikai rendszerében (1919-1945) » [Marge de manœuvre et voie obligée. Les petits états du bassin danubien dans le système politique et économique international], Miklós LACKO (dir.), *A Két világháború közötti Magyarországról* [La Hongrie entre les deux guerres], Budapest, 1984, pp. 11-46

<sup>772</sup> PERNOT... pp. 4-5

<sup>773</sup> Art. cit., p. 7

<sup>774</sup> Art. cit., p. 8

« souplesse des Deák, Eötvös. »<sup>775</sup> Voilà pour une forme de conservatisme sagement réformiste à la française.<sup>776</sup>

### c) La vitalité germanique : Franz von Papen<sup>777</sup>

Maurice Pernot avait démontré une connaissance “livresque” de l’histoire de la Hongrie ; le protagoniste suivant, qui entra en scène en mars 1934, lui témoigna d’une proximité toute existentielle. Sa langue était la même que celle des Magyars : il invoquait, tour à tour, la « loi de l’histoire », le « destin des nations », la « volonté de Dieu » qui convergeaient dans « l’évolution parallèle des peuples allemands et hongrois depuis 1 000 ans ».<sup>778</sup>

C’était le vice-chancelier du Reich lui-même qui s’exprimait ainsi, Franz von Papen.<sup>779</sup> Au moment où paraissait l’article, il était encore convaincu de pouvoir prochainement renverser Hitler. Il allait prononcer son grand discours critique à Marburg le 17 juin, supposé lancer la dynamique de la révolution conservatrice contre le populisme totalitaire nazi. Mais le sort décida autrement : ses proches conseillers furent assassinés dans la foulée de la Nuit des longs couteaux (29-30 juin) et lui-même n’échappa à la mort que par la mansuétude ou le calcul des dignitaires nazis. Paradoxalement, il devint, par la suite, ambassadeur du Reich à Vienne, ce qui le plaça aux premières loges de cette « route allemande » qui nous occupe présentement. Revenons justement à son texte : lancé dans ses grandes phrases sur la « vitalité de l’Allemagne et de la Hongrie », leur « solidarité dans l’épreuve », etc... von Papen feignait ne pas remarquer qu’entre les deux routes présentées, Kornfeld n’avait pas caché ses préférences pour la seconde. D’ailleurs, affirmait l’Allemand, en s’engageant dans la voie danubienne, la Hongrie tomberait aussi bien sous une autre dépendance, celle de la Petite entente.<sup>780</sup> Et puis, continuait-il, on ne pouvait faire abstraction des faits : « C’est une erreur de croire que l’on puisse résoudre le problème centre-européen en formant une confédération de petits États qui sont, en majorité, hétérogènes. En fin de compte, le facteur décisif sera toujours la puissance vitale, le développement de civilisation et la fécondante intensité de culture que la plus

---

<sup>775</sup> Art. cit., p. 10

<sup>776</sup> Balogh s’en félicitait. Il écrivit à son rédacteur parisien : « Maurice Pernot a rendu un superbe article. Nous pouvons déboursier 500 francs. N’est-ce pas l’occasion pour la Légation, à qui il rend d’insignes services, de compléter jusqu’à 1 000-1 500 francs ? » Balogh – Haraszti 18 décembre 1933 (Fond Balogh 1/1342) Ce fut fait.

<sup>777</sup> Franz von PAPEN, « Les deux routes de la Hongrie », NRH, mars 1934, pp. 219-224

<sup>778</sup> Art. cit., p. 219

<sup>779</sup> Franz von Papen : Chancelier du Reich de juin à décembre 1932, vice-chancelier d’Adolphe Hitler du 30 janvier 1933 au 7 août 1934 ; nommé ambassadeur à Vienne en 1934, puis à Ankara en 1939.

<sup>780</sup> Art. cit., p. 221

importante race du centre de l'Europe – la race germanique – épanouit de tous les côtés. »<sup>781</sup>  
Dans ce cadre, le révisionnisme hongrois était légitime, et il obtiendrait gain de cause, par la voie pacifique, grâce à l'Allemagne : « La condition primordiale et indispensable d'une révision pacifique des traités, c'est la concentration nationale, le renforcement spirituel de la situation interne des puissances demanderesses. » Enfin, l'Europe devait suivre l'exemple de l'Allemagne et de la Hongrie, qui avaient, l'une comme l'autre, su abattre le danger bolchevique.<sup>782</sup>

Bien entendu, l'article de Franz von Papen fut soumis à l'approbation du *Külügyminiszterium*, de même qu'à celle de Kornfeld.<sup>783</sup> Il fut également l'occasion d'une conversation à la Légation de France, dont le Premier secrétaire eut ces mots sévères : « l'article de Papen [est] un peu faible. Bien sûr, [...] la *NRH* est un forum libre, où Papen peut aussi s'exprimer. L'article est correctement écrit en français, mais il affirme toutes sortes de prétentions sans fondement ni justification. »<sup>784</sup>

#### d) La rhétorique républicaine, primauté de l'économie :

##### Baudoin-Bugnet<sup>785</sup>

Pierre Baudoin-Bugnet était le président du Groupe Europe centrale récemment fondé à la Chambre des députés. Une recrue de valeur pour la *NRH* ? Ô ! que non... La lecture de son article a dû faire grincer plus d'une dent sur les rives du Danube. Le Danube, le beau Danube ! écrivait justement Baudoin-Bugnet, ou presque, quel paysage grandiose et quel beau symbole pour les échanges commerciaux ! En fait, le député français était plus sensible aux échanges qu'aux symboles, puisqu'il faisait reposer l'essentiel de son argumentation sur le dicton : « on vit de bonne soupe, et non de beau langage. » L'impression générale que donne son article est celle d'une infinie légèreté (d'ailleurs, son auteur semble n'avoir lu aucun des points de vue précédemment exposés). Dans son bel exposé, l'Italie était « le pays du soleil », la Hongrie avait « des affinités latines. »<sup>786</sup> (Hourra !) Ainsi leur intérêt commun, de même qu'aux pays de la Petite entente, était de commercer tranquillement ensemble. (N'est-ce pas ?) Loin de commencer à s'interroger sur la légitimité de leurs requêtes, Baudoin-Bugnet

---

<sup>781</sup> Art. cit., p. 222

<sup>782</sup> Art. cit., p. 223

<sup>783</sup> « Ottlik et moi pensons que ton avis sera plus déterminant que celui du *Külügyminiszterium*, pour des raisons évidentes. » Balogh – Kornfeld 22 février 1934 (Fond Balogh 1/1826)

<sup>784</sup> Compte-rendu d'une discussion avec le baron de Beauverger, le 9 mars 1934 (Fond Balogh 1/180)

<sup>785</sup> Pierre BAUDOIN-BUGNET, « La croisée des chemins », *NRH*, avril 1934, pp. 343-347

<sup>786</sup> Art. cit., p. 346

ne comprenait tout simplement pas que les Hongrois pussent véritablement tenir à leurs territoires perdus. Du Traité de Trianon (sans le nommer), voici ce qu'il écrivait : c'était un « fait du hasard de l'existence » qui avait « dressé sur la carte des frontières nouvelles dont le tracé [pouvait] paraître plus ou moins inattendu. »<sup>787</sup> Bref, il semble que l'intention de la *NRH* était d'introduire dans le débat une caricature de la position officielle de la France, résolument imperméable aux tourments hongrois. Et pourtant, la Petite entente grondait de voir un poulain tomber entre les mains des Hongrois. Baudoin-Bugnet prit le temps de passer par Belgrade après son séjour à Budapest – pour éteindre les craintes, et aussi, accessoirement, pour recevoir la Commanderie de la Couronne yougoslave.<sup>788</sup>

### e) La démocratie chrétienne cherche sa voie : Ernest Pezet<sup>789</sup>

Comme précédemment Pernot, un nouvel auteur français tenta de faire entendre, en mai, une voix originale et avertie. Ernest Pezet, membre d'un petit parti-charnière du centre droit catholique (le Parti Démocrate Populaire), était alors secrétaire de la commission parlementaire des Affaires étrangères. Au moment même où paraissait son article, il multipliait les démarches auprès du ministre des Affaires étrangères (Paul-Boncour) afin que le gouvernement français accordât une subvention annuelle à la *Nouvelle revue de Hongrie*.<sup>790</sup>

Ernest Pezet, qui réagissait à l'article de von Papen de même qu'à celui de Kornfeld, affirmait que l'unique point de rencontre entre la politique allemande et hongroise résidait dans la révision,<sup>791</sup> aussi dénonçait-il la prétendue « communauté de sort » germano-hongroise au sens large invoquée par le vice-chancelier, en illustrant habilement son propos par de célèbres analyses d'István Tisza sur les Allemands (« arrogants, sots, impertinents, commettant des cochonneries, etc... »). En outre, il s'efforçait de minimiser la portée du discours de Bethlen prononcé à Berlin le 9 mars et avertissait les Hongrois que la route allemande conduisait droit vers la guerre, qui, comme toute guerre, pourrait être perdue.<sup>792</sup> D'ailleurs, la Hongrie n'avait aucun intérêt à attacher son sort à des pays (l'Allemagne et l'Italie) pour lesquels le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes n'était que tactique et phraséologie subversive. Dans son élan, Pezet énonçait même un avis qui fit sans doute sursauter ses amis hongrois, selon lequel

---

<sup>787</sup> Art. cit., p. 344

<sup>788</sup> Paul-Emile Naggiar – Barthou 29 mai 1934. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147-195

<sup>789</sup> Ernest PEZET, « Au carrefour hongrois. Carrefour des sentiers de la guerre ou des voies de la paix ? » *NRH*, Mai 1934, pp. 446-460

<sup>790</sup> La subvention fut accordée peu après (voir Deuxième partie).

<sup>791</sup> Art. cit., p. 453

<sup>792</sup> Art. cit., pp. 452, 458

la situation eût été toute autre « si la Hongrie s'était contentée de demander la révision, sans bruit et individuellement. »<sup>793</sup> Néanmoins, dans sa conclusion, il revenait opportunément à de meilleurs sentiments à l'égard de l'Italie et, refusant l'alternative simple entre deux routes, il s'engageait délibérément sur une troisième voie, ouverte par Gömbös et Dollfuss lors de leur voyage à Rome<sup>794</sup> – car l'Italie était, qu'on le voulût ou non, le « meilleur obstacle à la route allemande. »<sup>795</sup> En d'autres termes, Pezet, homme de compromis, s'opposait aux antagonismes de principe fondés sur les divergences idéologiques et encourageait les Hongrois à détacher l'Italie de l'Allemagne, ce qui devait être, d'après lui, le meilleur moyen d'obtenir, dans le même temps, le succès par la voie pacifique de leurs projets révisionnistes.<sup>796</sup>

## f) En Italie, la force et la volonté nationale : Virginio Gayda<sup>797</sup>

Qu'en pensaient les Italiens ? À l'instar de Maurice Pernot, Virginio Gayda était un publiciste reconnu dans son pays, destiné à devenir un habitué des pages de la *NRH*. Tous deux furent, chacun dans son genre, des “compagnons de route” dont on appréciait l'avis (sauf exceptions...), sans le partager entièrement. Virginio Gayda, directeur du quotidien philo-fasciste *Giornale d'Italia* depuis 1926, s'introduisit dans le débat sur les routes de Kornfeld en soutenant que la politique extérieure des pays d'Europe tenait essentiellement à la nature de leur situation intérieure. En Italie : « La force et la volonté nationale, l'émancipation des servitudes. » En Angleterre : « Le retrait sur les problèmes du Commonwealth ». En Allemagne : « L'expansion, l'initiative. » Et en France ? « La France [était] neutralisée par les conflits politiques et idéologiques », <sup>798</sup> d'où la perplexité qui s'imposait inexorablement quand on observait sa politique en Europe centrale.<sup>799</sup> À peu près d'accord avec Pezet, le

---

<sup>793</sup> Art. cit., p. 454

<sup>794</sup> Art. cit., p. 446

<sup>795</sup> Art. cit., p. 457

<sup>796</sup> « Voici l'étude que vous m'aviez demandée, écrivait Pezet le 14 avril 1934 À la vérité, je ne serais pas surpris qu'elle vous déçoive et déconcerte. Elle est longue, très longue, plus que je ne l'eusse souhaité : j'ai cru devoir apporter à l'occasion d'un “à propos” quelques idées et thèses de fond. Si cela ne convient pas, prière de la retourner plutôt que de corriger. [...] Quoi qu'il en soit, j'ai fait mon devoir en tenant ma promesse. Je vous livre ce travail trop rapidement fait, hélas, en raison de trop nombreuses occupations. » À quoi Balogh répondait, le 25 avril : « Je tiens à vous exprimer mes chaleureux remerciements de votre lettre du 14 avril et de votre excellent et intéressant article, qui à l'heure où j'écris ces lignes est déjà sous presse. – La meilleure preuve de la valeur intrinsèque de l'article et de l'estime où nous tenons l'auteur est, je crois, que nous publions votre essai tel que nous l'avons reçu, sans aucune coupure, bien qu'il donne 15 pages, fait sans exemple dans l'histoire de la *NRH*. » (Fond Balogh 1/2558)

<sup>797</sup> Virginio GAYDA, « La Hongrie à un carrefour ? », *NRH*, juin 1934, pp. 3-9

<sup>798</sup> Quelques mois avant la parution de l'article de V. Gayda avaient eu lieu les événements du 6 février 1934 (tentative d'assaut de la Chambre des députés par la foule en protestation contre un scandale politico-financier particulièrement caricatural).

<sup>799</sup> Virginio GAYDA, Art. cit., pp. 3-4



publiciste italien passait prudemment sous silence la « route danubienne » et consacrait son argumentaire à combattre la « route allemande ». Celle-ci exigeait l'accomplissement de l'*Anschluss* ; or, l'Autriche, avec le soutien international, ne cesserait de s'y opposer (aucune mention de l'action spécifiquement italienne). D'ailleurs, d'après Gayda, la route allemande n'avait aucune raison d'être, car la révision pouvait se faire sans l'Allemagne. Comme argument, il énumérait (1) le soutien de l'Italie ; (2) la lettre d'envoi de Millerand<sup>800</sup> ; (3) la progression de l'idée de révision en Angleterre et même en France : « en marge de la politique officielle, affirmait-il, il existe en France de nouveaux courants politiques qui considèrent d'un œil différent les problèmes de l'Europe et les intérêts de la France. »<sup>801</sup> Ce jugement était correct, mais l'Italien exagérait le pouvoir d'influence de ces « marges » (de même, de toute évidence, que la portée de la lettre de Millerand). Finalement, la Petite entente était le véritable obstacle, poursuivait-il, mais elle était « fragile ». Et, de même que Pernot avant lui, il évoquait Gömbös comme un réaliste capable de modérer les revendications hongroises (ici aussi, quelque illusion, peut-être). Conclusion : « il n'y a pas deux routes possibles. Il n'y en a qu'une, celle qu'ont reconnue et suivie les cabinets hongrois des dix dernières années et qui coïncide avec l'ascension de l'Italie fasciste. »<sup>802</sup> Écartée la route allemande, affirmait le publiciste italien, la route danubienne correspondait, en fait, avec l'accord bienveillant des puissances occidentales, à la route italienne.

## g) À la *NRH* : l'art de la propagande et de la réalité

On ne saurait accuser la *NRH* de partialité, puisque sur un sujet aussi vital pour elle que l'avenir de l'Europe danubienne, elle ouvrit ses pages à des auteurs français, allemands et italiens. On remarquera tout de même l'effort de mise en cohérence de l'ensemble dans lequel chaque article semble jouer un rôle bien défini. La contribution de Pierre Baudoin-Bugnet disqualifiait la position officielle de la France, présentée comme vaine et dogmatique. L'article du chancelier von Papen, débarrassé de sa pompe germanique (celle que stigmatisait Beauverger), mettait en évidence le poids de l'histoire dans le développement des nations de même que, incidemment, l'importance de la croisade anti-bolchevique. Maurice Pernot et Ernest Pezet avaient des visions fort divergentes, mais ils se rejoignaient sur deux points

---

<sup>800</sup> La « lettre d'envoi », que Millerand signa en sa qualité de président de la Conférence interalliée, fut transmise aux autorités hongroises le 6 mai 1920 en même temps que les conditions finales du traité de paix. Elle prévoyait la possibilité de réviser les frontières dans l'avenir si une telle opération apparaissait souhaitable. On considère généralement qu'elle ne contient pas des intentions sérieuses, et qu'elle fut essentiellement écrite pour harmoniser la position des puissances alliées, de même que pour tranquilliser les Hongrois à peu de frais.

<sup>801</sup> Art. cit., p. 7

<sup>802</sup> Art. cit., p. 9

auxquels les Hongrois semblaient beaucoup tenir : (1) le traitement politique du problème ; (2) le rôle moteur de l'Italie, avec le consentement des puissances occidentales. Et c'est ainsi l'auteur italien qui concluait, non sans exagération, que l'Europe danubienne passait par l'Italie. Il ne restait plus qu'au lecteur bienveillant à modérer ce dernier jugement (qu'il attribuerait au tempérament italien !), pour obtenir une vision cohérente du chemin à suivre en direction de la révision. Cette belle construction était-elle pour autant réaliste ? Avoir raison, en la matière, n'avait aucune importance.

Un sixième auteur fut justement écarté du débat parce que, lui aussi, avait raison.<sup>803</sup> Il s'agit de Georges Marot, rédacteur en chef de *L'Europe centrale*, mensuel subventionné par le gouvernement tchécoslovaque, et correspondant du *Temps* à Prague (dont les attributions couvraient aussi la Hongrie). Malgré cette carte de visite tout à fait *non grata*, Marot faisait régulièrement le voyage à Budapest et eut des relations cordiales avec Joseph Balogh ; on emploierait volontiers à son propos l'expression usuelle : “et néanmoins ami”... En ce qui concerne ce débat sur les routes de Kornfeld, son manuscrit était intitulé : « de quelques malentendus entre Budapest et Prague ». En voici la substance :

*La [NRH] a eu l'imprudence de me demander un article et j'ai eu la fatuité d'accepter. [...] Essayons d'imaginer. En cas de victoire germano-hongroise, ce serait pour la Hongrie, sans doute rétablie dans ses anciennes frontières, l'isolement complet en Europe, la perte de tous amis et appuis étrangers, avec en contrepartie l'alliance, c'est-à-dire le tête-à-tête, avec une Allemagne ivre de sa puissance et maîtresse de toute l'Europe centrale. À l'intérieur, un nouveau bolchevisme à mater, avec la présence de douze millions d'allogènes non point sommeillant comme par le passé, mais bien réveillés, organisés pour la lutte et d'un nationalisme bouillonnant... Je me demande si les Hongrois, affaiblis, saignés par un effort gigantesque, seraient au bout de leurs malheurs. – Et en cas de défaite ? (Marot laissait la question – purement rhétorique – sans réponse.)*

Bien entendu, la direction de la *NRH* ne souhaita ni publier la question, ni s'étendre sur une éventuelle réponse.

---

<sup>803</sup> Une copie de son manuscrit a été communiqué par la NRH au Külügyminiszterium. MOL. K66 – 1936 – III-4 (Georges Marot)

## 4. Tentatives de rapprochement franco-allemand (juin 1932 – décembre 1934)

### a) Les relations franco-allemandes comme fondement de la politique européenne

En ce temps-là, le « tête-à-tête » avec l'Allemagne n'était pas le problème de la Hongrie seulement, mais aussi, à un autre niveau, celui de la France. Aussi d'innombrables personnalités et institutions se penchaient-elles sur le chevet de la relation franco-allemande, identifiant sa destinée avec celle de l'Europe ou même celle de la civilisation. En France, mentionnons seulement, comme signe de leur diversité, l'ambassadeur des États-Unis<sup>804</sup> et les "Décades" de Pontigny,<sup>805</sup> de même que la gauche socialiste et radicale, ou les milieux économiques favorables à l'union douanière (Loucheur, Le Trocquer, le Comité franco-allemand d'information et de documentation),<sup>806</sup> mais aussi une cohorte de catholiques de gauche et de syndicalistes chrétiens, entre autres, et des publicistes plus ou moins conservateurs et hétérodoxes comme Wladimir d'Ormesson et Jean de Pange.<sup>807</sup> Dans son journal, ce dernier écrivait combien tout cela n'avait été qu'illusion.<sup>808</sup>

Une illusion de plus était peu de chose pour les Hongrois. Ils emboîtèrent le pas avec enthousiasme. L'illusion portait sans doute sur la possibilité du rapprochement franco-allemand, et non sur sa nécessité (car si le rapprochement n'eut pas lieu, la guerre, elle, justement, eut lieu). Les Hongrois ajoutaient leur principal souci à la problématique générale, consistant en une simple analyse géostratégique selon laquelle la meilleure façon de trouver une solution au problème hongrois était d'y associer la grande puissance la plus puissante

---

<sup>804</sup> Ambassadeur des États-Unis à Paris dans les années trente, William Bullit considérait la réconciliation franco-allemande comme sa mission prioritaire, mais il dut constater que, « pour différentes raisons, les Britanniques, les Italiens et les Russes [étaient] tous opposés au rapprochement franco-allemand. » (Orville H. BULLIT, *For the President. Personal and secret*, 1973, p. 184-189, cité dans J.-B. DUROSELLE, *Politique étrangère de la France. La décadence (1932-1939)*, Point-Histoire, p. 313). Duroselle ajoute que l'ambassadeur ne fut pas soutenu par son ministre.

<sup>805</sup> Paul Desjardins (1859-1940) réunit chaque année, entre 1922 et 1939, dans sa propriété de Pontigny des personnalités et des jeunes gens du monde politique, philosophique et littéraire, pour des discussions informelles, qui traitèrent, entre autres, de la réconciliation franco-allemande. François CHAUBET, *Histoire intellectuelle de l'Entre-deux-guerres. Culture et politique*, Paris, Nouveau monde, 2006, p. 129

<sup>806</sup> Emma KÖVICS, *Az Európa egység kérdése és Németország, 1919-1933* [La question de l'union européenne et l'Allemagne, 1919-1933], Akadémia Kiadó, Budapest, 2002, p. 148

<sup>807</sup> J. B. DUROSELLE, *Politique étrangère de la France. La décadence (1932-1939)*, p. 64

<sup>808</sup> La façon dont il s'exprime représente parfaitement sa manière ambivalente de considérer la réalité. « Toutes les entreprises pleines de promesses auxquelles j'ai cru, la politique rhénane, la politique sarroise, la politique alsacienne, et enfin le rapprochement intellectuel franco-allemand, ont échoué lamentablement. [...] Cette expérience pourrait assez bien être décrite sous forme romanesque. » (Jean de PANGE, *Journal*, 1964, t. II, p. 306, cité dans J.B. DUROSELLE, *Ibidem*)

d'Europe (ou supposée telle) et la grande puissance la plus proche géographiquement. On pourra aussi imaginer comme source de leur ardeur (en guise d'hypothèse), la volonté du pays humilié de se redonner un rôle dans le cours des choses ; la volonté d'apolitisme, de considérer comme secondaires les divergences idéologiques passagères par rapport aux forces historiques (s'entend pour la période postérieure à la prise de pouvoir d'Hitler, bien sûr, qui vit effectivement le débat reprendre après une interruption).

C'est ainsi que, à peu près en même temps que la première tentative de débat sur l'Europe danubienne (rappel : premier article de Kornfeld publié en juillet 1932), la direction de la *NRH* obtenait d'un célèbre publiciste français, Wladimir d'Ormesson, la livraison d'un article sur « La France devant le problème allemand » (juin 1932). Peu après, l'Allemand Otto Hoetzsche répondait naturellement par « L'Allemagne devant le problème français » (septembre 1932). Dans le même numéro, comme pour nous inciter à ne pas entonner trop vite les trompettes de la rhétorique, Friedrich Sieburg se contentait, lui, d'une sobre « Politique du rapprochement sans phrase ». Trois nouveaux articles parurent jusqu'à la fin de l'année. Mais alors : patatras ! La prise de pouvoir par Hitler en janvier 1933 suspendit toute discussion pendant un an. Néanmoins, en 1934, le débat reprit de plus belle (cinq articles), mais ce fut un feu de paille. Les années suivantes, jusqu'à la guerre, ne virent plus qu'un article par an consacré aux relations franco-allemandes.

### Articles de la *Nouvelle revue de Hongrie* consacrés à la réconciliation franco-allemande

Auteur	Titre	Type	Date
Wladimir d'Ormesson Publiciste conservateur, <i>Le Figaro</i>	La France devant le problème allemand	Tête 1	Juin 32
Friedrich Sieburg Correspondant à Paris du <i>Frankfurter Zeitung</i>	La politique du rapprochement sans phrase	Tête 1	Sept. 32
Otto Hoetzsche Ancien député, professeur d'université	L'Allemagne devant le problème français	Tête 2	Sept. 32
Robert d'Harcourt Professeur à l'Institut catholique de Paris	Le problème franco-allemand	Tête 1	Oct. 32
René Dupuis Jeune publiciste	“Statisme” et “Dynamisme”. Le nationalisme français devant le problème de la sécurité et des relations franco-allemandes	Queue	Oct. 32
Wladimir d'Ormesson	Égalité – Confiance	Tête	Nov. 32

Publiciste conservateur, <i>Le Figaro</i>		1	
Friedrich Sieburg Correspondant à Paris du <i>Frankfurter Zeitung</i>	Où en est la politique franco-allemande ?	Tête 2	Jan. 34
Bertrand de Jouvenel Jeune publiciste radical	Réflexions sur les rapports franco-allemands	Corps	Fév. 34
Comte Jean de Pange Publiciste régionaliste et fédéraliste	Les relations franco-allemandes	Tête 1	Oct. 34
Richard Jügler Publiciste, <i>Berliner Börsen-Zeitung</i>	Les relations franco-allemandes Réponse à Monsieur le comte de Pange	Corps	Déc. 34
Comte Jean de Pange Publiciste régionaliste et fédéraliste	Réflexions sur les relations franco-allemandes Réplique à M. Richard Jügler	Queue	Déc. 34
Georges Roux Jeune publiciste, avocat	Germanisme et latinité	Tête 2	Nov. 35
Emmanuel d'Astier de la Vigerie Publiciste	Le problème danubien et les relations franco- allemandes	Tête 2	Sept. 37
Jean de Pange Publiciste régionaliste et fédéraliste	Qu'est-ce qu'une frontière ? La frontière franco-allemande		Déc. 37
Richard von Kühlmann Sous-secrétaire d'État à la Wilhelmstrasse	L'Allemagne et la France	Tête 1	Fév. 38
André Beauguitte, Député, ancien ministre, vice-président de la commission de l'armée	Réflexions sur la déclaration franco-allemande	Tête 2	Jan. 39
Dom Germain Morin OSB Moine de l'ordre des Bénédictins	« Les deux ailes de l'Occident »	Queue	Août 40

## b) Incompréhension et animosité

Les données du rapprochement franco-allemand étaient beaucoup plus simples que celles du problème de l'Europe danubienne. Mais l'enjeu était tel, que la rédaction de la *NRH* voulut donner une certaine solennité à la chose. Aussi le premier article de la controverse en 1932 fut-il précédé d'un long chapeau explicatif :

*C'est avec un vif plaisir que nous avons reçu et que nous publions ci-dessous l'article plein d'intérêt et d'actualité de M. d'Ormesson, un des plus courageux et plus actifs promoteurs français de la réconciliation franco-allemande, base de toute paix européenne durable. Il va de soi que l'illustre auteur exprime ses propres idées et convictions sans que la Nouvelle revue de Hongrie s'identifie en quoi que ce soit avec elles ; nous serions heureux cependant si, au service même de cette pensée*

*européenne à laquelle se voue notre revue, il s'ensuivait une polémique qui aidât, pour sa part, à dissiper le malentendu dont les nuages obscurcissent le ciel de notre continent.*<sup>809</sup>

Comme base de départ du dialogue, en même temps que signe de sa difficulté, tous les protagonistes admettaient que les situations intérieures en France et en Allemagne étaient incomparables. Pire, d'après Wladimir d'Ormesson, les deux pays étaient perpétuellement dans un rapport asynchrone ; ainsi, en 1932, la Chambre progressiste fraîchement élue en France rencontrait en face d'elle une Allemagne plongée dans le militarisme.<sup>810</sup> Il ajoutait que l'Allemagne se distinguait aussi par l'inquiétante proportion de son prolétariat, inédite en France.<sup>811</sup> Hoetzsche partageait cet avis, mais affirmait aussi que la crise et ses cohortes de miséreux allaient sans doute finir par toucher la France elle aussi, malgré le « sentiment d'avoir fait tout le nécessaire » qui transparissait, selon lui, dans les propos de Wladimir d'Ormesson.<sup>812</sup> Friedrich Sieburg insistait, quant à lui, sur la différence qui séparait la torpeur française et le dynamisme de la révolution allemande.<sup>813</sup> Justement, d'après Hoetzsche, nul Français n'était capable de mesurer le courant irrésistible qui était en train de naître en Allemagne.<sup>814</sup> Le jeune René Dupuis, qui fut admis à s'exprimer à la fin du numéro d'octobre, affirmait qu'il n'avait pas « l'intention d'intervenir dans le débat en cours, mais [seulement] de définir la conception de la sécurité chez les nationalistes français. »<sup>815</sup> Aussi expliquait-il la rigidité de leur nationalisme (*i.e.* leur intransigeance sur les questions de la révision et du désarmement) par son caractère essentiellement défensif. Néanmoins, il ne désespérait pas que la situation changeât.<sup>816</sup> Les messieurs qui débattaient en première page étaient moins optimistes, car, selon eux, la différence des situations nationales respectives avait pour conséquence une incompréhension extrêmement difficile à réduire. Wladimir d'Ormesson se sentait obligé d'affirmer préventivement que l'Allemagne ne devait pas espérer de faiblesse de la part de la gauche française, pour qui il s'agissait de rien moins que de sauver sa politique.<sup>817</sup> Sieburg essayait bien de jouer sur les mots pour se donner du courage,<sup>818</sup> mais,

---

<sup>809</sup> Chapeau à l'article de Wladimir d'Ormesson, signé de la rédaction, NRH, juin 1932, p. 443

<sup>810</sup> Wladimir d'ORMESSON... juillet 1932, p. 444 (Hindenburg venait de renvoyer Brüning, en mai).

<sup>811</sup> Wladimir d'ORMESSON... juillet 1932, p. 447. Hoetzsche estimait que les  $\frac{3}{4}$  de la population de l'Allemagne étaient des prolétaires, exclus de la propriété de tout bien de production ; ce qui n'était bien évidemment pas le cas en France. (Otto HOETZSCHE... Septembre 1932, p. 112)

<sup>812</sup> Otto HOETZSCHE... septembre 1932, p. 107

<sup>813</sup> Friedrich SIEBURG... septembre 1932, p. 99

<sup>814</sup> Otto HOETZSCHE... septembre 1932, pp. 108-109

<sup>815</sup> René DUPUIS... octobre 1932, p. 274

<sup>816</sup> Art. cit.

<sup>817</sup> Wladimir d'ORMESSON... juillet 1932, p. 444

<sup>818</sup> L'état des relations franco-allemandes est grave, écrivait-il, mais au moins, il est sorti « de la pénombre des phrases pour entrer dans la lumière des faits ». (Friedrich SIEBURG... septembre 1932, p. 99)

finalement, il convenait que le fossé était désormais profond, car en Allemagne la guerre avait été déclarée au raisonnable (donc à tout ce qui était français), considéré comme l'ennemi irréductible des valeurs nationales.<sup>819</sup> De son côté, Robert d'Harcourt affirmait que les Allemands ignoraient tout des « réflexes profonds » français, liés aux dures années de guerre et au saccage d'une partie du territoire national.<sup>820</sup> De la part de personnalités œuvrant pour le rapprochement des peuples, ces constats paraissaient, dans l'ensemble, bien amers. De fait, c'était pire encore, car l'incompréhension est sœur de la méfiance et cousine de l'animosité. La France est inquiète, écrivait ainsi Wladimir d'Ormesson.<sup>821</sup> Encore ! s'étonnait Sieburg, voici encore venue l'heure de la leçon de morale ! Et par une France qui déguise toujours sa politique extérieure en grands principes universels (plan Tardieu, politique de Briand), par une France qui n'a jamais « de son bon gré, fait une concession à l'Allemagne ». <sup>822</sup> Hoetzsche renchérisait en soulignant que toute la politique internationale actuelle avait pour fondement l'inégalité : pas un Allemand dans l'organigramme de la SdN, hégémonie de la langue française dans tous ses services. Et surtout : le problème de l'armement, qui n'était qu'un prétexte au maintien du *statu quo*.<sup>823</sup> Face à ces revendications, Robert d'Harcourt affirmait souscrire entièrement à l'égalité morale entre les peuples, mais cela ne devait impliquer en aucune manière « la radiation sommaire et surtout unilatérale des inégalités d'ordre pratique, conséquence d'une guerre dont l'un des peuples [était] sorti victorieux et l'autre vaincu. »<sup>824</sup> Distinction digne d'un théologien thomiste, mais qui devait laisser froids ses interlocuteurs germaniques. De plus, d'Harcourt renvoyait à l'Allemagne l'accusation, affirmant que c'était bien elle qui ne respectait pas la parité morale, quand, drapée dans son prétendu bon droit, sa presse unanime vilipendait quotidiennement la France (buveuse de sang, etc...).<sup>825</sup> Ce point fut repris par Wladimir d'Ormesson dans son article de novembre, qui clôturait le débat pour l'année, où il réitéra son diagnostic : « ce qui est vrai, c'est que la France n'a pas confiance en l'Allemagne », car cette dernière n'a pas su apprécier les gestes sincères de la France (évacuation de la Rhénanie en 1930, renoncement aux réparations, soutien financier).<sup>826</sup> D'Ormesson ne craignait pas d'affirmer « devant Dieu » que ceux qui parlaient d'hypocrisie à

---

<sup>819</sup> Art. cit., p. 100

<sup>820</sup> Robert d'HARCOURT... octobre 1932, p. 211. « Nous éprouvons une sorte d'inconvenance dans l'expéditive rondeur avec laquelle nos voisins nous pressent d'oublier nos plaies. » D'Harcourt regrettait aussi que peu d'Allemands eussent, après la guerre, fait le pèlerinage dans les terres dévastées du nord. (Robert d'HARCOURT... octobre 1932, p. 216)

<sup>821</sup> Wladimir d'ORMESSON... juillet 1932, p. 446

<sup>822</sup> Friedrich SIEBURG... septembre 1932, pp. 104-106

<sup>823</sup> Otto HOETZSCHE... septembre 1932, pp. 109-110

<sup>824</sup> Robert d'HARCOURT... octobre 1932, p. 211

<sup>825</sup> Art. cit., p. 214

<sup>826</sup> Wladimir d'ORMESSON... novembre 1932, pp. 309-310 et Wladimir d'ORMESSON... juillet 1932, p. 447

propos de la France se trompaient.<sup>827</sup> Mais qu'était-ce, face à la puissance des symboles antagonistes : d'un côté la France, symbole du traité de Versailles, et l'Allemagne, symbole du mouvement.<sup>828</sup> Bref. N'y avait-il vraiment rien à faire ? On imagine assez mal les solutions envisageables aux deux problèmes identifiés par Wladimir d'Ormesson : (1) l'industrialisation et la prolétarisation excessive de l'Allemagne ; (2) l'archaïsme de son administration, provoquant gaspillage et incohérence.<sup>829</sup> D'ailleurs, il n'en donnait pas, et se contentait de rappeler les espoirs causés en 1926-27 par le rapprochement Briand-Stresemann et les rencontres bilatérales qu'il avait autorisées.<sup>830</sup> Rien ne se fera tant que les journalistes n'auront pas pris conscience de leurs responsabilités ! martelait Robert d'Harcourt.<sup>831</sup> Sieburg dédaignait les conventions commerciales isolées et avertissait que la politique des petits pas ne conduirait à rien (un jour les réparations, un jour le désarmement, puis la Sarre, puis les frontières de l'Est, les responsabilités, etc...). Seule une approche globale, traitant l'ensemble comme un « tout indivis » pourrait résoudre le problème des relations franco-allemandes.<sup>832</sup> Certes, mais Hitler pratiqua justement, et avec un certain succès, la politique des “petits pas”. En guise de synthèse, Hoetzsche disait : égalité, confiance. Mais d'Ormesson disait : confiance, égalité.<sup>833</sup>

### c) La “clarification” hitlérienne

Le 31 janvier 1933, Hitler accédait au pouvoir en Allemagne. La *NRH* suspendit le débat. Décision tactique ; la controverse franco-allemande reprit l'année suivante, de même que l'intérêt pour d'autres thèmes germaniques.<sup>834</sup> Friedrich Sieburg, seul rescapé de l'année 1932, donnait naturellement pour titre à son article paru en janvier 1934 : « où en est la politique franco-allemande ? »<sup>835</sup> Fidèle à son style, il mêlait habilement ses propres désirs

<sup>827</sup> Wladimir d'ORMESSON... novembre 1932, p. 309

<sup>828</sup> Friedrich SIEBURG... septembre 1932, p. 101

<sup>829</sup> Wladimir d'ORMESSON... juillet 1932, p. 447

<sup>830</sup> Wladimir d'ORMESSON... novembre 1932, p. 312

<sup>831</sup> Robert d'HARCOURT... octobre 1932, p. 216

<sup>832</sup> Friedrich SIEBURG... septembre 1932, pp. 101-102

<sup>833</sup> Wladimir d'ORMESSON... novembre 1932, p. 312

<sup>834</sup> L'année 1934 fut riche en articles consacrés à l'Allemagne, sur des thèmes autres que les relations franco-germaniques.

AUTEUR TITRE TYPE DATE Baron von Rheinbaben Le 11 décembre Tête 2 Janvier 1933 André Moravek L'Allemagne et ses voisins slaves Queue Juin 1933 G.P. Gooch Les relations anglo-allemandes Tête 1 Février 1934 Elemér Simonsits Le traité de commerce hungaro-allemand Queue Avril 1934 Ignace Szekfű Problème de socio. catholique dans l'Allemagne nouvelle Tête 2 Juin 1934 Emeric Révész Crise du protestantisme allemand et christianisme Corps Octobre 1934 Emile Mutschbacher Rapports éco. entre la Hongrie et l'Allemagne après la guerre Corps Avril 1935 Louis Gogolák L'esprit allemand et les Tchèques Corps Octobre 1936 Paul Szvatkó Les relations germano-tchécoslovaques Queue Octobre 1937

<sup>835</sup> Friedrich SIEBURG... janvier 1934, pp. 11-16



avec la réalité, elle-même drapée dans un mystère insondable. Malgré les réticences françaises, écrivait-il, « comme poussées par des forces mystérieuses, l'Allemagne et la France se trouvent journallement un peu plus rapprochées l'une de l'autre. »<sup>836</sup> Paradoxalement, ces « forces mystérieuses » achevaient le processus de « clarification » déjà en cours en 1932. Hitler avait définitivement réuni l'Allemagne dans son poing, et, comme le soulignait Sieburg, il n'était plus question de distinguer, à la manière française, la bonne et sage Allemagne de la turbulente et agressive Allemagne.<sup>837</sup> Il affirmait que son pays voulait la paix, en s'appuyant sur deux arguments : d'une part, elle était nécessaire afin qu'il exprimât librement son idéal national ; d'autre part, son goût pour les uniformes et les défilés n'avait rien de commun avec le vieux militarisme allemand, car l'Allemagne socialiste avait rejeté l'impérialisme bourgeois pour se consacrer au soin de son corps social.<sup>838</sup> La jeunesse française, écrivait Sieburg, sympathisait avec l'ambition allemande de « se frayer un chemin vers l'avenir avec des idées nouvelles », même si elle n'appréciait pas certains aspects du socialisme national qu'elle trouvait parfois « dur » et « cruel ». <sup>839</sup> Deux civilisations entièrement différentes pouvaient cohabiter côte à côte, dans l'égalité réciproque (toujours l'armement !), et Sieburg réitérait que le but de l'Allemagne n'était pas de « changer la carte de l'Europe, mais de créer une atmosphère qui permette le retour de la confiance. »<sup>840</sup>

“*Smoke and mirrors*” que tout cela ! eût pu écrire George Peabody Gooch.<sup>841</sup> Déjà, sa confiance en l'Allemagne avait été amoindrie en mai 1932 (renvoie de Brüning), mais l'avènement de Hitler l'avait anéantie. Gooch appuyait son avis sur la lecture de *Mein Kampf*, dont le détestable programme était manifestement en cours d'application. D'ailleurs, en Angleterre, la critique de la politique intérieure allemande était unanime, et avait eu pour corollaire le rapprochement franco-britannique.<sup>842</sup> La mise au point de l'historien anglais était d'une précision réfrigérante. Était-ce la fin du débat ? Non, car dans le même numéro de février, le jeune radical Bertrand de Jouvenel, prenant la parole dans la droite ligne établie par Sieburg, reconnaissait qu'une explication entre la France et l'Allemagne était possible et nécessaire, sans toutefois s'écarter du principe séculaire : chacun chez soi.<sup>843</sup> En guise de bonne volonté, il proposait un parallèle audacieux entre l'Allemagne de Weimar et la France

---

<sup>836</sup> Art. cit., p. 11

<sup>837</sup> Art. cit., pp. 11-12

<sup>838</sup> Art. cit., pp. 12-13

<sup>839</sup> Art. cit., p. 13

<sup>840</sup> Art. cit., p. 14 et p. 16

<sup>841</sup> George Peabody GOOCH... février 1934, pp. 107-112

<sup>842</sup> Art. cit., pp. 109-111

<sup>843</sup> Bertrand de JOUVENEL... février 1934, pp. 120-126

de l'après 1815, poussant le réalisme jusqu'à comparer les déclarations pacifistes de Hitler à celles de Lamartine en 1848.<sup>844</sup> Il affirmait aussi sympathiser avec la frustration des Allemands face à la « vanité » française affichée à la SdN.<sup>845</sup> Le pragmatisme de Jouvenel lui avait permis d'engager à Berlin avec des jeunes Hitlériens « un dialogue fondé sur le principe de ne pas faire de jugement de valeur sur des régimes qui reposent sur des conditions locales. »<sup>846</sup> Dans cet ordre d'idée, il considérait l'Europe centrale comme relevant de l'expansion germanique, à condition que celle-ci fût pacifique.<sup>847</sup> Finalement, le seul point sur lequel un certain contrôle était légitime (mais sous quelle forme ?), c'était que le « socialisme national » ne devînt pas « socialisme nationaliste. »<sup>848</sup> Le lecteur de la *NRH* eut loisir de méditer pendant de long mois ces deux opinions antagonistes, car le prochain article sur les relations franco-allemandes ne parut qu'à la fin de l'année, à l'occasion d'une controverse particulière entre Jean de Pange et Richard Jügler. Celle-ci acheva de mettre en exergue les divergences. En octobre, Jean de Pange proposait un panorama historique de la création du concept honni de nationalité, envisagé comme la conjonction monstrueuse du sentiment national d'origine française et de réflexions des philologues et juristes allemands de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont la conclusion était que tout ceux qui parlaient la même langue devaient faire partie du même État.<sup>849</sup> Jean de Pange, lorrain de toujours et Alsacien d'occasion (il vécut à Strasbourg après la guerre), ne pouvait souscrire à cette thèse. Au contraire, selon lui, la « double nationalité » était une richesse, un pont entre les cultures ; c'est ainsi que l'Alsace devait montrer, en France, « le meilleur de la germanité ». <sup>850</sup> Une transposition géopolitique encore plus ambitieuse était la proposition de séparer de la Prusse les terres allemandes catholiques, sous la forme d'une confédération des États germaniques du sud et de l'Autriche ou d'un État rhénan autonome dans le cadre du Reich<sup>851</sup> (la première thèse avait été très en vogue dans les milieux catholiques au début des années vingt<sup>852</sup>). Mais, d'une part, Pange laissait planer une ambiguïté sur la situation précise de cette partie séparée ; devait-elle être

---

<sup>844</sup> Art. cit., p. 120

<sup>845</sup> Art. cit., p. 124

<sup>846</sup> Art. cit., p. 126

<sup>847</sup> Art. cit., p. 121

<sup>848</sup> Art. cit., p. 126

<sup>849</sup> Jean de PANGE... octobre 1934, pp. 219-220

<sup>850</sup> Art. cit., p. 221

<sup>851</sup> Art. cit., pp. 221-222

<sup>852</sup> Jean de Pange l'attribuait au cercle du maréchal Lyautey. On retrouve la même idée chez la princesse Stéphanie de Belgique, épouse de l'archiduc Rodolphe, remariée à un aristocrate hongrois : « [...] selon ma modeste conviction, il faudrait plus que jamais revenir à une Allemagne avant 1806 ! C'est-à-dire à une Allemagne d'États confédérés [...] en recatholicisant les Allemands. » Stéphanie de Lónyay – RP Delattre 1er novembre 1932 (Fond Delattre, Jésuites Vanves)

nécessairement autonome ou éventuellement indépendante ? Richard Jügler le remarqua bien dans sa réponse publiée en décembre.<sup>853</sup> D'autre part, il semble que l'Alsace n'était pas destinée à en faire partie. Que disait encore Jügler ? Il réfutait en bloc la leçon d'histoire du comte de Pange. D'après lui, l'expansionnisme français remontait bien plus loin qu'à Napoléon. D'ailleurs, c'était bien la France et non l'Allemagne qui s'était tenue sur le pied de guerre jusqu'en 1914. En fait, Jügler répondait plus en allemand qu'en nazi, et se contenta de réfuter brièvement les atrocités attribuées à l'Allemagne hitlérienne, sans trop insister sur les bienfaits du programme politique en cours.<sup>854</sup> De son côté, Jean de Pange était près à battre la coulpe de la France (c'était l'occupation de la Ruhr qui avait conduit au racisme<sup>855</sup> ; quant au Briandisme – dont il était pourtant soupçonné par ses ennemis –, celui-ci avait voulu organiser la paix sur des « bases verbales » au moment où toute l'Europe produisait des armes<sup>856</sup>) ; tout en condamnant la barbarie du racisme, il était même prêt à faire l'inventaire du nazisme, cet « extraordinaire amalgame de doctrine que nous apporte le national-socialisme » au sein duquel il fallait « rendre justice à l'idéalisme avec lequel Darré<sup>857</sup> [s'efforçait] de reconstituer une noblesse du sol et de la terre. »<sup>858</sup> Mais cela ne lui servit à rien ; Jügler dénonça tout d'un trait ce qu'il semble avoir considéré comme une banale attaque anti-allemande. Ainsi, dans sa réplique à la réponse de Jügler, Jean de Pange aggravait-il encore l'impasse de sa position et son propre isolement : « M. Charles Maurras me reproche constamment, dans l'*Action française*, mes illusions sur l'Allemagne, déplorait-il. Je suis tenté de lui donner raison quand je vois comment ma bonne volonté est interprétée par certains Allemands. »<sup>859</sup>

Voilà comment s'achevait, en décembre 1934, le dialogue franco-allemand commencé en juin 1932 : sur une impasse.<sup>860</sup> La *NRH* pouvait s'enorgueillir, en tant qu'organe de presse d'un

---

<sup>853</sup> Richard JÜGLER (Réponse au comte de Pange)... décembre 1934, pp. 458-462

<sup>854</sup> Art. cit.

<sup>855</sup> PANGE... octobre 1934, p. 223

<sup>856</sup> Art. cit., p. 222

<sup>857</sup> Walther Darré (1895-1953), membre du parti national-socialiste depuis 1929, était l'auteur de *Neuadel aus Blut und Boden* (1930), qui allait être publié en 1939 aux éditions Sorlot sous le titre de *Nouvelle noblesse du sang et du sol*. Fondateur, en 1931, du Bureau de la race et du peuplement (*Rasse- und Siedlungshauptamt*), puis ministre de l'Agriculture d'Hitler jusqu'en 1942, il contribua à la doctrine nazie dans le domaine de l'expansion géographique (*Drang nach Osten et Lebensraum*), et dans celui de la création d'une aristocratie raciale germanique fondée sur la reproduction sélective et enracinée sur le sol allemand.

<sup>858</sup> Art. cit., p. 223

<sup>859</sup> Comte Jean de PANGE (Réplique à Richard Jügler)... décembre 1934, p. 517

<sup>860</sup> Dans les coulisses, le résultat était le même. Après la parution de l'article de Jean de Pange, Balogh avait contacté son ami Camillo Haubert, attaché de presse de la Légation de Hongrie à Berlin, afin que ce dernier lui indiquât un contradicteur allemand (« Tu connais la direction et le style de notre revue : pas de polémique, mais des articles apaisés, courtois, d'un haut niveau "européen" et au-dessus de tous intérêts particuliers, et qui puisse aussi entrer dans le cadre de la propagande officielle. »). On trouva Jügler. L'article parut, mais il ne fut pas exploité en Allemagne, car les Allemands ne voulaient donner de publicité ni à l'article de Pange, ni à sa réponse

petit pays humilié, d'avoir obtenu la contribution de grandes plumes européennes sur un sujet aussi sérieux. Mais, dans le fond, la controverse n'avait servi qu'à mettre en valeur l'impossibilité du dialogue franco-allemand, avant comme après Hitler. Sur le plan pratique de la révision, la voie franco-italienne, dont les contours avaient été définis dans la même période au cours du débat sur l'Europe danubienne, semblait alors nettement plus prometteuse que la voie franco-allemande.

## 5. Espoirs et perplexité. Question danubienne en vrac, Italie – Autriche (1935-36)

Dès le début de l'année 1935, les événements semblaient donner raison à cette analyse. Bien qu'il fût assez rare qu'elle traitât de l'actualité immédiate, ce fut ainsi avec une joie sincère que la *NRH* récapitula les acquis de l'année 1934 (Protocoles de Rome au printemps entre l'Italie, l'Autriche et la Hongrie)<sup>861</sup> et accueillit les accords franco-italiens de janvier<sup>862</sup> suivis des accords de Stresa en avril.<sup>863</sup> D'ailleurs, les articles concernés, apparaissant sous la forme de synthèse sur la situation en Europe au début de l'année 1935, témoignent, il me semble, du sentiment qu'une nouvelle ère – plus favorable – était en train de poindre. Cette situation devait mettre du baume au cœur des rédacteurs de la *NRH*, dont les problèmes d'ordre domestique étaient alors au point culminant (organigramme décimé aux niveaux supérieurs, accusations de francophilie, relations équivoques avec le *Küligyminiszterium* et incertitude sur les ressources financières, etc...).

### a) Derrière la dynamique italienne (1935)

Articles de synthèse sur la situation danubienne au seuil de l'année 1935

Auteur	Titre	Type	Date
Maurice Pernot	Le problème danubien au seuil de	Tête	Janvier 1935

« même si [celle-ci présentait] le point de vue allemand ». Il ne restait plus à Balogh qu'à regretter ce « manque d'objectivité ». Correspondance Balogh – Camillo Haubert octobre-décembre 1934 (Fond Balogh 1/1374)

<sup>861</sup> « L'année pleine d'événements sanglants [...] quelquefois menacèrent de nous engloutir dans une catastrophe irrémédiable » écrivait Ottlik, mais globalement, le bilan était positif. Georges OTTLIK, « La situation de la Hongrie au début de 1935 », *NRH*, février 1935, p. 103

<sup>862</sup> 7 janvier 1935 : Accords Laval-Mussolini, projet de pacte de non-agression collectif en Europe danubienne, en échange de concessions en Éthiopie (dont le contenu controversé dépasse le cadre de cette étude).

<sup>863</sup> 11-14 avril 1935 : accords de Stresa entre la France, l'Angleterre et l'Italie, proclamant la fidélité à Locarno, et surtout la garantie de l'indépendance de l'Autriche.

	1935	2	
Georges Ottlik	La situation de la Hongrie au début de 1935	Tête 1	Février 1935
Louis de Vienne	Le problème de l'Europe Centrale	Tête 1	Mars 1935
Georges Reynald (sénateur)	Les accords de Rome et le Pacte Danubien	Corp s	Mai 1935

Certes, Maurice Pernet rappelait que les Protocoles de Rome et le rapprochement franco-italien n'avaient de sens pour l'Europe danubienne que dans la perspective d'un rapprochement simultané entre l'Italie et la Petite entente ; là avait justement été, disait-il, l'objectif du voyage de Barthou en Europe centrale, si mal vécu par les Hongrois. Et si les fruits de ce voyage avaient été gâtés par le crime de Marseille, l'œuvre continuait, affirmait Pernet, vers l'objectif le plus urgent qui était la coopération économique (« la révision peut attendre, allons d'abord au plus pressé »).<sup>864</sup> Du côté de la *NRH*, ce langage était toléré d'un vieil ami, à condition de travailler soi-même à renverser les priorités. Ottlik s'en chargea le mois suivant : (1) la révision des frontières ; (2) l'égalité, notamment en matière d'armement ; (3) la protection des minorités hongroises.<sup>865</sup> D'autre part, afin de verrouiller la bonne attitude professée par Maurice Pernet à l'égard de l'Italie, la *NRH* publia en mai un article où le sénateur Georges Reynald exprimait, non sans une certaine légèreté, l'indifférence de la diplomatie française quant au régime fasciste.<sup>866</sup> Enfin la France (un sénateur !) abandonnait sa posture de donneuse de leçon ? Voilà un langage qui devait plaire en Hongrie. D'autant plus que Reynald appuyait sa démonstration sur une vision historique, longue et éclectique, en évoquant le banquet des Garibaldiens de Paris, où Laval avait affirmé que la France partageait avec l'Italie le même héritage antique.<sup>867</sup> Que de références au passé glorieux ! Ce ton ne pouvait être que du goût des Hongrois.

La question allemande n'était pas totalement oubliée. Dans sa recherche d'équilibre et de contreponds collectifs, Maurice Pernet exprimait le désir de l'intégrer dans le concert de l'Europe centrale que la réunion des signataires des Protocoles de Rome et de la Petite entente

<sup>864</sup> Maurice PERNOT, « Le problème danubien au seuil de 1935 », *NRH*, janvier 1935, pp. 10-11

<sup>865</sup> Georges OTTLIK, « La situation de la Hongrie au début de 1935 », *NRH*, février 1935, p. 109

<sup>866</sup> « M. Mussolini ayant avec le régime parlementaire quelques libertés, était devenu l'ennemi n° I de la démocratie. » écrivait le sénateur Georges Reynald, sous-entendant que cette opinion n'était désormais plus de mise. Georges REYNALD, « Les Accords de Rome et le Pacte danubien », *NRH*, mai 1935, p. 449

<sup>867</sup> Art. cit.

était en train de constituer.<sup>868</sup> Ce qui, avec la France, aurait constitué un bloc rassemblant à peu près tous les pays d'Europe continentale. Ottlik exprimait son accord qu'il fallait accorder sa place à l'Allemagne dans le système européen, et voyait dans le plébiscite de la Sarre une illustration de ce principe, de même qu'un grand succès pour la Société des Nations, « mais plus encore pour une des plus belles idées humaines : l'idée nationale, idée pour laquelle toutes les nations civilisées doivent professer la même admiration et la même foi. »<sup>869</sup> Bref, la synthèse de l'année 1935 était la suivante : l'Italie à la pointe de l'histoire parvenait à entraîner la France dans la politique dynamique, l'Allemagne était réintégrée et la SdN fortifiée par le succès de l'idée nationale, qui devait inmanquablement conduire à la renaissance de la Grande Hongrie dans ses éternelles frontières. Il y avait une partie de vœux pieux dans cette admirable synthèse. Un article un peu cagneux venait justement lui porter la contradiction, celui de Louis de Vienne. Le bon vieux Louis de Vienne, ancien ministre de France à Budapest dont on gardait un si bon souvenir malgré l'aspect rugueux de sa franche amitié. La contribution du diplomate, parue en mars 1935, appartenait à la série "bilan",<sup>870</sup> mais il portait la marque de son auteur. Avant tout, pour être sûr de bien comprendre l'attitude de Louis de Vienne après son départ de Budapest, il faut reconnaître deux caractéristiques siennes, sur lesquelles il avait, d'ailleurs, déjà dispensé quelques éléments entre les lignes de son premier article donné à la *NRH*. D'une part, le complexe du retraité modeste ; comment oser s'exprimer sur le problème de l'Europe Centrale, lorsqu'on y a consacré déjà huit ans d'activité sans le moindre résultat ?<sup>871</sup> D'autre part, le complexe de l'ami sincère, qui ne peut se permettre autre chose que de dire des méchancetés, puisque « le propre de l'amitié est la franchise. »<sup>872</sup> Cet "environnement cognitif" qui pesait sur Louis de Vienne se traduit de la manière suivante dans son article : (1) le bassin danubien est une unité économique naturelle, mais jamais les Habsbourg – qui jouèrent seulement la carte de l'unité dynastique, au besoin en suscitant les rivalités entre nationalités – n'ont tenté d'en faire une unité politique. »<sup>873</sup> (2) Les Hongrois bénéficiaient de droits historiques spéciaux au sein de la monarchie, mais ils ont agi soit trop tôt (1848), soit trop tard (1867). Tout de même, l'ancien diplomate admettait que le reproche de magyarisation forcée n'était pas sérieux : « en cette matière comme en

---

<sup>868</sup> Maurice PERNOT, Art. cit., p. 13

<sup>869</sup> Georges OTTLIK, Art. cit., p. 108

<sup>870</sup> Dans son introduction, Louis de Vienne écrivait, dans sa manière sincère et légèrement verbeuse, que le directeur de la *NRH* lui avait demandé de réagir à l'article de Maurice Pernot. (Louis de VIENNE, « Le problème de l'Europe Centrale », *NRH*, mars 1935, p. 215)

<sup>871</sup> Art. cit., p. 215

<sup>872</sup> Art. cit.

<sup>873</sup> Art. cit., p. 216

d'autres, il n'est que de réussir pour que chacun accepte ou au moins enregistre le fait accompli. »<sup>874</sup> (3) Le sort avait été cruel pour les Hongrois en 1920, mais les alliés n'étaient pas responsables de l'effondrement de la double monarchie. « Ils n'auraient pu l'empêcher que par la force. Or, pouvaient-ils user de cette force au service d'un ancien adversaire et contre ceux qui, à leurs risques et périls, s'étaient déclarés leurs amis ? » D'autre part, en plaçant à sa tête Mihály Károlyi puis Béla Kun, la Hongrie avait participé à son malheur.<sup>875</sup> Louis de Vienne avait bien conscience que son article ne résolvait rien et risquait de froisser quelque susceptibilité, aussi affirmait-il, dans son langage direct et avenant, vouloir faire mieux le mois suivant.<sup>876</sup> Dans le numéro d'octobre 1935, le vicomte de Rochefort était l'auteur d'un article sur l'Italie qui n'appartenait pas, à proprement parler, à la série publiée en début d'année, mais parachevait l'œuvre d'apologie du régime mussolinien. Rochefort se félicitait de l'accord franco-italien du mois de janvier, qui était un point de départ « pour la Rome impériale ressuscitée par le génie créateur de l'homme qui préside à sa nouvelle et éclatante destinée avec tant de clairvoyance et ferme ardeur. »<sup>877</sup> Son plaidoyer pour la pénétration italienne en Ethiopie,<sup>878</sup> refusant les « considérations sentimentales sur le “dernier État africain indépendant” », prenait appui à la fois sur la nécessité dans laquelle se trouvait l'Italie de trouver un débouché et sur l'erreur d'avoir admis à la SdN un État (l'Ethiopie) qui était « manifestement incapable de se gouverner lui-même » et faisait perdurer des pratiques comme l'esclavage, incompatibles avec les principes de la civilisation.<sup>879</sup>

Cette coopération franco-italienne à la rescousse de la Hongrie, tellement souhaitée sur le plan politique, avait aussi son volet économique, comme l'expliquait Maurice Pernot dans un quotidien français en septembre 1933 : le marché italien pouvait absorber les excédents agricoles hongrois à condition que l'opération fût financée à grande échelle par le capital français.<sup>880</sup>

---

<sup>874</sup> Art. cit., p. 217

<sup>875</sup> Art. cit., p. 218

<sup>876</sup> En réalité, la collaboration entre Louis de Vienne et la NRH allait seulement se mettre en place à la fin de l'année 1935 et courir essentiellement sur l'année 1936.

<sup>877</sup> Vicomte de ROCHEFORT, « L'Italie et la France », NRH, octobre 1935, p. 272

<sup>878</sup> La NRH publia cet article un mois avant le fameux manifeste d'Henri Massis, publié le 4 novembre dans *Le Temps* et intitulé « Pour une défense de l'Occident et de la paix en Europe », dont le propos principal était le refus de la guerre idéologique (antifasciste), et les arguments similaires à ceux du vicomte de Rochefort.

<sup>879</sup> Art. cit., pp. 272-273

<sup>880</sup> Article de Maurice Pernot paru dans *L'information* du 26 septembre 1933. Classé dans son dossier au Külügyminisztérium. MOL K66 292 cs. 1936 III-4 (N-R)

## b) Le trou noir autrichien (1936)

Mais l'année 1936 ne fut pas à la hauteur des espérances. Au contraire, les signes du délitement de la belle formule franco-italienne se multiplièrent en même temps que la situation générale s'aggravait.<sup>881</sup> Les grandes puissances réarmaient, tandis que l'Italie rencontrait des difficultés inattendues en Afrique ; l'Allemagne se retirait de la SdN (octobre 1935), remilitarisait la Rhénanie (mars 1936) et lançait l'idée d'un axe anti-bolchevique en guise de réplique au rapprochement franco-russe de mai 1935. Dans un autre ordre d'idée, les lois de Nuremberg (septembre 1935) dévoilaient plus crûment la nature peu amène du régime nazi. Certes, toutes ces actions lourdes de menaces pour l'avenir de l'Europe passaient pour l'instant par-dessus la Hongrie et ses pays voisins (bien qu'elles démantelassent lentement et sûrement les conditions qui avaient permis de croire à une prochaine résolution du problème danubien – éventuellement en faveur des revendications hongroises). Dans l'immédiat, ces événements plus ou moins lointains semblaient toutefois tourner autour d'un pays dont le sort restait en suspens : l'Autriche.<sup>882</sup> L'Autriche, trou noir de l'année 1936, prenait ou reprenait peu à peu place en tête de l'agenda des relations internationales. Les coups de semonce n'avaient pas manqué : tentative d'union douanière avec l'Allemagne en 1931, tentative de coup d'État et assassinat de Dollfuss en 1934. En 1936, la *NRH* consacra rien moins que onze articles à la question autrichienne, dont trois d'auteurs français ; au moment où la question des relations franco-allemandes avait totalement disparu des colonnes de la revue, c'était une manière de maintenir, assez courageusement, une ligne éditoriale relativement indépendante de l'influence germanique, car, comme nous allons le constater, leur esprit général exprimait une préférence assez marquée pour une Autriche indépendante.

### Articles de la *Nouvelle revue de Hongrie* consacrés à l'Autriche en 1936

Auteur	Titre	Typ e	Date
Louis de Vienne	Que faut-il penser de l'Autriche ?	Tête 1	Janvier 1936
Dietrich von Hildebrand	La mission surnationale de l'Autriche	Tête	Janvier 1936

<sup>881</sup> Remarquons aussi que lors de l'Entretien organisé par la NRH à Budapest en juin 1936 sous les auspices du Comité de la coopération intellectuelle de la SdN, les envoyés italiens (fascistes) firent piètre figure par rapport à leurs adversaires libéraux, et cela ne manqua pas d'apparaître dans les comptes-rendus de la NRH.

<sup>882</sup> « Le plus léger mouvement de la bascule internationale se fait sentir à Vienne. » David STEPHEN, « Le problème autrichien », NRH, avril 1936, p. 312



		2	
Yves de La Brière (SJ)	La condition internationale de l'Autriche	Corps	Février 1936
Georges Ottlik	Le problème autrichien	Tête 2	Mars 1936
[Endre] Bajcsy-Zsilinszky	Les trois solutions de la question autrichienne	Tête 2	Avril 1936
[Miksa] Fenyő	Les voyages de M. Milan Hodja	Corps	Avril 1936
David Stephens	Le problème autrichien	Corps	Avril 1936
Georges Ottlik	La Hongrie et le sort de l'Autriche	Corps	Avril 1936
Edouard Ludwig	La nouvelle Autriche et l'Europe	Tête 1	Septembre 1936
Georges Roux	La leçon de l'Autriche	Tête 2	Octobre 1936
[András] Frey	Le compromis austro-allemand	Corps	Novembre 1936

Que fallait-il penser de l'Autriche ? se demandait Louis de Vienne. Depuis 1920, elle se laissait mourir, puis, grâce à son nouveau saint martyr Dollfuss, elle avait brusquement retrouvé le goût de vivre ; mais quel était son avenir ?<sup>883</sup> L'autrichien Dietrich von Hildebrand affirmait qu'elle avait pour mission de perpétuer « l'universalisme spirituel, l'hospitalité pour les civilisations étrangères, le sens de la fédération » hérités de la double monarchie.<sup>884</sup> Belles paroles. Le véritable débat commença avec l'article de Georges Ottlik paru en mars.<sup>885</sup> Cet article avait déjà paru dans la presse hongroise, mais Ottlik désirait en faire paraître une version française, car un organe en langue française y avait fait allusion dans une polémique (sans doute *l'Europe centrale*). Le directeur de la *NRH* distinguait trois solutions pour le problème de l'Autriche : la restauration, la confédération danubienne et l'*Anschluss*, qu'il tentait de caractériser dans un esprit objectif. Avec le recul, on pourra dire qu'il envisageait chacune d'entre elles avec une certaine faveur, car rien ne lui paraissait pire que le *statu quo*.<sup>886</sup> Mais, sur le moment, que de clameurs ! Ottlik fut accusé de tous les maux par ses

<sup>883</sup> Louis de VIENNE, « Que faut-il penser de l'Autriche ? » *NRH*, Janvier 1936, pp. 3-13

<sup>884</sup> Dietrich von HILDEBRAND, « La mission surnationale de l'Autriche », *NRH*, Janvier 1936, p. 16

<sup>885</sup> Georges OTTLIK, « Le problème autrichien », *NRH*, mars 1936, pp. 208-219

<sup>886</sup> Au passage, il affirmait que l'anti-légitimisme du gouvernement hongrois ne serait pas un prétexte pour que ce dernier s'alliât avec les « pires ennemis » de la Hongrie afin d'empêcher la restauration. (Georges OTTLIK, « Le problème autrichien », *NRH*, mars 1936, p. 215) et il blâmait la Tchécoslovaquie pour avoir, avec le pacte tchéco-soviétique, « ouvert l'écluse » aux hégémonies slave et germanique en Europe centrale. (Art. cit., p. 216). Enfin, il affirmait que la Hongrie engagerait une coopération régionale après avoir obtenu la seule satisfaction des « prétentions territoriales minima », concernant les territoires limitrophes habités « dans leur grande majorité par des Magyars » - sinon, les « Hongrois préféreraient la solution qui ferait entrer la Bohême et la Moravie

adversaires de la Petite entente (*l'Europe centrale*), et même soupçonné par les Hongrois eux-mêmes de partialité pour l'une ou l'autre des solutions, si bien qu'il fut dans l'obligation d'écrire un mois plus tard un nouvel article dans lequel il revendiquait de n'être ni légitimiste, ni anti-allemand, ni « *anschlussite* ». <sup>887</sup> On observera ici la coquetterie du révisionnisme professé à la *NRH*, cette défense d'une ligne si ténue, bien qu'assez constante, qu'elle en devenait presque incompréhensible, souvent à contre-courant ou du moins désynchronisée d'avec ses meilleurs appuis. Prenons, par exemple, Endre Bajcsy-Zsilinszky, authentique patriote en cours de conversion à l'occidentalisme après avoir erré dans les zones limoneuses du parti raciste hongrois. Dans une critique acerbe parue dans le numéro d'avril, celui-ci affirmait ne voir dans l'*Anschluss* aucune solution du tout, et reprochait à Ottlik de l'avoir incluse parmi les possibilités s'offrant à l'Autriche, et de la considérer, de surcroît, comme la plus naturelle (ce qu'Ottlik réfutait). « Que [pouvait] apporter l'*Anschluss* à la Hongrie ? » <sup>888</sup> interrogeait-il. Ottlik répondait calmement que l'on eût bien tort de se prononcer prématurément. <sup>889</sup> N'y avait-il pas une part de satisfaction personnelle chez lui, qui avait, peu avant, été brutalement accusé du crime de francophilie par les anciens amis de Bajcsy-Zsilinszky ? Par ailleurs, cette pléthore de « solutions » n'empêchait pas le directeur de la *NRH* de professer un profond pessimisme, car, selon lui, Prague serait, à l'instar de l'ancienne monarchie qu'elle avait cru pouvoir remplacer, toujours « en retard d'un jour, d'une armée, d'une idée. » <sup>890</sup> Et que pouvait-on faire sans la Tchécoslovaquie ?

Malgré la diversité des intervenants et le beau rôle que pouvait se donner Georges Ottlik, le débat sur l'Autriche, concentré en mars-avril 1936, se terminait donc sur une note plutôt sombre. Au même moment, Joseph Balogh tentait de lancer une autre discussion, à propos de l'Entretien de la SdN consacré aux Humanités (organisé à Budapest en juin 1936). En tête d'un article d'Henri Bonnet, directeur de l'Institut de coopération intellectuelle internationale, la rédaction annonçait avec plaisir qu'elle publierait chaque mois quelques articles se rapportant à l'Entretien. D'articles, il n'y eut en fait qu'une longue étude de Gyula [Jules]

---

dans le Reich allemand, libérant ainsi les Slovaques de l'alliance contre nature avec Prague [et offrant la possibilité] d'une fédération slovaquo-magyare facile et naturelle. » (Art. cit.)

<sup>887</sup> « Je ne suis pas légitimiste ! » écrivait Ottlik, ajoutant qu'il était prudent de conserver une « force nationale en réserve », qui pourrait exercer un certain attrait sur les populations des pays voisins. « C'est tout. » (Georges OTTLIK, « La Hongrie et le sort de l'Autriche », *NRH*, avril 1936, p. 318)

<sup>888</sup> André BAJCSY-ZSILINSZKY, « Les trois solutions de la question autrichienne », *NRH*, Avril 1936, p. 303

<sup>889</sup> Georges OTTLIK, Art. cit., pp. 317-321

<sup>890</sup> Art. cit., p. 321

Kornis sur l'Université,<sup>891</sup> quelques comptes-rendus et un éloge de Paul Valéry, qui avait présidé de la conférence.<sup>892</sup>

Vers la fin de l'année 1936, la *NRH* reprit le fil de la discussion au sujet de l'Autriche, mais ce fut pour constater que le dialogue était déjà bien détérioré, car les deux opinions en présence, professées par deux Français : respectivement Maurice Pernot et Georges Roux, étaient incompatibles. De plus, leurs contributions n'étaient pas tant des analyses de la situation autrichienne, suite au compromis austro-allemand du 11 juillet, que des tentatives de bilan général de la politique autrichienne de la France, d'où la plus vaste portée de leur désaccord.

Maurice Pernot, « Position de la France » (septembre)<sup>893</sup>

*L'article était précédé d'un chapeau : « Nous publions ci-dessous cette étude de l'éminent écrivain politique qu'est M. Pernot avec tout le respect dû à sa personne. Nous tenons cependant à souligner avec force qu'il nous est impossible d'être d'accord avec lui ni quant aux thèses qui sont à la base de son raisonnement ni quant à ses conclusions, au sujet desquelles nous formulons les plus expresses réserves. »<sup>894</sup>*

*Maurice Pernot constatait une alarmante radicalisation idéologique à travers l'Europe. Sauf en France, où, grâce au « discernement » que la crise avait « aiguïté » parmi les éléments modérés, « certaines fautes [n'avaient] été épargnées au gouvernement que par une intervention vigoureuse de l'opinion publique. »<sup>895</sup> Les principes généraux de la politique française étaient : l'aspiration à la paix, le besoin d'ordre et d'équilibre, la méfiance à l'égard des grandes constructions, l'amour de la liberté, de l'égalité et de la justice. Par conséquent, la France éprouvait (1) un penchant irrésistible pour la politique des nationalités (dans l'histoire : la formation de l'Italie et de l'Allemagne, le retour de l'Alsace-Lorraine, la résurrection de la Pologne, la constitution de la Tchécoslovaquie) ; (2) une préférence pour les régimes démocratiques et de libre opinion.<sup>896</sup> La France était d'accord pour entamer une nouvelle négociation avec les Anglais et les Allemands sur l'Ouest de l'Europe, à condition d'y lier la sécurisation de sa partie orientale (et les Anglais venaient peu à peu à cette idée). D'ailleurs, l'accord avec la Russie, légèrement libérée de son dogmatisme, offrait une nouvelle marge de manœuvre à la France.<sup>897</sup> Mais Pernot s'empressait de rassurer son lecteur (et son rédacteur en chef !) : « il ne [s'agissait] en aucune façon de faire renaître cette Triple entente qu'on [avait dû] opposer jadis à la Triple alliance. »<sup>898</sup>*

---

<sup>891</sup> [Gyula] KORNIS, « Université et politique », *NRH*, août 1936, pp. 97-113

<sup>892</sup> Ajoutons deux articles consacrés à la SdN : Pierre de LANUX, « L'idée de "Société des Nations" et les Français aujourd'hui », *NRH*, février 1936, pp. 123-128 ; Yves de La Brière, « Les catholiques et la Société des Nations », *NRH*, octobre 1936, pp. 291-297

<sup>893</sup> Maurice PERNOT, « Position de la France », *NRH*, septembre 1936, pp. 210-217

<sup>894</sup> On ne peut être plus clair, ni plus redondant. Visiblement, le temps avait passé, depuis le « superbe article » de Maurice Pernot publié en janvier 1934.

<sup>895</sup> Art. cit., pp. 211-211

<sup>896</sup> Art. cit.

<sup>897</sup> Art. cit., pp. 214-215

<sup>898</sup> Art. cit., p. 217

Georges Roux, « La leçon de l'Autriche » (octobre)<sup>899</sup>

Georges Roux craignait que l'accord du 11 juillet eût sonné le glas de l'Autriche indépendante.<sup>900</sup> En tout cas, c'était l'effondrement d'un « système diplomatique » et d'une « conception européenne. »<sup>901</sup> Face à la confiance que Pernot professait dans l'opinion publique française, Roux affirmait, au contraire qu'on n'avait « cessé de gaver la France d'idées fausses, d'inexactitudes et de fausses vérités, en même temps qu'empêcher par tous les moyens, toutes les pressions, qu'elle [connût] la réalité de la situation extérieure. »<sup>902</sup> De 1920 à 1933, la Petite entente avait dominé le bassin danubien, avec l'appui de la puissance française (prestige moral, forte armée, stabilité intérieure, stock d'or, etc...). « De toute cette force, [qu'avait] donc fait la France en Europe Centrale ? Rien. Elle [n'avait] pratiqué aucune politique propre et [s'était] bornée à appuyer la Petite entente. »<sup>903</sup> Pourquoi ? À cause de sa hantise du Rhin, et de sa faiblesse face aux chantages de ses alliés. D'ailleurs, Beneš bénéficiait de son réseau dans le « monde facile de la politique et de la presse parisienne » et des sympathies idéologiques avec la République française, ce qui n'était pas le cas de la catholique Autriche et de la Hongrie, « taxée d'aristocratie, de féodalisme, de fascisme et autres vices. » C'étaient les passions politiques, les forces sentimentales qui faisaient la politique extérieure du XX<sup>e</sup> siècle démocratique.<sup>904</sup>

Georges Roux terminait son réquisitoire (requiem ?) avec trois constatations : (1) la Petite entente n'avait jamais été conçue comme une barrière contre l'Allemagne. Elle était dirigée, dès l'origine, contre la Hongrie et ses prétentions territoriales<sup>905</sup> ; (2) l'affaiblissement de la Hongrie n'était pas dans l'intérêt de la France, car elle seule pouvait constituer le noyau d'une forte construction danubienne ; (3) le plan de Beneš avait été d'asphyxier la Hongrie et l'Autriche pour mieux les absorber dans la Petite entente. Mais la Hongrie avait résisté à la « pression physique, militaire, politique, économique, diplomatique et morale. » Cet échec de Beneš montrait qu'il fallait « d'abord régler le problème hongrois, qui [était] la clé de la paix européenne. »<sup>906</sup>

Pendant que les prestigieux ou talentueux invités débattaient, les rédacteurs de la revue demeuraient prudemment dans les limites de neutralité qu'ils s'étaient eux-mêmes assignées. Leur rôle consistait essentiellement à assembler habilement les opinions diverses pour conduire le lecteur en lieu sûr. Au sein de ces opinions diverses figurait le fascisme.

---

<sup>899</sup> Georges ROUX, « La leçon de l'Autriche », NRH, octobre 1936, pp. 297-303

<sup>900</sup> Art. cit., p. 297

<sup>901</sup> Art. cit., p. 298

<sup>902</sup> Art. cit.

<sup>903</sup> Art. cit., pp. 298-299

<sup>904</sup> Art. cit., p. 299

<sup>905</sup> Art. cit., p. 300

<sup>906</sup> Art. cit., p. 302

## 6. La *Nouvelle revue de Hongrie* et les régimes totalitaires (1932-1936)

### a) L'Allemagne avant et après 1933

Parmi ceux qui s'intéressent à la Hongrie au XX<sup>e</sup> siècle, nul n'ignore la "politique de la balançoire" pratiquée en 1943 sous la présidence de Miklós Kállay,<sup>907</sup> dont l'objectif était de rapprocher son pays des forces alliées sans pour autant rompre précipitamment avec celles de l'Axe. Observant déjà au tournant des années trente, à l'égard de la France et de l'Allemagne, les prémisses de cette politique à deux temps, Ignác Romsics propose l'expression de "bascule tape-cul".<sup>908</sup> La Hongrie avait besoin d'une grande puissance pour accomplir ses objectifs nationaux – peu importait laquelle, a-t-on coutume d'ajouter, en condamnant ou en prenant simplement acte de cet opportunisme, ou de ce pragmatisme très politique. À sa manière, c'est-à-dire avec des inflexions particulières, la *NRH* faisait sienne la double orientation nationale. Toute l'ambition théorique de ses grands débats internationaux était là. Justement, qu'en était-il dans la réalité ? Nous avons quelques éléments à notre disposition : l'article du comte de Pange, par exemple, avec lequel prit à peu près fin, en 1934, le dialogue franco-allemand organisé par la *NRH*, ne souleva pas l'enthousiasme des autorités allemandes.<sup>909</sup> Dans le sens inverse, en janvier 1933, l'article de Franz von Papen, loin de contribuer, non seulement au dialogue franco-allemand, mais aussi à l'amélioration de la réputation de la Hongrie, était tombé assez mal, précisément en pleine recrudescence de la campagne anti-hongroise à Paris.<sup>910</sup> Il est vrai que Haraszti, qui rapportait ce dernier fait à Balogh, se rendait parfois lui-même coupable de recrudescences paranoïdes ; néanmoins, il est incontestable que les difficultés de la politique hongroise "à bascule" – difficultés pratiques et morales – provenaient du fait que cette dernière reposait sur une distinction insolite entre la réalité et la fiction, autrement dit sur la volonté d'infléchir le cours des choses sans pour autant bénéficier des moyens nécessaires pour cela : la *Nouvelle revue de Hongrie*

---

<sup>907</sup> En hongrois, on fait référence à la Kállós, danse à deux temps du Comitat de Szabolcs, dans l'est du pays, berceau familial des Kállay.

<sup>908</sup> Terme hongrois : libikokázás. Pendant ce temps, l'Italie s'imposait comme centre de gravité, tandis que la sympathie de l'Angleterre, au contraire, se faisait plus symbolique. Ignác ROMSICS, Bethlen István, Budapest, Osiris, 1999, p. 283

<sup>909</sup> D'après le Conseiller (allemand) Wolf, l'article de Pange avait fort déplu. Camillo Haubert – Balogh 17 octobre 1934 (Fond Balogh 1/1374)

<sup>910</sup> Haraszti – Balogh 21 janvier 1933 (Fond Balogh 1/1342) « L'article de Papen tombe mal. À la Maison des journalistes, on trouve L'Europe centrale et toutes ses saletés anti-magyares. On devrait y déposer la [Nouvelle] Revue de Hongrie, mais avec Papen, c'est impossible. »

n'était nullement en mesure d'imposer à la diplomatie française ou allemande l'adoption de son attitude, aussi souple fût-elle.

Parlons de pragmatisme ! Balogh écrivait en décembre 1933 à son ami de la Légation de Hongrie à Berlin que lui-même et Ottlik pensaient que l'avènement de l'Allemagne nazie leurs « permettaient d'agir beaucoup plus dans l'intérêt de la *NRH* qu'avant. »<sup>911</sup> Soulignons que leur esprit critique n'était pas pour autant anéanti, puisqu'en juin de l'année suivante, ils publiaient en deuxième article de tête une étude très critique de la politique nationale-socialiste à l'égard du catholicisme.<sup>912</sup> D'autre part, dans une correspondance privée, Balogh évoquait cette critique avec une certaine désinvolture (« théories nébuleuses du national-socialisme »<sup>913</sup>). Bilan, deux ans plus tard (en 1936) : Balogh et Ottlik reconnaissaient l'échec de la *NRH* en Allemagne – mais ils se donnaient une nouvelle chance avec le lancement du *Hungarian Quarterly*...<sup>914</sup>

Il apparaît qu'il n'y eut pas véritablement de rupture en 1933 en ce qui concerne l'attitude de la *NRH* à l'égard de l'Allemagne, si ce n'est le développement prudent d'un espoir que la situation géopolitique évoluât favorablement, que contrebalançait fort à propos une certaine défiance à l'égard du contenu idéologique du nazisme. Sans plus – serait-on tenté d'ajouter. L'ambition de pénétrer l'Allemagne avec le *Hungarian Quarterly* fait partie, me semble-t-il, des dernières tentatives innocentes de composer avec le phénomène de l'expansion hitlérienne (“innocente”, c'est-à-dire qui ne fût pas absolument forcée par les circonstances ; autrement dit, d'une certaine manière : coupable).

## b) Mussolini, le « grand éducateur » ?

En ce qui concerne l'Italie, la continuité caractérisant la première moitié de la décennie est encore plus manifeste. Le régime fasciste était déjà bien installé lors de la fondation de la revue en 1932. On ne peut invoquer nul effet de surprise, nul besoin d'un temps de réflexion ;

---

<sup>911</sup> Balogh – Camillo Haubert 16 décembre 1933 (Fond Balogh 1/1374). Tout en soulignant, quelques jours plus tard, que la *NRH* n'était pas un organe français, mais une revue internationale destinée, à ce titre, également aux Allemands. Balogh – Camillo Haubert 22 janvier 1934 (Loc. cit.)

<sup>912</sup> Ignace SZEKFÜ, « Problème de sociologie catholique dans l'Allemagne nouvelle », *NRH*, juin 1934, pp. 10-18. Ignác Szekfű, prêtre catholique, était le frère du célèbre historien Gyula.

<sup>913</sup> Balogh demandait au père Delattre de trouver un collaborateur des Etudes capable de remanier la traduction de l'article d'Ignác Szekfű, dont il écrivait qu'il mettait en lumière « l'attitude théorique du catholicisme allemand à l'égard des théories nébuleuses du national-socialisme. » Balogh – Delattre 12 mars 1934 (Fond Jésuites Vanves. Carton 221. Enveloppe n°9). Sans abuser de l'analyse sémantique, ces quelques mots ne semblent pas démontrer la panique ni l'indignation.

<sup>914</sup> « Nous avons essayé d'introduire la *NRH* dans les cercles allemands qui s'intéressent à la politique internationale et à la vallée du Danube. Ce fut un échec, car la revue est en français et ces cercles sont trop étroits. Mais peut-être aurions-nous plus de chance avec le *Hungarian Quarterly*. Il me semble que l'on essaye de ménager l'Angleterre en politique étrangère. » Balogh – Camillo Haubert 31 octobre 1936 (Fond Balogh 1/1374)

pour Joseph Balogh et Georges Ottlik, la sympathie éprouvée pour l'Italie dépassait largement la simple analyse géostratégique. Le fascisme, écrivait Balogh dans la *NRH* d'octobre 1932, « montre à qui ose voir que dans la dictature, si vraiment elle est au service de la communauté, il y a parfois autant de “démocratie”, autant de souplesse et de vivacité que dans les systèmes de gouvernement parlementaires. »<sup>915</sup> Cet éloge du fascisme, hissant, en quelque sorte, celui-ci au rang de démocratie réelle, démontre une assez piètre considération pour la démocratie telle qu'on l'entend habituellement. Cela ne saurait nous surprendre ; les Hongrois n'idolâtraient pas assez la démocratie (dans son sens usuel) pour s'offusquer du régime mussolinien. Aussi Balogh, qui venait d'être reçu en audience par le *Duce*, affirmait-il que Mussolini, le « grand éducateur », le « génie-pédagogue », avait institué un régime « démocratique et non réactionnaire : démocratique, car il sort du peuple et il est pour le peuple ». <sup>916</sup> Ces paroles, surtout en guise d'explication, sont, en revanche, assez surprenantes, véritablement contradictoires de la part d'un homme qui penchait plutôt pour la méthode de Bethlen (aristocratie parlementaire) que celle de Gömbös (dirigisme populiste). L'historien du *Hungarian Quarterly*, Tibor Frank, considère cet article dans son ensemble comme une « faute », qu'il atténue en rappelant que nombreux étaient les Hongrois qui pensaient ainsi à l'époque, tout en ajoutant que Balogh « était conservateur, et n'avait aucune sympathie pour le fascisme : [qu']il ne voyait dans le dictateur italien que le moyen de la révision hongroise. »<sup>917</sup> Peut-être. J'ajouterai qu'en authentique conservateur, il se préoccupait peu de la nature du régime du (pays) voisin.<sup>918</sup> J'ai déjà évoqué cette tendance à l'indifférence idéologique, aussitôt que l'on sortait du domaine danubien considéré comme relevant de la Hongrie. D'ailleurs, cet article “fautif” n'est pas isolé dans les travaux de Joseph Balogh. S'il ne reprit pas lui-même la plume pour chanter à nouveau les louanges du « génie-pédagogue », au début de l'année 1933 parut à la *NRH* un débat contradictoire dont la synthèse pourrait être que le régime italien, malgré ses défauts (violences physiques, collectivisme, impérialisme), avait réalisé, grâce à l'enthousiasme de la jeunesse, une œuvre extraordinaire en hissant l'Italie au rang de grande puissance, et montrait au monde une expérience intéressante de rupture avec le vieil individualisme – exemple à prendre comme aiguillon pour la France gérontocratique et assoupie.

---

<sup>915</sup>(Joseph BALOGH, « Dux et Magister », *NRH*, octobre 1932, p. 219

<sup>916</sup> Art. cit., pp. 220-223

<sup>917</sup> Tibor FRANK, « « A patrisztikától a politikáig : Balogh József (1893-1944) » [De la patristique à la politique], Gyöngyi ERDEI, Balázs NAGY, Változatok a történelemre. Tanulmányok Székely György tiszteletére, Budapest, Budapesti Történeti Múzeum/ELTE BTK Középkori és Kora Újkori Egyetemes Történeti Társaság, s.d., p. 397

<sup>918</sup> On rencontrait aussi cette attitude chez certains conservateurs français comme Maurice Pernot ; sans mentionner le président du Conseil, Pierre Laval, qui était alors encore un parlementaire chevronné, et non moins italophile.

## Articles de la *NRH* consacrés à l'Italie (1932-33)

Titre	Type	Auteur	Date
L'Italie après dix années de fascisme	Corps	Georges Roux	Décembre 32
France démocratique et Italie fasciste	Corps	Roberto Forges Davanzati	Mars 33
La France et l'Italie	Corps	Pierre Dominique	Mars 33
L'Italie et la France	Corps	Roberto Forges Davanzati	Avril 33

Si l'on voulait tout de même lire dans la *NRH* des reproches adressés au fascisme (conjointement avec le bolchevisme et le nazisme), il fallait s'intéresser à un article consacré à « l'indépendance morale de la Hongrie » dans lequel Balogh écrivait, en juin 1933, que « le fascisme, le bolchevisme et le national-socialisme [étaient] tous les trois également des mouvements de masse tendant à un nivellement et culminant dans la dictature : par les méthodes de la contrainte psychique et intellectuelle, ils s'empar[ai]ent de la vie de l'individu ; quant à leurs effets extérieurs, ils [étaient] impérialistes et expansifs. »<sup>919</sup> Joseph Balogh écrivait cela moins d'un an après « Dux et Magister ». Il ne s'agissait pas, il me semble, d'un revirement définitif, mais simplement d'inflexions successives, qui sont déroutantes, car elles sont à chaque fois exprimées dans un langage vigoureux. Ajoutons quelques mots écrits par Georges Ottlik dans une correspondance du mois d'août 1936 : « Balogh et moi avons, depuis des années, développé des relations de sympathie non seulement pour l'Italie, mais aussi pour le régime et la vision du monde fasciste, sans même évoquer le chef du gouvernement lui-même, auquel nous avons eu chacun séparément la chance de pouvoir présenter nos respects. »<sup>920</sup> En fait, dans son article de 1933, Joseph Balogh désirait simplement mettre l'accent sur le fait qu'en retour de sa tolérance idéologique, la Hongrie ne désirait subir nulle influence idéologique, de ses amis pas plus que de ses ennemis (rappel : l'article ne traitait pas de l'Italie, mais de « l'indépendance morale de la Hongrie »).<sup>921</sup>

### c) La faiblesse intellectuelle du fascisme

Il est aussi un domaine dans lequel Balogh ne parvint pas à contenir sa désapprobation, qui contrastait singulièrement avec la vision de Mussolini comme « grand pédagogue », c'était le niveau intellectuel du fascisme. Comme nous allons le constater bientôt, les rapports sur

<sup>919</sup> Joseph BALOGH, « L'indépendance morale de la Hongrie », *NRH*, juin 1933, p. 605

<sup>920</sup> Ottlik– Zoltán Baranyai 11 août 1936 (MOL. K66. 333 cs. 1937 III-6, magyar-francia Kultúralis kapcsolatot)

<sup>921</sup> István Bethlen, auteur du rapprochement diplomatique italien, disait à la même époque : la Hongrie n'a nullement besoin de fascisme.



l'Entretien sur les Humanités organisé à Budapest en 1936 rendent clairement compte d'une infériorité des intellectuels fascistes par rapport à ceux des grandes démocraties. Dans le domaine de la connaissance, universel par nature, Balogh n'était donc pas en mesure de taire le danger fasciste. Rappelons aussi qu'en matière littéraire, il était beaucoup plus libéral qu'en matière politique. D'autre part, malgré, même, sa bonne disposition dans le domaine purement diplomatique, sur le plan pratique, nous l'avons déjà vu, la coopération éditoriale avec l'Italie n'eut aucun succès. C'est un mystère qu'il est difficile d'élucider. Les intéressés étaient eux-mêmes perplexes : en 1937, Ottlik et Balogh ne s'expliquaient toujours pas leur échec et se proposaient, à leur manière téméraire, et, dirait-on, quelque peu altière, de réitérer leurs efforts en direction de l'Italie.<sup>922</sup> Peut-être est-ce un exemple intéressant d'interférence entre une idée abstraite (l'insuffisance intellectuelle du fascisme) et une situation concrète (l'échec la collaboration éditoriale), malgré la présence d'une attitude volontairement favorable et d'un intérêt commun.

Finissons-en. Sans surprise, nous retrouvons, avec plus ou moins de bonheur, chez ces hommes le dessein plus ou moins clairement affiché d'une meilleure collaboration entre l'Occident et l'Italie, pour la refondation d'un ordre européen répondant aux ambitions hongroises. Sinon, ce serait avec l'Allemagne. C'est d'ailleurs ainsi que, trente ans plus tard, la situation était décrite par un Français peu suspect de complaisance, car il avait, lui même, entre temps prouvé jusqu'où l'on pouvait (ne pas) aller trop loin ; il s'agit de Xavier Vallat : « quelques rares esprits politiques, de tendance libérale, sans négliger l'appui italien, eussent préféré convaincre les puissances occidentales de l'intérêt majeur que présentait pour le maintien de la paix en Europe une révision amicale du traité de Trianon : seules, en effet, ces puissances étaient capables de peser sur les États de la Petite entente et de leur faire entendre raison. »<sup>923</sup>

#### d) La grande Histoire et la petite

La ligne était périlleuse, dira-t-on. Or, le péril suppose un danger. Et le danger suppose justement le risque d'accidents. Le grand accident, l'accident définitif, pour les Hongrois, fut la guerre, la défaite, le traité de Paris en 1947, qui rétablit les frontières de Trianon. L'histoire est faite d'hommes et de petits accidents dont on ne sait vraiment si l'accumulation fait les grands. Un petit accident, en ce sens, survint à Joseph Balogh, au moment où son

---

<sup>922</sup> Pro domo. 22 avril 1937. (Fond Balogh 1/2440/21740)

<sup>923</sup> Xavier VALLAT, « La Hongrie aux années 30 », *Ecrits de Paris*, [janvier] 1956, p. 62)

opportunisme s'approcha des limites du cynisme. Raoul Chélaré était un ancien ami de la Hongrie qui avait viré tchécoslovaque après la guerre. Il « brûlait ses idoles », disait-on à Budapest. Le 20 novembre 1934, l'attaché de presse du *Külgyminisztérium* informait son ministre à Berlin de la parution, dans le journal *Die Auslese*, de la traduction d'un article que Chélaré avait peu avant donné à la revue pragoise *L'Europe centrale*. Peu avant, Balogh s'était adressé en ces termes à l'attaché : « je ne sais si tu penses qu'il serait adroit d'attirer, à travers notre Légation, l'attention de la *Wilhelmstrasse* sur les attaques répétées contre la Hongrie dans cet organe à fort tirage. »<sup>924</sup> Les articles étaient publics, Balogh n'était donc pas coupable de dénonciation. Mais la formulation était trop habile pour être innocente. Certes, en 1934, la *Wilhelmstrasse* n'était pas encore intégralement nazifiée, mais, tout de même, il ne s'agissait pas de résoudre un simple problème de concurrence entre pots de vins hongrois et tchécoslovaques en terre bien connue, comme, par exemple, la place parisienne, mais, dans cette Allemagne mystérieuse et violente, de mettre en marche un processus dont on ignorait à peu près les tenants et aboutissants. C'était fort imprudent.

Pour trancher avec cette péripétie dont les conséquences apparaissent tout autant incertaines que palpables, revenons à la réflexion purement théorique, avec l'Entretien de Budapest au cours duquel, sous couvert de causerie sur la question de l'Humanisme, furent mis en perspective les choix idéologiques de l'homme moderne.

## **7. L'Entretien de Budapest (8-12 juin 1936)<sup>925</sup>**

### **a) Une « société des esprits »**

« Une société des nations suppose une société des esprits » (Paul Valéry).<sup>926</sup> C'est en effet sous l'égide de la SdN que fut organisé à Budapest ce qu'on appelait alors dans le jargon genevois un "Entretien".<sup>927</sup> L'initiative en revenait à Joseph Balogh lui-même, qui avait fait office d'intermédiaire entre le gouvernement hongrois et l'organisation de la Coopération

---

<sup>924</sup> Correspondance de Ferenc Mengerle, novembre 1934. MOL. K66. 1934. 237. C-K. Doc. 42-44

<sup>925</sup> Pour une présentation plus complète de l'Entretien de Budapest, voir mon article : Henri de MONTETY : « L'Entretien de Budapest sur le rôle des Humanités dans la formation de l'homme moderne (8-12 juin 1936) », *Revue des études françaises*, n°12, 2007, pp. 195-219

<sup>926</sup> Bulletin de l'Institut international de la coopération intellectuelle, Paris, 1937 (compte-rendu de l'activité de l'Institut en 1936), p. 3

<sup>927</sup> Quatre Entretiens avaient déjà eu lieu : en 1932 à Frankfort, à l'occasion des fêtes du centenaire de Goethe ; en 1933 à Madrid (thème : L'avenir de la culture) ; en 1934 à Venise (deux thèmes : Art et Réalité ; Art et Etat) ; en 1935 à Nice (La Formation de l'homme moderne).

intellectuelle qui dépendait de la SdN,<sup>928</sup> avant de prendre en charge le secrétariat général de l'organisation *ad hoc* locale.<sup>929</sup> En octobre 1933, il avait déjà fait paraître dans les Chroniques de la *NRH* un court article non signé intitulé « Pour une défense internationale des Humanités »<sup>930</sup> dont voici la matière :

*De nos jours, alors que l'incertitude politique et spirituelle où il est plongé, le monde cherche en vain les liens permettant de réunir les nations les unes aux autres et qu'en réalité, il trouve, avec une régularité étonnante, tout ce qui sert à les séparer ; que les démocraties et les dictatures, chacune conformément à sa constitution spirituelle caractéristique, cherchent avec un zèle égal les attaches avec le passé, les premières en se vouant au culte antique de la liberté humaine, les dernières en examinant leurs racines nationales, populaires et raciales ; [...] on ne peut ne pas s'étonner de voir que l'humanité se détourne presque avec ostentation d'une sphère déterminée d'idées, qui est celle de la civilisation antique, du monde gréco-romain, de ses traditions, en un mot de l'humanisme [...]. »*

*« L'Antiquité est [...] présente dans le monde actuel et saisit celui qui en comprend le langage. Et celui qui s'en détourne [...], s'exile volontairement dans le désert de la vulgarité, de l'aridité. C'est ce même danger qui nous menace tous [...] qui, dans notre science et, plus encore, dans nos systèmes d'enseignement, quittons graduellement la voie traditionnelle des hauteurs de l'humanisme, pour conduire les jeunes générations de nos classes moyennes vers les platitudes des connaissances pratiques, variées, mais de valeur incertaine, et des habiletés techniques des différentes spécialités. L'élite de toutes les nations soutient depuis un demi-siècle une lutte défensive contre l'incompétence et le dilettantisme qui voudrait mettre à la place des humanités l'anarchie spirituelle. Ces élites nationales, hélas, mènent les luttes séparément, sans aucun contact entre elles [...]. Et, réellement, existe-t-il dans notre monde unité spirituelle et intellectuelle plus grande et plus profonde que celle à laquelle nous devons toute notre façon de penser, notre conscience, notre goût, l'organisation de nos États, nos sociétés et nos Églises, les bases de toute l'activité scientifique et artistique : cette unité qu'est le culte de l'Antiquité, l'Humanisme d'origine gréco-latine de la chrétienté européenne ?*

La chrétienté européenne d'origine gréco-latine : voici le solide fondement sur lequel Balogh construisait ses théories agiles. Néanmoins, en glissant du monde de la pensée à celui des institutions, l'humaniste hongrois rencontrait la sophistication arithmétique de la SdN. Il existait, par exemple, plusieurs types d'invitations (celles du Comité des arts et des lettres,

---

<sup>928</sup> Origine de l'Entretien : idée de Balogh, développée à Genève au cours de discussions impliquant le baron de Montenach, la princesse Radziwill, István Lajti et Zoltán Baranyai. Vélics – Ottlik 5 novembre 1935 (Fond Balogh 1/3209). En novembre 1935, Montenach (chargé du secrétariat général de l'Organisation Internationale de Coopération Intellectuelle) adressait ses remerciements à Balogh pour son aide-mémoire, dont il allait donner lecture au Comité permanent des arts et des lettres. Montenach – Balogh 18 novembre 1935 (Fond Balogh 1/932)

<sup>929</sup> « Il est rare qu'un même homme sache, comme vous l'avez fait, s'occuper à la fois de la préparation intellectuelle d'une telle réunion et de tous les petits détails matériels qu'elle comporte. » Montenach – Balogh 19 juin 1936 (Loc. cit.)

<sup>930</sup> Chroniques, Nouvelle revue de Hongrie, octobre 1933, pp. 836-838. Une version typographique non datée est rangée dans le dossier du Fond Balogh consacré à l'Entretien (Fond Balogh 1/932/9091).

celles du gouvernement hôte, celles qui, impérativement, devaient émaner conjointement des deux) ; on prévoyait également la répartition précise des participants selon le critère de l'origine nationale (tout cela rappelle étrangement l'UNESCO). Finalement, l'Entretien réunit 28 personnes, dont douze Hongrois.<sup>931</sup> Les complications externes furent aggravées par des conflits purement hongrois, de nature financière ou idéologique opposant les deux ministères impliqués (*Külügyminiszterium* et *Kultuszminiszterium*).<sup>932</sup> J'ignore dans quelle mesure il faudrait y lire un signe de retrait de la part des autorités compétentes, mais la cérémonie inaugurale fut finalement placée sous les auspices du ministre du Commerce ; choix singulier, pour une réunion consacrée aux Humanités.<sup>933</sup> Cependant, les voies du protocole étant impénétrables, le lendemain Bálint Hóman (*Kultuszminiszter*) devait offrir un dîner officiel, et le surlendemain, Kálmán Kánya (*Külügyminiszter*) allait se charger du déjeuner.<sup>934</sup> Ajoutons que tout le monde fut invité à l'opéra, au théâtre, en excursion à Esztergom et Aquicum.

Les discussions firent l'objet de comptes-rendus qui parurent dans la *NRH*<sup>935</sup> et dans le *Bulletin annuel de l'Institut international de coopération intellectuelle* (plus loin : *Bulletin I.I.C.I.*). Les thèmes des communications écrites avaient été fixés par l'Institut sur la base de l'aide-mémoire fourni par Balogh.<sup>936</sup> Il était d'abord question de définir l'Humanisme, puis d'en comprendre les diverses manifestations dans le monde moderne, mises en perspective avec la culture scientifique et technique, et, enfin, de dessiner les contours d'un hypothétique Humanisme moderne. Balogh, en tant que préposé à l'organisation, ne participa point aux débats. Mais l'Entretien, qui mérite en lui-même d'être étudié comme une représentation des espoirs et de l'impasse des années 30, est aussi un chant allégorique, à 28 voix, de la tragédie

---

<sup>931</sup> MM. Alföldi (Hongrie), Bartók (Hongrie), Brandenstein (Hongrie), Broendal (Danemark), Capek (Tchécoslovaquie), Dopsch (Autriche), Duhamel (France), Eckhardt (Hongrie), Estelrich (Espagne), Halecki (Pologne), Hankiss (Hongrie), von Hildebrand (Autriche), Huizinga (Pays-Bas), Huszti (Hongrie), Ibrovac (Yougoslavie), Imre (Hongrie), Kerényi (Hongrie), Kornis (Hongrie), Livingstone (Grande-Bretagne), Madariaga (Espagne), Mann (Allemagne), Ojetti (Italie), OpreSCO (Roumanie), Piaget (Suisse), Rohn (Suisse), Szent-Györgyi (Hongrie), comte Teleki (Hongrie), Tyler (USA), Ussani (Italie), Melle Vacaresco (Roumanie), MM. Paul Valéry (France), Zolnai (Hongrie).

<sup>932</sup> En novembre 1935, le directeur de la rédaction de la NRH demandait au külügyminiszter d'intercéder auprès du kultuszminiszter, dont l'intérêt pour l'Entretien semblait faiblir ; Ottlik ajoutait qu'au moment où l'Angleterre faisait quelques pas en direction de la Hongrie, il eût été peu indiqué de négliger une occasion d'attirer l'attention de la SdN, surtout à l'occasion d'un travail dont la valeur était réelle. (Ottlik – Kánya 6 novembre 1935. Fond Balogh 1/932)

<sup>933</sup> C'était bien l'avis de Balogh, tel qu'il le formulait dans une lettre adressée à Iván de Praznovszky, vice-président du Comité d'organisation hongrois : « Il semble indispensable qu'un membre du gouvernement prenne la parole pour accueillir les participants de l'Entretien. Si le ministre de l'Instruction ne souhaite pas parler, que ce soit celui des Affaires Étrangères ou son adjoint, dans le pire des cas l'adjoint du ministère de l'Instruction. L'effet serait déplorable, si le gouvernement qui a procédé aux invitations à l'Entretien ne prend pas la peine d'accueillir, au plus haut niveau, les participants. » Balogh – Praznovszky 15 avril 1936 (Fond Balogh 1/932)

<sup>934</sup> Balogh – Praznovszky 21 avril 1936 (Loc. cit.)

<sup>935</sup> [László PASSUTH], « Chronique du mois », Nouvelle Revue de Hongrie, juillet 1936, pp. 81-89, Béla ZOLNAI, « Chronique du mois, La vie intellectuelle, Humanisme ou nationalisme ? L'entretien de Budapest sur la Coopération Intellectuelle », Nouvelle Revue de Hongrie, novembre 1936, pp. 454-460

<sup>936</sup> Dossier réalisé en février 1936. Annexe 4., note introductive de l'I.I.C.I. (Fond Balogh 1/932/8819)

intérieure du patriote et humaniste hongrois, comme s'il avait lui-même dicté leurs mots à ses brillants invités. Examinons de plus près cet événement sorti tout armé du crâne de Joseph Balogh.

## b) L'Humanisme libéral et l'Humanisme chrétien, le totalitarisme

Tout commença remarquablement bien avec une définition éclectique et consensuelle de l'Humanisme, considéré comme un héritage gréco-romain permanent dans l'histoire, alliant le souci de la méthode et le sens de la hiérarchie, le goût de la vérité et de la beauté, le désintéressement et l'attrait pour les valeurs spirituelles.<sup>937</sup> L'Humanisme, dont la devise était « l'utilité des sciences inutiles »,<sup>938</sup> était d'emblée considéré dans son opposition à la spécialisation moderne.<sup>939</sup>

En revanche, les premiers désaccords apparurent dès qu'il fallut discerner son contenu religieux et ses contours politiques. Dieu et la nation étaient les pierres d'achoppement sur lesquelles butèrent les savants européens réunis dans l'espoir d'ébaucher les traits d'un « troisième humanisme. »<sup>940</sup> Ces dissensions s'expliquaient aussi, sans doute, par le caractère en apparence paradoxal de l'entreprise, qui consistait à étudier la forme moderne de l'Humanisme que l'on venait justement de définir comme essentiellement intemporel.<sup>941</sup>

Après avoir résolu sommairement le conflit entre les lettres et les sciences en accusant simplement, pour sauver la science, la dérive de ses applications techniques,<sup>942</sup> et appelé à la rescousse la pédagogie humaniste pour réconcilier l'ancien et le moderne,<sup>943</sup> on aborda le débat crucial qui touchait à la nature de la volonté, entre nationalisme et utopie, plus ou moins mêlée d'idéal religieux. Les participants des grandes nations occidentales (précisément la

---

<sup>937</sup> Bulletin I.I.C.I., p. 25 sq. et PASSUTH, NRH juillet, p. 87 sq.

<sup>938</sup> Georges DUHAMEL, in Bulletin I.I.C.I., p. 26

<sup>939</sup> Jan HALECKI, Ibid., p. 26

<sup>940</sup> L'expression est de Thomas MANN, Ibid., p. 26

<sup>941</sup> Les trois comptes-rendus étudiés sont inégaux dans le sentiment qu'ils donnent de l'ambiance générale de l'Entretien. Celui du Bulletin I.I.C.I. est le plus consensuel (ce qui ne surprend pas), suivi par celui de la Nouvelle revue de Hongrie publié dans le numéro immédiatement suivant (en juillet), dont diffère sensiblement celui qu'écrivit en novembre Béla Zolnai, qui avait lui-même participé à l'Entretien.

<sup>942</sup> Entre autres, le tchèque Capek affirmait l'existence d'une action réciproque entre l'humanisme et les techniques (PASSUTH, Art. cit., p. 83). Sir R. W. Livingstone, professeur au Collège Corpus Christi d'Oxford, pragmatique, « ne se refuserait même pas à recourir à la T.S.F. pour ressusciter l'humanisme. » (Ibid., p. 86). D'après le médecin suisse Jean Piaget « tout l'idéal esthétique de l'Antiquité est parent de l'esprit mathématique. » (Bulletin I.I.C.I., p. 28)

<sup>943</sup> Georges OpreSCO affirmait que l'enseignement humaniste pouvait procurer une « gymnastique de l'esprit » utile pour résoudre les problèmes du monde moderne (Ibid., p. 27.) Plusieurs orateurs insistaient sur le fait que toute matière devait être enseignée « non pour des motifs temporels ou utilitaires, mais pour des fins purement spirituelles. » (Hildebrand, Ibid., p. 28)

France et l'Angleterre) furent sans doute bien surpris quand un orateur hongrois, l'éminent Sándor Eckhardt, exprima son avis sans complexe : « Le nationalisme lui-même est fort compatible avec l'humanisme : exemple la Hongrie. »<sup>944</sup> Et leur perplexité s'aggrava quand, pour stigmatiser le nationalisme intellectuel, le Danois Broedal n'incrimina pas un penseur hongrois, ni même allemand, mais justement un Français (Barrès) et un Anglais (Kipling) qui, tous deux, avaient eu, selon lui, le tort de « [donner] le pas aux particularismes nationaux sur l'universel. »<sup>945</sup>

Contre les funestes particularismes, l'Humanisme exigeait la prise de responsabilité. « Les nécessités de notre temps sont : liberté de l'esprit, sentiment international, unité de l'Europe » assurait Juan Estelrich.<sup>946</sup> Thomas Mann, exilé d'Allemagne, ajoutait, dans un silence pesant, que « l'Europe actuelle [avait] besoin d'un humanisme viril. »<sup>947</sup> Après avoir écarté les extrêmes de droite et de gauche, l'union indéfectible de toutes les tendances humanistes s'imposait.<sup>948</sup> Le problème, c'étaient les Italiens. Ce ne fut pas sans difficulté que les deux orateurs envoyés par le gouvernement de Mussolini firent face au « feu roulant des intellectuels ». Ils adoptèrent une double tactique : d'une part, ils invoquèrent l'exemple de Machiavel, idolâtre de la raison d'État en même temps que grand humaniste (selon eux) ; d'autre part, ils mirent l'accent sur la part esthétique de l'Humanisme, l'éternelle Rome...<sup>949</sup> En vain, semble-t-il. Car on crut pouvoir former un front commun – libéral, radical, catholique, conservateur – contre le fascisme, sans le nommer (auquel était accolé le nazisme, qui pouvait, lui, être bel et bien nommé, puisque l'Allemagne avait de longue date quitté la SdN et ne participait pas officiellement à l'Entretien).

### c) Une répétition de la guerre d'Espagne entre humanistes

D'autre part, il apparut clairement que ce front commun était une illusion. Organisé en juin 1936, l'Entretien de Budapest fut même, d'une certaine manière, une répétition humaniste et polie de la Guerre civile qui allait éclater quelques mois plus tard en Espagne. D'un côté,

---

<sup>944</sup> Ibid., p. 27

<sup>945</sup> Ibid., p. 28

<sup>946</sup> Ibid., pp. 27, 30

<sup>947</sup> Ibid., pp. 27

<sup>948</sup> Au sens large, puisque la droite antidémocratique de l'autrichien Hildebrand s'y invitait en ostracisant le national-socialisme en même temps que le bolchevisme. Ainsi, précisait Béla Zolnai, « pour proscrire bolchevisme, socialisme d'État et étatisme sous toutes ses formes, les individualistes de la démocratie libérale et radicale d'avant-guerre se rencontrèrent avec les esprits catholiques et conservateurs. » ZOLNAI, Art. cit., p. 457).

<sup>949</sup> ZOLNAI, Art. cit., p. 459

« l'inébranlable et souriant » Madariaga,<sup>950</sup> l'écrivain diplomate et universitaire qui exerçait sur tous les participants une formidable fascination.<sup>951</sup> De l'autre, Juan Estelrich, « fougueux et toujours prêt à l'explosion »,<sup>952</sup> « savant romantique, pénétré d'une ardente aspiration à la liberté. »<sup>953</sup> Forçons le contraste qui séparait leurs positions respectives par rapport au monde : Madariaga ambitionnait de se placer au-dessus du monde moderne, pour mieux le comprendre et le dominer, afin d'être en mesure de renouer avec l'Antiquité classique (à travers l'histoire de la pensée, l'étude des langues et des classiques). Estelrich, quant à lui, voulait se placer hors du monde, donc hors du monde moderne, afin d'observer directement, contre tout totalitarisme social, la totalité de l'homme dont l'universalité demeure la même à travers les époques. D'où une contradiction irréductible et un décalage dans leurs conceptions respectives de la volonté, pourtant également placée par les deux hommes au centre de leur système de pensée. Selon Madariaga, la volonté devait être éduquée. Selon Estelrich, elle se manifestait en « faisceau croissant de nature spirituelle ». L'Entretien s'acheva le 12 juin et chacun – Estelrich, Madariaga et tous les autres – rentra chez soi. Un mois plus tard (le 17 juillet), la Guerre d'Espagne éclatait,<sup>954</sup> entre la République dont Madariaga avait été l'éminent ambassadeur, et le général Franco dont Estelrich allait bientôt organiser la propagande en France à travers sa revue *Occident*. Béla Zolnai pouvait conclure ainsi son compte-rendu :

*Somme toute, l'Entretien a révélé – malgré l'accord formel – le chaos complet du monde actuel. [...] Le héros de notre siècle n'est pas le Solitaire discipliné, non plus que le Frénétique du romantisme, mais le simple Militaire réduit à la servitude des grandeurs du Peuple, de l'État ou des partis.*<sup>955</sup>

Ces phrases découragées furent publiées dans la *Nouvelle revue de Hongrie* peu après le déclenchement de la guerre d'Espagne. Quelle déception pour Balogh ! La simplicité du soldat, en guise de conclusion pour l'Entretien, faisait un singulier contraste avec les tortueux

---

<sup>950</sup> Art. cit., p. 456

<sup>951</sup> « Sans sa présence [...], sans son esprit, son langage et ses silences, l'Entretien n'eût pas été parfait. » (PASSUTH, Art. cit., p. 85)

<sup>952</sup> ZOLNAI, Art. cit., p. 456

<sup>953</sup> PASSUTH, Art. cit., p. 87

<sup>954</sup> Chronologie indicative :                    1923 :    Coup d'État de Primo de Rivera  
     1930 :    Alphonse XIII renvoie Primo de Rivera, organisation d'élections  
     1931 (avril) :        Proclamation de la République espagnole  
     1936 (février) :     Élection du Frente Popular  
     1936 (17 juillet) :    Soulèvement du général Franco  
     1939 :    Victoire de Franco, fin de la guerre civile

<sup>955</sup> ZOLNAI, Art. cit., p. 460

raisonnements qui avaient caractérisé son déroulement de même qu'avec la qualité de ses participants.

## Chapitre XII.

# Les organes de la *Nouvelle revue de Hongrie* en France

### 1. Le Comité de patronage français de la *NRH*

En août 1932, Georges Ottlik parlait encore du Comité parisien comme d'un projet, dosage savant entre le « faubourg » (Dolly de Castellane, la comtesse de Bahague), quelques « femmes de professeurs et politiciens » (Mme Paul Dupuis, Mme Tharaud et quelques autres) et les incontournables connaisseurs, plus ou moins gagnés à la propagande hongroise (Anatole de Monzie et Jean Mistler, ce dernier, simplement afin qu'il ne devînt pas leur « ennemi intime »).<sup>956</sup> En janvier 1933, au moment où l'on se posait encore la question du choix de son président (Herriot ?), la composition du Comité était déjà annoncée sur la 3<sup>e</sup> de couverture :

Composition du Comité parisien de la *NRH*

André Bardon	Député, secrétaire de la commission des Affaires étrangères, avocat à la Cour
Joseph-Barthélemy	Membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris
Comtesse de Béhague	
Abbé Daniel Bergey	Curé de Saint-Emilion
Camille Cautru	Député, ancien vice-président de la Chambre, ancien sous-secrétaire d'État
Jacques Chastenet	Directeur du journal <i>Le Temps</i>
Pierre Cheysson	

<sup>956</sup> Ottlik – Frigyes Villani 5 août 1932 (Fond Balogh 1/3230)



Comte Cornudet	Sénateur, secrétaire de la commission des Affaires étrangères du Sénat
Daniel-Rops	Homme de lettres
Mme Paul Dupuis	
Mme André Géraud	
André Hesse	Député, ancien ministre, avocat à la Cour
Comte Alexandre de Laborde	Membre de l'Institut
Yves Le Trocquer	Sénateur, ancien ministre
A. Geouffre de Lapradelle	Professeur à la Faculté de droit de Paris
Jean Lépine	Doyen de la Faculté de médecine de Lyon
Pierre Marraud	Ancien ministre
Edmond Miellet	Député, ministre des Pensions
Jean Mistler	Sous-secrétaire d'État aux Beaux-arts
Anatole de Monzie	Député, ministre de l'Éducation nationale
Paul Morand	
Comte Wladimir d'Ormesson	
Paul Painlevé	Député, ministre de l'Air, ancien président du Conseil
Georges Pernot	Député, ancien ministre
Ernest Pezet	Député
Fernand Pila	Ministre plénipotentiaire, chef du service des Œuvres françaises à l'étranger au MAE
Louis Réau	Directeur de l'Institut français de Vienne
Edouard Soulier	Député, vice-président de la commission des Affaires étrangères de la Chambre

Jean et Jérôme Tharaud	
Mme J. Tharaud	

Ce Comité demeura inchangé jusqu'à la guerre, paisiblement plongé, en tant que tel, dans un sommeil qui semble ne pas avoir été souvent troublé.<sup>957</sup> On remarquera pourtant, parmi ses membres, des personnalités qui, à titre individuel, contribuèrent activement à la réflexion en France sur la question hongroise (en particulier Daniel-Rops, Wladimir d'Ormesson, Maurice Pernot, Ernest Pezet). L'abbé Bergey doit être mentionné à part, car si l'on connaît sa contribution à la cause magyare,<sup>958</sup> celle-ci, curieusement, ne passa pas par la *NRH*.<sup>959</sup> Quant aux autres membres, ils n'avaient été choisis que pour leur carte de visite, et, de même qu'Edouard Herriot, ils étaient peut-être sensibles aux honneurs plus qu'aux arguments hongrois (signe indéniable d'une certaine ouverture d'esprit, mais insuffisant pour contribuer véritablement à la cause). Dans cette dernière catégorie, mentionnons en particulier Jacques Chastenet, directeur du *Temps*, très belle prise totalement stérile. Au contraire, le rôle du directeur du *Temps* fut nuisible aux intérêts hongrois en cette année même, et par la suite. C'est lui qui, après avoir repris en main le journal au début de l'année 1932, fit renvoyer le correspondant à Budapest, René Le Go pour confier la responsabilité de l'Europe centrale au correspondant du journal à Prague, qui était, de surcroît, depuis sa création en 1926, rédacteur en chef de la revue *L'Europe centrale* financée par le gouvernement tchécoslovaque.<sup>960</sup>

À l'inverse, Georges Ottlik regrettait que des « professeurs » proches de la Hongrie eussent refusé d'entrer dans le Comité, y voyant la preuve que « la terreur morale » continuait à sévir en France, en particulier « sur les éléments les moins indépendants et courageux de la vie

<sup>957</sup> En 1938, Balogh et Gesztesi envisageaient de « raviver » le Comité de patronage parisien, auquel on avait « rarement » fait appel. (Balogh – Gesztesi 23 mai 1938 (Fond Balogh 1/1172). De fait, on ne trouve pas la moindre trace de son action.

<sup>958</sup> C'est l'abbé Bergey qui fut à l'origine du premier voyage de parlementaires français en Hongrie en août 1930. Gergely FEJERDY, « Une relation oubliée : Robert Schuman et la Hongrie », *La Lettre* (n°194) de la Fondation Robert Schuman [en ligne]. Consulté le 25 mars 2007. Disponible sur <http://www.robert-schuman.org/supplement/sup194.htm>

<sup>959</sup> Il était question que l'abbé Bergey revînt en Hongrie au début de l'année 1937, aux frais des Amitiés catholiques (Mgr Beaupin) et du Comité de préparation du Congrès eucharistique. La *NRH* devait prêter son concours pour l'organisation de trois sermons à Budapest, et obtenir en retour un article de 2 500-3 000 mots. Balogh - Deshusses 19 décembre 1936 (1/784). L'article ne vit jamais le jour ; j'ignore ce qu'il en est du voyage. La correspondance de Joseph Balogh ne contient aucune autre allusion à l'abbé Bergey.

<sup>960</sup> En mars 1932, le ministre de Hongrie à Paris s'inquiétait de la reprise en main du *Temps* par Chastenet, Joseph-Barthélemy et quelques autres, craignant que Le Go fût renvoyé en septembre. Le ministre rapportait une discussion curieuse, où Joseph-Barthélemy lui affirmait que si la Hongrie ne subventionnait pas le journal, celui-ci ne pourrait s'offrir un correspondant à Budapest ; par contre, il reprochait à la Hongrie d'appointer Le Go ; ce que le ministre infirmait, naturellement. Les Hongrois tentèrent d'impliquer Louis de Vienne pour sauver Le Go. Mais rien n'y fit, ce dernier fut renvoyé début octobre, non sans que le service de la presse du Külügyminiszter se fît un point d'honneur de lui remettre 500 pengős à titre de dédommagement exceptionnel (Le Go, quant à lui, demandait la somme de 1 500 pengős, correspondant à ses honoraires trimestriels habituels). Correspondance entre Frigyes Villani, Gyula Gesztesi et István Csáky (chef du service de la presse). MOL. K66. 202 cs. III.-4 (1932). René Le Go (dans le dossier "Vegyes")

publique ». <sup>961</sup> Rédhibitoire pour les mandarins universitaires, l'implication dans l'amitié franco-hongroise n'était pas non plus propice à la carrière politique, c'est ainsi que Pierre Cot, pourtant momentanément magyarophile – mais on ne sait pas exactement jusqu'à quel point <sup>962</sup> – refusa d'entrer dans le Comité en prétextant ses fonctions officielles <sup>963</sup> (il venait justement d'être nommé ministre, mais on sait que sous la III<sup>e</sup> République, on ne restait guère longtemps ministre). Le relatif échec dans la tentative de constituer à Paris un relais collectif permanent et puissant de la cause hongroise devait conduire à un projet de refondation à la fin des années trente, qui sera étudié plus loin. D'autre part, dans le contact permanent avec les personnalités françaises, la *NRH* pouvait compter sur son propre correspondant à Paris.

## 2. Les correspondants de la *NRH* à Paris (1932-35)

### a) René Dupuis (1932-33)

René Dupuis est né en 1905. Son père était directeur de l'École libre des sciences politiques de Paris, d'ailleurs, il semble que le jeune Dupuis ait hérité de son père sa sensibilité à la cause hongroise. <sup>964</sup> Il fut le rédacteur parisien de la *NRH* du lancement de la revue en janvier 1932 jusqu'au printemps 1933. Auparavant, il avait déjà collaboré avec la *Revue de Hongrie*, au sommaire de laquelle son nom apparaît à partir de l'année 1930. Diplômé en Droit et en Lettres, il appartenait dans ces années à la mouvance des "non-conformistes". Il participa, en particulier, à la création et au développement de l'*Ordre nouveau*. Enseignant à la Faculté de droit de Paris depuis 1934, il fut professeur de droit à l'École des sciences politiques pendant la guerre. Par la suite, il se consacra entièrement à l'édition des *Œuvres complètes* de Saint-Simon. <sup>965</sup>

---

<sup>961</sup> Ottlik faisant notamment allusion au professeur de littérature comparée Fernand Baldensperger, qui semble avoir décliné l'invitation. Ottlik – Molnos-Müller 18 janvier 1933 (Fond Balogh 1/2300) Quelques mois plus tôt, le rédacteur parisien de la revue, René Dupuis, rapportait qu'il n'avait pu parler à Baldensperger pour cause de maladie. Ottlik – Molnos 2 janvier 1933 (Loc. cit.)

<sup>962</sup> D'un côté, Pierre Cot avait ses propres objectifs, de l'autre, les Hongrois, comme le faisait justement remarquer le baron de Beauverger à propos du voyage de Pierre Cot, étaient passés maître dans l'art d'interpréter en leur faveur le moindre mouvement de tête d'un visiteur étranger. (MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147-8/9/10)

<sup>963</sup> Pierre Cot – [NRH] 1932 (Fond Balogh 1/1081)

<sup>964</sup> Cf. l'article d'un certain Charles DUPUIS, « L'envers de Trianon : le conflit juridique roumano-hongrois », *Le Correspondant*, 25 novembre 1927, pp. 526-541 (le père de René Dupuis s'appelait aussi Charles).

<sup>965</sup> Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Point-Histoire, 2001, p. 540

Un rédacteur qui « bourdonne » avec zèle et intelligence

Le rôle principal de René Dupuis était de recruter des auteurs pour la *NRH*. Accessoirement, il rédigea également six « Lettres de Paris » pour la revue, entre janvier 1932 et janvier 1933. Il recevait chaque mois une somme de 1 000 francs<sup>966</sup>

Malgré ses qualités reconnues, il semble que le jeune Dupuis, alors âgé de 27 ans, eût coutume d'agir avec une certaine légèreté qui froissait les messieurs de Budapest, habitués aux rondes formes hongroises et très attachés à la maîtrise de leur ligne éditoriale. À plusieurs reprises, il engagea la revue sans s'accorder au préalable avec son employeur, provoquant des incidents navrants.<sup>967</sup> Auprès du non moins jeune vicomte de Rochefort, personnage plutôt susceptible, qui s'était mis d'accord avec Dupuis sur un article et entendait que la revue honorât la parole de son rédacteur, Ottlik tentait de plaider non-coupable : « je crois, écrivait-il, que M. Balogh et moi pourrions faire en sorte qu'à l'avenir des cas aussi fâcheux ne se reproduisent pas, bien que naturellement nous nous sentions parfaitement innocents et que, tout au plus, M. Dupuis puisse être rendu responsable pour ne pas vous avoir avisé que cette étude, par ailleurs si remarquable, n'était pas de celles que demande la *NRH*. »<sup>968</sup> Peu après, Joseph Balogh renchérisait au sujet de Dupuis, en regrettant « de n'avoir pas réussi à le décider à s'adapter au cadre de la *NRH*. Pendant tout le temps [qu'ils avaient] été en relations, [il avait] pu [se] convaincre que cet homme si éminent par l'esprit et les capacités littéraires [montrait] assez peu d'intérêt pour la besogne administrative de la rédaction et dans [ses] rapports avec lui [il avait] eu de graves difficultés. »<sup>969</sup>

Dès le début du mois de janvier 1933 (pour des raisons que j'ignore), le ministre de Hongrie à Paris envisageait que la *NRH* se séparât de Dupuis. Ottlik tentait encore de prendre sa défense, argumentant que ce dernier, jusqu'alors, avait « bourdonné avec zèle et intelligence ». Son futur successeur (Haraszti), quant à lui, le considérait comme un jeune homme « intelligent et sympathique, bien qu'un peu dégénéré, et pas nationaliste dans un sens

---

<sup>966</sup> Le mandat, rédigé au nom de la *NRH*, était tiré du compte de la Légation de Hongrie à Paris, qui déduisait l'équivalent en pengós de la subvention du Külügyminiszterium. *NRH* – Zoltán Gerevics (Conseiller à la Légation de Hongrie à Paris) 30 mai 1932 (Fond Balogh 1/3033)

<sup>967</sup> Soit que la personne, soit que le sujet ne convint pas, c'étaient Balogh et Ottlik qui devaient réparer la maladresse. Par exemple, à Jean Jardin qui avait envoyé un article demandé par Dupuis, Balogh répondit, comme de coutume : « J'ai bien reçu votre lettre ainsi que votre article sur le Surréalisme dont je vous remercie vivement. Je reviendrai sur ce sujet dans une prochaine lettre. » Correspondance Balogh – Jean Jardin décembre 1932 (Fond Balogh 1/1627). De cet article, on ne vit jamais la trace dans la revue, de Jean Jardin non plus. Surtout que, sans doute pressé par une échéance imaginaire, Jardin avait envoyé son texte à trois heures du matin à la gare de l'est... Haraszti – Balogh 16 juillet 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>968</sup> Ottlik – Rochefort 8 mai 1933 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>969</sup> Balogh – Rochefort 20 juin 1933 (Loc. cit.)

de droite, donc capable de s'intéresser à beaucoup de choses. »<sup>970</sup> Ottlik craignait surtout de faire un ennemi de Dupuis, dont il ne fallait pas négliger les connexions dans le monde intellectuel et universitaire<sup>971</sup> (on rencontre ce genre de raisonnement dans le cas d'autres personnalités magyarophiles "suspectes", comme Jean Mistler). Deux jours plus tard, Ottlik prenait connaissance d'une nouvelle négligence.<sup>972</sup> Réaction immédiate de Balogh envers la victime de cette négligence, Pál Kornfeld : « nous ne sommes pas satisfaits de notre rédacteur parisien [...] et nous cherchons un jeune et brillant publiciste qui, pour une rémunération relativement modeste, serait prêt à nous représenter à Paris. Il nous faudrait quelqu'un qui soit introduit dans les milieux nécessaires et soit un rédacteur cultivé et averti. ».<sup>973</sup>

René Dupuis, ou comment s'en débarrasser

Mais ce n'était pas si simple ; considérant les tractations en cours avec le Quai d'Orsay à propos de la "subvention" française, Pál Kornfeld conseillait de temporiser.<sup>974</sup> Néanmoins, peu après, la situation s'aggravait encore suite à une lettre « impertinente » de Dupuis (malheureusement perdue). Une dernière tentative de réconciliation fut tout de même engagée par l'entremise de Ferenc Honti. Ottlik expliquait au secrétaire parisien de la *Revizíós Liga* que tous ceux qui avaient lu la lettre de Dupuis (Iván de Praznovszky, Sándor Eckhardt, Balogh et lui-même) avaient été indignés par le « ton hautain et insinuant » de son auteur (imaginons la scène). Ottlik demandait à Honti, puisque que c'était lui qui avait attiré Dupuis vers la *NRH*, de débrouiller l'affaire sans dispute ; il faisait notamment allusion à des « réclamations financières inappropriées » de même qu'à des « commentaires de fond sur la revue » qui, d'une part, dépassaient les compétences du jeune Français, d'autre part, étaient « injustifiées, voire perfides. » Ottlik offrait une dernière chance à Dupuis, à condition qu'il respectât les instructions, qu'il ne remît pas en cause les conditions financières déjà acceptées et qu'il se contentât de faire des suggestions sérieuses. Enfin, il soutenait que, malgré les retards occasionnels de transfert bancaire, l'activité de Dupuis était « loin de correspondre à ce qu'on [pouvait] attendre d'un jeune homme intelligent payé 1 000 francs par mois » – à

---

<sup>970</sup> Haraszi – Balogh 16 juillet 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>971</sup> Ottlik – Frigyes Villani 2 janvier 1933 (1/3230)

<sup>972</sup> Pál Kornfeld informait la NRH que René Dupuis ne s'était toujours pas présenté chez lui. (dans la marge, une note manuscrite d'Ottlik indiquait son mécontentement) Pál Kornfeld– NRH 4 janvier 1933 (Fond Balogh 1/1827)

<sup>973</sup> Balogh – Kornfeld Pál 6 janvier 1933 (Fond Balogh 1/1827)

<sup>974</sup> Kornfeld Pál – Balogh 23 janvier (Fond Balogh 1/1827)

Paris, c'était une « bonne paye », affirmait-il.<sup>975</sup> À la fin du mois de janvier, Ottlik expliquait la situation « critique » au ministre à Paris, informant que Honti était chargé de « laver la tête » de Dupuis une dernière fois.<sup>976</sup> Succès ! Trois semaines plus tard, Ottlik félicitait Honti. Dupuis avait fait allégeance, au moins dans la mesure où la « deuxième portion de son salaire – la subvention – serait maintenue. »<sup>977</sup> Mais au mois de mai, patatras ! La décision était prise de lui retirer ses responsabilités.<sup>978</sup> *In extremis*, on lui proposait de fournir à la *NRH* un article par trimestre, et de venir en aide, de temps à autre, à son successeur.<sup>979</sup> Malgré son congé, Dupuis prit le temps de faire connaître son désaccord sur la présentation du numéro spécial consacré à la jeunesse, trop magyaro-centrique à son goût et pas assez européen.<sup>980</sup> D'autre part, ses initiatives intempestives (du point de vue de la *NRH*) continuaient, avec un certain décalage, à produire leurs funestes résultats. De plus, il prétendait ne pas tout à fait savoir qu'il n'était plus rédacteur de la *NRH* et expédia pendant l'été des articles, à ce titre, de MM. Dami, Le Trocquer et Pezet, qui furent tous renvoyés, car leurs thèmes ne convenaient pas. Balogh se sentit même obligé de rémunérer celui du premier.<sup>981</sup> Afin de mettre définitivement fin à cette situation, Ottlik écrivit le 12 septembre 1933 :

*Nous ne nous croyions plus en droit d'espérer que vous vous donneriez la peine de faire des démarches en notre faveur depuis que vous avez cessé d'être notre rédacteur parisien. Mais, même lorsque vous l'étiez encore, il vous souviendra qu'un des points sur lesquels nous avons spécialement insistés était que notre rédacteur ne fasse aucune démarche ni ne demande aucun article à qui que ce soit sans nous en référer au préalable. [...] – Tout en vous remerciant de l'aimable intérêt que vous voulez bien porter encore à la Nouvelle revue de Hongrie, nous vous prions de bien vouloir nous répondre à notre lettre du 29 mai, par laquelle nous vous avons fait une offre pour l'avenir et de bien vouloir, par contre, pour vous éviter de pareils contretemps et de mauvais moments, de vouloir vous*

---

<sup>975</sup> Ottlik – Ferenc Honti 24 janvier 1933 (Fond Balogh 1/1474). En guise de comparaison, un fonctionnaire de niveau moyen gagnait à l'époque environ 2500 francs/mois (Alfred Sauvy). Autre point de comparaison : 1000 francs de 1930 valent, en pouvoir d'achat, environ 460 Euros de nos jours (équivalent de 3000 francs).

<sup>976</sup> Ottlik – Frigyes Villani 30 janvier 1933 (Fond Balogh 1/3231)

<sup>977</sup> Ottlik – Ferenc Honti 22 février 1933 (Fond Balogh 1/1474). J'ignore si cette « subvention » était incluse dans les 1000 francs mensuels ou en sus.

<sup>978</sup> Balogh annonçait à Emil Haraszti son intention de transférer petit à petit vers lui le secrétariat de Dupuis. Balogh – Haraszti, 8 mai 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>979</sup> Balogh – Haraszti 12 juin 1933 (Loc. cit.)

<sup>980</sup> Haraszti – Balogh 16 juillet 1933 (Loc. cit.)

<sup>981</sup> « Je suis vraiment désolé de ne pouvoir donner cet article, écrit par ailleurs sous un angle si intéressant. Comme j'apprends [...] que M. Dupuis, notre ancien rédacteur parisien, vous a, sans nous en aviser, prié d'écrire cet article, permettez-moi de vous offrir à titre d'honoraires, la somme de 25 francs suisses. » Balogh – Dami 7 septembre 1933 (Fond Balogh 1/711)

*abstenir à l'avenir de toutes démarches soit rédactionnelle, soit concernant la publicité en faveur de la revue.*<sup>982</sup>

Dès lors, on ne vit plus le nom de René Dupuis au sommaire de la *NRH* (ce qui n'empêcha pas d'autres jeunes non-conformistes, même proche d'Ordre nouveau d'engager ou de continuer une collaboration avec la revue hongroise).

## b) Emil Haraszti (1933-1935)

« À la fin, c'est lui-même qui s'est séparé de nous, écrivait Balogh à propos de René Dupuis, mais – je le répète – à notre profond regret, et nous espérons que M. Emile Haraszti, qui a bien voulu se charger de notre représentation à Paris, à titre d'essai, à partir de cet automne, le remplacera au moins en parti. »<sup>983</sup> Qui était Emil Haraszti, pour lequel on abandonnait le sacro-saint principe que le rédacteur parisien de la *NRH* dût être français ?<sup>984</sup> Avant la guerre, le professeur Haraszti avait enseigné la littérature française à l'université, confiant de temps à autre un article pour la *Revue de Hongrie*.<sup>985</sup> Après 1920, il se fit connaître en France comme historien et critique musical, auteur de nombreux articles publiés à la *Revue musicale*, principalement sur Liszt et Bartók, et à la *Revue de musicologie* à laquelle il allait également participer après la Deuxième guerre mondiale.<sup>986</sup> Son adresse à Paris n'était pas mauvaise : *Regent's Garden Hotel*. Téléphone : Etoile 48-03.<sup>987</sup> Présenter au public français la quintessence de la musique hongroise était une forme élevée de propagande, dans le sens qu'Albert Apponyi avait donné au concept de suprématie culturelle et que le ministre Klebelsberg se chargea de mettre en pratique ; d'ailleurs, la musique était un moyen apparemment inoffensif d'imposer la présence hongroise au sein même de la capitale de la France : Haraszti contribua, par exemple, à l'installation rue du Mail d'une plaque murale dédiée à Franz (Ferenc) Liszt.<sup>988</sup> D'ailleurs, Haraszti ne craignait pas d'aborder directement le domaine politique, comme le soulignait, en 1939, le ministre de Hongrie à Paris dans le cadre

---

<sup>982</sup> Ottlik – Dupuis 12 septembre 1933 (Fond Balogh 1/860) Il s'agit de la seule lettre conservée de la correspondance avec René Dupuis.

<sup>983</sup> Balogh – Rochefort 20 juin 1933 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>984</sup> Sándor Eckhardt avait proposé un certain Aurélien Digeon, professeur universitaire de province (Balogh – Ottlik 14 mars 1933. Fond Balogh 1/2440). La solution ne fut pas retenue. Ce dernier n'en connut pas moins une belle carrière et demeura fidèle à la Hongrie, puisqu'il prenait part, le 1<sup>er</sup> août 1944, à une cérémonie franco-hongroise à l'Institut Hongrois de Paris en tant que directeur de l'Office national des universités françaises. (Emeric de KULIFAY (éd.), *Rapports entre Protestants Français et Protestants Hongrois, 1935-1946*, publié par la Mission protestante hongroise de Paris, Paris, Éditions de la Calanque, [1946]. Cf. Chapitre II)

<sup>985</sup> Par exemple, une étude sur Edmond Rostand, en avril 1912.

<sup>986</sup> La *Revue de musicologie* fit paraître une nécrologie d'Emile Haraszti en 1959.

<sup>987</sup> [Balogh? Ottlik ?] – Thierry-Maulnier 17 mars 1934 (Fond Balogh 1/2212)

<sup>988</sup> MOL. K66. 1939 412 cs. III.-4 C-H

d'une demande adressée au *Külliügyminiszterium* afin que l'infatigable propagandiste obtînt un complément de revenu lors de sa mise à la retraite, qui rendait la poursuite de son séjour en France problématique. « J'espère vous avoir convaincu que Haraszti n'est pas seulement un historien de la musique, mais un utile et dévoué propagandiste qui mérite d'être aidé » écrivait le ministre au chef du service culturel.<sup>989</sup>

En ce qui nous concerne, il fut aussi et surtout le correspondant parisien de la *NRH* entre 1933 et 1935.<sup>990</sup> Nous connaissons déjà les brèves relations d'Edouard Herriot avec la *NRH*, dont il fut le principal intermédiaire. Emil Haraszti était un observateur insatiable de la société française. Il tenait une revue de presse minutieuse et constituait, pour Balogh, avant même d'être engagé comme correspondant de la revue, un véritable baromètre de l'antimagyarisme en France.<sup>991</sup> Il conseillait de prendre contact avec telles personnalités, faisait toute sorte de recommandations.<sup>992</sup> Toutefois, son engagement à la *NRH* était réputé temporaire. Malgré la qualité de son travail, dès l'année suivante, il fut de nouveau question de chercher un rédacteur parisien.<sup>993</sup> La passation de pouvoir eut lieu début 1936, sans laisser de trace dans les archives – sauf une allusion indirecte, qui porte à croire que Haraszti en conserva une certaine amertume.<sup>994</sup>

Le successeur de Haraszti devait présenter un ensemble de qualités rares. Balogh voulait qu'il fût un jeune publiciste français de talent et répondant autant que possible aux conditions suivantes : - ne s'étant exposé ni à gauche ni trop à droite pour rencontrer de la méfiance dans les milieux gouvernementaux « toujours plus ou moins à gauche dans la France d'aujourd'hui » ; - « être un publiciste pur-sang, mais sans cependant vouloir figurer ou trop fréquemment figurer dans les colonnes de la *NRH* » ; - honnête, ne poussant pas ses amis ou une clique ; - ayant le sens de la politique étrangère et de l'histoire ; - ayant des relations dans

---

<sup>989</sup> Khuen-Héderváry demandait un complément mensuel de 70-75 pengős. Une annexe précisait les activités de Haraszti depuis 1927 : conférences sur des thèmes culturels, mais aussi politiques. Articles au Temps, Journal des débats, Paris-midi, Paris-soir, Intransigeant, Le Figaro, L'Œuvre, le Journal, etc... (par contre, aucune mention n'était faite de sa collaboration à la *NRH*). La proposition fut acceptée. Khuen-Héderváry – Lajos Villani mai 1939. MOL. K66. 1939 412 cs. III.-4 C-H

<sup>990</sup> Il écrivit seulement un article pour la revue : Emile HARASZTI, « Liszt et la comtesse d'Agoult », *NRH*, décembre 1933

<sup>991</sup> Par exemple : En France, il n'est qu'une personne dont on parle presque autant que de Hitler, c'est de Bethlen. On ne lui pardonne pas son voyage en Allemagne. Tous les politiciens et hommes de lettres en parlent de la même façon. Haraszti – Balogh 19 juin 1933 (Fond Balogh 1/1342) ; L'antihitlérisme s'est un peu atténué. Par contre l'antisémitisme monte, et aussi l'antimagyarisme. Haraszti – Balogh 28 novembre 1933 (Loc. cit.)

<sup>992</sup> Par exemple celle de fonder une société franco-hongroise, « pour obtenir le support des Français sans perdre notre indépendance. » Haraszti – Balogh 17 juin 1933 (Loc. cit.)

<sup>993</sup> Dans une lettre confidentielle adressée au directeur de l'Association Guillaume Budé, qui distribuait alors la *NRH* en France, Balogh affirmait ne plus pouvoir sustenter M. Haraszti et devoir chercher un nouveau rédacteur parisien dont la *NRH* soit un travail d'appoint. Balogh – Jean Malye 25 août 1934 (Fond Balogh 1/481)

<sup>994</sup> Notre ancien ami et aujourd'hui « ennemi convaincu » [i.e. Haraszti], a fait une conférence sur la marche de Rákóczi et Berlioz, écrivait Balogh. Peut-on lui demander un article, sans fâcher Develle [i.e. son successeur] ? Balogh – Gesztesi 15 juin 1939 (Fond Balogh 1/1172)



les milieux des bureaux, de la presse et littéraire. Une heure de travail par jour. Pour 5 000 francs par an.<sup>995</sup> On remarquera la sévère baisse du salaire, de 1 000 francs mensuels aux maigres 5 000 francs annuels,<sup>996</sup> qui ne correspondait pas nécessairement à une réduction des exigences (le volume de la correspondance du candidat choisi en 1936, Philippe Develle, en témoigne). Remarquons aussi l'insistance sur la capacité à fréquenter les milieux de gauche et de droite.

## **Chapitre XIII.**

# **Droite et gauche : mise en place des réseaux de la *NRH* en France (1932-36)**

### **1. Opportunisme ou agnosticisme idéologique ?**

Malgré son mauvais caractère, Aurélien Sauvageot voyait justement clair lorsqu'il admirait la mansuétude des Hongrois. « la mansuétude, écrivait-il à son ami Endre Bajomi Lázár, que vous autres Hongrois manifestez envers trop de gens qui n'ont jamais été vos amis mais que vous traitez avec gentillesse, quelque fois même avec respect, tout simplement parce qu'ils ont eu affaire d'une façon ou d'une autre avec la Hongrie. J'apprécie cette générosité dont j'ai retenu depuis longtemps qu'elle est un trait remarquable de votre mentalité, mais, hélas, on ne vous fait pas souvent bénéficier de la réciprocité. »<sup>997</sup> Cette générosité n'avait-elle pas pour fondement l'assurance d'une vieille nation dominatrice et une certaine illusion, que j'ai déjà évoqué, sur le pouvoir de séduction de la cause hongroise ? Afin de le charger de rédiger une étude sur la conférence du désarmement (dans un sens favorable à la Hongrie, bien sûr), Balogh cherchait un jeune publiciste « pensant librement » – à peine ajoute-t-il « mais plutôt à droite qu'à gauche ». <sup>998</sup> D'ailleurs, en d'autres circonstances, c'était de la gauche qu'on

---

<sup>995</sup> Balogh – Jean Malye 25 août 1934 (Fond Balogh 1/481)

<sup>996</sup> J'ignore quels avaient été, dans l'intervalle, les honoraires d'Emil Haraszti.

<sup>997</sup> Sauvageot – Endre Bajomi Lázár, Aix-en-Provence, 23 février 1985. Correspondance 14 octobre 1979 – 30 septembre 1985 (PIM Kt. V4750/47)

<sup>998</sup> Balogh – Haraszti 12 juin 1933. Fond Balogh 1/1342. D'ailleurs, c'est finalement André-D Tolédano qui fut retenu (André D. TOLEDANO « La conférence du désarmement » NRH, novembre 1933. pp. 329-336). Son profil correspond à peu près à celui qu'esquissait Balogh, si ce n'est qu'il penchait légèrement plus à gauche. Tolédano dirigeait la politique étrangère de La Croix sous le nom de Jean Carret, mais il collabora aussi aux revues

attendait le salut<sup>999</sup>... C'était selon. Il est frappant de constater qu'en matière "intellectuelle", au-delà des préoccupations de propagande immédiate, l'attitude de la revue était similaire. Balogh tenait à montrer que son pays n'avait rien à cacher, que sa situation n'était en rien liée à un quelconque défaut d'information ou retard de développement culturel. Ainsi tenait-il à faire paraître une recension de *L'Histoire sincère de la nation française* de Seignobos, non pas qu'il approuvât son auteur (surtout pas), mais afin que le public français sût que « des ouvrages de ce genre [étaient] traduits en hongrois », et aussi pour donner de l'œuvre de Seignobos « un compte-rendu ouvrant au lecteur français lui-même des points de vue nouveaux pour la juger. »<sup>1000</sup> Quelle finesse dans cette mince frontière entre le calcul et la sincérité !

Qui se ressemble s'assemble. Cette souplesse hongroise ne pouvait pas ne pas attirer l'énigmatique Anatole de Monzie,<sup>1001</sup> « ce gentilhomme égaré dans la politique, [...] cet avocat embrouillé dans ses affaires, [...] ce dilettante entraîné par sa fantaisie. »<sup>1002</sup> Mais qui se ressemble trop... En 1938, Joseph Balogh se demandait à qui confier un éditorial politique. A Monzie ? Impossible, il était bien trop inconstant.<sup>1003</sup> De fait, Anatole de Monzie ne fut jamais un proche de la *NRH*, bien qu'il fit officiellement partie de son Comité de patronage parisien. Tout à fait décontracté en politique extérieure, outre ses sympathies affichées à la cause hongroise, il était partisan du rapprochement franco-italien, de l'alliance avec l'U.R.S.S. et, enfin, chef de file munichois. En 1935, c'est (sans doute) lui, député socialiste indépendant, qui fournit à son ami Charles Maurras la liste des parlementaires ayant voté les sanctions contre l'Italie.<sup>1004</sup>

Constater l'inconstance d'Anatole de Monzie n'était pas seulement le signe que Balogh avait de l'intuition ou était bien informé, mais aussi une question d'expérience personnelle. En mai

---

progressistes Sept et Temps Présent. (Antoine DELERY, Joseph Folliet (1903-1972). Parcours d'un militant catholique, Cerf Histoire, 2003, pp. 160 et 190

<sup>999</sup> En janvier 1933, Ottlik, tout en se réjouissant de la bonne volonté affichée par le radical Pierre Cot à l'égard de la Hongrie, se demandait si la prise de pouvoir d'Hitler n'allait pas porter au pouvoir en France un gouvernement beaucoup plus nationaliste et moins favorable. Ottlik – Frigyes Villani 30 janvier 1933. Fond Balogh 1/3231/2909 (erreur de classement)

<sup>1000</sup> Balogh – Jean Dietz 26 mars 1935 (Fond Balogh 1/811)

<sup>1001</sup> Anatole de Monzie avait été le principal député français qui se fût élevé contre le traité de Trianon lors de sa signature en 1920.

<sup>1002</sup> « On a raconté beaucoup d'histoires sur [lui]. Peu sont vraies. Ce dont on oublie d'ordinaire de parler, c'est de la qualité de son cœur, de la constance de son amitié, de la ferveur de son dévouement. De son courage, aussi, courage de grand seigneur qui, sans renier ses opinions, peut se permettre d'y donner, à sa guise, un accroc, sans prendre l'avis de ses voisins. » (Simon ARBELLOT, *J'ai vu mourir le boulevard*, Paris, Éditions du Conquistador, 1950, p. 117)

<sup>1003</sup> Balogh – Gesztesi 3 mai 1938 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1004</sup> Le 22 septembre 1935, l'Action française imprimait la liste des 140 parlementaires, affirmant que leur sang serait le premier versé. (Eugen WEBER, *L'Action française*, Pluriel poche, 1985, pp. 324 et 324n)

1935, quelques jours avant la date prévue de son voyage en Hongrie tous frais payés pour y prononcer une conférence,<sup>1005</sup> Monzie s'évanouit dans sa lointaine province méridionale, plongeant Pál Teleki et toute la SNRH dans l'embarras et la perplexité.<sup>1006</sup> La conférence fut de nouveau annoncée en automne 1935 et 1936 (mais il me semble qu'elle n'eut jamais lieu).

## 2. La chasse à la personnalité

### a) Les rabatteurs locaux

Heureusement, nombreux étaient ceux qui, à Paris, étaient chargés de recruter des collaborateurs pour la revue : outre les correspondants dûment appointés, mentionnons les principaux Hongrois résidant à Paris et plus ou moins impliqués dans la propagande (Gesztesi, Haraszti, Honti, auxquels on peut ajouter Pál Kornfeld) ainsi que quelques bonnes âmes françaises gagnées à l'amitié pour la Hongrie en général et pour la *NRH* en particulier, comme le vicomte de Rochefort et le père Delattre. Leur palmarès n'est pas modeste, nous avons pu nous en rendre compte en étudiant quelques-unes des polémiques internationales de la *NRH*.

C'est ainsi Gesztesi qui apporta Baudoin-Bugnet, de même qu'Ernest Pezet, le duc de Lévis-Mirepoix et beaucoup d'autres.<sup>1007</sup> Néanmoins, le déchet était grand. Sur cette fournée de 1934, seul Pezet procura quelque satisfaction, et encore, pas durablement. Gyula Gesztesi, éclectique, déjeunait tantôt avec Drieu La Rochelle (novembre 1934), tantôt avec Aimé Berthod, politicien radical installé (décembre 1936).<sup>1008</sup> À tous il présentait la *Nouvelle revue de Hongrie*. Berthod promit un article qu'il n'écrivit jamais ; Drieu écrivit un article qu'on crut bon de faire précéder par un chapeau réprobateur. Difficile métier. Balogh s'en plaignait parfois : toutes les tentatives sont des échecs, écrivait-il en mars 1934 à Gesztesi. Henri Béranger, Robert d'Harcourt, Pierre Lyautey, Fernand de Brinon nous laissent tomber. D'Ormesson, impossible de lui demander un nouvel article. J. Bainville est hors de portée...<sup>1009</sup> Gesztesi et Honti eurent un certain succès parmi les jeunes non-conformistes ; j'aborderai leur cas à part un peu plus loin.

---

<sup>1005</sup> Teleki – Kánya 15 avril 1935 (Fond Balogh 1/1688)

<sup>1006</sup> Teleki – Monzie 2 mai 1935 (Fond Balogh 1/2276)

<sup>1007</sup> Gesztesi – Balogh 9 mars 1934 (Balogh 1/1172)

<sup>1008</sup> Correspondance Gesztesi (Loc. cit.)

<sup>1009</sup> Balogh – Gesztesi 5 mars 1934 (Loc. cit.)

## b) Les voyages d'Ottlik et Balogh à Paris

Rappelons que Balogh voyageait régulièrement en France au début de l'année, puis, éventuellement une seconde fois avant ou après l'été. Le correspondant à Paris préparait un programme de travail minutieux. En 1933, Balogh rencontrait ainsi Sieburg, d'Ormesson, les deux frères Pernot, le sénateur Henry Béranger et les deux diplomates Pierre Comert et Jean Marx.<sup>1010</sup> On reconnaîtra dans cette liste quelques-uns des protagonistes du débat sur les « deux routes. » En 1935, le programme était beaucoup plus étoffé : « les gens sont très gentils » écrivait Balogh. Samedi, petit-déjeuner avec [Maurice ?] Pernot. « Rochefort a rassemblé des gens pour la soirée. » Dimanche, déjeuner chez les Pange, le soir, réunion avec quelques écrivains. Lundi à midi avec Vallery-Radot et quelques autres, le soir avec [Maître James] Govare et ses invités. Mardi avec Drieu, de Tessan, Le Grix. A vu aussi de Vienne. Prévoit de voir encore Monzie, Jouvenel et « notre vieil ami Delattre. »<sup>1011</sup> En septembre de la même année, une circulaire annonçait la prochaine visite de Balogh à une quarantaine de personnes dont : Maurice Pernot, François de Tessan, Daniel-Rops, Bertrand de Jouvenel, Vicomte de Rochefort, Jean Duteil, Georges Duveau, Cte de Pange, André Cœuroy, Jean Bonafous, Baudoin-Bugnet, Stanislas de la Rochefoucauld, Friedrich Sieburg, Pierre Delattre, H. G. Daniels (correspondant du *Times*), A. Thérive, Jean de Pierrefeu, Serge de Givet, István Lajti, Ernest Pezet, Lyautey, Drieu La Rochelle, Robert d'Harcourt, de Vienne.<sup>1012</sup>

## c) Les voyages de parlementaires français à Budapest

Malgré son ambition de maîtriser les relations franco-hongroises dans leur intégralité, la *NRH* ne fut pas directement impliquée dans l'organisation des nombreux voyages parlementaires français en Hongrie dans les années trente.<sup>1013</sup> En 1930 (16-22 août), l'abbé Bergey, fondateur du « Groupe d'étude de l'Europe centrale » à la Chambre, conduisait à Budapest une délégation comprenant, entre autres, Robert Schuman. L'année suivante (en mars), Maurice Pernot et quelques autres se présentaient à Budapest, et furent reçus à dîner à la Légation et pour le thé chez le comte Bethlen.<sup>1014</sup> En 1932, des journalistes étaient invités par le bourgmestre de Budapest pour un réveillon à l'hôtel Hungaria. La *Gazette de Hongrie* notait

---

<sup>1010</sup> Balogh – Ottlik 30 octobre 1933 (Fond Balogh 1/180)

<sup>1011</sup> Balogh – Ottlik 10 mars 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>1012</sup> Circulaire 12 septembre 1935 (Fond Balogh 1/180)

<sup>1013</sup> Les informations qui suivent sont extraites, sauf indication contraire, de Gergely FEJERDY, « Une relation oubliée : Robert Schuman et la Hongrie », La Lettre de la Fondation Robert Schuman, [en ligne]. Consulté le 25 mars 2007. Disponible sur n° 194, <http://www.robert-schuman.org/supplement/sup194.htm>

<sup>1014</sup> Gazette de Hongrie, 28 mars 1931

la présence de journalistes du *Temps*, de *L'intransigeant*, du *Petit journal*, de *Paris-midi*, de *Paris-soir* et du *Figaro*.<sup>1015</sup> En 1934 (19-24 mai), le député de l'Ardèche Xavier Vallat, conduisait une délégation de 35 personnes composée de députés (entre autres Robert Schuman et Pierre Baudoin-Bugnet), de sénateurs et de journalistes, avec pour objectif de faire connaissance avec la classe dirigeante hongroise. Dans un article autobiographique paru en 1956,<sup>1016</sup> Xavier Vallat relate la duplicité du régent Horthy (à propos de la Restauration), affirme n'avoir rien retenu de sa visite chez Gömbös, mais dresse un portrait très avantageux de Tibor Eckhardt et Endre Bajcsy-Zsilinszky. Il raconte également avoir remarqué en Hongrie un élan général en faveur de la Restauration. L'étude des perspectives du prétendant Habsbourg allait justement être la cause de son nouveau voyage l'année suivante. Sur l'invitation du directeur du *Pesti Hírlap* (Ottó Legrády) et de son correspondant à Paris (Ferenc Honti), et avec le soutien d'associations industrielles hongroises, Xavier Vallat emmena du 13 au 20 septembre 1935 une nouvelle troupe de parlementaires français, de l'extrême droite aux radicaux, incluant Robert Schuman, Ernest Pezet, Paul Creyssel, Philippe Henriot.<sup>1017</sup> Tout ce beau monde fut en mesure de constater l'incohérence du tracé de Trianon en visitant le village de Röske sur la frontière yougoslave, puis la valeur de la civilisation hongroise dans un certain nombre de hauts lieux de province (les haras de Bábolna, la ville historique d'Esztergom, l'abbaye de Pannonhalma, etc...). De même que la délégation était elle-même disparate, le programme de visite politique fut éclectique : Robert Schumann fit la réponse chez l'abbé Griger (Parti chrétien économique et social, d'obédience légitimiste, d'opposition), puis on se rendit au Parti des petits propriétaires (opposition), et enfin, c'est Xavier Vallat qui fit la réponse au Parti de l'union nationale (gouvernemental), soulignant, d'après la *Gazette de Hongrie*, « la sympathie que les Français [éprouvaient] pour la Hongrie, [promettant] que les amis français de la Hongrie saisiraient toutes les occasions de travailler à la réalisation, par la voie pacifique, de ses aspirations légitimes. »<sup>1018</sup> Le *Pester Lloyd* écrivait que l'homme politique français avait levé son verre au régent et « à la Sainte Couronne donnée au roi Saint Stéphane, fondateur de la grandeur hongroise, par un Pape français. »<sup>1019</sup> Ce toast provoqua une manière de petit scandale dans la presse parisienne. À la hongroise (d'une souris, on faisait une montagne), Dans la *République*, Pierre Dominique accusait

---

<sup>1015</sup> Gazette de Hongrie, 24 décembre 1932

<sup>1016</sup> Xavier VALLAT, « La Hongrie aux années 30 », *Ecrits de Paris*, [janvier] 1956, pp. 53-67

<sup>1017</sup> Gazette de Hongrie. 14 septembre 1935

<sup>1018</sup> Gazette de Hongrie. 21 septembre 1935

<sup>1019</sup> Une traduction de l'article du *Pester Lloyd* a été communiquée au ministère des Affaires étrangères. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-148-92/94

Xavier Vallat d'incitation à la révision. « Ne faites pas par légèreté le jeu d'Hitler ! » clamait-il, car souhaiter « le retour dans le giron hongrois de toute une série de provinces qui ne sont nullement hongroises, qui ne veulent pas le redevenir, c'était souhaiter la ruine et le démembrement de la Tchécoslovaquie. C'était donc vouloir la ruine de la Petite entente. C'était séparer [la France] de [ses] amis, [la] jeter dans le camp de [ses] adversaires. »<sup>1020</sup> Il est vrai que Vallat s'était rendu coupable d'un autre "classique" de la révision camouflée, en associant paix et justice. Trente ans plus tard, il raconte avec une ferveur à peine entamée par la mélancolie les conclusions « unanimes » de la délégation : (1) « Trianon est plus qu'un crime, c'est une faute » ; (2) seule la Restauration peut s'opposer au *Drang nach Osten*.<sup>1021</sup> À peine rentré en France, il se proposait d'organiser un nouveau voyage, « envers et contre toute pression du Quai d'Orsay », mais il n'en fut rien.<sup>1022</sup> D'ailleurs, si l'on en croit les déboires de la *NRH* avec Ernest Pezet (sur lesquels je donnerai plus loin quelques détails), l'impression française ne fut pas aussi unanime qu'aimait à la croire Xavier Vallat. En 1936, une autre délégation se rendit en Hongrie, mais elle était moins nombreuse et moins brillante (pourtant organisée par le président de la commission des Affaires étrangères de la Chambre).<sup>1023</sup> En 1937, le cardinal primat invitait un groupe d'anciens combattants, conduit par l'évêque de Lille et l'abbé Bergey.<sup>1024</sup> Et l'année suivante, c'était encore la religion qui attirait les Français en grand nombre, à l'occasion du Congrès eucharistique de Budapest.

Xavier Vallat, était nationaliste mais aussi profondément catholique, intéressé par le légitimisme en Europe centrale, et prêt à commettre – en examinant la chose sans nuance – les mêmes compromissions que bons nombres de Hongrois.<sup>1025</sup> Il était, en outre, prêt à combattre à contre courant l'opinion publique en France et avait prouvé ses capacités d'action. Bien sûr, la *NRH* n'ignorait pas le personnage,<sup>1026</sup> pourtant son nom ne paraît pas au sommaire, et même sa correspondance avec Balogh est inexistante.

---

<sup>1020</sup> Pierre DOMINIQUE, « Ne faites pas par légèreté le jeu d'Hitler », *La République*, 1 octobre 1935

<sup>1021</sup> Xavier VALLAT, « La Hongrie aux années 30 », *Ecrits de Paris*, [janvier] 1956, p. 64

<sup>1022</sup> Art. cit.

<sup>1023</sup> *Gazette de Hongrie*, 26 septembre 1936. La *Gazette de Hongrie* du 2 mai 1936 relate aussi un voyage de journalistes français, dont Maurice Pernot et André Thérive, du *Temps*, qui devint par la suite un collaborateur régulier de la *NRH*.

<sup>1024</sup> *Gazette de Hongrie*, 4 septembre 1937

<sup>1025</sup> En tant que commissaire aux Affaires juives du gouvernement de Vichy (1941 à 1942), Xavier Vallat prit à son compte le premier et le second statut des juifs dont le contenu est proche des premières lois juives hongroises : recensement des juifs, exclusion de la vie publique, expropriations, mais sans organiser de persécution violente.

<sup>1026</sup> On signalait à Balogh, alors en voyage à l'étranger, la présence de Xavier Vallat en Hongrie. (secrétariat *NRH* – Balogh 12 septembre 1935 (Fond Balogh 1/180))

De ces voyages parlementaires, il ne restait à la *NRH* qu'une maigre moisson : Ernest Pezet, Paul Creyssel et Philippe Henriot, auxquels on peut ajouter André Thérive parmi les journalistes. En fait, Philippe Henriot avait déjà donné un article anodin en 1932<sup>1027</sup> et n'en donna pas d'autre. Quant à Paul Creyssel (ancien député radical passé au PSF en 1936) dont l'activité en France était pourtant appréciée par le *Külügyminiszterium*,<sup>1028</sup> il ne répondit pas à l'appel de Joseph Balogh.<sup>1029</sup> La *Nouvelle revue de Hongrie*, loin de ces opérations de grande envergure, cultivait ses propres réseaux.

### 3. La Filière Rochefort

#### a) Nicolas de Rochefort, employé d'industrie et publiciste magyarophile

Aux premières années de la revue, en même temps que les amis hongrois de la *NRH* entraient en contact avec toutes sortes de personnalités de gauche sur la base de contacts personnels ou d'opportunités ponctuelles (Edouard Herriot, Pierre Cot, etc...), c'est à droite, même à l'extrême droite que fut lancée une tentative d'organiser un véritable réseau de sociabilité franco-hongroise patronné par la *NRH*, dont le point d'ancrage en France devait être le jeune vicomte de Rochefort. Nicolas de Rochefort était né en Russie où ses ancêtres avaient vécu depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Chassée par la révolution russe, ses parents étaient rentrés en France en 1921 ; une parente les logea dans son hôtel à Paris et dans un château en province, sa fille, devenue duchesse de Broglie, continua la tradition d'hospitalité aux "rapatriés".<sup>1030</sup> C'est ainsi que Nicolas de Rochefort fut en relation étroite avec l'illustre famille et avec Jean de Pange, lui-même marié à Pauline de Broglie (remarquons le parallèle entre Nicolas de Rochefort, reçu chez les Broglie et Joseph Balogh, reçu chez les Kornfeld). N'ayant pas de fortune, le jeune vicomte s'était placé comme employé chez un fabricant d'automobiles. Mais Jean de Pange écrivait de lui qu'il « se [sentait] peu de goût pour ce travail » – en particulier parce qu'il était impossible d'y créer des œuvres sociales.<sup>1031</sup> Il admirait le courage avec

---

<sup>1027</sup> Philippe HENRIOT, « Impressions de Hongrie », février-mars 1932, pp. 123-146

<sup>1028</sup> Pour un article sur la restauration. MOL K66 285. cs. 1936. III-4 (C-E). Voir plus de détails dans le chapitre sur la *NRH* et le monarchisme.

<sup>1029</sup> Balogh demandait un article sur le légitimisme en Europe centrale. Balogh – Paul Creyssel 2 décembre 1936 (Fond Balogh 1/664)

<sup>1030</sup> Jean de PANGE, 5 septembre [1939] (note 171), *Journal* (1937-39), t. IV, Paris, Grasset, 1975

<sup>1031</sup> PANGE, 24 février [1929], *Journal* (1927-1930), t. I, Paris, Grasset, 1964. Faute d'avenir dans l'industrie automobile, Rochefort demandait à Pange d'appuyer sa candidature au poste de secrétaire à la commission de l'Opium de la SdN. Ce projet n'aboutit pas.

lequel le jeune homme partait au travail le matin à 7h30 pour n'en revenir qu'à 6h30 le soir, sans véritables perspectives d'avenir, puisque, toujours selon Pange, toutes les têtes de service étaient occupées par des proches du propriétaire.<sup>1032</sup> Nicolas de Rochefort se maria en 1930 à une demoiselle suédoise. Outre sa sensibilité au sort des ouvriers dans laquelle on reconnaîtra la tendance sociale du catholicisme intransigeant, il était aussi un historien du dimanche. « Autant par goût que par le désir de mettre un peu de beurre dans l'épinard familial », il consacrait ses samedis après-midi et ses dimanches à écrire pour divers journaux des études à caractère historique et politique.<sup>1033</sup> Il écrivait dans la presse conservatrice comme la *Revue des deux mondes*, la *Revue hebdomadaire*, *l'Ordre* et dans des organes plus marqués à droite comme *Candida* ou royaliste comme *Le messager de Paris*. Il donna huit articles à la *NRH*, entre 1932 et 1935 :

L'avenir du communisme en France	Tête 1	Décembre 1932
L'impérialisme soviétique en Asie	Corps	Mai 1933
Les grandes puissances et l'U.R.S.S.	Corps	Juin 1933
L'Europe capitaliste devant expérience Roosevelt	Corps	Mars 1934
Le mouvement socialiste en France	Corps	Octobre 1934
Le principe des nationalités appliqué en Extrême-Orient	Corps	Décembre 1934
<i>Pacta sunt servanda, rebus sic stantibus</i>	Tête 2	Avril 1935
L'Italie et la France	Corps	Octobre 1935

Il semble que ce fut René Dupuis qui dénicha le jeune homme, peut-être sur la base des articles que ce dernier avait écrit peu avant dans divers journaux en faveur de la Hongrie lors de l'affaire des optants. Aussitôt après avoir reçu l'article sur l'avenir du communisme, en novembre 1932, Balogh se permettait de demander à Rochefort de « faire connaître la *NRH* autour de lui. »<sup>1034</sup> Bien lui en prit, car le Français sauta sur l'occasion, n'hésitant pas à employer le terme de « propagande » (qu'avait évité Balogh), en faveur du « pays chevaleresque » qu'il admirait.<sup>1035</sup> Les motivations de la nouvelle recrue étaient solides : sur

<sup>1032</sup> PANGE, 30 décembre [1933], *Journal* (1931-1933), t. II, Paris, Grasset, 1967

<sup>1033</sup> Rochefort – Gobron (s.d.) c. novembre 1934 (Fond Balogh 1/2744/24447)

<sup>1034</sup> Balogh – Rochefort 28 novembre 1932 (Loc. cit.)

<sup>1035</sup> Rochefort – Balogh 30 décembre 1932 (Loc. cit.)



le plan politique, un anticommunisme viscéral,<sup>1036</sup> sur le plan personnel, une nostalgie pour les temps anciens dont il espérait peut-être trouver un succédané en Hongrie, sans qu'il considérât lui-même son nationalisme comme un obstacle.<sup>1037</sup> Un an plus tard, Rochefort était déjà devenu un « vieil ami extrêmement sympathique. »<sup>1038</sup>

## b) Nicolas de Rochefort, entremetteur mondain et correcteur diplomatique...

En fait, ce n'était pas si simple : Rochefort commença par se disputer avec Balogh et Ottlik. Il est d'usage qu'un auteur entre en conflit avec une revue, mais dans le cas du vicomte de Rochefort, toute chose prenait des proportions démesurées. D'ailleurs, les Hongrois n'étaient pas en reste. Et puis la faute en revenait à René Dupuis, qui avait commandé, de sa propre initiative, à Rochefort un article sur un sujet trop éloigné de la ligne éditoriale de la *NRH*. Rochefort, qui avait sans doute consacré quelques dimanches à sa rédaction, exprima son étonnement qu'on le lui retourna, de surcroît après un très long délai. « Étant donné tout cela, écrivait-il à Balogh, je crois préférable que vous acceptiez de publier l'article en question. Une fois cet article publié (au plus tard dans le n° de mai), je reprendrai volontiers une collaboration sur les bases que vous m'indiquez. »<sup>1039</sup> Balogh, qui, d'habitude, ne supportait pas une remarque de travers d'un chef de service au *Külügyminiszterium*, toléra ce langage. Et, non seulement la collaboration reprit, mais l'article fut publié (en mai !), il est vrai dans une version abrégée et après l'intervention apaisante de Georges Ottlik. « J'ai employé toute mon influence à faire droit à votre désir, écrivait ce dernier à Rochefort. Vous savez que dans la rédaction, je n'interviens à proprement parler qu'en dernière instance, car la rédaction est entièrement aux mains de mon ami, M. Joseph Balogh. D'ailleurs, même tronqué, votre article est excellent et je ne partage pas du tout votre opinion que la valeur en a été diminuée. Si j'avais su que vous vouliez en retirer votre signature, il va de soi que je n'aurais pu persuader M. Balogh de le publier. »<sup>1040</sup> Aïe ! Non, n'ayons aucune inquiétude, le temps était venu de cesser les hostilités. « Mon cher directeur et ami, répondait Rochefort. Je suis sensible au ton particulièrement amical de votre lettre, et quoique je ne partage en rien ni

---

<sup>1036</sup> Rochefort craignait que ses lettres ne parvinssent pas en Hongrie. « J'ai quelque raison de croire que la cellule communiste de mon bureau de poste m'honore de son attention particulière ». Rochefort – [Balogh ? Ottlik ?] 18 avril 1933 (Loc. cit.)

<sup>1037</sup> « Tout en étant, vous le savez, très nationaliste moi-même » écrivait-il à Balogh. Rochefort – Balogh, 27 juin 1934 (Loc. cit.)

<sup>1038</sup> Balogh – Pál Kornfeld 25 novembre 1933 (Fond Balogh 1/1827)

<sup>1039</sup> Rochefort – Balogh 23 mars 1933 (Loc. cit.)

<sup>1040</sup> Ottlik - Rochefort 8 avril 1933 (Loc. cit.)

vosre appréciation trop flatteuse de ce qui est resté de mon article, ni votre façon de voir sur les droits de la rédaction, j'aurais mauvaise grâce à prolonger la controverse [...]. L'incident est donc clos ; et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est de vous adresser [un nouvel article]. »<sup>1041</sup> Nicolas de Rochefort était un homme tenace et plein d'initiative. C'est lui-même qui eut le premier l'idée d'élargir ses propres prérogatives. À peine réconcilié, il proposait d'ouvrir une rubrique mensuelle de politique internationale.<sup>1042</sup> Balogh et Ottlik déclinèrent, arguant que la *NRH* devait conserver une maîtrise interne totale sur ce thème. Dans la marge du brouillon, Ottlik écrivait à Balogh les mots suivants : « nous avons déjà publié plusieurs articles de lui, qui ne sont pas extraordinaires. Pour l'instant, je n'ai pas de thème pour lui. En as-tu ? À mon avis, il faut le traiter de manière dilatoire, et lui demander quelque chose seulement lorsque nous manquerons d'article français. »<sup>1043</sup> Ce commentaire n'est pas seulement cruel, mais aussi étrange, de la part d'Ottlik, qui avait justement joué le rôle du *good policeman*. Quoi qu'il en fût, il semble que Balogh ne partageât pas cet avis, car ses appréciations du jeune homme restèrent invariablement positives. En 1934, il lui rendait le service de placer un texte littéraire dans la revue hongroise *Napkelet*<sup>1044</sup> ; ce qui, certes, n'engageait à rien. En revanche, en 1934 commença véritablement leur collaboration pour le recrutement d'auteurs en France – à titre gracieux (faut-il le préciser ?). Quelques traces demeurent de ces activités. C'est le vicomte qui, en particulier, fit connaître la revue à Jean de Pange. Depuis le mois d'avril, Balogh demandait à Rochefort son avis sur ce dernier.<sup>1045</sup> Quelques mois plus tard (en octobre), la *NRH* publiait un premier article du comte de Pange (« Les relations franco-allemandes »).<sup>1046</sup> Rochefort était une connexion utile avec les milieux conservateurs ou royalistes français qui n'étaient pas spontanément inclinés vers la Hongrie. Il fut ainsi chargé de s'entremettre auprès du duc de Broglie et de Jacques Bainville.<sup>1047</sup> Il pouvait aussi concourir au raffermissement de sentiments favorables ou potentiellement favorables, ainsi présenta-t-il la revue au journal provincial *Le Mémorial*.<sup>1048</sup> En septembre 1934, Rochefort, toujours insatiable, demandait à son ami Sándor de Hollán, Secrétaire à la Légation de Hongrie à Paris, d'intercéder en sa faveur pour que sa collaboration à la *NRH*

---

<sup>1041</sup> Rochefort – Ottlik 14 avril 1933 (Loc. cit.)

<sup>1042</sup> Rochefort – Balogh 18 avril 1933 (Loc. cit.)

<sup>1043</sup> Balogh – Rochefort 20 juin 1933 (Loc. cit.)

<sup>1044</sup> La nouvelle parut, semble-t-il, sous le pseudonyme de Hardstone. Rochefort – Balogh 22 janvier 1934 (Loc. cit.) Toutefois, une recherche superficielle ne m'a pas permis d'en retrouver la trace.

<sup>1045</sup> Correspondance Balogh – Rochefort mars à juin 1934 (Loc. cit.)

<sup>1046</sup> « Fatigué. Je travaille mal à l'article sur les relations franco-allemandes que Rochefort me demande pour la Revue de Hongrie. » Jean de PANGE, 21 août [1934], *Journal* (1934-1936), t. III, Paris, Grasset, 1970

<sup>1047</sup> Balogh – Rochefort 19 mars 1934 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>1048</sup> Rochefort – Balogh 17 mars 1934 (Loc. cit.) C'est au *Mémorial* que Paul Creyssel allait écrire, en 1936, son article sur la nécessité de la restauration et l'absence de danger de la révision.

devînt plus fréquente et, si possible, constante. Dans la marge de la lettre transmise au service de la presse du *KÜM* à Budapest, Hollán décrivait Rochefort comme un ami sincère de la Hongrie, contribuant bénévolement à la propagande hongroise depuis une dizaine d'années avec des articles parus dans la presse quotidienne nationale et provinciale.<sup>1049</sup> Un mois et demi plus tard, Mengele répondait à son confrère qu'Ottlik s'engageait à poursuivre la collaboration sur la même base de quatre articles par an (non sans quelque exagération), mais ne pouvait offrir plus.<sup>1050</sup> Qu'à cela ne tienne, Rochefort était un homme plein de zèle et d'imagination : au début de l'année 1935, il proposait à la Légation de relire et corriger, en échange d'un modeste honoraire, les épreuves des communiqués fournis par la Hongrie à la presse française, généralement truffés de fautes et d'incorrections. Malheureusement, le projet s'avéra techniquement impossible, car la copie était faite à Budapest. Toutefois, comme il apparaissait finalement que le vicomte ne refuserait pas un semblant d'aide matérielle, Mengele donna son accord à la Légation pour que lui fût confié, de temps à autre, une mission spéciale rémunérée sur le fond de la presse.<sup>1051</sup> Mais avec le vicomte de Rochefort, les sujets de discorde surgissaient toujours à l'improviste. Bien qu'entré dans l'industrie, il surveillait en particulier les questions de protocole. Et voici qu'un jour d'avril, la Légation royale de Hongrie à Paris omit de l'inviter à une réception du ministre. « Savez-vous si à la Légation, il y a du ressentiment à mon endroit ? » s'enquérissait-il aussitôt auprès de Balogh. Celui-ci posait la question à Gesztesi, étonné qu'on maltraitât un « soutien passionné » de la cause hongroise et « collaborateur assidu de la *NRH* » – non sans demander d'être informé s'il y avait une « raison sérieuse. »<sup>1052</sup> Non, aucune raison sérieuse il n'y avait, si ce n'est que le ministre invitait la presse parisienne par roulement au cours de trois réceptions par an. À chacun son tour...<sup>1053</sup> Pendant ce temps, les travaux continuaient. Rochefort prépara un article comparant l'Allemagne, qui violait constamment le traité de Versailles, et la Hongrie, dont les revendications restaient soigneusement dans les limites de la légalité. Il n'y jetait pas tant l'opprobre sur l'Allemagne que sur les puissances occidentales, soupçonnées d'agir selon le vieux principe des deux poids deux mesures. Néanmoins, formellement, on remarquait l'allusion au comportement brutal de l'Allemagne. Ottlik envoya le manuscrit au *Külügyminiszterium*,<sup>1054</sup> puis annonça à son auteur que l'article serait publié avec quelques

<sup>1049</sup> Rochefort – Alexandre de Hollán 4 septembre 1934. MOL K66 263 cs. 1934 III-4 (R-Z) (Doc. 260)

<sup>1050</sup> Mengele – Hollán 29 octobre 1934. Loc. cit.

<sup>1051</sup> Correspondance Mengele – Sandór Hollán février à mars 1935. MOL K66 263 1935 cs. III-4 (R-Z). c. Doc. 248

<sup>1052</sup> Balogh – Gesztesi 8 avril 1935 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1053</sup> Gesztesi – Balogh 15 avril 1935 (Loc. cit.)

<sup>1054</sup> MOL K66 263 1935 cs. III-4 (R-Z) Doc. 257

retouches, car il n'était « pas très convenable » qu'un organe hongrois publiât « des remarques un peu dures à l'adresse de l'Allemagne » car, à l'égard des traités, la Hongrie devait se sentir solidaire avec le Reich, même s'il existait des « différences d'opinions à maints autres égards. »<sup>1055</sup> L'article parut en avril,<sup>1056</sup> dont la thèse principale était la suivante : « on ne peut, on ne doit maintenir pour Trianon ce qui a été aboli pour Versailles » sous le simple prétexte que la Hongrie est moins puissante que l'Allemagne.<sup>1057</sup> Rochefort publiait deux mois plus tard dans le *Messenger de Paris* un article où la même idée était habilement agencée dans un cadre diplomatique plus général.<sup>1058</sup> En 1935, il continuait à renseigner Balogh ou à nouer des contacts.<sup>1059</sup> Puis vint l'occasion d'une nouvelle fâcherie. Depuis le mois d'avril, on prévoyait qu'il donnerait prochainement une conférence à Budapest sur le pacte franco-russe. Rochefort se préparait avec émoi : devait-il emporter un smoking en plus de l'habit ? Devait-il aussi prendre une jaquette, une redingote, ou un veston bordé suffirait ? Balogh, pourtant peu suspect de négligence sur la question vestimentaire, répondait perfidement que l'habit ne serait pas nécessaire, et surtout pas de haut-de-forme ; le smoking suffirait pour le soir, ainsi qu'un complet de couleur foncé pour la conférence.<sup>1060</sup> Et la conférence fut finalement annulée... À cause de problèmes pécuniaires et pour d'autres raisons « dont on ne peut parler que de vive voix » écrivait énigmatiquement Balogh.<sup>1061</sup> Aux plaintes amères du jeune homme qui avait déjà pris son billet d'avion et craignait, en outre, pour sa réputation au Quai d'Orsay, Balogh répondait que ce n'était pas la première fois de sa vie qu'il s'était donné de la peine pour faire plaisir à quelqu'un et qu'au lieu d'un plaisir il lui avait causé une déception, non par sa faute, il est vrai, mais « expressément par celle d'autrui. »<sup>1062</sup> En vérité, il semble bien que le vicomte fût tombé victime de l'une de ces

---

<sup>1055</sup> Ottlik – Rochefort. 9 mars 1935 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>1056</sup> Nicolas de ROCHEFORT, « Pacta sunt servanda, rebus sic stantibus », NRH, avril 1935, pp. 336-339

<sup>1057</sup> Art. cit., p. 339

<sup>1058</sup> L'expédition d'Afrique risquant d'affaiblir l'Italie, il devenait urgent de sauver l'indépendance de l'Autriche en fermant son accès à l'Allemagne païenne et révolutionnaire. Quel meilleur moyen que la restauration ? Même Beneš semblait moins irréductible sur ce point. Mais la France restait immobile. Quant à la Hongrie, face à l'injustice dont elle était victime, elle risquait précisément de se jeter dans les bras de l'Allemagne si elle n'obtenait pas satisfaction morale et matérielle sur la question de l'armement. Aussi les grandes puissances devaient-elles faire pression sur la Petite entente, dont la politique était uniquement fondée sur les passions. Le *Messenger de Paris*, 29 juillet 1935. L'article fut adressé au service de presse du KÜM. MOL K66 263 cs. 1935 III-4 (R-Z) Doc. 244

<sup>1059</sup> Demande d'un article du RP Gilet OP pour contrebalancer celui de Benda sur les Humanités, demande de renseignement sur diverses personnes, accueil d'un journaliste hongrois, etc... Correspondance Balogh – Rochefort 1935 (Fond Balogh 1/2744/24460-93)

<sup>1060</sup> Correspondance Rochefort – Balogh mai 1935 (Loc. cit.)

<sup>1061</sup> Balogh – Rochefort 22 mai 1935 (Loc. cit.)

<sup>1062</sup> Balogh – Rochefort 27 mai 1935 (Loc. cit.). Heureusement, parfois, les circonstances étaient plus favorables, et cela rendait Balogh poète : « Dans un métier comme le mien, écrivait-il, où l'on essaie de rendre service un nombre d'occasions, on n'y réussit pas toujours. Je suis heureux d'avoir réussi dans votre cas. [...] Je vous

querelles coutumières qui opposait la *NRH* à ses institutions sœurs, en l'occurrence à la *Külügyi Társaság*, qui s'était dérobé inopinément. Balogh prit personnellement à sa charge les frais déjà engagés et confia à Georges Deshusses la tâche de soigner la réputation de Rochefort au Quai d'Orsay.<sup>1063</sup>

### c) Le Porto chez les Rochefort

Ce n'était peut-être pas un très bon choix, car Georges Deshusses, non sans faire quelque remarque désobligeante sur le fait que Rochefort avait sans doute exagéré la gravité de l'incident, ajoutait une confiance dans sa réponse à Balogh : « entre nous soit dit, je suppose que c'est le cadet des soucis de M. Marx, de connaître la raison pour laquelle M. de Rochefort a dû remettre son voyage dont notre légation n'a d'ailleurs nullement été avisée. Je ferai de mon mieux pour le rassurer. » Peu après, en août, il revenait sur la question de manière plus pressante : « J'ai réglé avec Marx l'incident Rochefort. À ce propos, je crois, d'après les renseignements obtenus, que vous auriez peut-être intérêt à choisir comme correspondant à Paris quelqu'un de mieux vu au quai d'Orsay et d'une manière générale disposant de plus d'autorité. Si vous le désirez, nous pouvons en discuter éventuellement. »<sup>1064</sup> Déjà au mois de mai, Balogh avait exprimé ses regrets qu'Ottlik et Gesztesi n'eussent pas considéré Nicolas de Rochefort comme une option pour la représentation de la revue à Paris<sup>1065</sup> (en 1935, on cherchait un remplaçant pour Haraszti. Justement, ce même Haraszti, toujours perspicace, avait lâché dès 1933 à son propos : « le vicomte de Rochefort n'est pas sérieux. »)<sup>1066</sup> Balogh pouvait difficilement lutter sur tous les fronts pour sauver la tête de son vicomte.

Et pourtant, c'est ce qu'il fit, ou presque, grâce à une idée qu'il mûrissait déjà depuis le début de l'année. C'est ainsi qu'en juillet, Nicolas de Rochefort demandait à son ami hongrois s'il était au courant d'une démarche « à la fois flatteuse et gênante » dont il avait été l'objet de la part de la Légation à Paris ?<sup>1067</sup> Faisant l'innocent, Balogh répondit qu'il était curieux d'en savoir plus.<sup>1068</sup> Or, c'était lui-même qui avait proposé à Gesztesi que la Légation finançât

---

envie les belles journées à la campagne, ce que j'ai rarement l'occasion de goûter, moi qui vit en ce pays. » Balogh – François Simon Domb 16 août 1937 (Fond Balogh 1/828)

<sup>1063</sup> Balogh – Deshusses 27 mai 1935 (Fond Balogh 1/784)

<sup>1064</sup> Deshusses – Balogh 4 août 1935 (Loc. cit.)

<sup>1065</sup> « D'après moi, il pourrait faire beaucoup de chose que Haraszti ne peut pas. » écrivait-il à Ottlik. Balogh – Ottlik 6 mai 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>1066</sup> Haraszti – Balogh 17 juin 1933 (Balogh 1/1342)

<sup>1067</sup> Rochefort – Balogh 20 juillet 1935 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>1068</sup> Balogh – Rochefort 6 août 1935 (Loc. cit.)

l'organisation chez les Rochefort d'un thé mensuel rassemblant les amis de la Hongrie.<sup>1069</sup> Gesztesi avait trouvé l'idée attrayante, en proposant que le financement provînt de la *NRH*, afin de ne pas froisser la susceptibilité de Rochefort, qu'on savait sensible.<sup>1070</sup> Lors de sa concrétisation début 1936, le projet revint donc entre les mains de Balogh ; tandis que Nicolas de Rochefort, à défaut d'être nommé correspondant de la *NRH*, se voyait confié la tâche de nourrir et divertir l'intelligence parisienne franco-hongroise (d'ailleurs, le "thé" fut remplacé par un "porto"). En janvier 1936, les deux hommes s'entendirent sur le constat et le programme suivants. Compte tenu du fait que l'engagement idéologique de Rochefort, bien que fort convenable pour les Hongrois, interdisait de lui confier la représentation de la revue en France, il était préférable d'agir avec discrétion en réunissant chez lui un cercle restreint d'amis ou sympathisants dans une ambiance conviviale. Aussi Balogh demandait-il tout simplement de quelle somme avait besoin le vicomte pour organiser les agapes.<sup>1071</sup> Enchanté de l'idée, Rochefort pensait aussi que la création officielle et publique d'un groupement franco-hongrois était encore prématurée (nous étions en 1935). Il fallait d'abord procéder par de petites rencontres occasionnelles, réunissant des Hongrois en voyage ou de la Légation avec des personnalités françaises (un dîner de 10-12 personnes, ou un goûter de 50 personnes). Rochefort songeait aux personnalités du monde universitaire (entre autres : André Siegfried, Charléty, René Pinon, Robert d'Harcourt), politique (entre autres : le baron de Lagrange), de la presse (entre autres : Legrix (*sic*), J. de Pange), littéraire (Mauriac), scientifique (duc de Broglie), etc... Par la suite viendrait le temps d'organiser des réunions plus régulières. Enfin, on procéderait à une sélection pour former de véritables « amitiés franco-hongroises ». Budget pour un dîner : 500 francs. Pour un goûter : 300-400 francs.<sup>1072</sup> L'année 1935 était celle de l'espoir, nous l'avons vu. Sur le plan diplomatique, les Hongrois pensaient pouvoir reconstruire leur avenir sur le rapprochement franco-italien. Le programme de divertissement confié au vicomte de Rochefort devait contribuer à un rapprochement intellectuel avec les élites françaises, fondement de la poursuite des progrès diplomatiques. En même temps que l'organisation d'une réception pour le mois de février, Balogh demandait à Rochefort de constituer une liste de 150 personnalités françaises qui « par leur position sociale, leur culture et leur situation matérielle » semblaient susceptibles de s'abonner à « une

---

<sup>1069</sup> Balogh – Gesztesi 6 janvier 1935 (1/1172)

<sup>1070</sup> Gesztesi – Balogh [18] janvier 1935 (Fond Balogh 1/1172/11084)

<sup>1071</sup> Balogh – Rochefort 11 janvier 1936 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>1072</sup> Rochefort – Balogh le 13 janvier 1936 (Loc. cit.) Balogh appréciait surtout les noms de Charléty, Pinon, Siegfried, d'Harcourt, de Pange, Mauriac, et le duc de Broglie.

revue centre-européenne consacrée en partie aux questions de politique étrangère. »<sup>1073</sup> La première réception eut lieu le 7 février. Le lendemain, Rochefort écrivait une lettre au contenu sibyllin : « Ottlik n'a pas vu tout le monde parce qu'il est arrivé tard et parti tôt. » Étrange, pour un invité principal ! Néanmoins, d'après Rochefort, il avait eu l'occasion de parler avec le duc de Broglie et le comte de Pange, le comte d'Harcourt qu'il connaissait déjà, et aussi avec le baron de Guilhermy (du *Figaro*), René Pinon, Daniel-Rops, M. Giscard d'Estaing (maître des requêtes au Conseil d'État), et enfin avec le comte de Tocqueville (inspecteur des Finances).<sup>1074</sup> Au sein de ce bel aréopage, la *NRH* ne semble pas avoir extrait de nouvelle prise (Pange et Daniel-Rops étaient déjà collaborateurs réguliers de la revue, d'Harcourt la connaissait déjà ; les autres, on ne le revit plus). Ottlik, quant à lui, pensait que, à l'avenir, l'organisation de dîners serait plus appropriée, « où l'on peut discuter des choses à fond ». <sup>1075</sup> Malheureusement, l'occasion ne fut donnée de poursuivre ni les portos ni les dîners, car Nicolas de Rochefort quitta inopinément Paris pour s'installer à Grasse, où il affirmait rester « fidèle à la cause hongroise et en contact avec ses amis à Paris. »<sup>1076</sup> Néanmoins, son nom dès lors n'apparaît plus dans les archives de la *NRH*.

## d) L'incident Gobron

### Une querelle franco-française

Revenons un peu en arrière, à propos d'un incident illustrant particulièrement les difficultés de la *NRH* à trouver un ton unanime, et surtout la nécessité dans laquelle se trouvait Balogh de concilier les personnalités singulières qui prenaient en affection la Hongrie et sa cause. On attribuera facilement la susceptibilité du vicomte de Rochefort à son éducation et à la précarité de sa situation sociale, située à la marge des plus hautes sphères mais toujours à la merci d'un imprévu (qui semble justement être survenu en 1936). Mais on retrouve la même hypersensibilité chez certains jeunes non-conformistes (voir plus loin), de même que chez certains magyarophiles "indépendants" comme Gabriel Gobron. Celui-ci ne fut pas, à proprement parler, un ami de la *NRH*, mais il s'imposa brièvement comme un interlocuteur obligatoire, selon le principe éprouvé que tout magyarophile fâché était un magyarophobe en

---

<sup>1073</sup> Les professeurs d'université, anciens diplomates, députés, publicistes, les personnalités marquantes de la vie économiques, etc.... Balogh – Rochefort 3 février 1936 (Loc. cit.)

<sup>1074</sup> Absents excusés : Paul Morand, André Maurois, Mauriac, Gignoux (de la Vie industrielle), MM. de Nalèche et Pironneau. Rochefort – Balogh 8 février 1936 (Loc. cit.)

<sup>1075</sup> Ottlik – Rochefort 19 février 1936 (Loc. cit.)

<sup>1076</sup> Rochefort – Balogh 24 février 1936 (Loc. cit.)

puissance. Il importait donc de ne pas le fâcher. Or, en octobre 1934, un inconnu du nom de Gabriel Gobron déversa brusquement sa rancœur sur la rédaction de la *NRH* :

*Monsieur le directeur, - J'ai reçu la Nouvelle revue de Hongrie d'octobre et je vous en remercie très vivement. Tout ce qui touche de près ou de loin à la malheureuse Hongrie de Trianon ne peut que me passionner. À la vérité, j'ai été un peu surpris de trouver dans la NRH qui « n'est pas un organe politique » les élucubrations... anti-socialistes de M. N. de Rochefort ! J'en viens même à me demander ce que cette collaboration "princièrè" peut aller chercher en Hongrie ? Gloriole littéraire ? Combinazioni bancaires ? Affaires d'armement ? Je ne veux pas le savoir ! Mais il est pénible à un Ami et à un Défenseur de la Hongrie de trouver une partie de la France laborieuse salie par cet écrivain (sic) de haut lignage. Et moi qui m'applique depuis des années à rectifier dans le peuple, dans les couches laborieuses de France, les erreurs, médisances et calomnies répandues par la propagande tchèque, je me sens découragé de voir un organe hongrois aussi important, qui prétend ne pas faire de politique, laisser insulter une partie des travailleurs français par une noblesse fortunée et sectaire !... - Le dévouement que l'on apporte à défendre les autres se trouve vraiment mal récompensé ! Et je voudrais savoir si ce M. de Rochefort a engagé, comme moi, 6 000 francs d'économies dans l'impression d'un livre, non pour souiller le socialisme français, mais pour défendre la Hongrie ? Sans doute que non ! Il lui suffit de tenir la vedette avec M. le comte de Pange à la NRH et de toucher le prix de ses élucubrations ???... - Quel découragement d'aider ceux qui, par ailleurs, donnent l'impression de vous trahir !! – Avec mes regrets, recevez, Monsieur le Directeur, mes salutations distinguées. Gabriel Gobron, professeur et publiciste. P.S. Si vous manquez de renseignements sur moi, prière de vous adresser à M. Gesztesi (Légation à Paris) ou à M. Fr. Honti (correspondant à Paris du Pesti Hírlap) ou à la Ligue de Révision, à Budapest.<sup>1077</sup>*

Dans une autre lettre,<sup>1078</sup> il écrivait en alternant habilement le bâton et la carotte : « malgré les ponts dorés que j'eusse pu franchir à Prague ! Mais on ne se refait pas... »<sup>1079</sup> ; « recevez mes excuses ; et communions dans l'amour de la Hongrie, voulez-vous ? ». Face un tel débordement de sentimentalisme, Balogh restait de marbre : tout en remerciant Gobron de sa bonne disposition à l'égard de la Hongrie, il réitéra la neutralité de la *NRH* (arguant la parution récente d'articles de Georges Roux et Georges Duveau) tout en affirmant ne voir aucune parole offensante dans l'article de Rochefort.<sup>1080</sup> Néanmoins, il fit envoyer une copie de la lettre à ce dernier. Celui-ci était loin d'avoir la tête aussi froide, bien qu'il prétendît prendre l'affaire avec bienveillance (il proposait à Balogh une réponse au « lecteur irascible

<sup>1077</sup> Gobron – Balogh 31 octobre 1934 (Fond Balogh 1/1193)

<sup>1078</sup> Cité dans : Balogh – Rochefort novembre 1934 (Fond Balogh 1/2744/24446)

<sup>1079</sup> Miklós Zeidler le mentionne, en effet, comme ancien tchécoslovaque. Miklós ZEIDLER, « Magyar Reviziós Liga » [La Ligue de Révision Hongroise], Századok, 1997. 131/1, pp. 303-351

<sup>1080</sup> Balogh – Gobron 6 novembre 1934 (Fond Balogh 1/1193)



[...] évidemment sincère, quoi que plus ou moins illuminé. »<sup>1081</sup>) Sa réponse se mesurait donc en pages et ne différait en rien de celle de Gobron en ce qui concernait l'ardeur. Le vicomte prenait note du ton « coloré », des « épithètes parfois injurieuses », mais affirmait discerner derrière la passion un sincère attachement à une cause commune. Il doit donc s'agir d'un malentendu, écrivait-il, car toutes les suppositions de Gobron étaient, selon lui, fausses : lui-même, Rochefort, n'avait aucunement eu l'intention de « salir la classe ouvrière française » mais simplement d'analyser l'avenir du parti socialiste ; le sectarisme n'est pas chez celui qui émet une opinion, poursuivait-il, mais chez celui qui la disqualifie ; et, pour finir, il ne fallait, bien sûr, soupçonner ni « collaboration princière », ni « gloriole littéraire », ni « affaire d'armement » ; Rochefort affirmait n'être ni « fortunée » ni « sectaire », mais gagner sa vie « au jour le jour, par un labeur salarié qui [était] le lot de la plus grande majorité des hommes – qu'ils [fussent] nobles ou roturiers. »<sup>1082</sup> Sur le terrain neutre de l'amitié franco-hongroise, et devant les yeux écarquillés de Joseph Balogh, se livrait une bataille socio-idéologique franco-française de la plus haute importance... Puis, comme dans un vaudeville bien menée, les deux parties se réconcilièrent.<sup>1083</sup> Rochefort reçut de Gabriel Gobron une « lettre charmante », s'excusant de ce qu'il appelait sa maladresse « avec une franchise et une loyauté extrêmement sympathique. »<sup>1084</sup> Sur un mode évoquant plutôt la comédie psychologique, le vicomte suggérait à Balogh que le gouvernement hongrois fît un geste, car il était utile « d'encourager par des distinctions honorifiques les hommes de ce genre de tempérament. »<sup>1085</sup> Sans doute savait-il de quoi il parlait ! Quant à Balogh, il approuva l'idée, et affirma qu'il essaierait « d'obtenir qu'au gouvernement hongrois on s'aperçoive de l'existence de M. Gobron, comme il semble le mériter. »<sup>1086</sup> D'ailleurs, cette réponse, dans toute son ambiguë, était incorrecte car, au ministère, on connaissait M. Gobron depuis longtemps. Un article favorable à la révision, paru en septembre 1931 dans le *Réveil ouvrier*, avait déjà été signalé par l'infatigable Gesztesi.<sup>1087</sup> Tant et si bien que la *Hongrie mystérieuse* (publiée par Gobron deux ans plus tard), semble avoir été écrite sous la tutelle du KÜM.<sup>1088</sup> Ce qui laisse planer un certain mystère sur la dépense personnelle de 6 000 francs dont se

<sup>1081</sup> Rochefort – Balogh 9 novembre 1934 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>1082</sup> Projet de lettre Rochefort – Gobron [novembre 1934] (Fond Balogh 1/2744/24447)

<sup>1083</sup> D'ailleurs, Gabriel Gobron écrivait à Balogh « tout est bien qui finit bien » ! Gobron – Balogh 9 janvier 1936 (Fond Balogh 1/1193)

<sup>1084</sup> Rochefort – Balogh 20 novembre 1934 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>1085</sup> Rochefort – Balogh 28 novembre 1934 (Loc. cit.)

<sup>1086</sup> Balogh – Rochefort 3 décembre 1934 (Loc. cit.)

<sup>1087</sup> Gesztesi – Csáky (Service de presse du KÜM) 18 septembre 1931. MOL K66. Gesztesi Dosszié 104. cs. II./a

<sup>1088</sup> Le 24 novembre 1932, une lettre du Külügyminiszterium informait Frigyes Villáni, ministre à Paris, que « l'on enverrait la deuxième partie du livre de Gobron dans la valise n° 10 ».

prévaut son auteur.<sup>1089</sup> En ce qui concerne la *NRH*, on en resta là ou presque. Une recension de *La Hongrie mystérieuse* parut dans le n° de juillet 1934. C'est tout.

Qui est Gabriel Gobron ?

Qui était Gabriel Gobron et comment était-il devenu magyrophile ? Il s'annonçait lui-même comme un publiciste originaire des Ardennes (dont il aurait pris le caractère du fameux sanglier). Il était l'homme de toutes les causes : en différents endroits de l'ouvrage cité (*La Hongrie mystérieuse*), il se déclarait lui-même anti-comité des forges, anti-maçonnique et anti-tchèque,<sup>1090</sup> anti-Habsbourg,<sup>1091</sup> anti-communiste, anti-petit bourgeois, anti-petits professeurs à la Denis (Ernest Denis), anti-Sorbonne<sup>1092</sup> et anti-Durkheim, anti-mangeurs de *mamaliga* (les Roumains, bien sûr), légèrement antisémite (cf. « les bandes juives névropathes de Béla Kun »<sup>1093</sup>...) et même anti-fasciste. Cette *Hongrie mystérieuse* était une sorte de compilation d'éléments disparates, typique de l'ouvrage composé à plusieurs mains. Gobron y avait placé ses notes sur un voyage en Tchécoslovaquie, en y ajoutant des statistiques et toutes sortes d'anecdotes, sans doute procurées par le *KÚM*, illustrant l'aberration du traité de Trianon, des tableaux synoptiques sur l'industrie de l'armement dans les pays de la Petite entente extraits de la revue *Plans*, de longues citations de propagandistes patentés (François d'Olay, etc...), puis, pour finir, un florilège de mystères télépathiques (d'où le titre du livre...), empruntés à la *Revue spirite* et aux rubriques des faits divers de quelques autres parutions dont *L'Action française* ! Si l'on sait que toute l'introduction était consacrée aux difficultés rencontrées par l'honnête homme qui veut faire éclater la vraie vérité aux yeux de cette « grande nation française » qui toujours préfère les « rogatons journalistiques »,<sup>1094</sup> on a à peu près cerné le personnage. Seule, ou presque, à échapper à son concert de vilénies, « l'amie de Lorraine, de France et de Hongrie, la fougueuse et généreuse Madame M.J. Duhaut. »<sup>1095</sup> Peut-être afin d'y avoir des discussions au *Külügyminiszterium* dans le cadre de

---

<sup>1089</sup> À la même époque, le *KÚM* finançait la réédition de l'ouvrage d'Aldo Dami avec une dépense totale de 8 à 10 000 francs. MOL. K66. 202 cs. III.-4. 1932 (Aldo Dami)

<sup>1090</sup> D'après Gobron, la nation tchécoslovaque n'existait pas et sa création avait bouleversé l'équilibre de l'Europe centrale ; la Tchécoslovaquie, c'étaient cinq millions de Tchèques oppressant (sic) neuf millions d'allogènes et interdisant tout plébiscite aux nationalités. (Gabriel GOBRON, *La Hongrie mystérieuse*, Paris, Librairie des sciences politiques et sociales Marcel Rivière, 1933, p. 121)

<sup>1091</sup> « Cette dynastie étrangère a toujours été plus ou moins malfaisante pour les destinées hongroises. Les Turcs avaient dépeuplé la Hongrie, les Habsbourg travaillèrent à la dénationaliser. [...] C'est donc à la cour des Habsbourg que la mafia tchèque a ramassé le fouet des nationalités. » (Ibid., pp. 16-17)

<sup>1092</sup> En ce domaine, Gobron, qui possédait l'art de la formule, affirmait pratiquer « la science qui se fait contre la science faite. » (Ibidem, p. 17)

<sup>1093</sup> Ibidem, passim

<sup>1094</sup> Ibid., p. 3

<sup>1095</sup> Ibid., p. 141

la rédaction de son livre, Gabriel Gobron avait passé une semaine à Budapest à l'automne 1932 en séjournant à la maison franco-hongroise. C'est ainsi que dans la revue éponyme, on avait alors évoqué « le grand apôtre de la justice pour la Hongrie » (mention inscrite sous un joli portrait occupant toute la 4<sup>e</sup> de couverture). M. J. Duhaut, fidèle à son habitude, avait aussi inséré un « solo » de son cru, en affirmant avoir elle-même montré au visiteur « la douleur de la Hongrie » tout au long de cette semaine, jusqu'à ce qu'il devînt « le plus ardent défenseur de ce pauvre pays démembré. »<sup>1096</sup> Ne nous y trompons pas, le rayonnement de la *Revue franco-hongroise* était modeste. Quant à Balogh, qui vénérât les institutions, on ne sait si c'est l'ouvriérisme ou l'isolement de Gobron qui le rebutait le plus (en tout cas, il ignorait superbement la petite *Revue franco-hongroise*).<sup>1097</sup> Justement, dans le même numéro de cette dernière (février 1932), sous le titre évocateur « Encore un ami ! » était présenté l'avocat Georges Desbons, qui lui aussi préparait un livre sur la Hongrie.

## 4. Un magyarophile solitaire : Georges Desbons

### a) Georges Desbons, par qui la Hongrie est une prophétie biblique

Ce n'est peut-être pas tout à fait un hasard si Georges Desbons était présenté aux lecteurs de la *Revue franco-hongroise* en même temps que Gabriel Gobron. Dans son livre, ce dernier l'appelait « notre ami Georges Desbons. »<sup>1098</sup> Mais on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec ce singulier individu. En revanche, une chose est certaine : les deux hommes avaient en commun le goût de l'hyperbole. Dans un avis « aux Français » placé en tête de son livre sur Trianon, Georges Desbons alternait avec poésie les « bâtisseurs d'abbayes » et les « ciseleurs de cathédrales », puis, dans un avant-propos non moins lyrique s'en prenait à la civilisation perdue par le matérialisme. Mais, « dans ce brouillard... » la Hongrie continuait « sa marche à

---

<sup>1096</sup> *Revue franco-hongroise*, V. année, février 1932, p. 1

<sup>1097</sup> En guise d'adieux à Gabriel Gobron, citons cette énigmatique recension parue en 1938 dans la Gazette de Hongrie. « L'éditeur parisien Dencel a refusé ainsi le manuscrit : "Ne cadre pas dans le programme de nos éditions." C'est là, en effet, toute l'originalité de l'œuvre ; pages inégales, tourmentées, révolutionnaires, réactionnaires ; échappant à toute classification de genre : biographie ? essai ? roman ? histoire ? pas de littérature : l'auteur ne cherche à plaire ni aux gros éditeurs, ni aux élites, ni aux autorités, ni au lecteur, à lui, ni à personne. [...] – Malgré les nombreux obstacles difficiles à surmonter, le 6<sup>e</sup> ouvrage régionaliste de Gabriel Gobron avec un non-conformisme exaspéré et sage, le 10<sup>e</sup> ouvrage (dont 9 de plus de 200 pages) avec une indépendance d'esprit de plus en plus audacieuse et sereine. De 300 francs de droits de reproduction par mois, l'auteur est tombé à 3 Fr. 07 par an. Pourquoi ? Notre Dame des Neiges le fait comprendre aisément... » Recension de Gabriel GOBRON, Notre Dame des Neiges, Gazette de Hongrie, 3 décembre 1938)

<sup>1098</sup> Gabriel GOBRON, *La Hongrie mystérieuse...* p. 141

l'étoile. »<sup>1099</sup> Quelle inspiration ! C'était bien cela : pour tous les mécontents, les saturniens, les dénigreurs de modernité à triste figure, la Hongrie était le chemin, la route de Bethlehem. Ce pays crucifié (d'après la propagande de la *Revizíós Liga*) inspirait à certains de ses admirateurs, à ceux qui voulaient la défendre, des images dont le fondement était le besoin de retrouver une terre vierge de tous péchés, d'où l'on pourrait tout recommencer.

## b) L'affaire de Marseille

Revenons des profondeurs mystiques du Nouveau et de l'Ancien Testament, ce furent deux petits articles techniques et sans mystère sur le droit international que Desbons fit paraître en queue de la *NRH* : « Les erreurs de Trianon » (en mai 1933) et « Réflexions sur la révision du traité de Neuilly » (août 1936). L'homme était, en effet, avocat de profession. Depuis le début de sa carrière publique au lendemain de la guerre, ses centres d'intérêt évoluaient de la critique des cours martiales expéditives de 1917<sup>1100</sup> à la dénonciation des traités de la région parisienne,<sup>1101</sup> en passant par des études d'économie rurale et de géographie économique (notamment sur la Bulgarie). Il échangea avec Balogh une longue correspondance, entre 1933 et 1939, sans jamais se mêler directement aux différents cercles qui gravitaient autour de la *NRH* (les non-conformistes, les catholiques). Pourtant, c'est Georges Duveau (jeune non-conformiste dont nous entendrons fréquemment parler) qui faisait son éloge sous la forme d'un amusant portrait, dans *Esprit*, un an après l'affaire de Marseille où Desbons avait défendu les *oustachis*. « Il semble un dessin de Daumier : des manières léonines qui font sourire, des brutalités plus maladroites qu'efficaces. » Duveau rappelait que la fougue de ses attaques contre les irrégularités judiciaires (et des implications de la police serbe dans l'instruction) l'avait finalement fait jeter hors du Palais de justice.<sup>1102</sup> Résultat, tel que Desbons le racontait dans une lettre à Balogh : il avait été radié du barreau. Et, bien qu'amnistié, il avait dû reconstituer son entière clientèle, ce qui lui avait valu une crise de « surmenage aigu. »<sup>1103</sup> D'ailleurs, il était souvent souffrant et s'excusait modestement des retards que ses maladies occasionnaient.

---

<sup>1099</sup> Georges DESBONS, *La Hongrie après le traité de Trianon. Les erreurs de la paix*, Paris, Librairie des sciences politiques et sociales Marcel Rivière, 1933, p. [VII] et IX. Des extraits de l'avant-propos étaient offerts au lecteurs de la *Revue franco-hongroise*. V<sup>e</sup> année. Février 1932, p. 3

<sup>1100</sup> Georges DESBONS, *L'agonie de la justice militaire*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1930

<sup>1101</sup> Outre l'ouvrage sur Trianon ; Georges DESBONS, *La Bulgarie après le traité de Neuilly*, 1930

<sup>1102</sup> G.D. [Georges Duveau], « Le procès des Oustachis », *Esprit*, mars 1938, pp. 997-998

<sup>1103</sup> Desbons – Balogh 13 mars 1937 (Fond Balogh 1/779)

## c) L'avenir de l'Europe

En mai 1938, il adressa à la *NRH* un article qui ne parut point, dont l'objet était de montrer la voie que devait suivre l'Europe si elle voulait échapper « au carnage imbécile » qui la guettait et dans lequel sa civilisation sombrerait.<sup>1104</sup> En un mot : à moins que les problèmes minoritaires et coloniaux fussent réglés d'office « par la prochaine guerre », il était impératif de réviser les frontières et de donner des colonies à l'Allemagne, l'Italie et la Pologne. Pour cela, il fallait d'abord neutraliser les « forces occultes, organisées et bien munies d'argent » qui souhaitaient la guerre, qui trompaient systématiquement les opinions publiques en matière de politique étrangère, puis confier au Vatican l'organisation d'une vaste conférence de la paix. « L'avenir de l'Europe n'offr[ait] aucun mystère. – Ou une nouvelle Conférence de la paix remettr[ait] de l'ordre là où l'égoïsme, l'incompétence et parfois la malhonnêteté [avait] organisé le gâchis, et l'Europe connaîtr[ait] une période de splendide prospérité économique, intellectuelle, artistique, morale et sociale. – Ou une guerre prochaine jeter[ait] à bas la civilisation occidentale et l'Europe sombrer[ait] elle-même sous l'invasion asiatique. »<sup>1105</sup> Tout cela contenait trop de demi-vérités pour être publié. D'ailleurs, ces paroles prophétiques ne sont pas sans rappeler les projets chimériques de Franz von Papen, dont on dit qu'il communia des mains du Pape à Rome en 1934, et dont Jean de Pange écrivait en son temps que personne n'avait plus contribué à l'avènement de l'hitlérisme en Allemagne. Qu'est-il advenu de Georges Desbons après 1940 ? Est-il entré, lui aussi, en croisade contre le bolchevisme (l'invasion asiatique) pour défendre « l'idéal de justice et de protection de ceux qui souffrent. »<sup>1106</sup> Je l'ignore, mais on mesure combien la cause hongroise avait du mal à se dégager de l'emprise allemande puisqu'elle lui était non seulement liée sur le plan purement pragmatique de la révision des traités, mais aussi – certes, moins directement et au prix de simplifications grossières – quelque peu sur le plan du projet de civilisation.

## 5. Droite et gauche en France

La confusion entre des aspects de la réaction, de la conservation et de la révolution qui caractérise l'aveuglement de certains contemporains en face de la montée du nazisme est suffisamment connue pour ne pas avoir à s'y appesantir sur le plan général. Ma recherche, qui concerne les relations franco-hongroises des années trente, vise justement, entre autres, à en

---

<sup>1104</sup> Desbons – Balogh 25 mai 1938 (Loc. cit.)

<sup>1105</sup> Loc. cit.

<sup>1106</sup> Expression qu'il emploie dans un autre lettre. Desbons – [Balogh ?] (s.d.) (Fond Balogh 1/779/6750)

donner une illustration concrète dans un domaine méconnu. D'autre part, je voudrais ici prendre le temps de décrire brièvement une perspective politique un peu vaste, mais particulièrement pertinente pour notre sujet puisqu'elle est directement liée, il me semble, aux difficultés rencontrées par nos personnages. Voici la question : qu'était-ce que la droite en France entre les deux guerres ? Pour Georges Ottlik, la réponse était simple, sinon encourageante (de son point de vue) : il n'y avait pas de droite en France. En excluant l'Action française et les Communistes, il ne restait que la gauche républicaine, les radicaux-socialistes et les socialistes, c'est-à-dire les bourgeois et le groupe socialiste, mais tous étaient à gauche, soit 90% des forces politiques françaises<sup>1107</sup> (Balogh n'en pensait pas moins). En vérité, ce constat d'absence, également souligné par un historien aussi judicieux qu'Eugen Weber,<sup>1108</sup> était aussi celui d'observateur français de l'époque. Étudions, par exemple, l'opinion à cet égard de quelques intellectuels entrés en contact avec la *NRH* à un moment ou à un autre, qui constituent une palette étonnement nuancée. Tout d'abord, Nicolas de Rochefort, le jeune homme mécontent, affirme « qu'il n'existe pas [...] de politique de droite à proprement parler, les partis extrêmes de la droite n'ont que des thèses plus ou moins confuses et aucune action politique réelle ; quant aux partis modérés de la droite, leur attitude diffère peu de celle actuellement professée par le bloc gouvernemental et réalisée par M. Barthou. »<sup>1109</sup> Parenthèse : ce constat était proche de celui des jeunes non-conformistes, dont nous verrons bientôt quels furent les rapports avec la *NRH*.<sup>1110</sup> Poursuivons : les deux spécialistes de la politique européenne qu'étaient Wladimir d'Ormesson et Jean de Pange professaient des opinions proches dans les pages de la *NRH* elle-même, tout en justifiant et/ou circonscrivant leurs propos :

---

<sup>1107</sup> [Georges] OTTLIK, « La Troisième République », Revue de Hongrie, janvier-juin 1931, pp. 103-208

<sup>1108</sup> À part l'Action française, la droite ne possédait en fait d'idées de réformes que des projets vagues et incohérents (Eugen WEBER, *L'Action française*, Pluriel-Poche, 1985, p. 396). En 1940 « l'Action française en tant que mouvement était morte, ayant accompli ce qui apparemment était sa seule fonction historique – non pas restaurer la monarchie, mais de mettre à la disposition de la droite une idéologie permettant de masquer le manque de programme positif ou de raison d'être véritable qui faisait d'elle généralement la championne d'une action défensive, obstinée et souvent efficace contre tout changement. » (Ibid, p. 579)

<sup>1109</sup> Fait rare, Rochefort déclinait ainsi la proposition faite par Balogh qu'il écrivit une étude sur la politique française de droite en France. Rochefort – Balogh 4 septembre 1934 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>1110</sup> Quelques exemples parmi tant d'autres : Jean de Fabrègues affirmait qu'il n'y avait « plus de droite française ». « Il n'y a pas de révolution nationale possible, précisait-il, avec les partis, les hommes, les programmes qu'on nous offre. » (« Où sont vos principes ? », *Combat*, janvier 1936, cité dans Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, Paris, PUF, 2002 p. 228). D'ailleurs, « les hommes qui prétendent représenter [la] droite sont des imposteurs [...]. On chercherait en vain, en économie ou en diplomatie, une vue claire des choses, un principe fécond en application d'avenir... » (Jean de FABREGUES, « Où sont vos principes ? », *Combat*, avril 1936. Cité dans Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942)*. Une révolution conservatrice à la française, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 349) ; au fait, ces hommes prétendument de droite, ce sont des « fantômes bien pensants », des « hurluberlus au cœur sensible » des « froussards et [des] imbéciles » ! (BRASILLACH, « Lettre ouverte aux cocus de la droite », *Combat*, mai 1934, cité in KESSLER, Ibidem)

*Wladimir d'Ormesson : On se tromperait lourdement si l'on croyait qu'entre un radical socialiste et un modéré, il existe des différences sensibles. Si différence il y a, elles tiennent au vocabulaire, à la présentation des idées ; nullement à la substance. En fait, il n'y a pas de nation qui soit plus unie, plus fondue, devant le problème extérieur, que la nation française.<sup>1111</sup>*

*Jean de Pange : Le gouvernement français, même quand sa politique intérieure était orientée à droite, n'a jamais cru pouvoir dans sa politique étrangère renoncer à l'idéologie de gauche. L'occupation de la Ruhr elle-même fut présentée comme une opération destinée à mater les "magnats" de la grande industrie.<sup>1112</sup>*

Sur le plan des idées – même en politique intérieure (exemple : attitude à l'égard des réformes institutionnelles) – comme sur celui du personnel politique (omniprésence de Briand, louvoisements de Laval), il était véritablement difficile de fixer des repères. Et les hommes de gauches étaient eux aussi plongés dans la perplexité face à l'incohérence de leurs adversaires de droite.<sup>1113</sup> Les propagandistes hongrois se trouvaient donc dans la situation délicate d'avoir à composer, en l'absence d'interlocuteurs de leur bord, avec un ensemble vaste aux contours idéologiques définis par quelques grands principes qu'on nommera, par souci de simplicité, la III<sup>e</sup> République ; celle dont Balogh disait qu'il ne « sympathis[ait] pas avec elle. »<sup>1114</sup> Était-ce vraiment ainsi ? Sans doute non, car sous cette masse informelle, en apparence uniformément républicaine de sa base jusqu'en son sommet, se dissimulait une intense contrariété dont une manifestation a bien été remarquée par les progressistes authentiques comme Jean Géhenno : « tous les grands corps publics, [...] généraux, juges, ambassadeurs, servaient la République, naturellement, mais ils la méprisaient » a-t-il écrit dans ses mémoires.<sup>1115</sup> Les Hongrois se trouvaient dans la situation d'avoir à satisfaire une apparence adverse tout en ayant à flatter des sentiments sous-jacents plus proches de leur propre vision du monde. La solution adoptée par la NRH fut une profession d'apolitisme associée à un style impeccable dont Balogh était le sévère gardien. Sans garantie de succès ! Les moments de crise furent nombreux, comme en mars 1934 : « Toutes nos tentatives se soldent par un échec. [...] On ne peut compter en ce

---

<sup>1111</sup> Jean d'ORMESSON, « La France devant le problème allemand » NRH, juin 1932, p. 445

<sup>1112</sup> Jean de PANGE, « Les relations franco-allemandes », NRH, octobre 1934, p. 223

<sup>1113</sup> Pour formuler ce commentaire, Eugen Weber s'appuyait, entre autres, sur des articles de Léon Bailby (Le Jour, 28 juillet 1935) et Paul Marion (La République, 21 septembre 1935). Eugen WEBER, L'Action française, Pluriel Poche, 1985, p. 396f

<sup>1114</sup> Balogh – Chaillet 30 juillet 1940 (Fond Balogh 1/551)

<sup>1115</sup> Jean GEHENNO, La foi difficile (1957), pp. 50, 148-149 cité dans Eugen WEBER, L'Action française, Pluriel Poche, 1985, p. 567. Mentionnons aussi un commentaire d'Yves Simon : « Se déclarer démocrate dans ces milieux [intellectuels catholiques], c'était consentir à être l'objet d'une pitié ironique et dédaigneuse [...] Afin de paraître à la mode et de faire son chemin, il fallait montrer des airs de supériorité à l'égard des erreurs libérales, railler la liberté, l'égalité et la fraternité, faire des plaisanteries sur le progrès, prendre un air vague quand on parlait de dignité humaine et des droits de la conscience, affirmer bien haut que tout projet d'ordre international était une sanglante chimère, et ricaner à propos de la Société des Nations. » (Yves SIMON, La grande crise de la République française, pp. 52-53, in Eugen WEBER, Op. cit., p. 255)

moment sur la gauche française, en pleine désorganisation. Quant à la droite, depuis des mois elle se montre beaucoup plus réservée à notre égard, beaucoup plus que l'année dernière. [...] Nous n'avons plus accès qu'à des hommes de deuxième ou troisième rang. »<sup>1116</sup> Et pourtant, les Hongrois venaient de recevoir – d'après une confidence du ministre de France à Belgrade – un précieux conseil de Xavier Vallat : bien distinguer les milieux de gauche et de droite, réserver le droit des peuples aux premiers et présenter aux seconds la Hongrie comme une pièce indispensable à l'équilibre européen...<sup>1117</sup>

## 6. La droite parlementaire

### a) Wladimir d'Ormesson et *Le Temps*

Il est vrai que la moisson en homme de droite avait été excellente en 1932-33 : rappelons le nom des principaux participants aux grands débats lancés par la *NRH* dans ses débuts : Wladimir d'Ormesson, Maurice Pernet, Robert d'Harcourt, Ernest Pezet. Ces hommes avaient un pouvoir d'influence indiscutable. Toutefois ils étaient loin d'être entièrement gagnés à la cause hongroise *stricto sensu*. La *NRH* croyait pouvoir, avec le temps, faire évoluer leurs opinions respectives jusqu'au-delà d'une limite où celles-ci deviendraient véritablement efficaces. L'urgence était de contrebalancer l'orientation générale du *Temps*, porte-parole quasi-officiel du consensus national en politique étrangère<sup>1118</sup> dont la ligne était, entre pacifisme et nationalisme, largement hostile à la Hongrie et aux forces révisionnistes en général.<sup>1119</sup> Or, justement de Wladimir d'Ormesson, Jean de Pange écrivait dans son journal

---

<sup>1116</sup> Balogh – Gesztesi 5 mars 1934 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1117</sup> Paul-Emile Naggiar – Louis Barthou 17 février 1934. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147-139/140

<sup>1118</sup> « Le plus grand journal de la République a vécu sur la légende habilement entretenue d'être l'organe officiel du gouvernement, quel qu'il fût. » En fait, il était plutôt sous la coupe des trusts économiques, sauf en politique étrangère, où il se montrait « de stricte obédience vis-à-vis du Quai d'Orsay ». La renommée du *Temps* tenait à la sûreté de ses informations de l'étranger. « On disait souvent que la France avait deux représentants dans les grandes capitales : l'ambassadeur et le correspondant du *Temps*. » (Simon ARBELLOT, *J'ai vu mourir le boulevard*, Paris, Éditions du Conquistador, 1950, pp. 98-99, 107) Rappelons que pendant plusieurs années, le correspondant du *Temps* pour la Hongrie résida à Prague...

<sup>1119</sup> « Le *Temps* [...] représente le nationalisme extrême français et regarde les événements hongrois avec beaucoup de suspicion. Ils s'opposent à toute modification de la situation internationale, et s'ils admettent qu'il existe des injustices, ils pensent que la politique hongroise actuelle ne peut qu'aggraver la situation. » Gesztesi – Service de presse du KÚM 8 octobre 1934. MOL K66. 260 cs. III-4. Particulièrement irritant, sans doute, pour les patriotes hongrois fut un article dans lequel on pouvait lire que la majorité des Magyars de Tchécoslovaquie étaient « fidèles à la tradition toujours vivante des paysans hongrois, à la tradition de Kossuth et de Petőfi, hostiles au Habsbourg et nettement républicains. » Ces sentiments, continuait l'article, avaient conduit un très grand nombre d'entre eux à reconnaître loyalement la République tchécoslovaque qui, la première, avait réalisé « le programme de la démocratie magyare, suffrage universel, secret, et réforme agraire. » *Le Temps*, 8 février 1929.



intime qu'il était « l'interprète du Quai d'Orsay dans la presse. »<sup>1120</sup> Balogh et Ottlik pouvaient régulièrement se réjouir de voir une telle célébrité professer dans la presse française et francophone des opinions partiellement proches de la cause hongroise (dans le *Journal de Genève*,<sup>1121</sup> dans *Sept*<sup>1122</sup>). Néanmoins, “si paradoxal que cela puisse paraître”, Wladimir d'Ormesson, qui restait un conservateur invétéré, craignait l'instabilité hongroise. Les quelques lignes suivantes indiquent indirectement son état d'esprit :

*Si paradoxal que cela puisse paraître, écrivait-il, les élections françaises, en assurant un succès incontestable au parti radical, ont été des élections conservatrices. [...] L'esprit radical, à la fois profondément conservateur dans l'ordre matériel, et mystique dans l'ordre démocratique et pacifiste, représente la tradition moyenne de la province française. Dans l'état d'instabilité et d'incertitude où se trouve le monde, la France a donné ainsi un exemple de stabilité qui n'est pas sans grandeur.*<sup>1123</sup>

D'ailleurs, *Le Temps* n'était pas véritablement “de droite” mais il était assurément un journal conservateur, comme l'étaient devenus à l'époque la majorité des hommes politiques radicaux. Pour un chroniqueur de politique étrangère comme Wladimir d'Ormesson, cela ne posait donc aucun problème de maintenir sa collaboration au *Temps* tout en participant à la relance du *Figaro*.<sup>1124</sup> Pour la propagande hongroise, cette perméabilité de la presse parisienne avec pour centre de gravité *Le Temps* en matières d'affaires internationales, était une situation défavorable.<sup>1125</sup> Joseph Balogh ne renonça jamais à convaincre d'Ormesson,<sup>1126</sup> et tenta d'approcher d'autres journalistes du *Temps*, mais il ne put y établir de collaboration qu'avec le chroniqueur culturel André Thérive. Il semble que Jean Lefranc, du service politique, montrât momentanément une certaine bienveillance, mais sans issue concrète.<sup>1127</sup>

---

<sup>1120</sup> Jean de PANGE, 25 mars [1933], *Journal* (1931-1934), t. II, Paris, Grasset, 1967. En outre, en se rappelant qu'en 1924, W. d'Ormesson faisait encore l'éloge de l'occupation de la Ruhr, il ajoutait que ce dernier avait « plus de souplesse, de faculté d'adaptation » que lui. 22 février [1929], *Journal* (1927-1930), t. I, Paris, Grasset, 1964. D'ailleurs, il trouvait suspect cet assortiment de poincarisme et de briandisme qui caractérisait la politique française, dont Wladimir d'Ormesson était une des plumes les mieux rétribuées (100 000 francs par an), 21 juin [1933], *Journal* (1931-1934), t. II.

<sup>1121</sup> Dans le *Journal de Genève*, Wladimir d'Ormesson évoquait comme « la sagesse même » un article de Gusztáv Gratz (« La Hongrie et ses voisins », NRH, avril 1933). Wladimir d'Ormesson – [Balogh ? Ottlik ?] 26 avril 1933 (Fond Balogh 1/2421)

<sup>1122</sup> W. d'Ormesson exposait dans *Sept* une vue proche de celle des Hongrois quant à la dialectique politique/économique en Europe centrale. Ottlik – Wladimir d'Ormesson 4 avril 1934 (Loc. cit.)

<sup>1123</sup> Wladimir d'ORMESSON, « La France devant le problème allemand », NRH, juin 32, pp. 443

<sup>1124</sup> Cf. W. d'Ormesson – Balogh 18 avril 1934 (Fond Balogh 1/2421)

<sup>1125</sup> La correspondance de Balogh ne contient qu'une seule lettre échangée officiellement avec *Le Temps*, elle est adressée à Roland de Marès, responsable de la politique extérieure du journal, et renferme les épreuves de deux articles du prochain numéro de la NRH (octobre ? novembre 1938 ?). Balogh ajoute mystérieusement que « l'article de M. Zsombor Szász sur la loi minoritaire roumaine ne paraîtra pas dans ce numéro. » (précisons qu'aucun article correspondant à cette description ne se trouve au sommaire de la NRH). Balogh – Roland de Marès 26 septembre 1938 (Fond Balogh 1/2159)

<sup>1126</sup> Il continuait à le rencontrer lors de ses séjours à Paris, par exemple en mai 1937. Balogh – Develle 27 mai 1937 (Fond Balogh 1/801)

<sup>1127</sup> Balogh approuvait un article consacré à Attila, dans lequel J. Lefranc avait critiqué la thèse orientaliste d'un historien turc, et en profitait pour réitérer « l'orientation occidentale de la Hongrie et de la nation hongroise. » Il

Plus tard, en 1940, un rédacteur du *Temps* (Simon Arbellot) allait prendre en charge la correspondance de la *NRH* à Paris, mais il affirma la volonté de cloisonner ses deux activités ; de plus, étant ouvertement monarchiste, son influence au sein de l'organe parisien était limitée. Quoi qu'il en fût, les choses n'étaient plus les mêmes en 1940, j'aurai le temps d'y revenir.

## b) Maurice Pernot

La *NRH* n'était pas pour autant dépourvue d'antennes dans la presse conservatrice française des années trente, par le biais de Maurice Pernot, en particulier (rédacteur à la *Revue des deux mondes* et au *Journal des débats*), ou alors partiellement dans la presse confessionnelle (que nous étudierons plus loin).

Un contact précieux à la *Revue des deux mondes*...

Maurice Pernot était un catholique conservateur, tendance Louis Marin. Son premier contact avec la Hongrie semble dater de l'année 1933 (son frère Georges était venu quelques années auparavant dans une délégation parlementaire). Après avoir décliné une première invitation au Congrès international des journalistes à Budapest émanant du Service de presse du *KÜM*, le publiciste français fit savoir qu'il ne refuserait pas du gouvernement hongrois une assistance morale dans le cadre du voyage privé qu'il prévoyait d'effectuer à ses frais avec son épouse en juin 1933. Dans son rapport au *Külügyminiszterium*, Gesztesi soulignait que Pernot souhaitait mettre à profit son séjour en rencontrant le ministre Kánya et en découvrant la province hongroise (il apprécierait un programme de visite et un billet de chemin de fer ouvert). Gyula Gesztesi, connaisseur de la presse française, espérait peu du *Journal des débats* (trop bien installé dans son nationalisme frileux), mais croyait Pernot capable de placer une belle étude dans la *Revue des deux mondes*, et même dans *L'Europe nouvelle* (pourtant « organe central de la Petite entente ») ou à *L'Information*, où il collaborait sous le pseudonyme d'Arnaud et avait déjà donné quelques petits articles objectifs, sinon favorables à la Hongrie.<sup>1128</sup> Gesztesi avait eu le nez fin. Dès le mois de juillet paraissait un article à *L'Europe nouvelle*, d'autant plus appréciable que la rédaction de la revue s'était senti obligée (dans une note liminaire) de spécifier comme purement tendancieuse la thèse de l'auteur selon

---

demandait au journaliste français un article sur « le raffermissement des relations intellectuelles franco-hongroises », qui ne fut jamais écrit. Correspondance Balogh – Jean Lefranc 1934-35 (Fond Balogh 1/1949). Au *Temps*, il faut voir Jean Lefranc, qui est, avec André Thérive, le seul journaliste qui soit favorable à la Hongrie. Balogh – Ottlik 23 avril 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>1128</sup> Gesztesi – Mengele 24 mai 1933 MOL. K66 292 cs. 1936 III-4 (N-R)

laquelle la Petite entente eût préféré l'Anschluss à la restauration...<sup>1129</sup> Peu après c'était le tour de *L'Information* (26 septembre 1933), à propos de l'assistance portée par la France, qui devait nécessairement être de nature financière, car la France n'était pas un marché potentiel pour les produits agricoles hongrois. Mais l'article n'était pas aussi limpide que dans le cas précédent. Le problème souligné était le déséquilibre des intérêts entre la France et l'Italie, la France ne possédant, selon Pernot « dans le Danube et les Balkans, pas plus qu'en Hongrie d'ailleurs, ni intérêt politique, ni intérêt économique appréciable, et même, précisait-il, elle n'aspire point à en posséder. C'est même cette position singulière, si différente de celle des autres grandes puissances, qui fait que les Hongrois se tournent volontiers vers [elle], comme vers des médiateurs, dont on n'a pas à craindre qu'ils fassent payer trop cher le service rendu. » Sur le moment, cette argumentation éveilla sans doute quelque soupçon chez les Hongrois ; dans un autre ordre d'idée, elle laisse rêveur l'historien qui connaît les reproches ultérieurs sur la “coupable” inaction de la France entre les deux guerres. Bref. Maurice Pernot était un ami de la Hongrie qui avait ses propres idées. Il publia ensuite, en trois parties à la *Revue des deux mondes* (1<sup>er</sup> septembre, 15 septembre, 1<sup>er</sup> octobre 1933), une vaste « Enquête au pays du Danube » qui suscita l'approbation des autorités hongroises.<sup>1130</sup> Maurice Pernot plaçait généralement les éléments pro-magyars de son raisonnement dans un contexte de politique européenne plutôt que sous le signe d'une quelconque fascination pour les Hongrois ou même de principes abstraits. Ce pragmatisme donnait aux articles de Maurice Pernot leur valeur “objective” (même s'ils étaient loin de calquer la position officielle hongroise). C'est alors qu'il fut orienté vers la *NRH*.

#### Articles de Maurice Pernot parus à la *NRH*

La Hongrie et l'Europe	Tête 1	Janvier 1934
Le problème danubien au seuil de 1935	Tête 2	Janvier 1935
Il faut changer de méthode	Tête 1	Juillet 1935
Position de la France	Tête 2	Sept. 1936

<sup>1129</sup> Gesztesi – Mengele 19 juillet 1933. (Loc. cit.) L'article était paru le 15 juillet 1933. Maurice Pernot y affirmait que Gömbös n'avait pas d'ambitions dictatoriales, que la restauration était unanimement jugée inactuelle, que le nationalisme des Hongrois les protégeait contre la propagande hitlérienne, que la révision territoriale intégrale n'avait aucun défenseur. En résumé : « les hommes qui gouvernent la Hongrie ne sont point disposés à dresser contre elle la moitié de l'Europe pour le seul plaisir d'essayer de résoudre prématurément la question du roi ou de la révision des traités. »

<sup>1130</sup> Gesztesi – Mengele 25 septembre 1933. Gesztesi juge que Maurice Pernot a écrit « avec courage et dans une grande objectivité », et cela « sans le moindre soutien matériel ». (Loc. cit.)

L'évolution du problème danubien	Tête 1	Octobre 1937
Hongrie et chrétienté (n° consacré à Saint Etienne)	Corps	Août 1938

Son premier article y parut en janvier 1934. Nous l'avons déjà étudié en profondeur (dans le cadre du débat sur « les deux routes »). Il provoqua l'enthousiasme : Joseph Balogh écrivait au publiciste français : « je vous serais très obligé de bien vouloir m'apprendre quels honoraires vous désirez. »<sup>1131</sup> N'obtenant pas de réponse (semble-t-il), et assez embarrassé par la perspective d'accorder l'usuel cachet de 300 francs, il s'adressa au *KÜM*, qui, après quelques allez-retours entre Mengele et Gesztesi, accepta, à titre exceptionnel, de contribuer jusqu'à hauteur de 1 500 francs (la totalité des honoraires étant versée à l'auteur à travers la *NRH*, bien entendu).<sup>1132</sup>

...mais Maurice Pernet reste sur son quant à soi

En 1935 et 1936, Maurice Pernet écrivit trois articles, dans lesquels on peut observer son éloignement régulier des objectifs hongrois. En janvier 1935, il était encore tout à rendre hommage à la prudence hongroise, qui garantissait son avenir en maintenant le dialogue avec les puissances occidentales, d'un côté, et avec l'Allemagne, de l'autre. Il se félicitait des rencontres internationales en cours et appelait de ses vœux le parachèvement de l'entente franco-italienne par le rapprochement entre la Petite entente et les trois pays liés par les Protocoles de Rome.<sup>1133</sup> Dès le mois de juillet, malgré la formation du front de Stresa le 14 avril, les perspectives d'expédition italienne en Afrique refroidissaient son optimisme. Il voyait pourtant des signes positifs pour la paix dans le rapprochement franco-soviétique et dans le discours pacifiste prononcé par Hitler le 23 mai. Le « changement de méthode » qu'il préconisait résidait dans l'accueil des pays vaincus au départ même des négociations internationales (contrairement à la méthode de la Petite entente, qui avait fixé toutes les conditions avant d'inviter la Hongrie et l'Autriche à la rejoindre).<sup>1134</sup> Bien qu'il ne mentionnât pas explicitement la Hongrie parmi les « pays vaincus », les conclusions de Maurice Pernet étaient encore agréables à la cause hongroise ; néanmoins, on remarquera que les prémisses de son raisonnement ne l'étaient plus (surtout l'éloge de l'alliance franco-russe). Dans

<sup>1131</sup> Balogh – [Maurice] Pernet 21 décembre 1933 (Fond Balogh 1/2535/23025. Erreur de classement, la lettre est classée dans le dossier Georges Pernet, bien qu'adressée, de toute évidence, à Maurice Pernet)

<sup>1132</sup> MOL. K66. 1934. 238. L-Z (document du 10 Janvier 1934) et plusieurs lettres du Fond Balogh : Mengele – Balogh 9 mars 1934 (Fond Balogh 1/2229) ; Balogh – Gesztesi 12 mars 1934 (Fond Balogh 1/1172) ; Balogh – Pernet 13 mars 1934 (Fond Balogh 1/2536)

<sup>1133</sup> Maurice PERNOT, « Le problème danubien au seuil de 1935 », *NRH*, janvier 1935, pp. 7-14

<sup>1134</sup> PERNOT, « Il faut changer de méthode », *NRH*, juillet 1935, pp. 123-131

l'article publié en septembre 1936, les conclusions elles-mêmes s'écartaient désormais sensiblement des objectifs hongrois, aussi fut-il surmonté d'un chapeau dans lequel la rédaction formulait « les plus expresses réserves » tout en continuant à afficher tout son respect pour l'estimé publiciste. Celui-ci, il est vrai, ne ménageait pas ses mots : il évoquait, après la formation de l'Allemagne et de l'Italie au XIX<sup>e</sup> siècle, celle plus récente de la Tchécoslovaquie comme le symbole de l'attrait français pour les unités nationales. Il faisait sienne la préférence idéologique de la politique étrangère française, orientée vers les pays démocratiques et libéraux, à l'encontre de l'Allemagne, bien sûr, mais aussi de l'Italie (ce qui était un élément tout à fait nouveau chez Maurice Pernot, longtemps défenseur de l'alliance italienne). Puis, après une apologie de Briand, il terminait avec l'éloge du rapprochement franco-russe et de la politique anglaise, précisant – tout de même – qu'il ne s'agissait « en aucune façon de faire renaître la triple entente ».<sup>1135</sup> On comprend que l'article n'ait pas soulevé l'enthousiasme de la rédaction de la *NRH*. Pourtant, on tenait tant à Pernot que son papier fut publié. D'ailleurs, ce dernier ne s'offusqua d'aucune manière d'être « chapeauté ».<sup>1136</sup> De son côté, Balogh continua à lui rendre visite à chacun de ses passages en France. Revenons quelque peu en arrière. En avril 1936, Maurice Pernot avait été invité à Budapest pour y tenir une conférence sur l'Égypte et le problème méditerranéen devant un public estimé à 400-500 personnes. L'affaire devait être financée par les autorités hongroises (billets de train hongrois, logement au *Collegium Eötvös*), la *NRH* (organisation de la conférence), le Quai d'Orsay (billet de train international) et l'Alliance française (autres dépenses du séjour, éventuellement cachet).<sup>1137</sup> À cette occasion, Pál Teleki, qui présidait la conférence, avait invité Pernot à déjeuner dans la salle verte du «Nemzeti Kaszino» (Casino national) pour lui présenter des « hommes politiques hongrois qui s'intéress[ai]ent aux questions de politique étrangère. »<sup>1138</sup> Maurice Pernot était alors l'un des publicistes français les plus précieux à la cause hongroise. Et c'est seulement six mois plus tard (en septembre 1936) qu'il adressait son article malencontreux...

### c) Ernest Pezet

Contre l'influence allemande

---

<sup>1135</sup> PERNOT, « Position de la France », *NRH*, septembre 1936, pp. 210-217

<sup>1136</sup> C'est du moins ce qu'affirmait Balogh à son correspondant parisien pris d'inquiétude. Balogh – Develle 9 janvier 1937 (Fond Balogh 1/801)

<sup>1137</sup> Balogh – Deshusses [début 1936] (Fond Balogh 1/784/6795)

<sup>1138</sup> Balogh – Pernot s.d. (Fond Balogh 1/2536/23112) ; MOL K66 292 cs. 1936 III-4 (N-R)

Ernest Pezet était un homme occupé : député du Morbihan, secrétaire puis vice-président de la commission des Affaires étrangères à la Chambre. Aussi lui arrivait-il d'écrire "Cornfeld" pour Kornfeld, "Balock" pour Balogh... Pourtant, lorsqu'il s'agissait de donner un article sur la Hongrie, il était pris d'une véritable logorrhée.<sup>1139</sup> Il admettait lui-même son tempérament passionné. Membre fondateur du Parti chrétien démocrate, il était un peu moins à droite que Maurice Pernot, mais son ouverture d'esprit avait l'effet inattendu de le porter plus à droite que lui en ce qui concernait les affaires danubiennes. Comme le résumait bien Xavier Vallat : « Ernest Pezet disait avec beaucoup d'honnêteté intellectuelle : "je suis démocrate en France, et légitimiste sur le Danube !" »<sup>1140</sup> Le point de départ d'Ernest Pezet, qui entra en lice – au moins en ce qui concerne ses relations avec la NRH – juste après la prise de pouvoir d'Hitler en 1933, était de détacher la Hongrie de l'Allemagne.<sup>1141</sup> Il rencontrait chez beaucoup de Hongrois le même sentiment d'urgence. Voici ce que Georges Ottlik (dont on connaît l'évolution ultérieure) lui écrivait en mai 1934, faisant preuve à la fois d'un grand sens de la persuasion et d'un singulier don prophétique :

*Il faut agir vite. Il faut venir en aide à l'Autriche, « lui permettre de jouer dans une Europe centrale à reconstituer un rôle qui correspondrait à ses aspirations intellectuelles et traditionnelles, sans que naturellement elle puisse revenir au rôle d'hégémonie qu'elle avait joué au temps des Habsbourg. Il faudrait l'attacher politiquement à une Hongrie satisfaite dans les conditions que je vous aie émises lors de mon dernier passage à Paris. » « Et en disant cela je ne pense pas à une restauration ; je ne crois pas qu'elle fût nécessairement inévitable – au contraire. » [bref passage sur la restauration barré] « En ce qui nous concerne, une très forte action politique se dessine dans notre parlement et dans l'opinion publique dans le sens que vous indiquez : c'est-à-dire séparer nos vœux et nos requêtes des revendications et actions allemandes. Cependant, si nous restons seuls à désirer cette séparation sans que nous soyons aidés par les grandes démocraties occidentales, les meilleures intentions deviendront vaines et nous resterons malgré nous à la merci de l'Allemagne, qui, ayant avalé l'Autriche coupera la Tchécoslovaquie en deux, absorbera la Bohême et se servira de la Hongrie de châssis pour son expansion vers le Proche-Orient. Ce n'est pas une perspective attrayante, - au contraire, mais cela peut devenir une réalité amère si l'on continue à délibérer sans agir. »<sup>1142</sup>*

---

<sup>1139</sup> « La meilleure preuve de la valeur intrinsèque de [votre] article et de l'estime où nous tenons [son] auteur est, je crois, que nous publions votre essai tel que nous l'avons reçu, sans aucune coupure, bien qu'il donne 15 pages, fait sans exemple dans l'histoire de la NRH. » Balogh – Pezet 25 avril 1934 (Fond Balogh 1/2558)

<sup>1140</sup> Xavier VALLAT, « La Hongrie aux années 30 », *Ecrits de Paris*, [janvier] 1956, pp. 53-67

<sup>1141</sup> « Plus que jamais, je crois que la Hongrie n'a rien à gagner à rendre solidaires ses vœux et ses requêtes des revendications et de l'action allemande, même et surtout en matière de révision. Je fais des vœux pour que votre action en faveur de votre pays et de son rapprochement avec le nôtre porte ses fruits. » Pezet – Ottlik 6 mai 1933 (Fond Balogh 1/2558)

<sup>1142</sup> Ottlik – Pezet [s.d.] (Fond Balogh 1/2558/23404)

Ernest Pezet, homme d'action bien que parlementaire (!), comprenait ce langage. Il avait été convaincu qu'un rapprochement franco-hongrois pourrait contribuer à la solution de maints problèmes européens, et il s'était déjà lancé à corps perdu dans la négociation pour obtenir du Quai d'Orsay une subvention pour la *NRH* (voir Deuxième partie). Il venait aussi d'achever, tête baissée, pour la *NRH* un article contredisant Franz von Papen à propos de l'avenir du bassin danubien (Les deux routes...).<sup>1143</sup> Sur le front franco-français, un peu à la manière d'Anatole de Monzie dix ans plus tôt, il était intervenu à la Chambre sans ménager ses confrères (en 1935). Aussi pouvait-il faire part à Balogh de pressentiments auxquels, bien que moins précis que ceux d'Ottlik, on ne peut aujourd'hui que donner raison :

*Cher Monsieur Balock. (sic) [Je vous remercie] de la sympathie que vous voulez bien me manifester et de l'approbation que vous avez bien voulu donner au discours que j'ai prononcé, vendredi dernier, à la Chambre. – Ce discours, je le constate avec plaisir, a eu dans toute l'Europe centrale un retentissement considérable. Je souhaite que le bruit qui se fait autour de ces paroles que j'ai prononcées soit suivi d'un effet utile. Ce serait d'autant plus souhaitable que l'heure du danger que j'ai signalé approche et qu'il serait temps que, dans nos pays respectifs, l'on se rende compte de l'importance qu'il y a à intégrer la Hongrie dans un organisme de défense du spiritualisme et de la liberté sur le Danube, faute de quoi des catastrophes peuvent s'en suivre dont nous ne pouvons, à l'heure présente, imaginer l'ampleur.*<sup>1144</sup>

## Le voyage fatidique en Tchécoslovaquie

Ernest Pezet était aussi un homme organisé. Dès 1933, il avait fait le projet d'écrire un ouvrage rassemblant, de manière synthétique, toutes les revendications territoriales concernant l'Europe centrale, qu'il désignait comme « aide-mémoire pour les hommes politiques ». L'ouvrage, fondé sur l'observation directe, prendrait la forme d'une succession de diptyques présentant, en regard, les arguments de la partie demanderesse et ceux de la partie défenderesse. Son premier voyage d'étude devait avoir lieu en août et septembre 1933.<sup>1145</sup> Georges Ottlik, qui se félicitait de ce projet, proposait même à son auteur d'entrer aussitôt en contact avec le *KÜM*.<sup>1146</sup> C'était sans compter avec la rigueur méthodologique de Pezet, qui entreprit de sa propre initiative son tour de l'Europe centrale. Était-il un émotif, d'une nature bienveillante qui tendait à se laisser convaincre ? Toujours est-il que lorsqu'il arriva en Hongrie en septembre, Balogh, tout alarmé, écrivait à son ami parisien Pál Kornfeld

<sup>1143</sup> Ernest PEZET, « Au carrefour hongrois. Carrefour des sentiers de la guerre ou des voies de la paix ? » *NRH*, Mai 1934, pp. 446-460

<sup>1144</sup> Pezet – Balogh 18 novembre 1933 (Fond Balogh 1/2558)

<sup>1145</sup> Pezet – Ottlik 12 juin 1933 (Loc. cit.)

<sup>1146</sup> Ottlik – Pezet 20 juin 1933 (Loc. cit.)

qu'Ernest Pezet n'était plus le même : « il a passé d'abord chez les Tchèques, précisait-il, qui apparemment ont eu une mauvaise influence sur lui. »<sup>1147</sup> Et ce fut le début de la fin. Certes, Pezet avait publié un article sympathique à la *NRH*, mais, à la réflexion, il s'agissait peut-être plus de contrer l'influence allemande que de promouvoir la cause hongroise. Et comme les opinions sont volatiles ! On observe à peu près chez Pezet, d'une manière atténuée, le trajet inverse de celui de Gabriel Gobron (ce qui n'était sans doute pas à l'avantage de la propagande hongroise). Surtout que l'enquête en question était ambitieuse. Ernest Pezet retourna en Europe centrale en juin 1934. Cette fois-ci, Balogh prit les devants, il enjoignit son correspondant à Prague, Pál Szvatkó, de s'annoncer aussitôt au député français pour lui préparer une visite de la Slovaquie à la hongroise et non à la tchèque.<sup>1148</sup> Szvatkó, affolé, répondit d'abord que Pezet était introuvable,<sup>1149</sup> puis, trois jours plus tard, qu'il avait déjà quitté Prague mais avait promis par téléphone de se rendre disponible la semaine suivante lors de son retour dans la capitale tchécoslovaque.<sup>1150</sup> Mais pour quel résultat ? Réussit-on au moins à mettre la main sur le feu follet ? Toujours est-il qu'en juillet, Ottlik se plaignait de n'avoir aucune nouvelle, et, dans une lettre plutôt contradictoire adressée à Pezet, déplorait d'avoir lu dans *L'Europe centrale* une interview dans laquelle ce dernier eût affirmé, sur la base de sources hongroises, que Mgr Hlinka était favorable au rattachement de la Slovaquie à la Hongrie (thèse évidemment fausse). D'autre part, Ottlik ajoutait : « mais je serais sincèrement navré d'apprendre que ce que *L'Europe centrale* affirme tendancieusement, à la suite sans doute de quelque malentendu, est vrai et que votre amitié pour nous, basée sur un jugement solide et sur une connaissance objective des faits, a réellement perdu de sa chaleur. »<sup>1151</sup> Ernest Pezet avait beau tenter de rassurer son ami hongrois, ses arguments étaient rien moins que percutants : affirmant n'avoir pas lu le numéro de *L'Europe centrale* en question, il précisait que son rédacteur avait sans doute « fait preuve de beaucoup d'imagination. » « Quant à ma position, poursuivit-il, elle n'a pas varié, et ne saurait varier dans son principe. Je reste plus convaincu que jamais de ce que j'ai écrit dans la *NRH*. Mais, du principe à la pratique, je suis obligé, hélas ! de constater que l'espace s'étend de plus en plus et que les possibilités de réalisation s'amenuisent. »<sup>1152</sup> Et surtout, il formulait, sans fard, un reproche qui montrait clairement où se situaient les limites de son soutien à la cause

---

<sup>1147</sup> Balogh – Pál Kornfeld 20 septembre 1933 (Fond Balogh 1/1827)

<sup>1148</sup> [Balogh] – Szvatkó 2 juin 1934 (Fond Balogh 1/3039)

<sup>1149</sup> Szvatkó – Balogh 4 juin 1934 (Loc. cit.)

<sup>1150</sup> Szvatkó – Balogh 7 juin 1934 (Loc. cit.)

<sup>1151</sup> Ottlik – Pezet 11 juillet 1934 (Fond Balogh 1/2558) L'article en question est intitulé « Un député français en Slovaquie », paru dans le numéro de *L'Europe centrale* du 23 juin 1934

<sup>1152</sup> Pezet – Ottlik 19 juillet 1934 (Loc. cit.)



hongroise : « Je suis plus convaincu que jamais également de la malfaisance pour les intérêts de votre pays des discours de M. Bethlen et des discours révisionnistes de M. Mussolini. Je ne reviens pas là-dessus, ayant promis le secret à notre ministre des Affaires étrangères, lors de notre dernière réunion de la commission [des AE]. Mais cela peut vous donner à penser, à réfléchir, en recherchant la cause de certains effets... oratoires récents. »<sup>1153</sup>

Les ponts n'étaient pas pour autant rompus. En 1935, Balogh lui rendit visite à Paris au début de l'année et se fit même promettre un nouvel article.<sup>1154</sup> Sans suite. En septembre, Pezet revint en Hongrie avec une délégation française. Le secrétaire de la *NRH* prit contact avec Balogh, qui était alors à Genève, pour lui soumettre l'idée d'un article de Pezet. Mais le vent avait vraiment tourné, Balogh répondit illico : « À propos de Pezet. Je ne lui demanderai pas un article d'ici, à distance, cela ne pourrait qu'apporter des problèmes. C'est un écrivain ennuyeux, et l'on ne peut rien lui faire entrer dans la tête [*esszébe nem jut semmi*]. »<sup>1155</sup> Quel gâchis, pour un politicien de premier plan français, pourtant connu au service des œuvres du MAE comme « ami » de la *NRH*.<sup>1156</sup> De 1936 à 1939, c'est le silence. Puis le 28 janvier 1939, Pezet, mis au courant de la présence de Balogh à Paris, le pria de lui téléphoner. J'ignore si la rencontre eut lieu et à quel sujet.<sup>1157</sup>

#### d) Fernand de Brinon

Pour en finir avec la droite parlementaire et avant d'aborder la gauche, il faut mentionner un individu qui, alors, se situait quelque part entre les deux. Au début des années trente, Fernand de Brinon était encore un journaliste fréquentable, rédacteur politique de *L'Information*, appartenant à l'entourage d'Edouard Daladier donc à la droite du Parti radical.<sup>1158</sup> Pour être exact, même les observateurs hongrois avaient remarqué chez le secrétaire du Comité France-Allemagne son inclination antisémite, mais ils s'en accommodaient à condition que sa collaboration ne choquât pas le lectorat français.<sup>1159</sup> C'est ainsi qu'il fut invité à publier en

---

<sup>1153</sup> Loc. cit.

<sup>1154</sup> Balogh – Pezet I<sup>er</sup> avril 1935 (Loc. cit.)

<sup>1155</sup> Balogh – Secrétariat de la NRH 18 septembre 1935 (Fond Balogh 1/180). Pour ajouter à l'amertume, Balogh demandait de qui avait pu provenir l'idée de s'adresser à Pezet : « de Praznovszky, qui ensuite prétend qu'il ne veut pas s'impliquer dans les affaires de la rédaction ? »

<sup>1156</sup> Louis de Vienne – Paul-Boncour 25 septembre 1933. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147-78

<sup>1157</sup> Pezet – Balogh 28 janvier 1939 (Fond Balogh 1/2558)

<sup>1158</sup> Après l'invasion allemande, il s'autoproclama envoyé français auprès du quasi ambassadeur d'Allemagne à Paris, son vieil ami Otto Abetz. Favorable à une collaboration active avec les autorités nazies, il se suicida en 1944.

<sup>1159</sup> « Sais-tu que Fernand de Brinon, l'interviewer de Hitler, travaille à l'Information et est un protégé de Daladier ? Les juifs sont furieux contre les radicaux. » Haraszti – Balogh 25 novembre 1933 (Fond Balogh 1/1342)

janvier 1933 dans la *NRH* une étude consacrée au désarmement, ce qui n'est pas sans ironie.<sup>1160</sup> D'ailleurs, on croit lire son portrait dans un roman de Joseph Roth : un aristocrate épris de paix, « car il ne peut plus agrandir sa propriété par la guerre ». « Son charme particulier réside dans le fait qu'il est partisan des dictatures. »<sup>1161</sup> Fernand de Brinon collabora sporadiquement à la *NRH* jusqu'en 1938.

### Articles de Fernand de Brinon parus à la *NRH*

Le véritable esprit international	Corps	Janvier 1933
Pour l'apaisement européen	Tête 2	Novembre 1936
La France et la Méditerranée	Queue	Juillet 1938

Sa correspondance avec Balogh est minimale, aucune lettre du Français n'est restée, soit qu'il écrivît peu, soit que ses lettres aient disparu.<sup>1162</sup> En revanche, on trouve des traces indirectes évoquant le personnage. En 1934, il était mentionné parmi les contacts en perdition qui désespéraient Balogh.<sup>1163</sup> En septembre 1936, Balogh réitéra ses efforts, tout en donnant des instructions de prudence à son correspondant parisien : « Il faudra veiller à ce que, en accentuant sa tendance politique bien connue, il n'outrepasse pas la mesure opportune. »<sup>1164</sup> En octobre, l'affaire semblait en bonne voie, malgré l'imprévisibilité caractérisée de Brinon.<sup>1165</sup> Finalement, un article fut envoyé seulement en octobre pour parution en novembre.<sup>1166</sup> Balogh le jugea sobrement « court. »<sup>1167</sup> L'argument principal était qu'on ne pouvait plus affirmer : « la révision c'est la guerre », puisque plusieurs révisions avaient eu lieu sans provoquer la guerre, il ne restait plus qu'à leur donner forme légale et, à l'avenir, changer de méthode (*i.e.* supprimer la règle de l'unanimité concernant l'application de l'article 19 du pacte de la SdN). La limpidité de la démonstration devait provoquer un sentiment ambivalent chez les Hongrois, qui, depuis 1920, s'étaient justement tenu à la légalité. D'autre part, il restait encore à dédommager l'auteur. Pour trois pages de revue, Balogh pensait à 150 francs, mais il prit la peine de demander son avis à la Légation.<sup>1168</sup>

<sup>1160</sup> Fernand de BRINON, « Le véritable esprit international », *NRH*, janvier 1933, pp. 11-15

<sup>1161</sup> Joseph ROTH, *La fuite sans fin*, Paris, Gallimard – coll. l'imaginaire, 1959, p. 190

<sup>1162</sup> Correspondance avec Fernand de Brinon (Fond Balogh 1/444)

<sup>1163</sup> Balogh – Gesztesi 5 mars 1934 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1164</sup> Balogh – Develle 25 septembre 1936 (Fond Balogh 1/801)

<sup>1165</sup> « [...] M. de Brinon [...] a beaucoup de talent, mais a besoin d'une direction [...]. » Balogh – Develle 9 octobre 1936 (Fond Balogh 1/801)

<sup>1166</sup> Fernand de BRINON, « Pour l'apaisement européen », *NRH*, novembre 1936, pp. 391-393

<sup>1167</sup> Balogh – Develle 22 octobre 1936 (Fond Balogh 1/801)

<sup>1168</sup> Balogh – Gesztesi 5 novembre 1936 (Fond Balogh 1/1172)

Gesztesi pensa qu'une telle somme était insuffisante pour le « précieux et influent journaliste » et suggéra 350 à 500 francs.<sup>1169</sup> Mais il craignait aussi, comme toujours, de créer un précédent. Apparemment – sans certitude de ma part – le supplément fut finalement refusée par le *KÜM*.

## 7. La gauche gouvernementale

### a) L'équivoque de la gauche française

La droite française en tant que mouvement d'idées cohérent et créateur n'existait pas en France. Fort bien. Et la gauche ? Occupant dès lors à peu près tout le terrain idéologique et symbolique de la démocratie,<sup>1170</sup> il est probable qu'elle accueillit dans ses rangs des "compagnons de route" inopinés. C'est ce que souligne Eugen Weber à propos de personnalités comme Georges Bonnet, Anatole de Monzie ou Pierre Laval.<sup>1171</sup> D'autre part, au-delà des hommes au parcours sinueux (signe de souplesse pragmatique et/ou de liberté d'esprit), un homme politique contemporain (de droite), André François-Poncet, observait que non seulement la droite n'avait pas d'idée, mais que la gauche, en tant que telle, n'en avait pas non plus...<sup>1172</sup> Qu'est-ce qui faisait donc d'un homme un "homme de gauche" ? D'après Jean de Pange, quiconque pouvait avoir de bonnes idées, mais ce qui faisait le véritable "homme de gauche", c'était son « air bohème » (justement à propos d'Anatole de Monzie<sup>1173</sup>). On imagine les difficultés rencontrées par les étrangers désireux de pénétrer les secrets du système politique français de l'Entre-deux-guerres.

### b) « Il faut chercher à gauche »

« Il faut chercher à gauche » écrivait Haraszti en juin 1933.<sup>1174</sup> Pour plus de simplicité, les propagandistes hongrois visèrent droit aux ministres ou ministrables. Edouard Herriot, Pierre Cot avaient été en contact avec la *NRH* dès 1932-33, mais on a du mal à sonder la nature de

---

<sup>1169</sup> Gesztesi – Balogh 21 janvier 1937 (Loc. cit.). Ce qui mettait toutefois la page de Brinon nettement en dessous de celle de Pernot (i.e. 120-170 contre 215 francs/pages).

<sup>1170</sup> Cette problématique a été mise en évidence dans Odile RUDELLE, *La république absolue, 1870-1889*, Paris, Publication de la Sorbonne, 1982, 327 pages

<sup>1171</sup> « [...] de soi-disant radicaux comme Georges Bonnet et de soi-disant socialistes comme Monzie et Laval, qui de façon générale n'étaient ni l'un ni l'autre. » (Eugen WEBER, *L'Action française*, Pluriel poche, 1985, p. 185)

<sup>1172</sup> André FRANÇOIS-PONCET, *Réflexions d'un républicain moderne*, Paris, Bernard Grasset, 1925, passim

<sup>1173</sup> À propos de la familiarité physique de Monzie. « J'ai de la sympathie pour l'idéal de ces gens "de gauche", disait Pange, mais je suis gêné par leur air bohème. », Jean de PANGE, 1<sup>er</sup> décembre [1932], *Journal* (1931-1934), t. II., Paris, Grasset, 1967

<sup>1174</sup> Haraszti – Balogh 17 juin 1933 (Fond Balogh 1/1342)

leurs intentions. Paul-Boncour alla le plus loin, dans l'exercice même de ses fonctions, puisqu'il fut le ministre des Affaires étrangères qui accorda la subvention française à la *NRH* en 1934 (une modeste subvention – voir Deuxième partie).<sup>1175</sup> Après 1934, Edouard Herriot se retira peu à peu sur ses terres lyonnaises, et l'on ne retrouve plus son nom dans les affaires de la *NRH*. Quant à Pierre Cot, c'est le ministre de Hongrie lui-même qui avait attiré son attention sur la *NRH* dès la fin de l'année 1932. Mais l'homme politique français était prudent. Il venait d'être nommé sous-secrétaire quand Iván de Praznovszky lui fit, fin décembre, la proposition d'entrer dans le Comité de soutien parisien de la revue. En moins de quatre jours, Cot répondait qu'il était très sensible à la faveur, mais qu'il préférait qu'on ne mentionnât pas son nom.<sup>1176</sup> Néanmoins, le contact officieux se maintenait. Pierre Cot se rendit même en Hongrie début 1933 où il rencontra, entre autres, Georges Ottlik, qui prétendait pouvoir se réjouir des « promesses » obtenues à propos d'un projet médité avec Pál Teleki.<sup>1177</sup> Il s'agissait d'opposer à la propagande allemande un front intellectuel franco-hongrois sur le terrain de la protection des minorités. On pourrait, par exemple, envoyer à Budapest un jeune historien français afin qu'il y fit des recherches. « Cot était très intéressé, *dixit* Ottlik, et puis, entre temps, il est devenu secrétaire d'État, puis ministre. Et nous n'avons pas de nouvelle. »<sup>1178</sup> Peu avant, Ottlik faisait des vœux pour que la carrière politique de Cot ne fût pas compromise par les événements d'Allemagne...<sup>1179</sup> La carrière politique de Pierre Cot connut la suite que l'on sait, culminant avec le portefeuille de l'air. Tout de même, sa liaison avec la Hongrie s'interrompit là (au moins à travers la *NRH*), comme dans le cas d'Herriot. Mais ce n'était pas la fin des contacts entre la Hongrie et la gauche française. Parmi les intellectuels, la *NRH* s'intéressa en particulier à Célestin Bouglé, directeur de l'École normale supérieure dont le *Collegium Eötvös* était l'émanation hongroise, quant aux méthodes si ce n'est à l'idéologie. Bouglé était « un homme fortement ancré à gauche, et donc assez peu enclin à sympathiser avec le régime hongrois actuel, mais aussi très serviable et d'une bonne volonté extraordinaire » écrivait Lajti à Balogh en 1932.<sup>1180</sup> Il fallut tout de même cinq ans pour qu'une invitation lui fût adressée, et encore dans une confusion qui

---

<sup>1175</sup> Paul-Boncour figurait parmi la dizaine de « voix françaises » recensées par Gabriel Gobron pour s'être élevées contre Trianon. Gabriel GOBRON, *La Hongrie mystérieuse*, Paris, Librairie des sciences politiques et sociales Marcel Rivière, 1933, p. 276

<sup>1176</sup> Ottlik écrivait à ce propos au ministre hongrois à Paris « qu'autant il compromet volontiers un demi-ami ou un ennemi, autant il préfère agir prudemment avec une personne dont il peut attendre beaucoup. » Ottlik – Frigyes Villani 2 janvier 1933 (Fond Balogh 1/3230)

<sup>1177</sup> Ottlik – Frigyes Villani 30 janvier 1933. Fond Balogh 1/3231/2909 (erreur de classement)

<sup>1178</sup> Ottlik – Honti 22 février 1933 (Fond Balogh 1/1474)

<sup>1179</sup> Ottlik – Honti 24 janvier 1933 (Loc. cit.) ; Ottlik – Frigyes Villani 30 janvier 1933. Fond Balogh 1/3231/2909 (erreur de classement)

<sup>1180</sup> Lajti – Balogh 7 juillet 1932 (Fond Balogh 1/1890)

faisait peu honneur aux Hongrois (j'ai évoqué cet épisode à propos de Pál Teleki, qui y fut mêlé contre sa volonté). Julien Benda bénéficiait d'une plus grande notoriété que Bouglé, mais était affligé d'un caractère beaucoup moins amène (si l'on en croit le témoignage d'István Lajti<sup>1181</sup> et Emil Haraszti<sup>1182</sup>). Balogh pensa pouvoir contourner ses positions idéologiques en lui confiant un article apolitique sur les Humanités, qui parut effectivement en mai 1935.<sup>1183</sup>

Revenons justement à la politique. Entre 1933 et 1935, on retrouve au sommaire de la *NRH* et dans la correspondance de Balogh des personnalités comme Yvon Le Trocquer, Sénateur et chantre de l'union douanière européenne,<sup>1184</sup> ou Georges Scelle, juriste et chef de cabinet d'un ministre du travail radical socialiste, dont la nomination à la Faculté de droit de Paris en mars 1934 avait provoqué un chahut monstre orchestré par les Camelots du roi.<sup>1185</sup> Dans un article intitulé « Dynamisme juridique » paru en mai 1936, ce dernier proposait une interprétation moderne du droit international, selon laquelle le fameux article 19 du pacte de la SdN était défectueux quant à la définition de la procédure et même de la compétence. Le juriste envisageait le droit de dénoncer unilatéralement le traité dans le cas d'une invitation à la révision émanant de l'assemblée de la SdN restée non aboutie en raison des défauts de procédure du traité lui-même.<sup>1186</sup> On n'en était pas encore à envisager une « invitation de l'assemblée de la SdN », mais, *a contrario* de la règle unanimiste, cette thèse avait l'avantage d'entrouvrir, ne serait-ce que faiblement, devant les Hongrois la porte d'une révision pacifique. On en était reconnaissant à Georges Scelle.

Dans un rapport remis en novembre 1933 au *Külügyminiszterium*, Balogh (ou Ottlik) énumérait, parmi les personnalités rencontrées lors d'un voyage à Paris, le sénateur Henry Béranger, ancien ministre à Washington et président de la commission du Sénat pour les Affaires étrangères (également rédacteur influent à la *Dépêche de Toulouse*). L'un de ses plus intéressants contacts, affirmait l'auteur du rapport. Béranger, très attaché au rôle de la SdN, était le promoteur de l'amitié franco-italienne et voyait dans la confusion entre la Hongrie et

---

<sup>1181</sup> « À ce que m'a écrit M. Lajti, l'infatuation et l'orgueil de Benda ne connaissent tout simplement pas de limites. » Balogh – Develle 23 février 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>1182</sup> Haraszti – Balogh 1 juillet 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>1183</sup> Julien BENDA, « La civilisation et les humanités », *NRH*, mai 1935, pp. 476-485

<sup>1184</sup> Yvon Le Trocquer avait fait une conférence en Hongrie en 1930 (*Gazette de Hongrie*, 29 novembre 1930). Il était question qu'il écrivît un article à la *NRH*, mais la maladie (?) de René Dupuis rendit la chose impossible. Ottlik – Dupuis 12 septembre 1933 (Fond Balogh 1/860)

<sup>1185</sup> Eugen WEBER, *L'Action française*, Pluriel Poche, 1985, pp. 183-184. D'ailleurs, l'anecdote a été rapportée à Balogh : Correspondance Balogh - Charles Chassé juin 1934 (fond Balogh 1/566)

<sup>1186</sup> « Il est aussi inadmissible de voir l'un des partis opposer un veto à une révision, qu'il le serait de voir l'autre partie imposer par la force une révision ». Georges SCELLE, « Dynamisme juridique », *NRH*, mai 1936, pp. 389-396

l'Allemagne la cause de tous les problèmes. En outre, il se rappelait un bref séjour effectué en Hongrie en 1923 et la bonne impression que lui avait causé Bethlen.<sup>1187</sup> Malheureusement, comme cela arrivait souvent, cette première impression ne fut confirmée par aucune suite concrète. Quelques années plus tard, Gesztesi mettait la main sur un ancien ministre radical de l'éducation, Aimé Berthod, juste avant que ce dernier ne conduisît la délégation française à la conférence interparlementaire de Budapest. Berthod était un radical convaincu et franc-maçon, « néanmoins » (*sic*), il parlait très amicalement de la Hongrie et favorablement de l'alliance italienne. » Gesztesi envisageait un article pour la *NRH*.<sup>1188</sup> Il n'y eu pas d'article.

Derrière les grandes figures venaient les petites. Un ancien chef adjoint du cabinet de Pierre Cot devait participer à une conférence organisée à Budapest par l'Entraide universitaire internationale, mais la conférence fut annulée.<sup>1189</sup> Autre exemple : Balogh recommanda aux bons soins de Gesztesi le président du groupe de la jeunesse à la SdN, directeur du cabinet d'avocat de Paul-Boncour, jeune homme « très cultivé et intelligent », plein d'avenir et intéressé par la Hongrie.<sup>1190</sup> En vain, semble-t-il. Le résultat de tous ces efforts lancés à gauche n'était pas fameux : beaucoup de contacts prometteurs mais bien peu de réalisations concrètes.

### c) François de Tesson

Le même sentiment d'inachevé caractérise les relations avec François de Tesson, homme important puisqu'il fut député, brièvement sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères (en 1933), tout en dirigeant la *Dépêche de Toulouse*. D'autre part, monsieur de Tesson était un homme de gauche plein de majesté. En décembre 1933, il dînait à Paris en compagnie du prince de Grèce, de Jean de Pange et du baron Villani (ministre de Hongrie).<sup>1191</sup> En avril 1934, on le retrouve à Rome en présence de la princesse Lucien Murat, de la comtesse A. de Noailles, du marquis de Talleyrand et du comte et de la comtesse de Dampierre.<sup>1192</sup> Emil Haraszti, dont nous connaissons l'esprit caustique, fit un jour une comparaison piquante entre deux hommes de gauche qu'il avait rencontrés le même jour. Tesson : un « grand seigneur » qui l'avait reçu « dans un petit palais installé dans une rue infréquentable » et lui avait

---

<sup>1187</sup> Rapport à Kánya 14 novembre 1933 (Fond Balogh 1/2379)

<sup>1188</sup> Gesztesi – Balogh 8 décembre 1936 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1189</sup> Louis-Dominique Girard – Balogh 25 avril 1935 (Fond Balogh 1/1187)

<sup>1190</sup> Balogh – Gesztesi 24 septembre 1937 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1191</sup> Jean de PANGE, 13 décembre [1933], *Journal* (1931-1933), t. II. Paris, Grasset, 1967

<sup>1192</sup> Jean de PANGE, 6 avril [1934], *Journal* (1934-1936), t. III., Paris, Grasset, 1970. Ce même comte de Dampierre, alors consul à Rome, allait devenir ministre en Hongrie en 1940.

proposé un article gratuit. Julien Benda : « jamais vu un écrivain aussi bien versé dans les affaires. » Article négocié à 500 francs.<sup>1193</sup> La position magyarophile de Tessan était publique. Dans son propre quotidien on écrivait en octobre 1933, à propos de la tournée de conférence de Georges Duveau dans les villes du midi : « M. Duveau est un partisan enthousiaste de la révision du traité de Trianon, comme M. François de Tessan. »<sup>1194</sup> Conformément à l'usage, Balogh lui proposa, en septembre 1933, de participer à un débat en cours (celui de Kornfeld et Kayser), mais Tessan déclina, faute de temps.<sup>1195</sup> En octobre, il était nommé sous-secrétaire aux Affaires étrangères et promettait, sans aller jusqu'à la révision des traités en bonne et due forme, au moins de « lutter comme par le passé pour la paix du monde et l'entente entre les peuples. »<sup>1196</sup> Un an plus tard, libéré de ses fonctions gouvernementales, Tessan livra son article à la *NRH* : « De la tragédie de Marseille à la SdN ». il plut tellement qu'on en fit paraître aussitôt une traduction au *Budapesti Hírlap*. « Nous avons pensé, en effet, que vos raisonnements si clairs, vos arguments convaincants et la manière magistralement diplomatique et modérée dont vous les exposez étaient particulièrement propres à contribuer à l'apaisement de l'opinion publique hongroise, très surexcitée » écrivait Balogh.<sup>1197</sup> Et de Tessan reçut 2 000 francs,<sup>1198</sup> ce qui était supérieur même aux honoraires de Maurice Pernot. La substance de l'article<sup>1199</sup> était que la SdN « était sortie grandie » de la crise de Marseille par l'esprit de concorde qu'elle avait réussi à imposer. Désormais, il importait d'encourager l'effort français visant à rapprocher l'Italie et la Yougoslavie et l'effort italien visant à rapprocher la France et la Hongrie (relire une fois). En 1935, Tessan était encore jugé « vraiment diligent » par Balogh lors de son voyage à Paris.<sup>1200</sup> On prévoyait de l'inviter à Budapest.<sup>1201</sup> Mais le dernier contact direct, début 1936, concerne des questions de publicité que Tessan ne pouvait résoudre.<sup>1202</sup> Ensuite, plus rien (jusqu'en 1940). Le cas de François de Tessan semble illustrer la discontinuité de 1936 au sein des relations franco-hongroises orchestrées par la *NRH*. Où l'on doit sans doute voir l'impact, non seulement de l'occupation de la Rhénanie, mais aussi les effets désastreux de la campagne italienne en Ethiopie.

---

<sup>1193</sup> Haraszti – Balogh 1<sup>er</sup> juillet 1933 (Fond Balogh 1/1342) C'était, à peu près, le plafond du tarif "usuel".

<sup>1194</sup> Cité dans la Gazette de Hongrie, 21 octobre 1933

<sup>1195</sup> Correspondance Balogh – Tessan septembre 1933 (Fond Balogh 1/3078)

<sup>1196</sup> Tessan – Ottlik (sur papier de la République française) 6 novembre 1933 (Fond Balogh 1/3078)

<sup>1197</sup> Balogh – Tessan 20 décembre 1934 (Fond Balogh 1/3078)

<sup>1198</sup> Correspondance avec la Société de banque. Solde du compte au 31 décembre 1934 (Fond Balogh 1/2897)

<sup>1199</sup> François de TESSAN, « De la tragédie de Marseille à la SdN », *NRH*, janvier 1935, pp. 3-6

<sup>1200</sup> Balogh – Ottlik 10 mars 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>1201</sup> Balogh – Gesztesi 19 août 1935 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1202</sup> Ottlik – Tessan 7 janvier 1936 (Fond Balogh 1/3078) François de Tessan écrit qu'il faut consulter l'administration de la Dépêche de Toulouse pour les questions d'échanges de publicité.

Le radicalisme historique avait pour emblème un homme, Edouard Herriot, et un journal, *La Dépêche de Toulouse*. Mais le parti le plus puissant de la Troisième république fut, lui aussi, touché par le vent de la contestation qui caractérisa le tournant des années trente en France, dont la manifestation la plus évidente était le mouvement protéiforme des non-conformistes. Une minorité de jeunes politiciens radicaux affichait aussi une volonté sans complexe de renouveler la vie politique en France. Elle s'était structurée autour du quotidien *La République*, lancé en 1929 et proche de la tendance "réaliste" des non-conformistes. Il me semble plus approprié de revenir plus loin sur les Jeunes radicaux, en même temps que sur les non-conformistes. Dans l'intervalle, je propose de terminer ce chapitre "Droite et gauche" avec ce qui, en France, faisait partie de l'extrême droite mais, en Hongrie, occupait presque tout le spectre politique, que ce fut par sa présence ou par son absence.

## **8. La NRH et la monarchie, en France et en Hongrie**

### a) La question légitimiste à la NRH

Étant un thème diviseur plutôt que fédérateur, le légitimisme ne fut pas fréquemment abordé à la NRH. D'ailleurs, le comte Bethlen n'était ni légitimiste convaincu ni "libre-électeur" forcené, il était un conservateur qui considérait la question du trône comme « inactuelle ». Toutefois, bon nombre de ses amis – y compris, et surtout, parmi ceux de la SNRH – appartenant fréquemment à l'aristocratie, mais pas nécessairement, penchaient pour l'archiduc Othon ; mentionnons Gusztáv Gratz et Antal Sigray, mais aussi les "gros juifs", souvent reconnaissants à l'égard de la dynastie Habsbourg et plutôt inquiets quant aux idées raciales associées à certains porte-paroles de la libre-élection. Aussi, bien qu'apparue précocement dans les pages de la NRH, la question du légitimisme en Hongrie en disparut-elle aussitôt ou à peu près. Voyons en quoi consista cette incartade.

Un débat sur le légitimisme en Hongrie (1933)

En août 1933, Balogh demanda un article à Gusztáv Gratz, ancien ministre des Affaires étrangères et meneur du mouvement légitimiste hongrois,<sup>1203</sup> en soulignant que le sujet était

---

<sup>1203</sup> Gusztáv Gratz, qui avait été momentanément emprisonné après les tentatives de putsch de Charles IV, venait de démissionner du Parti gouvernemental en protestation contre la politique de Gömbös. Zoltán BECSI, « Les légitimistes hongrois et la question de l'Europe centrale, 1929-1938 », *European Review of History-Revue européenne d'Histoire*, vol. 11, n°3, 2004, p. 371



« d'autant plus crucial que depuis le mois de juin, les politiciens, publicistes et particuliers français [venaient] les uns après les autres en Hongrie en posant cette même question. »<sup>1204</sup> (rappelons-nous, par exemple, Ernest Pezet). En novembre, la *NRH* annonçait donc, avec l'article de Gratz,<sup>1205</sup> qu'elle voulait répondre au désir des lecteurs en faisant présenter la thèse légitimiste par l'une de ses « autorités les plus éminentes », dans l'attente d'exposer prochainement celle de l'élection.

Quelle était la force du parti de Gratz ? Lui-même affirmait l'ignorer, puisque la question était unanimement jugée inactuelle. En revanche, son motif était simple : d'une part, la déclaration de Charles IV suspendant ses pouvoirs en novembre 1918 n'était pas une abdication ; d'autre part, la loi votée en 1921 excluant la dynastie Habsbourg-Lorraine était caduque, car elle n'avait été votée que sous la pression étrangère. Paradoxalement, la thèse légitimiste était donc renforcée par le désir d'indépendance hongrois (on peut considérer cela comme un point de départ à la complexification du dilemme Kouroutze-Labantze, sur lequel j'aurai l'occasion de revenir) ; Gusztáv Gratz établissait ainsi un parallèle entre l'humiliation du démembrement territorial et la mise sous tutelle politique.<sup>1206</sup> La continuité dynastique, à l'instar des traditions juridiques et constitutionnelles, était présentée comme un gage nécessaire de stabilité au sein d'une région aussi exposée que l'Europe centrale.<sup>1207</sup> C'est ainsi qu'était née, jadis, la théorie de la Couronne hongroise, communauté formée par le roi et la nation et symbolisée par la couronne en tant qu'objet et territoire, une théorie « tissée de plus d'un trait mystique » et particulièrement présente chez les catholiques hongrois.<sup>1208</sup> Pourtant, Gratz rejetait aussi les arguments de la royauté élective au nom de la raison (!), contre la passion kouroutze qui croyait voir dans la séparation des destins autrichien et hongrois l'occasion de faire renaître de vieux antagonismes.<sup>1209</sup> D'ailleurs, l'intérêt déterminant du légitimisme était d'assurer la tranquillité intérieure et l'indépendance nationale en garantissant « que la question du pouvoir suprême ne se pos[ât] jamais ». <sup>1210</sup> À propos de la révision, la position de Gusztáv Gratz était fort ambiguë puisqu'il affirmait, d'une part, accepter « l'évolution historique qu'il [n'était] plus possible de défaire ». Mais, d'autre part, il invitait la nation à s'adonner au projet légitimiste « avec la même ténacité, la même persévérance et le même

---

<sup>1204</sup> Balogh – Gratz 29 août 1933 (Fond Balogh 1/1241)

<sup>1205</sup> Gusztáv GRATZ, « Le légitimisme hongrois », *NRH*, novembre 1933, pp. 881-892

<sup>1206</sup> Art. cit., p. 882

<sup>1207</sup> Art. cit., p. 883

<sup>1208</sup> Art. cit., pp. 884-885. Gratz était lui-même protestant (il était aussi d'origine germanique et anti-allemand...).

<sup>1209</sup> Art. cit., p. 887

<sup>1210</sup> Art. cit., p. 889

esprit de suite qu'en travaillant à la réalisation de ses autres desseins. »<sup>1211</sup> Or, quels étaient ces « autres desseins » sinon la révision ?

Plus d'un an s'écoula avant que la *NRH* confiât finalement au jeune Philippe Develle, futur correspondant de la revue à Paris, la difficile tâche de porter la contradiction à Gusztáv Gratz.<sup>1212</sup> Le contraste était grand entre les deux hommes, en âge, en expérience, en prestige. Mais c'était peut-être, pour Balogh et Ottlik, une manière de mettre en équilibre les forces politiques tout en garantissant que la balance penchât du "bon" côté.<sup>1213</sup> D'ailleurs, dès le chapeau, la *NRH* annonçait un article « bien documenté ». Elle mettait ainsi face à face l'"existence" (Gratz) et la "documentation" (Develle). Dans sa démonstration, le jeune français ne prenait pas appui sur la déclaration d'Eckartsau (13 novembre 1918), qu'il considérait effectivement comme une simple renonciation provisoire, ni sur la Loi I de 1920 (qui confiait le pouvoir à un régent), mais plutôt sur un assortiment de conditions intérieures et extérieures survenues dans les années 1920-21 (la pression des alliés, l'échec des deux tentatives de restauration par Charles IV) qui avaient donné toute sa force à la Loi 47 excluant la maison Habsbourg du trône de Hongrie. Il justifiait cette position par le fait que les Habsbourg avaient en leur temps imposé leur dynastie par la force à une couronne originellement élective. Develle relevait que « la thèse de la libre élection [était] bien trop mystique pour être comprise par les rationnels Français. »<sup>1214</sup> Ce qui était un élégant contre-pied à ceux qui, justement, reprochaient à la thèse de la libre élection son caractère démocratique voire ses penchants populistes, et se gorgeaient de spiritualité légitimiste... Mais Develle était aussi pragmatique, car sa préférence était essentiellement fondée sur la situation internationale. Et, en politique étrangère, le fier bourgeois se réveillait en lui : « comme la France de 1870 sous le gouvernement de Thiers, une semblable politique consacre la primauté des problèmes internationaux, elle écarte tout ce qui divise [...]. »<sup>1215</sup> On voit déjà se profiler l'Orléaniste, futur rallié à la République... À moins... à moins de penser à l'anglaise. Car avec la libre-élection, comme en Angleterre, « l'imprévu prévaut et la souplesse triomphe. »<sup>1216</sup> N'allons pas plus loin, remarquons simplement qu'en Hongrie comme dans plusieurs autres pays, les

---

<sup>1211</sup> Art. cit., p. 891

<sup>1212</sup> Philippe DEVELLE, « Roi élu ou roi légitime ? », *NRH*, octobre 1934, pp. 234-244

<sup>1213</sup> Gusztáv Gratz, à qui l'on fit relire l'article, fit savoir que celui-ci était publiable. Gratz – Balogh 30 juillet 1934 (Fond Balogh 1/1241)

<sup>1214</sup> Philippe DEVELLE, Art. cit., p. 234

<sup>1215</sup> Art. cit., p. 242

<sup>1216</sup> Art. cit.

mots et les choses avaient différents sens, selon que l'on se tournait vers la France ou l'Angleterre pour les interpréter.

Quelques années plus tard, en 1936, Balogh voulut confier un article sur le légitimisme en Europe centrale à un publiciste français, Paul Creyssel,<sup>1217</sup> dont les idées sur l'Autriche qu'il avait exposées dans la presse française un peu plus tôt avaient été appréciées par le *KÜM* (synthèse : la seule façon d'empêcher l'*Anschluss* était la restauration des Habsbourg, que la Petite entente ne devait pas craindre, car si les Habsbourg régnaient en Autriche et en Hongrie, l'irrédentisme serait plutôt freiné par « le sentiment [retrouvé] de former un grand pays »).<sup>1218</sup>

### La France et les putschs de Charles IV

En ce qui concernait l'implication officielle de la France, une prudente discrétion régnait à propos du soutien "tacite" qu'elle était supposée avoir assuré à Charles IV lors de ses tentatives de putsch en 1921. En 1934, Georges Ottlik demandait ainsi à Stanislas de La Rochefoucault un article sur la participation de Sixte de Bourbon aux projets de paix séparée, en y voyant une bonne occasion de souligner que la France, en ce temps, voyait d'un bon œil le maintien de la double monarchie, par contre, ajoutait-il, il était préférable « d'omettre la participation d'après-guerre à la propagande pour la restauration. »<sup>1219</sup> Quelques années plus tôt, le père Delattre avait reçu de l'évêque de Szombathely et de son grand prévôt des confessions "ultra confidentielles" évoquant l'existence d'une lettre du gouvernement français accréditant son ministre auprès du roi de Hongrie (sur la base d'un témoignage du ministre de Suisse recueilli par le prince Lónyay).<sup>1220</sup> Que d'intermédiaires et que de mystère ! alors que dans la presse française, au même moment, on écrivait la même chose ou presque dans des publications aussi sérieuses que la *Revue universelle*<sup>1221</sup> ou la *Revue hebdomadaire*<sup>1222</sup> (pour

---

<sup>1217</sup> Balogh – Paul Creyssel 2 décembre 1936 (Fond Balogh 1/664). Paul Creyssel (1895-1971) avait été député radical de la Loire en 1932. Il fut élu député PSF en 1936 (Parti social français : issu des ligues d'extrême droite). En 1943, il fut nommé secrétaire général à la propagande à Vichy, il démissionna en janvier 1944.

<sup>1218</sup> Paul CREYSSEL, « Orage danubien » (éditorial), *Le Mémorial*, 31 janvier 1936. Une coupure est conservée dans les archives du KÜM, avec des éloges. MOL K66 285. cs. 1936. III-4 (C-E)

<sup>1219</sup> Ottlik – Stanislas de La Rochefoucault 4 avril 1934 (Fond Balogh 1/2745)

<sup>1220</sup> « [...] son Excellence m'a prié formellement de n'en rien publier actuellement. » écrivait Delattre dans son journal. « Le roi Charles à Szombathely », *Journal 2° voyage en Hongrie*, 27 juillet – 14 août 1928 (révisé en 1932), p. 15-20, Archives jésuites de Vanves. JDE 120

<sup>1221</sup> Charles IV s'assura qu'en France, le gouvernement « accepterait le fait accompli. » Comte POLZER-HODITZ, « Les tentatives de restauration des Habsbourg en Hongrie », *Revue universelle*, 1<sup>er</sup> mai 1934, p. 404

<sup>1222</sup> « L'appui du ministre français Briand avait été d'un grand poids pour décider le Roi à tenter la restauration. Briand avait déclaré que la France reconnaîtrait le fait accompli et demandait que la Hongrie ne s'arrêtât pas aux protestations de pure forme que les pays de l'Entente lui feraient parvenir [...]. – Naturellement, lorsque cette promesse formelle, mais secrète, fut plus tard rendue publique, le ministre des Affaires étrangères de Paris opposa un démenti à l'existence de cet engagement. », Jérôme TROUD, « Les gestes d'un Empereur. Comment l'Europe a remercié Charles I<sup>er</sup> d'Autriche. », *Revue hebdomadaire*, 26 septembre 1931, p. 459-460

lesquelles, sans doute, c'était une manière de jeter le discrédit sur les aspects dissimulés de la politique de Briand). Mais les Hongrois ne pouvaient se permettre ce luxe. D'ailleurs, ils ne savaient jamais sur qui, en France, ils pouvaient compter, ni de qui précisément ils devaient se défier.

## b) La *NRH* et le monarchisme français

Le monarchisme français était-il un soutien ou une menace ? Idéologiquement, les monarchistes auraient pu se sentir proches du régime hongrois ; mais, comme, en France, on ignorait tout de la Hongrie et de son idéologie, ce raisonnement est de peu de valeur. Le monarchisme français était massivement nationaliste, or, la Hongrie, à cette époque, était considérée comme une simple annexe du monde germanique. La propagande hongroise dépensait toute son énergie à combattre cette idée reçue. D'autre part, les Hongrois devaient prendre garde à ne pas fâcher la gauche et la droite parlementaire dont certains membres étaient disposés à considérer la situation de manière purement pratique : « démocrate en France, légitimiste sur le Danube ! » disait Ernest Pezet.<sup>1223</sup> On se gardait donc du danger d'enfermer la propagande hongroise dans les cercles monarchistes parisiens sans écho sur la politique française réelle ; Gesztesi, entre autres, malgré ses nombreux contacts à l'extrême droite, avait fait échouer le projet de confier à Nicolas de Rochefort la rédaction de la revue à Paris. C'était encore lui qui déconseilla d'engager un jeune prince de Broglie comme secrétaire de la revue à Budapest.<sup>1224</sup> Toute la difficulté de la propagande hongroise en France était là : on devait renoncer à un allié objectif supposé partager, au moins en partie, les mêmes idéaux traditionnels, et accepter les règles du jeu de la modernité, le commerce avec ses forces vives. Finalement, Balogh écrivit au jeune prince en question qu'il se heurtait à une incontournable « disproportion entre la personne et le poste offert. »<sup>1225</sup> Aveu qui était, dans le même temps, un prétexte et une terrible vérité. Les Hongrois furent-ils pusillanimes ? Ils n'étaient sans doute pas en mesure d'influer pesamment sur la politique intérieure française, mais des paroles comme celles du père Yves de La Brière, écrite en 1936, donnent à penser :

---

<sup>1223</sup> Paroles déjà citées d'Ernest Pezet, rapportées par Xavier VALLAT, « La Hongrie aux années 30 », *Ecrits de Paris*, [janvier] 1956, pp. 53-67. Pour le plaisir de faire résonner d'un siècle à l'autre un écho à peine modifié (où, justement, le pragmatisme géopolitique se métamorphose en principe philosophique), citons ces paroles d'Otto Habsbourg : « Pour vous préciser ma position, je vous répondrai ce que j'ai répliqué à la télévision allemande qui me demandait si j'étais républicain ou monarchiste. Je leur ai dit que je n'étais ni l'un ni l'autre, mais que j'étais légitimiste. C'est tout à fait différent. Étant légitimiste, je suis par exemple républicain en Suisse et monarchiste en Angleterre. » Otto de HABSBOURG, *Mémoires d'Europe*. Entretien avec Jean-Paul Picaper, Paris, Criterion, 1996, p. 267. (HdM : Et en Europe centrale ?)

<sup>1224</sup> Gesztesi – Balogh 5 décembre 1934 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1225</sup> Balogh – Hubert de Broglie 17 décembre 1934 (Fond Balogh 1/453)

la restauration dynastique, selon lui, rencontrait alors de nombreuses sympathies « dans les élites sociales et intellectuelles en France. »<sup>1226</sup> Certes, il ne s'agit pas d'une vérité pure mais d'une impression, toutefois celle-ci n'était pas isolée. On peut la mettre en parallèle avec des opinions déjà rapportées sur la tiédeur républicaine de l'élite française de l'époque. Toutefois, ajoutait le Père de La Brière, des obstacles extérieurs rendaient la restauration en Hongrie « peu réalisable et peu opportune. »<sup>1227</sup> Les « obstacles extérieurs » auxquels se heurtaient ce petit pays désarmé s'imposaient-ils avec la même force à la France ? L'année 1936 semble avoir été celle d'une nouvelle tentative de mise à profit pour la cause hongroise du supposé sentiment monarchiste latent en France (rappelons le projet d'article sur le légitimisme en Europe centrale, après trois ans de silence sur la question). À la baronne Doblhoff qui s'apprêtait à interviewer le Père Gilet (Frère général des Dominicains), Joseph Balogh confiait la mission d'aborder, si les circonstances s'y prêtaient, la politique de l'extrême droite française, la question royale, et même, « si les conditions étaient particulièrement favorables », la restauration en Autriche.<sup>1228</sup> Pendant l'hiver, Ottlik donna plusieurs conférences radiophoniques qui, à en juger par les réactions « d'auditeurs enthousiastes » avaient mis en évidence les passerelles entre la cause hongroise et l'idéologie d'extrême droite française.<sup>1229</sup>

En fait, depuis toujours, la Hongrie recevait un flot modeste mais régulier de monarchistes français plus ou moins conquis par la Hongrie. Je présenterai en détail, plus loin, le cas du Père Delattre. Mentionnons brièvement ici celui de l'abbé Delabays, qui fit, en 1934, un voyage d'étude sur les Habsbourg<sup>1230</sup> (Curieux abbé Delabays, qui constatait en Hongrie une telle omnipotence des protestants qu'il n'y eût pas même confié son manuscrit à un moine bénédictin<sup>1231</sup>), ou bien celui de Louis de Ferraud-Puginier, rédacteur en chef des périodiques royalistes *Express du midi* et *Eclair du midi*, qui s'était annoncé comme magyarophile<sup>1232</sup> et l'était prétendument devenu encore plus après un voyage à Budapest avec son épouse,<sup>1233</sup>

---

<sup>1226</sup> Yves de La BRIERE (SJ), « La condition internationale de l'Autriche », NRH, Février 1936 p. 130

<sup>1227</sup> Art. cit.

<sup>1228</sup> Balogh – Doblhoff 21 février 1936 (Fond Balogh 1/821). Les questions principales étaient : (1) le rôle de l'Église catholique dans la France d'aujourd'hui ; (2) la place de l'Ordre des Dominicains au sein du catholicisme actuel ; (3) le rôle du catholicisme face à la menace fasciste en Europe centrale.

<sup>1229</sup> En particulier, des lettres de femmes de droite (parfois d'Action française), qui étaient réconfortées que l'on partageât leur anticommunisme (Fond Balogh 1/1751/15535)

<sup>1230</sup> Correspondance Balogh – Delabays 1934-38 (Fond Balogh 1/754)

<sup>1231</sup> Jérôme Szalay OSB - Balogh 14 juillet 1935 (Fond Balogh 1/2971)

<sup>1232</sup> Gesztesi – Mengele 4 mai 1934 MOL K66. 1933. 217 cs. III-4 A-Z, Doc. 134 sq.

<sup>1233</sup> « j'ai bien l'intention dans la conférence que je ferai au début de l'hiver, à la Société de géographie de Toulouse, d'attirer l'attention de mon auditoire sur tout ce que la Hongrie présente de beau et d'attachant pour les Français. » Ferraud – Mengele 28 juillet 1934 MOL K66. 1933. 217 cs. III-4 A-Z doc. 134 sq.

mais qui écrivit, après le discours de Barthou en Roumanie, qu'il eût été préférable de tenir bien avant ce langage fait de « franchise, de clarté et d'énergie », afin que ses amis hongrois n'eussent pas été pas en mesure de nourrir des « illusions » qu'ils devaient maintenant payer de leur amertume. Autrement dit : « en politique extérieure, comme en toute autre matière, le droit chemin est toujours le meilleur. » (au *Küligyminiszterium*, quelqu'un ajouta force points d'exclamation dans la marge de l'article).<sup>1234</sup> Au-delà des magyarophiles convaincus comme Nicolas de Rochefort et le père Delattre – nous verrons aussi plus loin Jean de Pange –, le monarchisme français plus ou moins avoué était, semble-t-il, trop teinté de nationalisme pour embrasser fermement la cause hongroise. Mais, au fait, le monarchisme en France, en tant que mouvement structuré, c'était l'Action française. Malgré les affinités naturelles supposées à l'égard de la Hongrie,<sup>1235</sup> tout au long des années trente l'Action française ne fut rien moins que magyarophile.

### c) Parenthèse : Jacques Bainville et la politique étrangère de l'Action française

Pour bien comprendre l'Action française, il faut admettre que le mouvement monarchiste français n'était pas seulement dictée par les principes, mais aussi par l'analyse pratique des circonstances. Eugen Weber, historien du mouvement, se plaît à mettre en évidence les contradictions logiques mais aussi l'admirable souplesse de la doctrine de Charles Maurras, que ce dernier baptisa lui-même d'empirisme organisateur.<sup>1236</sup> Il fallait, en effet, un savant dosage d'agilité et d'autorité pour diriger un mouvement royaliste et traditionnel fâché tant avec son prétendant, qu'avec le Pape !<sup>1237</sup>

Maurras lui-même n'intervenait que rarement sur la politique extérieure, son domaine était la France (« la France seule ! »), à la rigueur l'Occident comme lieu d'épanouissement de la culture française. Au-delà, le vide. Elena Vacaresco affirme dans son journal qu'il « ne connaissait pas du tout cette partie de l'Europe où se trouvait [son] pays [la Roumanie], et

---

<sup>1234</sup> Louis de FERRAUD-PUGINIER, « Lettre de Hongrie » datée du 5 juillet, l'Express du midi 18 juillet 1934, archivée dans MOL K66. 1933. 217 cs. III-4 A-Z doc. 134 sq.

<sup>1235</sup> Rappel : en 1920, Félix de Gérando avait proposé au KÜM de s'aboucher avec L'Action française, dont la position était naturellement chrétienne et conservatrice. MOL. K66. Gesztesi I. dosszié 103. cs.

<sup>1236</sup> « Il y a quelque chose de paradoxal, à première vue, dans ces monarchistes antimonarchistes et ces nationalistes antinationalistes [i.e. contre les nationalismes étrangers], mais l'Action française était empirique non pas logicienne – elle s'inspirait non pas de principes généraux mais de considérations particulières de ce qui était bon pour la France. On pouvait penser ce qu'on voulait du nationalisme intégral, celui-ci se prêtait à l'application la plus pragmatique. » (Eugen WEBER, L'action française, Pluriel Poche, 1985, p. 119)

<sup>1237</sup> Condamnation du mouvement par Pie XI en 1926. Rupture avec le duc de Guise en 1937.

quand il en parlait, il semblait avancer dans l'obscurité. »<sup>1238</sup> En matière de politique étrangère, c'était Jacques Bainville qui faisait autorité. Une autorité quelque peu dogmatique, d'ailleurs, à en croire Jean de Pange.<sup>1239</sup> Justement, la ligne de l'Action française dans ce domaine, précocement définie par Bainville, fut beaucoup plus constante qu'en politique intérieure. Eugen Weber en a fait la synthèse :

*L'Allemagne est foncièrement dangereuse et il est impossible de s'allier avec la Russie soviétique, l'amitié anglaise étant incertaine, l'alliance la plus solide proviendrait de l'Italie, dont le régime autoritaire protège l'ordre et la monarchie. La paix avec l'Allemagne a été à la fois trop douce (car elle n'a pas empêché son relèvement) et trop dure (car elle l'encourage à la révolte) ; d'ailleurs, la politique de paix française à l'égard de l'Allemagne est incompatible avec ses traités de revers. En fait, le pacifisme cache tout simplement l'absence de décision. Il faut, au contraire, s'armer, dénoncer les alliances à l'Est et renforcer les seules alliances dignes d'intérêt : Angleterre, Belgique, Italie.*<sup>1240</sup>

Eugen Weber ne fait pas de distinction entre l'Europe centrale et l'U.R.S.S., mais on peut supposer que les alliances avec la première devaient être rejetées pour leur inutilité, et celle avec l'U.R.S.S., en outre, pour son immoralité. L'influence de cette analyse limpide dépassait largement les limites du parti royaliste et inspirait la droite française en général et tout le camp nationaliste, de droite ou de gauche.<sup>1241</sup> Entre ironie et symétrie de ce qui précède, rappelons l'analyse selon laquelle la France aurait, en fait, bel et bien renoncé à sa politique d'encerclement et n'aurait présenté son soutien aux nouveaux pays d'Europe centrale, invités à constituer un soi-disant cordon, uniquement pour leur donner de l'assurance...<sup>1242</sup>

Dans les années trente, et jusqu'à nos jours,<sup>1243</sup> Jacques Bainville a eu la réputation d'un homme qui s'est opposé aux traités abaissant l'Autriche-Hongrie. Gabriel Gobron le

---

<sup>1238</sup> Elena VACARESCO, Elena Vacarescu si Franta, [Elena Vacaresco et la France], éd. Maria PLATON, Iassy, Cronica, 1998, p. 116 (extrait de Le roman de ma vie, MSS Académie de Roumanie, pp. 102-104. Texte originellement en français, retraduit du roumain par mes soins). Inutile, d'ailleurs, d'aller aussi loin que l'Europe centrale. Eugen Weber souligne, non sans malice, que L'Action française feignait d'ignorer qu'au nord de la France se trouvait l'Angleterre. Eugen WEBER, L'Action française, Pluriel poche, 1985, p. 526

<sup>1239</sup> « Il est impossible de traduire l'histoire de France en théorèmes de sagesse politique, comme le prétend Bainville. Au contraire, ce qui est caractéristique, c'est l'irrationalisme, l'explosion mystique telle qu'elle se fait avec un saint Bernard, une Jeanne d'Arc. » Jean de PANGE, 11 septembre [1929], Journal (1927-1930), t.I Grasset, 1964, p. 200

<sup>1240</sup> Eugen WEBER, L'Action française, Pluriel poche, 1985, pp. 310, 321

<sup>1241</sup> D'ailleurs, outre les publications de la constellation royaliste (L'Action française, La Revue universelle, Candide), Bainville écrivait régulièrement, entre autres, dans La Liberté, Le Petit journal, Le Capital, L'Eclair, La Nation belge).

<sup>1242</sup> Cf. Péter PASTOR, « Franciaországi hadicéljai Austria-Magyarországgal szemben és a trianoni békeszerződés », Ignác ROMSICS, Magyarország és a nagyhatalmak a 20. Században [La Hongrie et les grandes puissances au XX<sup>e</sup> siècle], [Bloomington, Indiana University ; 5-6 mars 1994], Budapest, Teleki László Alapítvány, 1995, p. 42

<sup>1243</sup> La responsabilité des auteurs des traités est très lourde. Ils n'ont pas écouté les sages conseils de Jacques Bainville. (Otto de HABSBURG, Ibid., p. 28) « Ce sont surtout les intellectuels français comme Jacques Bainville qui comprenaient la nécessité d'une alliance franco-autrichienne ou plutôt d'un renversement

mentionnait en 1933, parmi quelques personnalités des années vingt qui s'étaient élevées contre le traité de Trianon, comme Anatole de Monzie ou Charles Daniélou.<sup>1244</sup> Après la guerre, Xavier Vallat se rappelait une conférence donnée à Budapest où il avait exposé ce qu'il nommait la thèse de Bainville : « la France, pour faire échec à Berlin, devait s'appuyer sur Vienne, elle-même étayée sur Budapest. »<sup>1245</sup> Dès lors, on est légèrement surpris de lire dans son *Histoire de Trois générations, 1815-1918*,<sup>1246</sup> pourtant écrite en 1918, des allusions à la Hongrie dont le seul propos est de mettre en évidence la contradiction du mouvement libéral français au XIX<sup>e</sup> siècle qui soutenait « des aristocrates magyars [...] les grands-pères des Tisza, des Andrassy, des Apponyi, qui devaient être fléchis de nos jours comme les principaux complices des deux empereurs de Vienne et de Berlin, comme les instigateurs de la catastrophe et les auteurs de la Grande Guerre. Mais, sous Louis-Philippe, ajoutait Bainville, on n'avait pas encore découvert que la nationalité intéressante, la nationalité victime, en Autriche, c'était les Slaves. »<sup>1247</sup> Ces paroles, qui eussent aussi bien trouvé leur place dans un pamphlet d'extrême gauche, montrent combien Wladimir d'Ormesson avait raison : la France était unie dans le nationalisme (ajoutons accessoirement la slavophilie). Quoi qu'il en soit, si le schéma de Bainville était simple et constant à propos de l'Allemagne, il semble avoir été plus fluctuant en ce qui concernait l'Autriche et surtout la Hongrie. D'autant plus que la résolution du problème slave en la personne de la Tchécoslovaquie ne semble pas avoir rencontré ses suffrages.<sup>1248</sup> En 1934, il estimait que « l'art de l'État tchèque à se faire détester » de ses voisins provenait de « l'ambiguïté » de son rôle en Europe centrale, car « sa fragilité l'oblige[ait] à ménager trop de grandes puissances. »<sup>1249</sup> D'autre part, on éprouve quelque difficulté à établir une éventuelle chronologie dans ces diverses prises de position. Voyons ce qu'en pensaient les Hongrois !

---

d'alliances qui a eu lieu d'ailleurs momentanément. Mais ils n'ont guère été suivis par les politiques qui vivaient, eux, encore trop dans le passé. » (Ibid, p. 196)

<sup>1244</sup> Gabriel GOBRON, *La Hongrie mystérieuse*, Paris, Librairie des sciences politiques et sociales Marcel Rivière, 1933, p. 276

<sup>1245</sup> Xavier VALLAT, « La Hongrie aux années 30 », *Ecrits de Paris*, [janvier] 1956, pp. 53-67

<sup>1246</sup> Jacques BAINVILLE, *Histoire de Trois générations. 1815-1918*, Nouvelle librairie nationale, 1918, 286 pages (rien à voir avec l'ouvrage homonyme de Gyula Székfü sinon l'analyse critique du XIX<sup>e</sup> siècle dans leurs pays respectifs)

<sup>1247</sup> Ibid., pp. 63-64

<sup>1248</sup> Cette défiance à l'égard de la Tchécoslovaquie gagnée par le communisme était partagée par toute la presse de droite, souligne Eugen Weber, qui prend appui, entre autres, sur la revue *Je suis partout*, très proche de Maurras (« La Tchécoslovaquie désire-t-elle une guerre européenne ? », *Je suis partout*, 19 novembre 1937), mais aussi sur l'organe de presse du comte de Paris (« Indépendance tchèque », *Courrier royal*, 25 juillet 1936). Eugen WEBER, *L'action française*, Pluriel Poche, 1985, p. 465

<sup>1249</sup> Jacques BAINVILLE, *Action française*, 25 octobre 1934



#### d) La *NRH* et l'Action française (1933-34)

La *NRH* : en l'occurrence, le Hongrois le mieux informé de France, j'ai nommé Gyula Gesztesi. Voici ce qu'il écrivait à Joseph Balogh en novembre 1933 : « Autrefois, j'ai discuté avec Bainville de la traduction de son livre en hongrois.<sup>1250</sup> Mais c'était il y a longtemps [...] Bainville éprouvait encore une forte sympathie monarchiste et légitimiste envers la Hongrie. [...]. Mais depuis, son attitude a changé, il est devenu beaucoup plus froid. Depuis quelques années, il s'occupe d'autres choses et s'est éloigné de moi. »<sup>1251</sup> Gesztesi admettait tout de même que Haraszti reprît contact avec le Français, mais sans rien espérer de cette démarche.<sup>1252</sup> Il est possible que Gesztesi pêchât légèrement par optimisme en ce qui concernait le penchant magyarophile des premières années. En revanche, en 1933-34, il est à peu près clair que Bainville s'était sensiblement éloigné. En octobre 1934, il écrivait dans l'*Action française* que la France n'aurait eu aucun « sujet de dissentiment » avec la Hongrie « si, par infortune, et depuis bien des années » celle-ci ne s'était trouvée « toujours dans l'ost opposé. »<sup>1253</sup> L'emploi de cette expression archaïque montre bien que dans son esprit, l'allégeance de la Hongrie à l'Allemagne était à la fois ancienne et solide.

Néanmoins, l'Action française était tout simplement incontournable. Aussi non seulement cherchait-on à renouer le fil avec Bainville,<sup>1254</sup> mais aussi à prendre contact avec Léon Daudet.<sup>1255</sup> Gesztesi proposait aussi de flatter Pierre Gaxotte (rédacteur en chef de *Candide*, proche de Maurras) en insérant dans la *NRH* une recension de son *Louis XV*.<sup>1256</sup> Revenons à Jacques Bainville. Sans préjudice pour les talents mondains de Gyula Gesztesi, si ce dernier eut des sympathies personnelles, il semble qu'elles furent destinées à la Roumanie plutôt qu'à la Hongrie.<sup>1257</sup> Fidèle disciple de l'éthique et de l'esthétique latines glorifiées par Charles Maurras, Bainville vouait à la Roumanie une amitié particulière. Sous les hospices de la *Presse latine*, par exemple, il voyagea en Roumanie en 1927 et, selon les dire d'un

---

<sup>1250</sup> Il s'agit sans doute des Conséquences politiques de la paix, ouvrage publié en 1920 qui contient la fameuse thèse de Bainville : « il s'agit d'une paix trop douce pour ce qu'elle a de dur, et trop dure pour ce qu'elle a de doux. »

<sup>1251</sup> Gesztesi – Balogh 15 novembre 1933 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1252</sup> Loc. cit.

<sup>1253</sup> Jacques BAINVILLE, L'Action française, 22 octobre 1934. Coupure conservée dans un courrier de Gesztesi adressé au KÜM, 24 octobre 1934. MOL. K66. Gesztesi Dosszié 105. cs. III./b

<sup>1254</sup> Par exemple à travers Robert d'Harcourt. Balogh – Rochefort 19 mars 1934 (Fond Balogh 1/2744) Mais sans grands espoirs. Balogh – Gesztesi 5 mars 1934 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1255</sup> Balogh – Pál Kornfeld 25 novembre 1933 (Fond Balogh 1/1827)

<sup>1256</sup> Gesztesi – Balogh 24 avril 1933 (Fond Balogh 1/1172) Cette recension est introuvable.

<sup>1257</sup> Dans un rapport adressé au Külügyminiszterium au tournant des années trente, Gesztesi mentionnait déjà l'inclination roumaine de Bainville comme une évidence connue de tous. Gesztesi – Service de presse du KÜM 24 janvier [1931?] MOL. K66. Gesztesi I. dosszié 103. cs. Chemise e)

accompagnateur, il s'y sentit très bien.<sup>1258</sup> On pourra ici remarquer qu'en la matière, la mise en évidence de l'origine latine, au-delà de l'aspect escompté concernant la continuité territoriale du peuplement roumain (la continuité daco-romaine en Transylvanie), eut un effet co-latéral bénéfique – peut-être inattendu – sur l'opinion du mouvement monarchiste français. De leur côté, les Roumains, « menacés au-dehors par des revendications nationales, au-dedans par les conflits sociaux, [...] avaient sauté sur le nationalisme intégral. »<sup>1259</sup>

Pourtant, les passerelles entre le maurrassisme et la culture politique hongroise étaient nombreuses. Ce n'est pas un hasard – et, en même temps, c'est un paradoxe ! – si, ailleurs qu'en France, la *NRH* a été en contact privilégié avec des meneurs du mouvement local d'inspiration maurrassienne. En Italie, avec Roberto Forges Davanzati. En Suisse, avec Gonzague de Reynold.<sup>1260</sup> D'autre part, la Hongrie, tout comme l'*Action française*, avaient adopté contre le monde moderne issu de la Grande guerre une même attitude constituée de patience et de fermeté. On avait coutume de comparer l'attitude hongroise avec les paroles de Gambetta (« y penser toujours et n'en parler jamais » – à la révision). On aurait aussi pu les comparer à celles de Léon Daudet : « la République tombera comme une pêche pourrie. »<sup>1261</sup> Trianon est tombé en 1938, et la République en 1940.

## e) Une expérience de l'intérieur : les difficultés de la magyarophilie au sein du mouvement monarchiste français et de la droite en général

Observons maintenant de l'intérieur, le cas d'un jeune Camelot du roi d'origine hongroise qui vint, un jour d'hiver en 1930, se plaindre à Gesztesi d'un article paru dans le *Figaro*, insultant

---

<sup>1258</sup> « [...] se laissant vivre au rythme des wagons-salons, des autos confortables, des réceptions chaleureuses et de cette incomparable amitié roumaine, Bainville fut le plus simple et le plus entreprenant des compagnons de route. Nous devions vivre ensemble trois semaines enchanteresses [...], tous pèlerins émerveillés de la latinité. » « Il fallait entendre Jacques Bainville, à l'issue d'un dîner en compagnie d'amis roumains, parler de ces soldats qui, depuis Trajan, ont par leur héroïsme, gardé les portes de l'Occident. » (Simon ARBELLOT, *J'ai vu mourir le boulevard*, Paris, Éditions du Conquistador, 1950, p. 139) On ne sait si l'approximation historique est due à Bainville lui-même (sous le coup de l'émotion, sans doute) ou à celui qui rapporte ses paroles (perte de mémoire, sans doute...).

<sup>1259</sup> Eugen WEBER, *L'Action française*, Ibid., p. 529. Pour Elena Vacaresco, l'amitié franco-roumaine n'était pas vaine chose. En 1941, elle rencontrait Charles Maurras à Cannes (peut-être à l'enterrement de Titulesco). Le vieil homme lui parut « plein de combativité et d'espérance. » Et lorsqu'elle s'approcha de lui pour l'embrasser, Maurras lui dit : « Roumanie, chère Roumanie ! » « Et ses larmes se sont mêlées aux miennes » écrit-elle dans ses souvenirs. (Elena VACARESCO, *Elena Vacarescu si Franta*, (éd. Maria PLATON), Iassy, Cronica, 1998, p. 116. Extrait de *Le roman de ma vie*, MSS Académie de Roumanie, pp. 102-104 (retraduit de la traduction roumaine)

<sup>1260</sup> Cf. Eugen WEBER, Ibid., pp. 527. Historique du contact avec Gonzague de Reynold : « Monsieur, – Un ami de la Nouvelle revue de Hongrie me conseille de m'adresser à vous pour un article que j'aimerais à publier sur l'attitude des milieux bourgeois de la Suisse en face des récents progrès du bolchevisme. » Balogh – Reynold 25 novembre 1932 (Fond Balogh 1/2724). L'ami en question était l'industriel Jacques Kanitz. Cf. Balogh – Kanitz 19 janvier 1933 (Fond Balogh 1/1685)

<sup>1261</sup> *Action française*, 13 novembre 1920

selon lui l'honneur de la Hongrie.<sup>1262</sup> Gesztesi fit suivre au service de presse du KÜM une copie de la lettre que le jeune homme avait adressée à l'auteur de l'article. Certes, *Le Figaro* n'était pas royaliste, mais Gesztesi n'était pas loin de croire que l'article aurait aussi bien pu être de *L'Action française*. En effet, il soulignait, entre autres, la perplexité dans laquelle le plongeaient les difficultés rencontrées par un jeune magyarophile au sein du mouvement royaliste français (c'est ici qu'il déplorait le penchant roumain de Jacques Bainville comme déterminant<sup>1263</sup>). Quant au jeune Camelot,<sup>1264</sup> sa lettre incendiaire ne faisait pas moins de dix pages, dont voici les principaux arguments (livrés bruts)<sup>1265</sup> :

- Comment un homme appartenant à « une classe qui a toujours pris la défense de la tradition » (son auteur portait une particule) peut-il adopter les arguments des idéologues de 1792-1793 à 1918, dont le « faux et fatal » principe des nationalités a plongé la politique étrangère française dans dix années « d'incohérence, de gabegie et de paradoxe » ?
- Les « petits-bourgeois vindicatifs et envieux » comme Poincaré ont prolongé la guerre d'un an et demi [refus de négocier avec Charles IV] afin de pouvoir démembrer la monarchie austro-hongroise au profit des « Hussites de Prague », des « Phanariotes corrompus de Bucarest » et des « comitadjis de Belgrade » – jamais le roi très chrétien n'aurait commis une telle faute ! – ; et cela au profit de l'Allemagne bismarckienne (qui, en vertu des « grands principes », va s'attribuer l'Autriche).
- L'irrédentisme hongrois est la « juste indignation » d'une nation chevaleresque et millénaire à laquelle on a arraché les trois quarts du territoire pour satisfaire les convoitises de nations mineures et turbulentes qui n'apportent à la France que des alliances indignes et inefficaces.
- La magyarisation outrancière d'après 1867 ne doit pas effacer des siècles de cohabitation pacifique des nationalités et la mission séculaire de défense contre les invasions asiatiques. Or, maintenir l'Europe dans la situation actuelle, c'est faire le jeu de Moscou. [Paradoxe :] Il ne faut pas laisser à la gauche « l'initiative de la révision. »<sup>1266</sup>

---

<sup>1262</sup> Un exemple : « Les Hongrois, dont l'audace n'a d'égal que la duplicité », M. de GUICHEN, *Le Figaro*, 23 décembre 1930

<sup>1263</sup> Gesztesi – service de presse du KÜM 24 janvier [1931]. MOL. K66. Gesztesi I. dosszié 103. cs. Chemise e)

<sup>1264</sup> Le jeune homme, A. Roth, était le fils d'un kossuthien exilé et d'une « dame de la noblesse française. »

<sup>1265</sup> A. Roth – M. de Guichen (*Le Figaro*) 15 janvier [1931], Loc. cit. Document paginé de 98 à 107. Toutes les citations suivantes en sont extraites.

<sup>1266</sup> On remarque ici une illustration du vide idéologique de la droite, qui se laisserait devancer par la gauche à la fois sur le plan du principe des nationalités et sur l'idée de révision.

- La solution, c'est rétablir les unités historiques : restitution de la Haute Hongrie à la Hongrie, autonomie de la Transylvanie et de la Croatie (sous le sceptre du roi de Hongrie) ; restitution du couloir de Dantzig à l'Allemagne et unité royale Pologne-Lituanie. Enfin, l'*Anschluss* est inévitable à moins de ressusciter l'Autriche-Hongrie, « mais, hélas, c'est une utopie. »

Cet exposé, aussi éloigné des thèses de Bainville que de la doctrine du Quai d'Orsay, n'a pas dû déplaire à ses lecteurs hongrois.

## f) La *NRH* et l'Action française après Jacques Bainville (1934-36)

N'était-ce pas dans un article de *L'Action française* que l'on pouvait lire, en 1934, un de ces raccourcis historiques dont les lecteurs de la presse française avaient coutume ? À propos du contraste entre les efforts déployés désormais par la Hongrie pour défendre ses minorités auprès de la SdN et « l'acharnement » avec lequel elle avait, elle-même, cherché à assimiler ses propres minorités avant la guerre (avec une allusion, non sans quelque exagération, à la *lex Apponyi* de 1907 qui « comportait des prescriptions si draconiennes qu'il devenait impossible aux enfants roumains, allemands, slovaques ou serbes de recevoir leur instruction dans leur langue maternelle »). Naturellement, le journaliste concluait en soulignant que le rôle d'avocat des minorités se trouvait en « contradiction avec toute l'histoire magyare. »<sup>1267</sup> « Toute » l'histoire magyare. L'auteur de ce raisonnement, José Le Boucher, avait succédé à Jacques Bainville en 1933, à la rubrique des Affaires étrangères de *L'Action française*.<sup>1268</sup>

Dans les années 33-36, face au danger qui menaçait l'Europe et surtout la France, le journal royaliste préconisait, sans surprise, un rapprochement avec l'Italie<sup>1269</sup> et soutenait aussi la restauration en Autriche. Deux causes qui, au moins après la signature des protocoles de Rome en mars 1934, auraient pu être accompagnés d'un regain de sympathie pour la Hongrie. Il n'en fut rien. La Hongrie fut toujours le chaînon manquant. *L'Action française* reprochait-elle aux Magyars leur germanophilie ? (c'eût été à la fois une exagération et une simplification). Étaient-ce les fameuses sympathies roumaines héritées de Bainville ? (mais

<sup>1267</sup> José LE BOUCHER, *Action française*, 26 septembre 1934

<sup>1268</sup> Jacques Bainville décéda en février 1936, peu après avoir été élu à l'Académie française. Quant à José Le Boucher, il allait, raconte Simon Arbellot, devenir un résistant de la première heure en tant que correspondant du *Journal de Genève* à Vichy, en lien avec le Deuxième bureau militaire. Simon ARBELLOT, *J'ai vu mourir le boulevard*, Paris, Éditions du Conquistador, 1950, p. 215

<sup>1269</sup> Jacques Delebecque reprochait aux « âmes délicates » d'être parfois choquées par les violences qui accompagnaient « l'immense opération de réveil national » en Italie. « Tant pis pour les âmes délicates ! » lançait-il. *L'Action française*, 30-31 janvier 1933

celles-ci n'auraient-elle pas dû être contrebalancées par l'animosité éprouvée à l'égard de la Tchécoslovaquie ?).

Observons de près deux articles parus en 1935. Le premier sur l'Autriche, le second sur la Hongrie :

*Les Habsbourg se sont montrés souvent inférieurs à leur mission, néanmoins la restauration en Autriche est souhaitable. Mais il n'est pas question d'un retour de la monarchie austro-hongroise, « c'est à Vienne seulement, sur le petit État autrichien, que règnerait la vieille dynastie. » Et celle-ci n'aura aucun pouvoir d'attraction sur les jeunes nations voisines, « trop vivantes, trop éveillées, trop vigoureuses déjà pour avoir rien à craindre d'un retour de vague habsbourgeoise. »<sup>1270</sup>*

*La situation en Hongrie « se complique d'un fait d'ordre psychologique, le caractère fier et les passions violentes de l'aristocratie magyare, qui éclatent à tout propos dans les querelles de politique intérieure. Ces féodaux lésés et humiliés vivent dans un état de bouillonnement perpétuel : condition peu propre à fortifier les chances de paix dans cette Europe centrale où les rivalités nationales et les haines de race ont atteint un degré d'acuité particulière. Le problème hongrois, on peut le craindre, n'a pas fini de donner du fil à retordre aux hommes d'État. »<sup>1271</sup>*

Dans les deux cas, l'analyse était juste mais sans relief, d'un positivisme navrant. D'un côté, l'auteur (Jacques Delebecque) ne semblait démontrer nulle trace d'attachement sentimental ou métaphysique à la forme originale d'une monarchie multiséculaire ; de l'autre, il semblait prendre ombrage du comportement "féodal" d'une aristocratie trop "fière" et trop "violente".<sup>1272</sup> On croirait lire un pamphlet franc-maçon ! Du reste, on doit admettre que L'Action française, qui pourtant organisait à Paris des combats de rue mémorables, était peut-être aussi agacée que n'importe quel politicien radical ou socialiste chrétien par les fourrures des hommes d'État hongrois. Rappelons-nous toujours : l'action française était nationaliste et sa base militante était largement constituée des classes moyennes (Eugen Weber parle même, il me semble, d'un certain penchant petit-bourgeois), cela valait au moins autant que d'hypothétiques affinités idéologiques.

Idéologie, sociologie. Et qu'en était-il sur le plan des relations personnelles ? Gyula Gesztesi nous a déjà informé de ses frustrations quant à ses accointances avec Jacques Bainville. À vrai dire, la *NRH* n'eut l'honneur d'aucun ténor du mouvement royaliste français. Le seul

---

<sup>1270</sup> J[acques] DELEBECQUE, Action française, 3 août 1935

<sup>1271</sup> DELEBECQUE, 18 août 1935

<sup>1272</sup> Un article, qui parut un an plus tard, évoquait la quintessence de « l'esprit de revanche » exprimée dans le credo hongrois et « l'art extraordinaire de la propagande » avec lequel la Hongrie avait mis « ses artistes, ses poètes, ses hommes d'État au service de la revanche », mais tout cela sans y apporter une quelconque estime. D'ailleurs, le prétexte de l'article était l'accueil grandiose fait au régent Horthy en Italie, qui allait « surexciter les espoirs de revanche qui anim[ai]ent les Magyars. » J[osé] LE BOUCHER, L'Action française, 26 novembre 1936

journaliste du quotidien qui fit le voyage à Budapest est Lucien Dubech, ci-devant chroniqueur théâtral. Gesztesi annonçait sa prochaine arrivée au mois d'octobre 1934<sup>1273</sup> mais il semble que le voyage n'eut lieu qu'en août 1935. Dubech devait faire une conférence à Budapest ?<sup>1274</sup> Il n'en fit pas. Finalement, il semble qu'il se contenta de se rendre au festival de théâtre à Szeged. De plus, cela coûta fort cher à la *NRH* (total de 316,90 pengős).<sup>1275</sup> Et Dubech ne se fendit d'aucun article pour la *NRH*. Balogh, qui croyait s'être mis d'accord avec lui pour que l'un de ses amis écrivît une étude sur la sainte couronne, demanda de ses nouvelles en octobre : « je n'ai toujours pas de vos nouvelles, déplorait-il, ce qui m'inquiète sérieusement, car j'en dois conclure que votre santé n'est pas satisfaisante. Je ne puis en effet m'expliquer la chose autrement. »<sup>1276</sup> Au même moment, il confiait sa perplexité à son fidèle Gesztesi : « Lucien Dubech a disparu de Budapest comme le camphre, et le camphre sait être ingrat [...]. Il a occupé tout mon temps pendant plusieurs jours et a mis ma patience à l'épreuve. Et cela nous a coûté cher. En partant, il a à peine remercié et j'attends toujours une lettre de château. Je ne suis pas vexé, dans la vie on rencontre toutes sortes d'oiseaux. En revanche, pour tout l'argent et les efforts dépensés, j'insiste pour obtenir un article. »<sup>1277</sup> Gesztesi promit d'intervenir...<sup>1278</sup>

## g) La Revue universelle

Fondé en 1920 par Henri Massis et Jacques Bainville, la *Revue universelle* fut présentée au public comme semi-autonome de l'Action française.<sup>1279</sup> Son origine tenait dans le manifeste du Parti de l'intelligence, composé par Massis en 1919 en défense de la culture contre le bolchevisme et l'industrialisation du monde ; par la suite, la revue embrassa la cause de la civilisation européenne contre les progrès de l'anti-impérialisme. En 1921, elle tirait à environ 5 000 exemplaires et en 1930 à 9 000. Son contenu était « éclectique, mais défini. »<sup>1280</sup> Elle

<sup>1273</sup> Gesztesi – Balogh 12 octobre 1934 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1274</sup> Balogh – Gesztesi 19 août 1935 (Loc. cit.)

<sup>1275</sup> Budget du séjour de Lucien Dubech, remboursé par le Külügyminisztérium : Restaurant Gundel (94) ; voyage à Szeged (95) ; dîner avec Ottlik au Kis-royal (57) ; voyage à Eger (47) ; télégramme et frais liés au voyage à Debrecen (14) ; autres (8). (Balogh – Külügyminisztérium 31 août 1935. Fond Balogh 1/1877/17134)

<sup>1276</sup> Balogh – Dubech 8 octobre 1935 (Fond Balogh 1/847)

<sup>1277</sup> Balogh – Gesztesi 1<sup>er</sup> octobre 1935 (Fond Balogh 1/1172). Pourtant, lors de son séjour en Hongrie, Dubech n'avait pas hésité à demander à Balogh son aide pour obtenir à un ami un poste au Lycée français. Balogh – Deshusses 27 août 1935 (Fond Balogh 1/784)

<sup>1278</sup> Gesztesi – Balogh 15 octobre 1935 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1279</sup> A posteriori, Nicolas Kessler distingue magnifiquement l'objectif des deux publications : pour l'Action française, rétablir la France dans ses valeurs éternelles ; pour la Revue universelle, reconstruire une civilisation chrétienne en Europe (Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942). Une révolution conservatrice à la française*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 50-57)

<sup>1280</sup> Pour une présentation générale de la Revue universelle : Eugen WEBER, *L'Action française*, Pluriel Poche, 1985, pp 550-551

fut prudemment favorable au fascisme, mais publia, en 1934, un célèbre reportage sur les progrès inquiétants de l'idéologie nazie en Autriche. Conciliant le pessimisme, le maréchalisme et l'anti-germanisme, elle continua à paraître sous l'occupation et fut supprimée en 1944. Son histoire ressemble étrangement à celle de la *Magyar Szemle*, revue de l'intellectualité hongroise libérale conservatrice. De fait, la *Revue universelle* était plus rassise que l'*Action française* et l'on pouvait espérer y trouver des analyses prolongeant les thèses de Bainville, mais débarrassées des incrustations nationalistes obligatoires du quotidien royaliste. C'est ainsi que l'on pouvait lire, en juillet 1931, un article de Robert d'Harcourt, compliquant à souhait la question autrichienne, dont la conclusion était que « tous les amis de l'*Anschluss* [n'étaient] pas nos ennemis et tous ses ennemis [n'étaient] pas nos amis. »<sup>1281</sup> En mai 1934, la *Revue universelle* confia à l'ancien directeur de la chancellerie de Charles IV le soin de narrer les deux tentatives de restauration ratées de son souverain.<sup>1282</sup> On pouvait y lire que l'Autriche était alors « réduite à l'ombre d'elle-même », mais aussi que la Hongrie était « étranglée dans des frontières trop étroites. »<sup>1283</sup> L'auteur affirmait aussi, implicitement, que les légitimistes hongrois « inexpérimentés en politique » avaient définitivement compromis les chances du roi légitime.<sup>1284</sup> Horthy était, sans surprise, jugé « vil et félon » et Charles IV, déjà, comme « un saint, exilé de sa patrie. »<sup>1285</sup> Sans être un article de propagande magyare, cet article était convenable comme introduction à une présentation ultérieure des objectifs hongrois, sur un mode retenu, bien entendu. Ô que non ! Un mois n'avait passé que la Roumanie répliquait par la plume d'un ancien plénipotentiaire de sa délégation à la conférence de la paix, S. Rosenthal.<sup>1286</sup> Il faut admettre que le niveau de l'article n'était pas extrêmement élevé. Dès la première page, le lecteur était confronté au « brillant discours » de « l'éminent ministre » Titulesco qui avait établi « lumineusement » l'inadmissibilité et les dangers de la campagne hongroise.<sup>1287</sup> La suite était composée de contradiction (Rosenthal attribuait maladroitement au comte Bethlen à la fois la critique du principe des nationalités et sa défense), d'approximations (il raisonnait comme si le traité de Trianon n'avait concerné

---

<sup>1281</sup> En particulier, l'auteur évoquait l'espoir de rééquilibrer l'Allemagne par l'apport massif de catholiques autrichiens. Néanmoins, tout bien pesé, il s'opposait tout de même à l'*Anschluss*. Robert d'HARCOURT, « Autour de l'*Anschluss* », *Revue universelle*, 15 juillet 1931, pp. 156

<sup>1282</sup> Comte POLZER-HODITZ, « Les tentatives de restauration des Habsbourg en Hongrie », *Revue universelle*, 1<sup>er</sup> mai 1934, pp. 402-424. L'article était un extrait de *L'empereur Charles et la mission historique de l'Autriche* (Grasset, 1934), traduit de l'Allemand par J. Benoist-Méchin.

<sup>1283</sup> Art. cit., p. 402

<sup>1284</sup> Art. cit., p. 403

<sup>1285</sup> Art. cit., pp. 406-407. J'ai déjà mentionné que le rôle de la France était clairement affirmé : le gouvernement « accepterait le fait accompli. » (Art. cit., p. 404)

<sup>1286</sup> S. ROSENTHAL, « La révision du Traité de Trianon est-elle possible ? », *Revue universelle*, 1<sup>er</sup> juin 1934, pp. 548-57

<sup>1287</sup> Art. cit., p. 548

que la question de la Transylvanie), d'assertions sans preuve (l'objectivité *per se* des commissions territoriales, le respect par la Roumanie des provisions sur les minorités du Traité) et de sophismes, à propos des promesses d'annexion formulées en 1916 : « peut-on imaginer que les grandes puissances aient fait cette promesse uniquement par intérêt, sans considérer la nécessité d'émanciper les populations roumaines de Transylvanie ? »<sup>1288</sup> ; à propos de la satisfaction accordée aux optants : ceux-ci n'ont obtenu gain de cause qu'en vertu de la « générosité » des grandes puissances (et la justice ?). En conclusion, Rosenthal soulignait que tous les arguments hongrois ayant déjà été présentés à la Conférence de la paix, sans succès, nul élément nouveau dans la situation internationale ne justifiait l'évocation de l'article 19 du Traité de la SdN ou de la lettre d'envoi de Millerand. Autrement dit, la révision était voulue par les fauteurs de guerre.<sup>1289</sup>

## Chapitre XIV.

# L'âge d'or des jeunes non-conformistes (1932-1935)

## 1. Les non-conformistes des années trente et leur historiographie

Les historiens prennent un malin plaisir à classer les non-conformistes des années trente. Tout a commencé avec Jean-Louis del Bayle, qui fit paraître en 1969 un ouvrage éponyme.<sup>1290</sup> Il y présentait trois nébuleuses groupées autour de revues fondées au tournant des années trente : (1) la Jeune droite, constituée de jeunes royalistes plus ou moins déçus par les insuffisances de l'Action française en matière spirituelle et sociale ; (2) l'Ordre nouveau, groupé autour des revues *Plans* puis *Ordre nouveau*, qui tentaient de concilier le modernisme

---

<sup>1288</sup> Art. cit., p. 550

<sup>1289</sup> « Les grandes puissances ont-elles vraiment pu accomplir toutes ces injustices dont les accuse la Hongrie ? » (pp. 571-574)

<sup>1290</sup> Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, 1969 (l'ouvrage consulté pour le présent travail est la seconde réédition en poche, parue en 2001. Comme précurseur de cette synthèse panoramique, on peut mentionner les témoignages individuels recueillis par Pierre Andreu dans la revue *Arts* en avril 1956 ou le débat contradictoire qu'il organisa à la même époque à l'Académie des sciences morales et politiques (Pierre ANDREU, « Les idées politiques de la jeunesse intellectuelle de 1927 à la guerre », *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 2<sup>e</sup> semestre 1957, pp. 17-35), de même qu'un célèbre article : Jean TOUCHARD, « L'esprit des années trente », *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, Paris, Hachette, 1960



technique et artistique avec une organisation sociale redonnant une place centrale à l'homme ; (3) *Esprit*, du nom d'une revue lancée un peu plus tard (en 1932), dont le prophétisme religieux contribua particulièrement à forger le concept de "personne humaine". Il ne faut ni s'exagérer ni minimiser les différences doctrinales entre les trois mouvements. Une chose est sûre, ils avaient en commun le constat qu'il fallait s'occuper de l'homme<sup>1291</sup> avant d'avoir une chance de pouvoir transformer les institutions. Ils étaient donc des révolutionnaires au sens le profond du terme, d'où leur sobriquet de "spiritualistes". En 2002, Olivier Dard éleva d'un cran son point de vue et engloba dans son domaine de recherche l'autre pan des jeunes contestataires des années trente : les "réalistes".<sup>1292</sup> Comme leur nom l'indique, la priorité de ces derniers était de procéder par étapes, en révolutionnant peu à peu le système de l'intérieur ; naturellement, au contraire des spiritualistes, qui agissaient en francs-tireurs, les réalistes s'étaient généralement introduits dans les partis en place (surtout au Parti radical où ils formaient la tendance des "Jeunes radicaux"). Autour de ces deux bornes, l'historiographie des non-conformistes s'est enrichie de nombreux ouvrages et articles ; j'ai, en particulier, exploité celui de Nicolas Kessler consacré à la Jeune droite,<sup>1293</sup> car il couvre un terrain auquel d'autres consacrent souvent moins d'espace.

Depuis son ouverture il y a quelques dizaines d'années, le débat porte notamment sur les frontières internes et externes du mouvement non-conformiste. Ma contribution dans ce domaine sera de comparer l'attitude des réalistes avec une partie des spiritualistes (ceux de la revue *Plans*), dont les connexions – visibles même en ce qui concerne la politique franco-française – sont manifestes en ce qui concerne l'analyse de la situation hongroise ; ce qui n'empêchait pas les Hongrois de distinguer très nettement les uns des autres. Nous verrons pourquoi.

Le débat porte également sur sa postérité du non-conformisme. Postérité immédiate avec la question lancinante du fascisme et des antécédents idéologiques de Vichy,<sup>1294</sup> postérité plus lointaine (et qui devient problématique quand on mêle justement le court et le moyen terme<sup>1295</sup>), lorsqu'on le considère comme source de la technocratie républicaine de l'après-

---

<sup>1291</sup> La crise est dans l'homme (Paris, 1932) écrivait Thierry-Maulnier.

<sup>1292</sup> Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, PUF, 2002, 332 pages

<sup>1293</sup> Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942). Une révolution conservatrice à la française*, Paris, L'Harmattan, 2001, 494 pages

<sup>1294</sup> Par exemple : Michel BERGES, *Vichy contre Mounier. Les non-conformistes face aux années quarante*, Economica, 1997

<sup>1295</sup> Dans un adroit mouvement d'accordéon, John Hellman, à la première génération réduit l'héritage non-conformiste au régime de Vichy puis, à la seconde, l'élargit à des entités aussi variées que le gaullisme, les eurocrates ou l'écologie (John HELLMAN, *The Communitarian Third Way. Alexandre Marc and Ordre Nouveau (1930-2000)*, McGill-Queen's University Press, 2003, 304 pages

guerre liée à la modernisation des administrations. Ce chapitre consacré aux non-conformistes abordera indirectement le premier domaine car, dans leur volonté de révision des traités, ils se sont trouvés dans la même attitude de révolte contre l'ordre établi par les démocraties parlementaires occidentales, avec la même relation ambiguë aux régimes autoritaires et fascistes que les Hongrois (Rappelons-nous que Georges Desbons établissait déjà implicitement le lien : la « marche à l'étoile » des Hongrois contre le matérialisme ambiant). Simplement, mon orientation est inversée : au lieu d'étudier la postérité du non-conformisme dans le monde moderne tel qu'il allait s'imposer après la guerre, j'étudierai ses relations avec le monde du passé tel qu'il survivait encore en Hongrie. En ce qui concerne les relations du mouvement avec l'étranger, à ce jour, à ma connaissance, des travaux universitaires ont surtout été lancés dans le domaine des relations franco-allemandes,<sup>1296</sup> mais rien encore dans celui des relations franco-hongroises. Hongrie, *terra incognita*. Or, pour les raisons énumérées ci-dessus, cela me semble profitable tant pour l'historiographie française, que hongroise.

Pour finir, observons que la *Nouvelle revue de Hongrie* fut fondée en 1932, c'est-à-dire à peu près au même moment que la plupart des revues non-conformistes.<sup>1297</sup> Ce n'est pas seulement une coïncidence chronologique, mais surtout la rencontre de volontés de rupture radicales avec l'ordre établi, chacune dans leur domaine, au moment où celle-ci sembla possible. Illusion de part et d'autre.

## **2. Prémises de la relation hongroise des non-conformistes "spiritualistes" ; la *Revue de Hongrie* (c. 1925-1930)**

Mes yeux sont braqués depuis trop longtemps sur la Hongrie pour que je ne sois pas tenté d'y voir le centre du monde. Je résiste ; néanmoins, il n'est pas exagéré, il me semble, de dire que la préhistoire du non-conformisme français des années trente est passée, entre autres, par Budapest. En effet, plusieurs de ses membres de premier ou de second plan eurent, dans la

---

<sup>1296</sup> Gilbert MERLIO (dir.), *Ni droite ni gauche : les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, Éditions de la maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1995 ; Hans Manfred BOCK, Reinhart Meyer-KALKUS, Michel TREBITSCH (dir.), *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années trente*, CNRS éditions, 1993 ; Thomas KELLER, *Le Personnalisme de l'entre-deux-guerres entre l'Allemagne et la France*, Nice, Presse d'Europe, 1998

<sup>1297</sup> Lancement de Réaction en avril 1930 ; réorganisation de la Revue française à l'automne 1930 ; lancement de Plans en janvier 1931 ; débuts de l'Ordre nouveau au printemps 1931 puis lancement de la revue éponyme en 1932 ; gestation du mouvement Esprit au tournant de l'année 1930, lancement de la revue en 1932.

deuxième moitié des années vingt – c’est-à-dire, selon tous ses exégètes, dans les limbes du mouvement, – une relation privilégiée avec la Hongrie.

Philippe Lamour, fondateur de *Plans*, s’est rendu à Budapest dès 1922.<sup>1298</sup> Aldo Dami, collaborateur de *Plans* puis co-fondateur de la revue *Esprit* a été lecteur dans diverses institutions hongroises entre 1925 et 1928. Quant à René Dupuis, pilier de l’Ordre nouveau, j’ignore quelles ont été les premières étapes de sa magyarophilie dans les années vingt, mais il est avéré que, à l’instar des deux précédents, il fut un collaborateur de la *Revue de Hongrie*.

### Articles des non-conformistes parus dans la *Revue de Hongrie*

Aldo DAMI		
« La presse Romande. Problèmes orientaux »		janvier 1925
« La crise constitutionnelle de la Société des Nations » (I-II)		novembre et décembre 1926
« Sur l’essence de la Société des Nations »		mars 1927
« La sécurité » (I-IV)		septembre à décembre 1927
(–)	Recension de <i>La Hongrie de demain</i>	juillet-août 1929
Philippe LAMOUR		
« L’opinion publique française et la Hongrie »		juillet-août 1928
René DUPUIS		
« La Hongrie et la question des minorités nationales »		décembre 1930
« La France et la Hongrie dans le passé et le présent »		février 1931
« Lettre de Paris »		décembre 1931
(–)	Recension de <i>Le Problème hongrois</i>	avril 1931

<sup>1298</sup> Philippe LAMOUR, « L’opinion publique française et la Hongrie », *Revue de Hongrie*, juillet-août 1928, p. 15

## a) Aldo Dami

De la Suisse à la Hongrie

Aldo Dami (1898-1977) était de nationalité suisse et d'origine juive.<sup>1299</sup> Il consacra sa vie à l'étude et à la défense des minorités, particulièrement en Europe centrale, à travers ses activités journalistiques (collaborations innombrables aux quotidiens et revues en France et en Suisse) et universitaires (lecteur à Szeged et à Leipzig en 1928-31 ; professeur de géographie historique et ethnique à l'Université de Genève de 1944 à 1968).<sup>1300</sup> Entre les deux guerres, il s'intéressa particulièrement aux minorités hongroises et bulgares. En 1947, il participa à la Conférence de la paix en tant qu'expert auprès de la délégation bulgare.<sup>1301</sup> Par la suite, son centre d'intérêt se déplaça vers le régionalisme. En 1960, il écrivait des *Réflexions hétérodoxes sur la politique*<sup>1302</sup> et en 1968, il démontrait la constance de son humeur en fustigeant la France « pays ultra-centralisé et hostile par essence aux autonomies », dans la préface d'un ouvrage au tirage confidentiel consacré à la Vallée d'Aoste.<sup>1303</sup>

Un peu plus âgé que ses confrères en non-conformisme, Aldo Dami était un intellectuel vif, original et doué d'intuition. Il conjugait sa passion pour les minorités avec une ouverture d'esprit singulière ; il fut, par exemple, partisan de l'*Anschluss* même après 1933, tout en s'opposant fermement au nazisme. D'ailleurs, il s'opposait à Hitler tout en reconnaissant que l'hitlérisme était, comme le fascisme, « une formation nouvelle, un régime moderne, un commencement et non une fin. »<sup>1304</sup> Féré d'autonomie régionale, il collabora – quelques mois, il est vrai – à la maison d'édition nationaliste et “fasciste” de Georges Valois (la

---

<sup>1299</sup> Cf. son ouvrage posthume : Une famille liée à l'histoire - La famille Dami-Landauer, Perret-Gentil, Genève [Paris?], 1979, 144 p.

<sup>1300</sup> Le fond Aldo Dami conservé par l'Institut européen de Genève contient environ 1500 volumes de brochures, tracts, revues et livres divers concernant les minorités en Europe depuis les années vingt. (cote : AP5 Aldo DAMI). En outre, le département des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève possède plus de 260 dossiers de presse et d'études constitués par Aldo Dami. Connaissant la méticulosité de l'homme, il s'agit, à n'en pas douter, d'une source précieuse.

<sup>1301</sup> Peu avant, il avait fait paraître : A. DAMI, Fatalités bulgares, Genève, Ed. la Voix des peuples, 1945, 112 p.

<sup>1302</sup> Aldo DAMI, Le dernier des Gibelins. Réflexions hétérodoxes sur la politique, Genève, Editions Connaître, 1960, 186 p.

<sup>1303</sup> Préface d'Aldo Dami à Marc LENGEREAU, La Vallée d'Aoste, minorité linguistique et Région autonome de la République italienne, Éditions des Cahiers de l'Alpe, La Tronche-Montfleury, 1968

<sup>1304</sup> Aldo DAMI, Esprit, n°22, juillet 1934, p. 562. En mars 1931, il écrivait déjà « dans un an, l'aventurier Hitler sera-t-il Monsieur Hitler ? » (Plans, n°3, mars 1931, p. 31)

Nouvelle librairie française).<sup>1305</sup> Bien que n'étant pas au premier plan du mouvement non-conformiste, il fut un infatigable pourvoyeur d'idées.<sup>1306</sup>

Jouant à Genève à peu près le même rôle que Gesztesi à Paris, le jeune diplomate Zoltán Baranyai avait fait découvrir la Hongrie à Aldo Dami en lui procurant, pour quelques mois, un poste de lecteur au *Collegium Eötvös*. Dami en était revenu conquis et avait rédigé un grand nombre d'articles dont une étude, jugée « excellente » par Baranyai, parue en octobre 1927 dans le vénérable *Correspondant*, qui s'exprimait favorablement à la révision territoriale tout en exprimant un doute sur l'opportunité de l'action Rothermere.<sup>1307</sup>

### La Hongrie de demain

En 1928, il était à Paris, sans emploi. « C'est le moment le plus propice pour le rapprocher de notre propagande » avertissait Baranyai, non sans préciser que le journaliste n'avait encore jamais demandé une quelconque compensation pour ses activités. Il le fit inviter de nouveau en Hongrie, à la chaire de français de Szeged pour trois mois.<sup>1308</sup> Peu après paraissait la première mouture de *La Hongrie de demain*.<sup>1309</sup> Dans la première partie, Aldo Dami livrait des éléments de réflexion sur l'injustice commise à Trianon. Dans la seconde, il formulait une critique des projets de la *Revizíós Liga* et de Lord Rothermere, en terminant par l'exposé de sa propre alternative, soutenue par une carte détaillée. D'après lui, Rothermere était surtout coupable de « parler davantage de banque que de justice. »<sup>1310</sup> De plus, il entretenait une confusion préjudiciable entre la révision des frontières et la protection des minorités.<sup>1311</sup> Par contre, Dami, quant à lui, reconnaissait le mérite d'avoir établi une alternative à la solution « intégraliste », qu'il jugeait irréaliste.<sup>1312</sup> Quoiqu'il en fût, concrètement, la frontière de Dami était proche de celle du lord anglais ; globalement, il attribuait un peu plus aux Hongrois (la région de Maramaros, par exemple), mais il retirait aussi certaines parties accordées par Rothermere (notamment dans le Banat). De plus, au-delà de ces zones restituées d'office,

---

<sup>1305</sup> Zoltán Baranyai – Zoltán Gerevics (KÜM) 23 janvier 1928. MOL. K66. 202 cs. III.-4 (1932)

<sup>1306</sup> Si Olivier Dard l'omet, Jean-Louis Loubet del Bayle le mentionne sept fois, par exemple à propos de ses commentaires sur Hitler (Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années trente*, Point-Histoire, 2001, p. 103) ou signalant qu'il fut un transfuge de Plans vers Esprit (Ibid., p. 226).

<sup>1307</sup> Aldo DAMI, « Trianon », *Le Correspondant*, 10 octobre 1927, pp. 3-8. « Jusqu'à ce jour, personne n'est parvenu à exprimer notre point de vu de manière aussi assurée que Dami. » écrivait Baranyai. Zoltán Baranyai – Zoltán Gerevics (KÜM) 23 janvier 1928. MOL. K66. 202 cs. III.-4 (1932) – Aldo Dami

<sup>1308</sup> La rémunération totale semble avoir été fixée à 1500 pengós. MOL. K66. 202 cs. III.-4 (1932) – Aldo Dami

<sup>1309</sup> Aldo DAMI, *La Hongrie de demain*. Critique des programmes révisionnistes, André Delpeuch, Paris 1929, 227 p. [1<sup>o</sup> édition]

<sup>1310</sup> Ibid., pp. 26-27

<sup>1311</sup> Ibid, p. 49

<sup>1312</sup> Ibid, p. 42

Aldo Dami distinguait des régions où seraient organisés des plébiscites (la Ruthénie subcarpathique et la Slovaquie orientale). En revanche, la Transylvanie devait rester roumaine, tout en réservant trois territoires autonomes (zone sicule, zone allemande et zone mixte roumano-hongroise). En conclusion, Dami rappelait que ces manipulations n'auraient de sens que si, un jour, les États étaient assez raisonnables pour former ensemble une fédération.<sup>1313</sup> Le *Journal de Genève* saluait « l'étude objective » d'un problème généralement traité avec trop de passion, tout en reconnaissant qu'elle « ne ferait sans doute entièrement plaisir à personne. »<sup>1314</sup> Miklós Zeidler souligne que l'initiative d'Aldo Dami suscita un grand intérêt en Hongrie.<sup>1315</sup> Exprimant sans doute le sentiment de bon nombre de ses compatriotes, le comte Ernő Zichy écrivit dans *Magyar Kultúra* qu'il avait « fait tous les efforts pour soutenir les minorités hongroises. » Mais, d'après lui, le patriote hongrois avait mal, quand il entendait qu'il fallait « oublier la Hongrie de mille ans. » Toutefois, Zichy affirmait qu'il convenait d'encourager l'aimable auteur suisse, d'accepter ses conseils, et de collaborer avec lui jusqu'à ce que, peut-être, il comprît de lui-même ses erreurs, car, martelait-il, « la Hongrie de mille ans [devait] être et [serait], envers et contre tout raisonnement scientifique et statistique. »<sup>1316</sup> À l'occasion d'une tournée de conférence à Budapest,<sup>1317</sup> on invita Dami à reprendre son ouvrage.<sup>1318</sup> D'ailleurs, la première édition était épuisée. De plus, son auteur, non seulement n'avait pas profité financièrement de l'entreprise, mais avait contracté des dettes chez l'imprimeur (2 000 francs), que Baranyai se proposait d'acquitter en même temps qu'il étudierait la correction de l'ouvrage, quant à son fond et à sa forme.<sup>1319</sup> On se mit d'accord pour la parution de la nouvelle édition en décembre 1931, aux frais du KÜM.<sup>1320</sup> Le livre parut finalement en 1932.<sup>1321</sup> Baranyai soulignait que Dami avait

---

<sup>1313</sup> Ibid, p. 156

<sup>1314</sup> Le Journal de Genève, 9 septembre 1929

<sup>1315</sup> Miklós ZEIDLER, *Ideas on Territorial Revision in Hungary 1920-1945*, Wayne-New Jersey / Budapest, Center for Hungarian Studies and Publications, Inc. / Institute of Habsburg History, 2007, p. 137

<sup>1316</sup> Ernő ZICHY, « Trianon reviziója Aldo Dami szerint » [La révision de Trianon d'après Aldo Dami], *Magyar Kultúra*, avril 1930, p. 304

<sup>1317</sup> Sur la révision par la voie pacifique et sur le romantisme littéraire. *Gazette de Hongrie*, 25 octobre 1930

<sup>1318</sup> « Je voudrais attirer ton attention sur ce jeune homme sans prétention, mais extraordinairement intelligent » écrivait un diplomate de la Légation de Genève au vice-président de la Société hongroise des Affaires étrangères. Pál Hevesy – Olivér Eöttevényi [10 juin 1930]. *MOL. K66. 202 cs. III.-4 (1932) – Aldo Dami*

<sup>1319</sup> Zoltán Baranyai– KÜM 10 décembre 1929. Loc. cit.

<sup>1320</sup> Zoltán Baranyai– KÜM avril à août 1931 ; Le KÜM se chargeait d'acheter 700 exemplaires à l'éditeur au prix unitaire de 15 francs, soit une somme totale de 10 500 francs. Zoltán Baranyai– Zoltán Gerevics 2 avril 1932. Loc. cit. Un responsable du ministère ajouta à son consentement cette phrase énigmatique : « Je ne peux pas m'empêcher d'ajouter que le fait que Dami ait déjà dépensé les sommes remises précédemment pour d'autres buts que les frais d'imprimerie n'a pas fait une bonne impression par ici. » KÜM – Zoltán Baranyai 13 avril 1932

<sup>1321</sup> Aldo DAMI, *La Hongrie de demain*, précédée d'une étude de Th. Ruysen, Les éditions représentatives, Bibliothèque hongroise, Paris, 1932, 317 p. (2<sup>e</sup> édition revue et augmentée). Th. Ruysen était secrétaire général de l'Union des associations pour la Société des Nations.

totalemment réécrit son livre en tenant compte de ses commentaires.<sup>1322</sup> Précisons aussitôt qu'il ne se convertit jamais au retour à la "Hongrie de mille ans". D'autre part, n'ayant pas eu accès à la seconde édition, je peux difficilement juger des "progrès" accomplis.

Après le succès de *La Hongrie de demain* (l'ouvrage devint une référence pour ceux qui voulaient se renseigner sur la Hongrie dans un sens empathique), Aldo Dami proposa régulièrement ses bons offices, en fonction de l'évolution quelque peu chaotique de sa carrière (secrétaire de rédaction au *Journal de Genève*, accessible à la propagande hongroise, puis rédacteur au *Moment*, tout à fait imperméable, puis employé à l'agence Genève-information, « d'orientation plutôt Petite entente »).<sup>1323</sup> D'autre part, en parallèle à ses activités journalistiques "classiques", il collaborait à une étrange revue de la nébuleuse non-conformiste, *Plans*, dans laquelle on pouvait lire, en chapeau à l'un de ses articles : « Nous ne partageons pas toutes les convictions de M. Dami qui nous le rend bien. »<sup>1324</sup> Qui aime bien châtie bien ?

## b) Philippe Lamour, Georges Roux

Philippe Lamour, le « meilleur orateur de son époque »

*Plans* était dirigée par Philippe Lamour (1903-1992), dont le parcours politique fut, à l'instar de beaucoup d'autres (mais pas toujours dans le même sens), un long glissement d'un extrême à l'autre. Il avait été, plus durablement que Dami, proche de Georges Valois (entre 1925 et 1927) avant d'opérer un premier virage à gauche en se rapprochant des jeunes contestataires radicaux, sans toutefois les rejoindre au sein du parti.<sup>1325</sup> Le deuxième virage à gauche allait le conduire jusqu'aux abords du communisme. Après la deuxième guerre mondiale, changement de décor : cet activiste de la révolution anticapitaliste et antiétatique allait se convertir en syndicaliste agricole puis en administrateur de l'Aménagement du territoire (On lui doit, en particulier, l'aménagement du littoral languedocien).

---

<sup>1322</sup> Zoltán Baranyai – Zoltán Gerevics 4 décembre 1931. MOL. K66. 202 cs. III.-4 (1932) – Aldo Dami

<sup>1323</sup> Par exemple : faire passer des télégrammes dans Le courrier de Genève (Zoltán Baranyai– Mengele 17 août 1933. MOL. K66. 1934. 237. C-K Doc. 367) ; assurer la correspondance à Genève du Pester Lloyd ou du Budapesti Hírlap (Dami – Mengele 24 octobre 1934. Loc. cit. Doc. 361-2-3)

<sup>1324</sup> Aldo DAMI, « Contribution à une enquête sur la représentation », *Plans*, Septembre 1932

<sup>1325</sup> Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, PUF, 2002, p. 33

Comme je l'ai écrit un peu plus haut, Lamour affirmait avoir fait son premier voyage en Hongrie dès 1922 et déjà tenté, dans l'indifférence générale,<sup>1326</sup> de faire connaître le message hongrois.<sup>1327</sup> Mais la première trace que j'ai pu repérer de son intérêt pour ce pays est son article paru dans la *Revue de Hongrie* en juillet 1928, où l'on aperçoit que sa critique des traités était largement motivée par une attitude générale dénonçant le « gérontisme occidental » dont l'aspect le plus pernicieux était le maintien dans l'ignorance des populations afin de leur dissimuler les erreurs accomplies par l'indéboulonnable classe politique.<sup>1328</sup> En 1930, il proposait à Gesztesi de faire passer des articles pro-hongrois dans le quotidien des néo-radicaux, *La République*. Mais, sensible aux risques tactiques encourus, il soulignait ne pas vouloir soulever d'échos dans la presse hongroise afin de ne pas faire de lui-même et de ses amis des « Rothermere français. »<sup>1329</sup> En automne 1931, il était de nouveau à Budapest, invité en grandes pompes avec son épouse par le KÜM (dîner à treize au *Kakukk*, pour une note de 144 pengős).<sup>1330</sup> Dans sa lettre de château, Lamour affirmait avoir particulièrement apprécié l'accueil « amical » qui promettait une « collaboration continue et effective », dont, semble-t-il, Ferenc Honti devait être le maître d'œuvre.<sup>1331</sup> Un résultat immédiat de cette visite fut l'éditorial publié dans la *Gazette de Hongrie* du 3 octobre, signé par Philippe Lamour qui appelait de ses vœux un « fédéralisme moderne » :

*Ce « fédéralisme moderne » est l'unique solution à la crise permanente provoquée par le machinisme, la véritable révolution du XIX<sup>e</sup> siècle qui a transformé des unités économiques à prédominance agricole et indépendantes en une « économie généralisée dont l'interdépendance mondiale a fait de l'univers un marché vaste mais chaotique » contre lequel les politiques douanières sont de mauvais remèdes. Par conséquent, ce nouveau fédéralisme « doit moins trouver son fondement dans les unités traditionnelles raciales, linguistiques ou historiques que dans les unités économiques c'est-à-dire dans*

---

<sup>1326</sup> À son retour de Hongrie en 1922, d'après son propre aveu, on le tenait pour un « jobard qui s'était laissé prendre aux plaintes injustifiées d'astucieux ennemis. », Philippe LAMOUR, « L'opinion publique française et la Hongrie », juillet-août 1928, p. 25

<sup>1327</sup> En revanche, remarquons que son expérience hongroise est entièrement occultée de son ouvrage autobiographique publié quarante ans plus tard (*Le cadran solaire*). Il est vrai que ces « mémoires » sont singulièrement tronquées, sur ses activités politico-intellectuelles des années trente, par exemple. À propos d'un essai qu'il avait dédié non pas « à Jean Cocteau, Poincaré, Félix Potain, mais à Le Corbusier, Lénine et Citroën », il écrit à peine plus qu'une phrase : « on voit le ton. Cela dit, ce n'était ni meilleur, ni plus mauvais que d'autres divagations contemporaines. » (*Ibid.*, p. 108). Notons aussi, en passant, que Philippe Lamour fut l'éditeur d'un recueil d'essais d'Aldo Dami (*Tunnels ou Voyages béotiens dans l'après-guerre, La Renaissance du livre, collection des Compagnons de la Grand'Route*, [1930 ?], 281 pages) au sommaire énigmatique : *La locomotive autrichienne ou à la recherche de l'enfance. De la Suisse et de la destinée. Instantanés. Angleterre. Ébauche d'un allemand. L'absence.*

<sup>1328</sup> « Réviser les traités qu'ils ont fait ou laissé faire, c'est reconnaître qu'ils ont été mal faits, c'est mettre en péril un prestige dont ils ont besoin puisqu'ils tiennent encore les rênes du gouvernement. », Philippe LAMOUR, « L'opinion publique française et la Hongrie », *Revue de Hongrie*, juillet-août 1928, p. 20

<sup>1329</sup> Gesztesi – KÜM 15 novembre 1930. MOL. K66. Gesztesi I. dosszié 103. cs. (Gesztesi I. e).

<sup>1330</sup> MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatot); "NRH"

<sup>1331</sup> Lamour – Gerevics 9 octobre 1931 (*Loc. cit.*)



*l'ensemble des territoires appartenant à un même marché. » Sans négliger « le respect et la garantie culturelle des minorités qui pourraient, ce qui sera d'ailleurs exceptionnel, déborder les cadres géographiques naturels », il faudra « qu'au mythe nationaliste intégral et prédominant se substitue une mystique moins individualiste et plus humaine : celle de la coopération des peuples dans une organisation rationnelle des intérêts matériels, dont la bonne administration est la condition même de toute vie spirituelle, culturelle et donc nationale. »<sup>1332</sup>*

Cette thèse ressemblait fort à celle que défendaient d'autres publicistes beaucoup moins appréciés par les Hongrois, dont le point de départ était "économie d'abord". Mais Philippe Lamour fut considéré quelque temps comme le meilleur ami de la Hongrie ; peut-être pensait-on pouvoir convaincre facilement ce jeune homme fougueux de la nécessité de la révision ? Peut-être, au contraire, est-ce lui-même, grâce à son talent d'avocat, qui parvint à s'imposer malgré l'inadéquation relative de ses idées ? Et puis les Hongrois pouvaient se féliciter d'avoir de bonnes relations avec « l'idole de la jeunesse » (c'est ainsi qu'on appela Philippe Lamour en France pendant quelques années), à qui était promis un grand avenir politique.<sup>1333</sup> Par ailleurs, un de ses confrères à *Plans*, Georges Roux, quant à lui, plaçait la révision bien à sa place, c'est-à-dire comme première priorité.

Georges Roux : « réviser les traités »

Georges Roux allait être, tout au long des années trente, un partenaire beaucoup plus actif pour la Hongrie que Philippe Lamour. En revanche, il est peu présent dans l'historiographie de la mouvance non-conformiste.<sup>1334</sup> Remarquons tout de même qu'il fut l'auteur du premier volume publié dans la collection d'essais publiés par la revue *Plans*, avec un ouvrage justement consacré aux traités de paix : *Réviser les traités*, 1931. Pour une présentation du personnage, laissons la parole à Jean de Pange, qui l'invita chez lui à goûter en 1929, à propos de la question alsacienne : « ayant mangé sa fortune, [Georges Roux] s'est mis courageusement au travail et s'est fait une situation au barreau de Reims.<sup>1335</sup> Type du Français qui ne va pas à la messe, mais tient beaucoup à ce que son fils ait une bonne éducation religieuse. »<sup>1336</sup> Au début de l'année 1930, Roux écrivait déjà des articles pro-hongrois dans la

---

<sup>1332</sup> Gazette de Hongrie, 3 octobre 1931

<sup>1333</sup> Frigyes Villani – Gyula Károlyi 13 juin 1931. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok) ; "NRH"

<sup>1334</sup> Il n'apparaît pas dans l'ouvrage de Loubet del Bayle. Olivier Dard ne le mentionne qu'une seule fois.

<sup>1335</sup> Pour des raisons qui m'échappent, Jean de Pange semble fasciné par les gens qui travaillent... (cf. Rochefort)

<sup>1336</sup> Jean de PANGE, 21 octobre [1929], Journal (1927-1930), t. I., Paris, Grasset, 1964

presse de gauche, dont *La République*, au moment où Lamour proposait encore de le faire.<sup>1337</sup> À propos du projet de *Réviser les traités*, Gesztesi reconnaissait que, s'adressant à un lectorat de gauche, Roux allait formuler quelque critique à l'égard du régime hongrois en vigueur, mais il ajoutait que le soutien à la révision n'en serait que plus pénétrant.<sup>1338</sup> L'ouvrage sortit au printemps 1931. En juin, la Légation de Hongrie à Paris soulignait que la presse "du Quai d'Orsay" feignait d'ignorer la sortie du livre, dont seulement *La République* et *L'Action française* avaient fait une recension, d'ailleurs plutôt élogieuse.<sup>1339</sup> J'ai pu le vérifier, au moins à propos de la seconde, signée par Bainville.

Si le livre d'Aldo Dami avait l'allure d'un traité scientifique (statistiques, annexes, cartes, etc...), celui de Georges Roux avait tout d'un essai, voire un pamphlet. D'autre part, il touchait non seulement à la question hongroise, mais aussi aux frontières italiennes, à l'*anschluss*, au « drame polono-germanique » et au « différend franco-italien ». C'était à une vision générale de la « révision de l'Europe » que Roux invitait son lecteur. En ce qui concernait la question hongroise proprement dite (une trentaine de pages sur un total de 180), Georges Roux s'y prononçait résolument en faveur de la révision des frontières sans prendre parti entre la ligne Rothermere et la ligne Dami, jugée plus exacte mais « moins commode. »<sup>1340</sup> Deux choses étaient sûres, d'une part, les Hongrois devaient abandonner les revendications « historiques », d'autre part, la révision était une tâche urgente et devait, sans tarder, être complétée par la fédéralisation de la région, car le problème n'était pas seulement ethnique, mais aussi territorial.<sup>1341</sup> C'était le seul moyen de sauver la paix et donc d'éviter la bolchevisation de l'Europe.<sup>1342</sup> À l'égard des Roumains, Georges Roux était d'une aimable bienveillance<sup>1343</sup>, en revanche, sans doute pour sa soviétophilie, la Tchécoslovaquie ne lui inspirait aucune miséricorde.<sup>1344</sup> Quant aux Hongrois... comme l'avait annoncé Gesztesi, le jugement de Georges Roux était ambivalent : « race rude, âpre, guerrière, courageuse, orgueilleuse, hautaine, méprisante, peu pitoyable, souvent insensible et quelques fois cruelle.

---

<sup>1337</sup> Gesztesi – Csáky (alors chef du service de presse du KÜM) 14 février 1930. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolat) ; "NRH"

<sup>1338</sup> Loc. cit.

<sup>1339</sup> Frigyes Villani – Gyula Károlyi 13 juin 1931. Loc. cit.

<sup>1340</sup> Georges ROUX, *Réviser les traités*, Paris, Éditions de la revue Plans, 1931, p. 89

<sup>1341</sup> Ibid, p. 91

<sup>1342</sup> Ibid., p. 186

<sup>1343</sup> Les Roumains étaient qualifiés « d'enfants gâtés de la France » (Ibid., p. 62), certes, la Roumanie avait été quelque peu dépravée par son commerce avec le Turc (Ibid., p. 73) mais elle ressemblait tellement à la France, jusqu'à « accentuer ses défauts »... (Ibidem)

<sup>1344</sup> La « Tchéco-Slovaquie était un « défi à la géographie » (Ibid., p. 82) que « la France [avait], comme Dieu le père, [tirée] du néant » (Ibid., p. 80), autrement dit un « édifice artificiel » qui ne subsistait que par son soutien. (Ibid., p. 86)

Encore féodale et religieuse, elle reste fortement encadrée par une noblesse terrienne et un clergé campagnard. »<sup>1345</sup>

En échange de ces compliments, Roux n'avait sollicité aucune subvention, mais seulement demandé quelques renseignements statistiques (on l'avait, entre autres, renvoyé à l'ouvrage d'Aldo Dami).<sup>1346</sup> Ce qui n'empêcha pas qu'il fût accusé par ses adversaires d'être à la solde de la Hongrie.<sup>1347</sup> Il est vrai que son éditeur, lui, comptait bien sur des commandes groupées des autorités hongroises.<sup>1348</sup> En été 1931, Georges Roux effectua un voyage d'études en Europe centrale avec escale à Budapest autour du 20 août.<sup>1349</sup> C'était peu avant que s'établissent, et pour longtemps, ses relations ambiguës avec la *NRH*. En 1933, il s'était déjà fait une solide réputation.<sup>1350</sup> À l'occasion de sa venue à Budapest en juin, Louis de Vienne émettait quelques-uns de ses sarcasmes dans une dépêche au ministère, en particulier sur l'inopportunité – même pour la cause hongroise – de la démesure du jeune Français :

*M. Georges Roux est venu, comme presque chaque année, apporter aux Hongrois le réconfort de sa parole. [...] Notre compatriote qui, l'an dernier, semblait faire preuve de plus de mesure dans l'exposé de ses théories, vient de me donner, ainsi qu'à mes collaborateurs, l'impression qu'il était de nouveau en proie à ses démons. [...] Il m'a paru que, dans son zèle, M. Georges Roux avait quelque fois dépassé la mesure. M. Auer, qui est de ses amis, n'a pas dissimulé à l'un de mes collaborateurs que, dans l'intérêt même de la chose hongroise, une telle conférence lui semblait, dans les circonstances actuelles, assez inopportune.*<sup>1351</sup>

Peu après, Georges Roux se permettait même une visite au sous-directeur Europe du ministère des Affaires étrangères, pour l'encourager, « en termes très vifs », à reconsidérer son opinion sur le cas hongrois.<sup>1352</sup> Les autorités hongroises prirent elles-mêmes (momentanément) leurs distances. En 1934, le nouveau ministre de Hongrie à Paris s'exprimait beaucoup plus

---

<sup>1345</sup> Ibid., p. 59

<sup>1346</sup> Gesztesi – Csáky (chef du Service de presse du KÜM) 14 février 1930. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatot) ; "NRH"

<sup>1347</sup> Dans le Cri de Paris du 19 mars 1932. Gesztesi – KÜM 23 mars. MOL. K66. Gesztesi Dosszié 105. cs. III./a

<sup>1348</sup> Lajos Villani – Gyula Károlyi 17 février 1931. Loc. cit. On retrouve, d'ailleurs, des commandes régulières de 50 à 200 exemplaires par mois au cours des années 1931 et 1932. Loc. cit.

<sup>1349</sup> Frigyes Villani – Gyula Károlyi 7 août 1931. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (Magyar-francia Kultúralis kapcsolatot) ; "NRH"

<sup>1350</sup> On commence à peine à comprendre, en France, après 15 ans, que la France a travaillé « pour le roi de Prusse », écrivait Albert Bereghy en 1934, seulement quelques Français luttent contre l'aveuglement de leur pays. Quel exemple donnait-il ? Un article de Georges Roux dans *Le Crapouillot*, février 1934. Albert BEREGHY, *A francia politika és Magyarország [La politique française et la Hongrie]*, Budapest, [s.e.], 1934, p. 27

<sup>1351</sup> Louis de Vienne – Paul-Boncour 12 juin 1933. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147-46

<sup>1352</sup> Note du sous-directeur Europe (Rivière), le 28 juin 1933. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147-50. D'ailleurs, bien que la bête noire du ministre des Affaires étrangères, Georges Roux ne se départissait pas de sa courtoisie. En témoigne une dépêche du ministre de France à Budapest : « M. Georges Roux ayant eu la délicatesse de m'informer du caractère peu orthodoxe des doctrines qu'il allait soutenir, je n'ai naturellement pas assisté à la conférence. » Maugras – Laval 2 septembre 1935. Loc. cit. 148-191

prudemment que son prédécesseur à son sujet ; il avait été question de financer à hauteur de 10 000 francs l'impression d'un nouveau livre consacré à la question danubienne (moitié par le *KÜM*, moitié par la *Revizíós Liga*),<sup>1353</sup> mais le projet semble avoir été abandonné – j'ignore pourquoi et par qui. Il est vrai que le *KÜM* acheta 50 exemplaires de *La Révolution* (ouvrage de Georges Roux publié en 1934, exclusivement consacré à la situation intérieure française), afin de les distribuer dans les Légations de Hongrie dans le monde.<sup>1354</sup> En juillet 1935, la Légation de Hongrie à Paris annonçait avec un certain étonnement que Georges Roux avait abandonné toutes ses collaborations dans la presse de gauche et s'était inscrit aux Croix de feu<sup>1355</sup> (c'est plausible, car il eut des hauts et des bas avec ses amis néo-radicaux. Nous verrons qu'il allait entrer un an plus tard à la rédaction de *La République* – sous un pseudonyme, il est vrai – organe des jeunes radicaux). Ce parcours en zigzag est caractéristique de Georges Roux ; il concerne aussi ses relations avec la Hongrie, au sein desquelles la *NRH* prit une part majeure à partir de l'année 1934. J'en parlerai un peu plus loin. Mentionnons seulement ici qu'en été 1936, il fut hospitalisé à Budapest à l'hôpital *Szent László* ; les honoraires (100 pengős) furent généreusement pris en charge par le *KÜM* et la *Revizíós Liga*.<sup>1356</sup>

Le "Club du Faubourg", et autres lieux où l'on causa du problème hongrois

L'activité des non-conformistes du groupe *Plans* s'épanouit au tout début des années trente. La question danubienne, étroitement liée à la problématique du fédéralisme, était un sujet occasionnel ; en juin 1931, le ministre de Hongrie à Paris fit un rapport particulièrement détaillé sur les activités conférencières de Philippe Lamour et Georges Roux.<sup>1357</sup> Le 29 mai à la "Tribune des idées françaises" puis le 6 juin au "Groupe de l'Ordre nouveau", le second avait « courageusement » présenté son livre *Réviser les traités*. Il avait aussi sévèrement critiqué la politique d'alliance de la France avec la Petite entente.<sup>1358</sup> Le diplomate hongrois précisait que des trois pays de la Petite entente, seule la Tchécoslovaquie suivait – mais très

---

<sup>1353</sup> Khuen-Héderváry – Kánya 14 mars 1934. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatot); "NRH"

<sup>1354</sup> Khuen-Héderváry – Kánya Juillet 1934. Loc. cit.

<sup>1355</sup> Khuen-Héderváry – Lajos Villani 9 juillet 1935. Loc. cit.

<sup>1356</sup> Quittance datée du 17 août 1937, adressée au Service culturel du KÜM. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatot) ; "NRH"

<sup>1357</sup> Frigyes Villani – Gyula Károlyi 13 juin 1931. Loc. cit.

<sup>1358</sup> Vieille idée de G. Roux, rapportée par Jean de Pange : les Hongrois feraient de meilleurs alliés que les Tchèques, qui étaient des « slaves abâtardis et de médiocres soldats »... Jean de PANGE 21 octobre [1929], *Journal* (1927-1930), t. I., Paris, Grasset, 1964

attentivement – les activités des deux jeunes publicistes. Jules Pichon, notamment, s'était rendu à l'Ordre nouveau, mais ses interventions n'avaient pas été accueillies favorablement. Au contraire, l'assemblée, « principalement constituée de jeunes étudiants », s'était montrée « résolument magyarophile. »<sup>1359</sup> On comprend l'allégresse du ministre. Mais aussi, on doit se demander si elle n'était pas excessive, car elle lui faisait faire des raisonnements contradictoires. Celui, par exemple, selon lequel Georges Roux aurait été « courageux » d'exprimer la cause hongroise face à une assemblée qualifiée de « magyarophile ». Certes, on devine ce qu'il voulait exprimer, mais il y a, au moins, une certaine confusion entre différents plans. Et, son témoignage ne brillant pas par la précision, on peut nourrir certains doutes sur son exactitude (je l'ai déjà dit : les Hongrois avaient tendance à voir ce qu'ils souhaitaient voir). Dans la suite du rapport, le ministre écrivait que le 1<sup>er</sup> juin, Georges Roux et Philippe Lamour s'étaient présentés ensemble à la tribune du "Club du faubourg".<sup>1360</sup> Les deux jeunes gens avaient exposé leurs thèses respectives. Selon Lamour : priorité à l'entente économique groupant autour de l'axe hongrois les régions voisines (Slovaquie, Transylvanie, Croatie), sans que cela signifiât nécessairement la révision des frontières, qui soulèverait inmanquablement de nouvelles difficultés. Selon Roux : priorité à la révision territoriale, préalable obligatoire à la reconstruction de la région sous forme de fédération.<sup>1361</sup> Tous les orateurs s'étaient accordés sur la réalité du problème provoqué par le traité de Trianon, qualifié de punition injuste. En revanche, un auditeur avait rappelé que Lajos Walko lui-même, à Paris en 1927, avait considéré la fédération danubienne comme une utopie. En guise de conclusion, Frigyes Villani soulignait que Roux et Lamour avaient bien travaillé pour la cause hongroise ; sans avoir encore produit de résultats politiquement palpables, ils étaient parvenu à imposer à la jeunesse française la connaissance du problème hongrois. C'est alors

---

<sup>1359</sup> Frigyes Villani – Gyula Károlyi 13 juin 1931. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok) ; "NRH"

<sup>1360</sup> Il s'agit sans doute du Club du faubourg créé après la guerre par l'ancien militant communiste Léo Poldès, reconverti dans l'organisation de débats publics hebdomadaires sur des sujets divers par des orateurs les plus divers possible et parfois célèbres, cela sans la moindre censure et avec la participation active du public. Malheureusement, le seul travail universitaire, à ma connaissance, réalisé sur le sujet (Claire LEMERCIER, Le Club du Faubourg, Tribune libre de Paris, 1918-1939, mémoire IEP de Paris, dir. Nicolas Offenstadt, 1995 [en ligne]. Consulté le 23 mars 2007. Disponible sur <http://lemercier.ouvaton.org>) ne mentionne pas cette soirée, ni Philippe Lamour, alors que celui-ci semble avoir été un habitué, si l'on en croit un contemporain (Jean de Pange l'y a rencontré le 16 janvier 1930. Jean de PANGE, Journal 1927-1930), t. I. Paris, Grasset, 1964), de même qu'un historien (Olivier DARD, Le rendez-vous manqué des relèves des années 30, PUF, 2002, p. 33). Sans compter le ministre de Hongrie à Paris, qui le présentait même comme « président » du Club ! Frigyes Villani – Gyula Károlyi 13 juin 1931. Loc. cit. Mais cette erreur provient sans doute de l'assurance de Philippe Lamour, qualifié de « meilleur orateur français actuel »...

<sup>1361</sup> Ferenc Honti fut aussi invité à prendre la parole, pour exposer le point de vue officiel de la Hongrie.

que le ministre suggérait de les inviter à Budapest pour y tenir chacun une conférence.<sup>1362</sup> En ce qui concerne Georges Roux, c'était le début d'une très longue série.

### c) La revue *Plans* et la Hongrie

La revue *Plans* parut entre janvier 1931 et août 1932 sous la direction de Philippe Lamour, avec pour objectif de « rendre compte de l'évolution de l'art en relation avec les transformations des sociétés du XX<sup>e</sup> siècle. »<sup>1363</sup> On y rencontrait des artistes comme Le Corbusier ou Fernand Léger, des syndicalistes révolutionnaires et de jeunes non-conformistes proches du cercle de l'Ordre nouveau, sensibles aux nouveautés idéologiques de leur siècle et désireux de sortir de l'alternative entre l'individualisme et le collectivisme dans lequel les maintenait l'ornière de la démocratie parlementaire. Une des idées proposées pour cela était le "plan", dont la froideur technocratique devait être compensée par la prise en compte des unités organiques de la société, à la base desquelles se trouvait la personne humaine. Les jeunes gens de *Plans* étaient curieux de tout et ouverts sur l'étranger. Ils formèrent avec ceux de l'Ordre nouveau le *Front de la jeunesse européenne* dont les premiers fondements furent posés au cours d'une rencontre avec la jeunesse allemande en février 1932.<sup>1364</sup> Je n'ai trouvé aucune trace de contact avec des groupements de jeunesse hongroise ; les relations de Lamour et de Roux semblent avoir été plutôt officielles dans ce pays (*KÜM, Reviziós Liga, NRH*).<sup>1365</sup>

À *Plans*, on parle ouvertement de révision

En juin 1931, Frigyes Villani annonçait à son ministère que Philippe Lamour avait lancé une revue publiant gracieusement des articles pro-hongrois.<sup>1366</sup> Inutile, même, d'être dans le secret du *Külgyminiszterium*, puisqu'il suffisait de lire, depuis le mois de mai, le sommaire de la revue inséré comme annonce dans la *Gazette de Hongrie*.<sup>1367</sup> Revenons en arrière : dès son

---

<sup>1362</sup> Frigyes Villani – Gyula Károlyi 13 juin 1931. Loc. cit.

<sup>1363</sup> Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, Les non-conformistes des années 30, Point-Histoire, 2001, p. 520

<sup>1364</sup> Du côté allemand, y participait des hommes au destin aussi différent que le futur résistant Harro Schulze-Boysen et le futur ambassadeur du III<sup>e</sup> Reich Otto Abetz. Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, Les non-conformistes des années 30, Point-Histoire, 2001, p. 106-107

<sup>1365</sup> Il est vrai que ce type de relations laisse plus de traces ; de plus, le seul document disponible où l'on aurait pu déceler des contacts avec des cercles moins exposés – les mémoires de Philippe Lamour, par exemple – sont muettes sur son expérience hongroise.

<sup>1366</sup> Frigyes Villani – Gyula Károlyi 13 juin 1931. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kulturális kapcsolatok) ; "NRH"

<sup>1367</sup> « La grande revue française qui a déjà conquis le public de France et de l'étranger vient de paraître. » *Gazette de Hongrie*, 30 mai 1931 ; « *Plans*, la jeune et déjà fameuse revue parisienne, vient de paraître », 25 juillet 1931 ; « la cellule de 14 m<sup>2</sup> par Le Corbusier », 28 novembre 1931 ; « La grande revue parisienne se tourne délibérément vers l'avenir », 30 janvier 1932 ; « Il est certain que plusieurs des articles de *Plans* susciteront des polémiques » 5 mars 1932 ; 11 juin 1932 ; 25 juin ; 16 juillet ; « toujours sensationnel », 13 août ;

n°2 (en février 1931), *Plans* avait souligné les incohérences de la paix, dues à l'incompatibilité entre désir de vengeance et la volonté humanitaire de paix.<sup>1368</sup> On y avait évoqué la création de « quatre Alsace-Lorraine » autour de la Hongrie dont l'une, « au profit de la Tchécoslovaquie, création artificielle et sans valeur historique. »<sup>1369</sup> La ligne à suivre était donc : (1) la révision des traités « c'est-à-dire la naissance de l'Europe », et (2) la transformation de l'économie anarchiste libérale par une économie dirigée (par le plan).<sup>1370</sup> Ce petit manifeste accordait une place inouï et inédite à la révision des traités dans l'édifice de reconstruction de l'Europe. Plus curieux encore : l'article allait beaucoup plus loin que là où Lamour était disposé à aller, au même moment, dans ses prises de parole publiques. D'ailleurs, l'article était anonyme. Sans avoir signé lui-même d'article sur la question hongroise à *Plans*, Georges Roux semble avoir imposé sa position sur la question dans la revue (rappelons que son ouvrage *Réviser les traités* fut édité par *Plans*). En avril, on lisait en exergue de la revue le slogan des révisionnistes hongrois : « *Nem ! Nem ! Soha !* »<sup>1371</sup> au-dessus de la célèbre image montrant ce qu'aurait été pour la France un démembrement proportionnellement égal à celui qu'avait subi la Hongrie.<sup>1372</sup> Ce même n° d'avril présentait un long article écrit par l'ancien secrétaire d'un député radical. Gesztesi notait, en utilisant presque les mêmes mots que ceux dont il avait usé à propos de Georges Roux : sa condition d'homme de gauche ne fait que renforcer la valeur de sa prise de position.<sup>1373</sup> Tout de même, l'attaque était dure (qui aime bien châtie bien, toujours) : l'auteur, André de La Far, affirmait douter de la volonté des Hongrois des pays successeurs (*i.e.* de Tchécoslovaquie) de redevenir « sujets d'un État à forme médiévale », comme le demeurait « le pays des Horthy et des Bethlen. »<sup>1374</sup> Mais c'était le prix à payer pour que l'on pût lire, dans le même article, que le traité de Trianon avait été un tissu « d'amateurisme et de malhonnêteté. »<sup>1375</sup> Sur le plan de la

---

17 septembre 1932. L'interruption des insertions semble correspondre au virage à gauche pris par la revue fin 1932.

<sup>1368</sup> *Plans*, février 1932, n°2, p. 5

<sup>1369</sup> Art. cit.

<sup>1370</sup> *Plans*, février 1932, n°2, p. 9

<sup>1371</sup> En français : « Non ! Non ! Jamais ! »

<sup>1372</sup> L'Alsace-Lorraine accordée à l'Allemagne, la Normandie à l'Angleterre, tout le sud-ouest à l'Espagne, etc... *Plans*, avril 1931. N° 4

<sup>1373</sup> GESZTESI – CSAKY 24 AVRIL 1931. MOL. K66. GESZTESI DOSSZIE 104. CS. II./A

<sup>1374</sup> André de La FAR, « La tragédie de Trianon », *Plans*, n°4, Avril 1931, p. 129. L'auteur ajoutait que « la masse agricole, tuf de la population, [était] encore bien arriérée pour que l'on [pût] espérer la création entre Danube et Tisza d'une démocratie paysanne, à laquelle pourtant rêv[ai]ent certains. » (Art. cit.)

<sup>1375</sup> Art. cit., p. 120

révision, La Far évoquait les frontières ethniques de Rothermere et Dami, et mentionnait les efforts de Georges Roux.<sup>1376</sup>

### Le plan de Philippe Lamour pour l'Europe

Dans le numéro de juin, Philippe Lamour glissa quelques remarques sur l'Europe centrale dans le cadre d'un article consacré à l'Europe en général. Rappelons-nous qu'en juin, il montait aussi sur l'estrade du Club du Faubourg pour défendre une position sympathique aux Hongrois mais plutôt critique sur la révision. Son article dans *Plans* adoptait la même position, en affirmant que l'union danubienne « résoudre tous les problèmes de l'Europe centrale » : L'Autriche pourrait vivre sans l'Allemagne ; la Tchécoslovaquie serait « sauvée d'elle-même »<sup>1377</sup> ; le problème hongrois se retrouvant donc sans objet. Il était vrai que « la Hongrie millénaire », disait-il, avait constitué une « admirable unité historique et économique. » Mais dix ans avaient passé. Et la « politique est l'art des faits » terminait Philippe Lamour, qui conseillait donc de renoncer à une « révision négative », appelant de ses vœux une énigmatique « révision positive » dans le cadre d'une fédération constructive pour une « nouvelle grandeur hongroise. »<sup>1378</sup> Vu de près, ce qu'il écrivait du « problème irritant » des minorités était rien moins que pure magyarophilie. Celles-ci étaient, selon lui, « presque indifférentes à leur sort », à condition d'avoir trouvé dans la nation qui les avait incorporées leur avantage économique. Aussi finiraient-elles par s'impatienter d'être « revendiquées à leur corps défendant par leurs frères de race. »<sup>1379</sup> En conclusion, il fallait instaurer le fédéralisme moderne, selon les principes suivants :

- Premier principe. – C'est l'unité géographique et économique qui constitue l'État confédéré et non l'unité sociale et linguistique.
- Second principe. – Toute minorité raciale et linguistique incluse dans un État économique devra bénéficier d'un régime adéquat, respectant sa langue et ses coutumes, sous le contrôle de la fédération.

---

<sup>1376</sup> Art. cit., p. 125

<sup>1377</sup> « De cet amalgame absurde, les Tchèques ont fait quelque chose. [...] Les faits sont là. La Tchécoslovaquie existe et se développe. » Philippe LAMOUR, « Faites l'Europe, sinon faites la guerre », n°6 (n° spécial : « La guerre est possible »), juin 1931, p. 24

<sup>1378</sup> Art. cit., p. 26

<sup>1379</sup> Art. cit., p. 27



- Troisième principe. – Toute minorité raciale et linguistique répartie sur le territoire de deux États confédérés devra bénéficier dans chacun des deux États d’un régime exactement identique, de façon à assurer à l’ensemble de la minorité l’unité de culture et de vie.<sup>1380</sup>

Cette vision était aux antipodes de la “révision minimum”, à base ethnique, que les Hongrois se plaisaient parfois à évoquer en guise de référence ironique aux grands principes de Wilson (Aldo Dami, Georges Roux, de même que lord Rothermere, se situaient dans le domaine de la “révision minimum”). Sans le savoir – assurément ! – Philippe Lamour n’était pas si loin de la “révision totale”. Seules manquaient à son système l’adéquation explicite entre les contraintes de géographie économique et celles de l’Histoire (les frontières de la Couronne de Saint Etienne) ainsi qu’une certaine forme de primauté hongroise sur cet ensemble multiethnique. Était-ce seulement un détail ? Une cerise sur le gâteau qu’il suffirait de placer au dernier moment ? De fait, Philippe Lamour conservait sa bonne réputation à Budapest. En septembre 1931, il fut invité par la *Külügyi Társaság* à tenir une conférence où il eut sans doute le loisir d’explicitier son idée de « révision positive » puisque son exposé portait le titre de « Révision par l’Europe. »<sup>1381</sup> Le terme de révision, au moins, était là. Mais, d’après le compte rendu paru dans *Plans*, l’orateur français s’y montra toujours aussi virulent à l’encontre des revendications territoriales classiques, jugées « théoriques et stériles », en proposant d’orienter l’énergie hongroise « vers la construction réelle du futur dans un plan pacifique et commun à toute l’Europe » où la Hongrie occuperait une place de choix. En effet, cette Europe aurait trois pôles : (1) Berlin, capitale de la Germanie industrielle ; (2) Paris, pôle des pays marins de l’Occident ; (3) Budapest (*sic*), capitale et marché de l’Europe agricole.<sup>1382</sup> Tout cela semble bien étrange, et surtout “théorique”, mais les Budapestois furent si enthousiastes qu’on pria Lamour de faire une autre conférence sur le thème *Culture et civilisation*.<sup>1383</sup> Comme je l’ai indiqué, le *KÜM* ne perdait peut-être pas l’espoir de le convaincre, soit de modifier son plan général en y incorporant la Couronne hongroise, soit, peut-être, d’adopter une position comparable à celle de Georges Roux.

« C’est merveilleux, votre manière de travailler ! »  
(espoirs et déception)

---

<sup>1380</sup> Art. cit., p. 27-28

<sup>1381</sup> *Plans*, n° 8, octobre 1931

<sup>1382</sup> Art. cit., pp. 147-148

<sup>1383</sup> Art. cit.

En décembre, un diplomate adressait à Lamour un « manuscrit pour Plans » accompagnant une lettre chargée de superlatifs qui s'achevait ainsi : « c'est merveilleux, votre manière de travailler ! Si la France avait une centaine d'hommes de votre perspective, arrivés déjà au pouvoir, la France pourrait être le Messie de l'Europe. – En vous souhaitant un travail si prospère pour la nouvelle année, je vous prie de soumettre mes hommages respectueux à Madame, et d'accepter mes meilleurs vœux et salutations amicales. »<sup>1384</sup> Malheureusement, l'année suivante, Philippe Lamour effectuait son deuxième infléchissement à gauche, qui le propulsa jusque vers les communistes en même temps que *Plans* commençait à perdre de la vitesse. Le manuscrit du diplomate hongrois semble s'être perdu dans la tourmente ; au cours de l'année 1932, on ne trouve plus qu'une seule mention de la Hongrie (le 15 mai 1932), le *momentum*, déjà, n'y était plus. D'ailleurs, l'enthousiasme pour la revue semble bien avoir été légèrement exagéré ; le pouvoir de séduction de Philippe Lamour (le « meilleur orateur actuel ») n'y était pas pour rien, sans doute. En avril 1931, sa réputation de sauveur s'était même étendue jusqu'à la petite *Revue franco-hongroise*, qui annonçait la naissance de *Plans* avec un enthousiasme fantastique : « pour le plus grand bien de l'Europe et de la Hongrie. Son nom : Plans ; sa ligne générale : la révision des traités ; sa devise : s'unir ou mourir. »<sup>1385</sup> La *Revue franco-hongroise*, sinon un organe de haut niveau, était au moins un écho fidèle des « potins » de la ville.<sup>1386</sup> Or, on s'aperçoit que, à propos de *Plans*, la « ville » avait tendance à prendre ses désirs pour des réalités, ce qui, d'ailleurs, cadre fort bien avec l'attitude générale des Hongrois à cette époque, comme je l'ai moult fois souligné. *Plans*, en réalité, était loin d'être révisionniste, et certainement pas dans le sens donné par les Hongrois ; même si l'on y voyait parfois paraître la thèse de Georges Roux, dans l'ensemble, la ligne éditoriale était celle de son directeur (c'est normal), Philippe Lamour, dont la priorité était la fédéralisation de l'Europe, position très proche, somme toute, de celle des néo-radicaux auxquels les Hongrois ne témoignèrent jamais une telle sympathie (voir plus loin). Injustice...

Positionnement idéologique composite : élitisme et révolution

Les jeunes gens de *Plans*, aussi révolutionnaires qu'ils pussent avoir été, n'en étaient pas moins des intellectuels portés à l'élitisme. En matière d'élitisme, les Hongrois savaient leur

---

<sup>1384</sup> [Zoltán Gerevics ?] – Lamour 31 décembre 1931. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok); «NRH»

<sup>1385</sup> M.J. DUHAULT, « à nos amis » (éditorial), *Revue franco-hongroise*, avril 1931

<sup>1386</sup> Une des rubriques les plus fournies de la *Revue franco-hongroise* était justement celle des « potins » (en provenance de Paris).

leçon. Ils en avaient même abusé lors de la conférence de paix en 1920.<sup>1387</sup> Or, au-delà du principe d'une supposée supériorité culturelle (hongroise), qui convenait à l'intransigeance intellectuelle de la revue, on y observe aussi des professions de foi beaucoup plus marquée "psycho-idéologiquement", par exemple, la « sympathie très forte » que leur inspirait « instinctivement un peuple généreux et chevaleresque. »<sup>1388</sup> Paroles qui corroboraient, en 1931, la posture prise par Philippe Lamour quelques années plus tôt, lorsqu'il louait, pour la Hongrie comme pour la France, un commun « sens héroïque de la vie. »<sup>1389</sup> Certes, l'attitude "chevaleresque" de la Hongrie était un poncif, à l'époque, mais les jeunes non-conformistes évitaient les poncifs, et ne semblent pas avoir employé celui-ci avec ironie. Cette attitude convenait à leur dédain du bourgeois et du financier spéculateur. D'ailleurs, ils étaient légèrement dans l'erreur, car le Hongrois conjugait plus volontiers qu'ils ne l'imaginaient la pelisse médiévale avec l'économie moderne (remarque hors de propos : nous constaterons que le Père Delattre en fut légèrement surpris).

D'ailleurs, il n'était pas besoin d'aller jusqu'en Hongrie. Regardons simplement la France. Non seulement Georges Roux reconnaissait que, à propos de l'Alsace, la voie lui avait été « tracée » par Jean de Pange (*Les soirées de Saverne*, 1927),<sup>1390</sup> mais, au cours d'un déjeuner chez ce même Pange en janvier 1930, il encourageait ce dernier à s'engager en politique car, selon lui, l'aristocratie avait encore « un rôle à jouer », elle avait « un grand prestige en France », qui était encore « une société de caste, moulée dans le cadre de Louis XIV. »<sup>1391</sup> Pour preuve de la persistance de ces moules, remarquons – avec le même étonnement que Pange lui-même – que Georges Roux baisa l'anneau d'un évêque le même jour.<sup>1392</sup> Finalement, pour ces jeunes gens, l'aristocratie historique avait sa part au sein de la nouvelle élite dont l'Europe avait besoin. Mais Jean de Pange n'était pas n'importe quel aristocrate. De plus, Georges Roux était exigeant, très exigeant, encore plus exclusif que le comte Keyserling . Là où ce dernier dénombrait trois véritables races de seigneurs (en Europe),<sup>1393</sup> Roux n'en

---

<sup>1387</sup> Il est peu probable que l'argumentaire du vieil Apponyi fondé sur la « suprématie culturelle » de la nation hongroise par rapport à ses voisins ait été véritablement compris et goûté par des hommes comme Clemenceau ou Pichon.

<sup>1388</sup> Plans, n° 8, octobre 1931, pp. 147-148

<sup>1389</sup> Philippe LAMOUR, « L'opinion publique française et la Hongrie », *Revue de Hongrie*, juillet-août 1928, pp. 15-29

<sup>1390</sup> Jean de PANGE, à la date du 22 août [1929], *Journal*, tome 1. (1927-1930), Paris, Grasset, 1964, p. 190

<sup>1391</sup> Jean de PANGE, 20 janvier [1930], *Journal* (1927-1930), t. I., Paris, Grasset, 1964

<sup>1392</sup> « Puis nous allons chez Lyautey. Il a un rhume et nous reçoit dans sa chambre à coucher. [Mgr Rivière entre]. Le maréchal baise l'anneau de Mgr Rivière (ainsi que Roux, ce qui m'étonne un peu de ce radical) puis il dit : "Je suis dégoûté de la France, on ne peut rien y faire." » (Ibidem)

<sup>1393</sup> Hermann von KEYSERLING, *L'analyse spectrale de l'Europe*, Stock, 1930

voyait qu'une ! En Hongrie, bien sûr.<sup>1394</sup> Ce phénomène n'est qu'un signe de la connivence paradoxale observée dans d'autres contextes, entre les révolutionnaires avides de libertés nouvelles et la noblesse nostalgique de ses libertés anciennes, tous contre la liberté moderne et bourgeoise. Par ailleurs, contrairement à d'autres non-conformistes, la revue *Plans* n'était pas une revue royaliste. Et elle ne professait aucun penchant nostalgique à l'égard de la Double monarchie. En décembre 1931, elle qualifiait un ouvrage sur le roi Charles « d'hagiographie au service du légitimisme » et le reste était à l'avenant : Charles IV n'avait pas été à la hauteur de sa tâche, la France était totalement indifférente à la restauration, contrairement à ce que pensaient les Hongrois (encore ces illusions !). En définitive, « l'imagination un peu romantique des Hongrois pouss[ait] beaucoup d'entre eux à attribuer au principe monarchique une valeur aussi mystique que mystérieuse, écrivait le journaliste anonyme. Ils sont bien en peine d'expliquer pourquoi et comment la proclamation d'Othon serait susceptible d'apporter le commencement d'un remède aux maux actuels. La foi est une grande chose. Mais pour l'instant, il s'agit de l'Europe, de son économie et de ses révolutions et non d'installer un jeune homme inexpérimenté sur un trône qui peut être balayé demain dans la tourmente. »<sup>1395</sup> C'était clair.

#### d) René Dupuis et l'Ordre nouveau

René Dupuis apparut seulement en 1930 au sommaire de la *Revue de Hongrie*, mais c'est lui qui fut choisi comme correspondant parisien lors du lancement de la *NRH*. On sait déjà ce qu'il en advint, car j'ai relaté plus haut la triste histoire de sa rupture avec la revue, qui allait survenir au cours de l'année 1933.

Au début des années trente, Dupuis écrivait régulièrement à *Plans* et surtout, par la suite, il fut l'un des quelques fondateurs de la revue *Ordre nouveau* qui continuât à y collaborer après 1935.<sup>1396</sup> *Ordre nouveau*, sans toutefois démentir l'allure quelque peu hermétique propre aux non-conformistes "spiritualistes", alla beaucoup plus loin que *Plans* dans la formulation de sa doctrine, fondée sur la méthode d'analyse « dichotomique » (une sorte de dialectique hégélienne ramenée à la réflexion immédiate, alternant l'aspect individuel et collectif de

---

<sup>1394</sup> « En Hongrie, pas de bourgeoisie. Pays de monarchie, d'aristocratie (la seule en Europe) et de paysans. » [dixit Roux] Jean de PANGE, 21 octobre [1929], *Journal* (1927-1930), t. I., Paris, Grasset, 1964

<sup>1395</sup> *Plans*, n° 10, décembre 1931, pp. 144-145

<sup>1396</sup> Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, 1969, pp. 107-108

toutes choses).<sup>1397</sup> Très critique, comme tous les non-conformistes, à l'égard de la démocratie parlementaire, elle penchait pour l'organisation corporative et proposait aussi des mesures concrètes originales comme le "service civil".<sup>1398</sup> Sur le plan international, les jeunes d'Ordre nouveau étaient foncièrement fédéralistes.<sup>1399</sup> C'est ainsi que l'article de René Dupuis paru à la *Revue de Hongrie* en décembre 1930 étudiait les minorités hongroises comme laboratoire du patriotisme européen de demain.<sup>1400</sup> Un autre article, consacré aux relations historiques franco-hongroises,<sup>1401</sup> fut inséré dans son ouvrage paru en 1931 : *Le problème hongrois*.<sup>1402</sup> De même que Georges Roux et Philippe Lamour, René Dupuis y exprimait son admiration pour « l'esprit chevaleresque » des Hongrois ; d'une manière légèrement compliquée, il affirmait qu'un Français devait y être particulièrement sensible.<sup>1403</sup> Outre le culte de l'honneur et de la chevalerie, Dupuis distinguait deux autres traits communs à la France et à la Hongrie : le goût de l'ordre et le sens de l'organisation. Autrement dit des vertus de peuple guide. Une partie annexe du *Problème hongrois* était consacrée à la littérature hongroise moderne, considéré comme révélateur de la culture nationale. Tout en disant grand bien de l'œuvre de conservation achevée par Klebelsberg et Cécile de Tormay,<sup>1404</sup> de même que d'auteurs comme Ferenc Herceg, il consacrait l'essentiel de son texte aux auteurs qui décrivaient la Hongrie d'alors tout en révélant celle du lendemain, c'est-à-dire Endre Ady et le cercle de *Nyugat*.<sup>1405</sup> Cette position éclectique illustre bien sa curiosité à l'égard d'une culture dont la musique était, selon lui, faite de « mélodies infiniment douces » coupée « de brisure[s]

---

<sup>1397</sup> La méthode dichotomique, mise au point par Arnaud Dandieu, était fondée sur l'opposition entre deux attitudes au monde : l'engagement et le désengagement. La dichotomie n'était pas abstraite, elle était entièrement fondée dans l'acte humain, transcendé par la création. Claude CHEVALLEY, « De la Méthode dichotomique », *Ordre nouveau*, n° 36, 15 décembre 1936, pp. 36-43

<sup>1398</sup> Le service civil était une période de travail manuel effectuée pendant 18 mois par l'ensemble de la population y compris qualifiée. (Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30*. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française, Paris, Seuil, 1969, p. 424-425)

<sup>1399</sup> L'un de ses meneurs, Alexandre Marc, allait fonder après la guerre le Mouvement fédéraliste européen.

<sup>1400</sup> « Ces minorités [communauté de mœurs, d'idées, d'un idéal de civilisation] incarneraient la forme moderne la plus haute et la plus noble du nationalisme, le patriotisme pacifique seul capable d'unifier, dans la diversité, l'Europe de demain. » René DUPUIS, « La Hongrie et la question des minorités nationales », *Revue de Hongrie*, décembre 1930, pp. 219-225

<sup>1401</sup> René DUPUIS, « La France et la Hongrie dans le passé et dans le présent », *Revue de Hongrie*, janvier-juin 1931, p. 62

<sup>1402</sup> René DUPUIS, *Le problème hongrois*, Paris, Les Editions internationales, 1931, 215 p. Ouvrage salué dans la *Revue franco-hongroise* en avril 1931

<sup>1403</sup> « Trouver chez une personne de tempérament différent au sien un même idéal, est singulièrement plus agréable que de le trouver chez quelqu'un de même caractère que soi. » René DUPUIS, « La France et la Hongrie dans le passé et dans le présent », *Art. cit.*

<sup>1404</sup> Kuno Klebelsberg : ministre de l'Instruction publique de Bethlen. Contribua particulièrement à la constitution du réseau d'instituts hongrois dans les capitales européennes. Célèbre pour avoir considéré la culture comme la principale "arme" de la Hongrie dans la défense de sa cause. La femme de lettres Cécile de Tormay fut à l'origine de l'Association des femmes hongroises.

<sup>1405</sup> René DUPUIS, *Le problème hongrois*, Paris, Les Editions internationales, 1931, Chap. « Coup d'œil sur la littérature hongroise moderne », pp. 163-214

pathétique[s] ». <sup>1406</sup> Mais il y avait un problème, qui nous ramène sans doute indirectement à la rupture de Dupuis d'avec la *NRH* : les Hongrois étaient eux-mêmes leurs principaux ennemis, et cela agaçait terriblement le jeune homme. « L'âpreté orgueilleuse de la forme de leurs plaidoyers nuit dans des proportions considérables à la cause qu'ils défendent, irritent le lecteur français le mieux disposé à leur égard, et le font douter du bien-fondé de leurs revendications. » <sup>1407</sup> D'ailleurs, Dupuis insistait beaucoup moins qu'Aldo Dami sur le "revirement" soi-disant observable en ce temps-là dans l'opinion française. Son livre comportait, sur ce point, des contradictions. <sup>1408</sup> Par ailleurs, René Dupuis admettait l'argument classique de la supériorité culturelle, selon lequel la Hongrie devait jouer un rôle particulier dans la région, <sup>1409</sup> dont il trouvait une application particulièrement pertinente en Transylvanie, refuge et recueil des plus vieilles traditions hongroises. <sup>1410</sup> Il imaginait même que la Transylvanie se détacherait de la Roumanie « dans un délais assez court. » <sup>1411</sup> Ce qui ne l'empêchait pas de considérer la révision comme impossible dans l'immédiat, affirmant qu'il était en cela d'accord avec les Hongrois eux-mêmes, qui ne demandaient pour l'instant « qu'un peu d'air » et que l'on traitât les minorités hongroises avec « équité et humanité. » <sup>1412</sup> René Dupuis n'était pas avare en vœux pieux. Il était aussi convaincu qu'un esprit aussi « fin et délié » que Beneš comprendrait qu'il avait intérêt à favoriser la détente économique dans la région (*i.e.* par la formation d'une confédération et la disparition des tarifs douaniers prohibitifs). <sup>1413</sup> Dans le sillage de *Plans* et à travers René Dupuis, le mouvement Ordre nouveau se frayait donc un chemin vers la Hongrie. La *Gazette de Hongrie* annonçait ainsi, en septembre 1931, la sortie de *Décadence du Français*, publié par les deux leaders du mouvement (Robert Aron et Arnaud Dandieu). <sup>1414</sup> Néanmoins, l'esprit de la recension était critique : il y était question « d'influences mal digérées de Freud et Marx » et de l'absence d'une vision cohérente, notamment par la confusion permanente entre « l'ordre des choses collectives et celui de l'intime. » (*HdM* : la méthode dichotomique !) Mais le critique admettait que ce livre « nerveux » avait pour grand mérite de donner corps « à cette fameuse inquiétude moderne, ce malaise poignant qui accompagn[ait] dans la pensée européenne

---

<sup>1406</sup> René DUPUIS, *Ibid.*, p. 173

<sup>1407</sup> René DUPUIS, *Ibid.*, p. 11

<sup>1408</sup> La propagande hongroise suscite la même antipathie en France que dans la Petite entente (*Ibid.*, p. 25) ; la cause de la Hongrie gagne chaque jour des partisans. (*Ibid.*, p. 94)

<sup>1409</sup> *Ibid.*, p. 68

<sup>1410</sup> *Ibid.*, p. 30, pp. 106-107

<sup>1411</sup> *Ibid.*, p. 123

<sup>1412</sup> *Ibid.*, p. 35

<sup>1413</sup> *Ibid.*, p. 63

<sup>1414</sup> Victor HINCZ, *Gazette de Hongrie*, 12 septembre 1931

l'obscur sentiment d'un monde nouveau qui se prépar[ait], plein d'inconnu, de promesses et de menaces. »<sup>1415</sup> De fait, l'Ordre nouveau ne semble avoir été ni aussi connu ni aussi apprécié en Hongrie que ne l'avaient été les groupes Plans.<sup>1416</sup> Dans la revue *Ordre nouveau*, le problème hongrois n'apparaît qu'épisodiquement.<sup>1417</sup> Et, de plus, il partage le terrain avec l'éloge de la civilisation agraire roumaine.<sup>1418</sup> Quant à René Dupuis, il ne s'exprima plus directement sur la Hongrie après 1933, sans pour autant amollir sa critique à l'égard de la politique du Quai d'Orsay.<sup>1419</sup>

### **3. La Hongrie et les "réalistes", néo-radicaux et néo-socialistes**

#### **a) Passerelles hongroises entre certains "spiritualistes" et les "réalistes"**

Les groupes Plans et l'Ordre nouveau étaient, parmi les spiritualistes, ceux qui étaient les plus versés en matière de domestication des techniques modernes (rappelons qu'un pilier de *Plans* était Le Corbusier). De sorte qu'ils pouvaient facilement apparaître "réalistes" dans leur volonté de maîtriser le réel tout en prenant acte de son aspect incontournable. En 1928, Henry de Jouvenel avait remarqué la vogue du terme « réaliste » dans la littérature engagée, en citant justement un ouvrage de Georges Roux.<sup>1420</sup> D'ailleurs, jusqu'en 1930 et même plus tard, quand le vocable de non-conformiste allait commencer à s'imposer, les Hongrois ne cessèrent de situer Philippe Lamour et son équipe dans la tendance gauchiste du Parti radical, avec en

---

<sup>1415</sup> Art. cit.

<sup>1416</sup> Le ministre de Hongrie à Paris qualifiait l'Ordre nouveau « d'association de jeunesse pacifiste. » Frigyes Villani – Gyula Károlyi 13 juin 1931. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok) ; "NRH". Remarquons tout de même que l'année 1936 de la revue *Ordre nouveau* est conservée dans les archives du Collegium Eötvös.

<sup>1417</sup> Par exemple, à travers la mise en scène d'un nationaliste supposé tchèque : « Pas un pouce de notre territoire, s'écrie le "nationaliste" international, même si "notre" territoire est habité par des Slovènes, des Allemands ou des Hongrois qui n'ont de tchèque que la couleur du passeport. » Cf. CHEVALLEY, Michel GLADY, « La folie des frontières », n° 12. « De la banque à l'escroquerie », *Ordre nouveau*, Juin 1934, p. 21 (Ne serait-ce que la confusion entre Slovènes et Slovaques montre la marginalisation du problème hongrois).

<sup>1418</sup> En 1936, l'Ordre nouveau publia deux articles faisant l'éloge de la civilisation agraire roumaine, protectrice des cellules économiques de base comme la famille et le village (en évoquant, par quelques paroles prudentes, le mouvement légionnaire). Jacques LASSAIGNE, *Ordre nouveau*, janvier et décembre 1936

<sup>1419</sup> Par exemple, un article accusateur paru dans *Ordre nouveau* le 15 juin 1938 (n° 42), cité dans Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, PUF, 2002, p. 265

<sup>1420</sup> Titre de l'ouvrage de G. Roux : *Essai de politique réaliste*. Henry de JOUVENEL, « La situation politique. Voyage autour de la Chambre », *La revue des vivants*, août 1928, p. 365, cité dans Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, PUF, 2002, p. 49

poupe le journal *La République*, beaucoup plus critique des traités que le président du parti, Edouard Herriot.<sup>1421</sup>

La frontière entre “spiritualiste” et “réaliste” était donc assez poreuse. Et *La République* fut effectivement un des points de rencontre entre les non-conformistes de *Plans* et certains jeunes radicaux, au point qu’en politique intérieure, leur positions étaient très proches (critique de la démocratie parlementaire bloquée). D’autre part, les publicistes communément qualifiés de “réalistes” n’étaient pas forcément plus diserts que leurs comparses “spiritualistes” quant aux solutions concrètes (voir, plus loin, la critique de Roberto Forges Davanzati). Je considérerai, en suivant Olivier Dard, essentiellement comme signe de “réalisme” le fait que certains jeunes gens mirent en scène leur contestation au sein d’un parti historique, en l’occurrence du Parti radical, ou d’une mouvance identifiée, par exemple le socialisme (avec les néo-socialistes). Ce qui ne voulait pas dire, d’après Pierre Dominique lui-même, que leur critique était nécessairement moins virulente ; mais une question de tactique, surtout. « Il est trop facile, écrivait-il, de dire que des groupes nouveaux et parce qu’ils portent un nom nouveau sont originaux et non conformistes, tandis que des hommes qui se contentent d’une vieille étiquette à laquelle ils accolent le préfixe “néo” ou “jeune” sont “fidèles à l’ordre établi”. Il est peut-être plus adroit de pénétrer dans la maison, de s’y installer et de l’occuper peu à peu que de camper dans la cour, sous la pluie, en discourant devant des fenêtres closes. »<sup>1422</sup> Oui, c’était une question de tactique.

Le critère hongrois est-il pertinent ? Nous avons vu qu’au sein même de *Plans*, les positions de Philippe Lamour et de Georges Roux étaient, n’en déplaise au *KÜM*, largement divergentes. Il y aurait donc peu de sens à tenter de distinguer, sur la question de la révision des traités, d’une part une position “spiritualiste” (celle-ci nous est apparue comme relativement diverse) et, d’autre part, une position “réaliste” (qui reste encore à définir). N’abandonnons pourtant pas trop vite la question hongroise, sinon celle de la révision. En effet, Lamour, Roux, et même Dupuis, les non-conformistes spiritualistes, étaient sensibles à l’aspect héroïque, à la « cruauté » hongroise, qui leur donnait d’agréables frissons (même si c’était pour la déplorer, comme chez Dupuis). Pour les réalistes comme Pierre Dominique et Jacques Kayser, tout cela ne suscitait que suspicion et sarcasmes. Voici, me semble-t-il, une véritable différence entre les deux tendances : les réalistes réfutaient sans complexe la nature transcendante de la mission hongroise ; les spiritualistes étaient moins assurés sur ce point.

---

<sup>1421</sup> Gesztesi – KÜM 15 novembre 1930. MOL. K66. Gesztesi I. dossier 103. cs. (Gesztesi I. e)

<sup>1422</sup> Pierre DOMINIQUE, « Nouvelles de la jeunesse », Pamphlet, 17 novembre 1933, p. 15 (Compte-rendu de Alexandre MARC et René DUPUIS, Jeune Europe), cité dans Olivier DARD, Idem, p. 170.



Nous allons le constater en détaillant les relations de la *NRH* avec les deux réalistes susnommés.

## b) Le quotidien radical *La République* et les jeunes radicaux

Aldo Dami avait judicieusement souligné que la Hongrie, sous son fard de monarchie traditionnelle, avait, avec la réforme de la Table des magnats en chambre corporative, créé des institutions proches de celles auxquelles songeaient les « syndicalistes et les néo-radicaux français. »<sup>1423</sup> Ces néo-radicaux (généralement désignés comme « jeunes radicaux » ou « jeunes turcs »), bien que membres du parti pilier de la III<sup>e</sup> République, reprochaient à cette dernière de s'être cramponné à de vieilles institutions devenues sans vie. Mouvement né de la contestation, il était naturellement divers dans ses profondeurs, aussi peut-on affirmer sans crainte que quelques-uns de ses membres, n'idolâtrant pas le suffrage universel, étaient sans doute moins effarés par le régime politique hongrois que certains politiciens français même de droite. Pourtant, dans l'ensemble, les « jeunes turcs » se situaient à la gauche du Parti radical. Ils avaient leur organe, fondé en 1929 par Emile Roche, *La République*, dont deux de ses principales têtes pensantes, Jacques Kayser et Pierre Dominique, eurent des relations étroites avec la *NRH*, surtout dans les années 1933-34.<sup>1424</sup> En juillet 1935, Pierre Dominique allait lancer un supplément hebdomadaire intitulé *Révolution*, tentative de rapprochement des dissidents de droite et de gauche, qui allait effectivement réunir brièvement des personnalités très variées parmi lesquelles la triade des futurs collaborateurs de l'ex-gauche, Gaston Bergery, Marcel Déat et Jacques Doriot, mais aussi des anciens de la revue *Esprit* (Georges Izard et Louis-Emile Galey), des syndicalistes et des dissidents des ligues de droite, un leader de la Jeune droite (Jean-Pierre Maxence), et l'écrivain Drieu La Rochelle.<sup>1425</sup> Pierre Dominique, critique sévère des monarchistes, avait lui-même été président de section à l'Action française.<sup>1426</sup> *La République* s'annonçait comme un « quotidien de combat radical et

---

<sup>1423</sup> Aldo DAMI, *La Hongrie de demain*, Paris, André Delpeuch, 1929, p. 24

<sup>1424</sup> Jacques Kayser (1900-1963) était un « jeune radical » authentique, vice-président et secrétaire général du Parti radical et radical-socialiste, il vilipendait « l'impérialisme démocratique » ignorant les situations nationales particulières, il fut rédacteur en chef de *La République* et collaborateur politique de nombreux journaux entre les deux guerres ; membre du Comité central de la Ligue des droits de l'homme. Après 1945, il écrivit une *Histoire du radicalisme*. Pierre Dominique (1889-1973), de son vrai nom Dominique Luchini, connut un parcours beaucoup plus sinueux. D'abord, il avait rejoint le Parti radical après un séjour en Action française. Bien que situé à la droite du Parti, il intégra l'équipe de *La République* où il défendit une vision autoritariste de la vie politique. Par la suite, il fut directeur de l'Office français d'information à Vichy ; après la guerre, il collabora à plusieurs organes d'extrême droite et semble avoir renoué avec son inclination royaliste vers la fin, en écrivant quelques ouvrages sur l'histoire des derniers rois de France.

<sup>1425</sup> Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, PUF, 2002, p. 235

<sup>1426</sup> Eugen WEBER, *L'Action française*, Pluriel Poche, 1985, p. 342

socialiste [...] un journal qui monte ». <sup>1427</sup> La ductilité idéologique et la volonté de renouvellement ouvertement affichée lui procuraient peut-être une ouverture d’esprit à l’égard d’une cause aussi “radicale” que le révisionnisme hongrois ; de plus, il accueillit occasionnellement les articles de non-conformistes spiritualistes magyarophiles (Lamour, Roux). Le fait est que les deux principaux rédacteurs de *La République* eux-mêmes furent en contact plus ou moins régulier avec la *NRH*. Ne nous méprenons pas, le quotidien radical ne fut jamais un rouage de la propagande hongroise, simplement il reconnut la réalité du problème hongrois, tout en conservant un solide esprit critique. Jacques Kayser, par exemple, fut un “ami” on ne peut plus exigeant. Nous avons brièvement évoqué sa passe d’arme en octobre 1933 avec le baron Kornfeld, où le Français, évoquant la « volatilisation » prochaine et souhaitable des frontières, était soupçonné de penser surtout à celle de la Hongrie. Tout de même, Kayser continua à s’intéresser au bassin danubien puisqu’il accepta, un an plus tard, une invitation de la *Külügyi Társaság*. <sup>1428</sup> Les Hongrois avaient sans doute apprécié son article paru peu avant dans l’*Œuvre* (mai 1934), quotidien pourtant très peu magyarophile, dans lequel il avait [écrivait] que « pour qu’on [obtînt] plus de justice, il [fallait] obtenir plus de modération dans les esprits. Plus de modération en Hongrie. Mais plus de modération aussi dans les États de la Petite entente. » <sup>1429</sup>

### c) Les relations franco-italiennes

Quant à Pierre Dominique, il participa début 1933 à un débat consacré aux relations franco-italiennes. L’Italie était un sujet présent à la *NRH* (les relations franco-italiennes, nous l’avons souligné, étaient un préalable crucial aux relations franco-hongroises elles-mêmes. Néanmoins, elles ne firent jamais l’objet de plusieurs articles de tête, comme ce fut le cas des relations franco-allemandes). Entre décembre 1932 et avril 1933 se succédèrent quatre articles assez courts, placés dans le corps de la revue.

L’Italie après dix années de fascisme	Georges Roux	Décembre 1932
France démocratique et Italie fasciste	Roberto Forges Davanzati	Mars 1933
La France et l’Italie. Veut-on le rapprochement	Pierre Dominique	Mars 1933

<sup>1427</sup> Sur le papier à en-tête : « fondé en 1929, 76 000 abonnés en juin 1936, 142 000 en octobre 1936 ». Roux – Balogh 22 janvier 1937 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1428</sup> Pour une conférence sur l’Histoire politique de la III<sup>e</sup> République. Gazette de Hongrie 14 avril 1934

<sup>1429</sup> Jacques KAYSER, L’*Œuvre*, 3 mai 1934

ou non ?		
L'Italie et la France. Où sont les responsabilités ?	Roberto Forges Davanzati	Avril 1933

Je me contenterai d'analyser principalement la contribution de Pierre Dominique. Dans un style relativement gouailleur, le journaliste français affirmait que le différend franco-italien d'ordre idéologique n'était pas sérieux (« La démocratie, pour moi, est morte, écrivait-il.<sup>1430</sup> Le nombre de Français qui pensent comme moi est de plus en plus grand. » Celle-ci ne sera remplacée ni par le bolchevisme, ni par le fascisme, ni par le racisme mais par « quelque chose d'autre. » « C'est d'ailleurs l'affaire des Français. »<sup>1431</sup>). Selon lui, la différence de régime n'étant pas un véritable obstacle, la seule explication de la mésentente demeurait dans le fait que, d'une part, le peuple français persistait à voir l'Italie comme il avait vu le Piedmont au XIX<sup>e</sup> siècle, d'autre part, que l'Italie prenait ombrage de la puissance française à laquelle elle aspirait justement à présent. Simple question d'information et de rééquilibrage, en somme. D'ailleurs, Pierre Dominique affirmait que la France ne s'opposerait en rien à ce rééquilibrage de la puissance italienne, ni en Afrique ni en Europe centrale, où, en l'occurrence, l'Italie allait se heurter non pas à la France mais à l'Allemagne. Dans le numéro suivant, Roberto Davanzati,<sup>1432</sup> en tant que fasciste, se fit un plaisir de relever la "légèreté" avec laquelle le Français avait évoqué la démocratie : « traiter ainsi à la légère un sujet aussi important est [...] un aveu d'incompréhension » en général, particulièrement aggravé face à l'entreprise de régénération éthique engagée par l'Italie.<sup>1433</sup> De plus, il lui reprochait son double langage quant à la politique extérieure française qui, dans les Balkans et l'Europe centrale, poursuivait une « politique d'opposition à l'Italie. »<sup>1434</sup> Dans cette revue qui connut si souvent des malentendus avec ses amis français, voici qu'un Italien évoquait des problèmes de légèreté, de double langage (À la *Nouvelle revue de Hongrie*, on rencontrait les travers de la diplomatie sans le secours de sa discrétion.).

<sup>1430</sup> Cette idée était toute fraîche. Il venait de la développer dans le premier numéro de la revue Pamphlet lancée en février, avec un article intitulé « Mort de la démocratie » (Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, PUF, 2002, p. 169)

<sup>1431</sup> Pierre DOMINIQUE, « La France et l'Italie. Veut-on le rapprochement ou non ? », NRH, mars 1933, p. 236

<sup>1432</sup> Roberto Forges Davanzati : directeur de la Tribuna, président de la Société des auteurs et éditeurs, considéré comme le porte-parole de Mussolini.

<sup>1433</sup> Roberto FORGES DAVANZATI, « La France et l'Italie. Où sont les responsabilités ? », NRH, avril 1933, p. 349

<sup>1434</sup> Roberto FORGES DAVANZATI, Art. cit., p. 348. Ce reproche était adressé à la France, mais Pierre Dominique lui-même ne le méritait pas. En 1938, il poursuivait encore la même idée (dans laquelle on ne voit pas seulement la tolérance pour l'Italie en Europe centrale, mais aussi déjà, sans doute, se profiler un pacifisme absolu à l'égard des projets allemands en Europe : « Une fois pour toutes, regardons vers la mer et tournons le dos au continent. » Pierre DOMINIQUE, *La République*, 17 octobre 1938, in Robert PAXTON, *La France de Vichy*, Poche, 1997, p. 102.)

## d) La Hongrie dans le quotidien *La République*

Dans les années 1934-35, il y eut de la part de la *République* une volonté réelle d'entrer en contact avec la Hongrie (à travers ses deux rédacteurs Jacques Kayser et Pierre Dominique, dont nous avons déjà vu les contributions aux débats de la *NRH*), sur des bases qui étaient toutefois trop loin des attentes hongroises. Remarquons tout de même que cinq ans plus tôt, Philippe Lamour s'était pourtant fait une réputation de héros en soutenant à peu près les mêmes idées (priorité à la fédéralisation, préoccupation économique). Mais Kayser et Dominique n'eurent pas le même succès. Au moins engageaient-ils une démarche ouverte et sincère. Ce qui ne semble pas avoir été le cas d'un rédacteur moins célèbre de la *République*, dont le parcours ressemble plus à de la propagande monnayée : en juillet 1934, Maurice Gautrelet (qui était également pigiste à la *Gazette de Biarritz*, très lue pendant l'été), fut invité en Hongrie par la *Reviziós Liga*. De retour en France, il se fendit de « quelques articles » pour lesquels Gesztesi lui versa une gratification de 1500 francs (en octobre).<sup>1435</sup> Ce qui n'était pas une petite somme (je n'ai pu vérifier si les articles en question étaient passés à la *République* ou à la *Gazette de Biarritz*).

N'oublions pas Georges Roux, qui participa au débat sur les relations franco-italiennes et dont j'ai déjà dit quelques mots comme précurseur ; j'aborderai plus loin ses relations, beaucoup plus riches, avec la *NRH* et la Hongrie à partir des années 1935-36, lorsque je traiterai du cas des non-conformistes "spiritualistes". Mentionnons tout de même ici, car cela relève du journal *La République*, qu'en septembre 1936, le journal des jeunes radicaux lui confia la responsabilité de la rubrique politique extérieure, sous le pseudonyme de Jean-Pierre Gérard (selon l'intéressé lui-même, ces attributions ne prévoyaient pas de déployer les pages du journal en faveur du révisionnisme hongrois,<sup>1436</sup> mais c'était, au moins, la promesse d'une situation relativement propice).<sup>1437</sup>

---

<sup>1435</sup> MOL. K66. 1934. 237. C-K. Doc. 493 sq.

<sup>1436</sup> Roux – Balogh 5 octobre 1936 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1437</sup> « L'accueil que Georges Roux – ami déclaré de la Hongrie – reçoit dans la République [...] prouve que l'évolution [du Parti radical] n'est ni un mythe, ni une espérance à échéance lointaine. » (Georges DUVEAU, « La jeunesse française et la Hongrie », *NRH*, décembre 1933, p. 1005)

## e) « Grandeur et chute étonnante » du Parti radical (*dixit* G. Roux)

Qu'était alors devenu le Parti radical ? Georges Roux l'avait lui-même écrit en mars 1935 dans une revue de la Jeune droite, la *Revue du siècle*<sup>1438</sup>, où il faisait (momentanément) ses adieux à une institution devenue « une bande plutôt qu'un parti »,<sup>1439</sup> dont l'idéologie (la défense du petit contre les gros, héritage des jacobins et même des rois, les bons), avait été dévoyé dans une « noblesse radicale » cachée derrière le « débraillé voulu à la Herriot. »<sup>1440</sup> Curieusement, cette « déchéance » du parti radical était, selon Roux, apparue inévitable dès lors que le parti s'était condamné au matérialisme en se coupant du Christianisme. « Une chose est d'être laïque, écrivait-il, une autre chose est d'être anti-religieux. [...] La France est catholique. [...] Tout essai de morale non catholique est ridicule, tout essai de non-morale est non seulement odieux, mais vain. » Finalement, l'expérience de l'après 6 février avait échoué, parce que les radicaux avaient ignoré le facteur moral. Contre ce manquement du Parti radical, Georges Roux appelait à la réunion des Français dans un mouvement social et national<sup>1441</sup> (sans doute, la *Revue du siècle* buvait du petit lait). Mettons ces paroles sur le coup de la colère, mais aussi en perspective avec les observations de Jean de Pange inscrites dans son journal en janvier 1930 (déjà mentionnées plus haut), évoquant avec stupeur le jeune radical baisant l'anneaux d'un évêque. Étrange Georges Roux.

## f) Jean Luchaire, « porte-parole autoproclamé » des Jeunes réalistes

Entre les Jeunes radicaux dont nous venons de faire l'examen et les quelques mots que je dirai bientôt sur le Néo-socialisme, il ne faut pas oublier de signaler une branche du réalisme, et pas des moindres puisqu'il s'agit de son « porte-parole autoproclamé »<sup>1442</sup>, Jean Luchaire, et du journal de ce dernier : *Notre temps*.<sup>1443</sup> On ne sera pas étonné en apprenant que la *NRH* fut en contact avec Jean Luchaire ; la revue hongroise était, dans ces années 1933-35, un véritable carrefour des jeunes mécontents français. De plus, Luchaire était profondément

<sup>1438</sup> La *Revue du siècle* fut fondée en avril 1933 par Jean de Fabrègues et Thierry-Maulnier.

<sup>1439</sup> Georges ROUX, « Grandeur et chute étonnante », *Revue du siècle*, n° 5, mars-avril 1935, p. 30

<sup>1440</sup> Art. cit., p. 32

<sup>1441</sup> Art. cit., pp. 33-33

<sup>1442</sup> Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, PUF, 2002, p. 6

<sup>1443</sup> D'après Daniel-Rops, l'activité de *Notre temps*, « loin d'être négligeable » restait « immédiatement, et d'ailleurs très franchement, soumise aux principes du radicalisme. » (DANIEL-ROPS, « La voix de la jeunesse française », *NRH*, juillet 1932, p. 30) (soumise aux principes, pas aux hommes).

germanophile et, pour lui, tout autant que pour les germanophobes, la Hongrie était sans doute très proche de l'Allemagne sur la carte d'Europe. C'est Haraszti qui se chargea de lui. Luchaire (qualifié de *lucidus caput*<sup>1444</sup>) devait écrire un article intitulé « Points communs de la jeunesse non conformiste ». Sous ce terme, d'après Haraszti, Jean Luchaire réunissait tout simplement « la jeunesse révolutionnaire » qui s'opposait aux « conceptions anciennes » et cherchait la « solution des problèmes dans une nouvelle voie. » De plus, l'article devait aborder le problème de la révision. Sa lecture aurait été des plus intéressantes, malheureusement, il ne parut jamais, pour des raisons que j'ignore puisqu'il n'existe aucune autre lettre concernant Luchaire dans la vaste correspondance de Balogh.<sup>1445</sup> En revanche, lorsqu'il fut question de trouver un nouveau correspondant parisien pour la *NRH* (en 1935), le nom d'un ancien secrétaire de rédaction de *Notre temps* fut brièvement envisagé.<sup>1446</sup>

Maintenant, comme promis, un dernier mot sur lesdits réalistes avec le cas d'un homme de gauche singulier.

## g) Marcel Déat

Marcel Déat était normalien, agrégé de philosophie, il fut député de la Marne puis de Paris. Encore jeune, il était « l'un des jeunes intellectuels les plus distingués de la SFIO. »<sup>1447</sup> Il avait figuré parmi les premiers contestataires « réalistes » à la fin des années vingt,<sup>1448</sup> mais son « réalisme » était, déjà en 1934, considéré comme « sinieux » par l'hebdomadaire catholique *Sept*.<sup>1449</sup> En 1933, il avait fondé, avec deux compagnons, le Parti socialiste de France (qualifié de néo-socialiste), qui préconisait comme remède à la crise l'autorité centralisée et l'autarcie économique dirigée. Brièvement ministre de l'air en 1936, il fut résolument pacifiste à Munich (c'est lui qui lança le fameux « Mourir pour Dantzig ? »). Après la débâcle en 1940, il rejoignit l'équipe de Laval à Paris puis fonda, en janvier 1941, le Rassemblement national populaire dont la ligne était l'ultra-collaboration.<sup>1450</sup>

En juin 1934, un ami parisien de la *NRH* suggérait à Balogh d'entrer en contact avec Déat : « Je viens d'avoir, disait-il, une longue conversation ce soir avec Marcel Déat, le chef du

---

<sup>1444</sup> Lucidus fejü en hongrois.

<sup>1445</sup> Haraszti était aussi en relation avec un autre rédacteur de *Notre Temps*, Jacques Chabannes, qui avait aussi promis un article. Haraszti – Balogh 25 novembre 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>1446</sup> Deshusses – Balogh 8 octobre 1935 (1/784)

<sup>1447</sup> Robert PAXTON, *La France de Vichy*, Poche, 1997, p. 309

<sup>1448</sup> Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, PUF, 2002, p. 165

<sup>1449</sup> Commentaire de la rédaction mis en chapeau d'une interview consacré au programme social de Marcel Déat. *Sept*, 21 avril 1934

<sup>1450</sup> Robert PAXTON, *Idem*, pp. 309-310

jeune parti néo-socialiste. C'est, je crois, un homme qui est appelé à jouer un grand rôle dans la politique. [...] Peut-être qu'un jour, vous auriez intérêt à lui demander un article sur quelque question, pour votre revue. Il me parlait tout à l'heure de l'entente que nous aurions dû faire avec l'Allemagne sur la question de la Sarre. »<sup>1451</sup> Balogh prit note de la suggestion, mais il craignait aussi les personnalités trop marquées à gauche, il demanda plus de renseignements.<sup>1452</sup> Son interlocuteur insista sur le rôle futur de Marcel Déat,<sup>1453</sup> soulignant que la *NRH* devait tenir compte des « tendances en matière de politique extérieure, des équipes qui ser[ai]ent appelées plus tard à prendre le pouvoir » ; pour compenser le risque d'excès à gauche, il faisait, sans sourciller, remarquer que Léon Blum considérait Déat comme « un terrible réactionnaire. »<sup>1454</sup> Voilà comment l'histoire de France se jouait à l'avance dans les coulisses de la *Nouvelle revue de Hongrie*, à travers un miroir à peine déformant.

## **4. Une série de conférences non-conformistes en 1933-34**

La *NRH* se proposait volontiers comme carrefour des jeunes Français mécontents, dans l'espoir de consolider la question hongroise comme point d'ancrage de leur révolte. La technique des services de propagande hongrois était consommée : invitation à Budapest pour y tenir une conférence devant un public trié, visite plus ou moins approfondie du pays, audiences plus ou moins prestigieuses et, finalement, mise en contact avec la *NRH* pour mettre en place une collaboration. Malgré le bon souvenir que Philippe Lamour conserva de son festin hongrois en 1931, il semble que les jeunes gens des années 1930-35 ne furent tout de même pas aussi bien traités que les ecclésiastiques des années 1935-39 (voir la quatrième partie), surtout il manquait dans leur programme le séjour dans le château de province d'un accueillant aristocrate. Peut-être Georges Roux aurait-il apprécié ? (Mais qu'en savaient les Hongrois ?) La saison 1933-34 fut riche : on eut l'occasion d'écouter ce dernier à Budapest, ainsi qu'Aldo Dami et Georges Duveau, un nouveau venu sur lequel je dirai quelques mots plus loin. C'est principalement la *Gazette de Hongrie* qui nous informe de leurs mouvements. En juin 1933, on y lisait le compte-rendu de la conférence de Roux, « le publiciste français

---

<sup>1451</sup> Charles Chassé – Balogh 4 juin 1934 (Fond Balogh 1/566)

<sup>1452</sup> Balogh – Charles Chassé 12 juin 1934 (Loc. cit.)

<sup>1453</sup> « supérieur certainement à celui de Daniel-Rops » écrivait-il. On ne peut que l'approuver, sans méjuger Daniel-Rops.

<sup>1454</sup> Charles Chassé – Balogh 16 juin 1934 (Loc. cit.)

bien connu », organisée par la *Reviziós Liga*. Le sujet en était tout simplement la révision du traité de Trianon. Après avoir exposé le point de vue de la France, qu'un « conservatisme bourgeois » et l'obsession de la sécurité rendaient propre à être bernée par la Petite entente, Roux s'autorisait à penser que la montée du péril d'*Anschluss* pourrait renverser la politique officielle. D'après la *Gazette de Hongrie*, dans l'auditoire se trouvaient, entre autres, Gusztáv Gratz et le chef du Service de presse du *Miniszterelnöki hivatal* ainsi que celui du *Külügyminiszterium*.<sup>1455</sup> En décembre, ce fut le tour d'Aldo Dami, sur invitation de la même société. Celui-ci, qualifié « d'écrivain et publiciste bien connu dans les milieux politiques », y parla de sa deuxième passion, après l'Europe centrale, c'est-à-dire de la « crise de la démocratie », puis du « mécanisme de la révolution. » Il devait ensuite se déplacer à Miskolc, puis à Pécs.<sup>1456</sup>

En mai 1934, Georges Duveau fut invité à Budapest par l'Alliance française. La *Gazette de Hongrie* dressait à l'avance un portrait assez précis du jeune journaliste (signé « F.G. », sans doute pour François Gachot).<sup>1457</sup> Malheureusement, ce dernier tomba malade peu avant et renonça au voyage.<sup>1458</sup> D'autre part, à la fin de l'année, le mouvement non-conformiste français commençait à s'épuiser, notamment par la faute des divergences d'analyse de l'après 6 février.<sup>1459</sup> Assez tardivement, c'est seulement en 1935 que la *NRH* semble avoir pris conscience d'une fraction pourtant pionnière de l'esprit non-conformiste, la Jeune droite, qui aurait pu constituer un précieux point d'ancrage, car sa position idéologique était favorable (je m'étendrai un peu plus loin sur le sujet). Il fut notamment question que Thierry-Maulnier vînt donner une conférence à Budapest,<sup>1460</sup> mais le projet fut abandonné.

## 5. Le fond de débat : la jeunesse et la révolution

### a) Le numéro spécial de la *NRH* sur la jeunesse (juillet 1933)

La vogue des études sur la jeunesse

---

<sup>1455</sup> Gazette de Hongrie, 10 juin 1933

<sup>1456</sup> Gazette de Hongrie, 16 et 30 décembre 1933

<sup>1457</sup> F.G. [François Gachot], « Conférence de Georges Duveau », Gazette de Hongrie, 5 mai 1934

<sup>1458</sup> Duveau – Balogh 16 mai 1934 (Fond Balogh 1/866)

<sup>1459</sup> À l'encontre de certains espoirs, les événements du 6 mai 1934 eurent pour conséquence de renforcer les antagonismes politiques et de raffermir le parlementarisme. Entraînées dans l'inertie de cette orientation générale, les tendances non-conformistes se replièrent sur le noyau de leurs idéologies d'origine et cessèrent de mettre en avant les éléments communs des différentes parties de la jeunesse. Le moment était venu de « la fin de l'esprit des années trente. » Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942). Une révolution conservatrice à la française*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 330-332

<sup>1460</sup> Deshusses – Balogh 4 août 1935 (Fond Balogh 1/784)



Revenons en arrière. En 1933, le débat sur la jeunesse battait son plein. Les “enquêtes” étaient innombrables pour tenter de comprendre ce que l’on devait espérer ou craindre de cette force indomptable. D’ailleurs, ce n’était que la remise au goût du jour d’un phénomène un peu plus ancien, puisque la fameuse enquête d’Agathon remontait à 1913.<sup>1461</sup> En ce qui concerne les années trente, mentionnons, parmi tant d’autres exemples possibles, l’enquête conduite par Joseph Folliet dans le journal chrétien démocrate *l’Aube*, où défilèrent à la barre Denis de Rougemont, Alexandre Marc, René Dupuis,<sup>1462</sup> Daniel-Rops, Jean Jardin, Jean de Fabrègues, etc... Une fois n’est pas coutume, l’éclairage international n’était pas absent de la problématique, comme en témoignent les pages « jeunesses du monde » confiées à Thierry-Maulnier dans l’hebdomadaire culturel *1933*, fondée par Henri Massis avec la collaboration de Georges Mandel. On y présentait méthodiquement les *Komsomols*, les *Ballilas*, les *Hitlerjüngend*...<sup>1463</sup> (malheureusement, semble-t-il, pas les *Levente* hongrois...).

Balogh, quant à lui, comme il l’écrivait à une jeune correspondante qui devait lui écrire un article intitulé « La jeune fille française d’aujourd’hui », ne croyait pas à « une transformation décisive de la jeunesse ». Au contraire, il était « convaincu [...] qu’entre deux générations successives les rapports [étaient] toujours à peu près identiques et que ce que nous [trouvions] étrange actuellement, [avait] paru étrange même il y [avait] plusieurs centaines d’années. » « Cependant, en ma qualité de rédacteur, terminait-il, je me soumetts à la façon officielle dont le problème est posé et je serai content si vous pensiez pouvoir nous dire quelque chose de neuf et d’intéressant sur ce problème [celui de la jeune fille française d’aujourd’hui]. »<sup>1464</sup> C’est ainsi qu’il se fendit, lui aussi, de son numéro spécial sur la jeunesse (européenne). Ce fut le deuxième numéro spécial de la *NRH*, et le dernier jusqu’en 1938. En fait de jeunesse européenne, le sommaire était largement consacré à une présentation détaillée de la situation hongroise : dix articles sur la Hongrie, deux articles sur la jeunesse hongroise des pays successeurs (Tchécoslovaquie et Roumanie), quelques articles sur les jeunesses voisines (tchécoslovaque, bulgare et turque). Il restait à trois auteurs la tâche de se partager la France

---

<sup>1461</sup> AGATHON (pseudonyme d’Henri Massis et Gabriel de Tarde), *Les jeunes gens d’aujourd’hui*, 1913

<sup>1462</sup> Où l’on faisait allusion, sans plus de précisions, à son « ouvrage intéressant sur la politique hongroise ». Joseph FOLLIET, « Que veut la jeunesse ? », *L’Aube*, 14 juillet 1933

<sup>1463</sup> Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942). Une révolution conservatrice à la française*, Paris, L’Harmattan, 2001, p. 298

<sup>1464</sup> Balogh – Cl. Eylan 31 mars 1933 (Fond Balogh 1/975). Claude Eylan, pseudonyme de la baronne de Boecop, sœur de Jean Malye (président de l’Association Guillaume Budé) était l’auteur d’une « Suite hongroise » parue dans la *Revue des deux mondes* le 15 août 1933 (pp. 852-873), dans laquelle elle faisait d’une réception chez le régent un modèle de l’hospitalité hongroise, prioritaire même dans la misère, et de Gyula Gömbös un portrait plutôt flatteur, puisqu’il était qualifié d’homme « bon, sensible même », malgré sa préférence pour la force par rapport à la diplomatie. (MOL. K66. Gesztesi Dosszié 104. cs. II./b)

(dont Daniel Halévy), et les autres grands pays d'Europe se contentaient d'un seul article chacun.

## Jeunesse hongroise et jeunesse d'Europe

Malgré les intentions initiales (« Je voudrais consacrer notre numéro de juin aux problèmes politiques, intellectuels et économiques de la jeunesse d'aujourd'hui, écrivait Balogh en mars, et à cette occasion [lui] donner un caractère tout à fait international. »<sup>1465</sup>) le numéro était donc très magyar. C'est ainsi que le rédacteur parisien de la revue, qui était alors encore le jeune René Dupuis, se plaignit de la place insuffisante accordée au point de vue international. Il confia son indignation à Emil Haraszti : « Le n° sur les scouts [comprendre : sur la jeunesse] a ignoré toutes les règles de la courtoisie en consacrant ses trois quarts à des articles hongrois, et surtout en imprimant leur titre en plus gros que ceux des étrangers. Il est incroyable, continuait-il, d'insulter ainsi un auteur comme Daniel Halévy. En fait, le n° sur les scouts ne pourrait qu'élever les sentiments anti-hongrois ! » Haraszti racontait que Dupuis n'osait même pas montrer la revue au grand auteur, et ajoutait amicalement que le problème de la disposition des articles et de la taille des typographies lui avait aussi été rapporté par d'autres personnes. En un mot, la revue était perçue comme trop « chauviniste ». « On regarde tout avec des lunettes pestoises, écrivait Haraszti lui-même, construites avec une optique allemande, qui délivrent au lecteur une image déformée de la Hongrie. »<sup>1466</sup> Bref, le Hongrois parisien, n'était pas loin d'embrasser le point de vue de René Dupuis. Mais il fut rapidement rappelé à l'ordre : d'après Balogh, le numéro sur la jeunesse avait obtenu un bon écho à l'étranger, et il était normal qu'il fût largement consacré à la Hongrie, puisque « là était le but. La partie étrangère jouant le rôle de *stuffage*.<sup>1467</sup> » (on remarquera le changement d'avis – ou le double langage ! – par rapport à la demande faite à Claude Eylan). D'ailleurs, d'où venait ce « bon écho de l'étranger » ? Justement d'un autre jeune non-conformiste : Georges Roux, qui avait pris la peine de féliciter Ottlik,<sup>1468</sup> puis Balogh<sup>1469</sup> pour leur remarquable livraison de juillet... Finalement, c'est une lettre d'Aldo Dami que Balogh adressait à Haraszti pour le convaincre, dans laquelle le jeune intellectuel suisse reprochait à

---

<sup>1465</sup> Balogh – Cl. Eylan 31 mars 1933 (Fond Balogh 1/975)

<sup>1466</sup> Haraszti – Balogh 16 juillet 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>1467</sup> Dans l'art du jardin, le terme *Stuffage* désigne les éléments architecturaux exotiques ou pittoresques destinés à égarer le regard (grottes, pagodes, etc...).

<sup>1468</sup> Roux félicitait aussi Ottlik pour l'article ouvrant le dossier, n'ayant pas remarqué qu'il était signé Ladislas et non Georges Ottlik... Roux – Ottlik 5 juillet 1933 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1469</sup> Roux – Balogh 17 juillet 1933 (Loc. cit.)

la *NRH* de ne pas, d'une manière générale, suffisamment mettre en avant la Hongrie !<sup>1470</sup> Comme quoi, au moins entre René Dupuis, Georges Roux et Aldo Dami, tout trois spécialistes de la Hongrie, le pluralisme régnait au sein du mouvement non-conformiste.

### Jeunesse française et jeunesse allemande à la *NRH*

De notre point de vue, les articles les plus intéressants sont le français et l'allemand.<sup>1471</sup> Dans son article sur la France, Daniel Halévy faisait l'éloge de la *troisième voie*, mentionnant Robert Aron et Arnaud Dandieu, mais aussi *Esprit* et Thierry-Maulnier, dont le mérite était d'appeler la France à « revenir à ses valeurs aristocratiques, anti-naturelles », à l'heure où en Allemagne, au contraire, on divinisait ce qui était « le plus bas dans le monde. »<sup>1472</sup> L'auteur allemand était Ernst Rosenbaum, membre du mouvement *Tat-Kreis*. Il présentait justement la « révolution nationale » comme l'œuvre de la jeunesse contre « l'irresponsabilité du régime précédent ». « Il [fallait] faire volontairement et pendant qu'il en [était encore] temps, ce qui en Russie [avait] été réalisé de force. » (aucune allusion au fascisme italien). Rosenbaum évoquait la « réagrarisation » (*sic*) « sans animosité romantique et “petite-bourgeoise” à l'égard de l'industrie et des centres urbains. » *Exit* l'homme allemand de la Réforme, la révolution nationale devait mettre en évidence la « substance » du peuple allemand, dans son « sang, sa race, son sol et son âme », devenant un « tout organique par la puissance de l'État. »<sup>1473</sup> Symptomatique de l'attitude de Balogh à l'égard du régime hitlérien dans ces années : sa lettre à son ami de la Légation de Hongrie à Berlin,<sup>1474</sup> dans laquelle il soulignait que les nazis, dont la « presse internationale » était si mauvaise, pourraient être reconnaissants envers la Hongrie et la *NRH*, que l'on présentât aussi bien leurs aspirations.<sup>1475</sup>

---

<sup>1470</sup> Balogh – Haraszti 22 juillet 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>1471</sup> L'article anglais s'efforçait de prouver que l'université d'Oxford n'était pas devenue entièrement communiste et que, contrairement au continent, le calme régnait en Angleterre. (Vernon Duckworth BARKER, « Si jeunesse savait... », *NRH*, juillet 1933, pp. 739-743) Quant à l'Italien, son argument essentiel était de qualifier la guerre d'entrée « spontanée en une solidarité armée ». (Paolo NICOLAÏ, « Giovinezza », *Idem*, pp. 748-750)

<sup>1472</sup> Daniel HALEVY, « La jeunesse française », *Idem*, pp. 732-735

<sup>1473</sup> Ernst ROSENBAUM, « Jeunesse allemande », *Idem*, pp. 744-748

<sup>1474</sup> C'est justement Haubert Camillo qui avait orienté Balogh vers Ernst Rosenbaum. Balogh – Camillo Haubert 31 mars 1933 (Fond Balogh 1/1374)

<sup>1475</sup> Balogh – Camillo Haubert 26 juin 1933 (Loc. cit.)

## b) La *NRH* comme relais international du non-conformisme français ? Le non-conformisme comme cheval de Troie pour la propagande hongroise en France ?

La réclame non-conformiste de Daniel-Rops

Le survol de la jeunesse proposé par Daniel Halévy surprend ; en 1933, il était remarquable de pouvoir décrire avec précision des mouvements qui avaient à peine un ou deux ans d'existence. Mais nous devons aussi admettre que le grand publiciste français faisait, en réalité, office de vulgarisateur amateur dans une revue largement pénétrée de jeunes auteurs non-conformistes (au sommaire du seul mois de décembre 1933 : Georges Roux, Georges Duveau, Daniel-Rops) et surtout déjà bien au fait *es* non-conformismes. Dès le mois de juillet 1932, en effet, Daniel-Rops<sup>1476</sup> avait dressé un constat complet sur le mouvement encore naissant, dans un article intitulé « La voix de la jeunesse française. »<sup>1477</sup> Semblant ignorer qu'il avait lui-même été précédé en Hongrie par nombre de ses jeunes comparses, déjà bien connus à Budapest, il prétendait couvrir les chefs du mouvement d'un pudique « anonymat total », dans le but, d'une part de ne pas s'illusionner sur l'ampleur de son audience, d'autre part de mettre en évidence la nature collective de sa force.<sup>1478</sup> Dès l'abord, Daniel-Rops tranchait dans le vif en excluant tout simplement les groupes "réalistes", car l'adhésion qu'ils avaient donnée à une certaine forme politique limitait « le cadre de leur développement » (argument réfuté, nous l'avons vu, par Pierre Dominique et, plus tard, par Olivier Dard). D'après Daniel-Rops, le temps était mûr pour secouer la gérontocratie qui gouvernait la France ; grand fédérateur, il évoquait le dialogue entamé par certains jeunes de l'Action française et de l'extrême gauche, et mentionnait la revue *Mouvement*, laboratoire de confrontation. Le groupe Ordre nouveau, qui n'avait pas encore son propre organe de presse, était distingué pour son effort constructif. En revanche, *Plans* était mentionné avec moins de chaleur, considéré comme une revue très vivante, mais « plus exclusivement critique. »<sup>1479</sup> Daniel-Rops signalait l'existence du groupe Esprit – avant même le lancement de sa revue

---

<sup>1476</sup> Henri Daniel-Rops (1901-1965), de son vrai nom Henri Petiot, avait un véritable talent pour nommer ses travaux littéraires à l'image des tourments et espoirs de son époque (Notre inquiétude, Les années tournantes, Le monde sans âme, etc...). Il participa aux travaux de l'Ordre nouveau tout en soutenant l'unification des divers mouvements non-conformistes. À partir de 1935, il se rapprocha du catholicisme et collabora à la presse démocrate chrétienne. Pendant les années de guerre, il se consacra à l'écriture de sa monumentale Histoire de l'Église du Christ qu'il continua après 1945, tout en adhérant au Mouvement fédéraliste européen.

<sup>1477</sup> DANIEL-ROPS, « La voix de la jeunesse française », Idem, pp. 26-37

<sup>1478</sup> DANIEL-ROPS, Art. cit., p. 30

<sup>1479</sup> De plus, Daniel-Rops décrivait l'évolution complexe des relations entre Plans et l'Ordre nouveau avec une précision digne d'une étude historique de Jean-Louis Loubet Del Bayle. (Art. cit., p. 31)

éponyme – dont la volonté de renouvellement se plaçait dans le cadre du christianisme (le lecteur de la *NRH* était vraiment aux premières loges !). Après avoir mentionné ces divers groupes non-conformistes [qui représentaient quelques dizaines ou centaines de jeunes gens – *HdM*], Daniel-Rops évoquait brièvement, à la faveur d'une habile transition au sujet du christianisme, des formations plus classiques comme l'Action catholique [qui en regroupaient des dizaines de milliers - *HdM*] et certains mouvements protestants.<sup>1480</sup> Pour finir, il signalait l'existence de la troisième roue du vélocipède spiritualiste, le mouvement, issu du maurrassisme, qui s'exprimait dans *La Revue française*, *Réaction*, et *Les Cahiers* (c'est à dire la Jeune droite). Sans négliger les divergences, l'auteur présentait les quelques principes sur lesquels, à travers ces différents mouvements pionniers, la jeunesse française était (« en majorité ») d'accord : dans l'ordre politique, la condamnation du parlementarisme et celle de la « nation » au profit de la « patrie » ; dans l'ordre économique, la reconnaissance du règne de l'économique afin de le remettre à sa juste place ; dans l'ordre philosophique, le refus de l'utilitarisme en matière scientifique et l'appel à une conception plus métaphysique du monde, envisagée comme synthèse de la réalité spirituelle et matérielle. En somme, la jeunesse avait besoin d'esprit, dans un désert où erraient « les fantômes des vérités traditionnelles que la “raison” » avait tuées.<sup>1481</sup>

Une réponse “non-conformiste” au problème hongrois ?

À quels “fantômes” se heurtaient les Hongrois en France ? À celui de la gauche et de la droite politique. Qu'à cela ne tienne, les non-conformistes avaient une réponse, que la *NRH* se fit un plaisir de publier :

(1) « Il a été [...] admis qu'à Paris la “droite” était pour la conservation absolue des traités et la “gauche” pour une révision timorée. Mais, par-delà la “droite” et la “gauche” parlementaires, il y a le pays vivant. »<sup>1482</sup>

(2) Qu'était-ce que ce « pays vivant » ? (en jargon maurrassien : le pays réel.) Et n'était-il pas le meilleur interlocuteur pour les Hongrois ? Mais aussi, comment y accéder ?

(3) Simple : grâce aux non-conformistes, qui avaient tout prévu. « C'est sur une France sans partis, sur une France qui dépasse [...] les partis [...] que peut compter une Hongrie soucieuse de sa vocation en Europe et de la liberté personnelle de ses citoyens. »<sup>1483</sup>

---

<sup>1480</sup> Art. cit., p. 32

<sup>1481</sup> Art. cit., pp. 34 et 36-37

<sup>1482</sup> Jean-Pierre MAXENCE, « Laissera-t-on périr l'Occident ? », *NRH*, 1935, p. 236

<sup>1483</sup> Art. cit.

Cet article, de Jean-Pierre Maxence, parut assez tardivement (en 1935) – d’un côté comme de l’autre, il était bien trop tard, – mais je crois qu’il raconte, *a posteriori*, tout le projet de la rencontre entre la *NRH* et les non-conformistes français.

Entre la gestation depuis les années 1925-27 jusqu’aux derniers feux de 1935, les Hongrois de la *NRH* eurent, il me semble, conscience, en observant le non-conformisme français, à la fois du moment propice historique et de la faveur ambiguë d’en être un si proche témoin. En novembre 1932, la revue publiait un article de Thierry-Maulnier consacré à la Jeune droite,<sup>1484</sup> qu’elle faisait précéder d’un long chapeau :

*Nos lecteurs ont sans doute encore à l’esprit l’article fortement documenté que M. Daniel-Rops [...] a consacré [...] aux aspirations et mouvements de la jeunesse française contemporaine. [...] Aussi croyons-nous intéressant et utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs, à titre de document, un article de M. Thierry-Maulnier, l’un des chefs de file de la “Jeune droite”.*

Constatons l’insistance sur l’aspect « documentaire »<sup>1485</sup> – lorsqu’il l’agissait en fait de sève bel et bien vivante – comme si les Hongrois avaient été impressionnés sans toutefois pouvoir déchiffrer tout le message, comme s’ils avaient été mis en face d’un « document » inédit mais rédigé dans une langue inconnue, dont ils eussent craint, en outre, d’être éventuellement tenus pour responsables. Pourtant, la suite du chapeau démontrait une bonne connaissance du phénomène, qui énumérait toutes les obsessions du non-conformisme (les « valeurs humaines éternelles », le « respect de la personne humaine », la « primauté du spirituel sur l’économique », le rejet de la « démocratie formelle », etc...). Ajoutons que la rédaction saisissait aussi l’occasion pour souligner que le jeune Thierry-Maulnier, dont les idées allaient sans doute paraître « singulières » à certains lecteurs, était « l’un des collaborateurs de l’*Action française* pour lequel M. Charles Maurras professait le plus d’admiration et d’amitié. » Cet appel du pied n’était pas de coutume à la *NRH*. Il montre, il me semble, que pour le révisionnisme hongrois comme pour beaucoup d’autres causes, la Jeune droite pouvait constituer une sorte d’antichambre (plus ouverte) à l’entrée du saint des saints maurrassien, enfermé dans son dogmatisme, inaccessible (Nous savons déjà qu’il n’en fut rien ; nous verrons sous peu comment, sinon pourquoi.)

---

<sup>1484</sup> THIERRY-MAULNIER, « Jeune droite », *NRH*, novembre 1932, pp. 353-360 (le titre était lui-même mis entre guillemets.)

<sup>1485</sup> Dans la dernière phrase du chapeau, la rédaction réitérait une dernière fois que l’article était proposé « à titre documentaire. » (Art. cit., p. 353)

### c) Daniel-Rops, fédérateur du mouvement non-conformiste et ami de la *NRH*

En pointe sur la question des relations franco-allemandes,<sup>1486</sup> et souvent considéré comme le principal fédérateur du mouvement des jeunes non-conformistes,<sup>1487</sup> Daniel-Rops tombait à pic pour les Hongrois. De fait, il fut un ami de la *NRH*, mais d'une manière beaucoup plus posée que les autres (G. Roux et consort), et son intérêt pour la chose hongroise en tant que telle était sans doute moins intense ; il ne s'exprima jamais dans la *NRH*, par exemple, sur la question de la révision, ni même sur la situation de l'Europe centrale. Ses relations avec la Hongrie – du moins à travers la *NRH* – avaient commencé avec l'article de juillet 1932 sur la jeunesse (que j'ai commenté plus haut). Par la suite, il se cantonna essentiellement dans les domaines culturel et pédagogique.

#### Articles de Daniel-Rops à la *Nouvelle revue de Hongrie*

La voix de la jeunesse française	Corps	Juillet 1932
Propagande française ?	Corps	Décembre 1933
Français ou anglais ?	Corps	Février 1934
Réponse à M. Daniel-Rops (par Vernon Duckworth Barker)	Queue	Avril 1934
Le sens de la latinité	Tête 1	Juin 1935
Un roman hongrois sur les enfants [recension : <i>Les gars de la rue Paul</i> ]	Queue	Décembre 1938

#### Critique de la diplomatie culturelle française

---

<sup>1486</sup> Dans un article paru en juillet 1933, Daniel-Rops exposait des idées qui furent momentanément celles d'une partie de la jeunesse française : le nazisme est une révolte légitime, qui peut provoquer une révolution salutaire (et universelle). Le vrai problème est le suivant : la violence hitlérienne est-elle une crise de croissance, où bien est-elle une partie intégrante du système nazi ? La clé résidera dans ses relations avec le christianisme, et dans sa capacité à vaincre le déterminisme économique. Toute la jeunesse est d'accord (Jeunes radicaux, jeunes nationalistes, jeunes non-conformistes) : il faut dialoguer avec l'Allemagne. Mais pour cela, il faut que la France retrouve une vie spirituelle. DANIEL-ROPS, « Jeune Allemagne... Jeune France ? », *Le Correspondant*, juillet 1933, p. 266-296

<sup>1487</sup> « On peut sans exagération créditer [Daniel-Rops] d'avoir donné naissance à l'«esprit des années 30». » (Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942)*. Une révolution conservatrice à la française, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 331-332)

Balogh rencontra Daniel-Rops à Paris en mars 1933.<sup>1488</sup> Peu après, il lui demandait une nouvelle contribution consacrée à « l'expansion de la civilisation française en Europe. »<sup>1489</sup> Le jeune publiciste répondit par une critique sévère de la diplomatie culturelle française en s'appuyant sur le cas hongrois. L'article parut dans le n° de décembre 1933.<sup>1490</sup> Tout en contestant le terme « propagande » (« qui sent son épicier à cent lieues »), il posait comme fondamental le rayonnement de la pensée française à l'étranger, notamment à travers l'enseignement de la langue et la diffusion des livres. Or, il constatait un recul inquiétant dans un domaine comme dans l'autre. Daniel-Rops avait aussi des mots cruels pour les conférenciers professionnels, mentionnant en particulier certains jeunes gens qui s'étaient dernièrement affichés sur les bords du Danube « comme des représentants de l'esprit français ».<sup>1491</sup>

L'article suscita des réactions en France<sup>1492</sup> et en Hongrie. La légation tentait de défendre son bilan, tandis que la *Gazette de Hongrie* contestait la noirceur du bilan, en énumérant les nombreux facteurs de la présence française en Hongrie.<sup>1493</sup> Néanmoins, un mois plus tard, le RP Delattre enfonçait encore le clou en appelant de ses vœux la création d'un Lycée français.<sup>1494</sup> En mars, Joseph Balogh vint lui-même soutenir la campagne de Daniel-Rops, en affirmant que la défense de Jean Carrère (attaché culturel) était insuffisante.<sup>1495</sup> Un nouveau grand débat semblait s'annoncer ; Daniel-Rops avait lui-même proposé des noms.<sup>1496</sup> Hélas ! La polémique se déplaça dans une direction imprévue : l'antagonisme franco-britannique.

### L'antagonisme franco-britannique (?)

L'article original de Daniel-Rops contenait aussi des affirmations qu'un jeune journaliste britannique, proche ami de Balogh, considéra, pour sa part, *chocking* ! Dès le n° suivant, il

---

<sup>1488</sup> Invitation à boire un porto chez Daniel-Rops le lundi 11 mars à 6 heures. Daniel Rops – Balogh 4 mars 1933 (Fond Balogh 1/2757)

<sup>1489</sup> Balogh – Daniel-Rops 21 septembre 1933 (Loc. cit.)

<sup>1490</sup> Daniel-Rops, « Propagande française ? », NRH, décembre 1933, pp. 1009-1013

<sup>1491</sup> Je ne crois pas que Daniel-Rops fit ici allusion à Georges Roux et Aldo Dami. D'autre part, il parvenait à glisser en fin d'article un discret éloge du mouvement Ordre nouveau.

<sup>1492</sup> Dans le Journal des débats et dans Le Jour, avant même la sortie publique de la revue. Daniel-Rops – Balogh 30 novembre 1933 (Fond Balogh 1/2757) et Gazette de Hongrie, 23 décembre 1933

<sup>1493</sup> ... dont, notamment, l'efficacité de l'attaché culturel, sans oublier l'impact de la Gazette de Hongrie et de la NRH elle-même... Gazette de Hongrie, 23 décembre 1933

<sup>1494</sup> RP Pierre DELATTRE, « Notre langue en Hongrie », NRH, janvier 1934, pp. 31-39

<sup>1495</sup> « M. Jean Carrière répond que deux fois – en vingt ans – des troupes françaises ont joué à Budapest, que, de temps en temps, il vient ici des conférenciers et que chaque fois ils parlent devant une salle comble ; et qu'enfin il existe à Budapest une librairie française. [...] mais ce n'est pas cela que nous attendons. » (Joseph BALOGH, « La pensée française en Hongrie », NRH, mars 1934, p. 247)

<sup>1496</sup> Le directeur des Nouvelles littéraires, le secrétaire de rédaction des Etudes, un rédacteur à L'ami du peuple, Alexandre Marc. Daniel-Rops – Balogh 16 décembre 1933 (Fond Balogh 1/2757)



publia une petite réponse dans laquelle il reprochait à Daniel-Rops sa « petitesse nationaliste. »<sup>1497</sup> (il est vrai que ce dernier avait affirmé que l'abaissement du français (face à l'anglais) correspondait à un « abaissement des valeurs spirituelles. »<sup>1498</sup> Daniel-Rops répondit en s'excusant à moitié seulement.<sup>1499</sup> Balogh tenta de clore le débat en s'épargnant la peine de déclarer un vainqueur, mais l'Anglais ne lâcha pas prise avant une dernière mise au point. Cette petite mésentente franco-anglaise ne portait pas à conséquence, mais incita tout de même les directeurs de la *NRH* à plus de prudence. Lorsqu'en septembre 1934, Daniel-Rops proposait d'étudier le *primat de l'intelligence pure sur l'économique*,<sup>1500</sup> On lui battit froid pour cette idée soupçonnée d'être « légèrement anglophobe. »<sup>1501</sup> Ce qui n'empêchait pas Balogh de vouloir faire de Daniel-Rops un auteur régulier ; il indiqua un autre thème possible : « que pourrait signifier le catholicisme en tant que force organisatrice, morale, intellectuelle et politique dans le chaos des États danubiens et de l'Europe centrale. »<sup>1502</sup> Mais le jeune Français ne se sentait pas compétent pour un tel sujet.<sup>1503</sup> En mai 1935, il était encore question qu'il vînt donner une conférence à Budapest.<sup>1504</sup> Il donna encore un ou deux articles, mais, peu à peu, les lettres s'espacèrent.<sup>1505</sup> D'ailleurs, Daniel-Rops commençait alors à réduire ses activités de publiciste en général, au profit de son œuvre d'historien de l'Église catholique.<sup>1506</sup>

Quelques mots sur un autre personnage, avant de passer à la suite. Denis de Rougemont était, en quelque sorte, l'*alter ego* protestant de Daniel-Rops. C'est lui qui mit en forme les « Cahiers de revendications » publiés en 1932 dans la *Nouvelle revue française*, considérés comme l'une des principales tentatives d'unification des différents mouvements non-conformistes.<sup>1507</sup> D'origine suisse, il vécut à Paris pendant les années trente, où il dirigea, entre autres, les éditions protestantes *Je sers*. Balogh fut quelque temps en relations avec ces

---

<sup>1497</sup> Vernon D. BARKER, « Entente cordiale ? », *NRH*, février 1934, pp. 141-144

<sup>1498</sup> DANIEL-ROPS « Propagande française ? », *NRH*, décembre 1933, p. 1010

<sup>1499</sup> En revanche, Daniel-Rops refusa de répondre à Jean Carrière. Daniel-Rops – Haraszti 17 septembre 1934 (Fond Balogh 1/717) (attention : la correspondance de Daniel-Rops est classée en partie à la lettre D, en partie à la lettre R)

<sup>1500</sup> Daniel-Rops – Balogh 23 septembre 1934 (Loc cit.)

<sup>1501</sup> Loc. cit.

<sup>1502</sup> Balogh – Daniel-Rops 6 octobre 1934 (Loc. cit.)

<sup>1503</sup> Daniel-Rops – Balogh 4 janvier 1935 (Fond Balogh 1/2757)

<sup>1504</sup> Balogh – Daniel-Rops 25 mai 1935 (Loc. cit.)

<sup>1505</sup> Daniel-Rops écrivait sur des cartes dont le côté imprimé montrait la silhouette en buste de Charles Péguy.

<sup>1506</sup> En 1935, Daniel-Rops prenait ses distances avec l'Ordre nouveau. (Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942). Une révolution conservatrice à la française*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 331-332)

<sup>1507</sup> Pierre ANDREU, « Les idées politiques de la jeunesse intellectuelle de 1927 à la guerre », *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 2<sup>e</sup> semestre 1957, c. p. 20

éditions au sujet de la diffusion de la *NRH* en France,<sup>1508</sup> mais j'ignore si c'était au moment où Denis de Rougemont s'en occupait. Signalons aussi qu'en juin 1938, sans aucune autre indication disponible sur les raisons et le contexte de ce petit article, la *NRH* allait publier des « Souvenirs d'Esztergom » signés de Rougemont.<sup>1509</sup>

## 6. La *NRH* et Aldo Dami : malentendus

Nous avons laissé Aldo Dami à peu près au moment de la parution de la *Hongrie de demain* (1933), Ses relations avec le *KÜM* étaient cordiales. Dans ces années 1932-33, la *NRH* postulait pour le commandement général de la propagande francophone. Pour cela, elle rivalisait partiellement avec les services concernés du *KÜM*, mais elle devait aussi affirmer son originalité par rapport à l'héritage reçu de la *Revue de Hongrie*. Aldo Dami faisait partie de cet héritage. Nanti d'une collaboration de plus de cinq ans avec la défunte revue, il se mit naturellement sur les rangs auprès de la nouvelle rédaction, comme candidat correspondant à la SdN. En janvier 1933, Balogh exprimait son accord pour quatre lettres par an.<sup>1510</sup> Le lendemain, Dami changeait son fusil d'épaule et proposait d'entrer dans le débat franco-allemand en cours en répondant à un article paru à ce sujet dans les *Débats*. Bienveillant, il acceptait par avance toutes les coupures que la rédaction jugerait bon de pratiquer dans son texte. Sa lettre était longue, très longue.<sup>1511</sup> Mais Balogh pensait qu'il n'était pas opportun « d'aborder la question de la révision aussi ouvertement ». <sup>1512</sup> Dami affirma ne pas comprendre puisque, d'une part, il avait déjà abordé le sujet dès l'année 1927 et, de surcroît, dans un journal aussi conservateur que *Le Correspondant*,<sup>1513</sup> d'autre part, la révision était déjà présente dans les colonnes de la *NRH*.<sup>1514</sup> Toute la désastreuse relation entre Aldo Dami et la *NRH* était déjà dans ce dialogue stérile : des lettres interminables, légèrement intempestives et toujours pleines de bonnes intentions, suivies d'un refus poli, auxquelles répondaient d'amères plaintes sur l'inexplicable pusillanimité des Hongrois, etc... Aldo Dami observait, en effet, au cours de ces années une nette amélioration de l'opinion publique en France, dont il pensait que les Hongrois ne savaient pas suffisamment profiter.<sup>1515</sup> Bref, on fit

---

<sup>1508</sup> Fond Balogh 1/1926

<sup>1509</sup> Denis de ROUGEMONT, « Souvenirs d'Esztergom », *NRH*, juin 1938, pp. 505-507

<sup>1510</sup> Balogh – Dami 5 janvier 1933 (Fond Balogh 1/711)

<sup>1511</sup> Dami – Balogh 6 janvier 1933 (Loc. cit.)

<sup>1512</sup> Balogh – Dami 12 janvier 1933 (Loc. cit.)

<sup>1513</sup> « Trianon », *Le Correspondant*, 10 octobre 1927, pp. 3-8

<sup>1514</sup> Dami – Balogh 16 janvier 1933 (Loc. cit.)

<sup>1515</sup> Cf ses paroles déjà citées : « Je crains qu'il n'y ait des gens qui estiment que, depuis M. Huszár, on est tombé d'un extrême dans l'autre. » Dami – Balogh 16 janvier 1933 (Loc. cit.)

appel à un médiateur : Sándor Eckhardt, qui lui expliqua une nouvelle fois ce que la *NRH* entendait par « pénétration lente » des esprits.<sup>1516</sup>

## a) À propos d'un article sur la Slovaquie (1933)

Seulement quelques mois passèrent avant que Dami ne revînt à l'attaque<sup>1517</sup> avec la recension critique d'une livre réfutant la possibilité juridique de réviser les clauses territoriales du traité de Trianon.<sup>1518</sup> Étudions cet incident comme un symptôme typique des difficultés de communication entre la *NRH* et ses amis magyarophiles. Pour justifier son refus, Balogh prétextait un problème de délais qui eût repoussé la parution de l'article en octobre, d'où sa perte d'actualité. Il proposait, comme alternative, de le faire passer dans le *Pester Lloyd*.<sup>1519</sup> En vérité, Balogh répugnait tout simplement à donner la parole à Dami dans sa revue sur la question de la révision.<sup>1520</sup> Justement, ce dernier, persuadé d'avoir fait un effort de modération (par rapport, selon lui, aux revendications du comte Bethlen parues dans le n° de juillet, qu'il qualifiait « d'intégralistes »),<sup>1521</sup> était persuadé que son manuscrit serait publié.<sup>1522</sup> L'équivoque perdurait, suivie d'une nouvelle dispute. En juillet, Balogh prenait acte du mécontentement de Dami, tout en réitérant les caractéristiques propres à un mensuel rassis, qui ne pouvait se permettre de réagir aussi vivement qu'un hebdomadaire.<sup>1523</sup> Qu'à cela ne tienne : Aldo Dami proposa ses services pour lancer un tel hebdomadaire ! Quant à la parution au *Pester Lloyd*, il n'y croyait guère, car ses positions étaient loin de correspondre à la doctrine gouvernementale.<sup>1524</sup> Que reprochait-on donc au publiciste suisse ? Sa modération ou sa radicalité ? Et lui, que croyait-il qu'on lui reprochait ? Tout cela n'est pas clair. Il faut sans

---

<sup>1516</sup> Sándor Eckhardt – Dami 27 janvier 1933 (Loc. cit.)

<sup>1517</sup> « Biffez tout ce que vous voulez ! » écrivait Dami. Dami – Ottlik 27 mai 1933 (Loc. cit.). En une autre occasion, Dami avait souligné lui-même en rouge ce qui, d'après lui, pouvait « en tout cas être supprimé, sans préjudice de ce que [la *NRH*] biffer[ait] elle-même. » (Dami – Ottlik 10 juillet 1933. Loc. cit.)

<sup>1518</sup> Joseph RUDINSKY, « La révision du traité de Trianon, l'article 19 du Pacte de la Société des Nation », Paris, Sirey, 1933, dont Aldo Dami se plaisait à stigmatiser la minutie juridique en totale déconnection des faits, avec, notamment, la fameuse argumentation, aussi adoptée par le ministre roumain Titulesco, selon laquelle les clauses territoriales du traité – contrairement aux clauses financières et commerciales encore pendantes – avaient été bel et bien appliquées, et ne pouvaient donc poser de problème d'application, partant ne tombaient pas sous le coup de l'article 19 (Aldo DAMI, « Une thèse contestable », *NRH*, novembre 1933, pp. 959-963)

<sup>1519</sup> Balogh – Dami 4 juillet 1933 (Loc. cit.)

<sup>1520</sup> Nous considérons ce problème comme « purement magyar » écrivait Balogh. Balogh – István Antal (Service de presse du Miniszterelnöki hivatal) 28 juin 1933 (Fond Balogh 1/83)

<sup>1521</sup> Aldo Dami faisait preuve d'une extrême vigilance dans son jugement sur l'article de Bethlen. Celui-ci, en soulignant que les « peuples frères » qui aujourd'hui regrettaient le passé « dans le secret de leur cœur » n'avaient rien à redouter du « retour dans le royaume de Hongrie », se contentait d'évoquer implicitement une révision devant effectivement inclure des populations allogènes (sans préciser leurs quantités). Comte Etienne BETHLEN, « La Hongrie et son problème des minorités », *NRH*, juillet 1933, p. 532

<sup>1522</sup> Dami – Ottlik 10 juillet 1933 (Fond Balogh 1/711)

<sup>1523</sup> Balogh – Dami 22 juillet 1933 (Loc. cit.)

<sup>1524</sup> Dami – Balogh 2 août 1933 (Loc. cit.) D'ailleurs, Ottlik écrivait dans la marge que la publication dans le *Pester Lloyd* était exclue.

doute aussi tenir compte, non seulement du fond, mais aussi de la forme. .Et puis, finalement, ce fut la surprise : dans le n° de novembre 1933, l'article parut, comme une fleur, sans plus d'explication (ni pour le lecteur, ni pour l'historien). *Much ado about nothing*, comme c'était souvent le cas à la *NRH*. Finalement, Aldo Dami allait publier en tout et pour tout trois articles à la *NRH*.

### Articles d'Aldo Dami publiés dans la *Nouvelle revue de Hongrie*

Sur la réforme du Conseil	Queue	Novembre 1932
Une thèse contestable (recension)	Queue	Novembre 1933
Ce que j'ai vu en Subcarpathie	Tête 2	Mai 1940

Au détour de ses longues lettres à la rédaction, Aldo Dami distribuait les bons et mauvais points (exemple : bon point pour Georges Duveau, mauvais pour Georges Roux<sup>1525</sup> ; bon point pour Ernest Pezet<sup>1526</sup>). Il formulait aussi d'habiles conceptions géopolitiques à l'usage exclusif de Joseph Balogh ; mais ses positions étaient d'une finesse presque insaisissable. D'une part, il était partisan de l'*Anschluss*, d'autre part, il attirait l'attention sur le risque de rapprochement entre l'Allemagne et la Petite entente, dont le prétexte serait précisément l'*Anschluss* (en échange de l'enterrement de l'idée de révision).<sup>1527</sup> Tout dépendait de l'ordre des événements.

Aldo Dami était aussi étourdi que pointilleux. Il ne retrouva qu'en 1935 dans ses papiers la lettre de Balogh où ce dernier lui avait proposé de rédiger quatre fois par an une lettre de Genève. Or, en 1935, il cherchait justement à « réorganiser ses collaborations. »<sup>1528</sup> Mais la *NRH* était lasse. « Ni à toi, ni à moi n'a été sympathique sa participation à la *NRH*, écrivait Balogh à Ottlik, [Dami] est un homme intelligent et cultivé, qui ferait mieux de collaborer à un autre organe. Tu réussiras peut-être à l'orienter ailleurs. »<sup>1529</sup>

<sup>1525</sup> L'article de Duveau est « peut-être le plus remarquable » de tous ceux publiés jusqu'ici dans la *NRH* [il s'agit de l'article consacré à la crise du 6 février]. « Il est admirablement écrit, et il va plus profond que Roux ; malheureusement toujours un peu superficiel ou d'information incertaine. » Dami – Ottlik 3 mai 1934 (Fond Balogh 1/711/5960 – erreur de numérotation)

<sup>1526</sup> À propos d'Ernest Pezet, Dami évoquait la « révélation d'un député français connaissant réellement – enfin – le détail de la chose politique en Europe centrale. » (Loc. cit.)

<sup>1527</sup> « Ce jour-là, la Hongrie aura tout perdu et rien gagné. » (Loc. cit.)

<sup>1528</sup> Dami – Ottlik 27 avril 1935 (Loc. cit.)

<sup>1529</sup> Balogh – Ottlik 9 mai 1935 (Fond Balogh 1/2440)

## b) À propos d'un article de Jean de Pange (1935)

Mais ce n'était pas fini. Un mois plus tard, Georges Ottlik le rencontra à Genève, et les deux hommes convinrent de reprendre leur collaboration.<sup>1530</sup> Dami tenta aussitôt sa chance avec la critique d'un article de Jean de Pange (plus longue que l'article lui-même, mais « on était autorisé à la couper », etc...). En quelques mots, il voyait une grande injustice dans le fait que Jean de Pange n'accordât plus aucune valeur au principe des nationalités, simplement parce qu'il eût pu enfin « servir aux autres. » Il affirmait – et nous reviendrons sur ce point à propos du fédéralisme de Jean de Pange – que les arguments du comte allaient à l'encontre des buts poursuivis par la politique hongroise (sans doute tels que les eût voulu Dami lui-même).<sup>1531</sup> Balogh envoya le texte intégral à Pange et semble avoir prévu sa publication « en octobre, probablement avec beaucoup de coupures ».<sup>1532</sup>

Mais, de nouveau : patatras... Dix jours plus tard, on changea d'avis, comme cela arrivait fréquemment à la *NRH*. À Jean de Pange, Balogh annonça que des « raisons concernant le sujet et l'étendue » du texte le forçaient à renoncer à sa publication, bien que lui et Ottlik l'eussent trouvé « excellent. »<sup>1533</sup> À Dami, on servit l'habituel problème de délais de parution trop long, pour un article pourtant « véritablement magnifique ».<sup>1534</sup> Comme alternative, Balogh proposait la *Europäischer Revue*.<sup>1535</sup> C'est alors qu'Aldo Dami se fâcha pour de bon,<sup>1536</sup> sans toutefois renoncer à son style sarcastique (il eût « préféré à tant d'éloges un résultat positif. »). Avec quelque raison, il réfutait l'argument du délai de parution, car son article ne traitait en rien de l'actualité. De plus, ce délai n'eût fait que s'allonger s'il s'était agit de chercher une autre revue. Quant à la *Europäischer Revue*, elle était dirigée par un « nazophile » notoire (le prince de Rohan), et il eût donc fallu refaire l'article de fond en comble pour lui plaire. Mis sur ses gardes, Aldo Dami entamait un véritable travail de détective, en soupçonnant (à tort) que son manuscrit n'avait pas même été adressé à Jean de Pange, et surtout (à juste titre) – en se fondant sur certaines annotations – qu'il avait bel et bien été préparé pour l'impression puis abandonné par la suite. Il se demandait, sans trop y

---

<sup>1530</sup> Dami – Ottlik 27 mai 1935 (Fond Balogh 1/711)

<sup>1531</sup> Dami – Balogh 23 mai 1935 (Loc. cit.)

<sup>1532</sup> Balogh – Pange 4 juin 1935 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>1533</sup> Balogh – Dami 17 juin 1935 (Loc. cit.)

<sup>1534</sup> Balogh – Dami 12 juin 1935 (1/711)

<sup>1535</sup> Notons ici le cas typique des deux poids deux mesures, puisque Sándor Eckhardt avait soutenu lors d'une autre dispute, en 1933, qu'une réponse à un article devait nécessairement paraître dans le même organe que l'article original.

<sup>1536</sup> C'est à cette occasion qu'il se demanda s'il n'était pas la victime d'un veto opposé aux anciens collaborateurs de la Revue de Hongrie. Dami – Balogh 15 juin 1935 (Loc. cit.)

croire, si certaine légation (de France ou d'Allemagne) n'avaient pas émis un avis défavorable. Quant au fond de l'affaire, j'en dirais ici seulement quelques mots (pour plus de détail : voir plus loin le fédéralisme de Jean de Pange dans la Quatrième partie). Aldo Dami jugeait l'article du comte « nettement tendancieux, et presque entièrement faux », susceptible d'induire le public de la *NRH* en erreur et de les confirmer « dans leurs préjugés historiques erronés ». <sup>1537</sup> Il reprochait surtout à Jean de Pange d'avoir exempté la France de tout son processus historique de construction territorial, et d'avoir peint de la dynamique des nationalités une image détestable, uniquement fondée sur l'idéologie allemande.

### c) À propos de l'*Anschluss* (1936)

D'après Dami, il était erroné de dire que le principe de l'unification territoriale d'une même nationalité était nuisible, sur la seule base du mauvais usage qu'en faisait l'Allemagne. Au contraire, il ne cessa pas d'être favorable à l'*Anschluss*, même après 1933. Or, la rédaction de la *NRH*, qui généralement s'interdisait de prendre position sur les questions politiques concrètes, ne fit pas même semblant de cacher son opposition au rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. Ainsi, en dépit de quelques articles d'occasion (qu'Aldo Dami oubliait de mentionner), la quasi-majorité des articles consacrés à l'Autriche dans la *NRH* se prononçaient contre le rattachement (ce que Dami remarquait bien, pour le déplorer). Ainsi, en février 1936, non seulement la *NRH* publia une nouvelle attaque contre l'*Anschluss* (par le RP de La Brière), mais en plus elle négligea le manuscrit envoyé par Dami où ce dernier exposait une nouvelle fois, arguments à l'appui, la thèse opposée. <sup>1538</sup> Il reprochait surtout le manque de rigueur chronologique du RP de La Brière (par exemple, de présenter l'*Anschluss* en 1931 comme une « catastrophe spirituelle », alors que les Nazis n'étaient pas encore au pouvoir – mais ici, Dami se rendait lui-même coupable de négliger la question du protestantisme prussien, qui n'était pas rien aux yeux du père jésuite).

Un autre sujet de désaccord était l'angélisme qui consistait à simuler la « résistance permanente du David autrichien contre le Goliath allemand. » <sup>1539</sup> Tout aussi théoricien que praticien dans l'analyse des minorités, Aldo Dami s'étonnait qu'on eût refusé aux Autrichiens avec l'Allemagne ce à quoi on avait invité les Roumains de Transylvanie avec la Roumanie.

---

<sup>1537</sup> Dami – Balogh 15 juin 1935 (Loc. cit.)

<sup>1538</sup> Dami – Balogh 3 février 1936 (Loc. cit.)

<sup>1539</sup> Loc. cit.

## 7. La *NRH* et Georges Roux : amitiés irrégulières

Parmi les jeunes non-conformistes, Georges Roux fut celui qui collabora le plus régulièrement et durablement à la *NRH*. Mais cela ne signifie pas que ses relations avec les Hongrois fussent sans revirements (surtout après 1936, comme nous le verrons plus loin). En outre, on peut observer les prémices d'une liaison en dents-de-scie dès les premières années, car Georges Roux, de longue date surveillé par les autorités françaises (et par les agents de la Petite entente<sup>1540</sup>), eut à souffrir de sa mauvaise réputation à la Légation de France de Budapest, avec laquelle la *NRH* tenait à avoir des relations cordiales.

Articles de Georges Roux parus à la *NRH*

L'Italie après dix années de fascisme	Corps	Décembre 1932
La crise française	Corps	Avril 1933
La démocratie et la paix	Corps	Octobre 1933
La France devant l'étranger	Corps	Décembre 1933
Tragédie de la France	Corps	Avril 1934
Germanisme et latinité	Tête 2	Novembre 1935
La leçon de l'Autriche	Tête 2	Octobre 1936
La France et son système diplomatique	Tête 1	Avril 1937
L'empire français et la politique extérieure de la France	Corps	Novembre 1937

### a) Qui était Georges Roux ? (I)

Georges Roux intervenait indifféremment sur la politique intérieure et extérieure de la France, et sur la situation danubienne ou sur l'Italie. Cette multitude de centre d'intérêts faisait de lui un polémiste plutôt qu'un spécialiste (Aldo Dami lui reprochait justement son manque de précision). Mais véhémence n'est pas inconscience ; lors de son premier article sur l'Italie,

---

<sup>1540</sup> Dans le Cri de Paris du 19 mars 1932, il était accusé d'être subventionné par la propagande hongroise (coupure conservée dans le dossier de Gyula Gesztesi au Külügyminiszterium). Gesztesi – KUM 23 mars 1932. MOL. K66. Gesztesi Dosszié 105. cs. III./a). Ce qui, semble-t-il, à cette époque était faux.

par exemple, Roux s'abstint - à la grande surprise de Balogh<sup>1541</sup> - d'aborder la politique italienne en Europe centrale, car il voulait éviter les contradictions avec une étude en préparation sur la Yougoslavie, pour laquelle il attendait l'avis d'une « haute personnalité politique française. »<sup>1542</sup> C'était faire montre de bien de prudence, pour un jeune non-conformiste.

La position de Georges Roux sur l'Italie, mêlée d'intérêt et de prudence (il écrivait, notamment, dans *Gerarchia*, le journal de Margherita Sarfatti<sup>1543</sup>), plaisait à Balogh, qui recommanda le jeune homme à ses amis et connaissances d'Italie, dont le ministre de Hongrie à Rome.<sup>1544</sup> Comme dans le cas d'Aldo Dami, c'est Georges Ottlik qui fut le premier en contact avec Georges Roux. Les deux hommes s'adressaient des politesses assez chaleureuses (salutations cordiales, sentiments distingués), tandis que Balogh restait sur la réserve. Nous savons qu'Ottlik et Balogh avaient établi un *modus vivendi* qui fonctionnait à merveille (rappel : chacun devait lire tout le courrier de l'autre). Toutefois, la correspondance avec Georges Roux contient des quantités de remarques superflues sur ce point qui font croire que l'élément personnel, dans son cas, entra en jeu de manière inaccoutumée.<sup>1545</sup> En juillet 1933, Georges Roux annonça qu'il avait reçu la Croix de la Légion d'honneur « comme écrivain ».<sup>1546</sup> Le contexte de cette distinction paraît difficile à comprendre pour l'historien, même en tenant compte de la période de réchauffement des relations franco-hongroises des années 1931-34. Roux signalait lui-même que « ce geste [était] à noter parce qu'en France [il était] connu comme le leader du mouvement révisionniste pro-hongrois. Ce qui [...] montr[ait] que le jour où les milieux politiques de Paris ser[ai]ent dégagés des influences de Prague, la France reprendra[it] sa mission européenne. » Ce raisonnement non plus n'est pas facile à saisir, et l'on n'est pas loin de mettre en doute toute l'affaire. Malheureusement,

---

<sup>1541</sup> Balogh – Roux 3 novembre 1932 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1542</sup> Roux – Balogh 7 décembre 1932 (Loc. cit.). J'ignore qui était la « personnalité » en question, mais on remarquera chez le « non-conformiste » un certain respect de l'autorité.

<sup>1543</sup> Roux – Balogh 30 janvier 1933 (Loc. cit.). *Gerarchia* était nominalement dirigé par Benito Mussolini lui-même, mais dans la pratique par sa maîtresse Magherita Sarfatti (1880-1961), femme de tête, critique et collectionneuse d'art d'origine juive. Cette dernière fit paraître à la NRH une rêverie poétique sur l'association des villes et des fleuves (la « vraie compagne » du Danube, c'est Budapest ; avant, il est trop jeune et après, trop majestueux pour aimer... « Budapest, la dame du Danube », NRH, juillet 1932, pp. 65-67).

<sup>1544</sup> Balogh – Dami 15 décembre 1932 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1545</sup> Un exemple parmi d'autres : « comme je vois que vous êtes en rapports épistolaires avec notre rédacteur en chef M. Joseph Balogh, je me restreins de ma part personnelle. » Ottlik – Balogh 24 juillet 1933 (Loc. cit.). Quant à Balogh, il n'eut de cesse de souligner (pour le déplorer ?) que Georges Roux s'adressait systématiquement à Ottlik et non à lui-même, contrairement à l'usage. En 1933, il demandait à Roux d'envoyer ses manuscrits à la rédaction (Vilmos Császár utca) et non plus à l'adresse personnelle d'Ottlik (Bíró utca). Balogh – Roux 20 juillet 1933 (Loc. cit.) ; en 1935, le problème n'était pas encore résolu : « J'ai bien reçu votre aimable lettre du 2 octobre, mais sans pouvoir constater si elle était adressée à M. Georges de Ottlik ou à moi. Supposant qu'elle m'était adressée... etc. » Balogh – Roux 8 octobre 1935 (Loc. cit.)

<sup>1546</sup> Roux – Balogh 17 juillet 1933 (Loc. cit.)



Georges Roux n'étant pas un personnage de premier plan au sein du mouvement non-conformiste, la littérature spécialisée donne très peu d'indications sur sa biographie. D'autre part, je n'ai pas eu, moi-même, le loisir de pousser mon enquête plus loin. Quant à Ottlik et Balogh, ils félicitèrent le jeune homme pour sa haute distinction, sans se poser plus de questions.<sup>1547</sup>

Les trois articles de Georges Roux parus à la *NRH* en 1933 s'appliquaient consciencieusement à critiquer la politique de la France et à prédire, comme seule solution, une sorte de révolution dont les contours n'étaient pas clairement définis. Et plus le temps passait, plus Roux y croyait, à sa révolution.<sup>1548</sup> En avril, il prophétisait une "révolution à la française", car la France « nation riche, paisible et vieillotte » montrait « d'étranges symptômes » d'un prochain réveil, provoqué par la crise qui touchait même la bourgeoisie. Néanmoins, la crise était moins profonde qu'en Allemagne et le changement serait moins radical : la France devait trouver sa propre voie.<sup>1549</sup> En octobre, Roux critiquait l'axiome : « les peuples veulent la paix, donc la démocratie c'est la paix. » En fait, il lançait une attaque vigoureuse contre les facteurs d'influence de la politique extérieure française, qui étaient, selon lui, le grand capital, les marchands de canon, la judéo-maçonnerie ; en un mot : la Tchécoslovaquie. Le raisonnement manquait parfois de rigueur, puisque la Petite entente, pourtant qualifiée de toute puissante, n'était soi-disant pas enracinée dans le peuple ; or, d'après Roux lui-même, le problème des démocraties était que la politique extérieure était faite par le peuple...<sup>1550</sup> Qu'à cela ne tienne, ce langage plaisait beaucoup à Budapest. « Permettez-moi, écrivait Balogh (maître dans l'art de l'euphémisme), de noter que vos deux derniers articles, qui avaient une pointe critique, ont beaucoup plus ici et dans tous les milieux. Vous faites entendre une voix qui pour ceux qui connaissent le ton habituel des publications françaises, est quelque chose de neuf et d'insolite. »<sup>1551</sup> D'après Georges Roux, nonobstant ce problème de « soucis électoraux », la politique étrangère eût été un jeu d'enfant y compris le problème même des frontières hongroises.<sup>1552</sup> Malgré tout, Balogh décida de temporiser, il fit passer un article un peu plus

---

<sup>1547</sup> Balogh – Roux 20 juillet 1933 et Ottlik – Roux 24 juillet 1933 (Loc. cit.)

<sup>1548</sup> « Je vous signale qu'en France la situation intérieure évolue de manière extrêmement intéressante et que la structure politique et sociale de notre pays risque de se modifier profondément. » Roux – Balogh ? Ottlik ? 30 octobre 1933 (Loc. cit.) « Le sujet le plus intéressant actuellement est l'évolution de la situation en France qui de plus en plus se détache de la démocratie et court vers une révolution. » Roux – Balogh ? Ottlik ? 27 novembre 1933 (Loc. cit.)

<sup>1549</sup> Georges ROUX, « La crise française », *NRH*, avril 1933, pp. 340-345. On retrouve ici certains accents aussi rencontrés chez Pierre Dominique.

<sup>1550</sup> Georges ROUX, « La démocratie et la paix », *NRH*, octobre 1933, p. 783, *passim*

<sup>1551</sup> Balogh – Roux 4 décembre 1933 (Fond Balogh 1/2773). Georges Roux recevait aussi des louanges dans d'autres organes de presse hongrois. Exemple : *Gazette de Hongrie*. 27 janvier 1934

<sup>1552</sup> Georges ROUX, « La démocratie et la paix », *Idem*, p. 786

anodin en décembre<sup>1553</sup> et donna rendez-vous à Roux en mars 1934 pour un prochain article de poids.<sup>1554</sup> Jusqu'alors, la Légation de France à Budapest, encore entre les mains de Louis de Vienne, laissait faire ; on ne retrouve pas la trace de tentative de censure. Mais l'histoire donna à l'échéance fixée par Balogh une importance de taille, car le mois de mars 1934 devait naturellement succéder au mois de février, donc au 6 février.

## b) Georges Roux, prophète de la révolution en son pays

Deux hommes pris dans la tourmente des années trente : Balogh observait la "révolution" ; Roux la vivait intensément. Le 3 février, quelques jours avant les événements qui secouèrent Paris, le Hongrois écrivait qu'ils avaient eu « raison d'attendre », car la politique intérieure française présentait à ce jour « une tout autre image. »<sup>1555</sup> En pleine crise (le 8 février), Georges Roux prenait la peine de lui répondre que la politique intérieure française ne présentait pas une « image différente », mais elle était, au contraire, la « suite logique » qu'il avait toujours prévue. « Je vous ferai l'article que vous voudrez pour quand vous voudrez, ajoutait-il, je vous demande seulement de me donner la date exacte à laquelle je devrai vous l'envoyer d'ici. »<sup>1556</sup> Joseph Balogh, constatant que les « prédictions » de Roux étaient, en effet, « brillamment justifiées par les événements », demanda séance tenante un nouvel article, espérant que le Français pourrait déjà distinguer « les nouveaux changements » auxquels on pourrait s'attendre « sur le terrain des conceptions de politique étrangère », en particulier concernant la politique danubienne.<sup>1557</sup> C'était peut-être aller un peu vite en besogne. Quant à Roux, il envoya sa « Tragédie de la France », qui parut dans le n° d'avril.<sup>1558</sup> En rappelant qu'il avait prévu cette révolution dans les pages mêmes de la *NRH* un an plus tôt, il affirmait que la « secousse morale », loin de s'éteindre, allait durer et s'amplifier.<sup>1559</sup> Le 6 février, d'après lui, Paris avait repris la tête du mouvement

---

<sup>1553</sup> Une sorte de liste raisonnée de tous les caractères déterminant la politique étrangère de la France : xénophobie propre à toutes nations, fierté légitime de l'histoire de France, situation victorieuse en 1918, conservatisme de pays riche et vieux, etc... En un mot, le Français est rempli de contradictions, hésitant « entre la politique d'épicier à la Guizot et la politique d'utopie à la Napoléon III ou à la Briand. » Georges ROUX, « Les Français devant l'étranger », *NRH*, décembre 1933, pp. 987-991, p. 991

<sup>1554</sup> « Si je vous le demande [pour mars], écrivait Balogh, c'est que d'ici là les événements auront certainement évolué jusqu'à un certain point, que la situation sera plus nette et que nous ne risquerons pas tellement de prendre parti dans une affaire strictement française de cette importance. Ce sujet étant tellement français, il va de soi qu'il engage la *NRH* à la modération et au tact, même quand l'article est dû à un si excellent écrivain français. » Balogh – Roux 4 décembre 1933 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1555</sup> Balogh – Roux 3 février 1934 (Loc. cit.)

<sup>1556</sup> Roux – Balogh 8 février 1934 (Loc. cit.)

<sup>1557</sup> Balogh – Roux 13 février 1934 (Loc. cit.)

<sup>1558</sup> Georges ROUX, « Tragédie de la France », *NRH*, avril 1934, pp. 348-352

<sup>1559</sup> Art. cit., p. 348

révolutionnaire trop longtemps entravé par l'inertie du parlementarisme provincial (la « République des Gascons »). Conséquence : le peuple reprenait son pouvoir de contrôle – on s'avancait donc vers un changement de régime.<sup>1560</sup> Quant aux solutions, Roux restait évasif, si ce n'étaient quelques allusions à la restauration – d'ailleurs jugée improbable – sur lesquelles je reviendrai. Bref, c'était « un spectacle pathétique de voir ce grand peuple au passé prestigieux qui [...] s'avan[çait] vers un destin inconnu, sans guide, sans lumière, dans une sorte de nuit. »<sup>1561</sup> C'est un « article lumineux » ! écrivait un jeune lecteur de la *NRH*<sup>1562</sup> (ni plus ni moins représentatif que tout courrier des lecteurs). Déplaçons-nous de quelques décennies : en 1985, c'est Eugen Weber qui fait allusion à l'article de Georges Roux, sans le nommer : « des écrivains français, s'adressant aux lecteurs étrangers, faisaient parfois des articles où ils exagéraient des possibilités qui, aux yeux des Français eux-mêmes, restaient ténues. »<sup>1563</sup> Nous allons voir que les diplomates français, beaucoup moins enthousiastes que le jeune lecteur, ne sous-estimaient pas le pouvoir de nuisance de Georges Roux.

### c) Georges Roux est mis au frais (1935)

Peu après, ce dernier proposait un nouveau sujet d'étude : « L'Empire français, ses conséquences et son influence sur notre mentalité ? »<sup>1564</sup> En juillet, il revint à l'idée « prodromes révolutionnaires » qui « apparaissent de plus en plus nettement », mais, éventuellement, il envisageait de se rabattre sur un « reportage pittoresque sur le Maroc. »<sup>1565</sup> Georges Roux était un écrivain éclectique. D'ailleurs, tout au long de l'année 1934, Balogh lui proposa de se prononcer sur toutes sortes de sujets (politique intérieure, extérieure, culturelle)<sup>1566</sup> Mais aucune de ces idées ne se concrétisa (jusqu'en novembre 1935). Pour deux raisons, semble-t-il. D'une part, la retombée de la fièvre révolutionnaire finit sans doute par toucher Georges Roux, à l'instar de tous les autres jeunes non-conformistes. D'autre part – et cela concerne les relations franco-hongroises en particulier – la *NRH* commença à essayer

---

<sup>1560</sup> Art. cit., p. 351

<sup>1561</sup> Art. cit., p. 352. Roux développa ses idées dans un ouvrage intitulé simplement : *Révolution* (Paris, Nouvelles éditions latines, 1934), dont la *NRH* fit une recension en décembre. F[rançois] G[achot], *NRH*, décembre 1934, p. 543-544

<sup>1562</sup> Joubrel – Balogh 25 avril 1934 (Fond Balogh 1/1650)

<sup>1563</sup> Eugen WEBER, *L'Action française*, Pluriel poche, 1985, p. 612. En note : voir *Nouvelle revue de Hongrie*, avril 1934. (Eugen Weber ignorait que la *NRH* était essentiellement destinée au public français, ce dont on ne peut le blâmer.)

<sup>1564</sup> Roux 18 mai 1934 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1565</sup> Roux – Balogh 24 juillet 1934 (Loc. cit.). Rappelons-nous qu'en janvier 1930, Georges Roux avait rencontré Lyautey, ancien gouverneur du Maroc, par l'intermédiaire de Jean de Pange (Jean de PANGE, 20 janvier [1930], *Journal* (1927-1930), t. I., Paris, Grasset, 1964). En 1934, le maréchal était le point de rencontre d'une partie de la droite, très critique à l'égard du régime.

<sup>1566</sup> Entre autres : Balogh – Roux 2 août 1934 (Loc. cit.)

un nombre croissant de critiques à son égard. En novembre 1934, Balogh renonçait à lui donner un sujet de politique intérieure, car il recevait « continuellement des reproches. »<sup>1567</sup> Remarquons toutefois que le commentaire n'était pas dirigé contre Georges Roux personnellement. Celui-ci proposa de traiter « l'évolution de la politique extérieure française, l'influence de la Petite entente ; la prédominance actuelle des problèmes intérieurs, le besoin de nouvelles alliances, etc... ». <sup>1568</sup> Mais la sanction tomba au début de l'année 1935 : sur pression, en particulier, de la Légation de France (désormais dirigée par Gaston Maugras), Roux était déclaré *persona non grata*, comme l'indique une note interne, sans doute de Balogh :

*On nous informe de toutes parts que la collaboration avec Roux n'est pas souhaitable. Dernièrement, c'est Georges Deshusses qui nous a demandé, non sans insister et sans doute avec l'entier support de la Légation, de renoncer à [lui]. Comme nous n'avons pas encore répondu à [sa] dernière lettre, nous devrions, avant que la situation ne devienne préjudiciable, lui adresser une réponse évasive qui le mette au frais pendant six mois. Ensuite, ça se tassera.*<sup>1569</sup>

Georges Roux fut informé que son article sur la politique extérieure de la France était “provisoirement” mis de côté.<sup>1570</sup> D'ailleurs, il semblait lui-même prendre ses distances avec la politique française de même qu'avec l'Europe centrale.<sup>1571</sup> Au moins jusqu'à l'été... puisqu'il annonça son arrivée à Budapest pour fin août, tout en adressant un nouvel article (« Germanité et latinité »).<sup>1572</sup> L'article fut publié en novembre. Roux, tout à fait relancé, proposait aussi d'autres sujets (France et alliance russe, affaire éthiopienne, etc...), mais Balogh temporisa de nouveau.<sup>1573</sup> Quant à l'article en question, il faisait, en quelque sorte, écho à une étude de Daniel-Rops parue en juin,<sup>1574</sup> dans laquelle ce dernier avait opposé à la

---

<sup>1567</sup> Balogh – Roux 19 novembre 1934 (Loc. cit.)

<sup>1568</sup> Roux – Balogh 23 novembre 1934 (Loc. cit.)

<sup>1569</sup> Note interne, sans doute de Balogh, [s.d], c. janvier 1935. (Fond Balogh 1/2773/24873). Ottlik ajouta dans la marge qu'il ne fallait plus, d'une manière générale, aborder de sujets fâchant les Français, du point de vue de la politique intérieure comme extérieure.

<sup>1570</sup> « En ami sincère et éprouvé pour notre pays, vous savez bien quelle lutte difficile la Hongrie doit soutenir précisément dans l'opinion française et avec quelle précaution il faut toucher aux questions politiques et en première ligne aux questions politiques françaises, si l'on ne veut pas provoquer de nouveaux ressentiments. » Balogh ? Ottlik ? – Roux 12 février 1935 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1571</sup> « [...] je suis entièrement d'accord. Moi-même, je m'occupe actuellement des problèmes africains. J'y suis un peu forcé. À la suite de la campagne passionnée que j'avais menée pour la cause hongroise, la Petite entente – extrêmement puissante ici – m'a poursuivi d'une haine féroce. Je me suis senti blessé, et je prépare un ouvrage sur le Maroc et l'Islam, avant de revenir au Danube soutenir mes amis hongrois à qui je resterai toujours fidèle. – Dans quelque temps, je vous réécrirai : mon amitié vous demeure, assourdie, mais intacte. Votre Georges Roux. » Roux – Ottlik 17 février 1935 (Loc. cit.)

<sup>1572</sup> Roux – Balogh ? Ottlik ? 27 juillet 1935 (Loc. cit.). Le 12 septembre, Georges Roux donnait une conférence à la Külügyi Társaság (secrétaire de la NRH – Balogh 12 septembre 1935. Fond Balogh 1/180). Mais Balogh et Ottlik étaient à l'étranger. Roux – Ottlik ? Balogh ? 2 octobre 1935 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1573</sup> Roux – Balogh 3 novembre 1935 et sq. (Loc. cit.)

<sup>1574</sup> DANIEL-ROPS, « Le sens de la latinité », NRH, juin 1935, pp. 3-7

civilisation de la Rome païenne puis chrétienne, « la carence totale » dans laquelle se trouvait la pensée « dite “moderne” », incapable de remettre en ordre ce « malheureux bassin du Danube », notamment pour avoir permis la quasi-liquidation de l’Autriche, filtre naturel entre la latinité et la germanité.<sup>1575</sup> À cela, Georges Roux ajoutait que la latinité, culturellement et politiquement divisée, accaparée par des troubles intérieurs ou extérieurs, opposait une faible résistance à la compacte germanité, naturellement inclinée à « s’agglomérer. »<sup>1576</sup>

#### d) Qui était Georges Roux ? (II)

Quel homme était Georges Roux ? Répertoire comme non-conformiste des groupes *Plans*, proche des jeunes radicaux du quotidien *La République*, baisant l’anneau épiscopal chez le maréchal Lyautey en compagnie de Jean de Pange. Dans cet ensemble hétéroclite, auquel on peut évidemment ajouter ses idées iconoclastes sur l’Europe centrale, il y a un point commun évident, celui de vouloir déplaire à la politique officielle française. Peut-on rassembler ces éléments disparates en deux ou trois parties plus ou moins cohérentes, qui n’en seraient finalement qu’une ? C’est ce que proposait Gabriel Gobron. Ce même Gabriel Gobron duquel parfois surgissaient d’étonnantes intuitions accusait, d’un seul coup, en 1935, Georges Roux de collusion avec la franc-maçonnerie, le Comité des forges et les Jésuites.<sup>1577</sup> D’ailleurs, il n’en était pas à sa première tentative : déjà, dans son livre de 1933, il avait accusé *Plans* de rouler pour le Quai d’Orsay et son projet d’asseoir l’hégémonie de Prague à travers la fédération danubienne.<sup>1578</sup>

Sans même pouvoir juger de l’exactitude de ces assertions (peu crédibles dans leur ensemble), rappelons que Georges Roux n’était pas *Plans* à lui tout seul, bien qu’il y prît une large part en ce qui concernait l’Europe centrale. En 1936, tout cela était déjà loin, mais Roux continuait à produire sur le sujet ; en octobre 1936, la *NRH* fit paraître de sa plume ce qui fut sans doute son article le plus critique de la politique extérieure française.<sup>1579</sup> Avec une subtile cruauté, le

---

<sup>1575</sup> Art. cit., p, 7

<sup>1576</sup> Georges ROUX, « Germanisme et latinité », *NRH*, novembre 1935, pp. 390-393

<sup>1577</sup> « Pourquoi M. Georges Roux ne nous parle-t-il pas alors des “liens maçonniques” de MM. de Wendel-Schneider ? Les instructions du Vatican le lui interdisent-elles ainsi qu’à M. Vallery-Radot ? [...] M. Georges Roux nous parlera-t-il alors [de] ses liens maçonniques [...] avec ses complices bien connus et notamment ces va-t-en guerre de Budapest, qui approuvent le coup contre l’Abyssinie et crient à l’Abyssinie que c’est justice qu’elle crève sous la botte du “tueur” ! Alors que précisément leur pauvre et douloureuse Hongrie est écartelée et piétinée par l’injustice ! L’odeur du sang grise-t-elle et rend-elle tous ces gens fous ? Quelles ténèbres ! Ténèbres de Jésuites, je vous jure, car on n’y voit pas à un demi mètre ! » G. GOBRON, « Le pays de Titulesco », *Le réveil ouvrier*, 31 juillet 1935

<sup>1578</sup> Gabriel GOBRON, *La Hongrie mystérieuse*, Paris, Librairie des sciences politiques et sociales Marcel Rivière, 1933, p. 35

<sup>1579</sup> Georges ROUX, « La leçon de l’Autriche ». *NRH*, octobre 1936, pp. 297-302

jeune homme énumérait les inconsistances de la diplomatie française, sur lesquelles l'accord austro-allemand du 11 juillet avait jeté une vive lumière. Avec cette première étape vers l'*Anschluss*, c'était « tout un système diplomatique » qui se défaisait,<sup>1580</sup> comme le découvrait tardivement les Français auxquels on avait tout caché pendant 16 ans. Le coupable principal était la Petite entente, bien sûr, qui avait régné sans partage sur l'Europe centrale pendant toutes ces années, avec le soutien de la France. Quant à la France elle-même, qu'avait-elle fait ? « Rien. » Tout à fait mystifiée par le charme de Beneš et le chantage de Titulesco.<sup>1581</sup> C'était précisément l'alliance franco-russe, voulue par la Tchécoslovaquie, qui avait précipité l'Autriche dans les bras de l'Allemagne, affirmait Georges Roux. Or, au contraire de la Petite entente, toute entière dirigée contre la Hongrie et non contre l'Allemagne, la France eût eu intérêt à soutenir une Hongrie forte, et une construction politique danubienne forte, deux choses qu'avaient refusé avec une égale vigueur les États successeurs. D'un tel désastre, Roux tirait une double conclusion, dont il ne semblait pas apercevoir la contradiction interne : d'une part, la Hongrie réclamait plus fort que jamais la révision (ce qui n'était pas tout à fait vrai) ; d'autre part, l'Allemagne commençait son avancée vers l'Europe danubienne (ce qui était vrai).<sup>1582</sup> La contradiction allait être résolue par le premier arbitrage de Vienne en novembre 1938.

## 8. La *NRH* et Philippe Lamour : méfiance

Nous avons vu combien Philippe Lamour, malgré l'aspect inachevé de sa magyarophilie, avait été populaire en Hongrie au tournant des années trente. En 1933 encore, lorsque de jeunes Hongrois lançaient une Ligue danubienne sous le patronage de l'éminent Elemér Hantos, en se proposant, « tout en sauvegardant intacts les buts spécifiques de la nation, de préparer l'unité économique de la vallée du Danube », ils se faisaient annoncer dans la presse hongroise comme un mouvement « semblable à celui de la jeunesse de *Plans*. »<sup>1583</sup> Pourtant, en 1933, la jeune revue jetait déjà ses derniers feux sous la forme de fascicules ronéotypés à la parution erratique. D'autre part, le nom de Philippe Lamour lui-même n'apparaît plus dans les archives du *Külügyminiszterium* après 1931. Et voilà qu'en juillet 1934, il reprenait tout de même contact avec la *NRH*. il rompait le silence pour adresser à Ottlik un exemplaire de son dernier roman, « prélude d'une œuvre dont le dessein [était], sans doute, ambitieux : [...]

---

<sup>1580</sup> Art. cit., p. 298

<sup>1581</sup> Art. cit., pp. 298-299

<sup>1582</sup> Art. cit., p. 301

<sup>1583</sup> *NRH*, mai 1933, p. 521 (d'après un article du *Újság*, 11 avril)

tenter l'épopée de la sottise contemporaine. »<sup>1584</sup> Mais ce début fit long feu, il fallut attendre encore un an pour que la correspondance reprît pour de bon. Cette fois-ci, l'affaire était sérieuse : à la mi-décembre 1935, Philippe Lamour annonçait son "retour" en politique à l'occasion des élections organisées l'année suivante. À cette fin, il désirait reprendre ses anciennes collaborations dans la presse française et étrangère. En ce qui concernait la Hongrie : avec la *NRH* ainsi qu'avec un quotidien budapestois qu'il demandait à Ottlik de lui recommander.<sup>1585</sup> Georges Ottlik, prudent comme jamais, fit répondre par son secrétaire qu'il était en voyage, en même temps qu'il faisait en urgence demander des renseignements à Paris. C'est Balogh qui se chargea d'écrire, le 27 décembre, à Gesztesi que Lamour avait brusquement refait surface, après plusieurs années de silence, en lui demandant des instructions.<sup>1586</sup> Ce dernier, toujours aussi diligent malgré les fêtes, répondit le 31 par un portrait actualisé de l'intéressé, où l'on reconnaît des éléments anciens, mais aussi de nouveaux :

*Jeune homme très capable, d'environ 30 ans, avocat reconnu et l'un des meilleurs orateurs français. Au point de vue politique, on ne peut lui faire confiance. Il a commencé vers les fascistes, et maintenant il est à l'extrême gauche. Fut un temps où il était un ami enthousiaste de la Hongrie, et on peut le croire encore maintenant,<sup>1587</sup> mais son attitude de gauche commence à influencer ses jugements sur la Hongrie. [...] À ma connaissance, il va se présenter aux élections au printemps. Ce dernier point est décisif. Ma suggestion est de conserver avec lui un contact prévenant et courtois, mais de ne lui prendre un article qu'après les élections. De mon côté, j'apprécierais que toutes les tendances politiques soient représentées dans les pages de la *NRH*, mais il faut considérer que dans certains milieux conservateurs français, son nom est marqué d'un point rouge. Ma suggestion : lui répondre courtoisement en lui demandant quelles sont ses intentions.<sup>1588</sup>*

"Rentré de voyage" début janvier, Georges Ottlik fut en mesure de répondre à Lamour qu'il eût été honoré que ce dernier lui communiquât un thème d'article à publier au printemps. Il annonçait aussi que soit lui, soit Balogh lui rendrait visite à Paris au cours des mois prochains.<sup>1589</sup> Ouf ! Mission accomplie... Quelques jours plus tard, Gesztesi annonçait que Philippe Lamour ne se présentait pas avec les « socialistes-communistes », mais avec les

---

<sup>1584</sup> Lamour – Ottlik 6 juillet 1934 (Fond Balogh 1/1901)

<sup>1585</sup> Lamour – Ottlik 16 décembre 1935 (Loc. cit.)

<sup>1586</sup> Balogh – Gesztesi 27 décembre 1935 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1587</sup> En juillet 1935, Philippe Lamour avait fait paraître dans l'Œuvre, quotidien pourtant proche de la Petite entente, un reportage soi-disant terrible sur les prisons yougoslaves et roumaines.

<sup>1588</sup> Gesztesi – *NRH* 31 décembre 1935 (loc. cit.)

<sup>1589</sup> Ottlik – Lamour 8 janvier 1936 (Fond Balogh 1/1901)

socialistes unis (tendances Paul-Boncour).<sup>1590</sup> Sans doute une bonne nouvelle. Mais en vain, car il n'y eut pas d'article. D'ailleurs, Philippe Lamour ne fut pas député du Front populaire.<sup>1591</sup>

## 9. La revue *Esprit*

Emmanuel Mounier, fondateur d'*Esprit*, n'ignorait sans doute pas l'existence de la Hongrie puisqu'il était le gendre de Charles Daniélou, ancien ministre de la Marine marchande qui avait attaqué le traité de Trianon au début des années vingt.<sup>1592</sup> Alors que l'on reprochait parfois au jeune homme sa compromission privée avec l'autorité honnie, il lui eût été facile d'emboîter le pas de son ministre de beau-père sur un point où ce dernier s'était lui-même déjà largement écarté du canon officiel. Mais il n'en fut rien. Il ne semble pas que Mounier ait accordé personnellement une importance particulière à la question hongroise dans le cadre de sa remise en cause générale du "système". En revanche, à sa revue collaborèrent régulièrement des amis de la Hongrie comme Georges Duveau et Aldo Dami ; ce dernier, en particulier, y fut même, à sa manière, le porte parole régulier de la cause hongroise.

### a) La lettre d'Emmanuel Mounier à la NRH ; *Esprit* et la Hongrie (1933-35)

Le dossier d'Emmanuel Mounier dans le Fond Balogh est constitué de deux lettres. C'est fort peu. En mars 1933, Le fondateur d'*Esprit* adressait une sorte de circulaire de la révolte à Balogh :

*Monsieur le Directeur et Cher Confrère [...] Depuis cinq mois la revue « Esprit » a entrepris d'affranchir les valeurs spirituelles de toute compromission avec le désordre établi par l'égoïsme et par l'argent. Un front unique de la plus vivante partie de la jeunesse mondiale se dessine autour de nous. Nous avons conduit d'abord avec toute la violence de notre foi, une critique radicale des institutions et des idées du monde capitaliste et bourgeois. - Nous commencerons dès notre prochain numéro à publier les résultats du travail constructif que nos groupes d'étude élaborent depuis plusieurs mois en matière économique et sociale. – Nous espérons que vous voudrez bien suivre la continuité de notre effort, et rendre compte notamment de notre numéro sur le christianisme.*<sup>1593</sup>

---

<sup>1590</sup> Gesztesi – Balogh 11 janvier 1936 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1591</sup> Dixit Lamour : plutôt que de préparer sérieusement les élections, il était parti à Kichinev défendre un ami roumain accusé de menées antinationales... (Philippe LAMOUR, *Le cadran solaire*, Robert Laffond, 1980, p. 155)

<sup>1592</sup> Charles DANIELOU, *La Traité de Trianon*. Paris, Figuière, 1923

<sup>1593</sup> Mounier – directeur de la NRH 2 mars 1933 (Fond Balogh 1/955)



Balogh était, certes, disposé à rompre avec le « désordre établi » des relations internationales. Mais avec celui du « monde capitaliste et bourgeois » ?... rien n'est moins sûr. La deuxième lettre disponible est encore de Mounier, qui acceptait d'inscrire la *NRH* à son service d'échange.<sup>1594</sup> En revanche, elle est, comme la première, adressée au « directeur de la *NRH* » ; ce qui laisse supposer que les relations restèrent impersonnelles. D'ailleurs, elles n'eurent pas de suites. Ce qui n'empêche pas qu'une journaliste hongroise proche de Balogh (Ágnes Szekula) ait eu une très bonne opinion d'*Esprit*, un rien erronée, il est vrai, mais très bonne. Rappelons qu'en 1941, elle qualifiait *Esprit* de « revue protestante », elle qui était juive convertie au calvinisme.<sup>1595</sup> Cette amusante confusion est comme un écho exotique au fait que la « réputation » catholique de la revue en France était plus subie que voulue, et que la partie « fils de famille » de sa rédaction appartenaient plus à la « HSP » (Haute société protestante) qu'à la grande bourgeoisie catholique.<sup>1596</sup> D'autre part, Michel Winock attribue au fondateur d'*Esprit* un certain « puritanisme politique. »<sup>1597</sup> Quoi qu'il en fût, malgré l'absence personnelle d'Emmanuel Mounier, il faut admettre que deux collaborateurs d'*Esprit*, Aldo Dami et Georges Duveau, figurent par les jeunes intellectuels dont l'intérêt pour la Hongrie fut le plus durable. Toutefois, malgré les affirmations de ce dernier (qui prétendait, en 1933, qu'*Esprit* avait rendu compte positivement des activités de la *NRH*<sup>1598</sup>), il semble que les deux hommes aient plutôt agi, en ce qui concernait leurs affaires hongroises, en dehors du cadre de la revue. D'autre part, Aldo Dami n'est cité que trois fois dans la monographie de Michel Winock. Et encore, dans le chapitre « une revue et des hommes » consacré au parcours des principaux protagonistes), on apprend de lui qu'il était « le Suisse Aldo Dami », sans plus.<sup>1599</sup> Les deux autres citations concernent ses prises de positions sur l'Europe centrale en 1935 et 1938, dont je parlerai plus tard. De fait, il était plutôt considéré comme un collaborateur extérieur. D'ailleurs, ses attaches avec la revue personnaliste n'étaient pas mentionnées lorsqu'il apparaissait au sommaire de la *NRH*.

Comme j'ai déjà longuement parlé de lui (puisque ses activités magyarophiles étaient bien antérieures à la fondation d'*Esprit* et même à celle de la *NRH*), il nous faut maintenant passer à la présentation de Georges Duveau.

---

<sup>1594</sup> Mounier – directeur de la *NRH* 1er juillet 1933 (Loc. cit.)

<sup>1595</sup> Rapport d'Ágnes Szekula à Antal Ullein-Reviczky, chef du Service de presse du KÜM, 8 septembre 1941. MOL K66. 512 cs. 1941 III-4 (R-S)

<sup>1596</sup> Michel WINOCK, « *Esprit* », des intellectuels dans la cité 1930-1950, point-Histoire, 1996, p. 148

<sup>1597</sup> Cité dans Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, PUF, 2002, p. 165

<sup>1598</sup> Duveau – [Balogh] jeudi 23 [?] 1933 (Fond Balogh 1/866/8074)

<sup>1599</sup> Michel WINOCK, « *Esprit* », des intellectuels dans la cité 1930-1950, point-Histoire, 1996, p. 154

## b) Georges Duveau

La bonhomie révolutionnaire au service de la cause hongroise

Georges Duveau apparaît plus souvent dans le livre de Michel Winock (11 citations). Il y est même considéré comme un « pilier » de la revue.<sup>1600</sup> Voici le portrait qu'en faisait Mounier : « historien [...], proudhonien dilettante, personnage à mille facettes, doué d'une voix d'orateur (qu'il nommait lui-même : "ma merveilleuse voix de velours noir"). » « Il prenait particulièrement en charge les rôles comiques : « Montparnasse, cravate rouge et gilet à carreaux. [...] Il [était] parmi nous, soulignait Mounier, le défenseur de la nonchalance et le représentant, sauf quelques éclats, de la bonhomie révolutionnaire. Il [était] la joie des repas. Excellent cœur par ailleurs (et multiple auprès des jeunes filles) [il avait] gardé beaucoup de gravité et même de pureté chrétienne à travers sa fréquentation des surréalistes. »<sup>1601</sup> Ce portrait plutôt bienveillant doit être complété par une sévère critique : Duveau représentait, aux yeux de Mounier, « le mauvais génie de la Troisième force », qu'il entraînait sur une « pente de révolutionnarisme parlementaire et romantique. »<sup>1602</sup> Et si Mounier admettait la révolution (mot fourre-tout dont il avait lui-même une définition)... il ne tolérait certainement pas le parlementarisme et le romantisme, sources de bavardages et d'introspection stérile. Duveau connut même une éclipse, au moment de la rupture entre la revue et le mouvement de la Troisième force (peu après la fondation de la revue en 1932).<sup>1603</sup> D'ailleurs, dans son portrait publié par la *Gazette de Hongrie*, pourtant paru en mai 1934, c'est-à-dire après son retour à *Esprit*, l'auteur ne mentionnait pas la revue mais seulement la Troisième force<sup>1604</sup>. Par ailleurs, ce portrait est riche de renseignements sur ce « jeune Français tel que non seulement la France mais l'étranger aime à se représenter, à la foi intelligent jusqu'à la complication, idéaliste et conscient des exigences de la réalité, avec un fond de droiture et de brutalité dans l'action »<sup>1605</sup> : après avoir fondé à 18 ans une revue d'avant-garde honorablement intitulée *L'œuf dur*, il s'était trouvé mêlé depuis le milieu des années vingt à la plupart des mouvements intellectuels et idéologiques dont pouvait s'enorgueillir la France. Il fut tour à tour étudiant en philosophie, écrivain (*Le testament romantique*), journaliste à *Paris-soir* et

---

<sup>1600</sup> Art. cit., p. 21

<sup>1601</sup> Art. cit., p. 67

<sup>1602</sup> Art. cit., p. 111

<sup>1603</sup> Art. cit., p. 141

<sup>1604</sup> F.G. [François Gachot], « Conférence de Georges Duveau », *Gazette de Hongrie*, 5 mai 1934

<sup>1605</sup> Art. cit.

préparant une thèse de sociologie sur *L'état d'esprit des ouvriers sous le Deuxième empire*.<sup>1606</sup> il écrivit ou participa à l'édition de nombreux livres consacrés à 1848 et à la Commune et contribua, en outre, à l'édition complète des œuvres de Proudhon (parue en 1936).

Bref, il était passionné par l'histoire des idées de gauche au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui ne le rapprochait guère de Joseph Balogh (peut-être était-il aussi en contact avec une autre passerelle franco-hongroise, celle de sympathisants communistes – je n'ai pas pu le vérifier<sup>1607</sup>). Malgré tout, Duveau et Balogh s'entendaient à merveille. D'ailleurs, contrairement aux autres jeunes non-conformistes, qui s'adressaient généralement à Ottlik, Duveau fut d'emblée en rapport avec Balogh. Et ce dernier savait bien à qui il avait affaire. En novembre 1933, il envoyait Haraszti quérir un article chez un « jeune homme d'extrême-gauche » (on aura reconnu de qui il s'agit), en proposant pour thème : « Que pensent les jeunes Français de la question du Danube? »<sup>1608</sup> Il est vrai qu'à la suite de son voyage en Hongrie dans le cadre du Congrès de la presse,<sup>1609</sup> le jeune homme en question s'était illustré par une tournée de conférences révisionnistes dans le sud de la France.<sup>1610</sup>

L'article sur la jeunesse française parut dès le mois de décembre.<sup>1611</sup> Mais il y était surtout question de la jeunesse de son auteur, de ses souvenirs d'une jeunesse pas si éloignée, et de la conscience politique qu'avaient éveillé en lui les traités de 1919-20. Ces traités qui avaient été le fruit de « l'opportunisme, la lassitude et l'aigreur » de petits-bourgeois qui s'étaient improvisés diplomates pour traduire en chartes internationales les « souffrances et l'idéalisme de [la] paysannerie française. »<sup>1612</sup> Le même mélange de complexité et de rudesse caractérisait son opinion sur la Hongrie. « Je suis de formation et d'esprit jacobins, disait-il. Quels que soient les jugements que je porte sur le régime intérieur de la Hongrie, je ne peux pas ne pas protester contre les injustes mutilations qu'elle a subies. Il y va pour moi de mon idéalisme républicain et non d'un caprice de poète, de touriste ou d'amateur d'être. »<sup>1613</sup> (Quelle bizarrerie pour nos gentlemen de la *NRH*, d'être défendus au nom de l'idéalisme

---

<sup>1606</sup> Art. cit.

<sup>1607</sup> Un article spécialement consacré à ce milieu ne le mentionne pas. Claude SCHKOLNYK-GLANGEAUD, « Les échanges culturels dans les milieux sympathisants communistes hongrois en France de 1936 à 1946 », [Paris : 2-4 février 1989. Les relations culturelles franco-hongroises des années 1920 à nos jours. Institut hongrois de Paris), pp. 27-33

<sup>1608</sup> Balogh – Haraszti 11 novembre 1933 (Fond Balogh 1/1342)

<sup>1609</sup> Gazette de Hongrie. 21 octobre 1933. On pouvait aussi lire dans cet article un extrait de la Dépêche du midi : « M. Duveau est un partisan enthousiaste de la révision du traité de Trianon, comme M. François de Tessan. » Autres points communs entre les deux hommes : ils étaient de sympathiques méridionaux et s'étaient rendus à Budapest pour le Congrès international de la presse. Gazette de Hongrie 21 octobre 1933.

<sup>1610</sup> F.G. [François Gachot], « Conférence de Georges Duveau », Gazette de Hongrie, 5 mai 1934

<sup>1611</sup> Georges DUVEAU, « La jeunesse française et la Hongrie », *NRH*, décembre 1933, pp. 1003-1008

<sup>1612</sup> Art. cit., p. 1003

<sup>1613</sup> Art. cit., p. 1004

républicain !) Duveau faisait naturellement siens les reproches de la gauche au régime hongrois : la terreur blanche, le régime fasciste. Mais tout cela, selon lui, s'expliquait, au moins, si ne se justifiait. Même le président Gömbös trouvait grâce à ses yeux : « je le considère, écrivait-il sans sourire, comme moins fasciste qu'il ne le croit être lui-même. » Ce qui sauvait le président du Conseil hongrois ? Ses relations avec le parti de Kossuth.<sup>1614</sup>

Georges Duveau à la *NRH* : la « Bataille en France »

Georges Duveau : encore une forte personnalité pour Balogh. Curieusement, on ne rencontre dans leur correspondance aucune trace de mécontentement, pas même une taquinerie. Il est vrai qu'il y eut une longue interruption, entre 1935 et 1940. Je me limiterai ici à la première partie. Entre 1933 et 1935, Georges Duveau écrivit trois articles à la *NRH*, remarqués et appréciés, bien que modestement placés dans le corps de la revue (observons qu'au cours de la même période, à *Esprit*, il était essentiellement chroniqueur littéraire et abordait peu souvent la politique internationale.<sup>1615</sup>).

#### Articles de Georges Duveau à la *NRH*

La jeunesse française et la Hongrie	Décembre 1933
Bataille en France	Mai 1934
Jeunesse française – jeunesse hongroise	Mars 1935

La « Bataille en France », dont le sujet était la crise du 6 février, eut un certain retentissement. Georges Duveau y dévoilait l'angoisse de déclassement de toute la population française, et la conviction que la France courait à la révolution, la vraie révolution, pas celle de l'Action française qui jouait un rôle de dupe dans les événements, ni celle des intellectuels qui étaient en train de passer à la réaction (Mauriac, Morand etc...). La seule note optimiste concernait le rôle à jouer pour *Esprit*, revue sans finance ni audience, mais dont le rôle dans la guerre civile à venir serait d'enrayer la marche vers le totalitarisme.<sup>1616</sup> Un mois après la parution de l'article, Balogh écrivait qu'il avait reçu un grand nombre de lettres et affirmait que peu d'articles jusqu'alors avaient remporté un pareil succès. Duveau évoquait, lui, des échos

<sup>1614</sup> Art. cit., p. 1005

<sup>1615</sup> Par exemple, en mai 1934, une critique de la politique de Barthou, qualifié de « matamore » n'ayant « ni muscle ni nerf » (Georges DUVEAU, « La politique internationale. Barthou », *Esprit*, mai-juillet 1934, pp. 670-674) ou une recension intitulée « Vienne porte de la guerre » (juillet 1935), et un petit article sur « Le dialogue franco-allemand » (avril 1936).

<sup>1616</sup> Georges DUVEAU, « Bataille de France », *NRH*, mai 1934, pp. 477-483

favorables dans la presse catholique (*La libre Belgique, Sept*).<sup>1617</sup> Il est vrai que l'article avait aussi valu des attaques. Mais, toutes choses bien pesées, Balogh voulait poursuivre l'expérience.<sup>1618</sup> Une conférence de Duveau devait avoir lieu à Budapest en mai 1934, mais elle fut annulée pour cause de maladie.<sup>1619</sup> Par contre, le jeune Français fit paraître un dernier article en mars 1935, de nouveau consacré à la jeunesse. Il connaissait alors suffisamment la Hongrie pour se lancer dans une comparaison. L'article s'intitulait donc « Jeunesse hongroise – jeunesse française. »<sup>1620</sup> Constatant la métamorphose de l'Hitlérisme en idéologie conservatrice alliée à la haute finance, Duveau appelait les jeunes françaises et hongroises à coopérer pour la régénération de l'Europe dans la direction indiquée par *Esprit*. Curieusement, il faisait aussi l'éloge du modéré Ernest Pezet pour son appel à la justice lancé à la Chambre.

La période 1934-35 fut, selon l'intéressé lui-même, celle de son engagement le plus intense pour la cause hongroise. Dans ses vœux adressés en janvier 1935, Duveau écrivait à Balogh (qu'il nommait désormais « Cher ami »), qu'il avait, cette année-là, « consacré une large part de [son] activité aux choses hongroises. »<sup>1621</sup> Il avait, semble-t-il, notamment participé, au printemps 1934, aux journées sur la jeunesse hongroise organisées par les Jeunes amitiés internationales. Et puis, en demandant le paiement de ses honoraires (250 francs pour « Bataille de France », dont plus d'un tiers fut dépensé en tirages à part), il ne manquait pas de préciser qu'il n'insistait pas sur les questions d'argent, car seules comptaient « les intérêts de la paix et certaines revendications hongroises qui [lui] semblaient justes. »<sup>1622</sup> Dégageons la part de rhétorique ; il reste tout de même un jeune homme passionné. Et puis, brusquement, plus rien jusqu'en 1940.

Géraud Jouve, ami de Georges Duveau et correspondant  
HAVAS à Budapest

Jusqu'en 1934, le correspondant de l'agence HAVAS à Budapest s'appelait Géraud Jouve. Son cas est intéressant puisqu'il eut plutôt bonne presse en Hongrie, contrairement à son successeur, M. Nègre, qui ne daigna pas même faire une visite de courtoisie à la *NRH* en

---

<sup>1617</sup> Duveau – Balogh 29 avril 1935 (Fond Balogh 1/866)

<sup>1618</sup> Balogh – Duveau 12 juin 1934 (Loc. cit.)

<sup>1619</sup> « La Hongrie, écrivait Duveau, qui me fait l'effet d'un pays admirable et nostalgique où je ne puis réaborder ! » (sic) Duveau – Balogh 16 mai 1934 (Loc. cit.)

<sup>1620</sup> Georges DUVEAU, « Jeunesse hongroise – jeunesse française. », *NRH*, mars 1935, pp. 239-244

<sup>1621</sup> Duveau – Balogh 6 janvier 1935 (Fond Balogh 1/966)

<sup>1622</sup> Duveau – Balogh 29 avril 1935 (Fond Balogh 1/866)

s'installant.<sup>1623</sup> Au *KÜM*, on reprochait à Nègre, en général, son manque d'objectivité et, en particulier, son attitude jugée désastreuse lors de l'affaire de Marseille.<sup>1624</sup> Dans les années 36-38, pendant que la magyarophilie progressait sur plusieurs fronts, l'agence HAVAS évolua donc plutôt dans le sens inverse. Revenons à Géraud Jouve. Même à l'étranger, il resta un ami fidèle de la Hongrie. Vers la fin de son séjour à Budapest, il avait fait paraître, sous son vrai nom (il est assez curieux qu'il ne fût pas soumis à une obligation de réserve, en tant qu'employé de l'agence HAVAS), un article sur l'histoire des conceptions racistes en Allemagne (« Nation et race », *NRH*, mars 1934). En mai, il était muté à Varsovie.<sup>1625</sup> Et en 1937 à Berlin.<sup>1626</sup> Où qu'il fût, il restait toujours en contact avec la Hongrie et Balogh lui demandait de temps à autre un article. À plusieurs reprises (1934 et 1935), il lui demanda aussi des nouvelles de Georges Duveau, qui était son ami.<sup>1627</sup> Le 1<sup>er</sup> avril 1935, Jouve et Duveau se rencontraient à Paris et ressassaient leurs souvenirs hongrois, en parlant longuement de leur ami commun Joseph Balogh.<sup>1628</sup> Ajoutons à ce trio improbable un quatrième larron en la personne d'Aurélien Sauvageot. Bien après la guerre, ce dernier se souvenait d'avoir été, après son congé de la radio pour menée procommuniste (en 1949), « défendu mollement » par un certain Géraud Jouve, qui « se disait député du SFIO du Cantal. »<sup>1629</sup> Cela fait beaucoup d'hommes de gauche... Voyons un peu à droite.

## 10. La *NRH* et la Jeune droite<sup>1630</sup>

L'histoire des relations, entre la *NRH* et la Jeune droite s'écrit en deux temps, tous les deux mort-nés : le premier précoce (1932) et le second tardif (1935). Entre les deux : rien. Cette anomalie est peu compréhensible, puisque l'objet principal de la Jeune droite était précisément d'infuser dans la doctrine maurrassienne la spiritualité et la curiosité aux choses

<sup>1623</sup> « La chose est regrettable du point de vue tant français, que hongrois », disait Balogh. Balogh – Géraud Jouve 8 novembre 1934 (Fond Balogh 1/1657)

<sup>1624</sup> MOL. K66. 1939. 413 cs. III.-4 I-J

<sup>1625</sup> Jouve – Balogh 7 mai 1934 (Fond Balogh 1/1657)

<sup>1626</sup> Jouve – Balogh 16 novembre 1937 (Loc. cit.)

<sup>1627</sup> Balogh – Jouve 8 novembre 1934 (Loc. cit.)

<sup>1628</sup> Jouve – Balogh 1er avril 1935 (Loc. cit.)

<sup>1629</sup> Aurélien Sauvageot – Endre Bajomi Lázár, Aix, le 31 mars 1977 (correspondance : 14 octobre 1979 – 30 septembre 1985, PIM Kt. V4750/47/1-24)

<sup>1630</sup> En guise d'illustration de la communauté d'idée possible entre la révolte hongroise et celle de la Jeune droite, deux citations : « boire, manger, autre chose encore, et crever gras ! Le bel idéal... » (René VINCENT, « Le message de Georges Bernanos », Cahiers, mai 1931) ; « C'est pour des idéals que nous nous enflammons, pas pour l'exportation des porcs ; quelle qu'en soit l'importance, l'un ne saurait compenser l'autre. » (Maurice KORNFIELD, « Une réponse hongroise », *NRH*, octobre 1933, p. 781). À mettre en regard de la doctrine exprimée par le député Baudoin-Bugnet : « on vit de bonne soupe, et non de beau langage. » (Pierre BAUDOIN-BUGNET, « La croisée des chemins », *NRH*, avril 1934, pp. 343-347)

nouvelles qui lui faisaient défauts. Pourquoi la cause hongroise n'a-t-elle pas été chevauchée par ces jeunes et preux chevaliers de la révolte ?

### a) Thierry-Maulnier (1932)

J'ai déjà cité quelques extraits du chapeau précédant l'unique article donné par Thierry-Maulnier à la *NRH*, en 1932, où la rédaction démontrait sa bonne connaissance des mouvements de jeunesse français. De même que Balogh, Thierry-Maulnier réfutait les prétentions exclusivistes de la jeunesse ; affirmer que les principes changent avec les générations était, selon lui, « contraire à la dignité de l'intelligence. »<sup>1631</sup> Sur ces bases on ne peut plus saines, la "Jeune droite" n'éprouvait aucune nostalgie pour le passé (les diligences, etc...), mais refusait l'alternative entre le machinisme (à l'américaine) et la mécanisation de l'homme (à la soviétique), qu'elle considérait comme les deux faces d'une seule et même civilisation contre laquelle il fallait « sauver dans l'être humain le plus de complexité possible. »<sup>1632</sup> Ce début était assez encourageant. Toutefois, Thierry-Maulnier ne faisait aucunement allusion à d'éventuels liens entre sa perspective et la situation hongroise ; de plus, pendant les deux années suivantes, qui furent l'âge d'or des non-conformistes, ni lui ni aucun de ses amis de la Jeune droite ne publia dans la *NRH*. En mars 1934 (juste après le 6 février), ni Balogh ni Ottlik n'avait encore eu l'occasion de faire sa connaissance personnellement, et ils regrettaient, à bon droit, de ne pas avoir reçu de lui un nouvel article. Aussi lui proposaient-ils de rebondir sur le sujet de la crise française, après Georges Roux et Stanislas de La Rochefoucault, ou sur la jeunesse, à la suite de Georges Duveau.<sup>1633</sup> La tentative fut infructueuse, malgré l'implication d'Emil Haraszti, expert *es* non-conformismes. Pourtant, en 1935, il fut question d'inviter Thierry-Maulnier à Budapest pour une conférence, au sein d'un programme annuel comprenant également Daniel-Rops, Gabriel Marcel et quelques autres. La spécificité de Thierry-Maulnier était que sa conférence à lui devait impérativement être organisée hors de l'Alliance française.<sup>1634</sup> D'ailleurs, elle ne fut pas

---

<sup>1631</sup> Art. cit., p. 353

<sup>1632</sup> Art. cit., pp. 354, 360

<sup>1633</sup> Balogh ? Ottlik ? – Thierry-Maulnier 17 mars 1934 (Fond Balogh 1/2212)

<sup>1634</sup> Deshusses – Balogh 4 août 1935 (Fond Balogh 1/784). Balogh s'empressait de proposer ses services pour, le cas échéant, prendre à sa charge l'organisation matérielle à la place de l'Alliance française. Balogh – Deshusses 9 août 1935 (Loc. cit.)

organisée du tout. L'année suivante, la *NRH* faisait même paraître une recension sans concessions de *Demain la France*.<sup>1635</sup>

Revenons en arrière, Thierry-Maulnier était le « principal théoricien » de la presse de la Jeune droite.<sup>1636</sup> Or, contrairement aux organes des deux autres mouvances non-conformistes, la question hongroise n'apparut jamais explicitement dans les nombreuses et éphémères revues de la branche monarchiste. On rencontrait bien, dans le deuxième numéro de *Revue du siècle*, lancée en 1933 par le catholique Jean de Fabrègues, un éloge funèbre de l'Autriche-Hongrie, mais il était prononcé sur un mode mineur peu représentatif du ton habituel de la revue.<sup>1637</sup> De plus, l'article voisinait avec une apologie de Nikifor Craïnic, « doctrinaire, exégète et poète de la tradition roumaine », dans laquelle on rendait hommage au philosophe d'avoir accompli, avec le concept de « latinité », « l'apothéose du paysan roumain et de toutes les valeurs qui venaient de la campagne », en donnant, surtout, un fondement spirituel aux légitimes revendications roumaines sur la Transylvanie et la Bessarabie. C'était un sérieux démenti des prétentions hongroises. De plus, l'auteur présentait aussi Craïnic comme un fervent disciple de Charles Maurras.<sup>1638</sup> Face à cela, quel pouvait être le poids des arguments hongrois ? En décembre, la revue se prononçait contre l'*Anschluss* et réitérait son éloge de l'empire des Habsbourg.<sup>1639</sup> Mais la réflexion s'arrêtait en cours de route. Notons que c'est dans cette même *Revue du siècle* que Georges Roux fit paraître (en mai 1935) sa critique retentissante du Parti radical – mais, pour une fois, il n'était pas question de Hongrie dans un article de Georges Roux.

## b) Jean-Pierre Maxence (1935) : “nous sommes tous des Hongrois” (?)

Le troisième homme de la Jeune droite était Jean-Pierre Maxence. Ce dernier entra tardivement en relation avec la *NRH*, en 1935, sans doute trop tard car, malgré un début

---

<sup>1635</sup> Recension de R. FRANCIS, T. MAULNIER, J.P. MAXENCE, *Demain la France*, Grasset, Paris, 1934, dans *NRH*, février 1935, p. 201-202. L'auteur reprochait au livre, d'une part son excès d'optimisme, d'autre part de rester trop proche de la doctrine républicaine française (où l'État octroie les libertés).

<sup>1636</sup> Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942). Une révolution conservatrice à la française*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 204

<sup>1637</sup> « On ignore généralement que ce rassemblement hétéroclite de peuples qui composait l'Empire autrichien était relié par une mentalité très homogène. » À Prague, les civilisations autrichienne et juive, en particulier, semblaient posséder « une affinité particulière » qui leur permettait de réaliser « une fusion souvent heureuse. » Mais les « nouvelles forces de modernisation » ont provoqué « un certain antagonisme. » (Maurice DENHOF, « Situation de Prague », *Revue du siècle*, 1<sup>ère</sup> année, n° 2, Mai 1933, p. 86-87)

<sup>1638</sup> Thomas VLADESCO, « Nikifor Craïnic. Doctrinaire, exégète et poète de la tradition roumaine », *Revue du siècle*, 1<sup>ère</sup> année, n° 2, Mai 1933, pp. 91-93

<sup>1639</sup> Jean HERITIER, « L'histoire. La fin de l'Autriche-Hongrie. Recension de quelques livres », *Revue du siècle*, n°8, décembre 1933, p.92



prometteur, elle fut tout aussi courte que celle de Thierry-Maulnier. Maxence était qualifié d'ami de la Hongrie par Honti,<sup>1640</sup> mais je n'ai trouvé nulle autre trace de cette magyarophilie ni dans la correspondance de Balogh ni dans aucune autre source hongroise. Par ailleurs, je n'ai pu accéder aux revues qu'il dirigea en France (les *Cahiers*, 1928-31, la *Revue française*, 1930-33) ; néanmoins, l'historien de la Jeune droite, Nicolas Kessler, n'évoque chez lui aucune attirance particulière pour la Hongrie ou même pour l'Europe centrale. Néanmoins, les idées qu'exprimait Jean-Pierre Maxence dans son article de la *NRH* démontrent une singulière empathie pour la Hongrie, à tel point qu'on peut se demander s'il n'a pas été dicté par le *KÜM*. Mais cela ne semble pas avoir été le cas (il est vrai, pourtant, que c'est par l'intermédiaire de Ferenc Honti, secrétaire parisien de la *Revizíós Liga*, que la *NRH* obtint le manuscrit<sup>1641</sup>). Balogh, impressionné, fit paraître l'article sans retard<sup>1642</sup> et demandait à Maxence de s'exprimer derechef dès le mois suivant.<sup>1643</sup>

Il apparaît que Maxence avait écrit son article en revenant d'un voyage en Hongrie (au cours duquel il n'avait pas rencontré Balogh, signe du dysfonctionnement de l'appareil de propagande malgré tous les efforts d'harmonisation). La découverte de la Hongrie lui permit de préciser, sans doute, le piteux portrait de l'Europe que dressaient habituellement les non-conformistes, une Europe, écrivait-il, dont la carte « inédite » avait été « naïvement tracée par des vieillards au service d'une universelle maçonnerie. »<sup>1644</sup> Contrairement à Thierry-Maulnier qui, trois ans plus tôt, avait livré un morceau somme toute assez standard à la *NRH*, Maxence fit un réel effort de réflexion sur la situation hongroise, dans le but de saisir les points de rencontre entre la cause hongroise et les buts des non-conformistes. Il remarquait, ainsi, que la « douleur » était partagée : « ici l'amertume d'une victoire gâchée. Là, la haine d'un traité honteux. »<sup>1645</sup> (cette comparaison de l'incomparable dut provoquer la stupeur à Budapest.) Dans un tel désordre, seule la notion chrétienne et humaniste de l'homme pouvait rétablir l'harmonie, mais il fallait tout d'abord dissiper les illusions de part et d'autre. Pour cela, le patriote Jean-Pierre Maxence, négligeant de mentionner le rôle de Clemenceau, affirmait que les traités n'avaient pas été faits par la France (car Maurras, n'est-ce pas, avait dit : « les mauvais traités ! ») ; ils étaient seulement « l'œuvre du wilsonisme, c'est-à-dire

---

<sup>1640</sup> En annonçant l'envoi de son prochain article, Ferenc Honti présentait Jean-Pierre Maxence comme un « ami de droite de la Hongrie. » Honti – Balogh 19 décembre 1934 (Fond Balogh 1/1474)

<sup>1641</sup> Balogh – Maxence 12 janvier 1935 (Fond Balogh 1/2215)

<sup>1642</sup> Jean-Pierre MAXENCE, « Laissera-t-on périr l'Occident ? Après un voyage. », *NRH*, mars 1935, pp. 233-238. Dans ce même numéro paraissait un article de Duvéau sur la jeunesse.

<sup>1643</sup> À propos d'un article paru en France où l'on qualifiait les Hongrois de « corps étranger à l'Europe. » Balogh – Maxence 12 janvier 1935 (Fond Balogh 1/2215)

<sup>1644</sup> Jean-Pierre MAXENCE, « Laissera-t-on périr l'Occident ? Après un voyage. », *NRH*, mars 1935, pp. 233

<sup>1645</sup> Art. cit.

d'une idéologie puritaine et maçonnique, que quelques mois [avaient] suffi à rendre impuissante. »<sup>1646</sup> Après Maurras, Maxence s'appuyait sur la doctrine de Jacques Bainville, qui s'était élevé en son temps contre l'injustice commise à l'encontre de l'Autriche-Hongrie alors que l'on maintenait, au contraire, l'intégrité territoriale, ou presque, de l'Allemagne.<sup>1647</sup> À vrai dire, le texte était ambigu, car on ne pouvait savoir si Maxence avait la prétention de dédouaner la France tout entière (Clemenceau y compris), ou s'il appliquait la distinction habituelle entre le pays légal (celui des élites républicaines, coupables) et le pays réel (innocent, car maintenu sous la contrainte). Après avoir posé les principes d'une analyse maurrassienne relativement orthodoxe, Jean-Pierre Maxence s'aventurait vers des pensées beaucoup plus originales quand il venait à parler spécifiquement de la Hongrie. Au début de l'année 1935, nombres de non-conformistes français étaient encore en position d'attente face aux diverses tentatives de régénération sociale et nationale fondées sur le dynamisme de la jeunesse, y compris face au nazisme. Aussi Maxence affirmait-il vouloir analyser froidement la « tentation hitlérienne » de certains milieux hongrois (« pas si nombreux », précisait-il). Et voici ce qu'il écrivait : « la tentation hitlérienne en Hongrie est peut-être une tentation noble. Pas la tentation de la force, mais celle de "l'unité". » « Elle est respectable. Elle est peut-être aussi fatale. [...] Les Hongrois ne sont pas germanisés, ils sont sensibles à la vraie unité : celle de l'Occident qui conserve les libertés. »<sup>1648</sup> Dans cette suite de phrases quelque peu cryptiques, on pourrait, sans doute, remplacer « les Hongrois » par « la Jeune droite » (voire « les non-conformistes ») sans commettre une erreur impardonnable. D'ailleurs, à Budapest, remarquait Maxence, on rencontrait « des hommes aux cheveux déjà blanchis, qui, par leur ardeur, le sens lucide des réalités, l'élan, la volonté d'action, restaient des jeunes. »<sup>1649</sup> (Autrement dit, vieux hongrois et jeunes français : même combat !). Cette proximité, sur un point sensible, s'il en est, de la politique des années trente (l'attitude face au nazisme), est le gage d'une parenté plus vaste et, d'autre part, donne une certaine perspective aux dérives qui eurent lieu dans les années quarante, aussi bien parmi les non-conformistes que dans les milieux dirigeants hongrois. Aussi bien cet article paru en 1935 est-il intéressant, car il raconte, comme un dessein encore réalisable, le projet de rencontre entre la propagande hongroise et le non-conformisme français, dont les quelques éléments concrets faisaient alors pourtant déjà parti du passé et, de plus, avaient été sans commune mesure avec le potentiel

---

<sup>1646</sup> Art. cit., p. 234

<sup>1647</sup> Art. cit., p. 235

<sup>1648</sup> Art. cit., p. 236

<sup>1649</sup> Art. cit., p. 237. De qui Maxence parlait-il (Bethlen et Teleki avaient le crâne dégarni plutôt que blanchi...)

initial. Jean-Pierre Maxence donnait lui-même, sans le vouloir, une explication possible à cet état d'inachèvement. « C'est sur une France sans partis, écrivait-il, sur une France qui dépasse [...] les partis [...] que peut compter une Hongrie soucieuse de sa vocation en Europe et de la liberté personnelle de ses citoyens. »<sup>1650</sup> Fort bien, les Hongrois n'étaient pas non plus hypnotisés par l'émulation des partis. Mais Maxence ajoutait : au-delà des partis, mais aussi « au-delà des traités » ! « Il faut durer. [...] Il ne s'agit pas de traités, mais de destins. »<sup>1651</sup> Ici apparaissait le désaccord, non seulement entre le vainqueur et le vaincu (ce serait trop simple et insultant pour Jean-Pierre Maxence), mais aussi, sans doute, entre le Français (dont le destin s'identifiait avec celui du monde) et le Hongrois (dont le destin se situait dans le bassin des Carpates). D'ailleurs, Maxence, s'appuyant peut-être inconsciemment sur l'histoire de l'Europe depuis le X<sup>e</sup> siècle, établissait clairement une hiérarchie : d'après lui, il fallait sauver la Hongrie pour sauver la France – et la France pour sauver l'Occident (et donc le monde). L'ampleur du malentendu devait être vaste, puisque les objectifs, eux, étaient visiblement compatibles et même, sans doute, indissociables. Simplement, le Français (et d'autres avec lui) était glissant sur les critères de contenu, d'importance et d'urgence.

Il faudrait aussi mentionner l'ouvrage d'un ancien de la Jeune droite, Antoine Rédier, directeur de *La revue française* au début des années trente à laquelle avaient justement collaboré Jean-Pierre Maxence et son frère Robert Francis. Yves de La Brière en faisait une recension dans *Etudes*, un rien condescendante (en louant le « témoignage manifestement sincère » et au moins éloignée de la « propagande synchronisée »).<sup>1652</sup> En opposant Schönbrunn à Postdam dans le sous-titre de son livre, l'auteur avait exprimé son appréhension face à l'*Anschluss* et déclaré clairement ses faveurs pour la restauration de la dynastie Habsbourg. Mais il était plus intéressé par l'Autriche que par la Hongrie ; il se tenait donc à la lisière de notre sujet.

Quoi qu'il en fût, à partir de 1935 (suite à l'affaire du 6 février) et surtout de 1936 (suite à l'avènement du Front populaire), la polarisation gauche-droite s'empara du pays et s'imposa aussi aux non-conformistes, dont le front commun entra en délitement. La Jeune droite allait survivre encore une dizaine d'années en s'impliquant plus directement dans l'action politique nationale (lancement du quotidien *Combat* par Thierry-Maulnier ; adhésion de Maxence à la

---

<sup>1650</sup> Art. cit.

<sup>1651</sup> Art. cit., p. 237

<sup>1652</sup> Yves de La BRIERE, recension d'Antoine REDIER, *La tragédie du Danube. Schönbrunn ou Postdam*, Paris, Alexis Rédier, 252 pages, *Etudes*, 1935, n°2, t. 223, p. 258

ligue de la Solidarité française, échec aux élections de 1936) mais sur des bases beaucoup plus restreintes. Et chacun brûla dans son coin son petit cheval de Troie.

# Quatrième Partie

## La Foi : virage religieux et révision (1935-39)

« [Rathenau] répondit simplement :

“L’histoire perdait son sens.” »

Jean de PANGE, *Les meules de Dieu* (1951)

### Chapitre XV.

## Un vieil ami : le père Delattre

Le père Pierre Delattre SJ (1876-1961) fut un précurseur et, un peu à la manière de Nicolas de Rochefort, une plaque tournante de l’amitié franco-hongroise. Sa biographie générale est assez connue. Ordonné prêtre en 1908, il enseigna d’abord l’histoire dans les collèges d’exil. En 1916, il résidait en territoires occupés par les Allemands et fut arrêté pour activités patriotiques. Après la guerre, il fut nommé au collège français de Mayence dont il fut congédié en 1924 par le Cartel des gauches. Il voyageait beaucoup, en Allemagne et en Europe centrale dont il rapportait des articles pour la presse catholique. En 1940, recherché par la Gestapo, il fut dans l’obligation de fuir en zone libre, puis, après 1942, il vécut dans la clandestinité totale. Après la Libération, il se consacra à la rédaction du monumental *Dictionnaire des établissements jésuites*.<sup>1653</sup>

### 1. Un magyarophile est né

Dans ses notes de voyage, le père Delattre se qualifiait lui-même, avec humour et sans modestie, « d’alter ego catholique de lord Rothermere » parce que, à l’occasion d’une

---

<sup>1653</sup> P. BAILLY SJ, « Pierre Delattre », G. JACQUEMET (dir.), *Catholicisme*, tome III, Paris, Letouzey et Ané, 1952, p. 554 ; Hugues BAYLARD, « Pierre Delattre », Jean-Marie MAYEUR et Yves-Marie HILAIRE (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, t. 1. ; Paul DUCLOS (dir.), *Les jésuites*, Paris, Beauchêne, 1985, p. 87

procession à Szombathely en l'honneur de Saint Emeric, le journal local avait chaque jour donné un résumé de ses mouvements.<sup>1654</sup>

## a) Les six voyages du RP Delattre

Le père Delattre séjourna six fois en Hongrie entre 1926 et 1932.<sup>1655</sup> Pendant plusieurs années, il y fut très apprécié. Un article du *Nemzeti Újság* (février 1928) affirmait que la presse catholique française regorgeait désormais d'articles démontrant l'injustice du traité de Trianon, donnant pour exemple un remarquable éditorial du père Delattre paru dans le *Correspondant*.<sup>1656</sup> D'autre part, le religieux français partageait un autre point commun avec lord Rothermere : tous deux étaient tombés sous le charme d'une dame du même prénom, toutes deux hongroises d'adoption, l'une d'ascendance princière douteuse, l'autre véritable, Stéphanie Hohenlohe pour le premier, Stéphanie de Lónyay pour le second. La princesse Lónyay, née de Belgique, avait été l'infortunée épouse de l'archiduc Rodolphe, remariée à un comte calviniste hongrois élevé au rang de prince catholique pour l'occasion. Elle fut une stimulante et constante source d'information pour le révérend père. Néanmoins, c'était un hasard qui avait conduit ce dernier pour la première fois en Hongrie, pour une retraite aux Dames de Sion en juillet 1927 (date présumée). Bienheureux hasard, qui avait balayé ses « préjugés de professeur d'histoire de collègue secondaire » (et de lecteur de la presse française) et avait fait de lui, âme curieuse de nature et avide de vérité, un magyarophile.<sup>1657</sup> Jusqu'alors, il s'était spécialisé dans les études germaniques ; il consacra dès lors une partie substantielle de son activité à la Hongrie. En témoignent ses deux livres : *Les luttes présentes du catholicisme en Europe centrale*<sup>1658</sup> et *Nos amis les Hongrois*,<sup>1659</sup> de même que les « Lettres de Hongrie » qu'il publia régulièrement à *La Croix* entre 1927 et 1933 et plusieurs articles donnés au *Correspondant*<sup>1660</sup>, à la *Vie catholique*<sup>1661</sup>, aux *Etudes*<sup>1662</sup> et au *Bulletin*

---

<sup>1654</sup> Carnet de voyage, 5<sup>o</sup> voyage en Hongrie, du 29 août au 14 octobre 1930. (Papiers Delattre. Archives jésuites. JDE 120. Cahier 3. c. p. 20)

<sup>1655</sup> 1<sup>er</sup> voyage : juillet 1926 ou 1927 (?). 2<sup>o</sup> voyage : 27 juillet – 14 août 1928. 3<sup>o</sup> voyage : sept.-oct. 1928. 4<sup>o</sup> voyage : (été 1929 ?). 5<sup>o</sup> voyage : 29 août – 14 novembre 1930. 6<sup>o</sup> voyage : 15 juillet – 2 novembre 1932.

<sup>1656</sup> Lettre du correspondant du *Nemzeti Újság* à Paris, datée de février. Coupure de journal non datée. Papiers Delattre. JDE 113. N<sup>o</sup> 28

<sup>1657</sup> Le père Delattre eut l'occasion de s'en expliquer lors d'une conférence prononcée à Budapest en 1930 à l'invitation du RP Bangha. « Comment j'ai connu la Hongrie et pourquoi je me suis attaché à elle. » Papiers Delattre. JDE 120. Cahier N<sup>o</sup> 3. Notes sur le 5<sup>o</sup> voyage (pp. 94-98). Une traduction en hongrois parut deux ans plus tard dans le *Nemzeti Újság*.

<sup>1658</sup> Pierre DELATTRE, *Les luttes présentes du catholicisme en Europe centrale*, Paris, Spes, 1930, 190 pages

<sup>1659</sup> DELATTRE, *Nos amis les Hongrois*, Paris, Figuière, 1935, 190 pages

<sup>1660</sup> DELATTRE, « En Hongrie : le témoignage de l'Histoire – la Renaissance catholique », *Le Correspondant*, 10 novembre 1927, pp. 321-345

<sup>1661</sup> DELATTRE, « Une grande manifestation eucharistique à Budapest », *La Vie catholique*, octobre [1928]

*catholique international*<sup>1663</sup>, voire dans la presse étrangère,<sup>1664</sup> y compris, bien sûr, à la *Nouvelle revue de Hongrie*.

## b) « Pourquoi la Hongrie m'est-elle devenue si sympathique ? »

En 1928, il était envoyé à Vienne pour une retraite aux Auxiliatrices du Purgatoire. Il en profita pour faire une nouvelle excursion en Hongrie, où il fut accueilli chaleureusement par la comtesse Széchenyi, le comte Apponyi à Szombathely, la princesse Batthyány à Körmend, l'archevêque de Pannonhalma etc. etc. « Pourquoi la Hongrie m'est-elle devenue si sympathique ? » s'interrogeait-il. Lors d'une conférence donnée à Budapest en 1930, le RP donnait une explication remarquablement ordonnée :

*1/ Par son âme : (1) En réaction contre les idées reçues en France « faisant table rase de tous préjugés » ; (2) parce que les Hongrois étaient profondément religieux (« à genoux sur le sol ») ; (3) par la proximité avec le peuple français : tempérament, générosité, franchise, religion, culture. « Ici, on se sent tout à fait à l'aise dans la grande famille catholique » ; (4) grâce à la longue alliance franco-hongroise, concrétisée par la présence en Hongrie des ordres religieux français.*

*2/ Par son histoire : (5) la mission hongroise : « Quand on ne croit pas au hasard... on est bien obligé de réfléchir sur Saint Etienne et son temps... sur la mission de la Hongrie contre les Turcs... se sacrifier. (Michelet : sauveur de l'Occident) » ; (6) peuple calomnié, isolé, « car il n'appartient ni aux Latins, ni aux Germains, ni aux Slaves » ; (7) par son présent. « Je puis dire que je vous connais, je connais vos libertés, cette collaboration magnifique entre l'Église et l'État, ces libertés scolaires qui mettent les Ordres religieux sur le même rang que le corps enseignant de l'État, votre activité religieuse et sociale ; tout ce que vous faites pour la jeunesse, tout ce que vous commencez à faire pour les pauvres. Et voyez : je vois même plus loin, je connais toutes vos inquiétudes en face de la question juive et de l'invasion des fonctions publiques par le calvinisme. – Et si je veux me résumer : pourquoi je vous aime ? C'est parce que je vous connais. Pourquoi avez-vous tant d'ennemis ? En grande partie parce qu'on ne vous connaît pas. [Le jour viendra où, à la Hongrie de même que jadis à la Pologne,] Dieu dira : Tibi dico surge.<sup>1665</sup>*

On imagine combien un tel discours fut applaudi par les 200 dignitaires qui étaient venus écouter le père jésuite à la Maison des Congrégations. Rien ne manquait, pas même une allusion équivoque à la question juive. Convaincu que la nation hongroise était le fer de lance

---

<sup>1662</sup> DELATTRE, « Le septième centenaire de Sainte Elisabeth de Hongrie », *Etudes*, 20 octobre 1931, pp. 191-199

<sup>1663</sup> DELATTRE, « Sur la banquette des trains », *Bulletin catholique international*, février 1932, pp. 53-69 ; « Impressions de Hongrie », *Bulletin catholique international*, décembre 1933, pp. 186-189

<sup>1664</sup> Idem, « El movimiento catolico en Hungria », *De Razon y Fé*, 10 mars 1928, pp. 401-411 : « Catholicism in Post-War-Hungary », *The Month*, July 1928, p. 1-9 ; « Die Katholische Renaissance in Ungarn », *Allgemeine Rundschau de Munich*, 3 et 10 novembre 1928

<sup>1665</sup> Papiers Delattre. JDE 120. Cahier N° 3. Notes sur le 5° voyage (pp. 94-98)

du catholicisme en Europe centrale, Pierre Delattre fit siennes beaucoup des conceptions magyares qu'il glana au gré de ses voyages, par exemple chez le comte Apponyi, « vieillard de 82 ans, très vert » et chantre de la supériorité culturelle hongroise,<sup>1666</sup> qui lui démontra que le démembrement de la Hongrie était « une catastrophe pour le catholicisme », notamment face à « l'ignorance, l'amoralité et [au] fanatisme national » inhérents à l'orthodoxie.<sup>1667</sup>

D'ailleurs, le livre du jésuite français sur le catholicisme en Europe centrale repose en partie sur une documentation fournie par le service de presse du *Külügyminiszterium*.<sup>1668</sup> Tout cela semble bien radical sur le fond, comme dans la forme. Les Hongrois eux-mêmes devaient parfois inciter le révérend père à plus de mesure. Ainsi László Bárdossy, qui connaissait bien la Roumanie pour y avoir été ministre avant de prendre en charge le service de presse du *KÜM*, l'encourageait à la « plus grande prudence », en lui recommandant, notamment, d'indiquer systématiquement l'orthographe roumaine des localités.<sup>1669</sup>

## 2. Portrait d'un père jésuite indomptable

### a) La règle 11

Le père Delattre était d'un naturel enthousiaste. Ses supérieurs à la compagnie de Jésus avaient eux aussi à s'en plaindre. Son Provincial lui conseillait de faire plus fréquemment appel à la règle 11, « doucement, écrivait-il, comme de juste, *violentum non durat*, en demandant à Notre Dame qu'elle forme en vous le Cœur de son divin fils doux et humble. Monseigneur et les aumôniers en seront de plus en plus édifiés et vous de plus en plus aimés. »<sup>1670</sup> (règle 11 du Sommaire des constitutions de la société selon laquelle, pour avancer dans la vie spirituelle, il faut mépriser ce qui est l'objet d'intérêt pour le « monde » : honneur, réputation, richesse...). On considérerait volontiers cette lettre d'admonestation comme de

---

<sup>1666</sup> Cf. son discours, déjà évoqué, devant les Grandes puissances en 1920.

<sup>1667</sup> Visite chez Albert Apponyi, le vendredi 27 juillet 1928. Papiers Delattre. JDE 120. 2<sup>o</sup> voyage en Hongrie, 27 juillet – 14 août 1928 (révisé en 1932). Le père reprend les mêmes idées dans le journal de son troisième voyage, effectué durant l'automne 1928. « Quelques traits caractérisent les Balkans : la férocité ; le fanatisme national et religieux ; le machiavélisme politique ; le désordre arbitraire et la vénalité dans l'administration et la justice ; enfin l'absence de morale dans la vie. [...] On peut monter partout sans ticket, mais même avec un ticket, il est rare que l'on trouve de la place sans verser un pourboire au conducteur. » Papiers Delattre. JDE 105. [3<sup>o</sup>] Voyage en 1928. (p. 191)

<sup>1668</sup> László Bárdossy– Delattre SJ 19 sept. 1928 (Papiers Delattre. JDE 227) 1) Le catholicisme et le problème des minorités en ancienne Hongrie et dans les régions détachées. 2) Le hussitisme et la protection des minorités catholiques en Tchéco-Slovaquie. 3) Le catholicisme et la question des minorités en Roumanie. 4) La situation des minorités catholiques au royaume S. H. .S.

<sup>1669</sup> László Bárdossy – Delattre SJ 13 mars 1929 (loc. cit.)

<sup>1670</sup> [Bonduelle SJ, provincial] – Delattre SJ 3 octobre 1925. Papiers Delattre. JDE 245-250. Carnet 250, Correspondance avec la Province. Doc. [26] (numérotation défectueuse)



simple usage au sein de la compagnie de Jésus, mais les papiers du père montrent que son allant naturel fut parfois sérieusement entravé pour des raisons institutionnelles. Par exemple, un an après avoir été nommé *praefectus bibliothecae* à Enghien, en 1926, il « prit ombrage » de l'apparition d'un certain jeune théologien. Quatre ans plus tard, le jeune théologien prenait sa place à la tête de la bibliothèque tandis que lui-même était rétrogradé au bureau des archives.<sup>1671</sup>

En 1955, il se souvenait encore de cette « injustice. »<sup>1672</sup> Après sa mort, survenue en 1961, celui qui avait été son secrétaire après la guerre devait, justement, lui rendre justice en rappelant cet incident :

*Sous ses dehors placides, une apparente froideur, une timidité ancienne, il cachait une âme passionnée, un cœur sensible, une ténacité farouche. [...] Les lacunes de sa formation, les incohérences apparentes de certaines directives et quelques manœuvres plus ou moins conscientes de l'un ou l'autre de ses frères avaient parfois durci son jugement sur ceux qui, pour mandatés qu'ils sont par Dieu lui-même, n'en restent pas moins des hommes. Mais après tant de tâtonnements dont il avait souffert, il concluait : "je crois en la divine Providence" et affirmait que seule l'obéissance est payante.*<sup>1673</sup>

## b) Interdiction de Hongrie

Au départ, ses escapades en Europe centrale avaient suscité un intérêt prudent chez ses supérieurs.<sup>1674</sup> C'est ainsi qu'il fut autorisé à voyager régulièrement et à écrire ses nombreux articles sur la situation hongroise.

Mais son sixième voyage, en 1932, fut le dernier. Il fut interdit de voyager en Allemagne et en Hongrie après la prise de pouvoir de Hitler, comme il l'écrivait au primat de Hongrie lui-même :

*Eminentissime Seigneur, [...] Le T.R.P. Général ayant, en mars 1933, aussitôt après l'avènement d'Hitler, exprimé au R.P. Provincial le désir de me voir suspendre provisoirement mes voyages d'étude et d'apostolat en Allemagne et en Hongrie, le P. Provincial me répond qu'il ne croirait pas correspondre*

---

<sup>1671</sup> Note du P. Delattre sur son congé de la bibliothèque d'Enghien, sa nomination au poste d'archiviste et sur les origines des Établissements. Papiers Delattre. JDE 250, cahier C

<sup>1672</sup> Papiers Delattre. JDE [250], cahier A.

<sup>1673</sup> Manuscrit rédigé par Hugues Beylard SJ. Papiers Delattre. JDE. 100. (Doc. 44). Notices bibliographiques.

<sup>1674</sup> « Eh bien allez encore en Autriche chez les Auxil. [Illaies du Purgatoire]. Mais n'y faite pas si bien qu'il faille renouveler toujours cette visite. Pas trop n'en faut. » Bonduelle SJ – Delattre SJ 1<sup>er</sup> janvier 1928. Papiers Delattre. JDE 245-250, carnet 250. Correspondance avec la Province. (Doc. 103). « Les nouvelles de votre voyage extrêmement intéressant m'ont fait grand plaisir, et j'aurai une très vive satisfaction à lire tout ce que vous mettez en œuvre sur l'Europe danubienne. » (Bonduelle SJ – Delattre SJ 3 novembre 1928. Loc. cit. (Doc. 119).

*aux intentions du T.R.P. Général en m'accordant l'autorisation de me rendre à Esztergom. [...] Votre Éminence voudra bien croire qu'il y a là pour moi matière à plus d'un sacrifice. L'honneur qui m'était fait [de pouvoir intervenir à l'Université d'été d'Esztergom], l'espoir de retrouver de nombreux et chauds amis, tout me séduit dans cette invitation, mais je ne suis pas mon maître... je n'ai qu'à obéir. – En m'inclinant très respectueusement devant votre Éminence je la prie de m'accorder un souvenir dans ses Saints sacrifices et de croire à mon plus entier dévouement à son cher Pays et à son pauvre peuple.<sup>1675</sup>*

Était-ce tout ? Non, il semble que l'exigence d'une prise de distance par rapport à la Hongrie fût aussi liée à une affaire purement hongroise : le projet de créer un lycée français à Budapest, que le père Delattre avait présenté peu avant à Joseph Balogh<sup>1676</sup> et qui fit son chemin, très lentement, jusqu'à sa réalisation en 1938. D'après l'intéressé lui-même, son enthousiasme était mal jugé :

*Je suis déjà plus ou moins "brûlé" par ma sympathie pour la Hongrie, écrivait-il à Joseph Balogh, et l'on croit facilement que je voudrais mourir recteur d'un Collège en Hongrie... C'est ainsi qu'on interprète les choses... [...] Qu'y a-t-il là-dessous ? Pourquoi suis-je l'objet de cette "mesure d'exception" ? Je l'ignore et ne le devine même pas. Je m'incline, étant religieux. [...] Laissez-moi vous dire, en terminant, combien il m'en coûte de ne pas aller en Hongrie cette année. J'essaie de me consoler un peu en mettant au net, aux heures de détente, mes notes de voyage afin qu'elles ne soient pas à jamais perdues... Hélas, elles ne font que raviver les regrets...<sup>1677</sup>*

Toujours l'excès de passion : les supérieurs du père Delattre considéraient peut-être qu'il risquait de manquer de prudence. D'une part, fin connaisseur de l'Allemagne, il avait, de longue date, déclaré son hostilité au nazisme. D'autre part, sa grande sympathie pour la Hongrie lui faisait encourir le risque de manquer d'esprit critique. Concernant l'Allemagne, le père Delattre interrompit ses « Lettres d'Allemagne » à *La Croix*, car il ne pouvait plus bénéficier d'information de première main et craignait de mettre en danger ses correspondants.<sup>1678</sup> En 1934, il refusait une invitation à écrire sur l'Allemagne pour la *NRH*, en arguant que s'il s'exprimait, il risquait de se rendre indésirable dans ce pays.<sup>1679</sup> On remarquera la variation de l'argumentation. Quoi qu'il en fût, dès l'année suivante, il sortit de

<sup>1675</sup> Delattre SJ – cardinal Serédi 17 avril 1934. Papiers Delattre. JDE 221. Correspondances diverses, Env. n°8

<sup>1676</sup> Fin 1933, Joseph Balogh rappelait à Béla Bangha qu'il eût été bon de réfléchir à l'idée émise par le père Delattre, de fonder un lycée français avec l'aide d'un ordre français. (Fond Balogh 1/191)

<sup>1677</sup> Delattre SJ – Balogh 28 avril 1934 (Fond Balogh 1/757)

<sup>1678</sup> Merklen SJ – Delattre SJ 14 septembre 1933. Papiers Delattre. JDE 250. En réalité, il semble que Le RP Delattre poursuivit ses reportages sur l'Allemagne, mais sous la forme d'articles non signés intitulés « ce qui se passe en Allemagne. » (Alain FLEURY, "La Croix" et l'Allemagne, 1930-1940, Paris, Cerf, 1986, p. 406)

<sup>1679</sup> « Vous désirez de nouveau ma collaboration pour la Revue. [...] Si je n'avais pas peur qu'un article sur l'Allemagne me fermât les portes de ce pays, je vous en enverrais un, mais je ne veux écrire que la vérité et elle n'est pas, naturellement, favorable à l'Allemagne. J'aime mieux me taire. » (Delattre SJ – Balogh 28 avril 1934. Fond Balogh 1/757)

son silence momentané en publiant coup sur coup trois livres : *Ce qui se passe en Allemagne* (1935) ; *Hitler et Rosenberg ou le vrai visage du national-socialisme* (1936) ; *Sous le joug hitlérien, la révolte des consciences* (1937).<sup>1680</sup>

D'ailleurs, en 1940, il allait être, pour l'ensemble de son œuvre, activement recherché par la Gestapo. En ce qui concernait la Hongrie, l'espoir même de pouvoir s'y rendre s'était éteint : « Mon voyage en Hongrie ? écrivait-il à son ami Balogh en août 1935. Faut-il vous répéter que le [...] Général de Rome a exprimé au Provincial le désir que je ne retourne jamais en Hongrie. »<sup>1681</sup>. L'espoir allait brièvement se rallumer en 1938, à l'occasion du Congrès eucharistique organisé à Budapest.<sup>1682</sup> Mais, comble du malheur (général comme particulier), l'*Anschluss* ferait échouer cet ultime projet. Et le père Delattre ne revit plus jamais la Hongrie.

### 3. Entre catholicisme et monarchisme

#### a) Contre la Prusse

En réalité, le père Delattre n'avait pas attendu la prise de pouvoir par les nazis pour se méfier des Allemands. Il craignait par-dessus tout l'esprit prussien, dont il avait observé la pénétration en Rhénanie et appréhendait une nouvelle extension à travers l'*Anschluss*<sup>1683</sup> À cela, il opposait, dans les années vingt, un projet bien catholique de fédéralisation de l'Allemagne où le Sud (la Rhénanie et la Bavière, éventuellement renforcés de l'Autriche) aurait pu opposer un puissant contrepoids au Nord protestant.<sup>1684</sup> L'idée de séparer la

---

<sup>1680</sup> En 1937, il écrivait aussi dans la Nouvelle revue théologique : « Quand le national-socialisme s'affirma comme un système complet, national, politique, social, religieux, une philosophie vraiment germanique de la vie, les adhérents des organisations libérales et libres-penseuses vouées à la poursuite de ces buts, pressentant dans le Führer le Messie qui allait enfin donner satisfaction à leurs aspirations, rallièrent en grand nombre le parti hitlérien. Ainsi renforcé, celui-ci vit immédiatement se développer dans son sein un mouvement d'allure plus culturelle et politique que sociale, qui, de jour en jour, prit plus d'importance, s'affirma plus universel et poussa avec plus d'exigences, au premier plan, la Weltanschauung, le message d'Hitler à la nation allemande... Chaque jour s'affirme davantage, en même temps que l'influence prépondérante, à l'intérieur du parti, de ces éléments radicalement hostiles à tout ce qui est d'origine chrétienne et latine, leur volonté d'imposer à la nation allemande, sans distinction de région, de profession, ou de classe sociale, une religion de conception uniquement germanique : la Weltanschauung... » (Pierre DELATTRE, « Au seuil d'un Kulturkampf », Nouvelle revue théologique, mai 1937, p. 459)

<sup>1681</sup> Delattre SJ – Balogh 12 août 1935 (Fond Balogh 1/757)

<sup>1682</sup> « Je suis très heureux d'apprendre par mes connaissances de la compagnie de Jésus qu'à l'occasion du Congrès eucharistique vous reverrez votre Hongrie bien-aimée. Vous pouvez imaginer quelle joie ce sera pour nous, qui depuis des années ne vous avons pas vu et surtout ne vous avons pas vu ici. » (Balogh – Delattre SJ 3 mars 1938 (Loc. cit.))

<sup>1683</sup> Pierre DELATTRE, *La vie catholique en Allemagne. Étude et récits*, 1932

<sup>1684</sup> Dans une lettre datée du 5 juin 1928, Guy de Traversay (ancien journaliste à La Croix, secrétaire général de la Ligue française et de l'Association des actionnaires ferroviaires, puis, à partir de 1934, journaliste à l'Intransigeant), exprimait son intérêt pour cette idée de fédéralisation de l'Allemagne : « J'en suis à me demander si nous devons vraiment souhaiter le succès de ces idées ? Le fédéralisme allemand peut être un tel

Rhénanie de l'Allemagne avait été défendue par le maréchal Foch en 1919, qui s'était heurté à Clemenceau dont le principal souci était de ne pas briser l'alliance avec les forces anglo-saxonnes (qui s'opposaient à ce plan).<sup>1685</sup> Singulièrement, cette même idée de fédéralisation allait, quelques années plus tard, lui être modestement soumise par la vieille princesse Stéphanie, évoquant la vision d'une « Allemagne d'avant 1806 » :

*Maintenant, mon Père, Vous qui connaissez si bien la situation en Allemagne, tout aussi bien la situation désastreuse des États successeurs du dernier Empereur des Habsbourg, selon ma modeste conviction, il faudrait plus que jamais revenir à une Allemagne [d'avant 1806 ! C'est-à-dire à une Allemagne d'États confédérés [...] en recatholicisant les Allemands [...] Cette Allemagne ne pourrait jamais être dangereuse ou désagréable à la France, ni à la Paix de l'Europe, car le catholicisme exclut l'injustice et le manque d'égards vis-à-vis des autres nations. Pour arriver à notre but, nous avons avant tout à gagner le clergé allemand. [...] D'ailleurs, beaucoup de prêtres allemands m'ont dit qu'ils prient uniquement pour le jeune Othon [Habsbourg] ! Vous comprenez le reste. Vous penserez qu'il est bien extraordinaire de Vous suggérer des idées peu réalisables de la part de quelqu'un qui vit si loin de tout ce qui se passe, mais je ne sais pas pourquoi cette thèse me hante depuis la fin 1918.*<sup>1686</sup>

## b) La Couronne de Hongrie

Le père Delattre avait aussi des idées précises sur la tradition hongroise. De son premier voyage, il ramena une conception très claire de la Couronne de Saint Etienne, puisqu'il pouvait écrire dans *La Croix*, dès 1927, que « la source de tous les droits se trouve dans la "sainte Couronne", élevée à la dignité de personnage mystique et symbolique. [...] La sainte Couronne a ses membres, ses territoires, ses biens, sa garde. Ses membres sont son roi et la nation, dont les droits sont égaux. »<sup>1687</sup>

Il continua ses investigations en s'adressant, notamment, à son amie la princesse Lónyay, qui lui répondit en tressant habilement tout autour de la Couronne la perspective de révision du traité de Trianon ainsi que la défense contre le péril communiste :

---

pôle d'attraction pour les Autrichiens, et même les Alsaciens et nos hommes politiques sont si nuls !... » (Papiers Delattre. JDE 221. Correspondances diverses). Observons que cette idée correspond à peu près au renversement symétrique des plans de réorganisation du Bassin danubien formulés par l'État-major en 1917, dont l'objectif principal était de contrebalancer la puissance allemande par une Autriche-Hongrie éventuellement renforcée de la Silésie allemande et de la Bavière. (cf., déjà cité, Ignác ROMSICS, « Détruire ou reconstruire l'Autriche-Hongrie. Franciaország dunai politikájának dilemmája a XX. század elején », [Le dilemme de la politique française pour la région danubienne au début du XX<sup>e</sup> siècle], Helyünk és sorsunk a duna-medencében, [Notre situation et notre destin dans le Bassin danubien], Budapest, Osiris, 2005, p. 23-24).

<sup>1685</sup> Pierre RENOUVIN, *Le traité de Versailles*, Paris, Flammarion (Question d'Histoire), 1969, pp. 129-130

<sup>1686</sup> Stéphanie Lónyay – Delattre SJ 1<sup>er</sup> novembre 1932. Papiers Delattre. JDE 220

<sup>1687</sup> Pierre DELATTRE SJ, [s.t.], *La Croix*, 31 août 1927

*Pour la Hongrie, pour les hongrois, la sainte Couronne est le symbole de l'autorité légitime provenant de Dieu [...] et de la nation entière, telle qu'elle a été fondée par son premier roi, St. Etienne. – La sainte Couronne unit le Roi à son peuple et le peuple à son Roi par des liens sacrés, chers à chaque Hongrois et ancrés dans le cœur de chaque citoyen par une tradition millénaire. – Le Roi de Hongrie, couronné avec la sainte Couronne par l'Église – par l'archevêque de Strygonie-Esztergom primat de Hongrie – devient par cet acte, par son sacre et son serment étroitement lié à sa nation et la nation fidèlement liée à Lui par des liens indéchirables. – La sainte Couronne est en outre le symbole de l'intégrité territoriale du pays, dont il est le propriétaire et comme telle la raison de tout droit de propriété en Hongrie Radix omnis proprietatis Sacra Regni corona. – En étudiant et en comprenant la signification des droits, des devoirs du Roi couronné de Hongrie, on comprend la terreur qui s'empare des ennemis de l'Église et de la Hongrie à la pensée d'un retour du Prince légitime, héritier de la sainte Couronne. [...] Sauver la Hongrie, vous l'avez compris, mon Père, c'est sauver l'Europe, qui gémit sous le poids oppressif du mécontentement, de l'appauvrissement. C'est la préserver de l'avalanche qui menace de tout engloutir, du péril rouge, qui se dresse comme une bête fauve avant de se jeter sur sa proie.<sup>1688</sup>*

J'aurai l'occasion de revenir sur certains aspects inhérents à la Couronne hongroise (sa justification historique, sa compatibilité avec les droits du prétendant Habsbourg, les implications en politique étrangère, etc...). Soulignons seulement la remarquable cohérence des idées de la princesse. Quant au père Delattre, ses notions sur la symbolique du pouvoir hongrois ne demeurèrent pas abstraites. Dans le récit de son sixième voyage (1932), il raconte avoir vu de ses yeux une procession de la Couronne, dont il conserva un souvenir poignant : « Rien de puéril, rien d'enfantin dans cet appareil quelque peu théâtral, à nos yeux déshabitués de ce luxe d'un autre âge. [...] Toute traditionnelle, séculaire qu'elle est, cette procession revêt, depuis la guerre, un caractère nouveau. Elle emprunte au deuil national quelque chose d'une cérémonie d'expiation et de supplication ; elle est un acte de foi en l'avenir. »<sup>1689</sup>

### c) Un monarchiste en exil intérieur

D'ailleurs, ces impressions, de même que les paroles de la princesse ou d'autres amis hongrois, ne tombaient pas en terrain hostile. Pierre Delattre était lui-même monarchiste en France et inconsolable légitimiste.<sup>1690</sup> Il raconte, dans ses notes, l'émotion avec laquelle, en

---

<sup>1688</sup> Princesse Lónyay – Delattre SJ 14 mai 1930 (Papiers Delattre. JDE 220)

<sup>1689</sup> Carnet du 6<sup>e</sup> voyage en Hongrie. 14 juillet – 2 novembre 1932, p. 17. Papiers Delattre. JDE 106

<sup>1690</sup> Si le père Delattre a publié de nombreux articles dans la presse catholique, il n'a jamais, à ma connaissance, écrit dans la presse royaliste française (gagnée à l'orléanisme).

1928, il visita Frohsdorf : « Je veux profiter de l'occasion pour connaître ce château où se sont éteints, dans la personne du comte de Chambord, les Bourbons de France ; j'y tiens plus encore, peut-être, parce que, depuis ma jeunesse, je garde le souvenir d'une longue lettre de 1844 où mon grand-père maternel raconte en détail à ses parents l'accueil que le jeune prince lui fit alors, à lui et ses amis. »<sup>1691</sup> Le terrain était donc favorable, mais aussi labouré de tourments, car le grand-père maternel du RP Delattre était luthérien, ce qui n'allait pas sans provoquer certain cas de conscience chez ce fervent catholique, comme en témoigne un écho de son enfance : « Pierre gardera toujours le souvenir d'une enfance triste, [il était] brusqué, rabroué, ne sachant à qui se confier, exorcisant avec peine l'héritage luthérien de son grand-père maternel, [...] un Alsacien. »<sup>1692</sup>

Bref. avec ou sans complexe familial, être monarchiste, en France, en 1930, était incontestablement problématique ; j'ai déjà décrit brièvement la situation. En Hongrie aussi, être monarchiste était problématique, mais pour de toutes autres raisons : en Hongrie, le problème était conjoncturel, une question de rivalité entre la régence, les légitimistes et les partisans de la libre-élection. Il était donc tentant, pour le prêtre français, de troquer un problème essentiel contre un problème conjoncturel. De même, la question confessionnelle n'était pas neutre. Le fait que le régent Horthy fût calviniste était un moyen d'exorcisation séduisant, quitte à dire beaucoup de mal des protestants, comme ne s'en priva pas, d'ailleurs, le jésuite. Une chose était sûre : « pour comprendre la vie hongroise, il [fallait] absolument, écrivait-il, se reporter à l'état d'esprit français d'avant la grande Révolution. »<sup>1693</sup>

#### d) « L'esprit d'avant la grande Révolution », la particule dérobée...

Et alors, resurgit le prêtre de combat : « La maçonnerie savait très bien ce qu'elle faisait contre le catholicisme en détruisant les Habsbourg, et pour toute l'Europe centrale, les raisons politiques sur lesquelles on s'appuie sont souvent des trompe-l'œil. »<sup>1694</sup> De toute évidence, le

---

<sup>1691</sup> Journal du 2<sup>e</sup> voyage en Hongrie, 27 juillet – 14 août 1928 (révisé en 1932), pp. 49-50. Papiers Delattre. JDE 120. Les paroles du RP révèlent certains symptômes du « chambordisme », sentiment dont le contenu religieux dépassait la seule loyauté temporelle. Martin SIMPSON, « The death of Henri V: Legitimists Without the Bourbons », *French History*, 2001, 15(4), p. 380

<sup>1692</sup> Extrait d'un texte non signé, agrafé à une chemise bleue, intitulé « Le père Pierre Delattre, 1876-1961 ». Papiers Delattre. JDE 100 Éléments biographiques

<sup>1693</sup> Le père donne l'exemple des collèves où « on donne aux enfants, des bambins de 12 à 14 ans, et ils se donnent entre eux le titre nobiliaire de leurs parents, et cela semble on ne peut plus naturel. À Gödöllő [collège des Prémontrés], il y a un domestique pour dix élèves et qui est entièrement à leur service. » [3<sup>e</sup>] Voyage, en 1928, p. 316 (Papiers Delattre JDE 105)

<sup>1694</sup> Loc. cit.

père Delattre n'était pas favorable aux choses nouvelles, en particulier à celles qui, sans être tout à fait nouvelles, remontaient à la Révolution. D'ailleurs, l'une de ces nouvelles choses qui le tracassaient le concernait de très près, puisque c'était son propre nom, plus précisément son orthographe. Dans un livre paru en 1935 consacré à l'histoire de sa famille, qu'il avait écrit avec son frère, lui aussi prêtre jésuite, Pierre Delattre expliquait que son patronyme, orthographié de manière changeante, avait longtemps porté la particule (de Lattre de Latre, etc...) jusqu'à ce que les citoyens Top et Salmon, commissaires de la République en mission à Lille en 1792, décidassent d'arracher toutes les pages des Actes officiels des comtes de Flandres concernant les titres nobiliaires. Depuis lors, écrivaient les deux mélancoliques religieux, cent cinquante ans avaient passé. « Sommes-nous téméraires de dire que si la République n'en avait pas ainsi ordonné, la page nobiliaire de la famille de Lattre ne serait pas close ? »<sup>1695</sup> Dans les milieux qu'il fréquentait à Budapest et en province, la soutane de jésuite valait presque la particule ; le père Delattre considérait-il la Hongrie comme le royaume enchanté qui eût pu, en quelque sorte, lui redonner le nom qu'il avait définitivement perdu au sein de la République française ? Cette perspective, si elle exista – consciemment ou non – s'averra finalement inexact, non pas que la Hongrie eût manqué à son devoir, mais, au contraire, parce que la République allait finalement rétablir elle-même ce qu'elle avait escamoté. Le 21 janvier 1947, le Tribunal civil de première instance de Lille, « constatant que sur les registres de l'État civil de toute la région, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution, le nom de Lattre avait toujours été orthographié en deux mots et non en un seul, rendit une ordonnance prescrivant que tous les actes civils concernant les requérants seraient rectifiés en ce sens. »<sup>1696</sup> L'initiative n'était, semble-t-il, pas de lui, mais on eut, dès lors, affaire au RP Pierre de Lattre.<sup>1697</sup>

#### **4. Le côté obscur de la Hongrie (?) ; les menées secrètes de l'association *Etelköz***

Malgré toutes les bonnes raisons qu'il avait pour embrasser la Hongrie et sa cause, la magyarophilie du père Delattre avait ses limites. Certains de ses amis hongrois eux-mêmes ne

---

<sup>1695</sup> Pierre et Jean DELATTRE, *La famille Delattre de Roubaix (1350-1934)*, 1935, p. 240

<sup>1696</sup> Chemise violette. Papiers Delattre. JDE 100 Éléments biographiques. Notons que la particule et la noblesse ne vont pas nécessairement de pair, surtout dans le Nord de la France. Le Tribunal ne se prononça pas sur ce point, qui n'était nullement de son ressort.

<sup>1697</sup> Comme il est mentionné, par exemple, sur le menu de son jubilé sacerdotale, organisé le 25 août 1958 par les sœurs de la Charité (Papiers Delattre. JDE 100 Eléments biographiques. Liasses de correspondance avec divers pères jésuites, 1950-1961).

lui décrivaient pas une Hongrie entièrement idyllique. Il reçut notamment, par plusieurs canaux, des informations sur l'association patriotique *Etelköz*, qui semblent avoir affecté son enthousiasme. En 1932, la princesse Stéphanie lui écrivait ces lignes fort mystérieuses :

*La situation de l'Église devient de plus en plus faible, l'association Etelköz, fondée par M. Gömbös, ministre président actuel, luthérien raciste [ill.] qui gouverne ces malheureux 12 comitats que l'on s'amuse à appeler la Hongrie [ill.]. La puissance est aux protestants et juifs et nous deviendrons les esclaves opprimés de nos ennemis ! Joli avenir ! [...] Mille excuses pour cette lettre, mais Votre bon cœur m'excusera et me comprendra. – Prière de ne pas me répondre. Avec mes sentiments très dévoués et respectueux.<sup>1698</sup>*

Un an plus tard, c'était György Széchenyi (1889-1938), l'un des chef de file du catholicisme social hongrois, qui s'adressait au père Delattre, toujours à propos d'*Etelköz* et toujours aussi alarmiste, mais d'une manière beaucoup plus énergique :

*Mon Révérend Père ! – J'ai appris que Son Eminence Pacelli s'intéresse pour (sic) la Société secrète chez nous et qu'on a sommé la Nonciature d'en rendre compte. Comme je suis persuadé qu'aujourd'hui aucune communication d'importance ne passera par les cercles ecclésiastiques, ou bien seulement après que la matière a été examinée à fond par S.S. elle-même, tout en même temps que le sentiment de l'impuissance envers cette alliance secrète domine (l'impression que M. Casari de la Nonciature m'a communiquée en passant), j'ai déposé ci-joint, en allemand, ma conception en 13 points, qui pourrait servir comme orientation et comme base d'action. Je vous prie de la faire parvenir par votre P. Général à son Eminence Pacelli.<sup>1699</sup>*

Malheureusement, la pièce jointe manque et j'ignore quel était le plan de Széchenyi, de même que s'il y eut des suites à cette lettre. Par ailleurs, l'historiographie hongroise considérerait ces craintes comme largement exagérées. Néanmoins, il apparaît dans les notes du père Delattre que celui-ci ne resta pas insensible à l'inquiétude de son ami. Ainsi faisait-il siennes toutes ses analyses :

*À tous les degrés de la hiérarchie civile ou ecclésiastique, c'est l'entrave parce qu'on doit manœuvrer dans les cadres, suivant les directives d'en haut ; c'est la centralisation de la pensée, l'étatisation de la conscience. N'arrivent aux fonctions publiques ou ecclésiastiques, aux secrétariats d'État, aux ministres que les membres de l'organisation [Etelköz]. [...] Personne n'ose en sortir, ni même en parler, aussi bien parmi les prêtres que parmi les laïcs.<sup>1700</sup>*

---

<sup>1698</sup> Stéphanie Lónyay – Delattre SJ 1<sup>er</sup> novembre 1932. Papiers Delattre. JDE 220

<sup>1699</sup> György Széchenyi – Delattre SJ 18 juin 1933. Papiers Delattre. JDE 221. enveloppe n°9

<sup>1700</sup> « Jeudi 22 et vendredi 23 septembre. Chez György Széchenyi ». 6<sup>o</sup> voyage en Hongrie. 14 juillet – 2 novembre 1932, p. 178. Papiers Delattre. JDE 106



D'ailleurs, György Széchenyi affirmait, si l'on en croit les notes du père, qu'*Etelköz* était directement lié au protestantisme et, qu'en arrière se profilait l'hostilité à la restauration légitimiste. « Comme tout se réduit en Hongrie à savoir qui, des protestants ou des catholiques, aura la direction de l'opinion, on comprend le but secret poursuivi dans la confédération [*Etelköz*] par le gouvernement où les protestants envahissent de plus en plus les hauts postes. Les protestants ne veulent à aucun prix des Habsbourg. La restauration supposant une opinion catholique, il est évident qu'avec ce système, elle est à jamais impossible. »<sup>1701</sup>

## 5. La question sociale ; capitalisme et catholicisme

### a) La misère en Hongrie

Au-delà de cette anxiété d'ordre politico-mystique, le dernier voyage du père Delattre fut l'occasion d'une certaine prise de conscience d'un autre problème hongrois : la misère.<sup>1702</sup> C'est encore György Széchenyi qui fut principalement à l'origine de cette remise en question, dont le cheminement mérite d'être examiné dans le détail, notamment car il impliqua une certaine prise de distance d'avec les milieux de la *NRH* :

*Messieurs Balogh et Kornfeld m'avaient dépeint le comte Széchenyi comme une sorte de socialiste chrétien, d'agitateur démagogique. L'impression que j'emporte est bien différente. J'ai rencontré un homme proprement social, mais exactement dans le sens des encycliques, Rerum Novarum et Quadragesimo Anno. Intelligent, voyant grandir la misère et le mécontentement, comprenant parfaitement que le danger vient de l'obstination conservatrice d'un gouvernement protestant et libéral et de l'inertie des catholiques, il s'est jeté dans l'action. Avec des jeunes gens de grand talent, il s'efforce de réveiller l'opinion. Ses propositions dans les articles qu'il me traduit sont modérées, pleines de bon sens [Delattre fait allusion à la revue Korunk Szava]. On ne s'explique leur rejet que par un étrange aveuglement, le parti pris de ne rien faire, l'esclavage à l'égard des milieux politiques et capitalistes. L'histoire du catholicisme en France au XX<sup>e</sup> siècle, nous a préparé à comprendre cette mentalité et à ne jeter la pierre à personne. [...] Ce milieu hongrois rappelle absolument celui des Eugène Duthoit et des Pierre Bayard. Je comprends même mieux encore à quel point Balogh - et*

---

<sup>1701</sup> Loc. cit., p. 179

<sup>1702</sup> Pour une présentation complète, voir Henri de MONTETY, « Magyar szociális katolicizmus Delattre atya szemléletében » (Le catholicisme social hongrois vu par le RP Delattre SJ), in Csaba SZILAGYI, Szociális kérdések és mozgalmak Magyarországon (1919-1945), [Questions et mouvements sociaux en Hongrie, 1919-1945], [colloque de l'atelier d'histoire de l'Église Pray György, Académie Faludi Ferenc ; 16 novembre 2007], Budapest, Gondolat kiadó, 2008, pp. 197-212

*même Kornfeld, celui-ci pourtant avec des nuances, et Széchenyi l'estime – représentent les milieux capitalistes de la société catholique.*<sup>1703</sup>

Ce jugement sévère sur Balogh est essentiel. Avec l'irruption intempestive du capitalisme en pleine ère catholique et néo-baroque, c'était l'image d'une Hongrie de l'ancien temps, pré-révolutionnaire et pré-moderne, en un mot, pré-capitaliste telle que l'avait imaginée le RP Delattre qui perdait sa consistance, car, il fallait bien l'admettre, Balogh et Kornfeld étaient, dans l'ordre économique au moins, beaucoup plus représentatifs du pays que le comte Széchenyi et ses « jeunes gens de grand talent. »

## b) Une société en profonde mutation

C'est ainsi que le « Résumé des impressions » du sixième et dernier voyage du père jésuite, teinté de contradictions, semble refléter un certain conflit intérieur.<sup>1704</sup> Il commence par quelques constats amers, dont le principal est que la Hongrie vit actuellement une période comparable à la Révolution française (ou plutôt à son achèvement par la Monarchie de Juillet, précise-t-il) « C'est tout un monde, une société, une conception de la vie qui disparaissent pour faire place à d'autres [...]. L'aristocratie hongroise est condamnée à disparaître ; les châteaux seront abandonnés, parce que plus personne n'en peut soutenir le poids. » Conséquence inéluctable, et deuxième constat : « C'en est fini de la monarchie en Hongrie. [...] Il restera toujours des monarchistes, des légitimistes, mais ce n'est pas assez pour rendre la monarchie à un pays. [...] D'ailleurs, en 1920, il y a eu trahison de la cause monarchique par les Hongrois eux-mêmes. » Troisième constat, de nature politique et sociale : « la misère en Hongrie est affreuse. » Le gouvernement en porte partiellement la responsabilité, notamment par l'excès de l'impôt. À cela s'ajoute, par malheur, la mésentente avec l'Autriche « affamée », qui pourrait aisément absorber la surproduction agricole hongroise, mais « par rancune séculaire, les deux pays se condamnent à mort plutôt que de s'entendre. »<sup>1705</sup>

## c) Le salut par la religion

Fallait-il vraiment perdre tout espoir ? Certes non ! Car la religion était là pour satisfaire les affamés de justice. Après son introduction cataclysmique, le père Delattre affirmait qu'il

---

<sup>1703</sup> Ibid., pp. 193-194

<sup>1704</sup> « Résumé des impressions » [voyage de 1932]. Article destiné au Bulletin catholique international. Papiers Delattre. JDE 112. Cahier n° 27. (pp. 1-14)

<sup>1705</sup> Loc. cit., pp. 1-3

restait cependant fidèle aux opinions émises sur la Hongrie dans le dernier chapitre de son livre *Les luttes présentes du catholicisme en Europe centrale*.<sup>1706</sup>

*[Car] ce qui frappe par-dessus tout, chez ce peuple, c'est son sens religieux, et la liberté dont y jouit l'enseignement catholique. Dans aucune ville d'Europe [on ne voit] tant de gens, hommes et femmes, de toutes classes sociales, priant, à genoux sur le sol, dans les églises. [...] La religion fait encore partie en Hongrie de la vie publique et sociale [...] le prêtre est très considéré, bien qu'il sorte, en immense majorité, des classes les plus humbles de la société. Le paysan est, sans doute, assez exigeant à son égard ; cela prouve précisément la haute idée qu'il a du sacerdoce.*<sup>1707</sup>

D'autre part, il réaffirmait la cordialité et l'hospitalité des Hongrois, fondement du sens social, et il insistait sur la possibilité, pour chaque enfant, en Hongrie, de s'élever socialement par l'instruction. « On a fait silencieusement là-bas [...] beaucoup plus que dans la France laïque, ou en Allemagne avec l'école unique. »<sup>1708</sup> Certes, les reproches adressés à l'aristocratie hongroise n'étaient pas tous infondés, d'après Delattre, mais longtemps celle-ci avait joué le rôle d'une administration viennoise défaillante ou indifférente ; de plus, ce n'était pas l'aristocratie mais l'individualisme des paysans calvinistes de la grande plaine qui freinait les innovations sociales comme le mouvement coopératif.<sup>1709</sup> Mais, déjà, le père Delattre se prenait à regarder en arrière : « la Hongrie en est restée à peu près, à l'état de choses que la France a connu dans les dernières années qui ont précédé la grande Révolution [française]. » Et si ses grandes propriétés ployaient sous les dettes, c'était moins par suite d'une mauvaise administration que du traité de Trianon et de la crise économique. L'argent manquait, en effet, « sauf dans les banques, qui [étaient] entre les mains des juifs. »<sup>1710</sup> (bien que contempteur du régime nazi, le père Delattre n'était pas exempt de certains réflexes de pensée caractéristiques de son époque). Toutefois, au-delà des banques et de leurs propriétaires, les causes de la pauvreté en Hongrie étaient, selon Delattre, la guerre et l'inflation, et le traité de Trianon, qui, par la perte de larges territoires, de population et de toutes les grandes villes de la périphérie hongroise, avait provoqué l'isolement économique du pays, la perte des marchés pour les produits et de leur emploi par les travailleurs saisonniers, d'où un chômage généralisé. Dans ces conditions adverses, il était urgent que la hiérarchie de l'Église agît « plus hardiment pour se garder l'âme du peuple. »<sup>1711</sup> Car, même en matière spirituelle, en ce qui concernait la foi

---

<sup>1706</sup> La suite des « Impressions », empruntée aux Luttés..., appartenait originellement à ses notes sur le 5<sup>o</sup> voyage.

<sup>1707</sup> Loc. cit., p. 3

<sup>1708</sup> Loc. cit., p. 5

<sup>1709</sup> Loc. cit., p. 7

<sup>1710</sup> Loc. cit., p. 8

<sup>1711</sup> Loc.cit., p. 12

elle-même, le père Delattre avait quelque inquiétude. Tout en étant impressionné par les signes extérieurs de la vie catholique hongroise (Hongrie : pays où même les intellectuels s'avouaient catholiques), il craignait que son « intensité » fût plus faible qu'en France. C'était l'indifférentisme qui guettait. En quelques lignes pittoresques, il complétait utilement ses constatations initiales et enthousiastes sur la piété hongroise : « on va à la messe quand on veut, on s'en abstient pendant huit ou dix ans, et l'on y revient sans plus de difficulté, sans jamais rien prendre au tragique. Pendant ces années d'absence, il n'y a ni hostilité, ni parti pris, même parmi les ouvriers. On reste religieux et catholique, on n'est qu'indifférent. Même dans les universités, pas un professeur n'oserait attaquer la religion catholique, l'Église. »<sup>1712</sup> Tout cela soulève deux problèmes. D'une part, l'opinion du père Delattre sur le catholicisme hongrois semble contradictoire. D'autre part, le terme « indifférentisme » peut facilement porter à confusion le lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle. N'est-elle pas paradoxale, cette société hongroise, qui serait plus religieuse que chacun de ses membres, sans que l'on puisse pour autant parler de superficialité de la piété personnelle ? Le père Delattre donnait une explication : le catholicisme hongrois devait « être comparé avec celui de la France avant la grande Révolution. »<sup>1713</sup> Toujours ce repère fatal (On aura remarqué que, selon le cas, pour Delattre la Hongrie se situait avant, juste avant, ou pendant la Révolution...). Dans la bouche du père jésuite, il s'agissait plutôt d'un éloge car, en remontant aux temps pré-révolutionnaires, le catholicisme hongrois touchait presque l'ère de la Chrétienté d'Europe, l'intemporelle catholicité. Un éloge teinté d'une menace : gare à vous, si vous suivez le mauvais exemple ! Mais le père n'était, lui-même, pas tout à fait cohérent, car il lui arrivait de professer (face à Balogh et à quelques autres Hongrois ébahis), des opinions chrétiennes démocrates plutôt avancées.<sup>1714</sup> D'autre part, curieusement, l'archaïsme remarqué par le prêtre français cachait peut-être aussi un petit côté oriental (« qui ne prend rien au tragique »), qui le charmait – malgré sa sainte horreur de l'orthodoxie – sans qu'il pût s'empêcher de réprimander, au moins en pensée, les vilains absentéistes. Eh oui, tout un monde que ce catholicisme hongrois de l'Entre-deux-guerres, le catholicisme « néo-baroque. »

---

<sup>1712</sup> « L'organisation catholique », [3<sup>e</sup>] Voyage, en 1928, p. 19-20. Papiers Delattre. JDE 105

<sup>1713</sup> Loc. cit.

<sup>1714</sup> « La norme démocratique n'est pas une norme absolue, répondaient les Hongrois. Tous les systèmes politiques sont conditionnés par la structure sociale. » Conversation à Normafa avec Joseph Balogh, István Weis et le Dr. Kovrig le jeudi 8 septembre 1932. 6<sup>e</sup> voyage en Hongrie. 14 juillet – 2 novembre 1932. (Papiers Delattre. JDE 106, p. 113)

## 6. La magyarophilie du père Delattre

Les illusions du père jésuite n'étaient ni totales, ni totalement perdues : en témoignant que la restauration en Hongrie était inaccessible, mais que le catholicisme hongrois offrait de belles perspectives, le père Delattre se livrait à un véritable travail de deuil. D'ailleurs, il avait pleinement conscience de l'ambiguïté de sa position et proposait déjà une analyse raisonnée de ses raisons d'espérer dans ses notes sur son deuxième voyage (révisées, il est vrai, en 1932).

Cause de la renaissance catholique hongroise :<sup>1715</sup>

- 1) Réforme des ordres religieux depuis Léon XIII ;
- 2) Réaction contre la législation laïque du mariage ;
- 3) Action des jésuite et de Mgr Prohászka sur le clergé ;
- 4) Réveil de l'opinion, meilleur choix des évêques ;
- 5) Acceptation des prescriptions de Pie X sur la communion fréquente ;
- 6) Enseignement du catéchisme et vitalité des congrégations mariales.

Malgré ses doutes, apparus tardivement, semble-t-il, vers 1932, sur la situation sociale et sur la pratique politique hongroises, malgré l'interdiction de retourner en Hongrie qui lui fut imposée l'année suivante, et malgré son constant questionnement sur la véritable nature du sentiment religieux hongrois, le père Delattre demeura indéfectiblement magyarophile. En 1938, il allait même signer un article dans la *NRH* célébrant le retour de la Haute-Hongrie à l'occasion de l'arbitrage de Vienne, prenant même la peine de réécrire entièrement le texte que lui avait proposé Joseph Balogh.<sup>1716</sup>

Qu'est-ce qui fit du père Delattre un tel magyarophile ? Il serait insuffisant de dire : catholique et royaliste anticonformiste. Il y eut aussi un peu de hasard (sa retraite chez les religieuses de Budapest), peut-être une préoccupation personnelle (la question nobiliaire et le grand-père protestant), mais surtout, je pense, la perception d'une communauté de destin entre la Hongrie et la France qui ne pouvait apparaître qu'en distillant la part d'esprit la plus intemporelle au sein des deux pays, pour atteindre les hauteurs de la France et de la Hongrie éternelles. Ainsi le père Delattre pouvait-il contempler la France dont il rêvait, dans le miroir d'une Hongrie qu'il voyait ou, en partie, croyait voir.

---

<sup>1715</sup> Journal du 2<sup>o</sup> voyage en Hongrie, 27 juillet – 14 août 1928 (révisé en 1932), c. p. 30 (Papiers Delattre. JDE 120)

<sup>1716</sup> « Je vous suis extrêmement obligé du texte entièrement transformé – pensée et forme – de votre article. La Hongrie sera reconnaissante... » (Balogh – Delattre SJ 22 octobre 1938 (Fond Balogh 1/757)

## 7. Le père Delattre et la *NRH*

Le RP Delattre s'était déjà formé une image assez précise de la Hongrie lorsqu'il rencontra pour la première fois Joseph Balogh. Aussi ce dernier n'eut qu'une seule fois l'occasion de le cornaquer (en août 1932). Le prêtre appréciait la courtoisie de Balogh, et son intelligence (qu'il n'hésitait pas à lier à ses origines<sup>1717</sup>). Ce n'était pas le *Külügyminiszterium* mais le bénédictin Jérómos Szalay qui avait mis en contact les deux hommes, à la demande de Balogh.<sup>1718</sup> Puisque le père était encore en Hongrie pour quelques semaines, Balogh le fit inviter dans la propriété de Móric Kornfeld à Felső Ireg, où Delattre eut l'occasion de s'entretenir à la fois avec des paysans du cru et avec, entre autres sommités, le professeur Gyula Szekfű.<sup>1719</sup>

Dans le secret de son journal de voyage, le RP Delattre reprochait à Balogh l'orientation capitaliste de son catholicisme. Mais on ne trouve pas l'ombre de ce sentiment dans la correspondance entre les deux hommes. Au contraire, leurs relations furent toujours extrêmement cordiales. Delattre était d'une constante assistance auprès de son ami hongrois ; quant à Balogh, il ne se plaignit jamais de lui à ses correspondants hongrois (Ottlik ou autres), comme cela lui arrivait si fréquemment à propos d'autres "amis" français. Une seule fois, il écrivit à son ami Endre Hamvas, vicaire général du cardinal primat – et encore, pour demander son intercession afin que le jésuite, dont il était « inutile de rappeler l'importance pour la Hongrie », fût autorisé à revenir en Hongrie – Balogh écrivait, donc, dans cette même lettre que l'ignorance de la langue faisait que les ouvrages de Delattre étaient parfois « d'une précision incertaine » et il craignait que l'éloignement n'améliorât pas la situation.<sup>1720</sup> Pas de quoi fouetter un chat... Quelques jours plus tard, le chanoine répondait que la question était épineuse et ne pourrait être traitée qu'oralement (impossible d'écrire à Rome). Nous verrons que l'interdiction demeura jusqu'en 1938.

Nous avons vu les regrets qu'inspiraient au RP Delattre son éloignement forcé de la Hongrie. Mais il pouvait toujours écrire. Voici la liste de ses articles à la *NRH* :

### Articles du RP Delattre parus à la *NRH*

---

<sup>1717</sup> « L'accueil est, d'emblée, des plus amicaux. Fils d'un professeur réputé de l'École des rabbins de Budapest, M. Balogh est un converti. Très intelligent, comme tous ceux de sa race, il parle admirablement le français. La conversation effleure par conséquent plus d'un sujet. » (JDE 106. 6<sup>o</sup> voyage en Hongrie. 14 juillet – 2 novembre 1932, p. 48)

<sup>1718</sup> Loc. cit.

<sup>1719</sup> Balogh – Delattre 30 août 1932 (Fond Balogh 1/757)

<sup>1720</sup> Balogh – Endre Hamvas 17 août 1935 (Fond Balogh 1/1333)

Le comte Apponyi, catholique	Corps	Avril 1933
Notre langue en Hongrie	Corps	Janvier 1934
Vers un accord culturel franco-hongrois	Corps	Janvier 1937
La haute Hongrie revient	Tête 1	Novembre 1938

D'autre part, Balogh le rencontrait régulièrement à Paris (où le père descendait de Belgique pour le voir). Fin 1933, ils se rencontrèrent pour établir les conditions de sa réponse à Daniel-Rops, à propos de la diplomatie culturelle française, sujet pour lequel il montrait « un intérêt particulier. »<sup>1721</sup> En juillet 1937, on mentionne un déjeuner rassemblant les « amis de la *Nouvelle revue de Hongrie* » où seul manquait Delattre.<sup>1722</sup> Pendant les années 1933-38, ce dernier ne cessa de s'activer. Outre des articles dans la presse française et étrangère, il fit des conférences remarquées.<sup>1723</sup>

C'est lui qui avait lancé l'idée du Lycée français à Budapest<sup>1724</sup> ; il tenta de la concrétiser mais, comme je l'ai indiqué, il n'obtint pas le soutien des jésuites français.<sup>1725</sup> Qu'à cela ne tienne, il conseilla utilement Balogh dans la recherche d'une alternative.<sup>1726</sup> Dans un tout autre ordre d'idée, il intervint même dans l'ouverture de négociations avec les autorités soviétiques pour la libération d'un ingénieur hongrois retenu en Russie sous l'accusation d'espionnage.<sup>1727</sup> Infatigable propagateur, il fit, par exemple, abonner à la *NRH* un ami sien

<sup>1721</sup> Balogh – Daniel-Rops 13 novembre 1933 (Fond Balogh 1/2757). L'article « Notre langue en Hongrie » parut en janvier 1934.

<sup>1722</sup> Au déjeuner avait participé le père de La Brière, les frères Georges et Maurice Pernot, MM. de Vienne, de Pange et de Vogüé, de Lévis-Mirepoix, « en un mot un petit cercle dont les idées sont tout à fait analogues aux vôtres, écrivait Balogh. Toutes ces personnes comptent déjà parmi les amis de la Nouvelle revue de Hongrie, mais vous êtes l'un des plus anciens ! » Balogh – RP Delattre 3 juillet 1937 (Fond Balogh 1/757)

<sup>1723</sup> Par exemple, une conférence intitulée « Mes souvenirs de Hongrie », avec la collaboration de la Revue des études historiques, à l'occasion de laquelle il distribua des exemplaires de la *NRH*. (Gesztési – Balogh 28 septembre 1937. Fond Balogh 1/1172)

<sup>1724</sup> Joseph Balogh échangea une riche correspondance avec le jésuite hongrois Béla Bangha à propos de la création d'un lycée français, reconnaissant que l'idée originale venait du RP Delattre (Correspondance Balogh – Bangha, 1933-34. Fond Balogh 1/191)

<sup>1725</sup> RP Delattre – RP Bangha 20 janvier 1934 (Fond Balogh 1/757). Cette nouvelle plongea Balogh dans la perplexité. « Il n'a jamais été question d'un problème de manque de personnel chez les jésuites. C'est une douloureuse nouvelle. » (Balogh – RP Bangha 5 février 1934. Fond Balogh 1/191)

<sup>1726</sup> Delattre conseilla de s'adresser aux marianistes, aux eudistes de Versailles, ou encore aux frères des Écoles chrétiennes « qui ont en France de grands collèges d'études secondaires, fréquentés par les enfants des meilleures familles et qui réussissent partout où ils entreprennent quelque chose. » (Delattre – Balogh 5 mars 1934. Fond Balogh 1/757)

<sup>1727</sup> L'ingénieur András Vajda fut libéré, après l'intervention, semble-t-il, d'autorités ecclésiastiques, peut-être un certain Mgr Neveu, alors proche de la représentation diplomatique française à Moscou. (György Vajda – Balogh 26 octobre 1933. Fond Balogh 1/3168) Mais je ne sais si et en quoi l'intervention du RP Delattre fut décisive. Par contre, en ce qui concerne ses relations avec Balogh, on peut citer une lettre de ce dernier : « Concernant l'affaire Vajda, ci-joint la lettre de Pater Delattre qui est arrivée aujourd'hui, dans laquelle on voit que l'affaire n'est pas en si mauvaise posture, et aussi que l'on peut véritablement compter le père Delattre parmi nos amis les plus sincères. » Balogh – Pál Kornfeld 25 novembre 1933 (Fond Balogh 1/1827)

militaire et bon catholique en poste à Beyrouth.<sup>1728</sup> Revenons à l'Europe centrale et à Paris. Le RP Delattre avait sa place dans le petit milieu des magyarophiles français, qu'il contribua à élargir et enrichir. En 1933, Balogh lui faisait rencontrer Maurice Pernet<sup>1729</sup> Soyons sûr que pour le fervent catholique qu'était Pernet, les gages procurés par un père jésuite étaient précieux. Wladimir d'Ormesson, publiciste catholique également, mais plus hésitant au sujet de la Hongrie, fut aussi la cible du jésuite, qui exhortait Balogh à le rencontrer personnellement.<sup>1730</sup>

## 8. L'apothéose de 1938

Ainsi passa le temps jusqu'en 1938, la miraculeuse et désastreuse année 1938. Elle commençait bien pour le père Delattre, puisque l'interdiction de voyager en Hongrie fut levée afin qu'il pût se rendre au Congrès eucharistique qui devait avoir lieu à Budapest en mai.<sup>1731</sup> Hélas ! Le grand retour auquel se préparait Joseph Balogh avec tant de joie n'eut pas lieu, car, entre temps, Hitler avait envahi l'Autriche et le jésuite français renonça, craignant de ne pas pouvoir traverser le territoire germanique en sécurité.<sup>1732</sup> Le Congrès, quant à lui, eut bien lieu, et quantité de catholiques français s'y rendirent ; j'en reparlerai.

Malgré sa déception de ne pouvoir retourner physiquement en Hongrie, cette dernière se rappela au souvenir du père Delattre sans retard. Les accords de Munich (29 septembre) étaient riches en perspectives contradictoires. Peu avant (le 17 septembre), le jésuite écrivait déjà à Balogh : « Je partage profondément vos angoisses personnelles, toutes celles aussi de votre entourage, dans les circonstances particulièrement graves que nous traversons. L'œuvre de 1919-1920 s'en va, comme nous l'avions prévu, et en partie souhaité... Dieu veuille pourtant que justice soit rendue à votre chère patrie dans la paix et l'honneur ! »<sup>1733</sup> Balogh lui répondit le 30 septembre, c'est-à-dire après que les accords avaient déjà été rendus publics : « Les crimes politiques d'il y a vingt ans se liquident peu à peu, mais, malheureusement, la France et l'Angleterre semblent n'avoir toujours pas découvert l'importance de la Hongrie, ni se rendre compte de la nécessité impérieuse de lui rendre justice à un moment où l'on discute

---

<sup>1728</sup> Colonel Bourgeois – Balogh 10 août 1937 (MOL K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok) ; “NRH” (sur la couverture)

<sup>1729</sup> Balogh – Maurice Pernet 30 novembre 1933 (Fond Balogh 1/2536)

<sup>1730</sup> En 1935, Balogh écrivait à Ottlik qu'il allait rendre visite à « notre vieil ami Delattre, qui insiste pour que je rencontre d'Ormesson. » Balogh – Ottlik 10 mars 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>1731</sup> « Vous pouvez imaginer quelle joie ce sera pour nous, qui depuis des années ne vous avons pas vu et surtout ne vous avons pas vu ici. » Balogh – Delattre 3 mars 1938 (Fond Balogh 1/757)

<sup>1732</sup> Balogh – Varga SJ 21 avril 1938 (Loc. cit.)

<sup>1733</sup> Delattre – Balogh 17 septembre 1938 (Loc. cit.)



un partage partiel de la Tchécoslovaquie. »<sup>1734</sup> Pierre Delattre approuvait les paroles de son ami hongrois, et déplorait qu'en France, toute la presse (y compris les *Etudes*) fût assujettie au Quai d'Orsay. D'ailleurs, il craignait que les événements de Munich eux-mêmes n'eussent pas éclairé l'opinion française sur la situation hongroise.<sup>1735</sup> À quoi bon se réjouir du démantèlement programmé de la Tchécoslovaquie si la Hongrie n'obtenait pas sa part ?

Peu avant l'arbitrage de Vienne (début novembre), les deux amis échangeaient encore quelques lettres à propos d'un article appelant désespérément l'opinion française à reconnaître le bien-fondé des revendications hongroises, destiné à paraître à la *NRH* en novembre. Balogh fournissait le texte, confiant que le père jésuite serait d'accord.<sup>1736</sup> Finalement, Pierre Delattre, qui était pourtant « débordé de travail », transforma entièrement le texte et renvoya un article inédit, empli de sincérité, dont Joseph Balogh fut extrêmement reconnaissant.<sup>1737</sup> L'article prophétique allait paraître dans le numéro de novembre en annonçant : « La Haute-Hongrie revient » !<sup>1738</sup> (l'arbitrage fut rendu le 2 novembre). Il est vrai que sur le principe, ce « retour » paraissait assuré (du moins celui des parties majoritairement hongroises), puisque la commission mixte, reconnaissant son incapacité à trancher, avait remis la décision entre les mains de Hitler et Mussolini, qui avaient déjà montré leur intention de statuer en fonction du facteur linguistique. En définitive, seul le tracé exact des futures frontières demeurait inconnu. Malgré cette perspective encourageante, la mélancolie qui avait caractérisé l'échange épistolaire de mi-octobre transparaissait dans l'article du père Delattre.

*Confiant que l'esprit de vérité, de justice, finirait par faire triompher le droit et le bon sens, la Nouvelle revue de Hongrie travaille sans se lasser à recruter dans tous les milieux de culture française des amis animés de la même confiance. Au cours des semaines tragiques que nous venons de traverser, nous avons eu l'amertume de constater que ces amis étaient encore bien peu nombreux. [...] Les démocraties occidentales, en septembre 1938, se sont inclinées devant la Force. Il n'y a pas lieu de le*

---

<sup>1734</sup> Balogh – Delattre 30 septembre 1938 (Loc. cit.)

<sup>1735</sup> Delattre – Balogh 12 octobre 1938 (Loc. cit.)

<sup>1736</sup> « Que faut-il encore pour que les yeux s'ouvrent en France ? » « En attendant que cela se produise enfin – j'en ai peu d'espoir – je voudrais vous prier de lire le petit manuscrit ci-joint et, si vous êtes d'accord, de le signer de votre nom. Nous désirons remplir le numéro du 1<sup>er</sup> novembre de la *NRH* au moyen de quelques articles consacrés à l'ancienne Haute-Hongrie [...]. J'ai destiné à ce numéro, en tête, ce court avant-propos que je vous envoie ci-joint. Connaissant par l'expérience de longues années l'amitié que vous nous portez, je sais que vous donnerez volontiers votre nom à une cause que vous estimez juste. » Balogh – Delattre 13 octobre 1938 (Loc. cit.)

<sup>1737</sup> Balogh – Delattre 22 octobre 1938 (Loc. cit.)

<sup>1738</sup> Le numéro de novembre 1938 de la *NRH* contenait, de même que des cartes explicatives, des articles consacrés aux relations historiques entre la Hongrie et la Slovaquie, à la Ruthénie et aux grandes villes de Slovaquie (Komárom, Kassa-Cassovie et Pozsóny-Bratislava-Presbourg).

*dissimuler. Ce sont là pénibles choses à écrire : elles doivent l'être pourtant, car il y a quelque chose de plus élevé et de plus respectable que la politique, c'est le droit à la vérité.*<sup>1739</sup>

Le père Delattre mêlait de la peine à sa joie. D'ailleurs, il exprimait crûment cet état d'esprit ambigu dans sa dernière phrase : « Quand la fortune a bien voulu sourire à la Hongrie, ce fut toujours à travers les larmes. »<sup>1740</sup> Toutefois, une raison l'incitait, *in fine*, à pencher vers l'optimisme : le fait que la Providence avait choisi précisément une année jubilaire, « glorieuse entre toutes », l'anniversaire millénaire du fondateur de la monarchie hongroise.<sup>1741</sup>

En établissant un parallèle entre les tribulations du père Delattre et le destin de la Hongrie (particulièrement dans la succession d'évènements contradictoires de l'année 1938), je n'ai pas l'ambition d'illustrer une théorie métapsychologique, mais simplement l'intention de mettre en évidence les espoirs et les craintes qui hantèrent les amis de la Hongrie au cours des années trente, et montrer comment, à partir de 1936 environ (avec un sommet en 1938), aux arguments d'ordre rationnel, fondés sur le dialogue, éventuellement polémique mais toujours structuré, s'était substitué peu à peu un sentiment beaucoup plus obscur, plus fort, peut-être, mais aussi moins facilement contrôlable, un sentiment proche de la foi et reposant sur l'histoire séculaire de la Hongrie. Je vais maintenant consacrer quelques chapitres à enrichir cette hypothèse.

## **Chapitre XVI.**

### **Le plongeon dans l'histoire**

#### **1. La montée en puissance de l'Histoire au sommaire de la *NRH***

Un rapide coup d'œil aux sommaires de la *NRH* permet de remarquer l'évolution du contenu de la revue. La série d'articles ci-dessous, consacrés au régime hongrois, illustre la progression de la simple analyse de la situation vers une approche plus historique, et enfin historico-métaphysique de la question.

---

<sup>1739</sup> Pierre DELATTRE, « La Haute-Hongrie revient », *NRH*, novembre 1938, p. 415

<sup>1740</sup> Art. cit.

<sup>1741</sup> Art. cit., p. 413

1933. « *Le légitimisme hongrois* » (novembre)

1937. « *L'institution hongroise de la régence* », (novembre)

1941. « *L'idée de la sainte Couronne de Hongrie* » (août)

Cette conjecture aurait peu de signification si elle n'était plus ou moins corroborée par une analyse plus générale des articles historiques consacrés à la Hongrie et aux relations franco-hongroises, où l'on voit clairement la part de l'histoire croître à partir des années 1935-36 puis 1938 (ceci, même en considérant les erreurs et approximations inévitables et la faiblesse de l'échantillon).

Articles historiques sur la Hongrie ou les relations franco-hongroises parus à la *NRH*

	1933	1934	1935	1936	1937	1938	1939	1940	1941
						*			*
Hongrie	0	0	0	1	3	12	12	7	8
Franco-hongrois	4	3	7	8	4	10	8	14	7
Total	4	3	7	9	7	22	20	21	15

\* *Sans tenir compte du numéro spécial sur Saint Etienne (1938) et sur la Hongrie entre l'Orient et l'Occident (1941)*

Certes, il existe aussi des explications conjoncturelles (Louis de Vienne est soudain disponible, on lui confie une série d'études historiques : deux articles en 1937, cinq en 1938 ; en 1939, la censure impose d'abandonner l'actualité). Mais tout cela participe du même ensemble où les causes voisinent avec les conséquences.

## 2. Quelle Histoire ?

Pour être efficace, le plongeon devait être profond et harmonieux – pas nécessairement agréable, mais tout au moins harmonieux, c'est-à-dire que l'on devait éviter, autant que possible, d'aborder les querelles, les dissensions *internes* de l'histoire de la Hongrie. Ainsi, à propos du XVI<sup>e</sup> siècle, on évoquait volontiers les faits et gestes de Rákóczi, sans insister sur le contexte et la rivalité des *kouroutzes* (indépendantistes) et des *labantzés* (pro-Habsbourg). Il eût été vain de chercher dans le passé la force de l'unité de la nation en y détarrant, au

contraire, les sujets de discorde. D'autre part, le plongeon devait être profond, aussi touchait-il toutes les époques jusqu'aux plus lointaines :

- « *La Hongrie avant les Hongrois* » (Louis de VIENNE, octobre 1937)
- « *Une heure dans la Hongrie pré-hongroise* » (C<sup>tesse</sup> ZICHY-PALLAVICINI, avril 1938)
- « *Rome et la Pannonie* » (Alexandre PETHO, décembre 1939)
- « *Huns, Avars et anciens Hongrois* » (mars 1940)
- « *Rôle des Hongrois aux premiers siècles de leur histoire* » (Louis HALPHEN, mars 1940)
- « *Les Coumans* » (novembre 1941)

avec une prédilection pour le Moyen âge, ses églises et ses saints, époque bénie des Hongrois, prolongée de la courte renaissance du roi Matthias

- « *Elisabeth, reine de Hongrie et reine hongroise* » (C<sup>tesse</sup> ZICHY-PALLAVICINI, novembre 1938)
- « *Trois générations de reines en Hongrie au XIV<sup>e</sup> siècle* » (C<sup>tesse</sup> ZICHY-PALLAVICINI, juin 1939)
- « *Politique hongroise au XIII<sup>e</sup> siècle* »
- « *Œuvre urbaniste des prélats hongrois au XIII<sup>e</sup> siècle* » (novembre 1941)
- « *La Renaissance en Hongrie* » (février 1939)
- « *La Renaissance tardive en Hongrie* » (Ladislas PASSUTH, novembre 1939)
- « *Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie* » (C<sup>tesse</sup> ZICHY-PALLAVICINI, janvier 1940)
- « *Les artistes de Matthias Corvin* » (Louis GILLET, juin 1940)

En revanche, les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles étant trop proches pour être aisément idéalisés, la *NRH* contournait avec soin ses querelles politico-religieuses et proposait seulement quelques articles inoffensifs ou unanimistes :

- « *Les bains de Bude au XIX<sup>e</sup> siècle* » (juillet 1938)
- « *Hongrie du XVIII<sup>e</sup> siècle, vue par des voyageurs* » (septembre 1938)
- « *Constructeur de la Hongrie libérale : G. Baross* » (janvier 1940)

Toutefois, quand elles n'étaient pas dues aux tensions intérieures, mais qu'elles étaient provoquées par l'intervention de facteurs extérieurs, les plaies de l'histoire hongroise pouvaient être étalées sans modération ; mentionnons quelques articles de Louis de Vienne, dont la série s'appelait justement « le calvaire de la Hongrie » :

- « *La Hongrie après Mohács : la nuit* » (mars 1938)
- « *Le calvaire : premières stations* » (octobre 1938)
- « *Le calvaire : la dernière station* » (novembre 1938)

de même qu'une suite d'articles du jeune historien hongrois Zoltán Szende, consacrés aux épreuves de la Hongrie au XX<sup>e</sup> siècle, une sorte d'histoire immédiate et très émotionnelle :

« *Les derniers jours de l'armée austro-hongroise en 1918* » (janvier 1940)

« *Une armée qui rentre... et qui ne trouve pas sa patrie* » (avril 1939)

« *La guerre contre les Hongrois... après la guerre* » (août 1939)

« *Printemps et été rouge en Hongrie* » (août 1941)

Ce dernier article traitait bien d'un phénomène de politique intérieure hongroise (la République des conseils), mais le communisme était, à l'instar des Mongols ou des Turcs, une force extérieure à la nation hongroise, n'est-ce pas ? Et l'on peut affirmer sans exagération qu'il bénéficiait d'un très faible support dans le pays.<sup>1742</sup>

J'ai déjà signalé la place croissante qu'occupait l'étude de la Couronne de Hongrie. À partir de 1936, elle servit de trame à l'exposition d'une doctrine dont affleuraient deux aspects essentiels de l'histoire hongroise qui lui étaient intimement liés, d'une part la situation géographique particulière du pays, élément singulier placé au carrefour de plusieurs civilisations, d'autre part l'idée de mission historique (et métaphysique) de la nation hongroise.

« *La constitution hongroise et la vie politique* » (juin 1936)

« *La notion de sainte Couronne hongroise au Moyen âge* » (août 1936)

« *Couronne de Saint Etienne et constitution hongroise* » (Georges OTTLIK, août 1937)

« *L'institution hongroise de la régence* » (novembre 1937)

« *Le rôle de la Hongrie dans la défense de l'Occident* » (juin 1938)

Numéro spécial : *Saint Etienne* (août 1938)

« *Une crise de vocation de la nation hongroise* » (Georges GOYAU, décembre 1938)

« *La mission européenne du peuple hongrois* » (décembre 1938)

« *L'idée hongroise de nation* » (mars 1939)

« *Idées sur la formation de l'esprit national hongrois* » (A. DOMANOVSKY, décembre 1939)

« *L'idée hongroise de nation* » (Tibor JOO, janvier 1940)

« *Le génie hongrois* » (mai 1940)

« *Saint Etienne de Hongrie* » (septembre 1940)

« *Les racines byzantines du christianisme hongrois* » (février 1941)

« *La constitution* » (février 1941)

« *L'idée de la sainte Couronne de Hongrie* » (août 1941)

« *Biographie de l'esprit hongrois* » (Tiburce [Tibor] JOO, septembre 1941)

« *Huit siècles de communauté d'État hungaro-croate* » (décembre 1941)

Numéro spécial : *Entre l'Orient et l'Occident* (décembre 1941)

---

<sup>1742</sup> Cf. Ignác Romsics, qui fait cette remarque à propos des années 20. Ignác ROMSICS, *Ellenforradalom és konszolidáció. A Horthy-rendszer első tíz éve, 1919-1929* [Contre-révolution et consolidation. Les dix premières années du régime Horthy], (Budapest, Gondolat, 1982, p. 201

La *NRH* étant elle-même au service des objectifs hongrois de politique extérieure, l'étude des relations franco-hongroises à la *NRH* devait être entendue en ce qu'elle pouvait servir à la compréhension de l'histoire hongroise telle que je viens de la présenter ci-dessus.

Concernant l'histoire très récente, il importait d'extirper de l'historiographie française ses éléments qui, du point de vue hongrois, étaient les plus grossièrement erronés et nuisibles :

- « *L'opposition du comte Tisza à la guerre* » (juillet 1932)
- « *Le comte Etienne Tisza et la guerre* » (IOTA [Joseph BALOGH], Avril 1933)
- « *Sixte de Bourbon* » (Stanislas de la ROCHEFOUCAULD, juin 1934)
- « *Politique française et démembrement de l'Autriche-Hongrie* » (Z. SZENDE, novembre 1938)

En remontant un peu plus loin, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, entre Liszt et Juliette Adam, on touchait le fameux "âge d'or de l'amitié franco-hongroise" :

- « *L'âge d'or de l'amitié franco-hongroise* » (juin 1933)
- « *Liszt et la comtesse d'Agoult* » (Emile HARASZTI, décembre 1933)
- « *Une voyageuse française en Hongrie en 1884* » (novembre 1934)
- « *Pour la centième année de Mme Juliette Adam* » (Emile PILLIAS, octobre 1935)
- « *Premier concert du « petit Liszt » à Paris* » (décembre 1935)
- « *Liszt en France* » (avril 1936)
- « *Madame Juliette Adam et la Hongrie* » (octobre 1936)
- « *Madame Juliette Adam* » (Emile PILLIAS, octobre 1936)
- « *Un homme politique français en Hongrie il y a 100 ans* » (avril 1939)
- « *Ferdinand de Lesseps en Hongrie* » (mai 1939)
- « *L'opinion française et la Hongrie au siècle dernier* » (mars 1940)
- « *Pages spéciales sur Sigismond Justh, à Paris en 1888* » (avril 1940 puis août 1941)

En vérité, cette amitié avait toujours existé et existerait toujours, au moins parmi les âmes artistiques et spirituelles (non sans mettre en évidence l'admiration des Hongrois pour la culture et les lettres françaises) :

- « *Un homme de lettres hongrois chez Jules Lemaître* » (mai 1932)
- « *Paris et André Ady* » (Michel Babits, juin 1932)
- « *Artistes hongrois à Paris* » (juillet 1932)
- « *Les Hongrois de Paris devant Lamartine* » (juillet 1934)
- « *Un poète hongrois à la Sorbonne* » (mai 1935)
- « *Balzac et les Apponyi* » (octobre 1935)
- « *Hongrie et Rivarol* » (décembre 1935)
- « *Villard de Honnecourt et la Hongrie* » (octobre 1936)
- « *Un cloître médiéval français au Moyen âge* » (mars 1937)

- « Villon et l'ambassade hongroise en France de 1457 » (Alexandre ECKHARDT, février 1938)
- « Sources françaises dans la vie liturgique hongroise » (mai 1938)
- « Les maîtres français de la faïence hongroise » (septembre 1938)
- « Le premier philosophe hongrois et la pensée française » (A. ECKHARDT, décembre 1938)
- « Le poète hongrois Alexandre Kisfaludy en Provence » (Géza BIRKAS, janvier 1939)
- « Rapports intellectuels franco-hongrois et dominicains » (juin 1939)
- « Traditions françaises dans la vie du peuple hongrois » (juillet 1939)
- « Vie des étudiants hongrois à Paris au Moyen Age » (janvier 1940)
- « Pages spéciales sur Endre Ady et Paris » (janvier 1940)
- « Munkácsy à Paris » (janvier 1941)
- « Un voyage de Mme de Staël en Europe centrale » (Ctesse Jean de Pange, avril 1941)
- « Peintres hongrois à Paris » (septembre 1941)

Toutefois, lorsqu'il fallait évoquer les relations bilatérales d'ordre plus spécifiquement politique, il fallait bien reconnaître qu'elles étaient souvent teintées de malentendu, particulièrement dans les moments cruciaux pour la nation hongroise (les princes Rákóczi, Louis-Napoléon) :

- « Un écrivain français du XVIII<sup>e</sup> siècle : François Rákóczi » (Béla ZOLNAI, février 1936)
- « Louis XIV et le problème hongrois » (Emile PILLIAS, mai 1936)
- « La Hongrie du XVIII<sup>e</sup> siècle, vue de France » (septembre 1938)
- « L'alliance française de Georges I<sup>er</sup> Rákóczi » (juin 1942)
- « Napoléon III et Kossuth » (janvier 1937)
- « Napoléon et la Hongrie » (A. D. TOLEDANO, juillet 1938)
- « Le prince Napoléon-Jérôme et les Hongrois » (janvier 1939)
- « La Hongrie et les réfugiés huguenots » (Imre REVESZ, février 1933)
- « Soldats français et guerre d'indépendance 48-49 » (mars 1935)
- « Les lectures françaises de Louis Kossuth » (juillet 1935)
- « Les hussards hongrois au service de la France » (janvier 1936)
- « Deux gardiens de la civilisation : Hongrie, France » (Louis-Paul DESCHANEL, déc. 1936)
- « Chefs de croisades en terre magyare » (Georges GOYAU, février 1937)
- « Nicolas Zrinyi et la France » (décembre 1937)
- « Un millénaire : Saint Etienne et Sylvestre II » (Georges GOYAU, mai 1938)
- « Hongrois à Aurillac » (Etienne LAJTI, octobre 1938)
- « Petőfi en France » (mars 1939)
- « La Hongrie en 1870 : mission d'Edouard Sayous » (Emile PILLIAS, septembre 1939)
- « La mission parisienne du comte Ladislas Teleki » (février 1941)

« *Irányi et les émigrés hongrois en France* » (mars 1941)

« *La sainte patronne hongroise d'une reine de France* » (mars 1941)

Le rôle du correspondant parisien de la *NRH* était, entre autres, d'aplanir les malentendus. Jusqu'en 1936, René Dupuis n'avait pas véritablement satisfait ses employeurs. Son successeur, Emil Haraszti, étant hongrois, n'était qu'une solution temporaire. Ce n'est qu'en 1936 que la *NRH* trouva le correspondant efficace et diligent qu'elle cherchait.

## **Chapitre XVII.**

# **Un correspondant parisien bien pensant : Philippe Develle (1936-39)**

### **1. Un jeune homme capable et modeste**

Depuis l'été 1934, la *NRH* cherchait un remplaçant à Emil Haraszti qui fût un jeune homme « capable bien que modeste », bénéficiant de relations et, si possible, frayant dans tous les milieux politiques français. Ce jeune homme formidable allait être Philippe Develle, qui fut engagé en 1936.<sup>1743</sup> Ses premiers contacts avec la Hongrie semblent remonter au début de l'année 1934, justement, quand Joseph Balogh l'avait orienté vers Tibor Baráth au Comité international des sciences historiques.<sup>1744</sup> Peut-être était-ce déjà pour qu'il se renseignât afin d'écrire son article sur la question du trône en Hongrie (« Roi élu ou roi légitime », octobre 1934<sup>1745</sup>). En 1935, Philippe Develle publiait de nouveau à la *NRH* (« Petite entente économique », décembre 1935). Il semble que son affection pour la Hongrie ne fût ni fortuite ni superficielle. En abandonnant ses fonctions suite à sa mobilisation en 1939, il affirmait encore à Balogh combien sa tâche lui avait été à cœur, car « elle correspond[ait] à une cause, elle [lui] permettait de traduire des sentiments auxquels [il] souhaitait conserver toute leur force. »<sup>1746</sup> Malheureusement, on connaît peu sur le contenu de ces « sentiments », car ses fonctions de correspondant l'obligeaient à un certain retrait, et, de fait, il n'écrivit pas

---

<sup>1743</sup> Son contrat de représentation est daté du 25 février 1936 (Fond Balogh 1/801/6956). Balogh annonçait confidentiellement la nouvelle à Georges Deshusses dans une lettre du 31 décembre 1935 (Fond Balogh 1/784)

<sup>1744</sup> Balogh – Develle 1<sup>er</sup> mars 1934 (Fond Balogh 1/801)

<sup>1745</sup> Cette même année, Philippe Develle publia aussi un article sur la Hongrie dans une revue française : « Les facteurs de la politique hongroise », *Revue des sciences politiques*, 1934

<sup>1746</sup> Develle – Balogh 14 janvier 1940 (Fond Balogh 1/801)



d'articles à la *NRH* après 1935 si ce n'est une recension, écrite justement des armées en 1940 (« Certitudes hongroises », juillet 1940).

## 2. Quelques idées siennes sur la Hongrie

En 1934, il avait dû étudier longuement l'histoire hongroise, en remontant jusqu'au serment du sang, en passant par toute l'histoire houleuse des Temps modernes. Il était séduit par l'aspect mystique de la Couronne hongroise, éprouvant, sans le cacher, le plaisir du *happy few* (je rappelle ses paroles : « la thèse de la libre élection est bien trop mystique pour être comprise par les rationnels Français. »<sup>1747</sup>). J'ai aussi mentionné sa position ambiguë entre l'interprétation française et anglaise de l'idée d'« élection. » Une chose est certaine, il mettait l'accent sur l'influence des facteurs extérieurs sur cette décision de politique intérieure, et sur la nécessité de souplesse. Justement, son analyse de la Petite entente économique l'année suivante allait montrer combien cette institution politique et doctrinaire était difficile à convertir en organisation économique.<sup>1748</sup> En 1940, au contraire, sous prétexte d'une simple recension, il s'adonnait à une rêverie sur la vitalité du peuple magyar, sa capacité à endurer les épreuves, son hospitalité envers l'étranger alliée à une farouche résistance à l'assimilation, et sur l'harmonie qu'il trouvait en Hongrie entre la tradition et le progrès, symbolisé par les “progrès progressifs” (*HdM* : sans jeu de mot) du suffrage universel<sup>1749</sup> Il terminait même par ce qui semblait un appel assez peu discret à la révision intégrale des frontières (rare à la *NRH*) : « Vingt ans d'après-guerre témoignent que rien de stable ne peut être édifié sans ou contre le royaume de Saint Etienne. Une œuvre doit être intégralement reconstruite. »<sup>1750</sup>

## 3. Une carrière et une passion

Philippe Albert Octave Develle<sup>1751</sup> était né le 5 janvier 1909, il fut donc engagé à la *NRH* à l'âge de 27 ans. Son mariage, en 1935, avec la fille d'un administrateur des chemins de fer,<sup>1752</sup> fut célébré par le père de La Brière<sup>1753</sup> ; d'autre part, le jeune homme bénéficiait de références prestigieuses dont deux académiciens (René Doumic et Louis Gillet). Lieutenant

---

<sup>1747</sup> Philippe DEVELLE, « Roi élu ou roi légitime ? », *NRH*, octobre 1934, p. 234

<sup>1748</sup> DEVELLE, « Petite entente économique », *NRH*, décembre 1935, p. 512

<sup>1749</sup> DEVELLE, « Certitudes hongroises », *NRH*, juillet 1940, p. 16

<sup>1750</sup> Art. cit., p. 21

<sup>1751</sup> Curriculum Vitæ de Philippe Develle, c. 1935 (Fond Balogh 1/801/6946)

<sup>1752</sup> Albert Guérin, directeur de la Compagnie des chemins de fer au Maroc.

<sup>1753</sup> Faire-part de mariage de Philippe Develle avec Jeanne Guérin (Fond Balogh 1/801/6933)

de réserve et bardé de diplômés,<sup>1754</sup> il semblait lancé pour accomplir une brillante carrière, qu'il commença au secrétariat général de l'Union des syndicats de l'alimentation en gros de France et de nombreuses autres institutions du même genre. Mais il avait une passion : la Hongrie. En 1936, il accepta de consacrer une heure par jour de son temps à la *NRH*, en échange, semble-t-il, d'une rétribution annuelle de 9 000 francs.<sup>1755</sup> En 1937, le problème de la dévaluation du Franc occupa Balogh et Gesztesi pendant quelques mois avant qu'ils ne parvinssent à l'idée de fixer le salaire de Philippe Develle en *Livre Sterling*, réputée plus stable.<sup>1756</sup> Cet accord allait durer jusqu'à la mobilisation du jeune homme en septembre 1939. Dès le mois d'octobre, on lui cherchait un remplaçant<sup>1757</sup> ; comme solution provisoire, Gesztesi envisageait madame Philippe Develle, mais les Hongrois de Hongrie s'y opposèrent.<sup>1758</sup> D'autre part, Develle abandonnait la *NRH* avec regrets. « Vous savez combien cette tâche m'a été à cœur », écrivait-il à Balogh.<sup>1759</sup> Comme beaucoup de ses compatriotes, Philippe Develle fut capturé par les Allemands en 1940. Le 16 juin, Jeanne Develle, sans nouvelle, écrivait à Joseph Balogh de son refuge à La Bourboule en lui demandant de l'aider à localiser son mari.<sup>1760</sup> Peu après, elle annonçait son départ pour le Maroc, d'où elle apprendrait la captivité de son mari. En décembre, elle donnait naissance à un fils.<sup>1761</sup>

Entre 1936 et 1939, Philippe Develle accomplit un travail considérable et incomparable avec celui de ses prédécesseurs, sa correspondance étalée sur trois ans se mesure en centaines de lettres. D'autre part, intime du père de La Brière, le jeune homme était respectueux des conventions, très poli (ses lettres regorgent de formules baroques) et relativement bien introduit dans les milieux religieux ; il était l'homme qu'il fallait pour assister la *NRH* dans la période des années d'avant-guerre.

---

<sup>1754</sup> Lauréat de l'École des sciences politiques (sorti premier de la section administrative, premier prix, mention très bien, 1929). Diplôme d'études supérieures de Doctorat en droit (public, privé et sciences économiques). Licencié es lettres, Lauréat de la Faculté de droit de Paris. Diplômé de l'Académie de droit international de La Haye. Diplômé de l'Institut des hautes études internationales.

<sup>1755</sup> Balogh – Gesztesi 22 septembre 1937 (Fond Balogh 1/1172). Originellement, on cherchait à rétribuer le correspondant français 5 000 francs par an. Balogh – Jean Malys 25 août 1934 (Fond Balogh 1/481)

<sup>1756</sup> 118£ correspondaient alors à 9 000 francs, mais Gesztesi eut l'impression que Develle se contenterait de 100£. Gesztesi – Balogh 8 octobre 1937 (Fond Balogh 1/1172) Ce fut effectivement le cas. Balogh – Gesztesi 26 octobre 1939 (Loc. cit.)

<sup>1757</sup> Balogh – (Jeanne) Develle 6 octobre 1939 (fond Balogh 1/801)

<sup>1758</sup> « D'accord, Mme Develle est très brillante, mais ce n'est pas une solution durable. La représentation à Paris exige des démarches qu'une femme ne peut pas faire. » Balogh – Gesztesi 12 octobre 1939 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1759</sup> Develle – Balogh 14 janvier 1940 (des armées). Fond Balogh 1/801)

<sup>1760</sup> Develle – Balogh 16 juin 1940 (Loc. cit.)

<sup>1761</sup> (Jeanne) Develle – Balogh 2 et 25 juillet, 19 décembre 1940 (Loc. cit.)

## Chapitre XVIII.

# Le catholicisme français et la Hongrie : évolution d'une situation contrastée

Les catholiques français furent-ils massivement magyarophiles ? Sans doute non. Le furent-ils partiellement ou modérément, et quand ? En 1933, Joseph Balogh affirmait à Gesztesi que dans les milieux catholiques français, « l'intérêt professé envers la Hongrie [était] proportionnellement plus grand [...] ». <sup>1762</sup> Était-ce, avec une bonne dose d'optimisme, tenter de distinguer le minuscule du microscopique ? En 1936 encore, dans un éloge du RP Delattre publié dans *Korunk Szava*, <sup>1763</sup> Géza Birkás notait que la majorité des catholiques en France considéraient avec indifférence la question hongroise ; toutefois, il remarquait la multiplication récente des volumes d'études et articles favorables à la Hongrie, dont une partie des auteurs étaient justement des catholiques, prêtres ou laïcs – c'est ainsi qu'il en arrivait à dresser le portrait du RP Delattre, magyarophile précoce. Vers 1935-36, il était rejoint par d'autres catholiques de marque. Il est bien difficile de savoir si les convictions des masses commençaient pour autant à s'ébranler. Tout au moins pouvons-nous confirmer le constat de Géza Birkás en observant la nette intensification des échanges franco-hongrois après 1936 impliquant des ecclésiastiques français, notamment à travers la *NRH*. Il nous faudrait aussi tenter de distinguer les différents milieux catholiques français, au moins le catholicisme majoritaire et le catholicisme progressiste. Quant à la tendance traditionaliste, j'en ai déjà parlé à propos du monarchisme ; sa supposée magyarophilie était bien exagérée, même si elle put faire illusion sur un esprit pourtant sagace comme Aldo Dami, qui, en 1929, de manière exagérée – ou bien prématurée – repérait une réserve (une réserve, il est vrai) de magyarophilie parmi les « quelques milieux de droite, catholiques, conservateurs, favorables aux Habsbourg et à la Double monarchie – puissance catholique, contrepoids à l'Allemagne – et hostile à son démembrement et en général au nouvel ordre des choses nationalitaire et démocratique. » <sup>1764</sup> (Il est vrai que ce portrait correspond bien à celui de Xavier Vallat).

---

<sup>1762</sup> Balogh – Gesztesi 2 mai 1933 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1763</sup> Géza BIRKÁS, « Egy magyar-barát francia jezsuita : Pierre Delattre », [Un jésuite français magyarophile], *Korunk Szava*, 15 mars 1936, p. 118

<sup>1764</sup> Aldo DAMI, *La Hongrie de demain*, Paris, André Delpeuch, 1929, p. 23

Hommes de droite, catholiques, conservateurs : il ne manque dans cet inventaire que les militaires. Or, justement, d'après Paul Gradwohl, qui les a étudiés, les militaires français n'avaient pas été les plus enthousiastes pour démanteler l'Autriche-Hongrie.<sup>1765</sup> Plus que cela, il observe qu'en « étudiant les années trente on peut montrer que la Hongrie n'a pas fait l'objet d'une haine quelconque des autorités françaises. »<sup>1766</sup> Cette affirmation, frappante, car, d'une part, elle va à l'encontre des idées reçues, et, d'autre part, elle dénie, en quelque sorte, l'existence d'un changement progressif de la position française (ce que j'essaye, moi, de prouver), me paraît peu exploitable telle quelle, car l'absence de haine n'est pas une manière suffisamment précise de qualifier une politique. D'ailleurs, Gradwohl admet lui-même que « ce qui est en cause n'est pas la reconnaissance de la légitimité de l'irrégentisme, [qui restait] très mal toléré en France. »<sup>1767</sup> Or, à cette époque, avoir de bons sentiments envers les Hongrois sans tolérer leur irrédentisme, c'était comme les inviter à table sans assiette ni couverts (par exemple à la « bonne soupe » de Baudoin-Bugnet).

En réalité, Balogh et Ottlik passèrent suffisamment de temps à la recherche des « quelques milieux » évoqués par Aldo Dami pour s'apercevoir qu'ils étaient véritablement restreints, et justement loin d'être entièrement gagnés à la cause hongroise. J'en ai déjà dit quelques mots, j'y reviendrai plus longuement, notamment autour du cas particulier de Jean de Pange. Bref. Dans la première moitié des années trente, le support catholique français provenait essentiellement d'individualités isolées sur les marges, d'orientation plutôt traditionnelle ou appartenant à la tendance progressiste du catholicisme. En revanche, à partir de 1936, on observe effectivement les signes d'un mouvement de ralliement institutionnel ou tout du moins un certain élargissement du soutien catholique français, dont je me propose d'étudier les circonstances et les causes. Pour l'instant, plantons le décor.

## **1. Le catholicisme majoritaire et le catholicisme progressiste (1933-38)**

### a) L'opinion catholique en France : *La Croix* et les *Etudes*

Le pluralisme de *La Croix*

---

<sup>1765</sup> Paul GRADVOHL, « 1936-1938 : l'Armée française tente d'oublier Trianon », Cahier d'études hongroises, 6/1994, p. 194

<sup>1766</sup> Art. cit., p. 193

<sup>1767</sup> Art. cit., p. 199

Joseph Balogh ne s’y trompait pas, si l’on voulait atteindre les catholiques français, la première chose à faire était de s’aboucher avec *La Croix*, principal quotidien catholique français de l’Entre-deux-guerres, tirant à 150 000 exemplaires.<sup>1768</sup> « Nous connaissons assez bien la politique de l’Église pour ne pas aller contre ses désirs, écrivait son rédacteur en chef en 1932, mais nous ne recevons ni ordres ni défenses. »<sup>1769</sup> Chambre d’écho plus ou moins bien synchronisée de l’opinion publique française et de la politique pontificale, *La Croix* ne resta pas inchangée au XX<sup>e</sup> siècle ; elle avait été célèbre pour son antidreyfusisme au tournant du siècle, proche de l’Action française jusqu’en 1926, mais elle évolua, après la condamnation du mouvement royaliste par le Vatican, en renonçant à la politique militante et à la collusion entre la droite et le catholicisme tout en s’ouvrant peu à peu aux idées de la SdN. Entre le nationalisme français et l’esprit de Genève : quelle était la position la moins défavorable à la Hongrie ? Difficile d’en juger... Il est vrai, tout de même, que la cause hongroise ne fut pas ignorée dans *La Croix* comme elle l’était dans le reste de la presse française. C’est bien dans le quotidien catholique que l’on pouvait lire les « Lettres de Hongrie » du père Delattre<sup>1770</sup> (jusqu’en 1933) puis d’Emile Horn.<sup>1771</sup> Mais celles-ci voisinaient avec des positions plus favorables à la Petite entente. Simplement, *La Croix* était un journal d’opinion ou, plus exactement d’opinions. Institutionnellement, elle était placée sous la responsabilité de deux rédacteurs en chef, un laïc et un religieux (qui furent, au cours des années trente : le RP Merklen et Jean Guéraud), de la Congrégation assomptionniste et de la Société d’édition.<sup>1772</sup> En matière politique et sociale, les deux co-rédacteurs en chef représentaient deux tendances différentes du catholicisme français, « L’une foncièrement

---

<sup>1768</sup> Pierre ALBERT, Histoire générale de la presse française, tome III (1871-1940), PUF, 1972, particulièrement pp. 548-551

<sup>1769</sup> Léon MERKLEN, Nouvelles Littéraires, 11 juin 1932, Ibid., p. 550

<sup>1770</sup> Notamment son fameux article sur la sainte Couronne en août 1927.

<sup>1771</sup> La Croix : articles sur la Hongrie au premier semestre 1934

3 janvier. Lettre de Hongrie (Emile Horn). Message du nonce aux Hongrois sur la restauration des paulistes, seul ordre fondé en Hongrie au XII<sup>e</sup> siècle

23 janvier. Arrivée du nouveau ministre de Hongrie à Paris

25 janvier. Article sur la situation hongroise (Emile Horn)

6 mars. Gömbös et Dollfuss en Italie

16 mars. mort de Sixte de Bourbon-Parme. On rappelle l’échec de la tentative de paix, attribué à « la maladresse de Czernin » et à la « réaction violente » de Clemenceau

12 mars. Lettre de Hongrie (Emile Horn) Très favorable. La Croix est souvent citée dans le Nemzeti Újság (on y dit que le père Merklen connaît bien la Hongrie)

20 mars. Discours de Mussolini, qui appuie le révisionnisme hongrois

21 mars. La France est incapable d’organiser la paix danubienne

3 avril. Lettre de Hongrie (Emile Horn). Citation de l’article de Joseph Balogh paru dans la NRH de mars 1934 (« la pensée française en Hongrie »)

3 mai. Lettre de Hongrie (Emile Horn)

<sup>1772</sup> Alain FLEURY, “La Croix” et l’Allemagne, 1930-1940, Paris, Cerf, 1986, p. 37

conservatrice, l'autre progressiste et démocrate. », complémentaires plus qu'opposées, affirme pourtant l'historien du quotidien, Alain Fleury. En matière de politique étrangère, la diversité était encore plus grande et, surtout, plus discordante – sur un sujet aussi crucial, par exemple, que l'alliance franco-soviétique, honnie par Jean Guéraud et acceptée, à contrecœur, par Jean Caret, éditorialiste pour la politique étrangère et loyal soutien à la ligne du RP Merklen. D'où des positions divergentes à l'égard de la Tchécoslovaquie.<sup>1773</sup> Et à propos de l'Allemagne, quel était le point de rencontre entre les imprécations germanophobes d'un Pierre l'Ermitte (collaborateur ancestral du quotidien, proche de Jean Guéraud) et le soutien à la politique de rapprochement prônée par Léon Merklen ? Cette attitude éclectique donnait à *La Croix* une position particulière au sein du paysage médiatique français.<sup>1774</sup>

### Quelques hommes de *La Croix* face à la Hongrie

On retrouvait aussi chez un même rédacteur des positions très nuancées ; prenons Jean Caret, par exemple, qui était le pseudonyme d'André D. Tolédano. L'homme avait été membre du secrétariat général de la SdN jusqu'en 1924.<sup>1775</sup> Il signait sous son nom véritable des articles dans *Esprit* et même – surtout – dans la presse chrétienne démocrate (*l'Aube*).<sup>1776</sup> Ce qui n'empêche pas un historien spécialisé dans la presse de le considérer comme relativement indulgent à l'égard du fascisme.<sup>1777</sup> Son ouverture d'esprit s'étendait-elle jusqu'à la Hongrie ? Oui, il eut des relations avec la *NRH* à laquelle il signa deux articles, le premier en novembre 1932, sur le désarmement, le second en juillet 1938, sur Napoléon. Mais sa correspondance avec Balogh est insignifiante, on ne peut rien en tirer.

Quant à Léon Merklen, co-rédacteur en chef depuis décembre 1927, on disait volontiers qu'on le connaissait bien (Joseph Balogh<sup>1778</sup>) et, qu'en retour, ce dernier connaissait bien la Hongrie. Gyula Kövér, dont la femme était originaire du même village alsacien que lui, disait du P. Merklen qu'il avait « une très bonne impression de la Hongrie », qu'il comprenait étonnement bien l'impossibilité d'importer en Hongrie « les institutions démocratiques de pays qui connaissent d'autres conditions. » Autres preuves avancées de sa bonne information, il avait demandé où en était la politique agraire et, ensuite, « dressé un parallèle très intéressant entre

---

<sup>1773</sup> Ibid., p. 335

<sup>1774</sup> « *La Croix* atteint non seulement tout le monde catholique, mais les rédacteurs des autres journaux, qui la lisent tous, mais chacun le sait, sans jamais la citer. » Delattre – Balogh 12 octobre 1938 (Fond Balogh 1/757)

<sup>1775</sup> Antoine DELERY, Joseph Folliet (1903-1972). Parcours d'un militant catholique, Cerf Histoire, 2003, 483 pages, p. 160

<sup>1776</sup> Ibid., p. 403 sq.

<sup>1777</sup> Pierre ALBERT, Histoire générale de la presse française, tome III (1871-1940), PUF, 1972, p. 550

<sup>1778</sup> Balogh – Kövér 22 décembre 1938 (Fond Balogh 1/1855)

les tâches du clergé hongrois et français. »<sup>1779</sup> Mais tout cela ne faisait pas de lui un défenseur irréductible de l'irrédentisme hongrois. Et cela, Balogh avait du mal à l'admettre, voire à la comprendre. Il ne parvint jamais à organiser un service d'échange avec *La Croix*. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Au moins trois traces de tentatives, toutes les trois en 1933, sont conservées dans sa correspondance : directe à travers Gesztesi<sup>1780</sup>, indirecte à travers Robert d'Harcourt et un certain Millard, directeur du Centre de documentation cinématographique. Lors de cette troisième tentative, le ton de Balogh démontre un commencement de nervosité : « je crois que de la part de la seule revue française de Hongrie, et dont les sympathies catholiques sont déclarées, ce n'est pas un vœu immodeste ou sans fondement que de recevoir régulièrement le grand quotidien du catholicisme français. »<sup>1781</sup> Admettons que le refus ait possiblement reposé sur des raisons financières, car l'échange d'un quotidien contre une revue mensuelle n'est pas une affaire entièrement équitable (mais l'équité se mesure-t-elle uniquement en données financières, surtout lorsque l'on est une revue catholique ?).

### Déception des Hongrois

De fait, le ton général de la correspondance de Balogh démontre qu'il ne rencontra pas chez les catholiques français l'accueil auquel il aspirait, car les Hongrois – tout en considérant avec admiration les expériences du renouveau catholique français (voir plus loin) – se sentaient si bons catholiques qu'ils eussent espéré, non pas une timide amitié, mais un franc enthousiasme de la part de leur co-religionnaires français.

Or, aux *Etudes* – qui étaient la tête du catholicisme français comme *La Croix* en était les jambes – l'accueil réservé aux Hongrois ne semble pas avoir relevé de l'enthousiasme. *Etudes* était une revue sérieuse où Robert d'Harcourt écrivait, par exemple, des articles bien documentés sur l'Allemagne.<sup>1782</sup> Sur la religion en Europe centrale, Pierre Delattre publia quelques articles au début des années trente.<sup>1783</sup> Mais, sur la situation politique hongroise proprement dite, quelques articles et recensions du rédacteur en chef Yves de La Brière démontrent une attitude ambiguë ou même inconséquente : une ouverture de principe à la

---

<sup>1779</sup> Kövér – Ottlik 17 décembre 1938 (Loc. cit.) ; cf., aussi, la note ci-dessus, sur les extraits de *La Croix* en 1934.

<sup>1780</sup> Balogh – Gesztesi 2 mai 1933 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1781</sup> Balogh – Millard 17 juin 1933 (Fond Balogh 1/2253)

<sup>1782</sup> Robert d'HARCOURT, « L'hitlérisme et la jeunesse catholique allemande », 1932, 212/3, pp. 144-162 ; « La Trinité : Hitler, Papen, Hugenberg », 1933, 1/214, pp. 400-421 ; « Visages de la jeunesse nationale-socialiste », 1936, 227/2 pp. 456 à 473 et 618 à 631

<sup>1783</sup> Pierre DELATTRE SJ, « L'unité morale en Tchéco-Slovaquie et l'école », *Les Etudes*, 5 août 1929, pp. 286-307 ; « Le septième centenaire de Sainte Elisabeth de Hongrie », *Etudes*, 20 octobre 1931, pp. 191-199 ; « Mouvements religieux hors de France : organisation de la charité (en Hongrie) », *Etudes*, 1933, 215/2, pp. 338-351

discussion, mais aussi l'attachement au dogme selon lequel la révision conduit à la guerre. Dans une recension de *Réviser le traités* (Georges Roux, 1932), la révision était considérée comme une chose « convenable en soi », car nul traité n'est intangible. On admettait aussi que certaines situations actuelles eussent justifié un programme révisionniste, Georges Roux en apportait d'ailleurs la preuve. Fallait-il pour autant adopter ledit programme ? Non, disait Yves de La Brière. Car cela eût provoqué des conflits violents et il était donc « plus sage de laisser les nouveaux États faire l'expérience politique, durant une génération au moins, des conditions d'existence que leur [avaient reconnues] en 1919 et 1920, la diplomatie internationale, au milieu de difficultés exorbitantes. »<sup>1784</sup> En 1935, on retrouve cette même ambiguïté à propos de *La tragédie du Danube* d'Antoine Rédier, dont le témoignage, d'après Yves de La Brière, n'était pas « exempt de complaisance », mais avait au moins l'avantage d'être sincère, et surtout « indépendant des influences qui *synchronisent* habituellement la littérature officielle et officieuse. »<sup>1785</sup> Or, n'était-il pas, lui-même, un tant soi peu au diapason de la symphonie synchronisée ? Dans l'ordre de l'analyse pourtant, sinon de l'action, il était proche de la critique hongroise, lorsqu'il qualifiait de « présomptueuse dictature » l'attitude de Woodrow Wilson, Lloyd George et Georges Clemenceau.<sup>1786</sup> J'ai déjà établi un parallèle entre la cause hongroise et les idéaux des jeunes non-conformistes français. Il n'est pas inintéressant de noter qu'*Etudes* éprouvait des sentiments similaires à l'égard des deux projets : une sympathie de principe mais un profond scepticisme pratique.<sup>1787</sup>

Mentionnons un aspect concret : la rédaction refusa tout net la proposition d'échange adressée par la *NRH*, ce qui semble, bien sûr, beaucoup moins justifié que dans le cas du quotidien *La Croix*.<sup>1788</sup>

En ce qui concerne l'impression d'ensemble, précisons que l'état d'hypersensibilité suscitait fréquemment chez les Hongrois des jugements excessifs (qu'un opportunisme non moins généralisé permettait souvent d'inverser par la suite). D'où certaines difficultés pour

<sup>1784</sup> Yves de LA BRIERE SJ, recensions de *Réviser les traités* (Georges ROUX) et *Le problème hongrois* (René DUPUIS), *Etudes*, 1932, 210/1, p. 624

<sup>1785</sup> LA BRIERE, recension de *La Tragédie du Danube* (Antoine REDIER), *Etudes*, 1935, 223/2, p. 258

<sup>1786</sup> LA BRIERE, « Histoire religieuse du temps présent, la Foi des Traités de 1919 à 1925 et 1936 », *Etudes*, 1936, 227/2, pp. 98

<sup>1787</sup> À propos de l'ouvrage programmatique écrit en 1934 par René Dupuis et Alexandre Marc, on pouvait lire dans *Etudes* : « L'audace » des auteurs « nous vaut un livre plein d'enseignements. » « L'Ordre nouveau » de la jeunesse française sauvera à la fois des mouvements totalitaires matérialistes et des « idéologies périmées » en « restituant au spirituel et à la personne leur primauté. » La difficulté réside « dans le plan d'action. » D'ailleurs, selon le recenseur, les auteurs exagéraient légèrement leurs chances de succès. Alphonse de PARVILLEZ, Recension de *Jeune Europe* (René DUPUIS et Alexandre MARC), *Les Etudes*, 1934, 218/1, pp. 844-845. Voir aussi, par exemple : Joseph ROBINNE, « Révolution constructive des jeunes », *Les Etudes*, 1934, 219/2, p. 159 à 181

<sup>1788</sup> Suite au refus, Balogh demandait son intercession au P. Delattre. Balogh – Delattre 30 août 1933 (Papiers Delattre. Carton 221. Enveloppe n°9)



l'historien. Voici ce que Balogh écrivait un jour au chanoine Endre Hamvas, vicaire général du primat de Hongrie : « Le père de La Brière est-il devenu irrédentiste ? [...] Comme *Les Etudes* en général, ainsi que la Maison des jésuites en France, n'ont jamais été très amicales envers notre pays, je considère cette proposition avec une certaine méfiance. » De quelle proposition s'agit-il ? Au début du mois d'octobre 1938, le père de La Brière souhaitait écrire un article sur la nécessité de modifier les limites des circonscriptions ecclésiastiques en cas de révision des frontières politiques.<sup>1789</sup> Le P. Delattre qui, bien que lui-même jésuite, partageait le sentiment de Balogh sur *Les Etudes*, ne semble pas avoir remarqué ce supposé revirement du P. de La Brière, puisqu'il écrivait à peu près au même moment qu'il n'avait aucun espoir de faire accepter un article sur la Hongrie par la revue jésuite.<sup>1790</sup>

### Le clergé de France

Quant au clergé lui-même ? Malheureusement, je dispose de trop peu d'éléments pour formuler une analyse. Mais, à son propos comme à celui des catholiques en général, on peut supposer qu'est valable le glissement progressif du nationalisme vers le pacifisme (sous la pression de la menace soviétique puis du Front populaire) –un pacifisme moins volontariste que celui des intellectuels progressistes, qui étaient plus expérimentés en la matière. D'où, comme je l'ai déjà dit, cette position plutôt sceptique qui prévalut au moins jusqu'au milieu des années trente à l'égard de la propagande hongroise. D'ailleurs, je n'écris pas cela tout à fait sans preuve. Peu après le premier arbitrage de Vienne, le cardinal Serédi fit envoyer à Pál Teleki (alors ministre de l'instruction et des cultes) la copie d'une lettre du cardinal Verdier. Dans sa réponse, Teleki félicitait le primat de Hongrie pour ses efforts, dont la preuve se trouvait dans la lettre du cardinal français. Il ajoutait qu'il était formidable de voir ce que pensaient désormais des personnes comme ce dignitaire de l'Église de France qui, jusqu'alors, n'avait pas véritablement figuré parmi les amis de la Hongrie.<sup>1791</sup> Même si le cardinal Verdier n'était pas à lui tout seul le clergé de France, ce commentaire est de taille. Soulignons qu'il s'agit, non pas de mesurer le degré réel de magyarophilie (et qu'est-ce que cela veut dire, en définitive ?), mais la perception qu'en avaient les Hongrois. Observons aussi l'importance de

---

<sup>1789</sup> Balogh – Endre Hamvas 24 octobre 1938 (Fond Balogh 1/1333)

<sup>1790</sup> Le P. Delattre rappelait que toutes ses notices sur les questions d'Europe centrale y avaient été refusées, de même que le texte de sa conférence sur l'amitié hongroise, donnée à l'occasion de l'Exposition à Paris l'année précédente, dont le manuscrit lui avait été retourné avec une expression de dédain ainsi formulée : « l'acte de pure courtoisie n'a aucune portée... » Delattre – Balogh 12 octobre 1938 (Fond Balogh 1/757/6642)

<sup>1791</sup> Prímási Levéltár [Archives du cardinal primat de Hongrie] Esztergom. Cat. D/c, 4655/1938. Je remercie Balázs Csiky qui m'a fait connaître ce document. D'ailleurs, l'avis favorable du cardinal Verdier était synchrone avec deux articles de La Croix (28 et 29 octobre 1938), qui sont aussi conservés dans les archives du cardinal primat. (Cat. D/c, 5861/1938)

l'année 1938, qui s'impose régulièrement comme une borne, sinon un tournant, et à laquelle j'accorderai plus loin sa place méritée. Pour l'instant, revenons au père de La Brière.

## b) Le père de La Brière et la NRH

Gardons-nous des jugements trop péremptaires, disais-je. Ce même père de La Brière, décrié par Balogh et Delattre en même temps que sa revue, faisait pourtant partie du « petit cercle d'amis de la *NRH* » auquel, comme pour m'y ressourcer, je reviens assez souvent<sup>1792</sup>... Comment expliquer de tels tiraillements ? Mouvements d'humeur, inconstance, opportunisme ? Un peu de tout cela, certainement, qui fait la vie des hommes.

Outre ses fonctions aux *Etudes*, Yves de La Brière SJ (1877-1941) était spécialisé dans le droit international et la morale. Particulièrement impliqué sur la question de la paix, il s'efforçait de « dépasser l'idéologie de Genève par un supplément d'âme puisé dans la tradition chrétienne. »<sup>1793</sup> À condition de s'entendre sur un certain nombre de définitions, il devait pouvoir rencontrer les Hongrois sur ces bases. Il écrivit quatre articles à la *NRH*.

### Articles du P. de La Brière parus à la *NRH*

Les concordats dans la nouvelle Europe	Tête 2	Juillet 1935
La condition internationale de l'Autriche	Corps	Février 1936
Les catholiques et la Société des Nations	Tête 1	Octobre 1936
Le destin présent de la région danubienne	Queue	Janvier 1938

Mais, à propos de ce dernier article qui concernait plus particulièrement la Hongrie, Balogh écrivit à son correspondant parisien qu'il était « d'une faiblesse qui dépass[ait] l'imagination et complètement vide. » Voulant faire tout son « possible pour que cet excellent écrivain n'[eût] pas connaissance de [son] opinion », il allait essayer de placer le texte au *Pester Lloyd*.<sup>1794</sup> Bien sûr, Balogh aurait tout aussi bien pu commencer par ne pas exprimer son avis aussi crûment à un jeune homme que le P. de La Brière avait marié... Philippe Develle, bien embarrassé, rappela qu'un article du jésuite avait déjà été refusé. Dans ces conditions, il fallait

<sup>1792</sup> Rappel : en 1937, Balogh regrettait que le P. Delattre ne pût se joindre au déjeuner du « petit cercle » d'amis de la *NRH*, constitué du père de la Brière, des frères Georges et Maurice Pernot, et de MM. de Vienne, de Pange et de Vogüé, de Lévis-Mirepoix. Balogh – Delattre 3 juillet 1937 (Fond Balogh 1/757)

<sup>1793</sup> Paul DUCLOS, « Yves Leroy de La Brière », in Jean-Marie MAYEUR et Yves-Marie HILAIRE (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, tome 1. Les jésuites, sous la direction de Paul DUCLOS, Paris, Beauchêne, 1985, pp. 162-163

<sup>1794</sup> Balogh – Develle 20 novembre 1937 (Fond Balogh 1/801)

craindre de se brouiller avec lui « et avec une fraction de l'opinion publique sur laquelle il [était] influent. »<sup>1795</sup> L'article parut en janvier, mais en queue de numéro. Il y était surtout question d'éloges adressées à la Hongrie pour son rôle à la SdN, à la *NRH* dont les efforts, qui se traduisaient par une meilleure connaissance de la Hongrie au sein de l'élite française (ce qui n'était pas faux), et, enfin, à Joseph Balogh lui-même pour un article paru à la *Revue de droit international* dans lequel ce dernier défendait « des idées d'homme de bonne volonté. »<sup>1796</sup> Balogh, qui d'ordinaire ne répugnait pas à la flatterie, fut, pour une raison que j'ignore, imperméable et réticent à ces éloges. Quand le père de La Brière vint proposer, en octobre, son idée sur les frontières ecclésiastiques, Balogh sauta sur l'occasion présentée par l'avis défavorable du chanoine d'Esztergom<sup>1797</sup> et refusa l'article.

### c) La bonne disposition de la presse catholique progressive, le cas de *Sept*

#### La paix et la justice

En ce qui concerne la politique internationale, par rapport à la presse catholique majoritaire, la presse progressiste était “avancée” (on ne s'en étonnera pas) sur la question de la paix. Le nationalisme y était clairement et définitivement stigmatisé comme un spectre du passé. Mais nous avons déjà admis que le pacifisme n'était pas nécessairement un pas vers la cause hongroise (on répétait suffisamment, en France : “la révision, c'est la guerre !” – les Hongrois disaient : “La révision, c'est la paix”, question de point de vue). De fait, tout en acceptant le bien-fondé de certaines revendications hongroises, les catholiques progressistes français semblent avoir, eux aussi, pris au sérieux les accusations de va-t-en-guerre dont on brocardait volontiers les Hongrois ; aussi leur bienveillance naturelle pour les victimes de toutes sortes (les puissances perdantes, les nations isolées au milieu d'ennemis, les minorités maltraitées) n'engageaient-elle pas nécessairement l'adhésion, ni même l'indulgence pour les projets de révision des frontières et tout le trouble qui allait avec. Position inconséquente, dira-t-on. Peut-être, surtout par rapport à celle des non-conformistes, qui leur étaient proches mais qui, véritables révolutionnaires (au moins en parole), reprochaient justement aux catholiques

---

<sup>1795</sup> Develle – Balogh 23 novembre 1937 (Loc. cit.)

<sup>1796</sup> Yves de LA BRIERE SJ, « Le destin présent de la région danubienne », *NRH*, janvier 1938, p. 71

<sup>1797</sup> « Le père de la Brière va enfoncer une porte ouverte, écrivait le chanoine, puisqu'une constitution apostolique a établi en septembre dernier la nécessité de faire coïncider les frontières. [...] Il n'est pas indiqué de traiter ce sujet avec un article. » Endre Hamvas – Balogh 27 octobre 1938 (Fond Balogh 1/1333)

progressistes leurs attermoissements et leur compromission avec l'ordre socio-économique dominant.<sup>1798</sup>

D'ailleurs, comment ces derniers résolvaient-ils cette contradiction ? En soutenant modérément la cause hongroise dans leur presse, tout en évitant de s'impliquer dans une relation directe avec la Hongrie. Ni au sommaire de la *NRH*, ni dans la correspondance de Balogh n'apparaît un catholique français progressiste en vue – pas de Joseph Folliet, ni de Georges Bidault, ni de Stanislas Fumet, ni de jésuites ou dominicains engagés. Ce fut seulement en 1939 que le jésuite Pierre Chaillet allait faire une brève et intense apparition. Quand, en 1933, on évoquait dans un document du *Küligyminiszterium* un article d'Hubert Beuve-Méry paru dans l'*Aube*, journal chrétien démocrate, c'était pour souligner « l'inhabituelle objectivité » de son auteur. « L'article n'est pas seulement objectif, écrivait Gesztesi, mais il démontre même une certaine sympathie envers la Hongrie, la presse de gauche commence à saisir ce qu'est la démocratie fictive à la tchèque. »<sup>1799</sup> Derrière cette petite exagération, beaucoup d'optimisme... Hubert Beuve-Méry ne devint pas un magyarophile actif. Il résidait à Prague, il était professeur à l'Institut français de Prague « autrement dit employé du gouvernement tchèque. »<sup>1800</sup> Il écrivit bien quelques articles amicaux,<sup>1801</sup> proposa d'engager un service d'échange entre la *NRH* et la *Revue française de Prague* dont il était le collaborateur,<sup>1802</sup> mais le contact s'effiloqua. En 1936, peu après qu'il eut pris en charge la correspondance du *Temps* à Prague, on retrouve la trace du journaliste français à propos d'une citation qu'il aurait attribuée par erreur à Georges Otlik (il semble que la bonne foi de Beuve-Méry ait été trompée par une revue de presse fautive). Bref, on n'observe aucun progrès, même plutôt une régression (même si le journaliste français exprima ses regrets).<sup>1803</sup> Encore une occasion manquée.

### L'hebdomadaire *Sept*

L'hebdomadaire *Sept* fut lancé en mars 1934 par le père Bernadot, dominicain, dans la foulée du mouvement d'Action sociale du pape Pie XI. Son tirage moyen était de 50 à 60 000

---

<sup>1798</sup> À cela, Folliet répondait : « La pauvreté, l'humilité, voilà le vrai anticonformisme. » (Joseph FOLLIET, *L'aube*, 22 août 1933, in Antoine DELERY, Joseph Folliet (1903-1972). Parcours d'un militant catholique, Cerf Histoire, 2003, p. 119)

<sup>1799</sup> Gesztesi – Service de presse du KÜM 31 octobre 1933 (MOL. K66. Gesztesi Dosszié 104. cs. II./b), à propos d'Hubert BEUVE-MÉRY, « Quand la démocratie passe à l'offensive... L'expérience tchécoslovaque », *L'Aube*, 31 octobre 1933

<sup>1800</sup> Gesztesi – Service de presse du KÜM 31 octobre 1933 (MOL. K66. Gesztesi Dosszié 104. cs. II./b)

<sup>1801</sup> Balogh – István Antal 14 juillet 1933 (Fond Balogh 1/83)

<sup>1802</sup> Balogh – Beuve-Méry 31 mai 1933 (Fond Balogh 1/327)

<sup>1803</sup> Correspondance Balogh - Beuve-Méry 17et 21 février 1936 (Loc. cit.)

exemplaires, ce qui en faisait un titre-phare du catholicisme auprès des classes moyennes urbaines et plutôt intellectuelles.<sup>1804</sup> *Sept* était partisan d'une entente avec l'Allemagne fondée sur la révision des traités de paix au sein d'une conférence internationale organisée sous l'égide de la SdN, qu'elle soutenait volontiers au contraire des milieux catholiques conservateurs comme la puissante Fédération catholique du général de Castelnau.<sup>1805</sup> En outre, pas farouchement opposée aux régimes autoritaires (en excluant, toutefois, le nazisme et le communisme),<sup>1806</sup> ni épouvanté par le monarchisme,<sup>1807</sup> *Sept* était un journal aux idées non seulement progressistes, mais assez originales. Il fut arrêté sur décision pontificale en août 1937, officiellement pour des raisons économiques, en fait à cause des tensions qui divisaient l'Église et même l'ordre dominicain lui-même, provoquées par la situation internationale sur laquelle *Sept* prenait souvent des positions à contre-pied.<sup>1808</sup>

On parlait déjà de *Sept* en Hongrie avant même que son premier numéro ne fût sorti. Un bon ami de Joseph Balogh, le bénédictin Jéromos Szalay, était en contact avec de jeunes français catholiques ; en février 1934, peu avant le lancement de l'hebdomadaire, il recevait une lettre du jeune Jean Schott, qu'il avait placé comme précepteur dans une famille hongroise d'Esztergom :

*Il y a du nouveau et du pressant. Voici !... Les dominicains de Juvisy [vont] faire paraître un hebdomadaire du genre Candide ou Gringoire, au titre encore indéfini. On s'occupera là-dedans de politique je pense, évidemment, de littérature, d'art, de philosophie, de sociologie, etc... etc... - Cet hebdomadaire comprendra une page réservée aux jeunes (notre conquête !), page dont nous nous contenterons pour l'instant. Joseph Folliet [...] est chargé de cette page, [qui] comprendra une rubrique réservée à l'Europe centrale et sub-centrale.<sup>1809</sup>*

## La magyarophilie sous conditions

Cette rubrique promise au sein de la page sur la jeunesse n'eut pas vraiment d'existence. Pourtant, la Hongrie n'était pas inconnue à la rédaction de ce nouveau journal qui comptait,

---

<sup>1804</sup> Antoine DELÉRY, *Ibid.*, p. 157

<sup>1805</sup> *Ibid.*, p. 160-161. Le 21 avril 1934, *Sept* imprimait en première page : « l'Action française blâme l'inaction des catholiques. Nous aussi, mais pour d'autres raisons. Car il ne s'agit pas de dominer par la force, mais de réconcilier par l'amour. »

<sup>1806</sup> Après l'expédition d'Afrique, Daniel-Rops défendait l'Italie et les raisons de sa conquête, et même certains côtés du fascisme, où, écrivait-il, « il [avait] des amis », *Sept*, 15 mai 1936. Le 13 août 1937, François-Perroux, docteur honoris causa de l'université de Coimbra, faisait l'éloge de Salazar, « en route vers la création d'un État chrétien [...] moins étatisé qu'en Italie. »

<sup>1807</sup> Interview du comte de Paris, où l'on apprenait que la monarchie, en réduisant le rôle des partis, s'opposait à la ploutocratie. Jean LOISY, « Les catholiques dans la cité. Ce que déclare à *Sept* le comte de Paris », *Sept*, 21 mai 1937

<sup>1808</sup> Antoine DELÉRY, Joseph Folliet (1903-1972). *Parcours d'un militant catholique*, Paris, Cerf Histoire, 2003, pp. 186-187

<sup>1809</sup> Jean Schott – Jéromos Szalay OSB 8 février 1934 (Fond Balogh 1/2971)

entre autres, René Dupuis, Daniel-Rops et André Tolédano, et eut, en outre, pour collaborateurs occasionnels Wladimir d'Ormesson, Robert d'Harcourt, Jean de Pange et même Ernest Pezet. Tous, ils connaissaient bien la situation hongroise, certains penchaient dans le sens de ses revendications – mais pas tous et pas entièrement, comme nous l'avons vu. Dans l'ensemble, le journal semble avoir reflété la "magyarophilie sous conditions" de nombre de ses collaborateurs. Ainsi Tolédano se réjouissait-il, en août 1935, d'avoir lu dans le livre du père Delattre que les traditions catholiques opposeraient une barrière infranchissable au néo-paganisme nazi en Hongrie.<sup>1810</sup> En novembre 1935, O. Forst de Battaglia critiquait la politique hongroise – « pendant que l'on se bat en Abyssinie » « M. Gömbels » (notons le lapsus, pour Gömbös) et M. Mussolini discutent de l'Europe et de l'Autriche<sup>1811</sup> – tout en admettant, d'autre part, plusieurs faits historiques en faveur des Hongrois.<sup>1812</sup> En mars 1936, le même reporter rapportait de Hongrie les mots suivants, tout plein de finesse et de nuances :<sup>1813</sup>

*La politique intérieure hongroise ne connaît qu'un seul problème central : maintenir le caractère traditionnel de la société, forgé par l'histoire héritée des ancêtres. [...] La majorité écrasante de la population et tous les facteurs influents sont d'accord sur ce but, mais les opinions diffèrent quant aux moyens indiqués pour l'atteindre. » « Presque toute l'aristocratie et une partie du clergé, des professeurs de faculté et des industriels et la haute finance ont épousé les idées de Bethlen et du légitimisme intégral » (opposition de droite). La droite n'est pas égoïste, mais elle craint les instincts racistes et matérialistes des masses. « Elle se méfie du passé et l'avenir de MM. Gömbös et Eckhardt ». Bethlen s'était opposé à la restauration, mais depuis, il s'est converti. Société essentiellement chrétienne. Les professeurs de faculté sont pratiquants, la jeunesse remplit avec zèle ses devoirs religieux. Bonne entente entre les catholiques et les protestants. « Bref, tout serait parfait, s'il n'y avait pas le côté mondain et la légèreté des mœurs. [Les Hongrois sont] très sensuels, passablement snobs, et farouchement hostiles aux chaînes qui entravent leur bon plaisir.*

Pendant toute l'année 1936, d'ailleurs, le ton resta le même. En mai, l'hebdomadaire publiait les résultats d'une consultation des lecteurs, dont une majorité se prononçait favorablement à la révision du traité de Trianon.<sup>1814</sup> En juin, Forst de Battaglia reprochait à la diplomatie française d'être absente en Europe centrale, « sans se soucier de ce que les absents ont

---

<sup>1810</sup> André TOLEDANO, Sept, 16 août 1935

<sup>1811</sup> O. FORST DE BATTAGLIA, « Pendant que l'on se bat en Abyssinie », Sept, 1<sup>er</sup> novembre 1935

<sup>1812</sup> Rappel de la politique de colonisation menée par les Habsbourg contre les Hongrois, description de certains aspects caricaturaux de la frontière slovaquo-hongroise (les 84 citoyens slovaques de Komárom, ville moyenne du Danube attribuée à la Tchécoslovaquie). O. FORST DE BATTAGLIA, « La vie des peuples en Europe centrale. I. Itinéraire hongrois. », Sept, 6 novembre 1935. Je n'ai trouvé aucune trace de la (ou des) partie(s) suivante(s) du reportage.

<sup>1813</sup> O. FORST DE BATTAGLIA « Promenades européennes. Au pays des Magyars », Sept, 27 mars 1936

<sup>1814</sup> Sept, 8 mai 1936

toujours tort et que le fait d'être présent est le premier droit et devoir de toute diplomatie. »<sup>1815</sup>  
Balogh ne pouvait que se féliciter de cette revue. En 1937, il la donnait pour modèle - du point de vue de la forme, il est vrai – à son ami Jenő Katona, qui envisageait de « rajeunir » le *Katolikus Szemle*.<sup>1816</sup>

#### d) *Sept* devient *Temps présent* ; l'année 1938

Le progressisme de *Sept* était sensible à l'injustice infligée à la Hongrie. Cette opinion, encore peu commune au sein du catholicisme français au milieu des années trente, allait connaître une certaine diffusion au sein du catholicisme majoritaire. Ce n'est pas un moindre paradoxe que *Sept*, au moment de son "interdiction" par le Vatican, ait ainsi légué au catholicisme français cette petite partie de ses nombreuses idées iconoclastes qu'était la magyarophilie (sous conditions). D'autre part, la revue continua à paraître après avoir rompu ses liens institutionnels avec les dominicains, et fut rebaptisée *Temps présent*. La rédaction fut laïcisée, mais la ligne éditoriale resta sensiblement la même. Toutefois, manquait le fondateur, le RP Bernadot, dont la force d'attraction avait permis la synthèse entre différentes tendances complémentaires.<sup>1817</sup>

Pour *Temps présent*, l'année 1938 en Hongrie fut surtout l'année du Congrès eucharistique international, dont je ferai une analyse détaillée plus loin. Parmi les journalistes français qui relatèrent l'événement figure le jeune Marc Scherer, collaborateur régulier de *Temps présent*<sup>1818</sup> et futur professeur au Lycée français de Gödöllő. À la fin de l'année, toutefois, l'hebdomadaire catholique revint sur le terrain politique avec un article de Daniel-Rops, où le vieil ami de la Hongrie, pourtant devenu totalement "apolitique" dans les pages même de la *NRH*, reprenait tous les vieux thèmes irrédentistes comme si rien n'avait jamais été dit sur la Hongrie (répétez, répétez, il en restera toujours quelque chose). Il commençait par rappeler l'injustice de Trianon, d'autant plus odieuse qu'elle avait été commise contre un pays sans défense. Il continuait par un rappel des aspects grotesques dans le découpage du territoire (exemple, un passeport pour aller chercher sa moisson de l'autre côté de la frontière...) puis de la lettre d'envoi, et de l'article 19. Tout y était. Et Daniel-Rops lançait finalement un appel à la France, qui pouvait « retrouver une grande force de rayonnement, si elle [savait]

---

<sup>1815</sup> O. FORST DE BATTAGLIA, *Sept*, 12 juin 1936

<sup>1816</sup> Balogh – Katona 3 juin 1937 (Fond Balogh 1/1703)

<sup>1817</sup> Pour une analyse détaillée de la revue : Martine SEVEGRAND, *Temps présent une aventure chrétienne*, T. 1 l'hebdomadaire : 1937-1947, Paris, édition du Temps présent, 2006, 323 pages

<sup>1818</sup> Quelques mots sur Marc Scherer et *Temps présents* dans Martine SEVEGRAND, *Temps présent une aventure chrétienne*, T. 1 l'hebdomadaire : 1937-1947, Paris, édition du Temps présent, 2006, pp. 77, 91.

reprandre son rôle ancien au service de la justice et de la vérité. » Autre point important : la solution ne saurait être que la fédération (surtout en Transylvanie), d'ailleurs le cas hongrois montrait « la stupidité » du principe des nationalités.<sup>1819</sup>

Une certaine sourdine fut mise dans le ton après l'arbitrage de Vienne qui, d'après la revue, brouillait les repères entre le nationalisme et la pluriethnicité. En effet, la politique ethnique « caressée » par Hitler avait – toujours selon la *Temps présent* – attribué à la Hongrie un million de Slaves, Tchèques, Slovaques et Ukrainiens<sup>1820</sup> (*sic*). Certes, il n'était pas agréable de mêler Hitler à la Couronne de Hongrie pluriethnique (les Hongrois n'étaient pas aussi difficiles). En tout cas, *Temps présent* refusait de voir plus loin que l'alternative entre les frontières nationales et l'idée fédérative. Et celle-ci, on considérait Hitler comme incapable d'en être l'interprète. Malheureusement, tout le raisonnement (hypothétique) reposait sur une erreur factuelle : car s'il est vrai que la Hongrie récupéra environ 1 million d'habitants grâce au premier arbitrage de Vienne, la majorité de cette population était hongroise.<sup>1821</sup> On ne pouvait donc soupçonner Hitler d'être infidèle à sa politique ethnique.

En 1939, l'inconnue majeure demeurait le degré de solidarité entre l'Allemagne et la Hongrie. *Temps présent* donnait des informations fluctuantes sur le sujet, qui penchaient toutefois en faveur d'une Hongrie luttant pour son indépendance.<sup>1822</sup>

## **2. Parenthèse : l'égarement d'un jeune catholique français**

J'ai évoqué un certain Jean Schott, qui devait collaborer à *Sept*. Il était censé aborder des sujets aussi variés que, entre autres, les jeunes diplômés, la sainte Couronne, l'unité chrétienne et l'influence germanique. Szalay – qui « connaissait très bien » Joseph Folliet (c'est écrit de sa main dans la marge) – envoya à Balogh, pour information, une lettre que le jeune Schott lui avait adressée, en même temps qu'il demandait son intercession pour prolonger son permis de séjour.<sup>1823</sup> L'affaire fut réglée en 24 heures.<sup>1824</sup> Ce qui ne laissa pas

---

<sup>1819</sup> DANIEL-ROPS, « Pour la Hongrie », *Temps présent*, 7 octobre 1938

<sup>1820</sup> « Le jugement de Vienne », *Temps présent*, 11 novembre 1938

<sup>1821</sup> L'arbitrage accorda 1 050 000 habitants à la Hongrie. D'après le recensement hongrois datant de 1941, 84 % était hongrois de langue et de naissance. D'après le recensement tchécoslovaque de 1930, seulement 57 %. Ignác ROMSICS, *Hungary in the Twentieth Century*, Budapest, Corvina/Osiris, 1999, p. 198

<sup>1822</sup> PRISME, « Les “petits vilains” », *Temps présents*, 13 janvier 1939 ; « Les catholiques hongrois s'élèvent contre le racisme » et Jean PEYRADE, « L'Europe soucieuse. Voyage au cœur de la Hongrie », *Temps présents*, 10 février 1939

<sup>1823</sup> Jéromos Szalay OSB – Balogh 20 février 1934 (Fond Balogh 1/2971)

<sup>1824</sup> Balogh – Jéromos Szalay OSB 23 février 1934 (Loc. cit.)



d'étonner son bénéficiaire.<sup>1825</sup> Peu après, celui-ci déjeunait chez Joseph Balogh.<sup>1826</sup> La perspective de deux articles mensuels consacrés à la Hongrie dans une revue française avait de quoi mettre en appétit ce dernier. D'ailleurs, l'historien s'interroge : l'orientation plutôt hongroise de la revue *Sept* doit-elle quelque chose à ce charmant jeune homme ? On peut en douter. En mai, Jean Schott admettait lui-même que le nouvel hebdomadaire ne semblait pas « absorber beaucoup de [ses] articles. »<sup>1827</sup> À vrai dire, je n'en ai trouvé aucun en parcourant la revue... mais on peut toujours se tromper. Revenons au déjeuner du mois de mars chez Balogh. L'enthousiasme fut réciproque ; Schott, se montrant modeste et bien intentionné, non sans une certaine obséquiosité, avait trouvé le bon ton. Balogh, quant à lui, allait être secourable.<sup>1828</sup> Le jeune Français étant rentré temporairement en France, il lui proposa de venir passer l'été « dans une maison amie » (celle des Kornfeld à Ireg) pour y faire la conversation.<sup>1829</sup> D'ailleurs, même hors de Hongrie, le jeune homme restait actif. À Paris, il rencontra Mgr Beaupin, qui lui proposa un poste en Serbie.<sup>1830</sup> Mais, pour une raison que nous allons découvrir, Jean Schott insistait pour retourner en Hongrie. En décembre, malgré quelque malentendu (le jeune Français, n'ayant pas confirmé un rendez-vous, fut arrêté sur le seuil par le valet de chambre de Balogh), le Hongrois procura un poste de précepteur dans une famille de Budapest.<sup>1831</sup>

L'explication de plusieurs mystères arriva en juillet (1935) sous la forme d'une longue lettre du moine bénédictin,<sup>1832</sup> où tout était dit en une phrase : « lorsque je l'ai connu, il était en pleine phase de conversion, mais il apparaît que dès son arrivée, il a pactisé avec la femme de son employeur. » De plus, l'épouse intentait désormais un procès à son mari pour un prétexte dérisoire, sollicitant la somme correspondant à l'achat d'une terre dont le jeune Français rêvait tout haut. Il avait 23 ans et elle, plus de quarante. On imagine l'affolement de l'homme d'Église qui avait, à plusieurs reprises, recommandé son protégé, y compris à Balogh, et Balogh lui-même l'avait maintenant placé dans une nouvelle famille à Budapest. Bref. Que tout cela fût le fruit de « l'excès de l'enseignement de la sociologie » ou simplement le « sort

---

<sup>1825</sup> « Une chose m'étonne, c'est qu'un étranger ait besoin d'une intervention directe et personnelle auprès des autorités de Budapest pour obtenir une autorisation comme la mienne et que celle-ci puisse dépendre du bon plaisir d'un fonctionnaire subalterne comme cela a été le cas... » Jean Schott – Balogh 26 février 1934 (Fond Balogh 1/2842)

<sup>1826</sup> Balogh – Jean Schott 7 mars 1934 (Loc. cit.)

<sup>1827</sup> Jean Schott – Balogh 7 mai 1934 (Loc. cit.)

<sup>1828</sup> Correspondance Jean Schott – Balogh 19 et 21 mars 1934 (Fond Balogh 1/2842)

<sup>1829</sup> Balogh – Jean Schott 23 juin 1934 (Loc. cit.)

<sup>1830</sup> Jéromos Szalay OSB – Balogh (reçue le) 6 décembre 1934 (Fond Balogh 1/2971)

<sup>1831</sup> Jean Schott – Balogh 7 et 14 décembre 1934 (Fond Balogh 1/2842)

<sup>1832</sup> Jéromos Szalay OSB – Balogh 14 juillet 1935 (Fond Balogh 1/2971)

commun des jeunes précepteurs » (comme écrivait frère Jérómos), il fallait faire quelque chose. Mais Joseph Balogh s'avoua incompetent.<sup>1833</sup> Sans doute Jean Schott échappa-t-il ainsi à l'expérience du pouvoir discrétionnaire en matière d'interruption de permis de séjour...

Cette petite histoire, bien modeste, n'est qu'un cas parmi d'autres, plus célèbres, de conversion approximative dont l'époque fut riche. Mentionnons celles de Jean Cocteau et, surtout, celle de Maurice Sachs. C'est que l'on ne peut aiguillonner les sentiments élevés sans risquer que ceux-ci reprennent, à l'improviste, forme plus bassement, ou du moins plus modestement humaine.

### 3. La *NRH* et la renaissance catholique

Les convertis, vaste sujet. Au contraire des progressistes socio démocrates, les convertis français furent en relation étroite, sinon avec la *NRH*, du moins avec certains milieux hongrois qui leur étaient plus proches, en particulier avec le cercle du comte György Széchenyi et sa revue *Korunk Szava*, dont j'ai déjà parlé à propos du père Delattre.

Tout ce qui se fait en France se fait sous les yeux du monde. Aussi la renaissance catholique de l'Entre-deux-guerres eut-elle ses observateurs avertis en Hongrie. En 1931, par exemple, Sándor Eckhardt publiait dans la revue catholique officielle (*Katolikus Szemle*) une analyse très détaillée de « l'impérialisme mystique » français, exposant, entre autres, les vues de Psichari et Maritain sur la mission de la France.<sup>1834</sup>

#### a) La presse néo-catholique hongroise, *Korunk Szava*

Depuis 1887, l'Église de Hongrie publiait le mensuel *Katolikus Szemle* ("Gazette catholique"). Les jésuites avaient leur revue, *Magyar Kultúra*, lancée en 1921, qui fut jusqu'à sa disparition pendant la guerre le fer de lance du corporatisme contre les idées démocratiques. Mgr Prohászka, quant à lui, avait créé en son temps une revue d'inspiration plus moderniste, *Sion* (il était, notamment, favorable à la liquidation de l'immense patrimoine immobilier de l'Église). Après sa mort (survenue en 1927), le "cercle Prohászka" lança une nouvelle publication, en 1931, intitulée *Korunk Szava* ("La voix de notre époque"). Appartenant au comte Széchenyi, elle fut d'abord dirigée par Sándor Pethő (un catholique légitimiste qui allait plus tard fonder le quotidien *Magyar Nemzet*, phare de l'opposition de

---

<sup>1833</sup> Balogh – Jérómos Szalay OSB 2 août 1935 (Loc. cit.)

<sup>1834</sup> Sándor ECKHARDT, « A francia nemzet missziós hite és a francia irodalom » [La conscience de la mission nationale en France et la littérature], *Katolikus Szemle*, 1931, pp. 345-365

droite au tournant des années trente), puis par Jenő Katona. Ses principaux collaborateurs étaient de jeunes intellectuels comme Borisz Balla, Zsolt Aradi, László Possonyi. Il avait été question d'inscrire en première page « Revue du nouveau catholicisme » (en réalité : du « jeune » catholicisme : *ifjú katolicizmus folyóirata*). Mais le cardinal Serédi, pour lequel il n'existait qu'un seul catholicisme, ne donna pas son accord.<sup>1835</sup> *Korunk Szava* fut supprimé la même année que *Sept*, en 1937, non pas sur décision pontificale, ni même épiscopale, mais par un décret du gouvernement hongrois, sans doute pour son orientation légitimiste. Jenő Katona fonda aussitôt une nouvelle revue : *Jelenkor* (en français : “Temps présent”, c'est-à-dire la traduction littérale du nom de la revue succédant en France à *Sept*).

*Korunk Szava* avait été placé dès sa création sous le signe de l'influence française, on y trouvait régulièrement des articles consacrés à Charles Péguy, Paul Claudel, Jacques Maritain etc...<sup>1836</sup> Les Hongrois leur empruntaient la voie étroite du “progressisme conservateur”, dont le légitimisme, en Hongrie, promettait de faire la synthèse. En 1935, une nouvelle synthèse au sein de laquelle le conservatisme était largement battu en brèche fit justement son apparition lorsque une partie de la rédaction de *Korunk Szava* fit sécession, avec le soutien politique et matériel du président du Conseil Gömbös. Ce dernier, farouche ennemi des Habsbourg, considérait la question du trône comme inactuelle. Son programme politique, fondé sur les masses plutôt que sur l'élite, était à la fois plus démocratique et plus totalitaire que le long gouvernement de Bethlen, pur esprit conservateur. D'autre part, Gömbös était luthérien. Il parvint à débaucher une partie des jeunes démocrates chrétiens hongrois, qui fondèrent la revue *Új Kor* (“Temps nouveaux”), sous la direction de Zsolt Aradi avec la collaboration de Borisz Balla. Dans son entreprise de séduction des milieux cultivés, Gömbös s'adressa aussi aux intellectuels dits “populistes” (qui étaient favorables à un retour aux valeurs nationales et terriennes contre la perversion urbaine, non sans un soupçon d'antisémitisme), où son succès fut mitigé. D'autre part, en 1935, László Possonyi lançait une troisième revue issue de la démocratie chrétienne, d'orientation culturelle et théologique, intitulée *Vigilia* (remarquons la correspondance avec la revue française *Vigile*, lancée en 1930 par Mauriac, Maritain et Claudel), qui réussit à s'assurer la collaboration à la fois des journalistes proches de *Korunk Szava* et de *Új Kor*. Malgré les divergences idéologiques et la brouille personnelle entre Jenő Katona et Zsolt Aradi, les frontières entre les revues n'étaient pas étanches. Une des raisons de la perméabilité entre les trois revues, malgré leurs différences et même leur antagonismes,

---

<sup>1835</sup> Entretien avec le Pr. Jenő Gergely, mai 2005.

<sup>1836</sup> Mentionnons, par exemple, une étude intitulée « Comment François Mauriac voit Jésus ? » (15 septembre 1936), un article de Daniel-Rops consacré à l'actualité de J.K. Huysmans (1<sup>er</sup> janvier 1937), ou un éditorial sur Jacques Maritain (15 février 1937), ou encore une conversation avec Georges Bernanos (15 décembre 1938).

était qu'elles s'abreuyaient à la même source française de renouvellement du catholicisme. C'est un fait intéressant, mais sur lequel je ne peux m'étendre dans le cadre de ce travail.

## b) La *NRH* et les néo-catholiques hongrois

La collusion entre le néo-catholicisme hongrois et la France était incontournable et dépassait les barrières idéologiques. C'est ainsi que différents milieux hongrois francophiles se sentaient obligés de fréquenter les néo-catholiques hongrois comme s'ils avaient été une partie de la France en Hongrie. La *Gazette de Hongrie*, journal qui n'était pas spécialement chrétien démocrate, annonçait régulièrement le sommaire de *Korunk Szava*.<sup>1837</sup> La *NRH*, qui n'était pas non plus chrétienne démocrate (rappelons-nous ce que Balogh et Kornfeld pensaient du comte Széchenyi), eut, bien entendu, des relations régulières avec les différentes chapelles du néo-catholicisme hongrois, toutefois d'une manière individuelle plutôt qu'institutionnelle. Balogh confia, par exemple, pendant plusieurs années sa revue de presse à Jenő Katona, et demanda plusieurs articles à Borisz Balla. Ses relations avec la jeunesse étaient généralement empreintes de susceptibilité et de malentendus ; ce fut aussi le cas avec les jeunes catholiques. En 1933, Balogh recevait un article de Béla Just (jeune journaliste à *Korunk Szava* de la future tendance sécessionniste d'*Új Kor*) intitulé « Le renouveau catholique en Hongrie. » Sur les conseils de « deux experts compétents » et non sans reprendre quelque peu la posture du cardinal primat, Balogh proposa de réduire l'article et de le rebaptiser « Deux poètes catholiques hongrois » (en l'occurrence, László Mécs et Sándor Sík).<sup>1838</sup> Le lendemain, le jeune Béla Just répondait qu'il était naturel que l'on ne publiât pas un manuscrit à propos duquel des « experts compétents » avaient exprimé « des réserves. » Mais aussi craignait-il que « des experts en poètes catholiques » n'exprim[ass]ent à leur tour « des réserves. » sur l'éventuel second manuscrit. Aussi déclina-t-il l'invitation, en ajoutant qu'il avait déjà dit ce qu'il voulait sur ces deux mêmes poètes dans un récent article paru dans la revue *Esprit*.<sup>1839</sup> Balogh répondit par quelques paroles apaisantes.<sup>1840</sup> On abandonna l'article sur le renouveau catholique en Hongrie, mais les deux hommes s'entendirent pour que dans le numéro de juillet consacré à la jeunesse, Béla Just pût signer un autre article, celui-ci intitulé « Renouveau religieux en France »... (d'autres – plus ou moins – jeunes catholiques allaient aussi participer au numéro, comme Jenő Katona, Vid Mihelics, Sándor

---

<sup>1837</sup> Par exemple, le 9 janvier 1932

<sup>1838</sup> Balogh – Béla Just 28 avril 1933 (Fond Balogh 1/1668)

<sup>1839</sup> Béla Just – Balogh 29 avril 1933 (Loc. cit.)

<sup>1840</sup> Balogh – Béla Just 10 mai 1933 (Loc. cit.)

Sík lui-même). Par la suite, ils furent si bons amis que Béla Just servit de conciliateur lors d'un nouveau conflit entre Balogh et la rédaction d'*Új Kor* et de *Vigilia*.<sup>1841</sup> Il semble que la tension fût apparue à propos de l'organisation d'une conférence de Gabriel Marcel à Budapest.<sup>1842</sup>

On sait que Balogh et son mentor István Bethlen n'étaient pas en harmonie parfaite avec Gömbös. Ce qui peut aussi expliquer certaines tensions avec *Új Kor*. À l'autre bout du spectre, malgré une distance idéologique qui n'était pas moindre, sans doute, les relations de Balogh avec *Korunk Szava* semblent avoir été plus riches, sinon moins conflictuelles. Dès le début de la *NRH*, Balogh confia à Jenő Katona la responsabilité de sa revue de presse. Mais Katona était un homme désordonné qui tapait sur les nerfs du méticuleux rédacteur en chef.<sup>1843</sup> Plus grave, Jenő Katona, lui-même très occupé sans doute, n'accordait pas à la *NRH* le respect que Balogh exigeait de lui.<sup>1844</sup> Sans compter les innombrables retards dans la remise des manuscrits,<sup>1845</sup> qui conduisirent finalement à la cessation de la coopération. Encore plus grave, Jenő Katona omettait parfois de rendre à la *NRH* ce qui appartenait à la *NRH*, par exemple la paternité d'une conférence donnée à Budapest par le RP Gilet,<sup>1846</sup> ou celle d'un article du RP de La Brière paru au *Katolikus Szemle* (où travaillait aussi Katona).<sup>1847</sup> Pour des raisons que je n'arrive pas à m'expliquer, ce genre de mésaventure survint en particulier dans les relations de Balogh avec les jeunes catholiques, Zsolt Aradi (de *Új Kor*) s'étant rendu coupable du même méfait avec un article paru en 1937 à *Magyar Kultúra*.<sup>1848</sup>

---

<sup>1841</sup> « J'aimerais croire que cette réconciliation va aller en s'approfondissant et prouvera sa valeur et sa sincérité. Lorsque j'ai voulu te parler au dernier dîner du *Katolikus Szemle*, mon intention était de favoriser cette réconciliation : je vois maintenant qu'elle a eu lieu. » Béla Just – Balogh 2 mars 1936 (Loc. cit.)

<sup>1842</sup> Balogh – Aradi 6 mars 1936 (Fond Balogh 1/97) Ce genre d'activités n'allait pas sans complications et rivalités (rappelons-nous les conflits de la *NRH* avec la *Reviziós Liga* et avec la *Külügyi Társaság*)

<sup>1843</sup> Suite au non-respect d'un engagement horaire, Balogh faisait écrire par son secrétaire « qu'il était un homme très occupé [...] etc... ». Balogh – Katona 16 mai 1933 (Fond Balogh 1/1703)

<sup>1844</sup> En décembre 1933, il fourgua sa revue de presse, en se contenant de la traduire, à la revue hongroise *Napkelet*, ce qui fit enrager Balogh. « De plus, il est évident qu'une revue des revues préparée pour un lectorat étranger est particulière. À l'avenir, que la revue des revues soit exclusivement destinée à la *NRH*. » Balogh – Katona 5 décembre 1933 (Loc. cit.)

<sup>1845</sup> « Nous n'avons toujours pas fourni à notre imprimeur la revue des revues, que nous devrions, par contrat, avoir transmis le 24 de ce mois. Je regrette que chaque mois, la revue des revues pose le même problème. » Balogh – Katona 28 novembre 1935 (Loc. cit.)

<sup>1846</sup> « [...] seule une erreur fortuite peut expliquer que la *NRH* ne soit pas mentionnée comme l'hôte du père Gilet. Il ne nous est pas indifférent, sachant les conditions difficiles contre lesquelles nous devons lutter constamment, que les organes dont les conceptions sont semblables aux nôtres prennent la peine de mentionner notre existence. » Katona répondait en confirmant ses sentiments amicaux envers la *NRH*. Correspondance Balogh – Katona 3 mars 1936 et sq. (Loc. cit.)

<sup>1847</sup> Balogh, qui tenait des archives bien rangées, rappelait à Katona qu'il avait « déjà écrit sur le même sujet le 3 mars de l'année dernière. » Balogh – Katona 9 mars 1937 (Fond Balogh 1/1703). La vérification est simple : la date est exacte.

<sup>1848</sup> Balogh, qui était un infatigable lecteur de la presse internationale et hongroise, remarqua en effet dans le *Magyar Kultúra* du 20 septembre 1937 la traduction hongroise d'un article paru à la *NRH* sans aucune référence à l'original, et s'en plaignit à Aradi. Balogh – Zsolt Aradi 20 septembre 1937 (Fond Balogh 1/97). Il s'agit sans doute de « Hongrois en Occident », paru dans le n° de juillet.

Bref, cela n'empêchait pas les deux hommes d'échanger régulièrement des vues sur la presse catholique et sur l'évolution des choses en général. En juin 1937, Balogh rappelait à Katona que le baron Kornfeld s'intéressait à sa revue et qu'il fallait « penser à ses idées »<sup>1849</sup> (pour obtenir ses millions ?). En 1939, il présentait Katona au RP László Varga, provincial des jésuites en Hongrie.<sup>1850</sup> Deux ans plus tard, c'était le tour de Katona d'aplanir un nouveau malentendu survenu dans la vie agitée de Balogh.<sup>1851</sup> Sans que cela soit pour nous surprendre, Balogh était sur des œufs avec György Széchenyi ; à la seule fin de proposer à la comtesse son épouse de mettre un fils au Lycée français de Gödöllő, il fallut qu'il prît contact avec Jenő Katona pour que ce dernier préparât une entrevue entre Móric Esterházy et György Széchenyi.<sup>1852</sup> Procédure assez compliquée, entre francophiles.

### c) La *NRH* et les néo-catholiques français

On l'aura compris, la francophilie en Hongrie avait plusieurs visages (sans même compter les socialistes et les communistes, qui sont hors de notre champs d'étude). Et les néo-catholiques n'étaient pas la spécialité de la *NRH*.

Daniel-Rops était un « converti » particulier, son passé non-conformiste lui ouvrait les portes de la revue. Il était un ami auquel on faisait régulièrement appel.<sup>1853</sup> En tant qu'auteur, toutefois, il y publia beaucoup moins à la *NRH* après 1935 et seulement des comptes-rendus littéraires.<sup>1854</sup> Quant aux autres catholiques français de la même tendance (Maritain, Bernanos, etc...), ils en sont presque totalement absents, ce qui forme un contraste saisissant avec la presse néo-catholique hongroise où ils abondaient.

Seul Gabriel Marcel semble avoir connu une relation constructive avec Balogh, et amicale, de surcroît. C'est Louis Tinayre (un peintre magyarophile) qui dès la fin 1934, avait conseillé à Balogh d'adresser la *NRH* à Gabriel Marcel.<sup>1855</sup> En 1935, Georges Deshusses évoquait la possibilité d'une conférence à Budapest.<sup>1856</sup> Cette conférence, consacrée aux « valeurs

---

<sup>1849</sup> Balogh – Katona 3 juin 1937 (Fond Balogh 1/1703)

<sup>1850</sup> Balogh – László Varga SJ 27 mars 1939 (Fond Balogh 1/3188)

<sup>1851</sup> Balogh – Katona 12 mai 1941 (Fond Balogh 1/1703)

<sup>1852</sup> Balogh – Jenő Katona 1<sup>er</sup> août 1938 (Fond Balogh 1/1703)

<sup>1853</sup> En 1937, Balogh donnait le nom de Daniel-Rops au RP Béla Bangha pour une recherche à effectuer en France. Balogh – Daniel-Rops 23 décembre 1937 (Fond Balogh 1/2757)

<sup>1854</sup> En 1937, recension d'une anthologie de la poésie hongroise publiée en français (*NRH*, août 1937, pp. 156-162), en 1938, une recension moraliste d'un célèbre ouvrage hongrois où Daniel-Rops distinguait l'illustration d'une maxime de Claudel : « La jeunesse n'est pas l'âge du plaisir, mais l'âge de l'héroïsme. » DANIEL-ROPS, recension de Ferenc MOLNAR, *Les gars de la rue Paul*, *NRH*, décembre 1938, pp. 555-558

<sup>1855</sup> Correspondance Tinayre – Balogh décembre 1934 (1/3091)

<sup>1856</sup> Deshusses – Balogh 4 août 1935 (Fond Balogh 1/784)

spirituelles dans le roman français contemporain », eut finalement lieu en mars 1936, sous l'égide de l'Alliance française et de la revue *Vigilia*.<sup>1857</sup> Comme à l'accoutumée, cet événement n'alla pas sans provoquer quelque friction – à propos d'une salle que l'on aurait demandé à Balogh de fournir pour une conférence de presse, mais celui-ci aurait compris autre chose. Situation typique, où l'on vit une nouvelle fois la tension apparaître entre la *NRH* et *Vigilia* et/ou *Új Kor*<sup>1858</sup> (quelques jours plus tard, tout de même, ils collaboraient derechef pour l'organisation d'une conférence du catholique suisse Gonzague de Reynold<sup>1859</sup>). En septembre, Balogh demandait à Gabriel Marcel un article sur le catholicisme ou sur l'Europe centrale<sup>1860</sup> (qui ne fut jamais écrit). En avril 1937, ce dernier publiait son premier article à la *NRH* (« Réflexions sur l'art dramatique en France ») ; lors de son voyage de juin, Balogh était chaleureusement reçu, à Paris, en famille chez les Marcel.<sup>1861</sup> En 1938, Balogh invitait son nouvel ami à contribuer au numéro consacré à Mihály Babits<sup>1862</sup> (auquel allait écrire Deny de Rougemont<sup>1863</sup>, mais je n'ai aucun élément sur les circonstances de cette collaboration). Pour convaincre le Français, hésitant, Balogh lui envoya des traductions de Babits en allemand, mais l'éloge parut un peu plus tard, en février 1939 (« Vie et mort d'un poète »).<sup>1864</sup>

Il semble que Balogh ait voulu aussi établir les mêmes relations avec Jacques Maritain, mais ce fut un échec total. Maritain fit bien une conférence à Budapest en février 1937 (« Action et contemplation »),<sup>1865</sup> toujours sous l'auspice de *Vigilia* et de l'Alliance française, auxquelles s'était jointe la section hongroise de l'Union de la coopération intellectuelle. Balogh avait préparé son coup à l'avance,<sup>1866</sup> mais toutes ses tentatives furent vaines, il n'obtint jamais l'article de Maritain, qui ne prit pas non plus la peine d'indiquer qui pourrait, à sa place, écrire quelques lignes sur Mgr Prohászka.<sup>1867</sup>

---

<sup>1857</sup> Gazette de Hongrie, 14 mars 1936

<sup>1858</sup> Aradi & Possonyi & Dr. Rády (sur papier UJKOR) – Balogh 4 mars 1936 ; Zsolt Aradi – Balogh 18 mars 1946 (Fond Balogh 1/97)

<sup>1859</sup> Balogh – Zsolt Aradi 18 mars 1936 (Loc. cit.)

<sup>1860</sup> Balogh – Gabriel Marcel I<sup>er</sup> septembre 1936 (Fond Balogh 1/2146)

<sup>1861</sup> Balogh – Gabriel Marcel 2 juillet 1937 (Loc. cit.)

<sup>1862</sup> Balogh – Gabriel Marcel 24 janvier 1938 (Loc. cit.)

<sup>1863</sup> Denis de ROUGEMONT, « Souvenir d'Esztergom », *NRH*, juin 1938, pp. 505-507 (n° spécial en hommage à Mihály Babits)

<sup>1864</sup> Gabriel Marcel – Balogh (reçue le) 4 février 1938 (Fond Balogh 1/2146)

<sup>1865</sup> Gazette de Hongrie, 6 février 1937

<sup>1866</sup> Balogh – Develle 27 janvier 1937 (Fond Balogh 1/801) ; Develle – Jacques Maritain 6 février 1937 (Fond Balogh 1/2169)

<sup>1867</sup> Develle – Jacques Maritain 13 mars, 5 et 11 avril 1937 (Loc. cit.)

En 1939, Joseph Balogh demandait encore à Henri-Irénée Marrou un exemplaire de son *Saint Augustin, la fin de la culture antique*, pour en faire le compte-rendu dans la *NRH*.<sup>1868</sup> Mais, rendons-nous à l'évidence, la moisson néo-catholique de la *NRH* fut maigre.

## 4. L'arrivée en force des religieux français (1936-39)

De l'examen rapide des marges du catholicisme français, il apparaît que les tendances sociales et modernistes se sont réellement penchées sur le cas hongrois, ont sympathisé avec certaines revendications pour un traitement plus juste. En revanche, le *NRH* n'a pas été, ou peu été le canal de leurs relations avec la Hongrie. D'ailleurs, du côté hongrois, la tendance sociale et la tendance moderniste étaient plus difficiles à distinguer l'une de l'autre qu'en France. En revanche, la presse hongroise, notamment celle de György Széchenyi, était suffisamment développée pour entrer en contact et obtenir des contributions de personnalités françaises sans avoir à passer par la *NRH* (ce qui, bien sûr, était assez mal perçu par Balogh et Ottlik).

Il reste encore à examiner les milieux plus officiels du catholicisme français. Avec un sens inouï de l'à propos, les Hongrois furent en pointe dans le domaine de l'organisation d'événements internationaux à caractère chrétien ou catholique entre les deux guerres. En 1933, quelques mois après la prise de pouvoir de Hitler, ils organisaient un *jamboree* mondial des scouts à Gödöllő. En 1938, quelques mois après l'*Anschluss* et peu avant le premier partage de la Tchécoslovaquie, ils organisaient à Budapest ce qui allait être le dernier Congrès eucharistique international avant la guerre (le suivant était prévu pour être organisé à Nice en septembre 1940, très mauvais moment aussi – bien sûr, il n'eut pas lieu).

En dépit de ces déplorables coïncidences,<sup>1869</sup> il est clair que les Hongrois cherchaient à séduire les croyants du monde entier. L'année 1938 constitua certainement un sommet en la matière. Toutefois, il me semble que l'on peut observer – pas seulement dans les marges déjà étudiées, mais aussi dans le catholicisme majoritaire français – les prémices d'un retournement (en faveur des Hongrois) dès l'année 1936 (cette date étant, bien sûr, une approximation).

---

<sup>1868</sup> Balogh – Henri-Irénée Marrou 20 octobre 1939 (Fond Balogh 1/363)

<sup>1869</sup> Le chroniqueur des Etudes, quant à lui, considérait que « jamais heure n'avait été plus opportune que cette fin de mai 1938, [...] endroit mieux choisi que cette capitale danubienne, pour affirmer, en face des dissensions politiques et des égoïsmes nationaux la fraternité universelle des âmes dans la communion eucharistique ? » Joseph BOUBÉE, « L'hostie rayonnante au bord du Danube. Congrès eucharistique international de Budapest », Etudes, septembre 1938, p. 85



## a) Mgr Beaupin – Baromètre de la magyarophilie catholique ?

Monseigneur Eugène Beaupin était le secrétaire général du Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger, organisme lié aux Facultés catholiques de Paris, créé en 1920 à partir de la Section française de l'Union catholique des études internationales, elle-même fondée en Suisse en 1917 par le baron de Montenach,<sup>1870</sup> organisateur de rencontres internationales à travers l'Union de Fribourg (avec la collaboration de Gonzague de Reynold). Ouf. Toute cette équipe travaillait alors pour la paix, de conserve et en lien étroit avec le pape Benoît XV.<sup>1871</sup> Le mouvement international déclina sensiblement après la crise de 1929, mais le Comité français demeura, sous la direction de Mgr Beaupin.<sup>1872</sup>

Nous savons que Beaupin fut en contact avec la Hongrie dès la première moitié des années trente. C'est lui qui plaça « sa créature » Georges Deshusses à Budapest, au poste d'attaché intellectuel et directeur de l'Alliance française (mesurons la coopération de l'Église et de l'État dans cette opération). Justement, Mgr Beaupin était un bon patriote, qui partageait les *a priori* de ses compatriotes. Au départ, ses sentiments envers la Hongrie étaient emplis de méfiance. On se rappelle que pour les Hongrois, la proximité avec l'évêque français n'avait pas été considérée comme un bon point pour Deshusses. À Budapest, le jeune Jean Schott affirmait à qui voulait l'entendre (Jéromos Szalay, Balogh) que Mgr Beaupin avait parlé des Hongrois « en termes peu élogieux. »<sup>1873</sup> Certes, l'historien n'accorderait pas un gramme de crédibilité à ces paroles, connaissant leur auteur, si elles ne corroboraient pas d'autres sources. Szalay était lui-même convaincu que Beaupin, « on ne le gagnerait jamais. »<sup>1874</sup>

Les premières lettres échangées entre Balogh et Beaupin datent de 1935. Deux ans plus tard, cet ennemi intime et incontournable était devenu un « ami sincère et enthousiaste » ! C'est du moins ainsi qu'en parlait Balogh.<sup>1875</sup> C'est à peu près là que j'essaye de situer le début du tournant catholique : 1936-37. En 1939, Mgr Beaupin se proposait de faire pleuvoir des ecclésiastiques français sur la tête des Hongrois, qui ne demandaient pas mieux (il envisageait, entre autres, un ancien prédicateur de Notre Dame, un chanoine

---

<sup>1870</sup> Mgr Beaupin avait écrit un éloge du baron de Montenach dans la Chronique sociale de France de décembre 1925. Il s'agit de la même personne qui, en 1936, allait organiser avec Balogh l'Entretien de Budapest sur les Humanités.

<sup>1871</sup> Jacques GADILLE, « Conscience internationale et conscience sociale dans les milieux catholiques d'expression française dans l'entre-deux-guerres », Relations internationales, n° 27, automne 1981, p. 364

<sup>1872</sup> Art. cit., p. 366

<sup>1873</sup> Jéromos Szalay OSB – Balogh (reçue le) 6 décembre 1934 (Fond Balogh 1/2971)

<sup>1874</sup> Loc. cit.

<sup>1875</sup> En juillet 1937, Balogh envoyait à Jenő Katona une coupure des Amitiés catholiques françaises (revue de l'organisation dont Mgr Beaupin était le chef), qui témoignait, selon lui, qu'il y avait « toujours en France des amis sincères et enthousiastes. » Balogh – Jenő Katona 8 juillet 1937 (Fond Balogh 1/1703)

évangéliste des milieux populaires, et même Mgr Gerlier, avant que sa nomination à Lyon n'empêcha le projet d'aboutir).<sup>1876</sup> Les années avaient passé, et Mgr Beaupin avait appris à connaître et à aimer la Hongrie. En 1940, replié à Gourdon dans le Lot, et songeant à redonner aux Amitiés françaises une activité compatible avec les circonstances, il s'adressa à une autre "créature" sienne, le jeune Marc Scherer, qui enseignait alors au Lycée français de Gödöllő, pour lui demander des nouvelles de Balogh de même que la livraison de la *Nouvelle revue de Hongrie*.<sup>1877</sup> Si bien qu'au début de l'année 1941, l'idée fut examinée de confier à l'évêque une partie des activités du correspondant de la *NRH* en France (idée de Deshusses, soumise par Balogh à Gesztesi – mais demeurée sans suite).<sup>1878</sup> La dernière lettre conservée entre Balogh et Mgr Beaupin démontre une certaine complicité mystique : « Nous parlons bien souvent de vous à Budapest. Notre ami commun, M. Scherer, vous mettra, je crois, très prochainement au courant des conditions qui règnent ici, de notre manière de voir et de nos perspectives. »<sup>1879</sup>

## b) Le RP Gilet OP

Revenons aux années 1936-38, qui virent de nouvelles recrues catholiques se mêler aux anciennes. En décembre 1936, Mgr Beaupin projetait de financer un voyage du père Bergey en Hongrie, avec l'assistance du Comité de préparation du Congrès eucharistique. La *NRH* devait prêter son concours à l'organisation de trois sermons, en obtenant un article de 2 500-3 000 mots qu'elle rétribuerait 400 francs.<sup>1880</sup> Tout avait été soigneusement calculé, trop bien calculé, sans doute. D'article il n'y en eut pas (je ne sais rien des sermons). L'abbé Bergey, vieux magyarophile, demeurait en dehors du cercle de la *NRH*. En revanche, si Mgr Beaupin était lui-même un gros poisson, il en arriva bientôt un autre tout aussi important en la personne du RP Gilet, maître général de l'Ordre des frères prêcheurs, autrement dit des dominicains. En réalité, le père Gilet n'était pas tout à fait nouveau, puisqu'il avait déjà fait, en 1933, une conférence à Budapest.<sup>1881</sup> Fin 1935, Balogh, apprenant qu'il allait prochainement séjourner à Vienne pour y parler de culture latine, lui proposa de pousser jusqu'à Budapest en arguant qu'il allait lui-même prochainement organiser un *Entretien* de la

---

<sup>1876</sup> Mgr Beaupin – Balogh 9 février 1939 (Fond Balogh 1/266)

<sup>1877</sup> Marc Scherer – Balogh 7 octobre 1940 (Fond Balogh 1/1633)

<sup>1878</sup> Balogh – Gesztesi 11 janvier 1941 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1879</sup> Balogh – Mgr Beaupin 4 septembre 1941 (Fond Balogh 1/266)

<sup>1880</sup> Balogh - Deshusses 19 décembre 1936 (Fond Balogh 1/784)

<sup>1881</sup> Conférence du RP Gilet OP. 19 octobre 1933, sur l'Église catholique et les relations internationales (source de tous les maux : l'individualisme des encyclopédistes). Auditoire : une archiduchesse, Mme Albert Apponyi, quelques évêques, le baron de Beauverger. Gazette de Hongrie, 21 octobre 1933

SdN sur le même thème. Légèrement téméraire, il annonçait aussi la prochaine ouverture d'un lycée français en collaboration avec les bénédictins hongrois<sup>1882</sup> (nous savons que ce projet fut modifié et reporté). Le dignitaire dominicain se laissa convaincre, et prononça le 24 février 1936 une conférence intitulée « L'abandon de la culture classique et le désordre européen. »<sup>1883</sup> Les temps avaient changé depuis 1933 ; ce deuxième passage du RP Gilet fut l'occasion d'un déferlement de protocoles diplomatiques et de mondanités.<sup>1884</sup> Une invitation à sa conférence fut adressée à tous les membres de la SNRH, aux ministres, à 30 députés et à 30 membres de la Chambre haute, à 20 diplomates choisis du *Külügyminiszterium* de même qu'à tous les ambassadeurs et ministres étrangers présents à Budapest, en outre, à 10 membres de la Légation de France, à cinq de celle de Belgique et à trois de la Nonciature, au cardinal primat, aux chefs des ordres enseignants, à 100-150 personnes sélectionnées du fichier de l'Alliance française, à 200 personnes sélectionnées du fichier de la Société du Parthénon, à 150-200 personnes choisies dans le milieu de l'*Actio catholica*.<sup>1885</sup> Teleki proposait de décorer le digne visiteur.<sup>1886</sup> Qu'attendait-on du RP Gilet ? Pour autant que des questions puissent constituer un semblant de réponse, voici ce que Balogh suggérait à la baronne-journaliste Lilly Doblhoff en guise de guide d'interview<sup>1887</sup> :

- (1) *Le rôle de l'Église catholique dans la France d'aujourd'hui ;*
- (2) *La place de l'Ordre des dominicains au sein du catholicisme actuel ;*
- (3) *Le rôle du catholicisme face à la menace fasciste en Europe centrale, particulièrement dans la vallée du Danube ;*
- (4) *« s'il est possible d'aborder, de loin, la politique de droite en France, la question du monarchisme » ;*
- (5) *« et enfin, si la baronne est particulièrement chanceuse, la question du légitimisme en Autriche ».*

<sup>1882</sup> Correspondance Balogh – Gilet OP décembre 1935 et janvier 1936 (Fond Balogh 1/1183)

<sup>1883</sup> Gazette de Hongrie, 22 février

<sup>1884</sup> Voici une synthèse du programme (plusieurs fois amendé). Arrivée le samedi 22 février. À 10 heures : conférence de presse à la NRH. À midi, déjeuner offert par le Külügyminiszterium au Casino royal (Gábor Apor). Le soir : dîner intime chez Pál Teleki, au nom de la SNRH (sous réserve : Gusztáv Gratz, György Apponyi, Móric Kornfeld, Zoltán Magyary, Senneville, RP Haynal). Le dimanche 23, déjeuner chez l'ancien ministre de Hongrie au Vatican, auquel assistera probablement le cardinal primat de Hongrie (avec, entre autres, Lajos Walko, Ottlik, Maugras, Deshusses, Mgr Rotta, le ministre de Belgique Lalaing, Gábor Apor). Le soir, dîner au couvent des dominicains. Le 24, audience à 11 heures chez le Régent. Déjeuner à la Légation de France (Gaston Maugras, Chrisostome Kelemen, archiabbé de Pannonhalma, Móric Esterházy, István Zichy, Sándor Eckhardt, Iván Praznoviczky, Boldizsár Láng, Lajos (?) Villani, Tibor Scitovszky). À 18 heures : conférence. Le soir, dîner d'adieu chez Kornfeld, au nom de la SNRH (Béla Imrédy, Gyula Kornis, frère pieux, vice-président de la Chambre basse, baron de Beauverger, le P. Makray, Géza Szüllő, Vid Mihelics, Borisz Balla). Février 1936 (Fond Balogh 1/1183)

<sup>1885</sup> Loc. cit.

<sup>1886</sup> Teleki – Kánya 30 janvier 1936 (Fond Balogh 1/1184)

<sup>1887</sup> Balogh – Doblhoff 21 février 1936 (Fond Balogh 1/821)

### c) Quelques autres ecclésiastiques

Les meilleurs dignitaires de l'Église de France et du catholicisme universel n'agissaient pas dans l'isolement. Ce regain d'intérêt pour la Hongrie, manifesté au sein de la hiérarchie aux alentours de l'année 1936, fut partagé par un certain nombre d'ecclésiastiques de moindre notoriété, plus ou moins poussés par Mgr Beaupin dont le rôle était justement de favoriser les échanges avec l'étranger.

D'autres relais pouvaient aussi fonctionner. Le jeune abbé dominicain Grail, par exemple, soulignait qu'il avait apprécié les articles de Louis de Vienne parus dans la *République du Sud-est*. Voyageur impécunieux, il fut reçu, grâce à l'intervention de Joseph Balogh, en juillet 1936 chez les dominicains hongrois à Budapest, puis chez les Kornfeld à Ireg. Son objectif était d'observer l'état social de la Hongrie et la situation des minorités, de même que les perspectives de la question légitimiste.<sup>1888</sup> L'abbé Grail écrivit quelques articles à *Sept* et dans la presse de province, promit beaucoup plus (dont un article pour la *NRH*), mais, pour des raisons que j'ignore et au grand désespoir de Balogh, ne put jamais s'en acquitter.<sup>1889</sup> Un autre semi échec fut la conférence d'un chanoine que Balogh allait accepter de recevoir une nouvelle fois plus tard, à Budapest, à condition qu'il ne fit pas, cette fois-ci, de conférence.<sup>1890</sup> On remarquera aussi des tentatives (restées sans suite) de prise de contact avec des personnalités auxquelles la providence réservait un grand avenir, le père jésuite Gaston Fessart<sup>1891</sup> et le TRP d'Argenlieu.<sup>1892</sup>

En 1938, l'évêque auxiliaire de Paris, Mgr Roger Beaussart, invité par l'*Actio catholica* hongroise, prononçait à Budapest une conférence sur la petite Sainte de Lisieux.<sup>1893</sup> Seulement un an plus tard, en avril 1939, il s'arrêtait de nouveau en Hongrie, sur le chemin de

---

<sup>1888</sup> Correspondance Grail – Balogh 19 mai, 15 et 24 juin 1936 (Fond Balogh 1/1233)

<sup>1889</sup> Correspondance Balogh – Grail 9 et 18 novembre 1936, 7 mai 1937 (Loc. cit.)

<sup>1890</sup> Balogh – Gesztesi 23 octobre 1937 (Fond Balogh 1/1172). Le chanoine en question était envoyé par le prêtre de la communauté magyare à Grenoble. Son programme de réjouissances n'était pas celui du maître général des dominicains, mais fut tout de même consistant. Arrivée le 12 novembre. Le 13 dans l'après-midi, conférence sur « Les forces spirituelles de la France », sous l'hospice de la SNRH et de l'Actio Catholica. Le 15, prédication devant un public cultivé sous la coupole des piaristes. Le 17, voyage à Debrecen. Le 19, à Szeged. Un jour à Budapest, invitation chez Elek Nagy (avec Ottlik, Sándor Eckhardt et Borisz Balla), un autre jour par le service culturel du KÜM. Balogh – RP Szokolys 4 novembre 1936 (Fond Balogh 1/3025)

<sup>1891</sup> Balogh remerciait du livre dédié du RP Fessard (Le dialogue catholique-communiste, paru la même année). Mais il n'y eut pas de suite. Balogh – Fessard 8 juillet 1937 (Fond Balogh 1/1022)

<sup>1892</sup> Balogh demandait des renseignements sur le TRP provincial des pères carmes de France, qui, selon ses informations, « s'intéress[ait] à la Hongrie. ». Il voulait savoir s'il était bon orateur, s'il représenterait bien le catholicisme français. Beaupin exprima quelque doute dans sa réponse... « il n'est pas un orateur très marquant » disait-il. Correspondance Balogh – Beaupin 9 octobre et 4 novembre 1937 (Fond Balogh 1/266) C'est ainsi que Thierry d'Argenlieu, futur chef des forces navales françaises libres – lors de sa «sécularisation» momentanée sous les ordres du Général de Gaulle – n'eut pas l'occasion de poursuivre son « intérêt » pour la Hongrie.

<sup>1893</sup> Gazette de Hongrie, 29 janvier 1938

retour d'un voyage au Proche-Orient, pour une conférence consacrée aux « Forces créatrices du catholicisme français », dans la salle des délégations du Parlement hongrois, en présence du ministre de France et du nonce apostolique. L'évêque français, comme on peut le lire dans la *NRH*, « présenta un tableau fidèle de la renaissance du catholicisme en France, du redressement national [...]. »<sup>1894</sup> Le compte-rendu de la *Gazette de Hongrie* était plus précis, où l'on apprenait que la France n'était pas seulement le pays des libres-penseurs, des francs-maçons et des communistes, au contraire, elle retournait « à ses plus anciennes traditions » qui, pendant des siècles, avaient fait d'elle « le porte-parole du christianisme et de l'idéalisme chrétien. » Dans un raisonnement à double face, Mgr Beaussart était allé jusqu'à affirmer que dans la Révolution française elle-même se retrouvaient « des idées essentiellement chrétiennes : respect de la personne humaine, fraternité entre les hommes, etc... ». Enfin, il témoignait du retour de l'Église dans tous les milieux égarés ou négligés : les intellectuels, le peuple, la jeunesse.<sup>1895</sup> Quelle bonne nouvelle pour les Hongrois, que les traditions fussent de retour en France ! Et quelle étrange chose, que ce fût au sein de la République (et avec une référence à la Révolution, de surcroît). Décidément, cette France était bien étonnante. Son esprit était toujours aussi séduisant. C'était, en tout cas, ce qu'on exigeait d'elle. Rappelons-nous le chanoine auquel Balogh n'eût pas confié une seconde conférence ; il avait été recommandé par un prêtre hongrois vivant à Grenoble. Ce dernier n'était pourtant pas mauvais homme, puisque la même année, il projeta de faire venir le professeur et philosophe Jacques Chevalier (alors recteur *ad interim* de l'Université de Grenoble). Formant un contraste assez étonnant avec le discours de Mgr Beaussart, Jacques Chevalier demandait que ses conférences ne fussent pas organisées par des institutions hongroises d'obédience catholique, de peur d'être mis en difficulté dans le cadre de ses fonctions académiques (ce qui aurait été bien dommageable, car l'abbé hongrois de Grenoble le présentait comme un « homme désargenté » envers lequel il faudrait s'acquitter d'un cachet).<sup>1896</sup> Balogh demanda des renseignements à Gesztesi,<sup>1897</sup> mais je n'ai trouvé nulle trace d'une éventuelle suite. En revanche, d'autres catholiques de marques entrèrent dans le cercle de la *NRH* à cette époque.

## d) Et des laïcs de taille

Robert Vallery-Radot

---

<sup>1894</sup> Sur la 3<sup>e</sup> de couverture, *NRH*, juin 1939

<sup>1895</sup> *Gazette de Hongrie*, 15 avril 1939

<sup>1896</sup> RP Szokolý – Balogh 7 mai 1937 (Fond Balogh 1/3025)

<sup>1897</sup> Balogh – Gesztesi 13 mai 1937 (Fond Balogh 1/1172)

En 1935, dans le ciel de la magyarophilie apparut un météore mi-laïc mi-religieux, le moine-soldat du catholicisme intransigeant Robert Vallery-Radot. Début mars, il faisait une conférence aux réunions Rive gauche à Paris,<sup>1898</sup> intitulée « La Hongrie et les traités maçonniques », à laquelle Jean de Pange assista et à qui elle insuffla un esprit des plus combatifs. La conférence, qualifiée de « vigoureuse » par le comte de Pange, s'appuyait sur des extraits de souvenirs publiés par des négociateurs anglo-saxons qui se plaignaient d'avoir été trompés par leurs alliés orientaux sur le compte de la Hongrie. De plus, Vallery-Radot critiquait sévèrement la Tchécoslovaquie, « dont Bouglé disait qu'elle [était] nécessaire pour maintenir l'idée laïque en Europe centrale ». Tout cela inspirait à Jean de Pange des réflexions sur les paroles prononcées par Beneš : *Lieber Anschluss als Habsburg*.<sup>1899</sup> Robert Vallery-Radot avait bu à la bonne source puisqu'il venait de rencontrer Joseph Balogh en tournée à Paris.<sup>1900</sup> Deux mois plus tard, le fruit de leur union était publié à la *NRH*,<sup>1901</sup> où l'écrivain français développait des idées très orthodoxes sur la Couronne de Hongrie et sur « l'inhumaine incompréhension des idéologies nationalistes issues de la Révolution. »<sup>1902</sup> Malheureusement, il n'y eut pas de suite visible à ce départ tonitruant.

Maurice Pernet

Parmi les ecclésiastiques, les nouveaux s'ajoutaient naturellement aux anciens. Chez les laïcs catholiques, en revanche, les anciens eurent, semble-t-il, plus de difficultés à adapter leur magyarophilie aux nouvelles circonstances (renforcement de la position internationale de l'Allemagne après l'annexion de la Sarre en 1935 et l'occupation de la rive gauche du Rhin en 1936, marginalisation de l'Italie, orientation progressive de la Hongrie vers l'orbite germanique). Perdaient-ils l'espoir de voir leur propre option triompher ? (c'est-à-dire ni celle de la France officielle, ni celle de la Hongrie officielle.) Un exemple caractéristique de cette perplexité est celui de Maurice Pernet. Au début des années trente, déjà, il n'était pas tout à fait en phase avec les Hongrois, mais on considérait son attitude comme suffisamment sympathique et son point de vue comme suffisamment proche pour être bienvenu. En 1936, il écrivit deux articles pour la *NRH*. En avril, il était encore en Hongrie avec son frère

---

<sup>1898</sup> Les réunions Rives gauches étaient organisées pour populariser les idées de droite (c'est ainsi) ; on y entendit, entre autres, Henri de Montherlant, Philippe Henriot, Charles Maurras et Thierry-Maulnier, mais aussi des hommes comme Julien Benda ou Bertrand de Jouvenel. (Eugen WEBER, *Action française, Pluriel poche*, 1985, p. 555g)

<sup>1899</sup> Jean de PANGE, 9 mars [1935], *Journal* (1934-36), t. III, Grasset, 1970

<sup>1900</sup> Balogh – Ottlik 10 mars 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>1901</sup> Robert VALLERY-RADOT, « Le malentendu hongrois », *NRH*, mai 1935, pp. 443-448

<sup>1902</sup> Art. cit., p. 443

Georges,<sup>1903</sup> et faisait demander par Balogh une audience chez le cardinal primate.<sup>1904</sup> L'année suivante, en octobre, il était présenté au sommaire de la *NRH* comme un collaborateur maison au même titre que de la *Revue des deux mondes* et du *Journal des débats*. Pourtant, son article intitulé « Évolution du problème danubien » se contentait de réintégrer ses idées hétérodoxes dans le nouveau contexte international : coopération économique des pays danubiens, formant une « unité invincible de 965 000 m<sup>2</sup> et 70 millions d'habitants », sans aucune allusion à la révision des traités (seulement au bon traitement des minorités).<sup>1905</sup>

Qu'allait-on faire de cet "ami" aux idées si tenaces ? Surtout au cours de cette année 1938, si riche en événements. Peu après l'*Anschluss*, Balogh écrivait au Français une sorte de synthèse sur leur terrain d'entente : « En politique étrangère, la Hongrie perd de plus en plus sa liberté d'action et de son côté la France n'a encore rien fait pour recouvrer dans la vallée danubienne sa propre liberté d'action, en même temps que celle de la Hongrie. Nous connaissons réciproquement nos idées à cet égard et je crois que nous sommes tombés d'accord sur ce point que les puissances occidentales ont, au cours de ces vingt dernières années, commis bien des fautes sans lesquelles l'Europe centrale et la Hongrie se trouveraient aujourd'hui dans une situation plus riante. »<sup>1906</sup> En août, Maurice Pernet écrivait un article pour le n° spécial consacré à Saint Etienne, qui campait sur des idées générales et historiques non polémiques : un éloge du christianisme d'Occident et des Hongrois pour le choix qu'ils avaient fait grâce à leur souverain Etienne I<sup>er</sup>, des valeurs de tolérance et d'accueil, considérées comme le seul remède à l'exaspération des nationalismes.<sup>1907</sup> Mais l'ambiguïté, qui durait depuis trop longtemps, allait être levée après l'Arbitrage de Vienne. N'ayant jamais prôné la révision, il eût été étonnant qu'il l'approuvât lorsqu'elle était décidée, organisée, appliquée par Hitler. Ainsi, contrairement au RP Delattre, qui s'accommodait des moyens tant que justice était faite (rappel : c'est lui qui introduisit le numéro de la *NRH* consacré à la restitution de la Haute-Hongrie), Maurice Pernet écrivit à l'*Ere nouvelle* (en octobre 1938) un article intitulé « La curée » dont on devine le contenu. Deux jours plus tard, Gesztesi écrivait à Balogh : « toi qui a des relations amicales avec Maurice Pernet, veux-tu [...] lui expliquer les fautes qui se trouvent dans son article [...]. »<sup>1908</sup> Balogh prévoyait même de publier une réponse publique

---

<sup>1903</sup> Conférence de Maurice Pernet en avril 1936, devant 400-500 personnes : « L'Égypte et le problème de la Méditerranée ».

<sup>1904</sup> Balogh – Endre Hamvas 20 avril 1936 (Fond Balogh 1/1333)

<sup>1905</sup> Maurice PERNOT, « Évolution du problème danubien », *NRH*, octobre 1937, p. 295

<sup>1906</sup> Balogh – Maurice Pernet 16 mai 1938 (Fond Balogh 1/2536)

<sup>1907</sup> Maurice PERNOT, « Hongrie et chrétienté », *NRH*, août 1938, pp. 99-107

<sup>1908</sup> Gesztesi – Balogh 17 octobre 1938 (Fond Balogh 1/1172)

dans la *NRH*, mais je n'en ai pas trouvé la trace.<sup>1909</sup> D'autre part, il semble que c'est seulement le secrétaire de Balogh qui a écrit à Pernot, début novembre, que son article avait été « malheureusement écrit sur la base de renseignements peu objectifs. »<sup>1910</sup>

Tout cela était prévisible, aussi leurs relations restèrent-elles cordiales. Maurice Pernot fut, par la suite, cité pour rester dans le Comité parisien de la revue.<sup>1911</sup> Mais il n'écrivit plus à la *NRH*. Son frère Georges, qui intervenait sur des thèmes de politique intérieure française, continua à collaborer, dans les intervalles de ses ministères.<sup>1912</sup> Quant à Ernest Pezet, ses relations s'étaient déjà distendues de la *NRH* ; il n'apparaît pas dans cette année de crise.

### Georges Goyau et Edouard Schneider

En revanche, qui étaient ces catholiques nouveaux en magyarophilie ? Ces catholiques qui découvrirent alors (mais un peu tard) les mérites des revendications hongroises et le rôle organisateur de la Hongrie dans le bassin danubien. Deux, parmi les plus proéminents, sont Georges Goyau et Edouard Schneider, dont on peut dire que, à la différence de Maurice Pernot, le fondement de leur pensée politique était beaucoup plus esthétique et culturel que géopolitique.

Edouard Schneider, célèbre écrivain catholique, spécialiste de la Renaissance et des grands Ordres religieux dont les premières œuvres avaient été publiées trente ans plus tôt, crut voir en une jeune ballerine budapestoise, Mademoiselle Karola Szalay, la réincarnation de la célèbre Elenora Duse (décédée à Pittsburgh en 1924) dont il avait été l'ami et restait l'inconsolable admirateur. La correspondance échangée entre Schneider et Balogh, à propos d'une photo dédicacée que le premier demandait au deuxième d'obtenir auprès de la jeune Hongroise, apporte un véritable air de fraîcheur au sein de l'orage terrible que couvrait cette année 1938.<sup>1913</sup> De même, on découvre avec une certaine perplexité la grande contrariété qu'exprimait Edouard Schneider dans une longue lettre écrite en août 1939, relatant les « complications sans nombre » les « craintes administratives décourageantes et ... indiciblement stupides ! » de la bureaucratie culturelle française qui l'empêchaient de faire venir sa nouvelle protégée à l'opéra de Paris.<sup>1914</sup> Ne dit-on pas que sage est celui qui sait voir

---

<sup>1909</sup> Balogh – Gesztesi 20 octobre 1938 (Loc. cit.)

<sup>1910</sup> *NRH* – Pernot 3 novembre 1938 (Fond Balogh 1/2536)

<sup>1911</sup> Document daté du 16 août 1939 (Fond Balogh 1/2379/21003)

<sup>1912</sup> Georges PERNOT, « Les catholiques français et "l'ordre nouveau" » (décembre 1936) ; « La nouvelle politique sociale française » (novembre 1937) ; « La politique sociale des catholiques français » (Février 1939)

<sup>1913</sup> Correspondance Balogh – Schneider 4 août 1938 (Fond Balogh 1/2835)

<sup>1914</sup> Schneider – Balogh 23 août 1939 (Loc. cit.)



les grande choses avec détachement et les petites avec enthousiasme – ou quelque chose comme cela ?<sup>1915</sup> Edouard Schneider, qui avait une résidence de vacances dans le Puy de Dôme, trouva en 1941 un poste à la propagande à Vichy, où il allait être un des rescapés de l'amitié franco-hongroise dans les années quarante, dont nous aurons à reparler.

Les motivations de Georges Goyau étaient moins évidentes. Remarquons tout de même qu'il était du même milieu catholique et littéraire qu'Edouard Schneider. D'ailleurs, il écrivit dans *Gringoire*, en août 1939, un compte-rendu de *Créature de Dieu* très apprécié de son auteur.<sup>1916</sup> Georges Goyau était un historien. Pas réactionnaire, il avait été favorable au ralliement de Léon XIII – ce qui donne aussi quelque idée sur son âge – ; il était, de même que le RP Chaillet, marqué par l'enseignement du théologien Möhler, qui l'encourageait à rechercher le dénominateur commun en toute chose.<sup>1917</sup> Malgré son âge avancé, il avait collaboré au lancement de *Sept*. Conformément à son âge, il était secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ce qui en faisait une prise de valeur pour les Hongrois. De fait, Georges Goyau fut un magyarophile enthousiaste, diligent et peu exigeant. Tout ce qu'il demandait était qu'on fournît des thèmes qu'il pût traiter sans connaître la langue.<sup>1918</sup> Aussi se tournait-il plutôt, malgré sa spécialité de contemporainiste, vers l'époque médiévale.

### Articles de Georges Goyau parus à la *NRH*

Chefs de croisades en terre magyare	Février 1937
Un millénaire : Saint Etienne et Sylvestre II	Mai 1938
Une crise de vocation de la nation hongroise	Décembre 1938

En outre, la propagande hongroise continuait, surtout en 1938, à éveiller l'intérêt parmi les catholiques de tous bords. Ainsi Gesztesi mentionnait-il comme sympathisants, dans une même lettre d'avril 1938, Jacques Ploncart d'Assac (fortement à droite) et L. de Saint-Martin,

<sup>1915</sup> Balogh, qui n'était pas un mufle, transmet les belles pages d'Edouard Schneider à l'intéressée, avec ces mots : « [...] cette lettre de votre lointain mais fidèle admirateur vous divertira sans doute, et ce n'est pas sans consolation que l'on voit, dans l'état où se trouve le monde actuellement, quelqu'un rester aussi dévoué [...] ». » Balogh – Karola Szalay 25 août 1938 (Fond Balogh 1/2972)

<sup>1916</sup> En même temps qu'il remerciait Balogh de son propre compte-rendu paru dans la *NRH*, Schneider qualifiait celui de Goyau dans *Gringoire* d'« enthousiaste, pénétrant, et judicieux. » Schneider – Balogh 23 août 1939 (Fond Balogh 1/2835)

<sup>1917</sup> Jérôme GRONDEUX, *La religion des intellectuels français au XIX<sup>e</sup> siècle*, Toulouse, Privat, 2002, p. 145. Remarquant qu'après avoir été vilipendé à peu près chaque jour par Léon Daudet (de l'Action française), il acceptait de signer la pétition pour ramener ce dernier d'exil, Simon Arbellot soulignait : « on dit que Georges Goyau était un saint, et je ne suis pas éloigné de le croire. » (Simon ARBELLOT, *J'ai vu mourir le boulevard*, Paris, Éditions du Conquistador, 1950, p. 87)

<sup>1918</sup> Instruction pour un jeune historien hongrois qui va rencontrer Georges Goyau à Paris. « Il cherche en permanence des thèmes d'études hongrois sur lesquels il pourrait travailler sans connaître le hongrois. » Balogh – jános Kósa 18 août 1939 (Fond Balogh 1/1830)

rédacteur de la politique étrangère à *Ouest-éclair* (journal démocrate populaire le plus répandu de province).<sup>1919</sup> Il est grand temps d'étudier dans le détail cette année jubilaire, miraculeuse en même temps qu'annonciatrice du désastre.

## 5. L'année jubilaire 1938 ; foi et doute

### a) Une chronologie hongroise pour l'année 1938

Le fragment de chronologie indiqué ci-dessous donne une idée de la fièvre qui s'empara de la politique hongroise en 1938.

*12-13 mars : Anschluss*

*25-29 mai : Congrès eucharistique international de Budapest*

*29 mai : promulgation de la « Loi juive » (établissant à 20% le quotas de Juifs dans certaines professions) et du décret interdisant aux fonctionnaires l'entrée au Parti des Croix fléchées et au Parti social-démocrate*

*20 août : 900° anniversaire de la mort de Saint Etienne*

*29 septembre : Accords de Munich*

*2 novembre : Arbitrage de Vienne (après l'échec des négociations tchéco-hongroises en octobre)*

J'aborde ailleurs les questions purement politiques et diplomatiques, à propos des Accords de Munich et de l'Arbitrage de Vienne. En revanche, je voudrais m'attacher ici – tout en tenant compte du contexte international et de la situation intérieure française – à étudier l'impact des évènements de nature religieuse ou mystique.

### b) Les pèlerins français au Congrès eucharistique international (mai 1938)

Créés en 1884 à l'initiative d'une pieuse dame française,<sup>1920</sup> les Congrès eucharistiques internationaux étaient des manifestations internationales d'adoration et de réparation eucharistique rassemblant des centaines de milliers de fidèles. Ils étaient fortement structurés par la présence de délégations nationales dirigées par les hiérarchies des Églises catholiques

---

<sup>1919</sup> Gesztesi – Balogh 19 avril 1938 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1920</sup> François VEUILLOT, « Avant les journées de Budapest. L'évolution des Congrès eucharistiques internationaux », Temps présents, 13 mai 1938

du monde entier. Le Congrès de Budapest était le XXXIV<sup>o</sup> ; parmi les précédents les plus fameux figuraient ceux de Chicago, Dublin, Buenos-Aires et Manille.<sup>1921</sup>

Malheureusement, je ne dispose pas de liste, même partielle, des pèlerins français qui se rendirent à Budapest, mais seulement d'informations glanées dans la presse. Étant un événement majeur de la vie catholique, le Congrès attira bien sûr une délégation notoire du clergé de France : les cardinaux de Paris et de Lyon accompagnés de quinze évêques.<sup>1922</sup>

Parmi le millier de croyants français, mentionnons aussi le père Merklen,<sup>1923</sup> Robert d'Harcourt.<sup>1924</sup> Jusqu'au dernier moment, Balogh crut revoir le RP Delattre en Hongrie à cette occasion<sup>1925</sup> mais, finalement, le jésuite français renonça de peur d'être intercepté en Allemagne.<sup>1926</sup> Gabriel Marcel renonça – semble-t-il – pour des raisons d'ordre privé.<sup>1927</sup>

L'un des visiteurs les plus enthousiastes fut sans doute Paul Claudel qui écrivait, dans *Korunk Szava*, qu'en sa « qualité de français et de catholique croyant, [il] proclamerai[t] jusqu'au bout de [s]es forces que la guérison de la vallée du Danube ne [pouvait] être cherchée que dans le chemin désigné par saint Etienne. »<sup>1928</sup> Que fut, à vrai dire, le Congrès de Budapest ? À tout seigneur tout honneur, la charge du compte-rendu à la *NRH* fut confiée au chanoine du Saint-sépulcre Mgr Marius-Henri Guervin, archimandrite et membre français du Comité permanent d'organisation des Congrès eucharistiques. Le prélat affirmait ne pas pouvoir rendre son enthousiasme par des mots ; donnons-lui pourtant la parole :

*Comment traduire l'enthousiasme conquérant des cortèges de gloire offrant à l'Hostie le plus beau des triomphes : procession nautique glissant sur le Danube, sous le ciel étoilé, dans une incroyable féerie, tandis que sur les deux rives illuminées et pavoisées 500 000 fidèles agenouillés chantaient et acclamaient le Roi de la paix... Procession finale partant de la basilique Saint Etienne pour traverser les plus belles avenues de la ville et aboutir à la Place des héros, dressant l'Ostensoir d'or sur un autel*

---

<sup>1921</sup> Joseph BOUBEE, « L'hostie rayonnante au bord du Danube. Congrès eucharistique international de Budapest », *Les Etudes*, septembre 1938, p. 81

<sup>1922</sup> Marius-Henri GUERVIN, « Un Français au Congrès eucharistique international de Budapest », *NRH, Chronique du mois*, septembre 1938, pp. 274-277. Ces nombres sont confirmés par l'article des *Etudes*, où l'on apprend aussi que le représentant du Japon n'était autre que son Exc. l'amiral Yamamoto. Joseph BOUBEE, *Art. cit.*, p. 85

<sup>1923</sup> Kövér – Ottlik 17 décembre 1938 (Fond Balogh 1/1855). Le père Merklen fut choisi pour représenter la presse catholique française. François VEUILLOT, « Le Congrès eucharistique de Budapest. Choses vues. », *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1938, p. 207

<sup>1924</sup> Mentionnons aussi l'ancien président du Conseil François-Marçal, sorti depuis longtemps de la vie publique mais dont un haut fait était, ironiquement, d'avoir été signataire du traité de Trianon en tant que ministre des Finances en 1920.

<sup>1925</sup> Balogh – RP Delattre 3 mars 1938 (Fond Balogh 1/757)

<sup>1926</sup> Balogh s'adressait au provincial des jésuites de Hongrie pour faire changer d'avis Delattre, arguant, entre autres, que Robert d'Harcourt, très exposé lui aussi, voyagerait sans problèmes. Balogh – László Varga SJ 21 avril 1938 (Fond Balogh 1/3188)

<sup>1927</sup> Gabriel Marcel – Balogh (reçue le) 4 février 1938 (Fond Balogh 1/2146)

<sup>1928</sup> Paul CLAUDEL, *Korunk Szava*, 1<sup>er</sup> avril 1938, cité dans la *Chronique du mois* de la *NRH*, mai 1938, p. 465

*dominant de 20 mètres les foules impossibles à dénombrer... [...] Oh ! Le silence de la multitude  
tandis que l'Hostie la bénissait ! Quel hommage à la présence réelle de Jésus !<sup>1929</sup>*

Outre les confessionnaux à ciel ouvert dressés par 2 000 prêtres, le chanoine n'omettait pas de mentionner la réception au palais royal, les « capes brodées, les diadèmes fulgurants, les brandebourgs incrustés » de l'aristocratie hongroise,<sup>1930</sup> non plus que les « bourgeois, les fils du peuple se découvrant avec respect devant les églises et les prêtres », non plus que les exercices spirituels organisés à travers le pays, pour les femmes et les jeunes filles, pour les employés, les ouvriers, les médecins, les avocats, etc...<sup>1931</sup> Combien leur pays laïque et républicain dut sembler provincial et tristounet aux congressistes français,<sup>1932</sup> face à de telles splendeurs qu'on qualifierait volontiers d'orientales si leur propos n'avait justement pas été de célébrer l'appartenance de la Hongrie à la civilisation occidentale (c'était aussi une manière de se prouver que l'on n'était pas obligé, pour se divertir à plusieurs, de défiler en chemise brune et au pas de l'oie, et cela, pas dans un pays exotique, mais en Hongrie, au cœur même de l'Europe. D'ailleurs, il n'y eut pas de délégation allemande, ni même italienne au Congrès<sup>1933</sup>). Disons donc, plutôt : splendeurs romaines ; d'ailleurs, les autorités hongroises durent mettre en route un protocole des plus sophistiqués afin, qu'à sa demande le cardinal légat Pacelli vît de ses yeux la sainte Couronne. Le président du Conseil Béla Imrédy, quant à lui, restait en adoration nocturne devant le Saint-sacrement pendant trois heures<sup>1934</sup> (il occupa aussi la tribune pour y parler de "l'eucharistie dans la famille").<sup>1935</sup> Puis, enfin, vint le message radiodiffusé du Pape : « Que la paix véritable, et la dignité de la paix » soient accordées à la Hongrie !<sup>1936</sup> Oui, comment la paix pouvait-elle être « digne » sans le retour de

---

<sup>1929</sup> Mgr Marius-Henri GUERVIN, Art. cit., p. 275

<sup>1930</sup> Le chroniqueur des Etudes fut frappé par les mêmes éléments : « les traînes de brocart ou de dentelle des dames [...] brandebourg et broderies des magnats », la piété tranquille et profonde du peuple hongrois, la communion collective des employés des postes, etc... Joseph BOUBÉE, Art. cit., pp. 81-84

<sup>1931</sup> Mgr Marius-Henri GUERVIN, Art. cit. François Veillot, dans la Revue des deux mondes, mentionnait aussi, et avec la même admiration, les exercices religieux des académiciens, des mineurs, des postiers, des cheminots, etc... François VEUILLOT, « Le Congrès eucharistique de Budapest. Choses vues. », Revue des deux mondes, 1<sup>er</sup> juillet 1938, p. 205. Le même auteur, écrivant pour Temps présents, évoquait 600 000 paysans montés à la capitale, et 50 000 soldats. François VEUILLOT, « Le Congrès eucharistique de Budapest », Temps présents, 3 juin 1938

<sup>1932</sup> François Veillot suggérait une « apparition de féerie, de rêve ou de légende, où nos regards, adaptés à la grisaille démocratique, se sent[ai]ent désaxés par cette cour fastueuse, évocatrice pour nous d'un passé révolu ! » François VEUILLOT, Art. cit., Revue des deux mondes, p. 208

<sup>1933</sup> Malgré l'interdiction d'Hitler, l'évêque de Berlin aurait annoncé un Te Deum en hommage et en communion avec Budapest. Marc SCHERER, « L'invincible prière. Au Congrès de Budapest. L'Allemagne ne sera pas représentée. », Temps présents, 27 mai 1938

<sup>1934</sup> Dans ce domaine, seule la catholique Irlande avait fait mieux : le gouvernement irlandais tout entier agenouillé. François VEUILLOT, « Avant les journées de Budapest. L'évolution des Congrès eucharistiques internationaux », Temps présents, 13 mai 1938

<sup>1935</sup> Joseph BOUBÉE, Art. cit., p. 86

<sup>1936</sup> Mgr Marius-Henri GUERVIN, Art. cit., p. 275 sq. La formulation du message est légèrement différente dans Temps présents : « Nous demandons à Dieu non seulement cette tranquillité de paix sans laquelle il ne peut y

tous les magyars dans leur nation ? – mais non ! S’agissait-il donc de sacrifier aux fausses idoles du nationalisme ou de célébrer le royaume de Saint Etienne ? – la paix pouvait-elle donc être « digne » sans le retour de la Hongrie dans ses anciennes et éternelles frontières, celle du royaume apostolique millénaire ! Bref, nul ne sait, bien entendu, ce que voulut dire précisément Pie XI. Mais une chose était claire, au terme de vingt années de patience et de dur labeur, la cause hongroise avait finalement trouvé son public, un public de taille. Paul Claudel le proclamait : contre tous les totalitarismes, le seul rempart possible en Europe centrale était celui de Saint Etienne. Malheureusement, il était bien tard (que serait-il advenu si le Congrès de Budapest avait été organisé, non pas en 1938, mais en 1928, ou même avant ? L’hypothèse est hasardeuse car, sans doute, le choix du lieu était lui-même la conséquence indissociable d’un long cheminement, tout autant ou même plus que la cause possible d’une nouvelle impulsion. Quoi qu’il en soit, il serait intéressant d’étudier dans les archives de l’Église catholique les circonstances de la nomination de Budapest.<sup>1937</sup>)

Enfin, en écho aux paroles du pape et non moins énigmatiquement, le chroniqueur des *Etudes* achevait son article avec les paroles suivantes :

*Il reste à Budapest d’avoir, par la procession nocturne sur le Danube, réveillé tout ensemble le souvenir d’une fidélité millénaire envers le pêcheur d’âme [Saint Gellért], successeur de Pierre, dressé sur son roc immuable, et la mémoire des héros glorieux ou anonymes tombés au bord du Danube pour la défense des droits de Dieu, de l’Église et de la chrétienté d’Occident. – Cela, les heureux témoins du Congrès eucharistique de Budapest ne l’oublieront jamais : Nem, nem soho ! (sic)<sup>1938</sup>*

Nonobstant la faute de transcription du hongrois “soha” (jamais), on peut se demander à bon droit ce que signifiait, au fond, la reprise par les *Etudes* de l’expression des révisionnistes intégralistes hongrois (François Veuillot, dans la *Revue des deux mondes*, ne faisait aucun parallèle entre le Congrès et la cause hongroise). Le contenu de l’article ne permet pas d’avancer une interprétation définitive. L’auteur faisait bien allusion à la présence au Congrès d’habitants venus « des régions politiquement séparées aujourd’hui de Budapest, mais restées magyares de cœur, de langage, de mœurs, de costumes. »<sup>1939</sup> Dans un article précédent, il avait même évoqué la perte du matériel roulant hongrois suite à l’invasion roumaine, qui

---

avoir de paix véritable, mais aussi la dignité de paix à laquelle a droit le peuple hongrois. », VEUILLLOT, Temps présents, 3 juin 1938

<sup>1937</sup> Un article publié quelques mois plus tôt dans Les Etudes affirmait que le neuf centième anniversaire de la mort de Saint Etienne était « une des raisons pour lesquelles le Congrès eucharistique international de 1938 [avait] été concédé à Budapest. » (Joseph BOUBEE, « Le prochain Congrès eucharistique international », Les Etudes, janvier-mars 1938, p. 336). On aimerait justement savoir quelles ont été les autres raisons.

<sup>1938</sup> Joseph BOUBEE, Art. cit., Les Etudes, septembre 1938, p. 91

<sup>1939</sup> Art. cit., p. 84

posait un problème en cas d'affluence exceptionnelle au Congrès<sup>1940</sup> (presque vingt ans plus tard !). Mais il insistait aussi sur l'esprit de communion illustré par la présence de S. Ém. Le cardinal-archevêque de Prague et de l'archevêque de Zagreb, de même que S.A. le prince Wladimir Ghika.<sup>1941</sup>

### c) La « loi juive » (juillet 1938)

Comme s'il avait manqué quelque chose à ce chassé-croisé entre l'expansion nazie en Autriche et la célébration universelle de la foi catholique en Hongrie, on eut aussi la « loi juive ». De plus, le calendrier était cruel : le jour du vote coïncida précisément avec la fin du Congrès.

Certes, ce n'était pas de gaîté de cœur que les Hongrois excluèrent (temporairement ?) de la nation certains de leurs meilleurs éléments. Lisons ce qu'en pensait Georges Ottlik, lorsque la loi en était encore aux pourparlers préparatoires :

*Depuis longtemps, aucun publiciste hongrois consciencieux ne s'était trouvé dans une situation aussi difficile que maintenant, quand il se voit en présence de la tâche peut agréable de dire son opinion sur ce projet de loi... Il sera juste d'énoncer une fois de plus dans ces colonnes tout ce que les juifs signifient pour la Hongrie et tout ce qu'ils ont créé... Bien que prêts à nous incliner devant la nécessité, nous devons mettre en garde tant le gouvernement que les législateurs contre la tentation de faire de nécessité vertu et d'imprimer à la législation hongroise le cachet de courants politiques changeants... Quand l'équilibre moral, psychique et juridique, à coup sûr ébranlé aujourd'hui, se sera rétabli au sein de la collectivité hongroise, nous ferons tout notre possible pour que le peuple hongrois, de nouveau uni, commence une nouvelle époque de splendeur. En attendant, la devise des juifs de Hongrie ne peut être que celle qui, pendant des siècles, fut celle de la Hongrie elle-même et que le poète a résumé ainsi : À ta patrie, ô Hongrois, reste inébranlablement fidèle...<sup>1942</sup>*

C'est ce qu'il écrivait deux mois avant le Congrès catholique, quatre ans avant son grand voyage d'études en Europe occupée (voir Première partie), six ans avant son exil définitif en France où il allait vivre jusqu'en 1966.

Outre l'extrait de l'éditorial de Georges Ottlik, la *NRH* se prononçait plutôt contre la loi (suivant, en cela, le comte Bethlen), en remarquant assez finement dans ses Chroniques du mois que l'objectif de la loi (« retirer du vent aux voiles de l'extrémisme ») était déjà perverti puisque au lieu d'être posée comme une « limite », cette dernière était, avant même d'avoir

---

<sup>1940</sup> BOUBEE, Art. cit., Les Etudes, janvier-mars 1938, p. 329

<sup>1941</sup> BOUBEE, Art. cit., Les Etudes, septembre 1938, p. 85

<sup>1942</sup> Georges OTTLIK (éditorial), Pester Lloyd, 9 avril (cité dans la revue de presse de la NRH, mai 1938, p. 464)

été votée, déjà considérée ouvertement par certains comme un « point de départ. »<sup>1943</sup> D'ailleurs, ceci allait être le cas – songeons à la chronologie des lois antisémites entre 1938 et 1944, que j'ai détaillée dans la Première partie à propos du parcours personnel de Joseph Balogh. En 1938, justement, Balogh jouait l'apaisement, et, surtout, le refus du mélange des genres. Alors qu'un journaliste français pressenti pour écrire un article sur les ponts de Budapest renonçait à la tâche en arguant qu'il avait pris connaissance d'un discours « à tendance raciste et antisémite » du ministre des Cultes et de l'instruction Bálint Hóman, Balogh écrivit à Develle que dans ces conditions, « Léon Blum [ayant] engagé des pourparlers avec les communistes, quelqu'un pourrait dénier à la *Revue des deux mondes* le droit de publier une histoire de l'architecture française » (son agacement apparaît aussi dans le commentaire qu'il griffonna dans la marge : « qui est le perdant dans l'affaire ? »).<sup>1944</sup> Affaire plus sérieuse : en juillet paraissait dans la *NRH* un article signé du ministre de la justice en personne, Edmond (Ödön) Mikecz. D'une longueur inaccoutumée (12 pages), intitulé sobrement « la loi juive », il exposait au lecteur étranger l'argumentaire officiel du gouvernement, celui d'une simple discrimination positive à l'avantage des gentils.<sup>1945</sup> On ne trouve dans le Fond Balogh aucune trace de correspondance liée à cet article. J'ignore donc s'il s'est agi d'une commande de la rédaction ou (plus probablement) d'un article imposé par le gouvernement (mais alors, quelle était l'avis du *Külügyminiszterium* sur la question ?). Caprice du calendrier rédactionnel : dans le même numéro paraissait un article de Louis de Vienne (sur le régent Horthy), de Fernand de Brinon (sur la Méditerranée), et d'André D. Tolédano (sur Napoléon).

#### d) La foi et le doute

À chacun sa « divine surprise. »<sup>1946</sup> Mais lorsque tout repose sur la seule Foi, le risque est de sombrer dans le doute. En réalité, bon nombre de Hongrois se rendaient compte, en 1938, des risques qu'encourait leur pays. Par la suite, les historiens ont glosé sur la marge de manœuvre qui leur était offerte. En ce qui concerne la *NRH*, au moment de cette double ou triple apothéose hongroise (Congrès catholique en mai et commémorations de Saint Etienne en août, restitution de la Haute-Hongrie en novembre), elle ne croyait déjà plus dans les vertus

---

<sup>1943</sup> Chronique, *NRH*, mai 1938, p. 464

<sup>1944</sup> Pilpoul – Balogh (reçue le) 14 mars 1938 (Fond Balogh 1/2574) et Balogh – Develle 16 mars 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>1945</sup> Edmond MIKECZ, « La loi juive », *NRH*, juillet 1938, pp. 17-29

<sup>1946</sup> Célèbre mot de Charles Maurras, apprenant la chute de la III<sup>e</sup> République dans le contexte de la débâcle militaire française en 1940.

du débat (que la censure lui interdisait plus ou moins expressément). Finalement, Balogh, cet idéaliste amoureux des Humanités, ce patriote convaincu de la droiture des revendications hongroises, commençait à perdre la foi en les idées, comme en témoigne une lettre écrite en 1938 à un jeune jésuite hongrois en résidence à Innsbruck : « plus on y pense, et moins on comprend pourquoi l'âme allemande [la « totalité » allemande, écrit-il] a dû s'en prendre au catholicisme, alors qu'il existe mille façons et mille raisons pour lesquelles ils auraient dû s'entendre. »<sup>1947</sup> Cet aveu, assez tardif, de la part d'une des personnalités les plus brillantes de l'occidentalisme hongrois, fait sentir quelles ont pu être les illusions de ses compatriotes sur l'avenir de leur pays et sur celui de l'Europe. Cela n'empêchait pas les éclairs de lucidité : nous avons vu l'échange avec Maurice Pernot, à propos de la perte de la liberté d'action. Balogh tenta de renouer avec le débat de jadis, mais d'une façon occasionnelle, à un niveau modeste, et, de toute façon, sans succès.<sup>1948</sup>

## Chapitre XIX.

# Orientation à droite ; éclatement du non-conformisme

Nous avons déjà assisté, au tournant de l'année 1935, au délitement du front commun de la jeunesse française, comme conséquence, d'une part, de l'impasse du 6 février 1934 et, d'autre part, de l'accroissement de la tension internationale, qui, imposait à tout un chacun (y compris aux jeunes) de choisir son camp. La *NRH*, qui avait misé une partie de ses efforts sur la dynamique des non-conformistes, se trouva sans doute embarrassée.

### 1. Que deviennent les non-conformistes ?

Seul Georges Roux, dont le système de revendication avait pour noyau la cause hongroise, continua à écrire des articles politiques à la *NRH* après 1935. Exit René Dupuis et Philippe Lamour, les vieux amis de la tendance *Ordre nouveau/Plan*. Daniel-Rops, quant à lui, s'était

---

<sup>1947</sup> Balogh écrivait « totalitás » en hongrois, ce qui équivaut à peu près à « totalité » en français. Balogh – Sándor Balogh SJ 11 mars 1939 (Fond Balogh 1/182)

<sup>1948</sup> Par exemple, en décembre 1938, un lecteur britannique exigeait la résiliation de son abonnement parce que la *NRH* avait approuvé la restitution de la Haute-Hongrie sans plébiscite. Dans sa réponse, Balogh expliquait les circonstances qui avaient empêché la tenue d'un plébiscite, puis affirmait l'ouverture de sa revue à une discussion publique sur le sujet. Correspondance Balogh – Sommerville décembre 1938 (Fond Balogh 1/2900). Inutile de préciser que ce débat n'eut jamais lieu.



converti au catholicisme pour éviter l'embourbement partisan ; il continua à collaborer sporadiquement à la *NRH*, mais pour des comptes-rendus littéraires, que j'ai déjà évoqués. *Exit*, aussi Thierry-Maulnier et Jean-Pierre Maxence, les faux départs de la Jeune droite. Et enfin, de la revue *Esprit*, *exit* l'invisible Mounier de même que (provisoirement) l'apprécié Georges Duveau, et même l'antique Aldo Dami. Nul d'entre eux n'allait apparaître au sommaire de la *NRH* jusqu'à la guerre. *Esprit*, en revanche, comme nous le verrons tout à l'heure, n'en continua pas moins à causer périodiquement de la cause hongroise et de la révision des frontières.

## a) Le reclassement droite-gauche

Le reclassement droite-gauche eut naturellement pour corollaire le repli sur le champ d'action de ce dit reclassement, c'est-à-dire sur la politique nationale. Ce phénomène est particulièrement acute en ce qui concerne la Jeune droite, dont les ténors se lancèrent parfois directement dans l'action politique (Maxence), parfois dans l'arène de la presse d'actualité (Thierry-Maulnier, avec *Combat* puis *L'Insurgé*).<sup>1949</sup> Certes, ces deux organes au langage violent s'exprimaient aussi sur la politique internationale et, notamment, sur les événements d'Europe centrale dans un sens plutôt favorable à la cause hongroise, ou, plus exactement, défavorable à sa grande rivale tchécoslovaque (« Ne portons pas à bout de bras [...] une Europe stupide et qui nous déteste »<sup>1950</sup> pouvait-on lire dans *Combat* en juillet 1938). Mais, à vrai dire, on assistait simplement, dans le contexte des Accords de Munich, à l'une des nombreuses manifestations du tournant pacifiste de la droite française.

Nous allons voir bientôt que les Hongrois tinrent compte de cette évolution et procédèrent, eux aussi, à leur manière, au reclassement droite-gauche en faisant pencher nettement vers la droite la cible de leurs efforts. Néanmoins – le non-conformisme ayant prouvé sa défaillance – le catholicisme représentait désormais, avec les limites que j'ai exposées précédemment, la force universelle capable de transcender les frontières idéologiques et partisans dont la Hongrie avait besoin pour appuyer sa propagande en France.

---

<sup>1949</sup> Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942). Une révolution conservatrice à la française*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 230-231

<sup>1950</sup> Louis SALLERON, « La France doit-elle se battre en Tchécoslovaquie ? », *Combat*, juillet 1938, cité in Nicolas KESSLER, *Ibidem*, p. 417. Autre exemple : « Pourvu que l'on veuille bien admettre qu'une tache sur la carte linguistique ne suffit pas à constituer une nation, que la politique n'est pas une application de la philosophie, que le catholicisme est un lien au moins aussi fort que l'usage du serbo-croate, et qu'enfin les droits historiques de la Bohême n'expriment guère plus de vie que ceux de l'État bourguignon. » (François GRAVIER, « *Combat et les événements* », *Combat*, octobre 1938, cité in *Ibidem*, p. 417)

En guise de douche froide contre l'excès de confiance dans la providence qui nous guette, lisons ce que Pierre Andreu écrivait, *a posteriori* : « à partir de 1937-38, il n'y avait plus rien à faire en France qu'à attendre la guerre. Les mouvements et revues – même *Esprit*, la plus vivace et la plus féconde – se survivaient. »<sup>1951</sup> Autrement dit, en transposant à peine, le recours aux forces surnaturelles pour résoudre un problème de politique internationale n'était pas une solution d'avenir : « il n'y avait plus rien à faire. » Justement, Pierre Andreu évoquait la revue *Esprit*.

## b) Qu'est-ce que la Hongrie pour *Esprit* en 1938 ?

Qu'était la Hongrie pour *Esprit* ? D'un côté, deux des meilleurs champions des belles années, Aldo Dami et Georges Duveau, en étaient ; de l'autre, son seul maître à bord, Emmanuel Mounier, n'eut d'autres relations avec la *NRH* que quelques lettres en 1933 (déjà étudiées). Il est vrai que Mounier en son royaume, de même que Maurras dans le sien, laissait la politique étrangère à ses lieutenants.<sup>1952</sup>

La thèse d'Aldo Dami vs. la défense contre toute  
« mystique révisionniste »

La lecture de la revue entre 1936 et 1940 donne une étrange impression d'incertitude, alternant les témoignages de sympathie, généralement soumis à une contradiction polémique, avec les longs silences. Georges Duveau écrivait peu sur la politique internationale à *Esprit*, je parlerai donc peu de lui. Cette période est aussi celle de son long silence à la *NRH*. Mais n'en concluons pas qu'il avait cessé de s'intéresser à la Hongrie ; c'est lui, par exemple, qui, en 1937, attira l'attention de Gyula Gesztesy sur un prochain voyage de Jacques Maritain à Vienne.<sup>1953</sup> Toutefois, il sera beaucoup plus question d'Aldo Dami, qui écrivit plusieurs articles sur les questions autrichiennes et tchécoslovaques dans les années 35-38. En juillet 1935, il publia un article intitulé « Sur la mort des traités » qui fut l'occasion d'un intéressant débat au début de l'année suivante.<sup>1954</sup> Le principal protagoniste, Maurice de Gandillac (qui collaborait régulièrement à *Esprit*), affirmait se méfier de toute « mystique révisionniste », dont le résultat était d'obtenir des hommes en nombre plus que ce qu'ils n'auraient fait

---

<sup>1951</sup> Pierre ANDREU, *Le rouge et le blanc*, 1977, p. 136, cité in *Ibidem*, p. 403

<sup>1952</sup> D'autre part, la seule intervention de Mounier concernant directement l'Europe centrale pendant cette période est un article de huit lignes publié en mai 1934 (« Les événements d'Autriche »).

<sup>1953</sup> Gesztesy – Balogh 3 février 1937 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>1954</sup> Résumé d'une lettre de Maurice de Gandillac, suivi d'une réplique par Aldo Dami, *Esprit*, Mars 36, pp. 1000-1008

individuellement.<sup>1955</sup> D'ailleurs, il prétendait aussi bien s'opposer à toute « mystique antirévissionniste », de même qu'au positivisme de Maurras. Autant dire que la voie était étroite. Gandillac remarquait tout de même que la carte de l'Europe en 1935 était plus juste que celle de 1914, mais que cela ne justifiait en rien les millions de morts provoqués par les assassins irrédentistes de Sarajevo. Bref, vive le *statu quo* et haro sur tous les irrédentismes ! En ce qui concernait la Hongrie, précisément, Gandillac admettait qu'il y eût quelque injustice dans le tracé des frontières, mais aussi soulignait-il que l'on devait comprendre la méfiance des pays voisins, compte tenu des « siècles d'oppression hongroise. » Enfin, il réfutait l'idée de plébiscite généralisé favorisée par Dami, car c'était, selon lui, une source de passions nationalistes. En guise de réplique, Aldo Dami ne se priva pas de railler l'esprit terre-à-terre de son confrère (qui rappelle peut-être au lecteur la « bonne soupe » de Baudoin-Bugnet), « si Bordeaux était détaché de la France, écrivait-il, les communistes bordelais voteraient pour la France, même *fasciste* » – ce qui restait à prouver, mais l'hypothèse était au moins frappante. En définitive, il s'agissait d'un *qui pro quo* classique entre deux pacifistes : d'un côté, « la révision c'est la paix », de l'autre, « la révision, c'est la guerre ».

En décembre 1935, Aldo Dami récidivait en affirmant la primauté des intérêts géopolitiques sur les idéologies (la rédaction d'*Esprit* soutenait son point de vue, en affirmant la nécessité d'une réconciliation franco-allemande au-delà des divergences idéologiques) ; intérêts justement très mal compris, selon Dami, qui mettait habilement en évidence les incohérences des politiques extérieures de toutes les grandes puissances (sauf celle de l'Allemagne...).<sup>1956</sup> Puis en janvier 1936 : il faut purger la politique extérieure de l'idéologie, écrivait Dami. Que nulle guerre n'ait pour objectif de délivrer des peuples. Et finalement, cette phrase qui résonnait comme une provocation : « Il nous importe peu que l'Allemagne soit nazie, l'Italie fasciste et la Russie communiste, pourvu que la carte soit juste. »<sup>1957</sup> D'ailleurs, cet entêtement n'est pas loin d'indisposer l'historien Michel Winock (qui fut lui-même membre de la revue *Esprit* après la guerre), qui est impitoyable sur ce point dans sa monographie : après l'*Anschluss*, « les yeux de Mounier et de ses amis n'étaient pas encore bien ouverts, écrit-il, le Suisse Aldo Dami poursuivait, avec une opportunité douteuse, l'éternel procès qu'il

---

<sup>1955</sup> L'historiographie hongroise, pas seulement des temps communistes mais aussi à l'heure actuelle, considère volontiers l'obsession révisionniste de la classe dirigeante de l'Entre-deux-guerres comme un moyen de divertir le peuple de ses réels problèmes.

<sup>1956</sup> Aldo DAMI, « Les événements et les hommes. À quoi rêvent les puissances ? », *Esprit*, octobre-décembre 1935, pp. 482-496

<sup>1957</sup> Aldo DAMI, « Les événements et les hommes. La communauté internationale. Méfaits de l'idéologie », *Esprit*, janvier 1936, p. 657

avait instruit contre Versailles. »<sup>1958</sup> Winock observe tout de même un infléchissement de la ligne éditoriale au cours de l'année 1938, en soulignant l'apparition d'une contradiction à un article de Dami paru en juin. Tandis que, selon l'historien, ce dernier, « imperturbable », s'employait à démontrer le « caractère artificiel » de la Tchécoslovaquie, la rédaction offrait la parole à Edith Bricon qui s'attachait, elle, à justifier sa « création » et son « existence. » Ensuite, Emmanuel Mounier et Jacques Madaule tentaient d'en tirer des enseignements pour définir une politique dont la substance résidait, sans surprise, dans la transformation de l'État jacobin en un État fédéral.<sup>1959</sup> Tout cela est vrai. Mais Michel Winock oublie qu'en 1935, à la thèse d'Aldo Dami avait déjà été opposée la réponse circonstanciée de Maurice de Gandillac, de même que celle d'un journaliste tchèque. Certes, l'évolution de la ligne d'*Esprit* sur la question allemande est avérée, l'*Anschluss* en est effectivement une étape importante. Mais, en ce qui concerne l'Europe centrale, il me semble que tout au long des années trente, Aldo Dami a régulièrement dû composer avec des contradicteurs (qui, certes, n'étaient pas toujours aussi bien renseignés que lui). Elle n'a pas connu, je crois, cette lente maturation de l'indulgence pour les Hongrois qui a caractérisé d'autres milieux intellectuels et catholiques (ni, en sens inverse, un éloignement progressif) ; du début jusqu'à la fin, l'aplomb d'Aldo Dami joua indéniablement un rôle essentiel (j'analyserai un peu plus loin son grand article de 1938). Or, le nœud gordien de l'Europe, d'après Dami, était moins, il me semble, la relation franco-allemande que la question de l'Europe centrale. Et quand Michel Winock voit essentiellement, dans ses prises de position, un embarrassant *qui pro quo* géopolitique et idéologique, je crois pouvoir dire que Dami cherchait le remède à la crise européenne en priorité dans un meilleur équilibre de l'Europe centrale, capable d'opposer une solide résistance au *Drang nach Osten* et, partant, d'offrir à la France une position plus tranquille sur le Rhin. D'où, en général, une paix mieux assurée (on n'est donc pas loin de la politique d'encerclement, mais dans une version « pacifiée »).

Aldo Dami persiste et signe en 1938

Revenons au dossier pluraliste de 1938. Dami s'était déjà fait un plaisir d'exposer dès le mois d'avril sa vieille thèse à propos de l'*Anschluss* : il aurait fallu le faire en 1918. Après quelques mois de réflexion, la revue publia en juin un dossier spécial intitulé « La guerre pour la Tchécoslovaquie ? ». Dami y réitérait ses griefs habituels : la Tchécoslovaquie était un « monstre » géographique, une « création illogique », etc... et il se prononçait favorablement

---

<sup>1958</sup> Michel WINOCK, « Esprit », des intellectuels dans la cité 1930-1950, point-Histoire, 1996, p. 187

<sup>1959</sup> Ibidem

à une Bohême fédérale tchéco-germano-slovaque, dont aurait été détachées les régions hongroises et la Ruthénie.<sup>1960</sup> Face à lui, Edith Bricon défendait les droits naturels et historiques des Tchèques, en considérant la Tchécoslovaquie comme le successeur des entités pluriethniques antérieures (entre autres : l'Autriche-Hongrie), appelée de surcroît à réaliser enfin la véritable coopération des différentes nationalités présentes en Europe centrale. D'ailleurs, elle reconnaissait que son champion n'avait pas, jusqu'alors, été entièrement à la hauteur de sa mission.<sup>1961</sup> On admettra que l'argumentation pro-tchèque manquait de pertinence et de force. D'ailleurs, ce fut l'avis d'un journaliste tchèque et ami d'*Esprit*, F. Marecek, le même qui était déjà intervenu brièvement dans le débat entre Dami et Gandillac en 1935. Sa lettre fut publiée dans le numéro de septembre.<sup>1962</sup> Il déplorait amèrement l'orientation générale d'*Esprit*, qu'il jugeait acquise à la cause hongroise.<sup>1963</sup> Certes, pour un Tchèque, une revue n'était jamais trop peu acquise à la cause hongroise. Toutefois, il est vrai que, à l'instar des débats de la *NRH*, des dossiers d'*Esprit* se dégagent comme une opinion privilégiée. Maurice de Gandillac était un amateur en matière d'Europe centrale, on peut, sans trop s'avancer, en dire autant d'Edith Bricon à la seule lecture de son article ; quant à Marecek lui-même, il se laissait emporter par son patriotisme. Le fait est que l'on ne parvenait pas à opposer un discours ferme et solidement argumenté à Aldo Dami qui, lui, restait toujours fermement campé sur ses positions (les Hongrois le lui reprochèrent suffisamment !). Voici ce qu'écrivait, par exemple, Marecek, en s'étonnant du jaillissement inopiné de la "question tchécoslovaque" : « pendant vingt ans, la Tchécoslovaquie fut un coin ignoré de l'Europe centrale. »<sup>1964</sup> Ce genre d'affirmations ne devaient pas mettre en faveur le lecteur réputé exigeant de la revue *Esprit*, et noyait d'autres aspects plus pertinents de son propos, comme la comparaison des minorités allemandes en Tchécoslovaquie et en Hongrie et de leurs droits respectifs en matière politique et culturelle.<sup>1965</sup> Enfin, il terminait son intervention en prophétisant les lois Benes d'expulsion d'après-guerre : le territoire tchécoslovaque est le seul endroit, disait-il, où la nation tchécoslovaque « peut réaliser son mode de vie national », et toutes les autres minorités ont la possibilité « d'émigrer au-delà des frontières dans leur *climat national*. » Cette affirmation était incorrecte en ce qui concernait les Slovaques, et, de toute manière, assez maladroite dans l'ensemble. De plus, elle était suivie d'un avertissement

---

<sup>1960</sup> Aldo DAMI, « À la recherche de la Tchécoslovaquie », *Esprit*, 1<sup>er</sup> juin 1938, pp. 369 et 399

<sup>1961</sup> Edith BRICON, « Justification de la Tchécoslovaquie », *Idem*, pp. 401-420

<sup>1962</sup> F. MARECEK, « Lettre d'un Tchécoslovaque », 1<sup>er</sup> septembre 1938, pp. 788-794

<sup>1963</sup> Selon Marecek, Aldo Dami y « honorait » beaucoup trop souvent la Tchécoslovaquie « de ses amabilités. » *Idem*, p. 789

<sup>1964</sup> *Art. cit.*, p.790

<sup>1965</sup> *Art. cit.*

final sans ménagement, qui dut refroidir plus d'un lecteur d'*Esprit* : « Tout soldat étranger passant notre frontière sera tué. »<sup>1966</sup>

Globalement, comme le regrettait Marecek lui-même, la balance à *Esprit* penchait vers la Hongrie, du moins vers la "Hongrie d'Aldo Dami". En janvier 1939, justement, celui-ci faisait un pied de nez à ses amis Hongrois avec des « Réflexions sur la crise ou petit traité de tactique », dans lequel il expliquait que l'irrédentisme hongrois était le plus justifié de la région, mais que le partage de la Tchécoslovaquie portait « la marque de l'influence et même de la volonté allemande. »<sup>1967</sup> Autrement dit, la Hongrie elle aussi serait un jour victime du *Drang nach Osten*.

En somme, la ligne d'*Esprit* concernant la Hongrie était, comme celle de *La Croix*, incertaine, multiple ; mais la présence d'Aldo Dami donnait à une certaine opinion magyarophile une assise incomparable. D'ailleurs, il semble qu'avec le déclenchement de la guerre en septembre 1939 et la concrétisation immédiate du danger allemand aux portes de la France, la rédaction d'*Esprit* ait pris le parti d'examiner le cas hongrois avec une résolution accrue (j'y reviendrai dans la Cinquième partie), mais, de même que la prise de conscience des catholiques débarqués en masse sur les rives du Danube en 1938, ce serait bien trop tard.

### c) Relance de la question jeune ?

Tout démantelé qu'était le front uni de la jeunesse, il ne manquait pas de candidats pour le reconstituer dans les années 1937-38. En juin 1934 avait eu lieu des États généraux de la jeunesse, organisés par une certaine Jeanne Canudo et Armand Mora, rédacteur des pages "jeunes" de *La République*. Cet ambitieux événement n'avait pas attiré de personnalités marquantes, en dehors de l'inévitable Otto Abetz.<sup>1968</sup> Pourtant, l'entreprise devait être renouvelée en 1937. Georges Roux, qui avait alors plus ou moins lié son sort à *La République*, conseillait à Balogh d'accepter un article du jeune Mora (d'une part, pour « assujettir » ce dernier à l'amitié hongroise, d'autre part, parce qu'il lui avait suggéré de tenir l'année suivante ses États généraux à Budapest).<sup>1969</sup> Je n'ai pas trouvé la trace d'une correspondance sur cet article, et il n'y eut pas d'État généraux en Hongrie. Peut-être que la mise en garde d'István Lajti y eut sa part. Quelques semaines plus tôt, ce dernier avait

---

<sup>1966</sup> Art. cit., p. 794

<sup>1967</sup> Aldo DAMI, « Réflexions sur la crise ou petit traité de tactique », *Esprit*, janvier 1939, pp. 529-549

<sup>1968</sup> « Entre rodomontade et minceur des résultats » écrit Olivier Dard, qui cite également Bertrand de Jouvenel, pour qui les États généraux furent une « pétaudière d'apprentis parlementaires. » (Olivier DARD, *Le rendez-vous des relèves des années 30*, PUF, 2002, p. 187 sq.)

<sup>1969</sup> Roux – Balogh 10 novembre 1937 (Fond Balogh 1/2773)

prévenu Balogh : « Je ne crois pas que la Hongrie perdrait si elle ne collaborait pas avec les troupes de Madame Canudo, une dame bottée à l'aspect fasciste. »<sup>1970</sup> Balogh se contenta du service minimum, orientant Mora vers Develle et Gesztesi.<sup>1971</sup>

En 1938, il fut question d'un groupement Jeune France – Jeune Hongrie, établi en collaboration avec la Légation de Hongrie à Paris.<sup>1972</sup> La moitié française fit un voyage à Budapest, et elle fit la meilleure impression sur Balogh.<sup>1973</sup>

Celui-ci entra également en contact avec des groupements de jeunesse moins contestataires comme l'Entr'aide universitaire internationale<sup>1974</sup> ou le groupe de la jeunesse à la SdN, dont le président était un jeune Français.<sup>1975</sup>

Rien d'important ni de durable n'émergea de ces tentatives, ni, d'ailleurs – plus curieusement – d'une prometteuse relation avec Robert Aron.

#### d) Robert Aron littéraire

Robert Aron, co-fondateur de l'Ordre nouveau, était l'auteur de pamphlets ardents contre l'état des choses en Occident. Mais il était aussi collaborateur de la *Nouvelle revue française*. C'est dans cette seconde capacité qu'il voyagea à Budapest en mai 1937 et se fit présenter par Balogh « l'élite des jeunes écrivains hongrois. »<sup>1976</sup> Les deux hommes causèrent aussi de « projets communs. »<sup>1977</sup> Un mois plus tard, c'était Balogh qui rencontrait Robert Aron à Paris, aux Affaires étrangères en compagnie de Marx.<sup>1978</sup> Ces « projets communs » consistaient en l'organisation de conférences préparée par la *NRF-Gallimard* et financées par Marx. Balogh trouvait Robert Aron « très sympathique » et avait même le sentiment que Marx était disposé à payer. Mais les entretiens n'eurent malheureusement aucun résultat immédiat,<sup>1979</sup> bien que Georges Deshusses – à qui Balogh avait écrit ces impressions – eût, lui

---

<sup>1970</sup> Lajti – Balogh 15 septembre 1937 (Fond Balogh 1/1890)

<sup>1971</sup> Balogh – Roux 16 novembre 1937 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1972</sup> Balogh – Develle 23 août 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>1973</sup> « Tous ces jeunes gens m'ont fait la meilleure impression et je ne peux que me réjouir du bon esprit et des manières de ce groupe. » Balogh – György Király-Lukács 30 août 1938 (Fond Balogh 1/1765)

<sup>1974</sup> Balogh – Louis Dominique Girard (Entr'aide universitaire internationale) 15 novembre 1935 (Fond Balogh 1/1187)

<sup>1975</sup> Balogh – Gesztesi 24 septembre 1937 (Fond Balogh 1/1172) Compte-rendu d'une visite de Jean Dupuy, président du groupe de la jeunesse à la SdN : bonne impression. Politiquement proche de Paul-Boncour, dont il dirige le cabinet d'avocat. Très cultivé et intelligent, il a de l'avenir, et s'intéresse à la Hongrie. Prendre contact.

<sup>1976</sup> Il semble que Robert Aron se lia particulièrement avec Albert Gyergyai, traducteur, entre autres, de Marcel Proust. Balogh – Robert Aron 28 juillet 1937 (Fond Balogh 1/109)

<sup>1977</sup> Robert Aron – Balogh 27 mai 1937 (Loc. cit.)

<sup>1978</sup> Robert Aron – Balogh 10 juin 1937 (Loc. cit.)

<sup>1979</sup> Balogh – Deshusses 30 juin 1937 (Fond Balogh 1/784)

aussi, remarqué la bonne disposition de Marx.<sup>1980</sup> Il semble qu’Aron envisageait d’envoyer à Budapest, entre autres, Ramon Fernandez, Darius Milhaud et Gaston Bergery.<sup>1981</sup> Quelques mois plus tard, néanmoins, la question du financement posait de nouveaux problèmes<sup>1982</sup> et la relation s’interrompt. En juin 1939, Balogh tenta une dernière chance, après avoir lu *Terre des hommes* qui l’avait marqué en tant qu’ancien officier de l’aviation : il proposa d’inviter Saint-Exupéry à Budapest.<sup>1983</sup> Ce projet, comme tous les précédents, n’aboutit pas.

## 2. Le cas de Georges Roux et d’Aldo Dami

### a) Où est Georges Roux ?

En août 1936 : à l’hôpital Szent László de Budapest, avant d’entrer en convalescence au Grand hôtel Svabhegyi dans les collines au-dessus de la ville.<sup>1984</sup> Il venait de prononcer, en juillet, une conférence sur les problèmes danubiens à la *Revizíós Liga*.<sup>1985</sup> (Espérons que son hospitalisation n’a pas été liée au comportement de quelque auditeur mécontent !)

Justement, idéologiquement, où en était-il ? Dans la mesure où les États généraux de la jeunesse étaient organisés conjointement par le quotidien radical *La République* et par une « dame bottée à l’aspect fasciste », il semble qu’en ces années intermédiaires, on puisse observer le même brouillage de cartes qui avait été caractéristique de la grande époque non-conformiste (jusqu’en 1935), et allait aussi caractériser le futur régime de Vichy. Une lettre du ministre de Hongrie à Paris, en juillet 1935, confirmait la difficulté à situer Georges Roux, puisqu’elle annonçait sa rupture avec le milieu radical et son ralliement aux *Croix de feu*, où il avait soi-disant même commencé à parler de Hongrie.<sup>1986</sup> Il est vrai qu’en mars-avril 1935, il avait fait paraître dans la *Revue du siècle* (les derniers feux de la Jeune droite) son article sur le « Grand destin manqué » du Parti radical tout en appelant à « la réunion des Français dans un mouvement social et national. »<sup>1987</sup> Ce langage correspondait à celui des ligues de droite comme les *Croix de feu*. Or, nous venons de voir qu’en novembre 1937, Georges Roux était de nouveau proche de la *République*, bien plus, au début de l’année, il avait rejoint sa

---

<sup>1980</sup> Deshusses – Balogh 19 août 1937 (Loc. cit.)

<sup>1981</sup> Correspondance Balogh – Robert Aron 2 juillet, 6 juillet, 23 juillet 1937 (Fond Balogh 1/109)

<sup>1982</sup> Balogh – Robert Aron 22 novembre 1937 (Loc. cit.)

<sup>1983</sup> Balogh – Robert Aron 21 juin 1939 (Loc. cit.)

<sup>1984</sup> Roux – Balogh 18 août 1936 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1985</sup> MOL. K66. 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatot) ; “NRH”

<sup>1986</sup> Khuen-Héderváry – Lajos Villani 9 juillet 1935. Loc. cit.

<sup>1987</sup> Georges ROUX, « Grand destin manqué du Parti radical », *La Revue du siècle*, mars-avril 1935, pp. 34-35



rédaction en tant que chef de la rubrique des affaires étrangères (sous un pseudonyme).<sup>1988</sup> Je manque de source pour analyser les causes et les circonstances de son retour dans l'orbite radicale ; contentons-nous de souligner que son parcours fut accidenté (la magyarophilie, seule, était constante). Quant à la *NRH*, elle continua, pendant cette période intermédiaire, à publier chaque année un article de Roux. Nous allons nous intéresser particulièrement au troisième (celui de 1937).

## b) L'article "scandaleux" sur la diplomatie française

Khuen-Héderváry avait pourtant été clair : « il faut refuser la proposition de Roux d'un article critiquant le système d'alliances diplomatiques français. »<sup>1989</sup> L'article parut en avril 1937<sup>1990</sup> ; en voici la substance :

*Trois éléments essentiels composent la diplomatie française, la SdN, le système d'alliances, l'entente avec l'Angleterre. La SdN flatte l'universalisme français, de même que l'esprit de covenant anglais, mais n'est qu'un cadre vide. Les alliances ont toujours été néfastes ou inutiles à la France dans l'histoire. De plus, elles sont dangereuses parce qu'elles restreignent la liberté. De fait, elles sont uniquement justifiées par une psychose : la crainte de l'Allemagne. Les alliances actuelles répondent-elles au besoin de protection contre l'Allemagne ? Non, car (1) la Russie est loin et séparée par des états germanophiles ; (2) la Petite entente n'est nullement dirigée contre l'Allemagne, mais contre la Hongrie, « avec laquelle [...] la France n'a aucun litige direct. » Donc, en cas de guerre, ces alliances sont inefficaces. De plus, elles desservent la France « du point de vue moral » (compromission avec le régime des soviets, couverture du problème des minorités hongroises et bulgares) et éloignent de la France les pays neutres. Enfin, elles sont contraires à ses intérêts car, « au lieu de parer au risque de guerre, [elles] les multiplient. » Ne reste de sérieux que l'entente avec l'Angleterre. « C'est de l'axe Paris – Londres, accordé sans doute à l'axe Paris – Rome, que dépend aujourd'hui en grande partie le destin du monde. »*

Cette analyse, qui aujourd'hui paraît banale, était, lors de sa parution, à la fois originale et audacieuse. De plus, la France, comme l'avait souligné Khuen-Héderváry, attendait de la *NRH* une entière « objectivité », ce qui signifiait en réalité l'absence de critique sévère.

Il ne fallut pas longtemps pour que le ministre de France se fît le porte-parole de son ministère et de son gouvernement.<sup>1991</sup> J'ai déjà évoqué son échange épistolaire avec Ottlik en guise

---

<sup>1988</sup> Roux – Balogh 22 janvier 1937 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1989</sup> Khuen-Héderváry – Kánya (confidentiel) 12 février 1937. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok) ; "NRH"

<sup>1990</sup> Georges ROUX, « La France et son système diplomatique », *NRH*, avril 1937, pp. 291-296

<sup>1991</sup> Correspondance Maugras – Ottlik 7 et 16 avril 1937 (Fond Balogh 1/2211)

d'illustration de la situation délicate des deux hommes. Je voudrais seulement revenir ici sur ce qui concerne Georges Roux et sa (mauvaise) réputation. D'après Maugras, l'article de Roux avait « dépassé la mesure de ce que pouvait se permettre un organe comme la *NRH* » et allait « poser des problèmes à Paris. »

Ottlik, dont les relations avec Maugras étaient, par ailleurs, très cordiales, prit l'affaire extrêmement à cœur et s'engagea entièrement derrière Georges Roux, ce qui est d'autant plus remarquable que les relations entre ce dernier et la *NRH* n'étaient pas sans hauts et bas. Pour Ottlik, c'était une question de principe, il érigeait Georges Roux en modèle plus vrai que nature : après avoir rappelé qu'il avait lui-même, au préalable, exigé de Roux beaucoup de modération, il affirmait avoir soigneusement lu l'article en question qu'il considérait justement remarquable de modération<sup>1992</sup> ; oui, remarquable, puisqu'il correspondait entièrement à la thèse hongroise « pour la défense et l'exposition » de laquelle la *NRH* existait justement. D'autre part, Georges Roux comptait « parmi le peu d'amis désintéressés » que la Hongrie avait en France ; refuser ses articles eût « rendu la rédaction de [la *NRH*] impossible. » En conclusion, Ottlik invitait Maugras à lui procurer ou ramener lui-même des plumes qu'il jugerait plus « objectives » (citant, comme exemple, Wladimir d'Ormesson).

### c) Georges Roux plus hongrois que les Hongrois

En réalité, le cas de Georges Roux n'était pas aussi simple qu'Ottlik voulait bien le laisser entendre ; tout au long de ces années, on ne cessa de le soupeser dans l'arrière-boutique hongroise. Peu avant l'incident, le ministre de Hongrie à Paris commençait ainsi une lettre au *Külügyminiszterium* : « tout en ne voulant pas exagérer l'importance de Georges Roux, d'autant moins qu'il y est lui-même fort disposé, je dois admettre objectivement qu'il est l'un des connaisseurs les plus avertis de la question hongroise dans la presse française. »<sup>1993</sup> Cette introduction, tout à fait diplomatique, ne signifiait presque rien sinon que Georges Roux était incontournable et non moins problématique. D'une part, les Hongrois eux-mêmes estimaient parfois que ses critiques n'étaient pas profitables à la cause hongroise. D'autre part, Georges Roux, de son côté, reprochaient souvent aux Hongrois leur pusillanimité.

En cette année un peu molle (1937), l'énergique Roux pensait que les Hongrois perdaient de nouveau inutilement du terrain. De la *Reviziós Liga*, Endre Fall rapportait en novembre au *KÜM* les paroles que le Français avait confiées à Ferenc Honti (secrétaire de la *Liga* à Paris) :

---

<sup>1992</sup> L'article avait été lu et relu avant sa parution. Ottlik – Roux 5 mars 1937 (Fond Balogh 2773)

<sup>1993</sup> Khuen-Héderváry – Kánya (confidentiel) 12 février 1937. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatot) ; “NRH”

Roux « s'indigne de la nouvelle orientation de notre politique extérieure, particulièrement du fait que le gouvernement ait de nouveau suspendu la question de la révision », surtout lorsque les perspectives en Tchécoslovaquie étaient encourageantes.<sup>1994</sup> Comme Roux exprimait en même temps les mêmes griefs à Balogh,<sup>1995</sup> ce dernier répondit patiemment : « [...] vous connaissez bien les idées hongroises à ce sujet et notre point de vue à nous qui sommes groupés autour de la *NRH*. C'est en France qu'ont été lancées ces fameuses paroles : "pensons-y toujours, n'en parlons jamais". De tout temps nous avons été quelques-uns en ce pays, qui, lisant ou entendant la propagande, avons songé à ces paroles. »<sup>1996</sup>

Georges Roux était un publiciste talentueux, expérimenté, mais légèrement compromis.<sup>1997</sup> La souplesse diplomatique n'était pas son fort. Ni, non plus, le sens des affaires, comme l'avait souligné Ottlik au ministre de France, confirmé par un document interne du *KÜM* : pendant sa dizaine d'années d'efforts en faveur de la cause hongroise (c. 1927-1937), au contraire de beaucoup d'autres publicistes, Georges Roux n'avait encore jamais touché de fonds secret de la propagande.<sup>1998</sup> Khuen-Héderváry en tirait la conclusion que la Hongrie était, en quelque sorte, moralement obligée de continuer à confier des tâches journalistiques à Roux, aussi compromis fût-il (il écrivait cela dans la lettre où il conseillait de refuser l'article sur le système diplomatique français...).<sup>1999</sup> Bientôt, on allait trouver une solution à la fois radicale et paradoxale à ce problème insoluble.

#### d) Georges Roux devient "conseiller juridique" de la *NRH*

« Si vous critiquez moins la France, lui écrivait Balogh, nous vous publierons plus souvent. »<sup>2000</sup> D'ailleurs, après l'article sur le système diplomatique, Georges Roux fut de nouveau mis sur la touche.<sup>2001</sup> C'est alors qu'au terme d'un ensemble d'injonctions, de résistances et de pseudo malentendus, Georges Roux fut engagé comme "conseiller juridique" de la *NRH*. Je ne peux donner ici qu'un aperçu des complications :

---

<sup>1994</sup> Endre Fall – Gábor Apor 4 novembre 1937. Loc. cit.

<sup>1995</sup> Roux – Balogh 10 novembre 1937 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>1996</sup> Balogh – Roux 16 novembre 1937 (Loc. cit.)

<sup>1997</sup> Balogh – Zoltán Baranyai 28 janvier 1937. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok) ; "NRH"

<sup>1998</sup> En février 1937, Georges Roux envoyait une lettre suspecte à la *NRH* : « Ma banque de Budapest ayant reçu des instructions de ne jamais m'écrire en France, je vous serais obligé de bien vouloir me faire connaître si vous avez fait le versement. » (Roux – Ottlik (?) 8 février 1937 (Fond Balogh 1/2773) Mais rien ne permet de croire que les sommes inscrites au compte de Georges Roux à Budapest fussent versés par le *KÜM*.

<sup>1999</sup> Khuen-Héderváry – Kánya (confidentiel) 12 février 1937. MOL. K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatok) ; "NRH"

<sup>2000</sup> Balogh – Roux 17 février 1937 (Fond Balogh 1/2773)

<sup>2001</sup> Correspondance Roux – Balogh juin 1937 (Loc. cit.)

(1) Le 26 juillet, Gesztesi demandait à Balogh si Ottlik l'avait prévenu qu'à l'occasion de son séjour au printemps on avait décidé que Georges Ottlik obtiendrait de la NRH que Roux fût engagé, soit comme rédacteur politique, soit comme collaborateur de la revue, il ajoutait qu'il ne s'agirait que d'un titre qui n'engagerait à rien, et surtout n'aurait aucun impact sur le travail de Develle à Paris. La suite était piquante : « Cela ne vous intéresse que dans la mesure où, selon votre demande, Roux vous fournira un ou deux articles par an pour lesquels vous n'aurez pas besoin de le payer. » Pour finir, Gesztesi demandait simplement à Balogh de prendre contact avec Roux lors de son prochain voyage à Paris pour s'accorder sur les détails.<sup>2002</sup>

(2) Le 2 août, Balogh écrivait à Ottlik qu'il avait reçu une lettre « surprenante » de Gesztesi, qu'Ottlik lirait « avec autant de déplaisir que lui. » D'après lui, s'il s'était seulement agi que Roux obtînt « quelque revenu sans que cela se sache à Paris » il n'y eût rien à objecter. En revanche, si ce dernier devait jouer un rôle, Balogh s'inquiétait du point de vue des intérêts de la Hongrie (réaction du Quai d'Orsay) et du point de vue moral (en ce qui concernait Develle). De toute façon, terminait-il, il faut en parler à Khuen-Héderváry.<sup>2003</sup>

(3) Le 4 août, Balogh écrivait à Gesztesi qu'Ottlik était prêt à présenter une requête à la présidence de la SNRH, selon laquelle Georges Roux serait nommé « conseiller juridique » de la SNRH « à la condition qu'il n'us[ât] de ce titre dans aucune correspondance officielle, qu'il ne l'employ[ât] sur aucun papier à lettres ou carte de visite, et qu'il ne se présent[ât] nulle part à Paris avec cette fonction. » Tout cela devant être consigné dans un acte rédigé par la Légation.<sup>2004</sup>

(4) Le 10 août, Gesztesi écrivait à Balogh que Roux acceptait les termes demandés, ceux-ci étaient dûment signés par Gesztesi (pas par Roux), sur un papier libre daté du 10 août et tamponné du sceau de la Légation de Hongrie. Par conséquent, Gesztesi invitait la NRH à envoyer un original du contrat travail à Paris.<sup>2005</sup>

(5) Le 17 août, Balogh écrivait à Gesztesi qu'il enverrait le contrat le 27, après que Móric Esterházy a pu le signer<sup>2006</sup>

(6) Le 7 septembre, Balogh informait Gesztesi qu'il avait reçu la visite de Georges Roux, qui avait fait « très bonne impression. » Le contrat ne lui avait pas encore été remis, pour des raisons formelles, parce que le président de la SNRH désirait notifier le baron Apor avant de signer.<sup>2007</sup>

(7) Le 5 octobre, Balogh signalait à Gesztesi que le contrat avait enfin été adressé à Roux.<sup>2008</sup>

Voilà comment, finalement, Georges Roux fut inscrit sur la liste d'émargement du *Külügyminiszterium*. Malheureusement, quelques mois plus tard, il disparaissait des archives

---

<sup>2002</sup> Gesztesi – Balogh (confidentiel) 26 juillet 1937 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2003</sup> Balogh – Ottlik (confidentiel) 2 août 1937 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>2004</sup> Balogh – Gesztesi (confidentiel) 4 août 1937 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2005</sup> Gesztesi – Balogh 10 août 1937 (Loc. cit.)

<sup>2006</sup> Balogh – Gesztesi 17 août 1937 (Loc. cit.)

<sup>2007</sup> Balogh – Gesztesi 7 sept 1937 (Loc. cit.)

<sup>2008</sup> Balogh – Gesztesi 5 octobre 1937 (Loc. cit.)

de la *NRH*. En ce qui concerne la collaboration des différents organes de la propagande hongroise, on se pose tout de même deux questions : (1) Gesztesi avait-il, oui ou non, causé de son idée avec Ottlik avant l'été ? (2) avait-il pu prendre une telle initiative sans en référer au préalable à Khuen-Héderváry ? Quant à Balogh, il fut assez habile pour orienter l'affaire dans le sens qui lui convenait le mieux.

## e) Mais on néglige Aldo Dami

Le deuxième “enfant terrible” de la magyarophilie était Aldo Dami. Contrairement à Georges Roux, ce dernier fut absent de la *NRH* jusqu'en 1940. Mais, comme nous avons pu nous en apercevoir, il continuait à écrire, en France, sur la Hongrie, toujours à sa manière pour une révision partielle des frontières. La propagande hongroise continuait donc à s'intéresser à lui. Dans une correspondance entre la *Revizió Liga* et le *KÜM* en 1937, par exemple, on lui reconnaissait toujours sa « bonne volonté. »<sup>2009</sup>

Peu après le premier Arbitrage de Vienne, Aldo Dami écrivit à la Légation de Hongrie à Genève qu'il eût apprécié de pouvoir venir voir sur place, « par curiosité », précisait-il. Il espérait être compté parmi les « journalistes et autres pionniers de la révision » invités à visiter les régions recouvrées pour « contempler la réalisation de leur œuvre. »<sup>2010</sup> La Légation transmet la demande à ses services centraux, en proposant que les frais de transport et de séjour de Dami fussent pris en charge.<sup>2011</sup> En fait d'invitation gracieuse, Aldo Dami ne fut pas même autorisé à se rendre sur place, sous prétexte que les présentations à la presse avaient déjà été faites au moment de l'entrée des troupes en Haute-Hongrie (à laquelle Dami n'avait donc pas été invité ?). Il n'était pas exclu, toutefois, qu'une possibilité se présentât plus tard, au cas où Aldo Dami en exprimerait lui-même le désir.<sup>2012</sup> On se demande si ce message fut transmis, et sous quelle forme, à son destinataire et ce que ce dernier, le cas échéant, en pensa (lui qui était déjà sensibilisé à l'ingratitude...). Toutefois, en 1939, par miracle, il fut autorisé à pénétrer en Ruthénie carpatique, ce qui fut l'objet de son dernier article à la *NRH*, dont j'aurai l'occasion de reparler.

---

<sup>2009</sup> « Mais il ne faut pas être trop exigeant, écrivait un diplomate hongrois, car la perfection n'est pas de ce monde. » À propos d'ALDO DAMI, Nouveaux martyrs, le sort des minorités. MOL. K66 325 cs. 1937 III-4 (C-J)

<sup>2010</sup> Dami – László Bartók 5 novembre 1938. MOL. K66 370 cs. 1938 III-4 (A-J). Doc. 459

<sup>2011</sup> László Bartók– Szent-Ivány. 9 novembre 1938. Loc. cit. Doc. 461

<sup>2012</sup> Szent-Ivány – László Bartók 21 novembre 1938. Loc. cit. Doc. 460

### 3. Orientation à droite de la *NRH*

Dans le contexte de la polarisation politique française après 1934-35, les Hongrois durent, eux aussi, choisir, d'autant plus que l'avènement du Front populaire, en 1936, rendit la collaboration avec les milieux radicaux (désormais alliés aux communistes) tout à fait impraticable (de leur point de vue, bien sûr).

D'autre part, nous avons vu que si les représentants de la gauche catholique exprimaient parfois des opinions partiellement favorables à la cause hongroise, ceux-ci n'eurent pas ou très peu de relations directes avec la *NRH*. En un mot, Georges Ottlik et Joseph Balogh se tournèrent résolument vers la droite française, avec toutes ses nuances plus ou moins catholiques et plus ou moins républicaines.

#### a) L'agenda de la *NRH* en 1937-38

Pour illustrer cette nouvelle orientation, examinons l'agenda des voyages en France de Joseph Balogh et quelques autres listes constituées dans les années 1937-39.

Au cours de son voyage à Paris en mai 1937, Balogh devait rencontrer : le RP de La Brière, Paul Reynaud, André Siegfried, Aimé Berthod, Louis Gillet, Georges Goyau, André Thérive, Daniel-Rops, Julien Benda, Jean de Pange, Henri Bordeaux, Albert de la Pradelle, Georges Duhamel, Mgr Beaupin, Maurice et Georges Pernot, Wladimir d'Ormesson, Gabriel Marcel et quelques autres personnes inconnues (de moi).<sup>2013</sup> La majorité écrasante est constituée de conservateurs. En juillet, Balogh évoquait le fameux petit cercle d'amis de la *NRH*, tous des hommes de droite : le père de La Brière, Georges et Maurice Pernot, MM. de Vienne, de Pange, de Vogüé, de Lévis-Mirepoix.<sup>2014</sup> En août, il était question d'organiser à Paris un dîner pour le comte Esterházy auquel seraient invités : Wladimir d'Ormesson, Maurice Pernot, Mgr Beaupin, Henri Bordeaux, Louis de Vienne (ou Aimé Berthod), Georges Duhamel (ou Louis Gillet), comte Félix de Vogüé, comte Jean de Pange, André Thérive, M. de Chastenet (*sic*).<sup>2015</sup> De nouveau, une large majorité de conservateurs.

Tout ceci ne serait pas tant significatif si, en même temps, on n'avait effectivement posé un barrage contre des personnalités trop impliquées dans le Front populaire ; en juillet 1937, par exemple, Jean Mistler – qui n'avait, il est vrai, jamais vraiment été très apprécié – était

---

<sup>2013</sup> Balogh – Develle 27 mai 1937 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2014</sup> Balogh – Delattre 3 juillet 1937 (Fond Balogh 1/757)

<sup>2015</sup> Balogh – Develle 11 août 1937 (Fond Balogh 1/801)

explicitement écarté comme trop « gouvernemental », alors qu'on eût toléré Gaston Bergery, « moins gouvernemental. »<sup>2016</sup> Lors de son voyage d'été l'année suivante, Balogh donna un déjeuner à l'hôtel Continental<sup>2017</sup> auquel participèrent de vieilles connaissances (Maurice et Georges Pernot), les deux incontournables germanistes (Jean de Pange et Robert d'Harcourt), des diplomates anciennement en poste à Budapest (Louis de Vienne, Gaston Maugras, Edmond de Beauverger), des hommes de lettres et des juristes plus récemment "gagnés" (Joseph-Barthélemy, Albert de la Pradelle, Jacques de Lacretelle, Louis Gillet, Georges Goyau, André Thérive et Emmanuel d'Astier de la Vigerie) et enfin, quelque peu isolé, Georges Duhamel.<sup>2018</sup> En octobre 1938, le programme de visite du général Lakatos, rapporteur de la Commission des Affaires étrangères à la Chambre hongroise, était explicitement subdivisé en plusieurs catégories : académiciens (Louis Gillet, Jacques de Lacretelle) ; sénateur (Georges Pernot) ; universitaire (Joseph-Barthélemy) ; hommes d'influence (Jean de Pange, duc Lévis-Mirepoix, vicomte de Vogüé, Pierre Lyautey) ; clergé catholique (Yves de La Brière) ; et publicistes (Emmanuel d'Astier, Georges Suarez, Fernand de Brinon).<sup>2019</sup>

Sans surprise, le projet de réaménagement du Comité de patronage parisien en 1939 confirmait ainsi la réorientation à droite : Mgr Beaupin, Mgr Beaussart, RP de La Brière, RP Léon Merklen, RP Carré, RP Delattre, Paul Valéry, Georges Goyau, Jacques de Lacretelle, Georges Duhamel, Louis Gillet (Collège de France), André Siegfried, Paul Hazard, Joseph-Barthélemy, Albert de la Pradelle (sénateur), Mario Roustan, Georges Pernot, Jacques Bardoux, Ernest Pezet, duc de Mirepoix, duc de Trévisse, comte de Pange, comte Félix de Vogüé, baron Benoist-Méchin, Louis de Vienne, Gaston Maugras, Jean Marx (Quai d'Orsay), Baron Edmond de Beauverger (Quai d'Orsay), F. de Tessan, André Thérive, Daniel-Rops, comtesse de Pange, Mme Marguerite de Coudekerque.<sup>2020</sup>

---

<sup>2016</sup> Balogh – Gesztesi 28 juillet 1937 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2017</sup> Déjeuner 4 juillet 1938, à 13h30. Fond Balogh 1/801/7564 (chemise Develle)

<sup>2018</sup> Avaient, en outre, été invités : RP de La Brière, Gabriel Marcel, Mgr Beaupin, André Suarès, István Lajti, Daniel Halévy, Aimé Berthod, Daniel-Rops, Fernand de Brinon et quelques autres, dont les noms sont griffonnés au dos d'une lettre. Pange – Develle 21 juin 1938 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2019</sup> Ottlik – g<sup>al</sup> Lakatos 8 octobre 1938 (Fond Balogh 1/1891)

<sup>2020</sup> Projet de nouveau comité de patronage parisien 16 août 1939 (Fond Balogh 1/2379/21003)

## b) La droite française magyarophile de base : deux cas pittoresques

Roux et Dami étaient plus hongrois que les Hongrois en ce sens qu'ils poussaient ces derniers à agir de manière plus volontariste sur la scène internationale, mais, sur le plan du contenu des idées, leur influence était modératrice en politique extérieure (révision minimum) et eût été plutôt critique en politique intérieure. D'ailleurs, les Hongrois n'attendaient pas de leurs amis des conseils concernant la politique intérieure. En ce domaine aussi, l'excès de zèle n'était pas le bienvenu, comme nous allons nous en apercevoir. En juillet 1937, la journaliste Odette Arnaud, collaboratrice de plusieurs feuilles de droite, s'annonçait à Budapest ; on s'occupait d'elle à la manière hongroise. De retour en France, elle publia, entre autres, un article au *Journal* (journal nationaliste tirant à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires) dont elle était si satisfaite qu'elle envoya elle-même une coupure à Ottlik, afin qu'il pût voir qu'elle « n'avait pas trop mal profité de [son] aimable hospitalité. »<sup>2021</sup> L'attention était touchante. Manque de chance, l'enthousiasme avait émoussé son sens critique et elle avait noté, pleine d'admiration, qu'en Hongrie « quelques centaines de propriétaires se partageaient les trois quarts du sol. » Ottlik, tout en la remerciant de ses efforts, lui fit savoir qu'elle avait malencontreusement utilisé des statistiques tendancieuses, car, en réalité, la proportion était renversée (d'après lui : les petits propriétaires, de moins de 100 ha., possédaient justement 73% du sol).<sup>2022</sup> Charmée par le régime hongrois, Odette Arnaud se révélait plus à droite que les Hongrois (du moins plus que les Hongrois pouvaient se le permettre publiquement). Un an plus tard, elle allait écrire pour la *Revue hebdomadaire* un portrait de Pál Teleki, cet « homme d'État d'un type hors série, imprégné de la hardiesse et de la combativité qui caractérisent notre siècle, mais retouché à la lumière d'un vaste humanisme. »<sup>2023</sup> Et encore un an plus tard, elle entra au bureau des dépêches étrangères du Service de presse à Vichy.<sup>2024</sup>

Les années vingt avaient été celles des aventuriers voyageurs, dont l'archétype avait été Félix de Gérando. Aux années trente, la magyarophilie n'exigeait plus un mode de vie nomade. Un

---

<sup>2021</sup> Odette Arnaud – Ottlik 20 juillet 1937 (Fond Balogh 1/107)

<sup>2022</sup> Correspondance Ottlik – Odette Arnaud août 1937 (Loc. cit.). De manière assez amusante, deux spécialistes de l'histoire économique hongroise proposent des proportions qui se situent exactement au milieu des deux versions concurrentes. D'après eux, les exploitations de plus et de moins de 100 ha. auraient chacune également représenté la moitié des terres. Iván T. BEREND, György RANKI, *A magyar gazdaság száz éve* [Cent ans de l'histoire économique hongroise], Budapest, Kossuth Kiadó, 1972, p. 150, cité dans Ignác ROMSICS, *Magyarország története a XX. században*, Budapest, Osiris, 2005, p. 162

<sup>2023</sup> Odette ARNAUD, « Une visite chez le comte Teleki », *Revue hebdomadaire*, 4 mars 1939, pp. 85-93

<sup>2024</sup> Simon ARBELLOT, *La presse française sous la Francisque*, N° hors série de l'Echo de la presse et de la publicité, 1952, p. 14



certain Grandjean, militaire et Croix de feu, rédacteur en chef de l'*Arkdám*, organe hebdomadaire de la défense des Musulmans d'Afrique du Nord, et propriétaire d'une maison à Chantilly « où la cave est bonne », s'affichait ainsi magyarophile convaincu, disposé à venir faire à Budapest une conférence sur Marie de Bourgogne. Balogh éluda l'invitation à Chantilly, et ne sut jamais ce que Grandjean entendait par « la lutte éternelle engagée depuis que le monde est monde, par les forces lucides contre les forces grossières, par la justice contre l'injustice légalisée. »<sup>2025</sup>

### c) Quelques gros poissons

Paul Reynaud

L'automne 1937 fut riche en moisson d'un autre genre : une conférence à Budapest de Paul Reynaud puis celle de Jacques de Lacretelle. La première avait été prévue pour le printemps,<sup>2026</sup> mais repoussée suite à un deuil. C'est l'attaché commercial français à Budapest qui avait intercédé.<sup>2027</sup> En septembre, Philippe Develle annonçait que l'homme politique français acceptait de venir et parlerait de « La France d'aujourd'hui » (sujet changé ultérieurement en « La France dans le monde »).<sup>2028</sup> La conférence eut effectivement lieu le 15 octobre, sur l'invitation de la SNRH.<sup>2029</sup> Khuen-Héderváry accordait une importance particulière à cette affaire.<sup>2030</sup> Paul Reynaud n'avait demandé aucun cachet, mais on lui proposa d'abord 3 000 francs ; la somme fut semble-t-il, réduite à 1 000 francs compte tenu du fait que Paul Reynaud venait non de Paris mais de Vienne en Autriche.<sup>2031</sup> Par la suite, il fut de nouveau question de 3 000 francs,<sup>2032</sup> de sorte qu'il est difficile de connaître le montant final du cachet. De toute façon, les organisateurs en eurent pour leur argent. La conférence fut un « énorme succès », « la forme parfaite, le fond très intéressant et instructif » écrivait Balogh à Gesztesi,<sup>2033</sup> De plus, en un jour et demi, Paul Reynaud rencontra « tout le monde qu'il fallait » : une heure chez le président du Conseil (Darányi) ; un déjeuner chez Esterházy

---

<sup>2025</sup> Correspondance Balogh – Grandjean juillet 1938 (Fond Balogh 1/1235)

<sup>2026</sup> Praznovszky – Paul Reynaud 11 février 1937 (Fond Balogh 1/2723)

<sup>2027</sup> Esterházy – Leprévost 16 octobre 1937 (Fond Balogh 1/1975)

<sup>2028</sup> Develle – Balogh 20 septembre et 4 octobre 1937 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2029</sup> Gazette de Hongrie, 16 octobre 1937

<sup>2030</sup> Develle – Balogh 20 septembre et 4 octobre 1937 (Loc. cit.) ; Ottlik – Kánya 17 mars 1936 (MOL. K66. 333 cs. 1937 III-6. magyar-francia Kultúralis kapcsolatot ; “NRH”. Passim). Note interne (Fond Balogh 1/2723/24278)

<sup>2031</sup> Balogh – Reynaud 3 août 1937 (Fond Balogh 1/2723)

<sup>2032</sup> [Praznovszky ?] – [Balogh ?] 21 septembre 1937 (Loc. cit.)

<sup>2033</sup> Balogh ajoutait qu'il n'avait pas vu cela depuis des années en Hongrie. Balogh – Gesztesi 16 octobre 1937 (Fond Balogh 1/1172)

en compagnie de Kánya, Bethlen, Teleki, du ministre des finances, d'un député hongrois au parlement tchécoslovaque et de quelques autres, puis un dîner chez Beauverger, où il avait « longuement parlé au ministre britannique et à Eckhardt (Tibor). Puis chez Praznovszky, où il avait surtout causé, toujours d'après Balogh, avec Imrédy ; et enfin un dîner d'adieu donné par Gábor Apor au célèbre *Gundel*.<sup>2034</sup> Dès le lendemain, Móric Esterházy adressait des remerciements et des félicitations à Paul Reynaud, non sans transmettre son espoir qu'il continuerait à s'intéresser à la coopération intellectuelle franco-hongroise.<sup>2035</sup> L'homme politique français répondit très chaleureusement, en présentant ses respectueux hommages à la comtesse Esterházy,<sup>2036</sup> mais je n'ai trouvé aucune suite à son voyage. Paul Reynaud était un homme occupé, et, avec Maurice Flandin, l'un des rares politiciens français qui fût capable de converser en langue étrangère – en octobre 1937, Budapest s'était simplement intercalé comme une escale entre Vienne et Stockholm.

### Jacques de Lacretelle

Un mois plus tard, c'est Jacques de Lacretelle, académicien et homme de lettres, qui allait s'exprimer à Budapest sous l'égide de la SNRH, à propos de « Littérature française d'après-guerre. »<sup>2037</sup> Plus prodigue que Paul Reynaud, il offrit, en janvier 1938, un article à la *NRH* où, de manière élégante, il expliquait comment le romancier construisait une fiction à base de réalité, tout en remarquant la curiosité des Hongrois pour tout ce qui touchait à la culture et à la vie des lettres.<sup>2038</sup> Lacretelle était un rallié récent, mais pas tout à fait neuf, puisqu'il avait écrit l'éditorial très magyarophile d'un supplément du *Figaro* consacré à la Hongrie paru au printemps.<sup>2039</sup> Un homme aussi distingué devait être bien traité : la SNRH se fendit d'un dîner au *Hungária Szálló* dont la note s'éleva à 217,12 pengős (sans compter les fleurs : 21 pengős ; les cigares : 4 pengős ; et les pourboires : 6 pengős).<sup>2040</sup>

### Emmanuel d'Astier de la Vigerie

---

<sup>2034</sup> Loc. cit. Voir aussi Balogh – Esterházy 7 octobre 1937 (Fond Balogh 1/959) et la note interne déjà citée (Fond Balogh 1/2723/24292)

<sup>2035</sup> Esterházy et Balogh – Paul Reynaud 16 octobre 1937 (Fond Balogh 1/2723)

<sup>2036</sup> Paul Reynaud – Esterházy 27 octobre 1937 (Loc. cit.)

<sup>2037</sup> Gazette de Hongrie, 13 novembre 1937

<sup>2038</sup> Jacques de LACRETELLE, « Réflexions et confidences sur l'art du roman », NRH, janvier 1938, pp. 13-18

<sup>2039</sup> Le dossier contenait des articles de personnalités hongroises comme Pál Teleki. Information parue dans la Gazette de Hongrie, 23 avril 1938

<sup>2040</sup> Tout cela devait bien sûr être remboursé par le KÜM. Balogh – Esterházy 23 novembre 1937 (Fond Balogh 1/959)

Le cas d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie (1900-1969) est complexe, car sa trajectoire du monarchisme au (crypto-)communisme s'étale précisément sur la période qui nous intéresse. Certes, la dernière étape de son virage à gauche (communiste), est liée à son engagement dans la Résistance (et encore, peut-être n'est-ce pas aussi simple – on dit qu'il y était entouré d'un « groupe aux idées rétrogrades »<sup>2041</sup>), mais son évolution idéologique aurait commencé dès les années trente. Bref, après une carrière de publiciste, il fut l'un des pionniers de la Résistance au sein du mouvement Libération Sud, et, après la guerre, député apparenté communiste, « prix Lénine » de la paix, etc... J. B. Duroselle raconte qu'étant arrivé en sous-marin à Londres au printemps 1943, il ne fit pas très bonne impression sur les Français libres (« un mélange de condottiere et de Machiavel », « un anarchiste en escarpins »), sauf sur le général de Gaulle qui l'envoya en mission en Amérique.<sup>2042</sup> D'autre part, la famille d'Astier était riche en personnalités, puisque son frère François était déjà un bras droit du Général et son frère Henri participa au complot d'Alger pour la restauration du prétendant d'Orléans.

Parlons maintenant de ses affaires hongroises. Début 1937, Emmanuel d'Astier était encore disposé à écrire un article sur l'idée monarchique en Europe centrale.<sup>2043</sup> En août, pourtant, il envoya un texte qui rouvrait les débats abandonnés dans les années 34-35 sur le problème danubien et sur les relations franco-allemandes.<sup>2044</sup> Reprenant des idées déjà développées par Maurice Pernot, entre autres, il affirmait que la France devait participer à la réorganisation de la région danubienne, car elle y avait moins d'intérêts que d'autres grandes puissances. Balogh considéra l'article comme un « excellent résumé [...], clair, [...] concis, de difficiles problèmes politiques de l'Europe centrale. »<sup>2045</sup> E. d'Astier n'y attaquait pas frontalement l'Allemagne, mais la publication de l'article, après un long silence sur ce sujet « difficile », reste étonnante. D'autre part, Balogh insistait, en proposant comme autres sujets possibles une « réponse d'un Français à Monsieur von Kühlmann »<sup>2046</sup> et « La position actuelle des grandes puissances en Europe. »<sup>2047</sup> E. d'Astier envoya un manuscrit. Mais Balogh était allé trop loin ; voici ce qu'il lui répondit :

---

<sup>2041</sup> Laurent DOUZOU, « La Résistance et le monde rural : entre histoire et mémoire », *Ruralia*, 1999-04. (En ligne) consulté le 1<sup>er</sup> novembre 2007. Disponible sur : <http://ruralia.revues.org/document88.html>

<sup>2042</sup> Jean-Baptiste DUROSELLE, *Politique étrangère de la France. L'abîme (1939-1944)*, P.-Histoire, 1986, p. 458

<sup>2043</sup> Develle – d'Astier 5 février, 26 mars et 9 avril 1937 (Fond Balogh 1/726)

<sup>2044</sup> Emmanuel d'ASTIER de la VIGERIE, « Le problème danubien et les relations franco-allemandes », *NRH*, septembre 1937, pp. 205-207

<sup>2045</sup> Balogh – d'Astier 7 août 1937 (Fond Balogh 1/726)

<sup>2046</sup> Develle – d'Astier 21 février 1938 (Loc. cit.)

<sup>2047</sup> Develle – d'Astier 5 décembre 1938 (Loc. cit.)

*Cher Monsieur et ami, - Je viens de recevoir de vous un article de dix pages, sans titre, que j'ai lu avec beaucoup de plaisir, de même que tous ceux qui travaillent autour de notre revue. Autant cette lecture nous a été profitable, autant nous sommes tombés d'accord pour trouver que désormais il est impossible de publier en Europe centrale cet article ou tout article semblable. Ce n'est pas par notre faute que la situation s'est cristallisée ainsi : des puissances plus fortes ont décidé de notre destin. – Tout ce que vous dites est absolument juste. Il n'en est pas moins certain que le gouvernement hongrois pourrait avoir de grands désagréments si nous jetions une lumière aussi crue sur les projets allemands qui d'ailleurs ne sont pas ignorés. De plusieurs côtés, j'ai entendu dire, d'autre part, qu'à la France non plus nous ne rendrions pas un bon service en étalant les cartes françaises aussi ouvertement sur la table. Ainsi donc, votre excellent article, publié par nous, ferait tort à tout le monde et ne profiterait à personne. [...] En vous réitérant l'expression de mon vif regret, je vous prie, cher Monsieur et ami, d'agréer mes sentiments affectueusement dévoués.*<sup>2048</sup>

Emmanuel d'Astier empocha sans enthousiasme les honoraires que Balogh avait tout de même transférés.<sup>2049</sup> En février 1939, il chercha le hongrois à l'hôtel Continental, alors que ce dernier était exceptionnellement descendu au Royal, ce qui n'arrangea pas les relations déjà chancelantes entre les deux hommes (« Je ne saurais vous dire combien je regrette de n'avoir pu vous voir pendant mes deux courts séjours à Paris, écrivait Balogh, mais je vous avoue que je n'osais pas me présenter chez vous, n'ayant reçu aucun encouragement à le faire lorsque je vous ai annoncé que je serai à Paris. »).<sup>2050</sup> Sujets délicats, personnalités hypersensibles, ce sont des ingrédients que nous avons déjà rencontrés. Pourtant, comme dans de nombreux autres cas, de grands projets avaient été caressés : une collaboration régulière, une conférence à Budapest,<sup>2051</sup> l'organisation de ce voyage devait être facilitée par le « vieil ami » d'Emmanuel d'Astier, M. Nelky, diplomate et beau-frère de Béla Imrédy.<sup>2052</sup>

Henry Lemery, Fernand de Brinon, Joseph-Barthélemy

Henri Lemery, confidents du maréchal Pétain à Vichy, est aussi un personnage que n'ignorent pas ceux qui étudient l'histoire de France des années quarante. Dans les années trente, il était sénateur de la Martinique, fortement marqué à droite, et collaborateur de l'influente *Revue des ambassadeurs*.<sup>2053</sup> En politique étrangère, il était favorable à la Petite entente.<sup>2054</sup> En 1937, il

---

<sup>2048</sup> Balogh – d'Astier 31 décembre 1938 (Loc. cit.)

<sup>2049</sup> d'Astier – Develle 15 février 1939 (Loc. cit.)

<sup>2050</sup> Balogh – d'Astier 25 février 1939 (Fond Balogh 1/726)

<sup>2051</sup> En hiver 1937, sur le chemin de retour d'une tournée au Proche-Orient. Correspondance d'Astier – Balogh 2 et 7 août 1937 (Loc. cit.)

<sup>2052</sup> Balogh – Develle 21 octobre 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2053</sup> Gazette de Hongrie, 6 et 27 mars 1937

<sup>2054</sup> Correspondance Develle – Balogh 5 et 9 janvier 1937 (Loc. cit.)

entra en contact avec la *NRH*. Pourtant, la même année, il voyageait encore en Roumanie aux frais du ministère des Affaires étrangères roumain, comme le constatait le *KÜM*, qui préconisait la prudence.<sup>2055</sup> Balogh commença pourtant une relation intense avec l'homme politique français. Un premier article parut en février (« La Hongrie et l'opinion française »). Voici ce qu'on y lisait :

*Il y a entre les deux Nations [française et hongroise] de nombreuses affinités et il n'existe aucun malentendu. [...] La Hongrie a subi le sort des armes. Son malheur est d'avoir eu de mauvais gouvernants. Il est possible que certaines situations particulières n'aient pas été réglées avec équité [dans le traité de Trianon]. Mais la Hongrie comprendra que la France ne puisse voir la question dans l'abstrait. [...] La fidélité aux amitiés nouées dans les heures tragiques est un sentiment qu'un peuple aussi chevaleresque que le peuple magyar doit comprendre. C'est le seul qui nous guide. [...] C'est, semble-t-il, à la Hongrie elle-même de chercher la voie d'un rapprochement avec ses voisins et d'un redressement honorable des torts qu'elle estime lui avoir été causés. Elle peut être assurée que la France fera tout son possible pour l'y aider, pour l'appuyer de ses bons offices, sous la seule réserve de ne pas heurter les sentiments des nations qui légitimement sont au premier rang de ses affections, et méritent sa fidélité intégrale.*<sup>2056</sup>

C'est sans doute l'article le plus défavorable à la cause hongroise qui eût jamais paru à la *NRH*. En janvier, Develle avait prévenu que la technique du "chapeau" de la rédaction – de plus en plus utilisée – ne faisait pas bonne impression. Il recommandait plutôt d'insérer un article exposant dans le même numéro la ligne éditoriale.<sup>2057</sup> (l'option de ne pas publier du tout l'article de Lemery ne fut, semble-t-il, pas discutée). Balogh suivit le conseil de Philippe Develle et commanda une rectification à Gusztáv Gratz. Celui-ci choisit le mode ironique. En quelques mots, il laissait entendre que l'article de Lemery était typique : des sentiments bienveillants, mais une ignorance totale des faits (ex : culpabilité de Tisza) de même qu'une certaine duplicité (présenter l'alliance avec la Petite entente comme un sentiment de loyauté fondée sur l'esprit chevaleresque, alors que cette alliance était postérieure à des ouvertures diplomatiques vers la Hongrie au début des années vingt).<sup>2058</sup>

Personne ne se fâcha. Lemery vint même en mars à Budapest et fit une conférence, justement à propos de l'opinion française sur la Hongrie<sup>2059</sup> (si l'on en croit Gratz, il était bien placé pour en parler !). J'ignore s'il réitéra ce qu'il avait déjà écrit et quelle fut la réaction de la

---

<sup>2055</sup> MOL. K66. 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatot) ; "NRH"

<sup>2056</sup> Henri LEMERY, « La Hongrie et l'opinion française », *NRH*, février 1937, pp. 99-101

<sup>2057</sup> Correspondance Develle – Balogh 5 et 9 janvier 1937 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2058</sup> Gustave [Gusztáv] GRATZ, « L'opinion française et la Hongrie », *NRH*, mars 1937, pp. 203-207

<sup>2059</sup> Gazette de Hongrie, 6 mars et 27 mars 1937

salle. Quoi qu'il en fût, en juin, de nouveau, il donnait un article à la *NRH* (« L'évolution danubienne et la Hongrie »).<sup>2060</sup> Cette fois-ci, il eut droit au chapeau : « L'illustre auteur, pour qui nous professons la plus haute estime, nous permettra de formuler ici une réserve expresse. [...] Avec tout le respect que nous devons à l'auteur : [Trianon] n'est certes pas [...] une perte ou une injustice "d'importance occasionnelle" ou "secondaire". »<sup>2061</sup> Chose curieuse : dans un échange de lettres précédant la sortie de l'article, Lemery avait expliqué qu'il entendait par « secondaire » l'idée empruntée à Gambetta selon laquelle les « grandes réparations viennent du droit » – or, la révision par le droit était officiellement celle de la Hongrie. Pourtant, avec la cordiale permission de Lemery,<sup>2062</sup> Balogh choisit de publier le chapeau où il élargissait inutilement l'écart entre la thèse hongroise et la position de ce dernier. Une entrevue à Paris entre les deux hommes était à l'étude pour le prochain voyage d'hiver.<sup>2063</sup> Mais la consigne du *KÜM* fut finalement entendue, en janvier 1938, Balogh fit savoir à son rédacteur parisien que, « pendant un certain temps », on préférerait ne pas demander d'article à Henri Lemery.<sup>2064</sup> Ce dernier avait eu, pendant près d'un an, la possibilité de faire de la propagande anti-hongroise dans la *NRH*. Avait-on découvert – ou soupçonné – son (hypothétique) double jeu, ou bien tout simplement avait-on perdu l'espoir de le retourner ?

Poursuivons avec quelques autres futures figures des années quarante. Fernand de Brinon : cas délicat. En janvier 1938, Develle demandait à Balogh<sup>2065</sup> qui demandait à son tour à Gesztesi<sup>2066</sup> si la Légation voyait d'un bon œil qu'on le publiât à la *NRH*. La réponse fut positive ; Brinon accepta, mais se décommanda en avril.<sup>2067</sup> En décembre, la Légation reparlait de lui, pour un article au sujet du rapprochement franco-allemand<sup>2068</sup> (comme dans le cas d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie en septembre 1937 ; je ne m'explique pas très bien ces tentatives tardives et isolées de rouvrir le sujet). Puis on pensa aux relations anglo-

---

<sup>2060</sup> Henri LEMERY, « L'évolution danubienne et la Hongrie », *NRH*, juillet 1937, pp. 5-7

<sup>2061</sup> Chapeau de la rédaction *NRH*, juillet 1937, p. 5

<sup>2062</sup> « [...] je suis trop respectueux des sentiments du peuple magyar [...]. Ce que j'ai voulu dire en parlant d'une injustice d'importance occasionnelle ou "secondaire", c'est qu'il faut d'abord songer à vivre et à vivre dans l'indépendance. C'est ce que disait Gambetta à la France, après nos épreuves de 1870. [...] je ne vois pas d'inconvénients à ce que vous publiez vos observations sur mon article. Je vous demande seulement de tenir compte de la pensée qui m'a guidé et qui est toute de fervente amitié pour votre noble pays [ajouté à la main] et le respect pour votre malheur. » Lemery – Balogh 10 juin 1937 (Fond Balogh 1/1961)

<sup>2063</sup> Correspondance Balogh – Lemery 19 et 23 novembre 1937 (Fond Balogh 1/1961)

<sup>2064</sup> Balogh – Develle 21 janvier 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2065</sup> Balogh – Develle 21 janvier 1938 (Loc. cit.)

<sup>2066</sup> Develle – Balogh 1<sup>er</sup> février 1938 (Loc. cit.)

<sup>2067</sup> Develle – Balogh 11 avril 1938 (Loc. cit.)

<sup>2068</sup> Develle – Balogh 16 décembre 1938 (Loc. cit.)

allemandes.<sup>2069</sup> Finalement, en janvier 1939, la Légation de Hongrie à Paris mit un terme à ces longs préliminaires.<sup>2070</sup>

Joseph-Barthélemy (futur garde des Sceaux en 1940) fut lui aussi mis à l'épreuve au cours de l'année 1938. Comme d'habitude, on envisageait un article et une conférence. « Mais il y a quelques obstacles » écrivait Barthélemy, dont celui qu'il ne désirait pas s'exposer à « mourir dans un camp de concentration. » Balogh exprima sa perplexité, Barthélemy s'expliqua : il ne craignait pas les foudres du régime intérieur hongrois, mais le déclenchement d'une guerre pendant son séjour à Budapest et son incarcération en tant que citoyen d'une puissance ennemie.<sup>2071</sup>

En somme, il semble que la *NRH* ait essayé d'approfondir ses relations avec la droite française en général, mais qu'elle y rencontra moins de succès que dans ses milieux spécifiquement religieux et cléricaux. D'ailleurs, il nous reste à étudier un secteur particulier, à cheval sur le catholicisme, l'esprit aristocratique et le culte de l'armée : le cercle Lyautey, qui nous conduira lentement vers Jean de Pange.

#### d) Le cercle Lyautey et les contours d'une Europe de droite

##### Le maréchal Lyautey et son héritage spirituel

Le maréchal Lyautey (1854-1934), d'origine lorraine, fit une carrière militaire en Orient jusqu'en 1907, date à laquelle il rejoignit le Maroc où il fut promu au poste de résident général. Il fut brièvement ministre de la guerre en 1917, mais ne rentra définitivement en France qu'après sa démission en 1925. Son rôle public y resta limité (organisation de l'exposition coloniale en 1931). Pourtant, il ne manquait pas de soutiens. Sa popularité provenait de ses succès au Maroc, mais aussi de conceptions humanistes de l'armée qu'il avait exposées notamment dans son essai sur le « rôle social de l'officier » (paru en 1891 dans la *Revue des deux mondes*). Jean de Pange eût volontiers fait de lui un « gouverneur » de l'Alsace dans les années vingt,<sup>2072</sup> mais le maréchal, peu républicain, tomba en disgrâce dès son retour en France.<sup>2073</sup> En novembre 1934 (peu après la mort de Lyautey), Pange pressentait

---

<sup>2069</sup> Balogh – Develle 7 janvier 1939 (Loc. cit.)

<sup>2070</sup> Develle – Balogh 12 janvier 1939 (Loc. cit.)

<sup>2071</sup> Correspondance Balogh – Joseph-Barthélemy août et septembre 1938 (Fond Balogh 1/238)

<sup>2072</sup> Voir Jean de PANGE, *Les meules de Dieu, France-Allemagne, Europe*, Paris, Editions Alsatia, 1951, (entre autres, le chapitre « Un chef et une méthode », pp. 53-61)

<sup>2073</sup> Jean de Pange a consigné dans son journal quelques remarques sur la tiédeur républicaine du maréchal Lyautey : Le 9 juin [1928], Lyautey faisait une « profession de foi royaliste » ; le 9 novembre [1928], il affirmait ne pas aimer le drapeau tricolore, et imaginait mieux une grande Lotharingie reconstituée « de la Suisse jusqu'à la Mer du Nord » (Jean de PANGE, *Journal (1927-1930)*, t. I, Grasset, 1964) ; le 27 février [1931], il baisait la

la future carrière politique de Pétain tout en regrettant que Lyautey ne serait pas à sa place.<sup>2074</sup> Après la débâcle de 1940, Robert d'Harcourt allait se rappeler l'Exposition coloniale comme le dernier signe de la grandeur de la France sur la scène internationale, avant la chute libre du 7 mars 1936 (non réaction face à la remilitarisation de la Rhénanie) et l'Exposition internationale de Paris en 1937, vaste « kermesse » et « symbole du désordre français. » L'exposition de 1931, oui, avait été « la France de Lyautey » ; d'Harcourt ajoutait que « rien ne se [faisait] de grand sans une figure. »<sup>2075</sup> Le charme exercé sur son entourage par l'ancien résident général du Maroc survécut au grand homme sous la forme d'un cercle éponyme. C'est avec ce « cercle Lyautey », du moins avec certains de ses membres, que la *NRH* eut des relations encourageantes.

Avec la droite française, les Hongrois se heurtait inévitablement à tel ou tel obstacle ou malentendu ; j'ai illustré ce phénomène à plusieurs reprises. Mais lorsqu'il s'agissait du cercle Lyautey, plusieurs de ces obstacles, en principe, s'évaporaient : aucune idolâtrie républicaine (Lyautey était royaliste) ; un nationalisme hexagonal modéré (comme alternative à la République et même au Royaume de France, Lyautey faisait volontiers référence à la Lotharingie, certains de ses fidèles pensaient déjà à l'Europe) ; l'absence d'animosité à l'égard des Habsbourg (au contraire : ici aussi agissait l'esprit des Lorrains, considérant comme un des leurs l'empereur Charles, époux de Marie-Thérèse) ; ajoutons un brin de cléricisme et surtout un élitisme prononcé, aristocratique et anti-démocratique. N'était-ce pas une construction idéologique particulièrement favorable à la propagande hongroise sur le thème de la reconstitution du royaume de Saint Etienne, chrétien, traditionnel, élitiste et (plus ou moins) fédéral ?

Pierre Lyautey, neveu du maréchal, et la *NRH*

Le maréchal n'ayant pas d'enfant, un neveu prénommé Pierre fut son continuateur. Comme cela avait été le cas avec les non-conformistes, Pierre Lyautey utilisa la *NRH* comme plateforme pour ses propres idées (gageons qu'elles étaient partagées par Balogh et Ottlik). Il écrivit deux articles sur le thème de la civilisation européenne, qu'il entendait préserver d'une part, en l'enrichissant (« Avant la renaissance de l'Europe », mai 1934), d'autre part, en la

---

main de l'archiduc Otto, chose, affirmait-t-il, qu'il n'avait « jamais faite depuis la mort du comte de Chambord » (Jean de PANGE, *Journal (1931-1933)*, t. II, Grasset, 1967)

<sup>2074</sup> Si le Sénat refuse de dissoudre la Chambre, écrivait-il, Pétain sera chargé de former un directoire et de gouverner. « Lyautey en aurait été capable. Mais Pétain ? » Jean de PANGE, 6 novembre [1934], *Journal (1934-36)*, t. III, Grasset, 1970

<sup>2075</sup> Robert d'HARCOURT, « Regard sur la route », *Revue des deux mondes*, 15 septembre 1940, p. 134



renforçant (« L'Europe devant la Chine et le Japon », juin 1936). Pierre Lyautey fit une conférence à Budapest le 27 février 1936 (« L'islam et l'Extrême-orient devant l'Europe »),<sup>2076</sup> pour laquelle il eut la bonté de ne pas demander d'honoraires.<sup>2077</sup> En revanche, il eut le traitement des invités de marque : déjeuner donné par Beauverger à la Légation en compagnie de deux comtesses, d'une baronne, de deux princes et enfin de Lajos Villani et Balogh ; puis un déjeuner chez Móric Kornfeld avec, entre autres, Pál Teleki et Tibor Eckhardt ; et enfin un dîner d'adieux donné par le ministre Maugras.<sup>2078</sup> Balogh avait rencontré Pierre Lyautey lors d'un voyage à Paris en novembre 1933 au cours duquel il avait aussi fait la connaissance de Philippe Domergue.<sup>2079</sup> Ce dernier, un cousin du baron de Beauverger, était aussi un futur membre du cercle Lyautey.<sup>2080</sup> Plusieurs chemins mènent à ce mystérieux cercle. Toutefois, on ne trouve pas dans la correspondance de Balogh de contact "officiel" (si ce n'est une lettre du comte de Vogüé sur papier à entête d'une certaine « fondation » Lyautey, sur laquelle je donnerai quelques éléments un peu plus loin). Il est possible qu'il fût une organisation informelle (je ne bénéficie pas d'information précise à cet égard). Néanmoins, pour les contemporains (Balogh, Pange), le cercle Lyautey était bel et bien une réalité (pour Balogh, une réalité potentiellement utile).

Félix de Vogüé, secrétaire général du cercle Lyautey

C'est seulement en 1937 que les Hongrois entrèrent en contact avec le comte Félix de Vogüé, qu'ils qualifiaient de « secrétaire général du cercle Lyautey »<sup>2081</sup> (il était également membre fondateur du Comité d'information franco-allemand). La brève note préparée par les services de la *NRH* mentionnait aussi qu'il était l'auteur d'un ouvrage publié avec le duc de Lévis-Mirepoix, *La politesse, son rôle, ses usages*.<sup>2082</sup> Répondant à l'invitation d'Ottlík, puis du comte Esterházy, Félix de Vogüé accepta de venir à Budapest pour y donner une conférence intitulée « les Français de mon temps ». <sup>2083</sup> À la même époque (juin 1937), il rencontrait Balogh à Paris.<sup>2084</sup> La conférence eut lieu en décembre. Voulant, d'après le compte-rendu de la *Gazette de Hongrie*, expliquer à son public hongrois pourquoi les Français étaient

---

<sup>2076</sup> Compte-rendu de László Passuth dans la *NRH* en avril 1936

<sup>2077</sup> Ottlík – Kánya 17 mars 1936. MOL K66 333 cs. 1937 III-6 (magyar-francia Kultúralis kapcsolatot) ; "NRH"

<sup>2078</sup> Fond Balogh 1/2060

<sup>2079</sup> Rapport à Kánya 14 novembre 1933 (Fond Balogh 1/2379/20888)

<sup>2080</sup> Balogh – Teleki 6 juin 1934 (Fond Balogh 1/3067)

<sup>2081</sup> Vogüé avait fait paraître un éloge funèbre du maréchal : Félix de VOGÜË, « L'œuvre du maréchal Lyautey », *Revue des vivants*, septembre 1934

<sup>2082</sup> Fond Balogh 1/3240

<sup>2083</sup> Correspondance Esterházy – Vogüé 7 juin 1937 (Fond Balogh 1/3240)

<sup>2084</sup> Vogüé – Balogh 22 juin 1937 (Loc. cit.)

politiquement à gauche et socialement conservateurs, l'orateur français évoqua ce peuple « à la fois idéaliste et réaliste » « composé en majorité de paysans, d'artisans et de petits-bourgeois » éprouvant « pour les trésors de la civilisation un attachement jaloux. »<sup>2085</sup> L'auteur du compte-rendu n'indiquait pas si la conférence avait comporté un volet critique. Quelques jours plus tard, en remerciement de l'accueil reçu à Budapest, Félix de Vogüé envoyait à ses nouveaux amis hongrois (Balogh, Ottlik, Esterházy, Lajos Villani et quelques autres, sans oublier François de Máriassy, le secrétaire de la *NRH*), un exemplaire de son ouvrage sur la politesse. Il affirmait, en outre, avoir appris à connaître la Hongrie et « avoir le vif désir de [...] la faire connaître à [ses] compatriotes. »<sup>2086</sup>

Tentative de structuration des relations entre la *NRH* et le cercle Lyautey ?

Peut-être se rappelle-t-on le projet d'installer à Paris un représentant de la *NRH* chargé des affaires « non éditoriales », c'est-à-dire d'ordre politique, social et culturel (projet dont j'ai parlé dans la Deuxième partie pour mettre en évidence le prestige atteint par la revue dans les années 1937-38). Vogüé n'était-il pas un parfait candidat ? Si, bien sûr. Un si bon candidat que c'est à lui que l'on pensa, en juillet 1937, quand cette étrange idée fut lancée par Mrs Royall Tyler (épouse du contrôleur financier de la SdN en Hongrie). Toutefois, malgré l'intervention personnelle de Marx, au nom de Maugras et Khuen-Héderváry réunis, l'approche se prouva un échec. Le comte de Vogüé déclina, affirmant être très occupé et ne désirant pas « occuper de poste permanent. »<sup>2087</sup> Était-ce vraiment une question de « poste permanent » ? Le secrétariat général du cercle (ou de la « fondation ») Lyautey n'était-il pas un poste permanent ? Encore une fois, l'impression s'impose à l'historien qu'une certaine maladresse a été commise (laquelle ? Par qui ?), qu'une opportunité a été manquée. En juillet 1938, une petite grippe allait clouer Vogüé au lit,<sup>2088</sup> et Balogh ne pourrait le revoir qu'en 1940.

Louis de Vienne et le Comité franco-espagnol

Bien entendu, le cercle Lyautey n'était pas Lyautey lui-même. D'ailleurs, on ne sait pas comment les idées générales du maréchal, propices en apparence (telles que je les ai détaillées

---

<sup>2085</sup> Gazette de Hongrie, 11 décembre 1937

<sup>2086</sup> Vogüé – Balogh 8 janvier 1938 (Loc. cit.)

<sup>2087</sup> Note du 25 juillet 1937 (Fond Balogh 1/3240/29205)

<sup>2088</sup> Vogüé – Balogh 4 juillet 1938 (Fond Balogh 1/3240)

ci-dessus), se seraient véritablement acclimatées en Hongrie. Avec Louis de Vienne, il en va tout autrement. Nous connaissons avec précision ses idées sur la situation hongroise, puisqu'il les détailla lui-même dans les pages de la *NRH* (l'histoire de la Hongrie est une tragédie, il faut sauver ce peuple de ses ennemis et de lui-même). Elles étaient loin de satisfaire entièrement les Hongrois, mais on considérait tout de même de Vienne comme un ami sincère. Comment l'ancien diplomate, mis à la retraite en 1934, occupait-il son temps ? Prenons un exemple : fin 1937, il participait à la création du Comité franco-espagnol sous l'auspice de la revue *Occident* de Joan Estelrich, dont l'activité principale était la propagande franquiste en France. Ce Joan Estelrich ne nous est pas une figure inconnue. Balogh était entré en contact avec lui en 1935, sur les conseils de Jean de Pange,<sup>2089</sup> qui le connaissait lui-même depuis 1929.<sup>2090</sup> En 1936, Estelrich avait participé à l'Entretien de Budapest sur les humanités, où il s'était heurté à son compatriote et rival en humanisme, le diplomate S. de Madariaga. « Me voici donc installé à Paris, écrivait-il à Balogh en avril 1937. Je suis prêt à vous fournir des articles sur la situation espagnole. Nous avons, heureusement, d'après ce que j'ai lu dans votre revue, des points de vue identiques. »<sup>2091</sup> La communion de vues dépassait sans doute le seul sujet de la situation espagnole. D'ailleurs, comme pour nous confirmer que celle-ci, dont le centre d'intérêt était géographiquement éloigné, n'était pas sans incidence sur le destin hongrois, c'est dans la *Gazette de Hongrie* que nous pouvons apprendre des détails sur la composition du comité.<sup>2092</sup> Composition que j'ai déjà détaillée dans la partie consacrée aux relations entre la *NRH* et les institutions, à propos des activités de Louis de Vienne. Je rappelle simplement ici que les membres étaient d'opinions variées sur la Hongrie, ce qui, en quelque sorte, faisait de ce forum un lieu où la propagande hongroise pourrait toucher utilement des adversaires distingués.

### L'éphémère "Centre d'action européenne"

France, Espagne, Hongrie... Un an plus tôt, en juillet 1936, Louis de Vienne avait tenté de constituer un "Centre d'action européenne" aux contours incertains. À la recherche de fonds, il en avait parlé à Balogh. Le projet fut annulé peu après (pour des raisons inconnues), mais Balogh avait eu le temps de répondre à ses questions : les « gros juifs » hongrois ne

---

<sup>2089</sup> Balogh – Pange 17 juin 1935 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2090</sup> Jean de Pange raconte avoir rencontré pour la première fois Estelrich en avril 1929 : « un jeune homme intelligent et lucide » qui voulait « le fédéralisme ibérique. » Jean de PANGE, 26 avril [1929], *Journal* (1927-1930), t. I, Grasset, 1964

<sup>2091</sup> Estelrich – Balogh 14 avril 1937 (Fond Balogh 1/948)

<sup>2092</sup> *Gazette de Hongrie*, 18 décembre 1937

financeraient pas, car le centre serait « antisémite » et le gouvernement hongrois ne participerait pas non plus, car le centre serait, semble-t-il, « d'obédience légitimiste. »<sup>2093</sup> En quoi et à quel point ce « centre » devait-il être antisémite ? Malheureusement, Joseph Balogh ne justifiait pas son appréciation. Légitimiste, par contre, il l'était de par « son adresse » (toujours d'après Balogh) ; quant à la connexion entre les deux termes, admettons qu'elle ait été occasionnelle. Quoi qu'il en fût, la *NRH* conseillait de ne pas aborder Bethlen et le gouvernement avant d'avoir éclairci ces deux points. Bref. Joseph Balogh était un interlocuteur connu et apprécié des milieux conservateurs ou réactionnaires français. En juillet 1936, encore, sur les conseils de Gonzague de Reynold, Pierre Lucien Brun l'invitait à un colloque sur la famille et le communisme, organisé par l'Association des juristes catholiques.<sup>2094</sup> En août 1939, c'était Jacques Ploncard d'Assac qui lui envoyait son « manifeste nationaliste chrétien du mouvement de la lutte contre les sans-dieu. »<sup>2095</sup> Ces quelques initiatives provenaient de milieux de droite plus ou moins homogènes avec lesquels l'appareil de propagande hongrois (en tout cas la *NRH*) tentait d'établir des relations suivies. Ces initiatives – de même que le contact avec la Hongrie – furent plus ou moins profitables et durables. Nous allons voir qu'avec le poids lourd du monarchisme français (l'Action française), les années 1938-39 furent celles d'un net infléchissement vers plus de compréhension pour les Hongrois.

## e) L'Action française et la Hongrie en 1938

La Hongrie et la Roumanie, l'Orient, le « danger juif »

Pourtant, l'année commençait mal : le numéro du 1<sup>er</sup> janvier de l'*Action française* s'ouvrait avec des louanges pour le réveil antisémite de la Roumanie. D'après José Le Boucher, cette « sentinelle latine aux confins de l'Asie » reprochait, à juste titre, la complaisance de la France à l'égard de la « juiverie bolcheviste. »<sup>2096</sup> Cet éloge n'était pas sans paradoxe pour le journal nationaliste, puisque la nouvelle politique roumaine (mise en place par le cabinet Goga) allait de pair avec une réorientation germanophile en politique extérieure. Quelques jours plus tard (le 8 janvier), Jacques Delebecque enfonçait encore le clou : « Le nouveau gouvernement roumain, disait-il, se distingue évidemment par ses tendances nationalistes et

---

<sup>2093</sup> Balogh – Louis de Vienne 13 juillet 1936 (Fond Balogh 1/3226)

<sup>2094</sup> Correspondance Balogh – Pierre Lucien Brun Juillet 1936 (Fond Balogh 1/467)

<sup>2095</sup> Jacques Ploncard d'Assac – Balogh 6 août 1939 (Fond Balogh 1/117)

<sup>2096</sup> J. LE BOUCHER, « Quand Israël n'est plus roi », *Action française*, 1<sup>er</sup> janvier 1938. L'étude de la nouvelle Roumanie revint souvent sous sa plume, jusqu'au renvoi de Goga mi-février. Par exemple : J. LE BOUCHER, « La nouvelle Roumanie », *Idem*, 10 février 1938

autoritaires. Et après ? Est-ce une raison pour l'attaquer avec violence et le condamner *a priori* [...] ? »<sup>2097</sup> À qui faisait allusion Delebecque ? À « certains de nos journaux, subitement saisis (c'est assez comique *dixit* Delebecque) d'une vive sympathie pour les Magyars ? »<sup>2098</sup> Oui, assez comique... Les données immuables sont là : Roumanie et Hongrie, « sentinelles » de l'Occident, juifs et antisémites, roumanophobes/philes, magyarophobes/philes. N'a-t-on pas l'impression que le hasard décide de la combinaison ? Pas tout à fait, sans doute. En tout cas, les Hongrois étaient vigilants, Gesztesi et Balogh épiluchaient la presse française avec application. En avril, ce dernier, non sans quelque satisfaction, informait Endre Hamvas que l'*Action française* avait publié un article sur le cardinal primat. Il était, selon lui, « tout à fait inhabituel » que l'*Action française* s'intéressât « à une personnalité hongroise, surtout à une personnalité ecclésiastique. »<sup>2099</sup> Bien sûr, une chose était de s'intéresser à la Hongrie, une autre était de sympathiser avec elle. Or, bien que « plus intéressant que d'habitude », l'article en question était plutôt défavorable.<sup>2100</sup> Mais les Hongrois étaient portés par l'indestructible conviction que plus on parlerait d'eux, mieux se porterait leur cause. Ils avaient tellement pris l'habitude d'interpréter toute chose en leur faveur<sup>2101</sup> que leur rapport à la réalité avait pris ce pli particulier.

Le reste du mois fut consacré à l'analyse de la situation diplomatique. En particulier, dans le même numéro du 11 janvier, Delebecque soulignait les difficultés de l'Italie : ne pas mécontenter l'allié d'hier (la Hongrie) sans décevoir celui de demain (la Roumanie).<sup>2102</sup> Tandis que Le Boucher se chargeait des difficultés de la France, dont les amis de la Petite entente étaient désorientés par l'alliance franco-russe<sup>2103</sup> (il pensait, sans doute, surtout à la Roumanie).

On commence à s'intéresser à l'irrédentisme hongrois

On se rappelle le voyage de Lucien Dubech en 1935, qui avait laissé un souvenir impérissable sur Balogh (il a disparu « comme le camphre »). En 1938, Lucien Dubech daigna prendre la plume à propos de la Hongrie. Dans un article consacré à l'*Action française* à l'étranger, où il abordait plus ou moins longuement une dizaine de pays européens surtout, il écrivit quelques

---

<sup>2097</sup> Jacques DELEBECQUE, « La Roumanie et les juifs », *Action française*, 8 janvier 1938

<sup>2098</sup> Art. cit.

<sup>2099</sup> Balogh – Endre Hamvas 22 avril 1938 (Fond Balogh 1/1333)

<sup>2100</sup> Balogh – Jenő Katona 22 avril 1938 (Fond Balogh 1/1703)

<sup>2101</sup> Rappel : « Les Hongrois, comme d'habitude, interprètent en leur faveur. » Beauverger – Edouard Herriot (télégramme) 17 novembre 1932. MAE. Français en Hongrie. Z-Europe-147/148/149-8/10

<sup>2102</sup> Jacques DELEBECQUE, « De Budapest à Genève », *Action française*, 11 janvier 1938

<sup>2103</sup> J. LE BOUCHER, « Le désarroi de la Petite entente », *Idem*

mots tout à fait sympathiques sur la Hongrie : un jeune Hongrois l'accompagnait à Esztergom, « frontière entre la latinité et la franc-maçonnerie. »<sup>2104</sup> Toujours cette latinité (et toujours cette franc-maçonnerie...). Il est vrai que l'article était daté du 20 mars, donc quelques jours après l'*Anschluss*. On commençait à s'intéresser aux revendications hongroises. Un entrefilet, le 21 mars : les revendications hongroises sont liées à celles de l'Allemagne.<sup>2105</sup> C'était bien inquiétant. Dans le doute, en juillet, José Le Boucher consacrait un entier article aux minorités en Tchécoslovaquie sans même évoquer les Hongrois.<sup>2106</sup> Un entrefilet le 5 août à propos de la mission de lord Runciman : Les Hongrois espèrent bien attirer l'attention du lord sur leurs minorités en Tchécoslovaquie, Roumanie et Yougoslavie.<sup>2107</sup> On les comprend. Et puis, le 21 août, premier infléchissement : à propos du voyage du régent Horthy en Allemagne, Jacques Delebecque écrivait un article intitulé « la Hongrie tentée » :

*« Il serait inique de critiquer âprement la Hongrie et un peu ridicule de lui donner des conseils. » Elle fut « durement traitée à Trianon » et « tenue en suspicion par ses pays voisins. » Désormais, elle a une frontière commune avec l'Allemagne, dont elle dépend économiquement. « L'essentiel est de ne pas tomber aussi sous la tutelle politique. » « Les Magyars sont une race forte. Ils ont longtemps, ne l'oublions pas, monté la garde aux avant-postes de la civilisation et de la chrétienté et se sont acquis, de ce fait, des titres à la gratitude de l'Europe. Ils ont commis des fautes, qu'ils ont chèrement payées. Les circonstances et surtout la misérable politique des vainqueurs de la guerre les ont placés aujourd'hui dans une position extrêmement délicate. Il est impossible de demander à la Hongrie de se dresser contre l'Allemagne. On doit espérer – sans pouvoir, hélas ! exprimer mieux qu'un souhait platonique – qu'elle saura défendre et conserver sa personnalité. »<sup>2108</sup>*

Complétons l'analyse : (1) la Hongrie fut aussi « tenue en suspicion » par l'Action française ; (2) la « misérable politique des vainqueurs » fut partiellement inspirée par son propre nationalisme, recyclé, il est vrai, par Clemenceau puis l'incongru duo Briand-Poincaré. Bref, l'Action française avait, bien sûr, le droit de critiquer, mais pouvait aussi s'autoriser une certaine autocritique.

Dans le même numéro, elle célébrait fort honorablement le 900<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Saint Etienne.<sup>2109</sup> En septembre et en octobre, les négociations magyaro-tchécoslovaques étaient suivies presque au jour le jour. On pouvait lire, entre autre, que la Pologne n'aurait de

<sup>2104</sup> Lucien DUBECH, « L'Action française à l'étranger », Idem, 20 mars 1938

<sup>2105</sup> « Le statut des Sudètes et les revendications hongroises », Idem, 21 mars 1938

<sup>2106</sup> J. LE BOUCHER, « La Tchécoslovaquie et le statut des minorités », Idem, 17 juillet 1938

<sup>2107</sup> « La mission de lord Runciman », Idem, 5 août 1938

<sup>2108</sup> Jacques DELEBECQUE, « La Hongrie tentée », Action française, 21 août 1938

<sup>2109</sup> « La Hongrie célèbre le 900<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Saint Etienne », Idem

bonnes relations avec la Tchécoslovaquie qu'à la condition que les revendications hongroises fussent satisfaites.<sup>2110</sup>

Surprise : l'*Action française* se prononce pour « une Hongrie forte »

Et puis le 18 octobre fut le jour du deuxième infléchissement (de taille) : en renvoyant dos à dos les « amateurs d'idéologies » et les sentimentaux, José Le Boucher prêchait une Hongrie « forte » :

*Les amateurs d'idéologie ont tout lieu ces jours-ci de se montrer amers. [...] Placer la question qui divise actuellement Tchèques et Hongrois sur le plan sentimental, c'est encore une fois faire dévier le problème. [...] À nous de voir ce qui est préférable dans l'état actuel des choses : une Hongrie qui peut devenir forte ? ou une Tchécoslovaquie qui risque de demeurer entièrement sous la coupe de Berlin ? [Mais l'erreur initiale, c'est d'avoir cru que l'on pourrait imposer par la force des armes une] prétendue morale [aux vaincus de la guerre].<sup>2111</sup>*

Comment expliquer ce revirement ? La doctrine de l'*Action française*, malgré son programme monarchiste et, surtout, toutes ses contradictions, était positiviste. Elle s'imposait une doctrine du possible. D'ailleurs, sur le plan intérieur, Maurras se refusa toujours à provoquer ou même participer à quelque putsch au résultat imprévisible (ou, au contraire, trop prévisible...). En politique extérieure, il en était de même (hors, peut-être, l'indéboulonnable dogme de l'abaissement nécessaire de l'Allemagne – et encore, voir 1940). L'*Action française* ignorait la nature surnaturelle de la Couronne de Saint Etienne. Et la révision des frontières de Trianon fut longtemps jugée intempestive pour le mouvement royaliste français, sans doute, simplement, parce que celle-ci était impossible. En 1938, elle devenait possible. Le Boucher se posa donc la question : vaut-il mieux une Hongrie forte ou une Tchécoslovaquie inféodée à l'Allemagne ? La façon dont il posait la question était elle-même une réponse. Et la réponse était aussi nouvelle que la question. C'était du pur opportunisme. Comme s'il avait voulu contredire la froide analyse de son collègue – tout en l'approuvant –, quelques jours plus tard, Jacques Delebecque se lançait dans la poésie. Il racontait, avec force descriptions bucoliques, comment il était, peu avant la guerre, « tombé du ciel en Ruthénie. » Non, malgré l'inspiration lyrique de son article, ce n'était pas une métaphore : il avait échoué dans cette lointaine et inaccessible contrée au terme (un peu brusque) d'un voyage aéronautique. Ayant, par miracle, atterri au-delà d'une barrière de rochers escarpés, il avait rencontré, dans une forêt profonde,

---

<sup>2110</sup> Idem, 10 octobre 1938

<sup>2111</sup> J. LE BOUCHER, « Hongrie et Ruthénie », *Action française*, 18 octobre 1938

des chasseurs d'ours à qui il avait fait peur. Puis il s'était finalement fait conduire jusqu'à un méchant hameau de la plaine où, de nouveau par miracle, il avait été en mesure de communiquer en allemand. « Le lendemain, il avait retrouvé, à Budapest, les bienfaits de la civilisation. » La conclusion était que, à la lumière de cette brève confrontation avec la population de Ruthénie, il considérait l'application dans cette région du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes comme un non-sens.<sup>2112</sup> Sur le mode rationnel, d'abord, par Le Boucher, puis instinctif, avec Delebecque, le nouveau pli était donné. Trois jours plus tard, ce dernier approuvait les reproches adressés aux grandes puissances par les Hongrois (tels qu'ils étaient rappelés une nouvelle fois dans le *Pesti Hírlap*): (1) violation du principe des peuples ; (2) sous-traitance des questions jugées secondaires aux puissances locales (en particulier : la fixation des frontières de la Hongrie, organisée par ses trois principaux voisins et bénéficiaires). Pour ne pas être en reste, il accusait le gouvernement républicain de s'être lui-même mis hors-jeu de la résolution du problème centre-européen<sup>2113</sup> (ce qui n'était pas faux). Le succès de la Hongrie fut annoncé le 3 novembre,<sup>2114</sup> complété par un passage en revue des grands Hongrois qui devaient se réjouir dans leurs tombes, d'Apponyi<sup>2115</sup>) à Zrinyi (pour Kassa) et Rákóczi (pour Munkács)<sup>2116</sup>. Attentif au détail, José Le Boucher regrettait l'absence d'une frontière magyaro-polonaise, nécessaire pour la défense contre le pangermanisme.<sup>2117</sup> Jacques Delebecque, lui aussi soucieux, craignait quand même la poursuite du *Drang nach Osten* vers le blé ukrainien et le pétrole roumain.<sup>2118</sup> Mais, désormais, la Hongrie n'était plus considérée comme son complice. L'*Action française* était à la recherche de nouveaux points d'appuis. Le 23 novembre, elle évoquait un projet d'union personnel entre la Hongrie et la Pologne, réunies sous le sceptre de l'archiduc Othon (mais Imrédy n'était pas très chaud...)<sup>2119</sup> En parcourant l'*Action française* sur l'année 1938, on distingue clairement une évolution vers un intérêt plus marqué pour la Hongrie et même, finalement, la sympathie pour sa cause. Mais avec la logique parfois tortueuse d'un quotidien qui vit les événements au jour le jour. Qu'en est-il de la *Revue universelle*, revue bimensuelle au tempérament réputé plus calme ?

---

<sup>2112</sup> Jacques DELEBECQUE, « Souvenir de Ruthénie », Idem, 24 octobre 1938

<sup>2113</sup> Idem, « Les Hongrois sont pressés », *Action française*, 27 octobre 1938

<sup>2114</sup> « La nouvelle frontière hungaro-tchécoslovaque », Idem, 3 novembre 1938

<sup>2115</sup> J. LE BOUCHER, « Agrandissement et indépendance de la Hongrie », Idem, 4 novembre 1938

<sup>2116</sup> « L'occupation des territoires rétrocédés à la Hongrie », Idem, 11 novembre 1938

<sup>2117</sup> J. LE BOUCHER, « Agrandissement et indépendance de la Hongrie », Idem, 4 novembre 1938

<sup>2118</sup> Jacques DELEBECQUE, « Dans la nouvelle Europe centrale », Idem, 5 novembre 1938

<sup>2119</sup> « Importants entretiens à Stenockerzeel, résidence de l'archiduc Otto », Idem, 23 novembre 1938



## f) La *Revue universelle* ; les kouroutzes et les labantzes

### Tempête sur l'Europe

Dans son premier numéro d'avril 1938, la *Revue universelle* annonçait une « tempête sur l'Europe », non sans tempêter contre le gouvernement français, belliqueux en Espagne mais incapable d'initiative en Europe centrale. À l'égard de la Tchécoslovaquie, qui essayait de « temporiser », l'auteur faisait preuve de compréhension. Mais il rappelait que la Petite entente était depuis toujours dirigée contre la Hongrie et contre la restauration, et non contre l'Allemagne (autrement dit : ne s'était-on pas trompé d'adversaire ?). La Tchécoslovaquie, soulignait enfin l'auteur, était un pays bien fragile : « 3,5 millions d'allemands, 2 millions (*sic*) de Slovaques et les revendications polonaises et hongroises. »<sup>2120</sup> L'article manquait d'exactitude et de précision. Mais il n'était pas défavorable à la Hongrie.

### Les deux Hongrie

En septembre paraissait un article intitulé « le dilemme hongrois. Les deux Hongrie ».<sup>2121</sup> Le titre lui-même démontrait une bien meilleure connaissance de la situation. L'auteur délivrait une vingtaine de pages détaillées, essentiellement consacrées à l'histoire de Hongrie vue comme le conflit permanent entre les « kouroutzes » et les « labantzes. »<sup>2122</sup>

*Les kouroutzes étaient, selon l'auteur, « soucieux avant tout de conserver intactes la langue et les institutions nationales, les libertés politiques et religieuses. » C'est pour cela qu'ils avaient accepté le joug ottoman. Les labantzes, quant à eux, étaient « indifférents au mirage d'une semi-indépendance fallacieuse, [ils] ne voulaient pas obéir à des infidèles et préféraient garder le contact avec l'Occident. »<sup>2123</sup> L'auteur prenait visiblement partie pour les labantzes, surtout qu'à propos des kouroutzes il mettait ensuite en évidence leur disposition à s'allier avec n'importe quelle force disponible : le « padichah », la Révolution française, Napoléon, les carbonaris, la franc-maçonnerie, le bolchevisme et, pour finir, non, pas la « juiverie internationale » (comme on aurait pu s'y attendre), mais bien plutôt le national-socialisme. Il appuyait sa démonstration en prenant l'exemple des trois révolutions d'après 1919, toutes pilotées par le camp des kouroutzes : l'une bourgeoise-maçonnique*

---

<sup>2120</sup> SAINT-BRICE, « Tempête sur l'Europe », *Revue universelle*, 1<sup>er</sup> avril 1938, pp. 105-109

<sup>2121</sup> Roger de CRAON-POUSSY, « Le dilemme hongrois. Les deux Hongrie », *Revue universelle*, 15 septembre 1938, pp. 670-690

<sup>2122</sup> Les « kouroutzes » (kuruc) sont les Hongrois qui, à travers les siècles, ont résisté à l'emprise autrichienne sur la Hongrie, leur héros est François II Rákóczi qui, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, lança la guerre d'Indépendance contre l'empereur Habsbourg. Les « labantzes » (labánc) sont ceux qui s'appuyèrent sur l'Autriche pour accomplir leurs objectifs.

<sup>2123</sup> Art. cit., pp. 670-771

avec Károlyi, l'autre bolchevique de Béla Kun, la troisième raciste avec Gömbös.<sup>2124</sup> Hélas, pour lutter contre cette dynamique « germano-slavo-asiatique » les « magnats catholiques, réactionnaires et monarchistes » n'avaient pu obtenir des démocrates occidentaux l'assistance nécessaire, car ils avaient trop mauvaise presse hors de Hongrie.<sup>2125</sup> D'ailleurs, longtemps, les labantzes s'étaient trouvés rejetés dans le camp de l'Allemagne. Mais « un peu plus de compréhension pour le "pays réel" magyar » aurait peut-être pu changer les choses.<sup>2126</sup> (observons l'adroit usage de la terminologie de l'Action française). Quant à Horthy, Bethlen et Gömbös, ils furent tolérés, car ils étaient « petits-fils de kouroutzes » (hostiles à la restauration Habsbourg) ; ce qui ne donna pas, d'ailleurs, plus de poids à leurs revendications. (observons l'amalgame entre Bethlen et Gömbös, largement anachronique). Puis, dans un renversement spectaculaire, les kouroutzes se sont tournés vers Berlin. Désormais, l'occasion est rêvée pour l'Occident de « collaborer avec les légitimistes pour fonder une confédération danubienne. » Malheureusement, ce projet se heurte toujours à « l'obsession anti-catholique et doctrinaire démocratique. »<sup>2127</sup> Eh oui, depuis l'Anschluss, l'existence des labantzes est devenue précaire. « Des deux Hongrie, celle qui veut demeurer européenne, chrétienne et occidentale est près de succomber. »<sup>2128</sup>

Suivait un éloge des aristocrates hongrois (ici, l'auteur mentionnait de nouveau Bethlen), qui avaient été presque seuls à protester contre l'Anschluss. L'influence de l'aristocratie était encore considérable (rappelons-nous comment Balogh tentait d'en minimiser le pouvoir d'influence...), mais devait être préservée contre deux dangers : les pauvres et les juifs (autrement dit : le nazisme et le communisme !). Il fallait donc garantir la domination de l'aristocratie en lui soumettant les puissances financières et le monde politique. Comment ? Roger de Craon-Poussy proposait trois solutions : la réforme agraire « sans sacrifice à la démagogie anticapitaliste » (contre la pauvreté), la législation sur les juifs (objectif : « désarmer les antisémites » tout en « visant seulement à diminuer la domination juive sur certaines professions »...) et une réforme adéquate du scrutin, capable de réduire le pouvoir de nuisance des masses. C'était seulement ainsi que l'on pourrait ruiner les extrémismes, c'était ainsi que l'on pourrait renforcer l'orientation labantzes vers l'Occident.<sup>2129</sup> Le moment était donc historique, pour que les forces vives labantzes sortissent enfin, et pour de bon, de l'impasse germanique. Grâce à qui ? À Béla Imrédy.

Défense et illustration du président du Conseil  
Imrédy

---

<sup>2124</sup> Art. cit., p. 671

<sup>2125</sup> Art. cit.

<sup>2126</sup> Art. cit., p. 672

<sup>2127</sup> Art. cit.

<sup>2128</sup> Art. cit., p. 673

<sup>2129</sup> Art. cit., pp. 675-679

Oui, les Hongrois pouvaient enfin s'enorgueillir d'avoir pu faire passer dans la *Revue universelle*, organe semi-officiel du mouvement d'Action française, un article de la plus pure propagande. Propagande pour la cause hongroise, propagande pour la politique gouvernementale hongroise, propagande pour son actuel président du Conseil, Béla Imrédy.

*Béla Imrédy, ce « catholique fervent, grand travailleur, esprit hautement cultivé, tempérament combatif, penseur sérieux et surtout homme d'action rompu aux affaires, [...] éminent financier [...] chef admirablement qualifié [...] sauveur de la monnaie hongroise et de l'équilibre financier. »*<sup>2130</sup> *Personne d'autre que lui n'avait réellement tenté de réagir contre la montée du totalitarisme. Gömbös, parce qu'il y visait lui-même plus ou moins, Darányi par que son cœur kouroutze « approuvait ce que sa raison politique lui ordonnait de combattre. »*<sup>2131</sup>

*L'opposition, dirigée par deux hommes au grand prestige, était elle-même sous le charme. D'un côté le comte Bethlen, qui de vieux kouroutze (protestant, transylvain), était devenu un bon labantze (aristocrate, occidentaliste), partenaire naturel d'Imrédy. De l'autre, Tibor Eckhardt, qui revenait de loin (du Parti raciste de Gömbös) mais avait renié ses erreurs de jeunesse et professait désormais le même « conservatisme éclairé » qu'Imrédy en lui apportant, de plus, les suffrages de la petite paysannerie.*<sup>2132</sup>

Le « sombre avenir » des Juifs d'Europe centrale

Les lignes qui précèdent, écrites à la veille de la Deuxième guerre mondiale, rappellent plusieurs thèmes de la recherche actuelle sur le régime de Vichy : les chassés-croisés, les passerelles entre les doctrines antinomiques voire incompatibles, les visions les plus tortueuses sur la question juive. Roger de Craon-Poussy allait justement écrire, en mars 1939, un deuxième article à la *Revue universelle*, entièrement dédié à cette dernière.<sup>2133</sup> J'en parlerai ici brièvement, bien que j'aborde l'année 1939 un peu plus loin. D'autre part, il n'y a pas beaucoup à en dire : oxymore assez fréquent à l'époque, l'auteur commençait par un éloge commun du Dr. Lueger et de Théodore Herzl, qui avaient tous deux également considéré l'assimilation comme un leurre.<sup>2134</sup> Suivait un long développement sur les déséquilibres, notamment ethniques, créés par le monde moderne. Puis il avertissait, en guise de conclusion, qu'il faudrait trouver une place pour les six millions de Juifs polonais et danubiens. Mais il ajoutait que le problème était peut-être insoluble, « [...] alors l'avenir pour les Juifs en Europe

---

<sup>2130</sup> Art. cit., p. 683

<sup>2131</sup> Art. cit., p. 679

<sup>2132</sup> Art. cit., p. 684

<sup>2133</sup> Roger de CRAON-POUSSY, « Le problème juif en Europe centrale et orientale », 15 mars 1939, pp. 674-69. Rappel : la deuxième loi juive fut votée par la Chambre en mai 1939.

<sup>2134</sup> Dr. Lueger : maire de Vienne au début du siècle, antisémite notoire. Théodore Herzl : théoricien du sionisme.

centrale et en Pologne serait sombre. »<sup>2135</sup> On n'aurait su mieux dire. Antisémitisme ordinaire, victime d'une situation tout autant que complice d'un (futur) crime, Craon-Poussy, allait publier, un mois plus tard, un article sur la Pologne dans le journal catholique américain *Commonweal*, classé plutôt progressiste.<sup>2136</sup> Dans le même numéro, un autre Français, Nicolas Berdiaeff, écrivait un article intitulé : « *The Crime of Anti-semitism* ». <sup>2137</sup> Cette coïncidence n'explique ni, surtout, n'excuse rien. D'ailleurs, l'Histoire explique si peu, et son rôle n'est pas de trouver des excuses.

Et la révision des frontières ?

Malgré la question et les lois juives, n'oublions pas qu'en Hongrie, la priorité était à la révision des frontières. Revenons donc à l'article de septembre 1938 (« Les deux Hongrie »). Quelle politique extérieure proposait la *Revue universelle* ?

*L'entrée en matière était assez bonne, puisque le traité de Trianon était caractérisé de « funeste et injuste mémoire. »<sup>2138</sup> D'ailleurs, Roger de Craon-Poussy déclina aussitôt les éléments de la politique étrangère hongroise : (1) tout pour la révision ; (2) par des moyens pacifiques ; (3) alliance inévitable, bien que non entièrement souhaitée, avec l'Allemagne (objectifs, contraintes géographiques). Bref, retourner les Hongrois contre l'Allemagne était une chimère (exit le grand projet des labantzes ? Retour à la realpolitik, sans doute...). Justement, la seule politique réaliste, selon l'auteur, était de promouvoir une « troisième Europe » (constituée de la Pologne, la Roumanie, la Turquie, la Hongrie, la Bulgarie et la Yougoslavie), mais pour cela il fallait d'abord « enterrer les cadavres de Trianon et de la Petite entente. »<sup>2139</sup> Seule concession : il était possible de geler « provisoirement » la question de la révision, tout en garantissant de meilleurs droits aux minorités hongroises. Aussi ne fallait-il se faire aucune illusion : à la première étincelle, le sentiment irrédentiste hongrois reprendrait le dessus. « Aucun serment n'empêchera[it] l'ancien royaume de Saint Etienne de former une unité naturelle. »<sup>2140</sup>*

Le patronyme de Craon est très ancien en France, orné d'un beau blason losangé d'or et de gueules. Bien que la ligne directe se fût éteinte avant la fin du Moyen âge, le nom a été transmis par des branches collatérales. Qui était ce Roger de Craon-Poussy qui avait si bien fait siens les objectifs hongrois ? Je n'ai rencontré son nom dans aucune archive consultée

---

<sup>2135</sup> Art. cit., p. 695

<sup>2136</sup> Roger de CRAON-POUSSY, « Poland and the Axis », *Commonweal*, Vol. 29, 21 April 1939, No. 26, pp. 709-711

<sup>2137</sup> Nicholas BERDYAEV, « The Crime of Anti-semitism », *Idem.*, pp. 706-711

<sup>2138</sup> Roger de CRAON-POUSSY, « Le dilemme hongrois. Les deux Hongrie », *Revue universelle*, 15 septembre 1938, p. 686

<sup>2139</sup> Art. cit., p. 688

<sup>2140</sup> Art. cit., pp. 688-689

susceptible de contenir des traces d'un journaliste français s'étant intéressé à la Hongrie dans les années trente, ni à Budapest (*Külgyminiszterium*, Fond Balogh), ni à Paris (ministère des Affaires étrangères). En revanche, selon toute évidence, l'homme a bel et bien existé, puisqu'il a signé un certain nombre d'articles, ouvrages et traductions avant et après la guerre. Avant la guerre : par exemple un article sur l'Autriche après l'*Anschluss* dans *L'Illustration*,<sup>2141</sup> ou bien l'étude déjà citée sur la politique extérieure de la Pologne. Après la guerre : un article dans *Etudes* en décembre 1949 (dans le même numéro que le P. Teilhard de Chardin, entre autres) ; un autre, consacré à l'Europe, dans la *Revue belge générale* en 1950 ; et puis des essais culturels et des traductions d'ouvrages d'art sur la peinture dans les Alpes, sur Linz cité danubienne, etc... Était-ce un pseudonyme ? Sans doute non.

### g) L'Allemagne, l'*Anschluss*, Munich

La Hongrie est-elle concernée par l'*Anschluss* ?

Les Hongrois se défendaient d'être alignés sur la politique allemande, mais ils n'acceptaient pas non plus qu'on leur dictât une position anti-allemande, comme tentait de le faire Louis-Paul Deschanel – fils du président de la République – dans un article sur la Hongrie et la France, « gardiens de la civilisation ».<sup>2142</sup> Ainsi, c'était « avec une vive satisfaction » que la *NRH* avait publié cette « étude sympathique au peuple hongrois et à sa cause », mais, « tout en appréciant à sa juste valeur la conception de l'éminent auteur », la rédaction ne pouvait « se déclarer pleinement d'accord avec toutes ses thèses et conclusions. » Dans le numéro suivant (janvier 1937), Georges Otlik mettait les choses au point : d'une part, la Hongrie s'était alliée au Turc bien après la France ; d'autre part, pour lutter contre le vrai danger du bolchevisme asiatique, il ne fallait pas provoquer une guerre civile en excluant la Germanie de l'Europe.<sup>2143</sup>

Un an plus tard, Deschanel récidivait, avec un article sur les relations historiques entre la France et l'Autriche-Hongrie. Le manuscrit avait été écrit avant l'*Anschluss*, mais il parut malheureusement juste après (en avril 1938).<sup>2144</sup> C'est Gusztáv Gratz, dont l'ardeur légitimiste et austrophile fondait à vue d'œil (?), qui fut chargé, cette fois-ci, de la

---

<sup>2141</sup> Roger de CRAON-POUSSY, « En Autriche après l'*Anschluss* », *L'Illustration*, n°4961, 1938

<sup>2142</sup> Louis-Paul DESCHANEL, « Deux gardiens de la civilisation : Hongrie et France », *NRH*, décembre 1936, pp. 500-505

<sup>2143</sup> Georges OTLIK, « La mission civilisatrice de la France », *NRH*, janvier 1937, pp. 33-37

<sup>2144</sup> Louis-Paul DESCHANEL, « Les rapports de la France et de l'Autriche-Hongrie », *NRH*, avril 1938, pp. 296-301

rectification.<sup>2145</sup> Son argument principal était qu'une alliance franco-autrichienne en 1870 n'eût pas été militairement viable face à la riposte prusso-russe. D'autre part, il ajoutait que l'*Anschluss* avait désormais rendu toute combinaison danubienne inactuelle. La correction de Gratz avait dû, elle-même, être corrigée. Avant sa parution, Balogh s'était adressé à Ottlik en lui demandant que faire du passage où Gusztáv Gratz affirmait que la Hongrie « n'était pas concernée par la question de l'*Anschluss*. »<sup>2146</sup> Cette idée n'apparaît pas dans la version finale. Il y a eu modération de la part de la rédaction.

## La joie et la crainte des Hongrois

Les événements de 1938 plongèrent la majorité des Hongrois dans la perplexité, la joie et la crainte. Cela transparaît dans la correspondance de Balogh et dans les pages de la *NRH*. Outre l'exemple des articles de Louis-Paul Deschanel, mentionnons la *Chronique* du mois d'avril, qui s'empêtrait dans une rhétorique douteuse en mettant à l'épreuve les capacités grammaticales de la langue française :

*La Hongrie perd un ami dans le pays voisin, tout en en gagnant un autre dans l'Empire qui vient de s'établir dans notre voisinage, mais elle manquerait à un devoir chevaleresque, si elle passait sans une manifestation de sympathie devant la personnalité de Kurt von Schuschnigg, qui représentait avec beaucoup de force et de conviction une idée et une politique vouée à la défaite en face de la grande idée de l'unité allemande, de l'unité de langue et de race, idées chères aussi à notre cœur.*<sup>2147</sup>

Sur ce, la rédaction de la *NRH* saluait son « nouveau et puissant voisin dont l'apparition à elle seule met[tait] fin à une époque historique marquée par les désastreux traités de Versailles, Saint Germain et Trianon », tout en affirmant vouloir conserver son « indépendance politique, économique et avant tout morale. »<sup>2148</sup>

Les amis de la *NRH*, eux, se penchaient dans un sens ou dans l'autre. À propos de l'arbitrage de Vienne, Pernot parlait de « curée », Delattre et Dami, au contraire, considéraient que la Haute-Hongrie valait bien la peine d'avaler une couleuvre (mais n'était-ce pas grâce à une vipère, que les Hongrois allaient réchauffer en leur sein ?).

On sait que l'état pathologique de l'opinion française, en octobre, apparut clairement au héros du jour lui-même, Edouard Daladier. Quant à la cause hongroise, spécifiquement, il semble que 1938 ait pris naturellement sa place dans le cours du processus d'évolution de l'opinion :

---

<sup>2145</sup> Gustave [Gusztáv] GRATZ, « La France et l'Europe centrale », *Idem.*, pp. 302-306

<sup>2146</sup> Balogh – Ottlik 17 mars 1933 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>2147</sup> « Au moment de l'*Anschluss* », *NRH*, avril 1938, pp. 349-350

<sup>2148</sup> Art. cit.

petit à petit, la thèse : « la révision, c'est la paix », s'imposait, en particulier au prix de l'alliance avec la Tchécoslovaquie. Ce qui ne signifiait pas que la France entière devînt soudainement experte en Europe centrale. Les incertitudes et les approximations persistaient. Et aussi, dans la presse sérieuse et bien intentionnée (*La Croix*, *Esprit*, par exemple), demeuraient les mêmes hésitations. En guise d'illustration des hésitations françaises, mettons en parallèle deux articles parus dans les *Etudes* peu après l'*Anschluss*, quand, pour tout esprit perspicace, se posait déjà la question de la Tchécoslovaquie.

### Hésitations des *Etudes* à propos de l'avenir tchécoslovaque

Dans le numéro d'avril 1938,<sup>2149</sup> Jean de Pange, au terme d'un riche exposé historique sur les occasions manquées de l'amitié franco-autrichienne, dressait l'inventaire des occasions, non moins manquées, pour établir une confédération forte et viable en Europe centrale. La Tchécoslovaquie, selon lui, y aurait eu intérêt, de même que la Roumanie et la Serbie, auxquelles la victoire permettait « d'imposer à l'Autriche et à la Hongrie leur collaboration sur un pied d'égalité avec les nationalités qu'elles avaient si longtemps dominées. » Quant à la « vraie paix », n'eût-elle pas été magnifiquement servie par l'installation du siège de la SdN à Vienne et d'un président tchèque pour la Confédération danubienne ? Mais Beneš s'y était opposé avec acharnement.<sup>2150</sup> Même le rapprochement italo-autrichien avait été saboté par les Tchèques, de même que l'ultime solution : la restauration.<sup>2151</sup> Autrement dit : « qui est responsable de l'*Anschluss* ? La Tchécoslovaquie. » C'était ainsi que Jean de Pange résumait lui-même son article dans une lettre écrite à Joseph Balogh.<sup>2152</sup>

Quelques mois plus tard paraissait une étude énigmatique intitulée « Tchécoslovaquie, garante de paix »,<sup>2153</sup> dont voici l'argumentaire :

- *En réponse à ceux qui se targuent de voir en la Tchécoslovaquie une « forme biscornue », ces quelques réflexions issues, entre autres, des analyses d'Ernest Denis, Emmanuel de Martonne, Louis Eisenmann.*<sup>2154</sup>

- *L'allure générale de la Tchécoslovaquie correspond « à sa nature profonde », « une cellule nerveuse,*

---

<sup>2149</sup> Jean de PANGE, « Qui est responsable de l'*Anschluss* ? », *Etudes*, avril-juin 1938, pp. 215-225

<sup>2150</sup> Art. cit., pp. 218-220 (on ne pourrait ici accuser Jean de Pange de faire excès de magyarophilie !)

<sup>2151</sup> Art. cit., p. 224

<sup>2152</sup> « Peut-être avez-vous lu l'article que j'ai publié dans les *Etudes* du 20 avril, "qui est responsable de l'*Anschluss*? La Tchécoslovaquie". C'est la thèse que je me proposais de reprendre en montrant que la confédération danubienne aurait été favorisée par la Hongrie. » Pange – Balogh 23 juillet 1938 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2153</sup> Pierre MESNARD, « Tchécoslovaquie, garante de paix », *Les Etudes*, juillet-septembre 1938, pp. 332-346

<sup>2154</sup> Art. cit., p. 333

dont le centre est à Prague [...] et dont la vie vient animer tout le territoire. » Certes, sa forme est une « gêne considérable », mais aussi une « nécessité naturelle » : le raccord par le sud des deux bastions de peuplement slaves du Nord.<sup>2155</sup>

- « Le voyageur qui a compris cette unité fondamentale des pays tchécoslovaques n'en éprouve que plus de joie à goûter les aspects si variés d'une contrée si pittoresque » dont le centre est « un socle comparable en bien des points à notre Massif central. »<sup>2156</sup>

Beaucoup de rhétorique : superposer une évidence pénible et une affirmation plus plaisante, cette dernière étant également présentée sous la forme d'une évidence alors qu'elle n'en est pas une ; terminer par une allusion à une région géographique rassurante, bien connue des Français.

- « Comme d'habitude, c'est autour de l'idée religieuse que la conscience collective a pris naissance. » (Prague ville aux cent clochers)<sup>2157</sup>

- « La race très rustique, mais extrêmement robuste et féconde des Slovaques. »<sup>2158</sup>

- Bratislava : « débouché naturel d'un pays continental et industriel vers les régions agricoles de l'Orient européen »<sup>2159</sup>

- En conclusion, la Tchécoslovaquie est un pays riche et fort, aux « hommes politiques avisés. »<sup>2160</sup>

Encore de la rhétorique : des affirmations gratuites et sans fondement ou avancées sans rapport avec un contexte qui, justement, les contredit.

- Dès lors, d'où vient « cette inquiétude générale » ? « d'une situation intérieure assez délicate, rendue très difficile ces temps-ci par l'évolution de la politique internationale. »<sup>2161</sup>

- Mais la Tchécoslovaquie est appelée à tenir le rôle de l'Autriche-Hongrie « dans le meilleur de son histoire, car ses peuples variés subissent « tous plus ou moins l'attraction de Prague pour des raisons ethniques, économiques ou politiques. »<sup>2162</sup>

- « Si la minorité allemande représente entre le quart et le cinquième de la population générale de l'État, dans les pays de langue allemande la minorité slave atteint une proportion absolument comparable. Qu'on le veuille ou non, Tchèques et Allemands paraissent condamnés à vivre ensemble. »<sup>2163</sup>

Toujours de la rhétorique : mise en parallèle de deux affirmations apparemment contradictoires, suivie d'un sophisme de la meilleure espèce.

- D'ailleurs, la frontière avec l'Allemagne est naturelle et ancienne (la crête des montagnes de

---

<sup>2155</sup> Art. cit., p. 334

<sup>2156</sup> Art. cit.

<sup>2157</sup> Art. cit., p. 336

<sup>2158</sup> Art. cit., p. 337

<sup>2159</sup> Art. cit., p. 338

<sup>2160</sup> Art. cit.

<sup>2161</sup> Art. cit.

<sup>2162</sup> Art. cit., p. 339

<sup>2163</sup> Art. cit., p. 341



Bohème)<sup>2164</sup>

- « chose très curieuse à noter, le problème des rapports entre l'État tchécoslovaque et ses minorités hongroises, étudié d'après les mêmes principes [qu'avec la minorité allemande], amènerait peut-être à une solution moins optimiste. »<sup>2165</sup>

Quid ? En quoi une « solution » peut-elle être plus ou moins « optimiste » ? Autre point : sans qu'il ne le dise explicitement, l'auteur semble évoquer la nature particulièrement problématique de la frontière avec la Hongrie.

- Les « minorités hongroises, aujourd'hui si correctes », le « régionalisme slovaque, toujours aussi ombrageux »<sup>2166</sup>

- La politique des minorités tchécoslovaques est exemplaire et « la question des Sudètes a été créée de toutes pièces »,<sup>2167</sup> mais « l'annexion par l'Allemagne de quelques provinces entraîne moins de dangers pour l'équilibre européen que l'éventuelle pression au sein même de la Tchécoslovaquie d'une minorité allemande « agressive et indisciplinée recevant ses mots d'ordres de Berlin. » « Tout en souhaitant par conséquent quelques légères modifications capables de satisfaire les revendications sudètes, magyares et slovaques dans ce qu'elles ont de légitime, et de calmer les susceptibilités d'amour-propre du gouvernement hitlérien, nous croyons par conséquent que l'intérêt de l'Europe exige des remaniements très prudents et que l'état des choses présent ne saurait être bouleversé sans conduire dans un avenir prochain à des dommages généraux et peut-être irrémédiables. »<sup>2168</sup> En conclusion à cette belle rhétorique justifiant l'existence et l'intégrité de la Tchécoslovaquie, on aboutit donc à un tissu d'imprécisions et de contradictions au sein desquelles on croit pourtant discerner un appel à la révision modérée des frontières (tout dépend de ce que l'on entend par « légères modifications », terme appliqué avec une égale bienveillance à la satisfaction des « revendications » très variées).

En guise d'épilogue, l'auteur invitait son lecteur à lire une « prière ardente qui implore sur la nation tchécoslovaque la protection de ses saints intercesseurs » (extraite des *Saints de Bohème* de Paul Claudel).<sup>2169</sup> Quel curieux article ! Le nom de l'auteur (Pierre Mesnard) n'est pas assez explicite pour qu'on y reconnaisse les intentions ouvertes ou cachées. Rappelons-nous qu'au même moment, le RP Delattre affirmait à Balogh l'impossibilité de faire passer dans les *Etudes* un article magyarophile. Tout au plus peut-on dire que les voies du rédacteur en chef de la revue jésuite, Yves de La Brière, étaient impénétrables.

---

<sup>2164</sup> Art. cit.,

<sup>2165</sup> Art. cit., p. 341n

<sup>2166</sup> Art. cit., p. 345

<sup>2167</sup> Art. cit., p. 344

<sup>2168</sup> Art. cit., p. 346

<sup>2169</sup> Art. cit.

# Chapitre XX.

## Jean de Pange : à la recherche d'une vocation pour la tradition

### 1. « Ambassadeur d'Hier dans le monde de Demain »

La formule est de Pierre de Boisdeffre, extraite d'un recueil d'hommages à Jean de Pange prononcés peu après sa disparition (1881-1957).<sup>2170</sup>

Le destin extraordinaire de Jean de Pange tient en quelques renseignements biographiques : son ascendance lorraine et son expérience de la France, de l'Alsace-Lorraine et de l'Autriche avant et après la Grande guerre, l'épreuve de décès familiaux précoces (sa mère, un fils), une foi inébranlable malgré les doutes liés à sa personnalité insatiable.<sup>2171</sup> Il fut d'un courage peu commun pendant les deux guerres, traversant, par exemple, le champ pilonné d'artillerie jusqu'au Fort de Douaumont en 1916,<sup>2172</sup> ou subissant stoïquement l'internement et l'interrogatoire de la Gestapo en 1941.<sup>2173</sup>

Sur le plan de la réflexion, il se consacra entièrement à l'étude de quelques idées directrices, en particulier le sens du sacre, le fédéralisme et les minorités, la question alsacienne et le rapprochement franco-allemand ; toutes trois plus ou moins liées à son intérêt parallèle pour la question hongroise. Diplômé de l'École des Chartes, il fut historien, publiciste.<sup>2174</sup> En guise

---

<sup>2170</sup> Pierre de BOISDEFFRE, « Sa carrière et sa vie », Hommage à Jean de Pange, Grasset, 1959, p. 106 (recueils de conférences prononcées le 10 février 1958)

<sup>2171</sup> RP DANIELOU, « Le chrétien », Hommage à Jean de Pange, Grasset, 1959, p. 124

<sup>2172</sup> Jean de PANGE, Les meules de Dieu, Paris, Alsatia, 1951, pp. 127-141

<sup>2173</sup> En 1939-40, Jean de Pange avait aidé les légitimistes autrichiens en exil à organiser leur propagande en France. Bien que cette activité fût placée sous le contrôle du gouvernement français, il avait été mis sur écoute téléphonique par la sûreté française. Après la défaite, son dossier fut transmis par la Sûreté aux forces d'occupation allemandes (ce qui indigna même l'officier allemand chargé de le juger, qui finit par le retirer des mains de la Gestapo et le faire libérer après plusieurs mois d'interrogatoire). (Jean de PANGE, Mes prisons, Paris, Desclée de Brouwer, 1945, p. 215)

<sup>2174</sup> Ses principales œuvres sont : La Rhénanie (1922) ; Les soirées de Saverne (1927) ; Ce qu'il faut savoir sur la Sarre (1934) ; Comment se fait un roi (1937) ; L'Allemagne depuis la Révolution française (1946) ; Le Roi Très Chrétien (thèse de doctorat, 1949) ; Les meules de Dieu (1951) ; ainsi que son Journal en quatre tomes (pour les années 1927-1938, publié entre 1964 et 1975), complété par Mes prisons (période de 1939 à 1941, publié en 1945).

de synthèse à cette vie d'intellectuel engagé, on se souviendra de lui comme d'un fervent européen.<sup>2175</sup>

## a) Un homme apolitique en politique

En 1924, Jean de Pange avait adhéré au Parti démocrate populaire, parti chrétien de centre droit.<sup>2176</sup> Son choix reposait en large partie sur ses options alsaciennes (favorable à une large autonomie). Concernant ses opinions profondes, il écrivait dans son journal, en 1930, qu'il était un homme de gauche, de par son « intransigeance [...] [son] attachement aux principes qui sont si différents de l'esprit d'affaires des prétendus conservateurs. »<sup>2177</sup>

D'ailleurs, outre les réticences que lui imposait le simple bon sens (« Pourquoi un avocat douteux comme Laval est-il le chef des conservateurs ? »<sup>2178</sup>), il avait une relation problématique avec les “conservateurs” auxquels il était lié par sa naissance. En politique extérieure, il se sentait beaucoup plus proche de Briand, « cet ancien socialiste, cet auteur de la loi sur la Séparation. » (« il y a là une sorte de drame latent », ajoutait-il)<sup>2179</sup> Ailleurs, il affirmait avoir de la sympathie « pour l'idéal de ces gens “de gauche” » (n'en faisait-il donc pas partie ?), mais aussi – à propos d'Anatole de Monzie – il admettait qu'il était « gêné par leur air bohème. »<sup>2180</sup> À l'égard de Léon Blum, il ne déclarait pas de sympathie et déplorait que ce dernier fût « coiffé d'un [simple] feutre » (« on a peine à croire, s'étonnait-il, que ces gens soient les maîtres de la France. »).<sup>2181</sup> Et pourtant, il allait à la C.G.T. comme Diogène avait, en son temps, cherché un homme.<sup>2182</sup> Certes, il n'arrivait pas à « admettre la démocratie » et il reconnaissait ne pas « sentir la nouvelle échelle des valeurs. »<sup>2183</sup> Mais tout cela venait, en fait, de son profond mépris pour le petit-bourgeois. En avril 1933, la politique de Hitler, écrivait-il, éveillait en lui « les mêmes sentiments que celle de Poincaré il y a dix ans. » Et cela lui donnait des insomnies.<sup>2184</sup> Quelques mois plus tard, après l'exil des grands

---

<sup>2175</sup> Robert SCHUMANN, « L'euro péen », Hommage à Jean de Pange, Grasset, 1959, p. 20

<sup>2176</sup> Jean de PANGE, 22 février [1929], Journal (1927-1930), t. 1, Grasset, 1964

<sup>2177</sup> 6 avril [1930], Journal, t. I.

<sup>2178</sup> 23 février [1932], Journal (1931-1933), t. II, Grasset, 1967

<sup>2179</sup> 14 septembre [1930], Journal, t. I. En 1934, Nicolas de Rochefort affirmait à Balogh que Jean de Pange avait été « briandiste. »

<sup>2180</sup> 1<sup>er</sup> décembre [1932]. Journal, t. II.

<sup>2181</sup> 23 avril [1937], Journal (1937-1939), t. IV, Grasset, 1975

<sup>2182</sup> « En sortant de la bibliothèque nationale, je vais à la C.G.T. [...]. Il y a quinze ans, la C.G.T. m'eût paru l'antre du diable. Maintenant j'y cherche au contraire un peu de cette humanité qu'on ne trouve plus dans notre société en décomposition. » (11 mai [1933], Journal, t. II.)

<sup>2183</sup> 23 septembre [1932], Journal, t. II.

<sup>2184</sup> 5 avril [1933], Ibid.

physiciens allemands, il précisait sa pensée : « Ce mouvement hitlérien est un mouvement de petits-bourgeois antisémites comme ils le sont dans tous les pays. »<sup>2185</sup>

Qui était donc Jean de Pange ? Un chrétien, un légitimiste. « Au fond, je suis légitimiste, confiait-il, toujours à son journal intime, mes réactions politiques ne s'expliquent qu'ainsi. J'ai besoin de morale, de droit supérieur à l'intérêt national. Qu'est-ce autre chose que la légitimité ? Celle-ci peut-elle exister dans un État laïque ? N'a-t-elle pas besoin de la consécration religieuse ? »<sup>2186</sup> Mais, pas plus réactionnaire que conservateur, il écrivait quelques années plus tard : « Il n'y a plus d'autre aristocratie que celle de l'esprit. Combien les choses changent vues de cette perspective ! »<sup>2187</sup>

## b) Apôtre du capitalisme transnational ?

Observons donc les choses nouvelles, de cette nouvelle perspective. En bon germaniste (bien qu'admirateur de Herder plus que de Hegel), Pange se posait la question : en cette époque moderne, où est l'Esprit ? Voici la réponse qu'il donnait en 1930 : contre le nationalisme étriqué « le salut semble ne pouvoir être que dans une élite nouvelle, un capitalisme transnational. »<sup>2188</sup> Rien que cela. Les analyses historiques de Jean de Pange sont reconnues pour leur finesse, mais on ignore généralement qu'il a aussi, en son temps, prophétisé la future omnipotence des entreprises multinationales. Or, nul n'est prophète en son pays... Jean de Pange fut lui-même un piètre homme d'affaires. Et il rumine dans son journal toutes sortes de pensées à ce propos qui, tour à tour, remettent en cause les différents éléments de sa personnalité :

*(1929 – l'homme) « Je ne devrais plus jamais m'occuper d'affaires. En affaires et en politique, je ne vois pas les choses telles qu'elles sont, mais telles que je voudrais qu'elles soient. »*<sup>2189</sup>

*(1930 – l'historien) « Quelle incroyable méconnaissance des hommes et des affaires ! Mais peut-on se reconnaître inapte à la politique et aux affaires, à tout ce qui exige la connaissance des hommes, tout en se croyant capable d'écrire des livres d'histoire ? »*<sup>2190</sup>

---

<sup>2185</sup> 17 décembre [1933], Ibid.

<sup>2186</sup> 24 septembre [1933], Ibid.

<sup>2187</sup> Jean de PANGE, 3 janvier [1935], Journal (1934-36), t. III, Grasset, 1970. J'ai déjà mentionné les paroles de Georges Roux, beaucoup plus réactionnaire, qui encourageait le comte de Pange à se lancer en politique car l'aristocratie avait, en France, un « grand prestige » et un « rôle à jouer ». 20 janvier [1930], Journal, t. I.

<sup>2188</sup> 4 mars [1930], Ibid.

<sup>2189</sup> 7 avril [1929], Ibid.

<sup>2190</sup> 17 juin [1930], Ibid.

(1931 – le chrétien) « Je pratique l'utopie (par exemple en affaires) qui est une forme de l'égoïsme. Peut-être ne saurai-je travailler que le jour où j'aurai appris la charité. »<sup>2191</sup>

Le marasme économique ayant finalement rattrapé la France, les commentaires de Pange se firent de plus en plus critiques. En 1931, il remarquait qu'autour de lui, ses amis “sautaient” les uns après les autres. « Comment ai-je pu, confessait-il, admirer cette organisation capitaliste avec sa fausse aristocratie de chevaliers de l'industrie ? »<sup>2192</sup> Peu après, constatant que pour sauver sa fortune, un homme devait y consacrer tout son temps, il s'insurgeait contre une civilisation dont l'élite ne pouvait rien faire d'autre « que de défendre ses moyens d'existence. » D'après lui, une telle civilisation était condamnée.<sup>2193</sup> En 1933, il était submergé par le « sentiment d'injustice » que lui inspirait le fonctionnement des « énormes entreprises. »<sup>2194</sup> L'illusion se dissipait : « au fond, lâchait-il, je souffre de ne pas me sentir à l'unisson de mon temps, [...] Je l'ai toujours désiré, et c'est un peu la raison qui m'a poussé à rechercher des placements “modernes”. »<sup>2195</sup> Dès lors, son attention se porta sur un point plus précis que la machine économique en général, il s'interrogea sur le travail. Toutefois, sur le plan personnel, le résultat de ses pensées demeurait aussi pathétique :

(1932) « Je me reproche de m'être moi-même mal éduqué, puisque je suis incapable de faire vivre ma famille par mon travail. »<sup>2196</sup>

(1933) « Pourrai-je encore, en sacrifiant tout le reste, arriver à me faire une spécialité ? »<sup>2197</sup>

(1936) « Ma tare est de n'avoir pas de métier, alors que je prêche l'amour du métier. »<sup>2198</sup>

Prêcher l'amour du métier ? Oui. Les réflexions économiques du comte de Pange s'étaient peu à peu portées sur un terrain plus fécond – car en relation directe avec ses autres préoccupations, la monarchie et les minorités – celui du corporatisme (et, bientôt, du syndicalisme). Ces thèmes seront largement évoqués plus loin. Auparavant, voyons encore quelques aspects de sa personnalité.

### c) Un ambitieux sans ambitions

Un jour, son épouse lui aurait dit qu'il était fait « pour servir fidèlement un prince. » Qualité difficile à exploiter au XX<sup>e</sup> siècle. Mais Pange ne se laissait pas abattre : « Cette fidélité à un

---

<sup>2191</sup> 7 mars [1931], Journal, t. II.

<sup>2192</sup> 10 octobre [1931], Journal, t. I.

<sup>2193</sup> 14 avril [1932], Journal, t. II.

<sup>2194</sup> À propos des difficultés de Nicolas de Rochefort chez Citroën. 30 décembre [1933], Ibid.

<sup>2195</sup> 30 septembre [1931], Ibid.

<sup>2196</sup> 30 janvier [1932], Ibid.

<sup>2197</sup> 13 août [1933], Ibid.

<sup>2198</sup> 2 mars [1936], Journal, t. III.

homme, ne peut-on l'éprouver à une corporation ? »<sup>2199</sup> En attendant, il fallait vivre avec son temps. Et avec *Le Temps*. Fallait-il collaborer au *Temps* ? Ce journal défendait la politique « bourgeoise-conservatrice » dans la Ruhr et en Alsace, mais - par faiblesse ? - Jean de Pange n'en éprouvait pas moins une envie malsaine d'y collaborer.<sup>2200</sup> Il ne pouvait s'empêcher de noter que Wladimir d'Ormesson gagnait 100 000 francs par an dans le journalisme, et Lévis-Mirepoix 2 000 par mois (c'est-à-dire bien plus que lui).<sup>2201</sup> Mais le secret de W. d'Ormesson, c'était sa « souplesse, sa faculté d'adaptation », aptitudes dont Jean de Pange reconnaissait être totalement dépourvu.<sup>2202</sup> D'ailleurs, il remarquait en lui-même un « singulier divorce entre [sa] nature et [son] ambition. » La première le poussant vers les questions religieuses et morales, la seconde vers « les succès de journalisme et d'opinion mondaine. »<sup>2203</sup> La propension à s'auto-analyser à tout propos et le dédain de l'intérêt personnel fusionnaient en cette personnalité énigmatique.

#### d) Le mysticisme raisonnable

Lors de son incarcération par la Gestapo en 1941, Jean de Pange écrivait : « au moins la situation est nette. [...] Je n'ai rien à me reprocher et du point de vue de la justice impartiale je n'ai rien à faire ici. » Et cela suffisait à le tranquilliser.<sup>2204</sup> Ratiocination ? Cette manière abstraite d'aborder les faits les plus concrets lui fit supporter la prison et même, peut-être, lui sauva la vie.<sup>2205</sup> En des circonstances plus paisibles, au contraire, elle compliquait sans doute ses rapports avec les êtres humains. Cela transparait même dans les discours de son *Hommage*, et plus clairement à mesure que l'on avance dans l'ouvrage. D'abord, Robert d'Harcourt parle de lui comme d'un « pèlerin infatigable du vrai. »<sup>2206</sup> Puis Jean Guilton évoque « l'exercice continu et lassant de sa bonté, occupé qu'il était à rendre à chacun une sorte d'hommage raisonnable. »<sup>2207</sup> Enfin, Jean de la Varenne, vers la fin, se laisse tout à fait aller : « Il y avait une chose qui nuisait à Jean de Pange : il était irritant, et plus on le

---

<sup>2199</sup> 20 juillet [1932], *Journal*, t. II.

<sup>2200</sup> 12 décembre [1932], *Ibid.*

<sup>2201</sup> 21 juin [1933], *Ibid.*

<sup>2202</sup> Que signifie, pour J. de Pange, cette « faculté d'adaptation » ? La facilité avec laquelle d'Ormesson était passé d'un discours favorable à la politique de Poincaré dans la Ruhr à sa condamnation (a posteriori). 22 février [1929]. *Journal* t. I.

<sup>2203</sup> 9 janvier [1935], *Journal*, t. III.

<sup>2204</sup> Jean de PANGE, Vendredi 16 mai [1941], *Mes prisons*, Paris, Desclée de Brouwer, 1945, p. 59

<sup>2205</sup> Son ami Jean de la Varenne raconte une scène de l'Occupation : « Je l'ai vu poursuivre un officier allemand dont il attendait un acte de charité. [...] Je voyais la façon dont l'Allemand manœuvrait ; il se disait à coup sûr : "comment m'en débarrasser sans le faire fusiller ? » Jean de la VARENNE, « L'homme », *Hommage à Jean de Pange*, Paris, Grasset, 1959, p. 99

<sup>2206</sup> Robert d'HARCOURT, « Jean de Pange et le monde germanique », *Ibid.*, p. 50

<sup>2207</sup> Jean GUITTON, « L'idée de sacre » *Ibid.*, p. 85

connaissait, plus il vous irritait. Sa profonde sincérité, sa rigueur, lui qui ne voulait jamais admettre une demi-sincérité, l'entraînait dans une suite incessante de questions. L'authenticité de Jean de Pange arrivait à vous casser la tête. Quand il voulait savoir, il allait jusqu'au bout. Les questions devenaient un interrogatoire. »<sup>2208</sup> Oui, amoureux de la vérité, bon jusqu'à l'excès, et irritant, ce sont ses meilleurs amis qui le présentent ainsi. Ajoutons : égaré dans l'abstraction, ou peut-être, plus précisément, d'après ses propres aveux, dans un autre temps : « Ce que je cherchais en Alsace, c'est un moyen de m'évader de notre temps, de vivre dans une autre France, la France religieuse du passé. »<sup>2209</sup> Jean de la Varende le situait précisément au XIII<sup>e</sup> siècle...<sup>2210</sup>

Il était « l'ambassadeur d'Hier dans le monde de Demain. » Autrement dit, il ignorait simplement l'Aujourd'hui. En fait, le présent ne lui importait que par les autres, qu'il s'efforçait d'aborder toujours avec charité.

## e) Un large éventail de relations

La Charité – c'est-à-dire la capacité de voir en l'autre ce qu'il a de meilleur, même s'il s'agit d'une partie infime ou invisible – se faisait volontiers curiosité chez Jean de Pange, et le conduisit à fréquenter des milieux extrêmement variés pendant les années trente. Un exemple extrême est sans doute Otto Strasser, dont il connaissait bien le frère qui s'était fait bénédictin en Belgique (pas Gregor, exécuté par Hitler en 1934). Quand on ne voyait souvent en Otto Strasser qu'un « hitlérien manqué », Pange le défendit et lui confia même, en mai 1940, la rédaction du chapitre « Allemagne » dans un projet intitulé *Buts de guerre et buts de paix* auquel devait aussi participer Robert Schumann (un projet où l'Allemagne ne devait pas être démembrée, mais fédéralisée). Pange appréciait le socialisme de Strasser, car ce dernier était fondé, selon lui, « sur une vision médiévale des rapports sociaux », où les tenanciers, ignorant la propriété, procédaient par échanges de services.<sup>2211</sup>

Jean de Pange fréquenta à peu près tous les milieux que nous avons énumérés depuis le début de cette thèse. Mentionnons, en particulier : Wladimir d'Ormesson, au Comité franco-allemand<sup>2212</sup> ; le comte de Reynold<sup>2213</sup> ; le RP Delattre, à Cologne<sup>2214</sup> ; Philippe Lamour, en

---

<sup>2208</sup> Jean de la VARENDE, « L'homme », Ibid., p. 98

<sup>2209</sup> 17 juin [1928]. Journal, t. I.

<sup>2210</sup> Jean de la VARENDE, « L'homme », Ibid., p. 97

<sup>2211</sup> 2, 4 et 8 mai [1940], Mes prisons, Ibid.

<sup>2212</sup> 7 février [1929], Journal, t. I.

<sup>2213</sup> À déjeuner, Gonzague de Reynold, « aimable type de gentilhomme suisse ». 2 juin [1929], Ibid.

<sup>2214</sup> 16 décembre [1929], Ibid.

janvier 1930, qui l'invitait à collaborer à son projet de revue fédéraliste<sup>2215</sup> ; Marx, du Quai d'Orsay, avec lequel il examinait en mars 1930 un projet d'Institut français à Cologne<sup>2216</sup> ; jusqu'en 1934, il fréquenta régulièrement les réunions des jeunes non-conformistes, où il devait avoir fière allure, du haut de son demi-siècle<sup>2217</sup> ; en outre, il rencontra Georges Roux à plusieurs reprises (j'en ai parlé et j'en reparlerai), de même que Joan Estelrich<sup>2218</sup> ; enfin, parmi les catholiques bon tons, il fréquentait, par exemple, Georges Goyau.<sup>2219</sup>

Terminons par quelques autres personnalités liées aux relations franco-allemandes, frappantes par leur diversité : Charles de Rohan,<sup>2220</sup> le comte Keyserling,<sup>2221</sup> Konrad Adenauer<sup>2222</sup> ; le 25 février 1933, après avoir travaillé toute l'après-midi avec, entre autres, Louis Eisenmann et [Pierre] Renouvin pour la rédaction d'un *Manuel des relations franco-allemandes*, il dîna le soir même chez le banquier Schröder, connu pour avoir organisé peu avant dans sa maison la célèbre rencontre entre Hitler et von Papen<sup>2223</sup> (Pange s'est-il assis sur la même chaise que le *Führer* ?). N'oublions pas l'archiduc Othon, et sa suite (le comte Degenfeld, Martin Fuchs) avec laquelle Jean de Pange fut en contact continu à Paris à partir de 1938.<sup>2224</sup>

## f) Entre l'érudition et la vulgarisation

Un autre moyen de remplir le présent était de formuler des projets. Il est assez divertissant de suivre, tout le long de son *Journal*, le développement de telle idée ou son évolution, voire sa substitution, au gré de l'humeur de l'éternel curieux, et cela, toujours dans un esprit d'organisation cartésien. En 1929, on voit Jean de Pange diviser son activité en deux plans différents : d'une part, l'érudition, les études sur l'onction royale ; d'autre part, la

---

<sup>2215</sup> Au [Club du] Faubourg. Il s'agit bien sûr de la revue *Plans*, dans laquelle on ne trouve nul part la signature de Pange. 16 janvier [1930], Ibid.

<sup>2216</sup> 3 mars [1930], Ibid.

<sup>2217</sup> Au 110 Rue de Sèvre, au fond d'une cour où l'on se tenait assis par terre, il écouta Georges Izard parler d'Esprit (10 mars [1933], *Journal*, t. II.). En milieu plus civilisé (au dîner des Débats), il écouta Daniel-Rops parler du mouvement Ordre nouveau (27 novembre [1934], *Journal*, t. III.)

<sup>2218</sup> Estelrich affirmait avoir été marqué par son livre *les Soirées de Saverne*, consacré au malentendu alsacien. 26 avril [1929], *Journal*, t. I.

<sup>2219</sup> 21 décembre [1938], *Journal*, t. IV.

<sup>2220</sup> Pange fut, au moins jusqu'en 1937, en relations continues avec Charles de Rohan, qu'Aldo Dami qualifiait de « nazophile » en 1935 (*Journal*, t. III.)

<sup>2221</sup> À déjeuner à la maison. 5 juin [1930], *Journal*, t. I.

<sup>2222</sup> 18 décembre [1929] *passim*, Ibid.

<sup>2223</sup> 25 février [1933], *Journal*, t. II.

<sup>2224</sup> Pange enregistrait des émissions radiophoniques diffusées sur les territoires germanophones ; en outre, il assistait les légitimistes autrichiens dans leur action de propagande en France. Par exemple, il mit en rapport Othon de Habsbourg avec Georges Mendel. Un déjeuner des deux hommes chez lui fut annulé au dernier moment). 5 février [1940], *Mes prisons*, Ibid.



vulgarisation, l'esprit transnational, la formation du principe des nationalités.<sup>2225</sup> Ce dernier point l'intéressait particulièrement, « plus jeune il aurait pu, écrit-il, être l'apôtre des minorités. »<sup>2226</sup> En quelques mois, la question devint si obsédante qu'il projeta d'écrire une thèse sur le sujet, mais il admettait devoir donner la priorité à son projet sur le sacre royal.<sup>2227</sup> Un an plus tard, en mars 1930, germait une nouvelle idée bien à même de réunir ses différentes préoccupations : La souveraineté et le droit naturel (en lien avec les minorités).<sup>2228</sup> Puis il revenait à l'idée d'une thèse sur le droit des minorités,<sup>2229</sup> puis sur le sacre.<sup>2230</sup> D'ailleurs, s'ils n'ont pas tous donné lieu à la rédaction d'une thèse proprement dite, tous ces thèmes de recherche ont abondamment nourri la bibliographie de Jean de Pange. En 1933, il envisageait d'écrire l'histoire du mot "légitimité".<sup>2231</sup> En 1935, il songeait à un livre sur ce qu'aurait fait un roi de France à la place de Poincaré,<sup>2232</sup> ou à une histoire de France du point de vue du corporatisme.<sup>2233</sup> En 1929 il faisait projet d'écrire une « conception lorraine de l'histoire »,<sup>2234</sup> sans nul doute un point de départ de sa future *Histoire de l'Allemagne depuis la Révolution française* (1947).

## 2. La monarchie pour métaphysique

Son beau-frère, Maurice de Broglie, faisait remarquer à Jean de Pange qu'il avait un esprit du Moyen âge, « n'attachant d'importance qu'aux causes invisibles, dont toutes les choses sont des signes. »<sup>2235</sup> Cette remarque prend tout son sens lorsque l'on sait que son auteur, sinon prix Nobel comme son frère Louis, était lui aussi un physicien renommé dans un domaine où la réalité de la matière se confond largement avec les "signes" qu'elle émet (la physique quantique). Les frères de Broglie eux-mêmes n'inauguraient-ils pas un "nouveau moyen âge" épistémologique ? Sur le plan de l'analyse historique, d'ailleurs, Jean de Pange acceptait volontiers l'amicale observation, puisqu'il déplorait lui-même un affaiblissement constant, au

---

<sup>2225</sup> 5 avril [1929], Journal, t. I.

<sup>2226</sup> 26 avril [1929], Ibid.

<sup>2227</sup> 16 août [1929], Ibid.

<sup>2228</sup> 8 mars [1930], Ibid. En janvier, il avait fait ou assisté à des conférences sur le principe des nationalités à l'Union pour la vérité et au Centre de synthèse historique (de Henri Berr). (25 et 29 janvier [1930], Ibid.)

<sup>2229</sup> 18 février [1931], Journal, t. II.

<sup>2230</sup> 9 juillet [1933], Ibid.

<sup>2231</sup> 2 octobre [1933], Ibid.

<sup>2232</sup> 30 août [1935], Journal, t. III.

<sup>2233</sup> 1<sup>er</sup> septembre [1935], Journal, t. III.

<sup>2234</sup> L'ouvrage avait déjà ses parties : I) L'empire franco-germanique ; II) la féodalité franco-anglaise ; III) Le Roi Très-Christien ; IV) Le libéralisme ; V) La démocratie. 15 novembre [1929], Journal, t. I.

<sup>2235</sup> 22 août [1930], Ibid.

cours de l'histoire, du « rapport au surnaturel ». Il décrivait, notamment, la Renaissance comme la greffe d'une « civilisation morte sur un jeune tronc plein de sève. »<sup>2236</sup>

## a) L'idée de sacre, la nation et la corporation

Or, quelle institution mieux que le sacre incarnait l'esprit du Moyen âge ? Jean de Pange se passionna pour l'étude de cet acte qui met une personne en relation directe avec le monde surnaturel, il analysa d'abord son rituel en Angleterre (*Comment on fait un roi*, 1937) et, finalement, vint à bout de son projet de synthèse sous la forme d'une thèse en Sorbonne après la guerre (*Le Roi Très Chrétien*, 1949). Dans le volume d'hommage paru en 1959, Jean Guitton observe assez finement que l'idée du sacre était à la base de toute la réflexion historique et politique de Jean de Pange car, pour ce dernier, le pouvoir politique était « enraciné dans le mystère », car l'homme, créature libre et fière, ne peut accepter d'obéir qu'à Dieu seul. Ainsi, « lorsqu'un homme obéit à un autre homme, père, chef ou roi, c'est qu'il le considère comme dépositaire de ce pouvoir premier. » Or, ce « pouvoir premier » est donné par le sacre.<sup>2237</sup> L'Europe danubienne, en tant que conservatoire en même temps que terrain d'expérience, suscita l'intérêt de Jean de Pange ; nous y viendrons. Mais cet homme sincère n'admettait pas une idée sans examen, en fût-il lui-même le fervent partisan. Aussi s'interrogeait-il sur la nature profonde du sacre et sur sa compatibilité avec le monde contemporain. Portant sa réflexion sur l'idée de « personne », il envisageait, face aux théories modernes exaltant l'individu, la possibilité de conférer le sacre aux « personnes morales », en l'espèce, aux corporations. Par suite, par analogie avec le principe ecclésiologique défini en son temps par Saint Augustin contre le donatisme,<sup>2238</sup> il soulignait que l'éventuelle « indignité d'une personne » ne porterait pas atteinte à son caractère, comme dans le cas du prêtre. Par conséquent, « le sacre pourrait être conféré même au représentant élu d'une démocratie. » (Ici encore, Pange s'appuyait sur un cas de l'histoire de l'Église, celui de Saint Ambroise, qui avait été acclamé évêque par le peuple avant d'être consacré prêtre).<sup>2239</sup> Cette justification de la démocratie par la découverte que le remède politique universel (le sacre) n'y perdait rien de son efficacité, est assez piquante. D'ailleurs, le doute de Jean de Pange – plutôt moderne – concernant les capacités effectives du souverain à régner ne faiblit pas avec les années. En

---

<sup>2236</sup> 17 janvier [1930], Ibid.

<sup>2237</sup> Jean GUITTON, « L'idée de sacre » Hommage à Jean de Pange, Ibid., p. 77

<sup>2238</sup> Le donatisme désigne une hérésie qui prit son essor en Afrique du Nord au IV<sup>e</sup> siècle, fondée sur la doctrine de Donatus qui refusait la validité des sacrements délivrés par les évêques ayant failli lors des persécutions de Dioclétien.

<sup>2239</sup> 29 août [1928], Journal, t. I.

1934, il se demandait encore si l'on pouvait « parer aux inconvénients de l'hérédité en remplaçant la primogéniture par l'élection au sein de la famille royale, comme le faisaient les Carolingiens ? [Pouvait-on] aussi constituer un conseil de la Couronne qui, suivant la personnalité du souverain, [pourrait] lui céder ses pouvoirs ou les lui prendre ? »<sup>2240</sup> Dans l'esprit du comte de Pange, le sacre était indispensable, mais pas suffisant ni même irréversible.<sup>2241</sup> Une autre direction, évoquée dès 1928, le rapprochait, sans qu'il le sût encore, de la Hongrie : l'idée d'un sacre « conféré à la nation. »<sup>2242</sup> Malgré ses efforts, sa raison était-elle toujours accordée avec son cœur, qui ne cessa jamais de battre sans phrase pour les Habsbourg-Lorraine ? Rien n'est moins sûr. Quoi qu'il en soit, en étudiant les mérites de l'hérédité, de l'élection, en examinant le lieu de la légitimité (la personne, physique ou morale, la nation), son octroi (le sacre) et ses limites (contrôle, réversion), Jean de Pange touchait de près à la problématique hongroise. Nous verrons bientôt comment il aborda la Couronne de Hongrie.

L'idée de corporation occupa longuement ses pensées, comme substitut d'une aristocratie de race à bout de souffle. En 1928, il écrivait qu'on ne sortirait de l'anarchie « que par une renaissance de la corporation à laquelle [pouvait] conduire le syndicalisme. Si l'on avait de grandes corporations fortes, respectées, disciplinées, elles constitueraient une *aristocratie* de personnes morales, des conservatoires de tradition où se formerait la jeunesse. »<sup>2243</sup> En 1933, juste avant la prise de pouvoir par Hitler, son pacifisme l'encourageait à favoriser « une sorte de fascisme international », un « apostolat du syndicalisme » ayant pour but de « reconstituer la société » par la « reconstruction des traditions. »<sup>2244</sup> Gardons-nous de donner aux mots des significations qu'ils n'avaient peut-être pas sous la plume de Jean de Pange. En revanche, remarquons qu'en février 1933, donc après l'avènement de Hitler, il réitérait le même genre de raisonnement. Après avoir souligné « l'atavisme belliqueux de l'aristocratie », il en venait à se demander si le libéralisme, qui avait soutenu « l'identité de l'État et de la nation », était bien la meilleure formule, et s'il ne fallait pas lui préférer « ces organisations corporatives – le fascisme et peut-être plus tard l'hitlérisme – qui [voulaient] travailler à la paix. »<sup>2245</sup>

---

<sup>2240</sup> 20 février [1934], Journal, t. III.

<sup>2241</sup> Dans Comment se fait un roi, Jean de Pange consacra des réflexions approfondies au cas de l'abdication d'Edouard VIII.

<sup>2242</sup> 29 août [1928], Journal, t. I.

<sup>2243</sup> 5 novembre [1928], Ibid.

<sup>2244</sup> 30 janvier [1933], Journal, t. II.

<sup>2245</sup> 22 février [1933], Ibid.

## b) L'idée paradigmatique : Sainte Jeanne d'Arc

Rapidement, néanmoins, l'anti-hitlérisme l'emporta sur toutes autres considérations ; Jean de Pange était, personnellement, aux antipodes du racisme et du nationalisme. Au point qu'il défendait, à peu près seul, une conception tout à fait hérétique de la sainte nationale Jeanne d'Arc (du point de vue du patriotisme français). « C'est une grande erreur historique, écrivait-il, que de faire de Jeanne d'Arc le précurseur du nationalitarisme (*sic*). »<sup>2246</sup> Car elle était avant tout lorraine (Villon l'appelait la « bonne Lorraine »). Mais nous avons oublié, poursuivait Pange, ce qu'était l'ancienne monarchie. « Au-delà des frontières politiques commençait, au Moyen Age, une large zone qui débordait sur les pays rhénans et où la “fidélité” au roi remplaçait l'obéissance. Or, la fidélité était d'essence religieuse comme la royauté elle-même. » En 1429, il n'y avait plus de roi en France, et Jeanne, bien qu'elle fût “d'empire”, fut envoyée par Dieu pour « réclamer un sang royal. » C'est pourquoi, affirmait Jean de Pange, elle est la sainte, non de la France, mais « de la monarchie. » Dès lors « son culte – puisqu'elle est sainte – peut s'étendre bien au-delà de la France, dans tous les pays où l'idéal monarchique a encore gardé des fidèles. » Cette “dénationalisation” de Jeanne d'Arc n'était sans doute pas goûtée de tout le monde. En particulier de l'Action française.

## c) Monarchie française et Action française

À la fois universelle et incarnée, la Jeanne d'Arc lorraine de Jean de Pange n'avait rien de commun avec la doctrine monarchiste de l'Action française, enlisée dans son époque et, surtout, incapable de s'élever au-dessus de médiocres intérêts de classe. Il faut sans doute voir dans ce que Pange considérait comme le dévoiement du mouvement royaliste une origine possible de ses recherches sur les sacres de substitution (corporation...). À propos de ses relations avec l'Action française, des pages d'anecdotes pourraient être écrites. Mais il faut être bref. En mai 1934, on lisait dans le quotidien royaliste que sa boîte crânienne était comme le « dôme d'un hôtel des Invalides ou d'un Panthéon pour idées fausses. »<sup>2247</sup> Autrement dit : très distingué, mais empli de vide et de confusion. Au déjeuner de la presse franco-étrangère du 9 novembre 1934, reprochant à Pange ses tentatives de rapprochement franco-allemand, Maurras affirmait préférer « un juif patriote à un aristocrate perdu de briandisme et de

---

<sup>2246</sup> Manuscrit de Jean Pange, sur simple papier quadrillé (reçu le) 11 juin 1935 (Fond Balogh 1/2483). On trouve ce type de réflexions sur Jeanne d'Arc dans certains documents publiés.

<sup>2247</sup> La citation a été relevée dans le Journal. D'ailleurs, il partageait le compliment avec W. d'Ormesson. 9 mai [1934], Journal, t. III.

germanomanie. »<sup>2248</sup> En retour, dans ses moments de loisir, le comte de Pange échafaudait d'intéressantes intrigues, où l'Action française, loin de la pureté vendéenne, représentait, au sein du royalisme la branche des Ultras, « guidés moins par leurs convictions que par leurs intérêts. » Voici donc « le drame de l'élite française » tel qu'il aurait voulu le mettre en scène : « on expose d'abord les convictions d'un Lorrain émigré au service de l'Autriche, pour qui la royauté est une magistrature internationale, d'un caractère essentiellement religieux. On voit ensuite le nationalisme sectaire de ses descendants, affiliés à l'Action française et, par exemple, dans la Ruhr, sacrifiant au culte de la nation, comme [l'a annoncé] un révolutionnaire. »<sup>2249</sup> Autre variante, « un marquis devient le chef des socialistes chrétiens par haine du capitalisme bourgeois (incarné par des industriels descendants d'un révolutionnaire, entrés depuis à l'Action française).<sup>2250</sup> Dans ces drames imaginaires, toujours, l'Action française se trouvait mêlée à l'idéologie révolutionnaire, dont elle avait hérité l'esprit moderne, jacobin et nationaliste. J'ai déjà mentionné l'influence de Maurras sur l'ensemble de la droite ; Jean de Pange le déplorait, notant que Poincaré ne l'aimait pas, et que ses amis lorrains de la droite catholique n'osaient pas le rejoindre dans son combat pour l'autonomie alsacienne.<sup>2251</sup> Finalement, la « seule personnalité de premier plan avec qui [il fût] en pleine communion d'idée » était Lyautey, mais celui-ci disparut en mai 1934.<sup>2252</sup>

Ne croyons pas que Jean de Pange fût une sorte de mouton noir infréquentable ; de vieille noblesse et allié à la famille de Broglie, il entraînait dans n'importe quel salon parisien. De plus, les attaques personnelles dans la presse étaient de coutume et n'interdisaient pas la civilité dans la vie courante. Et s'il ne fréquenta pas – semble-t-il – Charles Maurras lui-même, il eut des relations constantes et courtoises avec Jacques Bainville et Henri Massis.<sup>2253</sup>

Son autonomisme alsacien était-il vraiment anti-français ? Il se défendit toujours de nourrir des sentiments séparatistes. Avait-on raison de lui reprocher sa tiédeur patriotique ? Sur ce point, il faut être plus nuancé. Lors de la cérémonie des hommages, Robert Schumann se contentait de rappeler que Jean de Pange avait déploré la destruction de l'Autriche-Hongrie sans qu'on la remplaçât par une confédération danubienne.<sup>2254</sup> Jean de la Varenne

---

<sup>2248</sup> 10 novembre [1934], Ibid.

<sup>2249</sup> 19 juin [1927], Journal, t. I.

<sup>2250</sup> 14 septembre [1927], Ibid.

<sup>2251</sup> 29 mai [1928], Ibid.

<sup>2252</sup> 27 juillet [1934], Journal, t. III.

<sup>2253</sup> Jean de Pange causait avec Bainville et Massis chez Paul Morand (9 janvier [1934], Ibid.). Il prenait le thé chez Bainville (10 mars [1935], Ibid.), etc... D'ailleurs, il évoquait parfois le projet de « s'appuyer sur un groupe homogène comme celui de la Revue universelle. » (2 juillet [1933], Journal, t. II.)

<sup>2254</sup> Robert SCHUMANN, « L'euro péen », Hommage à Jean de Pange, Ibid., pp. 18-19

(maurassien jamais repent) dont la plume était plus leste, affirmait que Pange avait été lié à la monarchie des Habsbourg autant qu'à la monarchie française, « à mon avis, ajoutait-il, je le crois beaucoup plus »<sup>2255</sup> (*i.e.* à celle des Habsbourg). Aussi suspect qu'il soit, ce témoignage n'est sans doute pas dénué de vérité, aussi reconnaissons à l'Action française, malgré tous ses défauts, le droit d'autodéfense (au nom du roi de France).

### 3. Un modèle : Robert d'Harcourt

#### a) Robert d'Harcourt et l'Action française

Robert d'Harcourt eut ses propres démêlés avec Charles Maurras. Nous devons maintenant dire quelques mots de lui, car il fut, avec Jean de Pange et à peu près pour les mêmes raisons, une cible privilégiée de la propagande hongroise.

Les deux hommes étaient de la même génération et avaient beaucoup d'idées en commun ; ils étaient, en outre, tous deux distingués germanistes. Robert d'Harcourt (1881-1965) avait d'abord été latiniste avant de prendre la direction de la chaire de littérature et langue allemande à l'Institut catholique de Paris. Il fut, avec le RP Delattre, l'un des premiers observateurs véritablement informés des progrès du nazisme en Allemagne ; et comme ce dernier, il écrivit des brochures de mise en garde (exemple : *Evangile de la Force*, 1936).<sup>2256</sup> En juin 1940, il se réfugia à Lyon pour fuir la Gestapo. Mais il revint peu après dans la capitale où il participa, dans la semi-clandestinité, à la résistance spirituelle. Après la Libération, il fut élu à l'Académie française, précédé, au fauteuil 14, par le général Franchet d'Espèret et suivi par Jean Mistler. Ami fidèle de Robert Schumann, il allait être, comme Jean de Pange, un fervent partisan de la construction européenne.<sup>2257</sup>

Contrairement à ce dernier, Robert d'Harcourt avait appartenu à l'Action française (président de section dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris), et il demeura longtemps fidèle au mouvement royaliste. Quelques jours avant la rupture complète avec le Saint Siège (le 21 décembre 1926), il écrivait à Maurras son admiration pour « la fermeté grave, la mesure, la dignité » de son attitude depuis l'ouverture de la crise. « Nous apprenions à votre école la virilité de l'intelligence, ajoutait-il, le mépris pour cet orgueil de la fièvre et de la faiblesse qu'est la

---

<sup>2255</sup> Jean de la VARENDE, « L'homme » Ibid., p. 100

<sup>2256</sup> Robert d'Harcourt écrivait aussi de nombreux articles dans la presse conservatrice. Par exemple : Robert d'HARCOURT, « L'épiscopat autrichien et Adolf Hitler », *Revue universelle*, 15 mai 1938, pp. 385-405

<sup>2257</sup> M. PREVOST et al (dir.), *Dictionnaire de biographie française*, fascicule XCVII., 1986

Site de l'Académie française [en ligne]. Consulté le 2 juillet 2008. Disponible sur <http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=589>

démocratie en politique et le romantisme en littérature, la beauté des axes durs et fermes donnés à la pensée et la grandeur rectiligne de l'effort humain tout entier consacré à l'avancement d'une idée reconnue juste. »<sup>2258</sup> Après le *non possumus* de Maurras opposé au Souverain pontife, Robert d'Harcourt se rangea tout de même derrière le Pape – le chef de l'Action française ripostait par une question : en quoi ce qui naguère était loué est devenu aujourd'hui condamnable ?<sup>2259</sup> Charles Maurras obéissait à sa raison ; Robert d'Harcourt obéissait à sa conscience, conscience qui était, en dernière instance, dirigée par Rome, comme celle de tous bons chrétiens (à cette époque).

Puisque nous nous dirigeons vers un parallèle entre Jean de Pange et Robert d'Harcourt, je ferai aussi l'hypothèse que dans le choix de ce dernier se trouvait aussi une part d'opportunisme et d'économie psychologique, trouvant un bon prétexte pour s'éloigner d'un mouvement dont il réprouvait sans doute une partie des prémisses, au moins en politique extérieure. Car autant Robert d'Harcourt condamnait le nazisme, autant il affectionnait l'Allemagne de Schiller et de Goethe. Il participa aux tentatives de rapprochement spirituel et intellectuel avec Jean de Pange, Wladimir d'Ormesson et quelques autres. Pendant tout l'Entre-deux-guerres, l'Allemagne fut sa préoccupation principale. Outre son activité à l'Institut catholique, il écrivait sur l'Allemagne dans la presse conservatrice et catholique (*Revue des deux mondes, Revue hebdomadaire, Revue universelle, Les Etudes, La Croix*).

## b) Robert d'Harcourt et l'Allemagne

Sur la base d'une phrase écrite (semble-t-il) en 1938 dans *La Croix*, selon laquelle le III<sup>e</sup> Reich avait désormais « pour toujours déchiré le faible lien moral qui le rattachait au monde », Alain Fleury évoque un « éternel dilemme chez Robert d'Harcourt ». D'après lui, l'Allemagne aurait inspiré à R. d'Harcourt « une sorte d'amour-haine, de même le national-socialisme, un mélange de séduction et de répulsion. »<sup>2260</sup> Pour une fois, je ne voudrais pas apporter un supplément de nuance à une recherche antérieure mais, au contraire, proposer une simplification radicale. Selon moi, Robert d'Harcourt avait un grand amour pour l'Allemagne (mais l'amour est toujours un sentiment complexe) et beaucoup de répulsion pour le national-socialisme. D'ailleurs, le livre d'Alain Fleury infirme lui-même sa propre thèse, puisque nulle part n'apparaît la preuve de cette « séduction » (sinon la phrase ambiguë suscitée). Au contraire, on y lit que dès le mois de juin 1933, Robert d'Harcourt parlait de « fossé béant »

---

<sup>2258</sup> Lettre citée dans l'Action française du 2 avril 1927

<sup>2259</sup> Ibidem

<sup>2260</sup> Alain FLEURY, *La Croix et l'Allemagne. 1930-1940*, Paris, Cerf, 1986, p. 218

entre le nazisme et le catholicisme. D'ailleurs, c'est sur une remarque de Jean Caret, non de Robert d'Harcourt, que Fleury se fonde pour souligner l'embarras de *La Croix* (à propos de la "bonne" politique nazie sur la famille et les mœurs).<sup>2261</sup> Un peu plus loin, on apprend que Robert d'Harcourt pressentait déjà en 1934 la cause commune entre marxisme et nazisme.<sup>2262</sup> N'allons pas plus loin : la thèse de la "séduction" manque de matière. Si l'on veut jouer sur ce registre, il vaut mieux s'adresser à Jean de Pange, qui était un révolté, qui cherchait constamment de nouvelles combinaisons (corporatisme, syndicalisme, etc...) et fréquentait périodiquement les lieux de discussion les plus variés, voire les plus "suspects", y compris chez les jeunes non-conformistes. Cette "ouverture d'esprit" le rendit parfois trop indulgent à l'égard du nazisme – au début. Il s'intéressa, notamment, aux idées de Walther Darré sur la reconstitution d'une noblesse du sol et de la terre.<sup>2263</sup> Rien de tel, il me semble, chez Robert d'Harcourt. Au contraire, ce dernier ne cessait de pourchasser ses amis hongrois précisément pour leurs compromis avec le pouvoir nazi. Cette intransigeance était justement ce que Jean de Pange aimait chez son ami d'Harcourt : « Plus je le vois et plus je l'admire, écrivait-il dans son journal en 1936. Comme il a su harmonieusement organiser son existence, toute entière tendue vers le même but ! Comme il a su entretenir ses relations en Allemagne, se créer ces milieux qui constituent ses centres d'information ! Et quelle admirable vie morale ! »<sup>2264</sup> À partir de 1938, ils se virent de plus en plus fréquemment.

## 4. Jean de Pange et la Hongrie

### a) Premiers contacts avec les Hongrois (1929)

Dès le début de son Journal intime, Jean de Pange évoque la Hongrie en s'appuyant sur le témoignage de deux informateurs de choix, Frigyes Villani, ministre à Paris, et Georges Roux, qu'il rencontra pour la première fois en 1929. La manière dont il note ses souvenirs laisse penser qu'il ne s'était pas particulièrement intéressé à ce pays auparavant. Le 2 janvier 1929, Maurice de Broglie le présenta au baron Villani qui, en bon diplomate, lui affirma la parfaite francophilie de la Hongrie tout en soulignant la nature corporative de la Chambre haute hongroise et la perspective de restauration monarchique (« le régime reste très monarchique et

---

<sup>2261</sup> Ibid., p. 135

<sup>2262</sup> Ibid., p. 142

<sup>2263</sup> Jean de PANGE, « Les relations franco-hongroises », NRH, octobre 1934, p. 223

<sup>2264</sup> 5 mars [1936], Journal, t. III. Ce sentiment était partagé dans l'entourage de Jean de Pange, dont un ami, entre autres, affirmait qu'il n'y avait personne qu'il admirât, qu'il respectât autant que Robert d'Harcourt (27 août [1938], Journal, t. IV.)



on n'attend que le moment de faire rentrer l'archiduc Othon » relate Pange).<sup>2265</sup> Par la suite, les deux hommes se revirent régulièrement au cours de dîners mondains.<sup>2266</sup>

En revanche, c'est à goûter que Jean de Pange reçut le jeune Georges Roux, le 21 octobre 1929. J'ai déjà parlé de cette accointance qui dura plusieurs années et où ce dernier apparaît dans des circonstances inattendues (en compagnie d'un maréchal, d'un évêque...). Il semble que le prétexte fût, à l'origine, la question alsacienne, sur laquelle Roux, d'origine lorraine lui aussi, avait écrit un livre. Dès leur première rencontre, Georges Roux exposa toutes ses idées sur la situation hongroise, que Jean de Pange nota scrupuleusement dans son Journal : morcellement inévitable de la Tchécoslovaquie et rattachement de la Russie subcarpathique et de la Slovaquie à la Hongrie ; faiblesse militaire de l'alliance tchèque et qualité de l'esprit hongrois, monarchique, aristocratique et paysan ; *Anschluss* inévitable et souhaitable ; construction d'une fédération d'Europe centrale, dans laquelle entrerait aussi la Roumanie et autonomisation des Hongrois de Transylvanie.<sup>2267</sup>

Combien dut lui paraître séduisant ce pays, à propos duquel on évoquait la corporation, la monarchie, la fédération, l'autonomie ! De plus, à mesure qu'on allait s'avancer à travers les années trente, Jean de Pange voyait ses idéaux en Europe occidentale s'écrouler un à un. Déjà, l'autonomie de l'Alsace n'était plus que le souvenir amer d'une illusion, puis la Sarre allait se jeter entre les griffes de Hitler, et enfin la spécificité rhénane, remilitarisée, s'écroulait pour de bon. Son intérêt, sans doute aussi porté par sa nostalgie viennoise, allait se déplacer partiellement vers l'Europe centrale. Il serait encouragé, en cela, par la Légation de Hongrie à Paris et par un nouvel interlocuteur, la *NRH*.

## b) Jean de Pange et la Légation de Hongrie, à l'*Union pour la vérité*

Les relations de Jean de Pange avec le ministre de Hongrie à Paris s'intensifièrent lorsque Sándor Khuen-Héderváry prit son poste en 1934.<sup>2268</sup> Les deux hommes se rencontraient souvent à l'*Union pour la vérité*, club de réflexion que Brasillach qualifiait d'« étonnante

---

<sup>2265</sup> 2 janvier [1929], Journal, t. I.

<sup>2266</sup> 13 décembre [1930], Ibid ; 13 décembre [1933], Journal, t. II.

<sup>2267</sup> 21 octobre [1929], Journal, t. II.

<sup>2268</sup> Nomination de Khuen-Héderváry à Paris en janvier 1934 (Gazette de Hongrie, 20 janvier 1934). Jean de Pange orthographie le nom du ministre de Hongrie de plusieurs façons différentes. Pour simplifier la lecture, je corrigerai systématiquement, et parfois noterai simplement "Khuen".

maison [...] distinguée et poussiéreuse. »<sup>2269</sup> Poussiéreuse, peut-être, mais où les messieurs distingués, justement, avaient la possibilité d'écouter de jeunes gens passionnés comme, en février 1933, Daniel-Rops, Thierry-Maulnier et Jean-Pierre Maxence, Denis de Rougemont, Emmanuel Mounier et Georges Izard.<sup>2270</sup> Notons – même si la cause hongroise n'était pas le thème du jour – cet assemblage impromptu entre un ministre de Hongrie, un monarchiste indépendant féru de fédération et la fine fleur de la jeunesse intellectuelle française, dont une partie était déjà sensibilisée à la cause hongroise. À l'*Union pour la vérité*, Jean de Pange et Khuen-Héderváry causaient de tout et de rien : des Allemands et le l'Alsace pendant la guerre,<sup>2271</sup> du mauvais traitement des minorités hongroises dans les pays voisins.<sup>2272</sup> Différence de tempérament ou seulement autres temps ? dans les années 1935-36, le diplomate hongrois n'était pas aussi optimiste que l'avait été son prédécesseur, Frigyes Villani, en 1929. Jean de Pange note plusieurs remarques désespérées du nouveau ministre : il ne croyait pas une confédération danubienne possible « avant plusieurs siècles », car les antagonismes nationaux étaient trop forts<sup>2273</sup> ; le passé, même, ne trouvait pas grâce à ses yeux, Khuen affirmait ainsi qu'une paix séparée de l'Autriche, en 1917, eût provoqué des émeutes au sein des troupes autrichienne *deutsch national*<sup>2274</sup> ; enfin, en 1939, alors que Pange espérait trouver chez lui un soutien en faveur de l'archiduc Othon (dans le cadre de ses efforts pour organiser l'Académie autrichienne, prémices d'une fédéralisation de l'Europe centrale), le ministre, bien qu'appartenant à une famille restée fidèle à la dynastie autrichienne, reconnaissait ne pas croire à la possibilité d'une restauration en Hongrie (trop de protestants d'esprit républicain, affirmait-il).<sup>2275</sup> Bref. Il semble bien que le ministre offrait le réconfort d'une conversation plus qu'un encouragement à l'action. Ce qui n'empêcha pas Jean de Pange de collaborer à la *NRH* de 1934 jusqu'à la guerre, en abordant ses thèmes favoris, la question franco-allemande d'abord, puis le fédéralisme danubien.

### Articles de Jean de Pange publiés par la *NRH*

---

<sup>2269</sup> Nicolas KESSLER, *Histoire politique de la Jeune droite (1929-1942). Une révolution conservatrice à la française*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 219

<sup>2270</sup> Ibidem

<sup>2271</sup> 3 avril [1935], *Journal*, t. III.

<sup>2272</sup> 13 mars [1936], *Ibid.*

<sup>2273</sup> 25 octobre [1936], *Ibid.* On ne peut s'empêcher de remarquer un certain esprit morbide chez le ministre de Hongrie, lorsqu'il affirmait que dans le mélange des cultures dans l'ancienne Hongrie, « c'était toujours la culture la moins élevée qui l'emportait : les Hongrois étaient absorbés par les Roumains et les Polonais par les Ruthènes. » 28 mai [1935], *Ibid.*

<sup>2274</sup> 31 octobre [1937], *Journal*, t. IV.

<sup>2275</sup> 9 octobre [1939], *Ibid.*

Les relations franco-allemandes	Tête 1	Octobre 1934
Réflexions sur les relations franco-allemandes (réponse à Jügler)	Queue	Décembre 1934
Fédéralisme et principe des nationalités	Corps	Mai 1935
Qu'est-ce qu'une frontière ?	Tête 1	Décembre 1937
Pouvait-on transformer l'Autriche-Hongrie sans la détruire ?	Tête 2	Juillet 1939
Un voyage de Mme de Staël en Europe centrale (par la C <sup>tesse</sup> )	Corps	Avril 1941

### c) Premiers articles à la *NRH*, la question franco-allemande (1934)

J'ai déjà détaillé la chronologie du débat franco-allemand à la *NRH*. Robert d'Harcourt avait devancé son ami (« le problème franco-hongrois », *NRH*, octobre 1932), mais ce n'est pas lui qui fit connaître la *NRH* à Pange. D'ailleurs, il semble qu'au départ, ce dernier ignorât même que Robert d'Harcourt avait déjà collaboré à la revue hongroise, puisqu'il proposait lui-même de la lui faire connaître.<sup>2276</sup> D'ailleurs, ces méthodes de diffusion amicales et indirectes étaient encouragées par Balogh, qui avait demandé à d'Harcourt, justement, de prendre contact au nom de la *NRH* avec *La Croix* et Jacques Bainville. Les deux fois sans succès.<sup>2277</sup> Mais Robert d'Harcourt n'était pas un magyarophile inconditionnel. En mars 1934, à l'instar de quelques autres hommes de droite, il donnait à Balogh l'impression qu'il « abandonnait » la *NRH*<sup>2278</sup> (de fait, il n'y écrivit jamais un second article). Les relations de la *NRH* avec Jean de Pange furent beaucoup plus intenses. Ce fut le jeune Nicolas de Rochefort, protégé de sa belle-famille, qui lui demanda son premier article.<sup>2279</sup>

<sup>2276</sup> C'est ce que l'on peut comprendre à la lecture d'une lettre de Balogh, qui remerciait Jean de Pange d'une série d'adresses, tout en précisant que le comte d'Harcourt était déjà collaborateur de la *NRH* et la recevait régulièrement. Balogh – Pange 19 novembre 1934 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2277</sup> Balogh – Millard 17 juin 1933 (Fond Balogh 1/2253) ; Balogh – Rochefort 19 mars 1934 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>2278</sup> Balogh – Gesztesi 5 mars 1934 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2279</sup> Pange écrit dans son Journal : l'article que Nicolas de Rochefort « me demande pour la Nouvelle revue de Hongrie. » 21 août [1934], Journal, t. III.

## La solitude de Jean de Pange sur la question franco-allemande

En 1934, la Hongrie ne lui était donc pas mystérieuse, encore moins inconnue – et les relations franco-allemandes non plus. Pourtant, il se plaignait à plusieurs reprises, dans son journal, d'écrire avec difficulté : « Fatigué. Je travaille mal à l'article sur les relations franco-allemandes »<sup>2280</sup> ; « Je travaille mal à l'article sur les relations franco-allemandes. »<sup>2281</sup> On ne rencontre des plaintes de ce genre qu'à propos de cet article. Pour mémoire, je rappelle brièvement son contenu, ainsi que celui de la réponse de l'Allemand Richard Jügler : Jean de Pange condamnait le nationalisme comme la regrettable rencontre, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, du sentiment national d'origine française, d'une part, et de la philologie et du droit germaniques, d'autre part, dont la synthèse était que les frontières linguistiques devaient nécessairement coïncider avec les frontières étatiques.<sup>2282</sup> Pour contrecarrer le pangermanisme, il esquissait la thèse de la fédéralisation de l'Allemagne qui permettrait la formation d'un contrepoids catholique rhénan à l'influence prussienne<sup>2283</sup> ; d'autre part, il ne se berçait pas d'illusions sur la France, dont il critiquait tant le militarisme (occupation de la Ruhr) que le pacifisme (Briandisme à « base verbale »<sup>2284</sup>) et, dans sa volonté de conciliation, il se permettait même le luxe de souligner – comme je l'ai déjà évoqué - certains aspects positifs du nazisme, ainsi la tentative de « reconstituer une noblesse du sol et de la terre. »<sup>2285</sup> Son détracteur allemand, Richard Jügler, ne lui en fit pas crédit et dénonça l'article en bloc.<sup>2286</sup> Il remarquait habilement que l'étendue souhaitée pour l'autonomie rhénane n'était pas précisée par le publiciste français. D'autre part, il renvoyait à Pange une vision de l'antagonisme franco-allemand remontant bien plus loin que la Révolution et Napoléon. En définitive, évitant soigneusement d'aborder la situation intérieure, il répondait plus en Allemand qu'en nazi. Pourtant, Jean de Pange notait dans son Journal qu'il avait reçu du directeur de la *NRH* une réponse du docteur Jürgel (*sic*) « rédigée dans l'esprit national-socialiste. » Ce qui provoquait chez lui un certain découragement. Puis il se ressaisissait : « je me fâche et rédige à mon tour

---

<sup>2280</sup> 21 août [1934], Ibid.

<sup>2281</sup> 24 août [1934], Ibid.

<sup>2282</sup> Jean de PANGE, « Les relations franco-hongroises », *NRH*, octobre 1934, pp. 219-220

<sup>2283</sup> Art. cit., pp. 221-222

<sup>2284</sup> Art. cit., p. 222-223

<sup>2285</sup> Art. cit., p. 223

<sup>2286</sup> Richard JÜGLER, « Les relations franco-allemandes Réponse à Monsieur le comte de Pange », *NRH*, décembre 1934, pp. 458-462

une réplique, où j'insiste sur l'atrocité de la mutilation imposée à la France en 1871. »<sup>2287</sup> Je ne crois pas avoir rencontré deux fois l'expression "je me fâche" dans son Journal (même pendant les mois de prison). D'ailleurs, cette réplique n'apportait rien au fond, si ce n'est qu'elle aggravait l'isolement de Jean de Pange. En rappelant que Charles Maurras lui reprochait constamment ses illusions sur l'Allemagne, il affirmait publiquement qu'il était tenté de lui donner raison quand sa « bonne volonté » était aussi mal interprétée par certains Allemands.<sup>2288</sup>

### La mauvaise réputation du comte de Pange

En ce qui concernait la réputation de Jean de Pange, Balogh n'était pas en terrain inconnu. Quelques mois plus tôt, il s'était adressé à Nicolas de Rochefort pour lui demander s'il était opportun que ce dernier écrivît à la *NRH*, car une « information amicale » (sans doute Gesztesi – je n'en ai pas la trace), une information amicale, donc, lui avait appris que le comte de Pange représentait « une certaine inclination à une autonomie alsacienne et pour cette raison n'[était] pas agréable au gouvernement français. »<sup>2289</sup> (non plus, bien sûr, qu'à l'Action française !). Voici la réponse de Rochefort :

*Le comte de Pange est un libéral et un démocrate, qui espère depuis longtemps un rapprochement sincère entre la France et l'Allemagne, et y travaille avec persévérance [...] (Il est d'ailleurs docteur de l'Université d'Heidelberg, et une forte culture germanique). C'est un homme très sincère, très convaincu, un peu idéaliste. Quant à ce que vous avez dit dans notre dernière lettre sur sa réputation d'"autonomiste" alsacien, certains milieux nationalistes de droite le lui reprochent en effet, mais c'est là une exagération très injuste. Et tout en étant, vous le savez, très nationaliste moi-même, et étant loin de partager toutes les opinions de M. de Pange, notamment quant à l'Allemagne, j'ai pour lui un respect très affectueux. [...] Ce qui est exact, c'est qu'il fut très briandiste et reste, je crois, très pacifiste.*<sup>2290</sup>

Jean de Pange, toujours pacifiste, était donc un déçu du briandisme. Dans sa synthèse publiée en 1947 sur l'histoire d'Allemagne,<sup>2291</sup> il ne souffle mot sur Briand, si ce n'est pour exprimer un certain scepticisme sur son entreprise et affirmer qu'il ne furent pas, ni lui, ni Stresemann,

---

<sup>2287</sup> 21 novembre [1934], Journal, t. III. « J'espère que vous ne [la] trouverez pas trop longue, mais le sujet me passionne et je ne pouvais m'arrêter » écrivait-il. Pange – Balogh 22 novembre 1934 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2288</sup> Comte Jean de PANGE, « Réflexions sur les relations franco-allemandes Réplique à M. Richard Jügler », *NRH*, décembre 1934, pp. 517

<sup>2289</sup> Balogh – Rochefort 12 avril 1934 (Fond Balogh 1/2744)

<sup>2290</sup> Rochefort – Balogh 27 juin 1934 (Loc. cit.)

<sup>2291</sup> Jean de PANGE, *l'Allemagne depuis la Révolution française, 1789-1945*, Paris, Librairie Arthème Fayard, *Grandes études historiques*, 1947, 580 pages

des hommes d'État comparables à Wirth et Rathenau.<sup>2292</sup> En fait, c'est surtout Stresemann qui récolte ses critiques : « petit-bourgeois luthérien berlinois »<sup>2293</sup> qui annonçait déjà l'uniformisation, le socialisme, l'État de masses (« Cette évolution apparaît déjà dans la personne du chancelier », affirmait-il)<sup>2294</sup>

Aldo Dami s'invite au débat

Une controverse peut en cacher une autre. Aldo Dami brûlait d'envie de revenir au sommaire de la *NRH* à l'occasion du débat franco-allemand. De plus, il considérait comme de son devoir de répondre à Jean de Pange, dont l'article était « intéressant, mais prêt[ait] à controverse et à idées nouvelles. » Dami, dont le programme de révision consistait à donner des frontières linguistiques à la Hongrie voyait un danger dans la thèse de Jean de Pange qui, à propos de l'expansionnisme germanique, confondait « langue » et « race » (« un simple oubli de M. de Pange » disait Dami). Cette affirmation allait « directement à l'encontre des buts poursuivis à juste titre par la politique hongroise » (en était-il bien sûr ?). Tout aussi pointilleux, Aldo Dami reprochait à Jean de Pange de pratiquer deux poids deux mesures pour l'Alsace et le reste de monde. « Il n'est pas juste que ce principe [des nationalités], ne vaille plus rien, simplement parce qu'il pourrait servir les autres. »<sup>2295</sup> Comme la *NRH* tardait à publier la réponse, Dami fut pris d'aigreur, et son ton à l'égard du comte de Pange changea : « Il est regrettable qu'un article nettement tendancieux, et presque entièrement faux (malgré les éloges de forme que j'étais bien obligé de lui décerner), bref un article qui peut induire votre public en erreur et qui confirmera vos lecteurs français dans leurs préjugés historiques erronés, demeure sans réponse. »<sup>2296</sup> La rédaction de la *NRH* ne publia jamais la réponse d'Aldo Dami. Comme je l'ai déjà précisé, elle était prévue au sommaire d'un numéro d'automne,<sup>2297</sup> mais sa publication fut annulée. Avec son auteur, on peut se demander

---

<sup>2292</sup> Ibid., p. 367 (Dans un article paru en 1939, Pange regrettait que Briand eût eu son idée d'union européenne « dix ans trop tard. » Jean de PANGE, « Pouvait-on transformer l'Autriche-Hongrie sans la détruire ? », *NRH*, juillet 1939, p. 21)

<sup>2293</sup> Ibid., p. 335

<sup>2294</sup> Jean de Pange avait ses obsessions. Nous savons que Hitler lui rappelait Poincaré ; nous apprenons maintenant que Stresemann, selon lui, annonçait Hitler. Portrait de Stresemann : fils d'un petit marchand de bière, secrétaire de l'association des fabricants de chocolat, qui rendait un culte à Napoléon et réclamait une flotte et des colonies, renonçant à la guerre sous-marine uniquement pour des raisons d'efficacité. Ibid, p. 332. Pange accueillait donc sans surprise, en 1935, une information de Marcel Dunan (à Vienne), selon laquelle Stresemann eût été l'initiateur de l'affaire des faux francs ! « Comment a-t-on pu croire à cet homme et ignorer Seipel ? » se contentait-il d'écrire. 15 octobre [1935], *Journal*, t. III.

<sup>2295</sup> Dami – Balogh 23 mai 1935 (Fond Balogh 1/711)

<sup>2296</sup> Dami – Balogh 15 juin 1935 (Loc. cit.) (très longue lettre)

<sup>2297</sup> Balogh – Pange 4 juin 1935 (Fond Balogh 1/2483)

pourquoi, et même – comme lui – ne pas trouver de réponse (si ce n'est la décision d'ajourner la question franco-allemande jusqu'à nouvel ordre).

Jean de Pange rencontre Joseph Balogh

Le samedi 9 mars, Jean de Pange écoutait la conférence de Vallery-Radot aux rencontres "Rive-Gauche" (thème : « La Hongrie et les traités maçonniques »).<sup>2298</sup> Le lendemain, il recevait à déjeuner Joseph Balogh en compagnie des Nicolas de Rochefort.<sup>2299</sup> Pour le Hongrois, ce n'était pas une visite ordinaire ; comme il l'écrivait à Ottlik : « la femme y était d'importance »<sup>2300</sup> (la comtesse Jean de Pange était la sœur de Louis et Maurice de Broglie). Il semble que le déjeuner fut agréable. Balogh, à son retour, remerciait la comtesse « des belles heures » qu'il avait passées chez elle.<sup>2301</sup> Par contre, malgré quelques tentatives récurrentes (à travers les Pange ou Rochefort), Balogh ne parvint jamais à atteindre les frères de Broglie. En revanche, cette première entrevue avec Jean de Pange donna de l'ampleur à sa collaboration avec la *NRH*, qui allait se développer sur le thème du fédéralisme.

#### d) Le fédéralisme dans la vallée danubienne

L'archéologie du nationalisme allemand (Pange et Dami)

Revenons à Aldo Dami. Le jeune homme ignorait, ou feignait d'ignorer, que les revendications hongroises n'étaient pas celles qu'il croyait. Sa révision, comme celle de lord Rothermere, était essentiellement fondée sur le critère linguistique (ce qui mettait évidemment les Hongrois mal-à-l'aise dont l'espoir plus ou moins avoué était de rétablir tel quel le royaume de Saint Etienne). Malgré l'interruption du débat franco-allemand, fin 1934, l'histoire d'Allemagne restait présente à la *NRH*, grâce à Jean de Pange. En réalité, son article sur le fédéralisme (mai 1935) était presque entièrement consacré à une critique de la vision allemande de la nationalité, réitérant avec force ce qu'Aldo Dami avait voulu corriger.<sup>2302</sup> Sans illusion ni même excès de mysticisme – pour une fois – Jean de Pange définissait le fédéralisme comme un « compromis entre l'autonomie et la souveraineté. »<sup>2303</sup> La première

---

<sup>2298</sup> 9 mars [1935], Journal, t. III.

<sup>2299</sup> 10 mars [1935], Ibid.

<sup>2300</sup> Balogh – Ottlik 10 mars 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>2301</sup> Balogh – (C<sup>esse</sup> de) Pange 21 mars 1935 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2302</sup> Jean de PANGE, « Fédéralisme et principe des nationalités », *NRH*, mai 1935, pp. 458-466

<sup>2303</sup> Art. cit., p. 463

partie de son article était consacrée à une histoire du principe des nationalités en Allemagne, expliquant comment celui-ci – inconnu au moyen âge – avait surgi à l'ère moderne. (1) Herder expliquait à Goethe que la culture primitive n'était pas faite d'entités abstraites mais constituée en organisme vivant ; (2) Friedrich Jahn systématisa l'étude de la nationalité allemande en formant son néologisme *Volkstum*, selon lequel la langue, le droit, le folklore sont des éléments de l'âme du peuple qui se révèlent et s'épanouissent au cours du processus historique ; (3) les nationalistes comme Treitschke firent coïncider le *Volkstum* et le *Volksgeist* de Hegel : afin que l'idée allemande atteignît sa plénitude, il fallait réunir tous les membres épars de la nationalité allemande dans un État allemand.<sup>2304</sup>

Avec la création de la SdN (« tribunal pour la protection des minorités », considérant les minorités comme « germes de paix et non de guerre »),<sup>2305</sup> on a cru un instant au retour à Herder, voire au moyen âge de Saint Etienne, dont la maxime était : « un État où ne règne qu'une seule langue, une seule coutume, est faible et fragile. »<sup>2306</sup> Avec le nazisme, au contraire, le pire ennemi du fédéralisme s'est imposé,<sup>2307</sup> car le nazisme est l'incarnation intégrale de l'État moderne, qui n'a jamais « été plus oppressif que de nos jours. » Car, « à mesure qu'il perd son âme, qu'il se dépouille de cette spiritualité qui était sa force » (*i.e.* le droit divin) l'État devient plus intolérant et, « grâce aux moyens d'action que les sciences mettent maintenant à sa disposition, il pénètre plus profondément dans la vie de ses sujets. »<sup>2308</sup>

Tentons une synthèse de la situation des Hongrois : au-delà des calculs réducteurs de Dami et autres révisionnistes minimums, s'ils voulaient affermir la revendication sur l'intégralité des territoires perdus, ils devaient commencer par miner le principe des nationalités (par exemple, grâce à cet article de Jean de Pange) tout en fondant leur action sur la protection de leurs propres minorités. Dilemme. Et cela, sans pour autant mécontenter les Allemands.

Les accointances pratiques et morales des Hongrois  
avec l'Allemagne

Le 12 mars 1935 à cinq heures, Jean de Pange et Nicolas de Rochefort retrouvaient Joseph Balogh chez Robert d'Harcourt. L'heure était à la fois propice et grave. Balogh affirmait que

---

<sup>2304</sup> Art. cit., pp. 459-461

<sup>2305</sup> Art. cit., p. 461

<sup>2306</sup> Art. cit.

<sup>2307</sup> Art. cit., p. 466

<sup>2308</sup> Art. cit., p. 462



les grandes puissances pouvaient encore imposer une restauration en Autriche ; en Hongrie, celle-ci serait salutaire, ajoutait-il, puisqu'elle pourrait arrêter « le glissement vers la dictature » de Gömbös. Mais Robert d'Harcourt reprochait aux Hongrois leur germanophilie, au comte Bethlen lui-même il faisait le même reproche (il attribuait, selon Pange, à Bethlen le portefeuille des Affaires étrangères – ce qui eût été une bien curieuse méconnaissance). Balogh contestait en vain, affirmant que Bethlen était « le seul homme d'État hongrois. »<sup>2309</sup> Las... Quatre ans plus tard, Balogh se souviendrait encore avec tristesse de cet épisode, en expliquant à Philippe Develle (en 1938) que « pour des raisons incompréhensibles » Robert d'Harcourt s'était écarté de la *NRH*, « sur quoi deux de nos amis communs [avaient] pris l'initiative d'une entrevue entre nous à Paris, chez lui, mais l'effet n'en [fut] pas heureux. D'Harcourt déclar[a] expressément que la politique hongroise lui semblait germanophile et nous nous [séparâmes] peu amicalement. »<sup>2310</sup> Je ne sais si l'incident resta aussi bien gravé dans la mémoire de Robert d'Harcourt que dans celle de Balogh (et dans le journal de Jean de Pange) ; en revanche, sa suspicion à l'égard de la Hongrie ne faiblit pas. En mars 1939, Jean de Pange écrivait laconiquement : « Robert d'Harcourt prétend qu'il y a trois chances contre une que la guerre éclate cette année. Je ne partage pas sa haine contre les Hongrois. »<sup>2311</sup> Pourtant – ou peut-être est-ce la raison ? – Robert d'Harcourt restait en contact régulier avec Balogh et surtout, il fit le déplacement à Budapest en 1938 (j'en dirai quelques mots).

Il est vrai que la fréquentation des Hongrois ne garantissait pas l'épanouissement de la magyarophilie. Il était parfois nécessaire de faire la part des choses. Jean de Pange en fut capable, quand, à déjeuner dans sa propre maison, un certain général hongrois du nom de « Tsankos » (sans doute *Tancos*) eut assez peu de bon sens pour débiter ses revendications en vertu de l'article 19 du Pacte de la SdN tout en refusant d'admettre l'idée d'une confédération danubienne. « Que de petits calculs dans ces considérations qu'on présente en invoquant la justice »<sup>2312</sup> soupirait Jean de Pange. Cette attitude inflexible du général hongrois lui rappelait sans doute celle de Beneš, lui aussi opposé à la confédération.

En janvier 1936, Nicolas de Rochefort organisait son Porto, auquel Jean de Pange et même Robert d'Harcourt se rendirent, on se rappelle qu'ils furent les principaux interlocuteurs de Georges Ottlik.<sup>2313</sup> Tout au long de l'année, le comte écrivait dans son Journal des événements ou simples rencontres liées à l'Europe centrale, dans un esprit plutôt pessimiste.

---

<sup>2309</sup> 12 mars [1935], Journal, t. III.

<sup>2310</sup> Balogh – Develle 11 février 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2311</sup> 21 mars [1939], Journal, t. IV.

<sup>2312</sup> 15 septembre [1935], Journal, t. III.

<sup>2313</sup> Rochefort – Balogh 13 janvier 1936 (Fond Balogh 1/2744)

« Aujourd'hui, il est trop tard » pour la confédération, car la France n'a pas su l'imposer à ses alliés.<sup>2314</sup> En décembre, il causait avec Louis de Vienne avec qui, curieusement, malgré leurs origines lorraines communes, il ne semble ne pas avoir été intime. Toutefois, ils tombaient d'accord sur les torts de Berthelot et Poincaré.<sup>2315</sup>

## e) Année jubilaire (1938) : Robert d'Harcourt à Budapest, Jean de Pange à la recherche du royaume de Saint Etienne ; les frontières spirituelles

Réflexions sur la royauté, le jeune archiduc Othon

Cette troisième période dans les relations entre Jean de Pange et la Hongrie est celle d'une recherche de références concrètes pour la reconstruction d'une Europe centrale solide. Au moment où la ligne éditoriale de la *NRH* s'orientait vers les sujets historiques, Jean de Pange lui aussi prit cette direction qui correspondait, rappelons-le, à sa formation de chartiste. Mais allait-il choisir la voie kouroutze ou labantze dans son analyse de l'histoire hongroise ? Le mysticisme diffère du rationalisme abstrait en ce qu'il a besoin d'une incarnation. Celle-ci allait justement surgir dans la vie de Jean de Pange sous la forme du jeune archiduc Othon. En 1929, le ministre de Hongrie lui avait déjà parlé – avec un optimisme démenti par les faits – du jeune prétendant. En 1937, son nom réapparaît dans le *Journal* pour y occuper désormais une place de choix (pourtant, Jean de Pange n'allait être présenté que deux ans plus tard). En février 1937, une connaissance qui était allée rencontrer Othon en Belgique lui rapportait simplement qu'il avait été « frappé de son intelligence et de l'étendue de son information. »<sup>2316</sup>

Cette année-là paraissait *Comment se fait un roi ?*, consacré au rituel du sacre en Angleterre. Balogh, ayant reçu un exemplaire en juillet, invitait Jean de Pange à lire un article sur la Couronne hongroise paru récemment dans le *Hungarian Quarterly*.<sup>2317</sup> Passablement appâté, le comte de Pange demandait auprès de qui il pourrait obtenir des informations supplémentaires.<sup>2318</sup> Donnant le nom d'Emma Bartoniek, bibliothécaire au Musée national de Hongrie, Balogh affirmait être lui-même très intéressé par la question, ayant en préparation un

---

<sup>2314</sup> 23 août [1936], Ibid.

<sup>2315</sup> 9 et 16 décembre [1936], Ibid.

<sup>2316</sup> 27 février [1937], *Journal*, t. IV.

<sup>2317</sup> Balogh – Pange 7 juillet 1937 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2318</sup> Pange – Balogh 30 août 1937 (Loc. cit.)

« petit livre » sur les exhortations de Saint Etienne à son fils. L'affaire allait bon train. En octobre, Jean de Pange causait avec un ancien diplomate autrichien (en présence de Philippe Develle), de « cette société européenne d'avant-guerre qui subsistait au-dessus des rivalités nationales et qui [avait] entièrement disparu. »<sup>2319</sup> Il était mûr pour un nouvel article « sur la notion de frontière, sur le sens spirituel qu'elle avait dans l'ancien régime et sur sa matérialisation progressive depuis la Révolution. »<sup>2320</sup>

## Les différentes natures d'une frontière

Comme s'il avait exploré continuellement le même terrain, on retrouve régulièrement dans les écrits de Jean de Pange les mêmes préoccupations, assorties çà et là de nouvelles trouvailles. En posant la question : les différentes frontières (linguistiques, politiques, économiques, etc...) doivent-elles nécessairement coïncider ?<sup>2321</sup> l'article répondait par une progression en trois étapes historiques. (1) Au moyen âge, les frontières étaient spirituelles et fondées sur la fidélité, elles n'étaient pas des lignes mais des franges. Jeanne d'Arc en donne un idée quand, née en terre d'Empire, elle se leva par fidélité au roi de France, et surtout par fidélité au principe royal, dont les voies célestes lui disaient qu'il appartenait au Dauphin.<sup>2322</sup> Plus tard, la limite franco-germanique illustra bien cette nature floue de la zone frontière, où le roi de France était prince germanique, du moins jusqu'à ce que la France révolutionnaire se débarrassât du roi et voulût annexer pour de bon l'Alsace.<sup>2323</sup> (2) Après la Révolution, les frontières se matérialisèrent et leur principe fondateur fut désormais l'obéissance, partout les assemblées nationales glorifièrent la centralisation contre la volonté des populations.<sup>2324</sup> (3) La Société des Nations devait ouvrir une troisième ère, fondée sur l'autonomie et où les minorités seraient protégées. Dans ces conditions, la politique agressive menée par la France au début des années vingt (refus d'intégrer l'Allemagne dans la SdN en 1919, invasion de la Ruhr) porte la lourde responsabilité d'avoir provoqué l'aliénation des pays Rhénans.<sup>2325</sup> Toutefois, Jean de Pange affirmait voir un espoir dans la notion de plus en plus importante de « parti. »<sup>2326</sup>

---

<sup>2319</sup> 30 octobre [1937], Ibid.

<sup>2320</sup> C'est ainsi qu'il présentait son idée. Pange – Develle 26 septembre 1937 (Fond Balogh 1/[2483]). Jean de PANGE, « Qu'est-ce qu'une frontière ? La frontière franco-allemande », NRH, décembre 1937, pp. 483-491

<sup>2321</sup> Ibid., p. 484

<sup>2322</sup> Ibid., p. 485

<sup>2323</sup> Ibid., p. 487

<sup>2324</sup> Ibid., p. 489

<sup>2325</sup> Ibid., p. 490

<sup>2326</sup> Ibidem. Quelle curieuse chose de lire cet homme, de son propre aveu incapable en politique, entrevoir la solution de l'avenir dans les « partis » (cela rappelle l'homme d'affaires tout aussi incapable, qui prévoyait

## Robert d'Harcourt à Budapest (1938)

L'année 1938, je l'ai dit, fut une année importante, particulièrement dans les milieux catholiques. Balogh crut même à la possibilité de récupérer Robert d'Harcourt. Début mai, craignant peut-être qu'il renonçât lui aussi à son voyage, il lui écrivait une lettre chaleureuse, lui proposant l'article de tête du numéro de juin sur la portée européenne du Congrès eucharistique, entendu qu'il était « superflu » de lui recommander d'éviter « toute attaque contre nos voisins » (les Allemands).<sup>2327</sup> Le 22 mai, Robert d'Harcourt s'installait à l'hôtel Astoria (le Congrès commençait le 25), il aurait « grand plaisir à serrer la main » de Balogh et Ottlik.<sup>2328</sup> L'entrevue, le 27 mai, fut suffisamment positive pour que Balogh écrivît à son ami Gyula Kornis, frère piariste et président de la Chambre haute, qu'à l'occasion du dîner donné le 28 par la présidence de la Chambre, il eût aimé que d'Harcourt pût avoir une conversation avec le président du Conseil (Imrédy). Il présentait Robert d'Harcourt comme son collaborateur et une ancienne connaissance (or, il avait écrit *un* article six ans plus tôt), précisant que par son épouse, née princesse Caraman-Chimai, il était lié à certaines familles princières hongroises.<sup>2329</sup> Le lendemain, Balogh, qui demandait à revoir d'Harcourt avant son départ, lui envoyait quelque matériau assemblé par un membre de la rédaction « afin d'orienter, disait-il, sur nos points de vue celui de nos collaborateurs qui se chargerait éventuellement d'écrire un article sur le Congrès – c'est-à-dire, en ce cas, vous-même. »<sup>2330</sup> Robert d'Harcourt ne se laissa ensorceler ni par les prières des corporations, ni par les fourrures et broquarts des magnats, ni par le charme de Joseph Balogh. Finalement, c'est un prélat qui écrivit l'article en question, et celui-ci ne parût pas en tête de la revue. Cet épisode du Congrès eucharistique n'eut pas de suites en ce qui concerne Robert d'Harcourt. Ce fut un espoir subit et sans lendemain (un état de grâce, peut-être). Quant à Jean de Pange, curieusement, on ne trouve aucune trace de projet de voyage ni même d'opinion formulée sur le Congrès. Son ami, qu'il voyait très souvent à cette époque, ne lui aurait pas même raconté sa visite chez Balogh, son entrevue avec Béla Imrédy, et le splendide Congrès lui-même ? Tout cela reste mystérieux.

---

pourtant l'effacement des frontières sous la pression bénéfique du capital international... D'autre part, les réflexions de Jean de Pange sur la mutation des frontières, bien que beaucoup moins célèbres, valent, il me semble, celles du fondement psychologique des régimes politiques (l'honneur et l'aristocratie, la vertu et la démocratie, la peur et le despotisme).

<sup>2327</sup> Balogh – d'Harcourt 4 mai 1938 (Fond Balogh 1/1344)

<sup>2328</sup> D'Harcourt – Balogh 22 mai 1938 (Loc. cit.)

<sup>2329</sup> Balogh – Gyula Kornis 27 mai 1938 (Fond Balogh 1/1828)

<sup>2330</sup> Balogh – Robert d'Harcourt 28 mai 1938 (Fond Balogh 1/1344)

## Jean de Pange sous le feu de la critique allemande

En cette année dramatique, au moment où l'on croyait reconquérir Robert d'Harcourt, et où Jean de Pange semblait prêt à se convertir à la monarchie de Saint Etienne, ce dernier commença, au contraire, à donner les signes d'une inquiétante indépendance d'esprit. Il refusait obstinément d'observer la nécessaire prévenance à l'égard de l'Allemagne. À propos de l'article sur la frontière (certes, accepté par la rédaction), le *Rheinische-Westfälische Zeitung* avait fait une recension défavorable qui fut communiquée à la *NRH*. Balogh défendait encore son rédacteur, mais souhaitait aussi être plus prudent à l'avenir, car il ne voulait « entrer en conflit avec personne, y compris naturellement l'Allemagne, qui [était] presque [...] voisine. »<sup>2331</sup> En juin 1938, Jean de Pange notait dans son Journal, sans explication, que le rédacteur parisien de la *NRH* avait évoqué les réactions que ses articles provoquaient à la Légation d'Allemagne à Budapest.<sup>2332</sup> Peu après, Philippe Develle écrivait à Balogh que Pange lui avait proposé d'insérer dans la *NRH* un compte-rendu sur le thème de la « barbarie germanique. » « J'ai eu beaucoup de mal, ajoutait l'onctueux correspondant, à lui faire comprendre l'inopportunité d'une telle publication. Je crains du reste qu'il en ait ressenti quelque amertume. »<sup>2333</sup> Quant à Balogh, il répondait qu'il ne comprenait pas « qu'un esprit tellement cultivé et intelligent » ne se rendît pas compte de « la situation délicate de la Hongrie. »<sup>2334</sup> Le même reproche ou presque était au même moment formulé à l'encontre de Louis de Vienne et d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie. D'autre part, l'affaire de l'article sur la frontière continuait. En passant à Paris fin juillet, Balogh lui rappela que l'article avait été sévèrement critiqué par la *Wilhelmstrasse*. « Quand on lui demande : “que lui reprochez-vous ?” disait Balogh, « elle répond : “ce n'est pas une phrase, c'est tout l'article. L'auteur est antiallemand”. »<sup>2335</sup> Quelques jours plus tard, Balogh envoyait la coupure du *Rheinisch-Wesfälische Zeitung* où l'on accusait Jean de Pange de séparatisme rhénan<sup>2336</sup> (de même qu'en France, on l'avait accusé de “séparatisme alsacien” !). Contre vents et marées, le comte de Pange proposait encore d'écrire, dans un esprit « impartial », le compte-rendu de *Verfassung und verwaltung von Elsass-Lothringen (1871-1918)*, qu'il venait de recevoir de l'Institut de Frankfort,<sup>2337</sup> puis, quelque jours plus tard, un article sur la « politique nationalitaire » de

---

<sup>2331</sup> Balogh – Develle 18 décembre 1937 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2332</sup> 3 juin [1938], Journal, t. IV.

<sup>2333</sup> Develle – Balogh 8 juin 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2334</sup> Balogh – Develle 10 juin 1938 (Loc. cit.)

<sup>2335</sup> 4 juillet [1938], Journal, t. IV.

<sup>2336</sup> 7 Juillet [1938], Ibid.

<sup>2337</sup> Pange – Develle 21 juin 1938 (Fond Balogh 1/2483)

Beneš. Balogh accepta la seconde proposition, mais, craignant de se mettre à dos tout le monde, « les Tchèques comme les milieux officiels hongrois et enfin les Français eux-mêmes », il envoya le jeune historien András Rónai pour « contrôler » Pange.<sup>2338</sup>

## f) De la Couronne de Hongrie à la monarchie Habsbourg (1938-39)

Un kouroutze chez Jean de Pange

Le jeune historien se présenta chez Jean de Pange de bon matin (à neuf heures) en juillet 1938, afin de lui « parler de l'article demandé par la *Nouvelle revue de Hongrie*. » Et voilà qu'en guise de contrôle, il lui fit un exposé farouchement kouroutze, affirmant « pendant deux heures » que les Hongrois, dont l'esprit n'était pas fédéral, avaient supporté avec impatience le dualisme austro-hongrois, que, dès le début de novembre 1918, ils avaient proclamé leur indépendance puis la République par la voix du comte Károlyi, qui décida finalement de faire appel à Béla Kun pour contenir la pression des alliés, des États successeurs et des minorités.<sup>2339</sup> Quel discours ! Comme il transparait dans la correspondance de Balogh, Rónai, tout content, fit à ce dernier un rapport optimiste sur sa prestation, précisant que le comte de Pange pensait encore compléter ses connaissances en rencontrant des Hongrois présents au prochain Congrès historique de Zurich.<sup>2340</sup> En effet, Jean de Pange, qui allait y faire une conférence sur la royauté chrétienne, espérait qu'un Hongrois dans la salle pourrait y « dire des choses intéressantes sur la Couronne de Saint Etienne. » Néanmoins, la leçon d'histoire de Rónai avait eu un effet déplorable sur Jean de Pange, qui écrivait à Balogh :

*M. Rónai m'a révélé que le séparatisme avait été aussi total dans la Hongrie que dans les autres États successeurs. Et pourtant, n'est-ce pas la Hongrie qui avait donné la devise "viribus unitis" ? N'était-ce pas elle qui avait le plus d'intérêt à proposer à l'Autriche et à la Tchécoslovaquie de transformer leur ancienne union personnelle aux Habsbourg en une confédération danubienne ? Ainsi la plus grande partie des minorités hongroises n'aurait pas été entièrement séparée puisqu'elle serait restée dans la Confédération. Il est incroyable que les dirigeants hongrois ne l'aient pas vu. – À mon retour à Paris, j'essaierai peut-être de causer avec le comte Michel Károlyi. Il pourrait me documenter sur l'état d'esprit de ce moment. [...] – Je suis heureux d'avoir pu causer avec vous pendant votre séjour à Paris, et je vous prie de me croire, - Votre cordialement dévoué.<sup>2341</sup>*

---

<sup>2338</sup> Balogh – Develle 12 juillet 1938 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2339</sup> 9 Juillet [1938], Ibid.

<sup>2340</sup> Balogh – Pange 19 juillet 1938 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2341</sup> Pange – Balogh 23 juillet 1938 (loc. cit.)

Jean de Pange découvre l'antagonisme entre les Hongrois et les Habsbourg (révélation)

À travers ces quelques lignes transparaît le choc infligé à Jean de Pange, déjà ébranlé par la censure sur les questions franco-allemandes. Si les Hongrois avaient eu même participé à la fièvre séparatiste, n'étaient-ils pas eux-mêmes, coupables de ce « péché contre l'esprit » qu'il abhorrait et allait justement décrire dans un article en 1939 ? Notons ici deux observations : (1) la version historique d'András Rónai était assez nettement partisane (et ses motivations sont difficiles à saisir) ; (2) Chez Jean de Pange (comme chez le pape Pie IX, dit-on) la générosité du cœur s'accordait avec la tendance à donner raison au dernier ayant parlé (en l'occurrence : à Rónai). Il n'est pas évident que Joseph Balogh eût mesuré l'ampleur du désastre. Il répondait simplement à Pange en lui souhaitant un « bon repos » et en l'informant qu'il pourrait rencontrer, au Congrès en Suisse, l'historien de la littérature Béla Zolnai.<sup>2342</sup> Le 2 septembre, Pange et Zolnai dînaient ensemble au bord du lac de Zurich. Bien évidemment, la conversation tourna autour du rôle de Charles IV en 1918. D'après ce qu'en a rapporté Pange dans son Journal, Zolnai exprima des idées moins tranchées que son prédécesseur, mais aussi peut-être plus confuses. Écoutons-le :

*[Zolnai] dit que la Hongrie aurait été moins mutilée si l'empereur Charles, après la Révolution de Vienne [...] s'était rendu en Hongrie et s'était mis à la tête des troupes hongroises. Au contraire, Károlyi fit dissoudre les régiments. Le roi Charles ne pensait qu'à rejoindre ses enfants. [...] Si Clemenceau n'avait pas été aveuglé par sa haine contre les Habsbourg, il aurait vu que le véritable allié de la France était la Hongrie.*<sup>2343</sup>

Il y a, certes, dans ces paroles un effort pour redresser l'histoire de ces événements dans un sens moins défavorable à la dynastie Habsbourg (un peu plus labantze), mais était-ce suffisant ? Jean de Pange décida de s'adresser à Mihály Károlyi lui-même. En octobre, ce dernier lui livrait un long plaidoyer *pro domo*, dont Pange tirait une conclusion simple et tranchante : « Károlyi est maintenant déraciné. Son fils adopte la nationalité anglaise, sa fille la nationalité française. »<sup>2344</sup> Historien décidément forcené, Jean de Pange se rendait deux jours plus tard à la Bibliothèque nationale pour y prendre connaissance des mémoires du comte Károlyi. Verdict : « Il appartient à cette noblesse hongroise révoltée en 1848 contre les Habsbourg. Il eut un grand-père exécuté et on comprend que le jour de la Révolution il ait rompu avec Vienne. »<sup>2345</sup> Nous avons vu comment progressait généralement sa pensée dans

---

<sup>2342</sup> Balogh – Pange 27 juillet 1938 (Loc. cit.)

<sup>2343</sup> 2 septembre [1938], Journal, t. IV.

<sup>2344</sup> 2 octobre [1938], Ibid.

<sup>2345</sup> 4 octobre [1938], Ibid.

les domaines qui le passionnaient, par analogie, par assemblage, par osmose. Entre juillet et octobre 1938, on voit comment cette image d'une Hongrie indépendantiste (*kouroutze*) s'est installée dans son esprit, jusqu'à ce qu'il admît véritablement son existence, à propos de Mihály Károlyi, mais, sans doute, sans sympathiser avec elle. Comme s'il avait voulu défier cette affligeante vérité, il continuait courageusement ses recherches, demandant des matériaux à Philippe Develle.<sup>2346</sup>

Joseph Balogh ne comprend plus Jean de Pange

Quant à Joseph Balogh, il nageait en pleine erreur – rappelons que cette période était celle du premier arbitrage de Vienne, il avait, en quelque sorte, d'autres priorités que les états d'âme de Jean de Pange. Tout de même, il trouvait le temps d'écrire à son correspondant parisien que ce dernier, « avec ses idées plutôt vagues et ses développements nébuleux » causait « plus d'embarras que de plaisir » et devait être envoyé chez le comte Khuen pour être « instruit. » « J'ai d'ailleurs l'impression, ajoutait-il, que M. de Pange, qui est un ambitieux, brûle du désir de faire la connaissance du ministre. »<sup>2347</sup> L'erreur factuelle est évidente : Jean de Pange connaissait Khuen-Héderváry depuis l'arrivée de ce dernier à Paris en 1934. Erreur d'appréciation : il eut été bien surprenant qu'un homme comme le comte de Pange ne le connût pas. Enfin, faisons l'hypothèse que Balogh commettait aussi une erreur psychologique en lui attribuant des ambitions mondaines au moment où il était plongé dans une profonde remise en cause de ses idées sur l'Europe centrale et surtout sur la Hongrie. Pendant ce temps, Jean de Pange continuait justement son enquête parmi les protagonistes des années 1918-1920.

Jean de Pange se renseigne chez André Tardieu

Après Károlyi, ce fut le tour de André Tardieu. Ce dernier résidait à Menton, et répondit à sa demande par la voie postale :

*Mon cher Pange, - Il faudrait un volume pour répondre à vos questions. [...] – Mais je peux, en quelques mots, vous marquer les grandes lignes. – 1) Nous n'avons pas trouvé, en 1919, l'Autriche-Hongrie à l'état de matière ouverte à des décisions du genre de celles dont vous parlez. Elle avait été effectivement démembrée par les traités d'alliance signés, de 1915 à 1918, avec l'Italie, la Yougoslavie, la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Pologne. Il ne pouvait donc être question, comme vous le dites, de "transformer la monarchie des Habsbourg en république fédérale". Le passé étant ce*

---

<sup>2346</sup> Develle – Pange 26 octobre 1938 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2347</sup> Balogh – Develle 29 octobre 1938 (Fond Balogh 1/801)



*qu'il était, les frontières de 1919 ne pouvaient être que ce qu'elles furent. C'est là le fait de base que je m'étonne de voir si souvent méconnu. – 2) Confédération économique ? C'était au contraire concevable. J'ai essayé en 1919. J'ai recommencé en 1932. Je n'ai jamais réussi. L'impossibilité, bien plus encore que des États successeurs, est venue de l'Italie, qui avait la phobie violente de tout ce qui, de près ou de loin, rappelait l'ancienne union danubienne. – 3) Quant aux Allemands de Bohême et d'Autriche (ce qui est une tout autre question). Même résistance forcenée de l'Italie, ici pleinement d'accord avec l'unanimité des alliés, qui ne voulaient ni fortifier l'Allemagne en général, ni en particulier la rendre, comme elle est depuis Munich, maîtresse de la Bohême en privant celle-ci de ses frontières historiques par le rattachement des Sudètes. Avouez que nous étions payés pour ne pas grossir le corps germanique, fut-ce en prenant des précautions à la SdN dont on a vu la parfaite inopérance. – Voilà, dans le cadre étroit d'une lettre, une réponse, je crois, à l'essentiel de vos questions. – J'ai souvent regretté de ne jamais vous voir. Si vous venez de notre côté, faites-moi signe et, croyez-moi, bien amicalement vôtre.*<sup>2348</sup>

Quelques mois plus tard, Jean de Pange allait écrire à Balogh qu'il n'était d'accord avec aucun des trois paragraphes, et comptait même le dire de vive voix à André Tardieu en passant dans sa région à Pâques.<sup>2349</sup>

Revenons sur le déroulement de l'année 1938 : au terme de ses réflexions variées sur la légitimité, le fédéralisme et les minorités, Jean de Pange en était venu à s'interroger sur la Couronne de Saint Etienne. Un an plus tard – maladresse de Rónai, insuffisance de Zolnai, inadvertance de Balogh – il revenait aux sources, à ses amours viennoises, à la monarchie austro-hongroise ; ses réflexions théoriques prirent un tour plus concret et se réorientèrent vers l'avenir de l'Autriche, ce qui cadrerait parfaitement avec son accointance à peu près contemporaine avec l'entourage de l'archiduc Othon. Néanmoins, Jean de Pange était un homme fidèle. Au-delà de ses sentiments plus ou moins conscients sur la Hongrie, il conservait pour Balogh son affection. Aussi, apprenant que ce dernier était à Paris, il l'invita chez lui à déjeuner pour le 2 février 1939, pour causer, avec Marcel Dunan... de Vienne.<sup>2350</sup>

Jean de Pange fait enfin connaissance de l'archiduc Othon

Une semaine plus tard, Pange faisait la connaissance de l'archiduc : « beau regard sérieux et intelligent de ce jeune homme de 23 ans, le type du prince sacré par le malheur. » Ensemble,

---

<sup>2348</sup> Tardieu – Pange 27 janvier 1939 (Fond Balogh 1/2483) Pange envoya cette lettre pour information à Balogh le 1<sup>er</sup> avril, avec son article suivant.

<sup>2349</sup> Pange – Balogh 1<sup>er</sup> avril 1939 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2350</sup> Pange – Balogh 28 janvier 1939 (Loc. cit.) ; 2 février [1939], Journal, t. IV.

ils évoquaient tour à tour la situation tragique des légitimistes autrichiens (et celle d'un homme d'affaires dévoué à son souverain, qui avait su se faire admettre par les nazis à Berlin), les difficultés alimentaires en Autriche, le projet échafaudé par Rudolf Hess de faire assassiner von Papen. Le jeune archiduc croyait en son étoile et en la possibilité de faire s'écrouler le régime avec « 500 hommes décidés. » L'entretien dura une heure.<sup>2351</sup> Peu après, Jean de Pange proposait pour thème de son prochain article le démembrement de l'Autriche-Hongrie.<sup>2352</sup>

Ce changement d'angle ne fut pas remarqué par Balogh. D'ailleurs, il indiqua au comte de Pange, en guise de point de départ, quelques articles sur l'écroulement de la monarchie austro-hongroise publiés par la *NRH* ; de même, il faisait quelques révérences en direction de la comtesse de Pange, à qui il demandait un article et une conférence à Budapest au sujet de madame de Staël (aïeule de la famille de Broglie).<sup>2353</sup> Malgré sa réorientation de principe, Jean de Pange notait sans animosité l'invasion des troupes hongroises en Ruthénie subcarpatique (profitant des troubles provoqués par l'annexion de la Bohême par Hitler) ; il remarquait, au contraire, comme un bienfait l'apparition d'une frontière commune entre la Hongrie et la Pologne.<sup>2354</sup> C'est à ce moment – quelques jours plus tard – qu'il eut sa conversation avec Robert d'Harcourt au cours de laquelle ce dernier manifestait, selon Pange, sa « haine » des Hongrois.<sup>2355</sup>

### Mésentente avec Balogh en 1939

Confiant de pouvoir passer dans le numéro du mois de mai, Jean de Pange envoya son manuscrit sur la destruction de la double monarchie le 1<sup>er</sup> avril 1939.<sup>2356</sup> Le 4 avril, Balogh s'empressait d'accuser réception « avant d'avoir lu l'article lui-même. » Ce qui, connaissant ses « trucs » épistolaires, était mauvais signe.<sup>2357</sup> D'ailleurs, le 15, il informait le comte de Pange que le « chaos » dans lequel se trouvait la situation politique extérieure le forçait à ne traiter « qu'avec la plus grande précaution toute question ayant trait à l'Allemagne (et par conséquent l'Autriche). » C'était pourquoi il ne lui serait possible « qu'au bout de longues semaines » de se prononcer au sujet de l'article, « d'ailleurs extrêmement intéressant et

---

<sup>2351</sup> 11 février [1939], Ibid.

<sup>2352</sup> Develle – Pange 21 février 1939 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2353</sup> Balogh – Pange 9 mars 1939 (loc. cit.)

<sup>2354</sup> 15 mars [1939], Journal, t. IV.

<sup>2355</sup> 21 mars [1939], Ibid.

<sup>2356</sup> Pange – Balogh 1<sup>er</sup> avril 1939 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2357</sup> Balogh – Pange 4 avril 1939 (Loc. cit.)

attrayant. »<sup>2358</sup> On se rappelle qu'en 1938, Philippe Develle avait cru observer « quelque amertume » chez le comte de Pange à propos du refus d'un compte-rendu sien ayant trait à la « barbarie germanique. »<sup>2359</sup> L'amertume était, certes, dans l'air, mais c'est seulement en ce mois d'avril 1939 qu'elle se déclara ouvertement, dans une lettre qu'il faut citer en entier (de même que sa réponse) pour bien comprendre l'impasse dans laquelle se trouvaient les deux hommes :

*Cher Monsieur, - Votre lettre du 15, que je reçois ce matin, me surprend et m'attriste. Sur votre demande, j'avais renoncé à l'article que l'Institut de Frankfort me demandait sur l'Alsace d'avant 1914. D'accord avec vous, j'avais adopté l'histoire de la fin de l'Autriche-Hongrie, qui semblait spécialement convenir à votre Revue. Ne l'ai-je pas traitée d'une manière impartiale? M. André Tardieu me reprochait de faire trop de concessions au point de vue austro-hongrois. Me reprochez-vous de ne pas lui en faire assez ? En revanche, s'il s'est glissé dans mon texte quelques affirmations tendancieuses, je demande qu'on me les signale et je les retirerai. – Vous jugez que la situation est très sérieuse. Pour un observateur désintéressé, elle l'est bien moins que l'année dernière, où les engagements pris de part et d'autre à l'égard des Tchèques et des Sudètes semblaient rendre un conflit inévitable. Cependant, c'était le moment où vous m'écriviez de profiter de ma participation au Congrès de Zurich pour demander aux Hongrois les renseignements dont j'aurais besoin en vue de mon article. Il est vrai qu'à cette époque les liens entre le Reich et la Hongrie n'étaient pas aussi étroits que maintenant. – Les mœurs diplomatiques actuelles ne sont pas près de se modifier. Peut-être n'en verrons-nous jamais la fin. Je ne crois pas à la guerre, mais encore bien moins à la pacification. Attendez-vous que celle-ci soit faite pour publier mon article ? Ce serait l'ajourner sine die. – Je regretterais de voir finir ainsi ma collaboration à la Nouvelle revue de Hongrie. Elle représentait un esprit "transnational" qui m'était cher. J'éprouvai pour elle une sympathie dont je vous prie d'agréer la fidèle expression, en acceptant vous-même l'assurance de mes sentiments distingués.*<sup>2360</sup>

*Cher Comte de Pange, - C'est avec un vif regret que j'ai lu votre dernière lettre. Mon regret a été d'autant plus grand que je dois vous donner entièrement raison et que moi-même ne parlerais pas autrement à votre place. Peut-être notre manière de voir ne diffère-t-elle même pas en ce qui concerne la situation mondiale [...]. – Vraiment, les conditions dans lesquelles mes collaborateurs et moi déployons notre activité sont bien critiques ; peut-être même que cela n'y paraît pas suffisamment vu de France, de votre tranquillité relative, mais je vous prie de nous croire sur parole. – En ce qui concerne votre collaboration à la NRH, et en particulier votre récent article, permettez-moi de vous dire ceci : - L'article est excellent et on ne pourrait pas traiter le sujet avec plus de justesse et de modération. Aussi ne puis-je vous proposer d'y changer quoi que ce soit : cet article doit paraître tel*

---

<sup>2358</sup> Balogh – Pange 15 avril 1939 (Loc. cit.)

<sup>2359</sup> Develle – Balogh 8 juin 1938 (Loc. cit.)

<sup>2360</sup> Pange – Balogh 18 avril 1939 (Loc. cit.)

*quel ou ne pas paraître. Sans que je puisse vous faire une promesse expresse, je vous prie de me laisser encore le manuscrit pendant quelques semaines et je ferai tout mon possible pour le publier. L'aspect du monde change tellement qu'il ne me paraît pas impossible de pouvoir le publier en été ou en automne. [...] – Je vous prie à cette occasion de ne pas retirer votre sympathie à notre revue ni à mon activité et de nous appuyer, dans un avenir éventuellement meilleur, par votre collaboration. L'amitié dont vous avez fait preuve à notre égard m'est très précieuse. Si la situation de la Hongrie est aujourd'hui compliquée, sans qu'il y ait de sa faute, et peut-être plus grave que celle de n'importe quelle autre nation, cela ne signifiera peut-être pas que nous devons, dans ces heures difficiles, perdre nos amis, mais plutôt qu'ils nous appuient par leur compassion et leur patience. – Agréez, cher Comte de Pange, l'expression des sentiments respectueux de votre dévoué.*<sup>2361</sup>

« Si nous ne parvenons pas à obtenir la compréhension nécessaire, je vous renverrai l'article avant septembre »<sup>2362</sup> précisait Balogh (*i.e.* compréhension de la part du *KÜM*). Finalement, le 5 juin, Jean de Pange accusait réception des épreuves de son article<sup>2363</sup> et les renvoyait, corrigées, le 9, non sans remercier Balogh (« merci d'avoir donné cette audience à mes opinions sur la politique qu'il aurait fallu faire il y a vingt ans »), en terminant par des sentiments non plus « distingués » mais « cordialement dévoués. »<sup>2364</sup>

« Pouvait-on transformer l'Autriche-Hongrie sans la détruire ? »

Visiblement, le problème s'était résolu plus facilement et plu rapidement que ne l'avait craint Balogh. À propos, quel était le problème ? Était-ce seulement l'éternelle question de déférence à l'égard de l'Allemagne ? Peut-être que le nouvel état d'esprit de Jean de Pange (*i.e.* dépôt de la ligne hongroise pour adopter une ligne franchement austro-hongroise, voire même austro-habsbourg) commençait aussi à indisposer. Ironie du sort, les réticences des autorités hongroises ne reposaient-elles pas, au moins partiellement, sur l'état d'indépendance (relative) dans lequel se trouvait encore la Hongrie ? Au même moment, en effet, Othon admettait que sa nouvelle Académie fût austro-hongroise et non pas simplement autrichienne, mais il reconnaissait la difficulté d'obtenir des Hongrois représentatifs, car la Hongrie était encore libre et elle avait eu peu d'émigration.<sup>2365</sup> Rappelons-nous aussi la prudence de Khuen-Héderváry à l'égard du projet, alors que même les Tchèques acceptaient d'entrer en

---

<sup>2361</sup> Balogh – Pange 21 avril 1939 (loc. cit.)

<sup>2362</sup> Loc. cit.

<sup>2363</sup> Pange – Balogh 5 juin 1939 (loc. cit.)

<sup>2364</sup> Pange – Balogh 9 juin 1939 (Loc. cit.)

<sup>2365</sup> 18 septembre [1939], Journal, t. IV.

discussion. D'ailleurs, ce même Khuen, depuis plusieurs années, avait tenu à Pange – en substance et avec regret – à peu près le même langage qu'András Rónai. Mais Pange semble avoir été plus sensible aux paroles du jeune historien (à moins que jouât, disons, le phénomène de la goutte qui fait déborder le vase, comme si Pange avait brusquement pris conscience d'une vérité qu'il redoutait déjà.) Trêve de conjectures, lisons ce fameux article :

Jean de PANGE, « Pouvait-on transformer l'Autriche-Hongrie sans la détruire ? »<sup>2366</sup>

*Aveuglement des Français, incapables de remarquer que l'empire devenait de moins en moins germanique (allusion à la francophilie de Rodolphe et à la politique slavophile de François-Ferdinand) ; or, l'Autriche-Hongrie pouvait être transformée. Néanmoins, les Français (en 1917) ne furent pas les principaux responsables. Les coupables furent l'Italie (ne renonçant pas à l'irréductibilisme alpin) et l'Allemagne (ne renonçant pas à l'Alsace-Lorraine). L'espoir prit fin lors de l'offensive d'Hindenburg en mars 1918, qui fut suivie de près par le Congrès des nationalités à Rome (en avril). Jean de Pange dément donc Tardieu, qui mettait sur le même plan, d'une part les promesses aux Italiens, Roumains, Serbes des années 1915-16 et, d'autre part, le coup véritablement fatal, mais tardif, de la reconnaissance de la Tchécoslovaquie (1918).<sup>2367</sup> Autre coupable : Károlyi, qui, début novembre à Belgrade, parlait déjà de la monarchie au passé.<sup>2368</sup> Et après la guerre ? Une solution eût été d'appeler Lyautey comme "commissaire général" chargé de réorganiser la région, en prenant le temps qu'il faudrait pour cela plutôt que de bâcler une paix qui ne durerait que vingt ans. Références : Palacky, Kossuth, Popovici. Mais il n'en fut rien. Et quand l'Italie comprit enfin l'intérêt de la fédéralisation de la région (projet d'union avec l'Autriche en 1922), ce furent la France et la Tchécoslovaquie qui se mirent en travers !<sup>2369</sup>*

Rien dans ce texte ne permettait de distinguer la part des Hongrois parmi les populations habitant la région danubienne. Aucune référence au royaume de Saint Etienne. Avec cet article sur l'Autriche-Hongrie, Jean de Pange ne s'affichait pas tant hongrois *labantze*, pro-autrichien, que purement Habsbourg, dans la continuation de Popovici beaucoup plus que de Kossuth (dont le projet de confédération danubienne excluait l'Autriche – mais cela, Jean de Pange semble l'avoir ignoré). Il terminait ainsi son article : « La haine des Habsbourg a été un prétexte commode, propre à flatter les démocraties calvinistes. En réalité, l'élément déterminant a été l'envie éveillée chez les provinciaux par la culture viennoise, l'esprit de Vienne, tout ce qu'évoque de grandeur et de noblesse le nom de la métropole danubienne. C'est là le péché contre l'Esprit, le seul qui ne sera pas pardonné. »<sup>2370</sup> Oui, parmi ces

---

<sup>2366</sup> NRH, juillet 1939, pp. 15-21

<sup>2367</sup> Art. cit., pp. 16-17

<sup>2368</sup> Art. cit., p. 19

<sup>2369</sup> Art. cit., pp. 20-21

<sup>2370</sup> Art. cit., p. 21

« provinciaux dont l'envie avait été éveillée », parmi ces coupables du « péché de l'esprit », rien dans l'article du comte de Pange n'autorisait à ne pas compter les Hongrois autant que les Tchèques, les Serbes, les Roumains, les Italiens... On se rappelle que son épouse (née Pauline de Broglie), sans doute aussi perspicace en matière humaine que ses deux frères l'étaient en physique fondamentale, avait dit à Jean de Pange que sa vocation eût été de se mettre au service d'un prince. Or, il venait de trouver un prince en la personne de l'archiduc Othon (remarquons que cette rencontre fut étonnement tardive, car Othon manœuvrait en France, comme dans le reste de l'Europe, depuis le début des années trente). Mais ce ne fut pas à l'avantage des Hongrois. On ne peut s'empêcher, en effet, de trouver très sévère le jugement du comte de Pange à leur égard ; il faut donc en chercher la cause. Cet homme ne se laissait pas aller à l'amertume, ni n'aurait été le simple jouet de sa propre nostalgie pour la capitale autrichienne de son enfance. Simplement, il semble avoir refoulé la « culture » hongroise dans une posture périphérique, singulièrement nourrie de « haine » et d'« envie ». En restant sur le plan strictement culturel, où se plaçait explicitement le comte de Pange, on ne peut être qu'étonné de cette accusation ; considérons, par exemple, la musique. Certes, la vie de « l'esprit » à Vienne était riche et variée en ce domaine – mais elle n'était pas non plus exempte de frivolités (Richard Strauss, auteur de pièces prophétiques comme *Salomé*, dut, pour satisfaire la population viennoise, composer sur commande le *Chevalier à la rose*). Quant au supposé « provincialisme » de la Hongrie, qui l'eût empêché d'accéder à la vie de l'esprit universel, faite de « grandeur et [de] noblesse », soulignons que la population y vivait en symbiose avec un folklore dont la complexité inspira Béla Bartók (pour ne citer que lui). Il faudrait donc, au moins, tempérer l'affirmation de Jean de Pange. Pourquoi, donc, cette sévérité ? Voici, semble-t-il, l'explication – elle relève, en réalité, non pas de la culture, mais de la morale politique : en détrônant leur souverain en 1918, les Hongrois avaient attenté à ce que le comte de Pange chérissait le plus au monde : la légitimité. Cela, il ne le leur pardonnait pas. En toute sincérité, il avait embrassé leur foi en la sainte Couronne de Hongrie, qui répondait à son obsession pour la métaphysique du sacre. Mais, au-delà même de sa fidélité instinctive à l'héritier des souverains de Lorraine, il restait, non seulement catholique intransigeant (cf. l'opprobre sur les « démocraties calvinistes »), mais aussi profondément français dans ses conceptions de la légitimité royale et de la loyauté envers le souverain, qu'il avait pu entretenir et préserver tout au fond de lui-même dans le sein protecteur de la République. Jean de Pange : une certaine façon de la richesse et des contradictions de l'identité française, avec ses mérites, et ses limites.

## Jean de Pange activiste autrichien en 1940

Certes, il y a un léger problème de chronologie, puisque l'article a été écrit vers le mois de mars 1939, alors que les conversations avec l'archiduc et avec le ministre de Hongrie eurent lieu respectivement en septembre et en octobre. Mais nous étudions un processus qui eut lieu dans la durée, au cours duquel Jean de Pange procéda sans doute par hypothèses et confirmations successives. En définitive, de même que sa (re)conversion autrichienne avait été facilité par sa rencontre avec l'archiduc Othon, de même son éloignement des Hongrois fut confirmé, sinon facilité, par leur refus de collaborer à l'Académie archiducal. Dans les deux cas, des événements concrets accompagnaient le fil de ses pensées longuement mûries.

Dès lors, après la déclaration de guerre, Jean de Pange allait essentiellement se consacrer à l'Autriche, avec, outre la mise sur pied de l'Académie, l'enregistrement d'émissions de radio pour les auditeurs autrichiens (faisons le parallèle avec Louis de Vienne qui, au même moment, enregistrait des émissions pour les Hongrois<sup>2371</sup>). Il rencontrait fréquemment le comte Degenfeld, aide de camp de l'archiduc et Martin Fuchs, son plus proche conseiller.<sup>2372</sup> D'une situation géopolitique à une autre, il l'intéressait non seulement à la confédération d'Europe centrale, mais aussi à l'union franco-anglaise pour laquelle il s'activa ardemment, avec pour ultime but l'Europe vue comme une fédération de confédérations.<sup>2373</sup> En décembre, toutefois, à l'occasion d'un séjour de Balogh à Paris du 11 au 22 décembre,<sup>2374</sup> Jean de Pange eut l'occasion de reparler de Hongrie (il écrivait à Balogh qu'il serait « heureux de causer avec [lui] de tant d'intérêts communs. »<sup>2375</sup>). Au cours d'un déjeuner offert au Grand hôtel, Balogh annonça à son auditoire (composé, d'après Pange, de membres du haut clergé et d'hommes politiques) que les sympathies de la Hongrie [allaient] aux alliés, que les perspectives étaient bonnes pour l'archiduc Othon, car « l'homme de l'avenir [était] Bethlen » dont le programme était connu : « que la liberté soit rendue aux populations, qu'un plébiscite soit autorisé en Transylvanie, et que les Slovaques ne soient plus annexés aux Tchèques, pour lesquels ils n'ont aucune sympathie. » On proposa aussi, au cours de ce déjeuner, de constituer un comité d'experts français qui étudierait plusieurs plans d'organisation de la

---

<sup>2371</sup> Cf. Pierre SCEY, « Hongrie 1940. Bilan provisoire de neutralité », *Etudes*, 20 mai 1940, p. 382

<sup>2372</sup> Jean de PANGE, *Mes prisons*, Ibid. Cf. Chapitre « Avec les émigrés », pp. 15-53 passim

<sup>2373</sup> 6 octobre [1939], *Mes prisons*, Ibid. Il rencontrait encore sur son chemin l'indignation de l'Action française (Maurras écrivait : « dois-je cesser d'être français pour devenir franco-britannique ? » cité dans Jean de PANGE, *Mes prisons*, Ibid., p. 167). A posteriori, Robert d'Harcourt lui reprochait amicalement son « indulgence » à l'égard de l'Angleterre... Robert d'HARCOURT, « Jean de Pange et le monde germanique », *Hommage à Jean de Pange*, Ibid., p. 48

<sup>2374</sup> Secrétariat NRH – Pange 11 décembre 1939 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2375</sup> Pange – Balogh 3 décembre 1939 (Loc. cit.)

région.<sup>2376</sup> Mais tout cela n'était-il pas que mots ? En sortant du déjeuner, Jean de Pange se rendait au ministère des Affaires étrangères pour voir le directeur d'Europe au sujet de l'*Österreichische Post*. Deux jours plus tard, il recevait une délégation de socialistes autrichiens,<sup>2377</sup> etc. etc. En revanche, on lit bien peu de choses dans son Journal sur la Hongrie après décembre 1939.

Il est difficile d'interrompre ici les tribulations danubiennes du comte de Pange. D'ailleurs, en quelques mots seulement, l'anticipation sur ses années de guerre nous offrira une transition idéale vers la période suivante. Au début de l'année 1940, le comte de Pange continuait à œuvrer pour l'archiduc Othon (il devait, notamment organiser chez lui, en février, un déjeuner avec Georges Mandel, qui n'eut finalement pas lieu).<sup>2378</sup> Vers le mois de janvier (sans doute), il contribua à l'organisation d'une conférence de Ferenc Kövér chez Mgr Beaupin (c'est ce qui transparaît dans un interrogatoire de la Gestapo en 1941).<sup>2379</sup> Alors qu'il était encore enfermé à la Santé, il apprit que la Hongrie avait finalement déclaré la guerre à la Russie. « Pourquoi ? » notait-il simplement dans son journal de prison.<sup>2380</sup> En mai 1941, c'est-à-dire pendant la détention de son mari, paraissait à la *NRH* un article de la comtesse de Pange, projet qui remontait au début de l'année 1939. Cet épisode, en revanche, trouvera mieux sa place dans la partie suivante.

---

<sup>2376</sup> 21 décembre [1939], *Mes prisons*, Ibid.

<sup>2377</sup> Ibidem, et 23 décembre [1939], Ibid.

<sup>2378</sup> 5 février [1940], Ibid.

<sup>2379</sup> 19 juin [1941], Ibid.

<sup>2380</sup> 28 juin [1941], Ibid.



# **Cinquième Partie**

## **La Charité : qu'est-ce que l'Occident ? La France et la Hongrie entre l'humiliation et l'éternité (1939-1944)**

*« Mes amis et fidèles, nous serons invincibles, si nous sommes inséparables dans la charité. Je ne suis pas le roi de France, je ne suis pas la Sainte Église. C'est vous, qui êtes tous le roi, vous qui êtes la Sainte Église. »*

*(Saint Louis, 1249)*

### **Chapitre XXI.**

## **La situation hongroise aux abords de la guerre : synthèse sur la Couronne de Saint Etienne ; fédéralisme et monarchie ; la révision**

### **1. La révision entre mysticisme et pragmatisme**

Après l'*Anschluss*, les chances de restauration à court terme en Autriche étaient réduites à néant. En revanche, tout portait à croire que l'Europe était entrée dans une phase "dynamique" où les perspectives d'agrandissement territorial étaient envisageables. En ce qui concerne la Hongrie, ce fut rapidement confirmé pour la Haute-Hongrie (novembre 1938), un peu plus tard pour la Ruthénie (mars 1939) et la Transylvanie (août 1940). Cette Hongrie presque parfaitement "ethnique", réunie par la poigne de Hitler, n'avait rien de commun, faut-il le

préciser, avec la monarchie millénaire. En septembre 1940, Balogh échangeait à ce propos un dialogue assez révélateur avec Aldo Dami :

*Je joins à mes meilleurs vœux mes vives félicitations pour le grand succès remporté par la Hongrie à Vienne, écrivait Dami. [...] Pensez-vous continuer à publier la revue maintenant que la cause hongroise a triomphé, qu'un révisionnisme ultérieur paraît difficile, et que surtout la Hongrie n'a plus les mêmes raisons de plaider sa cause en France, et réciproquement ?*<sup>2381</sup>

*Comme vous savez, répondait Balogh, la NRH était la revue, non pas du révisionnisme hongrois, mais de la cause hongroise éternelle. Voici plus de trente ans qu'elle paraît et nous avons tout lieu d'espérer qu'aucun changement dans la politique internationale ne se traduira par un arrêt dans notre travail. [...] Et quand bien même il n'y aurait place dans les cœurs et les esprits hongrois que pour la révision, quand bien même la NRH serait exclusivement au service de cette cause – ce qui n'est nullement le cas – elle ne cesserait pas de paraître avant que la Hongrie de Saint-Etienne soit rétablie. [...] Dans ce monde où nous vivons aujourd'hui, rien n'est définitif, et quant aux rapports entre la NRH et la France : ce n'est pas une revue française que nous rédigeons, mais une revue hongroise en langue française.*<sup>2382</sup>

Sauf quelques exceptions mineures, qu'il se plaisait toutefois à souligner pour le plaisir de la chicane, Aldo Dami avait obtenu à peu près satisfaction sur tous les plans ; il pouvait, lui, le juif pacifiste et fédéraliste, se féliciter d'avoir eu Hitler pour homme de main ! La réponse de Balogh, quant à elle, dévoilait toutes les obsessions que ses amis français avaient généralement mal comprises, ou, le plus souvent – comme dans le cas d'Aldo Dami – tout simplement refusé d'admettre. L'objectif ultime de la politique hongroise était le rétablissement intégral de l'ancienne Hongrie, toute solution intermédiaire était envisagée comme provisoire. Il semble que sur ce point, les ennemis de la Hongrie aient été plus lucides que ses amis (voir, par exemple, le réquisitoire de Raoul Chélar, <sup>2383</sup> qui se trompait souvent, mais pas toujours). Le gouvernement hongrois, et la NRH avec lui, refusait en bloc le principe des nationalités s'il devait conduire à l'indépendance des peuples allogènes. Seuls comptaient les droits historiques liés au territoire de la Couronne. De son côté, Jean de Pange, qui réfutait l'adéquation entre les frontières politiques et ethniques, considérait l'hitlérisme non pas comme le dévoiement du principe des nationalités (que l'on pouvait, selon Dami, éventuellement instrumentaliser pour une bonne cause), mais comme son naturel accomplissement. Selon lui, l'histoire contemporaine de l'Allemagne commençait avec la

---

<sup>2381</sup> Dami – Balogh 20 septembre 1940 (Fond Balogh 1/711)

<sup>2382</sup> Balogh – Dami 30 septembre 1940 (Loc. cit.)

<sup>2383</sup> Raoul CHELARD, *Le danger hongrois*, Paris, Eugène Figuière, 1935, 185 pages

Révolution française.<sup>2384</sup> Au contraire d'Aldo Dami, et dans une vision non moins partielle, il négligeait l'ambition ultime des Hongrois pour ne voir que leurs objectifs à court terme (la réunion des minorités magyares) et les moyens employés (la compromission avec Hitler) – pour leur reprocher, bien entendu, l'un comme l'autre. Il fut entraîné sur ce chemin par la découverte, tardive et douloureuse, que les Hongrois avaient eux-mêmes rompu le lien qui unissait leur sort à celui de leur souverain. Crime de lèse-majesté inacceptable. Précisons, ou plutôt rappelons que Jean de Pange ne semble pas avoir suffisamment structuré sa pensée en ce qui concerne les liens entre la dynastie Habsbourg et la Couronne de Saint Etienne. D'un côté, il était un fervent légitimiste en toutes choses (en particulier concernant la dynastie de Habsbourg-Lorraine, qui était, en quelque sorte, sa patrie nomade), de l'autre, il appréciait le mysticisme de la thèse de la Couronne hongroise. Il y avait dans cette double allégeance une source d'incohérence – à moins de la formuler avec autant de précision et de clairvoyance que dans sa thèse sur Jeanne d'Arc, ce qui, semble-t-il, ne fut pas le cas. Ce même risque d'incohérence, d'ailleurs, touchait tout le mouvement légitimiste hongrois lui-même. Mais le monarchisme ne repose pas entièrement sur la raison, on pouvait donc s'en accommoder. Ce qui troubla Pange, tout de même, c'est l'affirmation qu'il entendit plusieurs fois selon laquelle les partisans de la libre élection (pour lesquels l'idée de Sainte Couronne n'était troublée par aucune allégeance extérieure), étaient souvent protestants ; or, pour un Français, de la Réforme à la République, il n'y avait qu'un pas (que Kossuth le Hongrois, d'ailleurs, en son temps avait été tenté de faire). Il est vrai que la République a elle aussi sa mystique (et ses contradictions), les travaux de Claude Nicolet l'ont amplement souligné.<sup>2385</sup>

Le RP Delattre, autre monarchiste de cœur, était sans doute moins attaché que Jean de Pange à la dynastie Habsbourg, mais il n'était pas non plus sympathisant de l'Action française. En ce qui concerne la Hongrie, ce qui les distinguait le plus, je pense, est que le prêtre était beaucoup moins sensible à la cohérence des systèmes. Comme beaucoup de légitimistes hongrois, il remettait le destin entre les mains de Dieu. On lui présenta la thèse de la Couronne, il la trouva belle et la présenta dans *La Croix* du 31 août 1927. On lui raconta les tentatives de putsch du roi Charles, en exigeant de lui le silence. Il nota tout le détail dans son journal, mais observa le silence. Balogh lui demanda d'écrire une introduction au numéro célébrant le retour de la Haute-Hongrie, il écrivit l'article (en novembre 1938). Son esprit, contrairement au questionneur éternel qu'était Jean de Pange, était discipliné et, en bon

---

<sup>2384</sup> Jean de PANGE, *l'Allemagne depuis la Révolution française, 1789-1945*, Paris, Librairie Arthème Fayard (Grandes études historiques), 1947, 580 pages

<sup>2385</sup> Claude NICOLET, *L'idée républicaine en France (1789-1924)*, Gallimard Tel, 1994, 528 pages

jésuite, il acceptait la notion de bien relatif. À propos d'une procession de la Couronne, il écrivait : « elle est un acte de foi en l'avenir. »<sup>2386</sup>

Autre style, celui de Robert Vallery-Radot, qui exposait sa vision de la Couronne hongroise dans un éloge sur un mode romantico-ironique, certainement insolite pour bon nombre de Hongrois (d'ailleurs, l'article en question, paru en 1935, s'intitulait « Le malentendu hongrois »...).<sup>2387</sup> La Couronne de Hongrie, écrivait-il, est un « symbole de l'autorité qui saisit [...] violement l'imagination de tout un peuple et le soulève au-dessus de lui-même, il faut le reléguer au musée des antiquités et qu'on n'en parle plus. Quand un peuple possède un tel signe de sa vocation millénaire, il est trop fier, trop difficile à asservir ; il faut lui donner à la place des mythes abstraits, sans couleur et sans forme, démocratie, Etat, société, nation, humanité, afin de mieux étioler sa foi. »<sup>2388</sup> Je le rappelle : tout ceci est écrit sur le mode ironique.

## 2. La position de la *NRH*

### a) Georges Ottlik et la Couronne de Saint Etienne

De longue date, comme le soulignait le régent Horthy en 1938, l'idéologie hongroise avait été fixée une bonne fois pour toutes. « Dans le monde entier, la lutte des idéologies bat son plein [...]. J'ai déclaré à plusieurs reprises que chez nous cette lutte était tranchée par le triomphe de l'idéologie chrétienne et nationale, de même qu'elle avait été tranchée, il y a neuf cents ans, lorsque le saint roi, le constructeur du pays, jeta les bases d'une vie politique et constitutionnelle millénaire. »<sup>2389</sup> Néanmoins, on sait bien que dans les limites de cette orientation chrétienne nationale existaient des tendances plus ou moins distinctes de la voie strictement gouvernementale, en particulier celle du légitimisme. Ce thème ne fut jamais véritablement prisé à la *NRH*, dont le rôle était de contribuer à l'union des patriotes, et non à la prise de position partisane – or, le légitimisme était un parti (rappel : la *NRH* publia tout de même, à usage documentaire, deux articles sur les deux thèses monarchique hongroises, le légitimisme en novembre 1933, la libre élection en octobre 1934). Après 1938, les articles sur l'histoire de la Couronne, sur la monarchie et sur l'«esprit» hongrois se multiplièrent, sans pour autant que fussent abordées directement les conditions politiques contemporaines – ce

---

<sup>2386</sup> Carnet du 6<sup>e</sup> voyage en Hongrie. 14 juillet – 2 novembre 1932, p. 17. Papiers Delattre. JDE 106

<sup>2387</sup> Robert VALLERY-RADOT, « Le malentendu hongrois », *NRH*, mai 1935, pp. 443-448

<sup>2388</sup> Art. cit., p. 445

<sup>2389</sup> Discours du régent à Szolnok. Gazette de Hongrie, 8 janvier 1938

qui avait été le cas, peu avant, dans un article paru en 1937 et signé de Georges Ottlik lui-même.<sup>2390</sup>

Cet article était justement publié à l'occasion d'un vote sur l'extension des droits du régent – ses fonctions ayant notamment été prolongées à vie. Considérant son âge, cette disposition avait une valeur relative, mais aussi avait-il reçu le droit de désigner lui-même trois candidats à sa propre succession. La constitution hongroise, écrivait Ottlik, est en « évolution constante. » Pour embellir celle souplesse, il dressait un parallèle avec la monarchie anglaise, dont les constructions ne sont « ni doctrinaires, ni rigidement logiques, mais humaines, et qui constituent le couronnement naturel d'un processus historique. »<sup>2391</sup> Pour la justifier, il évoquait les dangers qui l'avaient menacée, notamment « la puissance des Habsbourg. »<sup>2392</sup> Après avoir détaillé le contenu de la théorie de la Couronne (tous les territoires lui appartiennent, tous les droits en dérivent, la noblesse, puis, à partir de 1848, tous le peuple en est membre), Georges Ottlik affirmait que les circonstances politiques avaient fait que jusqu'alors « le retour du roi légitime » n'avait pas été possible, mais la situation était qualifiée « d'essentiellement provisoire. » Plus précisément, il fallait attendre que la nation hongroise, « dans la plénitude de ses droits » et délivrée des « considérations extérieures », pût décider de la succession au trône. Elle pourrait alors décider entre les deux thèses concurrentes (légitimité ou libre élection).<sup>2393</sup> Suivait un long historique où le mauvais rôle était attribué aux Habsbourg (qui n'avaient jamais cessé « d'être des étrangers en Hongrie »<sup>2394</sup>) et le bon rôle réservé à la noblesse hongroise, « intrépide, indomptable et parfois rebelle » aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, généreuse en 1848.<sup>2395</sup>

Que d'incertitudes dans cet article ! D'une part, Georges Ottlik considérait Othon comme un roi légitime, empêché de revenir dans son royaume. D'autre part, il dressait un réquisitoire historique contre la dynastie régnante et reconnaissait que la libre élection aurait de toutes façons son mot à dire. Mais il n'écrivait pas explicitement : les Habsbourg ont changé ! Ce qui eût tout expliqué et justifié l'ensemble de ses positions. Aussi le lecteur devait-il, soit tirer lui-même cette conclusion, soit demeurer dans la perplexité.

---

<sup>2390</sup> Georges OTTLIK, « La Couronne de Saint Etienne et la constitution hongroise », NRH, août 1937, pp. 104-113

<sup>2391</sup> Art. cit., p. 105

<sup>2392</sup> Art. cit., p. 104

<sup>2393</sup> Art. cit., p. 107

<sup>2394</sup> Art. cit., p. 110

<sup>2395</sup> Art. cit.

Un lecteur de Normandie du nom d'Henri Néel (domicilié à la *Dépêche de Cherbourg et de la Manche*, typographie, lithographie, papeterie, reliure) demanda des explications. « Votre étude, écrivait-il, [...] laisse, il me semble, sans réponse des questions que l'on se pose en France dans les milieux qui considèrent avec sympathie la politique hongroise. » Ce qui n'était pas un mince reproche, adressé à une revue de propagande. « Il apparaît, dans votre remarquable étude, poursuivait-il, que l'archiduc Othon ne saurait, en aucun cas, être le Roi de Hongrie. Est-ce bien là votre sentiment? » En gage de magyarophilie, le lecteur terminait sa lettre par une allusion à « l'injuste condamnation » subie par la Hongrie. Ottlik mit un point d'honneur à répondre, en alléguant un malentendu.<sup>2396</sup> « J'ai pris un extrême soin – autant que je sache – de ne point prendre position » disait-il. Mais n'est-ce pas un cas typique où un défenseur de la légitimité est déjà perdant lorsqu'il admet l'existence d'une thèse alternative ? Si légitimité il y a, il n'y a pas de place pour une thèse alternative. D'ailleurs, la lettre d'Ottlik ne faisait que renforcer l'équivoque. D'une part, il réitérait l'existence « d'arguments juridiques pour et contre les deux thèses. » D'autre part, il affirmait que « du point de vue strictement constitutionnel, personnellement » il favorisait le légitimisme, précisant toutefois qu'on ne devait regarder que « l'intérêt suprême de la nation. » En définitive, il n'excluait « aucunement la possibilité que l'archiduc Othon [devînt] de facto roi de Hongrie, mais seulement en parfaite harmonie avec les intérêts de la nation » et, pour que son avènement puisse être avantageux, il ne devrait comporter « presque aucun risque. »<sup>2397</sup>

## b) Joseph Balogh et la monarchie

Ottlik jugeait en politique. Il venait de prendre la tête du *Pester Lloyd* et revenait en force dans le cadre de la politique gouvernementale, bientôt, il allait entreprendre un voyage de propagande en Allemagne pour le compte du quotidien (en avril 1940),<sup>2398</sup> puis la tournée quasi-diplomatique en Europe dont j'ai déjà parlée (en août 1942).<sup>2399</sup> On se rappelle qu'il quitta la rédaction de la *NRH* en mars 1939. Peut-être qu'au tournant des années 1937-38, déjà, commençait à s'affirmer une certaine divergence de vue avec Balogh sur la question de la monarchie hongroise. Jusqu'alors, ce dernier avait régulièrement démontré sa propre capacité au pragmatisme (rappel, sur la question du fascisme : éloge de Mussolini en

---

<sup>2396</sup> [Ottlik] – Henri Néel 17 janvier 1938 (Fond Balogh 1/2328)

<sup>2397</sup> [Ottlik] – Henri Néel 17 janvier 1938 (Loc. cit.)

<sup>2398</sup> Ce voyage, au cours duquel Ottlik eut notamment une audience avec Ribbentrop, fut jugé très satisfaisant par la Légation de Hongrie à Berlin. Légation de Hongrie à Berlin – Csáky 30 avril 1939. MOL. K66 372 cs. 1938 III-4 (L-Z)

<sup>2399</sup> Rapport sur le voyage de Georges Ottlik en Italie, Suisse, France et Allemagne, 18 août à 28 septembre 1942. MOL. K64, 96 cs. 41 t. (MKM, politikai osztály rezervált iratai, 1942, különböző)

civilisateur en même temps, ou presque, qu'il déplorait la piètre intellectualité de l'Italie fasciste). Mais, en 1938, il amorçait un virage. Dans une nécrologie (genre qui oriente, il est vrai, la pensée vers des considérations mélancoliques), il envisageait la monarchie d'une façon très différente d'Ottlik, lorsqu'il évoquait Joseph Bajza « à tout jamais noble artisan de l'humanisme hongrois, du catholicisme et de la pensée royaliste. »<sup>2400</sup> Quelques mois plus tard, il rappelait à l'ordre son ami le provincial des jésuites en Hongrie, László Varga SJ, duquel il venait de recevoir un manuscrit intitulé les « objectifs hongrois », jugé excellent, mais auquel il manquait, selon lui, une tradition hongroise essentielle : le culte de la Couronne et de la monarchie. D'ailleurs, « nous devrions causer un jour, ajoutait-il, de ce que nous pourrions faire pour sauver ce principe de stabilité politique et sociale. » « Nos malheurs ne seraient pas si grands, n'est-ce pas ? si cette belle idée humaniste et chrétienne gouvernait la vie hongroise. »<sup>2401</sup> Régence légale ou pas, d'après Balogh la Hongrie n'était donc plus véritablement un royaume. Mais un nouveau paradoxe apparaît : ce fervent monarchiste, adorateur de la sainte Couronne, doutait-il de son existence mystique et de son influence bénéfique sur la nation simplement parce que manquait le roi ? À moins que ce fût le fait de la mutilation territoriale ? Je n'ai pas d'éléments pour en décider. Joseph Balogh eut aussi le loisir, en cette année 1938, de caresser le passé franco-hongrois avec une humeur nostalgique : évoquons quelques idées, seulement, échangées avec Daniel Halévy pour constituer le départ d'un article, mais qui n'eurent pas de suite : « Les rapports de la III<sup>e</sup> République pendant la période du Second empire finissant avec la Monarchie des Habsbourg se sont-ils continués pendant la République des ducs ? », « La perspective de la restauration du comte de Chambord installé à Frohsdorf a-t-elle contribué à nouer des relations plus étroites ? »<sup>2402</sup>

### c) Un journaliste du *Figaro* bien informé

En guise de conclusion à ce petit aparté sur les difficultés à mettre en forme une doctrine politique cohérente pour la monarchie hongroise, j'indiquerai ci-dessous la synthèse d'un article paru dans la *NRH* en 1934, d'un auteur dont je n'ai pu vérifier l'identité et sur lequel Balogh se posait lui-même des questions, un certain Henri Duteil, qui se présentait comme

---

<sup>2400</sup> Joseph BALOGH, « Nécrologie Joseph Bajza », *NRH*, Mars 1938, p. 267

<sup>2401</sup> Balogh – László Varga SJ 21 octobre 1938 (Fond Balogh 1/3188)

<sup>2402</sup> Develle – Halévy 4 juin 1938 (Fond Balogh 1/1322) Halévy et Balogh se revirent à Paris en juin 1938 et en janvier 1939.

envoyé du Figaro, mais ne figurait pas dans l'organigramme du journal.<sup>2403</sup> Cela ne retire rien à la valeur de son texte, c'est sans doute aussi ce que pensa Balogh, qui le publia.<sup>2404</sup>

*Dans cet article de la NRH, hors des limites du Figaro (s'il y avait jamais été enfermé...), Duteil lançait une attaque en règle contre l'esprit démocratique et démagogique par lequel toutes les belles choses du passé avaient disparu – par exemple, la Pax Hungarica – à cause de la trinité État, patrie, population issue de 1789-1848.<sup>2405</sup> Cette mise en train peu originale lui permettait d'enchaîner avec une critique qui semble aujourd'hui évidente, mais qui était peu commune à l'époque, au moins dans le sens qu'il lui donnait. Il reprochait tout simplement aux Hongrois de revendiquer les populations magyares au nom du droit des minorités. « C'est au nom du principe des États nationaux que l'on a fait cesser la Pax Hungarica, écrivait-il. La force de ces courants d'idées est encore telle que, en dépit de cette sinistre expérience, il faut tout de même que ce soient eux qui appuient les Hongrois quand [...] ils réclament sinon tous les Hongrois, du moins tous les Magyars qui vivent en bordure extérieure de leurs frontières. »<sup>2406</sup> Or, le fait que des peuples aient conservé leur langue pendant mille ans démontrait rétrospectivement un libéralisme qu'aucun pays actuel ne tolérerait.<sup>2407</sup> Manque de chance pour la Hongrie, soulignait Duteil, elle a tenté trop tard de magyariser sa population (et sous l'influence de la bourgeoisie allemande, de surcroît). « Il aurait soit fallu le faire plus tôt, soit pas du tout. »<sup>2408</sup> À l'ère des masses, qui donne l'avantage aux Germains et aux Slaves, remarquait-il, il faut « à l'idéal ethnique substituer l'idéal de la communauté de culture latine ou pour mieux dire de culture catholique, qui pourrait grouper la Pologne, la Slovaquie, la Hongrie, la Croatie, l'Italie et la France. Ce serait, appliquée à plusieurs nations d'Europe, la politique qui a dominé pendant des siècles en Hongrie (Pax Hungarica). »<sup>2409</sup> À cet appel à l'action succédait une prophétie qui surprend par sa véracité (si ce n'est en ce qui concerne précisément la « civilisation hongroise », comme on va le voir, à moins que...) : « À l'ère des nationalistes et des politiques d'alliance et d'équilibre succèdera fatalement la politique des fédérations. Sans doute après la prochaine guerre. [...] Aux idéaux ethniques, nous opposerons donc un idéal de civilisation commune. Il sera possible alors pour la Hongrie de ressaisir non seulement les populations purement magyares qui vivent à la bordure extérieure des frontières de Trianon, mais aussi certaines populations non-magyares, mais de civilisation hongroise, c'est-à-dire pénétrées de la civilisation latine du royaume de St. Etienne. »<sup>2410</sup>*

---

<sup>2403</sup> Balogh demandait des renseignements à Gesztesi. Balogh – Gesztesi 19 novembre 1934 (Fond Balogh 1/1172) Je n'ai pas trouvé de réponse de ce dernier.

<sup>2404</sup> Jean Henry DUTEIL, « À Propos de "Pax Hungarica" », NRH, décembre 1934, pp. 453-457

<sup>2405</sup> Art. cit., pp. 453-454

<sup>2406</sup> Art. cit., p. 454

<sup>2407</sup> Art. cit., p. 456

<sup>2408</sup> Art. cit.

<sup>2409</sup> Art. cit.

<sup>2410</sup> Art. cit., p. 457



Tout est dit. D'une part le piège dans lequel est tombée la Hongrie. D'autre part, la justification de ses revendications territoriales (l'aire de civilisation latine). Enfin, le modèle qu'elle aurait dû représenter pour l'Europe. Et même les perspectives de rétablissement de la monarchie hongroise dans le cadre d'une vaste confédération européenne. Les quelques petites piques donnaient à l'ensemble de l'article une allure de sincérité émouvante. Cet Henri Duteil existait-il vraiment ? Il m'a semblé retrouver son nom (ou plutôt celui d'un certain "Henri Jean Duteil", parfois "HJ Duteil"), comme auteurs de nombreux livres après la guerre, ayant majoritairement trait au nouveau monde américain et à l'Allemagne, et un peu à l'Europe centrale.<sup>2411</sup> Je n'ai pu vérifier l'identité des deux personnages, mais les thèmes abordés abondent plutôt en ce sens. En revanche, de 1934 jusqu'à la guerre, je n'ai retrouvé son nom ni dans la *NRH*, dans aucun autre document consulté relatif aux relations franco-hongroises. « Qu'importe ! terminait Duteil. Tandis que nous disputons de ces choses, il coule de l'eau sous le pont Elisabeth. Les prairies de l'*Alföld* dureront plus que notre encre et toutes les belles déclarations enflammées des démagogues seront devenues, aux yeux de tous, simplement grotesques, tant que les puits à bascule sur la *Pusztá* continueront à ressembler à d'étranges oiseaux d'un autre monde, perchés sur une patte. »<sup>2412</sup> Cela ne s'invente pas...

### **3. L'Action française et la Hongrie en 1939-40**

La nouvelle tendance de la revue monarchiste avait été fixée en 1938. Désormais, on cesserait de confondre la Hongrie avec l'Allemagne, et, dans une optique plus "réelle", justement, la rédaction tentait d'identifier les forces qui, en Europe centrale, pourraient s'opposer à l'expansion germanique. Admettant cet objectif comme faisant partie de la mission hongroise, Jacques Delebecque allait jusqu'à faire allégeance à lord Rothermere en écrivant que la Hongrie méritait bien sa « place au soleil » (quel chemin parcouru, depuis 1927 !).<sup>2413</sup> Le rôle hungaro-polonais, esquissé dès la fin de l'année 1938, continuait à retenir l'attention en 1939. Un entrefilet, paru en mai, soulignait précisément le jeu allemand qui constituait, en proposant prétendument la Slovaquie à la Hongrie, à détacher cette dernière de la Pologne et à détourner son attention de la Transylvanie tout en se prévalant de ce service auprès des

---

<sup>2411</sup> Pour information : La grande parade américaine. Scènes et faits du nouveau monde, 1949 (traduit en anglais en 1953, réédité plusieurs fois) ; L'Amérique galante, 1951 ; Le voisin allemand, 1953 ; Loin dans la Turquie, 1958 ; Le fleuve qui porte un monde : le Rhin, 1958 (ou 1976 ?) ; Visa pour l'Allemagne, 1960 ; Suite polonaise, 1966 ; Historiettes franco-allemandes, 1970 ; ainsi que des articles dans la Revue des deux mondes en 1973.

<sup>2412</sup> Art. cit.

<sup>2413</sup> Cet article de J. Delebecque parut dans l'Action française au cours de l'année 1939, malheureusement, j'en ai égaré la référence exacte.

Roumains.<sup>2414</sup> Au mois d'août, Delebecque observait que la Hongrie et la Roumanie faisaient face à des problématiques semblables. L'alternative de la Roumanie, entre « l'asservissement et l'étranglement », n'était-elle pas aussi celle de la Hongrie ? Les deux pays devaient avant tout se protéger de la propagande nazie et conserver leur indépendance, même si, pour des raisons évidentes, le gouvernement hongrois « n'était certes pas mal disposé [envers] les puissances de l'Axe » notait-il.<sup>2415</sup> Le journaliste français, loin de tout dogmatisme, reconnaissait donc la difficulté dans laquelle se trouvaient les pays d'Europe centrale et se montrait prêt à se réjouir de toute évolution allant dans le bon sens. *L'Action française* observa donc avec intérêt, d'une part les tentatives de rapprochement magyaro-roumains,<sup>2416</sup> d'autre part toutes affirmations d'indépendance hongroises contre l'influence du Reich ou les menées nazies – parmi ces dernières, celles de Tibor Eckhardt et Endre Bajcsy-Zsilinszky (dont les nationalismes s'étaient déjà épurés de leur germanophilie sinon entièrement de leur antisémitisme<sup>2417</sup>). « On télégraphiait de Budapest », par exemple, que Tibor Eckhardt avait déclaré que « l'espace vital du Reich » était incompatible avec la « mission nationale » de la Hongrie.<sup>2418</sup>

Le rapprochement hungaro-roumain n'était qu'un élément de la stabilité des Balkans en général, que *l'Action française* appelait de ses vœux pour offrir à la France le temps de se préparer à la guerre. Si l'Italie était une source de stabilité dans cette région, l'Allemagne y était, au contraire, fauteur de troubles. Pour la Hongrie, écrivait Delebecque en janvier 1940, l'Italie jouait le double rôle de protecteur et de médiateur. Selon lui, « la diplomatie fasciste [avait] une belle occasion de déployer sa souplesse et d'exercer ses talents. » Car « la rupture [entre la Hongrie et la Roumanie] ferait avant tout le jeu des barbares. » C'est-à-dire de l'Allemagne et de la Russie, concurrentes de l'Italie pour le contrôle des Balkans. Heureusement : « on voit clair à Rome. » Delebecque remontait jusqu'aux empereurs du II<sup>e</sup> siècle pour trouver une puissance dont la mission fût comparable à celle de « l'Italie de la Maison de Savoie et de Mussolini » : assurer l'unité de la Hongrie, de la Roumanie et de la Bulgarie, en guise de défense de la latinité contre les barbares.<sup>2419</sup> Ces commentaires

---

<sup>2414</sup> « Vers la cession de la Slovaquie à la Hongrie », *Action française*, 1<sup>er</sup> mai 1939

<sup>2415</sup> J. DELEBECQUE, « Berlin Budapest Bucarest », *Action française*, 11 août 1939

<sup>2416</sup> Tentative de rapprochement hungaro-roumain par l'intercession yougoslave. Mais « on sait que les hommes d'État hongrois risquent toujours d'être débordés par l'opinion publique. » *Action française*, 9 octobre 1939

<sup>2417</sup> Fin 1938, Tibor Eckhardt exigeait « que [fût] réalisé le programme de Jules Gömbös, que [fût] résolue la question agraire, que l'on s'occup[ât] du problème du chômage et que la question juive [fût] résolue sur la base du racisme. » *Gazette de Hongrie* 26 novembre 1938

<sup>2418</sup> *Action française*, 21 août 1939

<sup>2419</sup> Jacques DELEBECQUE, « Italie Hongrie Balkans », *Action française*, 8 janvier 1940

généraux étaient corroborés par les comptes-rendus des nombreuses rencontres entre les comtes Csáky et Ciano.<sup>2420</sup>

Après la débâcle française, les événements d'Europe centrale devinrent moins pressants que la situation intérieure. Néanmoins, il fallut bien dire quelques mots sur le second arbitrage de Vienne. Or, Jacques Delebecque avait si bien adopté sa nouvelle idée de « place au soleil » pour la Hongrie qu'il publia en août 1940 un article qui manquait légèrement de miséricorde pour son ancienne amie la Roumanie : « Il est inutile de se demander aujourd'hui si, comme on le lui conseillait beaucoup, il eût été mieux avisé de consentir à temps aux concessions nécessaires, qui lui en auraient épargné de plus étendues. Trop tard ! »<sup>2421</sup> Ce n'est pas ce que l'*Action française* avait toujours affirmé. Mais, il est vrai, la Hongrie avait l'avantage d'être une amie plus ancienne de l'Allemagne (c'est Delebecque qui écrivait cela), et, en août 1940, l'Europe était allemande. Revenons en 1939.

## **4. Retour en grâce de la cause hongroise en France (1939) ?**

### **a) Tournants – évolutions, opinions**

Le tournant des années trente avait déjà été le temps d'un certain rapprochement, dans les dernières années du mandat de Louis de Vienne, à travers la signature d'accords commerciaux et surtout de l'emprunt français accordé aux gouvernement hongrois en 1931. Le tournant des années quarante, il me semble, aurait pu être celui d'un rapprochement beaucoup plus sérieux entre les deux pays, pour des raisons plus profondes ayant trait aux objectifs de la Hongrie et non plus seulement à ses besoins de financement. Je crois que l'on peut raisonnablement faire l'hypothèse que le travail de fond des non-conformistes au début des années trente ne fut pas accompli en vain. Il fut renforcé par l'action de quelques intellectuels catholiques, encore isolés au milieu des années trente et progressivement rejoints par le nombre et par la hiérarchie autour de 1938. À cette époque aussi, la droite monarchiste changeait de bord (et l'on sait son influence sur le nationalisme de la droite républicaine). À l'approche de la guerre, tout était prêt pour un renversement de tendance significatif, y compris au niveau

---

<sup>2420</sup> Par exemple, dans le même numéro, un article politique non signé : « À Venise, le comte Csáky et le comte Ciano ont affirmé l'identité de vues de l'Italie et de la Hongrie sur les problèmes danubiens. » Ou alors, au niveau des chefs de gouvernement : « Inquiétude sur le Danube. Mussolini reçoit le comte Teleki. » On parle de la constitution d'un boc balkano-danubien. *Action française*, Février 1940

<sup>2421</sup> J. DELEBECQUE, « Sacrifice de la Roumanie », *Action française*, 15 août 1940

gouvernemental. Sur le plan des évènements, au ministère des Affaires étrangères comme à quiconque s'imposaient les conséquences de la balkanisation de l'Europe centrale : aucune résistance opposée au *Drang nach Osten* ; et pire : la perspective d'un partage germano-soviétique dans la région (après le pacte du 23 août 1939). Observons que cette évolution de l'opinion des élites et de la population pourrait être un élément de continuité par-delà la défaite de mai 1940. Début septembre 1940, Balogh allait remarquer, par exemple, dans *Le Temps* un article prenant « assez nettement position en face de la politique d'encerclement pratiquée par la Petite entente pendant vingt ans et en face de la politique de Léger au Quai d'Orsay. »<sup>2422</sup>

Revenons en 1939. Il est difficile de mesurer l'impact réel, à fortiori potentiel, d'une évolution des mentalités. Une possibilité est d'analyser ce qu'en pensèrent les contemporains eux-mêmes, en l'occurrence les premiers intéressés, les Hongrois. Observaient-ils, alors, un regain de magyarophilie, y accordèrent-ils de l'importance ? Nous avons déjà noté qu'en cette année 1939, Joseph Balogh entra dans une activité intense de propagande (qui contrastait avec ses projets d'émigration – D'ailleurs, la situation ambiguë de la Hongrie était particulièrement propice à provoquer ce genre de comportement paradoxal). La *Gazette franco-hongroise* procédait aussi à un diagnostic optimiste sur l'opinion française (en janvier 1940) : « La presse française publie pour ainsi dire chaque jour les déclarations les plus sympathiques à la Hongrie et, à la seule exception de *L'Ordre*, on ne trouve jamais dans les journaux français un ton agressif ou dissonant. »<sup>2423</sup> L'éditorial saluait ensuite les « amis sincères » de la Hongrie, en mentionnant Louis de Vienne et Aurélien Sauvageot. Ce commentaire était à lui seul une facette du problème : le fait que ces deux célèbres amis de la Hongrie fussent si différents, et manifestement incapables de travailler ensemble, était-il un signe de l'universalité de la cause hongroise ou un mauvais présage pesant sur celle-ci ? Autre nouveauté soulignée par la *Gazette*, à laquelle il faut accorder l'importance méritée : le *Temps*, organe officieux du Quai d'Orsay, avait commencé à publier sous la plume de son correspondant local (Maxime Beaufort), enfin installé directement à Budapest, « nombre d'articles caractérisés par une grande objectivité. »<sup>2424</sup> Beaufort devint même un bon ami de Joseph Balogh, collaborateur occasionnel de la *NRH* et traducteur attitré à partir de 1941.<sup>2425</sup> Mesure de l'évolution parcourue : c'est à lui, le correspondant du quotidien gouvernemental

---

<sup>2422</sup> Balogh – Chaillet SJ 2 septembre 1940 (Fond Balogh 1/551) d'après un article du *Temps* du 27 août 1940. Accordons foi à Balogh, pour ce qui semble tout à fait plausible.

<sup>2423</sup> *Gazette de Hongrie*, 27 janvier 1940

<sup>2424</sup> Art. cit.

<sup>2425</sup> Fond Balogh 1/263

et républicain français, que Balogh penserait pour écrire le compte-rendu de la première année d'études au Lycée français tenu par les religieux prémontrés de Gödöllő.<sup>2426</sup>

## b) L'Association franco-hongroise

Les Hongrois étaient-ils intoxiqués par leurs propres espoirs ? Ce n'eût pas été la première fois. Du fait qu'elle nécessite plus d'effort de réflexion qu'une simple observation, une comparaison est plus digne de foi. Or, en décembre 1939, dans un échange épistolaire avec son ami John Keyser, correspondant du *Times* à Paris, Balogh informait ce dernier qu'il avait renoncé à son voyage à Londres, où l'intérêt pour les affaires de Hongrie et d'Europe centrale était moins grand qu'à Paris, dont l'opinion publique évoluait rapidement.<sup>2427</sup> Au service de cette opinion publique, un cercle franco-hongrois avait été fondé en février 1939 (sous l'égide de Louis de Vienne),<sup>2428</sup> puis une Association franco-hongroise en 1940, siégeant au 7 de la rue Scribe, ayant pour président d'honneur Anatole de Monzie et pour membres, entre autres : Xavier Vallat, François de Tessan, Pierre Baudoin-Bugnet, Ernest Pezet, Henry Lemery.<sup>2429</sup> On reconnaîtra au sein de cette liste certains vieux amis qui s'étaient écartés (Pezet), d'autres plus anciens encore, mais qu'on eût hésité à qualifier d'amis (Baudoin-Bugnet), d'autres, plus récents, mais qu'on avait déjà presque renoncé à convaincre (Lemery). Cette avancé en ordre, à la fois dispersé et amalgamé, montre, sinon l'unité de la cause hongroise en France dans ces années, du moins sa vitalité.

Ajoutons la consolidation du milieu des vieilles connaissances catholiques, dont l'esprit charitable s'étendait de plus en plus sur la Hongrie en péril. En décembre 1939, le père de La Brière écrivait à Balogh qu'il avait dernièrement participé à une « conversation sur le rôle actuel de la Hongrie, au milieu de tant de pénibles circonstances, et que l'impression était unanimement élogieuse et sympathique pour [ce] noble pays. » Cette réunion avait été organisée chez le comte Wladimir d'Ormesson, participait également le RP Chaillet.<sup>2430</sup> Ce devait donc être un ensemble de catholiques français relativement varié, réunis par un intérêt ancien ou nouveau pour la Hongrie. Si les mots ont un sens, les « éloges unanimes » étaient chose relativement nouvelle, aussi, même parmi les catholiques. Notons que le moment

---

<sup>2426</sup> Balogh – Marc Scherer 22 mai 1939 (Fond Balogh 1/2826)

<sup>2427</sup> Balogh – [John] Keyser décembre 1939 (Fond Balogh 1/1756). Balogh tenait ses informations sur l'atmosphère britannique en partie de son rédacteur à Londres (celui du HQ). Balogh – Arbellot 31 mai 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2428</sup> Gazette de Hongrie, 4 février 1939

<sup>2429</sup> Külügyi Szemle XVII évf. 1940, p. 170 ; Gazette de Hongrie, 6 janvier 1940

<sup>2430</sup> La Brière SJ – Balogh 2 décembre 1939 (Fond Balogh 1/442)

(décembre 1939) est particulièrement crucial : peu de temps après le déclenchement de la guerre, un an après le retour de la Haute-Hongrie et quelques mois après celui de la Ruthénie, un an avant la réannexion de la Transylvanie du Nord (on ne le savait pas encore, mais on pouvait prévoir quelque mouvement dans cette région). Certes, nombreux étaient les “amis de la Hongrie” qui avaient longtemps tordu le nez lorsqu’il s’agissait de révision des frontières. Mais était-ce possible, en 1939, de tresser des louanges à la Hongrie sans tenir compte de l’arbitrage de Vienne ? Certainement pas. Dans ces circonstances, il eût été possible, au contraire, de se détourner de la Hongrie en l’accusant d’être à la botte de l’Allemagne. Or, on observe précisément le contraire. Faut-il donc invoquer le dicton : on ne prête qu’aux riches ? Ce serait peu charitable à l’égard des prêteurs.

### c) Ralliement des anciens adversaires ?

Un autre témoignage du virage dans l’opinion réside dans le fait que, à propos de certaines personnalités, ce virage était suspecté d’opportunisme pour une nouvelle tendance à la mode, peut-être, ou au moins manquant de sincérité. Prenons le cas d’Albert Mousset. En 1938, Balogh cherchait à se renseigner sur lui, car, près avoir longtemps écrit à la revue pragoise *L’Europe centrale*, il était venu proposer à la *NRH* un article sur les relations magyaro-yougoslaves. Gesztesi avait recommandé la prudence et même l’abstention.<sup>2431</sup> En 1941, au contraire, ce dernier allait conseiller à Balogh d’envoyer la revue à Mousset<sup>2432</sup> (entre temps, ce dernier était devenu directeur adjoint de l’Office français d’information à Vichy). La cause hongroise rencontrait un terrain devenu favorable, auquel Gesztesi n’avait pas encore pu croire en 1938. À partir de 1943, Albert Mousset allait régulièrement écrire, sinon à la *NRH*, du moins à la *Gazette de Hongrie*.<sup>2433</sup>

Cette évolution des esprits en France toucha directement la *NRH* dans ses relations avec d’autres amis et prospects français. De plus, les Hongrois avaient le loisir d’observer des phénomènes parallèles qui ne font pas directement partie de notre propos, et que je peux seulement évoquer ici, n’ayant nul détails sur la question. Par exemple, le retour de la question de la problématique de la restauration en Hongrie, qui rappelle, non pas le tournant des années trente, mais celui des années vingt (en plusieurs domaines, en cette ultime année

---

<sup>2431</sup> Balogh – Gesztesi 23 et 25 mai 1938 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2432</sup> Gesztesi – Balogh 29 septembre 1941 (loc. cit.)

<sup>2433</sup> Par exemple, Albert MOUSSET « L’avenir politique de l’Europe », *Gazette de Hongrie*, 20 mars 1943, qui contenait une intéressante prophétie : « Un des aspects de l’Europe de demain sera la dévalorisation des frontières douanières. Ce qui distingue les guerres modernes des guerres d’autrefois, c’est qu’elles se traduisent par des transformations économiques et sociales plus décisives pour l’histoire de l’humanité que les déplacements de frontières. »

d'avant-guerre en France, l'avenir semble avoir été conjugué au passé). Ainsi le ministre de Hongrie à Madrid, le général Andorka, admirateur du maréchal Pétain, écrivait-il à son ministère en janvier 1940 que, de sources sûres, en France « la constitution d'un ensemble danubien politique et économique » serait « l'un des buts de guerre. » Autrement dit le contraire de celui de la guerre précédente ! Surtout qu'il ajoutait que la restauration des Habsbourg était « une des solutions envisagées, bien que l'on manipulât cette idée avec beaucoup de précautions pour ne pas brusquer la Yougoslavie. »<sup>2434</sup>

## Chapitre XXII.

### Trajectoires

En Hongrie aussi, les années d'avant-guerre et les premières années de guerre furent riches en rectifications, retournements ou simplement accentuations – mais, parfois, de manière radicale – des tendances professées au cours de l'Entre-deux-guerres. Les cas de Joseph Balogh, Georges Ottlik et Béla Imrédy nous révéleront trois trajectoires possibles de patriotes hongrois appartenant au cercle restreint de la *NRH*, à l'orée des années quarante. J'y viendrai après avoir épuisé le sujet intrigant que constitue la nomination au poste de correspondant parisien de la *NRH*, en 1940, d'un homme à la fois fidèle maurrassien et journaliste au *Temps*.

#### 1. Trajectoire de la *NRH* à Paris : Simon Arbellot, un rédacteur du gratin

##### a) L'homme qui a « vu mourir le boulevard »

Comment pouvait-on être à la fois journaliste au *Temps* et maurrassien fidèle ? L'intéressé lui-même a consacré quelques pages de ses mémoires à cette question, mais donnons plutôt la parole à l'historien de l'Action française, Eugen Weber. « [En 1935], dans les limites de la loi, les idées nationalistes semblaient à la mode chez les élégants. Même *Le Temps*, dont l'esprit conservateur s'arrêtait à la lisière de la légalité républicaine, exprimait maintenant son estime pour toutes les ligues. C'est à un royaliste, grand admirateur de Maurras, Simon Arbellot de Vacqueur, que *Le Temps* demanda une série d'articles sur les ligues nationalistes, parmi

---

<sup>2434</sup> Général Andorka (Madrid) – Külügyminiszterium 30 janvier 1940. MOL. K63. 99/1940/11, politikai ügyek. 1940 (doc. 11/I/38)

lesquelles l'Action Française ressortait naturellement tout à son avantage. »<sup>2435</sup> (ce que Weber ne dit pas, c'est que Simon Arbellot – d'après son nom de plume – ne fut pas seulement chargé de cette enquête, mais il était même à demeure au grand quotidien parisien). Autrement dit, grâce à la vigueur de son nationalisme, c'est-à-dire exactement à ce qui aurait dû lui rendre odieuse la cause hongroise, il pouvait à la fois rester fidèle à son maître Maurras<sup>2436</sup> et faire acte d'allégeance à son employeur républicain. Le fait que cet homme prit en charge la rédaction parisienne de la *NRH* en 1940 prouve qu'il se passait bien quelque chose en France à ce moment-là.

Revenons en arrière. Simon Arbellot avait, tout au long des années trente, été un adepte sincère de l'Action française, épousant sans broncher sa doctrine en matière de politique étrangère. C'est de ses mémoires que je tiens justement les quelques données déjà citées sur un voyage de Jacques Bainville en Roumanie.<sup>2437</sup> Depuis 1933, il était chargé, au *Temps*, de superviser les informations sur quelques pays exotiques de l'Europe (Scandinavie, Hongrie, Roumanie, Grèce...). C'est surtout la Roumanie qui attirait sa sympathie : « mes premières amours de voyageur figaresque », écrit-il. Pour détailler un peu plus le contenu de ses pensées, nous pouvons nous appuyer indirectement sur celles d'un ami sien très cher, Robert de Flers, qui écrivait en 1926 que « l'Allemagne, avec la complicité de la Hongrie, [avait] délibérément voulu, préparé, déchaîné la guerre. » Cette citation est extraite des *Chroniques d'Ermenonville* (signées Gustave Dupin), parues dans la *Revue de Hongrie* du 15 novembre 1927.<sup>2438</sup> On atteint ici les limites de l'analyse historique sérieuse : la pensée d'Arbellot décryptée grâce à celle de son ami et confrère Robert de Flers telle que cette dernière est citée dans une revue citant elle-même un ouvrage citant de Flers (et rappelons aussi que la *Revue de Hongrie* n'observait pas toujours les standards déontologiques de la *NRH* qui lui succéda). Néanmoins, je persiste. Et je poursuis. Voici comment la *Revue de Hongrie* attribuait de telles pensées à Robert de Flers : « Quant à la Hongrie, c'est probablement pour faire plaisir à ses amis roumains que Robert de Flers, grand ami de la "Grande-Roumanie", entend faire partager par elle les responsabilités. »<sup>2439</sup> Je ne crois pas exagérer en observant dans ce commentaire une illustration tout à fait vraisemblable, et, somme toute, assez répandue de la tendance roumanophile dominante parmi les milieux parisiens chics, fondée sur des relations

---

<sup>2435</sup> Eugen WEBER, *L'Action Française*, Pluriel poche, 1985, p. 392

<sup>2436</sup> Outre l'enquête pour *Le Temps*, mentionnons un ouvrage : Simon ARBELLOT, *Maurras homme d'action*, Paris, Denoël et Steele, 1937

<sup>2437</sup> Simon ARBELLOT, *J'ai vu mourir le boulevard*, Paris, Éditions du Conquistador, 1950, p. 139

<sup>2438</sup> Gustave DUPIN, *Les Chroniques d'Ermenonville*, in *Revue de Hongrie*, 15 novembre 1927, p. 188

<sup>2439</sup> Art. cit.



et des amitiés personnelles beaucoup plus que sur des connaissances historiques précises. Et je ne vois aucune raison, ni d'éléments dans les écrits autobiographiques de Simon Arbellot qui devraient infirmer l'hypothèse selon laquelle celui-ci, tout au long des années trente, participant de ce même milieu en partagea aussi les idées générales sur l'Europe centrale. D'ailleurs, il collabora régulièrement à l'*Universul*, il connaissait aussi Hélène Vacaresco.<sup>2440</sup> Arbellot allait d'ailleurs conserver ses amis roumains par la suite (à la Légation de Roumanie à Vichy), tout en fréquentant également ses nouveaux amis de Hongrie. Ah ! Il semble tout de même qu'il eut un vieil ami hongrois en la personne de Gesztesi, qu'il nomme « Jules Gesztesy » dans ses mémoires, en le qualifiant, dans les années 40, d'ami « de plus de vingt ans » (entre guillemets dans le texte) – c'est d'ailleurs à ce moment de son récit qu'Arbellot fait l'unique allusion à son activité à la *Revue de Hongrie* (c'est-à-dire, d'après lui, à la collaboration avec Gesztesi).<sup>2441</sup> Bref. Tout cela ne simplifie pas son cas. Voici comment, dans son style très particulier, il décrivait, sur fond de plaidoyer *pro domo*, la situation à Vichy en hiver 41-42 : « On dort bien à tous les étages [de l'hôtel de la Paix], et les chambres, les boudoirs et les salles de bain désaffectées, continuèrent d'abriter "Brutus" et "Mithridate", les petits espions à la recherche de leurs douze deniers, les Roumains et les Hongrois irréconciliables, même devant les malheurs communs de leur patrie. »<sup>2442</sup> Ce personnage énigmatique prend peu à peu forme, mais la fausse naïveté qui entache souvent ses mémoires ne doit pas nous faire tomber dans le piège de la facilité pour voir en lui, à rebours, un simple opportuniste. Simon Arbellot fut un homme qui « vit mourir le boulevard », écrivait-il lui-même ; il était un perdant, car son monde agonisait, celui du journalisme parisien d'avant-guerre, frivole et mondain. Or, le perdant est, par nature, exposé à faire certaines erreurs. Mais nous n'en sommes pas encore là.

## b) Engagement à la *NRH* (janvier 1940)

Le jeune Philippe Develle avait été mobilisé dès les premiers jours de la guerre. Un moment, on crut pouvoir étudier la possibilité de le remplacer provisoirement par sa femme, mais l'idée fut abandonnée. En octobre 1939, Gesztesi proposait d'engager Simon d'Arbellot (*sic*), journaliste au *Temps* et à *Paris-midi*, très bien lancé dans la société parisienne et bénéficiant, en outre, d'un « modeste passé littéraire. »<sup>2443</sup> Comme alternative, Gesztesi proposait Daniel-

---

<sup>2440</sup> Simon ARBELLOT, *Eau de Vichy, vin de Malagua*, Paris, Éditions du Conquistador, 1952, pp. 15-16

<sup>2441</sup> Simon ARBELLOT, *J'ai vu mourir le boulevard*, Ibid., pp. 258-259

<sup>2442</sup> Ibid., p. 212

<sup>2443</sup> Gesztesi – Balogh 20 octobre 1939 (Fond Balogh 1/1172)

Rops et le Russe blanc Constantin de Grünwald, auteur de quelques ouvrages sur l'Europe centrale et bien introduit dans les milieux académiques. La SNRH exigeait un Français, Grünwald était donc exclu. Quant à Daniel-Rops, Balogh craignait qu'il ne se montât un peu trop la tête (réminiscences de ses déboires avec René Dupuis ?).<sup>2444</sup> Les deux Hongrois tombèrent d'accord pour choisir Arbellot, bien que Gesztesi reconnût que les connaissances de ce dernier sur la Hongrie ne dépassaient pas celles d'un « journaliste moyen français, c'est-à-dire très peu. »<sup>2445</sup> Un rendez-vous confidentiel fut organisé pour le 8 décembre à Genève, à l'insu du directeur du *Temps* (mais avec l'autorisation du ministère des Affaires étrangères, nécessaire pour se rendre en Suisse).<sup>2446</sup> L'affaire fut officialisée au début du mois de janvier 1940, Balogh demandait à Philippe Develle de faire remettre les archives et papiers de la revue à son successeur<sup>2447</sup> ; sans attendre, ce dernier adressa le 8 janvier, sur papier blanc, sa première lettre à Balogh en tant que rédacteur de la *NRH* à Paris.<sup>2448</sup>

### c) Premiers pas en tant que correspondant de la *NRH*, mobilisation

La première démarche était d'aller se présenter chez le comte Khuen-Héderváry, ministre de Hongrie à Paris.<sup>2449</sup> Ce fut d'autant plus facile que les deux hommes se connaissaient déjà.<sup>2450</sup> Il fallut ensuite rendre visite à MM. Marx et de Vienne, et à Mgr Beaupin, qui dirigeaient « la propagande française en Hongrie. »<sup>2451</sup> Enchanté de ses « pérégrinations hongroises à Paris »<sup>2452</sup> et à peine lancé dans sa nouvelle activité (en commençant par un projet de déjeuner à la Légation),<sup>2453</sup> Simon Arbellot apprit sa mobilisation, qu'il annonça le 23 janvier à Balogh (il était alors âgé de 43 ans ; il écrit dans ses mémoires qu'il s'était porté volontaire en 1939<sup>2454</sup>). Son intention était de continuer à représenter la *NRH*, car son poste se trouvait à deux heures de Paris seulement et il pouvait, de plus, compter sur le secours de son

---

<sup>2444</sup> Balogh – Gesztesi 26 octobre 1939 (Loc. cit.)

<sup>2445</sup> Gesztesi – Arbellot 31 octobre 1939 (Loc. cit.)

<sup>2446</sup> Correspondance Balogh – Gesztesi 8 et 15 novembre 1939 (Loc. cit.)

<sup>2447</sup> Balogh – Develle 4 janvier 1940 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2448</sup> Arbellot – Balogh 8 janvier 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2449</sup> Arbellot – Balogh 17 janvier 1940 (Loc. cit.)

<sup>2450</sup> Gesztesi – Balogh 20 octobre 1939 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2451</sup> Balogh – Arbellot 18 janvier 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2452</sup> Arbellot – Balogh 20 janvier 1940 (Loc. cit.)

<sup>2453</sup> Arbellot – Balogh 29 janvier 1940 (Loc. cit.)

<sup>2454</sup> John DIXON, « Simon Arbellot, J'ai vu mourir le boulevard. Un consciencieux "flâneur salarié" de Vichy. The Placing of his Autobiography in its Historical Context. », novembre 1981, manuscrit conservé au Centre d'Histoire du temps présent (ARC 1000 n° 25), p. 3

épouse.<sup>2455</sup> De fait, la lettre suivante fut écrite par madame Arbello de Vacqueur.<sup>2456</sup> En mars, Balogh commençait à s'inquiéter de la situation et des faibles résultats obtenus. Il notifia Gesztesi que Budapest n'avait pas changé d'avis : la représentation par une femme était toujours exclue.<sup>2457</sup> Kövér conseillait à Balogh de ne rien entreprendre.<sup>2458</sup> Un *modus vivendi* semble avoir été trouvé fin mars, quand Balogh et Arbello se mirent d'accord sur une typologie d'articles possibles (d'ordre culturel et littéraire, surtout, compte tenu des circonstances).<sup>2459</sup>

#### d) Simon Arbello prisonnier en Allemagne, madame à Vichy

Puis vint la débâcle de mai 1940. En août, Balogh reçut des nouvelles de son correspondant français dans une missive écrite à la hâte par sa femme :

*Cher Monsieur, - Malgré l'incertitude des communications postales, je tente de vous envoyer ce mot, sur le conseil du comte Khuen-Héderváry, que j'ai vu la semaine dernière à Vichy. - Mon mari est parti pour le front comme volontaire, au début de juin. Il a été pris dans la terrible bataille de la Somme et fait prisonnier, avec quelques-uns de ses soldats, le 20 juin. J'ai passé de longues semaines d'angoisse, sans nouvelles de lui... - Je ne sais trop, moi-même, comment je suis vivante. Nous avons vécu des jours tragiques et désespérés - mais enfin, il faut reprendre courage et refaire une autre France. - Je rentre à Paris. Si vous pouvez me donner de vos nouvelles, j'en serai ravie et je les communiquerai à mon mari. Vous pouvez m'écrire ici, si vous le préférez [...] - Votre chère revue, à laquelle j'ai travaillé de mon mieux !... Le dossier est ici; je l'ai jeté dans ma voiture, dans un moment bien sombre. - Au revoir, je l'espère, cher Monsieur, croyez à mes sentiments les meilleurs.*<sup>2460</sup>

À la fin de l'année, on apprenait que Simon Arbello avait été capturé,<sup>2461</sup> puis envoyé à l'*Oflag* de Nuremberg. Aspect accessoire des relations magyaro-allemandes : madame Arbello de Vacqueur croyait pouvoir demander à Balogh son intercession auprès des autorités allemandes afin que son mari obtînt d'être libéré.<sup>2462</sup> En novembre, après trois mois passés à Paris, elle était de retour à Vichy, pour y demeurer « tant que le gouvernement restera[it]. »<sup>2463</sup> Elle s'introduisait sans difficulté dans les bureaux vichyssois, celui, par exemple, du baron de

---

<sup>2455</sup> Arbello – Balogh 23 février 1940 (Loc. cit.) ; Gesztesi – Balogh 26 février 1940 (Fond Balogh 1/1176)

<sup>2456</sup> Arbello – Balogh 27 février 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2457</sup> Balogh – Gesztesi 2 mars 1940 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2458</sup> Kövér – Balogh 8 mars 1940 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>2459</sup> Arbello – Balogh 27 mars 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2460</sup> Mme Arbello – Balogh 1<sup>er</sup> août 1940 (reçue le 24 août) (Fond Balogh 1/98)

<sup>2461</sup> Gesztesi – Balogh 10 novembre 1940 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2462</sup> Mme Arbello – Balogh (s.d.) (Fond Balogh 1/801/7693)

<sup>2463</sup> Mme Arbello – Balogh 23 novembre 1940 (Fond Balogh 1/98)

Beauverger, devenu chef du protocole.<sup>2464</sup> Pleine d'initiative, elle proposait aussi l'éditeur Flammarion (à Lyon) comme dépositaire de la revue pour la zone libre.<sup>2465</sup> D'abord impressionné par ce dynamisme, Balogh lui proposa officiellement, en mars 1941, de s'occuper des affaires françaises de la revue. Courtoisement, il lui confiait la charge de fixer elle-même ses propres honoraires.<sup>2466</sup> En vérité, cette question semble avoir posé un problème épineux. En quelque mois, tout le monde donna son avis, mais aucune décision ne fut prise. Une demande originale de 2 000 Francs par mois,<sup>2467</sup> qui semblait avoir été approuvée en mars 1941 par les Hongrois,<sup>2468</sup> fut reformulée un mois plus tard sous la forme de 200 Francs suisses mensuels, mais Balogh refusa cette variante.<sup>2469</sup> La présidence de la SNRH fit une tentative de conciliation, sur la base d'une somme annuelle de 100£, payée sur le fond de la presse de la Légation.<sup>2470</sup> Or, ce dernier avait récemment été supprimé.<sup>2471</sup> C'est alors que Gesztesi fit la proposition des 1 000 Francs (français) mensuels (on ne sait sur quel fond).<sup>2472</sup> Sur ce, madame Arbellot annonçait qu'elle avait réussi « à augmenter la subvention du gouvernement français à la *NRH*. »<sup>2473</sup> En juillet, Balogh refusait également l'option des honoraires mensuels de 2 000 Francs (24 000 annuels). En outre, il rappelait à Gesztesi cette vieille obsession sienne, selon laquelle le gouvernement français avait souscrit des abonnements à la revue et ne versait aucune subvention, ajoutant que le montant des abonnements, fixé en Francs, n'avait jamais été réévalué et ne dépassait pas, actuellement, l'équivalent de 1 000 pengős.<sup>2474</sup> D'un côté, Balogh affirmait que le travail fourni était sans valeur (un mois après en avoir fait les louanges) ; de l'autre, d'après Gesztesi, madame Arbellot préférait renoncer à toute rémunération que de recevoir une somme trop modique.<sup>2475</sup> Pendant ce temps, toujours enthousiasmée par la cause hongroise, elle continuait à travailler, proposant des articles, distribuant des exemplaires de la revue contenant l'article de Joseph-Barthélemy, qui constituait, selon elle, « une réclame excellente. »<sup>2476</sup> En mai 1941, elle

---

<sup>2464</sup> Mme Arbellot – Balogh 21 janvier 1941 (Loc. cit.)

<sup>2465</sup> Mme Arbellot – Balogh 25 janvier 1941 (Loc. cit.)

<sup>2466</sup> Balogh – Mme Arbellot 5 mars 1941 (Loc. cit.)

<sup>2467</sup> Mme Arbellot – Balogh 15 mars 1941 (Loc. cit.)

<sup>2468</sup> Balogh – Gesztesi 22 mars 1941 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2469</sup> Balogh – Gesztesi 16 avril 1941 (Loc. cit.)

<sup>2470</sup> Balogh – Gesztesi 19 mai 1941 (confidentielle) (Loc. cit.)

<sup>2471</sup> Gesztesi – Balogh 17 juin 1941 (Loc. cit.)

<sup>2472</sup> Gesztesi – Balogh 17 juin 1941 (Loc. cit.)

<sup>2473</sup> Gesztesi – Balogh 17 juin 1941 (Loc. cit.)

<sup>2474</sup> Balogh – Gesztesi 11 juillet 1941 (Loc. cit.)

<sup>2475</sup> Balogh – Gesztesi 13 juin 1941 (Loc. cit.)

<sup>2476</sup> L'article était paru en avril 1940. JOSEPH-BARTHELEMY, « La paix, problème moral », *NRH*, avril 1940, pp. 303-309

formulait des vœux pour la Hongrie suite à son entrée en guerre, « mon mari et moi, nous sommes de grands amis de la Hongrie » soulignait-elle.<sup>2477</sup> Le 26 mai 1941, elle adressait un message « très important » : « D’après certains renseignements qui me parviennent de Paris, écrivait-elle, il vaut mieux que le nom de Mme de P. ne paraisse pas en ce moment. »<sup>2478</sup> Hélas, l’article en question était déjà paru dans le numéro d’avril : celui de la comtesse de Pange, sur madame de Staël. En mai 1941, Jean de Pange était entre les mains de la Gestapo, accusé de “trahison” envers le Reich. Un mois plus tard, il était toujours emprisonné... mais, en ce qui concernait la *NRH*, le danger était passé, annonçait madame Arbellot. « Pour ce qui regarde la *NRH*, étant très en règle avec la censure française, et cet article ayant déjà paru depuis un certain temps, je n’ai pas eu, grâce à Dieu, les inconvénients que je redoutais » écrivait-elle à Balogh.<sup>2479</sup> Mais la question du dépositaire en zone libre continuait à la préoccuper : éventuellement Hachette ? Le problème était plus critique encore en zone occupée : peut-être pourrait-elle en parler à Benoist-Méchin, son ami de longue date « très bien placé auprès des Allemands » (on ne pouvait mieux dire). D’ailleurs, à Paris, « la vie intellectuelle » reprenait, « de manière intéressante. » (ah !). Quant aux honoraires, elle proposait de laisser la question en suspens jusqu’au retour de son mari.<sup>2480</sup>

## e) Retour de captivité (septembre 1941)

Deux affaires de personnes occupaient Balogh en été 1941. L’installation récente d’un nouveau ministre de Hongrie à Vichy et le retour prochain de Simon Arbellot.<sup>2481</sup> Ces deux événements devaient, d’après lui, contribuer à relancer la revue ; le nouveau ministre, jouissant d’une plus grande liberté d’action, pourrait permettre, de nouveau, « d’honorer des rédacteurs éventuels de la *NRH*. »<sup>2482</sup> Quant à Simon Arbellot, il écrivait à Balogh, de Vichy, le 4 septembre. Tout en se réjouissant d’avoir été dignement suppléé par sa femme, il affirmait son intention de reprendre en main sa collaboration. « Plus que jamais, disait-il, je crois que cette collaboration ne peut être que profitable aux idées que nous défendons. [...] Je fais des vœux pour votre pays dans la lutte qu’il mène aujourd’hui contre l’ennemi commun et vous prie de trouver ici, cher Monsieur, l’assurance de mes sentiments dévoués. »<sup>2483</sup> Les idées que

---

<sup>2477</sup> Mme Arbellot – Balogh 7 mai 1941 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2478</sup> Mme Arbellot – Balogh 26 mai 1941 (Loc. cit.)

<sup>2479</sup> Mme Arbellot – Balogh 8 juin 1941 (loc. cit.)

<sup>2480</sup> Mme Arbellot – Balogh 26 mai 1941 (Loc. cit.). Finalement, il semble qu’elle ait été rétribuée. Cf. Baranyai – Balogh 13 décembre 1943 (Fond Balogh 1/197), où l’on évoque une autorisation de transfert.

<sup>2481</sup> Correspondance Balogh – Gesztesi août 1941 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2482</sup> Balogh – Gesztesi 11 août 1941 (Loc. cit.)

<sup>2483</sup> Arbellot – Balogh 4 septembre 1941 (Fond Balogh 1/98)

nous défendons... En septembre 1941, Balogh n'était déjà plus le même homme sur ce point. Notons que Simon Arbellot évoquait un « ennemi commun » (l'U.R.S.S., bien sûr, ou plutôt le communisme), mais tout de même pas d'"ami commun" (l'Allemagne ?). Néanmoins, en octobre, Gyula Kövér, qui correspondait régulièrement avec Balogh et résidait alors à Vichy, écrivit à propos d'Arbellot une lettre pleine de sous-entendu, qu'on ne saurait prendre pour parole d'Évangile, mais qu'il est utile de citer en entier, comme témoignage :

*Les dernières semaines, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler avec M. Arbellot, qui est rentré de captivité. Il ne me fait pas la meilleure impression. J'ai le sentiment que, à la suite de son long éloignement et de l'abus de la méditation, il a quelque peu perdu le lien avec la réalité. Il démontre des vues (royalisme) qui n'ont aucune réalité dans ce monde et il s'enthousiasme pour la collaboration franco-allemande au point que cela ressemble à de la soumission, comme si cela émanait d'un complexe d'infériorité [en allemand dans le texte : Mindertwertigkeits]. Beaucoup de gens s'expriment comme lui en ce moment (à Vichy, parce qu'en province, on est plus indifférent, et dans la zone occupée, cette opinion est encore moins répandue), mais personne avec autant de véhémence : il s'est totalement engagé dans une voie où personne, jusqu'alors n'est allé à ce point, au moment où justement, on se tourne de plus en plus vers les États-Unis, cela ne semble pas très astucieux. [...] Il est plus catholique que le pape ; il s'engage plus en faveur d'une collaboration avec l'Allemagne que Pétain ou Darlan. J'ai l'impression que ces idées ont fini par le dominer au point qu'elles ont réduit sa capacité d'esprit critique. Il prétend, par exemple, que dans les camps en Allemagne, 90% des prisonniers sont favorables à la collaboration. Cela est absolument faux, d'après toutes les autres sources d'information. Mais finalement, tout cela est son affaire, il est trop petit pour être distingué par une balle, comme Marcel Déat. Et si la situation intérieure change, de même que la situation générale en Europe, eh bien il devra faire face. Pour l'instant, il a réintégré la rédaction du Temps, où il va s'occuper de la rubrique de politique extérieure. Il est donc un personnage intéressant pour la revue – et pour nous, seul cela compte.<sup>2484</sup>*

Passons sur le pragmatisme typique (« seul cela compte »). Comme on s'en doute, Simon Arbellot présente les choses de manière sensiblement différente dans ses mémoires. Il commence par brouiller les cartes : « Vichy [était] anti-allemand jusqu'à l'aveuglement, on ne le répètera jamais assez. »<sup>2485</sup> Puis il raconte comment, un jour, José Le Boucher et quelque militaire du 2<sup>e</sup> Bureau lui demandèrent de rapporter des renseignements d'une tournée journalistique en Allemagne – en mars 1942. Il raconte cet épisode presque fortuitement, sans insister, dans le premier volume de ses mémoires.<sup>2486</sup> (signalons que, à la cote 20J38 du Fond

---

<sup>2484</sup> Kövér – Balogh 11 octobre 1941 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>2485</sup> Simon ARBELLOT, J'ai vu mourir le boulevard, Paris, Éditions du Conquistador, 1950, p. 201

<sup>2486</sup> Ibid. p. 215

déposé par son épouse aux archives de la Haute-Vienne, se trouve un livre intitulé *Le diable boiteux*, dans la reliure duquel Simon Arbellot, « prisonnier de guerre libéré en août [1941], a fait passer des documents destinés au 2<sup>e</sup> bureau. »<sup>2487</sup>) Et enfin, comme nous allons le voir, il donne à l'alternative résistance/collaboration une probabilité proche du simple hasard. Peu après l'invasion de la zone sud, il démissionna de ses fonctions. Au printemps 1943, il songeait sérieusement à quitter Vichy. Mais pour aller où ? « Paris me semblait plein d'embûches, écrit-il. Des amis chers conspiraient dans les deux camps. Si j'avais dû vivre avec eux, lequel aurais-je rejoint ? » Il choisit de ne pas choisir et de s'éloigner.<sup>2488</sup> Son amitié avec le ministre d'Espagne à Vichy (José Felix de Lequerida) lui permit d'obtenir le consulat à Malaga : pour lui, c'était une façon élégante de s'éloigner tout en restant fidèle au maréchal. À Malaga, où il allait poursuivre le même jeu, fonctionnaire dans l'administration vichysoise et passeur occasionnel de courrier ou de « dissidents » vers l'Algérie gaulliste (c'est du moins ce qu'il écrit,<sup>2489</sup> en fournissant, à l'occasion, une ou deux pièces concrètes<sup>2490</sup>). Justement, il n'est pas tendre avec ces résistants tardifs ! Comprendre : les opportunistes qui sentirent le vent tourner. Le baron Petit de Beauverger, résistant pourtant pas si tardif (1942), en fait les frais tout au long de ses deux ouvrages autobiographiques (qualifié de « Tartuffe en bicorne à plumes »<sup>2491</sup> dont l'aïeul aurait ajouté de Beauverger à son État civil en 1855<sup>2492</sup>)<sup>2493</sup> Tout le monde ne pouvait pas se targuer d'avoir été, comme Arbellot, d'abord résistant et ensuite collabo ! (ou les deux en même temps, on ne sait plus très bien).

## f) Résistance et collaboration : hasard et (trous de) mémoire

Pour les Hongrois, l'alternative entre résistance et collaboration était bien différente qu'en France. Presque renversée, serait-on tenté de dire. Si le pays bénéficiait théoriquement d'une marge de manœuvre plus grande, il était, depuis des années, dans l'orbite de l'Allemagne. Et, au niveau individuel, si le choix de la résistance existait bel et bien en France, avec ses

<sup>2487</sup> D'après le sommaire du Fond 20J, déposé aux Archives départementales de la Haute-Vienne (j'ai consulté le sommaire seulement, sans me rendre sur place). Simon Arbellot ne fait pas allusion lui-même à ces documents rapportés de captivité. Y a-t-il confusion ? Le « canard boiteux » a-t-il été rapporté en mars 1942, de la tournée journalistique ? Mystère.

<sup>2488</sup> Simon ARBELLOT, *Eau de Vichy, vin de Malagua*, Paris, Éditions du Conquistador, 1952, p. 44

<sup>2489</sup> Ibid., pp. 103-125, p. 142

<sup>2490</sup> Le témoignage d'un résistant passé à Alger en 1943, qui affirme qu'Arbellot mérite son sobriquet de « consul des dissidents », tant il a fait passer de monde outre méditerranée. (Ibid., pp. 123-124)

<sup>2491</sup> Simon ARBELLOT, *Eau de Vichy, vin de Malagua*, Ibid., pp. 29-30n

<sup>2492</sup> ARBELLOT, *J'ai vu mourir le boulevard*, Ibid., p. 25

<sup>2493</sup> Il faut préciser qu'Arbellot reproche au baron de Beauverger, par le zèle de celui qui a un passé vichysois à faire oublier, de l'avoir refoulé de la ville internationale de Tanger et failli faire croupir sur la « paille humide des cachots tangérois sous prétexte que son passeport était périmé. » (ARBELLOT, *Eau de Vichy, vin de Malagua*, Ibid., pp. 29-30n) Arbellot était alors recherché en France.

conséquences pratiques (clandestinité partielle ou totale, départ à l'étranger), en Hongrie, il ne s'exprima qu'avec plus de nuances, dans le flou qui caractérisa d'ailleurs la politique du gouvernement Kállay en 1943.

Le 18 octobre 1941, la SNRH demandait aux autorités de Vichy leur accord sur la reconduction d'Arbellot comme rédacteur français de la *NRH*.<sup>2494</sup> Quelques jours plus tard, pourtant, Balogh s'interrogeait encore sur les renseignements fournis par Kövér : « En vérité, écrivait-il, on a du mal à comprendre les opinions et l'état d'esprit actuel de cet homme honnête, qui faisait partie du cercle de pensée de l'Action française. »<sup>2495</sup> On mesure l'ampleur de sa perplexité à cette étrange allusion à l'Action française. Peu après, Kövér, toujours lui, informait Balogh que Simon Arbellot avait quitté la rédaction du *Temps*, sous le prétexte qu'aucun travail de journalisme sérieux ne pouvait y être accompli dans les conditions de censure qui pesaient sur la France. Jusque-là, rien d'étonnant : au prisonnier libéré enthousiaste succédait le journaliste frustré. En réaction contre la censure, justement – détail jugé « piquant » par Kövér – Arbellot décidait de s'engager dans l'administration vichyssoise à la propagande...<sup>2496</sup> Par ailleurs, en novembre, Kövér admettait que sur la question des sentiments collaborationnistes des prisonniers français, Arbellot n'avait peut-être pas exagéré autant qu'il l'avait supposé. En définitive, tous ces avis étaient fondés sur quelques cas particuliers.<sup>2497</sup>

En décembre, l'engagement à la *NRH* était rendu public dans une brève publiée par le *Pesti Hírlap* :

*M. Simon Arbellot, rédacteur diplomatique au journal Le Temps, actuellement détaché à Vichy comme chef de service de Presse au secrétariat général de l'Information, vient de rentrer en France après 14 mois de captivité en Allemagne. Il a bien voulu confier au correspondant à Vichy du Pesti Hírlap ce court message à notre revue.*

*(Arbellot affirmait d'abord avoir retrouvé la NRH avec plaisir sur son bureau.) Ainsi, dit-il, par-delà les malheurs du temps, ces amis hongrois avaient su maintenir avec la France les liens spirituels si pieusement noués pendant la paix ! Dans la lutte qui oppose aujourd'hui aux barbares de l'ouest (sic) tout le monde civilisé, c'est donc vers la courageuse Hongrie que vont tous mes vœux d'ancien combattant et de Français. (Puis venaient une allusion à Széchenyi, grand Hongrois et Européen modèle.)<sup>2498</sup>*

---

<sup>2494</sup> Balogh - Arbellot 18 octobre 1941 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2495</sup> Balogh - Kövér 25 octobre 1941 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>2496</sup> Kövér - Balogh 28 octobre 1941 (Loc. cit.)

<sup>2497</sup> Kövér - Balogh 10 novembre 1941 (Loc. cit.)

<sup>2498</sup> Article de S. Arbellot pour le *Pesti Hírlap*, le 5 décembre 1941 (Fond Balogh 1/98/839)



Environ six mois plus tard, en mai 1942, la coopération n'avait toujours pas produit les fruits escomptés.<sup>2499</sup> Considérant que « l'affaire Arbellot [était] dans la confusion », Balogh réitérait à Kövér sa proposition que celui-ci reprît la représentation de la revue en France. « Il faut parler à Gesztesi, précisait-il, et éviter par un grand détour Arbellot et sa femme. » Plan irréaliste, de même que celui de son prochain voyage en Suisse et peut-être en France, formulé dans la même lettre.<sup>2500</sup> Moins d'une semaine plus tard, « l'affaire Arbellot » était réglée par le ministre de Hongrie.<sup>2501</sup> Kövér, qui se retrouvait une nouvelle fois le bec dans l'eau, restait philosophe : « Je regrette aussi, écrivait-il à Balogh. Gesztesi ne m'a pas caché qu'Arbellot était un homme important, avec lequel on ne peut se permettre de refroidir les relations. Mais si jamais tu as besoin d'aide, je suis à ta disposition. Comme vieil ami de la revue, mais aussi – *last but not least* – comme ton vieil ami. »<sup>2502</sup> Et Madame ? Le retour de son mari ne lui fit pas relâcher sa pression.<sup>2503</sup> Début 1943, en étalant sa correspondance avec Balogh devant Zoltán Baranyai, elle se plaignait que ce dernier ne lui écrivît pas assez.<sup>2504</sup> Joseph Balogh était un homme qui ne s'étonnait de rien, mais ce reproche le plongea dans la perplexité. Ainsi répondait-il à Baranyai que jusqu'alors, personne ne s'était jamais plaint de lui parce qu'il écrivait trop peu. Au contraire, il écrivait trop de lettres, tout le monde le savait. Mais « cette chère amie, ajoutait-il, a tant de *soft-soap* à dire. Je te promets de lui écrire, moi aussi, du *soft soap*. » Suivaient des remarques plus générales sur les difficultés à travailler avec les femmes.<sup>2505</sup> Et puis, finalement, la situation se débloqua par le départ des Arbellot à Malaga, que Baranyai annonçait en mai 1943 en suggérant d'envoyer une petite lettre de remerciements à madame.<sup>2506</sup> Simon Arbellot quittait donc Vichy, le caviar de la légation de Roumanie et les dîners à trente couverts donnés par le ministre de Hongrie.<sup>2507</sup> En Andalousie, il allait trouver d'autres plaisirs : la corrida, les processions, le jambon espagnol.<sup>2508</sup> Avait-il autre chose en tête que les plaisirs frivoles ? N'exagérons pas, Il n'était pas véritablement

---

<sup>2499</sup> De janvier 1941 à juin 1942 : aucun Français au sommaire la NRH, si ce n'est pour quelques études de François Gachot, un article de Robert de Dampierre et des poésies de son épouse Leila (qui étaient tous les trois sur place à Budapest), l'article controversé de la comtesse de Pange (adressé bien avant à la NRH) et une chronique d'André Thérive.

<sup>2500</sup> Balogh – Kövér 4 mai 1942 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>2501</sup> Balogh – Eszterházy 9 mai 1942 (Fond Balogh 1/959)

<sup>2502</sup> Kövér – Balogh 10 juin 1942 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>2503</sup> En décembre 1942, elle évoquait avec le diplomate Zoltán Baranyai un problème de distribution de la NRH. (Baranyai – Balogh (reçue le 16 décembre) 1942 (Fond Balogh 1/197/2091)

<sup>2504</sup> Baranyai – Balogh 29 janvier 1943 (Fond Balogh 1/197)

<sup>2505</sup> Balogh – Baranyai 11 février 1943 (Loc. cit.)

<sup>2506</sup> Baranyai – Balogh 25 mai 1943 (Loc. cit.)

<sup>2507</sup> Simon ARBELLOT, J'ai vu mourir le boulevard, Ibid., pp. 258-259

<sup>2508</sup> ARBELLOT, Eau de Vichy, vin de Malagua, passim

frivole, il prenait simplement la pose d'un flâneur.<sup>2509</sup> Il avait quelques idées en tête : un anticommunisme viscéral, une préférence pour la tradition et la monarchie ; le goût de la bonne chère, un tempérament conservateur : des idées proches de celles de nos Hongrois. Et, au-delà – ou plutôt en deçà – de toute bonne chère et gaîté ou banquets, le Français est léger, le Hongrois est ténébreux. Faut-il voir, dans l'échange qui suit avec Balogh à propos de l'archiduc Othon, l'opposition entre les caractères français et hongrois, elle-même source de malentendus et mécontentements chroniques ?

*(Arbellot) J'ai eu le grand honneur d'être reçu, mercredi, par le Prince. [...]. J'ai été très séduit par sa conversation qui a surtout porté sur la conférence balkanique. Il fut aussi question de la revue et de son rôle en ce moment. Quelle simplicité et aussi quelle autorité chez ce jeune prince et comme je comprends qu'on l'aime en Hongrie !<sup>2510</sup>*

*(Balogh) Ayez la bonté de relire l'alinéa 2 de votre lettre N° 8. C'est avec intérêt que j'ai lu ce que vous me communiquez. Je vous serais très obligé de m'écrire dans une lettre privée, que vous m'enverriez par le courrier, les choses de ce genre, indépendantes de la correspondance de la NRH.<sup>2511</sup>*

La carrière diplomatique de Simon Arbellot s'arrêta net en 1944, à Malaga, par la voie d'un avis de révocation en date du 15 septembre,<sup>2512</sup> suivi d'un mandat d'arrêt international. Il fut condamné par contumace, puis, comme beaucoup d'autres, gracié. Dans les années d'après-guerre, certains ont voulu conjurer la part inavouable de leur passé dans l'évasion littéraire post-moderne, dont l'avantage était, dit-on, de pouvoir mettre un certain flou autour de leur engagement fautif comme autour de toute autre réalité historique.<sup>2513</sup> Arbellot, quant à lui, choisit de s'évader dans un secteur plus traditionnel de la littérature, le roman d'aventure (*Le mystère du dragon d'or, Les chevaliers à la licorne...*), et surtout dans la critique gastronomique. À chacun sa méthode. Quelques mots encore : sa trajectoire, dans les années trente et quarante, est en même temps logique et insolite. Son principal ennemi, c'était le communisme, sans doute perçu comme la tête de pont la plus dangereuse d'un monde moderne en général, destructeur de son cher univers. Son univers : les Grands boulevards, siège des grands journaux parisiens censés être en prise directe avec le monde, mais, en réalité, petit microcosme où il faisait bon vivre. Ses alliés : les ennemis de mes ennemis sont

---

<sup>2509</sup> Le « flâneur salarié » était la définition donnée aux journalistes par Henri Béraud qui, après une brillante carrière de reporter entre les deux guerres, fut condamné à mort à la Libération pour intelligence avec l'ennemi. L'expression « flâneur de la République », est employée par l'historien britannique qui s'est penché sur le cas d'Arbellot. John DIXON, « Simon Arbellot, J'ai vu mourir le boulevard. Un consciencieux "flâneur salarié" de Vichy. The Placing of his Autobiography in its Historical Context. », novembre 1981, manuscrit conservé au Centre d'histoire du temps présent (ARC 1000 n° 25)

<sup>2510</sup> Arbellot – Balogh 10 février 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2511</sup> Balogh – Arbellot 20 février 1940 (Loc. cit.)

<sup>2512</sup> Simon ARBELLOT, *Eau de Vichy, vin de Malagua*, Paris, Éditions du Conquistador, 1952, p. 213

<sup>2513</sup> Le cas le plus connu est celui de Paul de Man ; il y en a d'autres.

mes amis, eût-il pu dire. Roumains, Hongrois, peu importait. Simon Arbellot n'était ni géographe, ni idéologue, il se laissait convaincre par une douzaine d'huîtres et une bonne bouteille de champagne. Le reste (patriotisme indéfectible, loyauté au maréchal Pétain, attachement maniaque à la parole donnée et refus d'aborder les questions morales générales) était pur esthétisme.

## 2. Trajectoires hongroises : Balogh, Ottlik, Imrédy

Pendant qu'Arbellot suivait une trajectoire dont le but se distinguait assez mal de l'origine, les Hongrois de la *NRH*, mis en face de leur destin à l'approche des années quarante, se séparèrent en plusieurs chemins dont trois personnes peuvent être prises comme emblèmes : (1) Joseph Balogh, en route vers l'occidentalisme critique ; (2) Georges Ottlik, vers le loyalisme gouvernemental ; (3) Béla Imrédy, vers une radicalisation nazophile.

### a) Joseph Balogh, en route vers l'occidentalisme critique

Ce n'est pas le moindre des paradoxes : au moment où la France était exclue – ou s'excluait elle-même – de l'Occident européen réduit à la frêle Angleterre, les occidentalistes de la *NRH* cultivaient leur occidentalisme en commerçant avec leurs amis français soumis à la force germanique. Dans ce groupe des "occidentalistes", plus ou moins patronné par Bethlen, il faut considérer ceux qui, tardivement, comprirent que le chemin allemand – et même italien, devenu italo-allemand – n'était pas seulement un mauvais but, mais aussi un mauvais moyen (du point de vue pratique autant que moral). Rappelons-nous qu'au milieu des années trente, on lisait communément dans la *NRH* des louanges sur Mussolini et sur son régime, et l'on évitait autant que possible les critiques du régime hitlérien. Concernant Móric Kornfeld, vieil ami de Balogh, Ágnes Széchenyi écrit que l'on peut assez bien saisir le développement discret et voilé de sa tendance à l'opposition d'inclination française, ou plutôt anglaise, en feuilletant les deux cents pages de son livre d'or à Ireg.<sup>2514</sup> Elle ne donne pas de références chronologiques précises, mais le lecteur croit comprendre qu'il s'agit d'un processus lent et régulier (tout au long des années trente ?). À plusieurs reprises, j'ai essayé d'indiquer, en ce qui concerne la *NRH* et, en particulier, Joseph Balogh, des bornes qui marquent – en parallèle ou plutôt en conflit avec la restitution progressive de territoires hongrois grâce à l'intervention allemande – le chemin de sa prise de conscience :

---

<sup>2514</sup> Ágnes SZÉCHENYI (éd. et intro.), Kornfeld Móric. *Trianontól Trianonig. Tanulmányok, dokumentok* [De Trianon à Trianon. Etudes et documents], Budapest, Corvina, 2006, p. 50

1935-36 : on ne peut pas vraiment dialoguer avec l'Allemagne

1938 : on ne peut pas collaborer avec l'Allemagne

1939-40 : on ne peut coexister avec l'Allemagne

Cette étape finale correspondait effectivement à un pas décisif vers la tendance d'opposition, qui, tout en floue et en finesse, était déjà partiellement contenue dans la politique gouvernementale au cours de ces années-là (cf. le projet de gouvernement en exil en Amérique), puis déclina sous le gouvernement Bárdossy, avant de devenir, sous le gouvernement Kállay, la ligne de conduite officieuse sinon officielle. Observons justement que Balogh fut, en 1942, à l'origine du plan de paix séparée avec l'Ouest, étant chargé de constituer le mémoire que Bethlen, le cardinal Serédi, l'ancien ministre à Madrid Rudolf Andorka et le président de la *Kuria* Géza Töréký devaient présenter en ce sens au régent Horthy. Ce dernier écouta avec compréhension sans pour autant donner suite.<sup>2515</sup> Sur Joseph Balogh, je me limiterai ici à ces idées générales, en revenant par la suite sur le détail de la vie de la *NRH* dans les années de guerre.

## b) Georges Ottlik, constance dans le loyalisme gouvernemental

Nous rencontrerons désormais beaucoup moins souvent Georges Ottlik, puisqu'il démissionna de la *NRH* (et du *Hungarian Quarterly*) en février 1939. Depuis novembre 1937, il était directeur de la rédaction du *Pester Lloyd*, ce qui eût suffi à employer son temps, certes, mais sa séparation d'avec la *NRH* ne repose pas seulement sur des considérations pratiques. Depuis la création de la *NRH* en 1932, Balogh et Ottlik avaient remarquablement collaboré ensemble, donnant à la *NRH* une orientation, sinon entièrement cohérente, au moins droite et sincère, et suffisamment robuste pour résister à la pression de l'opinion et même, parfois, du gouvernement (rappel : crises des années 1934-35). Ce chemin étroit qu'emprunta la *NRH* était-il à la fois celui de Balogh et d'Ottlik, personnellement ? À la lumière des événements qui suivirent, il semble que dès l'origine, leur front commun reposât plutôt sur un compromis, un remarquable compromis qui tint pendant huit ans, ce dont se félicitait Balogh.<sup>2516</sup> Le point de départ des deux hommes n'étant pas tout à fait le même, on peut supposer que, à mesure que passaient les années, leur éloignement s'accrut, jusqu'à ce que le compromis éclatât

---

<sup>2515</sup> Ignác ROMSICS, Bethlen István, Budapest, Osiris, Millenium Magyar Történelem, 2005, p. 417 (sur la base des mémoires d'un des protagonistes : Rudolf ANDORKA « A madridi követségtől Mathausenig » [De la légation de Madrid à Mathausen], citées dans Zsuzsa LORINCZ (éd.), Budapest, 1978)

<sup>2516</sup> « Pendant ces huit années, Georges Ottlik a été d'une aide constante et a contrôlé mon travail tout en partageant les responsabilités. » Balogh – Bethlen 5 avril 1939 (Fond Balogh 1/322)

finalement en mars 1939. J'ai déjà évoqué un détail dans le fonctionnement de la rédaction comme prétexte possible d'une brouille. Pour toute rupture, il est bon d'avoir un prétexte.

Le 30 avril 1939 (un mois après sa démission de la *NRH*), Georges Ottlik partait en voyage en Allemagne. En 1942, il allait effectuer son grand voyage européen que j'ai déjà évoqué plusieurs fois. Il ne semble pas être devenu un germanophile forcené et surtout pas un nazi (son rapport sur ce voyage le prouve), mais sa balance et celle de Balogh pesaient désormais les faits et les gestes de manière irréconciliable. En 1939, la Légation à Berlin envoyait au *KÜM* un rapport enthousiaste sur le voyage d'Ottlik, qui avait rencontré à peu près tous les échelons de la propagande allemande, du référent pour la Hongrie au ministre des Affaires étrangères jusqu'au secrétaire d'État du Reich pour la presse (Dr. Dietrich) en passant par le chef du service de la Presse étrangère au ministère de la Propagande, et même Ribbentrop (dont j'ai parlé ailleurs). Aussi à l'aise à Berlin qu'à Paris, Georges Ottlik se fit connaître des journalistes allemands au cours de deux collations offertes par la *Wilhelmstrasse* et d'un grand déjeuner organisé à la Légation de Hongrie. La Légation admettait elle-même deux objectifs à son voyage, dont un au moins appartenait à la diplomatie officieuse : (1) renforcement des relations hungaro-germaniques ; (2) augmentation du nombre de copies de *Pester Lloyd* distribuées en Allemagne (on espérait passer de quelques centaines à quelques milliers). À propos du contenu du quotidien, un diplomate hongrois exprimait le jugement nuancé suivant :

*Les Allemands montrent de la bonne volonté même s'il n'est pas possible d'attendre de leur part qu'ils offrent la totale liberté de circulation à un journal rédigé en allemand à l'étranger, germanophile sans réserves en ce qui concerne la politique étrangère et s'inscrivant parfaitement dans le cadre des objectifs allemands dans le domaine, mais qui, conformément à son positionnement dans le monde journalistique hongrois, mettrait entre les mains du lecteur allemand quelque chose qui s'oppose diamétralement à l'idéologie dominante en Allemagne.*<sup>2517</sup>

Autre témoin qui restait indécis au sujet du *Pester Lloyd*, le RP Chaillet, qui résida en Hongrie en 1939-40. Dans un article paru aux *Etudes* en mai 1940, c'est-à-dire un an après le premier voyage d'Ottlik en Allemagne, il écrivait du quotidien germanophone que « sa sympathie [eût] naturellement [été] du côté de la communauté de langue ; il suffis[ait] de lire pour être édifié, ses bulletins quotidiens de Berlin ou de Rome, ainsi que [ses] chroniques militaires [...]. Cela ne lui [avait] pas fait trouver grâce devant les autorités hitlériennes, qui [avaient] jugé compromettantes pour le moral allemand la reproduction des communiqués des

---

<sup>2517</sup> Légation de Berlin – Csáky 30 avril 1939. MOL. K66 372 cs. 1938 III-4 (L-Z)

Puissances alliées. »<sup>2518</sup> La ligne du *Pester Lloyd* restait donc aussi ambiguë (éclectique) que celle du gouvernement dont elle était l'organe officieux. Mais nous devons bien nous rendre compte que pour satisfaire entièrement la censure allemande, il eût fallu faire preuve d'un engagement singulièrement manifeste. Qu'en pensaient les lecteurs suisses, qui s'y connaissaient en neutralité ? Dans un des rapports qu'elle envoyait à Antal Ullein-Reviczky, chef de la presse au KÜM, Ágnes Szekula écrivait que le *Pester Lloyd* était, en Suisse, considéré comme « beaucoup plus nazi » que la Hongrie en général.<sup>2519</sup> Szekula, elle-même collaboratrice du *Lloyd* et juive convertie, n'avait pourtant rien d'une nazie (j'ai narré quelque part une de ses péripéties où elle s'opposait au consul d'Allemagne). Trop peu nazi pour les Allemands, trop nazi pour les autres, une chose est sûre : le *Pester Lloyd* ne laissait pas indifférent. Quelques mois avant le rapport de Szekula, Ullein-Reviczky avait reçu d'Ottlik, en juillet 1940, une copie de la correspondance que ce dernier avait échangée avec un lecteur mécontent. Le comte Antal Somssich, lecteur fidèle depuis des décennies, exprimait son mécontentement que le *Pester Lloyd* eût adopté comme source d'information unique le canal allemand et pris, d'une manière générale, la direction « grande allemande » pour ligne éditoriale ; en conséquence, il demandait l'interruption de son abonnement à partir du 1<sup>er</sup> juin. Cette lettre ne mit pas Georges Ottlik de bonne humeur. Il commençait par une allusion d'un goût douteux à l'erreur de date (impossible de supprimer un abonnement au 1<sup>er</sup> juin quand on est déjà en juillet...). La suite était à l'avenant, mais surtout soulignait l'allégeance totale du *Pester Lloyd* – et de Georges Ottlik – à la politique gouvernementale :

*Si un abonné, aussi ancien soit-il, a le droit d'interrompre son abonnement, il n'a pas le droit pour autant de le faire dans des termes insultants. Les critiques que vous faites ne peuvent reposer que sur un manque d'information politique (HdM : à la lecture du Pester Lloyd, peut-être ?). Depuis sa fondation en 1867, le Pester Lloyd n'a jamais cessé de soutenir la politique extérieure de tout gouvernement bourgeois/légitime hongrois [HdM : je traduis ainsi le terme polgari ; Ottlik semble vouloir exclure la République des conseils]. Si vous êtes en désaccord avec la politique extérieure hongroise, considérant la situation géographique et stratégique, adressez-vous au gouvernement, qui vous donnera certainement une réponse, en tant que contribuable sinon pour d'autres privilèges. Nous utilisons toutes les agences d'informations disponibles (HAVAS, REUTER, PAT, DNB, STEFANI), etc...<sup>2520</sup>*

---

<sup>2518</sup> Pierre SCEY, « Hongrie 1940. Bilan provisoire de neutralité », Etudes, 20 mai 1940, p. 380 (Pierre Scey est le pseudonyme de Pierre Chaillet SJ)

<sup>2519</sup> Rapport d'Ágnes Szekula à Antal Ullein-Reviczky, le 7 septembre 1940. MOL. K66. 1939 415 cs. III.-4 R-V (Szekula Ágnes)

<sup>2520</sup> Somssich – Pester Lloyd 4 juillet 1939 et Ottlik – Somssich (brouillon approuvé par le KÜM ?) 8 juillet 1939. MOL. K66. 1939. 415 cs. III.-4 R-V

Depuis quelques années, Balogh avait gardé un silence prudent même à propos de l'Italie (sauf dans un relativement épisodique « Hymne à l'Italie » de Gonzague de Reynold, en mars 1940, qui contenait une allusion à l'aspect providentiel de Mussolini<sup>2521</sup>, et que l'on peut rapprocher de l'idée alors en vogue d'un regroupement balkanique sous l'égide de l'Italie). Ottlik n'était pas un homme d'allusions, il se fendit d'une belle lettre de remerciements au comte Ciano en juillet 1940 (après la défaite française), au nom du *Pester Lloyd*, ce quotidien « hongrois d'esprit et de cœur, allemand dans sa langue, admirateur et ami des puissances de l'axe Rome-Berlin dans sa politique. »<sup>2522</sup> Comment cette lettre a-t-elle atterri dans les archives de la *NRH* ? Est-ce le résultat de l'activité d'un ami de Balogh, ou d'un ennemi d'Ottlik – ou l'inverse ? Rappelons aussi le problème qui survint un peu plus tard entre les deux hommes à propos des rapports de Kövér sur la situation française.

Ottlik est mentionné dans l'*impressum* du *Pester Lloyd* au moins jusqu'à la fin décembre 1943 (je n'ai pu consulter les exemplaires de l'année 1944). D'après le *Magyar Lexikon*, il a démissionné de ses fonctions le 21 mars en prétextant des problèmes de santé (quelques jours après l'invasion allemande). Il était resté fidèle au gouvernement hongrois jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la fin de son existence véritable. À ses yeux, le gouvernement de Döme Sztójay, installé directement par les Allemands, ne faisait sans doute pas plus partie de la catégorie des pouvoirs légitimes que celui de la République des conseils. Cette manière particulière d'aborder – et distinguer – le fond et la forme rappelle légèrement celle de Simon Arbellot.

### c) Béla Imrédy, la radicalisation nazophile

En tant que directeur, puis président de la Banque nationale, Béla Imrédy fut pendant longtemps le plus gros contributeur au budget de la revue. Il était, en outre, un membre apprécié de la *SNRH* et l'on faisait régulièrement appel à lui pour des extras (prises de contact avec certaines personnalités françaises, expertise économique et financière) et surtout pour le divertissement d'invités d'importance (pour mémoire : Paul Reynaud dans le domaine politique et financier,<sup>2523</sup> le RP Gilet dans le domaine religieux<sup>2524</sup>). Mais il n'était pas en première ligne à la *NRH* comme Balogh et Ottlik. Pourtant, il mérite d'être mentionné dans ce

---

<sup>2521</sup> Gonzague de REYNOLD, « L'hymne à l'Italie », *NRH*, mars 1940, p. 150

<sup>2522</sup> Ottlik – Ciano 20 juillet 1940 (Fond Balogh 1/582)

<sup>2523</sup> Balogh – Gesztesi 16 octobre 1937 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2524</sup> Voyage du RP Gilet en 1936 (Fond Balogh 1/1183)

“triptyque”, car son évolution dans les années d’avant-guerre ne correspond ni à celle de Balogh (qui fut celle de la *NRH* en tant qu’institution), ni à celle d’Ottlik.

D’autre part, contrairement aux deux autres, qui restèrent toujours de seconds rôles, Imrédy fut un personnage public d’une importance majeure. D’ailleurs, il pose toujours un problème aux historiens hongrois.<sup>2525</sup> Né en 1891 dans une famille catholique, il fut sans doute le président du Conseil hongrois le plus ouvertement pratiquant ; rappelons-nous sa démonstration lors du Congrès eucharistique de Budapest. À partir de 1928, il fut chargé de la direction de la Banque nationale, puis du ministère des Finances (1932), puis de la présidence de la Banque nationale (1935) et enfin du ministère de l’Economie (1936), avant de devenir président du Conseil en mai 1938. Après un bref séjour en Allemagne, il prononçait en août (à Kaposvár) et à l’automne plusieurs discours prêchant l’alignement sur la politique du Troisième Reich et même sur son idéologie. Comment un expert des finances, à la fois moderne et conservateur, réputé intelligent et rationnel, de surcroît profondément catholique peut-il devenir un fanatique antisémite ? D’après John Lukacs, on a longtemps expliqué cet étrange virage par son ambition dévorante, qui aurait fait d’Imrédy un opportuniste sans scrupule. On évoque aussi un incident avec des journalistes britanniques, qui aurait ébranlé son anglophilie.<sup>2526</sup> Entre parenthèse : notons que le général de Gaulle, dans ses Mémoires de guerre, restreint essentiellement ses reproches au maréchal Pétain à celui d’une ambition démesurée, dont procéderait, en quelque sorte, tout le reste.<sup>2527</sup> Fin de la parenthèse. À la lumière d’archives récemment mises à jour (notamment la documentation disponible du procès d’Imrédy), John Lukacs affirme que les deux hypothèses susmentionnées, sans être fausses, doivent être complétées par la prise de conscience authentique des mérites du national socialisme, qui aurait même précédé de plus d’un an la “conversion publique” de Béla Imrédy. Lukacs mentionne un mémorandum confidentiel que le futur président du Conseil aurait remis à son prédécesseur (Darányi) en mars 1937, où il écrivait que « la question juive [était] l’une des plus importantes, et peut-être la question décisive pour la

---

<sup>2525</sup> Cf. John LUKACS, « The Tragedy of two Hungarian Prime Ministers », *The Hungarian Quarterly*, vol. XLI, n° 159, Autumn 2000, [en ligne] Consulté le 23 juin 2008. Disponible sur : <http://www.hungarian-quarterly.com/no159/077/html>. Note : Bálint Hóman, lui aussi membre de la SNRH, démontra également des sentiments germanophiles, mais beaucoup plus précocement. Son cas n’est pas celui d’une évolution inattendue, mais c’est sa présence même à la SNRH qui est une anomalie.

<sup>2526</sup> John LUKACS, art. cit.

<sup>2527</sup> « Toute la carrière de cet homme d’exception avait été un long effort de refoulement. Trop fier pour l’intrigue, trop fort pour la médiocrité, trop ambitieux pour être arriviste, il nourrissait en sa solitude une passion de dominer, longuement durcie par la conscience de sa propre valeur, les traverses rencontrées, le mépris qu’il avait des autres. La gloire militaire lui avait, jadis, prodigué ses caresses amères. Mais elle ne l’avait pas comblé, faute de l’avoir aimé seul. Et voici que, tout à coup, dans l’extrême hiver de sa vie, les événements offraient à ses dons et à son orgueil l’occasion tant attendue ! de s’épanouir sans limites ; à une condition, toutefois, c’est qu’il acceptât le désastre comme pavois de son élévation et le décorât de sa gloire. » Charles de GAULLE, *Mémoires de guerre*, Paris, Plon, 1999, p. 68



Hongrie », mais aussi que la société hongroise, retardée par sa structure féodale, exigeait des réformes radicales ; le socialisme international étant hors de question, la seule solution pour le futur, mais aussi pour le présent était dans le socialisme national.<sup>2528</sup> C'est surtout la combinaison des deux analyses qui est symptomatique de la radicalisation vers une extrême droite qui n'avait plus rien de commun avec les valeurs admises à la *NRH*. Béla Imrédy prenait un chemin où personne ne le suivit. Après 1938, il cessa de correspondre avec Balogh. En 1939, il fut forcé de démissionner par l'amiral Horthy, après que ses opposants modérés eussent démontré au régent les origines partiellement juives d'Imrédy (ironie du sort !). En octobre 1940, il était déjà loin, fondant le Parti antisémite du renouveau hongrois. Malheureusement pour lui, la bizarrerie de son parcours allait peser jusqu'au bout sur sa carrière : candidat pour reprendre la tête du gouvernement en mars 1944 (après l'invasion allemande), Horthy lui opposa un refus catégorique. En octobre (quand les Allemands prirent effectivement le contrôle du pays), on lui préféra un vétéran du mouvement nazi local des Croix fléchées, Ferenc Szálasi. Toujours trop ou pas assez. Arrêté par les Américains en Autriche en 1945, il fut extradé en Hongrie, jugé, puis exécuté en février 1946 (seule concession : on le fusilla au lieu de le pendre).

J'ajouterai seulement deux remarques. D'une part, si l'on fait remonter jusqu'au début de l'année 1937 sa conversion à l'idéologie nazie (comme nous y invite John Lukacs, cela signifie qu'Imrédy était déjà largement avancé vers sa nouvelle hypostase quand il passa une soirée en tête à tête avec Paul Reynaud (en octobre 1937), et aussi au moment où Balogh nourrissait encore le projet de le présenter au public français comme le sauveur de son pays (projet d'article pour la *Revue des deux mondes* en mai<sup>2529</sup>). Cela veut dire aussi qu'il était déjà nazi convaincu quand il passa sa demi-nuit en oraison devant le Saint-Sacrement (mai 1938). Tout cela est troublant. De plus, aussi tard qu'en mars 1939, au moment de sa tentative d'émigration, Balogh n'hésitait pas à mentionner Béla Imrédy parmi les personnalités dont il se recommandait (avec Bethlen, Teleki, Tibor Eckhardt, etc... tout ce que les années trente comptaient comme hommes politiques).<sup>2530</sup> La deuxième remarque procède de la première, à propos d'une nouvelle difficulté qui s'impose. Il ne s'agit plus d'expliquer une brusque conversion (difficultés rencontrées à la tête du gouvernement, choc provoqué par le voyage en Allemagne, etc...), mais de comprendre comment, en cet homme, ont pu coexister des systèmes de pensée aussi incompatibles (cet exercice auquel les responsables de la *NRH*

---

<sup>2528</sup> Cf. John LUKACS, art. cit.

<sup>2529</sup> Balogh – Pernot 16 mai 1938 (Fond Balogh 1/2536)

<sup>2530</sup> Balogh – Owen Rutter (annexe) 9 mars 1939 (Fond Balogh 1/180/1746)

étaient accoutumés, mais pas à ce point), et, aussi, comment l'ampleur de son évolution n'apparut pas plus manifestement à son entourage. À vrai dire, le parcours de Béla Imrédy n'est pas tout à fait inédit, on pourrait vraisemblablement le comparer, en France, à celui de Xavier Vallat. Mais alors, il faudrait formuler les habituelles distinctions entre la France et la Hongrie, entre leurs situations géographiques et leurs chronologies respectives, leurs contextes sociopolitiques particuliers (être conservateur ou réactionnaire en France ou en Hongrie n'avait pas le même sens – au moins en principe), etc...

## Chapitre XXIII.

### C'est la guerre !

Voyons de plus près ce décalage chronologique entre la France et la Hongrie.

	France	Hongrie
	<i>(contre l'Allemagne)</i>	<i>(contre l'U.R.S.S.)</i>
Entrée en guerre	Septembre 1939 : déclaration de guerre contre l'Allemagne	Juin 1941 : déclaration de guerre contre l'U.R.S.S. (décembre : les Anglo-Saxons)
	<i>(par l'Allemagne)</i>	<i>(par l'Allemagne)</i>
Invasion	Mai 1940 : invasion allemande, armistice Novembre 1942 : invasion de la zone sud	Mars 1944 : invasion allemande Octobre 1944 : prise de contrôle totale (gouvernement des Croix fléchées)
	<i>(par les Anglo-Saxons)</i>	<i>(par les Russes)</i>
Libération	Juin 1944 : débarquement allié en Normandie Août 1944 : libération de Paris Février 1945 : libération totale du territoire	Octobre 1944 : les troupes russes pénètrent au sud (Szeged) et à l'est (Debrecen) Février 1945 : libération de Budapest
Période de	Juin 1940 à novembre 1942 : neutre sous contrôle étroit de l'Allemagne	Jusqu'en juin 1941 : neutre sous contrôle relatif de l'Allemagne

neutralité, relations avec l'Allemagne	Novembre 1942 à août 1944 : contrôle presque total par l'Allemagne	Juin 1941 à mars 1944 : état de guerre au côté de l'Axe, mais réserve d'une certaine marge de manœuvre Après mars 1944 (aggravé en octobre) : soumission totale à l'Allemagne
--	---	--

## 1. La drôle de guerre : prudence et projets

Bien que hongroise, la *NRH* vivait un peu à l'heure française, en même temps qu'elle était soumise à l'heure (et aux velléités de censure) allemande. En 1939, si les Hongrois, bien que restant neutres, ne pouvaient ignorer l'entrée en guerre des grandes puissances européennes, c'était particulièrement le cas des hommes de la *NRH*. D'une part, les premiers effets concrets de la déclaration de guerre s'imposèrent à la *NRH* comme à l'ensemble de la presse hongroise : l'obligation de réduire de moitié le nombre de pages de la revue à partir du mois d'octobre 1939 (cette restriction ne dura que quelques mois). D'autre part, en ce qui concernait le contenu, la place réservée aux questions politiques et, en particulier, le volume de la revue de presse fondirent comme neige au soleil. La revue de presse était généralement précédée de quelques pages où la rédaction exposait des idées générales. En octobre, la rédaction y faisait sien l'objectif du gouvernement hongrois de rester hors du conflit et de restreindre la mission nationale au bassin carpatique.<sup>2531</sup> En novembre, elle prononçait le vœu que la Hongrie restât fidèle à elle-même et à ses valeurs.<sup>2532</sup> En décembre, le rédacteur répondait à un lecteur indigné par le fait que la *NRH* eut pu, dans le n° d'octobre, écrire une nécrologie du jeune Louis-Paul Deschanel tout en citant le *Pester Lloyd* réaffirmant que la principale cause de la guerre était les mauvais traités. Réponse de la rédaction : (1) le commentaire en question était du *Pester Lloyd*, pas de la *NRH* ; (2) d'ailleurs, la *NRH* partage cette analyse ; (3) « en quoi une thèse politique ou historique regarde-t-elle le deuil profond de la rédaction de la *Nouvelle revue de Hongrie* en apprenant la mort héroïque d'un jeune soldat français, son collaborateur, tombé au champ d'honneur ? »<sup>2533</sup> Cet incident est une nouvelle illustration du sempiternel malentendu franco-hongrois dans lequel un soupçon de

<sup>2531</sup> Revue de presse, *NRH*, octobre 1939, p. 234

<sup>2532</sup> Idem, *NRH*, novembre 1939, pp. 380-384

<sup>2533</sup> Idem, *NRH*, décembre 1939, p. 432

mauvaise foi se mêlait à la subtilité, voire à la chicane, sur fond de confusion entre particulier et général ou, au contraire, distinction abusive entre vérités du même ordre.

Pendant les premiers mois de guerre, le sommaire de la *NRH* fut essentiellement occupé par des articles n'abordant pas directement l'actualité (si ce n'est l'amitié hungaro-polonaise, en septembre 1939), la contribution des auteurs français se limitant à quelques articles historiques reçus à l'avance, dont deux d'Emile Pillias, lui aussi mort prématurément.<sup>2534</sup>

L'heure était donc à la prudence, Philippe Develle se faisait l'écho, à Paris, de l'état d'esprit qui régnait à Budapest<sup>2535</sup> ; mais aussi à la prévoyance. Sur la défensive, Balogh envisagea un instant de faire imprimer la *NRH* et le *HQ* en France.<sup>2536</sup> Contrastant avec ces mesures conservatoires, il se lança également dans de grandes manœuvres internationales. On se rappelle le cercle Lyautey et le milieu catholique de droite qui gravitait autour de personnalités comme Félix de Vogüé, dont l'intérêt et même la sympathie pour la cause hongroise étaient souvent désynchronisés avec les efforts des Hongrois. Conséquence du processus de réévaluation entamé après 1936 et surtout en 1938, il semble que l'hiver 39-40 ait vu leurs sentiments à l'égard de la Hongrie atteindre un niveau de sympathie inédit. Le 24 décembre, Félix de Vogüé annonçait à Balogh son intention de mettre enfin en place un cadre formel au sein duquel Balogh pourrait, lors de son prochain voyage en France, rencontrer « des personnes susceptibles d'être importantes du point de vue de l'œuvre de la *NRH* et des relations entre la France et la Hongrie. » Début janvier ; de retour à Budapest après quelques jours de repos passés à Cannes, Balogh se réjouissait de cette perspective tout en recommandant habilement à Vogüé son nouveau rédacteur, Simon Arbellot.<sup>2537</sup> Quelques jours plus tard, Vogüé confirmait son intention, en évoquant déjà un « comité d'accueil » et en signalant à Balogh que son associé dans cette entreprise n'était pas Wladimir d'Ormesson mais son frère, le marquis d'Ormesson, ambassadeur de France. D'autre part, il affirmait qu'il aurait grand plaisir à s'entretenir de ce projet avec Simon Arbellot, qu'il connaissait de longue date.<sup>2538</sup> Une autre lettre de la même époque était rédigée sur une feuille à l'entête du Comité

---

<sup>2534</sup> « En évoquant la personne attachante de Pillias, grand bourgeois aimant les convenances, d'une religiosité tendue, un peu triste, Georges Duveau me disait que son ami, pressentant sa mort, avait mis de l'ordre dans ses affaires, qu'il était prêt. » J. MAUREILLE, *Journal du Lot* [s.d.] Coupure glissée dans une lettre de Georges Duveau. Duveau – Balogh 28 décembre 1940 (Fond Balogh 1/866)

<sup>2535</sup> « La situation en Hongrie est maintenant très difficile et les rapports avec les puissances de l'Axe obligent les milieux francophiles que représente la revue, à une prudence dont on a peine à soupçonner les curieuses manifestations. » Develle – Louis-Paul Deschanel 2 février 1939 (Fond Balogh 1/781)

<sup>2536</sup> Balogh – Develle 28 août 1939 (Fond Balogh 1/801)

<sup>2537</sup> Balogh – Vogüé 8 janvier 1940 (Fond Balogh 1/3240)

<sup>2538</sup> Vogüé – Balogh 18 janvier 1940 (Loc. cit.)

national de l'hommage au maréchal Lyautey.<sup>2539</sup> Tout allait pour le mieux. Le pôle catholique conservateur et magyarophile, rêvé depuis si longtemps, offrait enfin quelque espoir de constitution. Mi-avril, Balogh prévoyait encore de rendre visite à Vogüé et au comte d'Ormesson (toujours la même erreur de personne) ; malheureusement, le déclenchement de l'offensive allemande en décida autrement.<sup>2540</sup> Le 6 juin, il croyait encore pouvoir attendre une stabilisation du front pour venir « à l'arrière, s'occuper de nouveau de politique internationale. »<sup>2541</sup> Mais nous savons qu'il n'y eut ni front, ni arrière dans cette guerre.

Une autre ligne de développement était proposée par Mme Arbello (devenue correspondante à la place de son mari), à travers Joseph-Barthélemy. Balogh répondait laconiquement que ce dernier était déjà ami de la *NRH*, mais que l'on ne pouvait pas compter sur lui.<sup>2542</sup> Quelques mois plus tard, Barthélemy allait devenir ministre de la Justice à Vichy. D'ailleurs, son article parut en avril 1940, intitulé « La paix, problème moral ». <sup>2543</sup> Le lecteur, plongé dans une pensée très éclectique (euphémisme), a quelque difficulté à y trouver son chemin. L'essentiel, néanmoins, était dans le préambule où l'auteur prenait appui sur deux exemples d'œuvre contemporaines de la Terreur (une célèbre tapisserie achevée entre 1792 et 1794, et la congrégation des picpussiens, fondée en 1794) pour affirmer sa foi en la continuité de la France et de la civilisation, même dans les pires épreuves.<sup>2544</sup> On est tenté de croire qu'il se préparait déjà à ses futures fonctions ! Madame Arbello, elle aussi, avait du flair, car elle allait – comme je l'ai déjà indiqué – utiliser dans ses démarches à Vichy cet article comme une « bonne réclame »...

J'ai rarement évoqué les relations de Balogh avec l'Angleterre, et seulement lorsqu'un parallèle franco-anglais justifiait un détour. La drôle de guerre en offre une belle occasion. Peu avant les événements que je viens de narrer, Balogh proposait de manière hautement confidentielle à l'historien devenu expert en relations internationales Arnold Toynbee (alors attaché à la *Chatham House*) de venir à Budapest et causer avec « des personnalités politiques liées au gouvernement » pour examiner « les questions de la vallée du Danube et des Balkans, ainsi que le problème que pos[ait] l'alliance germano-russe à l'Europe du Sud-est. »<sup>2545</sup>

---

<sup>2539</sup> Vogüé – Balogh 24 janvier 1939 (Loc. cit.)

<sup>2540</sup> Balogh – Vogüé 18 avril 1940 (Loc. cit.)

<sup>2541</sup> Balogh – Madame de Coudekerque-Lamprecht 6 juin 1940 (Fond Balogh 1/648)

<sup>2542</sup> Correspondance Balogh – (madame) Arbello 23 février et 9 mars 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2543</sup> JOSEPH-BARTHELEMY, « La paix, problème moral », *NRH*, avril 1940, pp. 303-309

<sup>2544</sup> Art. cit., p. 303

<sup>2545</sup> Balogh – Toynbee 5 octobre 1939 (Fond Balogh 1/3115). Le professeur Toynbee déclina l'invitation, car il était trop occupé pour quitter le territoire, mais songea envoyer quelqu'un à sa place. 13 novembre 1939 (Fond Balogh 1/3115). J'ai perdu la trace du projet.

Ces différents contacts, en France et en Angleterre, dans lesquels la *NRH* était tantôt initiateur tantôt récepteur, font partie d'un ensemble intense de relations plus intellectuelles que véritablement diplomatiques. L'un des nœuds les plus importants – et les plus problématiques – était la tentative d'établir un front commun de l'émigration autrichienne, qui devrait lui-même être coordonné avec les émigrations des peuples de l'ancienne Autriche-Hongrie. J'y reviendrai dans un instant à propos de la revue *Esprit*, qui fut momentanément mêlée à ce projet.

## 2. La débâcle et l'occupation vues par la *NRH*

L'antagonisme franco-allemand, qui pesait depuis longtemps sur la *NRH*, trouva une solution radicale en mai-juin 1940. Soulignons un paradoxe déjà évoqué : après la défaite française et surtout après l'invasion de la zone sud en 1942, ce serait à travers la nécessité de paraître en France que la *NRH* allait souffrir le plus de la censure allemande. En vérité, il fallut même attendre trois ans pour que la revue pût être distribuée de nouveau à Paris.<sup>2546</sup> Ce qui, d'ailleurs, est fort étrange, car, en mai 1943, le gouvernement hongrois (Kállay) n'était plus très en faveur auprès des autorités allemandes. Quant à Balogh, personnellement, il était alors clairement passé dans le camp des opposants à l'hégémonie allemande. Et, si cela n'apparaissait pas assez dans les pages de la *NRH*, la Gestapo bénéficiait de renseignements suffisamment précis pour le savoir. Mais les processus administratifs ont leur propre logique et leur propre rythme, qui ne tiennent pas toujours compte de la réalité.

En juin 1940 paraissait un article du professeur catholique Paul Lesourd, « Il faudra reconstruire une chrétienté », <sup>2547</sup> constitué pour moitié d'une citation d'un vieil article du RP Delattre et prêchant, en contradiction assez aiguë avec la situation internationale, un ordre mondial fondé sur la solidarité des nations catholiques, au sein desquelles la Hongrie serait appelée à jouer un rôle moteur. En août, ce genre d'abstraction n'était plus de mise. Puisqu'il fallait bien se prononcer sur la débâcle française, la *NRH* fit l'étrange choix de publier un article appelant à la réconciliation franco-allemande tout en protestant, dans son chapeau, de l'impartialité de la revue. C'était « Les deux ailes de l'Occident » dont j'ai déjà brièvement évoqué l'existence, qui invitait chaque nation à supporter les défauts des autres et, en particulier, la France et l'Allemagne « à mieux se connaître l'une l'autre [...] dans le respect

---

<sup>2546</sup> Balogh – Lajti 31 mai 1943 (Fond Balogh 1/1890)

<sup>2547</sup> Paul LESOURD « il faudra reconstruire une chrétienté », *NRH*, juin 1940, pp. 499-501

et l'estime. »<sup>2548</sup> En toutes autres circonstances, cet appel aurait été remarquable. En août 1940, il pouvait être mal interprété. D'autant plus que le moine, comparant l'attaque allemande aux invasions barbares qui avaient façonné l'Europe, ne semblait pas porter attention à la spécificité de la situation. Ce dérapage pro-allemand par personne interposée, bien que rare au sommaire de la *NRH*, montre la difficulté à maintenir le cap de l'impartialité. Certes, le rédacteur en chef Balogh n'était pas entièrement libre, une part de ses activités publiques lui étaient imposées. Dans sa correspondance apparaît crûment le désarroi qui s'empara de lui au tournant des années quarante, lorsqu'il envisagea d'émigrer. Par la suite, il y eut aussi un éloge du maréchal Pétain (par le général Andorka, en avril 1942). Néanmoins, d'une manière générale, le domaine français fut dès lors pratiquement limité au champ culturel et considérablement réduit (en février 1941, on remarque une allusion à un *Cyrano de Bergerac* joué au théâtre national de Budapest). Balogh aurait aimé continuer la série des « Carrefour du monde » d'André Thérive, avec qui il était en contact depuis 1934, alors l'un des rares journalistes au *Temps* favorables à la Hongrie.<sup>2549</sup> Une douzaine de ses chroniques culturelles parisiennes avaient paru depuis 1937 dont deux pendant la guerre (février et mai 1940). Mais une seule parut pendant l'Occupation (en août 1941). En 1943, Balogh demandait à son ami Lajti de raviver le contact avec Thérive, « qui [devait] un article et une traduction depuis un an. »<sup>2550</sup> Sans succès. Ce qui n'empêcha pas le critique français de donner à la revue *Comœdia*, en mars 1944, quelques lignes élogieuses sur la traduction des *Confessions* par Balogh.<sup>2551</sup>

La *NRH* effectuait le service minimum pour ne pas être ostracisée par ses autorités de tutelle sur demande allemande. Fallait-il en faire plus ? Dès le lendemain de la débâcle, une demande originaire du *KÚM* l'encourageait en ce sens (transmise par Ullein-Reviczky, qui allait ensuite entrer en conflit avec la ligne germanophile, jusqu'à son exil en Suède et sa dénaturalisation). Concrètement, on demandait à Balogh d'introduire dans sa revue la critique de la politique intérieure française. Ce dernier n'était pas très favorable à l'idée, et croyait nécessaire d'en donner les raisons à Boldizsár Láng, alors président du Comité de rédaction. Il craignait, d'une part, qu'on n'y vît *nolens-volens* une preuve que la Hongrie était dirigée par des intérêts étrangers, d'autre part, que la France ne se fâchât de cette ingérence dans ses affaires.<sup>2552</sup> On se demande pourquoi Joseph Balogh se sentait obligé d'exprimer de telles évidences. D'autre

---

<sup>2548</sup> Dom Germain Morin O.S.B., « Les deux ailes de l'Occident », *NRH*, août 1940, p. 141-146

<sup>2549</sup> Balogh – Ottlik 23 avril 1935 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>2550</sup> Balogh – Lajti 31 mai 1943 (Fond Balogh 1/1890)

<sup>2551</sup> Balogh – Guy-Emile Tosi 11 mars 1944 (Fond Balogh 1/3104)

<sup>2552</sup> Balogh – Boldizsár Láng 3 juillet 1940 (Fond Balogh 1/1907)

part, il ne désirait pas opposer un refus net au service de presse du *Külügyminisztérium*, et il envisageait même qu'Ullein-Reviczky eût ses raisons que lui, Balogh, ignorait. Il proposa donc à Láng de discuter à fond du problème avec Ullein, au cours d'un dîner.<sup>2553</sup> La *NRH* serait-elle redevenue ce qu'avait été son prédécesseur après 1920, la *Revue de Hongrie*, organe francophone de la critique francophobe ? Il n'en fut rien, bien entendu. Mais cet épisode encourage l'historien à ne pas user d'étiquette définitive. En dépit de mes tentatives de catégorisation, autour de la *NRH* ne cessèrent de se rencontrer différentes tendances, d'ailleurs les hommes évoluaient de l'une à l'autre et peu de choses étaient hors du champ de la discussion.

### **3. Esprit prêt à reprendre le flambeau de la fédération danubienne ?**

En 1939, les autorités hongroises n'avaient pas été favorables à ce que Dami se rendît en Ruthénie carpatique (et les festivités officielles étaient terminées quand il avait fait sa demande). Mais on se réservait la possibilité de l'accueillir un peu plus tard. Ce fut fait l'année suivante, l'écrivain suisse en rendait compte dans la *NRH* du mois de mai 1940.<sup>2554</sup> Toujours attentif aux aspects géoéconomiques, il se réjouissait de voir l'harmonie rétablie des réseaux d'échanges de blé et de bois. De plus, il faisait l'éloge de la politique hongroise, qui tenait compte des erreurs d'avant 14 (en particulier sur la question du bilinguisme). Cette remarque est d'autant plus appréciable que Pál Teleki, alors président du Conseil, fut notoirement freiné dans sa politique ruthénienne par les éléments chauvins de l'opinion.

La reconquête de la Ruthénie était un élément de la reconstruction de l'Europe danubienne. Mais ce n'était encore qu'un début. En 1939-40, avec les perspectives – puis la réalité – de la guerre contre l'Allemagne, les initiatives fleurirent concernant l'établissement d'une Europe d'après-guerre plus stable et plus solide. En ce qui concerne la partie centrale et orientale de l'Europe, l'intérêt se concentrait sur les Balkans et sur le pivot autrichien, dont la question dynastique était indissociable. *Esprit*, revue de prospective, s'intéressait à l'avenir ; elle participa donc à ces réflexions.

---

<sup>2553</sup> Loc. cit.

<sup>2554</sup> Aldo DAMI, « Ce que j'ai vu en Subcarpathie », *NRH*, mai 1940, pp. 345-351



## a) *Esprit* et le Comité autrichien (novembre 1939)

En septembre-octobre 1939, la Tchécoslovaquie était démantelée, la Pologne en voie de dépècement. Il importait d'offrir aux prochains pays sur la liste (Hongrie et Roumanie) une sorte d'arrière-pays sur lequel ils pussent se reposer. Tout le monde se précipita sur les Balkans pour étudier la question. L'histoire diplomatique raconte quels furent les accords et tentatives d'accords entre les pays concernés. Quant aux observateurs, journalistes et diplomates amateurs qui nous occupent, ils précédèrent ou suivirent la tendance. Rappel : voyage de Joseph Balogh, en octobre (à la demande du *KÜM*). Nous avons aussi vu, plus haut, quelle place *L'Action française* accorda aux perspectives balkaniques. Autre exemple : *Esprit* consacra en octobre un article à un « Tour d'horizon balkano-danubien ». <sup>2555</sup> La position de la Hongrie y était jugée ambivalente car, certes, elle optait pour la solution d'un regroupement balkanique sous l'égide de l'Italie, mais ce n'était là qu'une « position d'attente », son objectif n'étant pas le maintien du *statu quo*. <sup>2556</sup> Curieusement, l'auteur mettait l'accent sur l'entente polono-roumaine et ignorait totalement l'amitié hungaro-polonaise (pourtant réaffirmée avec l'accueil de milliers d'émigrants).

Un mois plus tard, c'était le tour de la question autrichienne. Richard Redler, <sup>2557</sup> ancien chef du service de Presse à la chancellerie fédérale d'Autriche, était invité par *Esprit* à présenter la situation. <sup>2558</sup> En chapeau, la rédaction faisait allusion aux contacts engagés (à Paris, en particulier) entre des hommes appartenant aux différentes nationalités de l'Autriche d'avant 14, pour l'étude d'un projet de fédération danubienne. Outre le présent article, de la plume d'un Autrichien, la revue se proposait de donner dans les numéros suivants la parole à des représentants d'autres nationalités. Bref. Un projet tout à fait dans les cordes d'*Esprit*.

Quant à Redler, il mettait l'accent sur l'erreur d'avoir détruit, au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, un « organisme politique et économique stable » qui offrait les conditions de la sécurité et de la prospérité. D'ailleurs, il renonçait à étudier le principe lui-même (des peuples) et se contentait de souligner qu'aucun peuple n'avait gagné au change, en observant qu'Autrichiens, Tchèques, Slovaques et Polonais étaient tous tombés sous la domination étrangère. « Quant à la Hongrie, on sait trop bien, écrivait-il, qu'elle représente, elle aussi, une victime et non pas une bénéficiaire de la situation créée par le traité de

---

<sup>2555</sup> N. SPOULBER, « Tour d'horizon balkano-danubien », *Esprit*, octobre 1939, pp. 55-60

<sup>2556</sup> Art. cit., p. 57

<sup>2557</sup> Ne pas confondre Richard Redler avec Antoine Rédier (auteur de *La tragédie du Danube en 1935*)

<sup>2558</sup> Richard REDLER, « Sur l'avenir de l'Europe centrale », *Esprit*, novembre 1939, pp. 171-178

Trianon. »<sup>2559</sup> Il y avait dans cette dernière remarque une assez sérieuse confusion entre la situation au lendemain des traités (Tchécoslovaquie gagnante, Hongrie perdante) et celle des années 1938-40 (Tchécoslovaquie perdante, Hongrie gagnante – mais future perdante ? il s'agissait bien de cela), et cela ne présageait rien de bon pour le succès de son entreprise. La suite était constituée de remarques générales sur le danger dans lequel se trouvait l'Europe ainsi que d'un programme pour l'Europe danubienne en trois points, capable d'assurer par une bonne organisation la synthèse de la sécurité et de la liberté : (1) l'unité économique et militaire ; (2) l'autonomie nationale et culturelle ; (3) la fédéralisation régionale.<sup>2560</sup> Pour finir, comme s'il avait voulu contredire préventivement les objections, il affirmait que les trois émigrations autrichiennes s'étaient aujourd'hui rapprochées, en route vers un programme minimum commun.<sup>2561</sup>

En janvier 1940, Richard Redler s'adressait à Joseph Balogh. Il apparaît que les deux hommes étaient déjà en contact, mais leurs relations préalables n'ont pas laissé de trace. Redler informait son correspondant que la constitution du Cercle danubien avait été retardée pour des raisons administratives (« étant donné la nécessité d'obtenir, pour toute activité, le consentement formel des autorités » – françaises, bien sûr...).<sup>2562</sup> Mais le Centre était désormais bel et bien constitué. Les deux représentants hongrois étaient Kövér (que nous connaissons) et un certain Balasko (dont le nom nous est inconnu<sup>2563</sup>). Redler adressait aussi une copie de son article paru en novembre à *Esprit* ; il proposait même à Balogh d'écrire « quelques observations sur le sujet du point de vue hongrois », qu'il se chargerait de placer dans la revue.<sup>2564</sup> Il s'en fallut de peu que Joseph Balogh parût au sommaire d'*Esprit* ! Revenons à la situation des émigrés autrichiens à Paris. Richard Redler faisait sans doute preuve d'optimisme. Il avait clairement identifié la clef du succès (l'union des différentes tendances idéologiques et des nationalités), mais, justement, cette union était beaucoup plus loin d'être réalisée qu'il ne le prétendait. La lecture du Journal de Jean de Pange, par exemple, donne quelques indications sur le désaccord qui régnait alors.<sup>2565</sup> Autre démenti, dans la *Revue universelle* : « C'est parmi les émigrés résidant en France et en Angleterre qu'on peut

---

<sup>2559</sup> Art. cit., p. 172

<sup>2560</sup> Art. cit., p. 173

<sup>2561</sup> Les trois immigrations autrichiennes, c'est-à-dire : les monarchistes (1920), les sociaux-démocrates (1934), les autres (1938). (Richard REDLER, « Sur l'avenir de l'Europe centrale », *Esprit*, novembre 1939, p. 178)

<sup>2562</sup> Richard Redler – Balog (sic) 29 janvier 1940 (Fond Balogh 1/538)

<sup>2563</sup> Ce genre d'organisme d'union ambitionnait généralement la représentativité nationale ; Kövér était sans doute la droite et donc, Balasko, la gauche.

<sup>2564</sup> « Les honoraires revenant naturellement à l'auteur. » Richard Redler – Balog (sic) 29 janvier 1940 (Loc. cit.)

<sup>2565</sup> Jean de PANGE, *Mes prisons*, Ibid. Voir la section « Avec les émigrés », pp. 15-50

le mieux se rendre compte des différences d'opinions qui séparent en ce sens les ressortissants du malheureux pays [l'Autriche]. »<sup>2566</sup>

À l'instar de l'émigration autrichienne, *Esprit* était un amalgame de tendances diverses. Entre François-Perroux « que la gauche de la revue suspectait plus ou moins de “fascisme” »<sup>2567</sup> et, par exemple, Georges Duveau, l'enfant terrible anarchiste. À propos de François-Perroux, gourou des sciences économiques chrétiennes d'après-guerre, notons qu'il fut docteur *honoris causa* de l'université de Coimbra (d'après la revue *Sept*, qui publiait par la même occasion un éloge du proto-État chrétien de Salazar).<sup>2568</sup> Cette distinction n'apparaît pas dans son *curriculum vitae* disponible sur la page web du Collège de France. D'ailleurs, Joseph Balogh avait les idées larges et, sur les conseils d'un ami jésuite hongrois, il s'adressa sans arrière-pensées à François-Perroux le 10 mai 1940.<sup>2569</sup> Il n'y eut pas de suite. En revanche, le vieux contact avec Duveau, en sommeil depuis 1935, se raviva brusquement sous l'Occupation. Je vais en parler ici, par esprit de suite.

## b) Georges Duveau et Joseph Balogh : des temps anciens et nouveaux

Au cours de l'hiver 1940, premier hiver d'occupation, Joseph Balogh et Georges Duveau semblent avoir trouvé un grand réconfort dans une brève correspondance amicale, au sein de cette période si troublée où l'un et l'autre étaient écartelés entre l'espoir et l'inquiétude. En octobre, Duveau quittait Paris pour le département du Lot. Il écrivait à Balogh qu'il n'avait cessé de suivre les affaires d'Europe centrale. À l'armée même, il lisait la *NRH*. « Dans la mesure de mes forces, ajoutait-il, j'avais travaillé à ce que justice fût rendue à la Hongrie et ma pensée a salué avec une affectueuse émotion le retour de Kolozsvár à la Couronne de Saint Etienne. Mais j'ai naturellement souffert comme Français de ce que cette résurrection de la Hongrie s'accomplît à une heure où ma propre patrie subissait une cruelle défaite... »<sup>2570</sup> L'anarchiste en gilet à carreaux ne déconsidérerait pas la Couronne de Saint Etienne. Balogh lui en fut reconnaissant : « Je suis heureux des sentiments et de l'intérêt que vous nous témoignez, répondait-il. Je souhaite de tout cœur que la France se retrouve elle-même le plus tôt possible et je regrette sincèrement que le sort qu'a connu notre patrie il y a vingt ans n'ait

---

<sup>2566</sup> Pierre LAFUE, *Revue universelle*, mars 1940, pp. 460-461

<sup>2567</sup> Michel WINOCK, « *Esprit* », *des intellectuels dans la cité 1930-1950*, point-Histoire, 1996, p. 154

<sup>2568</sup> *Sept*, 13 août 1937

<sup>2569</sup> Balogh – François-Perroux 10 mai 1940 (Fond Balogh 1/2539)

<sup>2570</sup> Duveau – Balogh 27 octobre 1940 (Fond Balogh 1/866)

pas épargné la vôtre. Nous sympathisons pleinement avec vous. »<sup>2571</sup> Le parallèle entre le destin de la France et celui de la Hongrie, implicite dans la lettre de Duveau, devenait parfaitement explicite dans celle de Balogh. Ce qui encouragea Duveau à se confier comme on le ferait à son double dans une lettre du 20 décembre.<sup>2572</sup> D'abord, il se remémorait les deuils de France, les deuils de ses amis, notamment des magyarophiles (en particulier Emile Pillias). « Vous m'excuserez d'évoquer toutes ces ombres, écrivait-il, mais je vous sais trop attaché à un certain climat français pour m'en vouloir de ce long alinéa commémoratif. »<sup>2573</sup> Ensuite, il demandait deux services à son ami Balogh. Le premier était de lui obtenir, à titre gracieux, les numéros dominicaux du *Pester Lloyd*, afin de pouvoir suivre les affaires d'Europe centrale. Le second était de retrouver la trace d'un certain Karl-Heinz Bremer, qui avait été lecteur à la Sorbonne et avait publié dans *Die Tat* une étude sur Louis-Napoléon dont Duveau, dans sa thèse sur la vie ouvrière sous le Second empire, désirait « très cordialement tenir compte. »<sup>2574</sup> L'idée de Bremer, encore assez originale à cette époque, était que Napoléon III, dans son ambition de résoudre autoritairement la question sociale envers et contre le régime parlementaire, était un précurseur du national-socialisme. Georges Duveau terminait sa lettre en s'excusant d'importuner Balogh, mais il croyait pouvoir « faire appel à [lui] comme agent de liaison entre les différentes cultures. C'est là, disait-il, la grande magistrature intellectuelle qu'exerce la *NRH*. » Eh oui, les vieux souvenirs de débats franco-allemands... Mais, en 1940, le monde avait bien changé. Soulignons que tout cela était sérieux. Karl-Heinz Bremer a bien écrit un article en 1938 dans *Die Tat* intitulé « Der Sozialistische Kaiser », qui semble correspondre à la description qu'en faisait Duveau.<sup>2575</sup> Quant à l'auteur (Bremer lui-même), il était inutile de s'adresser à Berlin en passant par Budapest pour le retrouver, puisqu'il était alors directeur adjoint de l'Institut allemand de Paris (chargé de la censure et d'autres menus services culturels<sup>2576</sup>). D'ailleurs, il semble que Duveau finit par le retrouver, ou au moins décida de citer ses travaux.<sup>2577</sup>

---

<sup>2571</sup> Balogh – Duveau 9 novembre 1940 (loc. cit.)

<sup>2572</sup> Duveau – Balogh 28 décembre 1940 (Fond Balogh 1/866)

<sup>2573</sup> Loc. cit.

<sup>2574</sup> Loc. cit.

<sup>2575</sup> Georges Duveau évoquait pour titre : *Kaisersum und Sozialismus in Frankreich. Napoléon III und die Arbeiterbewegung seiner Zeit 1848 bis 1870*), mais il s'agissait sans doute de l'ouvrage en préparation sur lequel était fondé l'article.

<sup>2576</sup> Il aurait ensuite été envoyé sur le front russe, où il mourut en 1943 (renseignements glanés sur Wikipedia).

<sup>2577</sup> Une étude bibliographique sur le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte confirme que Georges Duveau s'intéressa à l'interprétation de Karl-Heinz Bremer « dès 1939. » (mais il y a peut-être une petite approximation sur la date) Rémi GOSSEZ, « Bibliographie critique : Littérature de Coup d'État », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 2001-22, Autour de décembre 1851, [En ligne]. Consulté le 3 juillet 2008. Disponible sur <http://rh19.revues.org/document262.html>

Dans le corps de la lettre, Georges Duveau faisait une intéressante allusion aux projets d'*Esprit* concernant l'Europe centrale pendant la drôle de guerre. Il avait été question de faire un numéro spécial sur la Hongrie. Kóvér avait fourni un « excellent papier sur la situation en Hongrie »<sup>2578</sup> (rappelons-nous, il devait être l'un des responsables hongrois de la structure dont Richard Redler avait parlé dans *Esprit* en novembre 1939) ; Duveau avait lui-même rédigé une étude sur « l'admirable numéro consacré à Michel Babits par la *NRH* » (en juin 1938). Malheureusement, « les évènements de juin ont anéanti ce n° d'*Esprit* sur l'Europe centrale » écrivait Duveau, non sans s'enorgueillir « d'avoir vu juste. »<sup>2579</sup> Et il enchaînait sur une analyse du temps présent, une présentation de ses projets...

*Dans ces laboratoires idéologiques qui s'appelaient la "3<sup>e</sup> force", la revue Esprit, le mouvement frontiste de Bergery, le maréchal s'est servi des formules mêmes que nous avons essayé – vainement – d'imposer au pays depuis sept ou huit ans. Et la plupart d'entre nous jouent, soit à Compagnon, soit dans les mouvements de jeunesse, un rôle important. Mais si nous pensons surtout France, nous ne devons pas vivre dans un isolement boudeur. De là la persistante curiosité à l'égard des choses d'Europe centrale, de là ma requête avec le Pester Lloyd. Vous imaginez bien que je porte dans mes chantiers intellectuels les matériaux d'un livre sur la Hongrie.*<sup>2580</sup>

Cette longue lettre (dont j'ai cité seulement quelques extraits) est intéressante, car elle montre distinctement la façon dont un jeune non-conformiste, classé à gauche, de surcroît, évolua en 1940 vers le maréchalisme (phénomène déjà connu), de même qu'elle établit incidemment les raisons de son intérêt pour la Hongrie et l'Europe centrale, et la poursuite de cet intérêt même dans les circonstances difficiles de l'Occupation. Je me suis particulièrement intéressé à Georges Duveau, parce que l'objet de mon étude est, entre autres, d'inscrire la magyarophilie au sein de choix idéologiques plus généraux.

Début janvier 1941, Balogh répondait cordialement en promettant de faire de son mieux pour satisfaire les deux requêtes de Duveau. Vieux réflexe professionnel, il demandait aussi un article (cela faisait bien longtemps qu'il n'en avait pas reçu de France). Puis il demandait des renseignements sur son jeune ami. « Tout ce qui vous concerne m'intéresse » ajoutait-il en présentant ses vœux pour 1941.<sup>2581</sup> Peu après, Duveau confirma qu'il recevait bien le *Pester Lloyd* (il était sans doute son unique lecteur à des kilomètres à la ronde, dans son petit village de Lauzès). En guise de réponse à la question de Balogh, il écrivait qu'il s'était mis en retraite dans une propriété campagnarde afin de rédiger sa thèse de sociologie (la vie ouvrière sous

---

<sup>2578</sup> Duveau – Balogh 28 décembre 1940 (Fond Balogh 1/866)

<sup>2579</sup> Loc. cit.

<sup>2580</sup> Loc. cit.

<sup>2581</sup> Balogh – Duveau 8 janvier 1941 (Loc. cit.)

Napoléon III). Mais aussi qu'il avait « hâte de reprendre une vie plus active. » Laquelle ? Et où ? À Vichy ?<sup>2582</sup> Malheureusement, je n'ai aucun élément pour répondre à ces questions. La littérature sur les non-conformistes est muette à ce sujet (au moins celle dont j'ai connaissance). Et sa correspondance avec Balogh s'achève ici. On ne retrouve sa trace qu'une seule fois, en juin 1941, quand Balogh allait s'adresser à Ottlik pour résoudre un problème technique d'acheminement du *Pester Lloyd* à son « lecteur le plus enthousiaste. »<sup>2583</sup> (ce qui, tout de même, tend à prouver que Duveau, actif ou non, était toujours, en juin 1941, dans son petit village du Lot).

## **4. Le père Chaillet : une dernière chance à l'antinazisme<sup>2584</sup>**

Toute personne qui s'intéresse à l'histoire de la seconde guerre mondiale en France connaît bien le père Chaillet. C'est lui qui fonda, en 1941, la principale revue clandestine chrétienne de la Résistance. Il incarne l'esprit de la résistance précoce, mais aussi le catholicisme progressiste (surtout pour ses activités d'après-guerre). Or, un aspect de sa vie est moins connu, c'est un séjour qu'il fit en Hongrie, entre octobre 1939 et octobre 1940, au cours duquel il tenta de venir en aide aux forces traditionnelles hongroises dans leurs résistances contre l'Allemagne nazie. Quel était le fond de sa pensée ? Il est bien difficile de le savoir. Comme le dit l'auteur de sa biographie : le RP Chaillet était un homme discret, voire secret.<sup>2585</sup>

### **a) Le RP Chaillet jusqu'en 1939**

Pierre Chaillet naquit en 1900 dans l'Est de la France. Dès le plus jeune âge, il aurait révélé un certain esprit frondeur (en jouant *La Marseillaise* sur l'harmonium de la Chapelle locale<sup>2586</sup>). Il entra en 1923 au Noviciat des jésuites de Fourvière, à Lyon, puis compléta sa formation par des études de philologie, de philosophie et de rhétorique. En 1929, il était

---

<sup>2582</sup> Duveau – Balogh 24 janvier 1941 (Loc. cit.)

<sup>2583</sup> Balogh – Ottlik 11 juin 1941 (Fond Balogh 1/2440)

<sup>2584</sup> Les éléments sur le séjour du RP Chaillet à Budapest sont développés à partir d'un article paru en hongrois: Henri de MONTETY, « Chaillet atya titkos küldetése Magyarországra 1939/40 » [Mission secrète du père Chaillet en Hongrie 1939/40], A magyar Jezsuiták küldetése a kezdetől napjainkig [La mission des jésuites hongrois des débuts jusqu'à nos jours], Művelődéstörténeti műhely, Rendtörténeti konferenciák 2, [Piliscsaba ; 10 novembre 2004], Pázmány Péter Katolikus Egyetem, Bölcsészettudományi Kar, Piliscsaba, 2006, pp. 677-683

<sup>2585</sup> Renée BEDARIDA, Pierre Chaillet. Témoin de la résistance spirituelle, Fayard, 1988, 330 pages

<sup>2586</sup> Ibidem

nommé professeur au collège *Notre-Dame d'Afrique* à Alger. Il y découvrit la colonisation, qui lui inspira un sentiment ambivalent d'admiration et de réprobation. De retour en France, il fut ordonné prêtre en 1931. En 1935, il devenait professeur de théologie à Fourvière. Tout au long des années trente, il voyagea beaucoup, en Allemagne, en Autriche où il passa son *troisième an* (en 1934), et à Rome où il accomplit son *Biennium* (en 1936). Le 2 février 1937, il prononça sa profession solennelle devant l'autel de l'église de *Gesù* à Rome.

Pendant ses voyages, il eut l'occasion d'approfondir ses connaissances sur la théologie allemande. Il était attiré par l'œcuménisme professé par Johann Adam Möhler et l'école de Tübingen, dont l'accent était mis sur l'Église des premiers siècles, l'Église des martyrs. Son intérêt allait demeurer vivace pour le renforcement de l'unité chrétienne face au néo-paganisme. Le néo-paganisme nazi, il en observa le développement en Autriche et publia sur son expérience un livre en 1939 : *L'Autriche souffrante*. Dans la première partie, il écrivait avoir été séduit par le chancelier Dollfuss ; il appréciait chez ce dirigeant catholique sa volonté de s'opposer à l'Allemagne hitlérienne et voyait en lui la possibilité d'expérimenter une nouvelle organisation chrétienne du travail. La seconde partie du livre est une description navrante du régime de terreur instauré après l'*Anschluss*. Ce témoignage démontre la lucidité en même temps que le parti pris du père jésuite sur la situation internationale, dont voici un exemple : « L'Autriche honnête et faible, trahie par l'Italie, abandonnée par l'Angleterre et la France, a succombé dans un duel inégal. Hitler triomphe, c'est l'apothéose de l'Allemagne. »<sup>2587</sup> Le père Chaillet y montre aussi une connaissance précoce et précise de la réalité du régime nazi, qu'il a pu approfondir en visitant, à Vienne, l'exposition « *die ewige Jude* » (le Juif éternel) : « Le III<sup>e</sup> Reich entend résoudre le problème de la pureté de la race par l'extermination impitoyable [...]. Il suffit d'en avoir été témoin à Vienne pour ne pas se résigner à un silence complaisant et complice. »<sup>2588</sup> De retour en France fin 1938, le père Chaillet orienta sa vie vers l'action. Il fonda à Lyon des organisations de secours aux réfugiés victimes du nazisme. En septembre, il voyagea de nouveau en Autriche, et en rapporta un article paru aux *Etudes* où il faisait preuve, contrairement à l'opinion générale, d'une certaine compréhension à l'égard de la hiérarchie autrichienne qui s'était fait tromper par Hitler. Pour l'avenir, son modèle était l'Église allemande réunie à Fulda.<sup>2589</sup>

---

<sup>2587</sup> Pierre CHAILLET, *L'Autriche souffrante*, p. 101, citée dans Renée BEDARIDA, *Ibid.*, p. 76

<sup>2588</sup> *Ibid.* p. 105, cité dans Renée BEDARIDA, *Ibid.*, p. 77

<sup>2589</sup> Pierre SCEY [pseudonyme de Pierre Chaillet], « L'Église d'Autriche dans la tourmente », *Les Etudes*, octobre 1938, pp. 164-175

À la déclaration de guerre, en septembre 1939, il proposa ses services au ministère de la Guerre. Dès le mois d'octobre, le 5<sup>o</sup> bureau de l'état-major, c'est-à-dire le service des Renseignements, acceptait sa proposition et l'affectait à une mission spéciale en Hongrie. En guise de couverture, il devrait prononcer des conférences de propagande et des sermons. Avant de revenir sur cette période hongroise de 1939-40, je vais indiquer les principales étapes de son activité de résistant, à partir de 1941 (après son retour de Hongrie).

## b) L'homme de la résistance spirituelle<sup>2590</sup>

Lorsque le père Chaillet accosta à Marseille en décembre 1940, la France était sous l'emprise de la défaite et avait placé son sort entre les mains du maréchal Pétain, chef de l'État français depuis le 10 juillet. Il se fit démobiliser à Vichy. Comme il était déjà connu de la Gestapo, ses amis du 5<sup>o</sup> bureau lui confièrent des faux papiers. Le RP Chaillet fit alors la connaissance de quelques résistants précoces comme Henri Frenay, qui éditait déjà un journal clandestin, auquel le prêtre fournit des articles d'ordre spirituel. Quelques mois plus tard, il lança sa propre revue, destinée à encourager la résistance à l'occupant du point de vue chrétien, ce furent les *Cahiers du témoignage chrétien* dont le premier numéro parut en décembre 1941. Tiré à 5 000 exemplaires, son éditorial, rédigé par un autre jésuite lyonnais (le père Fessard), portait un titre éloquent : « France, prend garde à ne pas perdre ton âme ! » Pendant toute la guerre, les *Cahiers* continuèrent à dénoncer les dangers du nazisme ; en voici quelques titres : « Les racistes peints par eux-mêmes » ; « Antisémites » ; « Les droits de l'homme et du chrétien ». Certains numéros tirèrent jusqu'à 120 000 exemplaires.

En parallèle, le père Chaillet poursuivait son activité de secours aux réfugiés et aux familles des résistants. À partir de 1942, il entra dans la semi-clandestinité et bénéficia plus d'une fois des faveurs de la Providence. En 1944, il fut admis dans l'organisation unifiée de la Résistance en tant que coordinateur des activités sociales.

Après la Libération, il orienta son combat contre un nouveau danger : le Communisme. En 1945, il édita un livre écrit par le père Fessard, dont le titre était, à nouveau, emblématique : *France, prend garde à ne pas perdre ta liberté !* En 1947, il rassembla 30 000 personnes dans un stade à Paris pour protester contre l'arrestation du cardinal Mindszenty. Pendant les années 50, les *Cahiers* traitèrent de tous les grands problèmes contemporains (les colonies, le Moyen-Orient, la bombe atomique) ; le père Chaillet était souvent en conflit avec ses collègues de la

---

<sup>2590</sup> Pour un exposé complet de ses activités de résistant : Renée BEDARIDA, Père Chaillet. Témoin de la résistance spirituelle, Fayard, 1988, 330 pages



rédaction. En 1957, ses supérieurs hiérarchiques jugèrent que la revue prenait un ton trop anti-catholique et antinational, ils demandèrent au père Chaillet de démissionner. Celui-ci se consacra alors à ses activités caritatives jusqu'à sa mort, en 1972.

### c) Le RP Chaillet en Hongrie (1939-40)

Après cette introduction biographique et le bref résumé de ses activités pendant l'occupation, qui sont à l'origine de sa renommée, le temps est venu de parler du bref séjour hongrois du RP Chaillet. Avant de partir, le jésuite avait rendu visite à Gesztesi pour obtenir une recommandation auprès de Joseph Balogh.<sup>2591</sup> Il arriva fin septembre à Budapest et, début octobre, Balogh l'invitait à déjeuner en compagnie de Tibor Eckhardt.<sup>2592</sup> À la mi-octobre, il prononçait trois conférences dans la capitale sur le Christianisme en France (dans la salle des congrégations de la maison des jésuites), puis il partit en tournée en province pendant une dizaine de jours (à Szeged, Pécs, Sopron, Győr et Komárom). Le 7 février 1940, il donnait une nouvelle conférence à Budapest, sur l'humanisme chrétien et l'humanisme bergsonien ; le 12 avril, une autre consacrée aux nouvelles orientations communautaires et à l'avenir de la société (devant plusieurs centaines de personnes, dans la salle de la coupole de l'Université de Budapest).<sup>2593</sup> En outre, chaque dimanche, le sermon du père Chaillet à l'église des servites était, d'après l'intéressé, « un petit évènement dans la vie hongroise ; l'église était archicomble. »<sup>2594</sup> Il écrivit un article pour la *NRH* (une nécrologie du RP Béla Bangha, publiée en juin 1940) ; en outre, son nom apparaissait fréquemment dans la presse hongroise. Mentionnons, par exemple, une interview dans *Jelenkor* en mars 1940.<sup>2595</sup> L'« éminent membre de la compagnie de Jésus »,<sup>2596</sup> qui résidait dans la maison de son ordre *Mária utca*, s'était, semble-t-il, véritablement fondu dans le paysage. Balogh espérait même sérieusement avoir fait de lui un collaborateur permanent de la revue.<sup>2597</sup>

---

<sup>2591</sup> Gesztesi – Balogh 18 septembre 1939 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2592</sup> Balogh – Tibor Eckhardt 2 octobre 1939 (Fond Balogh 1/879)

<sup>2593</sup> *NRH*, juin 1940, 4<sup>e</sup> de couverture

<sup>2594</sup> Chaillet SJ – de Lubac 16 janvier 1940, in René BEDARIDA, *Ibid.*, p. 93. Ce succès est confirmé par un témoignage de Balogh : « chaque dimanche [le RP Chaillet] prêche à l'église des servites, avec beaucoup de succès à ce que j'ai entendu dire. » Balogh – Carré O.P. 6 février 1940 (Fond Balogh 1/523)

<sup>2595</sup> Alexandre SARMANDY, « Interview du RP Chaillet », *Jelenkor*, mars 1940 (À propos des succès de l'Action catholique en France.)

<sup>2596</sup> *NRH*, novembre 1939, p. 338

<sup>2597</sup> « Permettez-moi d'espérer d'ailleurs, que tant que vous restez à Budapest, - c'est-à-dire, comme je le souhaite, le plus longtemps possible, - vous serez pour nous un collaborateur permanent. » Balogh – Chaillet SJ 30 juillet 1940 (Fond Balogh 1/551)

## d) Aspects d'une mission diplomatique secrète

Le RP Chaillet était chargé de recueillir des informations sur les milieux hongrois opposés à la pénétration allemande dans leur pays. Pour entrer en contact avec ces derniers, il adopta la technique qui consistait à se montrer le plus possible. Ses conférences étaient publiquement opposées à l'idéologie nazie. En novembre 1939, la Légation de France envoyait quelques exemplaires de *L'Autriche souffrante* à Balogh, qui se proposait de les distribuer autour de lui.<sup>2598</sup> Sans dissimuler l'intransigeance de ses propres opinions, Chaillet adopta une certaine tendance au compromis, ou plutôt à l'ouverture d'esprit en ce qui concernait celle des autres, dans l'espoir, sans doute, de contribuer à l'union de toutes les forces antiallemandes, quelle que fût leur origine. Comment interpréter autrement le fait qu'il accepta de fréquenter Tibor Eckhardt, dont l'opinion encore récemment déclarée sur la question juive était aux antipodes des siennes ?<sup>2599</sup>

D'ailleurs, que pensait-il de la Hongrie ? À défaut de ses rapports adressés au 5<sup>e</sup> bureau, je peux donner un semblant de réponse fondé sur deux articles qu'il envoya aux *Etudes* et dont le leitmotiv était la neutralité : neutralité utile, qui expliquait et excusait tout, neutralité qu'il fallait donc à tout prix préserver.

### *Climat de neutralité. Impressions de voyage (décembre 1939)*<sup>2600</sup>

*En décembre, il saluait la sagesse de Hongrois qui avaient su rester hors du conflit. Mais, pour échapper au sort de la Pologne « sa faiblesse condamn[ait] la Hongrie à une prudence assez mal accordée à son bouillant tempérament. »<sup>2601</sup> En outre, Pierre Chaillet remarquait avec satisfaction le déclin des Croix Fléchées : « le bon sens populaire l'emporte » écrivait-il.<sup>2602</sup> Il déplorait la persistance de structures sociales féodales, mais voulait aussi croire au succès d'un essai de corporatisme chrétien en Hongrie qui, selon lui, pourrait conjurer la menace communiste dont il ne fallait pas minimiser l'importance dans cette région.<sup>2603</sup> Quant à l'Allemagne ? Il affirmait qu'il n'avait jamais, en Hongrie, « réussi à rencontrer de respect pour l'Allemagne qui ne [fût] mêlé d'inquiétude. »<sup>2604</sup> En tout état de causes, il admettait que la neutralité, lorsqu'elle n'était pas dictée par l'égoïsme, pouvait*

---

<sup>2598</sup> Balogh – Christian de Bartillat 8 novembre 1939 (Fond Balogh 1/239)

<sup>2599</sup> Gageons que le RP Chaillet s'était renseigné à l'avance sur les principales personnalités de la vie politique hongroise. Il suffisait, d'ailleurs, d'avoir lu la Gazette de Hongrie que j'ai déjà citée, où Tibor Eckhardt affirmait vouloir résoudre la « question juive » « sur la base du racisme. » Gazette de Hongrie, 26 novembre 1938

<sup>2600</sup> Pierre SÇAY (pseudonyme de P. Chaillet), « Climat de neutralité. Impressions de voyage », *Etudes*, Octobre-Décembre 1939, pp. 637-652

<sup>2601</sup> Art. cit., p. 645

<sup>2602</sup> Art. cit., p. 647

<sup>2603</sup> Art. cit., pp. 648-649

<sup>2604</sup> Art. cit., p. 650

« servir aussi à la cause du droit, en se réservant pour l'œuvre de la paix. »<sup>2605</sup>

Bilan provisoire de neutralité (Mai 1940)<sup>2606</sup>

L'article, publié le 20 mai 1940, c'est-à-dire après l'attaque allemande, était daté du 23 avril. Après avoir séjourné six mois en Hongrie, le RP Chaillet exprimait toujours la même sympathie pour ce pays, mais il admettait que sa position était singulière. « La volonté d'indépendance hongroise, souple et tenace, suit une ligne sinueuse de compromis et d'attente, qui dérouté l'impatience de l'observateur étranger. »<sup>2607</sup> Que signifiait « dérouté l'impatience » ? Cette formulation est assez obscure. Était-ce que les « observateurs étrangers » voulaient la révision des frontières plus vite que les Hongrois ? Ou bien perdaient-ils leur patience face aux idées fixes de ces derniers ? Des Français qui connaissaient la Hongrie depuis longtemps avaient épuisé leurs réserves de patience (Robert d'Harcourt, ou même Jean de Pange, par exemple). Pierre Chaillet n'était là que depuis six mois. D'ailleurs, il n'avait aucune nostalgie pour l'empire austro-hongrois et il se réjouissait que la Hongrie, libérée des entraves du dualisme, eût pu retrouver « un sens plus aigu de sa mission et de son indépendance »,<sup>2608</sup> ce qui devait, d'après le prêtre, lui donner la force de choisir « la voie du sacrifice », qui serait aussi « l'assurance d'un meilleur avenir. »<sup>2609</sup> En décembre 1939, la neutralité régnait encore en maître ; en mai 1940, elle devait partager le terrain avec une « voie du sacrifice » dont les contours n'étaient pas précisés par le père jésuite. D'ailleurs, le temps du sacrifice n'apparaissait pas non plus clairement dans le texte, car le RP Chaillet se satisfaisait de la situation actuelle, jugée inévitable et caractérisée par des « relations amicales » avec le Reich et des « relations correctes » avec les Alliés. Il parlait du révisionnisme sans animosité, évoquant de lui-même le problème (encore à résoudre) de la Transylvanie.<sup>2610</sup> Enfin, Pierre Chaillet expliquait la raison de sa confiance en faisant un éloge de Teleki (et même, indirectement, du régent Horthy). Teleki était parvenu à relever le moral et la confiance de son pays, grâce à son calme et à sa « réserve temporisatrice », sa « gravité » qui contrastait avec la « couardise » de certains autres, face à une opinion publique et à des « cliques politiciennes » hostiles.<sup>2611</sup> L'assistance offerte à la Finlande, l'accueil des Polonais étaient des signes rassurants. Finalement, même Béla Imrédy trouvait presque grâce aux yeux du jésuite : « beaucoup de choses » le séparaient des nationalistes d'extrême droite, « nous l'espérons, précisait Chaillet, car M. Imrédy est un catholique sincère et un Hongrois fervent. »<sup>2612</sup>

---

<sup>2605</sup> Art. cit., p. 637

<sup>2606</sup> Pierre SCEY, « Hongrie 1940. Bilan provisoire de neutralité », Etudes, mai 1940, pp. 376-395

<sup>2607</sup> Art. cit., p. 376

<sup>2608</sup> Art. cit.

<sup>2609</sup> Art. cit.

<sup>2610</sup> Art. cit., p. 382

<sup>2611</sup> Art. cit., pp. 390, 393, 395

<sup>2612</sup> Art. cit., p. 395

Ces vœux pieux formulés à propos d'Imrédy rappèlent ceux de Georges Duveau lorsqu'il affirmait que Gyula Gömbös était moins fasciste que ce dernier le croyait lui-même. En ce qui concerne Chaillet, à l'image de son ami Balogh, il ratissait très large, des chrétiens démocrates de *Jelenkor* jusqu'à Tibor Eckhardt et (virtuellement) jusqu'à Béla Imrédy, là où Balogh lui-même ne le suivait pas, puisqu'il ne correspondait plus avec Imrédy depuis déjà deux ans. Notons que cette attitude accommodante du jésuite français contraste fort avec l'intransigeance dont il allait faire preuve ensuite, en France pendant l'Occupation.

## e) Le père Chaillet et le comte Teleki : sa mission à Paris en avril-mai 1940

Hasardons une conjecture : la confiance que le RP Chaillet plaçait dans la Hongrie, ou plutôt l'espoir que ce pays lui inspirait reposait, au moins partiellement, dans l'admiration qu'il avait pour son président du Conseil, le comte Teleki. Ce dernier était, en effet, l'incarnation de la neutralité hongroise, non pas une neutralité de couard, mais une neutralité active et patriotique, attentive à réaliser les objectifs nationaux en temps de guerre s'il le fallait, sans pour autant compromettre leur parachèvement avec la paix. Aux yeux du RP Chaillet, tel que cela transparaît dans ses articles de synthèse, cette attitude était, dans un premier temps, favorable à l'action des Alliés, et, plus tard, au succès de la paix. Il noua des relations personnelles avec Teleki. Celui-ci connaissait sans doute la véritable raison de la présence du jésuite en Hongrie (agent des Renseignements). Un jour du mois d'avril 1940 (plutôt fin avril, ou même début mai – voir plus bas), il le fit mander pour lui proposer une mission tout à fait particulière.<sup>2613</sup> Il s'agissait d'aller prendre langue avec un officier général allemand qui se trouvait alors à Paris, sous une fausse identité, afin d'y nouer des relations avec le gouvernement français pour le compte d'une organisation d'officiers allemands dont l'objectif était de faire disparaître Hitler. Pál Teleki demandait au RP Chaillet de trouver ce général et de l'orienter vers les bonnes personnes à Paris. Lors d'un entretien qu'elle m'accorda en 2004, madame Renée Bédarida m'a expliqué ce que lui avait raconté Jean Prunet, responsable des Renseignements généraux à la Légation de Budapest : après avoir obtenu la confiance du comte Teleki, Chaillet s'était rendu à la Légation pour demander conseil à son supérieur (Prunet). Tous les deux avaient convenu que Chaillet devrait officiellement présenter l'affaire à la hiérarchie diplomatique, mais alors, Prunet devait entrer en scène et proposer que ce fût le

---

<sup>2613</sup> Cf. Renée BEDARIDA, *Ibid.*, p. 95. Sur la base de « notes relatives au séjour du P. Chaillet en Hongrie en 1940 », Jean P., 15 février 1973, transmises à l'auteur et jugées dignes de foi. (Jean P. est, de toute évidence, Jean Prunet, agent des Renseignements généraux à la Légation de Budapest).

prêtre qui, officieusement, entreprit le voyage.<sup>2614</sup> C'est ce qu'il fit, à la fin du mois de mai, comme l'atteste une lettre datée du 31 mai adressée au rédacteur parisien de la *NRH*, dans laquelle Balogh indiquait que le RP Chaillet venait de partir « pour passer huit jours à Paris », et dans laquelle il recommandait aussi le prêtre à Simon Arbellot.<sup>2615</sup> Sur l'éventuel succès de la mission, je ne sais rien. Quant au projet d'attentat du groupe d'officiers en question, on ne peut que supposer qu'il émanait des cercles d'opposition militaires groupés, en particulier, autour du général Beck et de l'amiral Canaris. Du reste, il n'est pas extrêmement étonnant qu'ils fussent en contact avec Teleki, puisqu'ils avaient même, à cette époque, des relations avec des personnalités d'Europe occidentale (qui, justement, ne leur accordèrent pas toujours assez d'attention).

## f) Le choc de la défaite, les ailes de Dom Morin

Le 13 juin 1940, Balogh écrivait, à son jeune ami jésuite hongrois, qui résidait alors à Enghien (Sándor Balogh SJ), un étrange commentaire à propos des impressions du RP Chaillet. Le voici :

*Les épreuves traversées à Enghien sont bien attristantes, et ce qui se passe depuis en France fait craindre le pire. Et pourtant, ce n'est pas avec des impressions morales défavorables que votre confrère dans la compagnie de Jésus, le RP Chaillet, est revenu de France il y a quelques jours.*<sup>2616</sup>

Convenons que le père Chaillet ait quitté Paris vers le 10 juin. Imaginons la scène : le 4, une partie de l'armée française embarquait en hâte vers l'Angleterre à Dunkerque, laissant sur place des quantités considérables de prisonniers. Le 10 même, les Allemands étaient si proches de la capitale, que Paris était déclarée ville ouverte. Où le jésuite pouvait-il, en de telles circonstances, puiser des impressions qui ne fussent point trop défavorables ? (soulignons qu'il ne s'agit pas d'un fait vérifié, mais du témoignage de Balogh). Était-ce le succès de sa mission avec le général allemand ? Encore une fois, j'avoue n'avoir aucun élément sur le sujet.

Le 14 juillet, à l'église de l'Université, en présence du ministre à Budapest (qui était encore Pierre Guerlet), le RP Chaillet prononçait une messe pour les morts français. Dans son homélie, il appelait la communauté française à ne pas se laisser abattre. Plus tard, dans le *Témoignage chrétien* du 2 septembre 1944, il allait écrire qu'il avait entendu l'appel du 18

---

<sup>2614</sup> Souvenirs de Jean Prunet. D'après un entretien avec madame Renée Bédarida, décembre 2004

<sup>2615</sup> Balogh – Arbellot 31 mai 1940 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2616</sup> Balogh – Sándor Balogh SJ 13 juin 1940 (Fond Balogh 1/182)

juin et aussitôt décidé de suivre de Gaulle. Mais j'ignore s'il parla, le jour de la fête nationale à Budapest –à mots couverts, bien sûr – de ce qui se passait à Londres. D'ailleurs, était-il, alors, vraiment aussi sûr de lui ? Il faut bien admettre qu'il donna, tout en émettant quelques réserves sur son contenu, son *imprimatur* personnel à l'article de dom Germain Morin (« Les deux ailes de l'Occident »). Le 23 juillet 1940, il écrivait à Balogh :

*Je viens de lire le remarquable article de dom Morin, qui mérite vraiment de paraître. Il ne sera évidemment sous tous ses détails pas du goût de tous et il ne sera vraiment apprécié que si l'expérience souhaitée de rencontre dans la compréhension mutuelle des Allemands et des Français se réalise dans le respect mutuel. Si l'espérance est, comme je le crains peut-être plus que l'auteur, brutalement démentie par la paix hitlérienne, il ne nous restera qu'un beau rêve, encore prématuré.<sup>2617</sup>*

Oui, espérer la réconciliation franco-allemande en juillet 1940 était pour le moins « prématuré. » Et l'on ne ressent pas dans cette lettre le sentiment d'urgence, ni celui de la gravité de la situation propre au père Chaillet. De plus, ce dernier minimisait singulièrement la portée des pensées de dom Morin. En un mot, il continuait sur la lancée de la bienveillance à l'égard des accommodements vis-à-vis de l'Allemagne. Et, ce qui surprend le plus, c'est que cet accommodement ne concernait pas, cette fois-ci, la Hongrie, mais bien la France : le RP Chaillet semblait appliquer à la France la méthode qu'il avait trouvée adéquate en Hongrie. Quelques jours plus tard, Joseph Balogh prenait acte que « du côté français, rien ne s'oppos[ait] à la parution [du] bel article », <sup>2618</sup> qui parut, effectivement, au mois d'août – non sans que la rédaction déclinât toute responsabilité. Ces « deux ailes de l'Occident » ont véritablement plané sur ma thèse. Je n'en parlerai plus, mais leur ombre s'imposera encore, sans doute, jusqu'à son terme. En ce qui concerne le RP Chaillet, les mois d'été semblent justement avoir été ceux d'un tournant important, comme nous allons le voir à propos de la restitution de la Transylvanie.

## g) Le retour de la Transylvanie du Nord (août 1940)

Depuis octobre 1939, Balogh et Chaillet étaient en contact cordial et régulier. Leur unisson culmina en juillet 1940. Mais lorsque en septembre 1940, Balogh demanda au jésuite un éditorial pour le numéro consacré à la restitution de la Transylvanie, le père Chaillet se déroba. Pourtant, Balogh était sûr de lui. Il avait, dans sa manche, le précédent que représentait l'éditorial du RP Delattre sur le retour de la Haute-Hongrie (en 1938) ; de plus, il

---

<sup>2617</sup> Chaillet SJ – Balogh 23 juillet 1940 (Fond Balogh 1/551)

<sup>2618</sup> Balogh – Chaillet SJ 30 juillet 1940 (Loc. cit.)

était convaincu (il l'écrivait) que Chaillet approuvait la révision de la frontière magyaro-roumaine. Aussi concluait-il naturellement sa lettre par une question qui, selon lui, était rhétorique : « peut-être me sera-t-il permis de vous prier de montrer à vos compatriotes et en même temps à nos lecteurs occidentaux que la réannexion d'une partie de la Transylvanie repose sur des droits historiques et éthiques. »<sup>2619</sup> Voici ce que répondit le RP Chaillet, qui s'excusait de sa réponse tardive, due à de fortes fièvres qui l'avaient immobilisé pendant une semaine :

*Je serais très heureux de vous rendre le service que vous attendez de moi, si je devais simplement par là vous prouver l'estime où je tiens votre effort et la reconnaissance que je vous garderai pour l'aimable obligeance que j'ai trouvée auprès de vous personnellement à chaque occasion. Mais la situation me paraît très différente de celle où le P. Delattre pouvait écrire sa joie du retour de la Haute-Hongrie. Je me réjouis moi-même aujourd'hui de voir satisfait en partie un des vœux les plus ardents de tout Hongrois. Mais les incidences politiques de ce jugement d'arbitrage prononcé par ordre des 2 hommes à qui la France est responsable de sa débâcle (sic), les conséquences déjà prévisibles de cet acte qui va livrer la Roumanie à la discrétion de l'Allemagne, pour la grand avantage de celle-ci dans la lutte qui continue, l'inquiétude qui m'assiège au sujet des vrais intérêts de la Hongrie dans un avenir plus ou moins lointain, de voir son sort de nouveau lié à celui du Reich, tout ceci m'empêche comme Français de manifester actuellement un assentiment qui, pour être sincère, devrait s'accompagner de réserves que la censure hongroise ne laisserait pas de juger inopportunes. Il vaut mieux que je garde le silence, ce qui ne change rien à ma fidélité personnelle à la cause hongroise. J'aimerais vous expliquer tout cela de vive voix, pour que ne surgisse pas entre nous l'ombre d'un malentendu.*<sup>2620</sup>

Visiblement, le verre, jusqu'alors à moitié vide, était désormais à moitié plein. Le temps était passé des accommodements, même en Hongrie. Était-ce le choc différé de la débâcle – à mesure que les informations venaient de France – qui avait agi sur le psychisme du prêtre. Ou bien son attitude conciliante, largement théorique (?), avait-elle éclaté face aux évènements concrets et contraires de la défaite française et de l'accroissement territorial hongrois. Quoi qu'il en soit, le père Chaillet allait désormais rester sur la réserve. Au-delà de cette décision, notons aussi qu'il tomba malade et fut même dans l'obligation de se rendre en convalescence dans la ville d'eau de Hévíz (à moins que ce fût pour échapper à quelque poursuite). Balogh ne s'avoua pas vaincu et, encouragé par les jésuite de Hongrie et même par Georges Deshusses, il réitéra sa demande, argumentée en deux points principaux :

---

<sup>2619</sup> Balogh – Chaillet SJ 2 septembre 1940 (Fond Balogh 1/551)

<sup>2620</sup> Chaillet SJ – Balogh 7 septembre 1940 (Loc. cit.) (passages soulignés par l'auteur)

(1) *Pour la raison même que parmi les amis de la Hongrie peuvent régner des idées et des inquiétudes comme la vôtre, en ce sens qu'ils peuvent se dire que le "retour" d'une partie de la Transylvanie est en rapport étroit avec la guerre entre les puissances de l'axe et la Grande-Bretagne, il importe d'expliquer aux hommes de bonne volonté que l'appartenance de la Transylvanie à la Hongrie et, par celle-ci, à la chrétienté occidentale est une question éternelle et dont l'examen à tête reposée peut et doit même être séparé d'une situation créée par une guerre néfaste.*

(2) *Comme vous le savez vous-même, la plupart des Hongrois et des Transylvains ne sont pas satisfaits par la décision de Vienne. Nous sentons que la Transylvanie constitue par elle-même une grande et indissoluble unité et nous ne doutons pas que le droit divin et humain n'assigne à cette grande unité sa place, qui est avec la Hongrie.<sup>2621</sup>*

Balogh invitait donc son ami à « oublier la situation présente » et à écrire quelques pages sur les « aspects chrétiens et européens de la question. »<sup>2622</sup> Oublier la situation présente, c'était précisément ce que le RP Chaillet ne pouvait et ne voulait plus faire. Néanmoins, il obtempéra. En annonçant son retour à Budapest pour le 22, il adressa l'article le 17 septembre :

*Voici le petit article promis, achevé dans le calme reposant de Héviz. J'espère qu'il répondra à vos intentions ; il est sincère et dit ce qu'un Français peut aujourd'hui déceimment exprimer dans la complexité de la situation internationale. Les réserves que je crois de mon devoir de faire le sont sous forme assez voilée, pour que seuls ceux qui possèdent les finesses du français ne s'y méprennent pas. Je fais le vœu que vous ne soyez pas déjà totalement « gleichgeschaltet » afin que la censure ne bronche pas devant la crainte de déplaire ; sinon je perdrais le goût de manifester, momentanément au moins, mes sentiments hongarophiles.<sup>2623</sup>*

Malheureusement, cet article ne fut pas publié (et je n'en ai pas trouvé la trace). Dans sa dernière lettre connue au père Chaillet, Balogh lui proposait encore d'en corriger le texte :

*Je vous suis très obligé de votre article, lequel est extrêmement intéressant. Autant je comprends vos points de vue et autant votre argumentation est instructive, autant je sens que la publication en est une question délicate, du point de vue tant français que hongrois. Avec votre aimable permission mes collaborateurs et moi nous plongerons quelques jours dans ce texte et nous verrons quels changements nous pourrions proposer. Je voudrais vous rencontrer ensuite vers le milieu de la semaine prochaine : je me présenterai chez vous mardi.<sup>2624</sup>*

---

<sup>2621</sup> Balogh – Chaillet SJ 11 septembre 1940 (Loc. cit.)

<sup>2622</sup> Loc. cit.

<sup>2623</sup> Chaillet SJ – Balogh 17 septembre 1940 (Loc. cit.)

<sup>2624</sup> Balogh – Chaillet SJ 21 septembre 1940 (Loc. cit.)



## h) Départ vers la France, synthèse sur le séjour hongrois

Que faire en Hongrie en octobre 1940 ? Une solution était d'obéir simplement aux ordres. Mais à quels ordres ? Le RP Chaillet, était, ne l'oublions pas, à la fois jésuite et sergent dans l'armée française, affecté au 5<sup>o</sup> bureau. Le provincial de Lyon désirait son retour. Quant aux services secrets, j'ignore malheureusement quelles étaient leurs intentions. En revanche, nous savons que la Légation tenait à ce qu'il restât en Hongrie pour y accomplir sa charge d'âmes. Le 3 octobre 1940, le nouveau ministre en Hongrie, Robert de Dampierre, s'adressait en ce sens au secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.<sup>2625</sup> D'autre part, d'après le général Anxionnaz, qui était alors attaché de l'Air à la Légation de Budapest (et gaulliste), le RP Chaillet aurait reçu de Londres la mission de « rester le plus longtemps possible à Budapest. »<sup>2626</sup> Mais c'est la société des Jésuites qui imposa sa volonté, sans coup férir. D'ailleurs, Charles-Roux, en transmettant la demande du comte de Dampierre à son ami jésuite le RP de Boyne, s'excusait de s'immiscer « ainsi dans une question de discipline et d'organisation intérieure au sujet de laquelle, il [était] superflu de le dire, [il n'ignorait] pas toute l'étendue de [s]on incompetence. »<sup>2627</sup> Norbert de Boyne transmit, à son tour, la demande au provincial de Lyon (le RP du Bouchet SJ), qui affirma comprendre parfaitement les motifs qui l'avaient inspirée, mais, à son grand regret, « des raisons très graves l'obligeaient à maintenir le rappel du P. Chaillet en France. »<sup>2628</sup> Des raisons très graves. Et qu'en pensait l'intéressé ? Un autre candidat au retour, le dénommé Joseph Blanchard, fit route avec Chaillet de Belgrade à Constantinople, puis jusqu'en en Syrie avant d'embarquer sur l'*Athos II* vers Marseille. Il constatait, raconte-t-il, que « le père Chaillet avait décidé de s'élever contre toute injustice et à agir pour la seule vérité avec le [patriotisme le plus pur], dût-il passer pour intolérant. »<sup>2629</sup> Il faut, certes, se méfier des anachronismes éventuellement liés aux défaillances de la mémoire. Mais, au regard d'autres éléments vérifiés (ses relations avec Balogh), on est tout de même tenté de constater l'opposition catégorique entre cette nouvelle attitude du RP Chaillet et la stratégie qu'il avait suivie en Hongrie depuis un an. Désormais, l'heure n'était plus au compromis, ni même à la tolérance. Sur les circonstances de son départ, Renée Bédarida a rassemblé quelques éléments penchant pour une certaine précipitation ; sous la menace d'une interpellation, le RP Chaillet aurait obtenu une voiture du

---

<sup>2625</sup> Dampierre – [Charles-Roux] (télégramme) 3 octobre 1940 (MAE (Vichy)-Z-Europe-422-25)

<sup>2626</sup> Entretien avec madame Renée Bédarida, décembre 2004

<sup>2627</sup> Charles-Roux – Norbert de Boyne SJ 11 octobre 1940 (Loc. cit. 422-26/27)

<sup>2628</sup> Norbert de Boyne SJ – Charles-Roux 21 octobre 1940 (Loc. cit. 422-29)

<sup>2629</sup> Souvenirs de Joseph Blanchard (recueillis en 1973), communiqués lors de l'entretien avec madame Renée Bédarida, décembre 2004

ministre des Affaires étrangères (le comte Csáky) qui l'aurait conduit jusqu'à la frontière où il aurait pris l'Orient Express. Néanmoins, le général Anxionnaz affirme, de son côté, que le RP Chaillet circula librement jusqu'à la fin de son séjour.<sup>2630</sup> La question reste à peu près ouverte, comme beaucoup d'autres concernant cette aventure hongroise du futur résistant Chaillet.

Mais ceci ne saurait nous empêcher de tenter une synthèse. Qu'est-ce que le père Chaillet a retenu de son séjour hongrois, dont l'épicentre coïncide à peu près avec la défaite française ? Je suis tenté de croire que ce fut la fin de ses illusions. De même que Jean de Pange, le RP Chaillet était allé au bout de son rêve hongrois, un rêve beaucoup plus mystérieux, en quelque sorte, car, contrairement à celui du comte de Pange, il est beaucoup plus difficile à insérer dans son parcours intellectuel et idéologique.

Après le naufrage du corporatisme chrétien en Autriche en 1938 et la débâcle militaire française en 1940, le père jésuite paraît bien avoir pressenti le prochain désastre de la politique néo-baroque hongroise (et de la Hongrie avec). D'ailleurs – et c'est sans doute un signe de son trouble – il allait conserver le silence sur la Hongrie pendant toute la guerre : pas un *Témoignage Chrétien* clandestin ne traite de la situation hongroise, de l'accueil des prisonniers français, etc... alors qu'il y est régulièrement question d'autres pays européens.<sup>2631</sup>

Pourtant, ses affinités avaient été grandes avec le catholicisme hongrois. En juin 1940 était paru son unique article à la *NRH*, une nécrologie de Béla Bangha SJ. Il y saluait, chez le jésuite hongrois, son obsession de la lutte contre « l'organisation méthodique des forces néo-païennes de déchristianisation. »<sup>2632</sup>. C'est peut-être aussi en découvrant les activités du RP Bangha qu'il prit conscience de l'importance de la presse dans la propagation du message chrétien.<sup>2633</sup> Voici ce qu'il disait de son confrère de la compagnie de Jésus : « Dès 1914, il avait fondé la revue *Magyar Kultúra* qu'il dirigea jusqu'à sa mort avec la prédilection un peu jalouse de l'homme qui a construit sa maison de ses propres mains. »<sup>2634</sup> Cette remarque, qui contient une certaine charge émotionnelle, prend un relief particulier lorsque l'on sait qu'en 1957, les supérieurs de Pierre Chaillet lui demandèrent de démissionner de la rédaction du *Témoignage Chrétien*, cette revue qu'il avait, lui aussi, construite de ses propres mains.

---

<sup>2630</sup> Entretien avec madame Renée Bédarida, décembre 2004

<sup>2631</sup> Cahiers et courriers clandestins du témoignage chrétien, 1941-1944, Réédition intégrale en fac-similé. Publié par Renée Bédarida et Adrien Nemoz, Paris, 1980. T. I et II., 280 et 285 pages

<sup>2632</sup> *NRH*, janvier-juin 1940, p. 473

<sup>2633</sup> Béla Bangha est parvenu à « infuser un esprit nouveau, véritablement chrétien à une presse qui prend ses consignes de médiocrité spirituelle dans des clubs politiques [et dont les] habitudes [sont] enracinées du culte souverain de l'argent. » (*NRH*, janvier-juin 1940, p. 472)

<sup>2634</sup> *NRH*, janvier-juin 1940, p. 472

Ce parcours d'un père jésuite français en Hongrie, à la recherche de la vérité et de la justice en une période où celles-ci étaient mises à mal, a été semé de censure et d'autocensure, de compréhension à demi-mot et de malentendus inévitables. Il n'est pas abusif d'affirmer que cet épisode est une illustration particulière assez éloquente du paradoxe général des relations franco-hongroises.

## 5. Le RP Carré O.P. (1939-40)

Ambroise-Marie Carré est un des quelques futurs académiciens qui passèrent par la Hongrie dans les années 30-40 (avec, en particulier, Jérôme Tharaud, Jean Mistler, Robert d'Harcourt). De même que le RP Chaillet, il s'employa à renforcer les relations franco-hongroises en donnant des conférences à Budapest et en province. Au contraire de ce dernier, il ne résida pas en permanence en Hongrie, mais fit, semble-t-il, deux séjours. Le premier en juin 1939, pour une conférence sur la mentalité de la jeunesse française.<sup>2635</sup> Le RP Carré était le rédacteur en chef de la *Revue des jeunes* (publiée par les dominicains). De retour en France, il devait y insérer un compte-rendu des activités de la *NRH*, promis pour fin 1939,<sup>2636</sup> puis début 1940.<sup>2637</sup> D'ailleurs, le RP Carré devait aussi écrire un article pour la *NRH* et envisageait d'étudier d'autres projets de coopération avec Simon Arbellot.<sup>2638</sup> Il était empli de bonnes intentions, affirmant avoir déjà donné plusieurs causeries en France, à l'occasion desquelles il avait toujours souligné que « l'œuvre d'immédiate collaboration [avec la Hongrie] s'imposait sur tous les plans. »<sup>2639</sup> Mais il était débordé de travail ; en mars 1940,<sup>2640</sup> il n'avait pas encore rendu son article à la *NRH*, et n'allait jamais le rendre. Son deuxième séjour en Hongrie date des mois de novembre et décembre 1939. Il résida à Budapest et se rendit aussi en province, au moins à Kassa en Haute-Hongrie. Le 30 novembre, sous l'égide de la SNRH, il donnait une conférence sur la Crise de la civilisation, suivie, le 3 décembre, d'un sermon en langue française à l'église de l'Université.<sup>2641</sup> Tout à fait dans les idées du temps, le RP Carré insistait sur la primauté de la personne, dont le caractère chrétien reposait sur trois bases : (1) le respect du génie où qu'il soit et quelles que soient ses manifestations ; (2) l'égalité foncière impliquant qu'il n'existe pas de différence de nature, mais seulement de degré ; (3) la

---

<sup>2635</sup> Gazette de Hongrie, 17 juin 1939

<sup>2636</sup> Carré – Balogh 13 octobre 1939 (Fond Balogh 1/523)

<sup>2637</sup> Carré – Balogh 19 janvier 1940 (Loc. cit.). Je n'ai pas vérifié, n'ayant pas pu consulter la *Revue des jeunes*.

<sup>2638</sup> Loc. cit.

<sup>2639</sup> Loc. cit.

<sup>2640</sup> Carré – Balogh 23 mars 1940 (Loc. cit.)

<sup>2641</sup> Gazette de Hongrie, 25 novembre 1939

fraternité humaine, c'est-à-dire la charité. Sans cela, pas de civilisation chrétienne. Mais le religieux dominicain restait tourné vers l'avenir, affirmant qu'à la griserie du progrès pouvait et devait être substitué un « examen sérieux des conditions sociales [...] sans rien rejeter *a priori*. » C'était ce qu'il appelait « baptiser » les formes étrangères.<sup>2642</sup> Ses activités en Hongrie ressemblaient fort à celles du RP Chaillet, à peu près à la même époque. D'ailleurs, Balogh ne se plaisait-il pas à entretenir une certaine émulation entre les deux prélats ? « Peut-être cela vous intéressera-t-il de savoir que le RP. Chaillet SJ est justement ces jours-ci à Budapest, écrivait-il au père Carré en septembre 1939, je ne sais si vous le savez. »<sup>2643</sup> En février 1940, il donnait encore des nouvelles : « le père Chaillet fera ici une conférence ces jours-ci ; il a marché sur vos traces et, chaque dimanche, il prêche à l'église des servites, avec beaucoup de succès à ce que j'ai entendu dire. »<sup>2644</sup> Mais le RP Carré avait lui aussi ses succès. En décembre 1939, il avait passé une heure en compagnie de Pál Teleki (alors président du Conseil), dans une réunion privée où ce dernier était arrivé à l'improviste et avait causé « très librement et avec beaucoup de bienveillance. » « Ce contact m'a beaucoup intéressé » concluait Carré.<sup>2645</sup> Lui aussi, était tombé sous le charme de Teleki.

Quelques mois plus tard, après la défaite française, il était réfugié dans le sud de la France, croyant être atteint d'un mal incurable à la colonne vertébrale (la tuberculose des os). Sa consolation était d'écouter Radio-Budapest. « Vraiment, disait-il, de tous les pays que j'ai visités, de toutes les cultures avec lesquelles j'ai pris contact, c'est l'esprit hongrois, c'est la culture et l'histoire de votre pays [celui de Joseph Balogh], qui me parlent le plus fraternellement. »<sup>2646</sup> Rassurons-nous : lorsqu'il allait finalement s'éteindre en 2004, plus de soixante ans plus tard, le RP Carré serait presque le doyen de l'Académie française. Ceci ne saurait rien enlever, bien au contraire, au caractère apaisant – voire thérapeutique ? – de Radio-Budapest.

---

<sup>2642</sup> Idem, 2 décembre 1939

<sup>2643</sup> Balogh – Carré 16 [septembre] 1939 (Fond Balogh 1/523)

<sup>2644</sup> Balogh – Carré O.P. 6 février 1940 (Loc. cit.)

<sup>2645</sup> Carré – Balogh [6] décembre 1939 (Loc. cit.)

<sup>2646</sup> Carré – Balogh 21 février 1941 (Loc. cit.)

# Chapitre XXIV.

## La Hongrie sort de la neutralité

### 1. Quelques retrouvailles

#### a) L'anticommunisme comme plus petit commun dénominateur

On se rappelle que parmi les milieux français qui se rapprochèrent de la cause hongroise à l'approche de la guerre figure en bonne place l'Action française. Une explication, parmi d'autres déjà étudiées, était le sentiment que la Hongrie devait être soutenue dans sa mission de défense contre les invasions asiatiques. En décembre 1939, négligeant l'aspect allemand du problème européen, le quotidien royaliste déclarait que la Hongrie, qui relevait ses fortifications dans les Carpates à la suite de l'annexion de la Ruthénie, « ne s'occupait plus que du danger bolchevique. »<sup>2647</sup> Ainsi, en juin 1941 (un jour après l'attaque allemande), l'*Action française* annonçait naturellement que la Hongrie, « fidèle à sa politique chrétienne et antibolchevique », avait rompu ses relations diplomatiques avec l'U.R.S.S.<sup>2648</sup> ; le 28, qu'elle avait déclaré la guerre à la Russie soviétique, à la suite de bombardements répétés « contraires au droit des gens. »<sup>2649</sup> Qui d'autres que des communistes pouvaient avoir agi contrairement au droit des gens ? (en réalité, ces bombardements sur Kassa n'ont pas tout à fait été élucidés. Il semblerait qu'ils aient été perpétrés par l'aviation allemande en guise de provocation).

L'anticommunisme en France a connu une carrière étrange à cette époque. Honni en 1939 pour son pacte avec Hitler, le communisme allait de nouveau l'être sous le régime de Vichy pour des raisons inverses, quand Hitler allait se retourner contre Staline en 1941. Dans l'ensemble, cette croisade occidentale contre les dangers venus d'Asie eut ses séides (les engagés volontaires sur le front Est) et ses adeptes plus ou moins fervents et/ou plus ou moins disposés à transiger avec l'Allemagne. La Hongrie, dont l'entrée en guerre fut pourtant presque fortuite, d'un certain point de vue reprenait tout bonnement sa vieille mission de bastion européen (cela pouvait sembler justifié puisqu'elle venait de récupérer une partie de ses territoires et donc, partiellement son rang). Mais la beauté de la mission était singulièrement ternie par les circonstances. Contre l'assaut du doute, des magyarophiles

---

<sup>2647</sup> « La Hongrie et l'expansion du Mistsl bolchevisme », *Action française*, 31 décembre 1939

<sup>2648</sup> *Idem*, 25 juin 1941

<sup>2649</sup> *Idem*, 28 juin 1941

comme Simon Arbellot reconnaissaient à la Hongrie la grandeur de sa lutte contre « l'ennemi commun. »<sup>2650</sup>

De son côté, la *NRH*, dans ses débuts, consacra régulièrement quelques pages au danger communiste, sous la forme d'articles de substitut du procureur général le Dr. Auguste Miskolczy : « la Hongrie et la III<sup>e</sup> Internationale » (septembre 1932), « Les comploteurs bolchevistes » (janvier 1933) ; « la Hongrie et l'U.R.S.S. » (mars 1934). Puis vinrent les années de détente, brusquement interrompues par « l'Adhésion de la Hongrie à l'accord anticommuniste » (février 1939). En 1941/42, ce ne furent pas moins de quatre gros articles qui allaient être consacrés au même sujet : « Le rôle du *Komintern* dans le destin de l'Europe » (août 1941) : « Histoire de la révolution communiste en Hongrie » (septembre 1941) ; « Panslavisme et bolchevisme » (novembre 1941) ; « Le grand procès du panslavisme en Hongrie » (février 1942).

En 1939, Joseph Balogh reçut du même auteur un manuscrit audacieux qui consistait, entre autres, à faire des communistes les héritiers de la tradition révolutionnaire française. Cette attaque d'un « mythe national » emplît de doute le rédacteur en chef de la *NRH*, qui l'envoya pour relecture à Georges Deshusses. Ce dernier, tout en admettant que l'historiographie sur la Révolution française n'était plus un « bloc », déconseilla la parution de l'article, en particulier pour son amalgame entre la Grande révolution et le communisme :

*Il est incontestable que certains points de vue exprimés par l'auteur sont tout à fait conformes aux vues de quelques-uns de nos historiens et même généralement admis par toute une partie de l'élite intellectuelle de notre pays, qui, même lorsqu'elle se réclame de la tradition de 1792, n'accepte plus en bloc, le mythe révolutionnaire. Néanmoins, la thèse de M. Miskolczy est, me semble-t-il, présentée d'une manière beaucoup trop catégorique – certains passages, d'autre part, ne manqueraient pas, et à juste titre, de choquer profondément l'ensemble de l'opinion publique française : par exemple, l'affirmation que les communistes sont, en France, les représentants de la véritable tradition révolutionnaire. – Il conviendrait par suite, je crois, de lui faire subir quelques sérieuses retouches. Sous la forme actuelle, la publication dans la *NRH* me paraîtrait assez inopportune, dans les circonstances actuelles.*<sup>2651</sup>

En somme, les Hongrois eussent été bien imprudents de publier un article qui rejetât la France du côté de leurs ennemis.

---

<sup>2650</sup> Rappel : Arbellot – Balogh 4 septembre 1941 (Fond Balogh 1/98)

<sup>2651</sup> Correspondance Balogh – Deshusses 27 septembre et 14 octobre 1939 (Fond Balogh 1/784)

## b) Monseigneur Beaupin : *business (almost) as usual*

Dans ces derniers chapitres consacrés au début et à la généralisation de la guerre en Europe, nous voyons certains personnages disparaître brusquement de notre paysage (morts ou vifs), certains s'enfoncent peu à peu dans la clandestinité, d'autres réapparaissent un peu plus loin, en zone Sud. Pour ses correspondants hongrois, monseigneur Beaupin refit surface du lointain village de Gourdon, dans le Lot, à l'automne 1940. En octobre, une de ses "créatures" à Budapest (Marc Scherer, professeur au Lycée français de Gödöllő) informait Balogh du projet formé par l'évêque de redonner vie aux Amitiés françaises, ou du moins « une activité compatible avec les circonstances nouvelles. »<sup>2652</sup> Prenant l'ecclésiastique au mot, et un peu à la manière dont il avait espéré, en mai, pouvoir venir un peu plus tard pour causer de politique internationale « à l'arrière », Balogh demandait un « prêtre français de premier ordre, soit pour une série de sermons de carême, soit pour une conférence. » Sa requête faisait écho à celle que Robert de Dampierre avait transmise un peu plus tôt (en octobre) au ministère des Affaires étrangères. D'ailleurs, dans sa lettre à Mgr Beaupin, Balogh évoquait lui aussi le RP Chaillet, qu'il regrettait beaucoup et auquel il eût voulu au moins écrire.<sup>2653</sup> L'envoi d'un nouveau prêtre était impossible, regretta Beaupin.<sup>2654</sup> Néanmoins, l'évêque fut en mesure d'envoyer un peu plus tard à Balogh l'adresse du RP Chaillet (4 Montée de Fourvière, Lyon), ce qui n'était peut-être pas sans danger.<sup>2655</sup> Quoi qu'il en fût, comme je l'ai déjà fait remarquer, aucune correspondance éventuelle avec le jésuite n'a été conservée datant de 1941 ou plus tard.

## c) Les sommaires de guerre de la *NRH*

« Je suis heureux de pouvoir constater, écrivait Balogh à Mgr Beaupin en mars 1941, que par la volonté particulière du destin, c'est en Hongrie que paraît en ce moment la revue la plus importante en langue française du continent. »<sup>2656</sup> Souvent, il s'était félicité de la qualité de sa revue par rapport à celle de ses concurrentes. Désormais, conséquence du rationnement, de la censure et autres obstacles à la communication, il était presque seul en lice. Mais qui pouvait la lire ? Je n'ai pas d'information sur le tirage de la revue dans les années quarante. En ce qui concerne la distribution, seulement quelques informations éparses : des lecteurs qui se

---

<sup>2652</sup> Marc Scherer – Balogh 7 octobre 1940 (Fond Balogh 1/1633)

<sup>2653</sup> Balogh – Beaupin 31 décembre 1940 (Fond Balogh 1/266)

<sup>2654</sup> Balogh – Beaupin 31 décembre 1940 (Loc. cit.)

<sup>2655</sup> Beaupin – Balogh 29 avril 1941 (Loc. cit.)

<sup>2656</sup> Balogh – Beaupin 8 mars 1941 (Loc. cit.)

plaignaient de ne plus la recevoir, Gesztesi qui conseillait de l'adresser à tel ou tel dignitaire. En janvier 1941, de sa lointaine Hongrie, Balogh se demandait ce qu'il advenait de sa revue en France. D'un côté, il demandait à Gesztesi si elle parvenait encore en zone libre, de l'autre, il prétendait avoir reçu plusieurs lettres de zone libre qui montraient que l'on continuait à lire la *NRH* et qu'elle y avait de l'influence.<sup>2657</sup> En 1943, comme je l'ai déjà indiqué, la *NRH* eut même l'autorisation d'être distribuée à Paris.

Et que mettait-on sous les yeux de ces lecteurs ? Conséquence de la censure et de sa propre stratégie, la *NRH* se concentra sur sa zone d'influence (Europe centrale, Balkans) et continua à se pencher sur son histoire et sur son identité.

Articles historiques plus ou moins inoffensifs (quelques exemples)

« Œuvre urbanistique des prélats hongrois au XIII<sup>e</sup> siècle » (novembre 1941)

« Forte e famoso ungaro » (avril 1943)

« Le prince Rákóczi et les beaux-arts » (mai 1943)

« L'esprit religieux en Hongrie au XIX<sup>e</sup> siècle » (septembre 1943)

« Les tabernacles gothiques de Hongrie » (décembre 1943)

Articles historiques liés à un message contemporain (quelques exemples)

« Politique hongroise au XIII<sup>e</sup> siècle » (novembre 1941)

« Rákóczy et le royaume national » (février 1942)

« L'Etat hongrois et les minorités au Moyen âge » (mai 1943)

« Le peuplement de la Hongrie du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle » (avril 1943)

« La population de la Hongrie au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle » (novembre 1943)

D'ailleurs, la question des nationalités était abordée de manière tout à fait contemporaine, notamment à travers les résultats du recensement de 1941 :

« La loi hongroise "des nationalités" » (septembre 1943)

« Les nationalités de la Hongrie en 1941 » (octobre 1943)

Les thèmes de la Slovaquie et de la Transylvanie, bien que d'actualité brûlante, n'étaient point esquivés :

La Slovaquie

« La frontière hungaro-slovaque » (juin 1941)

« La frontière méridionale de la Slovaquie » (novembre 1941)

« Encore une Tchécoslovaquie ? » (juin 1943)

La Transylvanie

« Civilisation hongroise et ancienne Transylvanie » (mai 1941)

---

<sup>2657</sup> Balogh – Gesztesi 11 janvier 1941 (1/1172)



- « Une nouvelle histoire des Roumains » (octobre 1941)
- « La Transylvanie et la guerre du nord-est » (juin 1943)
- « Le problème transylvain » (décembre 1943)

En outre, un grand nombre d'articles furent consacrés aux Balkans et, en particulier, à la Turquie – ou aux relations de la Hongrie avec ces pays.

Exemples d'articles sur les Balkans

- « Hongrois et Serbes dans le passé » (janvier 1941)
- « Situation économique de la Turquie » (janvier 1941)
- « La Hongrie et la Turquie » (juin 1941)
- « Un Bulgare regarde le visage de la nouvelle Bulgarie » (août 1941)
- « "Culture politique" des États balkaniques » (novembre 1941)
- « La Croatie dans le nouvel ordre européen » (juin 1942)
- « L'industrie hongroise et les Balkans » (juin 1942)
- « Les influences hongroises dans les traditions populaires croates » (septembre 1943)
- « Turquie d'hier, Turquie d'aujourd'hui » (décembre 1943)

Quant à l'identité hongroise, elle était, d'une part, abordée d'une façon analytique en suivant le catalogue esquissé en son temps par Treitschke (la langue, le folklore, le droit, etc...), et aussi, d'autre part, à la manière de la *szellemtörténet* (histoire de l'esprit) :

Catalogue de l'identité hongroise

- « Notre langue – notre forteresse... » (Dezső Kosztolányi, janvier 1941)
- « L'esprit de l'art hongrois » (février 1941)
- « La constitution » (février 1941)
- « Les origines de l'art populaire » (février 1941)
- « Le droit pénal hongrois » (mars 1941)
- « Le droit civil hongrois » (avril 1941)
- « L'eau dans le folklore hongrois » (mai 1941)
- « Le mariage en Hongrie » (septembre 1941)
- « Les sciences naturelles en Hongrie » (septembre 1941)
- « Beauté et soins de beauté des jeunes paysannes hongroises » (octobre 1941)
- « La danse hongroise » (décembre 1941)
- « Le conservatisme en Hongrie » (mai 1942)

Histoire de l'esprit hongrois

- « L'idée de la sainte Couronne de Hongrie » (août 1941)
- « Biographie de l'esprit hongrois » (Tiburce [Tibor] Joó, septembre 1941)
- « La pensée constitutionnelle en Hongrie » (avril 1943)

« *La Hongrie millénaire* » (octobre 1943)

« *La destinée des petites nations* » (Joseph Balogh, juin 1943)

Le numéro spécial de décembre 1941, consacré à la Hongrie entre l'Orient et l'Occident, se situait à la limite entre les deux approches. Complété par quelques articles parus un ou deux mois plus tard, il fit l'objet d'une republication séparée en France, en 1944.<sup>2658</sup> Outre les contributions d'auteurs spécialisés hongrois (« Géographie et histoire », « Traits orientaux et occidentaux de la société hongroise », « La chrétienté hongroise entre l'Orient et l'Occident », « La langue hongroise entre l'Orient et l'Occident », etc...), notons l'introduction posthume d'Albert Apponyi et celle de Maurice Esterházy, président de la SNRH, et aussi l'essai de Robert de Dampierre sur « L'amitié franco-hongroise d'hier et d'aujourd'hui ». Ce n'était sans doute pas chose commune qu'un diplomate démissionnaire en 1942 fût publié en France sous le régime de Vichy en 1944.

En ce qui concerne l'Europe occidentale, la *NRH* publia des articles sur des régions de l'Europe jusqu'alors peu explorées (surtout les pays neutres : Portugal, Suisse, Suède). Les affaires de France, renvoyées vers le milieu ou la fin de la revue, furent exclusivement cantonnées dans le domaine culturel et, moins souvent, historique.

*La France à la NRH, quelques exemples*

« *Munkácsy à Paris* » (janvier 1941)

« *La mission parisienne du comte Ladislas Teleki* » (février 1941)

« *Victor Hugo et Vörösmarty* » (février 1942)

« *L'ordre des cisterciens en Hongrie* » (janvier 1943)

« *Ondine en Hongrie* » (février 1943)

« *Littérature française en langue hongroise* » (avril 1943)

« *Livres français, lecteurs hongrois* » (juillet 1943)

« *Traduction française, traduction hongroise* » (novembre 1943)

« *Exposition de peinture française contemporaine* » (novembre 1943)

« *Deux nations – deux littératures* » (décembre 1943)

En avril 1941 paraissait enfin un article de la comtesse de Pange, sur le « Voyage de Mme de Staël en Europe centrale ». Cette étude était en projet depuis l'année 1939.<sup>2659</sup> J'ai déjà indiqué que, à la grande frayeur de madame Arbellot,<sup>2660</sup> l'article parut au moment où Jean de Pange était emprisonné par la Gestapo, soupçonné de menées antiallemandes et donc interdit

---

<sup>2658</sup> Comte Albert APPONYI, (introduction), *La Hongrie entre l'Orient et l'Occident*. Série d'études avec un essai sur l'amitié franco-hongroise par le comte Robert de Dampierre, Paris – Clermont-Ferrand, Hachette et Cie, 1944, 313 pages

<sup>2659</sup> Develle – Pange 21 février 1939 (Fond Balogh 1/2483)

<sup>2660</sup> Rappel : Madame Arbellot – Balogh 26 mai 1941 (Fond Balogh 1/98)

de publication. Finalement, ni la *NRH*, ni ses bureaux en France ne furent inquiétés, bien qu'en août, c'était la comtesse elle-même qui allait être menacée d'emprisonnement. Deux ans plus tard (en juillet 1943), celle-ci demandait des nouvelles de son article à Zoltán Baranyai, qui s'empressa de réclamer deux exemplaires à Budapest pour elle.<sup>2661</sup> Quant à Balogh, impassible, il en profitait pour demander au diplomate hongrois de solliciter une nouvelle fois la comtesse. Quant à Jean de Pange, « on l'avait tellement exhorté » (Balogh) à ne pas prendre d'article de lui, qu'il ne se sentait pas l'audace de l'entreprendre. « Mais ce serait une grande chose, terminait-il, si la comtesse pouvait obtenir quelques mots de l'académicien de Broglie. »<sup>2662</sup> Louis de Broglie était une vieille obsession de Balogh ; en 1936 déjà, il avait bombardé le jeune Nicolas de Rochefort de demandes en ce sens.<sup>2663</sup>

#### d) Les vieilles connaissances à Vichy

Au moment où il se renseignait sur la disponibilité de la revue en zone libre (janvier 1941), Balogh s'interrogeait sur la nécessité d'engager un nouveau correspondant, puisque Simon Arbellot était captif en Allemagne. L'administration des affaires devant rester à madame Arbellot, on songeait confier l'aspect rédactionnel à Mgr Beaupin (sans rétribution). C'était Georges Deshusses (un protégé de l'évêque – on s'en souvient), qui avait proposé cette idée à Balogh. Ce dernier la soumit à son tour à Gesztesi.<sup>2664</sup> Le projet n'alla pas plus loin. Mais on mesure combien la réputation de Mgr Beaupin s'était améliorée depuis les années 1936-38 (il était alors réputé cas désespéré pour la cause hongroise). Notons aussi que les Hongrois considéraient que l'évêque était capable de s'introduire dans les milieux vichyssois, où se trouvaient la plupart des bonnes plumes potentielles pour la *NRH*.

Alors qu'en décembre 1940, il encourageait Balogh à la patience, car « la France, encore trop occupée par sa défaite et sa reconstruction » n'était pas capable de s'intéresser aux relations franco-hongroises,<sup>2665</sup> au printemps 1941, Gesztesi remarquait une certaine reprise de l'intérêt français pour les affaires internationales, et, notamment pour la Hongrie à travers la *NRH*. L'attaché de presse donnait à ce phénomène trois causes : (1) le contenu de la presse française en nouvelles internationales était pauvre ; (2) les connections directes des Français avec l'étranger étaient insignifiantes ; (3) tant du point de vue de la consolidation des relations

---

<sup>2661</sup> Zoltán Baranyai – Balogh 7 juillet 1943 (Fond Balogh 1/197)

<sup>2662</sup> Balogh – Zoltán Baranyai 15 juillet 1943 (Loc. cit.)

<sup>2663</sup> Correspondance Balogh – Rochefort (Fond Balogh 1/2744)

<sup>2664</sup> Balogh – Gesztesi 11 janvier 1941 (Fond Balogh 1/1172)

<sup>2665</sup> Gesztesi – Balogh 7 décembre 1940 (Loc. cit.)

germano-hongroises que de la collaboration franco-allemande, la *NRH* était jugée acceptable.<sup>2666</sup> N'était-ce pas le vieux rêve de Balogh, d'organiser la réconciliation franco-allemande ? Bien sûr, il était un peu tard. Mais, dans cette analyse de Gesztesi, on voit clairement l'idée d'imposer la Hongrie comme le troisième sommet d'un triangle France-Allemagne-Hongrie. D'ailleurs, tout en félicitant le baron de Beauverger de ses nouvelles fonctions à la direction du protocole du ministère des Affaires étrangères, Balogh lui adressait des paroles prometteuses sur l'amitié franco-hongroise :

*M. de Bartillat [le diplomate qui avait distribué le livre du RP Chaillet à Budapest] vous racontera bien des choses sur la vie et l'atmosphère de Budapest et aussi sur notre point de vue concernant notre présent et notre avenir. Je voudrais vous assurer d'une chose : notre sympathie pour votre nation n'est pas restée seulement invariable, mais je voudrais vous dire qu'elle est en train d'augmenter encore.*<sup>2667</sup>

Balogh parlait-il au nom de la Hongrie ou de son cercle d'amis de plus en plus occidentalistes ? Et s'adressait-il exclusivement à la France de Vichy ? ou à la France éternelle ? ou un peu à celle de la Résistance (que Beauverger allait rejoindre en 1942) ? Pendant ce temps, Gesztesi continuait son office de rabattage. Il retrouva ainsi à Vichy, entre autres, Pierre Dominique, devenu directeur de l'office français de l'Information.<sup>2668</sup> Quant à Jean-François Kövér, il œuvrait gracieusement dans les milieux plus novateurs, par exemple à Uriage, dont les "chantiers" devaient jouer à peu près le même rôle que les associations de gymnastique hongroise dans les années vingt et trente – ce qui ne manqua pas d'apparaître aux yeux de Pierre Dunoyer de Segonzac, comme en témoigne une lettre de Kövér à Balogh en avril 1941 :

*Mon cher ami, - Comme tu le sais, depuis l'armistice, il est interdit de maintenir une véritable armée en France. C'est pourquoi on a établi les "chantiers de jeunesse". Le centre de l'organisation est à Uriage, où l'on forme les formateurs. On édite le journal Jeunesse : France. P. Dunoyer de Segonzac en est le rédacteur en chef de même que le directeur du centre. Il m'a posé la question suivante : pourrait-on lui fournir un article illustré sur la situation et le développement de la formation sportive de la jeunesse hongroise ? La revue a déjà fait paraître des études sur les Hitler-jugend et sur la jeunesse italienne. La jeunesse hongroise serait la troisième sur laquelle paraîtrait un article. J'en ai parlé avec notre directeur de la presse [Gesztesi], qui voit cela d'un très bon œil. Mais il faut bien sûr demander à Budapest leur avis sur le principe et sur la manière dont nous pourrions procéder. Veux-tu en parler autour de toi ? Je pense que P. Dunoyer de Segonzac, qui a un rôle important à jouer dans la*

---

<sup>2666</sup> Balogh – Gesztesi 19 mai 1941 (Loc. cit.)

<sup>2667</sup> Balogh – Beauverger 11 décembre 1941 (Fond Balogh 1/269)

<sup>2668</sup> Gesztesi – Balogh 29 septembre 1941 (Fond Balogh 1/1172)

*formation sportive de la jeunesse, serait disposé à donner en échange un article à la NRH au sujet des échanges que l'on pourrait établir entre les deux pays dans ce domaine.*<sup>2669</sup>

L'article sur la Hongrie parut dans le numéro du 9 août de la revue *Jeunesse : France*.<sup>2670</sup> Malheureusement, je n'ai pas pu m'en procurer de copie.

## e) La *NRH* toujours éclectique : ouverture sur l'opposition à l'Allemagne

Mettons en parallèle deux faits déjà mentionnés. (1) En décembre 1941, Balogh pria Ch. de Bartillat de dire quelques mots sur « l'atmosphère de Budapest » au baron de Beauverger, à Vichy. (2) En septembre, il avait prié le jeune Marc Scherer de mettre Mgr Beaupin au courant des « conditions qui régnaient en Hongrie » et de la « manière de voir des Hongrois » ainsi que de leurs perspectives.<sup>2671</sup> Certes, nous venons de voir que Mgr Beaupin, éminent ecclésiastique, était considéré comme un passage utile vers Vichy. Toutefois, une autre lettre (de Marc Scherer) porte à croire que l'on pouvait aussi espérer de lui autre chose. En octobre 1940, le jeune homme écrivait à Balogh qu'il venait de recevoir un mot de l'évêque lui demandant des nouvelles de la *NRH* et de son rédacteur en chef. En outre, les nouvelles de France qu'avait envoyées Mgr Beaupin n'étaient « qu'à demi réconfortantes. » Enfin, « sans autre commentaire », celui-ci avait ajouté que Scherer devait bien deviner où étaient « les sympathies et de qui on souhaitait la victoire. » Si ce n'est pas assez clair, la remarque suivante suffira pour nous éclairer entièrement. Marc Scherer y écrivait à Balogh que cette lettre de l'évêque ne suffisait pas complètement à le rassurer « non pas sur l'issue finale dont il eût été « fort étonné » qu'elle dût, « mais sur le sort de sa famille. »<sup>2672</sup> Ce milieu de l'amitié franco-hongroise (représenté ici par Balogh, Beaupin et Marc Scherer), bien que quotidiennement accointés avec les autorités de Vichy, souhaitaient donc la victoire de l'Angleterre.

Qu'en pensait, non pas l'Angleterre, mais la France libre ? On sait les efforts accomplis par le général de Gaulle pour se doter d'une politique extérieure. Pendant toute la guerre, des correspondants gaullistes – souvent recrutés au sein des légations officielles<sup>2673</sup> – envoyèrent périodiquement des rapports à Londres, puis à Alger. C'est ainsi que les archives de la France

---

<sup>2669</sup> Kövér – Balogh 4 avril 1941 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>2670</sup> Kövér – Balogh 22 août 1941 (Fond Balogh 1/1855)

<sup>2671</sup> Balogh – Beaupin 4 septembre 1941 (Fond Balogh 1/266)

<sup>2672</sup> Marc Scherer – Balogh 7 octobre 1940 (Fond Balogh 1/1633)

<sup>2673</sup> Antoine MARES, « La France libre et l'Europe centrale et orientale (1940-1944) », *Revue des études slaves*, LIV/3, 1982, pp. 305-336

libre contiennent un certain nombre de cartons sur la Hongrie, ce qu'on y faisait, ce qu'on y pensait : tout ce qu'une légation transmet à ses services centraux. De la lecture de ces documents, classés dans la Correspondance politique et commerciale du CFLN, Guerre 1939-1945 (Londres, Alger),<sup>2674</sup> on peut extraire en premier lieu une confirmation (si c'était nécessaire) du fait que les tentatives de sortie de guerre par la Hongrie furent discutées ouvertement dans toutes les chancelleries.<sup>2675</sup>

## f) La France libre découvre la Hongrie

La seconde indication concerne un fait plus inattendu. Il consiste en une certaine sympathie, pourrait-on dire, envers des éléments de la cause hongroise longtemps négligés en France. Plus précisément, on observe, dans les documents disponibles consacrés à la Hongrie, l'apparition de réflexions sur l'identité hongroise qui, peu à peu, prennent corps et, au lieu de récolter l'indifférence ou la réprobation de coutume, se maintiennent au sein des analyses et semblent même recueillir une certaine approbation. Comme si les éléments d'opinion, précoces ou tardifs, étudiés précédemment (les non conformistes, certaines tendances catholiques, la droite monarchiste) s'étaient finalement cristallisés dans la diplomatie gaulliste.

Cette analyse repose sur un faible nombre de sources, seulement trois ou quatre documents datant du milieu de l'année 1943, que je vais présenter dans le détail pour appuyer mon hypothèse.

En juin 1943, René Massigli recevait une note signée Baudin, reposant sur les renseignements transmis par « un de nos camarades » travaillant dans une association internationale, de retour d'un récent voyage en Hongrie.<sup>2676</sup> Ce texte dense adressé au chef de la « diplomatie » gaulliste reprenait plusieurs aspects du message que les Hongrois avaient vainement tenté de propager pendant l'Entre-deux-guerres :

*(1) Les Hongrois cherchent par-dessus tout à s'attacher à l'Occident, il ne faut pas les décevoir*

*(2) La vallée danubienne est réunie dans les territoires de la Couronne hongroise [ambiguïté : il y a*

---

<sup>2674</sup> Consulté en particulier pour les années 1943-44. MAE (France libre)-1420 Hongrie, dossier général 1943

<sup>2675</sup> La mutation d'Ullein-Reviczky à Stockholm était clairement associée à une « mission spéciale » consistant à entrer en contact avec les alliés. Lettre des services de Renseignement et de sécurité militaire (tampon « SECRET »). Source : orientée, connue. 29 mai 1943. MAE (France libre)-1420-1

<sup>2676</sup> J'ignore l'identité de ce « camarade ». En revanche, un personnage au profil similaire (le président de la Croix-Rouge belge) était en Hongrie en octobre, et dîna chez Joseph Balogh en compagnie de personnalités importantes : Lipót Baranyai, ancien président de la Banque nationale ; Szentmiklósy, secrétaire général du KÚM ; le général Andorka, Endre Hamvas, vicaire général du prince primat, M. de Sanz-Briz, secrétaire de la Légation d'Espagne. (excusés : Móric Eszterházy et Gusztáv Gratz). Balogh – Paul Heymaen 11 octobre 1943 (Fond Balogh 1/1431)

*mille ans, ou depuis mille ans]*

*(3) Il faudra tout de même tenir compte des droits de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie, mais ceux de la Roumanie...? « Nous nous sommes fait bien des illusions sur ce boyard invertébré (sic !) et ni nous ni personne n'avons à nous louer d'avoir fait pencher, avec un peu d'excès, la balance vers la Roumanie. »<sup>2677</sup>*

L'idée de base était que les Hongrois devaient être considérés comme des alliés naturels (on accordait donc foi aux manœuvres de Kállay) et devaient être ménagés ; on mentionnait en particulier l'existence de la Couronne, peut-être comme facteur de stabilité à l'opposée de la fourberie orientale des Roumains. D'ailleurs, la Couronne était mentionnée dans un document d'origine hongroise qui fut transmis aux autorités d'Alger quelques mois plus tard, en août 1943. Il s'agissait d'un plan rédigé par un certain M. Heltai (de toute évidence hongrois ou d'origine hongroise), qui présentait de manière assez argumentée, et non sans quelques originalités, les objectifs de son pays :

*(1) Constatant que le morcellement de l'Europe, au nom du principe des nationalités, avait conduit à l'hégémonie germanique, Heltai proposait de reconstruire un nouvel équilibre en Europe danubienne fondé sur la Hongrie et la Serbie.*

*(2) Avantage principal (pour la France) : les Hongrois ont toujours le mieux résisté à l'influence allemande. Exemple : beaucoup de conjurés en 1848 étaient des Allemands magyarisés. « Ce fait s'explique sans doute par l'attrait que le patriotisme mystique attaché à l'idée de la Couronne de Saint Etienne a exercé sur les Allemands. Il tend à confirmer ce que l'on a dit du patriotisme allemand qui est plus une série de crises passionnelles entrecoupées et de dépressions qu'un sentiment équilibré. Ce nationalisme est toujours à la recherche d'une doctrine qui le stabilise. De là, au XIX<sup>e</sup> siècle, les philosophies de Fichte et Hegel et, au XX<sup>e</sup>, le racisme. De là aussi les tendances à l'impérialisme conquérant, car une doctrine prétend à l'universel et ignore l'opportunisme qui sait se limiter. Mais c'est pour cette raison que l'Allemand subit si facilement l'attrait des nationalismes étrangers et se désassimile lorsqu'il rencontre une idée quelque peu forte. » Quant aux Serbes, ils sont solides et peuvent servir de « pivots » vers les Balkans.*

*(3) Difficulté : la plus sérieuse est d'ordre psychologique. Les Hongrois sont profondément monarchistes « en raison de la place essentielle et mystique que tient dans le patriotisme magyar la Couronne de Saint Etienne. » Mais quelle dynastie choisir ? Les Hongrois sont beaucoup moins légitimistes que l'opinion européenne ne le pensait. « Le mythe de la Couronne leur a permis, justement, de changer plusieurs fois sans heurts de famille royale depuis les Árpád. » Les partis de gauche ne s'opposeraient pas à une famille non féodale, mais le peuple des campagnes a*

---

<sup>2677</sup> Baudin. Note pour Massigli. Origine : « un de nos camarades » qui travaille dans une association internationale, dernièrement en voyage en Hongrie. 19 juin 1943. MAE (France libre)-1420-37/42

*consMtoervé des préjugés aristocratiques. » Autre problème : la situation des allogènes. Ici, le plan de M. Heltai préconisait le fédéralisme.<sup>2678</sup>*

Ce plan, aussi riche en symboles qu'en faits et propositions concrets, réclame plusieurs commentaires :

*(1) Était-ce pour séduire la France qu'on avait inclus dans le plan sa vieille alliée serbe ? Mais était-ce bien habile de ne pas même évoquer la Yougoslavie ?*

*(2) Dans ce développement sur la question allemande, le Hongrois donnait, en quelque sorte, une leçon à la France pour sa politique sur le Rhin (leçon que n'aurait pas reniée, par exemple, Jean de Pange)*

*(3) Fédéralisation de l'Europe danubienne, exclusion des Habsbourg (sans doute aussi de l'Autriche), élection royale sans négliger l'aspect mystique de la Couronne (premier pas vers une république mystique ?). Tout cela ressemble fort à un remaniement du plan de fédération danubienne de Kossuth (où, pour des raisons qui n'apparaissent pas, le rôle de seconds ne serait plus joué par les Roumains, mais par les Serbes).*

Le mois suivant, une nouvelle note interne adressée à Massigli (signée, semble-t-il, Saint-Luc), très longue, se distinguait encore par ses insignes faveurs à l'égard du gouvernement hongrois.<sup>2679</sup> Elle expliquait la « position de la Hongrie dans le conflit actuel » par le traumatisme d'après-guerre, « justifié ou non » (habituellement, la question était tranchée d'avance et la réponse négative), provoqué par les « mesures de Trianon » qui avaient fait de chaque magyar un irrédentiste. Le rédacteur de la note identifiait deux tendances dans le pays : la première consistait à s'associer aux puissances mécontentes, la seconde à chercher l'alliance des anciens alliés (surtout anglo-saxons) ; le gouvernement, quant à lui, se tenait en équilibre entre les deux. Certes, le pays avait été impressionné par les succès de Hitler, et Gömbös s'était efforcé « d'accroître l'influence politique des classes moyennes qui voyaient dans l'antisémitisme une façon de s'enrichir et dans le pseudo-national-socialisme un moyen de supplanter l'aristocratie dans la direction des affaires publiques. »<sup>2680</sup> Cette argumentation, en défense et illustration du rôle modérateur de l'aristocratie contre les débordements dangereux de la masse démocratique, rappelle l'article paru en 1939 dans la *Revue universelle*. Suivait un éloge de Teleki pour son refus de s'aligner sur l'Allemagne et l'accueil des Polonais en 1939, un éloge de Kállay pour sa modération sur la question juive (censé avoir établi une législation sur les biens difficile à appliquer en lieu et place de l'obligation du

<sup>2678</sup> Note (Plan de M. Heltai). Alger, 10 août 1943. (MAE (France libre)-1420-30/35) Peut-être s'agit-il de Jenő Heltai, un proche de la NRH.

<sup>2679</sup> « Position de la Hongrie dans le conflit actuel » Note de [Saint Luc ?] à Massigli, 3 septembre 1943. (MAE (France libre)-1420-61/83)

<sup>2680</sup> Loc. cit.



port de l'étoile jaune et des déportations exigées par l'Allemagne). À nouveau un mois plus tard, Tarbé de Saint-Hardouin, ministre plénipotentiaire et délégué en Turquie du Comité Français de libération nationale adressait un rapport à René Massigli sur la situation hongroise en été 1943.<sup>2681</sup> Confirmant un diagnostic formulé ailleurs par Balogh, il affirmait que la France était en faveur en Hongrie, mais pas pour sa politique collaboratrice « qui ne nous attire aucune sympathie nouvelle, écrivait-il, et n'est nullement comprise dans ce pays qui, pourtant, est lui-même l'allié de l'Axe. »<sup>2682</sup> Cette remarque symptomatique était clarifiée dans un autre passage de la lettre : « La France est estimée, en Hongrie, parce qu'on la sait, au fond, fidèle à ses traditions, à ses principes [...] parce qu'on est loin d'écarter l'idée qu'elle sera appelée à jouer de nouveau, au cours des prochaines années, un rôle de premier plan. » Autrement dit, la France du passé, donc la France de toujours, était rapprochée de la France de demain. Pour les gaullistes, une telle attitude était bénie. Écartant les circonstances immédiates et adverses (l'occupation et la collaboration en France, l'alliance des Hongrois avec l'Allemagne), les Hongrois reconnaissaient avant tout la nature éternelle de la France, et, dans le sens inverse, les Français gaullistes n'étaient pas très loin d'embrasser la cause de la Couronne hongroise, elle aussi éternelle.

## 2. Hongrie 1941-44

### a) La *NRH* évolue vers le centre

Laissons la situation de la France et concentrons-nous sur celle de la Hongrie. Non seulement les Français de l'avenir faisaient un pas vers la compréhension du problème hongrois et, surtout, vers l'acceptation du point de vue hongrois pour le résoudre mais, symétriquement, il semble que les milieux hongrois occidentalistes aient cheminé, en sens inverse, politiquement vers le centre. Balogh, était (ne l'oublions pas) un proche collaborateur du comte Bethlen. Dans les années trente, il critiquait durement les errements gauchistes – selon lui – du chrétien démocrate György Széchenyi, par exemple. Désormais, il allait trouver une consolation (réciproque) dans les visites de Marc Scherer, professeur au Lycée français de Gödöllő et ancien journaliste à *Sept et Temps présents*.<sup>2683</sup> D'ailleurs, les milieux francophones hongrois suivaient de près l'évolution des tendances du centre et du centre gauche chrétien dans la France nouvelle. En décembre 1940, la *Gazette de Hongrie* informait ses lecteurs avec

---

<sup>2681</sup> Tarbé de Saint Hardouin – Massigli 26 octobre 1943 (MAE (France libre)-1420-104/116)

<sup>2682</sup> Loc. cit.

<sup>2683</sup> Marc Scherer – Balogh 7 octobre 1940 (Fond Balogh 1/1633)

précision sur la reprise des livraisons d'*Esprit* et sur la transformation de *Temps présents* en *Temps nouveaux*.<sup>2684</sup> À Budapest, un pôle similaire se regroupait avec le quotidien *Magyar Nemzet* et les différentes initiatives gravitant autour de la conférence de Szárszó (août 1943), où des intellectuels appelèrent à la rupture de l'alliance avec l'Axe en même temps qu'à la fédéralisation de la région danubienne et à la démocratisation de la vie politique intérieure. Balogh collabora au *Magyar Nemzet* dans les années quarante, ce qu'il n'eût peut-être pas fait auparavant. Ces efforts entrepris par le quotidien de plus en plus novateur furent remarqués en France par *Cité nouvelle* (successeur des *Etudes* jésuites), dans un court article paru en août 1943. « Il est intéressant de constater, lisait-on, que les conceptions hongroises [exprimées dans *Magyar Nemzet*] sont réalistes et susceptibles de s'assouplir. »<sup>2685</sup> Comprendre : jusqu'à présent, cela n'avait pas été le cas. En vérité, comme en France avec *Esprit* et *Temps présents*, cohabitaient en Hongrie les deux possibilités du progressisme chrétien : la démocratie et un certain corporatisme. D'ailleurs, *Magyar Nemzet* ne faisait pas un choix exclusif de l'une ou de l'autre des deux voies possibles. En novembre 1943, Balogh félicitait son ami Jenő Katona pour un article sur le corporatisme (terme hongrois : *hivatásrend*),<sup>2686</sup> alors que Katona avait justement été le rédacteur en chef de la revue de la démocratie chrétienne hongroise, *Korunk Szava*. Aux yeux de Joseph Balogh, le fondement de l'attitude du camp occidentaliste était tout aussi religieux que politique. « Le lecteur étranger qui s'intéresse aux affaires hongroises, écrivait-il à Katona, pourra apprendre que même s'il a existé des tendances au sein du catholicisme hongrois qui ont favorisé la politique de la Nouvelle Europe, et son idéologie sociale, même raciale, l'Église et ses prêtres en majorité sont restés fidèles à Rome et ses principes. »<sup>2687</sup> Pour lui, la religion était le meilleur garant contre l'influence de l'idéologie nazie.

Les quelques chapitres qui nous séparent encore de la conclusion seront consacrés à certaines tentatives hongroises de réaction contre l'hégémonie allemande et à la place de la France dans l'effort pour reconstruire une Europe d'après-guerre où la Hongrie eût eu, moralement et diplomatiquement, sa "place au soleil".

---

<sup>2684</sup> Gazette de Hongrie, 28 décembre 1940

<sup>2685</sup> « Regard sur le monde », *Cité nouvelle*, août 1943, pp. 156-157

<sup>2686</sup> Balogh – Katona 30 novembre 1943 (Fond Balogh 1/1703)

<sup>2687</sup> Loc. cit.

## b) Les prisonniers français et les juifs hongrois

En 1939, la Hongrie avait accueilli les réfugiés polonais sans restriction. À partir de 1940, elle fut aussi le refuge des prisonniers français évadés du Reich par l'ex-frontière autrichienne. Malgré son alliance avec l'Allemagne, la Hongrie accorda un statut très souple aux évadés. Ils recevaient une solde correspondant à leur grade et leur internement dans le camp de Balatonboglár était symbolique (ce "camp" était en fait un ensemble d'hôtels localisés au bord du lac Balaton). D'ailleurs, Balatonboglár n'était, pour la plupart, qu'un lieu de transit, car ils étaient souvent, par la suite, logés, éventuellement employés dans des familles qui les accueillait volontiers, soit dans les campagnes, soit à Budapest où ils s'occupaient en tant que traducteurs, professeurs ou précepteurs.<sup>2688</sup> Malgré son éparpillement dans le pays, la colonie militaire française se rassemblait périodiquement à Balatonboglár pour les grandes occasions, tournois sportifs et représentations théâtrales, sans oublier la commémoration du 14 juillet où les troupes défilaient devant le drapeau tricolore en chantant la *Marseillaise* (même après l'entrée en guerre de la Hongrie). De fait, la situation diplomatique était tout à fait singulière : des ressortissants français (désormais neutres) échappés d'Allemagne (nation en guerre) circulaient en quasi-liberté en Hongrie (alliée à l'Allemagne). D'autre part, ces citoyens français étaient du ressort de leur Légation à Budapest, qui dépendait officiellement du gouvernement de Vichy, mais qui était aussi truffée de gaullistes jusqu'au plus haut niveau. Fin 1941, un officier de la Légation rendit visite au commissaire de police de la gare-frontière de Modane, dans les Alpes, il venait pour organiser une filière de retour en France. Cette filière fonctionna, avec la complicité des autorités hongroises, jusqu'en août 1942.

En 1944, les prisonniers français en Hongrie étaient encore 850, dont 150 résidaient en permanence à Balatonboglár. Après le 19 mars (invasion de la Hongrie par les Allemands), la Gestapo entreprit de les arrêter. La plupart furent cachés par la population hongroise. Le responsable du camp falsifia le fichier, ainsi aucune arrestation massive n'eut lieu. Ensuite, une partie entra dans les maquis de Yougoslavie, d'autres participèrent au soulèvement en Slovaquie. Après la guerre fut fondée l'amicale des anciens de Hongrie et, bien plus tard, en 1980, un journaliste hongrois recueillit leur témoignage dans un livre intitulé « *Ego sum Gallicus captivum* », en référence aux paroles que l'un d'entre eux aurait prononcées en

---

<sup>2688</sup> Endre BAJOMI LAZAR (dir.), *Ego sum gallicus captivum. Magyarországra menekült francia hadifoglyok emlékezései* [Souvenirs de prisonniers français évadés en Hongrie], Budapest, Európa Könyvkiadó, 1980, 316 pages + annexes. Autre source consultée : un dossier assemblé aux archives de l'Institut d'histoire du temps présent (référence : ARC 1000 n° 25). En outre, le n°156 de la Revue historique des armées (octobre 1984) contient un article sur l'hospitalité hongroise vue par un évadé français.

entrant en Hongrie, pays à la langue mystérieuse, mais connu pour avoir longtemps pratiqué le latin parlementaire...

L'officier de la Légation de Hongrie qui organisa la filière d'évasion vers la France était le colonel André Hallier (père du célèbre Jean-Edern), qui entretint des relations très amicales avec Joseph Balogh. En 1943, il fréquentait la propriété d'Ireg, où l'on causait de « problèmes relatif à Boglár. » D'autre part, Balogh connaissait bien l'abbé Varga, curé de Balatonboglár (et futur responsable du Parti des petits propriétaires après la guerre). Incorrigible, en même temps qu'il se proposait d'aplanir quelque difficulté administrative rencontrée par les militaires français évadés, Balogh faisait parvenir au colonel Hallier 150 brochures d'information pour ceux d'entre eux qui désiraient acquérir quelques notions sur la Hongrie.<sup>2689</sup> Ils s'échangeaient des livres (par exemple, des poèmes de Paul Valéry) et s'écrivaient « à très bientôt, j'espère de vous revoir et bien cordialement vôtre. » D'ailleurs, le colonel trouva les brochures très à propos pour la « cause de la compréhension mutuelle. »<sup>2690</sup> La dernière lettre du colonel date du 18 octobre, elle ne montre aucun caractère d'urgence. Pourtant, un rapport secret du B.C.R.A. à Alger annonçait son rappel à Vichy en date du 1<sup>er</sup> septembre.<sup>2691</sup> J'ignore sa date de départ effective.

Balogh a-t-il contribué à l'organisation de la filière d'évasion ? Ce serait bien étrange qu'il ne fût pas lui-même l'intermédiaire avec les fonctionnaires hongrois susceptibles d'aider le colonel Hallier à accomplir son œuvre. Mais rien ne le prouve.

En revanche, il est avéré que Joseph Balogh tenta d'améliorer le sort des juifs de Hongrie en venant en aide à son ami József Cavallier, fondateur de l'organisation catholique de la Sainte-Croix qui intervint pour la défense des juifs convertis, puis, avec l'aggravation des circonstances, des juifs en général.<sup>2692</sup>

Au début de l'année 1941, il avait demandé un court article à Cavallier en guise de nécrologie pour Bergson, car il voulait « déposer une fleur sur la tombe du penseur français de la part du

---

<sup>2689</sup> Balogh – colonel Hallier 23 septembre 1943 (Fond Balogh 1/1325)

<sup>2690</sup> Colonel Hallier – Balogh 18 octobre 1943 (Loc. cit.)

<sup>2691</sup> B.C.R.A. 3<sup>o</sup> section. Rapport daté du 2 septembre pour la période du 24 août au 2 septembre 1943. Hongrie. Très bonne source (MAE (France libre)-1420-51/52)

<sup>2692</sup> Sur la question : Jenő GERGELY, « A katolikus püspöki kar és a konvertiták mentése » [L'épiscopat catholique et le sauvetage des convertis], *Történelmi Szemle*, 1984/4, pp. 580-87. Jenő GERGELY, « A magyarországi katolikus egyház és a fasizmus [L'Église catholique hongroise et le fascisme] », *Századok*, 121<sup>o</sup> année, 1987/1, pp. 3-49. Pour des renseignements sur l'activité de l'Église réformée en ce domaine, mais aussi plusieurs éléments sur l'action de l'Église catholique, voir Henri de MONTETY, « L'Église réformée hongroise et la persécution des juifs », in *Diaspora, Histoire et Société*, Université de Toulouse-Le Mirail, n<sup>o</sup> 8, 1<sup>er</sup> semestre 2006, pp. 208-224 (Traduction synthétisée et annotée de BEREZKY Albert, *A magyar protestantizmus a zsidóüldözés ellen [L'Église protestante de Hongrie contre la persécution des juifs]*, Református Traktátus Vállalat kiadása, Budapest, 1945, 44 pages (facsimilé publié en 1984).

catholicisme hongrois. »<sup>2693</sup> Le geste ne manquait ni d'élégance, ni de courage (on sait qu'en France, le ministre Jacques Chevalier perdit son portefeuille, sur demande des autorités allemandes, car il avait loué trop fort le philosophe juif Bergson). Quoi qu'il en fût, bien que ses meilleurs souvenirs d'enfance fussent liés à Bergson, József Cavallier avait décliné, car ses activités ne lui laissaient pas même le temps de réfléchir.<sup>2694</sup> Justement, en juillet 1941, Balogh fut invité à contribuer à son action, lorsqu'il fut question de soumettre au cardinal primat un document protestant contre le traitement infligé aux juifs par les autorités hongroises. Balogh, chargé de préparer une argumentation juridique générale, soumit le résultat de ses réflexions à Cavallier début juillet.<sup>2695</sup> Par la suite, les deux hommes furent appelés à donner leur avis sur la « lettre du dimanche » (*Vasarnapi levél*) qui critiquait les théories raciales.<sup>2696</sup> Les relations de Cavallier avec la hiérarchie de l'Église n'étaient pas toujours aisées, car les objectifs et surtout les méthodes divergeaient (on ne cessera jamais de débattre sur ce sujet : le cardinal Serédi, bénédictin de formation juridique et diplomatique, se serait longtemps opposé à toute action d'éclat, car il était convaincu de leur inefficacité, voire de leur nocivité.)<sup>2697</sup> De fait, de la correspondance entre Balogh et Cavallier transparaît un problème lié à la censure ecclésiastique.<sup>2698</sup> Retenons que Joseph Balogh s'impliqua personnellement dans la propagande catholique dénonçant la persécution des juifs, trois ans après avoir fait paraître dans la *NRH* l'article du ministre de la Justice sur la première loi juive (déjà, la deuxième avait été passée sous silence).

### c) Le cercle magyarophile lyonnais du doyen Lépine

Pendant les années vichyssoises, un nouveau partenaire pour Balogh apparut à la Légation de Hongrie, Zoltán Baranyai, le conseiller culturel anciennement missionné en Suisse. Sa

---

<sup>2693</sup> Balogh – Cavallier 8 janvier 1941 (Fond Balogh 1/533)

<sup>2694</sup> Cavallier – Balogh 9 janvier 1941 (Loc. cit.)

<sup>2695</sup> Balogh – Cavallier 2 juillet 1941 (loc. cit.)

<sup>2696</sup> Balogh – Cavallier 11 juillet 1941 (Loc. cit.)

<sup>2697</sup> Jenő GERGELY, « A katolikus püspöki kar és a konvertiták mentése » [L'épiscopat catholique et le sauvetage des convertis], Idem., p. 582

<sup>2698</sup> « À la suite de notre conversation téléphonique de ce jour, j'ai recherché, par acquis de conscience, à quoi s'applique la censure ecclésiastique [dans le *Grosser Herder*, XII 1445]. En conséquence de quoi je te conseille d'écrire la chose suivante : « puisque la censure ecclésiastique ne peut concerner que les ouvrages ou extraits d'ouvrages qui s'élèvent contre l'enseignement de la Sainte Église, je demande humblement que l'on mette en évidence les parties de mon ouvrage qui sont dans l'erreur. Comme l'affaire est urgente, je joins à la présente la copie de deux opinions compétentes. En ce qui concerne l'expertise [initiale], selon laquelle mon livre est négligé, je crois savoir que, d'une part, la censure ecclésiastique n'est pas compétente sur les questions stylistiques, et, d'autre part, que mes dizaines d'années d'expérience de publiciste catholique m'autorisent à me passer de ce genre de critique. Enfin, selon l'expertise, mon texte ne contient que des lieux communs. Or, je dois admettre avec regrets, que l'état d'information et de foi du public catholique est tel qu'il exige de tous, particulièrement de l'Association que je dirige, de faire de ces supposés lieux communs de véritables lieux communs. Et par ailleurs, la vulgarisation de lieux communs n'est pas une tâche dégradante, au contraire, c'est un travail honorable. » » Balogh – Cavallier 14 juillet 1941 (Loc. cit.)

situation était importante puisqu'il eut l'occasion, en 1943, de prendre la direction de la Légation par intérim lors d'un changement de ministre. Au cours de cette année 1943, à la manière de Gesztesi, il échangea des informations avec Joseph Balogh, en particulier sur un cercle magyarophile qu'il avait contribué à établir à Lyon,<sup>2699</sup> autour de Jean Lépine, ancien doyen de la Faculté de médecine de Lyon. Baranyai présentait le notable lyonnais comme un ami de la Hongrie appartenant au cercle de Pál Teleki et d'Emil Grosz (en hongrois : « un homme de Teleki et Grosz » – Emil Grosz était un célèbre professeur d'ophtalmologie à l'université de Szeged). En juillet, Baranyai envoyait à Balogh le texte d'une conférence sur la Hongrie prononcée par le doyen quelques années plus tôt.<sup>2700</sup> Une note parut effectivement dans la *NRH* à ce propos. Le doyen Lépine s'était abonné à la *NRH* en 1938. Il prévoyait alors d'effectuer à brève échéance un voyage à Budapest.<sup>2701</sup> On retrouve la trace de ce projet en 1940. Il devait arriver à Budapest le 15 mai pour y donner deux conférences, la première sur un sujet médical et la seconde pour le grand public, sur « la formation de l'élite. » Balogh se réjouissait à l'avance d'écouter le professeur sur un thème aussi proche de ses préoccupations (les Humanités).<sup>2702</sup> Fin avril, le Français croyait encore pouvoir venir.<sup>2703</sup> Mais le 3 mai, il demanda à être relevé de sa parole. La tournure prise par les événements, écrivait-il, l'obligeait, en tant que doyen, donc chargé d'un service public, à rester à son poste.<sup>2704</sup>

En 1943, Jean Lépine réapparaissait donc à la *NRH*. Observons qu'entre temps, il avait été révoqué par les autorités de Vichy.<sup>2705</sup> Or, comme l'avait jadis fait remarquer madame Arbellot, la prudence s'imposait avec les *persona non grata*. Balogh avait dû renoncer à Jean de Pange. Certes, Jean Lépine n'était pas emprisonné. Mais pourquoi s'embarrasser d'un haut fonctionnaire révoqué ? Peut-être que les temps avaient changé, les hommes aussi. Baranyai avait une idée très claire sur la question. Voici ce qu'il écrivait à son ami Joseph Balogh :

*Le cercle de Lyonnais magyarophiles s'organise sous la direction du doyen Lépine. Ils ont décidé d'envoyer la NRH à 10-15 Lyonnais éminents. D'après eux, dans les cercles démocratiques français (qui sont ceux du futur) règne toujours l'idée que la Hongrie est féodale, du passé, etc... « Inutile d'insister, soulignait Baranyai, tu es au courant. » Lépine conseille d'inclure dans la revue des articles sur « le social » (santé publique moderne, l'action ONCSA, le ravitaillement de guerre, la protection des enfants, la santé dans les villages, etc...), en insistant sur la politique sociale agraire et sur le*

---

<sup>2699</sup> Baranyai – Balogh 13 octobre 1943 (Fond Balogh 1/197)

<sup>2700</sup> Baranyai – Balogh 1<sup>er</sup> juillet 1943 (Loc. cit.)

<sup>2701</sup> Ottlik – Lépine 11 janvier 1938 (Fond Balogh 1/1973)

<sup>2702</sup> Balogh – Lépine 9 avril 1940 (Loc. cit.)

<sup>2703</sup> Lépine – Balogh 22 avril 1940 (Loc. cit.)

<sup>2704</sup> Lépine – Balogh 3 mai 1940 (Loc. cit.)

<sup>2705</sup> Baranyai – Balogh 1<sup>er</sup> juillet 1943 (Fond Balogh 1/197)

*caractère démocratique de la constitution (fonctionnement du parlement, de la presse). Autre exemple à mettre en valeur : le jubilé du parti social-démocrate.*<sup>2706</sup>

On mesure l'évolution par rapport au Comité Lyautey. D'autre part, la Légation de Hongrie à Vichy n'était pas isolée dans son ambition de présenter une Hongrie moderne et sociale à l'opinion d'après-guerre, avec un esprit prospectif remarquable (s'adresser aux cercles démocratiques du futur, à Lyon en juillet 1943, n'allait pas de soi). Au même moment, en Hongrie, Balogh prenait aussi part au même type de réflexions, notamment avec Lipót Baranyai (ne pas confondre avec Zoltán) et le comte Móric Esterházy, auquel il avait demandé d'écrire une brochure intitulée : *Van-e Magyarországon feudalizmus ?* (« La Hongrie est-elle encore féodale ? »), à communiquer à un Français que je n'ai pu identifier, dénommé Lambert.<sup>2707</sup>

#### d) Début 1944 : on prépare l'après-guerre

Ces préparatifs de l'après-guerre devinrent pressants en 1944. Fin 1943, la *NRH* cherchait de nouveau un correspondant en France. Baranyai s'échinait à trouver un professionnel qui fût resté neutre, car la majorité des journalistes en vue étaient soit passés dans la collaboration (parfois forcée) soit s'étaient retirés du métier en attendant des temps meilleurs.<sup>2708</sup> La *NRH* ne pouvait se retirer en attendant des temps meilleurs. Les armées russes approchaient à l'Est, les Allemands étaient à la frontière de l'Ouest. Finalement, c'est István Lajti (directeur de l'Institut hongrois de Paris) qui conseilla le jeune Guy-Emile Tosi, auquel Balogh envoya une description de ses tâches le 11 mars 1944 (quelques jours avant l'entrée des troupes allemandes en Hongrie). « En vous remerciant encore de votre dévouement, écrivait-il, je tiens à vous redire tout l'espoir que je fonde en votre collaboration [...]. »<sup>2709</sup> Tosi avait rencontré Balogh lors d'un voyage à Budapest en 1935. Il avait, depuis, participé à des traductions pour le *Magyar intézet*. Professeur dans un lycée parisien, il collaborait à la revue *Aujourd'hui*, il était également conseiller littéraire aux éditions Denoël. Notons qu'il avait lui aussi ses projets d'après-guerre : lancer une collection de littérature étrangère chez Denoël.<sup>2710</sup>

En étudiant le *Hungarian Quarterly*, Tibor Frank a déjà souligné la participation de Joseph Balogh à la réflexion sur la Hongrie d'après guerre, en s'appuyant notamment sur un

---

<sup>2706</sup> Baranyai – Balogh 17 octobre 1943 (Loc. cit.)

<sup>2707</sup> Balogh – Eszterházy 19 juillet 1943 (Fond Balogh 1/959)

<sup>2708</sup> Baranyai – Balogh 13 octobre 1943 (Fond Balogh 1/197)

<sup>2709</sup> Balogh – Guy-Emile Tosi 11 mars 1944 (Fond Balogh 1/3104)

<sup>2710</sup> Lajti – Balogh 20 octobre 1943 (Fond Balogh 1/1890)

document interne sans date (fin 43 ou début 44) selon lequel la SNRH et la SHQ devaient mettre en place une organisation dont le rôle serait d'étudier les conditions concrètes du relèvement économique du pays après la fin des hostilités.<sup>2711</sup> Cette réflexion n'aurait eu aucun sens si elle avait été menée dans l'isolement, puisqu'elle visait précisément à intégrer la Hongrie dans l'Europe des vainqueurs. Un des contacts de Balogh en ce domaine était Georges Deshusses, à qui il arrivait de traduire des articles pour la *NRH*.<sup>2712</sup> Un document conservé dans les archives de Balogh, non signé, mais écrit par Deshusses, sans date, probablement du mois de janvier 1944,<sup>2713</sup> établissait une liste de questions adressées à la Hongrie, dans lesquelles on reconnaîtra certaines préoccupations du gouvernement d'Alger, présentée d'une manière qui permet de croire que la situation en Europe centrale était désormais mieux connue et reconnue :

*(1) Question dynastique : Si la Hongrie avait toute liberté de se donner le régime politique de son choix, voudrait-elle revenir à une monarchie effective ? Quels sont les courants favorables, les courants hostiles ? Voudrait-elle offrir la Couronne à un Habsbourg, et lequel ? Inclinerait-elle à une union personnelle avec une Autriche reconstituée et elle-même monarchique, ou préférerait-elle être une monarchie séparée ?*

*(2) La Hongrie accepterait-elle d'entrer dans un système fédératif ? Avec quels Etats ? Jusqu'où pourrait aller la liaison politique entre les États fédérés ?*

*(3) La Hongrie préférerait-elle n'adhérer qu'à un groupement économique danubien – comment le concevoir ?*

*(4) Quelles seraient les satisfactions territoriales qu'exigerait la Hongrie pour adhérer à une fédération politique ?*

*(5) Comment équilibrer en Europe centrale les influences de l'Allemagne, de la Russie, de l'Italie ?*

Balogh et Deshusses étaient sans doute en contact permanent sur ce genre de questions. De leur correspondance est restée une lettre écrite peu avant ou peu après le document ci-dessous (datée du 3 janvier 1944), avec laquelle Balogh faisait parvenir au Français un « mémoire officiel et confidentiel relatif à la question hungaro-roumaine. »<sup>2714</sup>

D'autre part, les réflexions sur l'après-guerre ne se limitaient pas aux secrets d'alcôve. Dans le dernier numéro de la *NRH* paru en Hongrie, le dernier article (sans compter une poésie grecque contemporaine et un feuilleton) était consacré à l'étude de la transition vers

---

<sup>2711</sup> Tibor FRANK, « A patrisztikától a politikáig : Balogh József (1893-1944) » [De la patristique à la politique : Joseph Balogh], in ERDEI Gyöngyi, NAGY Balázs, *Változások a történelemre. Tanulmányok Székely György tiszteletére. Monumenta Historica Budapestinensia XIV.*, Budapest, Budapesti Történeti Múzeum/ELTE, tiré à part s.d., p. 398 (le document cité est situé dans le Fond Balogh 1/322)

<sup>2712</sup> Balogh – Deshusses 10 février 1944 (Fond Balogh 1/784)

<sup>2713</sup> Document non daté, classé dans la chemise de Georges Deshusses (Fond Balogh 1/784/6865)

<sup>2714</sup> Balogh – Deshusses 3 janvier 1944 (Fond Balogh 1/784). Le mémoire lui-même est perdu.



l'économie de paix. Cet article, nouvelle illustration du chemin idéologique parcouru, se terminait lui-même par les mots suivants :

*Un député socialiste a insisté sur la nécessité absolue de faire participer les travailleurs à l'élaboration des projets dont il était question. Cette participation constitue non seulement une condition indispensable de la confiance et de la compréhension mutuelles, mais serait aussi la marque de la reconnaissance des mérites de la classe ouvrière qui, pendant toute la guerre, n'a cessé d'accomplir ses devoirs avec une discipline et une abnégation exemplaire.<sup>2715</sup>*

## e) Épilogue : la *NRH* après Joseph Balogh

La dernière lettre conservée de Joseph Balogh est celle d'une compromission. Le 16 mars 1944, c'est-à-dire trois jours avant l'invasion des Allemands, il demandait à son ami Tibor Kardos, sans doute spécialiste de l'histoire médiévale, d'écrire la recension d'un ouvrage consacré à Tristan et Iseult pour satisfaire une requête de la Légation à Vichy. « Si tu parviens, écrivait Balogh, à inclure quelque matière sur le mythe de Tristan en Europe centrale, cela permettrait de justifier l'existence de cette recension, dont le thème n'est pas parmi nos habitudes. »<sup>2716</sup> Quelques semaines plus tard, Balogh était exécuté par les nazis, comme j'en ai déjà fait le récit dans la première partie. En ce qui concerne cette lettre, on remarquera qu'il tenta jusqu'au bout – à propos de cette petite affaire comme des grandes – de concilier l'inconciliable, de justifier l'injustifiable, de faire de la moindre occasion une opportunité. On peut véritablement se demander s'il s'agissait de son tempérament ou d'une seconde nature qui lui aurait été imposée par la situation inextricable de son pays.

En 1941, Balogh avait engagé le jeune Miklós Hubay comme secrétaire. Ils étaient devenus amis. Depuis 1942 ou 1943, Hubay résidait à Genève, d'où il correspondait avec Balogh. Il fut question, notamment, en juin 1943, d'un article que Balogh refusa car, depuis toujours, il refusait de publier des articles non signés.<sup>2717</sup> Hubay avait peut-être de bonnes raisons pour ne pas vouloir signer. Il appartenait au cercle de Baranyai, et était en relations avec Ferenc Honti, lui aussi à Genève.<sup>2718</sup> Sa dernière lettre de Suisse date du mois de février 1944. Après l'invasion allemande en Hongrie, il récupéra des manuscrits destinés aux prochains numéros de la *NRH* et se fit aussi parvenir des articles supplémentaires. Ainsi, quelques exemplaires de la *NRH* furent publiés en Suisse après mars 1944. Au pays, la *SNRH* entra dans une période

---

<sup>2715</sup> Béla TOTH, « Chronique économique et sociale. L'économie de transition en Hongrie », *NRH*, mars 1944, p. 197

<sup>2716</sup> Balogh – Tibor Kardos 16 mars 1944 (Fond Balogh 1/1696)

<sup>2717</sup> Balogh – Hubay 23 juin 1943 (Fond Balogh 1/1514)

<sup>2718</sup> Balogh – Hubay 29 octobre 1943 (Loc. cit.)

de repli forcé dont elle allait avoir la possibilité de sortir en 1945, dans un contexte bien différent et avec un nouvel esprit. Voici ce qu'écrivait de Genève Zoltán Baranyai, au nom du Comité de rédaction de la *Nouvelle revue de Hongrie*, à un certain nombre de correspondants résidant en Hongrie :

*Le 19 mars 1944, la Hongrie fut entièrement occupée par les Allemands et la Nouvelle revue de Hongrie, dont le président du Comité de rédaction Ivan Csekonics et le rédacteur en chef Joseph Balogh furent déportés, cessa de paraître. La résistance hongroise en Suisse, ayant pu recevoir quelques numéros de la dernière livraison, fit alors photocopier les articles pour les adresser aux anciens abonnés. Ensuite, encouragés par l'enthousiasme et la compréhension rencontrée chez nos lecteurs, nous continuâmes à faire paraître quelques numéros.*

*Ainsi les patriotes libres essayaient-ils d'exprimer les espoirs et les volontés que leurs compatriotes torturés moralement et physiquement, pouvaient crier à leurs bourreaux, mais non pas faire entendre au delà des frontières.*

*Or, actuellement, la Hongrie se trouve en grande partie libérée, un gouvernement démocratique fut constitué le 21 décembre dernier, et très bientôt la voix de notre pays pourra se faire entendre.*

*Nous trouvons donc que notre devoir est de nous effacer devant ceux qui luttèrent en payant de leur propre personne pour et dans notre pays. Maintenant nous devons attendre le premier numéro de la seule véritable Nouvelle revue de Hongrie, celle qui arrivera de Budapest ; ayant su comprendre l'instant où s'arrêtait notre tâche, nous espérons avoir su accomplir un intérim difficile sans pour cela succomber aux vanités puérides, faciles à trouver au sein de toutes les émigrations politiques, car nous pensons que la voix de l'exil ne doit jamais dominer la voix de la Patrie.*

*Le Comité de rédaction*

*de la Nouvelle revue de Hongrie*

*Genève, le 8 mars 1945<sup>2719</sup>*

## Conclusion

---

<sup>2719</sup> Circulaire de Zoltán Baranyai, signée du Comité de rédaction de la Nouvelle revue de Hongrie, Genève, le 8 mars 1945. L'exemplaire consulté était adressé à György Bölöni. (PIM Kt V4132/15)

# **1. La *Nouvelle Revue de Hongrie* et la propagande hongroise**

## **a) Orientation générale, difficultés**

Diriger, dans les années trente, une revue spécialisée dans les relations franco-hongroises n'était pas une tâche facile. Trois équivoques, au moins, s'imposaient : (1) la modération nécessaire sur le thème de la révision (au-delà même du traditionnel double langage de la propagande hongroise entre les différents niveaux de revendication) ; (2) les relations potentiellement conflictuelles avec les autorités hongroises (surtout avec le *Külgyminiszterium*, interlocuteur obligé), pour des raisons de tactique et de style ; (3) la difficulté à maintenir un équilibre entre l'«orientation» francophile et le «contexte» germanophile. En effet, c'est un autre point important, l'Occidentalisme hongrois n'était pas un rejet pur et simple de l'Allemagne (même après 1933), mais plutôt la volonté de compenser le risque d'hégémonie germanique par le contrepois de relations cordiales avec le monde franco-britannique ; uniquement, donc, une question de nuance et d'équilibre. D'une part, les occidentalistes n'étaient pas irréalistes pour se priver d'une force potentiellement révisionniste (l'Allemagne). D'autre part, à travers certains articles de la *NRH* et la correspondance de ses directeurs, il apparaît que les prises de position officielles, par exemple celle de Bethlen en Allemagne en mars 1933, n'étaient pas seulement tactiques (pour la cause de la révision), mais aussi le signe d'une volonté authentique de maintenir avec l'Allemagne des relations amicales, dans un monde où l'on tâcherait d'ignorer le facteur idéologique. Le pragmatisme des Hongrois occidentalistes n'était pas simplement dicté par l'opportunisme et par la situation géopolitique, il était aussi le fruit sincère d'une attitude que l'on pourrait caractériser comme apolitique.

## **b) Par-delà les idéologies, en politique intérieure et extérieure**

Tout au long des années trente, malgré les heurts parfois violents (dont les fréquentes menaces de démission de Georges Ottlik étaient un écho périodique), l'orientation dite occidentaliste ne semble pas avoir été en opposition frontale avec la direction générale du pays, elle était

plutôt une sorte d'inclination, dont l'ambition (qui ne fut pas sans succès) était simplement de corriger l'équilibre de la politique extérieure. Les forces gouvernementales et d'opposition de la démocratie hongroise, on le sait, était globalement unies pour la révision. Cette "union sacrée" des classes dirigeantes se manifestait aussi en politique intérieure (outre le fameux pacte avec les sociaux-démocrates, les relations ambiguës de Gömbös avec Bethlen et Tibor Eckhardt, qui nous concernent plus, en témoignent). Dans ce domaine également, je crois qu'il ne faut pas voir seulement l'opportunisme ou le cynisme (la solidarité de classe). La démocratie hongroise, à la fois novice en tant que telle et vieille d'un parlementarisme multiséculaire, était encore marquée par la méfiance à l'égard du facteur idéologique, dont Bethlen se gardait tout autant que du suffrage universel.

Sur le plan extérieur, les Hongrois (par le canal de la *NRH*, entre autres) rejetaient l'approche strictement économique du problème danubien : redonner à la région une viabilité à long terme, en l'état, eût été une manière de pérenniser les frontières. Mais lorsqu'ils réclamaient une solution soi-disant "politique", ils se tournaient en réalité vers l'Histoire. La monarchie de Saint Etienne tirait sa légitimité de 1 000 ans d'histoire ; comparé à une telle profondeur historique, le mouvement des forces politiques contemporaines ne formait qu'une simple écume. Quant au facteur économique, il était subordonné en ce qu'il venait simplement conforter la cohérence géographique du bassin carpato-danubien (elle-même directement liée à l'héritage historique). Comment juger de tout cela ? Par l'expertise. Les Hongrois avaient dirigé et civilisé la région pendant des siècles, ils en étaient les maîtres et les experts. L'expert est honnête et indifférent à l'idéologie ; c'est pour cette raison qu'en général, on l'oppose au politicien.

Plus encore qu'à l'égard de l'Allemagne, le désintéressement des Hongrois pour l'idéologie se manifesta dans leurs relations avec l'Italie. Par la voix de Joseph Balogh, les occidentalistes tantôt tressaient des éloges au fascisme, tantôt le raillaient. Mais, toujours, l'alliance avec l'Italie était recherchée, cette puissance qui fidèlement soutenait la Hongrie depuis 1927.

## **c) La pratique de l'expertise en relations internationales**

Comment la *NRH* conciliait-elle ces prises de position contradictoires ? Par le débat – non pas le débat d'opinions, mais le débat distingué, entre experts. Et cela, dans deux domaines en

particulier, les relations franco-allemandes et les relations franco-italiennes. Pour des raisons de priorité de la politique européenne, notamment, le premier, courant de 1932 jusqu'à 1935 environ, fut plus structuré et plus durable que le second. La *NRH*, dont un trait constant fut l'ambition hégémonique au sein de la structure de propagande hongroise, ne visait pas moins que la résolution du principal problème géopolitique européen : l'antagonisme franco-allemand. Derrière devrait justement se profiler la solution du deuxième problème, celui de l'Europe centrale, et à l'avantage de la Hongrie, bien sûr. Il est vrai que la *NRH* était experte en interface. Habités à manier les langues et à cultiver les relations parmi les nations d'Europe, Joseph Balogh et Georges Ottlik montraient d'ailleurs souvent des signes d'impatience envers les patriotes un peu trop sédentaires, à leur goût. Même au sein des appareils diplomatiques (de Hongrie et de France), leurs préférences allaient aux diplomates en poste à l'étranger. Évoquons quelques ministres de France à Budapest : Louis de Vienne, Gaston Maugras et Robert de Dampierre. Ou les diplomates de la Légation de Hongrie à Paris, en particulier le ministre Sándor Khuen-Héderváry et l'attaché de presse Gyula Gesztesi, auxquels s'ajoutaient un certain nombre de journalistes plus ou moins officiellement versés dans la propagande.

## **d) Expectatives et malentendus**

Malgré leur expérience de l'étranger, il semble que Georges Ottlik et Joseph Balogh aient partagé avec la plupart de leurs compatriotes et confrères en propagande une qualité qui était aussi un défaut : l'assurance. Ils avaient tendance à se croire plus convaincants qu'ils ne l'étaient en réalité, à considérer le pouvoir de séduction de la cause hongroise telle, qu'il suffisait pour un homme d'y être réellement initié pour qu'il devînt, et à jamais, un magyarophile convaincu. Et lorsque ce n'était pas le cas, ils tombaient des nues. Or, cela arrivait fréquemment puisque, de leur côté, les Français avaient tendance à ne voir que ce qu'ils avaient envie de voir (la Hongrie de leurs rêves – et ils exigeaient aussi que la Hongrie en fût à la hauteur). Ces attentes, de part et d'autre, furent la source de nombreux malentendus qui aggravèrent la situation et détournèrent ou, du moins, refroidirent certaines personnes parmi les mieux intentionnées.

## e) Les parcours divergents de Georges Ottlik et Joseph Balogh

Les deux directeurs de la revue consacèrent donc une partie substantielle de leur temps et de leur énergie à soigner, parfois préventivement, la susceptibilité de leurs amis français. Comme ils n'étaient pas prêts à tous les sacrifices, ni totalement libres de leurs mouvements, ils avaient dans leurs manches un ensemble de techniques qui leur permettaient d'obtenir ce qu'ils entendaient de leurs auteurs sans les froisser. La méthode du *good policeman – bad policeman*, par exemple, était d'autant plus facile à mettre en œuvre que, vu de l'extérieur, la répartition des rôles entre les deux hommes n'était pas évidente. En réalité, tout était clair : Ottlik se réservait la décision finale et le contact avec les hautes sphères, et Balogh accomplissait l'énorme tâche de rédaction quotidienne. En outre, tout le courrier à l'arrivée et au départ était systématiquement lu par les deux hommes. Le système fonctionna à merveille pendant sept ans.

Joseph Balogh était un intellectuel converti d'origine juive, polyglotte, versé dans la patristique et dans la gestion d'entreprises. Grand ami de Móric Kornfeld et Secrétaire général de la *Magyar Szemle* depuis 1927, il faisait depuis longtemps parti du groupe d'influence politique et industriel gravitant autour du comte Bethlen. Georges Ottlik, quant à lui, était un nobliau passé par la Carrière au temps de la double monarchie. Tout aussi polyglotte et ouvert sur le monde, mais un rien plus patriote, il s'était reconverti, après la guerre, dans la presse gouvernementale dont il dirigea plusieurs quotidiens, en plus de la *NRH*. En 1932, il arrivait tout droit de la *Revue de Hongrie*, dont le Rédacteur en chef s'était lamentablement fourvoyé dans la francophobie sans nuance depuis la guerre de 14-18. C'est Ottlik qui rassembla un nouveau Comité de patronage en mobilisant notamment le groupe Bethlen. Cette union de forces d'origines diverses allait perdurer jusqu'en 1939, date de la démission d'Ottlik.

Rappelons-nous que l'orientation allemande n'avait jamais été totalement étouffée, même au sein de la tendance occidentaliste. En 1939, peu après le premier Arbitrage de Vienne, et peu avant le second (que l'on pouvait raisonnablement anticiper, compte tenu des circonstances), la tension vers le loyalisme gouvernemental conduisit Georges Ottlik à quitter la *Nouvelle revue de Hongrie*. Sans devenir un germanophile forcené, il accepta de subordonner la renaissance de la Hongrie à l'établissement d'une Europe allemande et fit donc pencher derechef la balance vers Berlin. Quant à Joseph Balogh, il fêtait aussi le retour des territoires perdus ; et il est difficile de juger si son patriotisme déclina. Néanmoins, il apparaît évident

que dans les années 1938-40, son loyalisme fut entamé par des considérations à la fois personnelles (il était d'origine juive) et universelles (il jugea désormais que le nazisme était indigne de l'humanité, même hors de Hongrie). Loin de vouloir réduire l'engagement de ces deux hommes et leur entente réciproque pendant toutes les années trente à une simple alliance tactique, je veux simplement mettre en évidence l'importance de la part subjective et personnelle dans leurs choix et dans leur parcours. Voyons le cas d'un troisième homme. Béla Imrédy était en retrait par rapport aux deux premiers car il n'était pas impliqué dans la direction immédiate de la revue. Mais il fut l'un de ses principaux mécènes en tant que directeur, puis président de la Banque nationale. Comme Balogh, mais à sa manière, Imrédy versa dans son patriotisme des considérations extra-hongroises, en tout cas hors de la doctrine strictement gouvernementale. Mais, à l'inverse de ce dernier, il se rapprocha des conceptions nazies dès l'année 1938, dont il allait devenir un adepte convaincu au point de briguer, en 1944, la présidence du conseil après l'invasion du pays par les troupes allemandes. Le parcours de ces trois hommes ayant jadis pratiqué ensemble l'amitié franco-hongroise, respectivement vers l'occidentalisme critique, vers le loyalisme gouvernemental et vers la radicalisation nazophile ouvre un large éventail des attitudes possibles au tournant des années quarante. De leur côté, les Français magyarophiles connurent eux aussi des parcours variés, de même que leurs motivations avaient été diverses. J'en exposerai bientôt les grandes lignes. En attendant, voici quelques mots sur la *NRH* en chiffres.

## **f) La *Nouvelle revue de Hongrie* en quelques chiffres (et lettres)**

La *NRH* se présentait comme une revue de grande qualité, tant du point de vue de la forme que du fond. La perfection de l'expression française était unanimement reconnue, ce qui était remarquable pour une revue dont la plupart des articles étaient originellement rédigés en hongrois. D'autre part, son influence était sans commune mesure avec la faiblesse de son tirage (en moyenne 2 000 exemplaires mensuels), car sa diffusion était ciblée sur les notables et sur les institutions. Ses revenus propres étant insignifiants, elle dépendait essentiellement de subventions publiques et privées. La contribution du *Külügyminisztérium* représentait environ la moitié du budget annuel, un quart était couvert par d'autres institutions publiques (Banque nationale, *Miniszterelnöki hivatal*, municipalité de Budapest, etc...), et le reste par le grand capital industriel hongrois, généralement juif (les aristocrates, autre pilier du Comité de

soutien, contribuaient par leurs réseaux de relations dans le gouvernement et à l'étranger). Après quelques années de fonctionnement, le budget annuel de la revue se stabilisa aux environs de 80 000 pengős. Pour donner un ordre de grandeur de l'effort consenti, mentionnons le budget du bureau interuniversitaire hongrois de Paris (12 000 pengős) et celui du *Collegium hungaricum* à Rome (163 000 pengős). Néanmoins, la nature des activités de la *NRH* rend toute tentative de calcul très aléatoire. D'une part, une partie des dépenses de la rédaction était partagée ou accordée gracieusement (location des bureaux, rémunération de la direction, etc...) ; d'autre part, des frais "extraordinaires" étaient régulièrement engagés hors budget, dont une partie était remboursée par quelque service ministériel (pour compléter, par exemple, les honoraires d'un auteur,<sup>2720</sup> Ou dans le cadre de la réception de personnalités françaises.<sup>2721</sup>) La France, quant à elle, à partir de 1933, contribua modestement par une somme équivalant à 3 000 pengős, qui s'amenuisa au gré des dévaluations successives jusqu'à environ 1 000 pengős dans les années quarante. Il est vrai que la *NRH* était une entreprise hongroise, mais le Quai d'Orsay y voyait aussi un moyen de renforcer la visibilité internationale de la culture française. D'ailleurs, les Hongrois refusèrent continuellement de considérer cette contribution comme une subvention (elle fut négociée au départ comme un abonnement collectif).

Le Comité de patronage de la revue comprenait un aréopage de personnalités du monde aristocratique, politique et financier. Il fut d'abord présidé par le comte Albert Apponyi, puis par l'ancien président du Conseil Móric Eszterházy. Le noyau de financiers influents constitué autour de Móric Kornfeld et Ferenc Chorin, d'une part contribuaient de ses propres deniers, d'autre part étaient aussi particulièrement chargés de l'interface avec le monde capitaliste budapestois en général. Les aristocrates et/ou politiciens contribuaient en cultivant le contact avec les éléments favorables au sein du gouvernement et dans l'appareil d'État, au sein desquels coexistèrent tout au long des années trente les différentes nuances de doctrine. Tous jouaient également un rôle dans l'orientation générale de la revue et, parfois, concrètement dans la relecture de tel ou tel article sensible.

Malgré la nature intemporelle de la cause hongroise et sa tendance à se placer au-dessus de toute considération idéologique, sa réception en France – au moins à travers le canal de la

---

<sup>2720</sup> Dans le cas de Maurice Pernot en 1934 : honoraires normaux de 4-500 francs, complétés à hauteur de 1 500 francs.

<sup>2721</sup> Par exemple : 3-400 pengős pour le séjour d'un journaliste parisien, 3 000 pengős pour un voyage de Louis de Vienne en 1939.



*NRH* – a connu une certaine évolution que nous pouvons tenter de mettre en corrélation avec des éléments du contexte international ou français.

## 2. Contexte et chronologie

### a) La situation internationale

La *NRH* était censée s'adresser principalement aux puissances gardiennes du *statu quo*. Néanmoins, en Europe, c'étaient les puissances "dynamiques" qui donnaient le rythme, sinon le ton, aux relations internationales. Les moments dont nous devons particulièrement tenir compte sont l'avènement de Hitler (1933), l'occupation de la Rhénanie et la campagne d'Éthiopie (1936), l'*Anschluss*, Munich et, bien sûr, le premier arbitrage de Vienne (1938), enfin, la double-année 1939-40 pour le démantèlement de la Tchécoslovaquie, l'invasion de la Pologne, le déclenchement de la guerre sur le front ouest, le second arbitrage de Vienne, etc...

La *NRH* reflète cette situation puisqu'elle consacra une partie substantielle de ses articles de tête aux relations franco-allemandes et franco-italiennes. Mais une revue de propagande ne poursuit pas des buts désintéressés ; contribuer au renforcement de la paix à travers la réconciliation franco-allemande ou une meilleure coopération franco-italienne était, pour les Hongrois, un moyen de placer leur cause sur l'agenda des grandes puissances. Néanmoins, l'expédition en Abyssinie, en affaiblissant durablement l'Italie, déstabilisa l'équilibre européen en général (détresse de l'Autriche et fragilisation de l'Europe centrale, renforcement de l'Allemagne) et fut un désastre, en particulier, pour la Hongrie (l'Allemagne restant la seule puissance révisionniste disponible). Paradoxalement, en voulant renouer avec le passé glorieux de l'Empire romain, Mussolini donna un coup d'arrêt à une idée qui commençait, justement en 1935, à se profiler plus ou moins explicitement dans certains milieux de l'amitié franco-hongroise gravitant autour de la *NRH*, celle d'un espace de civilisation latine et humaniste centrée sur la France et l'Italie, débordant, à l'Ouest, sur l'Espagne et, à l'Est, sur certains pays d'Europe centrale dont la Hongrie. Cette ambition était peut-être liée à l'espoir que le fascisme en serait quelque peu "humanisé". D'ailleurs, la *NRH* allait, jusqu'en 1940, alterner les reproches et les éloges au régime italien. Bref. Mussolini s'engagea en Afrique. Les relations magyaro-italiennes continuèrent, toujours aussi cordiales et téméraires ; mais leur potentiel était sérieusement amoindri. L'indétermination de la politique française, que

certaines appelaient déjà incohérence (à la fois trop dure et trop molle, disait Bainville), eut sa part de responsabilité dans l'accroissement du chaos en Europe.

## **b) La politique intérieure en France**

Bien que première puissance militaire du continent européen et bénéficiant, au seuil des années trente, de larges réserves d'or, la France finit par subir le contrecoup de la grande crise économique de 1929 de même que du sursaut allemand. La situation intérieure fut donc partiellement marquée en conséquence : ralentissement économique en 1931-32, occupation de la Rhénanie et surgissement de l'Allemagne à la frontière française en 1936. À cela il faut ajouter des événements ou phénomènes de politique intérieure, qui affectèrent directement ou indirectement la politique extérieure française et les relations franco-hongroises : la crise du 6 février 1934, l'avènement du Front populaire en 1936 (qui s'effaça peu à peu, en 1937-38, devant une coalition de centre-droit).

## **c) Une chronologie de l'amitié franco-hongroise**

Quels sont les événements qui ponctuèrent l'amitié franco-hongroise des années trente ? Eut-elle une chronologie propre ? Encore faut-il distinguer, parmi les causes et les conséquences, d'une part ce qui regarde l'histoire générale et l'histoire des relations franco-hongroises à proprement parler, d'autre part ce qui a un sens et ce qui est accessoire.

Certains faits sont incontournables. En 1931, la Hongrie aux abois se tournait vers la France pour obtenir un emprunt international. On pourra en créditer les bonnes relations entre le comte Bethlen et Louis de Vienne, tout en rappelant qu'à cette époque, la France était l'un des seuls pays qui fût encore capable de bailler des fonds. Autre exemple : la crise de février 1934, en polarisant la vie politique française, eut pour conséquence secondaire de démanteler le front commun de la jeunesse (les non-conformistes), qui s'était construit peu à peu depuis la fin des années vingt et dont la crise économique avait renforcé le discours critique à l'égard de la société libérale, démocratique et capitaliste. Or, depuis 1932, la *NRH* avait consacré une partie de ses efforts à rallier ces jeunes gens pleins d'avenir à la cause hongroise, certes pas pour les aider à renverser l'ordre capitaliste mondial, mais parce qu'ils pouvaient aider la Hongrie à renverser l'ordre international instauré par les traités. Ce travail d'approche ne fut pas totalement perdu, mais dut être réorienté. Plusieurs phénomènes y contribuèrent. Dans la deuxième partie des années trente, sans doute quelque peu rebutés par le Front populaire, les

Hongrois concentraient désormais leurs efforts sur la droite française, en même temps qu'une pêche en eau catholique s'avérait assez fructueuse, confirmée et renforcée par le Congrès eucharistique de 1938. Il ne faudrait pas non plus négliger l'impact du nouveau pacifisme apparu en 1938. Sans pour autant nécessairement procurer un soutien actif à la révision hongroise, ce dernier cessait du moins de s'y opposer. À la manière de la célèbre exclamation de Marcel Déat à propos de Dantzig, les paroles suivantes de Joseph Barthélemy sur la Tchécoslovaquie montrent bien comment les Hongrois pouvaient profiter – dans une certaine limite – de ce nouvel état d'esprit. « Est-ce que pour conserver l'État tchécoslovaque, agrégat politique de plusieurs nationalités, disait le juriste français, il vaut de mettre le feu au monde ? Est-ce que pour maintenir trois millions d'Allemands Sudètes (et 700 ou 800 000 Hongrois et peut-être deux millions de Slovaques !) sous l'autorité de Prague, il faut que tombent trois millions de Français ? Je réponds avec douleur, mais avec fermeté : non ! »<sup>2722</sup> Dès lors, à l'approche de la guerre, la droite gouvernementale, dans la foulée de la droite catholique ou monarchiste, soudainement convertie au pacifisme, était prête à effectuer un retournement non moins spectaculaire en faveur de la cause hongroise.

Récapitulons. Des années vingt provenait un héritage diplomatique défavorable, qui se prolongea par de nouvelles démarches dans les années trente :

- *Les promesses faites aux nations et aux nationalités voisines de la Hongrie pendant la Grande guerre (1915-18)*
- *Le traité de Trianon (1920)*
- *L'échec du projet de reconstruction d'un pôle français en Europe centrale sur base autrichienne et hongroise (1920)*
- *La politique de sécurité française dont la doctrine empirique, mise en place progressivement dans les années 1921-25 à partir de travaux antérieurs, notamment panslavistes, reposait sur une politique d'encerclement de l'Allemagne équivoque puisque sa pierre angulaire, la Petite entente, était dirigée non contre l'Allemagne, mais contre la Hongrie*
- *Le trompe-l'œil du Pacte à Quatre (1932), qui envisageait la révision tout en la rendant impossible*
- *L'achèvement de la politique d'encerclement avec l'alliance franco-russe (1932 et 1935)*

Sur ce fond général se dégagent les principales bornes des relations franco-hongroises engageant, en particulier, la *NRH* ou certains de ses amis :

*1932-1935 : l'enthousiasme des jeunes non-conformistes*

*1928 : Premières collaborations de jeunes non-conformistes français dans la presse de propagande*

---

<sup>2722</sup> Jéromos SZALAY, Rassembler ce que l'on a dispersé, Tome I. : le procès de la Hongrie, 2<sup>o</sup> vol. : le démembrement de la Hongrie, Paris, édité par l'auteur, [s.d.], p. 175. Malheureusement, l'auteur n'indique pas la source (d'autre part, il semble que le contenu de la parenthèse soit de lui).

*hongroise (notamment à la Revue de Hongrie)*

*1931 : Emprunt hongrois à Paris, apothéose de l'amitié entre le comte Bethlen et Louis de Vienne (peu avant le départ de ce dernier)*

*1932-35 : Collaboration des jeunes non-conformistes à la NRH, la cause hongroise acquiert peu à peu une place dans le débat d'idées en France*

*1934 : Crise du 6 février, polarisation partisane et délitement du front commun de la jeunesse*

*1936-40 : Esprit persiste et publie régulièrement des articles favorables à la cause hongroise*

*1936-1939 : la conversion des catholiques*

*1927-32 : Voyages et premiers articles du RP Delattre sur la Hongrie*

*1936 : Expédition italienne en Afrique, début de la guerre civile en Espagne (réaction catholique à travers l'Europe contre les menées républicaines)*

*1936 : Remilitarisation de la Rhénanie. L'Allemagne est de nouveau aux frontières françaises*

*1936 : Front populaire en France. La NRH suspend à peu près ses contacts avec les radicaux français et se tourne résolument vers la droite*

*1936-38 : Nombreux voyages d'ecclésiastiques français en Hongrie ; on parle de Hongrie dans la presse catholique française (progressiste et majoritaire)*

*1938 : Congrès eucharistique international de Budapest et jubilé de Saint Etienne*

*1938-41 : Mgr Beaupin, directeur des Œuvres françaises, et le RP Chaillet (futur fondateur des Cahiers du témoignage chrétien) gagnés à la cause hongroise*

*1938-40 : la prise de conscience de la droite monarchiste*

*1932-34 : Premiers contacts avec des monarchistes indépendants (Jean de Pange, Robert d'Harcourt, Nicolas de Rochefort, etc...)*

*1938 : Virage de l'Action française en faveur de la cause hongroise*

*1938-39 : Retour de la droite (républicaine) au pouvoir, désormais plus ouverte aux préoccupations des Hongrois, en symbiose avec les milieux cléricaux et militaires (exemple : conférence de Bled en août 1938)*

*1940 : La NRH engage un fidèle maurrassien comme rédacteur parisien*

*1942-44 : Le Commissariat gaulliste des Affaires étrangères (Alger) intègre l'idée de révision dans sa politique extérieure*

## **d) Passerelles et voies sans issue entre les différents réseaux magyarophiles**

Ces trois étapes (et demie) ne se situent pas dans un rapport de continuité logique (nécessaire), mais, historiquement, elles se sont indéniablement succédées. L'un des fils conducteurs est, bien entendu, l'action des Hongrois eux-mêmes, en particulier celle de Gyula

Gesztesi, l'attaché de presse de la Légation, de Joseph Balogh et de Georges Ottlik, qui traquèrent inlassablement, entre autres, les non-conformistes, les catholiques et les "conservateurs" plus ou moins monarchistes, au gré des circonstances et des opportunités. Ajoutons Jean de Pange, homme de synthèse inclassable, dont la fréquentation plus ou moins assidue de ces trois milieux est avérée, parfois, de surcroît, dans un contexte de magyarophilie explicite (participation à des conférences, rédaction d'articles, mises en relation, etc...).

L'héritage du non-conformisme fut aussi porté, après 1935, par certains de ses adeptes eux-mêmes ; parmi les convertis catholiques, mentionnons en particulier Daniel-Rops, qui n'avait pas été le plus "politique" des magyarophiles, mais resta proche de la *NRH* jusqu'à la guerre. En revanche, à la suite d'un conflit personnel, René Dupuis, autre membre de l'Ordre nouveau, s'éloigna définitivement de la revue. Nous devons aussi admettre que la Jeune droite, pourtant bien placée à la charnière du non-conformisme, du catholicisme et du monarchisme, resta plutôt en retrait sur la question hongroise (malgré des tentatives de contacts avec Thierry-Maulnier et Jean-Pierre Maxence). Aldo Dami, en revanche, œuvra durablement au sein de la revue *Esprit*. Pour autant que cette dernière ait eu de l'influence sur le catholicisme français (ce qui est difficilement niable), nous tenons là une passerelle capitale. L'influence de Georges Duveau au sein d'*Esprit* est plus difficilement mesurable, car il resta muet pendant cinq ans avant de revenir, en 1940, confier à Balogh l'étendue de ses espoirs et tourments (de plus, il était classé parmi les "gauchistes" du mouvement, peu enclin à la spiritualité chrétienne). D'autre part, deux des principaux jeunes gens lancés dans la magyarophilie au tournant des années trente, Philippe Lamour et Georges Roux, s'orientèrent à gauche. La passion hongroise de Lamour se perdit peu à peu dans les méandres de sa carrière ; quant à Georges Roux, dont la carrière n'était pas moins sinueuse (mentionnons une supposée incursion chez les *Croix de feu*), il redoubla ses efforts et fut considéré (surtout par lui-même) comme chef de file de la magyarophilie en France. Malheureusement, son influence à droite était limitée ; par ailleurs, son action au sein du Parti radical resta modérée, puisque la cause hongroise, au contraire, y déclina.

Parmi les nombreuses passerelles qui reliaient spécifiquement les réseaux catholiques et monarchistes, mentionnons comme ayant pu contribuer à transmettre le message hongrois, outre les personnes que j'ai signalées plus haut en même temps que Jean de Pange, le RP Delattre, peut-être, et quelques autres jésuites mondains comme le RP de La Brière, et aussi le RP Gilet, maître général des dominicains. La tendance des catholiques progressistes, en revanche, semble avoir généré d'elle-même son intérêt pour la Hongrie et l'on ne peut sans

doute pas lui imputer d'avoir influencé la droite monarchiste, ni même la droite gouvernementale ; en revanche, certains de ses enseignements ont certainement transité jusqu'à la France libre à Alger, où ils ont rejoint d'autres influences. Il reste encore à savoir ce qui motivait ces hommes de milieux divers.

### **3. Milieux d'appartenance, parcours individuels, fondement de l'attitude magyarophile**

#### **a) L'impasse des partis gouvernementaux**

Non sans raison, Joseph Balogh et Georges Ottlik s'étaient d'abord adressés à ceux qui détenaient le pouvoir en France, le Parti radical et ses satellites. Edouard Herriot donna un article, Paul-Boncour accorda une subvention, quelques autres acceptèrent de fricoter plus durablement, notamment les chefs de la jeunesse radicale Jacques Kayser et Pierre Dominique. Les Hongrois affichaient, de prime abord, une certaine bienveillance à l'égard d'une tendance politique qui leur était tout de même largement étrangère ; en revanche, après 1936 et l'alliance du Parti radical avec les communistes, ce fut manifestement impossible. De plus, le "pacifisme" des Français et la "révision pacifique" des Hongrois tardaient à trouver un terrain d'entente, même si l'objectif commun était de reconstruire une région danubienne forte et autonome, facteur de paix. Certaines personnalités plus indépendantes, comme François de Tessan (vice-président du Parti radical), eurent des relations plus durables et cordiales, mais sans véritable profondeur malgré leur sincérité. Quant au plus célèbre des magyarophiles de gauche, Anatole de Monzie (qui était, il est vrai, socialiste indépendant, ce qui lui donnait plus de latitude qu'une affiliation au Parti radical), il était considéré avec méfiance par Balogh ; il était, en quelque sorte, un magyarophile malgré les magyars (d'ailleurs, il ne fut pas le seul). On notera tout de même qu'au début des années trente, la cause hongroise n'était pas totalement ignorée dans les hautes sphères du pouvoir en France ; négligée, peut-être, mais pas ignorée.

Au sein de la droite parlementaire, c'est dans le petit parti charnière des Démocrates populaires que la *NRH* recruta le mieux. Ernest Pezet, par exemple, secrétaire, puis vice-président du Comité des Affaires étrangères à la Chambre des représentants, était prêt à

s'engager pour la cause hongroise, mais son enthousiasme tomba au premier voyage en Tchécoslovaquie ; ce qui ne lui valut pas des compliments de la part de ses connaissances à Budapest. Bref, il semblait impératif de sortir des milieux purement politiques, afin de trouver des personnalités considérant la cause hongroise comme prioritaire dans le grand chantier des problèmes européens (épousant, en cela, la position de la propagande hongroise). Ce furent surtout des journalistes ou des publicistes occasionnels appartenant aux trois milieux déjà évoqués, en marge de la politique officielle, mais bénéficiant d'une influence réelle sur la formation de l'opinion.

## **b) Les non-conformistes**

Philippe Lamour le soulignait railleusement : les traités de paix avaient été imposés à l'Europe par de vieilles barbes blanches. Pour lui, c'était simple : il fallait renvoyer chez eux les vieillards et renverser la table des négociations. Non seulement les vainqueurs avaient mis en pratique leurs idées avec cynisme et sans talent, mais ces idées elles-mêmes étaient mauvaises et grosses d'un futur conflit. Le principe des nationalités était mis en accusation, et la liberté des peuples à décider d'eux-mêmes soupçonnée d'être mal interprétée. Car ces jeunes gens étaient fédéralistes. D'ailleurs, lorsqu'on entrait dans les détails, ils n'étaient pas d'un bloc. Refusant de punir, pour des raisons géopolitiques, les Autrichiens en les privant d'une réunion dont ils avaient eux-mêmes exprimé le désir, Aldo Dami était favorable à l'*Anschluss* et entraîna longtemps *Esprit* sur cette voie. Georges Roux, quant à lui, s'y opposait (même s'il montrait parfois des signes de résignation), au nom de l'unité de l'Europe danubienne. La question des minorités était la marotte d'Aldo Dami, il était obsédé par la formation d'ensembles ethniques homogènes, ce qui était fort curieux pour quelqu'un qui s'affichait fédéraliste. En tout cas, sa proposition de frontière ne satisfaisait pas les Hongrois plus que celle de lord Rothermere, dont elle différait peu. D'ailleurs, pour les non-conformistes, la question des minorités – liée à celle de la paix, car les minorités étaient sources de conflits – était capitale. Il fallait réduire les minorités par la révision des frontières et la formation d'ensembles fédéraux. Ces deux solutions, envisagées comme successives et intimement liées, ne correspondaient qu'en apparence au double-langage hongrois sur la révision minimum et maximum.

Et plus on avançait dans la connaissance de la situation hongroise, plus cela devenait compliqué. *Esprit*, en 1940, mêlait désormais des considérations austro-hongroises à son langage habituellement magyarophile (notons que cette évolution était manifestement

contradictoire à la situation géopolitique). Ce problème allait se poser aussi crûment aux monarchistes, à peu près au même moment. Dans la *Revue universelle*, un auteur exposait les thèses *labantzés* et *kouroutzes* et penchait finalement pour la première, catholique et occidentaliste, c'est-à-dire autrichienne – mais pour quelle Autriche ? La Jeune droite, au contraire, s'était aventurée vers des considérations plus ambitieuses pour une Hongrie indépendante (*kouroutze* ?), en mentionnant son rôle essentiel dans la reconstruction de l'"unité" de l'Occident (Jean-Pierre Maxence, 1935). Si ce n'était pas à travers le rétablissement de la couronne de Saint Etienne, à quoi pensait-il ? Malheureusement, la Jeune droite pensait rarement à la Hongrie et pas durablement. Notons, tout de même, ce nouveau front renversé entre les "fédéralistes nationalistes" (la Jeune droite) qui évoquaient, même implicitement, la monarchie multiethnique de Saint Etienne et les fédéralistes purs et simples, qui restaient fixés sur la question des minorités.

En définitive, qu'avaient en commun les Hongrois avec les jeunes non-conformistes, sinon l'esprit de révolte. C'était bien Philippe Lamour qui affichait son affection pour les "barbes blanches" hongroises dont l'humeur s'échauffait comme celle des jeunes gens dont il était lui-même "l'orateur favori" en France. Il faut aussi aborder un dernier point qui n'est pas sans importance. Les jeunes non-conformistes français n'étaient pas fondamentalement hostiles à l'Allemagne. Au contraire, même après 1933, tout en revendiquant le maintien de leur esprit critique, ils restèrent favorables au dialogue avec les forces régénératrices de la jeunesse allemande. Aussi pouvaient-ils difficilement, comme le faisaient d'autres, reprocher aux Hongrois leurs supposées compromissions avec Berlin. Toujours, la révolte des "réprouvés".

## **c) Les catholiques**

Commençons par une histoire exemplaire, celle du RP Delattre. Comme il l'admettait lui-même, c'est le hasard (ou la providence) qui lui fit connaître la Hongrie, en 1927, quand on le chargea de diriger la retraite d'un groupe de religieuses à Budapest. Il allait y revenir chaque année jusqu'en 1932, en s'y constituant un vaste réseau de connaissances. Il vécut quelques expériences marquantes (une visite chez le prince Batthyány, oculiste des pauvres, la vision du peuple agenouillé dans les églises, etc...) et connut aussi quelques satisfactions mondaines (invitations dans les plus grandes maisons aristocratiques, conférences dont le public se comptait par centaines). L'image qu'il se forma de la Hongrie était contrastée. D'une part, il y retrouvait une sorte de mirage de la vieille France qui n'en finissait pas de disparaître sous ses yeux, un pays catholique, traditionnel, monarchique. Même l'absence du roi confirmait le



parallèle avec sa France rêvée. Le “martyre” de la Hongrie incitait lui aussi à la comparaison, comme une brusque allégorie des longues souffrances de la France privée d’elle-même depuis plus d’un siècle (depuis la Révolution). Tout cela transparaît çà et là dans son journal et dans sa correspondance. D’autre part, l’imagination n’étant pas incompatible avec la clairvoyance, le RP Delattre était aussi, par exemple, empli de doute sur le sens social et sur la sincérité du fond religieux en Hongrie, il était aussi perplexe en face des idées capitalistes de certains de ses amis catholiques. En cela, d’ailleurs, il démontrait qu’il s’était fondu dans le paysage hongrois, car la coexistence du rêve et de la lucidité (plutôt, en ce cas, du pragmatisme) était, en quelque sorte, l’état naturel de la nation. Le cas du RP Delattre est symptomatique de ces magyarophiles chez qui le désir de résoudre leurs propres problèmes ou celui de leur pays les incita à se pencher sur la cause hongroise.

Les Hongrois n’avaient-ils pas protégé la chrétienté pendant de longs siècles ? Pour les catholiques du XX<sup>e</sup> siècle, cette mission était précieuse. Mais la cause hongroise devait lutter en France contre des forces puissantes auxquelles les catholiques français étaient sensibles au même titre que leurs concitoyens d’autre sensibilité : mentionnons, en particulier, le sentiment de victoire et la conviction que justice avait été faite, l’espoir de paix perpétuelle, le patriotisme hérité de la Grande guerre (qui avait réunifié la nation après les déchirements religieux au début du siècle). On ne pouvait renoncer facilement à tout cela. Aussi la presse du catholicisme majoritaire (*La Croix, Etudes*), tout en offrant une place réduite à l’expression de sentiments favorables à la Hongrie (par exemple les articles du RP Delattre), restait largement inféodée à la doctrine officielle de la nation victorieuse. Elle allait peu à peu évoluer, mais cela prendrait du temps.

La presse progressiste, en revanche, était à la fois plus libre et plus réactive. Elle s’autorisa à exprimer une plus grande compassion pour le sort des Hongrois. Ce fut, en effet, le sort des minorités magyares arrachées à leur mère-patrie qui attira leur attention, de même que la misère à laquelle se trouvait réduite la Hongrie. Le progressisme catholique eut ses propres réseaux franco-hongrois, dans lequel la *NRH* joua un rôle secondaire. Il me semble – c’est une hypothèse qu’il faudrait vérifier – qu’il manqua justement la coordination nécessaire pour en tirer un meilleur parti. D’un côté, la presse progressiste française faisait paraître régulièrement des articles favorables à la cause hongroise (dans les années 34-36, c’est-à-dire assez précocement par rapport à d’autres) ; de l’autre, la presse “néo-catholique” hongroise, qui mêlait catholicisme social et rénovation spirituelle, publiait des quantités d’articles traduits ou inédits des “convertis” français (Jacques Maritain, François Mauriac, Georges Bernanos,

etc...). Entre les deux, il manquait l'institution qui eût coordonné ces actions pour démultiplier leur efficacité, éventuellement les intégrer au sein d'un programme de propagande. C'est un échec pour la *NRH* que de n'avoir pas su ou pu jouer ce rôle. Il est vrai que les relations de Balogh avec les leaders du catholicisme social hongrois étaient problématiques.

Quoi qu'il en fût, vers 1936, le catholicisme majoritaire français commençait à être gagné à la cause. On peut en juger à l'attitude des chefs de l'Église de France et autres dignitaires ecclésiastiques français. Mgr Beaupin, directeur des Œuvres françaises (aussi appelées Amitiés catholiques françaises à l'étranger), lança un programme de relations culturelles ambitieux. Le RP Gilet, maître général de l'ordre des dominicains revint en Hongrie pour une visite officielle très remarquée (il était déjà venu en 1933), talonné par un certain nombre d'ecclésiastiques de moindre envergure. Ces premiers pas furent suivis, en 1938, par le déplacement en force de l'Église de France au Congrès eucharistique international de Budapest, emmenée par le cardinal Gerlier. Cette présence de la fille aînée de l'Église à un Congrès eucharistique n'était pas, en soi, un signe suffisant de conversion à la cause hongroise ; il faut donc souligner qu'il fut effectivement accompagné d'un changement d'attitude de la hiérarchie en la personne, précisément, du cardinal Gerlier, que le prince primat de Hongrie et Pál Teleki se félicitaient d'avoir retourné. Sans compter le succès du Congrès lui-même, qui fut un événement remarqué dans le monde catholique, et au cours duquel la cause de la Hongrie ne fut pas oubliée (ni même par le Pape Pie XII lui-même, qui encourageait les participants à prier pour la paix dans le monde et pour que fût accordée à la Hongrie la paix dans la « dignité »).

Dans un renversement de rapports, on découvrirait que la cause hongroise pouvait être favorable à la paix. Quelques mois plus tard, Hitler allait accorder une partie de la Tchécoslovaquie à la Hongrie. Mais Munich serait passé par là et son cortège de revirements plus ou moins consommés ; on ne pourrait plus se permettre les raisonnements simplistes de naguère. En 1939-40, le RP Chaillet – futur pionnier de la résistance spirituelle pendant l'Occupation – allait défendre la *neutralité* hongroise comme facteur de la paix future, non sans frayer avec certaines personnalités hongroises au passé chargé (d'antisémitisme de salon ou germanophilie plus ou moins repentis). L'ère serait à l'action, reposant, en l'occurrence, sur le choix tactique de l'élargissement de forces et des chances de succès, au prix de quelque compromission (tout à fait l'attitude hongroise). D'ailleurs, ce choix ne serait pas irrévocable, comme on a pu le constater dans le cas du père Chaillet qui, à son retour en France, allait au

contraire se montrer opposé à toute compromission, même en pensée, en prenant la tête de la résistance spirituelle.

Revenons en arrière. Dans les années de prise de conscience des catholiques (1936-38), pour des raisons qui semblent liées à la politique intérieure en France (Front populaire), les Hongrois se tournèrent résolument vers la droite. Pendant que le progressisme continuait son chemin, un peu à l'écart des politiques officielles, il apparaîtrait que le catholicisme et la droite se virent associées comme cible par la propagande hongroise. D'ailleurs, rien qui ne fût naturel dans ce phénomène ; pour Joseph Balogh, c'était enfin un moyen de causer avec ses semblables. Pensons, par exemple, aux contacts engagés à cette époque avec les membres du Comité Lyautey. En 1938-39, c'est justement à travers la droite monarchiste et ses sympathisants que les Hongrois allaient pouvoir tirer parti de cette évolution des mentalités en France en même temps qu'ils comptaient entraîner le mouvement parmi des couches plus larges de l'opinion.

## **d) La droite monarchiste**

Jean de Pange n'était pas un homme de droite à proprement parler, mais sans doute l'un des monarchistes les plus sincères de son époque. Il eut, tout comme le RP Delattre, avec la Hongrie une longue histoire. Dans son cas, elle ne fut pas le fruit du hasard. Au contraire, tout le conduisit vers la Hongrie. Ses origines lorraines et sa fidélité, par-delà les frontières, à la maison de Habsbourg-Lorraine. Son intérêt pour le problème des frontières, justement, et celui des minorités, sa passion pour la question du sacre royal. Sur le plan concret, dans les années 1932-34, plusieurs personnes de son entourage avaient attiré son attention sur la Hongrie : le chef de la Légation à Paris ; son jeune ami le noble désargenté Nicolas de Rochefort ; Georges Roux. D'ailleurs, Jean de Pange aimait la diversité. Qu'est-ce que la diversité sans la synthèse ? La cause hongroise lui permettait de réduire ses différentes passions à l'unité, grâce au mystère de la Couronne de Saint Etienne. Hélas, ses amis hongrois furent maladroits, les circonstances se firent aussi adverses : Jean de Pange allait finalement retourner à la monarchie autrichienne, souvenir de sa jeunesse viennoise.

La France était en république depuis des dizaines d'années, le royalisme ne figurait plus parmi les forces parlementaires. Toutefois, Ernest Pezet, républicain du centre droit, pouvait s'afficher ouvertement « légitimiste sur le Danube ». Quant au Xavier Vallat des années trente, idéologiquement, quelle sorte d'homme était-il ? Certes, si l'on voulait connaître une carrière de député, il était recommandé de ne pas embrasser de trop près la doctrine

monarchiste. Quant à l'Action française, d'un côté, elle avait abandonné le jeu politique. De l'autre, elle ne réunissait pas toutes les forces monarchistes (potentielles) du pays. Des hommes de gauche comme Jean Géhenno se plaignaient, en effet, de ce qu'on appellerait volontiers aujourd'hui la persistance de l'Ancien régime (la morgue des élites, le mépris pour les institutions et les idées républicaines, etc...), au sein d'un milieu qui dépassait sans doute de loin les seuls membres de l'organisation royaliste. Il existait donc en France un certain monarchisme nostalgique et rampant, détaché de l'institution de l'Action française et peut-être plus accessible à une cause d'origine étrangère, qui ne devrait pas nécessairement être fondée sur les seuls attraits de Sissi impératrice (en anticipant un peu). Les Hongrois réussirent-ils à le séduire ? Rien ne serait plus difficile à mesurer. Toutefois, le cas de Jean de Pange et du père Delattre, suivis par un certain ébranlement des catholiques, tend à prouver que cette voie n'était pas sans issue.

Quant au monarchisme institutionnel, celui de l'Action française, il resta longtemps, très longtemps, sourd aux appels de la Hongrie. La position de Jacques Bainville était ambiguë. D'une part, on lui attribuait la critique des traités d'après-guerre et un sérieux doute sur l'efficacité de l'alliance avec la Petite entente – et même un certain penchant pour la Hongrie eût parfaitement convenu à son aversion pour la Tchécoslovaquie. D'autre part, il avait dressé, dès 1918, un portrait peu flatteur des Hongrois, en particulier de son aristocratie. Faisons confiance au jugement de Gyula Gesztesi, qui écrivait en 1933 : « il est devenu de plus en plus froid. » Ce qui laisserait penser que son opinion évolua, et dans le mauvais sens, de surcroît. En 1934, Bainville écrivait dans l'*Action française* que les Hongrois avaient un problème, celui d'être constamment « dans l'ost opposé. » La même année, son successeur au quotidien monarchiste affirmait que le rôle d'avocat des minorités était en contradiction avec « toute l'histoire magyare. » Ces commentaires invoquant des notions historiques démontrent la profondeur de la défiance des monarchistes de l'Action française à l'égard des Hongrois au cœur des années trente. De plus, à l'encontre de ce qui aurait pu être leurs propres principes, ils n'éprouvaient aucune attirance particulière pour la transcendance de la Couronne de Saint Etienne et ne se privaient pas de railler les passions de l'aristocratie hongroise.

Une raison probable de l'inimitié croissante de Bainville envers la Hongrie fut sans doute sa grande passion pour la Roumanie, dont il apprécia plusieurs fois l'hospitalité. On jugera de la bonne entente entre le mouvement royaliste français et la propagande roumaine à l'incident suivant. En mai 1934 à la *Revue universelle*, un article sur les putschs manqués de Charles IV évoquait, fait rare, la Hongrie en termes plutôt neutres qu'hostiles. C'était trop ! Le mois

suisant, un ancien membre de la délégation de Roumanie à la conférence de paix répliquait avec l'exposé complet des arguments roumains en défense du Traité de Trianon.

En revanche, l'Action française n'allait verser aucune larme pour la Tchécoslovaquie, et l'année 1938 allait justement être celle du tournant dans son attitude à l'égard de la Hongrie. Après l'*Anschluss* (en mars), après le voyage du régent Horthy en Allemagne (en août), peut-être se rendait-on enfin compte du désastre qu'eût été une Hongrie appartenant *vraiment* à l'*ost* germanique ? La Tchécoslovaquie effondrée, vers le Sud-est seule restait la Hongrie. Analyse logique : il fallait la renforcer. Une Hongrie forte permettrait de barrer la route au *Drang nach Osten*. Pur opportunisme géopolitique, au départ. L'adjoint aux questions internationales du quotidien royaliste se souvenait brusquement, comme par hasard, d'un voyage en ballon dans les Carpates orientales, qui datait d'avant la Grande guerre ; il avait échoué au milieu des sauvages et avait retrouvé la civilisation à... Budapest. Tout d'un coup, les Hongrois étaient, non plus les oppresseurs éternels du bassin carpatodanubien mais, au contraire, sa principale force civilisatrice. Alors, on se mettait à réfléchir : à une alliance entre la Hongrie et la Pologne, par exemple, et même au retour du roi Othon. Mais il était trop tard, bien sûr.

Dès le mois d'avril 1938, la *Revue universelle* avait donné les signes du changement de direction. Un article très documenté y exposait le dilemme hongrois entre l'orientation occidentale et orientale (respectivement portées par les *Labantzes* et les *Kouroutzes*). La thèse de son auteur était celle de l'indispensable soutien aux *Labantzes*, qui étaient les seuls à pouvoir sauver l'identité du pays, à la fois de l'hégémonie juive et de l'hégémonie germanique antisémite. Contre la traditionnelle alliance des *Kouroutzes* avec l'anti-France (Révolution, francs-maçons, etc...), il exhortait ses lecteurs catholiques et conservateurs à soutenir les *Labantzes* qui avaient enfin l'occasion – et l'obligation – de se détacher de l'influence allemande. C'était donc un moment historique, celui d'un nouveau renversement des alliances ! Contrairement à tout ce qu'avait écrit la presse monarchiste française pendant des années, cet article était de la pure propagande pour la Hongrie, pour son gouvernement et pour son président du Conseil d'alors, Béla Imrédy (oui, à ce moment, il était encore un bon catholique, patriote, mais nous savons ce qu'il est devenu. D'ailleurs, la *NRH*, déjà, commençait à s'écarter de lui lentement.).

## e) Fondement de l'attitude magyarophile

Sommes-nous en train de toucher le fond auquel aspirait Jean-Marie Domenach ? Je l'espère, surtout qu'il ne me reste plus que quelques pages avant de finir. En guise de synthèse, il me semble que l'amitié franco-hongroise agencée par la *NRH* dans les années trente a tenté de s'orienter dans plusieurs directions, dont certaines ont finalement cristallisé en trois périodes (qui s'imbriquent partiellement les unes dans les autres) auxquelles j'ai attribué un "fondement", en fonction des circonstances et du milieu qui domina, au moins symboliquement, chaque période :

(1) 1932-1935 : les jeunes non-conformistes ⇔ l'Espérance

(2) 1936-1939 : les catholiques ⇔ la Foi

(3) 1938-1940 : la droite monarchiste ⇔ la Charité

On aura reconnu les trois vertus théologiques. Qu'est-ce que cela signifie ? D'abord, je demande qu'on ne me soupçonne pas de formalisme gratuit, puisqu'elles ne sont pas arrangées dans l'ordre consacré. Ensuite, je laisse au lecteur le soin de méditer si le fait de leur donner pour cadre le déroulement historique démontre de ma part une soumission à la dialectique historique, hégélienne ou marxiste. Bref, il me semble que ces vertus expriment, avec une divine clarté, l'état psychologique dominant qui, au-delà de considérations politiques, idéologiques et, bien entendu, de pur opportunisme, caractérisa les élans successifs de la magyarophilie en France au cours des années trente.

*L'Espérance* : J'ai démontré combien la cause hongroise avait provoqué, chez ses zéloteurs français au début des années trente, un écho dans le for intérieur, non seulement de leur conscience, mais aussi de leur identité. Leur fréquente sensibilité, leur susceptibilité s'expliquait par le fait qu'ils s'engageaient entièrement. Ils avaient chacun concocté leur propre argumentaire, leur propre Hongrie, en quelque sorte, et ils tenaient autant à l'intégrité de leur projet qu'à sa réussite. Les non-conformistes, mais aussi le père Delattre, Jean de Pange, l'étonnant Gabriel Gobron et même, à sa manière, Louis de Vienne, étaient à l'image de leurs amis Hongrois de la *NRH* dans les années 1932-35. Convaincus de pouvoir sauver le monde en débattant d'idées (tout en étant convaincus qu'ils détenaient eux-mêmes la clef du problème), ils étaient nourris de l'Espérance, cette volonté humaine qui les poussait à agir envers et contre tous.

*La Foi* : Avec l'aggravation de la situation internationale dans les années 1935-36, la destinée de l'Europe se brouillait. Une nouvelle fournée de magyarophiles français se présenta en

Hongrie, dont le moteur était plus contemplatif. C'est la Foi qui les poussait en avant, c'est-à-dire l'intelligence humaine qui cherche à pénétrer les mystères pour en extraire la force. La Hongrie était un pays catholique dont on attendait qu'il jouât son rôle dans la défense de l'Europe et dans son retour à l'équilibre. Mentionnons encore le RP Delattre, et, par exemple, le père dominicain Gilet, mais aussi, un peu plus tard, le RP Chaillet, qui mirent tour à tour l'accent sur la civilisation européenne, la Chrétienté, l'humanisme ou l'Europe latine, l'Occident. On pria beaucoup, à Budapest, en mai 1938, pour la paix et pour la Hongrie.

Si l'Espérance et la Foi étaient deux formes de réflexion active, la troisième période, symétriquement opposée, allait être caractérisée par une nouvelle manière de donner un sens à l'action.

*La Charité* : Le sens théologique de la Charité a un rapport de cause à effet avec l'acception usuelle du terme. Par la Charité, se crée entre Dieu et les hommes une relation d'amitié surnaturelle, qui inclut dans son mouvement tous ceux que Dieu aime. En 1939-40, l'expérience de la Grande guerre et de quelques exactions ultérieures, de même que l'intuition, sans doute, de ce que serait une seconde guerre mondiale, pouvait pousser les contemporains à un questionnement de type identitaire. Qui était donc cet homme que Dieu était censé aimer ? Étant cerné par le mal, entouré d'ennemis, il fallait renouveler sa confiance en l'homme, ce qui n'était pas chose facile. Il fallait accorder sa confiance à l'autre afin que celui-ci restât un homme. Il fallait se prouver que le contraire de soi-même demeurerait un semblable dans sa condition d'humain. Pour le Français, qui d'autre que le Hongrois, à la fois proche et lointain, pouvait mieux remplir ce rôle mystique ? Rappelons-nous les paroles (prophétiques) de René Dupuis : « Trouver chez une personne de tempérament différent au sien un même idéal, est singulièrement plus agréable que de le trouver chez quelqu'un de même caractère que soi. »<sup>2723</sup>

J'ai associé cette période avec la droite monarchiste française, car, sans préjudice pour tout autre virage magyarophile de l'époque (fréquent), il me semble que sa prise de conscience, très tardive, correspond assez précisément à ce phénomène. Pensons, bien sûr, au tournant de la ligne éditoriale de l'*Action française* en général ou alors à Simon Arbellot, en particulier ; mais aussi – pour finir avec un contre-exemple, car il s'agit d'une personne qui n'est pas connue pour avoir été sympathisant monarchiste – à nouveau au RP Chaillet. Ou alors, il faudrait, d'après les conclusions de cette thèse et en tenant compte des circonstances de son

---

<sup>2723</sup> René DUPUIS, « La France et la Hongrie dans le passé et dans le présent », *Revue de Hongrie*, janvier-juin 1931, p. 62

intérêt pour la Hongrie, imputer au père jésuite un penchant monarchiste (du moins jusqu'en 1939-40) ; ce serait, à défaut de preuve (à jamais inaccessible), une illustration possible – dirais-je un symbole ? – du reflet de l'engagement qui se réfléchit juste sous la surface de la vérité historique.



# Sources et bibliographie

## I. Sources archivistiques

*Note* : Les cases situées à droite indiquent le code faisant référence, dans le texte, au fond concernée

### **Service des Manuscrits (*Kézirattár*) de la Bibliothèque Nationale Széchényi à Budapest (*Országos Széchényi Könyvtár - OSzK*)**

---

Vaste correspondance de Joseph Balogh, constituée d'environ 30  
000 lettres rédigées en français, hongrois, anglais, allemand et  
italien (Fond n°1)

Fond Balogh 1/[...]

---

### **Archives nationales de Hongrie (*Magyar Országos Levéltár - MOL*)**

---

Fond du Ministère des Affaires Étrangères hongrois  
(*Külgymiszterium*). Dossiers individuels du Service de la Presse  
(*Sajtóosztály*). Années 1932 à 1941.

MOL. K66. [...] III.-4

---

---

Dossiers de l'Attaché de presse de la Légation de Hongrie à Paris,  
Gyula Gesztesi. Pour une partie des années vingt et toutes les  
années trente.

MOL. K66. Gesztesi  
Dosszié-103/106 cs.

---

---

Une pièce d'archive particulière : Georges Ottlik : « *Jelentés 1942* »

---

---

*augusztus 18.-a és szeptember 28.-a között lebonyolított külföldi utamról, melynek során Olaszországot, Svájcot, Vichy-Franciaországot és Németországot látogattam meg* » [Rapport sur mon voyage en Italie, en Suisse, dans la France de Vichy et en Allemagne, du 18 août au 28 septembre 1942].

---

MOL. K64. 1942-41-437

---

Quelques éléments dans le fond des Affaires politiques du *Külügyminisztérium*.

---

MOL. K63

---

Quelques éléments sur les représentations du *Külügyminisztérium*.à l'étranger

---

MOL. K59. 51. cs. 25 t.

## **Archives manuscrites du Musée de La Littérature Petöfi (*Petöfi Irodalmi Muzeum. Kézirattár – PIMKt.*)**

---

Correspondance de François Gachot avec ses amis hongrois. Années 70-80.

---

PIM Kt. V.4750

# Ministère des affaires étrangères (France).

## Fond Information – presse – propagande

### 1914-1940.

---

Malheureusement, le fond de la propagande et des œuvres, qui m'intéresse directement, a subi de très importantes destructions. J'ai consulté le Dossier 81 (Propagande française – notes et rapports divers, coupures de presse, télégrammes, notes du service des œuvres, 1930 – oct 1939), qui contient à peine trois chemises, d'ailleurs assez pauvres.

---

MAE. Information.  
Dossier 81 (chemises  
“Propagande DG” et  
“Propagande française à  
l'étranger”)

---

---

L'autre fond directement concerné par mes recherches est celui des Français en Hongrie pendant les années trente. Celui-ci est plus riche. Il s'agit de : Correspondance politique et commerciale. 1914 à 1940. Série Z-Europe. Français en Hongrie. Recommandation et voyages de Français, réclamations (cartons 925, dossiers 147, 148 et 149)

---

MAE. Français en  
Hongrie. Z-Europe-  
147/148/149-...]

---

---

Pour les années quarante, j'ai consulté une sélection des archives de Vichy pour les affaires hongroises. Correspondance politique et commerciale. Guerre 1939-45. Z-Europe-422 (Vichy-Europe)

---

MAE (Vichy)-Z-Europe-  
422-...]

---

---

*Idem* pour la France Libre. Correspondance politique et commerciale. Guerre 1939-1945. T.1. Londres – Alger. CFLN, 1420 – Hongrie. Dossier général

---

MAE (France Libre)-  
1420-...]

---

# Archives de la Compagnie de Jésus à Vanves-Paris

---

Une vingtaine de cartons d'archives sur le RP Delattre SJ, dont les manuscrits sur ses voyages en Hongrie, rangés a la cote "JDE".

Papiers Delattre. JDE  
100/250-[...]

1er voyage : [1926 ou juillet 1927 ?]

2° voyage : 27 juillet – 14 août 1928

3° voyage : sept-oct 1928

4° voyage : ?

5° voyage : 29 août au 14 novembre 1930

6° voyage : 15 juillet au 2 novembre 1932

---

## II. Sources imprimées

APPONYI, comte Albert (introduction), La Hongrie entre l'Orient et l'Occident. Série d'études avec un essai sur l'amitié franco-hongroise par le Comte Robert de Dampierre, Paris – Clermont-Ferrand, Hachette et Cie, 1944, 313 pages

ARBELLOT, Simon, Eau de Vichy, vin de Malagua (souvenirs d'un Consul général), Paris, Éditions du Conquistador, 1952, 225 pages

ARBELLOT, Simon, J'ai vu mourir le boulevard, Paris, Éditions du Conquistador, 1950, 301 pages

BERECZKY, Albert, A magyar protestantizmus a zsidóüldözés ellen [L'Église protestante de Hongrie contre la persécution des juifs], Református Traktátus Vállalat kiadása, Budapest, 1945, 44 pages (rééd. 1984), traduction synthétisée et annotée par Henri de MONTETY, Diaspora, Histoire et Société, Université de Toulouse-Le Mirail, n° 8, 1<sup>er</sup> semestre 2006, pp. 208-224

BEREGHY, Albert, A francia politika és Magyarország [La politique française et la Hongrie], Budapest, [s.e.], 1934, 60 pages

BETHLEN István, Valogatott politikai írások és beszédek [Sélection d'écrits politiques et discours], (éd. Ignác Romsics), Budapest, Osiris, 2000, 462 p.

CHELARD, Raoul, Le danger hongrois, Paris, Éditions Eugène Figuières, 1935, 185 pages

DAMI, Aldo, L'Anschluss et la question danubienne, éd. Plan, Paris, 1932, 32 p. (coll. Le Point, n° 2)

DAMI, Aldo, La Hongrie de demain. Critique des programmes révisionnistes. 1<sup>ère</sup> édition André Delpuch, Paris 1929, 227 p. ; 2<sup>o</sup> édition revue et augmentée, précédée d'une étude de Th. Ruysen, ed. Bibliothèque hongroise, Paris, 1932, 317 p. Documents et cartes (en France : Éditions représentatives, n° 4)

DAMI, Aldo, La Ruthénie subcarpathique, éd. du Mont Blanc, Genève, 1944

DAMI, Aldo, Les nouveaux martyrs. Destin des minorités, éd. Fernand Sorlot, Paris, 1936, XVIII-277 p.

DELATTRE, Pierre, La vie catholique en Allemagne. Études et récits, Paris, Éditions Spes, 1932, 176 page

DELATTRE, Pierre, Les luttes présentes du catholicisme en Europe centrale, Paris, Spes, 1930, 190 pages

DELATTRE, Pierre, Nos amis les Hongrois. Esquisses et souvenirs, Paris, Éditions Eugène Figuières, 1935, 190 pages

DESBONS, Georges, Les erreurs de la paix. La Hongrie après le traité de Trianon, Paris, Librairie des Sciences Politiques et Sociales Marcel Rivière, 1933, 210 pages

DUPUIS, René, Le problème hongrois, Paris, Les éditions internationales, 1931, 214 pages

ECKHARDT, Sándor, A francia nemzet missziós hite és a francia irodalom. Székfoglalóul felolvasta a Szent István Akadémia III. Osztálának 1931. évi február 13-iki ülésen [la foi de la nation française en sa mission nationale et la littérature. Discours d'admission à l'Académie Szent István], Budapest, Szent István Akademia Kiadó, 23 pages

ECKHARDT, Sándor, Le Collège Eötvös, Budapest, Édition de l'Amicale des Anciens Élèves du Collège Eötvös, 1947, 15 pages

GOBRON, Gabriel, La Hongrie mystérieuse, Paris, Librairie des Sciences Politiques et Sociales Marcel Rivière, 1933, 311 pages

GOWER, Sir Robert, La révision du Traité de Trianon et les frontières de la Hongrie, Paris, Fernand Sorlot, [s.d.], 45 pages

GRATZ, Gusztáv, Magyarország a két háború között [La Hongrie entre les deux guerres], (éd. PAAL Vince), Budapest, Osiris, 2001, 431 p.

KORNFELD Móric, Trianontól Trianonig. Tánulmányok, dokumentok [De Trianon à Trianon. Études et documents], SZECHENYI, Ágnes (édition et introduction), Budapest, Corvina, 2006, 471 pages

LAMOUR, Philippe, Le cadran solaire, Robert Laffond, 1980, 465 pages

MONZIE, Anatole (de), Destin hors série, Paris, Les éditions de France, 1927, 202 pages

PANGE Jean (de) (collectif, à propos de), Hommage, Paris, Grasset, 1959, 130 pages

PANGE, Jean (de), Comment se fait un roi, Plon-Paris, 1937, 95 pages

PANGE, Jean (de), Journal (1927-1930), Paris, Grasset, 1964, 372 pages

PANGE, Jean (de), Journal (1931-1933), Paris, Grasset, 1967, 412 pages

PANGE, Jean (de), Journal (1934-1936), Paris, Grasset, 1970, 472 pages

PANGE, Jean (de), Journal (1937-1939), Paris, Grasset, 1975, 470 pages

PANGE, Jean (de), Les meules de Dieu, Paris, Alsatia, 1951, 286 pages

PANGE, Jean (de), Les soirées de Saverne, Paris, Ed. Victor Attinger, 1927, 184 pages

PANGE, Jean (de), Mes prisons [suite du journal : 1939-1941], Paris, Desclée de Brouwer, 1945, 233 pages

PASSUTH, László, « Balogh József », in KERESZTURY Dezső – CSIK Csaba (dir.), « S két szó között a hallgatás... » Magyar mártír írók antológiája [« Et entre deux mots le silence... » Anthologie des martyrs hongrois]. Budapest, 1970, Magvető Kiadó, pp. 100-104

POZZI, Henri, Les coupables, Paris, Aux Éditions Européennes, 1937, 404 pages

RADONITCH, Jovan, « Le couronnement en Hongrie et son importance », Revue Bleue, n°1, 55<sup>e</sup> année, 6 janvier 1917, pp. 25-28

ROUX, Georges, Réviser les traités, Paris, Éditions de la revue Plan, 1931, 186 pages

SAUVAGEOT, Aurélien, Magyarországi életutjam [Souvenir de ma vie hongroise], Budapest, Európa, 1988

SZEKFÜ, Gyula, « Valahol utat vesztettünk » [Nous avons perdu le chemin en route], Budapest, Magvető kiadó, Gondolkodó Magyarok, 1987, 71 pages (paru en feuilleton en 1943-44)

TISSEYRE, Charles, Une erreur diplomatique. La Hongrie mutilée, Préface d'Anatole de Monzie, Paris, Mercure, 111 pages

VACARESCO, Elena, Elena Vacarescu si Franta, (éd. Maria PLATON), Iassy, ed. Cronica, 1998, 223 pages.

VALLAT, Xavier, « La Hongrie aux années 30 », Écrits de Paris, [janvier] 1956, pp. 53-67

VIENNE, Louis (de), Le guêpier de l'Europe centrale (étude critique), Paris, Éditions Baudinière, 1937, 187 pages

# III. Périodiques

## 1. Inventaire systématique

*(l')Action Française* (1908-1944) Quotidien dirigé par Charles Maurras, du mouvement royaliste éponyme représentant le "Nationalisme intégral". *Consulté de 1938 à 1944 (coupures des années 1932 à 1938 disponibles dans les "dosszié Gesztesi" des archives du KÜM).*

*(Les) Cahiers* (1928-1931). Publication relevant de la Jeune droite.

*(Les) Cahiers et Courriers clandestins du Témoignage Chrétien, 1941-1944*, Réédition intégrale en fac-similé publiée par Renée Bédarida et Adrien Nemoz, Paris, 1980. T. I et II., 280 et 285 pages

*Esprit* (1932-1941 ; 1944-). Revue mensuelle fondée par Emmanuel Mounier comme porte-parole de son mouvement personnaliste. *Consulté de 1932 à 1941.*

*Études* (1846-1940 ; 1944-) ; *Temps nouveaux* (1940-1944). Revue mensuelle des Pères Jésuites. *Consultés de 1932 à 1944.*

*(La) Gazette de Hongrie* (décembre 1929 – mai 1944). Rédigé en français à Budapest, œuvre pour le rapprochement franco-hongrois. Malgré la contribution financière du Quai d'Orsay, la ligne éditoriale maintint une position modérément irrédentiste.

*Jelenkor* (1938-1944). Successeur de *Korunk Szava*, toujours dirigé par Jenö Katona. Forte présence française (François Mauriac, Jacques Maritain, etc...).

*Korunk Szava* (1931-1938). Mensuel politique et littéraire d'inspiration catholique sociale et légitimiste, financé par le comte György Széchenyi. Dirigé par Jenö Katona. Crise en 1935, lorsqu'une partie de la rédaction (Zsolt Aradi et Borisz Balla), quitte la revue et fonde *Új Kor* pour se rapprocher du gouvernement Gömbös.

*(La) Nouvelle Revue de Hongrie* (1932-44). Rédigée en français à Budapest, lancée sur l'initiative du comte Bethlen. Co-dirigée par Georges Ottlik et Joseph Balogh jusqu'en 1939, dès lors uniquement par ce dernier.



*(Les) Nouvelles Danubiennes – Dunavölgyi Szemle* (1933-44). Organe de la *Revizíós Liga*.

*(L')Ordre Nouveau*. (1933-1938). Revue du mouvement éponyme, fondée par Alexandre Marc et Arnaud Dandieu, avec la collaboration régulière de René Dupuis, Daniel-Rops, etc...

*Plan* (1931-1932). Mensuel de facture luxueuse prônant une vision à la fois fédéraliste et technocratique de l'avenir, dirigé par l'avocat Philippe Lamour.

*Réaction pour l'Ordre* (1930-1932). Relevant de la Jeune droite. Dirigée par Jean de Fabrègues. Pour un nationalisme enraciné.

*Revue des Deux Mondes* (1829-). Conservatisme de bon aloi. *Consulté de 1938 à 1940*.

*La Revue du Siècle* (1932-1933). Relevant de la Jeune droite. Organe des groupes « Latinité » et « Réaction » (Daniel-Rops, Jean de Fabrègues, Thierry Maulnier)

*(La) Revue Franco-hongroise* (1928-?). Revue du Cercle des Annales de Budapest, devenu Comité local de l'Alliance Française en 1929. Dirigée par Mme M.-J. Duhaut. *Consultée de 1928 à 1932*.

*(La) Revue de Hongrie* (1908-1918 ; 1920-31). Revue trimestrielle rédigée en français, dirigée par Vilmos Huszár. Largement gagnée par la propagande allemande à partir de la Première guerre mondiale. *Consulté de 1920 à 1931*.

*Revue universelle* (1920-1944). Revue mensuelle lancée par Jacques Bainville et Henri Massis pour l'élargissement de la doctrine de l'Action française vers des milieux sympathisants. *Consulté de 1930 à 1944*.

*Sept* (mars 1934-août 1937). Hebdomadaire fondé à la demande du Vatican, dirigé par les Dominicains (Père Bernadot) en collaboration avec des laïcs (François Mauriac, J. Maritain, Daniel-Rops, etc...). Accusé de collusion avec le Communisme par la droite nationaliste. Suppression ordonnée par voie hiérarchique dans le contexte difficile de la guerre d'Espagne.

*Temps présent* (1937-1940). Hebdomadaire fondé en 1937 dans la continuité de *Sept*, mais dirigé exclusivement par des laïcs. Placé sous la direction de Stanislas Fumet, fusion de la démocratie chrétienne (Jacques Maritain) et du non-conformisme (Daniel-Rops, Alexandre Marc, Emmanuel Mounier) avec certains penseurs

catalogués à droite comme François Mauriac et Gabriel Marcel. En décembre 1940, S. Fumet fit reparaître la revue à Lyon sous le nom de *Temps Nouveaux*, finalement interdite en août 1941.

*(La) Vie Intellectuelle* (1928-1944). Bimensuel dirigé par les Dominicains de Juvisy, foncièrement antimoderniste dans ses débuts, soutien l'Action Catholique contre l'*Action française*, puis évolue peu à peu vers une position plus libérale. *Consultée de 1938 à 1940.*

## 2. Inventaire partiel ou occasionnel

*(L')Aube* (1932-1940). Quotidien d'orientation démocrate-chrétienne, adversaire farouche de l'*Action française*. Périodicité irrégulière en raison de difficultés financières, malgré ses 10 000 abonnés. Dirigé par Georges Bidault à partir du mois de mars 1934.

*Bifur* (1929-1931). Revue surréaliste, réputée infiltrée par le Komintern.

*Bulletin catholique international* (1925-1933). Dirigé par Maurice Vaussard, diffuse la doctrine de la réconciliation franco-allemande.

*(Le) Correspondant* (1829-1937 ; nombreuses interruptions). Antique et respecté organe du catholicisme libéral.

*La Croix* (1880-). Quotidien dirigé par les Pères assomptionnistes (tirage de 150 000 exemplaires à la fin des années trente).

*Hungarian Quarterly* (1936-1941). À l'instar de la *NRH*, le *HQ* est une initiative du comte Bethlen, dirigée par Georges Ottlik et Joseph Balogh.

*Magyar Kultura*. (1921-1942) Revue mensuelle de la province jésuite de Hongrie (fondé par le RP Béla Bangha)

*Magyar Szemle* (1927-1944). Mensuel inspiré par le comte István Bethlen avec le soutien financier de Móríc Kornfeld. Rédacteur en chef : Gyula Szekü. Orientation chrétienne conservatrice, sujets historiques et politiques.

*Napkelet* (1904-1930 ?). Hebdomadaire littéraire et politique d'orientation catholique conservatrice, dirigé par Cécile Tormay.

*Nyugat* (1907-1941). Bimensuel représentant l'aile occidentaliste et moderniste des Lettres hongroises. Léger virage conservateur entre les deux guerres, sous la direction de l'écrivain catholique Mihály Babits.

*Katholikus Szemle*. (1887-1944) Mensuel catholique consacré aux questions intellectuelles d'actualités. Publié par l'Église catholique de Hongrie.

*(Az) Ország Útja* (1937-1943). Revue mensuelle fondée par le comte Gyula Dessewffy. Dirigée par István Barankovics, futur chef de la démocratie chrétienne hongroise après la guerre. Recherche d'une troisième voie chrétienne, fondée sur les valeurs rurales hongroises.

*(La) Revue de Genève* (?-?) Mensuel international de réflexion et d'information.

*(La) Revue hebdomadaire* (?-?). Revue conservatrice dirigée par François Le Grix.

*(La) Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes* (1923-1927) ; *Revue des Études Hongroises* (1928-1929 - 1933-1935) ; *Revue d'Histoire Comparée* (1942-1948). Revue dont la périodicité fut irrégulière (généralement trimestrielle), publiée conjointement par le Centre Interuniversitaire Hongrois à Paris et l'Académie des Sciences de Hongrie, destinée principalement à présenter au monde lettré les résultats de la recherche scientifique hongroise, puis à mettre en évidence les relations franco-hongroises.

*Revue des Vivants* (?-?). Dirigée par Bertrand de Jouvenel, pour un lectorat d'anciens combattants. Sympathise avec des positions d'avant-garde dans plusieurs domaines (pacifisme, surréalisme, etc...).

*Új Kor* (1935-1937). Revue mensuelle politico-littéraire fondé en 1935 par Zsolt Aradi, après scission de *Korunk Szava*.

*Válasz* (?-?). Revue mensuelle proche du mouvement des écrivains ruraliste hongrois (Troisième voie favorisant le retour aux valeurs hongroises maintenues au sein des populations paysannes)

*Vigilia* (1935-1944). Revue mensuelle poétique et littéraire dirigée par l'intelligentsia catholique hongroise influencée par le néo-catholicisme français (Sándor Sik, László Mécs).

# IV. Autres sources, instruments de travail

## 1. Entretiens et conférences

Outre les innombrables et amicales discussions avec mes deux maîtres, les Professeurs Ladous et Romsics, je voudrais ici mentionner plusieurs entretiens avec le professeur Jenő Gergely, chef de la chaire d'Histoire hongroise contemporaine à ELTE, à propos du catholicisme hongrois, et un entretien avec Madame Renée Bédarida sur la biographie du RP Chaillet (en décembre 2004), ainsi qu'une conférence de Balázs Ablonczy, le 16 février 2006 à l'Institut Teleki László de Budapest, où il causa d'un thème proche de celui de cette thèse (la propagande hongroise en France entre les deux guerres).

## 2. Répertoires biographiques et de la presse

Bibliothèque nationale Széchényi [en ligne]. <http://mek.oszk.hu>

Académie française [en ligne]. <http://www.academie-francaise.fr>

*Archives diplomatiques et consulaires*, Bâle, 1938. [3<sup>e</sup> année]

*Magyarország tiszti cím- és névtára* [Répertoire des titres et patronymes des fonctionnaires en Hongrie]. Répertoire publié annuellement, s.e.

ALBERT, Pierre, *Histoire générale de la presse française*, tome III (1871-1940), PUF, 1972, particulièrement pp. 548-556

FRANGULIS A.F. (dir.), *Dictionnaire diplomatique*, par l'Académie diplomatique Internationale, Paris, vol. V, 1954, 1261 p.

MARKO, László (dir.), *Új Magyar Életrajzi Lexikon*, Budapest, Magyar könyvklub/Helikon, 2001-2007 (6 volumes)

VIDA István – VÖRÖS Vince, *A független Kisgazdapárt képviselői (1944-1949), életrajzi lexikon* [Les députés du Parti indépendant des Petits Propriétaires (1944-1949)], Budapest, ELTE Szociológiai és Szociálpolitikai Intézet (Történeti elitkutatások sorozat), 1991

VOIT, Krisztina, *A budapest sajtó adattára 1873-1950* [Répertoire de la presse budapestoise], [Budapest], Argumentum Kiadó, 2000, 783 pages

### **3. Sources contemporaines non imprimées**

Dossier concernant l'aide apportée par la Hongrie à des prisonniers de guerre évadés. Témoignages : Paul Macskasy : « Prisonniers de guerre français et belges évadés en Hongrie pendant la Deuxième Guerre mondiale », Budapest, février 1983 [3 pages] et Julien Allaux, commissaire de police à la gare internationale de Modane pendant la guerre, Carcassonne, avril 1984. (Dossier assemblé aux archives de l'Institut d'Histoire du Temps présent. Référence : ARC 1000. N° 23)

DIXON, John, « Simon Arbellot. Un consciencieux "flaneur salarié" de Vichy. The placing of this autobiography in its historical context », Gloucester, November 1981. (Dossier assemblé aux archives de l'Institut d'Histoire du Temps présent. Référence : ARC 1000. N° 25)

MONTETY, Henri de, « L'amitié franco-hongroise comme représentation fictive de la réalité ? » Texte développé d'une conférence donnée dans le cadre d'un colloque organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises (CIEH), Paris III - Sorbonne, décembre 2000.

OROSZLANY Eszter, « La contribution de François Gachot aux relations franco-hongroises dans le domaine des Beaux-Arts. », mémoire de fin d'études, soutenu en 2008 à la Chaire de langue et littérature française d'ELTE.

#### 4. Sur la théorie et la pratique de l'histoire

EVANS, Richard, *In defense of history*, London, Granta, 2000, p. 245-246

ROMSICS, Ignác, *Multról mának* [Du passé du présent], Budapest, Osiris, 2004, 465 pages

VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Poche-Histoire, 1996, 438 pages

RICŒUR, Paul, « Histoire et rhétorique », *Diogène*, n° 168, octobre-décembre 1994, pp. 9-26

# V. Bibliographie

## 1. Histoire générale, Hongrie et Europe centrale

ABLONCZY, Balázs, *Teleki Pál*, Budapest, Osiris, 2005, 547 pages

ADAM Magda, « Les pays danubiens et Hitler (1933-1936) », *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale*, n°98, avril 1975, pp. 1-26

DARUVAR, Yves de, *The tragic fate of Hungary*, Munich, Edition Nemzetőr, 1974, 235 pages (trad. de l'édition française de 1971)

DIOSZEGI László, « A nagyhatalmak és a Duna-medence az 1930-as években », [Les Grandes puissances et le bassin du Danube dans les années trente], in ROMSICS Ignác, *Magyarország és a nagyhatalmak a 20. Században*, [La Hongrie et les grandes puissances au XX<sup>e</sup> siècle], Budapest, 1995, Teleki László Alapítvány, pp. 99-113

GERGELY, Jenő, IZSAK Lajos, PÖLÖSKEI Ferenc, *Századformáló magyarok (Arcképe a XX. századból)*, [Les Hongrois qui firent le siècle (portraits du XX<sup>e</sup> siècle)], Budapest, Gesta könyvkiadó, 2002

GYÖRKEI, Jenő, « Új Bethlen István dokumentumok Moszkvából » [Documents inédits sur István Bethlen en provenance de Moscou], *Történelmi Szemle*, 1994/3-4, pp. 335-351

HOREL Catherine, SANDU Traian, FRITZ Taubert, *La périphérie du fascisme. Spécification d'un modèle fasciste au sein de sociétés agraires. Le cas de l'Europe centrale entre les deux guerres*, Paris, Cahiers de la Nouvelle Europe (Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises) / L'Harmattan, 2005, 187 pages

HORTHY, régent de Hongrie, *Mémoires de l'amiral Horthy : régent de Hongrie*, Paris, Hachette, 1954, 288 pages

JUHASZ, Gyula, « La politique extérieure de la Hongrie de 1939 à 1943 », *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, n°62, avril 1966, pp. 19-36

L. NAGY, Zsuzsa, « Az Anschluss és a magyar liberális ellenzék » [L'*Anschluss* et l'opposition libérale hongroise], 1982/4, *Történelmi Szemle*, pp. 714-740

LUKACS, John, « The tragedy of two Hungarian Prime Ministers », *The Hungarian Quarterly*, vol. XLI, n° 159, Autumn 2000, [en ligne] Consulté le 23 juin 2008.

Disponible sur : <http://www.hungarianquarterly.com/no159/077/html>

ORMOS, Mária, « Kérdések a Horthy-korszakról » [Questions sur la période Horthy], *Történelmi Szemle*, 1997/2, pp. 179-191

PEDRONCINI, Guy, *Les négociations secrètes pendant la grande guerre*, Paris, Flammarion, 1969, 149 pages

PÖLÖSKEI Ferenc, « Magyarország és a nagyhatalmak az 1920-as években » [La Hongrie et les Grandes puissances dans les années vingt], in ROMSICS Ignác, *Magyarország és a nagyhatalmak a 20. Században*, [La Hongrie et les grandes puissances au XX<sup>e</sup> siècle], Budapest, 1995, Teleki László Alapítvány, pp. 95-99

PRITZ, Pál *et al*, *A 20. században magyar külpolitikai gondolkodás* [La pensée hongroise sur la politique étrangère au XX<sup>e</sup> siècle], Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 2006, 317 pages

PRITZ, Pál *et al*, *Magyarország helye a 20. századi Európában, tanulmányok* [La place de la Hongrie en Europe au XX<sup>e</sup> siècle, études], Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 2002. 212 pages

PRITZ, Pál, « A Horthy-korszak külpolitikájáról – némileg nagyobb távlatból » [La politique étrangère de l'ère Horthy – avec un peu de recul], in Püski Levente, Valuch Tibor, *Mérlegen a XX. századi magyar történelem* [L'histoire du XX<sup>e</sup> siècle hongrois dans la balance] – Jelenkortörténeti Műhely III, Debrecen, 2002, pp. 33-59

PRITZ, Pál, « A magyar külügyi szolgálat története a 30-as évek első felében » [Histoire des services diplomatiques hongrois dans la première partie des années 30], *Történelmi Szemle*, 1989/3-4, pp. 149-179

PRITZ, Pál, « Propaganda 1920-s években » [La propagande dans les années vingt], *Századok*, 1995/2, pp. 1078-1116

PÜSKI Levente, VALUCH Tibor, *Mérlegen a XX. századi magyar történelem* [L'histoire du XX<sup>e</sup> siècle hongrois dans la balance] – Jelenkortörténeti Műhely III, Debrecen, 2002.

En particulier : GERGELY, Jenő, « Meghatározó politikai személyiségek a két világháború között » [Personnalités politiques de l'Entre-deux-guerres], pp. 107-113 ;

SZOKE, Domonkos, « Néhány megjegyzés a Horthy-korszakról » [Quelques

commentaires sur l'ère Horthy], pp. 125-129 ; VONYÓ, József, « Akart-e Gömbös diktatúrát ? » [Gömbös voulait-il établir une dictature ?], pp. 189-202

RANKI, György, « Le développement de la bourgeoisie hongroise, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle », in KOCKA Jürgen (dir.), *Bourgeoisies européennes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Belin, 1996, pp. 131-149 (édition originale en allemand en 1988)

ROMSICS, Ignác, « The Trianon Peace Treaty in Hungarian Historiography and Political Thinking », in HIPCHICK Dennis, WEISBERGER R. William (dir.), *Hungary's Historical Legacies. Studies in honour of Stephen Bela Várdy*, New York, Columbia University Press, 2000, pp. 88-105

ROMSICS, Ignác, *Bethlen István. Politikai életrajz* [biographie politique], Budapest, Osiris, 1999, 520 pages (2<sup>e</sup> édition)

ROMSICS, Ignác, *Ellen-Forradalom és Konszolidáció. A Horthy-rendszer első tíz éve, 1919-1929* [Contre-Révolution et consolidation. Les dix premières années du régime Horthy], Budapest, Gondolat, 1982, 280 pages

ROMSICS, Ignác, *Helyünk és sorsunk a Duna-Medencében* [Notre place et notre destin dans le bassin danubien], Budapest, Osiris, 2005, 378 pages

SCHREIBER, Thomas, « La Hongrie et la deuxième guerre mondiale », *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, n°62, avril 1966, pp. 1-6

SZALAY, Jéromos [O.S.B.], *Rassemblez ce que l'on a dispersé*, Tome I. : le procès de la Hongrie, 2<sup>e</sup> vol. : le démembrement de la Hongrie, Paris, édité par l'auteur, [s.d.], 285 pages (publié après 1956)

ZEIDLER, Miklós, « Magyar Revízió Liga » [La Ligue de Révision Hongroise], *Századok*, 1997. 131/1, pp. 303-351

ZEIDLER, Miklós, *Ideas on territorial revision in Hungary 1920-1945*, Wayne-New Jersey / Budapest, Center for Hungarian Studies and Publications, Inc. / Institute of Habsburg History, 2007, 440 pages

ZSIGMOND, László, « La politique extérieure de la Hongrie de 1933 à 1939 », *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, n°62, avril 1966, pp. 7-17



## 2. Histoire générale, France

ARBELLOT, Simon, « La presse française sous la francisque », *Échos de la Presse*, n° hors série de 1952

BERNSTEIN, Serge, « La France des années trente allergique au fascisme. À propos d'un livre de Zeev Sternhell », *Vingtième Siècle*, n°2, avril 1984, pp. 83-94

BOROS, Zsuzsa, « Nemzeti forradalom – Pétainizmus » [Révolution nationale – Pétainisme], *Történelmi Szemle*, pp. 197-222

COINTET, Jean-Pierre, *Histoire de Vichy*, Paris, Tempus-Perrin, 2003, 358 pages

DOBRY, Michel, « Février 1934 et la découverte de l'allergie e la société française à la "Révolution fasciste" », *Revue Française de Sociologie*, juillet 1989, pp. 511-533

DOUZOU, Laurent, « La Résistance et le monde rural : entre histoire et mémoire », *Ruralia*, 1999-04. (En ligne) consulté le 1<sup>er</sup> novembre 2007. Disponible sur : <http://ruralia.revues.org/document88.html>

DUROSELLE, Jean-Baptiste, *Politique étrangère de la France. La décadence (1932-1939)*, Paris, Imprimerie nationale, 1979, 568 pages

DUROSELLE, Jean-Baptiste, *Politique étrangère de la France. L'abîme (1939-1944)*, Point-Histoire, 811 pages (première publication : 1982, 1986)

MYSYROWICZ, Ladislas, « L'image de l'Allemagne nazie à travers les publications françaises des années 1933-1939 », (en ligne). Consulté le 2 mai 2006. Disponible sur : <http://www.unige.ch/lettres/istge/mysy/allemande.html>

PAXTON, Robert, *La France de Vichy*, Poche 1997, 475 pages

RENOUVIN, Pierre, *Le traité de Versailles*, Paris, Flammarion, 1969, 140 pages

ROUSSO, Henry, *Le syndrome de Vichy*, Point-Histoire, 1990 (2<sup>e</sup> édition), 414 pages

### **3. Relations franco-hongroises (quelques éléments sur les relations germano-hongroises et anglo-hongroises)**

ABLONCZY, Balázs, « Francia diplomaták magyarországon 1920-1934 » [Les diplomates français en Hongrie 1924-1930], *Századok*, 134/5, 2000, pp. 1149-1170

BAJOMI LAZAR, Endre (Szerk.), *Ego sum gallicus captivum. Magyarországra menekült francia hadifoglyok emlékezései* [Souvenirs de prisonniers français évadés en Hongrie], Budapest, Európa Könyvkiadó, 1980, 316 pages + annexes

DIENER, Georges, *Une histoire de l'institut Français en Hongrie 1947-1989. Relations culturelles franco-hongroises*, Paris-Budapest, L'Harmattan-Magvető, 1990, 230 pages

FARKAS, Mária, *A Nouvelle Revue de Hongrie mint kultúraközvetítő folyóirat*, Budapest, Gondolat, 2004, 203 pages

FEJERDY, Gergely, « Une relation oubliée : Robert Schuman et la Hongrie », Lettre n°194 de la Fondation Robert Schuman [en ligne], consulté le 25 mars 2007.

Disponible sur <http://www.robert-schuman.org/supplement/sup194.htm>

FISCHER, Holger, « Marge de manœuvre et voie obligée. Les relations germano-hongroises entre les deux guerres », *Cahier d'Études Hongroises*, 1994/6, pp. 201-215

FISERA, Vladimir Claude, « L'ami de notre ennemi. Attitudes françaises envers la Hongrie et ses voisins slaves (1870-1938) », *Cahiers d'études hongroises*, 6/1994, pp. 149-157

FRANK, Tibor, « A patrisztikától a politikáig : Balogh József (1893-1944) » [De la patristique à la politique : Joseph Balogh], in ERDEI Gyöngyi, NAGY Balázs, *Változások a történelemre. Tanulmányok Székely György tiszteletére. Monumenta Historica Budapestinensia XIV.*, Budapest, Budapesti Történeti Múzeum/ELTE, tiré à part s.d., pp. 391-404

FRANK, Tibor, « Editing as politic : József Balogh and *The Hungarian Quarterly* », *The New Hungarian Quarterly*, Vol. XXXIV, N° 129, Spring 1993, pp. 13 sq.

FRANK, Tibor, « Litterature exported ; aspects of the *Hungarian Quarterly*, 1936-1944 », *Studies in English and American*, Vol. 4, Budapest, Eötvös Loránd University, pp. 255-282

FRANK, Tibor, « Luring the English-speaking world : *Hungarian History* diverted », in FRANK, Tibor, *Ethnicity, Propaganda, Myth-making. Studies on Hungarian connections to Britain and America 1848-1945*, Budapest, Akadémia Kiadó, pp. 276-295 (édition originale dans *The Slavonic and East European Review*, Vol. 69, N°1, January 1991, pp. 60-80)

GRADVOHL, Paul, « 1936-1938 : l'Armée française tente d'oublier Trianon », *Cahiers d'Études Hongroises*, 1994/6, pp. 193-199

GRADVOHL, Paul, « Novembre-décembre 1918 : le début de la guerre à la Hongrie » *Revue historique des armées*, 251, 2008, [En ligne], mis en ligne le 09 juin 2008. Disponible sur : <http://rha.revues.org//index296.html>. Consulté le 13 septembre 2008

HOREL, Catherine, « La France et l'ère Gömbös », *Tanulmánykötet Ormos Mária professzor 70. Születésnapjához [Volume d'études réalisé à l'occasion du 70° anniversaire de...]*, pp. 271-285

KELECSENYI, Katalin, « A Gazette de Hongrie alapítója » [Le fondateur de la *Gazette de Hongrie*], *Élet és Irodalom*, n°32, 1986, p. 2

KÖVICS, Emma, *Az Európa egység kérdése és Németország 1919-1933* [La question de l'union européenne et l'Allemagne 1919-1933], Akadémia Kiadó, Budapest, 2002, 219 pages

L. NAGY, Zsuzsa, *Amerikai diplomaták Horthy Miklósról* » [Miklós Horthy vu par les diplomates américains], *Történelmi Szemle*, 1990/3-4., pp. 173-197

MARES, Antoine, « La France Libre et l'Europe centrale et orientale (1940-1944) », *Revue des Études Slaves*, LIV/3, 1982, pp. 305-336

MARTONYI, Eva, « Tallózás a Nouvelle Revue de Hongrie 1940-es évfolyamaiban » [Sélection d'articles de l'année 1940 dans la *Nouvelle Revue de Hongrie*], in Gorilovics Tivadar (dir.), *Magyar irodalom fordításokban : II Hankiss János tudományos üllésszak Debrecen, 1997. október 16-18*, Debrecen, Kossuth Lajos tudományegyetem, 1998, pp. 154-163

MONTETY Henri de, « Balogh József a magyar és a francia sorskérdés között » [Joseph Balogh entre le destin français et hongrois], *Kút*, 2005/2, pp. 105-114

PASTOR Péter, « Franciaországi hadicéljai Austria-Magyarországgal szemben és a trianoni békeszerződés », in ROMSICS Ignác, *Magyarország és a nagyhatalmak a 20. Században* [La Hongrie et les grandes puissances au XX<sup>e</sup> siècle], [Bloomington, Indiana university ; 5-6 mars 1994], Budapest, Teleki László Alapítvány, 1995, pp. 37-49

ROMSICS, Ignác, « Franciaország, Bethlen és a frankhamisítás » [La France, Bethlen et la falsification des Francs], *Történelmi Szemle*, 1983/1, pp. 67-86

ROMSICS, Ignác, « Les relations culturelles franco-hongroises et l'Institut hongrois de Paris entre les deux guerres mondiales », [Les relations culturelles franco-hongroises des années 1920 à nos jours, 60<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut hongrois de Paris ; 2-4 février 1989], p. 182

ROMSICS, Ignác, « Détruire ou reconstruire l'Autriche-Hongrie ? Le dilemme de la politique danubienne de la France au début du XX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers d'Études Hongroises*, 6/1994, pp. 169-184

SOTER, István, *Magyar-Francia kapcsolatok* [Les relations franco-hongroises], Budapest, Teleki Pál Tudományos Intézet, 1946, 252 pages

VRAIN, Cécile, « La politique de la France en Hongrie entre 1921 et 1931, *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 200, septembre 2001, pp. 53-67

VRAIN, Cécile, « Les diplomates français en poste à Budapest entre 1924 et 1931 », *Mille ans de contacts. Relations franco-hongroises de l'an mil à nos jours*, vol. I., textes réunis par Marie Payet et Ferenc Tóth, département de français de l'école supérieure de Szombathely, 2001, pp. 61-73

## **4. La vie intellectuelle (en France et en Hongrie), les jeunes non-conformistes**

ANDREU, Pierre, « Les idées politiques de la jeunesse intellectuelle de 1927 à la guerre », *Revue des travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, 2<sup>e</sup> semestre 1957, pp. 17-35

CHAUBET, François, *Histoire intellectuelle de l'Entre-deux-guerres. Culture et politique*, Paris, Nouveau Monde, 2006, 380 pages

DARD, Olivier, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, Paris, PUF – Le nœud gordien, 2002, 332 pages

HELLMAN, John, *The Communitarian Third Way. Alexandre Marc and Ordre Nouveau 1930-2000*, 294 pages

KABDEBO, Lóránt, « "A háborúnak vége lett" Hubay Miklós válaszol Kabdebó Lórántnak » [« Puis ce fut la fin de la guerre », Miklós Hubay répond à Lóránt Kábdebó], *Kortárs*, 1981, pp. 1919-1220 (cf. « Hubay Miklós », in *A háborúnak vége lett* [Puis ce fut la fin de la guerre], Budapest, 1983, Kozmosz könyvek, pp. 13-15)

KABDEBO, Loránt, « A költő és egy szerkesztő » [Le poète et un rédacteur], in KELEVEZ Ágnes (dir.), *Mint különös hírmondó. Tánulmányok és dokumentumok Babits Mihályról* [Un journaliste particulier. Études et documents sur Mihály Babits], Budapest, 1983, A Petőfi Irodalmi Múzeum, 187 pages

KARAFIATH, Judit, « La revue Nyugat et les avant-gardes », *Revue des Études françaises*, N°10, 2005, pp. 127-134

LOUBET DEL BAYLE Jean-Louis, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Point-Histoire, 2001, 562 pages (première édition en 1969)

LEMERCIER, Claire, *Le Club du Faubourg, Tribune libre de Paris, 1918-1939*, mémoire IEP de Paris, dir. Nicolas Offenstadt, 1995 [en ligne]. Consulté le 23 mars 2007. Disponible sur <http://lemercier.ouvaton.org>

MONTETY, Henri de, « L'Entretien de Budapest sur le rôle des Humanités dans la formation de l'homme moderne (8-12 juin 1936) », *Revue des études françaises*, n°12, 2007, pp. 195-219

NAGY, Péter Tibor, « Szekfű Gyula levelei Balogh Józsefhez » [Correspondance de Gyula Szekfű et Joseph Balogh], *Történelmi szemle*, 1992/3-4, XXXIV évf., pp. 231-248

WINOCK, Michel, « *Esprit* », *des intellectuels dans la cité 1930-1950*, point-Histoire, 1996, 499 pages

ZSOFFAI, Andrea, « Trianon francia szemmel » [Trianon vu de France], in Kiss Károly, LOVAS Krisztina, *Tanulmánykötet Galántai József professzor tiszteletére*, Budapest, ELTE Eötvös Kiadó, 1996, pp. 361-397

## **5. Le catholicisme (en France et en Hongrie)**

BEDARIDA, Renée, *Père Chaillet. Témoin de la résistance spirituelle*, Fayard, 1988, 330 pages

DELERY, Antoine, *Joseph Folliet (1903-1972). Parcours d'un militant catholique*, Cerf Histoire, 2003, 483 pages

DUQUESNE, Jacques, *Les catholiques français sous l'occupation*, Paris, Grasset, 1966, 477 pages

FLEURY, Alain, *"La Croix" et l'Allemagne 1930-1940*, Paris, Cerf, 1986, 484 pages

GADILLE, Jacques, « Conscience internationale et conscience sociale dans les milieux catholiques d'expression française dans l'entre-deux-guerres », *Relations internationales*, n° 27, automne 1981, pp. 361-374

GERGELY, Jenő, « A katolikus püspöki kar és a konvertiták mentése » [L'épiscopat catholique et le sauvetage des juifs convertis], *Történelmi Szemle*, 1984/4, pp. 580-87

GERGELY, Jenő, « A magyar katolikus egyház és a fasizmus » [L'Église catholique hongroise et le fascisme], 1987/1, pp. 3-49

MAYEUR, Jean-Marie (dir.), *Histoire du Christianisme des origines à nos jours*, tome XII, Guerres mondiales et totalitarisme (1914-1958), Paris, Desclée-Fayard, 1990. Particulièrement : FOUILLOUX, Étienne, « Tradition et expériences françaises », pp. 451-520 ; MAYEUR, Jean-Marie, « L'Allemagne, l'Autriche », pp. 567-616 ; KLOCZOWSKI, Jerzy, « Catholiques et protestants dans l'Europe du Centre-Est », pp. 703-732

MONTETY, Henri de, « Chaillet atya titkos küldetése Magyarországra 1939/40 » [La mission secrète du Père Chaillet en Hongrie 1939/40], A magyar Jezsuiták küldetése a kezdetől napjainkig [La mission des Jésuites hongrois des débuts jusqu'à nos jours], Múvelődéstörténeti múhely, Rendtörténeti konferenciák 2, [Piliscsaba ; 10

novembre 2004], Pázmány Péter Katolikus Egyetem, Bölcsészettudományi Kar, Piliscsaba, 2006, pp. 677-683

MONTETY, Henri de, « Magyar szociális katolicizmus Delattre atya szemléletében » (Le catholicisme social hongrois vu par le RP Delattre SJ), in SZILAGYI, Csaba, *Szociális kérdések és mozgalmak Magyarországon (1919-1945)*, [Questions et mouvements sociaux en Hongrie, 1919-1945], [colloque de l'atelier d'histoire de l'Église Pray György, Académie Faludi Ferenc ; 16 novembre 2007], Budapest, Gondolat kiadó, 2008, pp. 197-212

MONTETY Henri de, « L'Église réformée hongroise et la persécution des juifs », in *Diaspora, Histoire et Société*, Université de Toulouse-Le Mirail, n° 8, I<sup>er</sup> semestre 2006, pp. 208-224 (Traduction synthétisée et annotée de BERECKZY Albert, *A magyar protestantizmus a zsidóüldözés ellen [L'Église protestante de Hongrie contre la persécution des juifs]*, Református Traktátus Vállalat kiadása, Budapest, 1945, 44 pages – facsimilé publié en 1984).

SEVEGRAND, Martine, *Temps présent une aventure chrétienne*, T. 1, l'hebdomadaire : 1937-1947, Paris, Éditions du Temps Présent, 2006, 323 pages

TRAVOUZ, Yvon, « La fondation et les débuts de *la Vie intellectuelle* (1928-1929) », *Archives de sociologie des religions*, 42, 1976, pp. 57-96

VAISSE, Maurice, *Le « Bulletin catholique international » (1925-1933)*, *Relations internationales*, 27, automne 1981, pp. 343-360

## **6. Quelques ouvrages et articles sur la question monarchique**

BECSI, Zoltán, « Les légitimistes hongrois et la question de l'Europe centrale, 1929-1938 », *European Review of History-Revue européenne d'Histoire*, vol. 11, n°3, 2004, pp. 365-382

HABSBURG, Otto de, *Mémoires d'Europe. Entretien avec Jean-Paul Picaper*, Paris, Criterion, 1996, 277 pages

KARDOS, József, *Legitimizmus* [Le légitimisme (en Hongrie)], Budapest, Korona kiadó, 1998, 313 pages

SIMPSON, Martin, « The death of Henri V: Legitimists without the Bourbons », *French History*, 2001, 15(4), pp. 378-399

WEBER, Eugen, *L'Action française*, Paris, Poche-Pluriel, 665 pages + chronologie  
(édition originale en anglais : 1962)



# Appendice

## Résumé en hongrois / Magyar nyelvű rezümé

A *Nouvelle Revue de Hongrie* és francia barátai (1932-1944).

A magyar revízió: katolikusok és fiatal nonkonformisták időgépe.

Henri de MONTETY

Université Jean Moulin Lyon 3 / ELTE Budapest

### I. Fejezet

#### Munkaterv

„Az alapgondolat az,  
hogy a világ sosem volt önmaga kortársa.”<sup>2724</sup>

(*Régis Ladous, 2003*)

„A történelem tehát mi vagyunk,  
pontosabban az,  
ami a múltunkból bennünk él,  
amit arról tudunk vagy tudni vélünk”  
(*Romsics Ignác, 2004*)

#### 1. A lázadás története

A két világháború között a francia-magyar kapcsolatokban leginkább részt vevő emberek lázadók voltak. Vagy a fennálló rend ellen (a franciák), vagy pedig visszafogottabban, legalábbis látszólag, a diplomáciai *status quo* ellen lázadtak (a magyarok); azaz mindkét esetben az elfogadott kortárs ideológiák ellen léptek fel. A franciák esetében szellemiségiekről, arisztokratakról, papokról, kisebb vagy nagyobb nevű újságírókról, netán államférfiakról, s olykor egyszerű fiatalokról volt szó. Valamennyien, ilyen vagy olyan

---

<sup>2724</sup> „L'idée de base est que le monde n'a jamais été contemporain de lui-même.”

okokból kifolyólag lázadók voltak. Ami a magyarokat illeti, ők a társadalmi és politikai elithez tartoztak, és a trianoni békeszerződéssel létrejött nemzetközi helyzet vitatását leszámítva minden tekintetben konzervatívnak számítottak; a forrófejű francia partnerekkel való kapcsolatuk kétértelműsége közös történelmüknek legkevésbé sem érdeke.

Vajon megérthetjük-e ezeket a különböző pályafutással rendelkező franciákat, akiknek az érdeklődése nem kevésbé különböző okoknál fogva Magyarország felé fordult? Vajon lehetséges-e történetük megírása? Mindenek előtt tegyünk egy kis kitérőt. Jean-Marie Domenach, katolikus esszéista és egykori ellenálló 1963-ban az *Esprit* hasábjain egy, az Ellenállás eszmeáramlatának szentelt mű kapcsán a következő sorokat írta:<sup>2725</sup>

*Az író célja, hogy „az ellenállásra való hajlam eredetének lehető legteljesebb magyarázatát nyújtsa”. Azonban „ahelyett, hogy az embereket és irányzatokat a legjelentősebb pólusok köré csoportosítaná, csaknem kivétel nélkül általános kategóriákra szorítkozik. A történész nem tudott kellőképpen elvonatkoztatni a történelemtől ahhoz, hogy megtalálja az Ellenálláshoz vezető legfőbb eszméket és jellemeket. Kiváló, ilyen típusú elemzések léteznek történelmi folyamatokról, a bemutatott kategóriákon belül, de soha, vagy csaknem soha nem érezhetjük, hogy a dolog lényegéről lenne szó: vagyis arról, hogy miért is válik valaki egy adott pillanatban lázadóvá. A legszerényebb életrajzból is többet tanultunk volna, mint ennyi jobb illetve bal oldali, a lázadók csoportját körvonalazni próbáló alkotmányjogi elmélkedés idézéséből. Az oly sok dokumentummal gazdagított könyv elvont marad, és az író, miután azt hangoztatja, hogy az Ellenállást először maguk az emberek jelentették, akik harcoltak, és az életüket adták, sajnálatosan enged az egyetemi módszerek: már csupán eszméket, eseményeket és forrásokat halmoz, és így egy eszmetörténeti és politikatörténeti beszámolót ír, mely végül elnyomja a lelkesedést, amit felébreszteni kellett volna”.<sup>2726</sup>*

Lényegi szemrehányásain felül Jean-Marie Domenach természetesen azt is fájdalmasza, hogy a műben háttérbe kerülnek azok az áramlatok, melyekkel jómagam is szimpatizált. Így kritikájában említést tesz arról, hogy milyen kevés figyelmet szentelt az író a baloldali keresztényeknek, az *Esprit*-nek és az Ecole d'Uriage-nak. Mindezek mellett azonban főképp egykori ellenállóként leckézteti meg a szerzőt:

*Pontosan egy ellenállási csoport tagjaként [...] lehetett igazán megérteni, hogy az „eszmeáramlatok” nem éppen azok voltak, melyeket a szerző említ; a valós okok egyszerre voltak sokkal magasztosabbak és sokkal egyszerűbbek [...]: a remény és a bátorság.<sup>2727</sup>*

---

<sup>2725</sup> DOMENACH, Jean-Marie, Idées et tempéraments (Eszmék és Jellemek), In: *Esprit*, 1963. november, 724-728. o.

<sup>2726</sup> U. o. 726. o.

<sup>2727</sup> U. o. 727. o.

Vagyis, az olyan rendkívüli elkötelezettséget illetően, ami miatt „valaki lázadóvá válik”, a történelmi kutatás (és főképp az „egyetemi módszer”, mely alatt a gondolatok és tények, események felhalmozását értjük) egy életrajznál vagy még inkább, egy önéletrajznál sokkal kevésbé alkalmas arra, hogy megragadja a gondolatot, és ez által az életet.

Ezen ítéletnek köszönhetően Jean-Marie Domenach érezhetően elhatárolódik az események és eszmék megkülönböztető használatától. Az eszmét, amit megvilágítani akar, voltaképpen élő gondolatok alkotják. Az ő véleménye szerint az eszme az élettel jár együtt, főként olyan különleges körülmények közt, mint az Ellenállás, olyan elkötelezettség esetén, ami megköveteli, hogy az eszme tette váljon. Vagyis éppen az elkötelezettség az, aminek köszönhetően az eszme életet szül.

Kétségtelen, hogy a két világháború közötti francia-magyar barátság képviselőit meglehetősen különös elkötelezettség vezérelte ahhoz, hogy esetükben az életben gondolatok valós áradatát figyelhessük meg: gondolatokét, melyek egy gondolatvilág, egy eszme megjelenéséhez vezettek. A harmincas évek francia-magyar barátságának tanulmányozásához tehát lényeges, hogy figyelembe vegyük az elkötelezettség dinamikáját, mely önmagában feltételezi az élet jelenlétét. Az élet tanulmányozása valóságos bűvészmutatvány egy történész számára.

## 2. Analitikus Történelem – Szintetikus Történelem

Paul Ricœur szerint az emberi tetteket csak azokat elbeszélve érthetjük meg.<sup>2728</sup> Tétélezzük fel, hogy a történelem célja az, hogy hű képet adjon az életről. Számos történész ígérte, hogy megteremti a tudományág szintetikus látásmódját, amit azzal a történetírással állíthatunk szembe, mely az események kronológiáján alapszik, és melynek célja nem absztrakciók, hanem a valós élet (azaz, ahogy ma mondanánk, az átélt dolgok) megragadása. Vakmerő vállalkozásról van szó: az *Annales* esetében láthatjuk, hogyan vezethet a szintézis kutatása ahhoz, hogy az ember megreked az analízisnél (mert ugyebár az analízis és a szintézis lenne a tudományos kifejtés két elválaszthatatlan oldala). Szemléltetésképp két történészt említenék. Az első, Domanovszky Sándor (1877-1955) elismert magyar egyetemi oktató volt a két világháború között, aki többek közt a monumentális *Magyar Művelődéstörténet*<sup>2729</sup> írta, melyben a művelődéstörténet a szellemtörténetnek felel meg mind anyagi, mind pedig nem anyagi megnyilvánulásaiban. A mű 1939-ben publikált bevezetésében Domanovszky kifejti,

---

<sup>2728</sup> RICŒUR, Paul, Histoire et rhétorique (Történelem és retorika), In: Diogène, 168. sz., 1994. október-december, 9-26. o.

<sup>2729</sup> DOMANOVSKY, Sándor (szerk.), Magyar Művelődéstörténet, Szekszárd, 1993 (új kiadás). Első kiadás: 1939-42.

hogy a szellemtörténetet kiegészítésnek kellene tekinteni, olyasvalaminek, ami elmélyíti az eseménytörténetet.<sup>2730</sup> Vagyis az előbbi szintetikus természetű, míg az utóbbi analitikus természetű.<sup>2731</sup> Megfigyelhetjük továbbá, hogy az író kísérletet tesz a történelmi tárgyon belül a felszín különböző mélyebb rétegeinek megkülönböztetésére. A talán csupán látszólagos paradoxon az, hogy ezek a mélyebb rétegek a felszín „kiegészítői”. Ebben rejlik tehát a Történelem nehézsége. Minden más tudomány esetében (tudomásom szerint) a mélyebb rétegek az elméletnek felelnek meg, míg a felszín az elméletet többé-kevésbé tükröző gyakorlatot jelenti. Ezzel szemben, a történelem esetében a felszín a meghatározó, és gyakran az elmélet funkcióját tölti be, míg a mélyebb rétegek felkutathatatlanok tűnnek.

A második történész: a hetvenes évek elején Paul Veyne egy botrányt kavarázó könyvet<sup>2732</sup> jelentetett meg, melyben lényegében az eseménytörténet minden jelentőségét, sőt, egész egyszerűen a Történelem bármilyen elméleti értékét is megtagadta. Meglátása szerint a történelem nem volt tudománynak tekinthető, mivel nem volt módszere, és nem adott magyarázatot semmire.<sup>2733</sup> Az író kellemes zsargonját használva, a történelem „cselekmények”-ből áll, és akár „valós regény”-nek is minősíthetjük.

Domanovszky Sándor és Paul Veyne eltérő korban éltek, és a történészi szakma gyakorlására eltérő szabályrendszert állítottak fel, és követtek. (Az előbbi egyetemi hatalmasságnak számított, míg az utóbbit inkább osztályon kívülinek mondhatnánk.) A szakmát illető vízióik rendkívül távol állnak egymástól. Mégis megegyezik szándékuk, hogy a történelmi források kacatjaiból egy olyan anyagot állítsanak össze, ami, még ha fragmentált is, de mégis a szintézis bélyegét hordozza. Mindketten a határozott, kimerítő analízisre való törekvéssel ellentétes nézőpontot választottak, amihez tartották is magukat, abban a meggyőződésben, hogy ez úton teljes képet kaphatnak az emberről. Domanovszky számára a mű jelenti az embert, míg Veyne szerint az élet (azaz a „valós regény”). Egy tézis merül fel itt: az ember, az életén és a művén keresztül szintézis tárgyává válik. A körvonalazódó (nem dialektikus) hipotézis a következő: az élet egy műalkotás.

### 3. A történelem és az élet

---

<sup>2730</sup> „A politikai események ismeretét feltételezve a hangsúlyt a nehezebben megfogható jelenségekre, a szellem megnyilvánulásainak működési folyamatára fektetjük” (U. o., 15. o.)

<sup>2731</sup> A „szintetikus” kifejezés itt azt az állandó szándékot jelöli, hogy minden egyes vizsgálandó elemet, dimenzióitól függetlenül, ahhoz az egészhez vonatkoztassunk, melynek alkotórésze – nem pedig egy a lehető legtágabban körülhatárolt általános tanulmányt (képzelnék csak el az emberiség általános Történetét tökéletesen analitikai szellemben megszerkesztve).

<sup>2732</sup> VEYNE, Paul, Comment on écrit l'histoire (Hogyan írjuk a történelmet), Point Histoire, 438 oldal. Első kiadás: 1971

<sup>2733</sup> U. o., Bevezetés

a) Az élet mint műalkotás – három prousti nézet

*A művész, aki egy óra munkát egy óra baráti  
csevegésre cserél, tudja, hogy egy realitást áldozott fel  
valami nem létezőért. [...].<sup>2734</sup>*

A művészek mindig is alkottak, ez által körvonalazva saját világukat. Mindezek a művek, világok és életek valóságok, és a realitás szintetikus megnyilvánulásai. Marcel Proust, aki nem volt hivatásos történész, a lehető legplasztikusabban fejezte ki az életnek és az irodalomnak ezt a találkozását:

*Az igazi élet, a végre megtalált és feltárt élet, ami így az egyedüli teljesen átélt élet, nem más, mint az irodalom. Ez az élet, ami bizonyos értelemben egyszerre van jelen mindannyiunkban, éppen annyira, mint a művészen.<sup>2735</sup>*

Proust szerint a másik valódi ismeretéhez feltétlen szükséges a művészetek ismerete. Az, aki nem ismeri a művészetet, nem is ismerhet semmit saját magán kívül:

*Egyedül a művészen keresztül tudunk kilépni önmagunkból, és tudhatjuk meg, mit lát valaki más abból a világból, ami más, mint a miénk, s amelynek tájai számunkra éppannyira ismeretlenek lennének, mint a hold tájai. A művészen köszönhetjük, hogy nem csak a saját egyetlen világunkat látjuk, hanem annak megannyi változatát is; ahány egyéni művész csak létezik, mind egy-egy új világot nyújt nekünk.<sup>2736</sup>*

Proust végül kijelenti, hogy az Idő végtelensége az, ami az embert megfoghatatlanná teszi. Mindazonáltal az *Eltűnt idő nyomában* száz és száz oldala bizonyítja, hogy korántsem mondott le az emberi lény ábrázolásáról

*mintha holmi szörnyűséges lények lennének, amik a nekik járó oly szerény tér helyett hatalmas helyet foglalnak el az Időben, olyat, ami – a nekik szánttal épp ellentétben – végelethetetlenül terül el, hiszen mint valamiféle Időben elmerült óriások, egyszerre érintenek megannyi egymástól messze-messze álló évet és eltávolodott korokat, mindazokat, amiket átéltek, s melyek közt oly sok nap telt el.<sup>2737</sup>*

---

<sup>2734</sup> „L’artiste qui renonce à une heure de travail pour une heure de causerie avec un ami sait qu’il sacrifie une réalité pour quelque chose qui n’existe pas [...]”, PROUST, Marcel, *Le temps retrouvé*, Livre de Poche, 1993-as kiadás, 274. o.

<sup>2735</sup> „La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c’est la littérature. Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l’artiste”, u. o., 299. o.

<sup>2736</sup> „Par l’art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n’est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu’il peut y avoir sur la lune. Grâce à l’art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et autant qu’il y a d’artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition”, u. o., 300. o.

<sup>2737</sup> „cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant une place considérable à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l’espace, une place au contraire prolongée sans mesure, puisqu’ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années à des époques, vécues par eux, si distantes,

Az élet irodalom. Fordítva azonban, ha az irodalom az élet, akkor az irodalom rekonstruálja az életet. Ahogy pedig kinyitja az idő tátongó terére nyíló ajtót, és megformálja a másikat, feltámasztja a holtakat.

## b) Történetírás: a holtak feltámasztása

Felesleges a Bibliáig vagy Micheletig, de még Proustig is visszamenni. 1935-ben, az *Ordre Nouveau* hasábjain „L’histoire réelle” címen megjelent cikkében René Dupuis, a fiatal publicista megosztotta a világgal az eponim perszonalista kör történelmi nézeteit, melynek célja pontosan az volt, hogy személyeket keressenek a múltban:

*Számunkra a történelem tárgyát nem az „események” zajlása, hanem az emberi „tettek” jelentik [...], nem a lélektani és anyagi „törvényeknek” és „mechanizmusoknak” alávetett emberi fajé [...], hanem a demiurgosz-emberé, aki küzd ezen törvények és mechanizmusok legyőzéséért, azért, hogy mind természetes, mind pedig általa feltalált automatizmusokra támaszkodhasson, anélkül, hogy magát azoknak alávetné [...]. Egyszóval, a történelem személyek kutatása a múltban: egy olyan kutatás, ami lehetővé teszi, hogy személyekkel együttérezzünk, valamint lélekben és „tettekben” együtt éljünk velük. [...] Olyannyira, hogy számunkra minden történelmi tanulmányozás két részből áll: a kronológiai részből, melyben „eseményeket”, „törvényszerűségeket” és mechanizmusokat tanulmányozunk, és aminek a kizárólagosan objektív tudomány és osztályozás semleges tárgyának kell lennie, vagy maradnia; valamint a prise à partie részből, mely a szellem minden erejével száll szembe az idővel, hogy kapcsolatba léphessen a múlt embereivel, és egyesekkel közösséget alkosson, másokkal pedig csatába szálljon. Azért, hogy – szellemi síkon – kapcsolatokat és összefüggéseket találjon, vagy hozzon helyre, méghozzá olyan emberek és értékek között, akiket és amiket csak az időrend vagy az élet véletlene távolíthatott el, választhatott el, vagy állíthatott egymással szembe.<sup>2738</sup>*

A tipológiák egymást követik, és illeszkedésük tökéletlen. Lássuk tehát, hogy mit szűrhetünk le az eddig elmondottakból:

*Domanovszky: Politikai események vö. a szellem megnyilvánulásai (többek közt a művelődéstörténet)*

*Veyne: „Eseményköd” vö. „cselekmények” és. „valós regény”*

*Dupuis: A történelem tényei, törvényei és mechanizmusai vö. a személyek által gyakorolt prise a partie*

*Domenach: Tények, eszmék vö. gondolat, tett (elkötelezettség)*

A négy szerző mindegyikének szándéka, hogy a valóságot mélyrehatóan ábrázolja. Azt a valóságot, amely egyrészt az emberi tapasztalás fontosságát hangsúlyozza, másrészt pedig a

---

entre lesquelles tant de jours sont venus se placer – dans le Temps”, u. o., 490. o. Ezek a sorok egyben Marcel Proust könyvének és életművének utolsó sorai.

<sup>2738</sup> DUPUIS, René, L’histoire réelle (A valós történelem), In: L’Ordre Nouveau, 19. sz. „De l’histoire de France” („Franciaország történelméről”), 1935. március-április, 1-5. o.

történelemhez való szellemi hozzáállást feltételez. Ezzel szemben nem egyezik meg véleményük a történelem magyarázó értékének tekintetében: Domanovszky Sándor és René Dupuis elismerik, hogy számos, hierarchikus viszonyban lévő szint létezik; Paul Veyne lemond bárminemű magyarázatról; Jean-Marie Domenach pedig a magyarázat egyetlen és mindenek fölött álló forrását kutatja. Jelen tanulmány további pontjaiban a fent említett szerzők legfontosabb vonásait használom fel: Domanovszky Sándor és René Dupuis lelkesedését és rugalmasságát, Paul Veyne kritikus szellemét és Jean-Marie Domenach rendíthetetlenségét.

## 4. A fiktív történelem

### a) A tettek doktrínája

Térjünk vissza kiindulópontunkra: a lázadásra. René Dupuis lázadó volt, egy fiatal non-konformista a harmincas évek Franciaországában, mint oly sokan mások.<sup>2739</sup> Minket azonban főként azért érdekel, mert a *Revue de Hongrie* (1930-31) munkatársa, majd a *Nouvelle Revue de Hongrie* (1932-1933) párizsi szerkesztője volt. Egyszerre élt benne a kora középszerúsége elleni általános lázadás és valamiféle különös érzékenység a magyar probléma tekintetében.<sup>2740</sup>

Barátaival inkább szellemi változást remélve, mintsem egy adott program megvalósítása érdekében alkottak. A fiatal realistákkal ellentétben nem törődtek a tényekkel.<sup>2741</sup> Mindazonáltal nem voltak utópisták (amennyiben az utópiát olyan rendszernek tekintjük, melynek megvalósítása lehetetlennek tűnik) – utólag könnyű lenne utópiának minősíteni egy olyan mozgalmat, mely elbukott, azonban az utópia nem (nem csupán) a vállalkozás sikerén vagy bukásán mérhető. Az események tanulmányozása helyett a fiatal nonkonformisták módszerének alapkövét maga az élet jelentette; azonban az élet kevésbé formálható, mint az események. Hogy visszatérjünk az okfejtésre, melyet Jean-Marie Domenach vázolt fel – aki, ne feledjük, a háború után az *Esprit* című perszonalista folyóirat munkatársa volt – az elkötelezettség teszi lehetővé, hogy az élet megtermékenyítse a gondolatot, és hogy ez által megszülethessen az eszme. Ennek fényében a történelem tengelye elcsúszik a tények

---

<sup>2739</sup> Lásd: LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis, Les non-conformistes des années trente. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française (A harmincas évek nonkonformistái. A francia politikai gondolkodás megújítására tett kísérlet), Édition du Seuil, 1969 (későbbi, átszerkesztett kiadás: Point Seuil, 2001)

<sup>2740</sup> DUPUIS, René, Le problème hongrois (A magyar probléma), Paris, Ed. internationales, 1931, 215. o.

<sup>2741</sup> Olivier Dard a harmincas évek lázongó fiataljainak két csoportját különbözteti meg, a „spiritualistákat”, akikhez az *Ordre Nouveau* vagy az *Esprit* perszonalistáit sorolja, és a „realistákat”. DARD, Olivier, Le rendez-vous manqué des relèves des années 30 (A harmincas évek váltásainak elmaradt találkozó), Paris, puf, 2002, 332 oldal.

felszínes időrendjéhez képest, s az eszme fejlődésének pályája felé közelít, mely az élet tükröként, és egyben a valós tengelyként jelenik meg. A cél nem az, hogy az eseményeket a jelentéktelen következmények egyszerű állapotára vezessük vissza. Mielőtt az ember úgy dönt, hogy „lázadozó” lesz, és annak megfelelően cselekszik, a történések nyomása alatt van, vagy legalábbis az eseményeket kritikus szemmel elemzi. Az élet és az eszme két rendje között tehát állandó kapcsolat áll fenn. Az elkötelezettség. Azok az események, melyek képesek elkötelezettség felébresztésére, életet hordoznak magukban (a jó és a rossz rejtélyes kérdésének kapcsán ebből vonhatunk le következtetéseket).

A harmincas évek elején Arnaud Dandieu, az *Ordre Nouveau* alapítótársa nevezte el *dichotomikus módszernek* azt a tettekre épülő doktrínát, mely szerinte képes volt a perszonalizmus<sup>2742</sup> elméleti alapját teljességében átfogni, főként ami az individuális és a kollektív prioritás látszólag csökkenthetetlen ellentétét illeti; a két fő pont a következők voltak: (1) az a meggyőződés, hogy az ember a legfőbb érték és (2) annak szüksége, hogy a „jelenlegi, a pénz vagy a »tömeg« hamis istenei előtt fejet hajtó társadalom egy olyan társadalommá alakuljon át, ami valóban a személyes teremtést helyezi előtérbe”.<sup>2743</sup> Az *Ordre Nouveau* 1936. decemberi számában egy ismeretterjesztő cikk szerzője szerint különleges taktikai problémát szült a „perszonalista tudatra ébredés”-t és a „perszonalista hatalomátvétel”-t elválasztó „szakadék”. Ennek megoldására az *Ordre Nouveau* gondolkodói a személyt nem kiindulópontnak (ahogy a liberalizmus diktálta volna) vagy végső pontnak (marxista módra), hanem „követendő út”-nak tekintették.<sup>2744</sup> A dichotomikus módszer kulcsa abban rejlett, hogy összeegyeztette a világ két különböző karakterű hozzáállását: az elkötelezett állapotot („engagement”) és elkötelezettség nélküli, szabad állapotot („dégagement”). Bizonyos szempontból olyan volt ez, mintha a hegeli dialektikát próbálták volna emberi léptékűvé alakítani, és a szellemi haladást a személy belsejéből, nem pedig kusza absztrakciókon keresztül (lásd a porosz Állam) szemlélni. „A dichotómia nem absztrakt, és teljességében az emberi cselekedeten alapszik, az alkotás túlmutat rajta” jelentette ki a cikk írója.<sup>2745</sup> Folytatásképpen figyeljük meg, hogy Lucien Febvre sem mondott mást 1931-ben, egy, a Történelmi szintézisről szóló konferencia során. Az elhangzottakat Jean de Pange jegyezte fel Naplójának második kötetében (a sorok azoknak szólnak, akik az *Annales* nevében hosszú időn át tagadták az egyén szerepét a történelemben):

---

<sup>2742</sup> A módszer bemutatását például az alábbi cikkben olvashatjuk: CHEVALLEY, Claude, De la Méthode dichotomique (A Dichotomikus módszerről), In: *Ordre Nouveau*, 36.sz., 1936 december 15.

<sup>2743</sup> U. o., 36. o.

<sup>2744</sup> U. o., 38. o.

<sup>2745</sup> U. o., 42-43. o.



*A Synthèse historique egyik konferenciájára megyek, ahol a Strassburgból érkezett Febvre Úr tart majd előadást az általa „történelmi egyéniség, történelmi személy”-nek nevezett témában. Arra mutat rá, hogy a tizenkilencedik században azt kerestük, hogy az egyén hogyan teremti meg a közösséget. Ma azt keressük, hogy az egyén hogyan szabadul meg a közösségtől, ami feltételezhetően megelőzte őt. A történelmi személynek saját véleménye van (így definiálja Bossuet az eretneket). Mégis hatalmas szakadék választja el véleményét és terveit attól, amit valóban megvalósított (Luther vallomásainak tragikus méltatása). Noha ami a történelmet érdekli, nem más, mint a rendkívüli egyén és az őt felemészteni és semlegesíteni próbáló tömeg harcának követése...<sup>2746</sup>*

## b) Ismeretelmélet

A történész szemében a cselekedet „dichotomikus” doktrínájának természetes következménye az ismeretelmélet. A dichotómia egyfajta közvetlen dialektika, ami megelőzi az emberi kapcsolatokat, és nem köthető időhöz. Hogyan is tanulmányozhatunk egy olyan történelmet, ami nem az időben zajlik? – már amennyiben nem kívánunk elembertelenítő strukturalizmusba merülni, ami talán kissé sok is lenne egy önmagát perszonalistának tartó doktrína számára. Térjünk vissza ismét kiindulópontunkra: a lázadásra. Jean-Marie Domenach lázadója az Ellenállás mellett dönt; ezzel a döntéssel, mellyel az életet választja, maga alakítja a Történelmet azzá, amivé kívánja, még akkor is, ha személyes tettének csekély kihatása van a tények folyamatára. A személyes elkötelezettség egyszerre tagadja meg a tények elsőbbségét és elkerülhetetlenségét. A perszonalizmus a tények történelmi súlypontját a gondolatok irányába mozdítja, és a személyes elkötelezettséget tartja példaképnek. A gondolat világa potenciálisan szabad – és minél inkább valóban szabad lesz, annál inkább válik a tények világa is szabaddá. A „demiurgosz-embernek” küzdenie kell, hogy „uralni tudja a törvényeket és mechanizmusokat”, írta René Dupuis. Mindehhez a tények világát meg kell fosztani az időbeliség elkerülhetetlennek vélt mozgásától (a kivédhetetlen fejlődés vagy hanyatlás és az unalom nyomasztó ciklusai), hogy helyét egy valóban felszabadult időbeliség vegye át. A perszonalizmus, ahogy olvasmányaim alapján én értelmezem, nem az idő eltörlésére, hanem ellenkezőleg, annak epifániájára irányul.

Nagyszerű. És ami az ismeretelméletet illeti? Az általános időbeliség csak a meghatározott időbeliségek tükréként értelmezhető, feltételezve, hogy azok egyáltalán léteznek, vagyis hogy

---

<sup>2746</sup> „Je vais à la Synthèse historique où M. Febvre, de Strasbourg, fait un exposé sur l'individualité en histoire, le personnage historique. Il rappelle qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on cherchait comment l'individu crée la société. Aujourd'hui on cherche comment l'individu se libère de la société qu'on suppose à l'origine. Le personnage historique est celui qui a une opinion (c'est la définition que Bossuet donne de l'hérétique). Mais il y a un abîme entre ses opinions, ses projets, et ce qu'il peut réaliser (témoignage tragique des confessions de Luther). Or ce qui intéresse l'historien c'est de suivre la lutte entre l'individu d'exception et la masse qui cherche à l'user, à le neutraliser...”, PANGE, Jean de, [1931] május 22-i feljegyzés, Journal (1931-1933), Paris, Grasset, 1967.

léteznek valós „lábadók”, ugyanis ezek a meghatározott időbeliségek feltétlenül szabadok, máskülönben nem létezhetnek. Valós Történelem csak akkor létezhet, ha léteznek élő emberek. A Történelem tehát szubjektív. Csak akkor létezhet valós Történelem, ha sikerül behatolni az élő emberek éber álmába. A Történelem tehát fiktív.

E tekintetben a harmincas évek kiváló kutatási anyagot kínálnak, melyben a francia-magyar kapcsolatok fokmérőként működnek.

### c) A történész módszertana – két prousti eszköz

*[Az önkéntelen emlékezés] az igazság mutatója [...],  
a fény és az árnyék, a hangsúly és a mellőzés,  
az emlék és a felejtés ezen tévedhetetlen arányával,  
amit az emlékezet vagy a tudatos megfigyelés  
sosem tudhat magáénak.<sup>2747</sup>*

Az élő Történelem eddig hol szellemi művek egészeként, hol „cselekmények” kuszaságaként, hol pedig az egyének gondolataként vagy elkötelezettségeként jelent meg. Vajon valóban megfoghatatlanok az emberi cselekvés ezen szabad megnyilvánulásai, vagy, ahogyan Proust állította, az önkéntelen emlékezés képes őket megragadni? Ebben az esetben a történész mint a „tudatos megfigyelés” bajnoka meglehetősen rosszul állna.

A kevésbé előnyös felvezetés ellenére kétségtelen, hogy Proust segítségünkre lehet, mivel hosszú időn át elmélkedett, ráadásul az ellentmondások sem tántorították el.

Geoffrey Elton angol történész egyik utolsó, „a lényeghez való visszatérésről” (értsd: a posztmodern eltévelyedés ellen) írt tanulmányában alátámasztja, hogy a történelmi „tények” avagy események, lévén, hogy tapasztalatként nem reprodukálhatók, még a tudományos tényeknél is függetlenebbek az embertől.<sup>2748</sup> Ez a kijelentés spirituális és provokatív, azonban hiányzik a célpontja (az ugyanis elmozdult). Az egzakt tudományok – főként a fizika, a tudományok tudománya, a huszadik században új, a szemlélő nézőpontján alapuló megközelítésekkel álltak elő (lásd Relativitás és Kvantummechanika). A káoszelmélet teoretikusai pedig (akik megújították a véletlen fogalmát) olyan választ adtak, ami voltaképpen a maga módján ugyanazt az irányzatot erősítette meg: vagyis még az egzakt

---

<sup>2747</sup> „[La mémoire involontaire] est le contrôle de la vérité [...], avec cette infaillible proportion de lumière et d'ombre, de relief et d'omission, de souvenir et d'oubli que la mémoire ou l'observation consciente ignoreront toujours” Marcel PROUST, u. o., 278. o.

<sup>2748</sup> ELTON, G.R., Return to essentials. Some reflexions on the present state of historical studies (Visszatérés az alapokhoz. Elmélkedések a történelmi tanulmányok jelen állapotáról), Cambridge, 1991, In: EVANS, Richard J., In defense of history (A történelem védelmében), London, Granta Books, 2000, 62-63. o.

tudományokban sem létezik tiszta, minden mástól független és elhatárolt tény (mint megfogható tárgy).

Hozzátenném, hogy a történelemtudomány esetében a kutató nem csupán megfigyelőként van jelen, hanem egyúttal jómagát is megfigyelés tárgyaként észleli. A tárgytól való függetlenedésként értelmezett objektivitás szükséges erőfeszítés, azonban inkább önmagában, megkétszereződéssel, mintsem eltávolodással történik; nem más ez, mint a szellemi és szakmai őszinteség, amit nevezhetünk akár (lehetőleg szilárd erkölcsi alapokon nyugvó) szakmai etikának. Véleményem szerint tévedés azt állítani, hogy a történelem azért nem tudomány, mert nem ad lehetőséget kísérletezésre. A történész csillapíthatatlan étvágyú kísérletező: a múlt véletlenjeinek játékát saját orra előtt, saját ellenőrzése alatt, és saját énjében lepörgetve figyeli meg; empátiával megáldott lény. Paul Ricœur kijelenti, hogy „a történelem végső tárgya az olyan ember, mint mi, aki cselekszik és szenved, olyan körülmények között, melyeket nem maga teremtett, és kívánt vagy nem kívánt eredményekkel.”<sup>2749</sup> A történelmet író történész szenvedései sem mások tehát, mint az ember szenvedései (ami az olvasó szenvedéseit illeti, nos, arra még visszatérünk...).

A történelem kutatási anyaga egyszerre közeli és távoli; hogy Proustot idézzük, a múltat teleszkópon keresztül vizsgáljuk, de képe mintha csak egy mikroszkóp finom lamellái között csillanna meg.

*Nem sokkal később már fel tudtam mutatni néhány vázlatot. Senki nem értett belőlük semmit. Még azok is, akik üdvözölték a valóság szeleteinek általam kínált értelmezését [...], még ők is az én „mikroszkóp” alatti felfedezésemhez gratuláltak, holott én teleszkópot használtam a valójában a hatalmas távolság miatt oly kicsinynek tűnő, külön-külön világokat jelentő dolgok megfigyelésére. Ahol én nagy törvényeket kerestem, mások azt mondták, részleteket kotorászom.*<sup>2750</sup>

A Proust által megvilágított félreértés egy harmadik szint, nevezetesen az olvasó megjelenéséhez köthető. Ez az olvasó a megtörtént valóságról megbízható, pontos és világos tájékoztatást keres. Mégis, gyakran kishitű semmitmondásokkal kell megelégednie (lásd Jean-Marie Domenach véleményét: „soha [...] nem érezhetjük, hogy a dolog lényegéről lenne szó”<sup>2751</sup>). Vajon képes-e a Történelem mint művészi és tudományos (?) diszciplína kielégíteni

---

<sup>2749</sup> RICŒUR, Paul, u. o.

<sup>2750</sup> „Bientôt je pus montrer quelques esquisses. Personne n’y comprit rien. Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités [...] me félicitèrent de les avoir découvertes au « microscope », quand je m’étais au contraire servi d’un télescope pour apercevoir des choses, très petites en effet, mais parce qu’elles étaient situées à un grande distance, et qui étaient chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m’appelait fouilleur de détails.” PROUST, Marcel, u. o., 481. o.

<sup>2751</sup> „jamais, [...] nous n’avons le sentiment de toucher le fond”

ezt az ismeretéhes olvasót azzal, hogy egy teljes és koherens igazság: vagyis egy világ képét festi meg?

Ahány egyéni művész csak létezik, mind egy-egy új világot nyújt nekünk<sup>2752</sup>, mondja Proust. Minden művésznek tehát meg van a saját világa; és mind valós, mind teljes és koherens, mind megállja a helyét önmagában, és természetesen, amennyiben komolyan vehető munkáról van szó, mind hű és hiteles képet ad a megtörtént életről. Kerüljük a (majdnem) szóvitát, és a békésebb hangvitel jegyében tegyük fel, hogy csupán egy világ létezik, ennek az egy világnak azonban valójában számos megjelenési formája van. Minden egyes koherens egységet alkotó „cselekménynek” szerepe van a múlt ábrázolásában. Vajon hogyan kell a cselekményszálaknak összefonódniuk, hogy a cselekmény ne vesszen el a semmitmondó részletekben? Milyen módszerrel tudjuk hűen ábrázolni, ahogy az élet megtermékenyíti a gondolatot, azaz az eszme megjelenését? Hogyan tárhatjuk fel a személy elköteleződésének bensőséges folyamatát? Forduljunk továbbra is Prousthoz: a módszer a metafora. Vagyis két tárgy szokatlan összekapcsolása, ami képes olyan feszültséget létrehozni, ami az igazságot villámként világítja meg:

*Vég nélkül sorakoztathatjuk fel egy leírásban azokat a tárgyakat, amik a megfigyelt helyszínen találhatók, de az igazság csak abban a pillanatban jön majd el, amikor az író vesz két különböző tárgyat, és megvizsgálja azok összefüggéseit, – összefüggéseket, amik a művészet világában megfelelnek a tudományos világ ok-okozati törvénye által mutatott egyedi összefüggéseknek – majd pedig a kifinomult írói stílus nélkülözhetetlen gyűrűjébe foglalja. Ahogy az életben is, a két érzés egy közös tulajdonságát veti össze, azok közös esszenciáját kristályosítja ki, és hogy az idő bizonytalanságából kiszabadítsa őket, a kettőt egy metaforában egyesíti.<sup>2753</sup>*

Prousttal nagyjából egy időben Husserl a maga területén ugyanezzel a megvetéssel tekintett a pozitívizmusra:

*A szignitív szándék a tárgyra pusztán visszautal, az intuitív szándék azonban szó szoros értelmében képviseli azt, a tárgy egészéből hordoz valamit magában [...]. Ezzel szemben a szignitív ábrázolás [...] valójában nem mondható „ábrázolásnak”, hiszen a tárgyból semmi nem él benne.<sup>2754</sup>*

---

<sup>2752</sup> PROUST, Marcel, u. o., 299. o.

<sup>2753</sup> „On peut faire se succéder indéfiniment dans une description les objets qui figuraient dans le lieu décrit, la vérité ne commencera qu’au moment où l’écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l’art à celui qu’est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d’un beau style. Même, ainsi que la vie, quand en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il dégagera leur essence commune en les réunissant l’une à l’autre pour les soustraire aux contingences du temps, dans une métaphore.” U. o., 290-291. o.

<sup>2754</sup> „L’intention signitive ne fait que renvoyer à l’objet, l’intention intuitive nous le représente au sens fort du mot, elle apporte quelque chose de la plénitude de l’objet lui-même [...]. Au contraire, la représentation signitive [...] n’est ‘à proprement parler’ pas du tout ‘une représentation’, il n’y a rien de l’objet qui vive en elle.” HUSSERL, Edmund, Recherches logiques (Logikus kutatások), II/2, Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance (Kutatások a fenomenológiáról és az ismeretelméletéről), franciára ford. H. Elie, A.

Más szóval, a filozófiai megjelenítés szintjéről a történelmi narráció szintjére ereszkedve: fáradozhatunk azon, hogy leltárt készítsünk a tényekről, nevet adjunk nekik, és dátumot rendeljünk hozzájuk (szignitív aspektus), mégsem kelthetjük őket „teljességükben” életre, vagyis a szintézis állapotát csak abban az esetben érhetik el, ha váratlan korrelációba (intuitív aspektus), azaz metaforikus kapcsolatba kerülnek.

d) A történelem mikroszkópja és a metafora: utak keresése a Történelemben. Az útvesztő.

Tartsuk meg tehát a következőkben Proust a történészre tékozolt eme két konkrét eszközt: egyrészt a *teleszkóp-mikroszkópot*, ami arra ösztönöz, hogy megállás nélkül töprengjünk mind a vizsgált tárgyak méretét, mind pedig azok rokonságát illetően (ez a mikro-történelem fő problematikája); másrészt a *metaforát*, amelyre az ok-okozati viszonyok, a történelmi tanulmányok eme nagy problémájának, hű ábrázolásaként tekintünk (ez a posztmodernizmus egyik problematikája).

Az emberek intuitívan cselekszenek. Inspirációjukat követik, tapogatóznak a sötétben, a még nem létező ismeretlenben. Egyszerre vannak közel és távol a céltől, hiszen a történelem temérdek utat kínál, néhányuk zsákutca, mások számos kanyart rejtegetnek, s végül talán egy közülük elvisz az útvesztő végére, ahol minden szövevény elsimul – csak azért, hogy egy új labirintusba érkezzünk. Egy kronológia, bármennyire is részletes, nem képes visszaadni a múltban élt emberek tapasztalatainak, azaz tényleges és potenciális kapcsolataik megannyi kusza szálának bonyolult rendszerét. Természetesen arról sincs szó, hogy egy elavult tudományelméleti hozzáállásra kanyarodjunk vissza. Az általam felvázolt labirintusban emberek bolyonganak, és véletlenek, döntések, elmulasztott lehetőségek, a végzet megannyi fintora vagy éppen a gondviselés többé vagy kevésbé szívesen vett ajándékai jelentik az elágazásokat. Ez az útvesztő a modern fraktálok útvesztője, melyek elegáns formái önhasonló módon, a végtelenségig ismétlődnek. Minden történés csak egyetlen következmény az egymást hasonlóan követő, hol kisebb, hol nagyobb kihatással bíró történések végtelen tengerében. René Girard talán nem azt állítja, hogy az imitáció a tett legfőbb mozgatórugója?<sup>2755</sup> Ez az elemzési rendszer a történelmi megfigyelés minden tárgyára

---

Kelkel, R. Schérer, Paris, PUF, 1962, 98. o. Az idézet Takács Ádám (ELTE/EHESS) *Le fondement selon Husserl. La doctrine de la phénoménalité et de l'évidence dans la phénoménologie husserlienne* (Az alapok Husserl szerint. A husserli fenomenológia evidenciáról és fenomenalitásról szóló doktrínája) című, készülő doktori disszertációjából származnak. (Ne felejtjük el, hogy Husserl a két szándéktípust kiegészítő viszonyba állította, és a funkcionális elsőbbséget az intuíciónak adta.)

<sup>2755</sup> Lásd René Girard két alpművét: *Mensonge et vérité romanesque* (Regényes hazugság és igazság) (1951) et *La violence et le sacré* (Erőszak és Megszenteltség) (1972).

alkalmazható. Bízom benne, hogy a kép, amit a két világháború közötti francia-magyar barátságról festek kellően determinálatlan marad ahhoz, hogy a tévedésekre és a bizonyosságokra, a jó és a rossz számításokra, és főként az irracionális állandó jelenlétére egyaránt fény derüljön.

Őrizzük meg azonban hidegvérünket és óvatosságunkat, meglehetősen alkalmatlan lenne ugyanis Proust nyomdokaiba lépni, és egészen a mágikus gondolatig merészkedni:

*Saint-Loup élete az én tollamban megannyi közegben játszódna, és saját életem egészére hatna ki, még az életem azon fejezeteire is, amelyek idegenek voltak számára, mint a nagymamám vagy Albertine.*<sup>2756</sup>

#### e) Magyar Történelem és legendák

Mindazonáltal ne zárkózzunk el teljesen a legendától, hiszen a francia-magyar kapcsolatok hemzsegek tőlük. Nézzük csak például a középkori Kereszténységet, melynek annakidején Franciaország volt a „pillére”, és Magyarország a „védőpajzsa”.<sup>2757</sup> Figyeljük meg a tartalmi változás nélküli szemantikai elcsúszást, amit az a tizenkilencedik századi romantikus kép hozott, mely szerint a magyar lovag biztos fegyvere nem más, mint bátorságtól duzzadó csupasz mellkasa. (Edgar Quintet, Kossuth levelezőtársa és Dembinszki tábornok barátja írja, hogy a magyarok „mellükkel védték a mi Nyugatunkat”.) Valójában szintén *qui pro quo* következménye volt egy másik kétes kontinuitás, mely szerint a mesés francia-magyar barátság jegyében a két nemes lelkű európai nemzet bármikor készen volt ereik egyesítésére a lábbal tiport szabadság védelmében: XIV. Lajos és Rákóczi, I. Napóleon és az egész magyar nemzet, III. Napóleon és Kossuth. Ami a trianoni békeszerződéssel kapcsolatos mítoszokat illeti, jelentős részük éppen Franciaország szerepéről szól.

Ilyen genealógia árnyékában a két világháború közötti francia-magyar barátság a valóságnak meglehetősen fiktív víziója volt. Idealizált múlton alapult, és többnyire csalfa célkitűzések vezérelték. A franciák erre mentek, a magyarok arra, és közben mindkét fél állította, hogy valójában egy irányba tartanak. Lázadók voltak, és hitték, hogy a lázadás és a jószándék elegendő lesz majd ahhoz, hogy megértsék egymást. Francia részről fiatal értelmiségiekről, arisztokratákról vagy papokról volt szó, többnyire tradicionalista katolikusokról, de nem minden esetben, gyakran ugyanis inkább a perszonalizmushoz álltak közel, csaknem

<sup>2756</sup> „Une vie de Saint-Loup peinte par moi, disait-il, se déroulerait dans tous les décors et intéresserait toute ma vie, même les parties de cette vie où il fut le plus étranger comme ma grand-mère ou comme Albertine”, u. o., 467. o.

<sup>2757</sup> Ezeket a kifejezéseket Kalocsa érseke használta 1457-ben, amikor a francia királyhoz küldték követségbe. ASZTRIK, Gabriel, Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen âge (Francia-magyar dinasztikus kapcsolatok a Középkorban), Budapest, Egyetemi Kiadó, [1944], 75. o.

mindenesetben többé-kevésbé antimodernek, spiritualisták, valamint a vadkapitalizmus, a versengés, a zabolázatlan szabadság és a materializmus ellenzői voltak. Valamennyien a dolgok, általában transzcendenciális színezetű, természetes rendjének restaurálásában hittek. A magyarok által követelt revízióban nemes ügyet láttak, és talán egy szövetségest reméltek. Ezeket az embereket tanulmányozva olyannak szeretném látni őket, amilyenek valóban voltak, hogy azt a „valós regényt” írjam meg, amit ők szerettek volna megélni, és amiről néha talán hitték is, hogy megélik. Bizom benne, hogy ebben a „valós regényben” az oly rejtélyes harmincas évek egyik arcát mutathatom meg a metonímia eszközével.

## 5. A francia-magyar kapcsolatok mint a realitás fiktív reprezentációja

### a) „Magyarbarát”, a különös kategória

Nem ritka, hogy egy elmélet gondos munkával felépített módszeres alkalmazása kevésbé nyugtáz le minket, mint az elmélet elmés és rövid bemutatása. Vagy talán éppen az ellenkezője lenne igaz? Ez persze nyilvánvalóan az író és az olvasó szájízén múlik. Mindez azonban nem tántoríthat el minket attól, hogy míg megőrizzük az absztrakció magaslatait, vizsgálódásunk során még egy fokkal mélyebbre ássunk. Az általunk megfigyelendő életutak főhősei többnyire egy-egy „általános kategóriába” sorolhatók (lásd Jean-Marie Domenach fenti megjegyzését), vagyis reakciósook, konzervatívok, keresztényszocialisták, anarchisták, proto- és kvázi-fasiszták, voltak: széles tehát a skála. Ezek a csoportok a harmincas években eleinte jelzés értékűek, de a francia vereséggel és a német megszállással szembeni elkötelezettség láttán visszafordíthatatlan fordulatot vesznek. A drámai körülmények adják a végső lökést, hiszen ilyenkor az elkötelezettség létkérdéssé válik. A magyarbarát franciákat ráadásul nem csak a harmincas években jellemezte sokféle ideológiai hovatartozás, a negyvenes években is a lehetséges csoportosulások egész skálájához kötődtek: a korai vagy kései ellenállástól kezdve a (mögleghetősen ritka) aktív kollaborálásig, a Vichyt és Pétaint éltető összes elképzelhető árnyalaton és a kor számos különféle csoportosulásán át. Van-e tehát egyáltalán értelme a „magyarbarát francia” kategóriának? És ha van, akkor vajon mi? Az ugyanis mögleghetősen kétesen hangzik, hogy csupán a harmincas évek gondolatvilágának vagy a negyvenes évek elkötelezettségének leminősítését jelentené.

Folytassuk az okvetést: a magyarbarátságot nehezen lehet elhelyezni a harmincas évek gondolkodásvilágát a negyvenes évek történéseivel összekötő ok-okozati rendszerben (csupán

egyszerűsíték, nem a harmincas évek történéseivel vagy a negyvenes évek gondolatvilágával szemben támasztott előítéletről van szó). Így tehát sem az „általános kategóriák” rendszerében, sem az elkötelezettség fajtái között nem lenne sok értelme, én mégis ez utóbbit tekintettem minden más alappillérenek.

Valójában a probléma csupán látszólagos. Ismerjük be, hogy egy olyan kategóriát próbáltunk körvonalazni, ami nem csupán az „általános kategóriákba” illene bele, hanem egyúttal mellérendelő, tehát nem alárendelhető, viszonyban is lenne az elkötelezettség szintén „klasszikus” értelemben vett fogalmával. Ezek után tehát teljesen véletlenszerűnek kellene kikiáltanunk? Nem. Figyelembe kell vennünk, hogy a harmincas évek magyarbarátsága egy más realitásból ébredt, mely a maga műfajában, zavaros megjelenése ellenére teljesen homogén volt. Bizonyos, hogy egy gondolat és egy meggyőződés volt, világa azonban az irreális világ volt, mivel Magyarország maga is egy irreális világnak számított.

#### b) Az irreális világ és a nacionalizmus

A két világháború közötti magyar időszakot nem különös dolog irreálisnak minősíteni. A „feudális” és „neobarokk” Magyarország (a jelentősen eltérő történelmi időszakokat jelképező jelzők a bizonytalanság fokát érzékeltetik) a régebbi korok utolsó nyúlványát jelentette a modern Európában. Ez által vonzotta mindazokat, akik a kapitalizmus előtti társadalmi kapcsolatok, a monarchia vagy a Kereszténység nosztalgiájára vágytak, s melyeknek saját hazájukban már fokozatos, és látszólag elkerülhetetlen eltűnését figyelhették meg. Ez a nézet számos (fent említett vagy további) politikai és morális ideológiával párosulhatott. Magyarországot illetően lényeges az, hogy voltaképpen miért is vonzotta magához ezeket a franciákat: Franciaországról nézve ez a világ kívül állt az időn, az aktuális realitásokon és a harmincas évek legkiemelkedőbb hiposztázisán, vagyis a nacionalizmuson is (igen, illúzióban éltek, mert a nacionalizmus nagyon is jelen volt Magyarországon, de persze a magyarbarátok és a magyarok közötti kapcsolatok nem voltak félreértéstől mentesek). A magyarbarát franciák általában elleneztek a nacionalizmust, méghozzá olyannyira, hogy undoruk gyakran a nacionalizmus önmagában voltaképpen értelmetlen alapjára, vagyis magára a nemzetre is áttért.

#### c) Nonkonformisták, katolikusok, monarchisták

Ennek köszönhető tehát, hogy a francia royalistáknak csak elenyésző kisebbsége lett magyarbarát. Többségük az Action française zászlaja alá sorakozott fel, megőrizte kötődését a



királyától pillanatnyilag megfosztott Francia nemzetállamhoz, és a germán blokkot vádolta. Ehhez sorolták leggyakrabban Magyarországot is, nem csak 1918-as közös vereségük és az azt megelőző szövetségesség miatt (ami igaz volt), hanem földrajzi és kulturális hovatartozása miatt is (ami már inkább vitatható).

Az Action française fent említett idegenkedése ellenére én meglehetősen korán úgy láttam, hogy az általam vizsgált magyarbarátokat három alapvető környezeti hovatartozás, a nonkonformizmus (vagy perszonalizmus), a katolicizmus és a monarchizmus szerint lehet csoportosítani. Később abban a ritka szerencsében volt részem, hogy kezembe került egy 1943-ben kiadott, Bereghy Albert magyar esszéista tollából származó, Franciaország magyarországi politikájáról szóló mű, melyben az író a fent említett három kört, direkt vagy indirekt módon, potenciális magyarbarátként nevezi meg. Egyrészt a fiatal nonkonformista Georges Roux <sup>2758</sup> megnyilvánulását említi, másrészt kijelenti, hogy Franciaországban „kizárólag a royalisták és a katolikusok keltek fel Barthou Budapesten és Bukarestben kikiáltott politikája ellen”<sup>2759</sup>. Egy nonkonformista, royalisták és katolikusok: ez tehát a lista. Másrészt Bereghy hozzáteszi, hogy ezek az erők nem bizonyultak elegendőnek ahhoz, hogy kompenzálják a Schneider-Creusot és a Comité des forges hatását. Ez bizonyos. Ráadásul tegyük hozzá, hogy Barthou ellenzése nem feltétlen számított feltétel nélküli magyarpárti szerepvállalásnak. Végül, saját kutatásaim alapján mondhatom, hogy Bereghy, aki 1934-ben fejtette ki nézeteit, optimista, vagy még inkább, profetikus volt a monarchistákat, sőt még a katolikusokat illetően is. Véleményem szerint a magyarbarátság kronológiája a *Nouvelle Revue de Hongrie* (1932-1944) csatornáján keresztül valóban a következőképpen jelenik meg, és ezt a csoportosítást tükrözi doktori disszertációm utolsó három egységének tagolása is: (3) a nonkonformisták lelkesedése (1932-35); (4) a katolikusok a revízió pártjára állnak (1936-39); (5) a monarchista jobb oldal tudatra ébredése (1938-40). A dolgozat első két egysége pedig egyrészt (1) a *Nouvelle Revue de Hongrie* (és főképp két főszerkesztőjének, Balogh Józsefnek és Ottlik Györgynek) általános bemutatását, másrészt (2) a folyóirat magyar illetve francia intézményekkel (minisztériumokkal, követségekkel, hivatalos propagandaszervekkel, stb.) ápoltságát foglalja magában.

Fent már említettem röviden a monarchistákat. Folytassuk a két másik csoport tárgyalásával. A nemzeti egység megkérdőjelezése természetes pártolókra talált a katolikusok soraiban: a francia Egyházon belüli megannyi irányzat képviselői ugyan más pontokon nem értettek

---

<sup>2758</sup> BEREGHY, Albert, A francia politika és Magyarország, Budapest, [k. n.], 1934, 27. o.

<sup>2759</sup> U. o., 50. o.

egyed, de ezt valamennyien támogatták. Magyarország mint irreális világ eltörölte azokat az antagonizmusokat, melyek például az egyesek által vallott „a politika mindenek előtt”-öt („politique d’abord”) választották el mások „a lelkeség mindenek előtt”-jétől („spirituel d’abord”). Más szóval, Magyarország felé tudtak fordulni mind azok, akik vissza akarták állítani a Kereszténységet Európában, mind pedig azok, akik újraformálni próbálták azt: akár a múltra, akár a jelenre összpontosítottak, mindkét csoport megtagadta a Nemzetállamot mint legfelsőbb társadalmi szerveződési egységet.

A szent nemzet tagadása és a nyílt jövőbetekintés jellemezte a francia perszonalista mozgalmat, melynek több tagját vonzotta Magyarország. Vágyuk a federális Európa létrejötte volt. Amíg Magyarországgal foglalkoztak, arra gondoltak, hogy majd segítenek az elnyomott magyar kisebbségnek (annak a hárommillió magyarnak, akiket az ország trianoni feldarabolása elszakított az anyaországtól). Ezzel szemben, Budapestre érkezésükkor azt szemléltették előttük, hogy egy több évszázados, etnikailag nem egységes ország, Szent István királyságának visszaállítása a cél: egészen különös, feje tetejére állított helyzetről van szó, ahol a „federalisták” (a franciák) az etnikai szolidaritás felé, a „nacionalisták” (a magyarok) pedig egy etnikailag vegyes (igaz, többé-kevésbé kiemelt magyar fölényű) királyság visszaállítása felé nyitottak. A francia-magyar kapcsolatokban nem egyetlen ellentmondás rejlett.

A magyarbarát franciák többsége igazi ellenálló volt, vagyis lázadó. Radikálisan elleneztek minden egyes momentumot, ami annak a világnak a kiteljesedéséhez járult volna hozzá, melynek premisszáit olyannyira vitatták. Hasonlóan elhatárolódtak attól, hogy Európa továbbra is egy hamis történelmi úton haladt („a Reneszánszot kell visszahozni” mondogatták az *Esprit*-nél), és attól is, hogy Magyarország 1920 óta a diplomáciatörténet áldozata volt. Vissza kellett utasítani az elkerülhetetlent. Ezer éven át Magyarországnak saját történelme volt, hol igái lassították, hol időtlensége könnyítette. 1920-ban azonban hirtelen minden mozgalom megtorpant a trianoni békeszerződés által létrehozott ellentmondásos államban. Egy konok megfigyelő azt gondolhatná, hogy a trianoni revízió varázsütéssel ébresztené fel a világot, és ismét mindent lehetővé tenne – az időt kiszabadítanák, és az álmokat többé már nem nyelné el a lehetetlen egyhangúsága. Természetesnek mondható, hogy a magyarbarát franciák egy olyan ország felé fordultak, mely átmenetileg egy más univerzumban, egy más idődimenzióban, egy olyan országban létezett, ahol ők cselekvőképesnek érezhették magukat, vagy még inkább, ahol belendülhettek, vagy legalábbis kipróbálhatták magukat, az uralkodó időszerűségbe való visszatérés előtt. Az eltűnt idő nyomában akár hátra, akár előre néztek,

egyszerre próbálták eloldani az idő láncát, és új történelmi röppályáját találni az emberben. Az ideológiák, a körülmények, a személyes vonzódások nem mellékesek, mégis úgy vélem, hogy főként Magyarország alapvető anakronizmusa tette őket magyarbaráttá.

Az olvasó mindeddig engedett beszélni, amiért hálás vagyok, de kétségtelen, hogy megköveteli az alátámasztást is. Valójában kik is voltak a két világháború közötti időszak magyarbarát franciái? Neveket kell említeni, életutakat, életrajzi pontosításokat. Hamarosan még egy fokkal mélyebbre ásunk, és egy időre elhagyjuk az absztrakció világát, hogy a valós élet néhány szeletéből kapjunk ízelítőt. Előbb azonban lássuk a módszertani részleteket.

## 6. Hivatkozások és indoklás

a) A két világháború közötti időszak francia-magyar kapcsolataival foglalkozó munkák

Felesleges hangsúlyoznunk, hogy Franciaországban ritka a Magyarországról írt tanulmány. A két világháború közötti vagy a XX. század eleji Magyarországról (a SUDOC szerverén) a következő frissebb doktori disszertációkat találtam:

*Bruno HAMARD: L'occupation française de la ville de Szeged (1918-1920): un exemple de gestion des gages territoriaux alliés en Hongrie avant la signature de la paix de Trianon (Szeged francia megszállása (1918-1920): egy példa a szövetséges területi ellenszolgáltatások igazgatására a trianoni békeszerződés aláírása előtti Magyarországon) (Paris IV, 1997)*

*Paul GRADVOHL: Genèse et mise en œuvre du contrôle militaire interallié en Hongrie : un exemple de politique militaire française au centre de l'Europe en 1918-1920 (A szövetségesek közti katonai felügyelet kezdete és megvalósítása Magyarországon: példa a francia katonai politikára Közép-Európában 1918 és 1920 között) (Paris IV, 1998)*

*Michel FAGARD: La question juive en Autriche-Hongrie, 1867-1918 (A zsidó kérdés az Osztrák-Magyar Monarchiában, 1867-1918) (Paris VII, 1999)*

*Cécile VRAIN: La politique diplomatique économique de la France en Hongrie, 1921-1931 (Francia gazdasági diplomácia Magyarországon, 1921-1931) (Paris IV, 2000)*

*Geneviève HUMBERT-KNITTEL: La question des nationalités dans l'empire austro-hongrois et son analyse dans la « Neue Frei Press » de 1867 à 1918 (A nemzetiségek kérdése az Osztrák-Magyar Monarchiában, és a kérdés elemzése a „Neue Freie Presse”-ben 1867 és 1918 között) (”Marc Bloch” Strasbourg, 2004)*

*Boris TRECHNIEWSKI: Le facteur tchèque dans les relations polono-hongroises, 1918-1939 (A cseh tényező a lengyel-magyar kapcsolatokban) (Paris III – Pécsi Tudományegyetem, 2007)*

Ehhez jön még számos, a magyar kisebbségek problémájának európai szinten való tanulmányozását célzó politológiai disszertáció, és ne felejtsük el azt az állatorvosi disszertációt sem, mely a Szerbia és Ausztria-Magyarország közötti disznóháborúról (értsd az 1911-es vámháborút) szól. Ez bizony csekély mennyiség. Ráadásul, az említett munkák közül egy sem érinti közvetlenül a harmincas évek francia-magyar kapcsolatait. A mai magyar történészek között azonban többen is foglalkoztak a témával, többnyire fő területük, vagyis a kor vagy a huszadik század nemzetközi kapcsolatainak átfogó vizsgálatának részeként. Természetesen különös hangsúllyal kell említenem témavezetőmet, Romsics Ignác Professzort (politikátörténet, diplomáciatörténet és kultúrtörténet). Szintén említenem kell Pritz Pál Professzort, aki diplomáciai kapcsolatok szakembere, Gergely Jenő Professzort, akinek néhány, a katolicizmus történetéről szóló cikkét használtam fel, és Frank Tibor Professzort, aki anglistikásként a *Hungarian Quarterly*-t, a *Nouvelle Revue de Hongrie* testvérfolyóiratát tanulmányozza. Olyan fiatal történészekre is gondolok, mint például Zeidler Miklós (a magyar propagandáról, a *Revíziós Ligáról*, és a Népszövetségről szóló tanulmányok), Ablonczy Balázs (bilaterális kulturális kapcsolatok, franciaországi magyar propaganda) és Fejérdy Gergely (francia-magyar politikai és egyházi kapcsolatok). Írásaik döntő része két magyar szaklap, a *Századok* és a *Történelmi Szemle* egyikében vagy mindkettőben különálló, a tartalomjegyzékben jelölt tanulmányként jelent meg. Végül még két történészt kell megemlítenem, egy franciát és egy svájcit, akik az általam lefedett vagy ahhoz közeli periódust kutatták: Paul Gradwohl (francia hadi politika) és Zoltán Bécsi (magyar legitimizmus).

## b) Források és bibliográfia

Az általam választott téma egyszerre pontos és megszerkesztett. Címe világos: „A *Nouvelle Revue de Hongrie* és francia barátai (1932-1944)”. Az alcím már kevésbé: „A magyar revízió: katolikusok és fiatal nonkonformisták időgépe.” A kutatást illetően ez annyit jelent, hogy a fő forrás könnyen meghatározható: a *Nouvelle Revue de Hongrie* teljes gyűjteménye és főszerkesztőjének, Balogh Józsefnek terjedelmes levelezése. Minden más már nehezebben körülhatárolható, ugyanis számos különböző pályafutású és sokféle életutat bejárt embertől származó megannyi eltérő nyom adta az alapját. Mindazonáltal két forrástípus megkerülhetetlennek bizonyult: a diplomáciai sajtószolgálat archívuma (bőséges forrásanyag Magyarországon, csaknem teljesen megsemmisült anyag Franciaországban) és a történelmi sajtó válogatott forrásanyaga. Mindenekelőtt körülbelül húsz lap szisztematikus leltárát készítettem el, ezeknek többsége a három vizsgált csoporthoz (nonkonformisták, katolikusok

és monarchisták) köthető francia kiadvány, illetve magyar, elsősorban katolikus, folyóirat volt. Ami a napilapokat illeti, egyrészt a fordulópontok tanulmányozásához olvastam néhány lapot, másrészt, elmélyedtem az *Action française* (1936 és 1942 közötti) számaiban. Az archívumok közül meg kell említenem néhány konkrét helyet, így a Petőfi Irodalmi Múzeumot (PIM) és a párizsi peremváros, Vanves jezsuita archívumát. Végül pedig a harmincas évek magyarbarátai szorgalmas írók voltak: száz és száz többé-kevésbé dogmatikus, koherens és meggyőző oldalát olvastam Delattre atya, Louis de Vienne, Jean de Pange, Georges Roux, Aldo Dami, Simon Arbellot és mások írásaiból.

Hogy hogyan lyukadtam ki ennél a témánál? Eredetileg a különösség vonzott, amit francia mesterem, Ladous Professzor vésett az emlékezetembe. Először az Osztrák-Magyar Monarchia végének tanulmányozásába vettem bele magam, majd magyar mesterem, Romsics Professzor adta a bátorságot ahhoz, hogy tulajdonképpen a huszadik századdal foglalkozzam, ami mindaddig ellenségem volt. Végül egy, a Chaillet atyáról szóló aprólékos kutatás alkalmával fiatal kollégám, Ablonczy Balázs azt tanácsolta, hogy nézzem meg az Országos Levéltárban a Balogh József levelezését tartalmazó gyűjteményt, amibe belevetettem magam, és a 30 000 levél jelentős részének áttanulmányozása végül három évbe tellt.

### c) Indoklás

Ha ez még nem lenne elegendő, hozzátennék egy Jean de Pange-tól származó, a történelemtől szóló aforizmat („[a] történelem a világ leghaszontalanabb időtöltése lenne, ha nem morális kérdésekre keresnénk benne választ”<sup>2760</sup>) és néhány törekvést:

1. ami a magyar történetírást illeti, többek között szeretnék pontosításokat adni az oly gyakran árnyalatok nélküli „nyugatra fordulásként” bemutatott híres nyugatbarát orientáció mivoltáról (gondoljunk itt Bethlen nyugatbarátságára, melynek egyik sajtófejezete éppen a *Nouvelle Revue de Hongrie* volt), valamint szeretnék rámutatni, hogy a magyar propagandának nem egy olyan eredménye volt, ami más körülmények között ígéretesnek bizonyult volna;

2. ami a francia történetírást illeti, célom, hogy nem csupán a Magyarországról szóló ismeretanyagot bővítsem, hanem egyúttal új kontextusban (azaz magyarországi tevékenységük keretében) mutassam be a két világháború közötti időszak egyes francia, elsősorban nonkonformista szereplőit;

---

<sup>2760</sup> „L’histoire serait le plus oiseux des passe-temps si l’on n’y cherchait pas la solution des problèmes moraux” PANGE, Jean de, [1933] július 20-i feljegyzés, *Journal* (1931-1933), Paris, Grasset, 1967

3. ami az általános eszmetörténetet és vallástörténetet illeti, szeretném próba elé állítani a perszonalista doktrínát és a federalizmust, még hozzá úgy, hogy különböző spirituális, pontosabban katolikus tendenciákat szembesítek a magyar korona ügyének kapcsán;

4. általában véve pedig törekszem megvizsgálni, hogyan is lehetett a magyar helyzetet modellnek vagy antimodellnek, ürügynek, vagy támaszkodási pontnak tekinteni, és egyúttal a modernitás kihívásával szembenező nézeteket és életutakat bemutatni. Ezen a ponton folytatom tehát a bevezetőben elkezdett tudományelméleti elmélkedést.

Nyilvánvaló, hogy ez a disszertáció nem cselekvésről és nem is valamiféle diplomáciai felfedezésről szól: most inkább egy illuzórikus realitás melankolikus rekonstrukcióját tartja kezében az olvasó. Más szóval, arra törekszem, hogy részletes beszámolót nyújtsak a Modernitással szembenező Szellem nehézségeiről. Ahogy Romsics Professor elmésen megállapította, mindennek „értéke csak eszmetörténeti szinten van”, és nincs „következménye a »reálpolitika« szférájában”.<sup>2761</sup> De vajon egészen pontosan miről is beszélt? Nem másról, mint a párizsi magyar nagykövet egy 1939-es feljegyzéséről, mely szerint a franciák megbánták, hogy „felszabdalták az Osztrák-Magyar Monarchiát”, és ami szemük előtt lebegett, az nem más volt, mint „valamiféle federáció, ami a felszabadított Ausztriát és Csehszlovákiát kapcsolná össze Közép-Kelet Európa többi államával, beleértve őt [Magyarországot] is: [...] ennek volt tehát köszönhető, hogy kedvezőbben álltak ezekhez a területi követelésekhez.”<sup>2762</sup> Ehhez Romsics Tanár Úr hozzáfűzte, „figyelembe véve, hogy Franciaországnak sem akkoriban, sem a háború után nem állt módjában a Duna menti térséggel kapcsolatos régi/új terveinek gyakorlati megvalósítása, a fenti véleményt önkritikának tekinthetjük, melynek értéke csak eszmetörténeti szinten van”, vagyis nincs „következménye a »reálpolitika« szférájában.”<sup>2763</sup>

Jöjjön hát az önkritika. Egy utolsó gondolat: amikor elolvastam a doktori disszertációm, először valamiféle szomorúságot éreztem arra a megfigyelésre ébredve, hogy semmiféleképpen nem tudja helyettesíteni a két világháború közötti francia-magyar kapcsolatok egy klasszikusabb megközelítését, mely a hangsúlyt a diplomáciai és politikai események kronológiájára fekteti. Az általam kínált történelem nem helyettesítés, hanem kiegészítés. Eleinte hajlamos voltam azt gondolni, hogy ez gyengeség. Később töprengtem

---

<sup>2761</sup> ROMSICS, Ignác, Détruire ou reconstruire l’Autriche-Hongrie ? Le dilemme de la politique danubienne de la France au début du XX<sup>e</sup> siècle (Lerombolni vagy újraéleszteni az Osztrák-Magyar Monarchiát? Franciaország dunamenti politikájának nagy dilemmája a huszadik század hajnalán), In: Cahiers d’Études Hongroises, 6/1994, 184. o.

<sup>2762</sup> U. o.

<sup>2763</sup> U. o.

ezen. Igaz, hogy minden, a címére méltó filozófus arra vágyik, hogy rendszerével helyettesíteni tudja, és ezáltal feleslegessé tudja tenni az övét megelőző rendszert. A filozófusok vágya, hogy az egész teret saját tárgyukkal töltsék ki. Ez teszi őket tudóssá. És ami a művészeket illeti? Egy remekmű nem homályosítja el az egész művészettörténetet, ellenkezőleg, hozzátesz egy létező, többé-kevésbé szerteágazó és koherens egészhez. Ezért művész a történész. A művész nem egy területet akar átfogni, hanem arra vágyik, hogy egy csúcspontra érkezzen el. Ez természetesen csupán a módszer jellegét érinti. Az igazságról most nem is esik szó, hiszen ki tagadná, hogy a művész legalább annyira az igazságot adja vissza, mint a tudós.

Nem a „reálpolitika” szférájában vagyunk, de mégis vár ránk egy nehéz feladat, nevezetesen az, hogy megmásszuk a Richard Evans által józan posztmodern történelemnek tartott magasságokat: azét a posztmodern történelemét, ami „egy »hagyományos« témát tárgyalva, állandóan változó ritmusban csempész be az elbeszélésbe különböző véletleneket és híres vagy kevésbé ismert emberek személyes anekdotáit [...]. [Egy ilyen elbeszélés mögött] nem rejtőzik véglegesség szándéka; szándékosan véletlenszerű másodlagos cselekményszálakat és életrajzi elemeket is vegyítenek bele, amik, ugyan fontosabb pontok illusztrálására szolgálnak, azt mutatják, hogy a Történelem máshogy is szólhat éppen annyira hitelesen.”<sup>2764</sup> Számomra Richard Evans „fontosabb pont[jait]” (*larger points*) a lehető legtágabb értelemben, az egyetemes igazságok evidenciáiként kell értelmezni. Ugyanis a történész egyetemes igazságokat tár fel, amikor embereket, azok döntéseit és sorsát jeleníti meg a történelem egy adott pillanatában.

## **II. Fejezet**

### **Ideiglenes mérleg**

#### **1. A *Nouvelle Revue de Hongrie* és a magyar propaganda**

##### a) Általános orientációk és kihívások

A harmincas években a francia-magyar kapcsolatokra szakosodott lapot vezetni nem volt könnyű feladat. Legalább három tekintélyes kihívás mutatkozott: (1) a revízió témájával kapcsolatos szükséges mértéktartás (túl a magyar propaganda által a különböző követelési

---

<sup>2764</sup> EVANS, Richard, In defense of history (A történelem védelmében), London, Granta, 2000, 245-246. o.

szintek között alkalmazott hagyományos kettős játszma); (2) a magyar hatóságokhoz fűződő, potenciálisan konfliktusokat rejtő kapcsolatok (főleg a kötelező tárgyalófélnek számító Külügyminisztériummal fenntartott viszony) taktikai és stilisztikai kihívása; (3) a francia „orientáció” és a germánbarát „összefüggések” közötti egyensúly megtartásának feladata. Egy másik fontos pont, hogy valójában a magyarok nyugatbarátsága nem jelentette Németország teljes elutasítását (még 1933 után sem), hanem inkább azt a szándékot sejtette, hogy a germán hegemonia veszélyét a francia és brit világgal ápoló szívélyes kapcsolatokkal ellensúlyozzák; vagyis mindez csupán finom részletek és egyensúly kérdése volt. Egyrészt, a nyugatbarátok voltak annyira gyakorlatiasak, hogy nem löktek el egy potenciálisan revizionista forrást (Németországot). Másrészt, Az *NRH* néhány cikkéből és a főszerkesztők levelezéseiből kitűnik, hogy a hivatalos állásfoglalások, például az, amit Bethlen 1933 nyarán Németországban nyilatkozott, nem kizárólag taktikai okokból születtek (vagyis a revízióért), hanem egyúttal tükrözték azt az érthető szándékot, hogy Magyarország megtartsa Németországhoz fűződő barátságos kapcsolatát egy olyan világban, ahol az ideológiai tényezőt mindenki csak elfeledni próbálta. A magyar nyugatbarátok pragmatizmusa nem csupán az opportunistusból és a földrajzi helyzetből eredt, hanem egyúttal egy apolitikusnak is nevezhető hozzáállás igaz gyümölcse volt.

b) Túl az ideológiákon, ami a bel- és külpolitikát illeti

A harmincas évek alatt, a néha jelentős nehézségek ellenére (ezeknek Ottlik György lemondásának gyakori veszélye adott újra és újra visszhangot), az úgymond nyugatbarát orientáció látszólag nem állt nyílt ellentétben az ország általános vezetésével, inkább valamiféle vonzódásnak tűnt, melynek (nem sikertelen) célkitűzése egyszerűen a külpolitikai egyensúly visszaállítása volt. A magyar demokráciában természetesen a kormányerők és az ellenzéki erők egyértelműen egyetértettek a revízióban. A vezető osztályok ezen „szent szövetsége” a belpolitikában is megmutatkozott (többek között a szociáldemokratákkal kötött hírhedt paktum, valamint ami számunkra még érdekesebb, a Gömbös, Bethlen és Eckhardt Tibor közti különös kapcsolat tanúsítja ezt). Ezen a területen szintén úgy vélem, hogy nem csupán az opportunistust és a cinizmust (az osztályhűséget) kell látni. A magyar demokráciát, ami egyszerre volt ifjanc és egy több évszázados parlamentarizmus veteránja, még mindig a bizalmatlanság jellemezte az ideológiákkal szemben, melyektől Bethlen éppannyira óvakodott, mint az általános választójtól.



Ami a külpolitikát illeti, a magyarok (többek között az *NRH* csatornáján keresztül) megtagadták a Duna menti problémához való szigorúan gazdasági hozzáállást: a régió hosszú távú, maradandó közművesítése a határvonalak véglegesítésének egy módja volt. De amint egy úgymond „politikai” megoldást követeltek, valójában a Történelem felé fordultak. Szent István királyságának legitimitását 1000 éves történelem igazolta, ehhez képest a kortárs politikai erők helyzete jelentéktelen volt. Ami a gazdasági faktort illeti, alárendelt szerepet kapott abban az értelemben, hogy pusztán a Kárpát-medence földrajzi egységének biztosítására használták (ami önmagában a történelmi örökséghez köthető). Mi is az, ami ilyen helyzetben segített az állásfoglalásban? A szakértelem. A magyarok évszázadokon át vezették és ápolták a régiót, mesterei és szakértői voltak. A szakértő becsületes, és nem kötelezi le magát semmilyen ideológia mellett; általában ez az oka annak, hogy megkülönböztetjük a politikustól.

A magyarok ideológiamentessége az olasz-magyar kapcsolatokban még inkább megmutatkozott, mint Németország kapcsán. Balogh József hangján keresztül a nyugatbarátok hol dicshimnuszokat zengtek a fasizmushoz, hol pedig gúnyolták. Törekedtek azonban az Olaszországgal, ezzel a Magyarországot 1927 óta támogató nagyhatalommal való szövetségre.

c) A szakértelem gyakorlati alkalmazása a nemzetközi kapcsolatok terén

Vajon hogyan tudta összeegyeztetni az *NRH* ezeket az ellentmondó állásfoglalásokat? A vita módszerével – nem a vélemények egymásnak ugrasztásával, hanem a kifinomult, szakértők közötti vitával. Ez pedig főként két területet fedett le: a francia-német és a francia-olasz kapcsolatokét. Az európai politikai prioritásokból kifolyólag 1932-től körülbelül 1935-ig az előbbi strukturáltabb és tartósabb volt, mint az utóbbi. Az *NRH*, melynek állandó jellemzője volt a magyar propagandarendszeren belüli hegemóniára való törekvés, nem kevesebbre, mint Európa fő geopolitikai problémájának, a francia-német antagonizmusnak megoldására áhítozott. E mögött bontakozott volna ki a megoldás a második problémára, nevezetesen a közép-európai helyzetre, és természetesen oly módon, hogy az Magyarország előnyére váljon. Való igaz, hogy az *NRH* mestere volt a kapcsolatépítésnek. A nyelv ügyes használatához és az európai nemzetek közötti kapcsolatok ápolásához szokott Balogh József és Ottlik György egyébként sokszor mutatta türelmetlenség jeleit a szerintük kissé túl otthonülő hazafiakkal szemben. Még a (magyar illetve francia) diplomáciai szerveken belül is inkább a

kiküldetésben lévő diplomatákat kedvelték. Itt említhetünk néhány budapesti francia nagykövetet Louis de Vienne, Gaston Maugras és Robert de Dampierre személyében. Vagy éppen a párizsi Magyar Követség diplomatáit, főként Khuen-Héderváry Sándor követet és Gesztesi Gyula sajtóattasét, akiken kívül még néhány, többé vagy kevésbé hivatalosan a propagandához sorolható újságírót sem felejtethünk el.

#### d) Remények és félreértések

Külföldi tapasztalatuk ellenére úgy tűnik, hogy Ottlik György és Balogh József osztotta honfitársaiknak és kollégáiknak egy, a propagandához kötődő erényét, mely egyúttal gyengeség is volt: a magabiztosságot. Hajlamosak voltak meggyőzőbbnek hinni magukat, mint valójában voltak, és a magyar revízió vonzerejét elég erősnek tartani ahhoz, hogy az embert a kérdésbe való pusztá beavatás örökre meggyőzött magyarbaráttá tegye. Amikor pedig nem így történt, leesett az álluk. Pedig ez gyakran megesett, a franciák ugyanis saját részükről hajlamosak voltak csak azt látni, amit látni akartak (azaz álmaik Magyarországot – és el is várták, hogy Magyarország megfeleljen ezeknek a magaslatoknak). Az ilyen elvárások mindkét oldalról számos félreértés forrásai lettek, melyek csak rontották a helyzetet, és a legjobb indulattal közeledők közül néhányakat más irányba tereltek, vagy legalábbis letörték a lelkesedésüket.

#### e) Ottlik György és Balogh József eltérő életútja

A lap két főszerkesztője tehát idejük és energiájuk jelentős részét szentelték francia barátaik szimpátiájának megnyerésére és megtartására. Miután nem voltak sem minden áldozatra készek, sem mozgalmaitól teljesen függetlenek, kezükben eszközök egész tárháza szolgálta azt, hogy súrlódás nélkül azt szerezzék meg a szerzőktől, amire éppen szükségük volt. A *good policeman – bad policeman* módszerének használata például annál is egyszerűbb volt, mivel kívülről nézve a két ember közötti szerepleosztás nem volt egyértelmű. Valójában minden világos volt: Ottlik magánál tartotta a végső döntés jogát és a felsőbb szférákkal való kapcsolattartás feladatát, Balogh pedig a hétköznapi szerkesztői munka hatalmas feladatát látta el. Máskülönben a levelezést szisztematikusan ketten olvasták. A rendszer pompásan működött hét éven át.

Balogh József zsidó családból származott, később azonban megkeresztelkedett. Poliglott értelmiségi volt, aki patrisztikával és vállalatok irányításával foglalkozott. Kornfeld Móric

nagy barátja, és 1927-től a *Magyar Szemle* főtíkára volt, hosszú időn át a Bethlen köré gyűlő befolyásos politikai és ipari csoporthoz tartozott. Ami Ottlik Györgyöt illeti, ő kisnemes volt, aki a kettős monarchia idején kezdte diplomáciai karrierét. Szintén poliglott és a világra nyitott volt, de a hazaszeretete, ha lehet, még hangsúlyosabbnak számított. A háború után a kormányajtó szekéréhez csatlakozott, és az *NRH*-n kívül annak számos napilapját szerkesztette. 1932-ben egyenesen a *Revue de Hongrie*-ből érkezett, melynek főszerkesztője az 1914-18-as háborút követően az árnyalatok nélküli frankófóbia szánalmas irányába tévedt. Ottlik volt az, aki egy új védnöki bizottságot hívott össze, még hozzá a Bethlen csoport mobilizálásával. Ez az oly számos különböző erőt egyesítő szervezet egészen 1939-ig, Ottlik lemondásáig működött.

Ne felejtjük el, a német orientáció soha sem fulladt ki teljesen, még a nyugatbarát tendencián belül sem. 1939-ben, nem sokkal az első bécsi döntés után és a második előtt (mely utóbbira az adott körülmények közt logikusan számítani lehetett), a kormányhűséggel szembeni nyomás Ottlik Györgyöt a *Nouvelle Revue de Hongrie* otthagására készítette. Anélkül, hogy megszállott németbaráttá vált volna, elfogadta, hogy Magyarország újjászületését egy német Európának rendeljék alá, és újfent Berlin felé fordult. Ami Balogh Józsefet illeti, ő is ünnepelte az elveszített területek visszacsatolását; és nehéz megállapítani, hogy alábbhagyott-e patriotizmusa. Mindenesetre egyértelműnek tűnik, hogy az 1938-40-es években kormányhűsége megingott, melynek hátterét egyrészt személyes szempontok (zsidó származása), másrészt pedig egyetemes megfontolások (úgy ítélte meg, hogy a náciizmus méltatlan az emberiségre, még Magyarországon kívül is) jelentették. Távol álljon tőlem, hogy ennek a két embernek az elkötelezettségét és a harmincas években mutatott kölcsönös egyetértésüket egyszerű taktikai szövetségnek minősítsem, csupán a választásaikra és a pályafutásukra kihatással lévő szubjektivitás és személyesség fontosságára szeretném felhívni a figyelmet. Nézzük egy harmadik ember esetét. Az *NRH*-nál Imrédy Béla a fenti két férfihoz képest árnyékba szorult, ugyanis nem vonták be a lap közvetlen szerkesztésébe. Azonban a Nemzeti Bank vezérigazgatójaként, majd pedig elnökeként a lap egyik fő mecénása volt. Baloghoz hasonlóan, de a maga módján, Imrédy patriotizmusát extra-magyar, vagy legalábbis a szigorú értelemben vett kormánydoktrínán kívül álló érdekeltségekkel vegyítette. Baloghgal ellentétben azonban ő 1938-tól kezdve kezdett náci nézetekhez húzni, melyeknek buzgó híve lett, olyannyira, hogy 1944-ben, miután a német csapatok megszállták az országot, a kormányfői posztra pályázott. Ennek a három, egykoron a francia-magyar barátságot közösen ápoló embernek a kritikus nyugatbarátság, a kormányhűség illetve a náci-barát radikalizálódás három irányába elváló életútja a negyvenes évek fordulóján lehetséges nézetek széles skáláját

festi le. Ami a magyarbarát franciákat illeti, ők is eltérő életutakat jártak be, pontosan úgy, ahogy indítékaik is különböztek. Előbb azonban lássunk néhány szám adatot az *NRH*-ről.

f) A *Nouvelle Revue de Hongrie* számokban (és betűkben)

Az *NRH* kitűnő minőségű lapként jelent meg, mind a formai szempontokat, mind pedig a tartalmat illetően. A publikációk franciaságának kifogásolhatatlan minőségét mindenhol elismerték, ami kiemelkedő teljesítmény volt egy olyan laptól, melyhez a cikkek többségét eredetileg magyar nyelven írták. Ugyanakkor befolyása aránytalanul jelentősebb volt, mint szerény példányszáma (átlagosan havi 2000 példány), mivel az elosztásban a hatalommal rendelkezőket és az intézményeket célozták meg. Saját bevétele jelentéktelen volt, lényegében állami és üzleti támogatások tartották életben. A Külügyminisztérium hozzájárulása körülbelül az éves költségvetés felének felelt meg, a fennmaradó rész egy negyedét más közintézmények (a Nemzeti Bank, a Miniszterelnöki Hivatal, Budapest Önkormányzata, stb.) fedezték, a többit pedig a magyar, általában zsidó, ipari nagytőkések adták (az arisztokraták, akik a lap védnöki bizottságának másik oszlopát jelentették, a kormányhoz és külföldi érdekeltségekhez fűződő kapcsolatrendszerükön keresztül járultak hozzá). Néhány év működés után a lap éves költségvetése 80 000 Pengőn stabilizálódott. Hogy érztessem a hozzájárulások nagyságrendjét, megemlíteném a párizsi Magyar Egyetemközi Iroda (12 000 Pengő) és a római Collegium Hungaricum (163 000 Pengő) költségvetését. Mindemellett az *NRH* tevékenységének természete minden számítási kísérletet megnehezít. Egyrészt, a szerkesztés kiadásainak egy részét (a szerkesztőség helységeit, a vezetőség bérezését, stb.) elosztották, vagy ellenszolgáltatás nélkülinek állapították meg; másrészt, a „különleges” költségeket rendszerint költségvetésen kívül rendezték, egy részüket (például egy író bérkiegészítését<sup>2765</sup> vagy francia vendégek fogadását<sup>2766</sup>) hol ez, hol az a minisztériumi szolgálat biztosította. 1933-tól kezdve Franciaország is felajánlott egy szerény, körülbelül 3000 Pengőnek megfelelő hozzájárulást, amit a későbbi devalválódások alapján a negyvenes évekre 1000 Pengő körüli összegre faragtak le. Igaz, hogy az *NRH* magyar vállalkozás volt, de a Quai d’Orsay is lehetőséget látott benne a francia kultúra nemzetközi jelenlétének erősítésére. A magyarok mellelleg folyamatosan elleneztek, hogy ezt a hozzájárulást bárki is szubvenciónak minősítse (kezdetben csoportos előfizetesként egyeztettek róla).

---

<sup>2765</sup> Maurice Pernot esetében 1934-ben: általános honorárium 4-500 Frank, kiegészítés 1500 Frankig.

<sup>2766</sup> Például: 3-400 Pengő egy párizsi újságíró elszállásolására, 3000 Pengő Louis de Vienne egy 1939-es utazására.

A lap védnöki bizottsága az arisztokráciából, valamint politikai és pénzügyi körökből származó személyiségek grémiuma volt. Eleinte Apponyi Albert gróf elnökölte, majd Eszterházy Móric, egykori miniszterelnök. A befolyásos pénzügyi emberek magja Kornfeld Móric és Chorin Ferenc köré rendeződött, és egyrészt saját zsebükből, másrészt a budapesti kapitalista körökkel való kapcsolattartás által támogatták a közös ügyet. Hozzájárulásként az arisztokraták és/vagy politikusok a kormányon és az állami gépezeten belüli fontos elemekkel áptak kapcsolatot, olyan körökkel, ahol a harmincas években számos különböző árnyalatú doktrína virágzott. Valahányan a lap általános orientációját is befolyásolták, és néha konkrét szerepük volt egy-egy érzékenyebb cikk lektorálásában.

Időtlen természete és a minden ideológia fölé rendelés hajlamának ellenére, a magyar revízió franciaországi recepciója – legalábbis az *NRH* csatornáin keresztül – olyan fejlődést mutatott, melyet megkísérelhetünk párhuzamba hozni nemzetközi vagy francia összefüggések részleteivel.

## 2. Összefüggések és kronológia

### a) A nemzetközi helyzet

Az *NRH* feltehetően főként a *status quo*-t támogató erőkhöz szólt. Mindamellett Európában a „dinamikus” hatalmak diktálták a nemzetközi kapcsolatok ritmusát, vagy éppen a hangnemét. A mindenképp említésre szoruló pontok a következők: Hitler hatalomra jutása (1933), a Rajna-vidék megszállása és az etiópiai hadművelet (1936), az Anschluss, München, és természetesen az első bécsi döntés (1938), végül pedig az 1939-40-es évek Csehszlovákia megszűnésével, Lengyelország elfoglalásával, a nyugati front megnyitásával, a második bécsi döntéssel, stb.

Az *NRH* ezt a helyzetet tükrözi, vezércikkeinek jelentős részét ugyanis a francia-német és a francia-olasz kapcsolatoknak szentelte. De egy propagandalap nem szolgálhat pártatlan célokat; a béke megerősítése a francia-német kibékülésen vagy egy jobb francia-olasz együttműködésen keresztül a magyarok számára annak egy módja volt, hogy ügyüket a nagyhatalmak napirendi pontjára tűzzék. Mindazonáltal az abesszíniai hadművelet legyengítette Olaszországot, és általánosságban megrendítette az európai egyensúlyt (Ausztria szorult helyzete és Közép-Európa törékennyé válása, Németország megerősödése), Magyarország számára pedig különlegesen katasztrófális következményekkel járt (Németország maradt az egyetlen hatalom, ahol a magyar revízióval kopogtathattak). Paradox módon, ahogy Mussolini a Római Birodalom dicsőséges múltjával akart kontinuitást találni,

egy olyan víziót tört össze, ami éppen 1935-ben kezdett az *NRH* körüli francia-magyar baráti körökben többé-kevésbé nyíltan kirajzolódni, egy humanista latin civilizáció gondolatát, amelynek Franciaország és Olaszország képezte volna a központját, nyugaton Spanyolország, keleten pedig néhány közép-európai ország, köztük Magyarország jelentette volna a határát. Ez a vágy talán ahhoz a reményhez kötődött, hogy ez majd „humanizálja” a fasizmust. Mellesleg az *NRH* egészen 1940-ig hol dicsérte, hol szidta az olasz rezsimeket. Rövidre fogva a szót, Mussolini bevonult Afrikába, a magyar-olasz kapcsolatok pedig továbbra is szívélyesek és vakmerőek voltak, potenciáljuk azonban jelentősen lecsökkent. A francia politika határozatlansága, melyet néhányan egyenesen inkohereciának minősítenek (ahogy Bainville mondta, egyszerre túl durva és túl lagymatag), részben felelős volt azért, hogy nőtt a káosz Európában.

#### b) Franciaország belpolitikája

Franciaország, ugyan az európai kontinens legerősebb katonai hatalma volt, és a harmincas évek elején még hatalmas aranykészletek előnyeit élvezte, az 1929-es nagy gazdasági válság éppúgy szorongatta, mint a hirtelen német előretörés. Tehát részben ebből adódott a belpolitikai helyzet: az 1931-32-es gazdasági lassulás, majd 1936-ban a Rajna-vidék megszállása és a németek megjelenése a francia határon. Mindehhez hozzá kell tenni olyan belpolitikai eseményeket vagy jelenségeket, melyek direkt vagy indirekt módon befolyásolták a francia külpolitikát és a francia-magyar kapcsolatokat: az 1934. február 6-i válság, a Népfront 1936-os győzelme (ami lassanként, 1937-38-ra egy jobb-közép koalíció javára alábbhagyott).

#### c) A francia-magyar kapcsolatok kronológiája

Melyek azok az események, amik meghatározták a harmincas évek francia-magyar kapcsolatait? Volt vajon egy tényleges kronológia? Az okok és okozatok közt meg kell különböztetni az általános történelemre vonatkozókat azoktól, amik tulajdonképpen a francia-magyar kapcsolatok történelmének részei, és meg kell különböztetni a jelentőséggel bírókat azoktól, amik mellékesek.

Bizonyos események megkerülhetetlenek. 1931-ben a kutyaszorítóba került Magyarország Franciaországhoz fordult nemzetközi kölcsönért. Tulajdoníthatnánk ezt a Bethlen és Louis de Vienne közötti jó kapcsolat érdemének, nem szabad azonban elfelejteni, hogy ebben az időben Franciaország majdnem az egyetlen ország volt, aminek még módjában állt anyagi

támogatást biztosítani. Egy másik példa: az 1934. februári válság polarizálta a francia politikai életet, aminek másodlagos hatása a fiatalok (a nonkonformisták) a húszas évek vége óta apránként kialakuló, és a gazdasági válság után a liberális, demokrata és kapitalista társadalommal szemben egyre kritikusabb hangon megszólaló közös frontjának felszámolása volt. Noha 1932 óta az *NRH* ereje egy részét ezeknek a magyar revízió jövőjére nézve ígéretes fiataloknak az egybegyűjtésére szentelte, nyilván nem azért, hogy segítsen nekik a világ kapitalista rendszerének megbuktatásában, hanem azért, mert segíthettek volna Magyarországnak a békeszerződések által létrehozott nemzetközi rend felborításában. Ez az ügy nem vészelt el teljesen, de új irányt kellett választani. Több jelenség játszott közre. A harmincas évek második felétől kezdve a Népfront miatt nyilván kissé elkedvetlenedett magyarok erejüket a francia jobb oldalra összpontosították, míg a katolikus vizeken való próbálkozásaik is sikeresnek bizonyultak, amit az 1938-as Eucharisztikus Kongresszus meg is erősített.

Az 1938-ban megjelent új pacifizmus hatása sem elhanyagolható. Ugyan nem feltétlen hozott aktív támogatást a magyar revízióknak, de legalább már nem ellenezte azt. Marcel Déat Dantziggal kapcsolatos híres felkiáltásával hasonlatosan Joseph Barthélemy alábbi, Csehszlovákiával kapcsolatos kijelentései jól mutatják, hogy a magyarok hogyan profitálhattak – bizonyos mértékben – ebből az új hangulatból. „Vajon a nemzetek halmazából álló Csehszlovák állam megőrzése érdekében megéri-e lángra gyújtani a világot, mondta a francia jogász. Vajon kell-e, hogy három millió szudéta német (és hét- vagy nyolcszáz ezer magyar és talán kétmillió szlovák!) Prágához tartozásának fenntartásához három millió francia essen el? Fájó szívvel, de határozottan mondom, a válasz: nem!”<sup>2767</sup> Ettől kezdve, ahogy közeledett a háború, a hirtelen pacifistává lett katolikus vagy monarchista jobb oldaliak nyomában a kormánypárti jobb oldal nem kevésbé látványos pálfordulásra állt készen: még hozzá a magyar revízió javára.

Foglaljuk tehát össze az elhangzottakat. A húszas évek előnytelen diplomáciai örökséget hagytak maguk után, amihez a harmincas években további problémák rakódtak:

- *A Magyarországgal szomszédos nemzeteknek és nemzetiségeknek a Háború alatt tett ígéretek*

(1915-18)

- *A trianoni békeszerződés (1920)*

---

<sup>2767</sup> „Est-ce que pour conserver l'État tchécoslovaque, agrégat politique de plusieurs nationalités, disait le juriste français, il vaut de mettre le feu au monde ? Est-ce que pour maintenir trois millions d'Allemands Sudètes (et 700 ou 800 000 Hongrois et peut-être deux millions de Slovaques !) sous l'autorité de Prague, il faut que tombent trois millions de Français ? Je réponds avec douleur, mais avec fermeté : non !” SZALAY, Jeromos *Rassembleur ce que l'on a dispersé, (Összegyűjteni amit szétszórtunk)* I. Kötet: le procès de la Hongrie (Magyarország pere), 2.: le démembrément de la Hongrie (Magyarország megcsönkítése), Paris, [é.n.], 175. o.

- Egy osztrák és magyar alapokon nyugvó közép-európai francia pólus létrehozásának sikertelensége (1920)
- A francia védelmi politika, és benne az az empirikus doktrína, melyet az 1921-25-ös években többek közt korábbi, pánszlávista megnyilvánulások alapján vezettek be fokozatosan. A doktrína Németország bekerítésének politikáján alapult, és meglehetősen bizonytalan volt, ugyanis sarokköve, a Kisantant nem Németország, hanem Magyarország ellen fordult.
- A revízióra irányuló, de voltaképpen azt ellehetetlenítő Négyes Paktum (1932) által képviselt szemfényvesztés
- A francia-orosz szövetség (1932 és 1935) megállítja a bekerítés politikáját

Ez adja az általános hátterét a francia-magyar kapcsolatoknak, melyek szolgálatában az NRH-nak és holdudvarának jelentős szerep jutott:

1932-1935: a fiatal nonkonformisták lelkesedése

1928: *Fiatal francia nonkonformisták első írásai magyar propagandalapban (nevezetesen a Revue de Hongrie-ban)*

1931: *Magyar kölcsön a franciáktól, Bethlen és Louis de Vienne kapcsolatának betetőzése (röviddel az utóbbi távozása előtt)*

1932-35: *A fiatal nonkonformisták az NRH munkatársai, a magyar revízió lassanként beszivárog a franciaországi eszmei vitákba*

1934: *A február 6-i válság, partizán polarizáció és a fiatalok közös frontjának feldarabolódása*

1936-40: *Az Esprit kitar, és rendszeresen a magyar revíziót támogató cikkeket jelentet meg*

1936-1939: katolikusok a revízió pártjára állnak

1927-32: *Delattre atya első magyarországi utazásai és Magyarországról szóló cikkei*

1936: *Olaszország afrikai hadművelete, a Spanyol polgárháború kezdete (katolikus reakció egész Európában a republikánus üzelmek ellen)*

1936: *A Rajna-vidék megszállása. Ismét német csapatok a francia határnál*

1936: *A Népfront Franciaországban. Az NRH többé-kevésbé megszakítja a kapcsolatot a radikális franciákkal, és a határozottan jobb felé fordul*

1936-38: *Számos francia egyházi személy látogatása Magyarországon; Magyarországról írnak a (haladó és a többségi) francia katolikus sajtóban*

1938: *Szent István jubileum és Eucharisztikus Világkongresszus Budapesten*

1938-41: *Megnyerik a magyar revízió ügyének Beaupin püspököt, az Œuvres françaises fejtét, és Chaillet atyát (a Cahiers du Témoignage Chrétien későbbi alapítóját)*

1938-40: a monarchista jobb oldal felismerése

1932-34: *Első kapcsolatfelvétel független monarchistákkal (Jean de Pange, Robert d'Harcourt, Nicolas de Rochefort, stb.)*

1938: *Az Action française a magyar revízió pártjára áll*



1938-39: Újra hatalmon a (republikánus) jobb oldal, és egyházi valamint katonai elemekkel összefonódva immáron nyitottabb a magyar revíziót illetően (lásd például: az 1938. augusztusi bledi konferencia)

1940: Charles Maurras egyik hívét nevezik ki az NRH párizsi szerkesztőjének

1942-44: A(z algíri) gaullista Külügyi Bizottság nem tartja elképzelhetőnek a háború utáni magyar revíziót

d) A különböző magyarbarát szerveződések közötti átjárók és zsákutcák

A felvázolt három (és fél) lépés között nem találhatunk (szükséges) logikai kontinuitást, az mégis vitathatatlan, hogy történelmileg követik egymást. Az egyik vezérvonalat természetesen éppen a magyarok tevékenysége adta. Főként Gesztesi Gyulára, a követség sajtóattaséjára, Balogh Józsefre és Ottlik Györgyre gondolunk itt. Mindhárman fáradhatatlanul, amennyire csak a körülmények és a lehetőségek engedték, keresték (többek közt) a nonkonformistákat, a katolikusokat és a többé-kevésbé monarchista „konzervatívokat”. Említsük meg Jean de Pange-ot is, aki voltaképpen sehova sem sorolható, ugyanis bizonyítottan mindhárom kört többé-kevésbé rendszeresen, ráadásul időnként nyílt magyarbarát kontextusban látogatta (konferenciákon való részvétel, cikkek szerkesztése, bizonyos kapcsolatok ápolása, stb).

A nonkonformisták hagyatékát 1935 után saját egykori tagjaik némelyike őrizte, a megtért katolikusok közül pedig különös hangsúllyal kell említenünk Daniel-Rops nevét, aki nem éppen „politikai” értelemben volt magyarbarát, azonban egészen a háborúig közel maradt az NRH-hoz. Ezzel szemben, egy személyes konfliktus alkalmával René Dupuis, aki szintén az *Ordre Nouveau* köréhez tartozott, végleg eltávolodott a laptól. Azt is be kell ismernünk, hogy a Fiala jobb oldal (*Jeune droite*), bármennyire is jó helye volt a nonkonformizmus, a katolicizmus és a monarchizmus határán, a magyar kérdést illetően (a Thierry-Maulnier-val és Jean-Pierre Maxence-al való próbálkozás ellenére) inkább a háttérben maradt. Ezzel szemben Aldo Dami hosszú időn át írt az *Esprit*-nek. Minthogy utóbbinak a francia katolicizmusra volt hatása (amit nehéz lenne tagadni), egy fontos átjáróról van szó. Azt már nehezebb meghatározni, hogy Georges Duveau milyen hatást gyakorolt az *Esprit*-n belül, mivel öt éven át hallgatott, majd amikor 1940-ben visszatért, Baloghra bízta reményeinek és győtrődéseinek egész terjedelmét (ráadásul, a mozgalom baloldali tagjai közé tartozott, vajmi kevéssé hajlott a keresztény spiritualitásra). Másrésztől, Philippe Lamour et Georges Roux, ketten a harmincas évek fordulóján magyarbaráttá váló fiatalok legjavából, szintén balra húztak.

Lamour magyar szenvedélye lassacskán elveszett saját karrierje meandereiben; ami pedig Georges Roux-t illeti, aki nem kevésbé kanyargós karriert futott be (gondoljunk csak a feltételezett *Croix de feu*-s elkalandozására), minden erejét összeszedte, és a magyarbarátok franciaországi vezetőjének szerepében tűnt fel (főként a maga szemében). Jobb oldalon sajnos nem volt túl nagy befolyása; máskülönben a Radikális Párton belüli tevékenységei visszafogottak maradtak, mivel a magyar revízió itt ellenkező irányba, a kudarc felé haladt.

A számos, jellemző módon a katolikus és monarchista csoportosulásokat összekötő, átjárót jelentő személy közül említsük meg azokat, akik a fentiekén kívül még hozzájárulhattak a magyar üzenet átadásához: Jean de Pange, esetleg Delattre tisztelendő atya és néhány más előkelő jezsuita, mint például La Brière tisztelendő atya, továbbá Gilet tisztelendő atya, aki Domonkos-rendi vezető volt. A progresszív katolikusok irányzata azonban úgy tűnik, hogy magától is érdeklődött Magyarország iránt, és egészen biztosan nem vádolhatjuk a monarchista jobb vagy a kormányzati jobb befolyásolásával; ezzel szemben, tanításuk része biztos, hogy egészen az algéri „France Libre”-ig terjedt, ahol aztán más hatásokkal vegyült. Ránk vár még a feladat, hogy kiderítsük, mi is motiválta ezt az oly sok különböző körből származó embert.

### 3. Csoportosulások, egyéni életutak, a magyarbarátság alapja

#### a) A kormánypártok zsákutcája

Nem ok nélkül, Balogh József és Ottlik György eleinte azokhoz fordultak, akik kezükben tartották a hatalmat Franciaországban, azaz a Radikális Párthoz és csatlósaihoz. Edouard Herriot egy cikket adott, Paul-Boncour anyagi támogatást, mások, nevezetesen a radikális fiatalok vezetői, Jacques Kayser és Pierre Dominique pedig belementek, hogy tartósabban együttműködjenek. A magyarok mindjárt az elején bizonyos jóindulatot mutattak a számukra mégis meglehetősen idegen politikai irányzattal szemben; ennek ellenére 1936 és a Radikális Párt a kommunistákkal kötött szövetsége után ez nyilvánvalóan már nem volt lehetséges. Ráadásul a franciák „pacifizmusa” és a magyarok „békés revíziója” továbbra sem talált közös hangra, még ha közös volt is a cél, hogy mint a béke eszközét, egy erős és autonóm Duna menti régiót hozzanak létre. Néhány függetlenebb személlyel, mint például François de Tessannal (a Radikális Párt alelnöke) tartósabb és szívélyesebb kapcsolatot ápoltak, ezek azonban a kellem ellenére mégis felületesek maradtak. Ami a híresebb baloldali

magyarbarátokat illeti, Balogh gyanakvással tekintett Anatole de Monzie-ra (aki, igaz, független szocialista volt, ez pedig több cselekvési szabadságot adott neki, mintha a Radikális Párthoz tartozott volna); Monzie mondhatni a magyarok akarata ellenére volt magyarbarát (mellesleg nem ő volt az egyetlen). Mindenesetre említést érdemel, hogy a harmincas évek elején nem mondhatjuk, hogy Franciaország hatalmi körei ne tudtak volna a magyar ügyről; lehet, hogy nem törődtek vele, de igenis tudtak róla.

A parlamenti jobb oldalon belül az *NRH* a Népi Demokraták kis pártjának sorai közül szerezte legtöbb hívét. Például Ernest Pezet, a Képviselőház Külügyi Bizottságának titkára, majd elnökhelyettese kész volt arra, hogy kiálljon a magyar ügy mellett, de lelkesedése megcsappant első Csehszlovákiai útja során; mindezt a budapesti ismerősök valószínűleg nem találták különösebben dicséretesnek. Rövidre fogva a szót, úgy tűnt, hogy minél sürgősebben el kell hagyni a kizárólag politikai köröket, hogy olyan személyiségeket találjanak, akik a magyar revíziót az európai problémák tárházának közepén is prioritásnak tekintik. (Ez egyben a magyar propaganda állásfoglalását is tükrözte.) Ilyen személyiségnek pedig főként a már említett három körhöz tartozó újságírók vagy alkalmi publicisták számítottak: ők ugyanis a hivatalos politika peremén helyezkedtek el, de mégis valós befolyást gyakoroltak a politikai véleményformálásra.

#### b) A nonkonformisták

Philippe Lamour gúnyolódva hangsúlyozta: a békeszerződéseket nagyszakállú vének kényszerítették Európára. Számára egyszerű volt a képlet: haza kellett volna küldeni a véneket, és felborítani a tárgyalóasztalt. Nem csak az volt a gond, hogy a győztesek cinizmussal és tehetségtelenül valósították meg gondolataikat, de maguk az ötletek is rosszak és konfliktussal terhesek voltak. A nemzetiségek elvét megkérdőjelezte, és visszaélés lehetőségét látta abban, ha a népek szabadon dönthetnek saját sorsukról. Ezek a fiatalok ugyanis federalisták voltak. Mellesleg, ami a részleteket illette, nem egy csoporthoz tartoztak. Aldo Dami ellenezte, hogy az osztrákokat geopolitikai okokból büntessék azzal, hogy megtagadnak tőlük egy olyan uniót, melyre maguk is vágytak, ezért ő támogatta az Anschlusst és sokáig ebbe az irányba terelte az *Esprit*-t. Georges Roux pedig ellenezte mindezt, még hozzá a Duna menti Európa nevében (még akkor is, ha néha beletörődés jeleit mutatta). Aldo Daminak a kisebbségek kérdése volt a vesszőparipája, valóságos megszállottja volt az etnikailag homogén formációknak, ami meglehetősen érdekes egy olyan ember esetében, aki federalistának mondta magát. Mindenesetre a magyaroknak nem tetszettek

jobban az általa ajánlott országhatárok az ezektől egyébként nem sokban különböző, Lord Rothermere által ajánlottaknál. A nonkonformisták számára mellesleg alapvető fontosságú volt a kisebbségek kérdése – hiszen a béke kérdését jelképezte, mivel a kisebbségek potenciális konfliktusforrást jelentették. A határok revíziójával és federális egységek kialakításával kellett volna csökkenteni a kisebbségeket. Ezek a megoldások, melyeket szorosán egymáshoz kötődőnek és egymást követőnek képzeltek el, csupán látszólag feleltek meg a magyarok minimum illetve maximum revízióról szóló kettős beszédének.

És minél többet tudott meg az ember a magyar helyzetről, az annál bonyolultabbnak tűnt. 1940-ben az *Esprit* már az osztrák-magyar irányvonal fontolgatását vegyítette az addig magyarbarát hangneméhez (meg kell jegyezni, hogy ez a változás erősen ellentmondott a geopolitikai helyzettel). Ez a probléma hasonlóan kíméletlenül nehezedett csaknem egy időben a monarchistákra is. A *Revue universelle*-ben egy író a „labancok” és „kurucok” tételeit ismertette, és végül az előbbi felé hajlott, mivel az katolikus és nyugatbarát, azaz osztrák volt – de milyen Ausztriáról is volt ott szó? Ezzel szemben a Fialat jobb oldal nagyravágyóbb meggondolásokra merészkedett, amikor egy szabad (kuruc?) Magyarország gondolatát támogatták, hangsúlyozva ennek nélkülözhetetlen szerepét a Nyugat „egységének” rekonstruálásában (Jean-Pierre Maxence, 1935). Ha nem Szent István királyságának újraélesztésével akarta, hogy mindez megtörténjen, akkor vajon mire gondolhatott? A Fialat jobb oldal sajnos ritkán, és nem hosszútávon gondolt Magyarországra. Mindazonáltal ne engedjük szem elől ezt az új, feje tetejére állt frontot, mely egyrészt a „nacionalista federalisták” (azaz a Fialat jobb oldal), másrészt a hagyományos értelemben vett federalisták között alakult ki: előbbi még ha burkoltan is, de Szent István többnemzetiségű birodalmát idézte, míg utóbbi a kisebbségek kérdését hangsúlyozta.

Végső soron mi is volt közös a magyarokban és a nonkonformistákban, ha nem a lázadás szelleme? Valóban Jean-François Lamour volt az, aki hangot adott elragadtatásának a magyar „nagyszakállú vének”-kel szemben, akiknek szíve úgy hevült, mintha éppoly fiatalok lettek volna, mint Lamour franciaországi éltetői. Végül meg kell említenünk egy utolsó, nem mellékes pontot. A fiatal francia nonkonformisták alapvetően nem tápláltak ellenséges érzelmeket Németországgal szemben. Ellenkezőleg, még 1933 után is, ugyan megőrizve saját kritikai szellemüket, de pártolták a német fiatalság újító ereivel folytatott párbeszédet. Így aztán, másokkal ellentétben, nehezen tudtak szemrehányást tenni Magyarországnak, amikor az feltételezeten Berlinnel kötött kompromisszumot. Igen, a „kitaszítottak” lázadása volt ez.

### c) A katolikusok

Kezdjünk egy példás történettel: Delattre tisztelendő atya történetével. Ahogyan azt jómaga is bevallotta, a véletlennek (vagy a gondoskodásnak) köszönhető, hogy megismerte Magyarországot, amikor is 1927-ben azzal bízták meg, hogy egy budapesti apácaközösség lelkigyakorlatát vezesse. Egészen 1932-ig minden évben visszatért, és közben jelentős méretűre duzzadt ismerőseinek hálózata. Része volt néhány jelentős élményben (látogatás Batthyány hercegnél, a szegények szemorvosánál, a templomban térdre boruló nép szeme világánál, stb.) és néhány világi kitüntetésben (meghívások a legrangosabb arisztokrata házakba és többszázas közönségű konferenciákra). Magyarországról ellentmondásos képet alakított ki magában. Egyrészt az egykori Franciaország egyfajta ábrándképét látta benne, ami ott lebegett a szemei előtt: egy katolikus, hagyományörző, monarchista ország képét. Még a király hiánya is az álmai Franciaországával való párhuzamot látszott megerősíteni. Magyarország „mártírúsága” szintén összehasonlításra ösztönözte őt: mintha csak az önmagától csaknem egy évszázadon át (a Forradalom óta) megfosztott Franciaország hosszú szenvedéseinek hirtelen allegóriája lenne. Mindez a naplójában és a levelezésében jelenik meg itt-ott. Másrészt a képzelet nem volt összeegyeztethető a tisztánlátással, így Delattre tiszteletes atyának is kétségei voltak például a magyar társadalmi beállítottságot és a magyar vallásosság őszinteségét illetően, és meglehetősen meglepődött néhány katolikus barátjának kapitalista gondolatait hallatán. Ezzel mellesleg azt mutatta, hogy beleolvadt a magyar képbe, ugyanis az álom és a tisztánlátás (ez esetben inkább pragmatizmus) bizonyos értelemben a nemzet természetes jellemzői voltak. Delattre tisztelendő atya esete jellemző ezekre a magyarbarátokra, akik saját maguk vagy országuk problémáinak megoldására vágytak, és akiket ez a vágy ösztönzött arra, hogy a magyar revízióval foglalkozzanak.

Talán a magyarok nem védték a kereszténységet hosszú évszázadokon át? A XX. század katolikusainak rendkívül becses volt ez a misszió. Azonban a magyar revízióért Franciaországban olyan hatalmas erők ellen kellett volna fellépniük, melyek a francia katolikusokat éppoly érzékenyen érintették, mint más beállítottságú honfitársaikat: említsük itt főként a győzelem érzését és a meggyőződést, hogy igazság tétetett, a hosszú távú béke reményét és a Háború után megerősödő patriotizmust (ami a század eleji vallási széthúzás után végre egyesítette a nemzetet). Nem volt túl egyszerű minderről lemondani. Ráadásul a többségi katolicizmus sajtója (*La Croix, Études*), bár adott némi helyet magyarbarát érzelmeknek (például Delattre nagytisztelendő atya cikkeinek), egyértelműen a győztes

nemzet hivatalos doktrínájának hódolt be. Később apránként megváltozott a katolikus sajtó, de ez még sok időbe telt bele.

Ezzel szemben, a haladó szellemű sajtó egyszerre volt szabadabb és reagálóbb. A magyar sorssal kapcsolatban nagyobb együttérzést engedett meg magának, és ezt ki is mutatta. Érdeklődésüket voltaképpen az anyaországtól elszakított magyar kisebbségek sorsa és a felszabdalt Magyarország nyomorúsága keltette fel. A haladó szellemű katolikusoknak meg volt a saját francia-magyar hálózata, melyben az *NRH* mellékes szerepet játszott. Nekem úgy tűnik – és jelzem, ez egy bizonyítás nélküli hipotézis –, hogy csupán a megfelelő koordináció hiányzott ahhoz, hogy nagyobb szerepet kaphasson. Egyrészt, a francia haladó szellemű sajtó rendszeresen jelentetett meg a magyar revízió pártját fogó cikkeket (az 1934-36-os években, vagyis a többiekhez képest meglehetősen korán). Másrészt, a magyar „neokatolikus” sajtó, ami a szociális katolicizmust a lelki megújulással vegyítette, a „megtért” franciák (Jacques Maritain, François Mauriac, Georges Bernanos, stb.) által írt cikkek tömkelegét jelentette meg fordításban vagy szerkesztetlenül. Hiányzott a kettő között egy olyan intézmény, ami koordinálta volna ezeket a tevékenységeket, hogy ez által növelje azok hatékonyságát, és esetleg egy propaganda programba illessze azokat. Az *NRH* számára kudarcot jelentett, hogy ezt a szerepet nem tölthette be, vagy nem volt képes betölteni, de való igaz, hogy Balogh és a magyar szociális katolicizmus vezetői között nem volt felhőtlen a kapcsolat.

Bárhogy is legyen, 1936 körül a francia többségi katolicizmust kezdték megnyerni az ügy érdekében. Mindez a francia Egyház vezetőinek és más tekintélyes egyházi személyek hozzáállásának volt betudható. Beaupin püspök, az *Œuvres françaises* feje (ami *Amitiés catholiques françaises à l'étranger* néven is ismert volt), ambiciózus programot indított a kulturális kapcsolatok ápolására. Gilet tisztelendő atya, a Domonkos-rend feje, egy nagyon emlékezetes hivatalos látogatást tett Magyarországon (már 1933-ban is járt az országban), melyet jó néhány kevésbé tekintélyes egyházi személy látogatása követett. Az első lépések után 1938-ban Gerlier bíboros vezetésével nagyszámú francia egyházi képviselő érkezett a Budapesti Eucharisztikus Világkongresszusra. Az Egyház „első gyermekének” részvétele a Kongresszuson azonban önmagában még nem volt elegendő a magyar revízió megnyerésére; hangsúlyoznunk kell tehát, hogy mindezt az egyházi hierarchia hozzáállásának kedvező változása követte, méghozzá Gerlier bíboros személyében, akivel kapcsolatban Teleki Pál Magyarország prímásának gratulálhatott, hogy az megnyerte a bíborost a magyar ügynek. És akkor még nem is említettük a Kongresszus sikerét, ami nevezetes esemény volt a katolikus világban, és melynek során nem feledkeztek el a magyar revízió ügyéről sem (még maga XII.

Piusz Pápa is emlékeztetett rá: arra kérte a résztvevőket, hogy imádkozzanak azért, hogy béke legyen a világon, és hogy Magyarországnak is „méltóságban” adasson meg a béke).

A kapcsolatok megváltozásával aztán kiderült, hogy a magyar revízió előnyös lett volna a békére nézve. Néhány hónappal később Hitler visszaadta Csehszlovákia egy részét Magyarországnak. A müncheni egyezmény pedig többé-kevésbé tudatos változások sorozatát hozta; és már nem engedhette meg magának az ember a valamivel korábbi végletekig leegyszerűsített okfejtéseket. 1939-40-ben Chaillet tisztelendő atya – aki később, a Megszállás alatt, a lelki ellenállás úttörője lett –, meg akarta védeni a magyar semlegességet, amiben a jövő békéjének zálogát látta; mindezt úgy, hogy közben kétes háttérrel (több-kevesebb megbánással dúsított szalonantiszemitizmus vagy germánbarátság) rendelkező magyar személyiségekkel is tartott fenn kapcsolatot. Ez a kor a tettekről szólt, melyeket szemlátomást az erők kiterjesztésére és a siker esélyeinek néhány kompromisszum árán való növelésére koncentrált taktikai döntés táplált (ez egy az egyben lefedi a magyar hozzáállást). Mellesleg ez a döntés nem lett volna visszafordíthatatlan, mint ahogy Chaillet atya esetében is láthattuk, aki Franciaországba való visszatértekor éppen ellenkező hozzáállást tanúsított: a lelki ellenállás atyjaként mindennemű kompromisszumnak még a pusztá gondolatát is ellenezte.

Térjünk vissza egy előbbi lépcsőre. Azokban az években, amikor a katolikusok kezdtek nyitni a revízió kérdésére (1936-38), a magyarok, látszólag a francia belpolitikához (Népfront) köthető okokból, határozottan jobbra tolódtak. Míg a progresszizmus a hivatalos politikától valamelyest távolabb folytatta útját, úgy tűnik, hogy a katolicizmus és a jobb oldal egyaránt a magyar propaganda célpontja lett. Mellesleg nem volt ebben semmi természetellenes; Balogh József számára ez végre lehetőséget teremtett arra, hogy a magafajttal társalogjon. Gondoljunk csak az ekkoriban a Comité Lyautey-hez fűződő szoros kapcsolatukra. Később, 1938-39-ben majd éppen a monarchista jobb oldalnak és szimpatizánsainak köszönhetően profitálhattak a magyarok a Franciaországban lezajló mentalitásváltozásból, miközben arra számítottak, hogy a legkülönbözőbb nézetű társadalmi rétegeket tudják majd bevonni mozgalmukba.

#### d) A monarchista jobb

Jean de Pange nem volt a szó szoros értelmében vett jobboldali, de kétségtelen, hogy kora legelkötelezettebb monarchistáinak egyike volt. Csakúgy, mint Delattre tisztelendő atyát, őt is megannyi szál fűzte Magyarországhoz. Az ő esetében mindez nem a véletlen műve volt.

Ellenkezőleg, mintha minden ösztönösen Magyarországhoz vezérelte volna. Egyrészt lotaringiai származása, és így a határokon túl terjedő hűsége a Habsburg-Lotaringiai házhoz. Másrészt, jómaga is az országhatárok és a kisebbségek problémája iránt érdeklődött, no meg a királyszentelés kérdése iránt. Valójában 1932 és 1934 között hívták fel figyelmét környezetében többen is Magyarországra: a Párizsi követség feje; fiatal barátja, Nicolas de Rochefort aki elszegényedett nemes volt; valamint Georges Roux. Mellesleg Jean de Pange-ot rendkívül vonzotta a sokszínűség. De mit ér a sokszínűség szintézis nélkül? A magyar revízió kapcsán, hála Szent István Koronájának, megannyi érdeklődését egy ügybe tömöríthette. Magyar barátai azonban sajnos meggondolatlanok voltak, és a körülmények sem voltak kedvezők: Jean de Pange végül, Bécsben töltött fiatalságának emlékére, visszatért az osztrákokhoz.

Franciaország már évtizedek óta köztársaság volt, és a royalizmus nem volt jelen a parlamentben. De azért Ernest Pezet, a közép-jobbos republikánus nyíltan „dunai legitimistának” hívhatta magát. És vajon Xavier Vallat milyen ideológiához tartozott a harmincas években? Bizonyos, ha valaki képviselői karrierre vágyott, ajánlatos volt a monarchista doktrína kerülése. Ami az Action française-t illeti, egyrészt felhagyott a politizálással, másrészt, nem mondhatni róla, hogy az összes (potenciális) monarchista erőt tömörítette volna egybe. Valójában olyan baloldaliak, mint Jean Géhenno olyasmire panaszkodtak, amit manapság előszeretettel neveznénk az Ancien régime szelleme (az elit fennhéjázása, a republikánus intézmények és gondolatok lenézése, stb.) beszivárgásának, még hozzá egy olyan közegbe való beszivárgásnak, ami kétségtelenül jóval tágabb volt, mint a royalista szervezet tagjainak köre. Létezett tehát Franciaországban egyfajta, az Action française intézményétől független, és külföldi kérdésekkel kapcsolatban talán fogékonyabb, nosztalgikus és alattomos monarchizmus, ami feltehetően nem kizárólag Sissi bájain alapult (hogy egy kicsit a dolgok elejébe vágjunk). Hogy a magyaroknak sikerült-e megnyerni őket a magyar revízióknak? Ezt nagyon nehéz lenne megmondani. Mindenesetre Jean de Pange és Delattre atya esete, amit az a bizonyos katolikus változás követett, arra engednek következtetni, hogy ez az ösvény nem torkollott zsákutcába.

Ami az intézményes monarchizmust illeti, azaz az Action française monarchizmusát, nos ez hosszú ideig süket maradt a magyar segélykiáltásra. Jacques Bainville állásfoglalása kétértelmű volt. Egyfelől a háború utáni békeszerződések kritikusaként tartották számon, és ismert volt a Kisantanttal való kapcsolat eredményességét illető erős szkepticizmusa – sőt, Magyarországhoz való némi vonzódása tökéletesen összhangban állt Csehszlovákia iránti



averziójával. Másfelől, 1918 óta nem túl hízelgő képet festett Magyarországról, főként a magyar arisztokráciáról. Támaszkodjunk Gesztesi Gyula véleményére, aki 1933-ban a következőket jegyezte fel: „egyre hidegebb és hidegebb lett”. Ami arra enged következtetni, hogy véleménye még negatívabb lett. 1934-ben Bainville azt írta az *Action française*-ban, hogy a magyarokkal az volt a baj, hogy mindig „az ellenkező táborhoz tartoztak” („dans l’ost opposé”). Utódja a monarchista lapnál még ebben az évben kijelentette, hogy a kisebbségek szószóló szerepe ellenkezett az „egész magyar történelemmel”. Ezek a történelmi jelenségeket idéző megjegyzések jól mutatják a mértékét annak a gyanakvásnak, amivel az *Action française* monarchistái fordultak a magyarok felé a harmincas évek derekán. Ráadásul, valószínűsíthető elveikkel ellentétben, semmiféle különösebb vonzódást nem mutattak Szent István Koronájának magasztossága iránt, és nem fosztották meg magukat a magyar arisztokrácia érzelmeinek kigúnyolásától sem.

Bainville Magyarországgal szembeni ellenséges érzelmeinek egyik oka kétségtelenül az volt, hogy nagyon közel állt a szívéhez Románia, melynek többször is élvezte vendégszeretetét. A következő incidens alapján feltehetőleg jó viszony állt fenn a francia royalista mozgalom és a román propaganda között. 1934. májusában egy, a IV Károly által elmulasztott puccsról szóló cikk jelent meg a *Revue universelle* hasábjain, melyben Magyarországot, ritka eset, inkább semleges mintsem ellenséges fényben tüntették fel. Ez aztán sok volt! A következő hónapban erre válaszolva a trianoni békeszerződés védelmét szolgáló valamennyi román érvet felsorakoztatott a békeszerződésen résztvevő román delegáció egyik egykori tagja.

Ugyanakkor az *Action française* egyetlen könnyet sem ejtett Csehszlovákiáért, és az 1938-as év fordulópont volt a Magyarországgal fenntartott kapcsolatban is. Az Anschluss (március), és Horthy németországi látogatása (augusztus) után Franciaország talán végre kezdte felfogni, micsoda katasztrófát is jelent, ha Magyarország *valóban* a germán táborhoz („l’ost germanique”) tartozik. Csehszlovákia összeomlásával dél-keleti irányban már csak Magyarország maradt. Logikus következtetés: meg kellett erősíteni. Egy erős Magyarország a *Drang nach Osten* megakadályozását jelenthette. Kezdetben pusztán geopolitikai opportunizmusról volt tehát szó. A royalista napilap helyettes nemzetközi felelősének, micsoda véletlen, hirtelenjében eszébe jutott egy hőlégballonos utazás a Keleti-Kárpátok felett, még a háború előttről; leszállásra kényszerült, vademberek közt találta magát, és civilizációra végre nem másol, mint... Budapesten bukkant. A magyarok hirtelenjében a Kárpát-medence és a Duna mente örök elnyomóiból annak fő civilizációs húzóerejévé avansáltak. Egyszeriben már például Magyarország és Lengyelország közötti szövetségen

gondolkoztak, sőt, még Habsburg Ottó visszatérését is fontolgatták. De természetesen ekkora már túl késő volt.

1938 áprilisától kezdve a *Revue universelle* irányváltotatás jeleit mutatta. Egy jól dokumentált cikk bemutatta a nyugati vagy keleti orientáció magyar dilemmáját (a nyugati illetve keleti orientációt a „labanc” illetve „kuruc” jelzővel éreztették). A szerző tézisének alapját a labancok feltétlen támogatása tette ki, ők voltak ugyanis az egyetlenek, akik megmenthették az ország identitását, mind a zsidó, mind pedig az antiszemita germán hegemoniától. A kurucok és a „nemzetellenes erők” („anti-France”) hagyományos szövetsége (Nagy Forradalom, szabadkőművesek, stb.) ellen a szerző katolikus és konzervatív olvasóit arra buzdította, hogy támogassák a „labancokat”, akik előtt végre lehetőség nyílt – és akiknek kötelessége volt –, hogy megszabaduljanak a német befolyástól. Ez tehát történelmi pillanat volt, melyben a szövetségek ismét felborultak! Mindannak ellenére, amit a francia monarchista sajtó írt éveken át, ez a cikk pusztán Magyarországot, a magyar kormányt és annak aktuális fejét, Imrédy Bélát támogató propaganda volt. (Igen, Imrédy ekkoriban még hű katolikus és hazafi volt, de tudjuk, hogy mi lett belőle. Mellesleg az *NRH* már ekkor kezdett lassan elhatárolódni tőle.)

#### e) A magyarbarátság alapja

Vajon elérjük lassan a Jean-Marie Domenach által áhított mélységeket? Bízom benne, főként mivel már csupán néhány oldal van hátra. Összefoglalás gyanánt elmondható, hogy a harmincas években az *NRH* által felépített francia-magyar barátság különböző irányokat próbált venni, melyek közül néhány voltaképp három (részben egymást lefedő) időszakban kristályosodott ki. Mindhárom periódushoz, a domináns körülményeknek és köröknek megfelelően, legalábbis szimbolikusan, egy „alapot” rendeltem:

(1) 1932-1935 : a fiatal nonkonformisták ⇔ a Remény

(2) 1936-1939 : a katolikusok ⇔ a Hit

(3) 1938-1940 : a monarchista jobb oldal ⇔ a Szeretet

Bizonyára felismertük a három isteni erényt. Vajon mit is jelenthet ez? Mindenekelőtt azt kérem, hogy ne számítsunk alaptalan formaságra, hiszen nem a szokásos sorrendbe vannak állítva. Ezen felül az olvasóra marad a döntés, hogy az, hogy történelmi események lefolyását rendeltem ezekhez keretként, vajon a történelmi, a hegeli vagy a marxista dialektikának való behódolásom jelképe. Rövidre fogva a szót. Úgy látom, hogy ezek az erények isteni világossággal fejezik ki azt az uralkodó pszichés állapotot, ami a politikai, ideológiai és,

természetesen, tisztán opportunistá szempontokon túl annyira jellemezte a harmincas évek magyarbarátságának újabb és újabb franciaországi fellángolásait.

A *Remény*: Bemutattam, hogy a harmincas évek elején a magyar revízió olyan buzgó franciák lelke mélyén talált visszhangra, akiknek nem csupán a lelkiismeretére, de identitására is hatott. Gyakori fogékonyságuk és érzékenységük azzal volt magyarázható, hogy valójában teljesen elkötelezték magukat az ügy mellett. Valamennyien saját érveléseket dolgoztak ki, azt a Magyarországot képzeltek el, amit valamiféleképpen magukénak érezték, melyet valamiféleképpen magukénak érezték, és éppannyira ragaszkodtak vállalkozásuk integritásához, mint annak sikeréhez. A nonkonformisták, de még Delattre atya, Jean de Pange, a lenyűgöző Gabriel Gobron, sőt, a maga módján Louis de Vienne is, voltaképpen az 1932-35-ös években az *NRH*-nál tevékenykedő magyar barátaik képmásai voltak. Meg voltak győződve arról, hogy gondolatok megvitatásával megválthatják a világot (és arról is, hogy a probléma kulcsát maguk jelentik), a *Remény* éltette őket, az az emberi erő, aminek hatására képesek voltak mindenkivel szembefordulni.

A *Hit*: a nemzetközi helyzet 1935-36-os romlásával Európa sorsa megpecsételődött. A magyarbarát franciáknak egy újabb csoportja jelent meg Magyarországon. Az ő mozgatórugójuk több merengést feltételezett. A *Hit* hajtotta őket, vagyis az az emberi intelligencia, ami próbál átlátni rejtélyeken, hogy erőt meríthessen belőlük. Magyarország katolikus ország volt, melytől elvárták, hogy szerepet játsszon Európa védelmében, és az egyensúly visszaállításában. Említsük csak Delattre tisztelendő atyát, és rajta kívül például a dominikánus Gilet atyát, de később Chaillet tisztelendő atyát is, akik a hangsúlyt hol az európai civilizációra, hol a Kereszténységre, a humanizmusra vagy latin Európára, netán a nyugatra fektették. Sokat imádkoztak 1938. májusában Budapesten a békéért és Magyarorszáért.

Ha a *Remény* és a *Hit* az elmélkedés két aktív formája lenne, akkor a harmadik, velük szimmetrikusan ellentétes időszak a tettek más, új módon ad értelmet.

A *Szeretet*: A Szeretet teológiai értelme ok-okozati viszonyban áll a szó hétköznapi értelmezésével. A Szeretet által jön létre Isten és ember között egy természetfölötti kapcsolat, ami mindazokra kihat, akiket Isten szeret. 1939 és 1940 között, a Háború és az azt követő követelések tapasztalata, amihez kétségtelenül hozzáadódott a megérzés, hogy egy második világháború közeleg, arra készíthette a kor emberét, hogy megkérdőjelezze saját identitását. Ki volt tehát az ember, akit az Isten szeretett? Bajokkal körülvéve, az ellenség által bekerítve, meg kellett újítani az emberbe vetett bizalmat, ami bizony nem volt egyszerű. Bízni kellett a

másikban ahhoz, hogy az ember maga ember maradjon. Be kellett önmagának bizonyítania, hogy önmaga ellentéte is felebarát volt, ember. A Francia számára ki más tölthette volna be jobban ezt a misztikus szerepet, mint a Magyar, aki egyszerre volt közeli és távoli? Emlékezzünk csak René Dupuis (profetikus) szavaira: „Meglepően kellemesebb egy tőlünk különböző jellemű embernél találni egy, a miénkkel egyező eszményt, mint ugyanerre egy hozzánk hasonló jellemű embernél bukkanni.”<sup>2768</sup>

Ezt az időszakot a monarchista jobb oldalhoz kötöttem, ugyanis a kor más (egyébként nem ritka) magyarbarát vonalai iránti bármiféle előítélet nélkül mondhatom, hogy a monarchista jobb meglehetősen kései tudatra ébredése különös pontossággal illik erre a jelenségre. Természetesen gondolhatunk általánosságban az *Action française* vezércikkeinek fordulatára vagy éppen konkrétan Simon Arbellot-ra; de ismét megemlíthetjük Chaillet atya nevét is – hogy zárásként egy ellenpéldával éljünk, őt ugyanis nem monarchista szimpatizásként ismertük meg. Avagy talán a jelen disszertáció konklúzióját és magyarországi vonatkozásának körülményeit figyelembe véve monarchista hajlamot kellene a jezsuita atya számlájára írni (legalábbis 1939-40-ig)? Ez (a már örökké hozzáférhetetlen) bizonyíték hiányában egy lehetséges ábrázolása – avagy szimbóluma? – lenne annak az elkötelezettségnek, aminek valódi képe a történelmi igazság felszíne alatt tükröződik vissza.

(Fordította: Oroszlány Eszter)

---

<sup>2768</sup> „Trouver chez une personne de tempérament différent au sien un même idéal, est singulièrement plus agréable que de le trouver chez quelqu'un de même caractère que soi.” DUPUIS, René, La France et la Hongrie dans le passé et dans le présent (Franciaország és Magyarország múltja és jelene), In: Revue de Hongrie, 1931. január-június, 62. o.